INSTITUT ROYAL COLONIAL BELGE
KONINKLIJK BELGISCH KOLONIAAL INSTITUUT

BIOGRAPHIE COLONIALE BELGE
BELGISCHE KOLONIALE BIOGRAFIE

TOME I

BRUXELLES
Librairie FALK Fils,
Georges VAN CAMPENHOUT, Succ.,
22, Rue des Paroissiens, 22

BRUSSEL
Boekhandel FALK Zoon,
Georges VAN CAMPENHOUT, Opv.,
22, Parochianenstraat, 22

1948

INSTITUT ROYAL COLONIAL BELGE
KONINKLIJK BELGISCH KOLONIAAL INSTITUUT

BIOGRAPHIE COLONIALE BELGE
BELGISCHE KOLONIALE BIOGRAFIE

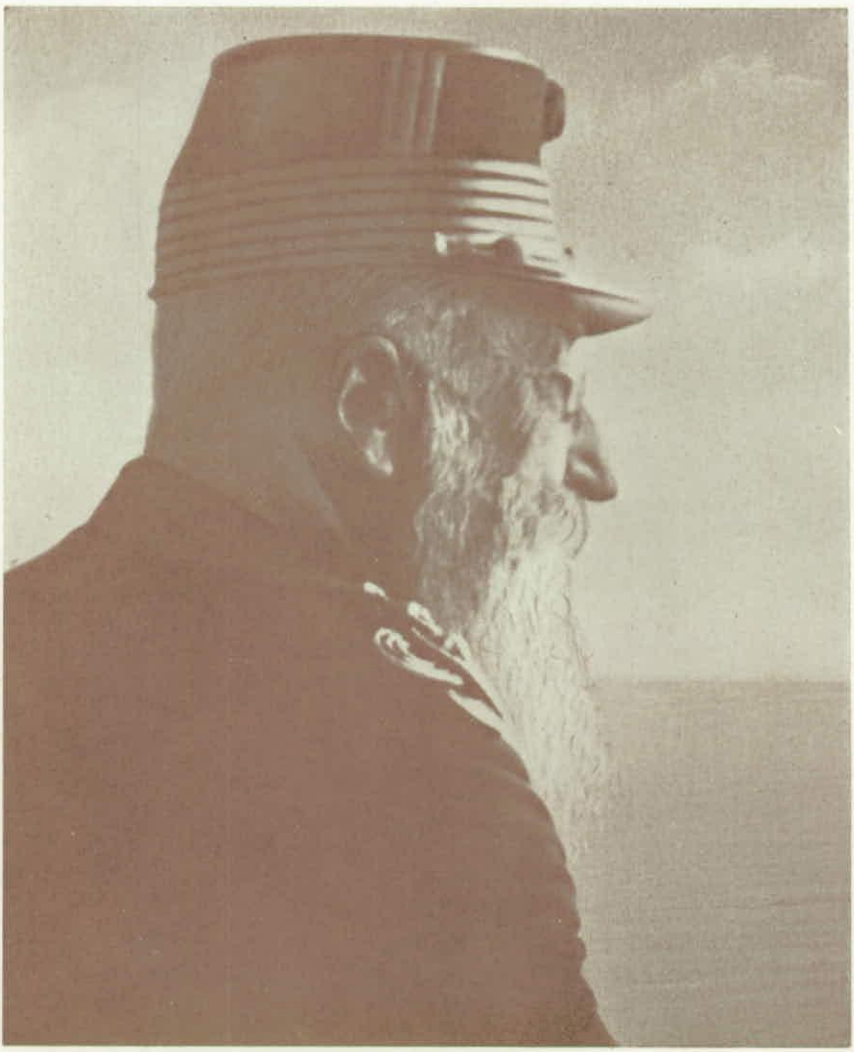
TOME I

BRUXELLES
Librairie FALK Fils;
Georges VAN CAMPENHOUT, Succ.,
22, Rue des Paroissiens, 22

BRUSSEL
Boekhandel FALK Zoon,
Georges VAN CAMPENHOUT, Opv.,
22, Parochianenstraat, 22

1948

LEOPOLDO·II
REGI · BELGARVM
1865·1909
PATRIA MEMOR



HOMMAGE AU ROI LÉOPOLD II

FONDATEUR DE L'EMPIRE COLONIAL BELGE

La statue de Léopold II, place du Trône, à Bruxelles, est un chef-d'œuvre. Elle se dresse dans un cadre admirable. En la contemplant, on est tout de suite frappé par la sobriété de ses lignes. Cette sobriété, l'artiste l'a recherchée pour dégager l'essentiel du monument : la tête du Souverain. Aussi, comme elle apparaît majestueuse, altière, impériale, décidée ! On ne pouvait laisser à la postérité une plus noble représentation de notre Grand Roi.

Imitant l'auteur de ce monument, je voudrais aussi réduire à l'essentiel la biographie de Celui qui, de toute évidence, doit occuper la première place dans un livre consacré à commémorer le souvenir des premiers artisans de notre œuvre coloniale.

Trois traits dominent la vie glorieuse de Léopold II dans son aspect colonial : le génie politique et diplomatique, la noblesse de ses sentiments, le désintéressement.

Le génie politique et diplomatique.

Le génie : ce ne fut pas tant de concevoir l'utilité pour la Belgique d'avoir au delà des mers une terre à elle qu'elle pourrait féconder et où ses fils iraient, sous la protection du

drapeau national, faire valoir leurs qualités industrieuses et commerciales. Cette conception, Léopold 1er l'avait eue déjà; et si, dans son ensemble, la nation, après son heureux effort de 1830, semblait avoir perdu le goût des aventures au loin qui avait inspiré tant de ses enfants dans les temps passés, elle comptait encore plusieurs penseurs pénétrés des mêmes idées que le Roi. Brialmont, pour n'en citer qu'un, avait essayé de les rendre familières au pays.

Le génie, ce fut de saisir l'occasion, de prendre au vol la chance qu'offrait le destin de réaliser le grand dessein entrevu, caressé, mûri depuis tant d'années, sans qu'on pût apercevoir où il serait accompli.

Ce ne fut pas l'effet du hasard; il y avait longtemps que le Roi avait les regards tournés vers l'Afrique. C'est Brialmont qui, un jour, d'un coup d'ongle, tandis qu'ensemble ils considéraient la carte du monde, lui avait indiqué ce continent et la région du Zaïre. L'Afrique devenait de plus en plus le théâtre d'explorations hardies; le Roi en suivait le récit avec passion. Un jeune journaliste, petit, malingre, entré au service du Ministère des Affaires Etrangères, s'appliquait à en tirer la signification et la haute portée scientifique. Banning avait au moins un lecteur attentif; le Roi en fit son collaborateur.

Quand, le 12 septembre 1876, Léopold II ouvrit la Conférence Internationale de Géographie, il avait fixé le destin de l'Afrique et posé le premier jalon de la voie qui conduirait la Belgique à sa glorieuse carrière coloniale.

Cette conférence mémorable, c'est Léopold II qui en fut le véritable inspirateur; c'est lui qui la prépara; son discours est de lui et de lui seul; on a insinué que Banning le rédigea; ce n'est pas vrai; le Roi a tout le mérite de ce grand acte. Il l'accomplit juste au moment où il le fallait; plus tôt, c'eût été trop tôt : on n'eût pas compris; et l'Afrique était

encore trop mystérieuse et redoutable; plus tard, c'eût été trop tard : les grandes Puissances auraient devancé son initiative et se seraient partagé tout ce qu'il y avait à prendre dans le Continent Noir.

Mais la Conférence de 1876 n'était qu'un commencement, « une création continue »; il fallait en tirer tous les fruits et la faire évoluer dans le sens nécessaire à la réalisation du grand dessein. Cela exigeait un art consommé de la diplomatie; une vigilance jamais en défaut; une promptitude à saisir toutes les occasions propices; un coup d'œil d'aigle pour apercevoir, toujours, à tout instant, l'ensemble du théâtre où se jouait une des luttes les plus enchevêtrées de compétitions, d'intérêts, de forces que l'histoire ait connues.

Thomson, dans le livre magnifique qu'il a consacré à rapporter les péripéties de cette lutte (*), depuis la réunion de la Conférence de Géographie jusqu'à la fin de la Conférence Africaine de Berlin, a mis lumineusement en relief, avec les pièces à l'appui, puisées aux meilleures sources, le travail accompli par Léopold II pendant cette période décisive. Son livre est écrit dans l'esprit le plus impartial, avec parfois la sécheresse et la précision d'un chartiste; et cependant, à chaque page, l'auteur — c'est un étranger — laisse éclater l'admiration que lui inspire l'art diplomatique du Roi :

Art diplomatique d'avoir à la Conférence de 1876 ménagé les susceptibilités de tous, tout en s'assurant que la Belgique jouerait dans l'exécution des résolutions arrêtées le rôle d'avant-garde et prendrait la part principale des réalisations pratiques;

(*) ROBERT STANLEY THOMSON, *Fondation de l'État Indépendant du Congo; un chapitre de l'histoire du partage de l'Afrique*, Office de Publicité, Bruxelles, 1933.

Art diplomatique, coup du génie, dira Lichtervelde, d'avoir mesuré immédiatement l'importance de la traversée d'Est en Ouest de l'Afrique par Stanley, d'avoir, sur cette donnée, revisé les plans primitifs et attaché à son entreprise le savant explorateur anglo-saxon;

Art diplomatique, d'avoir profité de la passivité des divers comités nationaux pour pousser en avant le Comité Belge de l'Association Internationale, puis le Comité d'Etudes du Haut-Congo;

Art diplomatique encore d'avoir liquidé ce Comité et de l'avoir remplacé par une organisation plus politique, plus neutre en apparence: l'Association Internationale du Congo.

Thomson s'étend longuement sur les mérites de cette substitution et la représente comme étant aussi un trait de génie. L'Association Internationale Africaine, même si le Roi en est le Président et si son Secrétaire général est un de ses plus dévoués collaborateurs (le Colonel Strauch), est trop internationale; ce caractère gêne le Roi dans ses entournures; car il est loyal; le Comité belge de l'Association est trop belge et son activité expose Léopold II aux soupçons de visées nationales; le Comité d'Etudes du Haut-Congo, fondé pour échapper à ces inconvénients, devient trop étriqué dans ses buts et le Roi n'y est pas seul; il y a les bailleurs de fonds qui ont leur mot à dire; c'est pourquoi il le liquide; mais subrepticement, car il y a intérêt à ce qu'on croie encore à son existence. L'Association Internationale du Congo n'est internationale qu'en apparence. Le Roi en est le seul maître; il y fait ce qu'il veut; mais l'étiquette sert; elle prête à des confusions heureuses; elle a un cachet de droit public sans l'être; en son nom, on fera des traités avec les indigènes; mais on ne saura pas que derrière elle il n'y a que le Roi et, suivant les circonstances, on jouera encore de l'Association Internationale Africaine et du Comité du Haut-Congo,

cependant dissous. Il faudra être bien versé dans cet imbroglio pour s'y retrouver. C'est ce que veut le Roi.

Bientôt, on entre dans une phase où le jeu devient de plus en plus serré. Les grandes Puissances sortent de leur passivité; elles avouent leurs prétentions. Il faut lutter de vitesse pour conquérir des territoires et en prendre possession. La prudence s'impose plus que jamais, et aussi la promptitude, la hardiesse dans l'action.

Ah! quelle lutte! tous les obstacles se présentent à la fois. Il se faut garder de la France et de son héroïque mais habile représentant Brazza. Puis le Portugal entre en scène; l'Angleterre elle-même se ressaisit et se demande comment réparer la faute qu'elle a commise en refusant l'offre que Stanley, avant de se mettre au service de Léopold II, lui a faite de lui livrer le bénéfice de ses explorations. Les artifices imaginés au début pour masquer les buts véritables s'avèrent insuffisants; il faut en imaginer de nouveaux, créer d'autres fictions, faire intervenir les juristes et les historiens, car les juristes et les historiens sont aussi entrés en scène et il faut leur répondre dans leur langue et opposer la science juridique et la science historique à la science juridique et à la science historique.

Pour mener ce combat, le Roi est seul : Il ne peut s'appuyer sur aucun Gouvernement reconnu; Il n'a avec Lui que quelques hommes de pensée et d'expérience diplomatique; quelques militaires, certains même, parmi eux, étrangers; quelques hommes de bonne volonté, héros obscurs, qui consentiront à mourir pour sa cause. Au fond, il vaut mieux qu'il en soit ainsi; car quel secours eût-Il rencontré chez les hommes timorés qui sont au pouvoir en Belgique et n'ont rien compris au grand dessein? Au moins, Il fait ce qu'Il veut; Il n'a à rendre compte à personne de ses actions et de ses intentions; ses secrets, Il n'a pas à les livrer à des

hommes politiques qui, peut-être, iraient les dévoiler sur la place publique et compromettraient ses plans parfois subtils. Pour surmonter ces moments difficiles, il fallait être un surhomme. Jamais Léopold II ne fut plus grand, plus habile, plus génial.

Heureusement, parmi ses adversaires, l'unité d'action ne règne pas; les divergences de vues et les antagonismes d'intérêts se font jour. Le Roi habilement s'en sert. Il est plein de condescendance pour certains et leur laisse entrevoir que leurs intérêts ne pourront être mieux sauvegardés que s'Il peut mener à bonne fin son action. A d'autres, Il montre le danger des solutions souhaitées dans divers milieux; Il se fait reconnaître comme un principe d'équilibre, comme le mainteneur des intérêts de tous, et l'idée s'accrédite qu'Il peut être le moindre mal.

Enfin, Il gagne résolument à sa cause le Gouvernement des Etats-Unis, grâce au puissant appui d'un ancien diplomate américain à Bruxelles, le Général Sanford; celui-ci Lui a donné sa confiance, conquis par la noblesse de son caractère, la supériorité de ses talents. Le Gouvernement des Etats-Unis reconnaît le drapeau de l'Association Internationale du Congo comme celui d'un Etat ami (Convention du 10 avril 1884).

Il calme les inquiétudes de la France, son adversaire le plus décidé et le plus dangereux, et qui le restera longtemps encore, en lui accordant le droit de « préférence » (Convention du 23 avril 1884); trait de génie, affirment unanimement tous les historiens de cette période. En réalité, le Roi n'abandonne rien; mais en acceptant son cadeau, la France implicitement reconnaît la validité des conquêtes de l'Association Internationale, personne privée, avait-on dit, et qui ne pouvait acquérir de droits politiques. D'autre part, les autres Puissances, par crainte de voir la France prendre

en Afrique une place prépondérante dans le cas de la défection de l'Association, se voyaient entraînées à la soutenir et à consolider son œuvre.

Bismarck, le grand homme d'Etat de l'époque, respecté, craint de tous, lui apporte aussi son concours, parce qu'il voit en Léopold II l'artisan voulu pour faire appliquer une formule qu'il caresse depuis quelque temps : internationaliser l'Afrique centrale pour l'ouvrir au commerce de toutes les nations, à commencer par la sienne.

Cette idée d'internationaliser le Congo et son immense bassin et d'y assurer des droits égaux pour tous, sous le couvert d'un organisme de droit public en quelque sorte neutre, s'était petit à petit accréditée. D'où venait-elle? Qui en fut le véritable inspirateur? Il serait difficile de le déterminer. Elle était implicitement contenue déjà dans le discours de 1876, mais d'une façon si imprécise, si impalpable, recouverte par tant d'autres notions. Pour prendre forme et devenir l'objet d'un accord international, elle dut cheminer pas mal de temps encore. Dans leurs tractations pour arriver au traité du 26 janvier 1884, l'Angleterre et le Portugal avaient déjà ébauché une solution internationale du régime du Congo. Mais ce fut l'Institut de Droit international, au cours de la session qu'il tint à Munich en 1883, qui lui fit faire le pas le plus décisif. Léopold II était trop perspicace pour ne pas favoriser la solution qui était en germe dans cette idée. Il en avait fait la base de son accord avec les Etats-Unis; il la reprit dans ses négociations avec Bismarck pour obtenir du puissant homme d'Etat allemand la reconnaissance de l'Association Internationale du Congo. Quelle longue et difficile négociation ce fut encore ! Léopold II avait affaire, si pas à un adversaire de taille, — car Bismarck n'était pas mal disposé envers le Président de l'Association Internationale, — mais à un négociateur qui savait conclure

un traité et soupeser la valeur d'un texte. Le Roi dut bien céder sur certains points devant l'obstination de l'homme d'Etat allemand; mais il obtint l'essentiel (Convention du 8 novembre 1884).

On touchait au port. La Conférence de Berlin allait se réunir; elle apporterait au Roi tout ce qui lui manquait encore pour donner à son œuvre une assise solide et régulière.

L'Association Internationale du Congo ne participait pas officiellement à la « Conférence », mais elle y fut constamment sous-entendue par une espèce de convention tacite. M. de Courcelles l'appelait « la Dame de nos pensées » (*).

Les choses avaient pris un tel tour, qu'on ne voyait que l'Etat fondé par Léopold II pour mettre sur pied le régime échafaudé non sans peine par la Conférence et en assurer la parfaite réalisation.

Combien cette opinion servit le Roi dans ses derniers efforts pour faire reconnaître son œuvre, assurer de bonnes frontières à son nouvel Etat! La France et le Portugal continuaient, en effet, à faire de la résistance et à lui disputer droits et possessions. Il y avait surtout l'accès à la mer que l'une et l'autre lui refusaient. Le Roi alors joue le grand jeu : Il menace, s'Il n'obtient pas satisfaction, d'abandonner son œuvre : « Je suis irrévocablement décidé, écrit-Il à Lambermont, pour qu'il le fasse savoir autour de lui, à licencier sur l'heure tout mon personnel en Afrique, après lui avoir donné l'ordre de détruire tout le matériel, et à me retirer complètement » (**). La menace jette l'alarme dans les chancelleries. Au-devant de quelles complications n'irait-on pas, en effet, si jamais le Roi passait à l'exécution! Pourrait-on maintenir

(*) BANNING, *Mémoires politiques et diplomatiques*, p. 16.
(**) THOMSON, *op. cit.*, p. 248.

la paix? L'effet recherché est obtenu : la France et le Portugal, sous la pression des autres Puissances, finissent par céder, et l'Association peut signer avec ces deux pays des traités satisfaisants. Il ne restait plus qu'à obtenir la reconnaissance d'Etats moins intéressés aux affaires africaines. Ils ne firent aucune difficulté pour la donner. Suivant la formule consacrée, l'Association pouvait dès lors « entrer dans la famille internationale »; elle devenait un Etat souverain à l'égal, juridiquement tout au moins, des autres Puissances représentées à la Conférence. Comme on le sait, son premier acte en cette qualité fut d'adhérer à l'Acte général de Berlin. On l'acclama; le Roi fut félicité, remercié même de tout son travail.

Il avait le droit d'être satisfait. Il avait mené à son terme une œuvre de Titan; Il prenait rang parmi les plus grands hommes d'Etat de l'Histoire.

Après les applaudissements que la Conférence de Berlin lui avait accordés et les acclamations de la Nation, enfin avertie de ce qui s'était passé, le Roi aurait pu se reposer et s'en remettre au temps et à la sagacité de quelques bons administrateurs pour perfectionner son œuvre et la faire évoluer dans la facilité et dans une honorable médiocrité, comme toutes les autres colonies. Mais on n'aurait pas reconnu là le Roi, né pour l'action, pour la lutte. Il était dans son caractère de toujours vouloir mieux; ses desseins n'étaient jamais achevés; ils se succédaient les uns les autres dans son imagination toujours en éveil; son amour du Pays et des plus nobles causes lui en inspirait de nouveaux à chaque étape de son travail.

Aussi bien les événements ne devaient pas lui laisser de répit. Le nouvel Etat avait certes conquis sa place au soleil, mais ses frontières n'étaient pas partout définies. La

déclaration de neutralité qu'il notifia aux Puissances le 1er avril 1885, dans le cadre de l'article 10 de l'Acte de Berlin, lui avait déjà permis de les préciser... à l'avantage de l'Etat.

Puis il vint un moment où on lui contesta des territoires. La France — encore elle — voulut interpréter à sa façon les limites établies dans le traité de 1885. Diverses circonstances obligèrent le Roi à s'incliner devant certaines de ses prétentions; il y eut un nouveau traité, le traité de 1887; il faut le dire, ce fut un échec pour le Roi.

Dans le Sud, c'est la région du Lunda qu'il fallut faire passer dans les frontières du nouvel Etat; encore une nouvelle lutte avec le Portugal; le Roi en sortit vainqueur. A peu près dans le même temps, le Katanga était menacé; de nouveau une lutte à soutenir pour le conserver et en rendre la possession indiscutée. A présent que l'on connaît la richesse de cette région, combien il faut remercier Léopold II de la perspicacité, de l'ardeur combattive, de l'audace qu'il déploya dans cette circonstance!

Puis, il y eut le grand rêve, la poussée vers le Nil, l'effort pour se ménager de nouvelles issues en direction de la Méditerranée et vers l'océan Indien.

Ce rêve lui venait des réminiscences de ses premiers voyages à travers le monde, à l'époque de sa formation; il lui venait aussi de raisons plus profondes : d'abord, des dangers que la poussée de l'Islam faisait courir à son jeune Empire; l'Islam vaincu au Congo même, c'était déjà un grand succès et un grand service rendu à la civilisation. Mais n'était-il pas plus politique de le vaincre aux sources mêmes où s'alimentaient ses expéditions? Tous ces territoires mystérieux du Nord, du Bahr-el-Gazal, du Soudan, sur lesquels aucun ordre régulier ne régnait, parce que ceux qui avaient voulu l'y établir en avaient été chassés ou avaient échoué dans leurs efforts, étaient un danger permanent pour tous les voisins.

Ensuite, un Etat comme celui du Congo ne restait-il pas dans une situation précaire, avec son exutoire étroit sur l'océan Atlantique? Une simple canonnière pouvait en fermer l'issue et tenir à sa merci tout l'Empire.

C'est dans tout cela que se trouve la genèse de ces projets du Roi en direction du Nord, ces projets commencés, contrariés par les plus graves épreuves : les révoltes militaires, l'opposition, tantôt de la France, tantôt de l'Angleterre, se manifestant suivant le cours de leurs rivalités réciproques et de leurs intérêts et en dépit parfois des engagements consignés dans des traités; mais projets jamais oubliés, toujours repris, poussés avec obstination (au péril même à un moment d'un effondrement financier de l'Etat), tantôt avec les armes, tantôt avec le secours de la diplomatie, où se révélera une fois de plus la fécondité d'imagination du Roi. Ils ne seront abandonnés...; mais furent-ils jamais abandonnés!

Dans certains milieux on s'est gaussé de ces projets; on les a critiqués; ils ont valu au Roi des désaffections retentissantes. Peut-être y avait-il en eux quelque chose de disproportionné aux moyens dont disposait le Souverain de l'Etat du Congo. Mais quelle grandeur dans la pensée impériale qui les animait!

Tous ces efforts, ces expéditions, ces tractations, tout cela ne fut d'ailleurs pas accompli en pure perte. Les traités de 1894 avec l'Angleterre et avec la France en furent une des conséquences, et ils agrandirent l'Etat. Celui avec la France effaça le mauvais traité de 1887 que le Roi avait dû accepter à cause des difficultés financières du moment; ils donnèrent à l'Etat les frontières de l'Ubangui et du M'Bomu. Le traité avec l'Angleterre lui avait donné des droits sur le Bahr-el-Gazal et l'enclave de Lado; droits précaires sans doute et temporaires; ils n'en fournirent pas

moins une base pour la négociation de la Convention de 1906. Le Roi n'aima pas cette convention; il tint rigueur à son négociateur de l'avoir acceptée; elle n'était cependant pas sans mérite, et l'on peut se demander si l'on en a retiré tous les avantages qu'elle comportait.

Dans sa demi-retraite de Souverain absolu, après la reprise, le Roi avait dû modérer ses rêves d'expansion territoriale. Mais lui, le bâtisseur d'Empire, le Rassembleur de Terres pour le profit de la Patrie et de la Civilisation, il tiendra à monter une sorte de garde vigilante pour empêcher qu'on en abandonnât la moindre parcelle.

Le 1er décembre 1909, le Roi rentre précipitamment à Bruxelles, du château de Ballincourt. Il est souffrant; la Faculté diagnostique une grave maladie. Le Roi sent sa fin proche. Il doit mettre en règle pas mal de choses. Le conflit avec l'Allemagne au sujet du Kivu était entré dans sa phase aiguë. Le Roi s'en préoccupe. Il voit le Chef du Gouvernement, M. Schollaert. « Si vous cédez aux Allemands la Ruzizi-Kivu, lui dit-il, votre vieux Roi sortira de sa tombe pour vous le reprocher ! »

Ce fut presque sa dernière parole. Le surlendemain le Roi était mort.

La noblesse de sentiments du Roi.

Congo, 1876. — C'est une terre immense, dans un continent mystérieux, inaccessible; des populations y vivent dans un véritable état de barbarie; les coutumes les plus abominables y règnent : cannibalisme, esclavage, ordalies; les femmes et les esclaves sont encore tués sur la tombe de leur chef, quand ils ne sont pas enterrés vivants avec lui; les tribus se font la guerre les unes aux autres, avec d'horribles conséquences pour les vaincus; pas de relations avec l'extérieur; pas de commerce, si ce n'est celui de la chair

humaine, alimenté par une traite infâme; pas d'instruction; aucune organisation sanitaire ni autre rappelant celle des pays civilisés; un silence de mort recouvre tout ce pays.

Congo, 1947. — Un empire aux frontières nettement définies et incontestées, sur lequel flotte le drapeau belge, symbole de la *Pax Belgica;* une terre sillonnée de routes, de chemins de fer, parcourue par une quantité de lignes d'aviation; avec des fleuves où vont et viennent les bateaux remplis de passagers et de marchandises; une terre ouverte au commerce de toutes les nations, retentissant du bruit d'une intense activité industrielle, dispensant au monde entier les matières premières et les produits les plus riches et les plus rares; une terre unie à la mère patrie par un commerce de plusieurs milliards et mille autres liens aussi étroits; une terre où vivent des Belges en nombre de plus en plus grand, qui y exercent leur savoir-faire et qui étonnent le monde par leurs réalisations prestigieuses; des hôpitaux, des cliniques, des dispensaires, des maternités; une organisation poussée dans tous les domaines; des villes magnifiques, dotées de tous les conforts modernes; sous l'action de milliers de missionnaires, la Loi du Christ, la loi d'or du Christ étendant de plus en plus son empire et faisant lever des moissons pleines de promesses spirituelles; l'instruction répandue et les jeunes générations de noirs s'apprêtant à monter les derniers échelons qui les conduiront à l'enseignement supérieur et feront accéder leurs élites à l'éminente dignité de guides et de conducteurs de leurs frères de race.

Eh bien, tout cela est le résultat de l'initiative du Roi; c'est cela qu'Il a voulu, quand Il disait qu'Il entendait doter son pays d'une colonie, ouvrir l'Afrique centrale à la civilisation, y planter le drapeau de la civilisation.

Cette double pensée patriotique et humanitaire, Il la

répète au cours de tout son règne, depuis que son projet a pris corps. Elle hante son esprit; elle ne l'abandonne pas un instant; elle entretient sa foi, anime sa persévérance, lui fait trouver légers les sacrifices qu'Il s'impose pour la Nation; elle lui inspire les propos qu'il doit tenir à ses Représentants quand Il veut les stimuler à leur tour et leur faire comprendre la grandeur de son œuvre et ses mérites pour la Patrie; Il la répète à ses Agents; Il la répète à tout le monde et en toute occasion.

Au plus fort de ses conflits avec le Parlement, au moment de la reprise, quand on Lui chicanera ses droits et qu'on Lui demandera des comptes comme s'Il avait forfait à l'honneur, Il répétera encore : « durant toute ma vie je n'ai eu qu'une préoccupation : faire du bien à mon pays, doter la Belgique d'une colonie, faire rayonner la civilisation ».

J'ai ici devant moi vingt textes, recueillis dans les livres d'histoire déjà publiés pour rapporter la prodigieuse épopée de la fondation du Congo et qui établissent la permanence de la volonté et de la pensée du Souverain. J'aurais voulu les reproduire dans cette note; je dois y renoncer, car je ne fais pas une biographie; je me borne à rendre un hommage à la mémoire du Premier des Colonisateurs que ce livre veut honorer. Il y a, cependant, un texte que je veux enchâsser dans cette prose, comme un joyau dans une couronne, parce qu'il résume tous les autres et qu'il a vraiment l'allure et la majesté de son Royal Auteur. C'est la lettre écrite par le Roi à Beernaert, le 5 août 1889, pour lui remettre son testament, par lequel Il déclare « léguer et transmettre après notre mort à la Belgique nos droits souverains sur l'Etat Indépendant du Congo tels qu'ils ont été reconnus par les déclarations et traités intervenus depuis entre les Puissances étrangères, d'une part, l'Association

Internationale du Congo et l'Etat Indépendant du Congo, d'autre part, ainsi que tous les biens, droits et avantages attachés à cette souveraineté ».

« Cher Ministre, disait le Roi, je n'ai jamais cessé d'attirer l'attention de mes compatriotes sur la nécessité de porter leurs vues sur les contrées d'outre-mer.

» L'histoire enseigne que les pays à territoires restreints ont un intérêt moral et matériel à rayonner au delà de leurs étroites frontières. La Grèce fonda sur les rivages de la Méditerranée d'opulentes cités, foyers des arts et de la civilisation. Venise, plus tard, établit sa grandeur sur le développement de ses relations maritimes et commerciales non moins que sur ses succès politiques. Les Pays-Bas possèdent aux Indes trente millions de sujets qui échangent contre des denrées tropicales des produits de la mère patrie.

» C'est en servant la cause de l'humanité et du progrès que les peuples de second rang apparaissent comme les membres utiles de la grande famille des nations. Plus que nulle autre, une nation manufacturière et commerçante comme la nôtre doit s'efforcer d'assurer des débouchés à tous ses travailleurs, à ceux de la pensée, du capital et des mains.

» Ces préoccupations patriotiques ont dominé ma vie. Ce sont elles qui ont déterminé la création de l'œuvre africaine.

» Mes peines n'ont pas été stériles : un jeune et vaste Etat, dirigé de Bruxelles, a pris pacifiquement place au soleil, grâce à l'appui bienveillant des puissances, qui ont applaudi à ses débuts. Des Belges l'administrent, tandis que d'autres compatriotes, chaque jour plus nombreux, y font déjà fructifier leurs capitaux.

» L'immense réseau fluvial du Congo supérieur ouvre à nos efforts des voies de communication rapides et écono-

miques qui permettent de pénétrer directement jusqu'au centre du continent africain. La construction du chemin de fer de la région des Cataractes désormais assurée, grâce au vote récent de la législature, accroîtra notablement ces facilités d'accès. Dans ces conditions, un grand avenir est réservé au Congo, dont l'immense valeur va prochainement éclater à tous les yeux.

» Au lendemain de cet acte mémorable, j'ai cru de mon devoir de mettre la Belgique à même, lorsque la mort viendra me frapper, de profiter de mon œuvre, ainsi que du travail de ceux qui m'ont aidé à la fonder et à la diriger et que je remercie ici une fois de plus. J'ai donc fait, comme Souverain de l'Etat Indépendant du Congo, le testament que je vous adresse; je vous demanderai de le communiquer aux Chambres législatives au moment qui vous paraîtra le plus opportun.

» Le début des entreprises comme celles qui m'ont tant préoccupé est difficile et onéreux. J'ai tenu à en supporter les charges. Un roi, pour rendre service à son pays, ne doit pas craindre de concevoir et de poursuivre la réalisation d'une œuvre, même téméraire en apparence. La richesse d'un souverain consiste dans la prospérité publique. Elle seule peut constituer à ses yeux un trésor enviable, qu'il doit tendre constamment à accroître.

» Jusqu'au jour de ma mort, je continuerai, dans la même pensée d'intérêt national qui m'a guidé jusqu'ici, à diriger et à soutenir notre œuvre africaine... »

Dans la lettre que le Cardinal et les Evêques de Belgique firent lire dans toutes les églises du Royaume, au lendemain de la mort de Léopold II, ils résumèrent son œuvre par ces mots : « nous avons eu à cœur de vous montrer que le Roi dont nous portons le deuil fut grand par

son génie, par son énergie morale, par son action civilisatrice » (*). L'histoire a déjà ratifié ce jugement. On ne l'effacera pas.

Le désintéressement du Roi.

Le Comité Belge de l'Association Internationale Africaine réunit avec plus ou moins de facilité 611.000 francs. Cette somme servit à couvrir les frais des premières expéditions du Comité, celles qui, parties de l'Est, aboutirent au lac Tanganyika.

Le Comité d'Etudes du Haut-Congo fut fondé au capital de 1.000.000 de francs. Le Roi, pour sa part, souscrivit 250.000 francs, par l'entremise du banquier Lambert. Mais un des gros souscripteurs, « la Maison Hollandaise », fit faillite. A la liquidation du Comité, une combinaison intervint qui indemnisa assez largement les bailleurs de fonds.

L'Association Internationale du Congo qui le remplaça ne comprenait en fait que le Roi.

A partir de ce moment, Il fut seul, totalement seul, pour alimenter financièrement ses activités. Or, c'est sous le couvert de cette Association, à ses frais, que le gros œuvre de l'entreprise coloniale fut accompli : expéditions, achats de bateaux, fondation de stations, traitement et ravitaillement du personnel, bref toutes les dépenses qu'imposait cette mise en train d'un nouvel Etat colonial, conquis sur la sauvagerie et le mystère d'un continent implacable. Le Roi y consacrait toutes ses ressources, celles de sa fortune personnelle, celles de sa liste civile. De 1876 à 1885, son œuvre lui avait déjà coûté plus de 10 millions; en 1890, sa contribution s'élevait à plus de 19 millions. Il était virtuellement ruiné et réduit à une vie d'économies qui

(*) Lettre pastorale du 24 décembre 1909. *Œuvres pastorales du Cardinal J. Mercier*, t. II, p. 427.

n'avait plus rien de royal. Dans sa famille, même, il y avait eu des protestations; on aurait voulu l'arrêter sur une pente ne pouvant conduire, pensait-on, qu'au désastre. Mais le Roi était soutenu par sa foi, son ardeur patriotique; Il entendait aller jusqu'au bout de son dessein; la Belgique aurait sa colonie, au besoin contre son gré, sans qu'il lui en coûtât rien.

Ce régime ne pouvait cependant durer, car les besoins du jeune Etat ne faisaient qu'augmenter et les dépenses prenaient une allure de plus en plus inquiétante. Ses recettes étaient insignifiantes; en 1886, elles s'élevaient à 74.201 francs. L'Acte de Berlin ne permettait même pas de percevoir des droits d'entrée, et l'on allait avoir sur les bras, notamment, les expéditions anti-esclavagistes avec tout ce qu'elles comportaient de risques et de dépenses.

La Belgique assistait indifférente à cet effort gigantesque. Le Parlement avait bien voté — avec quelle tiédeur — la loi autorisant le Roi à prendre le titre de Souverain de l'Etat Indépendant du Congo et à unir les deux couronnes; mais sans plus; d'intervention financière, il n'en était pas question; si on l'avait soulevée, on aurait fait fuir tous les Représentants de la Nation.

Le Roi songea à lancer un grand emprunt à lots de 150 millions. Les Chambres, sollicitées, donnèrent l'autorisation, grâce à l'intervention énergique de Beernaert, en qui le Roi avait enfin trouvé un soutien puissant; mais elles le firent avec une tiédeur plus marquée encore.

L'emprunt fut un échec. On n'en plaça péniblement qu'une tranche de 10 millions; puis on en émit une seconde de 60 millions; elle n'eut pas ou n'eut que peu de preneurs. Le Roi dut soutenir les cours de ses deniers.

La situation financière de l'Etat du Congo ne faisait qu'empirer, en dépit des quelques facilités que lui avait

apportées la Conférence de Bruxelles en autorisant les Etats du Bassin Conventionnel à prélever de légers droits d'entrée.

Le Roi aurait pu trouver des ressources d'une certaine ampleur en permettant le trafic de l'alcool, comme le faisaient la plupart des colonies; jamais il ne le voulut, par souci des populations indigènes.

Cette détresse mettait l'œuvre en péril. Qu'allait-il en advenir? Faudrait-il rendre vraie l'hypothèse sur laquelle reposait le droit de préférence de la France? hypothèse horrible! Le Roi la chassait comme une pensée attentatoire à l'intérêt primordial de la Nation. Sa réalisation eût été pour Lui l'anéantissement de son beau rêve, de son rêve généreux et patriotique. Toujours aidé par Beernaert, cette fois le Roi s'adressa à la Nation et lui demanda enfin un concours direct; et c'est alors qu'il rendra publique sa volonté de laisser à la Belgique l'œuvre qu'il avait fondée à son profit en Afrique.

Le Parlement se laisse gagner et vote la loi qui accorde à l'Etat du Congo un prêt de 25 millions; mais les conditions sont rigoureuses et pleines de méfiance à l'endroit du Roi. Ce n'est pas encore ce geste qui grandira la Nation et l'associera pleinement aux mérites du Fondateur de la Colonie.

Dans la création d'un empire, 25 millions c'est peu de chose. Qu'on songe à ce qu'a coûté à la France, à l'Angleterre, aux Pays-Bas, pour ne citer que ces trois pays, l'acquisition de leurs possessions d'outre-mer.

Des embarras d'argent renaissent plus implacables que jamais. Le Roi, qui est ruiné, qui n'a plus rien, est obligé de courir les banquiers, de prendre en sous-main des engagements dont tous les risques seront pour Lui. Quand on l'apprend, c'est un tollé; c'est de l'indignation; le Parlement est saisi de la question et fait un nouveau geste; il ajoutera 6.850.000 francs aux 25 millions déjà accordés; mais il est bien entendu que c'est fini...

Jusque-là le Roi a tout sacrifié : sa fortune, ses convenances, son repos, presque sa réputation; Il n'a rien épargné pour conduire à bien son œuvre formidable; l'avenir ne lui donne encore aucune assurance et il est toujours seul ou à peu près seul pour supporter cet énorme fardeau. La Nation reste sceptique, indifférente; elle ne veut pas s'engager directement dans ce que l'on considère dans trop de milieux comme une aventure. L'affaire congolaise, c'est, pour beaucoup, l'affaire du Roi; c'est une passion qu'on veut bien lui passer, mais à condition que le pays n'en prenne ni risques, ni responsabilités.

Tout à coup la situation change. L'Etat du Congo commence à rendre. Les recettes prennent une certaine ampleur. Elles augmentent même tous les jours, grâce à d'inattendues modifications dans la conjoncture économique générale. Les ressources affluent dans les caisses de l'Etat et même dans celle du Souverain. Il s'est, en effet, réservé, par la Fondation de la Couronne, la disposition personnelle de certaines des recettes du Congo. Financièrement l'Etat et son Chef sont sauvés. Le Roi reconquiert une liberté de mouvement et d'action qu'il avait fini par perdre devant ses embarras d'argent.

Comment s'en sert-Il? A quoi va-t-Il consacrer ces ressources nouvelles et inespérées? D'abord à consolider les frontières de son Empire africain, à les étendre autant qu'Il peut; à lui assurer des assises économiques solides; ensuite à promouvoir partout l'expansion belge, à embellir la Patrie et principalement sa capitale, à créer des œuvres. Il peut donner libre cours à ses facultés d'homme d'affaires, à son imagination d'urbaniste; à son souci de la grandeur matérielle et économique du Pays. Il crée des Fondations au profit de la Belgique et aussi de la Dynastie, car Il veut que celle-ci puisse toujours remplir sa mission dans la dignité

et dans l'indépendance matérielle. Aussi, c'est avec vérité que le Roi, qui dans les dernières années de son règne aura manié des millions et aura gagné des fortunes, pourra écrire dans son testament: « J'ai hérité de mes parents 15 millions; ces 15 millions, à travers bien des vicissitudes. je les ai religieusement conservés. Je ne possède rien d'autre... » (*).

Et cependant tout cela n'est pas sans susciter de graves mécomptes. Cette prospérité, cette opulence même dans laquelle le Roi vit à présent reposent en partie sur deux institutions : l'exploitation par l'Etat du Congo de larges portions de son territoire, et la Fondation de la Couronne. Le but de ces Institutions était louable; elles avaient des précédents; la Hollande exploitait d'après la même méthode son empire des Indes. Mais elles ont pour fondement des principes dangereux; elles finissent par donner lieu à des abus; des abus sociaux, des abus politiques; abus sociaux : certaines populations du Congo sont soumises au travail forcé de la cueillette et leur sort n'est pas celui qu'il devrait être; abus politiques : le Roi a tendance à s'émanciper des lisières de la tradition politique; non pas qu'il cherche à méconnaître les obligations de la Charte fondamentale, mais parce qu'Il peut se dispenser de recourir préalablement à l'avis du Parlement pour faire des œuvres qu'Il croit utiles au Pays. Le Comte de Lichtervelde a consacré quelques-unes des meilleures pages de son beau livre sur *Léopold II* à dégager l'aspect du problème royal que posent alors les initiatives du Souverain. Avec lui, il faut reconnaître loyalement que, considérée sous l'aspect qui vient d'être dit, la vie magnifique de notre Grand Roi est couverte d'une ombre qu'on aurait souhaité ne pas y voir. Mais malgré tout, même dans ses erreurs, le Roi reste

(*) Dans un testament postérieur (18 octobre 1908), il le répétera.

national; il ne s'inféode à personne; il se sert de la Finance; Il ne la sert pas; l'argent qui alors afflue vers Lui n'est entre ses mains qu'un instrument pour faire la Patrie plus belle et plus grande; Il reste l'homme désintéressé des débuts héroïques de l'entreprise coloniale.

Cependant le peuple ne le comprend pas; ô Peuple admirable que le nôtre! si méritant dans ses qualités et ses vertus solides et bourgeoises! mais si éloigné des conceptions et des visions qui élargissent et grandissent les Nations!

Un fossé se creuse entre la Nation et le Roi; on le discute de plus en plus; on va jusqu'à le bafouer : « J'ai tout donné à ma patrie, dira Léopold II au soir de sa vie, et l'on m'a traité de voleur et d'assassin ». C'était vrai. On le traita de voleur et d'assassin; il n'y eut pas d'injures qu'il n'eut à subir, non pas du petit peuple, — le petit peuple a, par instinct, une plus juste appréciation des choses de l'Etat, — mais de l'élite, du monde des penseurs et des intellectuels. Il fallait cette épreuve au Roi : l'ingratitude, pour Lui conférer la marque suprême des Personnages dont l'Histoire retient les noms et qu'elle glorifie. La gloire, je ne dirai pas qu'Il la dédaigne; mais Il se met au-dessus du qu'en-dira-t-on, et la clameur qui l'accuse c'est à peine s'Il l'entend. Il ne se soucie pas de la popularité. Elle n'a pas de prise sur Lui et la crainte d'en être privé ne l'arrête en rien dans son action. Il dira d'elle dans un mot resté fameux, alors qu'Il est déjà couché sur son lit de mort : « Ce n'est qu'une fumée ».

Et puisqu'on le traite d'assassin et de voleur, qu'on n'ait pas au moins l'hypocrisie de lui rendre après sa mort les honneurs protocolaires dus à la Royauté; Il les méprise; la Nation ne le comprend pas; ne l'a pas compris; tant pis pour elle. Et Il rédige ce testament hautain, amer que l'on connaît; Il commande qu'on Le conduise à sa dernière

demeure de grand matin, sans pompe, sans autre cortège que celui de son Neveu et de sa Maison. On passa outre à cette prescription. On Lui fit des funérailles solennelles; mais elles manquèrent de dignité; elles furent même marquées de scènes scandaleuses. Au rappel de ces faits pénibles, voilons-nous la face. Disons-nous toutefois que les historiens sont accoutumés à enregistrer ces injustices et ces ingratitudes des foules vis-à-vis de ceux qui vouèrent leur vie à leur faire du bien.

La Gloire, le Roi ne l'avait pas recherchée; elle est venue cependant à Lui, puisque d'un consentement unanime à présent la Nation Le range parmi ses plus nobles illustrations et parmi ceux qui lui ont apporté le plus de bienfaits et le plus de grandeur.

La Gloire, et aussi la reconnaissance. Revenons à la statue de la place du Trône; elle n'est pas seulement le chef-d'œuvre d'art dont nous disions les mérites au début de cette étude; elle est aussi la revanche de la gratitude sur l'ingratitude :

« LEOPOLDO II REGI BELGARUM PATRIA MEMOR »

Le 28 novembre 1947.

O. LOUWERS.

INTRODUCTION

C'est au cours de la séance du 24 mars 1941 de la section des Sciences morales et politiques de l'Institut Royal Colonial Belge que le Révérend Père LOTAR et M. DE JONGHE, Secrétaire général de l'Institut, proposèrent d'entreprendre une Biographie Coloniale Belge, à l'instar de la *Biographie Nationale,* publiée par l'Académie Royale de Belgique.

La *Biographie Nationale* contient certes des notices consacrées à des Belges qui ont joué un rôle éminent dans l'histoire du Congo, mais ces notices sont dispersées parmi beaucoup d'autres. Un travail d'ensemble s'imposait. Il convenait aussi d'élargir la formule et de rappeler le souvenir de tous les ouvriers de la première heure.

L'Institut Royal Colonial Belge semblait le mieux qualifié pour rassembler les renseignements, pour donner à l'œuvre un caractère scientifique et fournir aux historiens de l'avenir une documentation utile.

Les trois sections de l'Institut accueillirent favorablement la proposition et chargèrent une Commission d'en assurer la réalisation.

Soulignons l'époque où fut prise la décision : 1941, au moment le plus sombre de l'occupation allemande. Le geste de l'Institut témoignait d'une belle confiance dans les destinées de la Belgique et de la Colonie.

La Commission de la Biographie Coloniale fut placée à l'origine sous la présidence du R. P. LOTAR, le savant historien de l'UELE.

Au point de vue chronologique elle adopta comme point de départ la Conférence de Géographie qui tint ses assises à Bruxelles, au Palais Royal, du 12 au 19 septembre 1876, sur l'invitation et sous la présidence personnelle de Léopold II.

Elle crut cependant devoir faire place aux explorateurs et aux missionnaires ayant visité avant 1876 les régions sur lesquelles les Belges exercèrent ultérieurement leur autorité.

La fondation du Congo ayant revêtu au début un caractère international, il fut admis, d'autre part, que les étrangers figureraient dans la Biographie Coloniale; il en serait de même des indigènes dont le rôle apparaissait notoire.

En toute hypothèse, une notice ou une mention devait être réservée à ceux qui, petits ou grands, eurent l'inoubliable mérite de collaborer à l'œuvre dès sa création.

Dans cet ordre d'idées, la mémoire a été ou sera évoquée :

1° De tous les pionniers, c'est-à-dire de ceux qui se sont embarqués avant 1890;

2° De ceux qui sont morts en Afrique avant 1900.

Après 1900, l'époque des débuts, l'époque difficile peut être considérée comme close. Au surplus, le nombre des résidants européens a considérablement augmenté. Il a fallu faire un choix. Le choix s'est porté sur ceux qui exercèrent sous l'État Indépendant du Congo et sous l'administration de la Belgique une influence dominante sur la vie de la Colonie. Un certain recul a cependant été jugé nécessaire : s'inspirant des principes admis pour

la *Biographie Nationale,* il a été admis que la Biographie Coloniale laisserait s'écouler un délai d'au moins dix ans entre la mort d'un personnage et la publication de sa notice.

Bien entendu, le travail eût été incomplet et il n'eût pas été objectif si l'Institut n'avait accueilli que les admirateurs de l'entreprise congolaise. Des notices rappelleront le nom de tous ceux qui se sont signalés à des titres divers, en bien ou en mal, en Afrique ou ailleurs, dans l'histoire du Congo.

La Biographie Coloniale Belge ne constitue pas l'œuvre d'un jour. Tous les noms ne sont pas inscrits dans le présent volume. A une exception près, celui-ci ne comprend que des coloniaux décédés avant 1930. D'autres volumes suivront, sans périodicité régulière, au fur et à mesure de la rédaction des notices.

En s'en tenant au délai de dix ans précité, rien n'empêchera la Commission de publier des notices relatives à des personnages morts après le 31 décembre 1929, même si la liste des Coloniaux morts auparavant n'est pas épuisée. Pour faciliter les recherches, il a été d'ailleurs convenu que chaque volume se terminerait par une table alphabétique cumulative de toutes les notices contenues dans l'ensemble des volumes parus.

Pendant l'occupation, le travail fut surtout un travail de préparation. Une vaste enquête réunit la documentation de base : plus de 12.500 demandes de renseignements furent adressées individuellement à des vétérans ou à de hautes personnalités coloniales; en outre, 120 sociétés et une dizaine d'institutions diverses furent invitées à apporter leur concours. Les réponses permirent de dresser plus de 15.000 fiches, grâce auxquelles s'élabora une liste provisoire de personnes susceptibles de figurer dans la Biographie. Rendons hommage ici au Secrétariat de l'Institut qui fit face à cette besogne.

Après 1945, la Commission commença le travail définitif : appel aux rédacteurs les plus indiqués par leurs travaux antérieurs ou leurs connaissances, directives semblables à celles dont s'inspire la *Biographie Nationale Belge,* afin d'arriver à un mode de présentation uniforme, réception et examen des notices.

Sous ces réserves, les notices ont été rédigées en pleine indépendance. On s'en rendra compte par l'une ou l'autre où revivent certains personnages politiques du temps. Les appréciations qui y sont contenues ne rallieront pas l'assentiment de tous. Dans son souci d'objectivité, la Commission les a cependant publiées, sous la responsabilité des auteurs.

Les collaborateurs de la Biographie Coloniale ont été recrutés soit parmi les membres de l'Institut, soit parmi des savants ou des spécialistes appartenant à des milieux les plus variés; nous leur exprimons la reconnaissance de l'Institut.

Les lecteurs de la Biographie Coloniale verront se dérouler devant eux un vaste tableau d'histoire.

Au premier plan apparaît, en pleine lumière, la figure de l'illustre fondateur, Léopold II. Cette figure a été burinée en traits singulièrement expressifs par un maître : M. Octave LOUWERS, membre de l'Institut Royal Colonial Belge, qui y a mis toute sa ferveur et toute l'autorité qui appartient à l'un des plus anciens serviteurs de la Colonie.

Autour du Roi-Souverain se groupent les exécuteurs directs de sa pensée, les chefs des grandes expéditions, les créateurs de cités, les grands administrateurs, les seigneurs de la brousse et de la forêt.

Comme nous l'avons dit, la Commission n'a eu garde d'oublier les petits, les humbles. Elle s'en félicite. Les grands chefs eussent été les premiers à le reconnaître : rien n'aurait pu être fait sans les sous-officiers, les méca-

niciens, les charpentiers, les monteurs, les poseurs de télégraphe, les commis, les frères missionnaires, etc.

Au surplus, beaucoup de ces notices sont profondément émouvantes dans leur brièveté. Que de fois reviennent des mentions de ce genre : X, sous-officier armurier ou poseur de télégraphe, parti au Congo le..., décédé à l'âge de 24 ans à la suite de fièvres contractées quelques mois et même quelques semaines après l'arrivée ! Combien de croix plantées à cette époque dans les cimetières congolais !

Des conclusions pratiques se dégagent-elles des premiers travaux que l'Institut Royal Colonial Belge livre à la publicité?

De toute évidence il en est une qui s'impose :

Si le mérite principal de l'entreprise africaine revient à son Royal Fondateur, si par un souci excessif de neutralité la Belgique s'abstint au début de donner son appui officiel, constamment le peuple belge s'associa à l'œuvre accomplie. Dès les premiers temps, Léopold II trouva des collaborateurs dans toutes les classes de la population. Depuis lors, des milliers de Belges se sont succédé au Congo. Ils y apportèrent leur courage, leur endurance, leur esprit d'initiative, leurs capitaux, leur science, leur charité chrétienne, et beaucoup, leur héroïsme et leur vie. Grâce à eux, grâce à l'administration belge, le Congo est devenu la terre de progrès que l'on connaît et que l'on admire aujourd'hui. Vraiment, la Belgique a largement payé la place qu'elle occupe au centre de l'Afrique!

A lire certaines notices, les Belges eux-mêmes ne pourront peut-être se défendre d'un sentiment d'étonnement. Beaucoup d'entre eux n'ont retenu de l'histoire du Congo que l'épisode classique du sergent De Bruyne. Combien connaissent la pure et héroïque figure d'un Cassart, d'un Bia et de tant d'autres? Les lecteurs de la

Biographie Coloniale rendront, nous en sommes sûrs, un hommage aux artisans de la première heure, à ceux qui eurent la foi et la volonté et qui, à travers toutes les difficultés, accomplirent une grande tâche.

Quant aux coloniaux d'aujourd'hui, ils vivent dans un pays sillonné de trains rapides, de routes d'autos, d'avions, parsemé de villes coquettes et prospères, où, en beaucoup d'endroits, l'existence est plus confortable et en tout cas plus sûre que dans la métropole.

Qu'ils parcourent de temps en temps ces pages et qu'ils accordent un souvenir attendri et reconnaissant à ceux qui occupèrent et pacifièrent le pays !

F. DELLICOUR.

Président de la Commission de la Biographie Coloniale.

Commission de la Biographie Coloniale Belge.
Commissie voor Belgische Koloniale Biografie.

Président. — *Voorzitter :* F. DELLICOUR.
Membres. — *Leden :* R. CAMBIER, E. DEVROEY, A. ENGELS, W. ROBYNS, J. RODHAIN.
Secrétaire. — *Secretaris :* E. DE JONGHE.

BIOGRAPHIE COLONIALE BELGE
BELGISCHE KOLONIALE BIOGRAFIE

BIOGRAPHIE COLONIALE BELGE
BELGISCHE KOLONIALE BIOGRAFIE

A

ABD ER RAMAN ABOUGOUROUN, Traitant nubien (1825?-Biki, 12.1870).

Abd er Raman, surnommé Abougouroun, c'est-à-dire « le Père des bêtes à cornes », à cause des rafles de bétail qu'il opérait chez les Bongos pour en trafiquer ailleurs, commença par être vekil ou capita du voyageur anglais Petherick, qui l'installa sur le Legbé, affluent de droite du Djour, à un endroit connu désormais du nom de Kourkour.

Abd er Raman se mit bientôt à rayonner dans la direction du Sud. Il fut ainsi le premier traitant qui, dès 1858, se trouva en contact direct avec les populations du Haut Sueh. Respectant la « loi des zéribas », qui autorisait le premier occupant à revendiquer le monopole du commerce dans la région, Abd er Raman avait dû, en effet, chercher très loin un district où il pût s'établir sans concurrent. Sur le Biki, une des sources du Sueh, il entra en relations avec Ndoruma, le célèbre vongara, qui y avait alors fixé sa résidence. De là aux sources du Bomu et de l'Uerré, il n'y avait, pour l'intrépide aventurier, qu'un pas. Il le franchit sans peine. Il traversa du Nord au Sud les territoires de Ndoruma, passa, en aval de la Makussa, la Bueré, et arriva enfin près de l'Uele, un peu en aval du confluent de la Kapili. A cet endroit, la rive Nord de l'Uele venait d'être occupée par Tuba, le conquérant mangbetu venu du Sud. Abd er Raman, moins heureux ici que chez Ndoruma, tenta, mais sans succès, d'entrer en relations avec le Mangbetu : Tuba s'opposait au passage de l'Uele par tout étranger venant du Nord. Comme Abd er Raman menaçait de vouloir se frayer passage par la force, Tuba envoya contre lui une bande de lanciers qui infligea au traitant un tel désastre, que celui-ci s'enfuit vers Ndoruma; l'événement se passait en 1865.

Le Nubien revint une ou deux fois encore dans les parages de l'Uele, mais sans plus oser franchir, vers le village d'Isingherria, sur la Bimba, la frontière des Etats mangbetu.

Abd er Raman fut donc le premier traitant qui pénétra dans le bassin de l'Uele. Nous connaissons par Schweinfurth l'itinéraire que l'ancien vekil de Petherick s'était frayé en 1862, du Djour à l'Uele.

Abd er Raman, qui ne dut pénétrer la première fois en chefferie de Ndoruma qu'en 1863 ou 1864, ne jouit pas longtemps du monopole que lui avaient assuré, en vertu de la loi des zéribas, ses expéditions vers l'Uele. Ndoruma entendit bientôt rompre les relations commerciales que lui avait sans doute *imposées* le Nubien. En décembre 1870, en compagnie de deux autres bandes, l'une de Koutchouk-Ali, l'autre d'Hassaballa, dédaignant les menaces de Ndoruma, il voulut traverser les territoires de ce chef pour s'étendre vers l'Ouest, au Nord du Bomu. Mal lui en prit. La triple caravane fut assaillie vers le Biki, et Abd er Raman fut tué d'un coup de lance. Son corps put être enlevé par ses gens et échapper ainsi au festin de cannibales qui suivit le massacre. Mais quantité d'armes à feu et de munitions étaient tombées aux mains de Ndoruma. Ce fut pour ce dernier l'origine d'une supériorité redoutable sur ses

voisins, mais aussi de la résistance systématique qu'il crut pouvoir opposer dans la suite à certains fonctionnaires égyptiens, puis à ceux de l'Etat Indépendant du Congo.

2 avril 1947.
M. Coosemans.

Lotar, P. L., *Souvenirs de l'Uele : Les Traitants nubiens, Revue Congo*, 1930-1936, pp. 5, 6, 7, 8, 9. — Schweinfurth, *Au cœur de l'Afrique.* — Lotar, P. L., *Souvenirs de l'Uele : Schweinfurth, Revue Congo*, 1930-1936, pp. 40-41.

ABD ES SAMATE (*Mohammed el Hadj*), traitant nubien (1830?-M[t]Derago, 10.11.1874).

C'était un trafiquant kénousien qui se livrait au commerce de l'ivoire, qu'il rapportait d'expéditions lointaines, le menant même au pays des Monbuttu. Nous le connaissons par Schweinfurth, qu'il guida jusqu'à l'Uele. « Ce Nubien magnanime, dit l'explorateur, était dans son genre une sorte de héros; l'épée à la main, il avait fait la conquête de plusieurs districts; doué au plus haut degré de l'esprit d'entreprise, il bravait tout danger. Il avait pour la science la plus vive sympathie et serait allé au bout du monde pour voir les merveilles de la nature. »

Abd es Samate possédait au Bahr-el-Ghazal des comptoirs importants qui jalonnaient sa route vers l'Uele. Parmi ces zéribas on comptait : Sabbi, sur le Touduy, affluent du Roah, affluent du Tondj; Nyoli, sur le Tih, au Sud de Sabbi; Ngama, à proximité du Rohl; Kouddou, sur le Roah; Koulencho, à la frontière orientale des Niam-Niam; la zériba du Nabambisso, dans l'angle formé par cette rivière et le Boddo, sous-affluent du Tondj; Ouringana, sur le Haut Lehsi.

En 1867, après s'être frayé une route qui se déroulait du Nord-Est au Sud-Ouest de la résidence de Wando, sur la Haute Buéré, jusqu'au confluent de la Bimba (rive Nord de l'Uele), il était parvenu à nouer des relations commerciales avec Mbunza, le grand chef mangbetu, fils de Tuba, qui deux ans auparavant avait conduit et battu un autre traitant : Abd er Raman.

Mbunza était même devenu pour Abd es Samate le plus important de ses pourvoyeurs d'ivoire; Nangazizi, la résidence du grand chef, était restée, jusqu'en 1870, le point le plus éloigné qu'atteignait, dans son expédition annuelle, la caravane du Kénousien.

En 1868, Abd es Samate, revenant de Karthoum, où il avait transporté sa cargaison d'ivoire, rencontra à Fachoda Schweinfurth, qui y attendait le passage d'une dahabieh de la Compagnie Ghattas pour le conduire à Mechra el Rek. Le traitant eut avec le voyageur européen de longs entretiens au sujet des voies de pénétration que s'étaient ouvertes les trafiquants du Bahr el Ghazal. Abd es Samate proposa à Schweinfurth de le conduire « au bout du monde » si l'occasion leur était donnée de se rencontrer un jour dans les zéribas du Sueh, du Molmoul ou du Tondj. L'occasion ne se fit pas attendre. En juillet 1869, Schweinfurth retrouvait Samate à Mundo, au Sud de Doumoukou, zériba de Ghattas sur le Molmoul. On parla de l'expédition qu'allait entreprendre Samate « au pays des Mombutu »; le traitant offrit à Schweinfurth de le conduire chez Mbunza, sans bourse délier, Schweinfurth accepta. Cette expédition devait lui réserver la gloire de « découvrir » l'Uele.

La route que parcourut Schweinfurth, en 1870, pour se rendre en compagnie de Samate chez Mbunza était celle que les caravanes du Kénousien suivaient chaque année depuis 1866. Elle partait de Koulongo, remontait la rive droite du Tondj, un peu en amont de Pénio, à 5° ½ lat. N., franchissait, d'Est en Ouest, l'Ibba (Tondj supérieur), où l'on entrait en chefferie de Nganyé (fils de Moduba, fils d'Yapati, Zande). De là, on atteignait Bendo, frère du précédent, établi au pied du mont Goumango, sur le Réi, source du Sueh; le Réi traversé, on entrait en chefferie de Wando; on atteignait ensuite l'Yubbo, autre affluent du Sueh, où s'étendaient la sous-chefferie de Nduppo (frère de Wando?) et, plus au Sud, celle de Rikkiti (sans doute Likita, capita de Wando), dont la résidence était située sur la rivière Atasilli, affluent du Lindoukou, affluent du Yubbo, affluent du Sueh.

L'étape suivante faisait franchir la crête Congo-Nil et conduisait à la résidence de Wando, au bord du Diagbé, affluent de la Buéré.

Après avoir quitté la résidence de Wando, on gagnait successivement la Billoué, la Mono, la Diamvonou, l'Assika; on campait au bord de l'Yourou. On quittait alors le bassin de la Buéré pour pénétrer, au Sud, dans celui de la Kapili, que l'on atteignait à la rivière Koussoumbo, où l'on campait chez Nemembé, capita de Degberra (alias Magapa, père de Niangara). Du village de Nemembé, une étape conduisait à la rivière Mazorodi, au village de Bongwa. Le lendemain, on traversait trois rivières, puis la Bimba, qu'on passait à deux endroits pour atteindre le village d'Edidi, capita d'Isingherria. On arrivait ainsi à l'Uele, qu'on franchissait du confluent de la Bimba, au

Nord, à celui de la Gadda, au Sud. On remontait la rive Sud de la Gadda jusqu'au confluent de la Netado, dont on longeait ensuite la rive occidentale. On traversait la Netado un peu en aval du confluent de la Ne-Gelembo. Puis, continuant vers le Sud, par un sentier parallèle (rive droite) à la Netado, on franchissait la Ne-Gelembo, le Ne-Komoka, la Ne-Kokorudangwe; à la quatrième, la Nedito, on atteignait enfin la résidence de Mbunza. Au retour, la caravane reprenait à peu près entièrement l'itinéraire suivi à l'aller.

Abd es Samate ne reparut plus dans l'Uele depuis sa randonnée de 1870 en compagnie de Schweinfurth.

Revenu au Bahr-el-Ghazal, il se trouva bientôt aux prises avec des difficultés qui mettaient en péril l'existence même de ses zéribas. Au début de 1872, les indigènes attaquèrent ses postes de Boïko, El-Keneh et Sabbi, ses propres farouks, le trahirent. Il fut tué, le 10 novembre 1874, au mont Derago, près de l'Ouokko, affluent du Rohl, où il avait poursuivi les rebelles.

Schweinfurth, conquis par la générosité et le désintéressement du traitant qui l'avait guidé jusqu'au delà de l'Uele, voyait dans Samate un véritable ami de la science. En conséquence, il avait plaidé sa cause au Caire et à Berlin. Samate se vit octroyer titres et distinctions, comme en donnaient alors académies et gouvernements aux explorateurs de quelque importance. Il mourut membre honoraire de l'Union Scientifique de Riga !

16 avril 1947.
M. Coosemans.

Lotar, P. L., *Souvenirs de l'Uele : Schweinfurth, Revue Congo, 1930.* — Lotar, P. L., Id., *Ibid., Les Traitants nubiens*, pp. 9, 10, 11, 12. — Schweinfurth, *Au cœur de l'Afrique*, Paris, 1875, Hachette, vol. I, pp. 92 et suiv.

ABRASSART *(Théophile-H.-M.)*, Géomètre (Renaix, 9.10.1876-Dour, 8.8.1911). Fils de Joseph et de Valckeneere, Mathilde).

Après ses études moyennes, Abrassart suivit des cours professionnels et obtint le diplôme de géomètre-arpenteur. Il s'occupa pendant quelque temps de commerce de charbon et, en mai 1897, offrit ses services à l'Etat Indépendant du Congo, qui l'engagea en qualité de géomètre du cadastre.

Il s'embarqua à Anvers le 6 juin et fut désigné pour Boma, où il résida pendant toute la durée de son terme. Rentré en congé régulier le 24 juin 1900, il souscrivit un nouvel engagement et regagna l'Afrique dès le 16 décembre. Le Gouvernement lui confia, en mai 1901, une mission de mesurage et de délimitation de terres au Kasai. Il dirigea cette mission avec une grande compétence, mais, au début de 1903, fortement anémié, il dut rentrer à Boma. Assez rapidement rétabli, il avait repris la direction de la mission qui lui avait été confiée, quand il fut atteint de dysenterie et obligé de regagner l'Europe. Il rentra définitivement en Belgique le 2 août 1903 et se fixa à Dour, où il mourut le 8 août 1911.

8 janvier 1948.
A. Lacroix.

ACCARAIN *(Alfred - Jules - Théodore - Joseph)*, Agent du Comité Spécial du Katanga (Lens, 29.8.1865-Dour, 31.5.1922). Fils d'Antoine et de Mathieu, Hortense, époux de Leroux, Jeanne).

Accarain avait entamé, à l'Université de Louvain, des études de philosophie qu'il abandonna après la 3e année, pour s'occuper de commerce. Il s'engagea le 6 février 1897 au service de l'Etat Indépendant du Congo. Attaché à la direction de la Justice, il fut désigné comme greffier près le tribunal de 1re instance du Bas-Congo et ensuite près le tribunal d'appel de Boma. A l'expiration de son premier terme de service, en juillet 1900, il rentra en Belgique et fut attaché, à Bruxelles, au département des Affaires Etrangères de l'Etat. En février 1901, il passa au service du Comité Spécial du Katanga et le 13 mars débarqua à Matadi en qualité d'adjoint civil. Désigné pour le secteur du Lomami, il arriva le 30 mai 1901 à Tshofa, où il fut chargé du commandement du poste. Il opéra les reconnaissances du Lufubu, du Lubufu et du Lualaba et fut chargé de la direction des travaux d'établissement de la route carrossable. Désigné comme chef de secteur le 1er décembre 1902, il fut bientôt appelé à prendre le commandement effectif du Lomami. Il quitta Kabinda le 17 juillet 1903, à l'expiration de son terme de service, pour rentrer en Europe le 10 octobre.

Accarain effectua encore deux autres séjours au Congo et rentra définitivement en Belgique à la veille du premier conflit mondial. Il est mort à Dour, où il s'était établi avec sa famille, le 31 mai 1922. Il était titulaire de l'Etoile de Service à trois raies et de la Médaille commémorative du Congo.

7 janvier 1948.
A. Lacroix.

ACHTE (le R. P. *Aug.*), Missionnaire [Warhem (France), 5.8.1861-Virika (Uganda), 2.2.1905].

Le R. P. Achte, missionnaire français de l'Ordre des Pères Blancs d'Afrique, se trouvait au Congo au moment de la révolte des Batetela. Dans une lettre adressée de Toro à Mgr Livinhac, son supérieur, il relate une aventure tragique à laquelle il fut mêlé inopinément et qui faillit lui coûter la vie :

Vers la fin de l'année 1897, comme il se rendait à Mutego, à quelques lieues du fleuve, avec quatorze néophytes, il se trouva soudain, au déclin du jour, environné de soldats des forces de Dhanis. Ceux-ci lui laissèrent l'impression qu'ils faisaient partie des troupes régulières et il ne s'en inquiéta pas davantage. Le lendemain, débouchant sur une plaine couverte de tentes européennes et apercevant des noirs revêtus d'uniformes d'officiers belges et armés de revolvers, il réalisa la situation tragique dans laquelle il se trouvait. Il s'agissait de soldats révoltés. Les indigènes se ruèrent aussitôt sur lui, le dépouillèrent de tout ce qu'il possédait, ne lui laissant que sa chemise, et emmenèrent ses disciples. Se croyant perdu, il s'écria bien fort : « Je suis un homme de Dieu, laissez-moi ! ». A l'instant, quelques-uns parmi ses agresseurs prennent sa défense contre les autres qui veulent le mettre à mort. Pendant que ses assaillants se disputent entre eux, deux ou trois *Nyamparas* armés de bâtons parviennent à le dégager et le conduisent devant Mulamba, leur roi, et Kondolo, premier *Nyampara*. Il s'efforce de leur expliquer qu'il est un *padri* français et fait semblant d'écouter avec intérêt leurs doléances au sujet des agissements des Blancs. Une partie de ses effets lui sont rendus et on lui présente du café et de la nourriture. Il refuse cependant de manger aussi longtemps que ses néophytes n'auront pas été libérés. Cette résolution suscite l'admiration des noirs et Mulamba ayant rendu les quatre plus jeunes de ses catéchumènes, le fait conduire à une hutte où on lui apporte une chèvre pour leur repas. Le Père s'obstine à n'accepter aucune nourriture tant qu'il n'aura pas revu tous ses jeunes gens. Mulamba arrive alors avec une trentaine de *Nyamparas* à qui il déclare que malgré la décision prise de tuer tous les blancs, il épargnera celui qui se trouve devant eux parce qu'il soigne les Nègres malades et qu'il n'en a jamais frappé aucun. Le lendemain, Mulamba le fait appeler et le presse de questions au sujet des lieutenants Van der Wielen et Sannaes qui sont dans l'Usongora et qu'il veut faire massacrer. Le R. P. Achte lui indique une piste détournée et impraticable et neuf autres de ses catéchumènes sont délivrés à leur tour. Affamés, ils se décident à manger la chèvre que Mulamba leur avait offerte ainsi que les plats de sorgho que des femmes ont préparés à leur intention. Deux jours plus tard, le roi lui signifie qu'il est libre et qu'il a à vider les lieux avec les treize néophytes qui ont été délivrés et que les *Nyamparas* avaient mis à la torture dès le premier jour de leur arrestation pour savoir si leur maître n'avait jamais frappé les noirs. Mulamba leur fait remettre deux pointes d'ivoire en échange des biens dont ils ont été dépouillés et qu'il s'obstine à ne pas leur restituer. Le dernier de ses néophytes est rendu au Père, et, à la tombée de la nuit, après avoir parcouru une vingtaine de kilomètres, ils s'arrêtent et s'agenouillent pour remercier Dieu, tous ensemble, de leur délivrance providentielle.

16 janvier 1948.
A. Lacroix.

A nos héros coloniaux morts pour la civilisation, p. 171. — Dem. C. Boulger, *The Congo State*, London 1898, pp. 249-251. — *La Belgique coloniale*, 1897, p. 582.

ADAM *(Jean-Joseph)*, Sous-officier (Wandre, 1.3.1852-Boma, 19.1.1889). Fils de Jean et de Nihon, Anna-Catherine.

Après des études primaires dans son village natal, le jeune Adam travaille comme apprenti avec son père, ouvrier armurier à Wandre, jusqu'au moment de son entrée au service militaire en 1872.

Milicien au 2e régiment d'artillerie, il fréquente les cours de l'école régimentaire et est nommé maréchal des logis le 15 septembre 1874. A l'expiration de son service militaire, en octobre 1876, il continue à se perfectionner dans le métier d'armurier. C'est en 1888 que l'Afrique exerce sur lui son attrait : le 15 novembre, il signe un engagement de trois ans comme sergent de la Force publique. Il s'embarque à Anvers le 22 et à son arrivée à Boma il est désigné comme sous-officier armurier. A peine est-il entré en service qu'il est pris de fièvres. Il décède à Boma, le 19 janvier 1889.

12 mars 1947.
A. Lacroix.

Mouvement géographique, 1889, p. 23*a*.

ADAM (*Jules-Jean-François*) (Anvers, 21.6.1868-Kéro, 21.6.1900). Fils de Jean-François Adam et de Louise-Isabelle Lilar.

Engagé comme caporal au 5e de ligne le 14 août 1884, sergent-major le 9 juin 1887, il était promu sous-lieutenant au 7e de ligne et s'engageait en cette qualité à l'E.I.C. le 3 novembre 1892. Dès son arrivée au Congo, il était désigné pour l'expédition du Haut-Uele.

Delanghe, qui avait succédé à Milz comme chef de l'expédition vers le Haut-Uele et le Nil, quittait Niangara pour Mbittima le 6 janvier 1893, afin d'aller à la rencontre de Milz, qui allait rentrer en Europe. Le 12 janvier, Delanghe était au confluent Kibali-Dungu, où Milz préparait l'aménagement d'un poste définitif qu'on allait dénommer Dungu et confier à Adam. Mais bientôt, Gustin, quittant Niangara pour aller fonder des postes dans le Haut-Bomokandi, jetait les fondements de Gumbari à 6 h. 1/2 au Nord de l'ancienne zériba égyptienne de ce nom (mars-avril 1893). Adam devint le premier chef de poste de Gumbari (de 1893 à fin 1895). Peu après la fondation du poste, Adam confia à Arama, frère de Gumbari, devenu soldat de l'E.I.C., le petit poste à l'emplacement de la zériba égyptienne Dangu, au Sud du Bomokandi, en territoire momvu.

En janvier 1894, des désordres éclatèrent à Gumbari comme à Mbélia, à Azanga, à Amadis, à Akka, à Bomokandi, parce qu'ordre avait été donné de désarmer les soldats irréguliers, dont beaucoup désertaient avec armes et munitions. Nombre d'entre eux prirent la fuite encore armés. Adam réussit à maintenir son autorité dans son poste. Pourtant, au cours de l'année 1894, il fut atteint trois fois d'hématurie. Le 29 mai, Laplume était désigné pour seconder Adam à Gumbari, en remplacement de Velghe, devenu gravement malade. Fin 1894, Adam, remplacé à Gumbari par Leclercq, descendit à Boma pour s'y embarquer le 17 novembre 1895, sur le « Coomassie ». Il rentrait à Anvers le 24 décembre 1895, en qualité de capitaine.

Trois ans plus tard, le 25 novembre 1898, il retournait en Afrique comme capitaine-commandant de 2e classe et reprenait du service dans l'Uele. Josué Henry venait d'être désigné par le Roi pour renforcer l'expédition Hanolet dans l'Enclave de Lado. Adam fut mis à sa disposition. Bientôt Lado fut transformé en une véritable forteresse. Henry organisa une importante expédition qui avait pour but l'occupation de Kéro, à la frontière Nord de la province du Bahr-el-Ghazal. A bord du ss. *Van Kerckhoven*, en compagnie d'Adam, Nielsen, Mulders, Henry fit une reconnaissance sur le Nil, se rendit à Bor qu'il trouva détruit et abandonné par les Derviches qui, craignant une attaque des Belges, avaient regagné le Darfour, Adam fut ensuite désigné pour Kéro, où il commanda le premier bataillon du camp. Le 21 juin 1900, il y succombait, atteint de fièvre pernicieuse.

Il était chevalier de l'Ordre Royal du Lion et décoré de l'Etoile de Service.

15 juin 1946.
M. Coosemans

Lotar, P. L., *Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946. — *A nos Héros coloniaux*, pp. 199-200. — *Belgique Coloniale*, 1896, p. 22. — *Illustration Congolaise*, 1938, p. 6840.

ADAM (*Léon-Célestin-Ghislain*), Contrôleur des impôts (Mont-sur-Marchienne, 10.1.1874-? 4.6.1925). Fils de Donat et de Willot, Léa.

Après ses études moyennes, Adam entra, en 1899, comme jeune employé aux Forges et Laminoirs de l'Alliance, à Marchienne. Il passa, en 1892, au service d'une maison de commerce, et, le 10 septembre 1896, s'engagea en qualité de commis de deuxième classe à l'Etat Indépendant du Congo. Il s'embarqua à Anvers le 6 octobre et fut attaché, dès son arrivée, à la direction de la justice en qualité de greffier suppléant près le tribunal d'appel de Boma. Le 16 septembre 1897, il passa au département des Affaires Etrangères de l'Etat et, le 4 août 1899, à celui des Finances. D'abord vérificateur des impôts à Matadi, il fut désigné vers la fin de décembre pour remplir les fonctions de receveur des impôts à Boma, fonctions dans lesquelles il se vit confirmer le 1er mars 1900. Le 4 septembre 1900, à l'expiration de son premier terme de service, il s'embarquait à Boma pour rentrer en Europe.

Rengagé le 22 décembre 1900 comme receveur des impôts, il s'embarqua le 1er février suivant et fut d'abord désigné pour Boma avant de se voir confier la gestion de l'important bureau de Matadi. Il fut promu contrôleur des impôts le 1er août 1902 et quitta le service de l'Etat le 20 septembre 1903, pour des motifs d'ordre privé. Il rentra définitivement en Belgique le 10 octobre 1903. Il était titulaire de l'Etoile de Service à deux raies.

5 janvier 1948.
A. Lacroix.

ADAMSON (*John-Archibald*), Mécanicien [Middlotean (Ecosse)?-Banana, 18.2.1886].

De nationalité anglaise, Adamson avait été au service de la Compagnie « British India » avant de s'engager à l'Etat Indépendant du Congo. Il s'embarqua à Liverpool le 8 juillet 1885, en qualité de mécanicien. Le 18 février de l'année suivante, alors qu'il avait bu un peu plus que de coutume, il tomba dans le fleuve à Banana et se noya.

16 décembre 1947.
A. Lacroix.

Mouvement géographique, 1886, p. 31*a*.

ADANT (*Odon*), Officier [Merbes-Sainte-Marie (Hainaut), 20.7.1867-Gombe (Congo belge), 20.10.1894]. Fils d'Augustin et de Laurent, Marie-Thérèse. Célibataire.

Adant fut admis à l'Ecole militaire le 4 janvier 1888. Promu sous-lieutenant deux ans plus tard, il fut versé au 1er régiment de chasseurs à pied. En juillet 1893, il sollicita son admission au service de l'Etat Indépendant du Congo. Engagé pour trois ans comme sous-lieutenant de la Force publique, il s'embarqua à Anvers le 6 août et, à son arrivée à Boma, le 31, fut désigné pour le district de Equateur.

Atteint de dysenterie, il mourut à Gombe le 20 octobre 1894.

7 janvier 1948.
A. Lacroix.

Bulletin de l'Association des Vétérans coloniaux, juillet 1938, p. 8. — *A nos héros coloniaux morts pour la civilisation*, p. 253.

ADDOR (*Sophie*), Missionnaire, en religion Mère Elisa des Sœurs de la Charité de Gand (Mensingen, Suisse, 1855-Kinkanda, 20.8.1900).

Sophie Addor, issue d'une famille protestante, se rendit en Hongrie à l'âge de 15 ans. C'est là qu'elle abjura le protestantisme pour embrasser la foi catholique. Nature ardente et généreuse, elle voulut consacrer entièrement sa vie à l'idéal qui venait de lui être révélé et vint en Belgique pour faire son noviciat à la Congrégation des Sœurs de la Charité, à Gand. Elle y prononça ses vœux sous le nom de Sœur Elisa.

L'aide charitable de la congrégation était réclamée en Afrique pour les ouvriers du Chemin de fer du Congo en construction.

Sœur Elisa fit partie de la première caravane de dix religieuses qui, sous la direction de l'abbé Buysse, quitta Anvers en décembre 1891 à destination du Congo. Une partie du groupe s'installa à Moanda et l'autre partie à Kinkanda, près de Matadi, dans une maison que la Compagnie du Chemin de fer du Congo avait mise à sa disposition. En 1894, Sœur Elisa fonda, avec le concours de quatre de ses compagnes, la nouvelle mission de Berghe-Sainte-Marie, dont elle devint la supérieure. A la suite des ravages qu'y causa la maladie du sommeil, cette mission dut être supprimée au début de l'année 1900. Au printemps de cette même année, Mère Elisa fut rappelée à Kinkanda pour y diriger la mission pour enfants qui venait d'être créée. Elle apporta à cette tâche tout le dévouement dont était capable son cœur de Mère, mais, atteinte d'une fièvre bilieuse compliquée, elle succomba quelques mois plus tard, emportant dans la tombe l'estime et les regrets de la communauté tout entière.

27 mars 1947.
A. Lacroix.

Annuaire des Missions cathol. belges, 1935, p. 398. — *A nos Héros coloniaux morts pour la Civilisation*, p. 243. — Rinchon, D., *Mission. belges au Congo*, Bruxelles, 1931, p. 23. — *Mouvement antiesclavagiste*, 1900, p. 310.

ADEHM (*François*), Commis de 1re classe (Junglinster, Grand-Duché, 11.6.1864-Equateurville, 29.3.1893). Fils de Nicolas et de Weis, Catherine.

S'engage comme soldat au 2e régiment de chasseurs à cheval le 8 mai 1883; est successivement nommé brigadier, maréchal des logis et maréchal des logis-chef-secrétaire. Prend du service à l'Etat Indépendant en qualité de commis de 1re classe le 6 novembre 1891. A son arrivée au Congo, le 10 décembre suivant, il est désigné pour l'expédition de l'Ubanghi-Uele. Il meurt, atteint de dysenterie.

12 mars 1947.
A. Lacroix

ADMIRALLIC (*Axel*), Mécanicien (Copenhague, 15.2.1851-?). De nationalité danoise.

Admirallic avait exercé, au Danemark, la profession de mécanicien-électricien. Le 1er novembre 1884, il s'engagea au service de l'Association Internationale Africaine en qualité de mécanicien. Arrivé en Afrique vers le début de décembre, il offrit, quelques mois plus tard, sa démission, qui fut acceptée le 1er juin 1885.

16 décembre 1947.
A. Lacroix.

AERNOUTS *(Marie-Thérèse)*, (Merxem, 28.5.1879-Stanleyville, 25.5.1907), en religion Sœur Marie Ludovica, des Sœurs Missionnaires Franciscaines de Marie.

Arrivée au Congo le 15 mars 1906, est décédée à la mission de Stanleyville.

23 mars 1947.
A. Lacroix.

Rinchon, D., *Mission. belg. Congo*, Bruxelles, 1931, p. 36. — *A nos Héros coloniaux morts pour la Civilisation*, p. 250. — *Annuaire Miss. cath. belges*, 1935, p. 401.

AERTSELAER (VAN) *(Jérôme-Josse)* (Hoogstraten, 11.11.1845-Siwantze, 12.1.1924).

Ses humanités terminées, Jérôme Van Aertselaer alla commencer sa philosophie à Malines, puis entra à Scheut. Ses supérieurs l'envoyèrent poursuivre ses études ecclésiastiques au collège de la Propagande à Rome. Il y puisa ce vif attachement au Saint-Père et à l'Eglise romaine qui fut un des traits dominants de sa carrière apostolique.

En 1873, il part pour la Chine, mais en septembre 1885, il est rappelé à Scheut comme assistant du Supérieur général, auquel il succédera deux ans plus tard.

En 1886, Mgr Goossens, archevêque de Malines et, par intérim, Supérieur général de la Congrégation, envoie à Rome le Père Van Aertselaer pour s'y occuper des Missions du Congo, puis le désigne, ainsi que le Père Gueluy, comme Commissaire au Chapitre général qui doit se tenir en Chine en 1887.

L'activité apostolique du Père Van Aertselaer s'est exercée principalement en Mongolie, où il retourna définitivement en 1898, en qualité de Vicaire apostolique.

Pour ce qui concerne le Congo, le grand mérite du Père Van Aertselaer fut de se montrer très ouvert aux propositions du Roi, de prévoir quel brillant avenir s'annonçait pour l'Etat Indépendant et de diriger vers lui une partie notable des forces de sa Congrégation.

La première caravane de ses Missionnaires était établie à Berghe-Sainte-Marie, depuis le début de 1889. Désireux de veiller lui-même à la bonne organisation de la Mission, le T. R. P. Van Aertselaer, devenu Supérieur général, décide de se rendre au Congo. Accompagné du Père De Deken, le fameux explorateur de l'Asie centrale, il fait au Congo un séjour qui durera deux ans (juin 1892 à octobre 1894).

C'était le moment où le Père Cambier fondait Luluabourg. Le T. R. Supérieur va lui rendre visite, remonte donc le Kasai et le Sankuru et, en cours de navigation, rencontre l'expédition Bia et Delcommune.

Il nous paraît intéressant de signaler, parce que émanant d'un personnage si éminent, l'hommage vibrant que le T. R. P. Van Aertselaer rend à ces vaillants officiers :

« Voici qu'apparurent tout à coup, se dirigeant vers nous, de grandes pirogues portant le drapeau de l'Etat. Il y eut alors un moment de poignante inquiétude, remplacée bientôt par une joie délirante quand on eut reconnu dans les arrivants les membres survivants des expéditions Bia et Delcommune. Expéditions glorieuses s'il en fut jamais, la dernière surtout, expéditions qui peuvent rivaliser sous tous les rapports avec tout ce que rapporte de lui-même l'explorateur Stanley.

» Ces messieurs nous apportent d'intéressantes nouvelles. Le capitaine Jacques occupe une position imprenable sans l'aide du canon. Joubert, en situation plus menacée, sera cerné. Sur le Lomani, les Arabes ont été battus à plate couture par le commandant Dhanis et les troupes de Lusambo. Un millier d'esclavagistes ont été tués dans le combat, mille autres ont péri dans la rivière, et les vaillants défenseurs de l'Etat ont fait six cents prisonniers et enlevé six cents fusils...

» Arrivons maintenant à Lusambo, station dont la fondation ne remonte qu'à trois ans, mais dont les annales feront un jour la gloire des braves qui l'ont créée. Je le dis sans aucune restriction : tout ici me transporte d'admiration pour les vaillants officiers qui ont réalisé en trois ans cette œuvre de géant. »

Le T. R. Père Van Aertselaer n'est pas moins enthousiaste pour le splendide travail accompli à Luluabourg par le Père Cambier. Ce poste venait à peine de sortir de terre et déjà le Père Supérieur songeait à de nouvelles réalisations. Voici comment il termine sa lettre du 11 avril 1892 :

« Pour la fondation de Lusambo (Mission), j'ai confiance que vous pourrez trouver auprès du Saint-Père une réserve de fonds recueillis pour combattre l'esclavagisme. La fondation Hemptinne-Saint-Benoît trouverait sa destination dans une seconde station; pour la troisième, le nom de Mérode sera mis en évidence aux confins des territoires encore envahis par les esclavagistes. A l'œuvre donc : pour la Patrie et pour Dieu ! »

Les PP. Van Aertselaer et De Deken rentrèrent en Belgique en octobre 1894, par le

même bateau qui ramenait à Anvers le commandant Dhanis, vainqueur des Arabes.

Mgr Van Aertselaer est décédé à Siwantze le 12 janvier 1924.

Mgr Van Aertselaer était une nature d'élite et un puissant organisateur. A juste titre, on l'a appelé le second fondateur de la Congrégation de Scheut. La mort prématurée du T. R. Père Verbist, le retour au clergé séculier du Père Vranckx, son successeur, avaient naturellement provoqué un peu de désarroi dans la nouvelle société de Missionnaires. Ce fut le Père Van Aertselaer qui, par sa sagesse, sa profonde piété, sa fermeté, renfloua la barque et la lança hardiment vers de nouvelles et glorieuses destinées. Son tempérament et sa figure morale ont été parfaitement dessinés par un de ses familiers qui a rédigé sa notice chronologique. (Voir *Missions de Scheut*, 1924, pp. 25-31.)

6 novembre 1947.
L. Dieu.

AKELEY *(Carl)*, Naturaliste (19.5.1865-Kagara (Kivu), 17.11.1926). Né de petits fermiers dans l'Ouest de l'Etat de New-York, il serait devenu fermier lui-même, déclare-t-il dans son autobiographie, si, dès son jeune âge, il n'avait été attiré par l'observation de la Nature. A dix-neuf ans, il entra comme taxidermiste au Musée de Rochester, puis à celui de Milwaukee, où il put mettre à exécution des procédés nouveaux de taxidermie qui révolutionnèrent les anciennes méthodes. Les peaux, tannées de manière à les rendre souples et indestructibles, sont montées sur un modelage très léger, unissant à l'art du sculpteur une connaissance exacte de l'anatomie de l'animal. Des groupes d'animaux montés selon ce système sont placés dans leur milieu naturel, patiemment reconstitué; un artiste a peint sur place une toile de fond complétant le paysage.

En 1895, Akeley fut appelé au Field Museum de Chicago, où il resta quatorze ans. Cette période lui permit de perfectionner sa méthode et de créer la splendide série de groupes de ce musée.

Un premier voyage en Afrique orientale en 1895-1896, avec Daniel G. Elliot, lui donna cet amour de l'Afrique qui domina toute sa vie. En 1909, Akeley entra à l'American Museum of Natural History de New-York et y continua ses services jusqu'à sa mort. Il accompagna Theodore Roosevelt dans son expédition africaine de 1912; il en ramena les matériaux pour son superbe groupe de l'éléphant africain et c'est alors qu'il conçut le projet d'une grande galerie africaine qui devait rassembler des témoins de ces grands mammifères en voie rapide d'extinction. Pendant douze ans il travailla dans ce but, sans se laisser décourager par les difficultés.

En 1921 il alla au Kivu recueillir les données et les spécimens pour un groupe du gorille, propre à la région. Il y retourna dans le même but en 1926 et y est mort d'épuisement au camp entre les volcans Karissimbi et Mikeno; il y repose dans ce qu'il a dit être le plus beau site du monde.

Pendant de nombreuses années, Akeley a été un éminent protecteur de la nature; il était un membre très actif de l'Association des parcs nationaux américains et un promoteur influent de leurs idéaux : protéger les sites, les animaux, les plantes et maintenir des endroits choisis dans leurs conditions primitives. C'est en partie à ses suggestions que nous devons le Parc National Albert, créé par le Roi Albert pour conserver aux générations futures la faune et la flore extraordinaires des volcans du Kivu.

Comme sculpteur il a laissé plusieurs œuvres de mérite. On doit à son esprit inventif non seulement son procédé de taxidermie, mais divers sujets, notamment un appareil cinématographique permettant de filmer les animaux dans leur milieu naturel et un projecteur de ciment qui a rendu de grands services pour la construction des navires en béton et est encore largement employé actuellement.

13 mars 1947.
L. Burgeon.

Natural History, XXVII, n° 2, 1927, *Akeley Memorial Number*.

ALCOCK *(Sir Rutherford)*, Diplomate (? 1809-Londres, 2.11.1897).

Après avoir pratiqué la médecine jusqu'en 1837, Sir Rutherford Alcock entra dans la diplomatie. En 1844, il était nommé consul à Fuchow, en Chine, au moment où ce pays venait, par le traité de 1842, de s'ouvrir au commerce avec l'étranger. En 1846, Alcock s'installa à Shanghai, où il dirigea les établissements britanniques. En 1858, il devint consul général au Japon et l'année suivante prit le titre de ministre plénipotentiaire de Grande-Bretagne. En 1860, son interprète indigène fut assassiné devant la légation et, en 1861, la légation elle-même était envahie par des rebelles, éléments hostiles aux étrangers, qu'Alcock parvint à repousser à l'aide de son petit état-major. Il vint passer en Angleterre quelques

semaines de repos, puis, en 1864, retourna au Japon. En 1865, il était nommé à Péking, où il représenta le Gouvernement britannique jusqu'en 1871.

Durant son séjour au Japon, Alcock s'était beaucoup appliqué à étudier l'art japonais; à son retour en Angleterre, il fut l'un des premiers à susciter dans son pays de l'intérêt pour cet art exotique inconnu en Europe. Rentré définitivement en Angleterre, il fut nommé Président de la Société de Géographie de Londres. C'est en cette qualité qu'il fit partie de la délégation anglaise à la Conférence géographique de Bruxelles de 1876, réunie à l'initiative de Léopold II. L'année suivante (mars 1877), en réaction contre la fondation de l'Association Internationale Africaine, le Conseil de la Société de Géographie de Londres décidait de former un groupement exclusivement national : l'African Exploration Fund, destiné à s'intéresser à l'exploration et au commerce en Afrique et administré par un comité spécial émanant de la Société de Géographie, dont Sir Alcock était président. Le but des promoteurs était d'empêcher que le Gouvernement britannique eût partie liée avec l'A.I.A. quant aux affaires d'Afrique et que les ministères des Affaires Etrangères et des Colonies fussent subordonnés aux décisions de ce « groupe international ».

C'est en ces termes que son attitude était commentée par Sir Alcock lui-même dans une lettre parue dans le *London Times* du 16 juillet 1877.

Sir Alcock mourut à Londres le 2 novembre 1897.

Nous avons de lui un ouvrage intitulé : « The Capital of the Tycoon », datant de son séjour en Orient (1863).

28 janvier 1948.
M. Coosemans.

Thomson, R.-S.,*La Fondation de l'E.I.C.*, Bruxelles, 1933, pp. 42-48. — Boulger, *The Congo State*, Londres, 1898, p. 11. — *Who was who?* 1897-1916. — *Encyclopaedia britannica*, 1946, vol. I, p. 538 d, et vol. III, p. 915 a.

ALEXANDERSON (*Nestor*), Mécanicien (Oville, Suède, 18.6.1867-Upoto, 10.11.1893). De nationalité suédoise. Fils de Carl-Auguste et de Johanneson, Karoline.

Avant de s'engager au service de l'Etat Indépendant du Congo, a travaillé pendant trois ans et demi comme ouvrier mécanicien, puis a navigué à bord de différents steamers en qualité d'aide-mécanicien et de second mécanicien.

Arrivé au Congo le 7 mars 1892, comme mécanicien de 2e classe, il est décédé à Upoto, des suites d'hématurie, le 10 novembre 1893.

14 mars 1947.
A. Lacroix.

ALEXANDRE (*Albert-Louis*). Officier de la Force Publique (Laforge, 16.3.1861-Jemelle, 10.6.1918).

Après ses études primaires, A. Alexandre s'engagea comme volontaire au 7e régiment d'artillerie. Nommé brigadier le 5 octobre 1879 et maréchal des logis le 3 octobre 1880, il fut désigné comme fourrier le 27 septembre 1885 et détaché, l'année suivante, au polygone d'artillerie de Brasschaet. Il offrit ensuite ses services à l'Etat Indépendant du Congo, qui l'engagea comme agent le 15 octobre 1886. Arrivé au Congo fin novembre, il fut attaché au service de la Force Publique en qualité de sous-officier. Le 27 octobre 1888, il fut promu sous-lieutenant. Désigné pour Matadi en mars 1889, il tomba malade et se vit bientôt contraint de regagner l'Europe. Il rentra le 7 septembre 1889.

Il est mort à Jemelle, où il avait fixé sa résidence, le 10 juin 1918.

17 décembre 1947.
A. Lacroix.

ALHENIUS (*Julius-Evald*), Agent militaire (Upsala, Suède, 7.9.1877-Lado, 9.2.1910).

D'origine suédoise, Alhénius s'était engagé, à l'âge de vingt ans, dans l'armée de son pays. Versé au 1er régiment d'artillerie royale de Gota, le 1er novembre 1897, il avait été nommé caporal le 15 juillet 1900 et sous-officier le 31 octobre 1901. Il quitta l'armée le 11 octobre 1902 et entra ensuite, en qualité de receveur, dans une société de tramways suédoise. Le 2 mars 1905, il s'engagea comme sous-officier au service de l'Etat Indépendant du Congo. Après un stage de deux semaines effectué à la compagnie d'artillerie et de génie, il fut attaché à cette unité le 12 avril 1905 et envoyé dans l'Enclave de Lado, le 27 du même mois. Il fut promu premier sous-officier quelques mois plus tard, le 24 juillet. L'année suivante, il se vit désigner pour la station de Yéi où il arriva le 8 août. Un an plus tard, il passa au district de l'Ubangi et arriva à Yakoma le 19 octobre 1907. Nommé agent militaire le 8 avril 1908, il quitta le

Congo le 21 du même mois pour rentrer en congé en Europe. Le 24 septembre suivant, il reprit le chemin de l'Afrique et fut attaché au district de l'Uele. D'abord désigné pour commander le poste de Kéro, il reçut ensuite le commandement de Lado, où il arriva dans les derniers jours de décembre 1909. Au début de février 1910, sous l'empire d'un accès de fièvre, il se tira plusieurs balles de revolver dans la tête. Relevé dans un état très grave, il reçut immédiatement les soins du docteur Errera et de son confrère anglais Schicore. Ceux-ci essayèrent vainement d'extraire un des projectiles qui s'était logé dans le crâne. L'infortuné succomba quelques jours plus tard, le 9 février 1910.

20 juin 1947.
A. Lacroix.

Tribune congolaise, 18 juin 1910, p. 2.

ALLARD (*Charles-Auguste*), Sous-officier (Rachécourt, 22.5.1852-Lukungu, 17.11.1891). Fils de Jean-Baptiste et de Gringoire, Catherine.

Soldat volontaire au 2e régiment de ligne, le 9 décembre 1859, caporal le 1er mai 1860 et sergent-fourrier le 6 juin 1861. Libéré en Belgique, il contracte un engagement dans l'armée des Indes néerlandaises et s'embarque le 7 avril 1877. Il participe à la campagne d'Atchin de 1877 à 1879 et accède aux grades de caporal, de caporal-écrivain et de sergent-écrivain. Le Gouvernement hollandais lui décerne la médaille d'Atchin (médaille de bronze et médaille d'argent) et lui alloue une pension. Aussitôt rentré en Belgique, l'entreprise congolaise attire son attention. Il contracte un engagement de trois ans comme sergent-major de la Force publique, le 18 septembre 1891; mais, à peine débarqué sur la terre d'Afrique, il est emporté par une maladie de cœur.

14 mars 1947.
A. Lacroix.

ALLARD (*Lucien - Benoît - Julien-Marie*), Sous-Intendant [Tournai, 26.9.1875-Mokoange (Congo belge), 17.12.1903]. Fils d'Antoine Allard, avoué, à Ixelles, et d'Adèle Settegast.

Après avoir terminé ses humanités, L. Allard suivit, pendant deux ans, les cours de l'Institut supérieur de Commerce d'Anvers. En 1897, il s'engagea pour trois ans au service de l'Etat Indépendant du Congo, en qualité de commis de deuxième classe, et s'embarqua à Anvers le 6 septembre, pour arriver à Boma le 27. Désigné pour le district de l'Ubangi, il joignit Libenge le 7 octobre et fut attaché à la zone de Banzyville. Promu successivement commis de première classe et sous-intendant de troisième classe, il fut chargé en octobre 1899 du commandement du poste de Bili et, l'année suivante, de celui de Yakoma. Il rentra en Belgique en congé régulier, le 20 décembre 1901.

Ayant souscrit un nouvel engagement, il repartit pour l'Afrique le 27 mars 1902 et fut attaché, cette fois, au district des Cataractes. Il arriva à Tumba le 21 avril et fut nommé sous-intendant de deuxième classe le 30 juin suivant. Tombé malade au début de février 1903, il dut être hospitalisé à Boma pendant quelques semaines et fut désigné ensuite pour le district de l'Ubangi, où il avait servi précédemment, il reçut le commandement du poste de Mokoange. C'est là qu'il mourut, des suites de dysenterie, le 17 décembre 1903.

8 janvier 1948.
A. Lacroix.

Le Congo, Moniteur colonial, Bruxelles, 23 janvier 1904, p. 8.

ALLART (*Jean-Baptiste*), Docteur en médecine (Frasnes-lez-Gosselies, 28.2.1832-Santa-Cruz de Teneriffe, 10.5.1906).

Le 20 septembre 1882, il s'embarquait, à Anvers, chargé par le Comité d'Etudes du Haut-Congo, précurseur de l'Etat Indépendant, d'organiser dans la colonie naissante le Service médical.

A cette date, l'occupation de la Cuvette congolaise en était à sa phase de début, et la population « blanche » était concentrée dans le Bas-Congo. Bien que de faible importance, elle payait, par imprévoyance ou par ignorance, un lourd tribut aux maladies tropicales; il devenait urgent d'enrayer le mal en envoyant sur place un médecin.

Le Dr Allart répondit à l'appel du Comité d'Etudes. A lui revint l'honneur de fonder le premier poste médical du futur Congo belge, inaugurant ainsi, sous une forme bien modeste, le service médical de la Colonie, qui devait prendre plus tard une ampleur remarquable.

J.-B. Allart avait conquis son diplôme de docteur en médecine en 1859, à l'Université de Bruxelles. Il devait avoir l'esprit assez aventureux, puisque dès les premières années de sa carrière, nous le retrouvons

comme médecin des troupes garibaldiennes; sur l'un des champs de bataille de la péninsule italienne, il lui fut donné d'extraire du pied de Garibaldi une balle qui l'y avait frappé. Plus tard (1881) il entreprit en Abyssinie, au Soudan, en Arabie, des voyages sur la nature et la durée desquels nous sommes mal renseignés. Mais tout permet de croire, connaissant son activité ultérieure, qu'il mit largement à profit ces incursions pour se documenter sur la pathologie tropicale.

Certes, ce n'était guère, et si le diagnostic clinique des maladies des pays chauds avait déjà acquis un certain développement, leur prophylaxie et leur thérapeutique étaient encore dans les limbes (que l'on se rappelle que la découverte du parasite de la malaria date de 1880 et que le rôle du moustique dans sa transmission était à peine soupçonné!).

Ce qu'il fallait à cette époque pour remplir avec succès le rôle de médecin dans le Bas-Congo, c'était un homme alliant à des connaissances médicales solides un caractère entreprenant et volontaire, et dont l'énergie se tempérait de bonté foncière. Nul mieux que le Dr Allart ne répondait à ces desiderata, et, en le choisissant, le Comité d'Etudes eut la main heureuse.

Chargé d'organiser le service des secours médicaux dans le Bas-Congo, il se vit, dès son débarquement, confronté avec le problème relatif à l'emplacement du futur hôpital : à ce moment, sous l'impulsion de Stanley, le Comité d'Etudes préconisait Vivi, alors capitale. Après reconnaissance du terrain, Allart proposa Boma. Et ce fut dès lors entre Stanley et Allart à qui l'emporterait. Allart parvint à convaincre le Comité d'Etudes, et c'est ainsi qu'après s'être fait donner la concession de tous les terrains disponibles, il fit construire à Boma ce qu'on appelait alors le « Sanitarium », prototype des établissements hospitaliers répandus aujourd'hui dans toute la Colonie.

Autour du sanatorium viendront se grouper plus tard quelques bâtiments officiels, qui bientôt se multiplieront lorsque Vivi sera abandonné et que Boma prendra titre de capitale.

Le Dr Allart peut donc être considéré comme le fondateur de la station de Boma.

Pour l'époque, le « Sanitarium » de Boma était une construction remarquable, contenant huit chambres confortables. C'est là que pendant trois ans le Dr Allart se dépensa sans compter au chevet de ses malades, méritant les plus vifs éloges de Stanley, toujours fort ménager d'appréciations flatteuses.

Après le retour du Dr Allart en Europe, en 1885, le « Sanitarium » fut désaffecté et employé à tous usages non médicaux.

Mais ce retour ne terminait pas la carrière africaine du Dr Allart. Dès 1886, il était appelé aux fonctions de Consul général de Belgique à la côte occidentale d'Afrique, avec résidence à Santa-Cruz de Ténérife.

C'est là qu'il mourut vingt ans après (1906).

Au cours de sa carrière consulaire, il n'avait cessé d'exercer sa bienveillance et sa serviabilité envers nos nombreux compatriotes, qui, pendant les escales, ne manquaient pas de lui rendre visite.

Ces mêmes qualités lui avaient acquis une estime telle des habitants de Santa Cruz, qu'après sa mort le Conseil municipal, désireux de rendre hommage à sa mémoire, décida de donner son nom à l'une des rues de la ville.

Que les rares Belges qui empruntent la rue du Docteur Allart, à Santa-Cruz, accordent un souvenir reconnaissant à cet homme énergique, aimable et dévoué, premier médecin et fondateur du Service médical de notre Colonie.

1er avril 1948.
P. Gérard.

AMELOT (*Louis-Gustave*), Ingénieur mécanicien (Bruxelles, 25.8.1857-Mzendu (près de Nyangwe), 1.12.1884).

Entre au service de l'Association internationale du Congo et embarque pour l'Afrique le 1er septembre 1881, en qualité de mécanicien.

Pendant un an environ il séjourna dans le Bas-Congo et notamment à Vivi, où Lindner était chef de station. Stanley, qui, en juillet 1882, descendait malade à Vivi, l'y rencontra et le désigna pour partir avec Coquilhat, Avaert et Parfonry à l'intérieur; le départ eut lieu le 30 septembre 1882, mais arrivé à Manianga, le 17 octobre, Amelot, malade, redescendit à Vivi. En mars 1883, alerté par des bruits de révolte, Amelot accompagne Nilis et Joseph Vandevelde qui marchent au secours du lieutenant Parfonry, chef de poste d'Isangila; les incidents étant réglés à l'arrivée des renforts, Amelot continue sa route jusqu'à Manianga.

En mai, Stanley le désigne pour reprendre intérimairement le poste de Lutete, que

Van Gèle venait de fonder, et en juin il est désigné comme chef de poste de Kimpoko.

A peine était-il en charge, qu'une palabre indigène met l'existence dū poste et de sa garnison en péril. Stanley intervient et, dans l'impossibilité de faire entendre raison aux indigènes, ordonne l'évacuation complète du personnel et du matériel sur Léopoldville.

C'est là que Amelot est désigné par le capitaine Hanssens pour l'accompagner dans le grand voyage d'exploration qu'il prépare.

Le 25 mars 1884, il est à bord, dans la flottille qui lève l'ancre et s'élance vers le Haut-Congo. Il assiste et coopère avec Hanssens à la découverte de l'Ubangi, à la fondation de la station de Bangala, aux explorations de la Mongala, de l'Itimbiri, de l'Aruwimi; il prodigue les soins les plus affectueux à son compagnon de route, le pharmacien Courtois, qui meurt entre ses bras à Basoko; sa signature se trouve sur de nombreux actes de reconnaissance de la souveraineté de l'Association sur les territoires visités. Arrivé aux Falls au début de juillet 1884, il obtient d'être adjoint à Wester, qui doit remplacer Binnie comme chef de poste.

Lorsqu'en novembre 1884, Van Gèle, qui poursuivait l'œuvre de Hanssens dans le Haut-Congo, arriva aux Falls, Amelot, dont le terme de service expirait, demanda avec insistance l'autorisation de rentrer en Europe par Nyangwe et la côte orientale. C'est en vain que Van Gèle lui fit ressortir les risques que comportait un tel itinéraire. Amelot, sans doute, ambitionnait de joindre son nom à ceux de Stanley, de Cameron, de Serpa Pinto, qui avaient effectué avec succès la traversée du continent Africain.

Il partit fin novembre des Falls pour aller mourir d'hématurie près de Nyangwe.

Amelot est une figure sympathique et pittoresque; les témoignages de sa bonne humeur et de son entrain sont fréquemment cités dans les récits de ses contemporains.

31 juillet 1947.

A. Engels.

Burdo, *Les Belges en Afrique centrale*, t. III. — Chapaux, *Le Congo historique, diplomatique*, pp. 93, 104, 105, 152. — *Mouvement géographique*, 1885, 93 c; 1886, 74 c. — Stanley, *Dans les ténèbres de l'Afrique*, Paris, 1890, t. I, p. 67. — Deforster, *Les Pionniers belges au Congo*, Duculot, Tamines, 1927, p. 47. — *Bull. Soc. Royale de Géogr. d'Anvers*, 1884-1885, p. 143. — Lejeune, *Vieux Congo*, 1930, p. 38. — Masoin, *Histoire de* 1884, p. 380. — Delcommune, *Vingt années de vie l'E. .I C.*, 2 vol., Namur, 1913. — *A nos Héros coloniaux, Bull. de la Soc. Royale de Géogr., africaine*, Larcier, Bruxelles, 1922, p. 174, t. I. — Stanley, *Cinq années au Congo*, pp. 396-398. — Lotar, P. L., *La Grande Chronique de l'Ubangi, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge.* — Leclère, C., *Hist. de Belg. contemp.*, Bruxelles, 1930, p. 515, 1937.

ANCIAUX (*Maximilien-Joseph*), Agent d'administration (Orbais, 28.10.1873-Watermael, 15.9.1912). Fils d'Antoine et de Cravillon, Marie.

Après ses études primaires, il entra à la Société des Pères Blancs du Cardinal Lavigerie, pour y poursuivre ses humanités. Il fit les deux premières années à Woluwe-Saint-Lambert et passa ensuite au Collège de Saint-Eugène, en Algérie, où il termina brillamment la rhétorique en 1892, remportant le deuxième prix d'excellence. Il se préparait à passer son baccalauréat à Alger quand la conscription l'obligea à interrompre ses études. Après avoir accompli son service militaire au 10e régiment de ligne, son désir eût été d'entrer à l'Université, mais les difficultés financières que rencontraient ses parents ne lui permirent malheureusement pas de satisfaire sa légitime ambition. Dans la nécessité de gagner sa vie, il entra comme comptable aux Aciéries de Longwy, en France, où il se trouva seul Belge parmi trois cents collègues employés. Un bel avenir lui semblait assuré dans cette importante société, lorsque s'exerça sur son âme ardente et sensible l'attrait irrésistible de l'Afrique mystérieuse et lointaine. C'est avec l'ardeur et la générosité d'un jeune missionnaire qu'il partit pour le Congo le 6 octobre 1898. Engagé comme commis de 2e classe il fut, à son arrivée à Boma, désigné pour le Stanley-Pool. Promu commis de 1re classe le 14 août 1900, il était nommé sous-intendant de 3e classe le 30 juin 1901 et rentrait en congé régulier le 15 octobre 1902. Parti pour un deuxième terme le 9 avril 1903 et désigné cette fois pour le district du Kwango, il arriva à Popokabaka le 6 juin. Il fut promu agent d'administration de 2e classe le 30 juin 1904. Le 28 juillet de l'année suivante, souffrant d'hématurie, il fut dirigé sur Boma, où il se vit, après guérison, attaché successivement au Secrétariat général et au Service des Travaux publics. Il rentra en Europe à l'expiration de son deuxième terme, le 26 mars 1906. Embarqué une troisième fois pour le Congo le 7 mars 1907, il fut désigné pour le district de Boma. Mais au début de l'année 1909, victime de la terrible tsé-tsé, il fut atteint de trypano-

somiase et contraint de regagner l'Europe. Il rentra définitivement en Belgique le 1er mars.

Ayant dû quitter l'Afrique avec beaucoup de regret, il crut pouvoir retrouver au Musée de Tervuren l'atmosphère congolaise qui l'avait fasciné et qu'il aimait passionnément. Il sollicita et obtint en octobre 1910 l'emploi de secrétaire au Musée. Modestement peut-être, mais de tout son cœur, il se donna entièrement à notre grande Institution coloniale, où il entreprit l'organisation du secrétariat et le classement des archives. Hélas! ce qu'il appelle lui-même, dans une lettre qu'il adressait le 11 mars 1911 au baron de Hauleville, directeur du Musée, « sa pauvre mais honnête existence » ne devait pas être de bien longue durée. La piqûre dont il avait été victime en Afrique quelques années auparavant devait lui être fatale. Hospitalisé à la Villa coloniale de Watermael, il s'éteignit le 15 septembre 1912, des suites de la trypanosomiase qu'il avait contractée.

Il était titulaire de l'Etoile de Service à trois raies et de la médaille d'or de l'Ordre Royal du Lion.

30 mai 1947.
A. Lacroix.

Archives Ministère des Colonies et Musée du Congo belge.

ANDERSEN (*Wilhelm*), Officier de marine (Frederica, Jutland - Danemark, 8.3.1855-Léopoldville, 2.6.1892). Fils de Niels et de Fourneis, Suzanne.

Il avait déjà navigué pendant quatre ans quand il s'engagea au service de l'Etat Indépendant du Congo en qualité de capitaine de steamer de 3e classe. Arrivé au Congo le 28 avril 1892, il mourut quelques semaines plus tard des suites d'un coup de chaleur.

17 mars 1947.
A Lacroix.

ANDERSSON (*Anders-Johan-Gottfried*), Charpentier de marine (Westervick-Kalmar Läu, Suède, 8.11.1865-Léopoldville, 1.9.1898). Fils de Peter-Magnus et de Peterson, Anna-Louisa.

De nationalité suédoise. S'engagea au service de l'Etat Indépendant du Congo après avoir navigué comme charpentier à bord de divers steamers suédois et belges. Arrivé au Congo le 28 juillet 1897, il fut mis à la disposition du directeur de la Marine. Il travailla notamment du 17 septembre au 30 octobre 1897 sur le vapeur « Hirondelle », mis en cale sèche à Saint-Paul de Loanda. Désigné ensuite pour le Stanley-Pool, il arriva à Léopoldville le 17 novembre de la même année. C'est là qu'il est décédé le 1er septembre 1898, à la suite de fièvre.

17 mars 1947.
A. Lacroix.

ANDERSSON (*Axel-Gerhard*), Mécanicien (Gothembourg, Suède, 24.9.1870-près Lukungu, 16.6.1893). Fils de Paul et d'Andersson, Catherina.

S'engage au service de l'Etat Indépendant du Congo en qualité de mécanicien de 2e classe et arrive en Afrique le 1er mai 1893. Atteint de fièvre, il meurt quelques semaines plus tard près de Lukungu.

18 mars 1947.
A. Lacroix.

ANDERSSON (*Johan-Gustaf-Albert*), Mécanicien (Stockholm, 8.11.1865-Stanley-Pool, 1.12.1898). Fils d'Anders-Gustaf et de Spong, Anna-Sophia.

A d'abord travaillé dans différents ateliers comme ajusteur-monteur avant d'entrer au service de la marine. Il a ensuite navigué pendant douze ans comme chauffeur, puis comme second mécanicien à bord de plusieurs steamers suédois et anglais. En juillet 1896, il contracte un engagement de trois ans en qualité de mécanicien de 2e classe au service de l'Etat Indépendant du Congo et est promu mécanicien de 1re classe le 15 novembre 1898. Atteint de fièvre, il meurt le 1er décembre de la même année, à bord du s/s « Délivrance », dans le Stanley-Pool.

18 mars 1947
A. Lacroix.

ANSIAU (*Jean-Baptiste*), Sous-Officier (Malines, 2.10.1871-Bomokandi, 30.7.1893). Fils de Jean-Baptiste et de Nagels, Marie.

Après ses études primaires, Ansiau s'engagea au 8e régiment de ligne, alors qu'il avait à peine seize ans. Nommé caporal le 11 février 1888, il était premier sergent

quand il songea à s'enrôler dans la Force publique du nouvel Etat congolais. Il quitta Anvers le 6 janvier 1893, pour arriver à Boma le 1er février. Désigné pour participer à l'expédition du Haut-Uele, il quitta Boma le 10 et mourut à Bomokandi quelques mois plus tard, des suites de dysenterie.

14 janvier 1948.
A. Lacroix.

ANTEN *(Pierre - Joseph - Marie - Louis)*, Ingénieur des Ponts et Chaussées (Maestricht, 17.9.1852-Tombagadio, 3-2-1895). Fils de Louis et de Schamberger, Marie. Célibataire.

Anten obtint le diplôme d'ingénieur aux Ecoles spéciales de l'Université de Gand, en 1873. Il entra la même année à l'Administration des Ponts et Chaussées, en qualité d'aide temporaire. Travailleur consciencieux, il fut bientôt confirmé dans son emploi et promu successivement sous-ingénieur et ingénieur de 2e, puis de 1re classe. Après vingt ans de loyaux services rendus à l'administration, malgré son âge relativement avancé pour une entreprise dont l'aventure n'était pas exclue, il tourna résolument ses regards vers l'Afrique. La construction du chemin de fer qui devait relier Matadi au Stanley-Pool et qui paraissait une gageure à bon nombre d'esprits pusillanimes de l'époque, exigeait, à ce moment, la collaboration de techniciens expérimentés. Anten s'engagea à la Compagnie du Chemin de fer du Congo en qualité de conducteur et quitta Anvers vers la mi-novembre 1893, pour débarquer à Matadi le 5 décembre. Après quelques mois de séjour en Afrique, malgré sa santé robuste qui semblait pouvoir défier les atteintes du climat, il eut à payer à celui-ci un assez lourd tribut. De taille à résister à la maladie, il se rétablissait cependant progressivement, quand soudain, foudroyé par une fièvre cérébrale, il mourut à Tombagadio le 3 février 1895.

29 janvier 1948.
A. Lacroix.

Archives C.C.F.C.

ANTOINE *(Joseph-Michel-Gustave)*, Officier (Liège, 1.8.1865-Liège, 18.8.1909). Fils de Jacques et de Gathy, Marie. Célibataire.

Joseph Antoine s'engagea au 6e régiment d'artillerie le 16 janvier 1883. Canonnier de 2e classe, il fut rapidement nommé brigadier et promu maréchal des logis le 1er novembre 1885. Admis à suivre les cours de l'Ecole militaire en 1888, il en sortit sous lieutenant le 4 janvier 1890 et fut versé au 12e régiment de ligne. En novembre de la même année, il s'engagea comme sous-lieutenant au service de la Force publique de l'Etat Indépendant du Congo, mais ne débarqua à Boma que le 9 mai 1891. Désigné pour Lukungu, il fut promu lieutenant le 11 février 1892 et rentra en Europe, à la fin de son premier terme de service, le 20 décembre 1893.

Au moment de son deuxième départ pour l'Afrique, le 6 juillet 1894, il fut nommé capitaine-commandant de 2e classe avec prise de rang au 1er juin précédent. Il arriva à Boma le 30 juillet et fut désigné provisoirement pour le Stanley-Pool, où il séjourna jusqu'en janvier 1895, pour passer ensuite dans la zone arabe. En juillet 1896, il reçut le commandement de la zone du Maniema, où il eut comme adjoint le jeune lieutenant Tombeur, et fut promu capitaine-commandant de 1re classe le 1er octobre. Le 26 août 1897, il fut désigné pour remplir les fonctions de juge au tribunal de Nyangwe et rentra définitivement en Belgique le 14 juillet 1898. Il était titulaire de l'Etoile de Service à deux raies et de la Croix de chevalier de l'Ordre Royal du Lion.

22 janvier 1948.
A. Lacroix.

Lejeune, L., *Le Vieux Congo*, éd. Expansion belge, Bruxelles, 1930, p. 154. — Chapaux, Alb., *Le Congo*, éd. Ch. Rozez, Bruxelles, 1894, p. 624. — Meyers, J., *Le prix d'un Empire*, Ch. Dessart, Bruxelles, 1943, p. 95.

ARDEVEL *(Albert-François)*, Sous-Officier (Hal, 26.2.1874-Sungula, 4.11.1898). Fils de Cyrille et de Godeau, Sidonie.

Après ses études primaires, Ardevel suivit des cours de comptabilité commerciale dans une école professionnelle et, à l'âge de quinze ans, s'engagea au 2e régiment d'artillerie. Bientôt nommé brigadier, il fut promu maréchal des logis le 1er août 1892 et quitta l'armée le 9 mars 1896, pour passer au Corps de gendarmerie. L'année suivante, il s'engagea au service de la Force publique de l'Etat Indépendant et s'embarqua à Anvers le 6 mars 1897. Il fut d'abord désigné pour la batterie de Shinkakasa, mais passa quelques semaines plus tard au district des Stanley-Falls, où il arriva le 17 juillet. En septembre de la même année, il fut envoyé à Bafwaboli. Promu successivement premier sergent et sergent-major, il rentra à Stanleyville en juin 1898 et fut désigné pour rejoindre le corps expéditionnaire qui de-

vait réduire les débris des bandes de soldats batetela révoltés. Ceux-ci, après avoir été battus par le lieutenant Glorie en janvier 1898, étaient parvenus à se reformer dans les environs de Kabambare. Ardevel fut attaché à la colonne Svensson, forte de quatre cents soldats rassemblés à Sungula sous le commandement du capitaine Lardy et du lieutenant Stevens, le commandant Svensson, atteint de dysenterie, étant allé se faire soigner à Kabambare. Cette colonne devait opérer la jonction avec celle du lieutenant Adlersträhle et celle du commandant Lemaire, venant de Kabambare. Mais le 4 novembre, à l'aube, les révoltés, profitant d'un épais brouillard, attaquèrent en masse la petite troupe, alors que les hommes de Lemaire ne se trouvaient plus qu'à une heure de marche. Malgré la disproportion des forces, la lutte fut acharnée, mais, écrasées par le nombre, les troupes de l'Etat furent rapidement mises en déroute. Le sergent-major Ardevel trouva dans ce combat une mort glorieuse.

21 janvier 1948.
A. Lacroix.

Mouvement géographique, 1899, p. 22. — *A nos héros coloniaux morts pour la civilisation*, p. 176. — Lejeune, L., *Le Vieux Congo*, éd. Expansion belge, Bruxelles, 1930, p. 160. — *La Belgique coloniale*, 1899, p. 20. — *L'Essor colonial et maritime*, 5 juin 1932, p. 5. — Masoin, Fr., *Histoire de l'E.I.C.*, 2 vol., Namur, 1913, II, p. 296. — Meyers, J., *Le prix d'un Empire*, Ch. Dessart, Bruxelles, 1943, pp. 219, 222.

ARENTS *(Jean)*, Sous-Officier (Ixelles, 22.2.1853-Saint-Gilles, Bruxelles, 23.1.1929). Fils d'Emmanuel et de Peeters, Anne. Epoux de Leroy, Jeannette.

Après avoir fait des études professionnelles à l'Ecole moyenne d'Ixelles, Arents, âgé de quinze ans, s'engage comme volontaire au 8e régiment de ligne. Nommé caporal le 1er avril 1869 et sergent l'année suivante, il quitte l'armée le 30 décembre 1873. Le 30 septembre 1876, il prend du service comme soldat aux Indes néerlandaises. Il y effectue un séjour de six ans, attaché principalement au service de santé établi à Banca, et rentre en Belgique le 1er septembre 1882. En août 1888, il offre ses services à l'Etat Indépendant du Congo, qui l'engage en qualité de sergent de la Force publique, et, le 24, il s'embarque à Anvers, pour arriver à Boma le 21 du mois suivant. Après un séjour de vingt mois à peine, sous le climat tropical, il doit regagner l'Europe. En 1894, il décide de reprendre le chemin de l'Afrique, et s'engage à la Compagnie du Chemin de fer du Congo en qualité d'agent de transport. Le 6 avril, il s'embarque pour la seconde fois à destination du Congo, mais ne peut davantage résister à l'ardeur du climat, et, de nouveau malade après dix mois de service, il est obligé de rentrer en Belgique le 18 avril 1895. Il est mort à Bruxelles le 23 janvier 1929.

En récompense des services rendus aux Indes néerlandaises, le Gouvernement des Pays-Bas lui avait décerné la Médaille militaire d'Atchin.

20 janvier 1948.
A. Lacroix.

ARICKX *(Edouard-Louis-Marie)*, Officier (Termonde, 20.8.1867-Bruxelles, 29.8.1919). Fils d'Edmond et de Van Gucht, Joséphine. Célibataire.

Edmond Arickx entra à l'Ecole des pupilles de l'armée à l'âge de douze ans. Versé au régiment du train le 21 août 1883, il fut nommé brigadier le 1er janvier 1884 et promu maréchal des logis l'année suivante. Premier maréchal des logis le 4 avril 1891, il s'engagea pour trois ans en qualité de sergent de la Force publique de l'Etat Indépendant du Congo en 1895. Il quitta Anvers le 6 août, peu après le départ pour l'Afrique de son frère, le sous-lieutenant J.-C. Arickx, qui en était déjà à son deuxième terme de service. A son arrivée à Boma, le 24, il fut désigné pour le district du Lac Léopold II. Promu premier sergent le 25 mai 1896, il dut rentrer, malade, à Boma au mois de décembre de la même année et regagna l'Europe au début de 1897. Un séjour de quelques mois en Belgique ayant rapidement rétabli sa santé, il ne tarda pas à reprendre le chemin de l'Afrique. Il s'embarqua pour la seconde fois à Anvers le 6 mai et, à son arrivée à Boma, fut de nouveau désigné pour le Lac Léopold II. Affecté à la station de Kutu, il passa dans le cadre des officiers comme sous-lieutenant le 1er juillet 1898. Rentré définitivement en Belgique le 2 avril 1900, il mourut à Bruxelles le 29 août 1919.

29 janvier 1948.
A. Lacroix.

ARICKX *(Jules-César)*, Officier (Termonde, 23.8.1869 - Molenbeek - Bruxelles, 27.12.1921). Fils d'Emond et de Van Gucht, Joséphine.

Comme son frère Edouard, J.-C. Arickx fit ses études à l'Ecole des pupilles de

l'armée. Caporal au 6e régiment de ligne le 23 août 1885, il fut nommé sergent l'année suivante et sergent-fourrier quatre ans plus tard. Au début de 1892, il entra comme employé dans les bureaux de l'Etat Indépendant du Congo, à Bruxelles, mais ne tarda pas à s'engager en qualité de sergent de la Force publique et, parti d'Anvers le 6 mars, débarqua à Boma le 30. Après un court séjour à Banana, il fut désigné, le 6 octobre 1892, pour prendre part à l'expédition du Haut-Uele. Rentré malade à Boma vers la fin de l'année suivante, il fut, après guérison, nommé sergent-major et affecté au poste de Zambi. Envoyé à Lukula au mois d'avril, il reçut le commandement du poste de Tshoa. Promu sous-lieutenant le 1er juillet 1894, il fut désigné pour commander le camp de Nyongo et rentra en Belgique à l'expiration de son premier terme de service, le 18 avril 1895.

De retour en Afrique, le 30 juillet de la même année, il fut affecté à la compagnie du Kwango oriental et arriva à Popokabaka le 7 septembre. Le commandement du camp lui fut confié en janvier 1896 et il reçut sa deuxième étoile le 25 mai. En novembre, il rentra malade à Boma, mais aussitôt rétabli, rejoignit son ancien poste. En février 1898, il quitta le camp d'instruction du Kwango pour prendre le commandement du poste de Tumba-Mani. Son deuxième terme accompli, il rentra en congé le 14 juillet.

Il débarqua une troisième fois en Afrique le 6 décembre 1898 et fut envoyé dans le district des Cataractes. Nommé capitaine le 20 avril 1900, il fut versé, par la suite, au corps de réserve. Atteint d'anémie grave, il dut rentrer en Europe le 6 septembre 1901, quelques mois avant l'expiration de son terme de service.

Plein d'enthousiasme pour l'entreprise africaine, il ne put cependant résister au désir d'affronter à nouveau le climat des tropiques, qui lui avait pourtant déjà causé pas mal d'ennuis, et le 11 septembre 1902, il partit une quatrième fois pour le Congo. Désigné pour le district des Bangalas, il arriva à Nouvelle-Anvers en janvier 1903 et reçut le commandement de la région de l'Itimbiri. De nouveau malade après un séjour de quelques semaines, il dut regagner Boma au début de mars et rentra définitivement en Belgique le 2 avril.

Il était titulaire de l'Etoile de Service à trois raies et de la Médaille d'or de l'Ordre Royal du Lion.

4 février 1948.
A. Lacroix.

La Tribune congolaise, 12 janvier 1922, p. 2

ARIETTI *(Giuseppe - Lodovico)*, Vétérinaire (Castione, Vérone [Italie], 14.6.1872-Sampwe [Congo belge], 22.8.1906). Fils de Giuseppe et de Paschini, Maria. Célibataire.

G. Arietti, de nationalité italienne, conquit son diplôme de docteur en médecine vétérinaire à l'Université de Milan le 23 juillet 1904 et s'établit à Vérone. En juin 1905, il décida de partir pour l'Afrique et offrit ses services au Comité Spécial du Katanga, qui venait d'être créé quelques années auparavant. Il débarqua à Boma le 26 juillet. Envoyé dans le centre commercial de Sampwe, il ne tarda pas à souffrir de fièvre hématurique. Sa santé parut cependant se rétablir peu à peu, mais au mois d'août 1906, il eut une brusque rechute. Son état empira rapidement et il mourut le 22, avant même d'avoir pu recevir quelque secours efficace.

29 janvier 1948.
A. Lacroix.

ARMOR *(Samuel-Glascow)*, Docteur en médecine, Sous-intendant de 2e classe (Millisburg [Etat d'Ohio, E.-U.-A.], 11.5.1867-Kilonga-Longa, 10.10.1896). Fils de Thomas et de Waddel, Elmanda.

S. Armor fit ses études à l'Ecole supérieure de l'Etat d'Ohio de 1882 à 1886. Entré en 1888 à l'Ecole de Médecine de Brooklyn (Long Island, College Hospital), il en sortit docteur en médecine en 1891. Il fut alors successivement attaché à l'hôpital de Long Island College, où il avait conquis son diplôme, au King's County Hospital et à l'hôpital de New-York. En 1893, il fut admis au service de la marine brésilienne en qualité de médecin-chirurgien, à bord du *Nichtoroy*, avec rang de premier lieutenant, et revint ensuite s'établir comme praticien privé à New-York.

Au début de 1906, ayant offert ses services à l'Etat Indépendant du Congo, il fut engagé comme sous-intendant de 2e classe et arriva en Belgique pour s'embarquer à Anvers le 6 mars. Débarqué à Boma le 30, il fut désigné pour le district des Stanley-Falls, qu'il rejoignit immédiatement. Il mourut à Kilonga-Longa, après un séjour de quelques mois seulement.

5 février 1948.
A. Lacroix.

ARNTZ (*Egide-Rodolphe-Nicolas*), Professeur (Clèves, 1.9.1812-Bruxelles, 23.8.1884).

Egide Arntz naquit à Clèves, jolie cité rhénane, prussienne d'ancienne date, mais qui appartenait alors à la France. Il était le puîné des fils de Théodore Arntz, médecin distingué, docteur de la Faculté de Leyde, et de Marie-Hermine van Ackeren, issue d'une famille considérée des environs de Clèves.

Ses jeunes années furent heureuses. Il fit ses humanités à Clèves, puis se fit inscrire à l'Université de Munich, dans la Faculté de Droit.

C'était alors pour la jeunesse lettrée de l'Allemagne un temps d'enthousiasme et d'effervescence. Arntz se fit recevoir dans la *Germania,* association qui voulait l'unité non seulement morale et intellectuelle, mais encore matérielle de la patrie allemande. Le Gouvernement bavarois prit des mesures contre la *Germania.* Aussi Arntz quitta-t-il Munich et s'inscrivit-il à l'Université d'Iéna en 1831. C'est alors qu'il se mit à l'étude de la jurisprudence. Il suivit des cours à Bonn et à Heidelberg, assistant aussi aux leçons de science financière et de philosophie de la religion. Mais c'était le droit romain qui l'attirait par-dessus tout.

En avril 1834, Arntz passa l'examen qui ouvre l'accès des premiers échelons de la magistrature. Il fut attaché en qualité d'*auscultateur* au tribunal de Clèves. Sa carrière semblait toute tracée : il allait suivre la laborieuse filière prussienne, devenir successivement référendaire, assesseur, conseiller et conseiller intime. Mais le sort en décida autrement. Sur le point d'être arrêté pour son adhésion à la *Germania,* dont les Gouvernements allemands redoutaient les idées révolutionnaires et subversives, Arntz prit la fuite et se rendit à Liège. C'était le 20 mai 1834. Pour avoir participé aux associations coupables de « haute trahison », Arntz fut condamné par contumace, le 4 août 1836, à la perte de la cocarde nationale, à la perte de son office d'*auscultateur* et à quinze ans de forteresse. Dès son arrivée à Liège, Arntz voulut se perfectionner dans les diverses branches du droit en vigueur en Belgique. Au bout d'un an, il passait les examens du doctorat avec grande distinction. Il se considéra dès lors comme fixé en Belgique.

Le 2 novembre 1835, il prêta le serment d'avocat et commença son stage chez Me Forgeur. Il plaida pour la première fois le 11 décembre et demeura trois années à Liège, durant lesquelles il travailla beaucoup, tout en nouant de bonnes et nombreuses relations dans la société liégeoise.

Le 26 juillet 1838, le Conseil d'Administration de l'Université Libre de Bruxelles lui confia la chaire de Pandectes. Disciple des Universités allemandes, nourri de droit romain, il devait donner à cet enseignement un caractère tout autre que n'avait pu le faire l'excellent Adolphe Roussel, son prédécesseur. Il fut nommé professeur ordinaire le 7 novembre 1844. Le 21 février 1848, il fut chargé, en outre, du cours de droit public, à la place du conseiller De Cuyper.

Arntz sut se faire, à côté de sa position à l'Université, une place honorable au barreau. En même temps il fondait, avec trois confrères, *La Belgique judiciaire,* organe périodique qui rendit d'inappréciables services et dont le premier numéro porte la date du 4 décembre 1842. A ce moment un changement favorable s'était opéré dans la situation d'Arntz : le nouveau roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, grâcia tous ceux qui, durant le règne de son père, s'étaient rendus coupables de haute trahison. La grâce royale fut notifiée à Arntz au printemps de 1841.

Les événements révolutionnaires d'Autriche et d'Allemagne bouleversèrent Arntz, qui résolut de poser sa candidature, dans l'arrondissement de Clèves, en vue de l'élection de l'Assemblée Nationale chargée d'élaborer, conjointement avec le Roi, la Constitution de la monarchie prussienne. Dans le manifeste qu'il adressa à ses électeurs, le 22 avril 1848, les questions sociales tiennent une large place. Il fut élu le 8 mai, par l'unanimité des suffrages moins un. A l'Assemblée, il prit place au centre gauche. Il y fit preuve d'un grand sens pratique, d'un jugement mûr et d'un respect profond du droit et de la légalité.

Il prit une part très active aux débats et publia une brochure, en novembre 1848, lors du conflit qui opposa l'Assemblée au Gouvernement prussien. La Constitution du 5 décembre ayant été promulguée, il écrivit une nouvelle brochure, qui lui servit de manifeste électoral. Il fut élu à la seconde Assemblée en février 1849, mais son mandat ne fut pas de longue durée, car la dissolution des Chambres prussiennes fut annoncée le 27 avril. Une nouvelle loi électorale fut promulguée le 30 mai, mais Arntz renonça à poser sa candidature. Il rentra à Bruxelles.

Il y épousa, le 5 septembre 1849, Mlle Jeanne-Pétronille Bichon, dont le père,

d'origine hollandaise et plus anciennement française, résidait depuis longtemps à Clèves.

Dès son retour, Arntz fut assuré qu'il retrouverait à l'Université une position aussi bonne, meilleure même, que celle qu'il avait sacrifiée. Dès le second semestre de 1849-1850, le cours de Droit civil lui fut confié, sa chaire de Pandectes ayant été attribuée à Maynz lors de son départ pour l'Allemagne. Une chaire spéciale de Droit des gens ayant été créée en 1856, Arntz en fut le premier titulaire et le resta jusqu'à sa mort. On voit quelle place importante il tenait dans la Faculté de Droit. Mais c'était peu de chose auprès de son action, de son influence morale et intellectuelle. Il entra le 30 mai 1874 comme membre permanent au Conseil de l'Université, où il avait, à diverses reprises, siégé en qualité de recteur (1866-1867), de prorecteur (1867-1868) et de délégué de la Faculté de Droit. Son autorité y était considérable.

Au barreau, sa clientèle était de qualité. Les grandes entreprises industrielles ou officielles allemandes s'adressaient volontiers à lui, notamment la Compagnie des Chemins de fer rhénans. On recourait fréquemment à lui pour des arbitrages. Il fut appelé à donner son avis à l'occasion du conflit constitutionnel de Norvège (1883) et à résoudre certaines questions qui se rattachaient à l'œuvre grandiose du Roi Léopold II, œuvre à laquelle il prêta son concours, sans avoir eu le bonheur de la voir reconnue et consacrée par la Conférence de Berlin.

Le 15 décembre 1883, Arntz signa le mémoire juridique intitulé : *Des Chefs indépendants de tribus sauvages peuvent-ils concéder à de simples particuliers la totalité ou une partie de leurs Etats avec les droits souverains qui leur appartiennent conformément aux coutumes traditionnelles du pays?* Il s'agissait de savoir si *l'Association Internationale du Congo* pouvait conclure avec les indigènes des traités par lesquels ces derniers renonçaient à leur souveraineté sur leurs territoires au profit de la dite Association, qui n'était à l'origine qu'une société privée. Les conclusions auxquelles arriva Arntz étaient favorables à la validité. Il déclara que les tribus habitant un territoire déterminé, représentées par leurs chefs, formaient des Etats indépendants; d'où il résultait, d'une part, que leurs territoires n'étaient point choses sans maîtres, sujettes à occupation, d'autre part, que ces Etats ou leurs chefs pouvaient faire des traités internationaux de toute espèce, qui avaient force obligatoire pour les parties contractantes et qui, s'ils ne portaient pas atteinte à des droits acquis par des tiers, devaient être respectés par *tous* les autres Etats. Les chefs indépendants pouvaient donc valablement céder tout ou partie des territoires. Arntz cita comme témoignages de pratique les acquisitions faites des Indiens par les fondateurs des colonies américaines, des chefs des contrées adjacentes au Congo par les Anglais et par Savorgnan de Brazza, et plus récemment dans l'île de Bornéo par Dent et d'Overbeck. Voilà pour la capacité du concédant, qui est hors de doute. Mais le concessionnaire pouvait-il être un simple particulier? Arntz, d'accord avec Sir Travers Twiss, dit oui. « En vertu de quel principe du droit des gens, » demanda-t-il, « veut-on démontrer que celui qui est un simple particulier aujourd'hui ne puisse pas être un souverain demain et être en possession de la plénitude de la souveraineté? *Un semblable principe n'existe pas.* Jamais aucun auteur de droit des gens ne l'a soutenu, et toute l'histoire de l'humanité, depuis les premiers temps jusqu'aux temps les plus modernes, le dément. » De nombreux faits historiques sont cités par Arntz, qui pose, entre autres, le principe suivant : « Les nouvelles souverainetés, à la tête desquelles se trouveraient des particuliers ou des associations, concessionnaires de chefs de tribus sauvages, existeraient par elles-mêmes, par leur propre droit et leur propre force, sans avoir besoin de la reconnaissance d'autres Etats. » Ce mémoire fut reproduit en anglais dans un rapport que présenta Morgan, membre du comité des Affaires étrangères, au Sénat des Etats-Unis, le 26 mars 1884. Sur la foi de l'étude juridique du professeur Arntz et du mémoire que lui avait fait parvenir H.-S. Sanford, ministre des Etats-Unis à Bruxelles, Morgan conclut à la reconnaissance par son pays du drapeau de l'Association Internationale du Congo. Cette reconnaissance se fit le 22 avril 1884. L'Association était devenue un Etat.

Mais à cet Etat, reconnu successivement par l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, l'Autriche-Hongrie, les Pays-Bas, l'Espagne, la France, la Russie, la Suède-Norvège, le Portugal, le Danemark et la Belgique, il fallait une constitution. Celle-ci fut élaborée par un comité de diplomates et de jurisconsultes, notamment Sir Travers Twiss et le professeur Arntz.

Arntz fut, pendant de longues années, membre de la Commission des examens diplomatiques au Ministère des Affaires étrangères. Il appartenait à l'Académie en

qualité d'associé depuis le 8 mai 1876. Il était l'un des membres les plus zélés de l'Institut de Droit International, qui l'avait admis dans son sein en 1877. Directeur de la *Revue de Droit international et de Législation comparée* depuis 1878, avec Asser, Westlake et Rivier, il y déploya la même compétence et la même activité qu'à la *Belgique judiciaire*.

Le 26 juillet 1884, miné par un mal qui avait fait de rapides progrès, il quitta l'Université pour n'y plus rentrer.

Il mourut le 23 août 1884, vers trois heures de l'après-midi. Il était officier de l'Ordre de Léopold et commandeur de l'Ordre de la Couronne de Roumanie.

15 juin 1947.
M. Walraet.

Publications d'Arntz, E. : Elles figurent, *in fine*, dans sa biographie, composée par Rivier, Alphonse, *Annuaire de l'Académie Royale de Belgique*, 1887, pp. 293-418.
Prins, Ad., *Discours sur la vie et les travaux du Professeur Arntz*, prononcé à l'occasion de la réouverture des cours de l'Université Libre de Bruxelles, le 13 octobre 1884, in *Université Libre de Bruxelles. Année académique 1884-1885. Rapport annuel lu en séance publique.* — Rivier, Alph., *Notice sur Egide Arntz*, in *Annuaire de l'Académie Royale de Belgique*, 1887, pp. 293-418. — Masoin, Fr., *Histoire de l'Etat Indépendant du Congo*, t. I, Namur, 1912, p. 50. — De Seyn, E., *Dictionnaire biographique des Sciences, des Lettres et des Arts en Belgique*, t. I, Bruxelles, 1935, p. 17.

ARTHUR *(Chester-Alan)*, Président des Etats-Unis [Fairfield (Albany), 5.10.1830-New-York, 18.11.1886].

Son père, Irlandais émigré au Canada, y devint ministre baptiste. Marié, il dirigea son fils vers la carrière de l'enseignement; mais Chester ne s'en tint pas là : il étudia le droit et, en 1853, devenait avocat au barreau de New-York. Il se rendit bientôt célèbre par son attitude favorable à la cause des nègres, qui, grâce à lui, furent admis sur les chemins de fer aux Etats-Unis. Il devint ingénieur en chef de l'état-major du Gouverneur Edwin Morgan et appartenait en politique au parti républicain. Après l'assassinat du Président James Garfield, Chester Arthur fut élu à son tour Président en septembre 1881. Toute sa vie il témoigna d'une grande dignité, sans pompe cependant, car il était d'approche facile et avait beaucoup d'amis qui appréciaient sa société et sa conversation particulièrement brillante et pleine d'intérêt.

C'est sous la présidence de Chester Arthur qu'en juin 1883, le ministre des Etats-Unis à Bruxelles, M. Sanford, mena une active campagne en faveur de la reconnaissance de l'Association Internationale Africaine par son pays, promettant aux Américains le libre-échange avec le nouvel Etat, la pleine liberté aux citoyens américains d'acquérir des terres, de commercer et de jouir des mêmes privilèges que les citoyens d'autres nations.

Le 27 novembre 1883, Sanford venait lui même à Washington plaider auprès du Président la cause qu'il défendait. Aussi, le 4 décembre 1883, Arthur représentait nettement au Congrès américain le but de l'A.I.A. comme étant philanthropique et d'un grand intérêt commercial. En janvier 1884, Sanford ayant insisté pour l'envoi d'un agent commercial américain au Congo, le 25 février, le Sénat et la Chambre recommandaient la reconnaissance de l'A.I.A. Le 10 avril, le Sénat approuva les vues du Président pour la reconnaissance du drapeau de l'A.I.A. « comme le drapeau d'un Gouvernement ami ». Ce fut le point culminant du succès de la Mission Sanford. Le reste de la procédure se fit automatiquement. Pour Léopold II, la reconnaissance par les Etats-Unis du nouvel Etat était un puissant argument en faveur du droit pour une association privée d'acquérir des droits souverains. Pour lui, c'était pratiquement le premier pas vers son acquisition personnelle de la souveraineté du Congo.

Le 4 mars 1886, Chester Arthur fut remplacé, comme Président des Etats-Unis, par Cleveland; il mourut à New-York peu après, le 18 novembre 1886.

28 janvier 1948.
M. Coosemans.

Thomson, *Fondation de l'E.I.C.*, Bruxelles, 1933, pp. 150, 151. — *Larousse du XX^e siècle.* *Encyclopeadia britannica*, vol. II, p. 460 b, vol. XIX, p. 202 b.

ASSELBERGH (*Martin*), Poseur de voies (Watermael-Boitsfort, 25.11.1869-Kinkanda, 24.8.1896).

Célibataire. S'est engagé en 1894 comme poseur de voies pour compte de la Compagnie du Chemin de fer du Congo. Il a séjourné au Congo du 3 décembre 1894 jusqu'à sa mort survenue le 24 août 1896.

20 mars 1947.
A. Lacroix.

ASTRAND *(Johan)*, Officier (Winslöf, Suède, 5.6.1864-?). Fils de Johan et de Ströbeck, Anna. De nationalité suédoise.

Après avoir terminé ses études professionnelles, Astrand s'engage, le 11 avril

1881, au 24e régiment d'infanterie de Norra Skânska de l'armée suédoise. Il est promu sergent le 1er juin 1887 et premier sergent le 21 juin 1894.

Au début du mois de janvier 1897, il s'engage comme sergent de la Force publique de l'Etat Indépendant du Congo, pour un terme de trois ans, et débarque à Boma le 31 du même mois. Désigné pour le district des Stanley-Falls, où il arrive le 12 avril, il séjourne successivement à Ponthierville, Avakubi et Nepoko. Nommé premier sergent le 1er mars 1898, il accompagne le capitaine-commandant Henry dans l'exploration du Nepoko, lorsque ce dernier reçoit l'ordre de se rendre à Redjaf pour y renforcer l'expédition Hanolet. Il fait partie de la colonne qui s'organise à Avakubi et qui, forte de sept cents soldats, suivant la route Avakubi, Nepoko, Tamara, Adra, Loka, atteint Redjaf le 16 juin, non sans avoir eu à surmonter maintes difficultés résultant tant du terrain que du grand nombre d'hommes à conduire. De là, il accompagne Henry, qui a été désigné pour aller occuper Lado.

Il est nommé adjudant le 16 novembre 1898. Après l'organisation de Lado en position fortifiée, il marche de nouveau, sous le commandement de Henry, vers Kero, à la frontière Nord du Bahr-el-Ghazal. Kero est bientôt transformée en un vaste camp retranché défendu par huit canons et une mitrailleuse. Astrand est désigné pour faire partie de la garnison, forte d'un millier d'hommes; il séjourne à Kero jusqu'à la fin de l'année 1899. Promu sous-lieutenant le 15 novembre, il descend à Boma le 6 du mois suivant et rentre en Europe au début de janvier 1900.

Du 1er juillet 1900 au 4 juillet 1904, il effectue un nouveau terme au Congo, avec résidence à Kadjo-Kadji, et est promu lieutenant le 26 mars 1901.

Le 19 janvier 1905, il repart pour l'Afrique et se voit désigner cette fois encore pour l'Uele. Il est nommé capitaine le 6 octobre 1906 et chargé du commandement de la compagnie de l'Uere-Bili. Rentré en congé en juillet 1908, il repart une quatrième fois le 18 février 1909 et est désigné pour commander la compagnie du Rubi, toujours dans l'Uele. Il quitte définitivement l'Afrique le 26 janvier 1911.

Titulaire de l'Etoile de Service à quatre raies, il avait reçu la Médaille d'or de l'Ordre Royal du Lion le 13 juillet 1904 et la Croix de Chevalier le 26 juin 1910.

10 février 1948.
A. Lacroix.

A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation, p. 199.

ATTARD *(Niccolo - Antonio - Melchiore)*, Médecin (Florence, 17.12.1869-Bruxelles, 18.9.1922). Fils de Constantino et de Pagamucci, Livie.

Docteur en médecine, chirurgie et accouchements diplômé de l'Université de Florence, N. Attard a débuté comme assistant à la clinique de Pérouse, pour passer, peu de temps après, chez le professeur Fideli de l'Université de Pise. Attaché ensuite à la marine italienne, il accomplit plusieurs voyages comme médecin-chirurgien à bord de différents bâtiments transatlantiques. Il quitta la marine, après deux ans de service, avec le grade de capitaine du Corps sanitaire de l'armée italienne, pour assumer les fonctions de directeur médical dans diverses stations thermales, notamment à Monsummano et à Eraglia.

Enthousiaste de l'Afrique, il partit au début de janvier 1904 pour le compte de la Compagnie du Lomami, en qualité de médecin-chirurgien agréé par l'Etat Indépendant. Rentré malade en mai 1905, il s'embarqua de nouveau en septembre de la même année, pour être de retour en Europe au début de 1908. De juillet 1908 à décembre 1910, il effectua un troisième séjour au Congo et en revint de nouveau malade en Belgique. Toujours au service de la Compagnie du Lomami, dont la direction appréciait hautement le dévouement qu'il déployait au soin des malades, Attard reprit une quatrième fois le chemin de l'Afrique en mai 1911 et le 2 juillet de l'année suivante, passa, sur place, au service de la Compagnie du Chemin de fer du Congo. De retour en Belgique le 16 juillet 1913, il repartit de nouveau pour la Compagnie du Chemin de fer le 1er avril 1914. Lors de la déclaration de guerre de l'Italie à l'Allemagne en 1915, il dut rejoindre les rangs de l'armée italienne. Attaché au service de santé des forces mobilisées, il termina la campagne avec le grade de major-médecin et, aussitôt la tourmente passée, il songea à reprendre du service à la colonie belge. Rentré en Belgique dès la cessation des hostilités, il s'embarqua une sixième fois à Anvers, le 21 juin 1919. Il resta attaché à la Compagnie du Chemin de fer du Congo jusqu'au 22 janvier 1921, date à laquelle il quitta définitivement l'Afrique pour rentrer en Europe. Il vint se fixer à Bruxelles, et le 18 septembre 1922, s'y

donna volontairement la mort. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages scientifiques.

Officier de l'Ordre de Léopold II, il était également titulaire de la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur.

13 février 1948.
A. Lacroix.

Archives Compagnie du Lomami et C.C.F.C. — *Annuaire de l'E.I.C.*, 1906, p. 191. — *Tribune congolaise*, 7 septembre 1905, p. 1; 2 juillet 1908, p. 1; 28 septembre 1922, p. 1.

AUBERT *(Vilhelm - Maribo)*, Magistrat (Christiania [Norvège], 29.12.1868-Stanleyville, 20.6.1908).

Avocat à la Cour d'appel suprême de Norvège et membre de l'Institut de droit international, V. Aubert s'engagea en 1904 au service de l'Etat Indépendant du Congo.

Vu son âge et sa formation, il fut dispensé du stage imposé aux jeunes magistrats. Il arriva au Congo le 30 décembre 1904 et fut attaché au tribunal territorial de Stanleyville. En janvier 1906, il fut transféré dans la région de l'Equateur et, lorsque, au cours de la même année, des tribunaux de première instance furent créés dans les chefs-lieux des principaux districts, il devint juge-président du tribunal de première instance de Coquilhatville.

Il rentra en Europe le 6 avril 1907, mais reprit le chemin de l'Afrique en octobre de la même année. Il fut désigné pour remplir les fonctions de juge près le tribunal de première instance de Stanleyville. Il décéda en cette localité le 20 août 1908.

Vilhelm Aubert a laissé le souvenir d'un magistrat consciencieux et respecté de tous.

L'Etoile de Service lui avait été décernée par décret du 29 décembre 1906.

20 février 1948.
A. Lacroix.

Bull. de l'Association des Vétérans col., novembre 1939, p. 8.

AUGIER (*le R. P. Joseph*), Missionnaire des Pères Blancs (Belley, France, 16.8.1851-Bikari, Congo belge, 4.4.1881).

Le R. P. Augier faisait partie de la première caravane des Pères Blancs missionnaires qui, sous la conduite des Pères Livinhac et Pascal, s'embarquèrent le 25 mars 1878 à destination de Zanzibar, d'où ils devaient gagner Tabora. Au mois de janvier 1879, il arrivait à Udjidji avec les Pères Deniaud, Delaunay et Dromeaux. Après un court séjour dans ce centre commercial arabe, il alla s'installer avec ses compagnons à Rumonge, dans l'Urundi. C'est dans les environs de ce poste, à Bikari, qu'il fut massacré par les indigènes, le 4 avril 1881, en même temps que le Père Deniaud et l'auxiliaire laïc Félix d'Hoop.

14 avril 1947.
A. Lacroix.

A nos Héros coloniaux morts pour la Civilisation, p. 237. — *Annuaire des Missions cath. Congo Belge*, 1935, p. 394. — Rinchon, D., *Missionnaires belges au Congo*, Bruxelles, 1931. — Becker, J., *La vie en Afrique*, 2 vol., Lebègue, Bruxelles, 1887, II, p. 115.

AUGOUARD (Mgr) (*Prosper-Philippe*), Vicaire apostolique du Haut-Ubangi (Congo français) (Poitiers, 16.9.1852-Paris, 3.15.1921).

Issu d'une famille modeste et profondément chrétienne, doué d'un caractère vif et entreprenant, Prosper Augouard s'orienta dès sa jeunesse vers l'idéal missionnaire. Après avoir fait son devoir pendant la guerre de 1870 parmi les zouaves de Charette, il entra au scolasticat des Pères du Saint-Esprit, dans le Morbihan. Il fut ordonné prêtre le 10 juin 1876.

En janvier 1878, il arriva au Gabon, où les Pères du Saint-Esprit avaient repris l'œuvre si longtemps interrompue des Capucins. Des missions n'ayant pas seulement été fondées au Gabon, mais à Landana, à Saint-Antoine, à Nemlao, à Boma, le P. Augouard fut envoyé à Boma en avril 1881.

Il n'y fit pas un long séjour. L'explorateur de Brazza venait de planter le drapeau de la France sur les rives du Stanley-Pool. Obligé de retourner en France, il avait instamment demandé au Supérieur de Landana d'envoyer quelqu'un au Pool, « afin de maintenir l'honneur du pavillon, en attendant que la France pût officiellement prendre possession de la contrée ».

Le P. Augouard reçut l'ordre de se diriger vers les Cataractes, mais la région jouissait d'une si mauvaise réputation qu'il ne parvint pas à recruter dans le Bas-Congo les vingt porteurs Loango, et c'est seulement au début de juillet 1881 que le P. Augouard put se mettre en route. Le 1er août 1881 il rencontra Stanley. L'entrevue, dit-il dans ses notes, fut courtoise mais un peu fraîche. Cette réserve se comprenait cependant, car Stanley venait de recevoir communication par le sergent Malamine du traité conclu entre Brazza et le chef Makoko, traité qui, on le sait, fut à l'origine du premier conflit entre l'Association Internationale Africaine et la

France. Le P. Augouard prit lui-même contact avec Malamine. Le sergent sénégalais se plaignait de son isolement et disait avec un grand sérieux que, « se trouvant seul Blanc », il était heureux d'en voir arriver d'autres pour lui tenir compagnie.

Le P. Augouard ne resta pas au Stanley-Pool. L'installation définitive ne devait se faire que si de nouveaux missionnaires venaient de France. Pendant l'année 1882 il partagea ses peines entre la mission de Saint-Antoine et la mission de Boma. C'est seulement en août 1883 qu'il reprit la route du Pool. Cette fois-ci il était accompagné de deux autres missionnaires. La mission fut d'abord installée à Linzolo. C'est en 1884 que les Pères vinrent occuper leur emplacement actuel à Brazzaville.

La mission de Brazzaville fut le centre d'où rayonna vers le haut fleuve le zèle apostolique du P. Augouard. En 1885 il créa sa première mission en amont de Brazzaville. Elle était située sur le territoire du Congo belge, à l'embouchure du Kasai.

La même année il n'hésita pas à faire une reconnaissance vers l'Equateur, et il était sur le point de fonder une seconde mission en terre belge, à l'embouchure du Ruki, quand intervint la décision de la Propagande de réserver aux missionnaires belges l'évangélisation du Congo belge. Non sans tristesse, le P. Augouard renonça à son projet et aussi à sa mission de Kwamouth; celle-ci fut reprise par les missionnaires de Scheut.

A partir de cette époque, l'activité du P. Augouard se limita au Congo français. En 1890 il fut revêtu de la dignité de Vicaire apostolique de l'Ubangi; en cette qualité il eut la joie de fonder aux points les plus importants de son Vicariat six principaux centres de Mission, dont un des plus éloignés, la mission de la Sainte-Famille, se trouve sur le Haut-Ubangi, au delà du poste belge de Libenge.

La vivacité et la résistance du prélat étaient légendaires. Les noirs l'avaient surnommé « Diata-Diata » (Vite ! Vite !). Il triompha des fatigues, des hématuries et de l'hostilité farouche des peuplades de l'Ubangi qui comptaient parmi les plus sauvages de l'Afrique centrale. Cependant, plusieurs de ses Pères moururent de fièvres et d'autres furent massacrés par les indigènes. Déjà en 1898, huit pères, six frères, une sœur figuraient au nécrologe de la Mission.

Grand serviteur de son pays, Mgr Augouard se mit tout entier au service des missions militaires chargées à cette époque de percer le mystère du centre de l'Afrique et de mettre à la raison les potentats qui tyrannisaient le pays. Certaines eurent un sort tragique, telle la mission Crampel, partie en direction du Tchad en 1889 et massacrée en 1891 par les hordes du sultan Rabah. Plus tard il prêta son assistance à la mission Marchand, en route pour le Nil, à bord de son vapeur « Léon XIII », dont il avait assemblé toutes les pièces. Il conduisit lui-même la mission jusqu'aux rapides de Bangui. En mai 1899, le Gouvernement français fit un nouvel appel à son patriotisme : sur le « Léon XIII » il mena vers le Haut-Ubangi la mission Gentil, appelée à débarrasser le pays du chef Rabah.

De fréquents rapports de voisinage s'établirent entre les Belges et le prélat français.

Pendant les premières années, l'administration de l'Etat Indépendant du Congo ne put se défendre d'une certaine défiance. Elle ne pouvait oublier les relations que Mgr Augouard avait entretenues avec M. de Brazza et les difficultés rencontrées lors de la création de l'Etat.

Une franche explication se produisit à la première visite que Mgr Augouard fit à Bruxelles en 1896, et, depuis, les relations devinrent normales et même cordiales.

Le prélat fut l'ami du colonel Thys, le fondateur du chemin de fer Matadi-Léopoldville, à qui il écrivait en 1897 : « Mon voyage s'est accompli dans d'excellentes conditions et nous avons pu arriver au bout du rail sans la moindre fatigue. Quelle différence d'avec l'ancienne route des Cataractes ! J'ai été enthousiasmé en voyant les travaux accomplis en Afrique, grâce à votre persévérante énergie. Dès le départ de Matadi on a vaincu des difficultés insurmontables et c'est avec plaisir que sur votre gracieux pont de fer j'ai franchi la M'Pozo, où j'ai failli me noyer il y a quinze ans en passant le torrent dans une mauvaise pirogue ».

Plus tard, en 1908, il relata comme suit une visite qu'il fit au même colonel Thys : « Le colonel Thys m'a fait, comme précédemment, le plus gracieux accueil J'ai eu avec lui une très longue et très intéressante conversation, au cours de laquelle j'ai appris bien des choses politico-congolaises qui me seront utiles pour l'avenir. J'avais aussi à traiter avec l'excellent colonel l'affaire du transport du *Pie X* par le chemin de fer belge du Congo. D'après les règlements, ce chemin de fer ne peut m'accorder de traitement de faveur, mais le bon colonel a trouvé le moyen de me venir en aide d'une autre façon et je l'ai remercié chaleureusement de sa généreuse et si pratique bienveillance. J'ai toujours trouvé en lui un ami sûr et dévoué ».

A plusieurs reprises le Roi Léopold II

le reçut en audience. Après une de ces audiences Mgr Augouard n'hésita pas à écrire : « Si cet homme, vraiment supérieur, était à la tête de la France, il ferait sûrement de grandes choses ».

En juillet 1909 il eut l'occasion d'accueillir à Brazzaville le Prince Albert de Belgique et, un peu plus tard, M. Renkin, le premier Ministre des Colonies du Congo belge.

Jusqu'à la fin de sa vie, Mgr Augouard, qui aimait à s'appeler « le doyen des coloniaux », fut entouré, tant à Léopoldville qu'à Brazzaville, d'une profonde déférence.

Son état de santé le contraignit à rentrer en France après quarante-deux années de vie africaine. Il revint cependant à Brazzaville en 1920, mais pour un court séjour. Il assista, à la fin de l'année, au banquet qui inaugura la construction du chemin de fer entre Brazzaville et la côte. Un convive se leva pour saluer en Mgr Augouard « le seul survivant de l'époque héroïque » et pour dire : « Quelles que soient les opinions personnelles de chacun, il faut s'incliner devant le noble idéal du missionnaire et rendre hommage à l'ardent patriotisme dont il a fait preuve ». Cet orateur était le Gouverneur Général Augagneur, l'ancien ministre radical.

Revenu en France, Mgr Augouard s'éteignit à Paris le 3 octobre 1921, dans la maison des Pères du Saint-Esprit.

29 janvier 1948.
M. Coosemans-F. Dellicour.

G.-G. Beslier, *L'Apôtre du Congo, Mgr Augouard*, Paris, 1946. — Baron D.-Jehan de Witte, *Mgr Augouard*, Paris, 1924. — A. Redier, *L'Evêque des Anthropophages*, Paris, 1933, C. R. P., revue *Congo*, 1935, I, p. 724. — J. Dellicour, *Mgr. Augouard et le Congo belge*, *Bulletin de l'Inst. Roy. Col. Belge*, 1944, I. — E. Devroey, *Le Kasai et son bassin hydrographique*, Bruxelles, 1939, pp. 293-294. — E. Devroey, *Le bassin hydrographique congolais*, *Mém. in-8° I. R. C. B.*, 1941, p. 47; 1890, p. 112; 1894, pp. 77 et 98; 1898, p. 263. — *Mouvement géogr.*, 1903, p. 413; 1931, pp. 572-575 (biogr.). — *Journal du Congo*, 14 décembre 1912. — R. Cornet, *La Bataille du Rail*, Cuypers, Bruxelles, 1947, pp. 118, 318, 328, 336, 340 à 142, 360, 361. — *Tribune congolaise*, 13 octobre 1921; 11 juin 1908. — Revue *Congo*, 1937, II, pp. 74-83. — Thomson, *Fondation de l'E.I.C.*, Bruxelles, 1930, p. 115. — L. Lejeune, *Vieux Congo*, Bruxelles, 1930, p. 231. — Masoin, *Histoire de l'E. I. C.*, Namur, 1913. — Poulaine, *Etapes Africaines*, p. 21. — E. Banning, *Mémoires pol. et diplom.*, Bruxelles, 1927, p. 219. — P. L. Lotar, *Grande Chronique du Bomu*, *Mém. I. R. C. B.*, 1940, p. 44.

AUGUSTIN (*Guillaume*), Officier (Vianden, Grand-Duché de Luxembourg, 14.6.1860-Gandu, 17.8.1895). Fils de Pierre et de Scheifer, Catherine.

Augustin s'engagea comme volontaire au 12e régiment de ligne à l'âge de dix-huit ans. Il gravit successivement tous les échelons subalternes et fut admis dans le corps des officiers le 25 juillet 1886. Désigné comme sous-lieutenant au 8e régiment de ligne, il fut nommé lieutenant le 19 octobre 1892 et versé à nouveau à son régiment d'origine. En mars 1893, il fut admis au service de l'Etat Indépendant du Congo en qualité de lieutenant de la Force publique et s'embarqua à Rotterdam le 31, pour arriver à Boma le 24 avril suivant. Désigné d'abord pour le district du Lualaba, il passa ensuite à Lusambo le 12 octobre 1893. Le 16 novembre, il rejoignit, avec le commandant Gillain et le docteur Hinde, le corps expéditionnaire de Dhanis, qui, après la défaite des Arabes, avait décidé de marcher contre Rumaliza, qui menaçait Kasongo. Sous les ordres de Gillain, il participa à la campagne jusqu'au moment où les troupes de Rumaliza, en déroute, se retirèrent sur Kabambare le 18 janvier 1894.

Le 25 janvier, il fut de nouveau désigné pour le district du Lualaba, et le 12 février, nommé chef de poste à Gandu, où il fut promu capitaine le 1er décembre. Au début du mois d'août de l'année suivante, apprenant la mort de Bollen, chef de poste à Kabinda, et le pillage de la station par les soldats révoltés de Luluabourg qui voulaient rentrer à Gandu, leur pays d'origine, il demanda du secours à Nyangwe et à Kasongo. Avec sa petite troupe, il s'avança à la rencontre des rebelles, mais devant leur nombre, ne se jugeant pas en force pour les attaquer, il décida de prendre position sur la rive gauche du Lomami et d'attendre les renforts qui lui étaient annoncés de Nyangwe. Ceux-ci ne tardèrent pas à lui arriver sous le commandement du lieutenant Francken et du sergent Langerock. Mais les mutins, qui avaient quitté Kabinda le 10 août, attaquèrent le 17, à Boboï, les troupes d'Augustin, manifestement encore inférieures en nombre. Celles-ci furent écrasées malgré une vive résistance et l'héroïsme de leur chef, qui fut tué au cours du combat ainsi que le lieutenant Francken.

10 mars 1948.
A. Lacroix.

Bulletin de l'Association des Vétérans coloniaux, novembre 1935, p. 15. — H. Depester, *Les Pionniers belges au Congo*, éd. Duculot, Tamines, 1927, p. 93. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, pp. 146, 148, 160. — *Mouvement géographique*, 1896, p. 18. — Hinde, S.-L., *La chute de la domination arabe*, Falk, Bruxelles, 1897, pp. 120, 158. — Lejeune, L., *Le Vieux Congo*, éd. *Exp. belge*, 1930, pp. 117, 123-127. — *Mouvement antiesclavagiste*, 1896, p. 56. — Masoin, Fr., *Histoire de l'E.I.C.*, 2 vol., Namur, 1913, II, pp. 167, 181 et 182.

AUSLOOS (VAN) *(Remi-Joseph)*, Lieutenant (Bruxelles, 14.10.1874-Boma, 30.5.1901). Fils de Félix-Edouard Van Ausloos et de Marie Meysmans.

Engagé au 1er régiment de chasseurs à pied, le 6 janvier 1891, Van Ausloos était promu sergent le 11 octobre 1892.

Le 1er décembre 1895, il partait pour le Congo; désigné pour le Haut-Uele, il atteignait Dungu le 7 avril 1896. Peu après, il était envoyé à Gumbari (30 mai 1896). Le 1er février suivant (1897), il était adjoint au chef de poste des Amadis. Le 17 mai, il était commissionné pour le camp de l'Uerré, puis, le 4 août, affecté au commandement du poste d'Api. Enfin, il devenait chef de poste de Bili, le 1er juillet 1898.

Son terme expiré, Van Ausloos s'embarquait à Boma le 23 novembre 1898, en destination de l'Europe.

Il commença un 2e terme le 26 avril 1899 et fut envoyé au Tanganika, avec le grade de lieutenant. Mais il dut écourter son séjour en Afrique pour cause de maladie. Atteint de dysenterie, il descendit à Boma et y mourut le 30 mai 1901.

Il était porteur de l'Etoile de Service.

12 octobre 1946.

M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Institut Royal Colonial Belge*, 1946, p. 329.

AUTRIQUE *(Alfred)*, (8.2.1875-18.1.1926).

Parti au Congo en avril 1899, pour le compte du Comptoir Colonial « Belgika ».

Il installe en 1899 le premier poste commercial « Belgika » à Stanleyville.

Constamment au service de la « Belgika » de 1899 à 1926, il gravit tous les échelons, depuis celui de gérant de factorerie jusqu'à celui d'administrateur-directeur.

Il est en somme le réalisateur en Afrique de la « Belgika » actuelle.

Il y crée, en 1908, les plantations de caoutchouc de l'île Bertha. En 1911, il installe les zones commerciales de l'Uele et de Bafwasende. En 1920, il rachète à l'Etat les rizeries de Stanleyville et de Kindu et les exploite à la plus grande satisfaction de tous. En 1921, il collabore à l'installation de la culture du coton dans l'Uele et dans le Maniéma.

Homme d'action et réalisateur de premier ordre, il mérite sa place dans la liste d'honneur des pionniers belges au Congo.

1er août 1947.

J. Relecom.

AVEZZA *(Carlo-Luigi-Flaminio-Pompeo)*, Médecin (Semiana, Italie, 25.2.1863-Milan, 4.12.1924).

Il fit ses études à l'Université de Turin, où le grade académique de Docteur en médecine lui fut conféré le 15 juillet 1887.

De juillet 1887 à juillet 1888, le Dr Avezza fit son service militaire comme sous-lieutenant médecin du 11e régiment d'artillerie et s'établit ensuite comme praticien à Pacetto et à Vigneta; il fut attaché à l'hôpital de Milan jusqu'à l'époque de son départ pour l'Afrique.

Engagé le 6 octobre 1898 en qualité de médecin de 2e classe, le Dr Avezza fit son premier voyage à bord du s/s *Léopoldville*. Embarqué à Anvers le 6 octobre, il arriva à Boma le 26 octobre et fut désigné le 27 octobre 1898 pour assurer le service médical de cette ville. Il y séjourna jusqu'en avril 1899. Le 29 mars il avait reçu sa désignation pour le district du Kwango et le 3 mai il parvint à sa nouvelle destination : Popokabaka. Sa santé fléchit au cours de ce premier séjour en Afrique et il fut obligé de descendre à Boma le 22 décembre 1900 et de demander sa démission le 28 janvier 1901. Le lendemain il fut embarqué sur le s/s *Albertville* et il rentra, très anémié, le 17 février 1901, à Anvers. Il avait été promu au grade de médecin de 1re classe le 17 novembre 1900.

Après un congé de convalescence, le Dr Avezza s'engagea comme médecin de 1re classe pour un deuxième séjour. Parti d'Anvers à bord du s/s *Stanleyville* le 18 juillet 1901, il débarque à Boma le 8 août, reçoit sa désignation le 18 septembre. Ce deuxième séjour se termine le 14 février 1904, date à laquelle le Dr Avezza s'embarque à Boma sur le s/s *Philippeville*. Il arrive à Anvers le 4 juillet 1904.

La construction du chemin de fer du Congo Supérieur aux Grands Lacs Africains avait été décidée en 1902, après la mise en exploitation en 1898 du chemin de fer Léopoldville-Matadi. L'ingénieur Adam dirigeait les travaux du premier tronçon en amont de Stanleyville et ces nouvelles activités, qui devaient aboutir pendant la guerre 1914-1918 à l'achèvement du rail Kabalo-Albertville, nécessitaient une organisation médicale attentive à tous les soins à donner à une importante main-d'œuvre. Le Dr Avezza y joua un rôle de premier plan.

Au cours d'un troisième séjour, du 2 mai 1905 au 6 octobre 1908, nous le retrouvons à Stanleyville, attaché au service des Grands Lacs, bien qu'il restât en fait médecin de 1re classe de l'Etat.

Lors de son quatrième séjour, du 25 août 1909 au 4 juillet 1912, le Dr Avezza fut promu au grade de médecin-inspecteur (le 28 janvier 1910).

Pendant ces deux dernières périodes de service et les suivantes, qui s'écoulèrent de janvier 1913 jusqu'en 1917, le Dr Avezza organisa le service médical de la Société des Chemins de fer du Congo Supérieur aux Grands Lacs Africains, dont la construction se poursuivait activement. Des hôpitaux furent construits à Stanleyville (rive gauche), à Ponthierville, à Kindu et au km. 300.

Le Dr Avezza s'était acquis l'estime et la confiance de toute la population de Stanleyville, où il résidait habituellement, et celle de l'administration du C.F.L. à l'époque difficile de la construction de la ligne. Il mit fin à sa carrière en 1917, alors qu'en pleine guerre il assurait encore personnellement le service de l'hôpital du km. 300.

Il se retira en Italie, où il résida jusqu'en 1923, à Sesto San Giovanni (circondario di Monza, province de Milan).

Il obtint l'Etoile de Service le 5 juin 1902, l'Etoile de Service en or le 17 avril 1911 et fut créé chevalier de l'Ordre Royal du Lion le 14 juillet 1904, chevalier de l'Ordre de la Couronne le 26 juin 1910.

9 juin 1947.

H. L. Van Hoof.

Mouvement géographique, 1901, p. 353.

AZANGA (né vers 1840-mort en ?). Fils de Tuba et frère du célèbre Mbunza.

Azanga était un chef medje-mangbetu installé sur le Tago, affluent méridional du Bomokandi, entre les bassins de la Rungu et de la Nala. La résidence d'Azanga est dénommée par Casati « Olopo » (en medje : « la colline cultivée »). Cette résidence était vaste et, à la manière mangbetu, les cases et les hangars étaient construits avec un certain luxe. Casati nous dit que les « chambranles des portes de case chez Azanga étaient en ivoire. Aux portes du village palissadé se trouvaient fixées six têtes humaines gardant encore des lambeaux de chair et des touffes de cheveux; c'étaient des dépouilles d'Azande de l'Ouest (chefferie de Kanna, fils de Tikima), vaincus dans des combats au cours de contestations de frontières ».

Casati nous a donné d'Azanga le portrait suivant :

« Azanga est un noir de haute taille, l'air souple et robuste, dont la démarche est cadencée par un balancement des genoux et des hanches. Il est suivi par une multitude de femmes et de guerriers. La personne du souverain est l'objet d'un respect si absolu dans le pays, qu'on ne jure que par les diverses parties de sa redoutable personne.

» A la garniture de plumes rouges de la queue de perroquet gris, Azanga ajoute deux longues plumes blanches provenant de la queue du mandalongo (famille des veuves).

» La justice d'Azanga est une justice sévère, implacable jusqu'à la cruauté.

» Le roi a des talents chorégraphiques qu'il fait admirer pendant les soirées de gala. »

Azanga fut visité par Casati en novembre 1881. Le 7 décembre suivant, le chef mangbetu retint l'explorateur, soupçonnant en lui un espion tentant d'introduire dans sa chefferie du personnel égyptien. Mambanga le Bisanga, réfugié à cette époque en territoire d'Azanga, son oncle, incite ce dernier à faire tuer Casati. Mais Azanga, se reprenant, s'y refuse, promettant à l'explorateur de le laisser retourner à Tangasi en toute sécurité. Peu après, Junker, venant de chez Bakengai et Kanna, tente de faire route au Sud du Bomokandi, pour atteindre Olopo; sur les intrigues de Kanna, Junker doit renoncer à ce voyage. Ce n'est que l'année suivante (mai-juin 1882) que Junker, venu de la Haute-Gadda et conduit par Abondomasi, frère d'Azanga, peut traverser la chefferie de ce dernier, qui lui procure des guides pour le conduire, d'Olopo, au Sud, jusqu'au Nepoko.

Jusqu'à cette date, Azanga semble n'avoir pas été en contact, du moins directement, avec les agents du Gouvernement égyptien. Mais en 1881-1882, Mambanga le Bisanga, réfugié chez son oncle Azanga, intrigue auprès de l'administrateur de Tangasi, le major Hawash Montasser, pour faire occuper Olopo et ses environs par les troupes égyptiennes et se faire reconnaître, lui, Mambanga, chez les Medje du Sud du Bomokandi, en lieu et place de son oncle. Hawash se laisse convaincre. L'expédition a lieu au mois d'août 1882. Olopo est saccagé. Azanga et son frère Cabrafa sont conduits prisonniers à Tangasi, où ils restent huit mois. Emin Pacha, à la nouvelle des agissements injustifiés d'Hawash, fait relâcher et renvoyer Azanga dans sa chefferie, tandis qu'Hawash est démis et rappelé à Lado, et que son conseiller Omar Effendi Erif, « un scribe de la pire espèce, qui avait rempli Khartoum, Fachoda et l'Equatoria de ses actes indélicats, mourait, en 1885, sous le fer des Nuers, dans le voisinage du Bahr-el-Ghazal ».

En juin-juillet 1883, Emin arrivait en inspection à Tangasi. Azanga, mandé avec nombre de chefs des quatre coins du district mangbetu, vint se répandre en remerciements à l'adresse du gouverneur. Sur place, Emin procéda à une enquête personnelle sur les agissements d'Hawash et de Mambanga. La cause d'Azanga fut plaidée surtout par Niangara, « révolté contre la brutalité dont avait fait montre, à l'adresse d'un grand Mangbetu, le gouverneur égyptien ». Mambanga fut condamné par Emin à la pendaison, et la chefferie d'Azanga, administrée provisoirement par son fils Danga, se vit libérée de l'hostilité de ses voisins : Kanna à l'Ouest et Bauli au Nord-Ouest.

2 avril 1947.
M. Coosemans.
P. L. Lotar, O. P.

Junker, *Reise in Afrika.* (Junker appelle Azanga : Sanga Popo.) — Casati, *Dix années en Equatoria,* pp. 125, 126, 135, 176. — Lotar, P. L., *Souvenirs de l'Uele, Revue Congo. Le Gouvernement égyptien dans l'Uele,* pp. 66, 67, 68. — Hutereau, *Les peuplades de l'Ubangi et de l'Uele* (au chapitre les Medje, pp. 26 et suiv.).

B

BACKER (DE) *(Albert),* Missionnaire de Scheut (Frasnes-lez-Buissenal, 1851 - ? 21.2.1892).

Il fut ordonné prêtre à Tournai le 6 janvier 1874 et fut successivement professeur au collège d'Ath, vicaire à Flobecq, Tournai (St-Piat) et à Gosselies.

Dans le but de se dévouer aux Missions du Congo, l'abbé De Backer quitta le diocèse de Tournai et entra chez les Pères Blancs. Mais à peine était-il arrivé à Maison-Carrée (Algérie), qu'il apprit la fondation en Belgique du Séminaire Africain. Il s'y présenta et y fut reçu au début de 1887. Il fit partie du premier groupe de Scheutistes qui se rendirent au Congo et résida pendant quelques mois à Berghe-Sainte-Marie. Pendant ce court espace de temps, uniquement par l'ascendant de sa charité et de sa douceur, il acquit une grande influence sur les Noirs, les amenant à renoncer à leurs mœurs cruelles, décidant plusieurs chefs à abandonner la polygamie et à confier leurs enfants à la Mission.

Au milieu de l'année 1891, le Père Cambier, qui avait fondé la Mission des Bangalas (Nouvelle-Anvers), reçoit l'ordre de passer au Kasai, et le Père De Backer doit aller le remplacer au Nord. Il y arrive le 1er septembre. Ecoutons le récit d'un confrère :

« En quelques mois, il y renouvelle les merveilles opérées à Berghe-Sainte-Marie. Il y trouve 260 enfants arrachés à l'esclavage par la munificence de Sa Majesté le Roi Léopold, qui a compris à merveille que le moyen le plus efficace de lutter contre l'esclavagisme, c'est de former, par l'éducation des enfants, des villages chrétiens destinés à devenir, en ces contrées barbares, les citadelles de la civilisation et de la Foi. Le missionnaire se met à l'œuvre, et ces petits sauvages, ces fils de cannibales, il les transforme bientôt de telle sorte, il les rend si doux, si obéissants, si actifs, que tous les Européens de résidence en ces parages en sont ravis d'admiration. »

Mais bientôt, le Père subit de violentes attaques de fièvre. Malgré les soins dévoués de M. le docteur Decorte, médecin du poste, et du Père Jules Garmyn, le malade s'éteignit doucement le 26 février 1892.

« A la cérémonie des funérailles, écrivait le Père Garmyn, les 260 enfants de la colonie pleuraient à fendre l'âme. Depuis lors, ils importunent le missionnaire pour recevoir au plus tôt le saint Baptême. Si nous mourons païens, disent-ils, nous ne pourrons aller rejoindre au ciel celui qui fut pour nous un père et une mère. »

Quelle oraison funèbre fut jamais plus éloquente ?

18 novembre 1947.
L. Dieu.

BACKER (DE) *(Fernand)* (Châtelineau, 29.12.1861-Ixelles, 19.1.1928).

Ingénieur diplômé de l'Université de Gand. Il entra en 1859 au Service technique

de la Compagnie du Chemin de fer du Congo, lors de la constitution de cette société.

Le 6 mai 1895, il part pour la première fois en Afrique, en qualité de Chef de service de l'Exploitation du C.F.C. Devient Directeur de l'Exploitation et du Matériel, le 1er avril 1897. Repartit pour Matadi le 1er mai 1900, comme Directeur de la Compagnie en Afrique.

Etait au Stanley-Pool, le 16 mars 1898, quand la première locomotive y arriva.

De 1908 à 1911, assume la direction générale du C.F.C. en Afrique, en alternance avec Cerckel.

Rentré définitivement en Europe en 1911, entre au Conseil d'Administration de la Compagnie du Chemin de fer et d'autres sociétés du même groupe, notamment de la Société du Pétrole du Congo, dont il devient l'Administrateur délégué, après Léon Trouet jusqu'au 14 août 1924. Resta après cette date Administrateur de la S.P.C. jusqu'à son décès, le 19 janvier 1928.

Distinctions : chevalier de l'Ordre de Léopold et de la Légion d'honneur; officier de l'ordre du Lion et de la Couronne d'Italie.

Publications : « Note sur les Installations en Afrique de la Société des Pétroles » (*Matériel Colonial*, anno 1913).

1er avril 1948.
E. Comhaire.

Notre Colonie, février 1928. — *Tribune congolaise*, 31 janvier 1928. — *Mouvement géographique*, 1902-1906. — *Journal du Congo*, 14 décembre 1912.

BACKMAN *(Hans - Adam)*, Mécanicien (Abo, Finlande, 24.12.1875-dans les rapides de Kimwele, 19.1.1912). Fils de Karl et de Soderholm, Maria. Epoux de Tekla, Mathilda.

De nationalité finlandaise, Backman exerça dans son pays natal le métier d'ajusteur-monteur-mécanicien et navigua pendant quelques années en qualité de chauffeur-mécanicien dans les marines finlandaise et russe, avant de s'engager au service de l'Etat Indépendant du Congo. Il s'embarqua une première fois pour l'Afrique le 30 mai 1907, en qualité de mécanicien, et fut attaché à la marine du Haut-Congo. Mécanicien de première classe le 15 novembre 1909, il rentra en congé en Europe le 9 juin 1910.

Parti d'Anvers pour un deuxième terme, le 12 novembre 1910, il fut de nouveau désigné pour le Haut Fleuve et périt lors du naufrage de son bateau, le vapeur *Délivrance II*, dans les rapides de Kimwele, le 19 janvier 1912. Il était titulaire de l'Etoile de Service depuis le 7 septembre 1910.

12 février 1948.
A. Lacroix.

Tribune congolaise, 6 avril 1912, p. 1.

BAERT (*Ernest*), (Bruxelles, 12.8.1860-Dungu, 15.8.1894). Fils de Polydore Baert et d'Emilie-Bernardine Duvieusart.

Entré à l'Ecole Militaire le 4 décembre 1876, Baert était nommé sous-lieutenant le 22 décembre 1878 et affecté le 19 avril 1881 au 5e régiment d'artillerie. Détaché à l'Institut cartographique militaire, il prit du service à l'Association Internationale du Congo le 16 juin 1885 et embarqua le 29 juin à bord du *Baltimore*, à Anvers. Il arrivait à Banana le 28 juillet et à Vivi le 2 août. Il était désigné pour participer aux travaux d'études du chemin de fer du Bas-Congo, puis détaché à la brigade topographique. Toute la première partie de son terme se passa dans cette région du Bas-Congo. Nommé en remplacement de Van Kerckhoven à la station de Bangalas, il y arrivait le 28 avril 1886; il entreprit à deux reprises l'exploration de la Mongala, malgré l'hostilité des indigènes, qui tentèrent de s'emparer des steamers. Parti de Bangalas le 23 novembre 1886, Baert remonta la Mongala à bord de l'*A.I.A.*, pendant soixante-six heures de navigation, au delà du point extrême atteint par ses prédécesseurs, Grenfell et Coquilhat. Il y rencontra une nombreuse population indigène qui devenait de plus en plus hostile à mesure que l'expédition s'avançait. Baert dut repousser plusieurs attaques et ne parvint à sauver son expédition que grâce à son courage et à sa présence d'esprit. Malgré toutes ces difficultés, il poussa jusqu'à Mongandi, au confluent Ebola-Dua (1er décembre 1886). Il fonda une station à Moboika, puis rentra à Bangalas. L'exploration de Baert prouva que la Mongala pouvait servir de voie de pénétration vers l'Ubangi et l'Uele. A Bangalas, Baert apporta beaucoup d'améliorations dans l'aménagement du poste; il y installa des chantiers pour la fabrication des tuiles et des carreaux de pavage; il étendit la culture du café et du cacao. Il fut remplacé à Bangalas par Lothaire. En compagnie de Tippo-Tip, il fit, par voie de terre, dans une région particulièrement marécageuse, la route de Yambuya à Yangambi en quatre étapes de

8, 9, 10 et 11 heures de marche. Il atteignit Yangambi le 17 janvier 1888. Son terme de service achevé, il descendit à Boma, puis à Banana le 20 juin 1888, où il s'embarqua à destination de l'Europe. A son retour en Belgique, il fut reçu à Ostende par le Roi et la Reine, qui le félicitèrent vivement de sa remarquable exploration.

Il repartit d'Anvers, le 18 mai 1889, sur le *Lualaba*, en qualité de commissaire de district et arriva à Boma le 19 juin. Le 8 octobre, il reprenait le commandement du district des Bangalas. En 1890, il remonta la Maringa, dépassant largement le point extrême atteint par Grenfell et von François; il atteignit le camp arabe de Munié Amami et installa un poste à Buru, afin de combattre et d'empêcher les incursions des bandes esclavagistes. Durant un voyage de reconnaissance dans l'Itimbiri, Baert rencontra en aval des rapides de Go, Becker et le sultan Djabir, qui se dirigeaient vers la résidence de Djabir, à la Zagiri, affluent de l'Uele.

Au mois de mai, Baert entreprit l'exploration de la Lopori et fonda une station au confluent de cette rivière et de la Maringa, à Basankusu; il en confia le commandement au lieutenant Lothaire. Il finit ainsi son deuxième terme et rentra en Europe le 30 avril 1892.

C'est en qualité d'Inspecteur d'Etat qu'il s'embarqua à Anvers, sur le *Lualaba*, le 6 janvier 1893 et arriva à Boma le 1er février. Désigné, après la mort de Van Kerckhoven, pour reprendre le commandement de l'expédition du Haut-Uele, il fit le projet d'atteindre le Nil par le lac Albert.

Le 2 juin, il arriva à Djabir en compagnie de Liénard, chargé de remplacer, à la zone Rubi-Uele, Christiaens, celui-ci étant commissionné pour la zone de la Makua. L'expédition du Haut-Uele, sous les ordres de Delanghe, qui avait succédé à Milz à la tête des troupes de l'Etat, avait atteint le Nil. Averti de l'arrivée prochaine de Baert, Delanghe partit de Laboré le 17 août pour gagner Aléma et Ganda, emmenant avec lui les contingents de la Force publique que réclamait Baert. Celui-ci avait pour instructions d'évacuer les postes du Nil, car le Roi tenait surtout à consolider les positions acquises dans le bassin de l'Uele. Mais Baert comptait s'installer au plus tôt au lac Albert, à Kavalli, pour y devancer l'Anglais Portal, venant de l'Uganda. Dans sa hâte d'atteindre le lac Albert et au risque d'être en butte à toutes les difficultés de ravitaillement et à l'hostilité des indigènes, Baert projetait de faire route avec son détachement et ceux du Nil, de Ganda à Kavalli, à travers les montagnes, au lieu d'atteindre le Nil à Dufilé et de le remonter jusqu'au lac Albert.

Le 14 août, Baert et Ray, avec 86 soldats indigènes, quittaient Dungu; chez Bokoyo, ils obtenaient l'adjonction à leurs troupes de 350 auxiliaires azande. Le 28 août, ils étaient à Mundu. De son côté, Delanghe était à Ganda le 21 septembre, dans l'attente de nouvelles de Baert. C'est là que lui parvint le message annonçant que Baert, Bonvallet, Van Holsbeek, Delmotte, Ray se préparaient à quitter Mundu pour Magora et Ganda, où ils comptaient rejoindre Delanghe. Arrivé à Magora, Baert constata par lui-même les difficultés auxquelles donnaient lieu les désertions des irréguliers. Même à Magora, les Azande de Bokoyo refusaient de marcher. Aussi, le 15 novembre, un courrier de Baert à Delanghe, à Ganda, annonçait qu'il ne dépasserait pas Magora. En conséquence, Delanghe, qui relevait d'hématurie, se fit porter en hamac de Ganda à Magora pour rejoindre Baert. Tandis que le 4 décembre, Delanghe arrivait à Magora, Baert, sans l'attendre, avait repris avec Gustin la route de Mundu. Le 11 décembre, Delanghe arrivait à son tour à Mundu, où la famine sévissait. Baert y fit désarmer les irréguliers azande dont il était mécontent; mais aidés par les irréguliers de Mundu, les premiers se révoltèrent et s'en prirent au chef de poste Dautzenberg, qui n'échappa à leurs sévices que grâce à l'intervention de Bonvalet.

Le 1er janvier 1894, Baert décidait de regagner Niangara pour y préparer un nouveau programme d'occupation du Haut-Uele, renonçant à maintenir des garnisons dans l'Enclave de Lado et peut-être même sur la Haute Dungu. Des révoltes se produisant presque simultanément dans toutes les garnisons du Haut-Uele, Baert quitta Mundu pour Niangara le 22 janvier 1894. C'est quelques semaines plus tard, le 2 mars, que se situe le massacre de la colonne Bonvalet-Devos, chargée par Baert d'évacuer les postes établis à l'Est de Dungu.

A Niangara, Baert attendit longtemps des renforts, afin de repartir vers l'Est. Mais les forces disponibles étaient toutes drainées vers la campagne arabe qui se poursuivait au Nord du Maniéma. Faute de renforts, Baert prévoyait devoir abandonner tous les postes en amont de Djabir et ne maintenir — outre Ibembo et Djabir — que Dungu, Akka, Mundu et Gumbari, qu'il projetait de relier par une route à l'Ituri, de manière à constituer une base de ravitaillement vers le lac Albert et le Bahr-el-Djebel, en vue de réoccuper l'Enclave.

Le 7 juillet, Baert arrivait à Dungu avec Francqui, celui-ci chargé de reprendre à Delanghe le district de l'Uele et de collaborer avec l'expédition du Nil. Mais Baert, frappé d'hématurie, épuisé par les difficultés de tout genre qu'il avait rencontrées depuis son arrivée dans l'Uele, succombait à Dungu le 15 août 1894. Il fut remplacé, en novembre 1894, par Paul Lemarinel dans le commandement de la région de l'Uele.

« Il faut reconnaître », dit dans la *Grande Chronique de l'Uele*, le P. L. Lotar, à qui nous empruntons la plus grande partie de la documentation présente, « que si Baert n'a pas réussi dans ses projets de réorganisation de l'expédition vers le Nil, il a rencontré des obstacles insurmontables et qu'en présence des divergences de vues de ses adjoints et de la carence des moyens qu'il était en droit d'utiliser, il assuma courageusement la responsabilité des décisions qu'il avait à prendre dans une situation où ses prédécesseurs n'avaient d'ailleurs pas été plus heureux. »

On doit à Baert un tracé du bassin de la Mongala paru dans le *Mouvement géographique* de 1887, p. 43.

Ernest Baert était décoré de l'Etoile de Service à deux raies, chevalier de l'Ordre de l'Etoile africaine, chevalier de l'Ordre de Léopold.

13 juin 1946.

M. Coosemans.

Lotar, P. L., *La Grande Chronique de l'Uele*, *Mémoires de l'Inst. Royal Colonial belge*, 1846. — Chapeaux, *Le Congo*, pp. 148, 155, 167, 189, 249, 400, 408, 441, 466, 623, 627. — *Mouvement géographique*, 1887, pp. 31, 43; 1888, p. 87. — Coquilhat, *Sur le Haut Congo*. — Dupont, *Lettres sur le Congo*, pp. 2, 239, 260. — Delcommune, *Vingt années de vie africaine*, t. II, p. 115. — Masoin, *Histoire de l'E. I. C.* *Bull. Soc. Géogr. d'Anvers*, 1907-1908, p. 160. — *A nos Héros coloniaux*, pp. 109, 112, 117. — *Notre Colonie*, avril 1928.

BAETENS (*Mathieu-Victor-Josse*), Agent commercial (Hal, 25.9.1868-près de Bena-Bendi, 11.1.1896). Célibataire. Fils de Mathieu et de Ducornez, Sylvie.

Commis des Contributions directes, attaché au bureau de Leeuw-Saint-Pierre de 1886 à 1892. S'engage en 1892 comme agent commercial pour l'expédition du Syndicat commercial du Katanga. Arrivé au Congo, le 29 août 1892, il passe aussitôt au service de la Société Anonyme Belge pour le Commerce du Haut-Katanga (S.A.B.). Il est rengagé sur place en 1894. Il décéda à bord du s/s *Princesse Clémentine*, près de Bena-Bendi, le 11 janvier 1896.

18 mars 1947.

A. Lacroix.

Mouvement géographique, 1896, p. 237. — *Archives S. A. .B*

BAFUKA, Chef zande (né vers 1860 et mort en ?). Fils de Wando, fils de Basingbi, fils d'Yapati (voir Hutereau, p. 163, et De Calonne, p. 73), donc frère de Renzi, Tombo, Kana, Ukwa, Mbittima.

En 1895 (février), l'expédition Francqui, qui se rendait au Nil par l'Yubbo (Sueh), avait à traverser, du Sud au Nord, les territoires de Bafuka, Renzi, Tombo, Kana, tous fils de Wando. Loin de s'être ralliés à notre cause depuis 1892, ceux-ci étaient restés en relation avec les mahdistes, qu'ils avaient aidés à combattre Ukwa, soumis à l'E. I. C. depuis l'arrivée de Van Kerckhoven au Kibali. L'expédition, commandée par Franqui, quitta Niangara le 1er février, traversa les territoires de Tombo et de Kanna, sur la rive droite de la Dungu, puis celui de Bafuka, à proximité de la Buere, rive gauche. Le 11 février, la colonne était surprise par les gens de Bafuka dans la galerie d'une rivière et y subissait un échec sanglant. Cinquante-quatre soldats étaient tués et Frennet y tombait, transpercé de dix-neuf coups de lance. Grâce à une contre-attaque de Niclot, le gros des forces put opérer sa retraite vers Dungu sans trop de dommages. Bafuka, effrayé de son propre succès, s'attendait à l'arrivée d'une expédition punitive. Renzi, son frère, dont Bafuka, Tombo, Kana ne faisaient que suivre la politique, se décida à rompre avec les mahdistes, car ceux-ci, dont un contingent se trouvait chez Bafuka au moment de l'arrivée de l'expédition Francqui, s'étaient repliés vers l'Yéi, au lieu de soutenir leurs alliés.

Le 4 juillet 1895, une action répressive fut décidée contre Bafuka et commandée par Swinhufvud, Devenyns et Laplume, aidés des gens d'Ukwa et de Bokoyo, son fils. Il fallait traiter avec Bafuka pour lui faire remettre les fusils pris le 11 février. La colonne patrouilla dans la région pendant des semaines, en butte aux escarmouches, mais ne rencontra pas Bafuka.

En octobre, Bafuka se présenta lui-même à Niangara pour faire sa soumission et restituer les fusils volés. Il participa avec ses

frères à l'expédition du Nil, conduite par Chaltin, contre les mahdistes, en février 1897.

P. L. Lotar, O. P.

Lotar, P. L., *Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Institut Royal Colonial Belge*, 1946, pp. 209 à 213, 220, 221, 254, 263, 277, 339. — Hutereau, *Histoire des peuplades de l'Ubangi et de l'Uele*, p. 163. — De Calonne, *Histoire des Azouds*, p. 73. — Boulger, *The Congo State*, London, 1898, p. 215. — Lotar, P. L., *Redjaf*, Bruxelles, 1933.

BAILLIU (*Adolphe-Isidore*), Officier (Gand, 24.4.1890-Likasi, 22.11..1918). Fils d'Emile et de Hertebaut, Marie.

Admis à l'Ecole Militaire le 30 septembre 1908, il est nommé sous-lieutenant le 25 décembre 1910. Il est lieutenant lorsqu'en août 1914 éclate la première guerre mondiale. Après dix-huit mois de campagne en Belgique, au cours desquels il fait preuve d'une brillante conduite, il est détaché le 14 février 1916 pour servir dans l'armée coloniale et s'embarque à Bordeaux le 21 mars. Arrivé à Boma, le 16 avril, il est mis à la disposition du Commandant des troupes de l'Est, qui l'affecte au service des chemins de fer. Malheureusement, il tombe bientôt malade et doit être hospitalisé à Tabora. Le 22 mai 1917, il quitte la Colonie pour être remis à la disposition du Ministère de la Guerre et continuer la Campagne en Belgique. Peu avant la fin des hostilités, il regagne l'Afrique et meurt à Likasi le 22 novembre 1918. Il était titulaire de six chevrons de front, de la croix de guerre 1914-1918, de la médaille commémorative des campagnes d'Afrique et avait fait l'objet de deux citations à l'Ordre du Jour.

25 juillet 1947.
A. Lacroix.

BAKER *(Sir Samuel White)*, Explorateur (Londres, 8.6.1821 Sandford, 31.12.1893). Fils d'un négociant des Indes occidentales.

Samuel Baker fit ses études, partie en Angleterre, partie en Allemagne. Il passa deux ans (1844 à 1846) à l'île Maurice, puis partit pour Ceylan, où il fonda un établissement agricole. En 1853, il publiait : *The Rifle and the Hound in Ceylon*, et deux ans plus tard : *Eight years' wanderings in Ceylon*. Après un voyage à Constantinople et en Crimée, il fut chargé, en 1856, de diriger la construction, dans la Dobrudja, d'un rail qui devait relier le Danube à la mer Noire .En mars 1861, il partit pour un premier voyage d'exploration en Afrique centrale, dans le but de découvrir les sources du Nil et avec l'intention de rencontrer Speke et Grant aux environs du lac Victoria, qu'ils venaient de reconnaître. Après une année passée à la frontière soudano-abyssinienne, pendant laquelle il apprit l'arabe, il se mit à explorer l'Atbara et plusieurs autres tributaires du Nil, et conclut à l'existence dans ce fleuve de sédiments provenant des plateaux abyssins. Arrivé à Khartoum, il en repartit en décembre 1862 pour remonter le cours du Bahr-el-Djebel. Deux mois plus tard, il rencontrait, à Gondokoro, Speke et Grant, qui avaient l'intention de descendre le Nil jusqu'en Egypte. Après cette entrevue, il crut qu'il n'y avait plus pour lui rien de neuf à rechercher de ce côté, mais les deux explorateurs, qui avaient entendu parler du lac Albert ou Mvouta-Nzige, lui conseillèrent d'orienter ses recherches dans cette direction.

Quand il s'est agi de former sa caravane, Baker eut les plus grandes difficultés à surmonter. Craignant la concurrence commerciale, beaucoup de traitants mirent tout en œuvre pour qu'il abandonnât son projet de partir vers le Sud ; tel Mohammed Kher, qui essaya par tous les moyens de débaucher le personnel de l'explorateur ; tel aussi Ibrahim, qui ne consentit à joindre sa colonne à celle de Baker que lorsque celui-ci l'eût assuré que tous les bénéfices pécuniaires lui resteraient acquis et que l'explorateur ne viserait que la recherche scientifique. Le 22 janvier 1864, l'expédition atteignait le Nil Sommerset et découvrait les chutes de Kérouma. Entrés en Unyoro, les voyageurs eurent de la peine à obtenir audience du roi Camrési (mi-février), car ce dernier gardait mauvais souvenir du passage d'un vékil de De Bono, Mohammed Vouat el Mek, qui s'y était livré au pillage et avait fait preuve de mauvaise foi. Le 14 mars 1864, Baker atteignait le Mvouta-N'Zige (le lac Albert). Cette découverte dédommageait le voyageur des fatigues, des fièvres, des misères de toutes sortes qu'il avait eu à endurer. Il explora la rive orientale du lac, vit les chutes, qu'il dénomma Murchison, du nom du célèbre géologue, président de la Société de Géographie de Londres. Il appela Montagnes Bleues le massif Nord-Ouest du Mvouta, qu'il estima être à 2.720 pieds au-dessus du niveau de la mer. L'exutoire du lac était, selon lui, une des sources du Nil. Il avait donc, lui aussi, apporté sa part dans la solution du problème qui hantait tous les géographes

à cette époque. Disons que Baker rapporta de son exploration au lac Albert des renseignements géographiques qui intéressent particulièrement le Congo belge : il relate qu'un des serviteurs d'Ibrahim, dont la caravane accompagnait la sienne, lui raconta avoir été témoin dans ses randonnées avec les trafiquants d'ivoire, d'actes de cannibalisme de la part de Makrakras (c'est-à-dire de Niam-Niam ou Azande), habitant à plus de 300 kilomètres à l'Ouest de Gondokoro. Un autre, au service de Baker lui-même, raconta avoir vu à Gondokoro des Makrakras se livrer à l'anthropophagie. Ces peuplades sauvages étaient apparentées aux Azande du Congo belge et Baker fut parmi les premiers (avec Brun-Rollet, Poncet, Lejean) à signaler la présence de ces Niam-Niam dans le bassin du Nil (voir P.-L. Lotar, *Souvenirs de l'Uele, Revue Congo,* juillet 1930). En mai 1866, Baker revint en Angleterre avec sa seconde femme, une Hongroise, née Florence Von Sass, qui l'avait accompagné durant tout son voyage (sa première femme était morte jeune, lui laissant trois petits enfants qui moururent en bas âge).

A son retour en Angleterre, la Société de Géographie de Londres, puis celle de Paris décernèrent à Baker leur médaille d'or. En août 1866, il fut anobli au titre de « baronnet ». Cette même année, il publia *L'Albert Nyanza, Le grand bassin du Nil, Exploration des sources du Nil;* en 1867, *Les affluents du Nil, originaires de l'Abyssinie* (Hachette, Paris), et en 1868, une histoire populaire : *Cost up by the sea.* En 1869, il accompagna le Prince de Galles dans un voyage en Egypte. Ce fut pour s'attirer la sympathie anglaise que le vice-roi, Ismaïl confia, sur la proposition du Prince de Galles, à Samuel Baker le gouvernement du Bahr-el-Djebel, ou Province équatoriale. Il fut nommé Pacha et général-major de l'armée égyptienne. En présentant Baker au choix du vice-roi, l'Angleterre donnait comme raison de cette candidature le désir, pour satisfaire l'opinion publique en Europe, de combattre la traite, bien plus que d'organiser un gouvernement régulier. Baker avoua lui-même, dit Sabry *(Le Gouvernement égyptien sous Ismaïl),* que la suppression de la traite devait ouvrir la porte aux Anglais. Empruntons au P. L. Lotar, dans son étude : « Souvenirs de l'Uele. Le gouvernement égyptien dans l'Uele » *(Revue Congo),* les détails concernant la mission de Baker à la suite de cette nomination. Le firman le nommant gouverneur, daté du 1er avril 1869, portait :

« Nous, Ismaïl, khédive d'Egypte,

» Considérant la condition sauvage des tribus habitant le bassin du Nil;

» Considérant que ces contrées manquent à la fois de gouvernement, de lois et de sécurité;

» Considérant que l'humanité impose le devoir de supprimer les chasseurs d'esclaves qui pullulent dans ces contrées;

» Considérant que l'établissement dans ces régions d'un commerce légitime sera un grand fait dans la vie de la future civilisation et aura pour résultat d'ouvrir à la navigation à vapeur les grands lacs équatoriaux de l'Afique centrale et de fonder un gouvernement permanent,

» Avons décrété et décrétons ce qui suit :

» Une expédition est organisée pour soumettre à notre autorité les contrées situées au Sud de Gondokoro;

» Pour supprimer la traite et introduire un système de commerce régulier;

» Pour ouvrir à la navigation les grands lacs de l'Equateur;

» Enfin, pour établir une ligne de stations militaires et d'entrepôts commerciaux, séparés les uns des autres par une distance de trois jours, à travers l'Afrique centrale, en prenant Gondokoro pour base d'opérations.

» Le commandement en chef de cette expédition est confiée à Sir Samuel White Baker pour une durée de quatre années à partir du 1er avril 1869. Nous l'investissons des droits les plus absolus, même du droit de vie ou de mort, sur tous ceux qui feront partie de l'expédition. Il exercera la même autorité suprême et absolue sur toutes les contrées appartenant au bassin du Nil au Sud de Gondokoro. »

C'était là tout un programme que devaient aussi suivre ceux qui succéderaient à Baker.

On constate que le vice-roi prenait par ce firman possession, préalablement à toute occupation réelle, des territoires situés sur les rives du Nil, au Sud de Gondokoro. On remarque aussi que le gouvernement de la province équatoriale (Bahr-el-Djebel ou Equatoria) était indépendant — au moins pour la période que remplirait le gouvernement de Baker — du Gouvernement général de Khartoum. Cette dernière disposition ne fut plus respectée après 1874.

Baker, dit Sabry, n'avait pas la préparation nécessaire à exercer le gouvernement; il n'avait même de l'explorateur que

l'esprit sportif et l'imagination. Au jugement de Sabry, lorsque Baker disait : « L'explorateur ouvre la voie aux colons », cela signifiait : « Le Haut-Nil doit devenir la grande voie de pénétration anglaise au centre africain. »

Sabry estime que Samuel Baker, comme après lui Gordon, fut avant tout un fonctionnaire chargé de réaliser les visées anglaises vers le lac Albert, au Sud, et vers le lac Victoria, au Sud-Est, ainsi que la liaison de ce lac avec la côte orientale.

Baker choisit lui-même comme adjoints l'ingénieur Higgingbotham, qui mourut à Gondokoro ; son neveu le lieutenant Baker, ainsi qu'un officier égyptien, le lieutenant-colonel Abd el Kader, qui, en mai 1881, deviendra gouverneur général du Soudan. Il était aussi accompagné de Bahit Aga, le futur moudir de Wandi (Makrakra), et d'Ismaïl Aga, qui fut plus tard collaborateur de Gessi à Lado. Mme Baker fut de l'expédition. Montée sur des steamers pourvus de canons, la force armée comptait 1.700 soldats égyptiens. Le voyage fut évidemment semé d'embûches ; pendant des semaines, l'expédition se trouva prisonnière du « sudd », ou encombrement d'herbes dans les chenaux des rivières. L'action de Baker consista surtout à faire la chasse aux traitants, à supprimer leurs zéribas riveraines, à arrêter sur le fleuve leurs voiliers, à libérer les esclaves et à transformer les postes des traitants en postes gouvernementaux : Gondokoro, Bor (sur la rive droite du Nil), Fatiko, Fadibek (dans l'intérieur). Tous les propriétaires de zéribas complotèrent contre lui, offrirent une vigoureuse résistance, lui brûlèrent ses provisions, etc. Parmi eux, le moudir de Fachoda, à qui Baker avait confisqué une grande embarcation, se montra compréhensif et plus tard il apporta à la répression de la traite beaucoup d'énergie et de méthode. Schweinfurth nous le signale et lui reconnaît un grand zèle dans cette tâche (*Au cœur de l'Afrique*, vol. II, p. 397). Pourchassés par Baker, les Djellabas (trafiquants d'esclaves) choisirent d'autres routes que le Nil et le commerce d'esclaves se trouva transporté vers l'intérieur et même jusque dans l'Uele, où Gordon et Gessi eurent à les poursuivre. Dès avant sa nomination de gouverneur de l'Equatoria (1865), Baker n'allait pas jusqu'à réclamer, comme les Européens qui l'avaient précédé sur le Haut-Nil Blanc, la liberté entière du commerce. La traite des esclaves, menée de pair avec les opérations commerciales par les Nubiens et surtout les principales maisons de Khartoum, lui inspirait de légitimes appréhensions. Il préférait, disait-il, voir concéder par le Gouvernement égyptien le monopole commercial de la région à une compagnie moyennant certaines conditions et une surveillance particulière. « Les rivalités de caravanes étant anéanties et les transactions se trouvant entre les mains d'une seule compagnie, les nègres, continuait-il, ne pourront plus troquer leur ivoire contre le bétail ; ils seront obligés de recevoir en échange d'autres denrées. Si l'Afrique doit être colonisée, ce sera uniquement par le commerce. Jusqu'à ce que la traite des esclaves soit abolie, il faut renoncer à toutes les théories d'amélioration et de progrès que la philanthropie peut former. »

Mais en 1870, quand Baker devint gouverneur, l'administration du Caire fit une singulière application du système commercial préconisé par celui dont elle venait de faire choix pour organiser la suppression de la traite sur le Haut-Nil. Le vice-roi accordait sur les deux rives du Bahr-el-Djebel le monopole de l'ivoire à une compagnie commerciale, mais nubienne : celle d'Agad. Agad était donc seul autorisé à récolter l'ivoire dans une région de 1,200,000 km2, contre paiement annuel de 3,000 livres. Ainsi Agad fut le premier à entrer en conflit avec S. Baker et entrava son action contre les traitants (plus tard, Gordon fit passer ce monopole au Gouvernement égyptien).

De Gondokoro, qu'il baptisa « Ismaïlia », du nom du vice-roi, Baker fit sa résidence comme capitale de l'Equatoria ; elle devint un véritable camp militaire, d'où les expéditions partaient surtout vers le Sud-Est. L'historique de ces expéditions nous a été donné par Baker lui-même dans l'ouvrage *Ismaïlia* (Londres, Macmillan, 1874). Le *Tour du Monde* de 1875 (1er semestre, pp. 33 à 96) a donné de cet ouvrage une traduction française accompagnée d'illustrations constituant de véritables documents historiques (notamment une vue d'un coin de Redjaf, la table de syénite ou menhir de Redjaf, au pied de la célèbre montagne et face au Nil).

En 1874, Baker fut remplacé par son compatriote Gordon. Sabry prétend que l'expérience Baker avait coûté à l'Egypte un million de livres et n'avait rien fait de positif. Disons cependant qu'elle avait posé les premiers jalons de la civilisation dans ces pays arriérés où d'autres après lui poursuivirent sa tâche. Un détail : Baker introduisit au Soudan, d'après Junker, le procédé de teindre en rouge-brun le damour blanc de Dongola.

En 1874, il rentra en Angleterre avec sa femme, et en 1875 s'installa dans un domaine qu'il acquit dans le Devonshire, à Sandford. Les dernières années de sa vie, il voyagea encore en Egypte, aux Indes, dans les montagnes Rocheuses, au Japon, pour s'y livrer surtout à la chasse, et il publia en 1890 : *Les Bêtes sauvages et leurs mœurs*.

Il mourut le 31 décembre 1893, dans son domaine de Sandford.

11 février 1948.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., O.P., *Souvenirs de l'Uele. Le gouvernement égyptien dans l'Uele (Revue Congo)*. — Stanley, H.-M., *Dans les ténèbres de l'Afrique*, Paris, 1890, t. I, pp. 12, 16, 56, 301, 381, 397; t. II, pp. 290, 291; — *Cinq années au Congo*, p. 565; — *Autobiographie*, 1912, t. II, pp. 111, 309. — Casati, *Dix années en Equatoria*, Paris, 1892, p. 312. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, Namur, 1913. — Boulger, *The Congo State*, Londres, 1898, pp. 5, 6, 80, 94. — *Revue Congo*, 1930, I, 779-781; 1938, I, 362-380; II, 43-46. — Schweinfurth, *Au Cœur de l'Afrique*, t. II, p. 397. — Junker, *Reise in Afrika*. — *Encyclopaedia Britannica*, 1946, Rev. Enc., 1894, p. 171. — *Mouvement géographique*, 1894, 9*a*. — Gessi, *Sept années au Soudan*. — Sabry, *Le Gouvernement égyptien sous Ismail*. — Thomson, *Fondation de l'E.I.C.*, Bruxelles, 1933, pp. 37, 38. — Devroey et Van der Linden, *Le Lac Kivu, Mém. I.R.C.B.*, 1939. — *Larousse du XXe Siècle*.

BALAT (*Georges-Adolphe*) (Namur, 13.10.1853-Bangasso, 15.4.1893). Fils d'Adolphe-Nicolas et de Julie-Ferdinande Richald.

Admis à l'Ecole Militaire le 10 décembre 1870, il était sous-lieutenant à l'Ecole d'Application en décembre 1872 et entrait au régiment du génie le 5 mars 1875. C'est en qualité de capitaine-commandant de la Force publique qu'il partait pour le Congo le 6 avril 1892. Il fut désigné pour l'Ubangi-Bomu. En 1892, nous le trouvons à Bangasso avec le titre de Commandant supérieur du Haut-Ubangi-Bomu. C'était le moment où nos vaillants pionniers entreprenaient vers le Bahr-el-Ghazal les mémorables expéditions de reconnaissance et d'occupation qui leur permirent d'atteindre jusqu'au 8e degré de latitude Nord les régions où les mahdistes répandaient la terreur. Telles les expéditions de La Kéthulle-Donckier de Donceel, Hanolet, Stroobant, Gérard, Walhousen, etc.

Vers le 10 février 1893, Balat, à Bangasso, avait appris par un courrier venant du Nord en même temps que par les rumeurs indigènes, que de La Kéthulle venait, fin janvier, de quitter le poste de Yangou et, se dirigeant vers l'Ouest, avait passé du bassin du Shinko dans celui du Mbali. Balat, qui s'était réservé de commander lui-même une expédition de reconnaissance et d'occupation entre le Haut-Mbali et le Kotto supérieur, avait aussitôt décidé de relancer de La Kéthulle. Il traversa le Mbali, atteignit Gambo, et de là descendit au Sud vers Songo. Songo n'étant qu'à deux étapes de Bakuma au Nord, Balat s'y rendit pour aviser de La Kéthulle de son projet et arrêter la marche de ce dernier. De La Kéthulle voyait ainsi sa mission terminée. Il resta à Songo jusqu'au début d'avril, puis rentra à Rafai, où son adjoint Jacquemain venait d'être nommé, pour le seconder. De son côté, Balat reprenait la route de Bangasso. Le 10 mars, entre Songo et Bangasso, il désignait Buret, alors à Yakoma, pour fonder un poste à Sattet. C'est pendant le voyage de Balat, de Songo à Bangasso, que se produisirent à Yakoma les incidents Liotard. Balat avait donné ordre au Résident d'Yakoma, Mathieu, d'arrêter Liotard ou quiconque de la colonie française tenterait de passer en territoire occupé par les Belges. Après le coup de force manqué de Liotard, Mathieu l'autorisa à rester momentanément à Yakoma, en attendant l'arrivée de Balat, qui devait trancher le différend. Mais Balat arrivait à Bangasso, atteint d'hématurie, le 13 ou 14 avril. Il ne devait donc pas conduire l'expédition qu'il avait projetée. Il mourut le 15 avril. Sa tombe fut creusée au poste, à côté de celle de Ladam. A ses funérailles, assistèrent Liotard, Fresse, son adjoint, et un autre Français, vraisemblablement Pottier, tous trois du poste voisin des Abiras.

A Balat succéda Hanolet en qualité de commandant supérieur du Haut-Ubangi-Bomu.

On doit à la plume de Balat, dans le *Congo illustré* de 1895 (p. 154), un article intitulé : « Les Sakkaras et leur sultan Bangasso ».

21 août 1945.
M. Coosemans.

Lotar, P. L., *La Grande Chronique du Bomu, Mémoires de l'Instit. Royal Col. Belge*, 1940. — *Mouvement géographique*, 1893, p. 63 c. — Chapaux, *Le Congo*, Rosez, Bruxelles, 1894, p. 627. — Janssens et Catteau, *Les Belges au Congo*.

BALL (*Charles-Godard*), Employé (Louisville, Kentucky, Etats-Unis, 31.8.1871-Boma, 14.3.1897). Fils de John et de Sewton Emma.

D'abord employé dans une maison de commerce pendant deux ans, il rêva ensuite d'une vie plus mouvementée et prit du

service à la Société de Géographie américaine. C'est ainsi qu'il effectua une randonnée de deux ans en qualité d'explorateur sur le fleuve Amazone. Engagé le 6 février 1896 comme commis de 2e classe au service de l'Etat Indépendant du Congo, il débarqua en Afrique le 28 du même mois. Désigné d'abord pour les Stanley-Falls et ensuite pour la zone de Niangwe, il fut affecté le 16 janvier 1897 au camp de la Romée, où il était promu commis de 1re classe le 1er mars 1897. Atteint de dysenterie, il mourut à Boma le 14 du même mois.

8 avril 1947.
A. Lacroix.

BANGASSO (le soleil brûlant), Chef sakara (né vers 1850-mort en 1907). Fils de Bali ou Bari (la Gazelle), fils de Gwendi ou Boendi (le Taciturne), fils de Beringa (l'Ivrogne), fils de Dunga (le Querelleur), fils de Gobenge, fils de Pobdi, fils de Bwanda (le Médecin), fils d'Agungu, fils de Pongiet, fils de Bongumu.

Il était installé au confluent Bali-Bomu. Quand, le 31 mai 1890, Vangèle eut installé le poste d'Yakoma (chef de poste de Rechter), il signa avec Bangasso, venu à Yakoma, un traité plaçant le territoire sakara sous le protectorat de l'E.I.C. L'alliance de Bangasso avait pour Vangèle une importance de premier ordre, puisqu'elle lui permettait de faire arborer le drapeau de l'E.I.C. tout au long de la rive Nord du Bomu et dans le bassin du Bali.

En septembre 1890, Bangasso, venu à Yakoma, offrait à Vangèle de le guider jusqu'à son village au Bali. Vangèle accepta. Rentré le 1er octobre, de Bangasso à Banzyville, puis à Yakoma, il apprit par des rumeurs indigènes la présence d'un blanc à Djabir. Retournant chez Bangasso, le 26 novembre, il obtint du chef sakara de se faire conduire avec une escorte vers Djabir. Le 3 décembre, il rencontrait Milz, venu au-devant de lui. La jonction Yakoma-Djabir était faite.

Lorsque, en 1894, Stroobant résidait chez Bangasso, il écrivait : « Chaque fois que Bangasso vient nous visiter au poste, il rappelle l'arrivée de Vangèle et dit : « Avant cela, je ne connaissais pas les blancs. »

Lors de l'évacuation du Bomu, en vertu du traité franco-congolais du 14 août 1894, au moment où Stroobant et Van Calster quittaient Bangasso pour faire place aux Français, le vieux chef sakara leur dit, gardant toujours vivace le souvenir de Vangèle:

« Il y a longtemps, Katshétshé (Vangèle) parti, puis Masharabou (Mathieu). Maintenant, vous partez. Dans peu de jours, Mardulier partira pour Longo. Moi, je reste ici seul avec blancs français. »

17 mars 1947.
M. Coosemans.
P. L. Lotar, O. P.

Lotar, P. L., *Chronique de l'Ubangi, Mém. de l'Inst. Royal Colon. Belge*, 1937, p. 79. — Lotar, P. L., *Idem*, 1940, pp. 9, 10, 53 à 57, 129. — Lotar, P. L., *Chronique de l'Uele, Idem*, 1946, p. 35. — *Mouvement géographique*, 1893, p. 53a; 1895 (art. de La Kéthulle); 1898, p. 28. — *Tribune congolaise*, du 19 septembre 18907.

BANNING (*Emile-Théodore-Joseph-Hubert*), Directeur général au Ministère des Affaires étrangères (Liège, 12.10.1836-Bruxelles, 13.7.1898). Etudes secondaires au collège communal de Saint-Trond de 1848-1855. Etudes supérieures à l'Université de Liège de 1855 à 1860. Lauréat du Concours Universitaire de 1858-1859. Docteur en Philosophie et Lettres (1860).

Issu d'une famille hollandaise, Banning opta, dès sa majorité, pour la patrie belge. Après d'excellentes études moyennes au collège communal de Saint-Trond, il conquit brillamment, à l'Université de Liège, le diplôme de docteur en philosophie et lettres, avec une thèse sur le Sénat romain. Physiquement disgracié, il possédait un cœur fier et une intelligence lucide. Des deuils successifs assombrirent son enfance et son adolescence. A vingt-deux ans, il dut pourvoir à l'entretien de sa famille. Malgré ce surcroît de labeur, il poursuivit son activité scientifique et obtint une bourse de voyage. Il put ainsi suivre, un semestre durant, les cours de l'Université de Berlin. A son retour, il espéra pouvoir entamer les recherches en vue d'une thèse d'agrégation. Mais il fallait vivre avant tout. Il sollicita un emploi à la Bibliothèque Royale. Charles Rogier, qui avait lu le rapport qu'il avait rédigé à son retour d'Allemagne, appuya sa candidature. C'est ainsi que Banning eut l'occasion de perfectionner ses connaissances bibliographiques, dont il tira, plus tard, un si grand profit. Dans ces fonctions, il fut remarqué par Paul Devaux, qui l'engagea comme secrétaire particulier. Son avenir se décida à cette époque. Devaux le présenta à Rogier, qui, en 1863, lui offrit la place d'archiviste-bibliothécaire au Ministère des Affaires étrangères. En trente-cinq années de services, Banning y conquit tous les grades, jusqu'à celui de directeur général. Un Bénédictin eût pâli à la seule vue du labeur

quotidien auquel s'astreignait celui qui fut la cheville ouvrière d'un de nos plus importants départements ministériels. Chargé du service de la bibliothèque et des archives, Banning rédigea quantité de rapports et de mémoires diplomatiques, véritables modèles du genre. Pas une négociation ne fut entamée avec un gouvernement étranger sans qu'il y prêtât le concours de ses merveilleux dons d'historien.

Les questions de politique intérieure suscitèrent toujours son intérêt. Lors de la guerre scolaire, il rédigea, à la demande de Frère-Orban, un rapport sur les relations de la Belgique avec le Vatican. Ce mémoire fut son chef-d'œuvre. Il consacra définitivement sa valeur. Deux ans plus tard, en 1882, il se rallia aux vues du général Brialmont sur les fortifications de la Meuse. Prévoyant le danger allemand, il défendit vigoureusement le principe du service militaire personnel, si cher à Léopold II, mais si âprement combattu par la Droite parlementaire et son chef l'avocat Woeste.

Bien que sollicité par un immense labeur, il a trouvé le temps de méditer sur les grands problèmes politiques, philosophiques et moraux de son époque. A un spiritualisme intense, à des convictions profondément chrétiennes s'alliaient en lui les nobles idées modernes de liberté et de tolérance. Chrétien de foi, Banning fut libéral en politique. Pareille attitude répondait, d'ailleurs, aux principes de base de sa philosophie. « Il est deux hommes dans tout homme, écrivait-il, le mystique et le rationaliste. »

Dès sa plus tendre jeunesse, Emile Banning s'était intéressé aux destinées du vaste et mystérieux continent noir. Les *Voyages de Levaillant dans l'intérieur de l'Afrique* avaient produit sur lui une vive et lumineuse impression. Au collège de Saint-Trond, en 6e année, un magnifique ouvrage était venu récompenser ses beaux résultats : *L'Afrique*, du géographe allemand Karl Ritter. La lecture de ce monument de la science germanique exerça dans l'élaboration de la pensée de Banning une influence décisive.

A l'âge d'homme, Banning revint à son livre lorsqu'il voulut connaître les origines et les effets de la traite des nègres. Sa bonté se révoltait à l'idée que des êtres humains étaient encore, en plein XIXe siècle, voués à l'esclavage. A vingt ans, il avait écrit un long poème intitulé *La Traite*. Evoquant le martyre des populations noires décimées par les chasseurs d'hommes, il lance un appel pathétique à la conscience européenne. Dès qu'il accède à la vie publique, il poursuit, parmi d'autres nobles idéaux, celui de faire triompher la civilisation en Afrique. Un des premiers articles qu'il publie dans l'*Echo du Parlement* est consacré à l'ouvrage de L. Goethe : *Les Esclaves*. A la même époque, il écrit un nouveau poème, dans lequel il demande aux femmes de se faire les apôtres de la croisade du XIXe siècle. Cet idéal purement humanitaire va bientôt s'allier à une pensée plus essentiellement belge, patriotique et nationale : la colonisation. En 1865, Banning, dont l'érudition est connue du duc de Brabant, grâce à Devaux et Van Praet, est chargé d'une étude sur l'île Formose. La même année, commentant l'ouvrage de Van Bruijssel : *Histoire du Commerce et de la Marine en Belgique*, il exhorte ses compatriotes à élargir le champ de leur activité. A intervalles réguliers, il écrit des articles sur les Etats-Unis, le Mexique, la Plata, l'île de Crète. L'idée coloniale est dans l'air, mais le moment n'est pas encore venu de lui donner forme. A la fin de l'année 1867, Banning est présenté au Roi. Les premiers entretiens roulent sur le projet de créer un journal destiné à faire connaître aux Belges les débats des Parlements étrangers. Il semble qu'on soit loin de la colonisation. Non pas. Dans l'*Echo du Parlement* du 7 septembre 1868, Léopold II lit des phrases qui le satisfont fort : « C'est par de vaillants efforts, par de plus lointaines conquêtes que nous devons assurer l'avenir ». L'article est signé E. B. Le Roi sourit. On allait enfin pouvoir faire du bon travail! Depuis une quinzaine d'années, Léopold II avait caressé de nombreux projets d'expansion. Différentes parties du monde avaient successivement retenu son attention : l'Asie Mineure, les îles Fidji et Salomon, l'Amérique, l'île Formose, les Philippines. En 1871, il charge Banning de rédiger une série de mémoires historiques sur les Compagnies des Indes aux XVIe et XVIIe siècles. Il avait projeté la création d'une grande compagnie commerciale qui pourrait jouir de privilèges souverains dans les régions colonisées. Banning montre qu'il faut abandonner cette conception périmée et formule la théorie libre-échangiste appliquée aux relations des pays européens avec leurs colonies.

En 1873-1874, la Chine est l'objet des plans d'expansion léopoldiens. Mais, au début de l'année 1876, Banning écrit trois articles retentissants dans l'*Echo du Parlement*. Il fait connaître au public deux ouvrages allemands : celui du géographe et cartographe Kiepert et celui de l'explorateur Schweinfurth. En des lignes prophétiques, il ébauche la destinée du continent africain : « Le

désert livre ses secrets, le grand mystère de l'Afrique intérieure se révèle de jour en jour...; une génération ne s'éteindra plus que le voile ne soit levé et la lumière faite ». Ces articles constituèrent les linéaments des futures Conférences de Bruxelles et de Berlin.

D'après les Souvenirs de Banning, c'est au cours de l'été de 1876 que « le Roi conçut le dessein de réunir au Palais les principaux voyageurs africains et des géographes notables de l'Europe, en leur associant un certain nombre de compatriotes ». Léopold II choisit Banning en qualité de secrétaire de l'Assemblée. Dans une réunion préparatoire, ce dernier propose, après avoir déterminé les régions inexplorées de l'Afrique, d'inviter les nations européennes à se partager la tâche, à agir « dans la sphère correspondant à leurs intérêts politiques et coloniaux ». Afin de se prêter un appui réciproque, les Etats de l'Europe formeront une Association. La pensée internationale est ainsi combinée avec l'action nationale. Mais les hommes politiques belges de 1876 répugnent à toute entreprise coloniale. Le Roi recommande la prudence à son collaborateur, tout en approuvant ses plans. Il est d'accord avec lui quand il écrit : « Le système européen laissera la Belgique revenir les mains vides d'une entreprise dont elle aura pris l'initiative. Le système national nous fait, au contraire, notre place sur le continent africain ». Banning honnit les préjugés à courte vue : « Les nations sans aspirations élevées et lointaines, les nations qui abdiquent toute ambition sont des nations sans avenir. Un peuple qui s'attache obstinément au sol natal, qui s'effraie du moindre effort extérieur, qui redoute jusqu'à l'ombre d'un conflit n'a pas le cachet des races supérieures ».

La Conférence géographique siégea trois jours, du 12 au 14 septembre. Les procès-verbaux des séances furent rédigés par Banning. C'est au Palais de Bruxelles, le 6 novembre suivant, que fut institué le Comité belge. Afin de tirer l'opinion publique de sa torpeur, l'ex-secrétaire de la Conférence écrivit en moins de six semaines un ouvrage de 150 pages : *L'Afrique et la Conférence Géographique de Bruxelles.*

Banning y révèle les buts humanitaires et scientifiques de l'assemblée de septembre. Il étudie l'Afrique au triple point de vue historique, physique et social. Les explorations du XIXe siècle sont évoquées, celles de Livingstone et de Cameron particulièrement. La traite des nègres, enfin, suscite l'horreur et la pitié de l'auteur. Comment parviendra-t-on à « planter définitivement l'étendard de la civilisation sur le sol de l'Afrique centrale » ? Par la création d'un système de stations permanentes, hospitalières, scientifiques et pacificatrices. Pour réaliser cette tâche grandiose, Banning lance un vibrant appel à la Belgique, qui « se souviendra des fières traditions de son passé..., ne laissera pas s'amoindrir entre ses mains la glorieuse mission que lui destine l'initiative de son Souverain ». Léopold II loua le « beau talent » et le « zèle patriotique » de son collaborateur. A Paris, Ferdinand de Lesseps, à Amsterdam, le président de la Société de Géographie exprimèrent leur admiration au grand fonctionnaire belge.

Le Comité national belge avait reçu ses statuts de Banning. Jusqu'en mai 1877, les autres comités se constituèrent. Sur les conseils de Nachtigal, la pénétration européenne en Afrique centrale fut entamée à la côte orientale, de Zanzibar en direction du lac Tanganika. Le télégramme de Stanley du 17 octobre 1877 annonça la traversée d'Est en Ouest du continent africain. Cette prouesse sans précédent fit réfléchir Banning sur les moyens d'accès au centre de l'Afrique. Dans un rapport remis au Roi en mai 1878, il préconise l'abandon de Zanzibar et la route vers le Tanganika. D'accord avec le baron Greindl, secrétaire du Comité belge, il attire les regards vers le Cameroun et pose les premiers jalons de cette grande conception politique et commerciale que sera l'Etat du Congo. Dès janvier 1878, alors que Stanley débarquant à Marseille est accueilli par les délégués du Roi des Belges, il prévoit l'installation de comptoirs sur les rives du Congo et insiste sur la nécessité de communications entre Boma et le confluent du Kwango. Est-ce une souveraineté mixte qui s'établira en Afrique centrale ou un Etat doté de la neutralité?

Le *Comité d'Etudes du Haut-Congo*, fondé le 25 novembre 1878 à Bruxelles, se donne pour tâche la construction d'un chemin de fer destiné à tourner les cataractes du Bas-Congo. Les conceptions de Banning triomphent. Jusqu'à la fin de l'année 1882, le Comité, qui s'est entendu avec Stanley, multiplie les traités avec les indigènes, réussissant « à fonder le long du fleuve une chaîne ininterrompue de stations hospitalières et civilisatrices et à acquérir, sans abus ni violence, les droits de souveraineté de la plupart des chefs nègres ».

Mais il s'agit d'éloigner tout soupçon des entreprises belges d'Afrique. Banning proclame que le drapeau de l'*Association Internationale* est neutre, que les stations éta-

blies sont une œuvre européenne. Le Comité ne se livre à aucune opération mercantile. « Il ne s'agit pas de faire des conquêtes territoriales au profit d'une nation, ni de lui procurer des avantages commerciaux exclusifs ». Malgré ces assurances, l'œuvre belge en Afrique attira bientôt les convoitises de puissances qui, à tort ou à raison, s'arrogeaient des droits sur le centre du continent noir. Le Portugal et la France, en particulier, suscitèrent au *Comité d'études,* devenu à la fin de 1882 l'*Association Internationale du Congo,* d'énormes difficultés. Mais Banning veille. Il soutient le Roi de ses conseils, l'aide de ses rapports, de son travail diplomatique. Le conflit avec la France, issu des négociations de Savorgnan de Brazza avec un chef Bateke du Pool, s'apaise le 16 octobre 1882 : Paris s'engage à ne pas entraver l'œuvre de l'A.I.C. L'intervention portugaise, elle, faillit anéantir les efforts belges. Aux temps glorieux d'Henri le Navigateur, des caravelles lusitaniennes avaient atteint le Congo et remonté ses rives jusqu'à l'actuelle Matadi. Depuis lors, c'est-à-dire depuis quatre siècles, le Portugal s'était désintéressé des quelques comptoirs qu'il avait fondés à l'embouchure du grand fleuve africain. Banning comprend, néanmoins, que l'affaire est grave et propose à Frère-Orban d'arborer le drapeau belge en Afrique. Le ministre acquiesce, mais Léopold II refuse : il craint des complications internationales. Il préfère s'entendre avec des personnalités anglaises et, grâce à leur entremise, faire renoncer le cabinet britannique à sa politique favorable à Lisbonne. D'autre part, il prie Banning de défendre les droits de l'A.I.C. Un mémoire paru à Paris, au début de 1883, est aussitôt traduit en anglais et distribué aux journaux londoniens par chapitres détachés, aux membres du Parlement et aux Chambres de Commerce. Banning y condamne les prétentions portugaises. Léopold II est très satisfait. Jules Devaux félicite son auteur pour « ce travail d'Hercule ». Le but est atteint : le traité anglo-portugais du 26 février 1884 n'est reconnu ni par la France ni par l'Allemagne. Ainsi, « la question devint européenne, et une entente des puissances parut indispensable pour la régler. Ce fut le salut de l'entreprise belge ». Le 17 avril, Bismarck invite le Cabinet de Paris à se joindre à lui pour aplanir les difficultés par un accord général. A la même époque et à l'insu de Banning, le Roi des Belges offre aux Etats-Unis, en échange de la reconnaissance du pavillon de l'*Association,* la liberté absolue du commerce et de la navigation dans le bassin du Congo. A la France il accorde, pour le même prix, le droit de préemption pour les territoires acquis dans la région susdite. Double et grave faute : tel est le sentiment de Banning à l'annonce de cette nouvelle. Peut-être ne comprit-il pas, comme l'écrit le comte de Lichtervelde, « la combinaison audacieuse et profonde du Roi ». Quoi qu'il en soit, en septembre 1884, l'Allemagne, la France et, officiellement, la Grande-Bretagne « sont d'accord sur le principe de la fondation d'un Etat du Congo occupant le bassin de ce fleuve ». Faisant sienne la thèse américaine, le Gouvernement de Berlin reconnaît, le 8 novembre, la souveraineté de l'*Association.* Huit jours plus tard, les délégués de quatorze Etats se réunissent dans la capitale allemande.

Ce fut en juin 1885 que Banning écrivit la partie de ses *Mémoires* relative à la Conférence de Berlin. Il les revisa et les compléta en 1894. Les documents du « Reichsarchiv » et les « Sanford Papers » corroborent la véracité de son exposé, dont il ne souhaitait pas la publication avant 1895.

Le baron Lambermont, envoyé à Berlin pour collaborer avec l'ambassadeur de Belgique, réclame le concours de Banning, spécialisé dans les questions de régime fluvial. Dans sa serviette, celui-ci emporte les textes complets d'un Acte de navigation du Congo et du Niger. Avant leur départ, les délégués belges doivent surmonter mille obstacles créés par des hommes politiques qui craignent de voir leur pays entraîné dans une aventure coûteuse.

Jusqu'à la fin de décembre 1884, les débats de l'assemblée roulent sur la liberté commerciale, la navigation fluviale et la protection des indigènes. Lambermont et Banning sont la cheville ouvrière de toutes les questions techniques. On leur confie la rédaction de tous les rapports. Ils fixent le sens des clauses des conventions, commentent les textes, résument les discussions. Appelé à décrire l'étendue réelle du bassin du Congo, Banning propose de la prolonger jusqu'au lac Tanganika. Vers le Nord, il cherche, mais en vain, à faire combler une brèche que le Gouvernement français se refuse à constater : la crête de la Bénué, affluent du Bas Niger. Il rédige le projet relatif à la traite et à la protection des indigènes. D'accord avec Lambermont, il est partisan de l'exclusion de tout monopole ou privilège, ainsi que de l'interdiction des droits de sortie et de consommation. Le Roi ne se rallie point à leurs conceptions et, déjà, apparaissent les prodromes de la més-

entente qui séparera, sept années plus tard, Léopold II de son collaborateur. Finalement, « la liberté d'entrée fut garantie, mais avec faculté d'une revision au terme de vingt ans. Les droits de sortie furent admis dans l'intérêt fiscal ». Banning reconnaît que les nécessités financières peuvent imposer la revision du régime de l'entrée, mais ce ne peut être qu'une solution temporaire. La pensée subsiste « de faire de l'Afrique centale un libre champ d'expansion de toutes les initiatives commerciales et agricoles ». La délégation belge propose aussi la restriction immédiate du trafic des munitions de guerre et des spiritueux. Mais trop d'intérêts sont en jeu. Seuls des vœux sont émis.

« Sans le chemin de fer, avait dit Stanley, le Congo ne vaut pas un penny. » Conscient de cette nécessité, Banning, dès octobre 1884, a élaboré un projet d'après lequel la Commission Internationale est chargée de la construction du chemin de fer des Cataractes. A cette Commission, il attribue la souveraineté et l'exterritorialité. Grand mécontentement de Léopold II : « C'est ma ruine que vous stipulez », dit-il à Banning. Le Roi comptait sur l'appui financier d'un banquier berlinois et était persuadé que l'exploitation du chemin de fer serait rapidement productive. Banning tente de le convaincre de son erreur, mais en vain. Son projet, remanié par ordre royal, n'est pas agréé par la Conférence. C'est tout au plus si Banning parvient à faire adopter le principe de l'assimilation au régime fluvial des voies terrestres doublant des sections non navigables. « Les dispositions concernant la Commission Internationale, écrit-il, sont la partie la plus faible de l'œuvre de la Conférence... La plupart des Puissances ont contribué à cet échec; la France et le Portugal en sont responsables au premier chef. »

C'est en dehors de la Conférence que furent poursuivies les négociations purement politiques. Il s'agissait de faire reconnaître l'*Association* par la France. Dans ce but, Banning et Pirmez se rendent à Paris le 30 décembre 1884. Lambermont les y a précédés. Ils rencontrent deux fois Jules Ferry, sans parvenir à une entente. Banning doit repartir pour Berlin, où la Conférence a repris ses travaux. D'importantes questions restent à régler : les occupations, la neutralité et la contexture générale du traité. Lambermont et son collaborateur proposent l'établissement d'un régime de neutralité dans le bassin du Congo : « Les Etats ou colonies qui viendraient à s'y constituer... auraient le *droit* de se déclarer neutres, et... s'ils usaient de cette *faculté*, leur neutralité serait reconnue par les Puissances contractantes. » L'accord se fait le 20 février 1885. Banning rédige aussitôt les clauses de neutralité. Il coordonne ensuite l'ensemble des dispositions adoptées de concert avec Lambermont en vue de la rédaction d'un Acte Général.

A Paris, les négociations ont été poursuivies depuis le départ de Banning. Elles sont ardues. Enfin, grâce à l'intervention du collaborateur de Lambermont, la France reconnaît, le 5 février 1885, la souveraineté de l' *Association*. Avec le Portugal, la situation est plus d'une fois tendue. Un conflit armé menace d'éclater. Lambermont et Banning expriment leurs dernières conditions. Une détente se produit le 15 février et, après tant de labeurs et de peines, l'Acte Général est signé le 26 février. Il consacre le triomphe des principes de Banning : liberté de commerce et de navigation dans le bassin du Congo, exclusion de tout traitement différentiel, assimilation des étrangers aux nationaux sous le rapport civil et commercial, interdiction des droits d'entrée pour vingt ans, condamnation de la traite. Une seule ombre au tableau : l'œuvre africaine n'a pas le caractère international qu'il aurait désiré.

Banning prépara l'exposé des motifs du projet de loi approuvant l'Acte Général et de celui relatif à la reconnaissance de l'Etat Indépendant du Congo, au milieu d'un désintéressement complet de l'opinion publique. Il avait horreur des situations ambiguës. Aussi, à la mi-avril 1885, fit-il paraître dans la *Revue de Belgique* une étude où il préconisait l'union personnelle, défendait la politique coloniale et finissait par un énergique appel au pays. Le Gouvernement fut convaincu et le chargea de préparer la formule de l'union dynastique belgo-congolaise. Discutée au Parlement d'une manière « terne et incolore, sans souffle politique, sans ampleur de vues », elle fut finalement adoptée et parut au *Moniteur* le 2 mai. « Aux manifestations européennes des 23 et 26 février, si solennelles dans leur expression, si imposantes par leur cadre, la Belgique officielle répondait en se dérobant. »

Pendant que les grandes Puissances se partageaient pacifiquement l'Afrique, Banning continuait sa collaboration avec le Roi-Souverain, répondant à toutes les attaques dont il était l'objet. En juin 1888, il publia un ouvrage qui peut être, à juste titre, considéré comme un modèle de mémoire histo-

rique et diplomatique : *Le partage de l'Afrique d'après les transactions internationales les plus récentes*. Ce livre fut salué avec admiration par une partie de la presse belge et étrangère. « Ce fut, a pu écrire M. Vander Smissen, le livre de chevet pour tous ceux qui se sont occupés par la suite de retracer l'histoire de la fondation du Congo. »

L'Acte de Berlin avait émis le vœu de voir combattre l'esclavagisme arabe dans le Centre africain. Cette délicate question fut abordée à la Conférence Africaine de Bruxelles, réunie à l'initiative de l'Angleterre. Elle siégea du 18 novembre 1889 au 2 juillet 1890, sous la présidence du baron Lambermont. L'horizon politique s'était obscurci depuis 1885. Banning espérait néanmoins que les idées morales, « supérieures aux préoccupations du jour comme aux compétitions nationales », domineraient de haut les débats de l'assemblée. Il fut chargé de faire l'historique de la traite pour fournir les matériaux nécessaires aux délibérations de la Conférence. Bien vite, il s'aperçut de la mauvaise volonté de certaines Puissances, la France et le Portugal notamment. Il déplora la lenteur des travaux, qui ne prirent une direction pratique que dans les premiers mois de 1890. Il conçut et rédigea les deux premiers chapitres de l'Acte Général concernant la répression de la traite sur terre. Les débats de 1889 furent décourageants. Les puissances essayaient d'échapper aux charges financières imposées par la lutte contre l'esclavagisme et tentaient, la plupart, d'éluder les dispositions relatives au régime des armes et des munitions. Quel martyre pour l'idéalisme de Banning ! Quelle déception devant tant de préjugés presque mesquins ! Dès 1890, on peut suivre quotidiennement les discussions, grâce au journal de Banning. Chaque jour apporte des difficultés que ce dernier s'efforce d'aplanir en de longues conversations avec les délégués anglais, français ou congolais. Le 10 mai, enfin, le projet relatif aux droits d'entrée dans le bassin du Congo est approuvé par tous les Etats, sauf par les Pays-Bas et les Etats-Unis. Ces derniers contestent la compétence de la Conférence pour proposer des droits d'entrée au Congo et reviser l'Acte de Berlin, tout en avouant qu'ils n'ont pas ratifié celui-ci. Sachant l'impatience du Roi, désireux d'obtenir, dans le plus bref délai, des ressources financières, Banning propose de joindre à l'Acte Général une déclaration accordant les droits d'entrée. Les Puissances qui accepteraient, signeraient immédiatement. On poursuivrait les négociations avec les opposants. Il serait ainsi possible de clôturer la Conférence et de signer l'Acte Général. Toutefois, les droits d'entrée ne pourraient être perçus que lorsque toutes les Puissances auraient donné leur adhésion. Le Roi est mécontent. Il déclare qu'en cas de non-acceptation des droits d'entrée, l'Etat du Congo ne signera pas l'Acte Général. Gros émoi pour Banning, qui se rend chez le Roi le 11 juin et parvient, non sans peine, à établir une entente. Le 18, la disjonction des deux Actes est unanimement admise par la Conférence. La proposition de Banning l'emporte, mais les Pays-Bas, refusant de signer le deuxième protocole, — celui relatif aux droits d'entrée, — s'attirent la colère de Léopold II. « Le Roi, écrit Banning, veut que nous nous croisions les bras et laissions les Puissances se débrouiller. C'est oublier les périls qui peuvent venir en ce cas d'agents impropres à diriger une négociation aussi délicate. » Le Roi refuse tous les plans proposés par les délégués belges et, jusqu'au 2 juillet, l'assemblée de Bruxelles vit dans la fièvre. L'Acte Général est néanmoins signé ce jour, sauf par les Pays-Bas.

Au début de juillet, Banning rédigea l'exposé des motifs de la convention intervenue entre le Roi et Beernaert et prévoyant, après un terme de dix ans, la reprise du Congo par la Belgique, qui prêterait 25 millions à l'Etat africain. Il voit le Roi à Ostende, mais est bientôt rappelé d'urgence à Bruxelles, où de mauvaises nouvelles sont parvenues de Paris. La France agite le droit de préemption, qu'elle ferait valoir au cas où la Belgique ne reprendrait pas le Congo. Un accord provisoire intervient et, à la fin de juillet, le Parlement belge vote la convention de reprise. A Middelkerke, au mois d'août, Banning dissuade le Roi de notifier la convention aux Puissances. A la même époque, il a à faire front à de grosses difficultés avec le Portugal et les Pays-Bas. La question portugaise, soulevée par la création du district du Kwango oriental, ne reçoit point une solution immédiate. En réponse aux attaques violentes de la « Compagnie Africaine de Rotterdam », Banning, en septembre, écrit une brochure intitulée : *La Conférence de Bruxelles et les Pays-Bas, par un ami de la vérité*. Il y rappelle que l'abolition des droits d'entrée prévue en 1885 ne devait avoir qu'une durée limitée. Les événements ont marché plus vite et les Puissances se sont trouvées devant la nécessité de compléter l'œuvre de Berlin. Les droits d'entrée ont été établis pour pouvoir lutter contre la traite. La protestation hol-

landaise ne vient pas du Gouvernement, mais d'une société anonyme. En terminant, Banning adjure les Pays-Bas d'adhérer à l'Acte Général. Au mois d'octobre, il essaie de persuader le Roi de ne pas se montrer indifférent à l'égard de ce protocole et d'agir, non pas, comme le recommande le Souverain, sur les sociétés antiesclavagistes, mais sur les Chambres de Commerce anglaises, beaucoup plus influentes. Montrer le même entêtement que la Hollande serait néfaste à la grande œuvre africaine. Entretemps, Banning a lu à l'Académie une étude sur la Conférence de Bruxelles. « Au moment, conclut-il, où l'Afrique devient un patrimoine européen..., il est juste, il est nécessaire qu'une législation unique, dictée par les plus hautes considérations de justice et de charité, vienne régir ce monde nouveau et en bannir à jamais le fléau d'une servitude héréditaire. »

La Commission du tarif du bassin du Congo allait se réunir sous de défavorables auspices. L'Etat Indépendant venait de publier des décrets instaurant des droits de sortie, des impôts directs et la licence des alcools. La tâche de Banning ne se trouva guère facilitée. Il put néanmoins élaborer un projet de tarif et les bases d'une législation douanière. Pour ne pas donner prise aux attaques hollandaises, il réussit à faire prévaloir un tarif limité dans ses articles et bas dans ses taux. Mais le Roi désire l'étendre et l'élever. A la Commission, réunie le 5 novembre, la France provoque une grave crise, que n'apaisent point les intrigues de la Compagnie de Rotterdam. Cette dernière essayait d'entraîner le commerce anglais dans son sillage. Banning, avec la collaboration de Droogmans, réussit à parer le coup. Il publie un article sensationnel dans le *Times*, sous le pseudonyme de « Spectator ». Le commerce britannique reste étranger à la campagne anticongolaise. Cependant, à Rotterdam, paraît un nouveau pamphlet, auquel Banning réplique en moins de cinq jours dans sa brochure : *L'Etat Indépendant du Congo et la Compagnie de Rotterdam. Réplique d'« Un ami de la vérité » au « Négociant hollandais »*.

La France reste l'écueil le plus sérieux en réclamant la liberté de tarifer dans les limites de 10 %. Elle entrave toutes les négociations. Banning voit le Roi le 20 novembre et lui demande des concessions sur les droits de sortie. Celui-ci refuse catégoriquement. « Laisser périr le Congo et l'Acte Général contre la traite pour quelque cent mille francs de recettes, s'exclame Banning, cela ne se peut pas, cela ne sera pas. » Le 29 novembre, il croit surprendre le fond de la pensée royale et s'en effraie : le Congo aurait été conçu « comme un vaste domaine privé, exploité en régie par des fonctionnaires et agents belges. Les bénéfices de l'opération auraient servi à défrayer l'entreprise : la colonie serait venue après ». Le doute pénètre dans l'esprit de Banning, doute affreux qui va peu à peu l'éloigner de celui à qui il a sacrifié la paix de son existence et les dons d'une splendide intelligence.

Enfin, les Pays-Bas se décident à signer les deux Actes du 2 juillet. 30 décembre 1890 : « La scène... a une portée politique et morale considérable. L'Acte Général et la Déclaration... sont maintenant acquis : il ne reste qu'à achever la négociation avec la France, le Portugal et les Etats-Unis ». Les premiers jours de 1891 apportent de nouveaux déboires du côté de la France, qui n'entend point se laisser lier par un tarif commun et qui, en s'opposant aux décrets de l'Etat Indépendant, s'érige en protectrice des intérêts belges au Congo. Cela, Banning ne peut l'admettre. Si le Roi a commis des fautes, c'est au Gouvernement belge à protéger ses nationaux. Le 10 janvier, au cours d'un dîner chez Beernaert, Banning lui confie que l'œuvre diplomatique tire à sa fin et que son action auprès du Roi est bien près d'être épuisée : « Le rôle du Gouvernement belge commence : c'est à lui qu'il appartiendra de sauvegarder le développement économique du Congo, par l'initiative privée et en protégeant les capitaux belges engagés dans l'entreprise ». La politique du Roi est percée à jour à l'étranger. De tortueuses négociations aboutissent néanmoins à la signature d'un traité de commerce entre le Congo et les Etats-Unis, et, un mois plus tard, à un accord franco-luso-congolais sur le Tarif. Le 20 février, Banning met la dernière main à l'exposé des motifs du projet de loi approuvant l'Acte Général de Bruxelles et la Déclaration sur les droits d'entrée. Le 5 mars, coup de théâtre : le Sénat américain rejette l'Acte Général à une forte majorité. Aussitôt Banning met tout en œuvre pour hâter les ratifications des autres Puissances, afin d'isoler les Etats-Unis. Un article du *Times*, du 20 mars, blâmant violemment l'Etat du Congo, provoque la riposte de Banning, qui, malgré sa rancœur, entend poursuivre la défense de l'œuvre royale en Afrique. Quand un conflit semble apaisé, un autre renaît : avec la France, à propos des occupations de Van Gèle; avec les Pays-Bas, au sujet de l'affaire de la Compagnie de Rotterdam; avec le Portugal,

pour le Lunda; avec l'Angleterre, pour le Bahr-el-Ghazal et le Katanga. A la fin de mai, cependant, la plupart des ratifications ont été acquises, sauf celle de la France. A Paris, l'Acte en lui-même n'est pas l'objet d'attaques, mais on réclame une atténuation du régime fiscal congolais.

En quelques heures, le 8 juin, Banning achève une brochure, qui paraît le 11 à Paris, sous le titre : *L'Acte Général de Bruxelles devant les Chambres françaises*. Tout en admettant les droits d'entrée, y écrit-il, Paris veut se rattraper en faisant annuler ou modifier le décret du 19 février 1891, qui fixait pour dix ans les impôts intérieurs et les droits de sortie dans l'Etat Indépendant du Congo. Cette campagne est l'œuvre de la maison de commerce Daumas et Cie, qui a des intérêts au Congo français. Il ne peut concevoir que les Chambres françaises puissent ajourner ou approuver conditionnellement l'Acte de Bruxelles. Elles feraient donc de la ratification du traité une arme contre l'un des signataires « dans le but de le réduire à sa merci ».

Le 15 juin, au cours d'une réunion tenue chez Lambermont avec les administrateurs du Congo, Banning propose d'entamer avec le Roi l'examen approfondi de la question du commerce de l'Etat Indépendant. Ce projet n'a pas de suite. Le Souverain consent toutefois à réduire les droits de sortie. Aussitôt la Commission parlementaire française adopte le projet de loi de ratification de l'Acte Général, mais la Chambre refuse de le ratifier immédiatement. Pour parer le coup, Banning suggère deux formules. L'une, internationale : le traité garanti par les Puissances ratificatrices suffit pour appliquer l'Acte Général, sauf les droits d'entrée. L'autre, nationale : chaque Puissance africaine appliquera le traité dans sa sphère propre. Il réclame la convocation des délégués des Etats signataires pour le 2 juillet, afin de procéder à l'échange des ratifications au Ministère des Affaires étrangères. Mais « le Roi s'isole et devient de moins en moins accessible à nos conseils. La reprise du Congo par la Belgique apparaît de plus en plus comme une éventualité qui s'impose ».

Le 2 juillet, la France et le Portugal n'ont pas répondu à l'appel. L'atmosphère est peu réconfortante. On décide de proroger le délai de ratification. Le lendemain, le Roi voit Lambermont et Beernaert et leur expose son plan d'une société pour l'exploitation de ce que Banning appelle « le prétendu domaine ». Le grand serviteur de la monarchie supplie Lambermont de ne pas approuver ce projet. Il frémit en songeant que Léopold II est sur le point de se lancer dans « une politique d'aventure et de conquête, entraînant des dépenses excessives et aboutissant à écraser l'initiative privée sous des charges intolérables ». Le major Cambier, rentré d'Afrique, dépeint la situation économique congolaise sous un jour peu favorable. « Les sociétés belges sont en péril... Deux fléaux pèsent sur l'œuvre et la compromettent : la politique financière qui exagère les impôts et la politique d'agrandissement qui exige des dépenses qu'on veut couvrir par le drainage de l'ivoire. » Il est temps, proclame Banning, de renoncer au régime de l'autocratie. Beernaert considère comme impossible, pour lors, la reprise du Congo par la Belgique. Banning lui suggère les réformes à réclamer au Roi : cessation du trafic de l'Etat et de l'octroi des primes, diminution des impôts. Le Souverain, de son côté, serait assez disposé à offrir la reprise de l'Etat Indépendant à la Belgique.

Le 19 août, Banning rencontre Léopold II sur la plage de Middelkerke et le met au courant des négociations avec la France. Une conversation semblable a lieu le 5 septembre. Le Roi s'y montre plus que jamais attaché à des doctrines domaniales, exige une attitude énergique vis-à-vis de la France et parle de reprendre sa liberté, si l'on exige trop de lui. Nouvel entretien le 10 septembre sur l'estran. Léopold II accepte, en principe, le taux de 10 % comme droit de sortie pour l'ivoire et le caoutchouc, et celui de 3 à 4 % pour les autres marchandises, mais il déclare ne pouvoir renoncer à la recette du domaine. Quatre jours plus tard, il remet à Banning une note au sujet du domaine et des achats d'ivoire, ainsi que la réponse du jurisconsulte Bara sur ses droits de propriétaire des terres vagues. Afin de combattre l'ingérence inadmissible de la France dans les affaires de l'Etat Indépendant, Banning accepte de rédiger un mémorandum affirmant les droits du Gouvernement congolais sur le domaine public. Il y interprète l'Acte de Berlin, qui défend de *concéder*, non d'*exercer* un monopole, et repousse l'assertion que l'Etat fait du trafic, « la recette provenant de l'ivoire allant au trésor et faisant office d'impôt ». Ce sont les dernières concessions qu'il fera au Roi, à qui il a soin de faire remarquer que la concurrence de l'Etat décourage le trafic privé et que les agents du Congo, séduits par les primes, auront tendance à développer leur fonction commerciale au détriment

de leur caractère public. Les achats d'ivoire ne violent pas l'Acte de 1885. Soit. Autre chose serait la traite de l'ivoire avec un système de primes aux fonctionnaires de l'Etat. Le 28 octobre, Banning envoie au Roi le projet d'une note pour servir d'instruction à Beyens, ministre de Belgique à Paris. Elle stipule que l'Etat ne fait pas le commerce et que, plutôt que de subir une intervention étrangère, il renoncerait aux droits d'entrée et reviendrait au *statu quo* d'avant la Déclaration du 2 juillet 1890. Le 11 novembre, la France accepte le projet de règlement du Tarif du Congo et renonce à soulever la question du trafic de l'Etat. Mais la police de la traite devient, cette fois, la pierre d'achoppement. On négocie jusqu'à la mi-décembre. Enfin, le 22, la Chambre française ratifie l'Acte de Bruxelles et la Déclaration, sous réserve de quelques articles. C'est à Lisbonne maintenant que des difficultés surgissent. Le Portugal fait connaître qu'il ne pourra pas ratifier l'Acte le 2 janvier, date de l'expiration du délai de prorogation acceptée en juillet 1891. Lambermont et Banning proposent de faire admettre par Lisbonne l'attitude suivante : adopter à bref délai l'Acte Général et continuer la négociation pour le Tarif. Le 2 janvier 1892, dans une atmosphère pleine de gêne et d'humiliation, est signée, au Ministère des Affaires étrangères, le protocole constatant les ratifications autrichienne, russe et turque, ainsi que la ratification partielle de la France. Le Portugal réclame un délai d'un mois. « Le régime nouveau, écrit Banning, doit nécessairement porter un coup redoutable à la traite, transformer l'aspect politique et économique de l'Afrique et ouvrir sur le continent noir une ère nouvelle. » On apprend, le 12 janvier, que le Sénat américain a voté l'Acte de Bruxelles et le traité avec l'Etat Indépendant. Un nouveau délai est accordé à Lisbonne : le 2 avril. Le 7 mars, cependant, Banning peut se réjouir de la ratification portugaise, qui, votée aux Cortès, parvient à Bruxelles le 28. Le Portugal signe le Tarif le 8 avril. Désormais, pour un terme de dix ans, sont réglés, sur des bases communes, les droits d'entrée et de sortie de l'Etat du Congo.

Au cours de toutes ces négociations, compliquées par des rivalités politiques et économiques, Lambermont et Banning durent déployer tous leurs talents diplomatiques. D'après ce dernier, ce furent les exigences du Congo relatives aux droits d'entrée qui paralysèrent les efforts des délégués belges. « Le but humanitaire fut obscurci; le prestige moral était amoindri; la médisance eut son prétexte de dénigrement. L'Etat du Congo, qui avait grandi l'Acte de Berlin compromit l'Acte de Bruxelles. » Banning vit avec amertume les compagnies privées quitter le Congo, cédant à l'ingérence envahissante des agents de l'Etat dans le trafic de l'ivoire et du caoutchouc. Néanmoins, « quelque regrettable, quelque pénible que soit même cette situation après tant d'énergiques efforts et de généreux sacrifices, le 2 avril 1892... restera... une date historique ». Un jour viendra, prochain sans doute, où « le sentiment moral de l'Europe se réveillera... Le siècle futur verra se lever la moisson qui apportera le pain de vie à un continent nouveau ».

C'est par ces mots qu'à Spa, le 16 août 1892, Banning terminait la partie de ses *Mémoires* relatifs à la Conférence de Bruxelles. Huit jours auparavant, dans une note à Beernaert, il préconisait une intervention du Gouvernement belge en vue de la reprise du Congo, ou, tout au moins, de l'organisation d'un contrôle. Le Ministre des Affaires étrangères belge aurait dirigé les affaires extérieures de l'Etat. Celles de l'intérieur auraient été confiées à Camille Janssen, ancien Gouverneur Général du Congo.

Le 4 septembre, Banning écrit à Lambermont : « L'état de guerre persiste entre le Gouvernement du Congo et les compagnies... Tout cela me remplit de tristesse et d'appréhensions. » La « Société anonyme belge pour le Commerce du Haut-Congo » fut choisie comme porte-parole pour protester contre la théorie domaniale de l'Etat. G. Brugmann, président, prononça, le 19 octobre, un discours condamnant la politique gouvernementale congolaise, témoin d'un vieux système colonial monopolisateur. Il critiqua violemment l'extension exagérée donnée par l'Etat à l'expression « terres vacantes ». Alors entre en lice Banning, le cœur plein d'amertume, mais résolu à défendre ses principes envers et contre tous. Il rédige, à la demande de Beernaert, un mémoire étendu intitulé : *La liberté commerciale dans le bassin du Congo d'après l'Acte de Berlin*. Il y précise les bases de la liberté commerciale consacrées en 1885. Il montre que le régime économique instauré par l'Etat Indépendant est en contradiction flagrante avec ses principes, de même qu'avec les droits d'occupation et l'émancipation des indigènes. Il affirme que la prospérité d'un Etat dépend uniquement de la concurrence des commerçants. Le Roi se montra extrêmement irrité du mémoire de Banning. A la réception du jour de l'an, en 1893, il tint son ancien collaborateur visiblement à l'écart.

La disgrâce de Banning fut diversement commentée. D'après Gossart, les deux hommes, partis avec le même idéal, se séparèrent sur le choix des moyens. Leurs caractères, d'ailleurs, différaient foncièrement. Léopold II, rendu optimiste par ses premiers succès, crut pouvoir abuser de sa bonne fortune et gouverner le Congo à sa guise. Banning, de nature plutôt inquiète et pessimiste, appréhendait les obstacles, recommandait la prudence, restait attaché à la doctrine du libéralisme économique. Le comte de Lichtervelde, tout en reconnaissant que « la ligne de conduite suivie par Léopold II n'était pas sans inconvénients ni sans dangers », affirme que cette politique a permis plus tard à la Belgique de recueillir intact l'héritage congolais.

En 1896, Banning taxe encore d'« avortement lamentable » la transformation de l'Etat Indépendant en une vaste affaire commerciale et agressive. Dès 1890, il avait songé à la reprise du Congo par la Belgique. En 1894, « elle était une mesure de salut public »; la convention du 12 mai avec l'Angleterre, l'affaire des contrats North et Browne de Tiège avaient acculé l'Etat Indépendant à une impasse. Deux mois durant, Banning travailla avec acharnement au traité de cession, qui fut signé le 9 janvier 1895. Le comte de Mérode-Westerloo, Ministre des Affaires étrangères, prêta son appui à son directeur général, qui rédigea la plus grande partie de l'exposé des motifs du projet de loi approuvant le traité, déposé à la Chambre le 12 février. Une campagne diffamatoire fut orchestrée par les partis radical et socialiste, auxquels se joignit une fraction des catholiques. A la fin de juin, le gouvernement capitulait, renonçait à la reprise et versait des subsides au Roi. Banning était définitivement vaincu. « Ce m'eût été une satisfaction de finir ma carrière sur ce grand acte, écrit-il, ... il en advint autrement. » Il déplora le manque d'une action décisive de la Couronne, d'une volonté calme, sincère et persévérante au Gouvernement et à la Chambre. « La reprise par la Belgique aurait détendu les rapports avec les Puissances étrangères en y faisant régner le respect des droits et des obligations réciproques; elle aurait ouvert, en y ramenant le bon sens, le contrôle, la publicité, de meilleures perspectives à l'administration intérieure en Afrique. »

La seule joie réservée au grand commis de la monarchie belge fut de recevoir, à la veille de sa mort, la nouvelle de l'achèvement du chemin de fer de Matadi à Léopoldville. Mais Banning expira sans avoir pu espérer une reprise rapide du Congo par la Belgique, sans avoir éprouvé la fierté et la joie de donner son nom — Banningville — à la localité de Bandundu, chef-lieu du district du Kwango.

Décorations de Banning.

Commandeur de l'Ordre de Léopold (Belgique).

Officier de la Légion d'Honneur (France).

Commandeur de l'Ordre de l'Immaculée Conception (Espagne).

Grand-Officier de l'Ordre de Charles III (Espagne).

Grand-Officier de Notre-Dame de Villa Viciosa (Portugal).

Commandeur avec plaque de l'Ordre royal de la Couronne Royale d'Italie (Italie).

Grand-Officier de l'Etoile de Zanzibar (Afrique).

Commandeur de l'Ordre de Sainte-Anne (Russie).

Commandeur avec plaque de l'Ordre de François-Joseph d'Autriche (Autriche).

Commandeur avec plaque de l'Ordre de l'Aigle rouge (Allemagne).

Commandeur avec plaque de l'Ordre de la Couronne Royale de Prusse (Allemagne).

Chevalier de l'Ordre des Saints-Maurice et Lazare (Italie).

13 juillet 1947.
M. Walraet.

Pour la bibliographie du sujet, consulter : Walraet, Marcel, *Emile Banning. Un grand Belge (1836-1898)*, Office de Publicité, Bruxelles, 1945 (*Collection Nationale*, 5e série, n° 58).

BARAS (*Edouard-Alexandre-Joseph*) (Noville-les-Bois, 16.12.1864-Huy, 20.3.1902). Fils d'Alexandre et d'Alexandrine Crespin.

Engagé au 1er régiment de ligne le 11 avril 1881, il quittait l'armée belge le 30 juin 1891 et devenait surveillant à la prison de Saint-Gilles. En septembre, il décidait de partir pour le Congo et quittait Anvers le 25 septembre, en qualité de sergent de la Force publique. Il était désigné pour l'expédition du Haut-Uele et accompagna la colonne jusque dans l'Enclave.

Van Kerckhoven fut tué accidentellement à ses côtés. Adjoint à Henrard, chef de poste de Ndirfi, Baras y tomba malade. Henrard l'envoya, quand il fut rétabli, à Magora, avec un transport, en septembre 1893. Baras fut ensuite, avec Ray, ad-

joint au chef de poste de Mundu, Dautzenberg, le 13 décembre 1893. Avec Gustin et 300 hommes, il rejoignit à Turcoman, en décembre 1893, Wtterwulghe, Ligot, Laplume, partis en avant pour commencer la récolte de sorgho. Pendant leur absence, on sait que les Mundu révoltés avaient ligotté Dautzenberg, espérant pouvoir s'emparer des magasins. En mars 1894, Baras prit part à la défense de Mundu, assiégé par les mahdistes et les indigènes révoltés. Ligot et Baras tentèrent une sortie. Attaqués par les ennemis, près d'un gué, ils durent se défendre énergiquement, mais Ligot fut tué d'une balle lui perforant le poumon. Il tendit la main à Baras en disant : « Adieu, Baras, j'ai mon compte ». En mai 1894, Baras quitta Mundu avec Dautzenberg et De Graeve à destination de Dungu, puis descendit à la côte pour rentrer en Europe. Il repartit le 5 juillet 1895, désigné pour la zone arabe. Il fut adjoint à l'expédition du Haut-Ituri. Après la révolte de l'avant-garde de la colonne Dhanis se rendant au Nil pour y rejoindre Chaltin, Henry organisa à Avakubi une nouvelle colonne, regroupant tous les soldats restés fidèles, afin de tenir tête aux révoltés. Il avait sous ses ordres Derclaye, Baras, Friart, Kimpe, Rewers, Sauvage. Avakubi fut laissé à la garde de Baras, tandis qu'Henry et les autres se portaient vers Mawambi, qu'ils réoccupaient le 20 mai 1897. Les révoltés se retirèrent vers Beni, dégageant ainsi Stanleyville menacée.

Baras revint en Belgique en 1899 et entra comme agent à la Compagnie du Katanga. Il mourut à Huy le 20 mars 1902. Il était décoré de l'Etoile de service à deux raies et de la Médaille d'or de l'Ordre Royal du Lion.

4 novembre 1946.

M. Coosemans.

Lotar, P. L., *Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 146, 164, 169, 170, 171, 181, 182, 183, 198, 249. — *A nos Héros coloniaux morts pour la Civilisation*, p. 169. — Meyers, *Le prix d'un Empire*, Dessart, Bruxelles, 1943, p. 136.

BARGASH *(Saïd)*, Sultan de Zanzibar (Mascate, vers 1840-Zanzibar, 27.3.1888). Il était le quatrième fils de Saïd Seïd, sultan de Mascate.

A la mort de Saïd, en 1856, le sultanat de Mascate fut divisé entre deux de ses fils; la partie africaine, qui comprenait, outre la côte de Zanzibar, les îles Pemba et Mafia et un hinterland indéfini sur le continent et s'étendant, à la côte, entre le cap Delgado et la Somalie, échut à son fils Medjid, à qui succéda, en 1870, Saïd Bargash ou Bargash ibn Saïd.

Saïd Bargash appartenait à une ancienne race du Yémen, race arabe fortement métissée d'éléments noirs d'Afrique, à cause de la pratique de l'esclavage. Saïd fournissait un exemple frappant de cette influence des esclaves noirs sur le type arabe; il avait des dehors affables, des yeux intelligents, un port plein de noblesse, une voix claire, des traits relativement fins. Tous les Belges qui furent en rapport avec lui ont vanté sa courtoisie.

Suivant l'exemple de son prédécesseur Medjid, qui avait doté Zanzibar du premier bateau à vapeur battant pavillon arabe, Saïd Bargash fut grand protecteur du commerce et augmenta la flotte de Zanzibar de quatre navires de guerre et de trois vapeurs de commerce qui faisaient le service vers Bombay, Madagascar, Calcutta. L'ancien serviteur de son prédécesseur, Mohammed, qui avait fait ses études à Paris, était resté au service de Saïd et était devenu, malgré les frasques de sa jeunesse, qui avaient coûté gros à Saïd Medjid, grand amiral des forces navales de Zanzibar.

Bargash était le type de l'Arabe autocrate et du tyran. Les richesses énormes qu'il accumula par le commerce avec l'Orient lui permirent de mener une vie de satrape oriental. Son palais était surnommé « Bet el Ajaïb », c'est-à-dire la « Maison des Merveilles ». Il fit construire un magnifique aqueduc; il fit conduire à Zanzibar, par un système de pipe-lines, de l'eau potable d'une source abondante située au Nord de la ville. En 1880, lors de la visite de Burdo, Cadenhead et Roget au Sultan, le télégraphe était installé reliant Zanzibar à l'Europe par un câble sous-marin.

C'était une singulière physionomie que celle de ce prince, philanthrope malgré lui, grand musulman devant Allah et persécuteur officiel des négriers, auxquels il avait cependant recours pour peupler ses harems. Ce n'est qu'après une longue résistance et sous l'effet de l'éloquence de Sir Bartle Frère, que Saïd consentit à céder aux objurgations de l'Angleterre et, sous la menace des vaisseaux de guerre de l'amiral Cumming, à signer la convention supprimant l'esclavage dans ses Etats. L'Angleterre dut d'ailleurs faire surveiller la côte par des croiseurs, afin d'empêcher les négriers de poursuivre sous main leur honteux trafic.

Bargash avait à sa disposition une armée divisée en trois corps : la garde, la milice et les irréguliers. La garde était composée

d'une poignée de cipayes, soldats venus des rives du golfe Persique. La milice, environ 2.000 hommes, était un ramassis de jeunes nègres engagés volontaires, habillés, chaussés, armés par le Sultan et revêtus d'un uniforme rouge. Leur instruction était confiée à un officier de l'armée anglaise, le lieutenant Matthews; les officiers étaient des noirs. Quant aux irréguliers, au nombre de 15.000 environ, c'étaient de vrais guerriers, braves, tenaces, audacieux, vrais musulmans sur qui le Sultan pouvait compter pour défendre sa couronne et sa vie. C'étaient surtout des Béloutches, au turban lié, aux cheveux rasés sur le devant de la tête, mais flottants sur les épaules. Leurs armes étaient la lance, le sabre, le bouclier indien recouvert d'une plaque de cuivre ou d'une peau d'éléphant ou de rhinocéros. Le harem de Saïd Bargash était rempli de Géorgiennes, de Circassiennes, de Soudaniennes, etc.; il le surveillait farouchement. Une sœur de Saïd, Bibi Salima, parvint cependant à tromper cette surveillance et, séduite par un négociant allemand, Ruter, elle parvint à fuir avec lui. Il l'épousa en Europe, mais mourut peu après; sa femme dut pour vivre donner en Allemagne des leçons d'arabe. A la suite de la fugue de sa sœur, Saïd ordonna à Zanzibar de véritables vêpres siciliennes; heureusement, la diplomatie parvint à le calmer, sans obtenir le pardon de l'ombrageux sultan.

Saïd Bargash tenait beaucoup moins à étendre son influence politique sur le continent africain, hinterland de Zanzibar, qu'à faire prospérer ses entreprises commerciales. Wissmann prétend que n'ayant pas la moindre culture, Saïd n'avait aucune idée des territoires que ses sujets avaient explorés et soumis en son nom. Lorsqu'il interrogea Wissmann sur les régions qu'il avait parcourues, le seul point de vue qui l'intéressât était de savoir s'il y avait là des richesses en or, en argent, en houille. Son unique objectif était de sauvegarder le libre passage de ses sujets à travers ces territoires pour y faire le commerce d'ivoire et d'esclaves.

Quand Saïd se rendit compte que peu à peu tout le Maniéma passait sous l'autorité des Belges, il rappela à Zanzibar Tippo-Tip, autrefois son ennemi, mais à ce moment réconcilié avec lui, pour discuter de ce qu'il y aurait à faire pour garder la région en sa possession. Or, à ce moment, les Allemands prenaient pied peu à peu dans la région orientale de l'Afrique. Le 27 février 1885, l'empereur Guillaume Ier sanctionnait par une charte l'acquisition de ce qu'on appela l'Est Africain Allemand. Le Sultan, qui n'en eut connaissance que le 25 avril, s'insurgea contre les décisions de l'Allemagne, invoquant que ces territoires appartenaient depuis longtemps à ses ancêtres; ce qu'il ne s'avouait pas, c'est que les indigènes le détestaient et que ses postes de surveillance n'étaient en réalité que des oasis dans un pays hostile.

En général, Saïd était bienveillant envers les Européens. En 1877, il offrit à Sir Mackinnon, l'homme de la Compagnie à Charte: British India Steam Navigation Company, de prendre à bail pour 70 ans une partie de ses territoires continentaux, y compris les droits de souveraineté. Mais Mackinnon, qui à ce moment ne recevait pas d'avis favorable de son Gouvernement, ne put accepter. Ce n'est qu'en 1884 que l'opinion anglaise s'y intéressa et que Johnston obtint des concessions au Kilimandjaro en même temps que les Allemands, et que la Grande-Bretagne demanda des concessions dans l'hinterland de Mombasa. En 1887, le projet d'occuper le territoire de Zanzibar revint à la surface et en mai Bargash garantissait à une association formée par Mackinnon la concession de l'administration de son territoire non inclus en sphère germanique d'opération.

Une colonie européenne importante vivait à Zanzibar : le consul anglais Kirk représentait l'Angleterre, le Français Greffhule défendait les intérêts commerciaux français. Toutes les expéditions belges et autres qui abordèrent le continent africain par Zanzibar furent bien accueillies par Saïd Bargash. Stanley nous dit que le Sultan le fournit abondamment de vivres : viande fraîche, poulets, oies, canards et même une demi-douzaine de bœufs. L'expédition Roget, — Burdo, — Cadenhead fut aussi bien reçue; les honneurs militaires lui furent rendus aux sons de la *Brabançonne*.

Bargash mourut à Zanzibar le 27 mars 1888. Une longue maladie et aussi ses dépossessions successives par les étrangers assombrirent beaucoup ses dernières années. Son successeur fut son frère Khalifa.

3 février 1948.
M. Coosemans.

Brode, H., *Tippoo Tip*, Londres, 1907, pp. 95, 134, 149, 152, 157, 170, 214, 251. — *Mouvement géographique*, 1888, 340.— Stanley, *Dans les ténèbres de l'Afrique*, t. I, pp. pp. 66 et autres. — Becker, J., *La vie en Afrique*, Lebègue, Bruxelles, 1887, t. I, p. 30; t. II, pp. 417, 476. — F. Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, Namur, 1913. — Thomson, *Fondation de l'E.I.C.*, Bruxelles, 1933, p. 59. — Boulger, D., *The Congo State*, London, 1898, p. 20. — Burdo, *Les Belges en Afrique centrale*, vol. I, chap. 8 et 9. — *Encyclopaedia Britannica*, 1946, t. XIII, p. 343b; t. XXIII, p. 935c.

BASTIN (*Paul-François-Joseph*), Ingénieur (Marcinelle, 1.10.1839-Banana, 14.4.1891).

Ingénieur de premier ordre, actif, expérimenté, Paul Bastin était, à sa demande, envoyé en Afrique par Albert Thys, pour la construction du chemin de fer de Matadi au Pool, dès octobre 1890, et mis à la disposition du directeur Hector Charmanne. Il prit la direction de la deuxième brigade d'études, qui était chargée d'éliminer la boucle contournant le massif de Bangu, suivant un tracé primitivement établi par Ernest Cambier. Cette deuxième brigade partit du lieu dit « Le Monolithe », sur la Bembisi, au km. 68, pour se diriger vers l'Est et remonter la vallée du Kwilu, afin de rejoindre ainsi le tracé primitif près de Kimpese, au km. 166. Cette variante allait raccourcir le trajet de 25 km. environ. L'équipe de Bastin exécuta un travail remarquable dans des conditions très pénibles et pourtant avança à une allure record. Malheureusement, au mois d'avril 1891, Bastin, terrassé par la maladie (fièvre bilieuse hématurique), dut se faire transporter d'urgence à Banana, où il succomba le 14 avril, à l'âge de 52 ans. A ce moment, son premier adjoint, épuisé et malade, dut regagner l'Europe. Privée de ses deux chefs, la seconde brigade fut alors jointe à la première, que commandait l'ingénieur Bergier.

10 décembre 1947.
M. Coosemans.

R. Cornet, *La Bataille du Rail*, Bruxelles, Cuypers, 1947, pp. 184-185-207. — Janssens et Cateaux, *Les Belges en Afrique. — A nos Héros col.*, p. 253. — *Mouvement géogr.*, 1891, p. 45.

BAUW (DE) *(Oscar)* (?-1857-8.6.1922).

Grand travailleur, il contribua largement à la revue « La Chronique », dont il fut, durant de longues années, le chroniqueur militaire.

Admis comme membre effectif de la Chambre de Commerce de Bruxelles en 1902, Oscar de Bauw fut simultanément membre de la Section Coloniale pour favoriser l'expansion industrielle et commerciale belge à l'étranger, membre de la Section des travaux et Services publics, membre de la Section de Droit commercial et délégué des Chambres syndicales, sections et associations affiliées, de cette même Chambre.

Il se fit toutefois spécialement remarquer par son expérience en matière coloniale et fit une belle carrière dans ce domaine au sein de la Chambre de Commerce. Il fut en effet nommé secrétaire-bibliothécaire en 1903, secrétaire en 1910 et finalement délégué de la section coloniale. Il collabora pour une grande part au « Bulletin » de la Chambre de Commerce, en assumant la charge de la rubrique coloniale.

Oscar de Bauw ne borna cependant pas ses activités à ce rôle purement documentaire, mais s'intéressa vivement aux affaires coloniales, dont le but était le développement de la jeune colonie. Il devint de cette manière administrateur de différentes sociétés coloniales, parmi lesquelles nous notons la Société de l'Est du Kwango, puis la Compagnie du Kasaï.

Il est décédé à Ixelles, à l'âge de 65 ans, des suites d'une hémorragie cérébrale.

5 décembre 1947.
P. Van den Abeele.

BECK *(Henri)*, Missionnaire (Courtrai, 1.3.1874-Las Palmas, 30.12.1897).

Le 7 août 1897 franchissait la passerelle de l'*Albertville*, à Matadi, le plus jeune des missionnaires de la Compagnie de Jésus de l'époque, le Père Henri Beck. Doué d'un naturel sympathique, jovial, il venait aider ses confrères dans l'apostolat. Malheureusement, une laryngite qu'il traînait depuis son enfance s'était subitement aggravée pendant la traversée maritime. Aussi son Supérieur, qui le destinait au poste de Kimwenza, le retint-il par prudence à Kisantu. N'étant pas encore prêtre, le Père reçut la charge de l'infirmerie. Il soigna les ulcères, cautérisa les sarnes comme il l'avait appris au cours de son stage à la clinique de Louvain. Bientôt la connaissance de la langue indigène lui valut d'ajouter à ses occupations celle des cours de religion aux écoliers. Si les négrillons espéraient plus d'indulgence d'un Père frais émoulu d'Europe, ignorant leurs pratiques païennes et plus encore les petits tours que savent jouer les élèves de toutes les latitudes, le ton vivant du professeur, ses reparties de bon aloi ne laissaient de tenir éveillés les écoliers qu'un climat excessif invite volontiers à clore les paupières ou à serrer les poings. Le Père réussissait magnifiquement. Sa bonté accueillante lui attacha encore les Blancs de passage à la mission. Mais le succès n'apporte pas la santé. Le médecin diagnostique une bronchite chronique et impose le repos. Nul n'ignore le sacrifice que représentent l'immobilité ou la réclusion pour un nouvel arrivé. Il faut refouler le désir de se montrer à la hauteur de ses devanciers, autant que refréner une curiosité instinctive devant un peuple neuf, se contenter d'en-

voyer à ses amis des lettres banales où perce l'incapacité, au lieu de bulletins de victoire. Malgré le repos, l'affection persiste et, finalement, le retour au pays natal s'impose. Le Père redescend la ligne de chemin de fer et, le 23 novembre, s'embarque à bord du *Coomassie*. C'était trop pour notre malade. Débarqué à Las Palmas, pour éviter un retour au pays pendant les froids hivernaux, il se sent ravagé par son mal. Le 30 décembre 1897, il remettait sa belle âme à Dieu.

5 novembre 1947.
J. Charles, S.J.

Précis Historiques, 1897, p. 433, 1898, pp. 60, 73. — Père Paul Peeters, *Henri Beck*, Bruges, Desclée, 1898. — *Litterae Ann. Prov. Belg.*, s ./., 1897-1898, pp. 96-97. — Janssens et Cateaux, *Les Missionnaires belges au Congo*, pp. 318-319.

BECKER (*Jérôme*) (Calmpthout, 21.8.1850-Anvers, 30.3.1912). Fils de Guillaume-Joseph et d'Anne-Marie Anthonissen. Lieutenant au 5e régiment d'artillerie, détaché à l'Institut cartographique militaire (26 avril 1880).

C'était l'époque des premières expéditions en Afrique organisées par l'Association Internationale Africaine, avec base de départ à Zanzibar, sur la côte orientale d'Afrique.

Jérôme Becker participa à deux de ces expéditions. Il fit un troisième séjour en Afrique pour le compte de l'Etat Indépendant du Congo, en débarquant cette fois sur la côte occidentale.

Son premier départ a lieu le 4 juin 1880. Il fera en Afrique un séjour de près de trois années, fécond en incidents et en résultats. C'est ce séjour qu'il a dépeint dans son livre : *La Vie en Afrique*.

L'expédition était placée sous les ordres de Ramaeckers et comptait deux autres membres, De Leu et De Meuse. Ils débarquèrent à Zanzibar le 30 juin. L'expédition était à Tabora le 17 septembre et y demeura jusqu'au 2 novembre. De Leu, cependant, ne put continuer. Il était malade et mourut peu après. Le 4 décembre, Becker et ses compagnons arrivaient à Karema, sur la côte orientale du lac Tanganika. Ce poste avait été fondé par Cambier, qui en remit le commandement à Ramaeckers le 10 décembre 1880, avant de prendre la route du retour à la côte. Becker participa activement au développement et à l'embellissement de Karema jusqu'à son départ pour Tabora, où il devait relever le Dr Van den Heuvel, en août 1881.

C'est à cette époque que Becker entra en relation avec Mirambo, le puissant potentat africain, le « Bonaparte noir », comme on l'appelle parfois. Mirambo était l'ennemi irréductible des Arabes. Il fut en bon termes avec les Européens des diverses expéditions.

Becker venait d'apprendre par Ramaeckers que la situation à Karema était fort tendue par suite de l'attitude menaçante des vassaux de Mirambo, qui s'imaginaient que celui-ci, après sa victoire sur Simba, allait déclarer la guerre aux Européens du Tanganika. Becker se rendit chez Mirambo, qui le reçut fort courtoisement, et obtint de lui l'assurance qu'il ne méditait aucune attaque contre Karema, mais encore qu'il rappelât à plus de discrétion ses vassaux trop zélés. En outre il obtint que Mirambo renouvelât pour son compte la concession de Karema et donnât aussi aux occupants du poste de Karema suzeraineté sur les environs.

C'est à cette époque qu'il entra en relation avec Tipo-Tipo, qui se trouvait à Tabora entre deux voyages du et vers le Maniema, d'où il venait de ramener une grande caravane d'ivoire. Tipo-Tipo l'invita à venir chez lui et lui aurait même promis une concession au Maniema.

Durant son séjour à Tabora, Becker s'occupa d'établir des relations commerciales et autres avec les Arabes, à consolider l'influence des Européens pour faciliter le passage des caravanes. C'est de ces contacts avec les Arabes que datent vraisemblablement ses sentiments non déguisés en leur faveur. Il a toujours défendu l'élément arabe et conseillé des alliances avec eux. Selon lui, l'infiltration arabe au Maniema fut toute pacifique et l'assimilation de la population fut réalisée tout naturellement (lettre adressée à la *Gazette*, cit. *Chapaux*, p. 839). Hodister était d'ailleurs du même avis.

Becker fut, semble-t-il, le principal instigateur de la violente compagne de presse qui se déclencha après le massacre de la Mission Hodister. On avait rejeté la faute de ce massacre sur le Capitaine Jacques, qui avait attaqué les Arabes à Mtoa et qu'on accusait à tort de prélever des droits de passage sur les caravanes arabes.

Becker considère l'esclavage africain un peu comme la « familia » romaine. Il estime que cette institution s'adapte parfaitement au caractère du nègre. L'état d'esclavage assure la sécurité, tandis que l'homme libre est sujet aux corvées, aux exactions de toutes sortes de ses chefs; il est l'éternelle victime des guerres entre tribus. L'escla-

vage est pour lui une sorte de délivrance qu'il accueille avec plaisir. L'esclave africain est beaucoup plus heureux que l'homme libre.

A cette époque de réactions internationales contre l'esclavagisme, il fallait une grande indépendance d'esprit pour publier pareille opinion (*La Vie en Afrique*).

Nous lui laissons la responsabilité de cette thèse.

Les négociations de Becker avec Mirambo purent donc assurer la paix au poste de Karema. Malheureusement, Ramaeckers, gravement malade depuis quelque temps, mourait le 25 février. Dès qu'il apprit cette nouvelle, Becker décida de se rendre à Karema pour en prendre le commandement. Il quitte Tabora le 20 mars, après avoir chargé les Pères Blancs de l'entretien du poste, et il arriva le 24 avril à Karema.

Son premier soin fut d'élever un mausolée à la mémoire de Ramaeckers. Il dut ensuite reprendre en main le personnel de la station, dont la discipline s'était fort relâchée après la mort de Ramaeckers.

Il s'attela bientôt à la tâche de développer les installations créées par Ramaeckers. Il s'y dépensa sans compter, et lorsque Storms vint le relever à la fin de l'année, il pouvait être fier des résultats acquis. Il avait achevé notamment la construction d'un boma de 250 mètres de long, creusé un puits, doté la station d'une barque à voile, créé à l'aide de populations, venues volontairement à sa demande, des Marungu, un noyau de colons indigènes.

Storms arriva à Karema le 27 septembre 1882. Il devait reprendre l'expédition Popelin-Roger et créer une station sur la rive opposée du lac Tanganika. Becker, estimant avoir achevé sa mission, se disposait à rentrer, mais, sur les instances de Storms, il se décida à prolonger son séjour à Karema. C'est vers cette époque que se place un incident, sans grande importance d'ailleurs, mais qui lui permit de faire avec à propos la démonstration pour les indigènes des environs, de la détermination des Belges installés en Afrique, de ne tolérer aucune incartade.

A la suite d'une querelle entre Askaris du poste et indigènes, au cours de laquelle des Askaris avaient été blessés et dépouillés de leurs armes, Becker, en présence du refus de Yassagula, sultan de Karema, de réparer le préjudice causé, attaqua le village et, avec ses soixante soldats, mit en fuite les indigènes au nombre de plus de 500.

Yassagula avait également pris la fuite, mais un mois plus tard il venait faire sa soumission.

Le 16 novembre, Becker quitta Karema et arriva à Zanzibar le 7 février 1883. Il s'embarqua à bord du *Malacca* le 24 mars suivant et arriva en Belgique le 21 mai.

Le 19 octobre de la même année il repartait, comme chef de la 5e expédition, composée de Durutte, Dhanis, Dubois et Malleur, ancien sous-officier aux tirailleurs sénégalais. Le but de cette expédition était de relier les stations du Tanganika à celles du Congo, mission que Popelin avait déjà tenté d'accomplir. Becker devait, lui, tenter de pousser jusqu'à Nyangwe, mais l'expédition échoua par suite de multiples difficultés, notamment le recrutement des porteurs et l'hostilité du sultan de Zanzibar, que la récente reconnaissance de l'Etat Indépendant du Congo indisposait à l'égard des Belges.

Becker, gravement malade, dut rentrer et remit le commandement de l'expédition à Durutte, le 15 mai 1885.

Son troisième départ vers le Congo eut lieu le 17 septembre 1888. Il partait cette fois pour l'Etat Indépendant, en qualité de commissaire de district, chargé de fonder un camp sur l'Aruwimi, avec Roger comme adjoint. Il arriva à Banane le 20 octobre 1888 et passa quelque temps dans le Bas-Congo avant de s'embarquer pour les Falls, où il devait établir et entretenir des relations avec les Arabes et notamment avec Tipo-Tipo, qu'il connaissait pour l'avoir rencontré à Tabora quelques années auparavant.

Il arriva le 16 février aux Falls, dont Tippo-Tip était sur le point de remettre la direction à son neveu Rachid.

Becker avait été choisi pour cette mission à cause de sa sympathie pour l'élément arabe, mais à ce moment la politique de l'Etat Indépendant prit une autre direction. La tactique de l'infiltration allait faire place à une politique de force, et Becker resta fidèle à ses sympathies pro-arabes.

Il tomba en disgrâce et donna sa démission. Il semble bien qu'il avait depuis quelque temps déjà l'intention d'abandonner le service administratif pour se consacrer à des explorations géographiques pour son propre compte.

Quoi qu'il en soit, après avoir donné sa démission, il se dirigea avec les Arabes vers Djabir. Il explora l'Itimbiri ou Rubi et remonta vers le Nord de l'Uele par la Likati, se rendit à Djabir, revint à Bumba.

Il rentra en Europe le 27 juin 1890.

Il vécut en Belgique une vie fort simple et sans grandes relations. Un seul incident

est à noter au cours de cette période, incident rapporté par la *Tribune congolaise*, à laquelle il avait collaboré. Ayant été accusé publiquement d'avoir commis des malversations pendant son séjour en Afrique, Becker ne se contenta pas d'assigner l'individu — un officier retraité — en justice, mais il demanda lui-même l'ouverture d'une poursuite à sa charge. Le Conseil de guerre l'acquitta à l'unanimité et, le jugement rendu, tous les officiers qui le composaient vinrent lui serrer la main. L'accusateur de Becker fut, de son côté, condamné à neuf mois de prison. Celui-ci l'avait même accusé d'avoir voulu tuer son chef Ramaeckers à Karema, accusation qu'il put très facilement réduire à néant, grâce à une lettre écrite par Ramaeckers six semaines après la soi-disant tentative de meurtre.

Puis Becker quitta l'armée et il alla à Madagascar et à Saint-Domingue, mais il ne se remit jamais complètement des émotions de son procès.

Capitaine d'artillerie en retraite, il fut nommé, en 1902, inspecteur des explosifs à Lillo.

Le 30 mars 1912 il mourut d'une hémorragie cérébrale, à la suite d'une chute qu'il fit en traversant la place Saint-Jean à Anvers.

Il eut des funérailles très simples et fut inhumé au cimetière de Kiel, où le Conseil communal d'Anvers lui éleva un modeste monument funéraire.

Becker était décoré de l'Etoile de service et de l'Ordre musulman du Medjidié.

Il est l'auteur de *La Vie en Afrique ou Trois ans dans l'Afrique centrale*, en deux volumes, publié par J. Lebègue et Cie, Paris-Bruxelles, 1887.

12 juin 1947.
E. Dessy.

Chapaux, *Le Congo, Rozez*, Bruxelles, 1894, pp. 26-29, 49-50, 176, 185, 211, 213, 214, 288, 839, 843. — Lotar, P. L., *La Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Institut Royal Colonial Belge*, 1946. — Banning, E., *Mémoires politiques et diplomatiques*, Bruxelles, 1927, pp. 155, 291. — *Bull. Soc. Royale de Géogr. d'Anvers*, 1907-1908, pp. 522, 535. — Delcommune, *Vingt années de vie africaine*, Larcier, Bruxelles, 1922, T. I, pp. 137, 138. — Stanley, *Dans les ténèbres de l'Afrique*, Paris, 1896, t. II, p. 428. — Moulaert, *Campagne du Tanganika*, Bruxelles, 1934, p. 151. — Verhoeven, *Jacques de Dixmude*, Bruxelles, 1929, p. 48. — Defester, *Les pionniers belges au Congo*, Duculot, Tamines, 1927, pp. 25, 104. — Daye, P., *Léopold II*, Paris, 1934, p. 299. — *A nos Héros coloniaux*, pp. 44, 50-52, 124, 207. — *Bull. Soc. Royale Belge de Géogr.*, 1880, p. 326; 1887, p. 81; 1880, pp. 619, 713; 1881, p. 106, — Thomson, *Fondation de l'E. I. C.*, p. 59. — Boulger, *The Congo State*, Londres, 1898, pp. 24-25. — *Bull. Soc. Géogr. d'Anvers*, 1880-1881, p. 446. — *Mouvement géogr.*, 1912, p. 240. — Périer, G. D., *Petite Histoire des lettres conf. de Belg.*, Bruxelles, 1942, pp. 21, 30. — *Tribune congolaise* des 6 avril 1912; 29 juin 1912; 26 février 1914; 15 janvier 1903. — Becker, *La Vie en Afrique*, Bruxelles, Lebègue, 1887. — Masoin, *Hist. de l'E. I. C.*, Namur, 1913. — Dupont, *Lettres sur le Congo*, Paris, 1889, p. 529. — *Mouvement antiesclav.*, avril 1890, p. 144. — *Bibliogr. privée de Dejonghe. Bull. Vét. Col.*, numéro spécial février 1947, p. 33.

BEERNAERT (*Auguste*), Ministre d'Etat depuis le 26 mars 1894, Premier Ministre 1884-1894, Président de la Chambre des Représentants 1895-1900 (Ostende, 26.7.1829-Lucerne, 6.10.1912).

C'est à Namur que Beernaert acheva ses études moyennes privées, et il conquit brillamment, à l'Université de Louvain, son doctorat en droit. Il obtint ensuite, par la voie du concours, une bourse de voyage qui lui permit de visiter les Universités de Paris, de Berlin et de Heidelberg, pour compléter le bagage de ses connaissances personnelles.

Dès son retour en Belgique, il s'inscrivit au barreau de Bruxelles et fit son stage sous les auspices de M. Hubert Dolez, qui a rempli les fonctions de Président de la Chambre des Représentants. Dès 1895, il est nommé avocat à la Cour de Cassation.

Beernaert avait largement dépassé la quarantaine quand il entra dans la vie politique. Mais il y entra par la grande porte. Sur les instances de Jules Malou, Premier Ministre, il accepta de se charger du portefeuille des Travaux publics le 23 octobre 1873. Quelques mois plus tard, il fut élu comme membre de la Chambre des Représentants pour l'arrondissement de Thielt. Ce mandat lui fut renouvelé sans interruption jusqu'à la fin de ses jours.

Comme Ministre des Travaux publics, il eut l'occasion de faire valoir ses talents auprès du Roi bâtisseur, si attentif à l'urbanisme et aux travaux d'embellissement de la Capitale. Il ne resta pas étranger à l'exécution des grands projets coloniaux de Léopold II. En novembre 1876, Beernaert devint membre du Comité belge de l'Association Internationale Africaine, et deux ans plus tard, il fut nommé Vice-Président de cet organisme, avec MM. Dolez et le baron d'Anethan. Mais ses biographes se montrent très avares de renseignements sur cette première collaboration à l'entreprise africaine de Léopold II, dont il comprit cependant toute la grandeur dès le début.

En 1878, Beernaert entra dans l'opposition, à la suite des élections générales qui ramenèrent le parti libéral au pouvoir jus-

qu'en 1884. En cette année, J. Malou, chef de la droite, revint à la tête du gouvernement. Il offrit à Beernaert le portefeuille de l'Agriculture, Industrie et Travaux publics.

Mais bientôt, le 21 octobre 1884, le Roi ayant réclamé leurs portefeuilles à Victor Jacobs et à Charles Woeste, J. Malou se solidarisa avec ses collègues démissionnaires. C'est alors que Léopold II fit appel à Beernaert pour constituer le nouveau gouvernement. Le Premier Ministre commença par remettre à M. de Moreau d'Andoy le portefeuille de l'Agriculture, Industrie et Travaux publics, pour prendre lui-même la charge de Ministre des Finances. Cette fonction devait lui permettre d'exercer un contrôle efficace sur toute l'activité de l'administration. Elle lui permit aussi de rendre les services les plus précieux au Souverain de l'Etat Indépendant au milieu des difficultés financières que celui-ci eut à vaincre.

Beernaert conserva la présidence du gouvernement pendant dix ans, de 1884 à 1894, grâce surtout à cette modération étonnante qu'il avait annoncée dans son grand discours de Marche et qui reflétait admirablement la tendance naturelle de son caractère.

C'est au cours de cette décade que la collaboration de Beernaert à l'œuvre grandiose du Roi fut le plus intense et le plus décisive. Son grand mérite fut d'apprécier avec bon sens les idées du Souverain, dont l'esprit toujours en éveil engendrait sans cesse de nouveaux projets. Il fut aussi de lui exposer son sentiment avec une rare indépendance et une franchise complète, et même d'oser s'opposer à ce qu'il désapprouvait avec une ténacité égale à celle de son Royal interlocuteur. Il faut lire la correspondance entre Léopold II et Beernaert pendant cette période et qui a été publiée avec des commentaires autorisés par le professeur Van der Smissen, pour apprécier les grands mérites que Beernaert s'est assurés au point de vue de l'organisation et du développement de la Colonie du Congo belge.

Le meilleur témoignage qu'on puisse rendre du caractère, du dévouement et du talent de Beernaert en ces circonstances, est certainement celui du Roi lui-même, dans sa lettre du 2 décembre 1894 : « La vérité, c'est que, si le Congo existe, c'est grâce à vous !... ».

Au moment où Beernaert constituait son Gouvernement, toutes les préoccupations du Roi étaient dirigées vers la préparation de la Conférence de Berlin. La Belgique y serait représentée par Lambermont et Banning.

Beernaert n'hésita pas à donner à ces hauts fonctionnaires du Ministère des Affaires étrangères des instructions précises et formelles pour qu'ils défendent les intérêts de l'Association Internationale du Congo et qu'au besoin ils les couvrent du pavillon belge.

Le 23 février 1885, la Belgique reconnaît l'Association Internationale comme un Etat Souverain. Mais pour devenir le Souverain de ce nouvel Etat, Léopold II a besoin de l'autorisation des Chambres. Le Roi écrit à Beernaert pour qu'il obtienne des Chambres cette autorisation, et lui demande d'insister sur le fait que le nouvel Etat disposerait des ressources nécessaires.

Beernaert plaida avec éloquence la cause du Roi : « Ce serait, dit-il, une faute nationale et une faute internationale que de répondre à la demande du Roi par un refus. Ce serait méconnaître la bienveillante sympathie que les Grandes Puissances ont exprimée envers notre Pays. Ce serait déterminer l'abandon d'une œuvre que tout le monde proclame grande, généreuse et hardie. Ce serait se mettre en contradiction avec le sentiment du Pays. Ce serait encourager le sentiment de timidité prudente et mesquine avec lequel il faut rompre, si nous voulons nous faire dans le monde la place à laquelle nous pouvons aspirer. »

L'autorisation pour S. M. le Roi d'être le chef de l'Etat fondé en Afrique par l'Association Internationale du Congo fut votée à l'unanimité par la Chambre le 28 avril 1885, et le surlendemain par le Sénat.

Sans doute, l'union du nouvel Etat et de la Belgique ne devrait être qu'une union personnelle. Le nouvel Etat devait et pouvait se suffire à lui-même. Il en était ainsi en droit, et c'était de nature à apaiser les appréhensions des timorés. Mais Beernaert n'était pas de ces timorés. Il avait, lui, une conviction profonde et une espérance inébranlable dans le succès de la grande entreprise. Aussi sa collaboration ne tiendra-t-elle souvent pas compte de l'union exclusivement personnelle entre la Belgique et le Congo. Le Ministère belge des Affaires étrangères, celui des Finances et d'autres interviendront à maintes reprises pour soutenir et appuyer les projets du Souverain de l'Etat Indépendant du Congo.

Léopold II avait organisé une administration spéciale pour le Congo. Mais cela ne l'empêchait pas, quand naissaient des difficultés d'ordre financier ou d'ordre international avec le Portugal, la France, l'Angleterre ou l'Allemagne, de s'adresser direc-

tement à Beernaert. Le Premier Ministre de Belgique fut en fait le principal conseiller du Souverain pour les affaires congolaises.

C'est lui qui examine les projets de lettres annonçant à tous les Gouvernements l'accession de Léopold II à la souveraineté de l'Etat Indépendant du Congo.

Dès 1887, les difficultés financières se multiplièrent. En quatre ans, de 1883 à 1886, Léopold II avait prélevé sur sa fortune personnelle près de 10 millions. Il sentait vivement le besoin de faire appel à l'épargne publique.

Il conçut d'abord le projet d'organiser une grande loterie en France au bénéfice du Congo. Cet espoir s'évanouit bientôt, malgré les multiples interventions du Ministre de Belgique à Paris. Beernaert n'y était d'ailleurs pas favorable. Dans une note manuscrite, il n'hésita pas à rappeler au Roi que la législation belge interdit les loteries et que l'émission de billets de loterie constitue un délit.

Le Souverain songea alors à un emprunt à lots. Le plan primitif qu'il soumit à Beernaert soulevait des objections. Beernaert eut le courage de les formuler. Mais, convaincu qu'il fallait à tout prix procurer des ressources à l'œuvre royale, il mit les fonctionnaires de la rue Bréderode en contact avec ceux du Ministère des Finances, et, lorsque tout fut au point, il demanda au Parlement l'autorisation d'émettre en Belgique un emprunt de 150 millions.

Il trouva des paroles éloquentes pour défendre le projet. « C'est au loin », dit-il, « qu'il faut regarder, au loin qu'il faut rechercher des débouchés nouveaux. Eh bien, à ce point de vue, les vastes contrées de l'Afrique centrale, hier encore inconnues, aujourd'hui ouvertes à la civilisation, peuvent nous être bien utiles. Non seulement il y a là de nombreuses populations, dont les besoins se développent déjà et qui donneront à notre industrie une clientèle nouvelle, mais, d'autre part, l'Afrique produit et peut produire en quantités énormes des matières premières d'une grande importance commerciale. »

Cet appel fut écouté et l'emprunt fut autorisé. Mais son placement fut un lamentable échec. Le public n'avait pas confiance.

Tous les efforts faits en sens divers pour remonter le courant restèrent vains. Et quand enfin, grâce aux démarches de Beernaert, on put former un syndicat d'émission, la souscription fut largement couverte. Mais il ne s'agissait que d'une tranche infime au cours de 83 %. Quinze jours plus tard, le cours se mit à fléchir.

La seconde émission de l'Emprunt à primes connut un insuccès plus grand encore que la première. Au moment où l'on émettait les nouveaux titres à 84, les anciens tombaient au-dessous de ce chiffre. C'est alors que Beernaert offrit à Léopold II toute sa fortune personnelle pour lui permettre de racheter sur le marché les anciens titres. Dans une lettre à Lambermont, le Souverain appelle cela : « la patriotique folie de Beernaert ».

Pour bien comprendre la portée de cet incident, il faut lire cette note manuscrite du Roi, qui se trouve dans les archives de l'Institut :

« Il a été dit tantôt par M. Beernaert, Ministre des Finances, au Roi, que toute amélioration de l'emprunt du Congo qui serait, en vertu de l'initiative parlementaire, proposée aux Chambres, aurait l'appui du Ministre des Finances. Le Roi n'a pas caché que sans un emprunt de nature à être pris par le public, il lui paraissait impossible de faire vivre l'Etat du Congo. La dépêche de l'Etat du Congo de 1887, qui a été communiquée aux Chambres, établit la nécessité de l'emprunt pour assurer le maintien de l'Etat.

» Si le Roi, ses dettes actuelles payées, devait faire encore autant afin de soutenir l'Etat du Congo, M. Beernaert appuiera les efforts du Roi pour parer à la situation.

» La Caisse d'Epargne prêtera, à la requête de la liste civile, jusqu'à concurrence de 4 millions à 4 millions et demi, à 3½ %, pour être affectés au Congo... »

La détresse financière du Roi devait être extrême, pour que sur cette note, datée du 30 avril 1889, il ajoutât *in fine* : « Cette note a été lue au Ministre des Finances. Palais, Bruxelles, samedi 4 mai ».

Léopold II avait compté sur le rendement de cet emprunt pour la construction du chemin de fer Matadi-Stanley-Pool. Il dut évidemment renoncer à cet espoir. Le placement avait été trop difficile et incomplet.

La ligne du chemin de fer dut donc être concédée à une société commerciale, et les 10 millions nécessaires pour compléter le capital de la société purent être souscrits par l'Etat belge en vertu d'une loi belge que Beernaert présenta au Parlement.

Devant l'opposition de Janson, le Premier Ministre éleva le débat à son véritable niveau : « Dois-je montrer encore notre pays peuplé, riche, prospère, ayant atteint dans tous les ordres d'idées tout ce que peut donner une civilisation raffinée, et rappeler les devoirs qu'impose une situation de ce

genre envers les derniers venus dans la famille des Nations? » Cet appel au devoir de la solidarité humaine en 1889 ne fut pas fait en vain. Le projet de loi fut voté à la Chambre par 88 voix et 6 abstentions et au Sénat par 48 voix et une abstention.

Le Roi félicita Beernaert du grand succès qu'il avait remporté.

Mais les difficultés financières ne firent que s'aggraver. Léopold II avait espéré que la Conférence de Bruxelles, réunie pour étudier la répression de la traite des esclaves, permettrait d'établir des droits d'entrée et de sortie et procurerait ainsi au jeune Etat des ressources normales et régulières. Cet espoir aussi fut déçu. Au lieu de procurer au Souverain de l'Etat Indépendant des ressources indispensables, la Conférence lui imposait des charges nouvelles.

Dans cette conjoncture, Beernaert n'hésita plus. Le 7 juillet 1890, il présenta au Parlement une lettre du Roi avec le testament royal et un projet de loi approuvant le prêt de 25 millions de la Belgique au Congo. La convention prévoyait que 5 millions seraient versés aussitôt après l'approbation; ensuite 2 millions seraient versés annuellement pendant dix ans. Ces sommes ne porteraient pas d'intérêts, et, six mois après l'expiration des dix ans, l'Etat belge pourrait s'annexer l'Etat Indépendant du Congo, à charge de reprendre les obligations de celui-ci envers les tiers, le Roi refusant toute indemnité.

Le 25 juillet 1890, ce projet fut adopté.

A ce moment, Beernaert a dû ressentir la satisfaction de constater que sa voix avait eu du retentissement dans le pays. Il avait tour à tour fait appel au sentiment de la solidarité humaine et de l'intérêt national. Maintenant, les Belges ne pourront plus se retrancher derrière l'union personnelle pour marchander leur aide directe. Ils savent que le Congo Indépendant c'est dorénavant un peu leur Congo, le Congo belge en puissance. Beernaert avait manœuvré avec prudence et adresse. Sa politique triomphait.

Mais déjà de nouveaux projets hantent le cerveau du Roi. Il faudra détruire une fois pour toutes la puissance arrogante des Arabes. Il faudra organiser des expéditions militaires qui porteront de plus en plus loin vers le Nord, vers l'Est et vers le Sud les frontières de l'Etat. Ces projets, personne aujourd'hui n'en oserait contester l'utilité au point de vue de la stabilisation du jeune Etat. Mais ils créèrent de nouveaux besoins financiers, de nouvelles difficultés auxquelles il faudrait faire face. Ils firent naître aussi à certains moments des appréhensions sérieuses chez Beernaert, qui avait le sens de la mesure et l'horreur de toute mégalomanie.

Léopold II se rendit compte que le subside d'un million versé par lui-même, ajouté à l'avance de deux millions par le Trésor belge, ne pouvait suffire pour couvrir toutes les dépenses du budget. Il fallait demander un million et demi aux recettes d'Afrique.

Il commence par frapper d'impôts assez lourds les sociétés commerciales. Beernaert voit le danger et n'hésite pas à mettre le Souverain en garde. Il lui conseille d'ajourner certaines dépenses moins urgentes plutôt que de gêner le commerce. Le Roi n'accepte pas le conseil de la sagesse. Il ne faut pas se borner aux résultats acquis, ni vivre sans plus. Une telle politique pourrait compromettre l'existence même de l'Etat. La nécessité le pousse à diriger ses efforts vers toutes les frontières à la fois et à prendre possession de toutes ses provinces les plus éloignées.

Mais déjà des reproches violents sont formulés et accumulés contre l'administration de l'Etat Indépendant. On l'accuse de ruiner le commerce, de vouloir constituer un monopole, de faire le commerce tantôt indirectement par des sociétés interposées, tantôt par lui-même directement, et de porter ainsi atteinte à la concurrence privée, au mépris des promesses qu'il avait faites lorsqu'il appelait les capitaux au Congo.

Des campagnes sont montées. Des pamphlets sont lancés dans le public, accusant nos officiers d'exploiter les noirs et de tuer le commerce.

Ces campagnes trouvent des échos jusque dans le Parlement. Le 18 juin 1891, Beernaert est interpellé. Il oublie pour un instant la sévérité des conseils qu'il a donnés au Roi en privé, pour ne songer qu'à défendre l'honneur du Roi qu'on attaque en public.

Il rappelle qu'en 1890, l'année où on l'accuse d'avoir acheté quelques milliers de kilos d'ivoire aux indigènes, Léopold II a versé de ses deniers personnels deux millions pour équilibrer le budget colonial. Il exprime l'espoir que les Belges qui font œuvre de héros sous le soleil d'Afrique seront consolés par l'admiration et la sympathie de leurs compatriotes.

Les éléments de ce discours lui avaient évidemment été fournis par l'administration de la Colonie. Mais d'autres sons de cloche finissent par parvenir à ses oreilles. Il reçoit des visites, des lettres, des rapports, et l'homme d'Etat s'inquiète.

Il a le courage de montrer au Souverain toute la gravité de sa responsabilité. Voici

quelques extraits du canevas de son entretien avec le Roi les 21 et 22 juillet 1891, reproduit par le professeur Van der Smissen : « Cela est très grave. Etrangers partis. Si les Belges partent, que restera-t-il? Plus de capital. Que fera le Roi seul? Et que dira le pays ?... Et puis l'exode nègre. Ferments de révolte... Presse des hommes en bas. Presse de l'ivoire en haut. Et l'ivoire se cache. Tout cela se sait, mais on le dit tout bas. Journaux simplement de mauvaise humeur. Mais cela va se dire tout haut à la Chambre. Et que répondre? C'est la personnalité du Roi qui est en cause. L'Afrique, qui l'a fait grand, peut le perdre. Je tiens la situation comme si grave que je vais assembler le Conseil. Mais avant tout j'ai voulu savoir du Roi ce qu'il compte faire. Si les sociétés tombent, le Congo tombe... A mon avis, il faut que les sociétés se sentent soutenues et qu'elles le soient... Et pour cela, il faut :

« *a*) Renoncer au commerce, sauf l'in-» dispensable;

» *b*) renoncer aux primes;

» *c*) interdire la violence;

» *d*) réduire provisoirement les grandes » expéditions et

» *e*) surveiller davantage. »

Nous ignorons quelle fut la réaction immédiate du Roi devant ce langage sévère. Mais ce que nous savons c'est que deux mois plus tard, Léopold II prit le décret néfaste du 21 septembre 1891, mettant à la disposition exclusive de l'Etat les fruits domaniaux, notamment le caoutchouc et l'ivoire, dans les districts de l'Aruwimi-Uele et de l'Ubangi.

Ce décret est à l'origine de nombreux et graves abus.

Beernaert a beau répéter les conseils et les avertissements. Le Roi s'obstine dans ses idées : il a le droit de récolter les fruits du domaine; ce n'est pas faire du commerce; il est nécessaire d'occuper toutes les provinces; les progrès de la civilisation doivent se payer, et il faut trouver les moyens de les payer.

Et Beernaert de répondre que tout cela est vrai en théorie, mais qu'en tout il faut observer la mesure, qu'il faut distinguer entre l'usage et l'abus et qu'il faut supprimer le régime qui provoque les abus.

Tout ce qu'il put obtenir par cette insistance, c'est une limitation du domaine que pouvait exploiter l'Etat Indépendant du Congo, le reste des terres vagues du territoire étant abandonné aux particuliers.

Mais ces conseils et ces observations sont réservés au Roi seul. Quand les protestations se produisent au grand jour et quand le Roi est l'objet d'attaques au Parlement, Beernaert se souvient qu'il est le Ministre du Roi; il oublie toutes les divergences de vues et ne pense plus qu'à le couvrir au risque de s'attirer les colères et les calomnies de l'adversaire.

Au débat qui eut lieu à la Chambre le 14 mai 1892, le Premier Ministre exalta en termes éloquents la campagne arabe, la découverte du Katanga, dont il laissa entrevoir le grand avenir, les expéditions de Van Gèle, Van Kerckhoven et Ponthier : « Ces succès, continua-t-il, qui ont passé ici trop inaperçus, ont coûté cher. Le Roi a fait personnellement les sacrifices nécessaires, et, si les expéditions ont rapporté quelques tonnes d'ivoire, ce n'est là qu'une légère atténuation des dépenses qu'elles ont occasionnées. » Et il justifie ensuite les achats de produits faits par l'Etat, et même les tributs en nature quand ils ne sont pas exagérés. Il a soin d'ajouter qu'il y a eu quelques difficultés avec les compagnies, que ces difficultés ont été aplanies par l'esprit de conciliation de l'Etat, que la crise par laquelle le commerce colonial passe n'est qu'une crise de croissance par laquelle l'Etat lui-même a passé.

Langage d'homme d'Etat, mais qui n'empêchera pas Beernaert de continuer à jouer auprès du Roi son rôle de conseiller vigilant et à certains moments sévère.

La dernière fois qu'il eut comme Ministre à défendre en public l'Etat Indépendant du Congo, ce fut au moment de la revision constitutionnelle. Certains députés anticoloniaux avaient imaginé de faire la proposition de soumettre l'acquisition d'une colonie par la Belgique à deux votes successifs des Chambres et à un referendum. Le Gouvernement répliqua en faisant voter simplement un texte disant qu'en Belgique les colonies sont régies par des lois particulières. Ce fut un beau succès : 115 voix contre 1 et 6 abstentions.

Nous ne nous attarderons pas à raconter les scènes pathétiques qui se déroulèrent au cours de la séance du Conseil des Ministres du 24 mai 1894, où Léopold II alla jusqu'à supplier Beernaert pour l'amener à revenir sur sa démission. Le Professeur Van der Smissen a reproduit le procès-verbal authentique dressé de cette séance par de Burlet.

Voici en quels termes Beernaert crut devoir expliquer son attitude : « Je sors de chez Votre Majesté, profondément bouleversé et troublé, au delà de tout ce que je pourrais dire, des sentiments qu'Elle a bien voulu me marquer. Que le Roi me permette

de répéter que s'il ne s'agissait pour moi que d'un amoindrissement personnel, je m'y résoudrais pour satisfaire Ses désirs, mais j'ai la conviction que je n'aurais plus aucune autorité à mettre à Son service, soit au Parlement, soit dans le pays. Il faut compter d'ailleurs avec le sentiment hostile exprimé par le vote des Sections et qu'aucun acte postérieur n'a ni expliqué ni adouci.

L'arrêté d'acceptation de la démission du Gouvernement fut signé le 26 mars 1894 et, le surlendemain, Beernaert fut élevé au rang de Ministre d'Etat. Le Roi voulut lui donner une marque d'estime plus particulière. Contrairement aux usages reçus en Belgique, Léopold II alla faire visite à M. et Mme Beernaert pour leur dire à nouveau ses regrets.

Beernaert reprit alors sa place au barreau de Bruxelles et à la Chambre des Représentants, en attendant qu'il prît, en 1895, la succession de Th. de Lantsheere comme Président de cette Chambre.

Sa collaboration à l'œuvre coloniale n'a pas souffert de ces événements. Le 30 novembre 1894, nous le trouvons au Théâtre communal de Bruxelles en sa qualité de Président de la Société belge d'Etudes Coloniales, recevant et glorifiant devant un public d'élite le baron Dhanis, le vainqueur des Arabes. Ce fut pour lui l'occasion de résumer à larges traits la grande œuvre accomplie par les Belges au Congo. Il le fit dans un magnifique discours, qui lui valut une belle lettre de félicitations du Roi : « Comme vous avez bien dit, écrit Léopold II, qu'il faut aux nations un idéal, donc une politique pour pouvoir vivre ! Tous les mots, toutes les pensées de votre éloquent discours méritent d'être applaudis comme ils l'ont été. Selon votre bien aimable habitude, vous avez été trop élogieux pour moi. La vérité, c'est que, si le Congo existe, c'est grâce à vous. »

Dans sa réponse au Roi, datée également du 2 décembre 1894, Beernaert n'a pas cru devoir s'abstenir de lui rappeler que le Congo a des détracteurs acharnés. Il lui signale qu'il en est parmi eux qui répandent des bruits incroyables, celui, par exemple, de la prochaine aliénation d'une grande partie du territoire au profit d'une compagnie anglaise.

Allusion évidente au prêt de Brown de Tiège. Ce prêt avait été consenti en 1892. En cas de non-paiement à l'échéance du 1er juillet 1895, le prêteur deviendrait propriétaire d'un territoire de 16 millions d'hectares. Et en 1894 le Roi songeait à céder encore 17 millions d'hectares de terres vacantes à la Société Générale de Culture, tout récemment fondée sous la présidence du colonel anglais North, pour obtenir le prêt d'une somme de 6.650.000 francs. Cette fois, l'autorisation fut demandée au Gouvernement belge, représenté à ce moment par le Cabinet de Burlet, qui le refusa.

C'est dans cette pénible conjoncture que fut déposé, puis brusquement retiré, le premier projet de reprise du Congo par la Belgique en 1895.

A la Commission des XXI, Beernaert appuya la proposition de Th. de Lantsheere d'avancer, à titre de prêt et tous droits réservés, à l'Etat Indépendant du Congo, la somme de 6.850.000 francs. Il fallait à tout prix sauver la situation.

De son côté, le Premier Ministre de Burlet expliqua, le 28 juin 1895, devant la Chambre, que la dette de Brown de Tiège avait été contractée pour parer au péril arabe et pour sauvegarder le gage même de la Belgique.

La haute charge de la présidence de la Chambre qu'il assuma de 1895 à 1900 n'empêcha pas Beernaert de s'intéresser encore à la marche des affaires coloniales. Mais sa collaboration se fit plus intermittente, moins intime et efficace, quoique encore cordiale, au fur et à mesure que ses appréhensions devenaient plus fortes. Il fut tenu régulièrement au courant des incidents aux frontières Nord, dans le Bahr-el-Chazal et dans les territoires à bail, et des difficultés qui en résulteraient avec l'Angleterre.

Lorsqu'il se trouva déchargé de la présidence de la Chambre, son intérêt pour la colonie s'accentua, mais prit une direction nettement différente, qui devait le mettre en conflit avec le Roi.

A peine rentré de Berlin, où le Roi l'avait envoyé en mission spéciale pour rechercher un arrangement dans la question de la frontière du Kivu, mission qui fut d'ailleurs assez ingrate, Beernaert usa de son initiative parlementaire et déposa une proposition de loi qui tendait à la reprise du Congo par la Belgique. La proposition était contresignée par Léon de Lantsheere, Verhaeghe, Delbeke et Heynen, personnalités importantes de la Droite.

Il n'ignorait pas que cette proposition déplaisait au Roi. Celui-ci, habitué à diriger en maître absolu les affaires du Congo, n'avait certes pas varié dans son dessein de faire la Belgique seule bénéficiaire de son œuvre. Mais il était peu désireux de hâter l'heure de la reprise et cherchait plutôt à la reculer.

Beernaert, de son côté, avait acquis la conviction intime que les critiques accumu-

lées contre ce qu'on appelait couramment le « régime léopoldien », tant en Belgique qu'à l'étranger, risqueraient de faire perdre à la Belgique les fruits de la grande entreprise royale. Ce danger il voulait y parer et le seul moyen efficace c'était l'annexion immédiate du Congo.

La riposte du Roi fut rapide et cruelle. A la deuxième séance de la Commission spéciale, chargée d'examiner la proposition de loi, M. Woeste demanda la parole. Il tira de sa poche une lettre personnelle de Léopold II et en donna lecture sans aucun commentaire. Il y était dit : « L'Etat Indépendant du Congo proteste avec indignation contre l'esprit et les sentiments que révèlent les projets de questions formulées par M. Beernaert et qui sont autant de marques de méfiance et autant de tentatives de calomnies. »

Cette lecture fut suivie d'un lourd silence, que Beernaert rompit pour dire simplement : « Je retire ma proposition ».

Ce fut pour l'ancien Premier Ministre un coup dont la dureté était encore aggravée par le choix que le Roi avait fait de son correspondant.

Cependant, les critiques contre les abus du système, loin de se calmer, devinrent plus violentes. En Angleterre, l'offensive de la *Congo Reform Association*, conduite par Morel et Casement, mêlant à des doléances philanthropiques des calculs d'un tout autre ordre, ameutait l'opinion publique. Cette campagne trouva des échos dans la presse belge et même au Parlement, où les interpellations de M. Lorand et de M. Vandervelde mettaient en péril le Gouvernement.

En 1904, le Roi se décida enfin à constituer lui-même une Commission d'enquête, composée de magistrats belges et étrangers, chargée d'étudier sur place la pertinence des accusations lancées contre la politique de l'Etat Indépendant du Congo. La Commission déposa son rapport en 1905. Celui-ci ramena à leurs justes proportions des diatribes où le parti pris et l'exagération se confondirent souvent avec la vérité. D'une façon générale, cependant, ses conclusions étaient sévères et confirmaient les inquiétudes qui avaient inspiré l'initiative de Beernaert en 1900. Elles relevaient tous les inconvénients de l'impôt en travail et du recrutement forcé des travailleurs. Elles retenaient les obstacles mis à la liberté du commerce. Le régime foncier et l'administration de la justice n'échappaient pas à la critique.

Le 2 mars 1906, Beernaert prit une nouvelle initiative. Il fit voter à la Chambre unanime un ordre du jour qui, après avoir rendu hommage à tous ceux qui s'étaient dévoués à la civilisation du Congo, décidait de mettre au programme de ses travaux un projet de loi relatif au gouvernement des possessions coloniales de la Belgique.

La question de la reprise du Congo était désormais posée.

Ce ne fut cependant que le 3 décembre 1907 que le Parlement fut définitivement saisi du transfert à la Belgique de l'Etat Indépendant du Congo.

A la séance de la Commission des XVII, le 24 décembre 1907, Beernaert posa au Gouvernement un certain nombre de questions, qu'il introduisit par une sorte de profession de foi coloniale : « On sait que mes sympathies sont acquises depuis longtemps à l'adoption par la Belgique d'une politique coloniale et que naguère j'ai proposé moi-même la reprise du Congo aux conditions conventionnelles établies, mais je ne saurais adhérer au traité tel qu'il est soumis à l'examen de la Commission et aux conditions très différentes qui en résulteraient.

» C'est d'abord parce que je tiens que le régime actuel de l'exploitation doit être modifié et que le traité engage son maintien, même pour l'avenir, avec la consécration de la Belgique.

» En effet, le budget ne se présente en équilibre que grâce aux recettes que fait l'Etat du chef de l'exploitation du domaine (16 millions environ) et de son portefeuille (6 millions environ).

» Et il n'y a balance entre l'actif et le passif de l'Etat qu'en donnant aux valeurs du dit portefeuille une évaluation qui dépasse de très loin ce qu'elles coûtent et qui ne pourrait s'expliquer que par le maintien des pratiques actuelles.

» Ce motif à lui seul me paraît rendre impossible l'approbation du traité, mais on sait que d'ailleurs la Chambre a été presque unanime à réprouver l'institution de la Fondation de la Couronne, dont on voudrait aujourd'hui assurer la pérennité, et le pays ne comprendrait pas que l'existence de cette fondation permît on ne sait quelles dépenses somptuaires en Belgique ou même en Afrique, alors que le budget de la Colonie lui-même serait en déficit. ».

Moins d'un mois après qu'il eut déposé sur le bureau de la Chambre le traité de reprise, le Premier Ministre, J. de Trooz, mourut le 31 décembre 1907. M. Fr. Schollaert lui succéda le 9 janvier 1908 et réussit à force d'adresse et de ténacité à obtenir de Léopold II la suppression de la Fondation de la Couronne.

Les discussions sur le traité de reprise et sur la loi coloniale, dans lesquelles se distingua particulièrement le Ministre de la Justice, Jules Renkin, qui devait plus tard devenir le premier Ministre des colonies, mirent encore en vive lumière les craintes qu'inspirèrent à Beernaert les conceptions du Roi, dont personne ne pouvait contester la grandeur et le patriotisme, mais qui tendaient à soustraire à l'administration belge de riches territoires de la colonie pour les attribuer à la Fondation de la Couronne, transformée elle-même en une Fondation de Niederfullbach, dont la nullité juridique fut dans la suite reconnue par les tribunaux belges.

Le traité de reprise fut enfin ratifié par la loi du 18 octobre 1908, et le 15 novembre de la même année l'union personnelle du Congo et de la Belgique fit place à l'annexion du Congo par la Belgique.

Après la mort de Léopold II, survenue le 17 décembre 1909, le jeune roi Albert trouva encore en Beernaert un conseiller et un appui fidèle. L'activité du vieil homme d'Etat demeurait pour tous un sujet d'émerveillement.

Elle se fixa de plus en plus sur les questions internationales, auxquelles, comme juriste, il s'intéressait depuis de nombreuses années. Il s'attacha à promouvoir l'unification du droit en matière maritime et en matière de lettre de change. Il avait présidé plusieurs conférences de l'Union parlementaire, et, lorsqu'en 1899 le Conseil interparlementaire fut créé, il fut appelé à le présider. C'est ainsi que depuis lors, et jusqu'à sa mort, il dirigea les travaux du Comité exécutif et du bureau.

La persévérance qu'il avait mise à défendre l'arbitrage obligatoire, la limitation des armements et l'interdiction de lancer des projectiles et des explosifs du haut des ballons lui valent en 1909 le Prix Nobel. C'est encore le même thème préféré des petits et moyens Etats, la prohibition de la guerre des airs, qu'il se proposait de défendre à la Conférence que l'Union interparlementaire organisa à Genève en 1912. Mais l'état précaire de sa santé ne lui permit pas d'assister au succès de sa proposition, qui fut adoptée à la grande majorité des voix.

Il avait dû interrompre son séjour à Genève et avait gagné Stresa pour y prendre du repos. Après quelques semaines, il reprit le chemin du retour en Belgique. Mais, son état s'étant aggravé soudain, il dut s'arrêter à Lucerne.

Voici comment un de ses biographes a raconté sa mort : « Un prélat italien de ses amis est de passage en cette ville et se rend à son chevet. Beernaert le reconnaît et le remercie, et comme il sent sa fin prochaine, il lui dit : « J'ai besoin de me pré » parer au grand voyage, mais il me faudra » bien quelques heures, vous comprenez, » après une vie aussi longue. Il est dix » heures. Revenez donc tantôt à trois heu- » res ». Le prêtre se rendait compte qu'à trois heures il serait sans doute trop tard, et il ne fit qu'une courte absence :

» — Monsieur Beernaert, il est trois heures.

» — Il est trois heures? Je suis prêt, dit Beernaert, et il se confessa. »

Il ne tarda pas à entrer dans le coma et le lendemain, 6 octobre 1912, il rendait l'âme.

Ainsi mourut à quatre-vingt-trois ans, sur la route du retour au pays natal, après une brillante victoire remportée au service de la paix internationale, un grand homme d'Etat, une des belles figures de notre histoire nationale. C'est, après Léopold II, à Auguste Beernaert que la Belgique doit son Congo.

19 février 1947.

Ed. De Jonghe.

Carton de Wiart Chev. Edm., *Auguste Beernaert. Sa vie et son œuvre*, Gand, 1910. — Carton de Wiart, Comte H., *Notice sur Auguste Beernaert, Annuaire de l'Académie Royale de Belgique*, 1939, pp. 293-355. — Carton de Wiart, Comte H., *Beernaert et son temps*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1945. — Gillion, A., *Eloge de Beernaert. Discours de rentrée à la Conférence du jeune barreau de Charleroi*, Bruxelles, 1934 — Lyon-Caen, Ch., *Notice sur la vie et les travaux d'Auguste Beernaert, Membre associé de l'Institut*, Paris, 1928. — Mélot, Aug. *Beernaert et le Congo* (1884-1894), *Revue Générale*, 1932, pp. 147-167. — Thomson, R. St., *Fondation de l'Etat Indépendant du Congo*, Bruxelles, 1935. — Van der Smissen, Ed., *Léopold II et Beernaert, d'après leur correspondance*, Bruxelles, 1919, 2 vol.

BEHAEGHE (*Aimé*), Lieutenant Aviateur (Cachtem, 17.11.1890-Niemba, 3.12.1916).

Engagé comme volontaire de guerre à l'aviation militaire le 29 octobre 1914, il fut nommé successivement caporal, sergent, 1er sergent et adjudant dans cette arme, et détaché au service de la Colonie le 12 décembre 1915, comme sous-lieutenant auxiliaire.

Il fut désigné pour faire partie de l'escadrille d'avions du commandant de Bueger, envoyée au Tanganika.

Embarqué le 7 janvier 1916 à Falmouth, il arriva à Matadi le 3 février.

Grâce à un travail acharné, le lieutenant Behaeghe faisait son premier vol le 14 mai

au Tanganika. Il effectua de nombreux vols de reconnaissance et réussit, le 10 juin, avec le lieutenant Léon Colignon, en rade de Kigoma, le bombardement du grand vapeur armé *Graf von Götzen*. Ce bombardement fut effectué à basse altitude, malgré un feu intense d'artillerie et de mitrailleuses, et assura aux troupes belges la maîtrise du lac Tanganika.

Cité à l'ordre du jour des troupes coloniales, le lieutenant Behaeghe fut nommé, par arrêté royal du 11 septembre 1916 : chevalier de l'Ordre de l'Etoile Africaine avec palme et Croix de guerre.

Pour : *a*) le travail acharné et l'énergie inlassable qu'il a déployés pour la mise en service des hydravions;

b) avoir, malgré toutes les difficultés et sous un feu intense, réussi un magnifique vol de bombardement de Kigoma.

Il reçut également la Médaille commémorative des Campagnes d'Afrique.

Epuisé par un labeur continu, il décéda à l'hôpital de la Niemba, près d'Albertville, le 3 décembre 1916.

Son souvenir est conservé à Albertville, où l'un des squares de la ville s'appelle : « Square Lieutenant Behaeghe ».

8 avril 1947.
G. Moulaert.

BELMANS (*Joseph-Edouard*), Sous-Officier (Meerhout, Anvers, 26.9.1880-Bundukia, 25.10.1905). Fils de Joseph et de Bertels, Eugénie.

Il fit ses études primaires dans son village natal. Le 26 mars 1898, il s'engagea au 1er régiment de chasseurs à pied. Après avoir reçu ses galons de caporal, le 12 mai 1902, il songea à prendre du service à la Force publique du Congo. Admis en qualité d'agent militaire, le 11 septembre 1902, il débarqua à Boma au début d'octobre. Il fut désigné pour le district de l'Uele et arriva à Bomokandi le 13 octobre. Le 29 juin 1903, il fut promu sous-officier, mais dut démissionner le 21 mars 1904, pour cause de maladie. Il rentra en Belgique le 11 avril, pour rétablir sa santé sérieusement ébranlée. Le 27 octobre 1904, il reprit le chemin de l'Afrique et fut attaché cette fois au district de Matadi avant de passer à nouveau dans l'Uele. Le 2 janvier 1905, il quitta Matadi pour l'Enclave de Lado et fut promu premier sous-officier le 17 septembre de la même année. Atteint d'hématurie, il mourut à Bundukia le 25 octobre suivant.

26 juin 1947.
A. Lacroix.

Illustration congolaise, mai 1938, p. 6840.

BENNETT (*James - Gordon*), Publiciste (New-York, mai 1841-Beaulieu, France, 1918).

Il fut élevé à l'étranger et par des tuteurs privés; il partagea, dès 1866, les travaux de son père, fondateur et directeur du *New-York Herald*, et lui succéda à la direction du journal. Il fonda *The Evening Telegram* et établit une édition journalière du *New-York Herald* à Londres, puis à Paris. En 1884, il organisa la Compagnie du câble commercial en collaboration avec John Mackay.

Alors que son père avait chargé Stanley d'une mission de reportage en Crète et en Espagne, James-Gordon Bennett junior, à ce moment à Paris, y rappelait Stanley, en 1869, afin de le charger d'une mission visant à retrouver les traces de Livingstone, dont on était sans nouvelles et que l'on croyait dans la région des Grands-Lacs, en Afrique. Stanley fut d'abord chargé de messages divers en Egypte, en Syrie, en Perse, puis fit voile de Bombay vers Zanzibar, où il arriva le 6 janvier 1871. On sait qu'il retrouva Livingstone à Udjiji, sur le Tanganika, le 21 mars 1871. Un peu plus tard, fin 1874, afin de compléter les découvertes de Livingstone, un fonds fut institué par le richissime Bennett, lord Burnham et d'autres financiers pour monter une expédition anglo-américaine sous les ordres de Stanley au cœur de l'Afrique. Cette mémorable expédition, qui nous valut notre magnifique empire africain, permit à Stanley d'effectuer sa grande traversée du continent noir, de la côte orientale à la côte occidentale, en une durée de trois ans (1874-1877). Lorsque Stanley revint de son voyage, il fut convié à Marseille, où il rencontra Léopold II, le baron Greindl et Henry Sanford, qui représentait les Etats-Unis à Bruxelles (décembre 1877). Après cette entrevue, où la question du Congo fut débattue, Sanford résuma à Gordon Bennett l'essentiel de l'entretien, le convainquant de ce que d'amples ressources étaient assurées pour donner à la nouvelle entreprise (la future Association Internationale Africaine), dont il espérait qu'elle serait internationale, l'étendue et la direction dont elle était digne.

Si nous devons en partie notre Congo à Gordon Bennett, il est vrai de dire que les Anglais lui doivent aussi en partie l'Uganda. Dans son exploration du Congo, Stanley baptisa du nom de Gordon Bennett la rivière Djué, dans le Bas-Congo.

G. Harry, dans ses Mémoires, nous décrit ainsi le grand publiciste et financier américain : « Blond, mince, élancé, de mise élégante, la physionomie anguleuse, mais régulière, avec un regard d'acier, plutôt hautain qu'amène, James-Gordon Bennett était, par la dureté de l'accent et la brièveté coupante du geste, comme l'autoritarisme incarné. L'autorité qu'il s'attribuait et qu'il exerçait avec la plus capricieuse tyrannie, lui venait du sentiment de son immense fortune et du pouvoir de son journal, que son incontestable esprit d'initiative avait étendu jusqu'en Europe par la création de son édition à Paris. » Bennett était rarement à New-York; il voyageait continuellement en Europe, aux Indes, entouré du plus grand luxe. Cependant, dans son pays, il se montrait philanthrope et secourait généreusement les malheureux, leur faisant souvent distribuer de grandes quantités de vivres.

Le 14 mai 1918, il mourut en France, à Beaulieu. Par son testament il subventionnait royalement l'établissement du Memorial Home James-Gordon Bennett pour les journalistes de New-York, en mémoire de son père.

3 février 1948.
M. Coosemans.

Encyclopaedia Britannica, 1946, t. II, p. 298*a*; t. III, p. 412*d*; t. XV, p. 909*a*; t. 21, p. 314d. — *Tribune congolaise*, 30 mai 1918, p. 2. — Stanley, H.-M., *Dans les ténèbres de l'Afrique*, Paris, 1890, t. II, p. 407. — Defester, H., *Les Pionniers belges au Congo*, Duculot, Tamines, 1927, p. 22. — G. Harry, *Mes Mémoires*, Bruxelles, 1927-1930, t. III, pp. 164, 187. — Thomson, *Fondation de l'E.I.C.*, Bruxelles, 1933, p. 62. — Chapaux, *Le Congo*, Rosez, Bruxelles, 1894, p. 72. — *Larousse du XXe siècle*. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, pp, 64, 165.

BENTLEY (*W.-Holman*), Missionnaire protestant [Sudbury (Suffolk, Angleterre), 30.10.1855-Bristol, ? 1905].

Docteur en droit de l'Université de Glasgow, W.-H. Bentley est l'un des trois premiers missionnaires anglais de la Baptist Missionary Society qui répondirent à l'appel lancé par Comber après le premier voyage effectué par ce dernier à San-Salvador et sa vaine tentative d'atteindre le Stanley-Pool. Il quitta Liverpool le 25 avril 1879, avec Comber, Crudgington et Hartland, dans le but de réaliser le plan tracé par Sir Robert Arthington, riche philanthrope anglais qui avait offert mille livres sterling à la Société des Missions baptistes pour lui permettre de « jeter à travers l'Afrique une chaîne de stations missionnaires du Stanley-Pool à l'Uganda ». Aussitôt débarqués en Afrique, Bentley et Crudgington se rendirent directement à San Salvador, où ils arrivèrent le 14 juillet et où les deux autres missionnaires purent les rejoindre onze jours plus tard. En signe de bienvenue, le roi de San Salvador, Dom Pedro V, envoya à leur rencontre quelques-uns de ses proches, porteurs d'un drapeau représentant une étoile d'or sur champ d'azur, dont J. Rambaud, dans son ouvrage « Au Congo pour Christ », raconte ainsi l'origine : « Dom Pedro V, désireux d'avoir un drapeau, avait écrit à M. de Bloeme, directeur de la Compagnie néerlandaise de Boma. M. de Bloeme fut fort embarrassé; lui envoyer les couleurs hollandaises, c'était s'exposer à des récriminations aigres-douces de Lisbonne; d'autre part, il voulait encore moins, en lui adressant la bannière portugaise, favoriser le jeu du Portugal et l'aider à trancher une question d'ordre international; bref, il imagina cet étendard dont la fortune fut plus grande que ne l'avait rêvé son auteur. C'est ainsi qu'un missionnaire protestant anglais fut le premier à s'incliner devant le drapeau du futur Etat Indépendant du Congo ». (Cette explication de l'origine de l'étendard bleu étoilé d'or est contestée par A.-J. Wauters dans son ouvrage : « L'Etat Indépendant du Congo », p. 423.)

Il reste que les missionnaires baptistes rencontrèrent un excellent accueil de la part de Dom Pedro et se mirent à organiser le culte à San Salvador, ce qui n'alla pas sans difficultés, étant donné qu'aucun des missionnaires ne connaissait la langue du pays. Profitant des ressources de l'endroit et des ruines du vieux rempart que les Portugais avaient construit deux cents ans auparavant, ils entreprirent la construction d'une maison en pierre pour abriter la Mission. Au printemps de 1880, Bentley, qui commençait à se faire comprendre de ses ouailles, resta seul à San Salvador, qu'il quitta d'ailleurs également en 1881 pour accompagner Grenfell vers le Stanley-Pool. Les missionnaires atteignirent péniblement Kintamo (Léopoldville) le 10 mars. Fraîchement accueillis par les populations de l'endroit, ils durent rebrousser chemin et rentrèrent trois mois plus tard à San Salvador, où ils trouvèrent leur Mission délaissée par les indigènes. Le soin de tenter un redressement de la situation fut confié à Hartland, tandis que Bentley et

Comber reprirent la route du Stanley-Pool. Dans le courant de cette même année 1881, Bentley négocia avec les indigènes de Manyanga l'achat d'un terrain pour l'érection d'une station de Mission sur les rives du fleuve, station qui fut abandonnée en 1884 au profit de Ngombe, dont la situation sur la route des caravanes parut beaucoup plus propice.

Bentley rentra alors en Angleterre pour y mener une campagne de conférences en faveur de la Société baptiste et procéder à la mise au point et à l'impression d'un dictionnaire fiote, dialecte parlé à San Salvador et compris dans tout le Bas-Congo, dont il avait entrepris l'élaboration avec Grenfell et Comber. Au cours de son séjour en Europe, il épousa, en 1885, Mlle Kloekers et, accompagné de son épouse, reprit le chemin de l'Afrique en septembre 1886, avec l'intention de se consacrer, avec Grenfell, à l'évangélisation du Congo supérieur, tandis que Comber aurait dirigé le développement de la Mission dans les régions basses.

En août 1887, il arriva à Bolobo, sur le vapeur *The Peace*, qu'il avait prêté à Stanley quelques semaines auparavant, pour s'arranger avec les chefs indigènes au sujet de l'installation d'un poste de Mission. Il était accompagné de sa femme et de son tout jeune fils, âgé de quelques mois seulement. La population le reçut d'abord par des cris de guerre et les hommes en armes lui intimèrent l'ordre de rebrousser chemin. Le missionnaire eut alors l'idée de montrer le bébé aux sauvages, qui n'avaient jamais vu de petit blanc ni de femme blanche. Cette apparition produisit sur les Noirs un effet tout à fait imprévu, non seulement les menaces cessèrent, mais Bentley, avec sa femme et son fils, devenus tous deux des objets de curiosité, fut prié de venir à terre et les pourparlers aboutirent rapidement.

La mort de Comber, survenue en juin 1887, devait déjouer les plans établis par les missionnaires. Bentley, laissant Grenfell poursuivre son œuvre dans le cœur de l'Afrique, décida, en février 1888, de revenir s'installer à la station de Ngombe, qui avait été baptisée Wathen, du nom d'un généreux donateur. Aidé par Nlemvo, neveu d'un chef de village de la région de San Salvador, qui l'accompagnait dans tous ses déplacements depuis 1882 et qu'il avait même ramené avec lui lors de son séjour en Europe, il forma un petit noyau de chrétiens qui se mirent à visiter régulièrement six villages des environs. Se rendant compte de la méfiance des Noirs vis-à-vis de l'autorité européenne, qui commençait à s'affirmer dans toutes les régions au fur et mesure de la pénétration, Bentley comprit la nécessité immédiate de l'instruction et de l'éducation des enfants. Soucieux de les faire passer peu à peu dans un état social supérieur, il leur apprit à lire, à écrire, à calculer, tout en les occupant à des travaux manuels pendant une bonne partie de la journée, en vue de leur permettre de contribuer aux frais de leur entretien. Sa femme, au cours d'un congé qu'elle était venue passer, seule, en Angleterre, s'initia, sur ses conseils, à la pratique de l'alphabet morse, dans l'espoir d'en faire profiter ses élèves, qui purent ainsi devenir, plus tard, d'utiles employés pour l'Etat. Partant du principe que l'entretien du missionnaire devait être à charge des chrétiens indigènes qui profitaient de son enseignement, il refusa, en 1890, l'aide pécuniaire que lui offrait un ami. Trois collègues vinrent se joindre à lui dans la suite et ils décidèrent ensemble d'ériger Wathen en une sorte de station-mère. Le district du Bas-Congo fut divisé en quatre secteurs, chacun sous la direction d'un missionnaire.

Bentley, qui avait déjà largement collaboré à la publication d'un dictionnaire et d'une grammaire de la langue du pays, s'attacha, avec sa femme, à la traduction de la Bible, et, en 1892, quand il revint en congé en Europe, le Nouveau Testament était terminé. Plusieurs éditions successives en furent tirées et vendues aux indigènes, tandis que Mme Bentley publiait à leur usage une série d'ouvrages scolaires. Il fit également paraître un petit journal : « L'Aurore nouvelle », tiré par les élèves de l'école eux-mêmes sur les presses qu'il avait installées à Wathen et destiné à servir de nourriture intellectuelle et religieuse pour les chrétiens. Bentley songea aussi à doter la nouvelle Eglise qu'il avait fondée d'une sorte de règle, dont la traduction française par M.-D. Couve, missionnaire français, fut publiée *in extenso* par le « Journal des Missions » de Paris en novembre 1908 (pp. 440-441). En 1894, il fonda une société de tempérance, qu'il affilia quelques années plus tard à la Société belge de la Croix-Bleue. La grande activité qu'il déployait ne fut pas sans avoir des répercussions fâcheuses sur sa santé et, en 1896, il eut de terribles accès de fièvre.

Au cours de ses quinze années d'évangélisation en Afrique, Bentley avait acquis une connaissance profonde du pays et des habitants et son influence sur les populations était grande; aussi, le Gouvernement

général de l'Etat Indépendant n'hésita pas, en cette même année 1896, à le nommer Commissaire du district des Cataractes. De son côté, le Roi Léopold II le désigna comme membre de la Commission pour la Protection des Indigènes, instituée en 1897, au moment où furent portées les premières accusations contre les agissements de certains agents vis-à-vis des indigènes. On voulut également lui confier des fonctions de magistrat, mais il en déclina l'offre, estimant qu'il ne convenait pas qu'un missionnaire fût institué juge de ceux-là mêmes qu'il voulait amener à une vie meilleure par la charité. Le succès dû à son inlassable dévouement lui valut la croix de Chevalier de l'Ordre royal du Lion ainsi que la Médaille d'Or que lui décerna le Comité de l'Exposition de Bruxelles de 1897.

La Commission d'enquête de 1904-1905 ne manqua pas non plus de rendre hommage à l'heureuse influence qu'il avait exercée dans son district. Certaines connaissances médicales qu'il avait acquises furent également mises à profit lors de la terrible épidémie de variole qui sévit dans le Bas-Congo au cours des années 1886 et 1887; il vaccina un très grand nombre d'indigènes et contribua de la sorte à conjurer le fléau.

Ses rapports avec les autorités de l'Etat Indépendant furent généralement empreints de correction. Il paraît intéressant, à cet égard, de rappeler ce qu'il disait en 1901 : « Les hauts fonctionnaires de l'Etat du Congo ont été très cordiaux et n'ont mis aucun obstacle à notre œuvre. Par l'Acte général de Berlin, la liberté des cultes a été garantie à tous et ses dispositions ont été fidèlement observées ».

Signalons enfin qu'outre les ouvrages mentionnés plus haut et qui ont contribué à la connaissance des idiomes du Congo, il y a encore lieu de citer de lui : « Life on the Congo », Londres, 1893, et « Pioneering on the Congo », 2 volumes, Londres, 1900, ainsi que maints articles publiés par le *Missionary Herald* de 1883 à 1900 et une intéressante documentation intitulée « Le Roi Makoko », qui a paru dans le *Bulletin de la Société royale belge de Géographie* en 1888.

2 avril 1948.
A. Lacroix.

Rambaud, J., *Au Congo pour Christ*, Liège, 1929, pp. 25 et sq. — Wauters, A.-J., *L'E.I.C.*, Bruxelles, 1899, pp. 88 à 90, 268 et 269. — Masoin, Fr., *Histoire de l'E.I.C.*, 2 vol., Namur, 1913, I, pp. 343, 344; II, pp. 357, 364, 378 à 383, 386, 388 et 393. — Chapaux, Alb., *Le Congo*, éd. Ch. Rozez, Bruxelles, 1894, p. 568. — Stanley, H.-M., *Cinq années au Congo*, Bruxelles, pp. 165, 166, et *Dans les ténèbres de l'Afrique*, Paris, 1890, 2 vol., I, pp. 79, 83, 85. — Leclère, Const., *Histoire Belgique Contemporaine*, Bruxelles, 1936, p. 530. — Thomson, R.-S., *Fondation E.I.C.*, Bruxelles, 1933, pp. 115, 118. — Dupont, Ed., *Lettres sur le Congo*, Paris, 1889, pp. 571, 606, 628, 640, 658, 697. — *Le Congo illustré*, Bruxelles, 1893, p. 7. — *Mouvement géographique*, 1887, p. 53a; 1888, p. 11a; 1893, p. 110c; 1892, p. 37c; 1886, p. 286; 1905, p. 668. — *La Tribune congolaise*, 4 janvier 1906, p. 2.

BERGIER *(Charles-Marie)*, Ingénieur (Paris, 12.9.1860 - Paris, 28.5.1894). Fils d'Hippolyte-Clément et d'Annette Ruff.

Charles-Marie Bergier s'engagea à l'E.I.C. en qualité d'ingénieur. Il dirigea la première des trois brigades d'études qui, sous les ordres de l'ingénieur Hector Charmanne, avaient à étudier le terrain que devait emprunter le chemin de fer Matadi-Léo et à déterminer le tracé de la ligne. Cette première campagne d'études, commencée en 1886, se termina en 1888, et Bergier rentra en Europe pour se reposer. Comme les autres, il avait beaucoup souffert, pendant cette période, de la chaleur, des fièvres, du travail harassant dans la terrible vallée de la Mpozo et sur le sol brûlant et aride de Matadi. Cependant, après avoir poursuivi ses études à Bruxelles, il repartit, non par esprit de lucre (comme chef de brigade il ne touchait que 1.000 francs par mois), mais parce qu'il s'était profondément attaché à l'œuvre entreprise et qu'il entrevoyait, comme ses compagnons, l'essor économique que ce chemin de fer assurerait à la colonie naissante. Dès le 11 octobre 1889, la première équipe d'ingénieurs affectés à la construction du chemin de fer quittait Anvers à bord du *Lualaba :* Bergier était accompagné des ingénieurs Vauthier, Dumont, Cocheteux et Tack et du Dr Bourguignon. A leurs côtés partaient un maître maçon, un maître tailleur de pierres, un maître charpentier et un conducteur de travaux, Zoé Cote. Le *Lualaba* fit escale à la côte de Guinée et y recruta 74 travailleurs, 12 maçons et 12 charpentiers noirs. Le 10 novembre 1889, le steamer accostait à Matadi. Bergier fut aussitôt affecté à l'étude définitive du tracé Matadi-Mpozo. Il se mit à l'ouvrage le 20 novembre, établissant le parcours dans les moindres détails, en relevant toutes les caractéristiques pour permettre les commandes de matériel et notamment des ponts. Après avoir piqueté le tracé

le long de la vallée de la Mpozo, la brigade Bergier attaqua le massif de Palaballa en remontant le ravin du Diable. Au mois de juillet 1891, elle avait étudié et définitivement implanté le tracé sur le sol jusqu'à Kenge (un de ses membres, le capitaine Théophile Tack était mort à Palaballa en janvier 1891). La deuxième équipe, qui devait étudier la Lukunga et était commandée par l'ingénieur Bastin, fut à ce moment privée de son chef, qui mourut à Banane le 14 avril 1891, et de l'adjoint de Bastin, qui, malade, dut regagner l'Europe. Heureusement la brigade Bergier, qui avait travaillé très vite, s'approchait du terrain d'action de la deuxième brigade et le courageux Bergier joignit la deuxième brigade à la sienne propre. En mai 1892, les piquets du parcours définitif étaient fixés jusqu'au kilomètre 94, au delà de Songololo, et, fin 1892, au kilomètre 135, c'est-à-dire dans la vallée du Kwilu. Dans la recherche des cols successifs, entre les crêtes du Palaballa, tâche particulièrement ardue, Bergier fut efficacement secondé par l'un de ses adjoints : Hubert Biermans. La voie, pour se hisser sur le massif rocheux, empruntait le ravin du Diable, véritable crevasse barrée par une végétation inextricable; le ravin du Sommeil, le ravin de la Chute, le ravin de la Cuve. La voie montait en lacets sans paliers à l'assaut du massif. Tandis que les ingénieurs commençaient les travaux de déblaiement et de pose des voies (juillet 1893), le rail atteignait le kilomètre 33 et les terrassements étaient poussés jusqu'au col de Kenge (kilomètre 37). En septembre 1893, le tracé définitif était établi jusqu'à la traversée de la rivière Kwilu. Mais le chef Bergier était à bout de force, malade, miné par les fièvres. Ce joyeux Parisien s'était dépensé sans compter. Il dut abandonner sa tâche et quitter définitivemeent la Compagnie du chemin de fer en novembre 1893.

Rentré en France, Bergier ne se remit pas. Il mourut à Paris dans un paisible appartement près de la Seine, le 28 mai 1894, à l'âge de 34 ans. Il avait rendu à l'œuvre du rail des services éminents avec simplicité et enthousiasme.

2 novembre 1947.
M. Coosemans.

Sources et Références : R. Cornet, *La Bataille du Rail*, Cuypers, Bruxelles, 1947, pp. 135, 168, 172, 185, 208, 226, 234, 244, 369. — *Archives C. C. I.* — A. Chapaux, *Le Congo*, p. 749. — *Mouvement géogr.*, 1894, p. 52*a*. — A. Wauters, *Etat Indépendant du Congo*, Bruxelles, 1899, p. 367. — *C. C. F. C.* (Otraco).

BERNARD (*Théophile-Louis-Emile-Joseph*), Médecin (Mons, 30.3.1865-Coquilhatville, 2.11.1907). Fils de Hector-Théophile et d'Emilie Hardenpont.

Théophile Bernard a commencé ses études universitaires à l'Université de Louvain en 1882. Il quitta Louvain en 1883 pour poursuivre ses études à l'Université de Bruxelles, où il obtint successivement ses grades universitaires et le diplôme de Docteur en médecine, chirurgie et accouchements le 16 mars 1889.

Il s'établit ensuite comme praticien successivement à Etterbeek, à Saint-Josse-ten-Noode et à Molenbeek-Saint-Jean, et décida de s'engager au service de l'Etat Indépendant en 1897. Il avait épousé Isabelle Joachim, qui mourut après quelques années de mariage.

C'est en qualité de médecin de 2e classe qu'il s'embarqua à Anvers, sur le s/s *Léopoldville*, le 6 mai 1897. Arrivé à Boma, le 2 juin, il fut adjoint au médecin résident de cette ville et fut ensuite désigné pour Léopoldville, où il commença à excercer le 26 février 1898, mais dut rejoindre dès le 15 avril suivant sa nouvelle destination dans le district de l'Ubangi, où il acheva cette première période de séjour. Au cours de celle-ci il fut promu médecin de 1re classe, le 20 avril 1900.

Il fit un deuxième séjour dans le discrict de l'Ubangi, où sa résidence habituelle était Libenge. Parti d'Anvers le 1er février 1901, sur le s/s *Anversville* et débarqué à Boma le 21, il arriva à Libenge le 12 avril suivant. Il rentra en Belgique par le s/s *Anversville* du 3 mai 1904, à Boma.

Après un congé qui se prolongea jusqu'au 9 février 1905, le Dr Bernard arriva à Boma, par le s/s *Anversville*, le 1er mars 1905 et fut désigné pour le district de Banana, où il exerça les fonctions de Commissaire de district. Le 4 juillet 1905, il reçut l'ordre de rejoindre Lisala, pour assurer le service médical du district des Bangala, où il séjourna pendant un an. Il fut ensuite désigné pour le district du Stanley-Pool, le 5 juillet 1906, et, enfin, le 25 février 1907 pour le district de l'Equateur. C'est à Coquilhatville, le 2 novembre 1907, que le Dr Bernard succomba, terrassé par la dysenterie. Ce médecin énergique et dévoué avait montré les plus belles qualités, tant dans l'exercice de ses fonctions administratives que dans celui de son art. Les aléas de sa carrière l'avaient conduit dans les climats les plus durs du Congo et dans des localités où, malgré un équipement médical et chirurgical sommaire, il avait

su inspirer aux blancs comme aux noirs la confiance et la sympathie ainsi qu'un sentiment de sécurité accrue.

Le Dr Bernard avait été décoré de l'Etoile de service le 2 juillet 1900 et avait été nommé chevalier de l'Ordre Royal du Lion le 17 janvier 1904.

9 juin 1947.
L. Van Hoof.

A nos Héros coloniaux, p. 254, *Mouvement géographique*, 1897, p. 199; *Tribune congolaise*, 21 novembre 1907, p. 4.

BEUGHEM de HOUTHEM (de) (*Charles-Henri - Marie - Ghislain*), Sous - Lieutenant [Etterbeek, 14.2.1895-Kato (Afrique orientale allemande), 3.7.1916].

Charles de Beughem de Houthem avait contracté un engagement volontaire au 2e Régiment des Guides dès sa seizième année, en 1912. Adjudant en 1914, il était nommé Sous-Lieutenant le 13 mars 1915.

Le 6 novembre 1915, il offrait ses services au Gouvernement de la Colonie et était engagé, à cette date, en qualité de Sous-Lieutenant, pour « un terme limité à la durée de la guerre ».

Le 29 novembre 1915, il quittait l'Europe par Marseille, accompagnant le Capitaine Ch. d'Orjo de Marchovelette, chargé de convoyer jusqu'au lac Kivu la canonnière *Paul Renkin*. L'expédition arrivait sur le territoire de la Colonie le 21 février 1916.

Le Sous-Lieutenant de Beughem de Houthem, désigné pour faire partie de l'équipage du *Paul Renkin*, participa à toutes les sorties de ce bateau, qui fut désarmé au moment où la maîtrise du lac fut acquise. Il passa alors à la Compagnie de Mitrailleuses, qui, sous les ordres du Capitaine d'Orjo de Marchovelette, fut attachée à l'E.-M. du 4e Régiment. C'est en qualité de Chef de Section de cette compagnie qu'il participa au combat de Kato le 3 juillet 1916.

26 novembre 1947.
A. Ruwet.

Il était chevalier de l'Ordre de Léopold (ordre militaire) avec palme, et Croix de Guerre (arrêté du 20 janvier 1917), avec la citation suivante :

« Avoir donné le plus bel exemple d'héroïsme, en résistant à son poste, tout seul, dans une situation désespérée, et en se faisant tuer près d'une de ses mitrailleuses en panne, plutôt que de reculer.

» Est tombé glorieusement au champ d'honneur le 3 juillet 1916 au combat de Kato (A.O.A.) ».

BILI ou MBILI, Chef zande (né vers 1830, décédé en 1898 à Pangania, près du village de Dika, sur un affluent, rive gauche, de la Gurba). Fils de Malinginda, fils de Basingbi, donc frère de Bagboro, de Mangue, de Binza, et établi sur le cours moyen de la Gurba (rive gauche) et de la Buerre.

Tandis que l'expédition Van Kerckhoven venait de procéder à la fondation de la station de Niangara, arrivaient au poste, le 4 avril 1892, des délégués de Mbili demandant aux blancs d'installer chez lui au moins un petit poste de soldats noirs. Mbili possédait beaucoup d'ivoire et demandait aux Européens armes et munitions, car il craignait toujours les attaques de ses voisins. Contrairement à sa promesse, Mbili ne se présenta pas au poste de l'Etat. Il convenait de le surveiller, car en février 1894 on apprit qu'il projetait de s'allier à Ndoruma contre les blancs, mais le complot fut éventé par Semio.

Au moment de l'évacuation des postes de l'Etat Indépendant du Congo à l'Est de Dungu, Bonvalet, chargé d'atteindre Tambura, quittait Suronga et se proposait de traverser le territoire de Mbili. Celui-ci, en conflit avec les fils de son frère, Bagboro, crut que les blancs lui étaient hostiles et favorables à ses ennemis, et il tendit à la colonne Bonvalet-Devos une embuscade entre les rivières Nawaka et Zambakwe, sous-affluents de la Buerre. La colonne fut massacrée, Bonvalet et Devos furent tués à coups de lance (2 mars 1894).

Chaltin, avant d'entreprendre sa grande expédition vers le Nil contre les mahdistes, en 1897, fut chargé d'organiser d'abord une opération répressive contre Mbili et quittait à cette fin Niangara le 1er mars 1896, en compagnie de Dubreucq. Le 17 mars, à la Mangiligili, il tomba sur un campement des gens de Mbili, mais le chef avait fui chez Ndoruma. Le 31 mars, nouvelle victoire de Chaltin sur les soldats de Mbili.

18 mars 1947.
P. L. LOTAR, O. P.

Lotar, P. L., *Grande Chronique de l'Uele*, *Mém. de l'Inst. Roy. Col. Belge*, 1946, pp. 113, 114, 118, 176, 177, 178, 179, 180, 237, 238 à 246, 341. — Hutereau, *Les peuplades de l'Ubangi et de l'Uele*, pp. 180, 184, 185, 186, 189, 190.

BILLIAU (*Joseph*), Missionnaire Rédemptoriste (Thielt, 28.6.1858-Kinkanda, 20.6.1911). Fils de Joseph Billiau et de Louise Moutonnier.

Il commença ses études au petit-séminaire de Roulers; à l'âge de 19 ans, il entra au

noviciat des Rédemptoristes à Saint-Trond, où il reçut l'habit le 15 octobre 1877 et où il émit les vœux de religion le 15 octobre 1878. Après avoir achevé le cours de ses humanités et la philosophie dans la maison du noviciat, il étudia pendant cinq ans la théologie au scolasticat de sa congrégation à Beauplateau (Tillet, Luxembourg belge). Il y reçut la prêtrise le 11 octobre 1886 et l'année suivante il fut attaché à la communauté d'Anvers. Pendant près de cinq ans il y exerça un ministère de prédication intense.

Cependant, cette activité abondante et fructueuse ne comblait pas ses ardents désirs d'apostolat; il rêvait des missions lointaines. En 1891, ses supérieurs l'envoyèrent aux Antilles danoises, confiées depuis 1865 par le Saint-Siège à la province belge des Rédemptoristes. Dans ce pays au climat de feu, un grand nombre des habitants sont de race noire, descendants des esclaves africains que les négriers y amenèrent à pleines cargaisons depuis le XVIII[e] siècle jusqu'en 1834. Le Père Billiau put donc y laisser libre cours à son zèle et, sans s'en douter, y faisait un excellent apprentissage du métier de missionnaire qui l'attendait au Congo. Il rendit de grands services à la Mission antilloise, surtout par la réorganisation des écoles et la construction de nouveaux bâtiments à Saint-Thomas et à Sainte-Croix. S'ajoutant aux labeurs d'un ministère ardu, ces fatigues eurent raison de sa constitution robuste; la fièvre faillit l'emporter. En 1893 ses supérieurs l'envoyèrent au Canada, lui aussi à cette époque pays de mission confié aux Rédemptoristes belges. Tandis que le Père Billiau s'y dépensait depuis cinq ans, en parcourant en tous sens cette vaste contrée pour prêcher les missions paroissiales, s'engageaient des pourparlers entre Mgr van Ronslé et les supérieurs de la province belge de la Congrégation du Très-Saint Rédempteur. Depuis 1891, plusieurs prêtres du diocèse de Gand se chargeaient du service religieux auprès du personnel de la ligne de chemin de fer en construction entre Matadi et Léopoldville, au Congo. Ces grands travaux approchaient de leur terme et les ecclésiastiques gantois s'apprêtaient à rentrer dans leur diocèse. Le roi Léopold II suggéra la pensée de proposer aux Rédemptoristes la reprise de la cure de Matadi et de l'aumônerie de l'hôpital de Kinkonda. Au début de 1899, le provincial de Belgique, le Père Van Artselaer, accepta et fit appel à ses religieux pour cette première expédition en terre africaine. Quatre-vingt-dix lettres répondirent à cet appel; la première émanait du Père Billiau, qui venait avec enthousiasme offrir ses services pour la grande entreprise.

Pendant son séjour au Canada, malgré ses nombreuses courses apostoliques et l'économat absorbant du grand couvent de Sainte-Anne de Beaupré, dans la province de Québec, il n'avait pas oublié ses nègres des Antilles, et ses aspirations les plus intimes le poussaient à se dévouer au salut des pauvres déshérités de la race noire. Quand les premiers bruits au sujet d'une éventuelle acceptation d'une mission congolaise parvinrent au Canada, il avait fait la confidence de ses désirs à un jeune confrère, le Père Alfred Pampalon, qui lui avait déclaré : « Vous irez et y serez supérieur ». Cette parole d'un religieux jouissant d'un grand prestige et dont la cause de canonisation fut depuis introduite en Cour de Rome ne pouvait qu'affermir les dispositions du Père Billiau. Malgré ses 41 ans accomplis, il n'hésita pas à s'offrir à son provincial.

Ses expériences des Antilles, les belles réalisations qu'il avait à son actif, sa santé robuste et la volonté de fer que tous lui connaissaient firent agréer sa demande. Avant la fin du mois de janvier, arrivait à Sainte-Anne de Beaupré le diplôme qui le désignait comme premier supérieur du poste de Matadi. Il partit aussitôt pour aller prendre en Belgique les ordres de ses supérieurs. Le 6 mars 1899 il s'embarqua pour le Congo, où il rejoignit les Pères Paquay et Goedleven qui déjà étaient allés prendre possession de la cure de Matadi.

Dans les débuts, le ministère du Père Billiau se borna à desservir l'église de Matadi et l'hôpital voisin de Kinkanda, et à visiter les groupes d'ouvriers encore occupés le long de la ligne du chemin de fer. Rapidement, cependant, son champ d'action s'élargit. Il avait été décidé que tout le territoire de Matadi à l'Inkisi serait confié aux soins spirituels des Rédemptoristes. L'apostolat auprès des indigènes de la contrée, qui n'était qu'une œuvre accessoire pour les prêtres gantois, appelés au premier chef pour s'occuper des ouvriers du chemin de fer, s'avança bientôt à l'avant-plan, et l'esprit organisateur du Père Billiau réalisa rapidement des extensions considérables.

Dès le mois de février 1900, il établit un nouveau centre religieux à Tumba, au kilomètre 187 de la voie ferrée. Les bureaux et les ateliers du chemin de fer, ainsi qu'un poste militaire avaient amené là une population assez nombreuse, et le colonel Thys ainsi que le commissaire Van Dorpe avaient exprimé le désir d'y voir se fixer des missionnaires. On s'empressa de faire droit à leur demande.

En la même année, au mois d'avril, le Père Billiau inaugurait la Mission de Kionzo, sur l'autre rive du fleuve, à 15 kilomètres de Matadi, et en 1901, il parvint à établir une troisième résidence à Kimpese, au kilomètre 155, entre Tumba et Matadi. En même temps, il eut à son actif une autre réalisation fort importante. Les Sœurs de charité de Gand, chargées du soin des malades à l'hôpital de Kinkanda, allaient être rappelées en Europe, à l'achèvement de la ligne de chemin de fer. Le Père Billiau réussit à décider leurs supérieures de les maintenir au Congo, en leur proposant d'annexer à leur œuvre d'hospitalisation, deux orphelinats pour lesquels il trouva rapidement 82 enfants. Il garda ainsi à la colonie l'aide précieuse de cette puissante congrégation religieuse flamande, dont les fondations se multiplieraient rapidement sur tout le territoire congolais.

On devine la somme immense de travail qui fut réclamée en ces années. Aussi, en 1903, le Père Billiau était-il complètement épuisé et dut-il être rappelé en Europe. On l'attacha à la résidence de Liège, puis, après un an, il repartit pour le Canada. Cependant, le Congo continuait à le fasciner et il obtint la permission d'y retourner en septembre 1908. En 1909, il explora le massif du Bangu; en 1910 il fut chargé de l'organisation de la Mission de Nsona-Mbata, cédée aux Rédemptoristes par les missionnaires de Scheut. Une fois de plus, il se dépensa sans mesure. En juin 1911 une maladie grave le terrassa. On songea à le faire rentrer en Europe, mais il était trop tard. Transporté à l'hôpital de Kinkanda, il y mourut le 28 juin 1911. Il n'avait pas 53 ans.

24 octobre 1947.
M. De Meulemeester.

Brieven van een Missionaris, Bruxelles, 1907 (passim). — E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, t. III, pp. 1926-1928. — P. Allossery, *Onze West-Vlaamsche Zendelingen*, Bruges, 1925, t. I, pp. 48-49. — J.-B. Hoyois, *Nécrologie*, in *Le Mouvement des Missions au Congo*, Bruxelles, 1911, pp. 145-147. — C. Van Horenbeeck, *De Redemptoristen*, Saint-Nicolas, 1939, p. 120. — *Notice biographique du R. P. A. Pampalon*, Ville-Saint-Louis, 1937, pp. 203-204. — *Nécrologie de nos Missions*, in *La Voix du Rédempteur*, Tournai, 1911, pp. 349,352. — *Sept années au Congo*, Bruxelles, 1906, pp. 7-9.

BINNIG (*Martha*), en religion Sœur Januaria des Sœurs du Précieux-Sang (Odheim, Wurtemberg, Allemagne, 29.7.1874-Aarle-Rixtel, Pays-Bas, 25.5.1911).

Elle partit pour le Congo le 4 août 1898. Désignée d'abord pour la Mission de Bamania, elle devint plus tard Supérieure de celle de Mpaku, où elle enseigna aux jeunes filles noires la couture et l'économie domestique. Sa santé chancelante l'obligea à regagner l'Europe en avril 1906; mais aussitôt rétablie, elle repartit le 23 juillet 1908. Elle se consacra alors au soin des malheureux atteints de la maladie du sommeil qui sévissait à ce moment. Victime de son dévouement, elle dut quitter la Mission le 24 avril 1910 pour rentrer définitivement en Europe.

Après un séjour de quatre mois à l'Institut Saint-Camille, à Anvers, elle s'éteignit dans d'atroces souffrances à la maison mère des Sœurs du Précieux-Sang, à Aarle-Rixtel.

5 décembre 1946.
A. Lacroix.

R. M. Sup. Précieux-Sang, 4 septembre 1943. — *A nos Héros coloniaux morts pour la Civilisation*, p. 248. — Rinchon, D., *Mission. belg. Congo*, Bruxelles, 1931, p. 33.

BLANDRE (*Emile*), Lieutenant (9.6.1876-28.5.1902). Fils de Pierre Blandre et de Rose Duquesne.

Il entra à l'Ecole Militaire le 2 décembre 1894 (60e promotion, armes spéciales).

Sa brillante intelligence, servie par un esprit mathématique remarquable, le maintint dans les premiers de sa promotion, tant à l'Ecole Militaire qu'à l'Ecole d'Application, où il entra avec le grade de sous-lieutenant le 14 décembre 1896.

Nommé sous-lieutenant du génie en 1899, sa grande activité et l'amour des responsabilités qui le hantait l'amenèrent bientôt à partir comme ingénieur pour le Congo, où il arriva le 14 février 1902. Il y fut affecté aux études du chemin de fer de Stanleyville aux Grands Lacs de l'Est.

Il n'eut pas la satisfaction de pouvoir donner la mesure de sa grande valeur, car, terrassé par les fièvres, il mourut au village de Mofesa (Stanley-Falls) le 28 mai 1902, sans avoir pu prendre connaissance de l'arrêté royal du 25 juin 1902 qui le nommait lieutenant du génie.

Cette malheureuse et si rapide disparition priva la Colonie d'un concours qui eût, sans nul doute, été remarquablement apprécié.

R. Bette.

BLOCTEUR (*Eugène-Constant*), (Tirlemont, 9.11.1864-Nouvelle-Anvers, 6.8.1896). Fils de Théodore et de Catherine Jacquet.

Engagé au 3e régiment de chasseurs à pied, le 14 août 1880, Blocteur entrait à

l'Ecole Militaire le 1er septembre 1883 et était nommé sous-lieutenant au 3e de ligne le 17 octobre 1885. C'est comme sous-lieutenant de la Force publique qu'il partit pour le Congo le 12 septembre 1890. Arrivé à Boma, il était, dès le 23 octobre (1890), commissionné pour l'expédition du Haut-Uele; il fit partie de l'avant-garde de cette expédition, commandée par Ponthier, et quittait Djabir, en qualité de lieutenant, le 7 juillet 1891, en compagnie de Van Montfort, Jacquet, Van Cauwenbergh. Arrivé à Angu, petit poste qui avait été confié à l'armurier danois Hansen, Ponthier y laissa Blocteur comme chef de station, Hansen étant malade et devant descendre vers la côte. Mais bientôt, malade à son tour, Blocteur redescendait à Ibembo en septembre 1891. Il resta dans le Bas-Congo jusqu'en 1893, et fut chargé de la fondation du camp de Zambi, entre Banana et Boma. Dans un combat contre les indigènes à Ponzo, il fut blessé au poignet droit, d'un coup de feu, le 24 mars 1892. Il rentra alors en Europe et arrivait à Anvers le 21 août 1893. Il repartait pour un second terme le 5 mars 1894, en qualité de capitaine, et commanda intérimairement le district Ubangi-Uele, résidant à Nouvelle-Anvers du 12 mai 1894 au 6 août 1896. Il fit construire une route de caravanes dans cette région et fonda le poste de Banzyville. Il contribua à l'agrandissement et à l'embellissement de la station de Bangala (ou Nouvelle-Anvers). Il y mourut d'une fièvre paludéenne pernicieuse le 6 août 1896.

Blocteur était décoré de l'Etoile de Service.

11 juillet 1946.

M. Coosemans.

Lotar, P. L., *La Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 40, 54, 292. — Lejeune, *Vieux Congo*, p. 19. — Chapaux, *Le Congo historique, etc.*, pp. 235, 434. — Miot, F., *Lettres inédites du 19 décembre 1895*, (communiquées par M. Bertrand). — Masoin, *Histoire de l'E. I. C.*, t. I, p. 134 ! t. II, pp. 259, 261.

BODSON (*Omer-Pacifique-Guillaume-Joseph*), (Anvers, 5.1.1856-Bunkeya, 19.12.1891). Fils de Toussaint-Joseph et de Julia-Marie Vary.

Après avoir fait ses humanités, il fut admis à l'Ecole Militaire et entra, avec le grade de lieutenant, au régiment des carabiniers. Présenté et recommandé par le lieutenant général Nicaise, aide de camp du Roi, Bodson partit pour le Congo sur le s/s *Vlaanderen*, le 21 août 1887, et fut chargé de prendre part aux travaux de la brigade topographique du Bas-Congo, sous les ordres du capitaine Jungers; ce travail le retint pendant trois mois dans la région de Mateba. Le 16 décembre 1887, il était désigné comme second de l'expédition des Stanley-Falls. Sur le *Stanley*, Vangèle conduisit aux Falls le nouveau personnel de la station : Bodson, Baert et le sergent Haeck. Ils y étaient installés dès juin 1888. Nommé capitaine de la Force publique en 1889. Bodson explorait en juin le cours de la Mbura et de la Tschopo ou Lokopo, affluents du Congo en aval des Falls. Le 29 août, il était nommé chef de poste de Yambinga et chargé d'établir de nouveaux postes dans la région. Le 30 octobre, il descendait à Bangala, sachant qu'il allait être mis à la disposition du commandant de la zone Aruwimi-Uele. En décembre, il assumait par intérim la direction du poste de Basoko, puis de celui de Léopoldville. Mais son terme expirait, et il rentrait en Europe le 25 août 1890.

Il repartait bientôt (11 mai 1891) et fut attaché à l'expédition Stairs, chargée de pénétrer au Katanga par la côte orientale pour tenter, avec deux ou trois autres expéditions, d'occuper effectivement cette province. Stairs, capitaine anglais du génie, ancien second de Stanley dans l'expédition de secours vers Emin Pacha, représentait la compagnie du Katanga, et emmenait avec lui Bodson, le marquis de Bonchamps, le docteur anglais Moloney ainsi que son domestique, Thomas Robinson. Le 21 mai 1891, Stairs et ses compagnons quittaient Naples à destination de Bagamovo. De Zanzibar, Stairs envoya Bodson à Dar es Salam, mettre au point, avec le gouverneur allemand von Soden, les formalités de la préparation de sa colonne. De grandes difficultés se présentaient dans le recrutement des porteurs. C'était le moment où l'Anglais Johnston, vers le lac Nyassa, et Jacques (le futur Jacques de Dixmude), vers Karema, organisaient leurs caravanes. Le 4 juillet, Stairs mettait sa colonne en marche; le 7 septembre, il faisait son entrée à Tabora, où Jacques l'avait précédé d'un jour. Le 9 octobre, la colonne Stairs est en vue du Tanganika et atteint bientôt Karema. A Roumbi, on rencontre Joubert. Le 19 novembre, on passe le Luapula et l'on établit un campement en pays de Msiri, le grand potentat du Katanga. Stairs reçoit bientôt un message de Msiri et du missionnaire anglais Crawford, établi à Bunkeya, à proximité de la résidence de Msiri. Ce message qui était destiné à l'Anglais Sharp,

de la Chartered, instituée par Cecil Rhodes, décrit la situation du pays comme désastreuse : famine, guerres continuelles contre les Wasanga. Msiri demande le secours du blanc. Stairs arrive à Bunkeya le 14 décembre et, dès le 17, obtient une entrevue avec le chef dans sa demeure, ornée de centaines de trophées humains : têtes et mains coupées, etc. Msiri, en effet, est un usurpateur Bayeke installé dans la région où les autochtones lui vouent une sourde haine. Msiri pense que Stairs le protégera contre la vindicte de ses ennemis. Le 19 décembre, une seconde entrevue a lieu, mais Stairs, qui a proposé à Msiri de se soumettre à l'Etat et d'arborer le drapeau étoilé pour montrer aux Wasanga qu'il est l'ami du blanc, ne parvient pas à convaincre le chef, qui pourtant promet de faire flotter le lendemain le drapeau de l'Etat sur son domaine, quand son nouvel allié aura fait l'échange du sang avec son frère Kikako. Le lendemain, nouvelle tergiversation. Voyant qu'il ne peut agir par diplomatie, Stairs tente un coup de surprise et plante le drapeau congolais sur une colline voisine de Bunkeya. Msiri s'étonne et s'enfuit pendant la nuit (20 décembre), pour s'installer dans un village voisin, chez une de ses femmes. Le lendemain, Stairs, qui s'est retranché près du village de Maria da Fonseca, mulâtresse d'origine portugaise et femme de Msiri, envoie Bodson et Bonchamps avec une centaine d'hommes au village du fugitif, pour le sommer de se présenter devant le commandant. Bodson range sa troupe face aux palissades du village de Msiri et fait quérir le chef. Celui-ci consent à voir un des blancs dans le village même. Bodson entre avec vingt de ses hommes et trouve le chef entouré de 300 de ses gardes, armés de fusils. Après une palabre, Bodson déclare que Msiri l'accompagnera de gré ou de force, l'assurant qu'il ne lui sera fait aucun mal. A ce moment, Msiri lève son sabre, signal convenu, car un des fils du roi met Bodson en joue. Celui-ci se sentant en danger, décharge deux coups de revolver dans la direction du chef, qui tombe foudroyé. Mais Bodson lui-même s'abat, transpercé d'une balle au ventre. Au bruit de la fusillade, Bonchamps et ses hommes pénètrent dans le village et s'en prennent aux gardes armés; un des fils de Msiri est tué. Bonchamps protège Bodson qui souffre atrocement. Stairs prévenu envoie du renfort conduit par Moloney. L'ennemi s'enfuit, et lentement on regagne le camp, portant dans un hamac le pauvre Bodson mourant. Il expire à 8 heures du soir (19 décembre). « Je vais mourir, dit-il à Stairs, mais ce n'est pas en vain; j'ai débarrassé le Katanga d'un tyran. Vive le Roi! » ajouta-t-il, et il expirait. Il fut enterré le 21 décembre, à 11 heures, au pied des collines situées à 200 mètres derrière le village de Maria da Fonseca. Le corps, enveloppé de draps et de couvertures, fut enseveli sous un amas de grosses pierres. Bodson est le premier Belge mort au Katanga. Bonchamps écrira de lui : « Soldat des pieds à la tête, plein d'initiative et d'énergie, dévoué aux intérêts de l'expédition, garçon pratique, se tirant toujours d'affaire ».

Bodson était porteur de l'Etoile de Service; la Médaille d'argent des expéditions du Katanga lui fut décernée à titre posthume. Il est l'auteur d'un ouvrage intitulé : « L'exploration du Lokopo », relation qui parut dans le *Mouvement géographique* du 23 décembre 1890.

12 mai 1945
M. Coosemans.

Mouvement géographique, 1890 (23 décembre), p. 13. — *Mouvement géographique*, 1892, p. 62. — Chapaux, *Le Congo historique*, pp. 167, 225, 446. — Wauters, A. J., *L'E. I. C.*, 1899, p. 69. — *Le Congo illustré, Journal de Stairs*, 1893, p. 199. — *Bulletin de la Société de Géographie*, XVIII, 1893, pp. 105, 163. — Janssens et Cateaux, II, pp. 264. — *Archives C. C. C.*, I. — *Tour du Monde, Mission Bonchamps*. — Cornet, *Katanga*, 1944, Bruxelles, Cuypers. — *Expansion belge*, octobre 1929. — Delcommune, *Vingt années de vie africaine*, Larcier, Bruxelles, 1902, t. I, pp. 220-299, t. II, p. 439-453. — Boulger, *The Congo State*, Londres, 1898, pp. 111, 124, 137, 139. — Carton de Wiart, *Mes vacances au Congo*, Bruges, p. 105. — Lejeune, *Vieux Congo*, p. 81.

BODY (*Louis-Auguste-Grégoire*), Agronome (Modave, 12.3.1861-Stanleyville, 19.8.1898). Fils de Hubert et de Hougardy, Clémentine.

Body se destinait à la carrière notariale, mais après avoir subi la première épreuve de candidature en notariat à l'Université de Liège, il abandonna les études. Il s'occupa alors de culture pendant quelques années, avant de s'engager comme agronome, au service de l'Etat Indépendant du Congo. Débarqué à Boma le 28 mars 1898, il fut désigné pour la région des Stanley-Falls, où il arriva le 8 mai 1898. Supportant mal le climat des tropiques, son état général laissa bientôt à désirer et il mourut l'année même de son arrivée, le 19 août.

16 avril 1947.
A. Lacroix.

BOELPAEPE (DE) *(Jean)*, Avocat (Saint-Gilles, 26.5.1887 - Elisabethville, 11.3.1926). Fils de Jean-Frédéric-Hippolyte et d'Henriette-Dorothée-Marie Van Herck. Fils du bibliothécaire du Barreau de Bruxelles, qui, par son affabilité et son expérience, était une véritable personnalité du Palais de Justice, Jean De Boelpaepe avait grandi dans une atmosphère tout imprégnée de l'amour du droit et des règles du barreau. Ses humanités terminées à l'Athénée Royal d'Ixelles en 1906, docteur en droit avec distinction de l'Université de Bruxelles en 1911, il avait complété sa formation juridique par des cours à l'Université de Leyde, en réussissant les examens sur le droit pénal et la procédure répressive en langue flamande, en commençant, non seulement son stage d'avocat chez le bâtonnier Ch. Dejongh, mais un stage d'avoué chez Me Corbin, et en devenant juge de paix suppléant du 2e canton de Bruxelles.

En décembre 1912, il était engagé par le Comité Spécial du Katanga comme chef de son contentieux d'Afrique. Arrivé à Elisabethville le 17 janvier 1913, il y prit rapidement une place importante au barreau local. A cette époque, la profession d'avocat n'était pas organisée, mais, spontanément, les docteurs en droit admis à plaider devant les tribunaux acceptaient de pratiquer dans toute la mesure du possible les règles des barreaux belges. De Boelpaepe donna à cet égard l'exemple d'une correction absolue, d'une indépendance intransigeante, d'une conception élevée de sa mission. En même temps, par son affabilité, son esprit droit, ouvert et affable, il occupait bientôt une situation de premier rang dans la société du Katanga.

Dès 1913, il était nommé membre du comité consultatif du Gouvernement provincial.

En mai 1914 il fut appelé à exercer à titre intérimaire les fonctions de directeur général du C. S. K.

En août 1914, lorsque l'éventualité d'une percée allemande vers le chef-lieu du Katanga, à travers la Rhodésie non défendue, dut être envisagée, il fut un des premiers à se mettre à la disposition du Gouvernement. Il fut commissionné chef de section du corps des Volontaires du Katanga. Ce corps fut dissous sans avoir combattu, par suite de l'éloignement de la menace qui l'avait fait créer.

De Boelpaepe fut aussi un des promoteurs et des membres actifs du Comité National de Secours qui recueillit des sommes énormes pour les victimes de la guerre.

Son intérim des fonctions directrices au C. S. K., qui avait été considéré comme devant se borner à l'expédition des affaires courantes pendant une courte période, se prolongea jusqu'en janvier 1917. Séparé de la direction métropolitaine, il sut faire face avec un bel esprit d'initiative aux difficultés considérables de l'adaptation de l'organisme à la situation de guerre.

Le 4 mars 1917, il partit en congé en France et en Angleterre. Il reprit sa place à Elisabethville le 15 janvier 1918. En 1920, après un nouveau congé, il abandonna ses fonctions au C. S. K. pour se consacrer exclusivement au barreau.

En 1924, conscient de la nécessité d'enrichir par le contact d'autres peuples l'étude de nos problèmes, il rentra en Belgique par la voie des Indes, du Japon et des Etats-Unis.

De retour à Elisabethville fin novembre de la même année, lui qui, avant son départ pour la colonie, avait déjà été secrétaire de la *Revue de l'Université de Bruxelles*, accepta avec empressement de faire partie du Comité de rédaction de la *Revue de Jurisprudence du Katanga*, qui venait d'être fondée.

Sa mort survint en 1926, après une très courte maladie. Par testament, il avait institué à l'Académie Royale de Belgique un prix perpétuel de 16.000 francs à décerner tous les deux ans à l'auteur belge d'une découverte importante dans le domaine de la photographie, et légué à l'Université Libre de Bruxelles la plus grande partie du reste de sa fortune.

De Boelpaepe a publié, dans une langue claire et concise, les études suivantes : *Essai sur les sanctions de la criminalité allemande* (Le Droit et la Guerre, 1919, p. 995) ; *Participation des colons belges à l'administration de la colonie* (rapport présenté au Congrès national colonial de 1920) ; *La réorganisation judiciaire au Congo* (Le Foyer, revue publiée à Elisabethville, 15 octobre 1923) ; *Les Cours suprêmes du Congo belge* (Revue de Droit et de Jurisprudence du Katanga, 1925, p. 241) ; *Note sur la validité civile des mariages des étrangers dans la colonie* (Revue de Droit et de Jurisprudence du Katanga, 1925, p. 320).

29 mars 1947.
A. Sohier

Revue de Droit et de Jurisprudence du Katanga, 1926, p. 155 (discours prononcés à l'occasion de son décès). — *Notre Colonie*, mai 1926 (biographie).

BOERHAVE *(Hubert)*, Officier de marine [Viendam (Hollande), 10.11.1862, décédé le ?].

Né en Hollande, de parents belges, H. Boerhave fit des études à l'Ecole de Navigation d'Anvers, où il obtint le diplôme de lieutenant au long cours. Il navigua pendant vingt mois à bord du voilier *Prince Henri* et ensuite pendant près de trois ans sur divers bâtiments de la marine marchande.

Au début de juin 1892, il s'engagea comme capitaine de steamer adjoint au service de l'Etat Indépendant du Congo. Parti d'Anvers le 5, il débarqua à Boma le 2 juillet et fut désigné pour Léopoldville, où il arriva le 29. Le 15 septembre, il fut nommé capitaine en second à bord du *Stanley* et déchargé de ces fonctions le 10 avril 1893, pour conduire au Kwango un détachement de quarante libérés. Il rejoignit Stanley-Falls le 18 juin, et fut nommé capitaine de steamer de 3e classe. Il rentra en Europe, fin de terme, le 17 juillet. Il reçut l'Etoile de Service le 25 juillet 1895.

19 novembre 1947.
A. Lacroix.

BOEYKENS *(Emile)*, Caporal (Lokeren, 27.1.1868-Boma, 29.7.1899). Fils de François et de De Vuylder, Dymphne.

Boeykens entra au service militaire en 1898 comme milicien au 5e Régiment de ligne. A l'expiration de son terme de service, il souscrivit un engagement et quitta l'armée le 15 octobre 1897 avec le grade de caporal.

En 1899, il obtint son admission au service de l'Etat Indépendant du Congo et s'embarqua à Anvers le 8 juin comme caporal de la Force Publique. A peine débarqué à Boma, il y succomba des suites de fièvre malarienne, le 29 juillet.

18 novembre 1947.
A. Lacroix.

BOGAERDE (VAN DEN) *(Jules-Pierre-Henri)* (Liège, 14.4.1857-Léopoldville, 11.11.1890). Fils de Antoine-Henri et de Bertrand Marie.

Après avoir fait ses études à l'Athénée de Bruges, Jules Van den Bogaerde entra à l'Ecole du génie civil de Gand, le 1er octobre 1876, pour en sortir, le 1er octobre 1881, avec le diplôme d'Ingénieur des Ponts et Chaussées.

Le 21 octobre 1881, il est admis en qualité d'Ingénieur à l'Administration des Chemins de fer de l'Etat belge.

Ayant obtenu, par arrêté royal du 15 septembre 1888, un congé de trois ans, il est présenté par M. Van den Peereboom, Ministre des Chemins de fer, à l'Administration de l'Etat Indépendant du Congo, dont le Souverain, par décret du 27 octobre 1888, le nomme Commissaire de District de 2e classe pour un terme de trois ans à commencer le 15 novembre 1888.

Par le même décret, qui créait les premiers titulaires des commandements territoriaux régulièrement organisés, Charles Liebrechts était nommé Commissaire de District de 1re classe. C'était lui que Van den Bogaerde était destiné à remplacer à Léopoldville.

A cette fin, il s'embarque à Anvers sur le steamer *Loanda* le 22 novembre 1888, pour atteindre Boma, 22 décembre suivant.

Il arrive à Léopoldville, le 31 janvier 1889.

Comme c'était un nouveau venu, il était convenu que Liebrechts resterait en fonctions avec lui le temps nécessaire pour l'initier complètement à ses nouvelles fonctions.

« Je fus heureux », écrit Ch. Liebrechts, dans ses « Souvenirs d'Afrique », tome I, p. 238, « de souhaiter la bienvenue, à la fin de janvier 1889, à cet ingénieur de mérite, dont la valeur n'avait d'égale que la grande modestie. Dès le lendemain de son arrivée nous eûmes de longues conférences.

» Les temps de famine étaient loin de nous. Les indigènes fournissaient Léopoldville de vivres en abondance; mais, instruit par les expériences passées et stimulé par les besoins grandissants, j'avais fait établir de vastes cultures de manioc autour de la station, un potager, qui fournit bientôt d'abondants légumes tant de provenance indigène que de provenance européenne.

» Depuis plus de six mois déjà le champ de manioc produisait largement la subsistance du personnel. Les femmes bangala employaient toutes les matinées à préparer et à cuire les pains de chikwangue. Toute une installation de fourneaux avait été préparée. Le manioc était transporté par les travailleurs des champs aux puits à fermentation. Pendant plusieurs mois mon successeur continua à tirer de ces mêmes cultures la subsistance de la station, mais il n'eut pas le temps de les continuer et, après lui, personne ne le fit davantage. »

« J'initiai encore mon successeur », continue Liebrechts (p. 246), « à la connaissance des mœurs indigènes; je lui présentai les chefs des environs, que je convo-

quai à la station, et nous parcourûmes ensemble les villages. Nous décidâmes aussi de nous rendre, à bord de l'*En-Avant*, dans le Kasai, pour visiter le district dans ses parties les plus éloignées et aussi pour inspecter les marchés que j'y avais organisés naguère, afin de nous procurer le petit bétail nécessaire à l'alimentation du personnel de Léopoldville. Les vapeurs y passaient chaque mois et revenaient avec un nombre suffisant de chèvres et de volailles.

Ce voyage fut encore mis à profit pour visiter les maisons de commerce et les missionnaires établis le long des rives.

Il y avait alors à Léopoldville la maison hollandaise et la Sanford Exploring Expedition C°, qui, à leurs débuts, n'avaient pas encore fondé de comptoirs en amont du Stanley-Pool. Le siège de la Sanford était à Kinshasa, tandis que la maison hollandaise, dirigée par le sieur Greshoff, était installée sur les rives du Pool, un peu en amont de Léopoldville, dans la baie de la pointe de Kalina.

Les principaux missionnaires étaient les Révérends Grenfell, Comber et Bentley, de la Mission baptiste anglaise, et les Révérends Billington et Sims de la Mission baptiste américaine.

Les baptistes anglais étaient à Kinshasa, à l'endroit où ils sont encore actuellement, tandis que les américains étaient à Leopold ville II, Sims à la rive et Billington à droite de l'aboutissement de la route des caravanes.

Au début de 1888 vint le R. P. Gueluy de la Mission de Scheut, accompagné de quelques religieux, parmi lesquels le R. P. Cambier.

Ils furent installés à Kwamouth à l'ancienne Mission des Révérends Pères français du Saint-Esprit. MM. Liebrechts et Van den Bogaerde eurent la satisfaction de constater le développement qu'avait pris cette Mission après seulement quelques mois de travail.

Le voyage se poursuivit jusqu'à Mushie, et, de là, les deux Commissaires de District rentrèrent à Léopoldville, fort satisfaits des résultats de leur inspection. Nulle part, ils n'avaient rencontré la moindre hostilité, ni relevé de troubles parmi les indigènes.

Le 17 mars 1889, Liebrechts remit à son successeur le commandement du district et, après avoir pris congé de lui et du personnel, quitta Léopoldville pour rentrer en Europe.

Comme Liebrechts, Van den Bogaerde fut bientôt en butte aux petites vexations du sieur Greshoff, de la Hollandaise, qui, ayant une grande expérience africaine, disposant d'un vapeur et d'une installation incontestablement modèle, se croyait, dans les rapports officiels avec les fonctionnaires de l'Etat Indépendant du Congo, obligé de les tenir pour nuls et non avenus, ce qui rendait ces rapports assez difficiles.

La première entrevue avait cependant été des plus courtoises, ce qui avait fort étonné Van den Bogaerde, instruit de l'hostilité de Greshoff par la lecture des lettres officielles échangées entre lui et son prédécesseur.

La lutte reprit de plus belle après le départ de Liebrechts, à telle enseigne que Greshoff dut, à un certain moment, être l'objet d'un arrêté d'expulsion.

Par la suite l'intéressé s'amenda et ce fut même un revirement complet, mais Van den Bogaerde ne connut pas ce beau temps.

Le 18 février 1890, Van den Bogaerde fut promu Commissaire de District de 1re classe.

Il avait entrepris le montage de deux nouveaux steamers, la construction de quais de débarquement et l'organisation administrative des territoires de son district. La station possédait les bâtiments strictement nécessaires : il suffisait de veiller à leur bon entretien et, au besoin, à leur restauration et à leur remplacement. C'était le port qui demandait le plus grand effort. L'outillage était rudimentaire, surtout qu'il s'agissait de monter de nouveaux steamers aussi importants que le *Ville de Bruxelles*.

Il y avait pour ce montage des artisans envoyés spécialement d'Europe et les Bangala, que l'on avait initiés aux divers travaux de chantier, dès avant déjà l'administration de Van den Bogaerde.

Celui-ci, malheureusement, ne résista pas aux atteintes de la malaria et mourut d'un accès de fièvre, le 11 novembre 1890, peu avant d'atteindre la fin de sa deuxième année de séjour.

« Grâce à lui », dit un biographe, « Léopoldville, une des plus belles stations de l'Afrique centrale, fut encore améliorée. Les plantations commencées par le lieutenant Liebrechts, à qui est due, en grande partie, la prospérité de cette intéressante localité, sont encore notablement étendues. »

Nous avons vu, au contraire, que ces plantations avaient été perdues de vue par les successeurs de Liebrechts : Van den Bogaerde, pour la raison bien simple qu'il mourut avant d'avoir pu les étendre, et les autres, on ne sait trop pourquoi.

« J'eus la douleur d'apprendre plus tard », conclut Liebrechts, qui nous sert presque exclusivement de guide pour écrire

la biographie coloniale de Van den Bogaerde, « la mort de mon successeur à Léopoldville, l'ingénieur Van den Bogaerde, dont les travaux étaient très remarqués et qui se fût rapidement élevé aux plus hautes situations. »

Cette appréciation donne la note juste.

27 janvier 1948.
L. Guebels.

Congo Illustré, 1892, p. 153. — *Mouvement géographique*, 1890, p. 116 b. — *Héros colon. morts pour la civilisation*, p. 61. — *A nos Héros coloniaux*, p. 268. — *Le Major Charles Liebrechts, Souvenirs d'Afrique, Congo, Léopoldville, Bolobo,*

BOHM (*Alphonse-François*), Sous-Lieutenant (Callenelle-Tournai, 31.3.1864-Isangi, 28.3.1898). Fils de François et de Dufour, Flore. Célibataire.

Bohm s'était engagé au 6e régiment de ligne le 17 octobre 1878, alors qu'il n'avait que quatorze ans. Caporal le 16 avril 1880, il était promu successivement sergent, sergent-fourrier et sergent-major. Il quitta l'armée en 1886 pour passer en qualité de préposé à l'Administration des Douanes, où il resta jusqu'en 1890. Le 18 juillet 1890, il s'engagea pour trois ans au service de l'Etat Indépendant du Congo, en qualité de sous-officier de la Force publique. Le 23 mai 1892, il était promu sous-lieutenant et rentrait en Belgique, à l'expiration de son terme de service, le 25 juillet 1893. Le 6 février 1894, ayant souscrit un engagement à la Société Belge pour le Commerce du Haut-Congo, il repart pour l'Afrique en qualité de gérant et se voit désigner pour le poste de Busira-Monene. Il y crée des plantations vivrières qui se développent de façon remarquable, à tel point que bientôt elles permettent d'alimenter la moitié du personnel du poste. Il rentre malade en Europe le 26 juin 1896; à peine rétabli, il souscrit un nouvel engagement au service de la même société et s'embarque une troisième fois pour le Congo, le 6 avril 1897. Il est alors désigné comme gérant à Monthole, puis à Ilambi. Au début de l'année 1898, il passe au service de la Compagnie du Lomami, mais meurt quelque temps après à Isangi.

Il était porteur de l'Etoile de Service depuis 1893.

22 avril 1947.
A. Lacroix.

Chapaux, Alb., *Le Congo*, Rozez, Bruxelles, 1894, pp. 40, 196.

BOHNDORFF (*Frédéric*), Explorateur [Plau (Mecklembourg), 16.8.1849-?].

Son père le destinait à une profession manuelle; en dépit de ses goûts, Bohndorff se résigna à aller faire son apprentissage d'orfèvre à Rostock; de là il se rendit à Leipzig, à Paris, à Gênes, à Turin, enfin au Caire, où il fut attaché à la maison du vice-roi Ismaïl. Ce fut pour lui l'occasion, en février 1874, de connaître Gordon, au service de qui il passa en qualité d'interprète, pour l'accompagner au Soudan. Mais l'attrait que lui inspiraient les prospections géographiques et zoologiques lui suggéra d'entreprendre à son compte une expédition à l'Ouest du Nil Banc.

Il quitte le service de Gordon en mai 1876, organise au Caire sa caravane, traverse la Libye et le Darfour, est l'hôte de Soliman Ziber, passe par Deleb et Dem Soliman, va jusque chez Rabe, sous-ordre de Ziber, à l'Ouest du Shinko; mais faute de ressources, il ne peut aller plus loin, revient vers l'Est, et, à la zériba de Kalaka (novembre 1878), il est arrêté par Soliman, contre qui vient de s'ouvrir la campagne conduite par Gessi. Mais il s'enfuit et, en juin 1879, arrive à Shekka, où Gordon l'aide à regagner Khartoum.

Schweinfurth révèle alors au monde savant les travaux de Bohndorff et c'est ainsi que Junker, qui, en 1879, se proposait de retourner au Soudan, fit appel à Bohndorff pour l'accompagner en qualité de préparateur. Dès lors, son voyage se confond avec celui de Junker.

Pendant la première partie de ce voyage, ce fut surtout Lacrima, en territoire de Ndoruma, que Bohndorff choisit pour centre de ses travaux. En août 1882, sa santé ébranlée, il songeait à regagner l'Europe. Il rentra à Khartoum en janvier 1884.

Après quelques mois de repos à Magdebourg, il reprit le chemin de l'Afrique. Cette fois, il était engagé au service de l'A.I.A. (1884-1885), puis de l'E.I.C. Fin 1885, le colonel de Winton l'autorisait à accompagner le docteur Lenz dans ses explorations.

En mai 1887, il rentrait en Europe.

P.-L. Lotar, O.P.

Lotar, P.-L., *Souvenirs de l'Uele*, dans *Revue Congo*.

BOINE (*Jean-Baptiste-Paul-Léon-Marie*), Commissaire de district (Louvain, 25.9.1868-Amadis, 11.1.1898). Fils du docteur Joseph Boine, de Louvain, et de Carlier, Marie.

J.-B. Boine suivit les cours de l'Université de Louvain et y obtint le diplôme

d'ingénieur des constructions civiles et mécaniques, en mars 1889.

Jeune ingénieur, il est employé aux travaux de creusement du canal de Bracquegnies. A la fin de 1891, il offre ses services à l'Etat Indépendant du Congo, qui l'engage comme sous-commissaire de district. Il débarque à Boma le 1er février 1892 et, attaché au service des Travaux Publics, est chargé de s'occuper des travaux de la Lubuzi. Le 26 décembre 1892, il est promu commissaire de district de 3e classe et désigné pour le district de la Lukula le 10 mars de l'année suivante. Il rentre en Europe à l'expiration de son premier terme, le 2 février 1895. Le 6 avril 1896, il repart en qualité de commissaire de district de 2e classe et est attaché, cette fois, au district du Stanley-Pool. Le 27 septembre 1897, il est désigné pour prendre part à l'expédition de l'Uele. Atteint d'hématurie, il décède aux Amadis le 11 janvier 1898.

Il était titulaire de l'Etoile de Service depuis le 15 février 1895.

21 novembre 1947.
A. Lacroix.

A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation, p. 254.

BOLLEN *(Jean-Léopold)*, Officier (Liège, 30.1.1862-Kayeye, 5.8.1895). Fils de Jean et de Herbe, Marie.

A l'âge de quinze ans, il s'engage comme volontaire au 11e régiment de ligne. Caporal le 1er février 1878, il passe par tous les grades subalternes et est nommé adjudant le 25 octobre 1885.

Il ambitionne de devenir officier et passe l'examen pour la sous-lieutenance. Le 27 décembre 1886, il est nommé sous-lieutenant au 10e régiment de ligne et se voit bientôt détaché au Corps de discipline et de correction. Il passe au 7e régiment de ligne comme lieutenant le 26 mars 1893. C'est vers la fin de cette année que l'Afrique l'attire. Il s'engage au début de décembre dans la Force Publique et s'embarque à Anvers le 6 avec le grade de lieutenant.

A son débarquement, à Boma, le 2 janvier 1894, il est désigné pour le district du Lualaba et arrive à Lusambo le 23 avril. Il est attaché à la station de Luluabourg, qu'il quitte le 14 mai pour participer à l'expédition du Katanga.

A son retour, il fonde le poste de Bena-Dibele, sur le Sankuru, le 1er avril 1895, et rentre à Lusambo le 12 juillet. Le 15 juillet il reçoit l'ordre de rejoindre la colonne qui opère vers Kabinda sous les ordres de Michaux. A quarante kilomètres de ce poste, il apprend que les troupes de Luluabourg se sont révoltées et doit leur livrer combat. Une bataille acharnée a lieu à Kayeye le 5 août; les forces de l'Etat sont écrasées et Bollen est tué au cours de la mêlée.

19 novembre 1947.
A. Lacroix.

L. Lejeune, *Vieux Congo*, 1930, p. 123. — H. Defester, *Les Pionniers belges au Congo*, Duculot, Tamines, 1927, p. 93. — Fr. Masoin, *Histoire de l'É. I. C.*, 2 vol., Namur, 1913, II, pp. 181, 182 et 215.

BOLLMANN (*Georges - Auguste*), Agent commercial (Chantemelle-Vance, 23.8.1872 - Brazzaville, 23.5.1896).

Georges Bollmann était fils d'un ancien combattant de 1830, Bollmann, Henri, et de Willieme, Léontine. Dès l'âge de dix-huit ans, jeune sous-officier au 7e régiment de ligne, il avait manifesté l'intention de partir pour l'Afrique. Ce n'est qu'en 1895 cependant qu'il vit se réaliser son désir. Engagé par la Société anonyme belge pour le Commerce du Haut-Congo, en qualité d'agent commercial, il s'embarqua en avril 1895 et fut désigné comme adjoint, à Luvituku. Il ne put résister longtemps à l'ardeur du climat tropical et mourut alors qu'il se trouvait à Brazzaville, le 23 mai 1896.

23 avril 1947.
A. Lacroix.

Archives S. A. B.

BONNELYCKE *(Louis-Nicolai)*, Chef-mécanicien [Aälborg (Danemark), 6.7.1852, ?]. Fils d'Erik et de Schobius, Andrea.

Après des études professionnelles à Aälborg, muni du diplôme de chef-mécanicien, Bonnelycke entre aux ateliers Kunsen, à Copenhague, et passe ensuite aux ateliers des Chemins de fer de l'Etat, où il reste jusqu'au moment de son entrée au service militaire. Il effectue celui-ci comme mécanicien à bord d'un steamer de la marine de guerre danoise et rentre ensuite aux ateliers de l'Etat. Trois ans plus tard, il s'engage dans la marine et voyage pendant plus de dix ans successivement comme second et premier mécanicien à bord de différents steamers. Au début de novembre 1891, il est admis au service de l'Etat Indépendant du Congo et s'embarque à Anvers le 6 en qualité de mécanicien de

2e classe. Mis à la disposition du Directeur de la Marine, il est promu mécanicien de 1re classe le 1er juillet 1893 et rentre, fin de terme, le 27 décembre 1894.

25 novembre 1947.
A. Lacroix.

BONVALET (*Gaston-François-Gérard-Gustave*), (Molenbeek, 4.5.1856-?1894). Fils de Franz et de Ehrlich, Emélie.

Le 30 octobre 1875, il entrait à l'Ecole Militaire, dont il sortit sous-lieutenant d'infanterie. Il fut désigné pour le 10e de ligne. Le 6 janvier 1893 — il était alors capitaine au 9e de ligne — il s'embarqua pour le Congo. A son arrivée à Boma, il fut commissionné pour rejoindre l'expédition du Nil. Il arrivait dans le Haut-Uele, à Dungu, au moment où nous devions, devant les offensives derviches et la révolte des auxiliaires, évacuer les postes échelonnés de la Dungu à Dufilé.

Désigné d'abord par l'inspecteur d'Etat Baert pour résider à Magora, poste fondé par Milz en octobre 1892, au Sud-Est de Ndirfi, et ancienne station égyptienne sur le Haut-Nil, Bonvalet n'avait pas encore atteint ce poste, qu'il reçut l'ordre de rebrousser chemin. Il revenait à Mundu, sur la Haute Dungu, au moment où, là aussi, la révolte éclatait.

La décision qu'on venait de prendre d'évacuer les postes établis à l'Est de Dungu valut à Bonvalet d'être chargé d'une de ces missions qu'organisait l'Etat depuis 1892 et qui consistaient à entrer en relations avec les sultans azande du Nord du Bomu, pour préparer la prise de possession de cette partie du Soudan par l'Etat Indépendant, missions qui ne prirent fin qu'après la signature du traité du 14 août 1894 avec la France, nous obligeant à retirer nos troupes au Sud du Bomu.

Bonvalet fut chargé d'atteindre la résidence du chef zande Tambura (actuel fort français d'Hossinger) sur l'Yubbo, affluent du Sueh. Accompagné du commis Dezès et d'une escorte d'une cinquantaine de fusils, le capitaine partait de Surongo et projetait de gagner Tambura en remontant la vallée de la Buerre. Il quittait Surongo les derniers jours de février 1894. Le chef de poste Devos décidait de l'accompagner jusqu'à la limite de ses territoires, qui comprenaient au Nord la chefferie de Bili. Quelques jours après, on apprenait à Niangara, qu'attaqué par les gens de Bili, Bonvalet avait été tué d'un coup de lance et que Devos, lui aussi, était tombé sous les coups des gens de Bili. Que s'était-il passé?

Faute d'archives officielles datant de cette époque, nous emprunterons à Hutereau, qui recueillit en 1912 les témoignages d'indigènes dignes de foi, le récit de cette attaque :

« Nos compatriotes auraient été les victimes des rivalités qui divisaient alors la descendance de Malinginda. Bili, l'aîné de la famille, se plaignait à Devos de ses neveux, les fils de Bagboro, qui empiétaient sur son territoire. Devos, chef de poste de Surongo, décida de faire lui-même une enquête en territoire de Bagboro. Mais attaqué en route, il revint au poste. Dika, fils de Bagboro, insinua alors que tandis que lui, Dika, n'occupait que les territoires de son père, Bili usait de fourberie envers lui. Mais l'incident en resta là. Croyant que Bili n'obtenait pas satisfaction de l'Européen, Miginda, fils de Binza, un autre frère de Bili, crut le moment propice pour attaquer son oncle et demanda à Devos que les territoires de Bili fussent partagés entre les fils de Binza. Bili l'apprenant et voulant connaître les intentions de Devos, consulta son « benge ». L'oracle déclara que si, en quittant Surongo, l'Européen prenait la direction des anciens territoires de Binza, ce serait dans l'intention d'attaquer Bili de concert avec ses ennemis. Or, Bonvalet et Devos, quittant Surongo pour se rendre à Tambura, prirent la route la plus directe, celle qui passait par les anciens territoires de Binza. Bili était fixé. Il prépara ses guerriers et tendit à la colonne une embuscade entre les rivières Nawako et Zambakwe, affluents de la Bwambi, affluent de droite de la Bueré. Vers 9 heures du matin, la colonne en marche était surprise et mise en déroute. Devos et Bonvalet étaient tués à coups de lance. Seuls Dezès et quelques soldats purent échapper au massacre et battre en retraite sur Surongo. »

En mars 1896, Chaltin, avant de se rendre au Nil, prenait la tête d'une expédition punitive dirigée contre Bili. Chaltin remportait sur le chef zande une victoire définitive le 17 mars, à la Mangiligili, affluent de gauche de la Gurba.

21 août 1945.
M. Coosemans.

Lotar, P. L., *Le massacre de la colonne Bonvalet-Devon*, *Bull. de l'Ass. des Vétérans coloniaux*, septembre 1932. — Lotar, P. L., *Grande Chronique de l'Uele*, *Mémoires de l'Inst. Royal Colonial Belge*. — Hutereau, *Histoire des peuplades de l'Ubangi et de l'Uele*, Bruxelles, Goemaere, 1912. — *Mouvement antiesclavagiste*, 1894-1895, p. 283. — *A nos Héros coloniaux*, pp. 191-208. — *Mouvement géographique*, 1894, pp. 64 b, 68 c; 1896, p. 397. — Lejeune, *Vieux Congo*, Bruxelles, 1939, p. 194. — Boulger, *The Congo State*, Londres, 1898, p. 212. — *Belgique coloniale*, 1896, p. 263. — Masoin, *Histoire de l'E. I. C.*, Namur, 1913, I, p. 269.

BOONE (*Albert - Charles*), Lieutenant (Alost, 24.7.1869-Kikanda, 6.1.1908). Fils de Charles-Albert Boone et d'Anna-Thérèse Vander Smissen.

Albert Boone était maréchal des logis au 4e régiment des lanciers quand, le 18 juillet 1891, il s'engagea à l'E.I.C., en qualité de sergent de la Force publique. Dès son arrivée à Boma, le 17 août, il était désigné pour l'expédition du Haut-Uele. Il occupa d'abord les fonctions de chef de poste de Dungu (29 avril 1892) et fut nommé sous-lieutenant le 23 mai de cette année. Il accompagna l'expédition Van Kerckhoven jusqu'au Nil en 1894. Son terme achevé, il s'embarquait pour l'Europe le 16 août 1894 et rentrait en Belgique le 29 septembre. Le 6 mars 1895, il était promu lieutenant.

Il repartit en cette qualité pour l'Uele, où il accomplit un second terme de 1895 à 1899, résidant surtout à Bima. Ce terme achevé, il rentra en Belgique le 18 mars 1899. Il retourna en Afrique comme directeur d'une société commerciale dans le bassin du Kasai et mourut à Kikanda le 6 janvier 1908. Il était décoré de l'Etoile de Service à deux raies (8 avril 1898). Il écrivit un article « Sur le poste de Bima », paru dans le *Mouvement anticesclavagiste* de 1899 (p. 239).

31 décembre 1947.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Chronique de l'Uele, Mém. de l'Inst. R. C. Belge*, pp. 146, 292. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, t. XI, p. 540.

BORGLUM (*Soren-Auguste*), Mécanicien [Hjorring (Danemark), 4.9.1868 - Banana, 28.7.1894]. Fils de Gutzon et de Nielsen Régina.

De nationalité danoise. Après ses études primaires, Borglum se spécialisa à l'Ecole de Navigation de Copenhague. En 1882, il entra aux ateliers de construction de machines de Copenhague et passa, l'année suivante, aux ateliers de constructions navales de Hjorring. En 1887, il effectua un voyage à bord d'un torpilleur, en qualité de mécanicien, et rentra ensuite aux ateliers de Hjorring. Le 25 février 1889, il fut engagé comme mécanicien de 2e classe par l'Etat Indépendant du Congo. Embarqué à Liverpool le 27, il arriva à Boma le 16 avril.

D'abord mis à la disposition du Commissaire de district de Léopoldville, il fut désigné, le 23 août, pour servir à bord du « Ville de Gand », et nommé mécanicien de 1re classe le 27 novembre 1891.

Rentré en Europe le 3 août 1892, après avoir accompli un premier terme, il se rembarqua à Anvers le 6 mai 1893 et fut désigné pour le service de la marine du Haut Congo. Le 23 juin 1894, il rentra à Boma, atteint de dysenterie; transporté à l'hôpital de Banana, il y succomba quelques semaines plus tard.

26 novembre 1947.
A. Lacroix.

BORMS (*Auguste-Alfred-François*), Sous-Commissaire de district (Herck-la-Ville, 24.2.1869-Anvers, 10.5.1907). Fils de Charles et de Kerkhofs, Cornélie.

Auguste Borms fit ses études à l'Ecole des pupilles de l'Armée et s'initia entretemps à la comptabilité. Caporal à l'âge de 16 ans, il fut versé au 3e régiment de ligne le 13 août 1885 et promu successivement sergent en 1887 et sergent-fourrier en 1889. Au début de mai 1891, il s'engagea comme sergent dans la Force publique de l'Etat Indépendant du Congo et quitta Anvers le 18. Débarqué à Boma le 15 juin, il arriva à Lukungu le 1er juillet et, détaché d'abord à Kimpese, il fut désigné pour Manyanga le 23 octobre. Il y resta pendant plus d'un an, pour passer ensuite, le 20 novembre 1892, au Kwilu, où il fut promu premier sergent le 1er février 1893 et désigné pour le district de Matadi. Le 1er juillet 1893, il passa dans les cadres du service territorial avec le grade de sous-commissaire de district et revint à Boma au mois d'avril 1894, pour s'embarquer le 17, à l'expiration de son premier terme.

Le 6 novembre de la même année, il reprit le chemin de l'Afrique pour y effectuer un second séjour en qualité de sous-commissaire de district et rentra en Europe le 29 octobre 1897. Il est mort à Anvers le 10 mai 1907, titulaire de l'Etoile de Service à deux raies.

6 février 1948.
A. Lacroix.

BORRENS (*Emile-Eugène-Jean-Antoine*), Ingénieur (Anvers, 24.2.1873 - Schaerbeek, 4.8.1918. Fils de Pierre et de Joséphine Aerts.

E. Borrens obtint en juillet 1897 le diplôme d'ingénieur des arts et manufactures à l'Ecole Polytechnique de Bruxelles, section de mécanique. Il fut occupé pendant quelques années dans différentes entreprises et, vers la fin de 1902, il offrit ses services à la Compagnie des Chemins de fer du Congo supérieur aux Grands Lacs africains, qui l'engagea en qualité d'ingé-

nieur-adjoint. Parti d'Anvers le 5 janvier 1903, il arriva à Boma le 24 et fut aussitôt désigné pour Stanleyville, où il débarqua le 4 avril suivant.

Son terme accompli, il quitta l'Afrique, le 14 mars 1905, pour rentrer en Belgique. Il n'effectua qu'un seul séjour au Congo et mourut à Schaerbeek un peu avant la fin du premier conflit mondial. Il était titulaire de l'Etoile de Service.

16 avril 1948.
A. Lacroix.

Mouvement géographique, 1903, p. 61.

BORSU (*Edouard-Joseph*), Docteur en médecine (Pousset, Liège, 31.3.1860 - Liège, 7.10.1907). Fils de Jean et de Jamar, Marie-Thérèse.

E. Borsu obtint le diplôme d'instituteur en 1880 et enseigna à Antheit (Liège) pendant huit ans. Travailleur acharné, son penchant naturel pour les sciences médicales devait le conduire à l'Université de Bruxelles en 1888. Il en sortit docteur en médecine, chirurgie et accouchements le 17 juillet 1895. Il s'engagea aussitôt au service de l'Etat Indépendant du Congo et partit le 6 août en qualité de médecin de deuxième classe. Arrivé à Boma le 24, il fut désigné pour le district de l'Equateur et passa à celui de l'Aruwimi en août 1896. C'est là qu'il fut promu médecin de première classe le 21 juin 1897. Pris de fièvre au début du mois d'octobre suivant, il revint à Boma, où il fut hospitalisé, mais, bientôt reconnu inapte au service colonial, il fut obligé de quitter l'Afrique.

Il rentra en Belgique le 15 novembre 1897.

19 avril 1948.
A. Lacroix.

Mouvement géographique, 1895, p. 210.

BOSCO *(Jean-Melchior)*, Fondateur de la Congrégation des Salésiens (Murialdo, Piémont, 16.8.1815-Turin, 31.1.1888). Fils de François Bosco, tâcheron qui louait ses bras pour faire vivre sa famille, et de Marguerite Occhiena.

Le plus jeune de trois enfants, dont l'aîné, Antoine, était d'un premier lit, Jean n'avait que deux ans lorsque son père mourut; la pauvreté s'installa au foyer, mais « Maman Marguerite », chrétienne courageuse, donna à ses enfants une éducation parfaite et leur montra très tôt l'exemple de la plus large charité. Jean avait une nature ardente et volontaire, était intelligent, sérieux, généreux. Il aimait l'étude; aussi, pour qu'il échappât aux brimades de son frère Antoine, brutal, illettré, jaloux du petit, la maman confia l'enfant à un curé du voisinage, qui se chargea de l'instruire en le prenant chez lui comme pensionnaire. Devenu plus grand, il fut placé par sa mère chez des gens sérieux, d'abord à Châteauneuf, puis (1831) à Chiéri, où l'enfant, pour gagner le prix de sa pension, se fit domestique, répétiteur de cours, aide-confiseur. Malgré la faim qui souvent le talonnait, doué d'une mémoire prodigieuse et d'une intelligence lucide, il réussit tous ses examens; aimé de ses condisciples, il fut bientôt chef de file de groupements de jeunesse qu'il organisa avec un entrain, un dynamisme éclairés.

En 1835, Bosco, qui avait décidé de se vouer à la prêtrise, entra au grand-séminaire de Chiéri, près de Turin. Ordonné en 1841, il poursuivit ses études de théologie au collège ecclésiastique de Turin; il fut frappé, au cours de ses promenades, de l'abandon dans lequel vivaient les enfants du peuple qui vaguaient aux environs de la ville et le long des berges du Pô, tandis que de pauvres taudis abritaient des familles nombreuses dans une promiscuité qui encourageait tous les vices. De 1841 à 1844, il s'intéressa à cette jeunesse, l'éduqua, la redressa moralement en l'apprivoisant par le jeu, les lectures, les promenades. En 1847, il fut adjoint comme aumônier au directeur du Refuge Sainte-Philomène que venait de fonder, en faveur de filles pauvres dévoyées, la marquise de Barolo, une descendante de Colbert, exilée en Italie après 1789. Parallèlement à sa tâche d'aumônier, Bosco continua à grouper les jeunes gens, environ 300, en un patronage qui, faute de local (car on les trouvait partout encombrants), se réunissait en plein air ou dans un hangar abandonné; beaucoup le regardaient comme un illuminé et l'on riait de lui. La première maison qu'il fonda fut un home pour garçonnets, apprentis, ouvriers de la ville sans ressources qu'il logea d'abord dans sa propre maison, la maison des Pinardi, qu'il avait achetée avec l'assistance de gens généreux. Sa mère tenait le ménage, lui dirigeait les jeunes recrues (1850). Il commença à ériger une petite église, puis fit construire une maison plus grande, grâce à l'intervention financière de deux parentes de Xavier de Maistre. On y abrita cent cinquante petits malheureux divisés en deux groupes : les ouvriers manuels qui allaient travailler au dehors, les internes qui poursuivaient leurs études. Des amis dévoués de Don Bosco se

présentèrent pour y être professeurs. Bientôt, ce fut l'internat complet avec école professionnelle pour travaux manuels : menuiserie, cordonnerie, ferronnerie, etc. Les élèves se dévouèrent magnifiquement pendant l'épidémie de choléra de 1854. Jean Bosco se mit à parcourir le pays pour se livrer à la prédication; plus d'une fois des attentats furent dirigés contre la vie de cet apôtre de la charité par des sectaires (des Vaudois) et, plus d'une fois, les jeunes gardes sauvèrent leur chef qu'ils adoraient. Bientôt, il ouvrit des collèges à Mirabello, Lanzo, Chirasco (1865). Il recrutait des collaborateurs parmi ses anciens protégés. En 1854, ils avaient pris le nom de *Salésiens* et la Congrégation s'appela l'*Oratoire de Saint-François de Sales*. En 1870, elle obtenait l'approbation du Saint-Siège. Dès 1872, Don Bosco fondait une congrégation féminine avec le même objectif : l'éducation de la jeunesse pauvre. C'étaient les *Filles de Marie Auxiliatrice*. Elles prirent rapidement une grande extension, établirent des écoles, des colonies de vacances, des hôpitaux, des refuges pour vieillards. En 1876, Don Bosco permettait à des laïcs de prendre une part active à son œuvre, en instituant un Tiers Ordre.

Le système d'éducation de Don Bosco était basé sur la bonté vigilante du père de famille qui ne quitte pas des yeux ses enfants, tout en les laissant s'épanouir dans la liberté; ce qui l'avait conduit à cette règle de vie, c'était sa condition à lui d'orphelin pauvre, mais aussi d'enfant tendrement aimé par une mère admirable de bonté et de dévouement.

En 1875, les premiers Salésiens, étendant hors d'Europe leur champ d'action, partirent pour évangéliser la Patagonie et divers autres pays d'Amérique. En 1911, une équipe de Salésiens belges se fixèrent au Katanga méridional et en 1926 sera érigée la Préfecture apostolique du Haut-Luapula.

En 1884, Don Bosco entreprit une tournée de prédication dans les pays d'Europe; en France d'abord : Nice, Toulon, Marseille, Avignon, Lyon, Paris, où il prêcha dans les principales églises, notamment à Saint-Pierre du Gros-Caillou, où vint l'écouter le Cardinal Lavigerie, qui, après le sermon, dit à l'orateur : « Père de tant d'enfants, je fais appel à votre cœur; après l'Europe et l'Amérique, c'est l'Afrique maintenant qui vous présente ses fils délaissés. Envoyez vos religieux vers eux. » Don Bosco promit d'exaucer le vœu du grand prélat. Il poursuivit son voyage par Anvers, Lille, Dijon, Dôle.

En 1887 il fit un dernier voyage à Barcelone, Montpellier, Grenoble et rentra en Italie, épuisé. La dernière visite qu'il reçut à Turin fut celle de Mgr Doutreloux, évêque de Liège, qui venait lui demander des Salésiens pour un quartier populeux de la « Cité ardente » (7 décembre 1888). Mais « l'épée avait usé le fourreau ». Moribond, il recommanda surtout ses missions à ses fils : « Sauvez beaucoup d'âmes dans les Missions », murmura-t-il à son ami, Mgr Cagliero. Il mourut à 72 ans, le 31 janvier 1888.

Ouvrages de Don Bosco : « Biographie de Louis Comolli ». — « Lectures catholiques ». — Manuel de classe : « Histoire Sainte », « Histoire d'Italie », « Histoire de l'Eglise ». — Comédies : « Le Petit Ramoneur », « La Maison de la Fortune ».

25 février 1948.
M. Coosemans.

Auffray, A., *Un grand éducateur : Don Bosco*, Vitte, Paris et Lyon, 1929. — Joergensen, *Don Bosco*. — Villefranche, *Vie de Don Bosco*, Paris, Bloud, 1888. — Lathoud, D., *Jean Bosco*. — Aubineau, *Don Bosco*, Paris, 1883. — Cerruti, *Les idées de Don Bosco sur l'éducation*, Nice, 1888. — Espiney, *Vie anecdotique de Don Bosco*, Nice, 1918. — Huysmans, J.-K., *Esquisse biographique sur Don Bosco*, Paris, 1902. — Prin, *Vie anecdotique de Don Bosco*, Liège, 1925. — Rinchon, D., *Missions belges au Congo*, Bruxelles, 1931, p. 37. — *Ann. Miss. Cath. Congo belge*, 1935. — Ghéon, H., *Saint Jean Bosco*.

BOSHART *(Auguste-Charles-Max-Michel)*, Officier [Rain (Bavière), 8.3.1847-?]. Fils de Charles Boshart et d'Augusta Kerschner.

Engagé comme volontaire au 1er régiment d'artillerie en Bavière, le 20 septembre 1864, il entra à l'Ecole militaire le 1er mai 1865 et fut nommé sous-lieutenant le 20 mai 1866. Après avoir démissionné le 9 mars 1870, il s'engagea dans l'armée territoriale comme capitaine aux Chevau-légers, le 16 juillet 1870. Puis, quittant l'armée, il rentra dans sa famille le 1er avril 1873 et fit des études médicales. Il s'engagea au service de l'E.I.C. le 1er mars 1883.

Arrivé à Vivi, le 15 avril 1883, il fut promu par Stanley chef de poste de Lutete. Le 10 janvier 1884, il était désigné pour prendre le commandement d'une expédition au Niadi-Kwilou. Le 10 mai, Stanley le manda à Vivi et le commissionna pour organiser, de Mpozo, le service des caravanes. Le 1er juillet il était chargé d'achever la construction du sanatorium de Boma et d'en prendre la direction. Peu après il demanda à rentrer en Europe et quitta Banana le 10 novembre 1884. Après quelques mois de repos, il partit pour le Damaraland et y

séjourna quinze mois. Puis il résida à Zanzibar et repartit pour l'Europe le 10 novembre 1889. Nommé capitaine de la Force publique par décret du Roi-Souverain, le 3 octobre 1890, il s'embarqua à Flessinghe sur le « Pétropolis », à destination du Congo. Il était désigné pour l'expédition Van Kerckhoven dès le 3 novembre 1890. Il partait aussitôt pour le Haut, mais arrivé malade à Coquilhatville, il ne put aller plus loin et dut rentrer en Europe, à bord du « Ville de Pernambuco », en août 1891.

26 octobre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Institut Royal Col. Belge*, 1946, pp. 42, 293.

BOSSEAUX (*Emile-Léopold*), Sous-Officier (Solre-sur-Sambre, 9.6.1861-Luluabourg, 12.4.1889).

Bosseaux s'était engagé au 1er régiment de chasseurs à pied le 20 avril 1880. Nommé caporal le 27 mai suivant, il était promu sergent le 1er juillet 1882 et premier sergent le 2 novembre 1886. En 1888, il souscrit un engagement de trois ans comme sous-officier de la Force publique et s'embarque à Anvers le 15 avril. A son arrivée à Boma, il est désigné pour Luluabourg, qu'il rejoint le 23 septembre, après un court séjour à Léopoldville et à Luebo. Atteint d'hématurie et de fièvre bilieuse, il succombe le 12 avril 1889.

17 avril 1947.
A. Lacroix.

BOULANGER (*Georges-Ernest*), Général et homme politique français (Rennes, 24.4.1837-Bruxelles, 30-9-1891).

La carrière militaire et politique de Boulanger n'a aucun rapport avec l'œuvre coloniale entreprise au Congo; mais sa simple présence en Belgique eut de fâcheuses conséquences sur les projets de Léopold II.

Le 1er avril 1889, le général-député, qui apparaissait comme une menace pour le régime parlementaire français, croyant sa liberté en danger, quittait Paris et se réfugiait en Belgique.

Or, c'était l'année où Léopold II lançait son emprunt en faveur de l'Association Internationale Africaine; le Souverain espérait voir la France y souscrire largement; il fut déçu, car le gouvernement français avait pris ombrage de l'hospitalité accordée au fugitif. Invité à s'éloigner, Boulanger partit pour l'Angleterre, mais il revint en Belgique en 1891, pour se suicider quelques mois après son retour.

2 mars 1948.
A. Engels.

Encyclopédie britannique, 1946, vol. III, p. 961. — Verlyt, A., *Le général Boulanger et la conspiration royaliste* (1893). — Bauer, L., *Léopold II le Mal-Aimé*, Paris, 1935, p .255. — Laur, F., *L'époque boulangiste* (1912). — *Larousse du XXe siècle*, p. 806. — E. Vander Smissen, *Léopold II et Beernaert*, Bruxelles, 1942, t. I, pp. 405, 460; t. II, p. 86. — Daye, P., *Léopold II*, Paris, 1934, pp. 294, 375. — Harry, G., *Mes mémoires*, t. IV, p. 1.

BOURG DE BOZAS (*Robert, vicomte du*), Explorateur français (1871-Amadi, Uele, 25.12.1902).

Issu de parents riches, il préféra, à la vie facile de certains, se consacrer à l'exploration de l'Afrique, il désirait faire en sens inverse la traversée réalisée par le Commandant Marchand. Il partit comme chef d'une mission française d'exploration du Ministère de l'Instruction publique, comprenant plusieurs savants, dont le Dr Brumpt et M. Denis, naturaliste. Débarquée à Djibouti le 2 avril 1901, la mission explorait le sud de l'Abyssinie, puis arrivait le 14 juin 1902 au lac Rodolphe et à Nimule, sur le Nil, le 9 septembre 1902, passait de là à Dufilé, en territoire occupé par les Belges, puis pénétrait dans l'Uele, où du Bourg fut emporté par les fièvres à Amadi. La mission continua jusqu'à Matadi, ramenant à Paris la dépouille mortelle de son chef. Des observations de toutes sortes, d'importants documents ethnographiques et d'histoire naturelle ont été ramenés. Le Dr Brumpt avait observé notamment que la *glossina palpalis*, répandue du Nil à Matadi, devait être le transmetteur du trypanosome de la maladie du sommeil. L'hypothèse fut confirmée par la suite.

30 mai 1947.
L. Burgeon.

Mouvement géographique, 1900, pp. 103, 158; 1904, p. 364.

BOVENTER (*Léon-François-Joseph*), Magasinier (Huy, 17.2.1861-Matadi, 11.6.1898). Célibataire.

Engagé au service de la Compagnie du Chemin de fer du Congo, Boventer a accompli, du 1er juillet 1892 au 2 mars 1897, deux termes au Congo en qualité de magasinier. Arrivé pour la troisième fois en Afrique le 3 février 1898, il est mort à Matadi le 11 juin suivant.

17 avril 1947.
A. Lacroix.

BOVONE (*Ehore-Enrico-Angelo-Raffaele*), Inspecteur Vétérinaire (San Damiano d'Asti, Italie, 30.3.1880-Bulawayo, Rhodésie, 3.2.1922).

Acquit le diplôme de l'Ecole supérieure de médecine vétérinaire de Turin le 5 août 1904 et servit ensuite l'armée italienne en qualité de sous-lieutenant vétérinaire de complément.

Il fut engagé pour la Colonie le 24 octobée 1906 et s'embarqua pour le Congo Belge le 1er novembre 1906. Son premier terme de trois ans se termina le 28 novembre 1909.

Du 8 juin 1910 à février 1922, il accomplit, à la complète satisfaction de ses chefs, trois termes de services, au cours desquels il fut successivement désigné pour le district de l'Uele, puis exerça ses fonctions à Kayoyo (province du Katanga), à Katentania et à Kigoma. Il fut nommé inspecteur vétérinaire le 1er janvier.

En 1914, il publia une bonne étude sur l'Agriculture et l'Elevage au Marungu. (Voir *Bulletin Agricole du Congo Belge*, volume V, fasc. 3, p. 457.)

Au cours de son séjour au Katanga, il s'intéressa à la flore locale et spécialement aux graminées dont il fit des herbiers. Il découvrit plusieurs espèces nouvelles, dont certaines lui furent dédiées.

En récompense de ses bons services, l'Etat lui décerna : l'Etoile de Service, le 30 décembre 1909; une 2e raie à dito, le 26 septembre 1912; la Médaille d'or de l'Ordre Royal du Lion, le 20 juillet 1914; chevalier de l'Ordre Royal du Lion, le 21 juillet 1917; une 3e et une 4e raie à l'Etoile de Service, le 22 octobre 1917; l'Etoile de Service en or, le 17 août 1920.

Bovone décéda à Bulawayo (Rhodésie) le 3 février 1922.

31 mai 1947.
M. Van den Abeele.

BOVY *(Joseph)*, Missionnaire Jésuite (Temploux, 4.9.1864-Kimuenza, 15.4.1895).

Il fit ses humanités et sa philosophie au petit-séminaire de Floreffe. Il était depuis trois ans au grand-séminaire de Namur lorsqu'il choisit d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Après s'être encore appliqué à l'étude de la philosophie à Louvain, il fut envoyé comme professeur et surveillant au collège de Charleroi. En juin 1894, se réalisa ce qu'il désirait le plus : ses supérieurs le destinèrent à la Mission du Kwango. Au mois d'août déjà il se trouvait à Kimuenza, pour s'y dévouer corps et âme à l'éducation des 344 enfants de la colonie scolaire.

Hélas ! dès le mois de mars de l'année suivante, il fut accablé de maux de tête et de douleurs intestinales. Bientôt il se trouva à tel point anémié qu'il dut se mettre au repos complet. En peu de jours les fièvres emportèrent celui en qui la Mission avait mis tant d'espoir. Il mourut le 15 avril 1895.

27 octobre 1947.
J. Van de Casteele, S.J.

Litt. Annuae Prov. Belg. S.J. Anno Schol. 1895, p. 95, *Précis historiques*, 1895, t. 44, pp. 294 et 344. — Janssens et Cateaux, *Missionnaires Belges au Congo*, 1912, p. 320.

BOVY *(Gaston-Clément-Léon)*, [Bruxelles, 9.9.1857-Lulunga (Equateur), 11.2.1897]. Fils de Frédéric-Eugène Bovy et d'Ida-Colette Thierry.

Admis à l'Ecole Militaire en octobre 1874, il était capitaine au 1er régiment d'artillerie quand il prit du service à l'Etat Indépendant du Congo. Il partit le 1er janvier 1894 et fut d'abord attaché aux travaux de défense du fort de Shinkakasa. Désigné bientôt pour l'expédition du Haut-Uele, il était nommé chef de zone de Dungu; il en remettait le commandement à Wtterwulghe en juillet 1895. Chef de poste de Niangara, en janvier 1896, au moment où le grand chef zande venait de mourir (2 décembre 1895), c'est Bovy qui annonça à Chaltin, en route vers Bili et Ndoruma, la mort de cet indigène resté célèbre dans l'histoire de l'Uele. Bovy était chef de zone des Makrakra quand, son terme touchant à sa fin, il descendit vers Boma; mais en route, à Lulunga (Equateur), il mourait le 11 février 1897.

4 novembre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P. L., *La Grande Chronique de l'Uele*, *Mém. de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 229, 232, 236, 293. — *Bull. de l'Ass. des Vétérans coloniaux*, juillet 1938, p. 8. — *Mouv. géogr.*, 1897, p. 130. — *Tribune congolaise* du 15 janvier 1939, p. 4.

BOYHAN (*Hélène*) (en religion Sœur Geneviève de Saint Louis, des Sœurs de Notre-Dame de Namur), Missionnaire (Mullingat, Angleterre, 1.10.1871-Kimwenza, 23.5.1901).

Sœur Geneviève débarqua en Afrique le 6 juin 1896 et fut désignée pour la Mission de Kimwenza, où les Sœurs de Namur s'étaient établies depuis 1904, à la demande du R. P. Van Hencxthoven, en vue de seconder dans leur apostolat les Pères de la Compagnie de Jésus qui s'y étaient installés

en 1893. Elle s'occupa, en ordre principal, de l'éducation des enfants noirs et succomba à la fièvre le 23 mai 1901.

28 avril 1947.
A. Lacroix.

Annuaire des Missions cath. au Congo, 1935, p. 398. — *A nos Héros colon. morts pour la Civilisation*, p. 245. — Rinchon, D., *Missionn. belges au Congo*, Bruxelles, 1931, p. 28.

BOYHAN (*Joséphine*) (en religion Sœur Angèle de l'Immaculée Conception, des Sœurs de Notre-Dame de Namur), Missionnaire (Mullingat, Angleterre, 11.7.1876-Kisantu, 11.3.1901).

Sœur Angèle arriva le 6 mai 1898 renforcer les effectifs des Sœurs de Notre-Dame qui se dévouaient aux côtés des Pères de la Compagnie de Jésus, à Kisantu, à l'éducation des femmes et des enfants indigènes. Elle mourut des suites de fièvre le 11 mars 1901.

28 avril 1947.
A. Lacroix.

Annuaire des Miss. cath. Congo Belge, 1935, p. 398. — *A nos Héros colon. morts pour la Civilisation*, p. 245. — Rinchon, D., *Missionnaires belges au Congo*, Bruxelles, 1931, p. 28.

BRACONNIER (*Charles-Marie*) (Arlon, 28.6.1849-Loosduinen, Hollande, 15.3.1917). Fils de Charles-Michel-Louis et d'Eléonore-Zélie-Aimée Fourarigney.

Entré à l'Ecole Militaire le 4 décembre 1867, Charles Braconnier passa d'abord par le régiment d'artillerie, puis fut incorporé au 1er régiment des lanciers; entré à l'Ecole de guerre le 21 septembre 1875, nommé lieutenant, puis capitaine au 4e lanciers, il s'engagea à l'A.I.A. parmi les premiers Belges qui formèrent autour de Stanley un groupe d'agents dévoués auxquels le chef confia les postes les plus importants. Parti de Liverpool, sur le *Gaboon*, le 15 août 1880, avec Neve, Harou, Hanssens et Valcke, il arrivait au Congo vers la mi-septembre et était à Vivi fin de ce mois. Stanley, emmenant avec lui Braconnier et Harou, s'embarqua sur le *Royal*, que commandait Anderson, et se mit en route vers l'amont pour y fonder deux nouvelles stations : Manyanga, qui serait confiée à Harou, et celle du Pool, destinée à Braconnier. A Isanghila, ils rejoignirent Nève, qui allait prendre les fonctions de mécanicien de l'*En-Avant*, et Flamini, qui se chargerait du *Royal*, ainsi que Christophersen, marin. Avec les deux steamers, l'allège et la baleinière en remorque, toute l'expédition quitta Isanghila, se dirigeant vers Manyanga par le fleuve. La navigation était pénible et dangereuse dans les rapides; à tout moment, les flots menaçaient d'engloutir les fragiles embarcations. Bientôt, la fièvre s'abattit sur la plupart des membres de l'expédition. De camp en camp, Braconnier et Harou, alternativement à l'avant ou à l'arrière-garde, avaient à surveiller les transbordements incessants, tandis que Stanley et Anderson dirigeaient les mouvements des bateaux; le rôle le plus dur incombait aux deux mécaniciens, Nève et Flamini. Arrivé le 1er mai 1881 à la chute de Ntombo-Mataka, Stanley y fonda la station de Manyanga qu'il confia à Harou. Braconnier fut alors chargé de tracer une route qui, partant de Manyanga, aboutirait à l'embouchure de la Lufu, en contournant la chute de Ntombo-Mataka, qui était infranchissable. Valcke vint rejoindre ses compagnons après avoir amené un peu en amont de la chute tout le matériel flottant destiné au Pool, avec un fort contingent d'auxiliaires indigènes. Mais Stanley tomba malade, atteint par la fièvre. Braconnier, le soldat, à qui jusqu'à ce jour les fonctions de garde-malade avaient été inconnues, s'installa au chevet de Stanley, lui prodiguant les soins les plus dévoués.

Dès les premiers jours de juin, Stanley, convalescent, organisait avec son garde-malade les préparatifs que nécessitait la marche vers le Stanley-Pool. C'est à peu près à ce moment que mourut leur courageux compagnon Nève. Le 15 juillet, Braconnier partait en éclaireur, commandant une assez forte troupe d'indigènes, sur la route hérissée d'obstacles. Stanley rejoignit Braconnier à la halte de Mungala, sur la rive Nord du fleuve. Puis, ils traversèrent le district de Zinga, habité par les Babouende. Braconnier eut la chance d'y capturer deux magnifiques antilopes qui fournirent des vivres pour plusieurs jours. Le 24 juillet, ils arrivaient à Ngoma, près des chutes de l'Inkissi. Il fallait gravir les pentes abruptes de Ngoma avec des chariots énormes, chargés de marchandises et traînés par vingt-quatre à trente mules. C'était un travail de titan qui réussit au grand ébahissement des indigènes. Puis, il fallut traverser des rivières profondes, telle la rivière Nkonko, décharger les chariots, passer à gué en des endroits au courant rapide; un jeune garçon de l'escorte se noya, et Stanley et Braconnier en furent profondément attristés. Puis, Braconnier dirigea une équipe de travailleurs pour percer une route dans la forêt. Il aperçut le premier un immense lac : c'était le Stanley-Pool, déjà découvert par Stanley lors de son premier voyage.

La colonne expéditionnaire fut reçue par le chef Bouaboua-Njali, près de la rivière Gordon-Bennett. Elle y rencontra Malamine, envoyé de de Brazza, qui exhiba le traîté signé par l'explorateur français et le chef Makoko, autorisant la France à établir sur la rive Nord du Pool des postes français. Le 28 juillet (1881), les explorateurs avec leur escorte arrivaient à Mfoa, chez le chef Ingya, puis à Malima chez Gamankano (alias Mankoneh rencontré par Stanley en 1877).

Stanley vit qu'il ne réussirait pas sur la rive Nord du Pool. A ce moment, les gens de Ntamo, conduits par Pauchu, le neveu du chef Ngaliéma (l'Itsi de 1877), firent leur apparition au camp de Stanley et des pourparlers commencèrent avec ce chef. La fondation d'un poste à Ntamo fut discutée et presque décidée. C'est à ce moment que se situe la rencontre de Stanley et Braconnier avec le P. Augouard, missionnaire français. Stanley et Braconnier levèrent le camp du Gordon-Bennett le 12 août. Le 21 août, ils rejoignaient Lindner, qui avait déjà préparé un campement à Mpakaembendi. Puis ils arrivèrent à Zinga, le 1er septembre, au sommet d'une falaise boisée, en territoire des Babouende.

Le 14 septembre, la colonne se remit en route, mais Stanley, malade, confia le commandement à Braconnier. Encore une fois, de lourds chariots se mirent en branle et durent avancer dans des endroits malaisés. Braconnier devait surveiller et commander chacun des mouvements de ces véhicules surchargés et mal équilibrés. A un certain moment, les convoyeurs noirs lâchèrent cordes et brancards, le timon du chariot abandonné heurta violemment Braconnier, qui tomba sans connaissance entre les rochers. Les noirs l'emportèrent jusqu'à la dernière voiture, où se trouvait Stanley grelottant de fièvre. La vue de Braconnier, pâle, les vêtements en lambeaux, effraya le malade. Heureusement, Braconnier revint peu à peu à lui; aucun membre n'était cassé, mais le corps était couvert de contusions. On le coucha dans la voiture, et il fallut se fier à l'habileté des noirs pour descendre la colline de Zinga. Stanley, ayant un peu recouvré ses forces, reprit le commandement de l'expédition. Mais Braconnier dut rester quelques semaines au bord de la rivière, dans une hutte qu'on dressa et où il fut confié à la garde de quelques Krouboys. Le 18 septembre, Stanley lançait, en aval des chutes de l'Inkissi, l'*En-Avant* et les allèges. Le 1er octobre, Braconnier rejoignait son compagnon, arrêté sur la rive gauche du fleuve, dans le district de Kinsinde. A cause des rapides, on dut reprendre la route de terre. Soudain, la colonne vit apparaître Susi, le fidèle Zanzibarite de Stanley, laissé à Ntamo en compagnie de quelques-uns de ses frères avec le consentement de Ngaliéma. Susi raconta que les Wambudu et leur chef Makoko avaient protesté auprès de Ngaliéma parce qu'il avait outrepassé ses droits en autorisant l'établissement des Blancs sans l'assentiment de Makoko, dont Ngaliéma était dépendant. Stanley entreprit alors les Wambudu avec diplomatie, leur faisant comprendre l'intérêt qu'ils auraient à l'établissement des Blancs chez eux. Braconnier, à l'avant-garde, traça une route du plateau de l'Ijumbi au bas de la colline de Ngoma, puis toute la colonne s'installa à Usansi, en territoire de Makoko. Le 7 novembre, Makoko et ses notables venaient au camp d'Usansi. Une palabre très longue s'ensuivit, en fin de quoi le chef accorda une concession de terre à Stanley pour la construction d'un poste et un sabre symbolique de l'union entre le chef noir et le chef blanc. Mais la nuit suivante, un messager de Makoko apportait la nouvelle que Ngaliéma se préparait à attaquer les Blancs et l'assurance que Makoko soutiendrait Stanley. A l'aube du 8 novembre, les gens de Ngaliéma montaient vers le camp d'Usansi. Encore une fois, Stanley parvint à convaincre Ngaliéma et, quelques jours plus tard, l'*En-Avant*, lancé le 3 décembre sur le Pool, arrivait à hauteur de Ntamo (Kintamo), à l'endroit où Stanley établissait les fondations de Léopoldville.

Dès le début de 1882, la station fut commencée et confiée à Braconnier. La patience de ce chef de station était souvent mise à rude épreuve avec un voisin aussi changeant, aussi versatile que Ngaliéma. Aussi Braconnier installa-t-il avant tout un blockhaus, qui, le 10 janvier 1882, était terminé. Mais que de peine ce travail coûta! Puis, autour du blockhaus, les constructions s'érigèrent. Teusch, du Comité d'Etudes, établit des cultures autour du poste : bananiers, ananas, manguiers, pommiers, arbres à pain, cocotiers, orangers, figuiers, ainsi que des jardins potagers. Le 19 avril 1882, se croyant enfin certain de la sécurité du poste, Stanley quitta Léopoldville avec Eugène Janssen, Drees, Christophersen, sur l'*En-Avant*, à destination de Msuata, où Stanley installa Janssen.

Le climat altéra sérieusement la santé de Braconnier. En septembre 1882, lors de l'arrivée de Hanssens dans son poste, le commandant de la station était couvert de sarnes qui le faisaient beaucoup souffrir.

Mais Ngaliéma avait recommencé ses intrigues et avait indisposé envers la station les Wambudu qui la ravitaillaient. Aussi, la famine menaça-t-elle bientôt. Epuisé par ses souffrances, Braconnier remit le commandement de Léopoldville à son adjoint, le sous-lieutenant Grang. Afin de se soigner, il résolut de descendre à la côte. Arrivé fin octobre à Manyanga, où étaient Nilis, Avaert, Guillaume Van de Velde, voulant passer avec son escorte sur la rive Sud, il dut attendre longtemps qu'un pagayeur indigène voulût bien mettre un canot à sa disposition. A Banana, il se remit peu à peu. Le 14 décembre 1882, il demandait à Stanley, qui y était de passage, à retourner à Léopoldville. Il obtint satisfaction et partit avec un message du chef à remettre à Hanssens : Valcke et Grang devaient se diriger vers Manyanga pour y rejoindre Stanley.

Or, en janvier 1883, Valcke, qui avait été chargé par Stanley de se rendre à Mbé chez Makoko, afin d'obtenir l'atténuation du traité de Brazza, apprenait bientôt qu'après le passage de l'explorateur français, Makoko s'était attribué la plus grande partie de ses cadeaux, et ainsi avait mécontenté les chefs voisins : Mfumu Ntaba, Ngaliéma et Gantchu, qui détrônèrent Makoko et le remplacèrent par Mfumu Ntaba. Puis, en présence de Makoko détrôné, le triumvirat reconnut la souveraineté et le protectorat de l'A. I. A. et lui concéda le droit de s'installer où il lui conviendrait, dans le territoire batéké, tant à l'intérieur qu'à la rive du Congo, entre le confluent du Lawson (Lefini) et celui du Djoué. C'était trop tard. Braconnier, en arrivant à Léopoldville, adressa à Valcke, alors à Mfoa (13 janvier 1883), un avis l'informant que la Chambre des Députés à Paris avait ratifié le traité Makoko-de Brazza et qu'il nous fallait donc abandonner toute action à la rive droite du fleuve et rejoindre Stanley à Manyanga. A Léopoldville, Braconnier rencontra Hanssens et Grang, qui se mirent en route aussitôt vers Manyanga. Valcke les suivit de près. Tous trois rejoignirent Stanley à Manyanga. Hanssens fut chargé d'une entreprise au Niadi-Kwilu. Grang, adjoint à Braconnier à Léo, fut remplacé par Coquilhat.

Mais la grande station était de plus en plus exposée à la famine. Heureusement, l'ingéniosité de Valcke sauva la situation par l'établissement, à Sabuka, d'un centre de distribution des vivres.

Cependant, Braconnier, qui avait repris ses fonctions, était de nouveau miné par la maladie. Il se chargea pourtant avec dévouement des missions que Stanley lui avait confiées sur la rive gauche : contrats à passer avec Kimpoko, à l'extrémité amont du Pool, et avec l'inconciliable Kinshassa. A Kimpoko, il réussit à établir Callewaert. A Kinschassa, il échoua auprès du chef Nchouvila, malgré ses efforts continuels et patients.

Léopoldville, qui, pendant des mois, avait été ballottée d'un chef intérimaire à l'autre, n'était certes pas en bel état; elle avait souffert de ce manque de direction unique indispensable à maintenir la discipline parmi les Blancs comme parmi les Noirs. Stanley se montrait mécontent. Mais voilà qu'un message arrivait de Kimpoko, annonçant que la station avait été détruite et Calewaert assassiné. Stanley, sur l'*En-Avant*, et Braconnier, sur l'*Eclaireur*, partaient en hâte vers ce poste. Heureusement, la nouvelle était exagérée. Stanley décida d'envoyer Callewaert à Vivi et de le remplacer à Kimpoko par Coquilhat.

Le 1er avril 1883, Braconnier, fondateur de la station de Léopoldville, dont il avait assuré la direction avec dévouement et loyauté tant que ses forces le lui permirent, quitta son poste pour rentrer en Europe, après trois ans de service. Il fut remplacé à Léopoldville par Valcke. Rentré en Belgique, il donna, le 18 janvier 1886, à la Société Royale Belge de Géographie, une conférence : « Le Congo au point de vue pittoresque ». Il écrivit pour le Bulletin de cette Société une étude intitulée : « Le Congo au point de vue économique » (1886).

Braconnier mourut en Hollande, à Loosduinen, le 15 mars 1917.

Il était officier de l'Ordre de Léopold, chevalier de l'Ordre Royal du Lion, décoré de l'Etoile de Service, de la Croix Militaire de 1re Classe et de l'Ordre du Mérite Militaire d'Espagne.

25 février 1946.

M. Coosemans.

De Martrin-Donos, *Les Belges en Afrique Centrale*, t. II. — Stanley, *Cinq années au Congo*, pp. 158, 167, 170, 186, 187, 191, 212. — Stanley, *Autobiographie*, t. II, p. 178. — Coquilhat, *Sur le Haut Congo*. *Livre d'Or de nos Héros coloniaux*, pp. 50, 67, 70, 72, 74, 77, 80. — Lejeune, Léo, *Le Vieux Congo*, pp. 22, 214. — Masoin, *Histoire de l'E. I. C.* — Chapaux, *Le Congo*, Rozez, Bruxelles, pp. 71, 74, 452, 627.

BRAECKMAN (*Charles-Louis-Léon-Joseph*), Docteur en médecine et pharmacien (Malines, 14.12.1864-Imesse, Congo belge, 23.11.1895). Fils de Joseph et d'Erelinger, Louise.

Entré à la Faculté de Médecine de l'Université de Gand en 1886, Ch. Braeckman poursuivit en même temps ses études de pharmacien. Il conquit simultanément les

deux diplômes en 1892 et, en 1893, s'engagea au service de l'Etat Indépendant du Congo, en qualité de médecin de deuxième classe. Parti d'Anvers le 6 juillet, il arriva à Boma le 31 et fut désigné pour participer à l'expédition de l'Ubangi-Bomu. Il était à Yakoma lorsqu'il fut chargé d'une mission pour l'étude des vaccins dans la région de l'Equateur. Quelques mois plus tard, il se rendit à Banzyville, où il fut promu médecin de première classe le 1er novembre, il mourut près d'Imesse le 23 du même mois.

On lui doit d'intéressantes données météorologiques qui ont été reprises dans les comptes rendus que la *Société royale de Médecine publique* a publiés à la suite du Congrès d'Hygiène et de Climatologie de la Belgique et du Congo, tenu à Bruxelles en août 1897.

21 avril 1948.
A. Lacroix.

A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation, p. 254. — *Bulletin de l'Association des Vétérans coloniaux*, décembre 1933, p. 4. — *Mouvement géographique*, 1895, p. 118; 1896, p. 37. — Wauters, A.-J., *L'Etat Indépendant du Congo*, Falk fils, Bruxelles, 1899, p. 222.

BRAK (*Joseph*), Chaudronnier-monteur (Willebroeck, 25.8.1856 - en mer, 27.4.1891).

Engagé comme chaudronnier-monteur par la Compagnie du Chemin de fer du Congo, J. Brak débarqua en Afrique le 21 septembre 1890. Atteint de dysenterie après quelques mois de séjour sous les tropiques, il dut prendre le chemin du retour le 6 avril 1891.

Il mourut en mer au cours du voyage.

24 avril 1948.
A. Lacroix.

Archives C.C.F.C

BRAS CORREA, Missionnaire (Salamanque, Espagne, 1576?-...).

Tout jeune, il vint au Congo avec ses parents. Il fit ses études à San Salvator. Il devint prêtre, probablement en 1600, quand arriva au Congo le premier évêque de San Salvador : Michel Rangel. Il fut nommé curé de la paroisse de Mbanza Nsundi, dont le territoire s'étendait sur toute la province de Nsundi. Il voyagea au Nord du fleuve dans la région de Nsanga. Vers 1606, il fut nommé chanoine de la cathédrale de San Salvador. Il acquit une grande influence sur Alvare II, quand au départ de l'évêque Manuel-Baptista pour Loanda (vers 1613) il fut nommé vicaire de l'évêque. Comme confesseur du roi, il fit partie de son conseil. Son influence grandit sous Alvare III, quand, après le départ en Europe de l'évêque Manuel-Baptista, il fut gouverneur de l'évêché. Il fut nommé président du conseil royal (à ce titre il pouvait garder la tête couverte en présence du roi) et premier chapelain de la chapelle royale. Il avait le titre de fidalgo. Le roi le fit seigneur de plusieurs villages, dont il pouvait percevoir les rentes. Le roi de Congo le proposa au Saint-Siège pour l'évêché de San Salvador. Simon Mascarenhas fut nommé. Celui-ci étant mort peu de temps après son arrivée à San Salvador, Bras Correa fut accusé faussement de l'avoir empoisonné. Il fut mis en prison, envoyé en Europe, où l'accusation fut reconnue fausse. Bras Correa revint au Congo. Mais les documents ne parlent plus de lui.

Il est l'auteur de « Historia de Reino do Congo » qui se trouve en manuscrit dans la Bibliothèque Nationale de Lisbonne (N° 6080 F. G.). C'est, pour les chapitres connus jusqu'à présent, une compilation avec quelques modifications et additions de divers chroniqueurs portugais.

19 janvier 1948.
Mgr. J. Cuvelier.

BRASSEUR (*Clément*) (Oisy-Godinne, 18.8.1863-?, 10.11.1897). Fils de Florent Brasseur et de Catherine Lefort.

Sous-lieutenant au 3e régiment de chasseurs à pied, depuis le 26 juin 1889, il s'engagea au service de l'E. I. C. et partit sur le s/s *Lualaba*, le 20 avril 1890. Il arriva à Basoko en même temps que Fiévez, Dejaiffe, Vandesande, de Brabant, le 10 août 1890. Mais, malade, Brasseur dut redescendre à Boma, où il s'embarqua pour l'Europe, le 19 mai 1891. Guéri, il repartit le 5 juin 1892, quittant Anvers sur le *Lulu Bohlen*. Arrivé à Boma, le 2 juillet, il était désigné pour le district du Kasai, et fut nommé lieutenant de la Force publique. Il commanda le camp de Luluabourg; en septembre 1893, il alla remplacer Legat à Lofoi et conclut des traités avec les chefs de diverses tribus. Il prit possession des mines de cuivre chez les Basanga et les Balamba. Il effectua une reconnaissance du lac Kisale, découvrit le lac Lumbambo, remonta le Luapula, reconnut le cours de la rivière Kafwa et établit les postes de Kifwambala et Katele. Il fonda un petit poste au confluent du Luizi et découvrit le petit lac Mofwe à son terme suivant. En 1897, il fut nommé

commandant de la zone Katanga-Urua et entama une lutte acharnée contre les Arabes esclavagistes sur la rive occidentale du lac Moero. Il organisa une expédition contre le chef arabe de Chiwala, mais il fut tué à l'attaque du boma de ce chef (rive droite du Luapula), le 10 novembre 1897.

Voici ce qu'écrivait Henri Delvaux, adjoint de Brasseur, dans la *Flandre Maritime* au sujet de la mort de son compagnon : « Brasseur, voulant vérifier le pointage de la pièce que Delvaux venait de recharger, satisfait, se redressa, reprit sa position d'observation derrière un arbre, jumelle à l'œil, pour observer le résultat du tir. Au moment où son adjoint mettait le feu à la pièce, il s'écria : « Aïe, touché en » plein ». Une balle de winchester venait de le frapper au ventre, lui traversant le foie. Mais il restait debout, étreignant l'arbre, et disait : « Vite, je sens que je n'en ai » plus que pour quelques minutes ». Delvaux s'élança vers lui, le déposa doucement sur le sol, mais Brasseur lui donna ordre de continuer le tir. Le combat continua, terrible, pendant quatorze heures, jusqu'à la victoire de nos troupes. L'ennemi, battu, profita de l'obscurité pour s'enfuir, abandonnant tout, armes, munitions, femmes, enfants, etc. Brasseur mourut sur le champ de bataille après avoir appris la victoire. »

Brasseur était décoré de l'Etoile de Service à deux raies, de la Médaille de 1re classe de l'Ordre Royal du Lion, et était chevalier de l'Ordre Royal du Lion.

Parmi les publications faites par lui, citons : « Lettres sur le Katanga », *Belgique coloniale*, 1896, pp. 20-21, 196, 201, 294, 296, 480-482, du t. 11. — « Exploration du Lualaba et du Luapula », *Belgique coloniale*, 1897, t. 111, pp. 123-125, 135-137, 147-149, 159-160, 219-221, 233-234. — « Les cavernes de troglodytes de Mitumbu, *Belgique coloniale*, t. IV, pp. 184-186). — « L'Urua et le Katanga », *Mouvement géographique*, 1897, XIV, pp. 409-415, 423-426, 436-438, 447-456. — « Coutumes bizarres accompagnant l'extraction et le mode de traitement du minerai de cuivre au Katanga », *Bulletin Soc. géogr., Nancy*, XVIII, 1897, pp. 290-291. — « Native copper at Katanga », *Bulletin Soc. geogr.*, Scoo., Mag. XXI, 1897; *Bull. Soc. Roy. Belge de Géogr.*, XXI, n° 2. — « Rapport sur un voyage au Katanga (S.-E.). Reconnaissance d'un nouveau bief de la Lufira », *Belgique coloniale*, 1898, p. 181.

Les nombreux croquis joints aux rapports de Brasseur ont servi à la confection des cartes du Katanga.

4 novembre 1946.
M. Coosemans.

Mouvement géographique, 1897, pp. 22, 104, 127, 133, 223 (avec carte des explorations de Brasseur). — *Bull. de l'Ass. des Vétérans coloniaux*, août 1934, pp. 7, 8. — *Mouvement géographique*, 1897, p. 194; 1898, p. 98 (biogr.). — Chapeaux, A., *Le Congo*, Rozez, Bruxelles, 1894, p. 627. — Boulger, *The Congo State*, Londres, 1898, p. 77. — *A nos héros coloniaux morts pour la Civilisation*, p. 230. — *Bibliogr. Géol. de l'Afr. Centr.*, Liège, 1937,. — Masoin, *Histoire de l'E. I. C.*, Namur, 1913, vol. II, pp. 214, 215. — *Notre Colonie*, n° 5, 1er avril 1925. — *Bull. Soc. Belge de Géogr.*, 1897, p. 177. — *Le Congo, Moniteur colonial*, Bruxelles, 1905, pp. 296, 297. — Lotar, P. L., *Grande Chronique de l'Uele, Mém. de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 18, 27, 295. — *Bibliogr. part. De Jonghe. — Essor du Congo : Pionniers katangais*, 4 mars 1947.

BRASSEUR (*Louis-Hector*), Agent d'administration de 1re classe (Lodelinsart, 5.1.1861-Woluwe-Saint-Pierre, 4.6.1919). Fils de Louis et de Turloz, Pauline.

L. Brasseur fit ses études à l'Ecole normale de Bonne-Espérance. Jeune instituteur en 1880, il enseigne jusqu'au jour où il songe à s'enrôler dans les services de l'Etat Indépendant du Congo.

Le 6 novembre 1893, il part en qualité de commis de deuxième classe. A son arrivée à Boma, il est désigné pour le district des Cataractes et attaché à la station de Lukungu. Il tombe gravement malade en 1895 et doit être hospitalisé à Boma; après son rétablissement, il est désigné pour le Service de l'Intendance, où il devient sous-intendant de troisième classe le 1er janvier 1896. Rentré en congé régulier en novembre, il repart en juillet de l'année suivante, en qualité de sous-intendant de deuxième classe. Désigné pour la zone Rubi-Uele, il passe son deuxième terme à Ibembo, qu'il ne quitte qu'en juin 1900, pour rentrer en Europe. Le 20 septembre 1901, il débarque une troisième fois à Boma et, en qualité de sous-intendant de première classe, se voit confier l'importante mission de coopérer à la réorganisation du service des Transports dans la Province Orientale. Son troisième séjour au Congo est consacré entièrement à cette tâche. Il reste à Stanleyville, où il exerce les fonctions de directeur des Transports jusqu'en juillet 1904. Promu agent d'administration de première classe pendant son congé en Europe, il repart le 29 décembre de la même année pour poursuivre sa mission dans la Province Orientale. Il est adjoint à l'inspec-

teur du Service des Transports de la Province le 8 mai 1905, mais tombe de nouveau malade et se voit forcé de descendre à Boma, où il reste attaché au service administratif. Mais son état s'aggrave et ses jours sont même en danger. A son grand regret, il doit démissionner le 16 avril 1906 et rentrer en Belgique. Les fièvres paludéennes dont il a souffert ont provoqué une anémie profonde de son organisme. Sa santé se rétablit peu à peu, mais il ne pourra plus reprendre le chemin de l'Afrique.

Titulaire de la Médaille d'or de l'Ordre royal du Lion et de l'Etoile de Service en or, il est mort à Woluwe-Saint-Pierre le 4 juin 1919.

22 avril 1948.
A. Lacroix.

La Tribune congolaise, 1904, nº 43.

BRAZZA (DE) *(Pierre-Paul-François-Camille)*, Comte Cergneu, ou Tchiernovo, ou Savorgnan de Brazza (Rome, 26.1.1852-Dakar, 14.9.1905). Fils d'Ascagno et de Giacinta Simonetti. Appartenait à une famille noble du Frioul qui s'exila après la reprise de la Vénétie par l'Autriche. Sa mère était également d'une famille patricienne qui avait donné des doges à la République de Venise.

D'éducation catholique, il ne voulut pas assister à l'occupation de la Rome des Papes par les troupes de Garibaldi et partit en 1868 pour la France. Ayant satisfait à l'examen d'entrée, il fut admis à l'Ecole Navale à titre étranger. En 1870, à sa sortie du « Borda », il fut embarqué comme aspirant sur la frégate cuirassée « La Revanche ». A la déclaration de guerre avec l'Allemagne il demanda la nationalisation française; mais par suite des lenteurs administratives, elle ne fut accordée qu'en 1873. Il se trouvait alors sur la « Vénus », stationnant à Libreville, à l'estuaire du Gabon. Devenu Français, il dut rétrograder au rang de simple matelot, passer un examen de capitaine au long cours et fut alors réinscrit dans la marine de guerre comme enseigne auxiliaire.

Un rapport qu'il avait fait parvenir au Ministre de la Marine, sur la possibilité d'utiliser l'Ogôoué comme voie de pénétration pour l'influence française dans l'intérieur de l'Afrique, avait attiré sur lui l'attention du Gouvernement de la République. En 1874, le projet qu'il avait formé prend corps. Il est chargé d'explorer l'Ogôoué, fleuve qui se jette dans l'Atlantique au Sud du Gabon et de Libreville, avec un débit tel qu'on pouvait lui attribuer un cours très long et un bassin très important. Récemment, une expédition commandée par le marquis de Compiègne l'avait remonté jusqu'à 400 km de son embouchure, et le docteur allemand Otto Lenz avait atteint un point situé à 100 km plus loin; mais au delà, les chutes et les rapides, autant que l'hostilité des naturels, le rendaient infranchissable.

Brazza s'adjoint Ballay, étudiant en médecine; Marche, naturaliste; Hamon, quartier-maître de la marine; un interprète gabonais et un certain nombre de laptots sénégalais. L'Etat et divers organismes ne lui ont alloué que de faibles crédits, mais il y suppléera au besoin en engageant sa fortune personnelle. En réalité, sa réussite sera due non point tant à des moyens matériels qu'à l'ascendant considérable acquis sur les indigènes par des méthodes qui, il faut le dire à son honneur, sont toutes pacifiques. Il avait l'art de temporiser, de se ménager partout des complicités et, au besoin, de payer d'audace. Aussi, en dépit de l'insalubrité du climat et des obstacles qui s'accumulaient sans cesse sur sa route, il avança pas à pas au milieu de peuplades féroces devant lesquelles avaient dû reculer tous ses prédécesseurs.

Parti de la côte au début de 1875, après deux ans de patience et d'efforts, il atteignit le point où l'Ogôoué, devenu une mince rivière, reçoit, à 720 km de son embouchure, un affluent de droite, la Passa, et y fonda une station qui devait s'appeler Franceville. A partir de ce point, marchant à l'Est, il franchit la ligne de partage qui sépare le bassin de l'Ogôoué de celui du Congo et découvrit, coulant vers l'Est, une grosse rivière appelée l'Alima; les indigènes lui affirmèrent qu'elle allait finalement se jeter dans la Grande Eau, c'est-à-dire dans le Congo. Renonçant à descendre l'Alima, dont les guerriers apfourous lui disputaient le passage, et après la seule bataille qu'il eut à livrer au cours de son expédition, il poussa alors une pointe vers le Nord, jusqu'à un cours d'eau coulant d'Ouest en Est, que les indigènes appelaient la Licona. Il le prit à tort pour un nouvel affluent du Congo, erreur qui allait avoir des conséquences importantes en 1885, au moment de la fixation de la frontière avec l'Etat Indépendant.

Après avoir atteint ce point extrême, l'expédition épuisée reprit, en juillet-août 1878, le chemin de Franceville et, bientôt après, celui de la côte. Avant la fin de l'année, Brazza était rentré en France. Il allait y apprendre la surprenante odyssée de Stanley, qui, descendant pour la première fois le Congo depuis Nyangwe, était parvenu à franchir les cataractes qui obstruent son cours entre le Pool et la mer et à atteindre son

embouchure en août 1877. La relation de Stanley était accompagnée d'une carte où Brazza pouvait reconnaître le confluent des cours d'eau dont il avait suivi les branches supérieures, mais elle établissait aussi la nécessité, pour lancer sur le fleuve des embarcations permettant une exploration détaillée, d'ouvrir au préalable une route d'accès le long des cataractes.

C'est en profitant des leçons de Stanley que Brazza conçut alors le projet de le devancer sur le Haut-Congo, en utilisant la voie de l'Ogôoué, qu'il venait d'ouvrir. Sans perdre de temps et en évitant de donner l'éveil à l'Association Internationale Africaine, dont le Roi Léopold était alors l'animateur et Stanley l'agent d'exécution, il partit sans mandat officiel, après avoir commandé le matériel de navigation et recruté le personnel nécessaires.

En 1879, au moment même où Stanley, sans défiance, est occupé à s'ouvrir péniblement un chemin partant du Bas-Fleuve, Brazza remonte précipitamment l'Ogôoué, renonce à la voie de l'Alima, décidément trop bien défendue par ses riverains, mais emprunte celle du Lefini, qui lui permet de déboucher enfin sur le Congo, un peu en amont de Kwamouth. Là il apprend qu'il se trouve en pays bateke, dont le grand chef Makoko réside à peu de distance à l'Ouest du confluent qu'il vient d'atteindre. Or Makoko posséderait, dit-on, des droits héréditaires qui s'étendent le long du fleuve jusqu'au Stanley-Pool et qui débordent même en certains points sur la rive gauche. Muni de ces informations, Brazza n'hésite pas un seul instant. Il se rend immédiatement chez le chef bateke, use avec lui de ses moyens de séduction habituels et en obtient pour la France la concession d'un certain nombre d'emplacements, dont le principal doit se trouver à M'Fa, sur la rive droite du Pool, juste à l'endroit où l'on pense que doit déboucher Stanley.

Brazza descend en personne à M'Fa, qui s'appellera plus tard Brazzaville, y plante le drapeau français et charge de le garder le sergent sénégalais Malamine, qui a toute sa confiance et qui doit montrer à l'arrivée de Stanley la copie du traité passé avec Makoko (3 octobre 1880). Puis se dirige vers la mer, en suivant la rive droite du fleuve d'aussi près que possible, et rencontre à Vivi, le 7 novembre, Stanley, fort étonné de le voir et passablement mystifié par les propos qu'il tient au sujet des nouvelles acquisitions territoriales de la France.

Rentré peu après à Libreville et n'y trouvant pas la chaloupe démontable réservée au Congo et le personnel blanc qu'il destinait aux nouvelles stations, Brazza, malgré son état d'épuisement, décide de remonter encore l'Ogôoué pour consolider son œuvre et ravitailler notamment Malamine; mais il reçoit bientôt l'ordre de rentrer en France et de remettre son commandement au lieutenant Mizon. Il retourne à la côte par les vallées du Niari-Kwilu et du Shiloango.

A Paris, il trouve l'opinion française, encore fascinée par l'aventure de Stanley, peu disposée en sa faveur. Mais il entame une vigoureuse campagne pour justifier sa conduite et bientôt se voit traité en triomphateur. L'Académie des Sciences lui décerne le Prix Delandre-Guériniaux et la Chambre des Députés ratifie le traité qu'il a passé avec Makoko, malgré les protestations de Stanley et du Comité du Haut-Congo, dont les droits de premier occupant sur le Pool se trouvent ainsi gravement lésés (novembre 1882).

Nommé à trente et un ans lieutenant de vaisseau en même temps que Commissaire Général de la République dans l'Ouest africain, Brazza retourne en Afrique, cette fois accompagné d'un nombreux état-major et pourvu de sérieux moyens d'action. Dès son arrivée il commence par assurer à la nouvelle colonie française une couverture vers le Sud en même temps qu'un accès facile sur l'océan, en obtenant du roi de Loango la concession de l'embouchure du Kwilu et de la baie de Pointe-Noire, futur port et point de départ d'une voie ferrée vers Brazzaville.

Au cours des années qui vont suivre et jusqu'en 1897, date de sa mise en disponibilité par le ministère Méline, Brazza, aidé de collaborateurs choisis, se dépense sans compter pour organiser les territoires qu'il vient d'acquérir à la France et les étendre dans toutes les directions, non sans des conflits parfois très acrimonieux avec les puissances voisines, l'Etat Indépendant et le Portugal d'abord, puis en fin de compte l'Allemagne et la Grande-Bretagne.

Nous citons pour mémoire parmi les faits marquants de cette période, l'envoi de Chavannes à Brazzaville (à laquelle le nom de son fondateur est donné à l'intervention de la Société de Géographie), le voyage de Dolisie de Loango à Brazzaville puis à la Sanga et, finalement, en 1885, à l'Ubangi, où il établit sur la rive gauche le poste de Koundja. Ceci va permettre à la France de revendiquer une extension orientale beaucoup plus importante que celle prévue par la Convention du 5 février 1885, où était indiquée une frontière Licona-Koundja d'une imprécision géographique flagrante.

En 1885, au moment où la Conférence de Bruxelles, d'où devait sortir l'Etat Indépendant du Congo, se réunissait, Brazza, venu

en France, provoquait, sous les auspices de la Société de Géographie, une réunion au Cirque d'Hiver pour agiter la question de l'Ubangi. Il utilisait en ce moment comme émissaires en Afrique son frère Jacques et l'Italien Attilio Pecile, si adroitement, qu'en 1887 il obtenait définitivement gain de cause et que le Gouvernement français le renvoyait à son poste avec des pouvoirs plus étendus.

Les dispositions agressives que le gouverneur avait toujours montrées quand il s'agissait d'étendre les droits de la France n'étaient pas calmées pour autant. Les prétentions allemandes sur le Cameroun, affirmées à la suite du voyage de Nachtigall en 1885, obligèrent Brazza à effectuer de ce côté une série de démonstrations. La première mission Crampel, sans essuyer le désastre de la seconde, massacrée en 1890 près du Chari, n'en eut pas moins une fin assez malheureuse. Beaucoup plus à l'Est, en se servant de Liotard, Brazza essaya encore de déborder les Belges sur l'Uele et il encouragea les débuts de la mission Marchand, qui, en 1897, devait mener à l'aventure de Fachoda.

En cette même année 1897, Brazza, dont l'administration, sinon les méthodes d'expansion et de conquête, avait toujours été vivement critiquée, est brusquement mis en disponibilité, et il apprend cette nouvelle sans ménagements, alors que, rentrant en congé, il séjournait à Alger pour retrouver des forces avant d'affronter le climat de la France, devenu trop dur pour lui. Mais, une fois de plus, grâce à son prestige personnel et au souvenir des éclatants services qu'il avait rendus à sa patrie adoptive, il parvient à rétablir la balance en sa faveur. Cependant, pour l'explorateur de l'Ogôoué et le fondateur de Brazzaville, pour celui qui a acquis à la France un territoire d'un tiers plus grand que la métropole, le repos s'imposait en raison de l'état très délabré de sa santé. Il est nommé Gouverneur Général honoraire des Colonies et, sur le rapport de Charles Dupuy au Sénat, la reconnaissance nationale lui vote une pension, réversible en partie sur les siens, manifestation dont on n'avait pas vu d'exemple depuis Pasteur.

En 1895, Pierre de Brazza s'était marié. Il avait épousé Thérèse de Chambrun. L'affection et les soins dévoués de sa femme l'avaient beaucoup aidé à supporter les dernières et dures années d'Afrique. A Paris, où il se fixa définitivement, elle lui créa un foyer où, près d'elle et de ses quatre enfants, il passa dans une paisible retraite les dernières années de sa vie.

Toutefois il s'intéressait toujours aux choses de l'Afrique et particulièrement à cette Afrique Equatoriale française qui lui devait son existence. Or depuis son départ et particulièrement à partir de 1903, date de la mise en application de la circulaire du gouverneur Emile Gentil sur le recouvrement de l'impôt indigène, de nombreuses plaintes sur les abus de l'administration française à l'égard des noirs se faisaient jour. Le Parlement s'émut. Le Ministre des Colonies, alors M. Clémentel, décida l'envoi d'une mission d'enquête et demanda à Brazza, dont les sentiments paternels pour les indigènes étaient bien connus, d'en prendre la tête. Bien qu'il ne fût pas physiquement en état de répondre à l'appel, l'ancien gouverneur partit le 9 avril 1905. Il fut accueilli par les noirs avec des manifestations touchantes et tint à suivre un itinéraire qui le conduisit de l'Ogôoué jusqu'à l'Ubangi et aux confins du Tchad. Partout on constata des abus et Brazza revint de Fort Crampel avec des dossiers lourdement chargés et des propositions de sanctions sévères contre certains fonctionnaires. Mais il avait outrepassé ses forces et il rentra à Brazzaville fort malade. Transporté à la côte, puis sur le « Maceio », on dut le débarquer mourant à Dakar. C'est là qu'il rendit le dernier soupir, le 14 septembre 1905, à l'âge de 53 ans. La France lui fit des funérailles nationales et, en lui érigeant un mausolée à Mustapha, répondit au vœu qu'il avait formé de reposer en terre africaine.

C'est à Alger que la comtesse Savorgnan de Brazza, fidèle au culte du grand homme qu'elle avait épousé, est morte, très âgée, le 17 janvier 1948.

On sait comment Brazza apparut à Stanley : de haute stature, le teint brun, rompu de fatigue, portant un reste d'uniforme et suivi de quelques laptots armés. Souvent son équipage était plus simple encore; mais, quel que fût son dénuement, avec sa barbe noire, le burnous dont il se couvrait volontiers et surtout la distinction qu'il tenait de sa race, il savait conserver l'allure et la prestance d'un émir.

Si la France doit beaucoup à Brazza, c'est peut-être parce qu'il n'est pas né chez elle. A une échelle moindre, et plus diplomate que guerrier, il fait penser à Bonaparte. Son mélange de fortitude et de cautèle, de souplesse et de ténacité, son goût du risque et du pouvoir, sa condescendance un peu ostentatoire pour les faibles et les indigènes sont des traits apparemment italiens. Dans la discussion comme dans l'action, il était un escrimeur redoutable, avec une préférence pour les bottes secrètes. Personnellement il était entièrement désintéressé. Il eût fait en d'autres temps et dans la patrie de Jules II et de Machiavel, un merveilleux condottiere,

moins la versatilité et l'âpreté au gain, sacrifiant tout à l'avantage du Prince. Le Prince, pour lui, ce fut la France. La façon dont il s'y prit pour lui conquérir un empire restera l'une des plus étonnantes aventures de la fin du XIXe siècle.

5 novembre 1948.
R. Cambier.

On trouvera dans presque tous les ouvrages consacrés à l'établissement des Belges en Afrique des allusions à l'œuvre de Brazza. Pour les détails de sa biographie, consulter : Général de Chambrun, *Brazza*, Paris, Plon, 1930. — Eydoux, *Savorgnan de Brazza*, Clamecy, 1932. — Maria de Crisenoy, *Le héros du Congo. Pierre Savorgnan de Brazza*, Paris, éd. Spes, 1936. — L. Poirier, *Brazza ou l'Epopée du Congo*, Tours, Mame, 1940. — *Revue Universelle*, 1905, art. *Brazza*, p. 542. — C. de Chavannes, *Avec Brazza*, mars 1883-janvier 1886, Paris, Plon, 1935. — Neuville et Bréard, *Les Voyages de Savorgnan de Brazza*, Paris, Berger-Levrault, 1884. — Ney, *Conférences et lettres de Savorgnan de Brazza*, Paris, Dreyfous, 1887. — A. Veisthoffer, *Vingt ans dans la brousse africaine. Souvenirs d'un ancien membre de la Mission de Brazza (1883-1903)*. — Am. Britsch, *Histoire de la dernière mission Brazza, Correspondant*, 1906.

Pour les démêlés avec Stanley, voir P. Daye, *Stanley*, Paris, Grasset, 1936. — L. Jalabert. *L'A.E.F. (Brazza et Stanley)*, *Rev. Congo*, 1932. — Stanley, *Cinq années au Congo*, Bruxelles, 1885-1886, pp. 152 et seq., 195, 199, 200.

Pour les négociations à propos de l'Ubangi, voir R. P. L. Lotar, *La Grande Chronique de l'Ubangi*, Bruxelles, *Mém. I.R.C.B.*, Falk, 1937.

BRIART (*Paul*), Docteur en médecine (Chapelle-lez-Herlaimont, 31.1.1860 - Bruxelles, 29.8.1920). Fils d'Alphonse Briart, ingénieur géologue, membre de l'Académie Royale de Belgique, décédé en 1898, et d'Elise Briart, née Deltenre.

Il fit ses études de médecine à l'Université de Bruxelles, qui lui conféra le titre de docteur en médecine, chirurgie et accouchements. Interne à l'Hôpital Saint-Jean à Bruxelles, Briart s'engage comme médecin à bord d'un navire de la Red Star Line en 1888.

C'est après plusieurs voyages aux Etats-Unis, en qualité de médecin de bord, que Briart, camarade d'enfance et d'université de Jules Cornet, fut engagé par la Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie. Cette société organisait à cette époque une expédition au Katanga et en avait confié la direction à Delcommune.

Briart, engagé comme médecin, suivit l'expédition Delcommune. Plusieurs fois malade durant son voyage, nous retrouvons Briart au départ des Stanley-Falls, le 17 octobre 1890. L'expédition remonte le Congo et le Lomami jusqu'à Bena-Kamba. Durant un combat qui oppose les membres de l'expédition aux indigènes du Lomami, Briart est blessé d'une balle au genou et d'une autre au bras. L'expédition se dirige vers Ngongo-Lutete et Lupungu, pour arriver au lac Kisale, où elle séjourne jusqu'au 30 août 1891. Passant par Bunkeia et Mussina, elle découvre les chutes du Nzilo. En plus de sa mission, Briart commande souvent des groupes armés et devient chef de l'arrière-garde après la mort d'Hakanson, tué avec toute l'arrière-garde à Kikondja, au lac Kisale, le 30 août 1891.

L'expédition, traversant les gorges du Nzilo, arrive à Bunkeia, d'où elle repart en juillet 1892 vers les lacs Moëro et Tanganika. En dépit de ses nombreuses occupations, Briart trouve le temps d'herboriser, de tracer des croquis et de prendre des observations. Revenant en Europe en avril 1893, il ramène un registre d'observations météorologiques qui constituent à cette époque un trésor pour la science.

A son arrivée en Europe, Briart reste au service des sociétés de la rue Bréderode et ce sera sa carrière dans la S. A. pour le Commerce du Haut-Congo qui le ramènera aux colonies.

Le 17 avril 1893, la médaille commémorative de l'exploration du Katanga lui fut décernée.

Engagé en 1895 par Delcommune, alors administrateur-directeur, en qualité d'agent principal, Briart sera mis au courant à Kinshasa, puis envoyé dans le Bas-Congo pour s'occuper des transports.

En janvier 1896, nous le retrouvons comme agent principal à Kinshasa, où il sera nommé sous-directeur en septembre de la même année, puis enfin directeur le 21 mai 1897.

De retour en Europe, Briart accomplit encore quatre séjours en tant que directeur de la S. A. B. au Congo, de 1898 à 1908. C'est lui qui transféra en 1902 le siège de la direction de la société, de Kinshasa à Busira.

Briart, cependant, continue ses explorations et en cette même année il remonte les rivières Sanga et Goko, puis revient en Europe.

Nommé administrateur de la S. A. B. le 21 octobre 1908, Briart remplit les fonctions d'administrateur-directeur pendant les absences de Delcommune.

En 1909, après l'annexion du Congo par la Belgique, Briart fonde, avec son ancien sous-directeur, L. Thiery, la société « Belgo-Katanga », organisme commercial dont il contribue à asseoir la prospérité. En 1910, Briart fut nommé chevalier de l'Ordre de la Couronne.

Pendant l'occupation, il fut désigné comme otage par les autorités allemandes et, bien que déjà malade, fut déporté à Holzminden. Le régime qu'il subit aggrava son mal et fut la cause principale d'une fin prématurée, le 29 août 1920.

De ses voyages et explorations, Paul Briart nous laissa un grand nombre d'études, parmi lesquelles nous retenons les principales :

1. Les fortifications indigènes au Congo;
2. Les plantes alimentaires du Congo;
3. Les richesses minérales du Congo;
4. Le climat du Katanga;
5. Profil de la chaîne des Mitumba, de Bunkeia au lac Kisale.

Outre ces ouvrages, il publia des études concernant les céréales : sorgho, maïs, riz, millet d'éleusine, ananas, et récolta au cours de ses voyages à travers la colonie quelques plantes dont il fit hommage au Jardin Botanique de l'Etat à Bruxelles.

26 juillet 1947.
A.-S. Gerard.

BRICUSSE *(Georges - Henri - Alexandre)* Capitaine (Mons, 11.4.1866-Djabir, 24.8.1896). Fils de Jean-Philippe-Félix Bricusse et de Louise Plisnier.

Engagé au 1er régiment de chasseurs à cheval, le 31 mars 1883, il était admis à l'Ecole militaire lè 4 janvier 1888. Nommé lieutenant, il s'engagea à l'E.I.C. et partit pour l'Afrique le 5 mars 1894. Il était désigné pour le Haut-Uele et arrivait à Djabir le 14 juillet 1894. Il fut d'abord chef de poste d'Engwettra (1er septembre 1894), puis adjoint au capitaine Vander Minnen, pour organiser la nouvelle route de transport vers le Haut-Uele, le 5 mars 1895.

Désigné pour commander la station de Djabir, le 3 juillet 1895, il y succombait à une fièvre typho-malarienne, le 24 août 1896. Il fut nommé capitaine à titre posthume le 1er novembre 1896.

4 novembre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele, Mém. de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 249, 259, 294. — *Bull. de l'Ass. des Vétérans col.*, juillet 1938, p. 8. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, p. 255.

BRIEY *(Jacques-Antoine-Charles-Gobert, comte de)*, Agronome (Andenne, 12.10.1885-Courbesseaux, France, 25.8.1914).

Il passa son enfance à Auch, Béziers, Pont-à-Mousson et Nancy, où son père — colonel de cavalerie — tint successivement garnison.

Après des études chez les Frères de la Doctrine Chrétienne, il entre, en 1894, au Collège des Pères Jésuites à Reims, où il termine ses études secondaires.

En 1904, au Collège de Vaugirard à Paris, il prépare son admission à l'Institut agronomique.

En 1905-1906, il fait son service militaire au 94e régiment d'infanterie, à Bar-le-Duc, et termine comme officier de réserve.

En 1906-1908, il est à l'Institut agronomique, à Paris, et en sort ingénieur agronome.

La famille de sa mère habitant la Belgique, il demanda la naturalisation belge.

En juillet 1911, il accepta une mission agronomique au Congo belge et, en août 1913, il est de retour en Belgique.

Au moment de la déclaration de guerre, il rejoint, le 1er août 1914, le 226e régiment d'infanterie au fort de Bignelay, près de Toul, et est tué le 25 août 1914, à Courbessaux, en défendant la frontière de la Lorraine, berceau de sa famille.

Lorsque la guerre éclata, J. de Briey était encore occupé à classer l'énorme documentation qu'il avait rapportée du Congo. Il n'eut pas le temps de publier les résultats de ses travaux. Les documents qu'il avait recueillis furent mis en ordre et annotés par M. E. De Wildeman et firent l'objet d'un ouvrage paru en 1920, sous le titre : « Mission Forestière et Agricole du comte Jacques de Briey au Mayumbe ».

Durant son séjour au Mayumbe, le comte de Briey eut son attention surtout attirée par trois questions : la forêt et son exploitation, l'étude de l'élais, l'étude des plantes vivrières.

L'étude de la forêt du Mayumbe était un des principaux points de la mission J. de Briey. De grandes espérances étaient fondées sur l'avenir de cette région au point de vue exploitation forestière et au point de vue installation de cultures. Les conclusions de son étude sont peu favorables à l'exploitation forestière intensive. Pour éviter un « pillage destructeur de la forêt » il préconisait la modification radicale des procédés d'exploitation alors en vigueur et l'utilisation méthodique de toutes les essences. Il insistait sur l'urgence de la création d'un service forestier. Ses explorations de la forêt du Mayumbe lui ont permis de réu-

nir des indications précises de géobotanique, de déterminer la valeur industrielle d'une série de bois dont un certain nombre ont été ultérieurement définis scientifiquement.

Le comte J. de Briey étudia ensuite l'élais; peu de documentation avait été publiée à ce moment sur le palmier à huile. Le résultat d'une partie de ses observations lui fit mettre en doute certaines données émises antérieurement et surtout celles relatives à la morphologie de l'élaëis et à sa croissance.

Ses études sur les plantes vivrières portèrent notamment sur le bananier, qu'il considérait comme une des plantes les plus importantes pour les indigènes; il put signaler quelques espèces ou variétés spécialement intéressantes. Ses observations permirent de discuter la valeur de bien des caractères proposés par les monographes pour classer les espèces du genre *Musa*.

Il est certain que si le comte J. de Briey avait pu lui-même présider à la publication de ses documents, plusieurs points obscurs auraient pu être élucidés et bien des utilisations auraient été mises en vedette.

Le comte J. de Briey est, parmi les scientistes et les agronomes coloniaux, un de ceux qui dans le domaine botanico-économique comprirent le mieux que l'avenir de notre Colonie doit être basé sur une connaissance scientifique approfondie de ses ressources naturelles.

21 mai 1947.
M. Van den Abeele.

BROHEE (*Eugène-Gustave-Léon*), Agent d'administration (Boussu-lez-Mons, 26.3.1869-Watermael, 7.7.1909). Fils d'Eugène et de Desailly, Mélanie.

Volontaire au 3e régiment de ligne le 2 octobre 1884, il était sergent-major le 23 mars 1891.

Il s'engage au service de l'Etat Indépendant du Congo en 1893. Du 6 mai de cette année à mars 1909, il effectue quatre séjours au Congo en qualité de sous-intendant de 2e classe, puis de 1re classe. A son quatrième départ, le 20 mars 1908, il passe à la direction de l'Agriculture, qu'il est chargé de gérer intérimairement. Il démissionne pour cause de maladie le 1er mars 1909 et rentre en Europe. Hospitalisé à la Villa de Watermael, il y est décédé le 7 juillet 1909.

10 avril 1947.
A. Lacroix.

BROHEZ (*Charles-Joseph-Alphonse*), Sous-officier (Arlon, 17.9.1876-Kimbubu, Congo belge, 25.5.1897). Fils de Pierre et de Schmit, Anne.

S'engage au 14e régiment de ligne le 26 avril 1892, est nommé caporal le 17 septembre de la même année et promu sergent le 15 février 1895.

Le 6 avril 1897, Brohez contracte un engagement de trois ans en qualité de sergent de la Force publique et arrive au Congo le 8 mai 1897. Le 10, il est désigné pour le lac Léopold II, mais il meurt à Kimbubu le 25 du même mois.

8 avril 1947.
A. Lacroix.

BROUWER (DE) *(Gustaaf)*, Jezuïet-Missionnaris (Denderbelle, 23.3.1873 - Lemfu, 8.11.1910).

Gustaaf De Brouwer trad op twee en twintig-jarigen leeftijd in het gezelschap van Jezus als Broeder. Na zijn noviciaat was hij gedurende drie jaar koster te Brugge, en ging dan, als voorbereiding op zijn aanstaande vertrek naar de Missie, den timmerstiel leren te Drongen.

Den 13 Juli 1900 scheepte hij in onder de leiding van Pater Cus, en kwam den 11 Augustus te Kisantu aan. Gedurend acht jaren bewees hij er onschatbare diensten. Samen met broeder Oddon bouwde hij het nette kerkje van Sanda.

Van een kort rust in België maakte hij gebruik om zich in zijn vak te volmaken, en keerde den 5 Augustus 1906 naar de Kwangomissie terug. Vier jaar arbeidde hij te Kisantu en omliggende posten. Zijn laatste werk was de kerk van Lemfu. Alhoewel slechts acht en dertig jaar oud was zijn gezondheid fel ondermijnd. Voortdurende koortsen bemoeilijkten hem zijn taak, doch beletten hem niet de hoge ladders op te klimmen en de metsers en timmerlieden leiding te geven. Om den vooruitgang van den bouw niet te vertragen, verlangde hij voorlopig geen rust te nemen. Met Allerheiligen had hij het geluk de H. Mis in zijn nieuwe kerk bij te wonen. Hij was echter zeer vermoeid. Den 6 November had hij een hematurie en overleed twee dagen later, den 8 November 1910.

7 novembre 1947.
H. Bailleul, S.J.

Litterae annuae provinciae belgicae socictatis Jesu, Wetteren, 1922, pp. 318-319. — Janssens et Cateaux, *Missionnaires belges au Congo*, Anvers, 1912, pp. 329-330. — *Ntetembo*, etc., Kisantu, 1910. — *Missions belges de la Compagnie de Jésus*, 1911, p. 37.

BROWN (*James*), Mécanicien, de nationalité anglaise (en Angleterre, 10.5.1857-Léopoldville, 23.4.1884).

Le 20 mai 1882, Brown s'engageait pour trois ans comme mécanicien au service du Comité d'Etudes du Haut-Congo et débarquait en Afrique cette année même. Il fit partie de l'expédition qui, sous le commandement de Stanley, partit du Pool le 9 mai 1883 à bord des vapeurs *En-Avant, A.I.A.* et *Royal,* pour gagner le haut fleuve et procéder à l'exploration du pays et à son occupation.

Il est décédé à Léopoldville le 23 avril 1884.

8 avril 1947.
A. Lacroix.

A nos Héros morts pour la Civilisation, p. 80. — *Mouvement géographique*, 1885, p. 111.

BRUGMANN *(Georges)* (Bruxelles, 1829-Bruxelles, 22.11.1900).

Dans l'œuvre africaine, il est de la première heure. Il figure parmi les souscripteurs de l'Association Internationale Africaine, constituée en 1876, puis participe aux travaux du comité d'études pour le commerce du Haut-Congo dès sa création, en 1879.

Le baron G. Brugmann apporte le concours le plus complet au mouvement de propagande qu'entreprend en 1886 le capitaine A. Thys en faveur de la participation des capitaux belges à l'œuvre royale. A la constitution de la Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie, il figure parmi les premiers participants et siège ensuite au Conseil. En 1887, il fonde avec son ami, le général Sanford, ministre plénipotentiaire des Etats-Unis à Bruxelles, la Sanford Exploring Expedition, la première des entreprises belges ayant le Haut-Congo comme champ d'action.

L'activité coloniale lui tient de plus en plus à cœur. Il participe à la constitution des sociétés commerciales et industrielles de la rue Bréderode, au fur et à mesure de leur création, et occupe la présidence de plusieurs d'entre elles : la Compagnie des Magasins Généraux, la Société Anonyme Belge pour le Commerce du Haut-Congo (S.A.B.), la Compagnie des Produits du Congo.

Dans le conflit qui opposa en 1901 les entreprises coloniales à l'Etat Indépendant du Congo, à propos des modifications radicales de la politique économique de l'Etat, Georges Brugmann lutta énergiquement pour le maintien de la liberté commerciale. Il répondit notamment au réquisitoire de M. Van Eetvelde, secrétaire d'Etat à l'Intérieur de l'Etat Indépendant du Congo. Les divergences de vues qui l'opposèrent à ses collègues du conseil d'administration de la S.A.B. l'amenèrent à remettre sa démission de président de cette société en 1896.

Georges Brugmann était un grand philanthrope. Sa sollicitude se manifesta tout particulièrement en faveur des Hospices et Secours de Bruxelles. Il contribua de ses deniers à la construction de l'hôpital pour convalescents fondé à Uccle par M. de Latour de Freins.

Par son testament, en date du 2 août 1900, Georges Brugmann institua au profit du Conseil des Hospices des legs d'une valeur totale de 10 millions. Le refuge de Latour de Freins fut ouvert le 1er juin 1903 et le sanatorium Georges Brugmann à Alsemberg, le 15 novembre 1909.

Au consentement de son frère, M. Alfred Brugmann, exécuteur testamentaire, une partie du legs fut affectée à la construction de l'hôpital moderne Brugmann, inauguré en juin 1923.

29 octobre 1947.
E. Van der Straeten.

BRUNEEL (*Alphonse*), Chef de chantier (Massemen-Westrem, 25.1.1865 - Anderlecht, 25.12.1922). Fils de Henri et de Braeckman, Appollina. Epoux de Delmotte Pharaïlde.

Engagé comme poseur de voie en 1893, au service de la Compagnie du Chemin de fer du Congo, Bruneel a effectué, du 4 septembre 1893 au 26 mars 1921, huit séjours au Congo; les deux premiers en qualité de poseur de voie, les trois suivants comme surveillant de la voie et les trois derniers comme chef de chantier.

Il était titulaire de la Médaille d'argent de l'Ordre Royal du Lion et de la Décoration industrielle de 2e classe.

7 avril 1947.
A. Lacroix.

BRUNEEL (*Célestin-Joseph*), Frère convers de l'Ordre des Prémontrés (Vynckt, 10.3.1874-Buta, 13.8.1925).

Le Révérend Frère Bruneel avait fait des études d'architecte avant d'entrer en religion. Il s'embarqua pour la première fois le 31 août 1899 à destination du Congo et rentra en Belgique à plusieurs reprises par la suite. Mettant ses capacités au service des

missions, il traça des plans d'habitations et d'églises pour différentes stations, ne dédaignant même pas, à l'occasion, d'y aller de la truelle comme un simple maçon. Il a édifié ainsi de véritables monuments. Travailleur infatigable, cet architecte-missionnaire devait mourir à la tâche le 13 août 1925, après une carrière entièrement consacrée au bien spirituel et matériel de la race noire.

31 mars 1947.
A. Lacroix.

Annuaire des Missions catholiques, 1935, p. 409.

BRUSA (*Silvio*), Médecin (Cantello, Italie, 7.3.1877-Popokabaka, 2.10.1903). Fils de Giovanni et de Vicora, Rosa.

Obtint le diplôme de docteur en médecine à l'Université de Pavie le 28 novembre 1900 et entra à l'hôpital militaire de Milan comme sous-lieutenant-médecin. C'est en 1903 qu'il offrit ses services à l'Etat du Congo. Arrivé à Boma le 1er juillet 1903, en qualité de médecin de 2e classe, il fut attaché provisoirement à l'Institut bactériologique de Léopoldville, qu'il quittait le 17 août suivant pour gagner le district du Kwango, pour lequel il venait d'être désigné. Arrivé à Popokabaka le 13 septembre, il s'y donna volontairement la mort le 2 octobre suivant.

31 mars 1947.
A. Lacroix.

BUCQUOY (*Frédéric*) (Anvers, 7.3.1869-?.4.1891).

Sergent-fourrier au 3e régiment de ligne, Bucquoy partit pour le Congo en 1890. Il débuta au district de l'Equateur; le 18 février 1891, il était désigné pour l'expédition Van Kerckhoven et partit avec l'avant-garde commandée par Ponthier. Les moyens de transport étant insuffisants, Van Kerckhoven chargea Ponthier, à la tête de l'avant-garde, de chercher, au départ de Bumba, une route dans la forêt, parallèlement à l'Itimbiri, en direction de Djabir. Le 3 avril, Ponthier et 200 hommes, commandés par Van Montfort, Van Maele et Bucquoy, quittaient Bumba et s'aventuraient en pays hostile des Budja. En route, ils constatèrent bientôt les mauvaises dispositions des indigènes. La nuit venue, il fallut camper à Yambila et se procurer de l'eau. Ponthier envoya 75 hommes, sous la conduite de Bucquoy, à la recherche d'une source. Des 75 hommes, 73 furent massacrés par les lanciers indigènes dissimulés dans le sous-bois. Seuls le boy de Bucquoy et deux soldats revinrent au campement de Ponthier pour annoncer que leur Blanc avait été tué L'événement décida Ponthier à abandonner cette voie. Il emprunta la route fluviale de l'Itimbiri.

4 novembre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P. L., *Grande Chronique de l'Uele*, *Mém. de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 26, 40, 46, 47, 294. — *A nos Héros colon. morts pour la Civilisat.*, pp. 209, 210. — Lejeune, L., *Vieux Congo*, 1930, p. 197. — Masoin, *Hist. de l'E. I. C.*, p. 259, t. 2.

BUELENS (*Jean-Baptiste*), Charpentier (Cortenberg, 27.9.1860-en Afrique, 28.10.1895).

Engagé comme charpentier par la Compagnie du Chemin de fer du Congo, Buelens arrive en Afrique le 4 mai 1895. Presque aussitôt victime du climat meurtrier, il y décède déjà le 28 octobre suivant. Nous ignorons l'endroit exact de sa mort.

17 février 1947.
A. Lacroix.

BUNGE (*Edouard-Gustave*), Négociant (Anvers, 16.10.1851-Eeckeren, 18.11.1927).

Il appartenait à une famille de grands commerçants établis à Amsterdam.

Prévoyant l'essor de la place d'Anvers et conscient des avantages qu'elle présentait, son père, Charles-Gustave Bunge, y avait ouvert une succursale en 1850.

Après un stage à l'étranger et un long séjour en Amérique du Nord, Edouard Bunge entra en 1875 comme associé de la firme, à l'âge de 24 ans. Avec une hardiesse et une clairvoyance remarquables, il orienta progressivement les activités de la maison vers les Etats-Unis, l'Amérique du Sud et plus spécialement vers la République Argentine. Les Etats-Unis se relevaient péniblement de la longue guerre de Sécession. Les Etats de l'Amérique du Sud, notamment la République Argentine, étaient encore des pays obscurs, théâtres de nombreux troubles politiques. Mais Edouard Bunge s'était rendu compte des richesses latentes du Nouveau Monde. Malgré les risques, il créa une filiale à Buenos-Aires en 1884, lorsque les destinées de la maison mère lui furent confiées. Sous l'impulsion de son frère, Ernest, et de son ami dévoué, M. J. Born, tout un réseau de puissantes affaires se fonda en l'espace de quelques années dans

les deux Amériques : des entreprises de négoce et de transport, des plantations et des élevages, des industries diverses, des établissements bancaires pour assurer le financement d'une vaste organisation commerciale et industrielle.

Encouragé par Léopold II, Edouard Bunge créa la Compagnie Royale Belgo-Argentine, dont la Compagnie Maritime Belge poursuit actuellement l'objet en assurant notamment une liaison régulière entre la République Argentine, le Brésil et Anvers.

A cette époque, l'œuvre coloniale belge était à ses débuts. L'Etat Indépendant vivait des heures sombres. Les ressources provenant du premier emprunt et de la fortune du Souverain étaient épuisées. A partir de 1890, aux engagements sans cesse croissants inhérents aux progrès de l'occupation vinrent s'ajouter les dépenses impérieusement exigées par la campagne arabe, la répression des incursions mahdistes et l'occupation du Katanga.

Prescient des brillantes destinées du Congo, Edouard Bunge n'hésita pas à apporter au Souverain son concours le plus efficient avec les risques très graves qu'il impliquait. Aux heures critiques, lors des grandes difficultés de trésorerie, le Roi fit fréquemment appel au dévouement qu'Edouard Bunge lui témoignait.

Appelé par le Souverain à organiser les échanges commerciaux entre la Belgique et l'Etat Indépendant du Congo et à assurer la vente des produits congolais, il y réussit au point que le marché d'Anvers rivalisa bientôt avec celui de Londres pour le caoutchouc et l'ivoire et devint même le premier marché d'ivoire du monde. Tout en sauvegardant jalousement les intérêts qui lui étaient confiés, toujours et en toute occasion il veillait à l'intérêt général de l'Etat du Congo et de la Belgique. C'était là une de ses grandes préoccupations.

Le grand Roi n'oublia jamais l'attachement qu'il portait à sa cause et l'honora de son amitié.

Lors de la création d'une section coloniale à la Chambre de Commerce d'Anvers, en 1909, Edouard Bunge en fut élu président. Il étendit son activité coloniale à d'autres régions, notamment à l'Afrique équatoriale française et à la Malaisie. Parmi les premiers, il entrevit l'avenir de l'industrie du caoutchouc et encouragea la culture rationnelle de l'hevea en Extrême-Orient. C'est encore Edouard Bunge qui, plus tard, à la demande du Ministre Franck, établit les fondations de la Compagnie Cotonnière Congolaise.

Mais ce réalisateur était également un homme de grand cœur dont le dévouement à la chose publique et la générosité inépuisable eurent maintes fois l'occasion de se manifester. Pendant la guerre 1914-1918, resté à Anvers malgré ses énormes intérêts à l'étranger, il se dépensa sans compter pour ses concitoyens. Jamais appel ne fut fait en vain lorsqu'il s'agissait d'une œuvre patriotique ou de soulager les misères des faibles et des souffreteux.

En décembre 1924, à l'occasion du cinquantième anniversaire de son entrée dans la firme, Edouard Bunge fit à l'Université Coloniale un don généreux en créant, à côté de la Faculté des Sciences politiques et administratives, la Section commerciale, appelée « Section Commerciale Bunge ». Dans la lettre qu'il adressa à M. L. Franck, Ministre des Colonies, pour lui faire part de cette fondation, il écrivait notamment :

« En contribuant à l'œuvre que vous avez créée, j'obéis à un sentiment de filiale affection à notre chère ville d'Anvers, où ma maison est maintenant établie depuis soixante-quinze ans, en même temps que je désire rendre hommage à notre grand Roi Léopold II, auquel j'ai été heureux de pouvoir apporter mon modeste concours dès le début de sa géniale entreprise. Je joins au Roi, dans ce sentiment, les hommes éminents qui ont formé son entourage et qui, depuis, n'ont jamais failli au devoir de continuer sa belle œuvre, et avec qui j'ai toujours eu les relations les meilleures dont je m'honore. »

Au cours de la pénible maladie qui l'entraîna lentement vers la tombe, Edouard Bunge fonda avec les siens l'« Institut Médical Bunge », centre de recherches médicales et chirurgicales et clinique modèle dotée des perfectionnements les plus modernes de la science.

C'est dans son domaine d'Hoogboom (Eeckeren) qu'il mourut le 18 novembre 1927, à l'âge de 76 ans.

Comme le disait éloquemment M. Laude, Directeur de l'Université Coloniale, en s'adressant aux élèves de la XVII[e] promotion « Bunge » :

« De l'examen des activités de M. Edouard Bunge, deux fortes impressions se dégagent :

» La première, c'est que ce grand négociant avait comme principe que la classe possédante n'a de supériorité que par la vertu, dans son sens originaire ou des quiritaires, c'est-à-dire par une énergie supérieure dans l'intelligence, le travail et les mœurs.

» La seconde, c'est que l'argent n'intéressait pas Edouard Bunge.

» Dans les entreprises, il aimait les joies que donne l'œuvre créatrice, les horizons qu'elles élargissent, le labeur et les responsabilités qu'elles impliquent, la vigilance qu'elles nécessitent, le perpétuel combat exigé à tous les instants pour éviter les embûches, vaincre, contourner les obstacles ou s'y adapter. Il voyait dans la fortune le moyen d'améliorer le bien-être de la collectivité et d'exercer la charité qui implique évidemment comme premier devoir celui de justice vis-à-vis d'autrui. »

Distinctions honoriques : grand-officier de l'Ordre de Léopold II; commandeur de l'Ordre de Léopold; commandeur de l'Etoile Africaine; Commandeur de la Couronne d'Italie; officier de l'Ordre de la Couronne; porteur de la Médaille d'or décernée par le Comité National de Secours et d'Alimentation.

14 mars 1947.
E. Van der Straeten.

Le Journal du Congo, 17 février 1912 (biogr.). — *Mouvement géographique*, 1906, p. 550. — *Tribune congolaise*, 24 juin 1909, p. 1; 20 juillet 1916, p. 2; 31 janvier 1925, p. 3; 30 novembre 1927, p. 1. — Discours prononcé par M. L. Franck à l'occasion de la promotion de M. Bunge au grade de Grand-Officier de l'Ordre de Léopold II. — *Recueil financier*, Bruylant, Bruxelles, 1898.

BUONFANTI (*Maurizio*) (s'écrit également **BONFANTI**), Explorateur (Florence, Italie, ? - Massabé, Enclave de Cabinda, 3.7.1885).

Il n'existe presque pas de renseignements sur la vie du marquis Bonfanti et l'on ne connaît, même pas approximativement, sa date de naissance.

La plupart des renseignements qu'on possède proviennent d'un récit du voyage qu'il fit au Soudan et au Sahara et qui a été publié dans le *Bulletin de la Société Royale de Géographie* (VIII-1883).

En mars 1881, Bonfanti part de Tripoli, en compagnie du docteur en médecine et naturaliste nord-américain Van Floris, pour explorer l'intérieur de l'Afrique occidentale.

Après un voyage de 117 jours, il atteint le Bornou, passe par Kouka et atteint le Tchad.

Il pénètre ensuite dans la région de l'Adamaoua, principal but de son voyage. Mais l'état de guerre dans lequel vivent les populations indigènes l'oblige à rebrousser chemin et à regagner Kouka. Il pénètre alors dans le pays de Sokoto; il en visite la capitale, Kano, et le sultan veut le prendre à son service en le nommant gouverneur d'une province.

Bonfanti décline cette offre et se dirige vers le Niger. Il prouve la possibilité d'utiliser le cours moyen de ce fleuve, de Tana jusqu'au port de Tombouctou. De là, à travers le pays de Tombo, Mossi et Gurma, il rejoint le golfe de Guinée. Au cours de ce voyage, il eut fort à souffrir de la rapacité des indigènes, qui le dépouillèrent non seulement de l'ivoire qu'il avait acheté, mais également de ses papiers et notes de voyage. Lorsqu'il atteignit la mission catholique de Kironoro, près de Lagos, il avait cependant réussi à sauver le relevé du cours du Niger, qu'il avait effectué à la boussole.

Rentré en Europe, Bonfanti se rendit à Bruxelles. Le 6 mars 1884, il y fit, devant les membres de la Société Royale Belge de Géographie, le récit de son exploration. Ce récit fut publié dans le Bulletin de cette société.

Cette même année encore, il entra au service de l'Association Internationale du Congo et fut dirigé vers le bassin du Kwilu, comme chef de la station de Tountonville. Atteint d'anémie, il gagna la côte atlantique, dans l'espoir de se refaire à Mossamédès. Rétabli, il reprit son service, mais mourut inopinément au poste frontière de Massabé (frontière nord de l'Enclave de Cabinda, sur la rive de l'océan Atlantique).

17 novembre 1943.
N. Laude.

L'incivilmento dei Negri, *Arch. Anthr. e Ethnol.*, XV, 1885. — *Le Kwilu viari (Mouvement géographique*, 1886). — *Mouvem. géographique*, 1884, 24 c; 1885, 68 b, 112 a. — *Larousse du XX^e siècle*.

BURET (*Pierre-Joseph*) (Witry, Luxembourg, 2.2.1859-Baso, 3.6.1894). Fils d'Henri-Joseph Buret et de Marie-Julie Thény.

Il était maréchal des logis au 1^er régiment des guides (depuis 1885), lorsqu'il prit du service à l'Etat Indépendant du Congo. Il quitta Anvers pour l'Afrique le 6 septembre 1892; arrivé à destination, il fut désigné, en qualité de sergent de la Force publique, pour l'expédition Ubangi-Bomu. En février 1893, il était adjoint, ainsi que le sous-officier Dumoulin, au commandant Hennebert, chef de poste d'Yakoma, au moment où des incidents fâcheux se produisaient et se multipliaient de la part des Français, campés au poste voisin des Abiras et suspectés de vouloir couper aux Belges toute avance au Nord du Bomu.

Le 10 mars 1893, Balat, sur la route de retour de Songo à Bangasso, désignait le sous-officier Buret pour fonder un poste à Sattet, à 5° ½ de latitude Nord, entre le Mbali et la Ngana, affluents de droite du Bomu. Le choix de Balat s'était porté sur Buret, qui était à Yakoma, parce qu'à Bangasso il y avait trop peu de personnel à ce moment. Buret quitta Yakoma le 12 mars et arriva à Bangasso le 14. Hennebert et Dumoulin firent route avec Buret jusqu'à Bangasso, où, le 16 mars, se déroulait l'incident Liotard, coup de force tenté contre le poste belge. Le chef de poste de Bangasso, Mathieu, aidé d'Hennebert, Dumoulin et Buret, empêcha Liotard et son adjoint Fresse de s'installer en territoire de l'E. I. C. En attendant l'arrivée de Balat, qui devait trancher la palabre, le chef Bangasso fut consulté. Il déclara s'opposer à l'établissement des Français sur son territoire. Liotard se soumit et regagna les Abiras. L'incident clos, Buret quitta Bangasso le 17 mars, à destination de Sattet. Il y installa un poste. Van Calster et Inver, avec 70 hommes, y arrivèrent en novembre. En janvier 1894, Stroobant, qui faisait partie de l'expédition Hanolet-Gérard vers Dabago, atteignait à son tour Sattet. Lorsque fut installé le poste de Bakuma, sur la rive droite du Mbali, à 5° 45' latitude Nord, il fut confié à Buret. En février 1894, on décida de lever Bakuma et de le porter plus au Nord, à Baso, qui devait dès lors, avec Dabago, constituer les deux grands relais entre Bangasso, au Sud, et les points qu'atteindrait, au Nord, l'expédition Nilis. Buret fut donc chargé du poste de Baso. Mais il y était à peine arrivé qu'il mourait d'hématurie, le 3 juin 1894.

15 octobre 1945.
M. Coosemans.

Lotar, P. L., *La Grande Chronique du Bomu, Mémoires de l'Institut Royal Colonial Belge*, Bruxelles, 1940, pp. 52, 53, 54, 57, 70, 78, 79, 127. — *A nos Héros coloniaux morts pour la Civilisation*, p. 190.

BURROWS (*Guy*), officier britannique, né à Belgaum (Bombay), 5.11.1861-?

Recommandé par Stanley, il entra au service de l'Etat Indépendant du Congo et, le 6 juillet 1894, s'embarquait à destination des Uele, où il séjourna jusqu'en janvier 1897. Il eut à y effectuer diverses opérations de reconnaissance et de pacification, notamment chez les Azande, avec l'expédition Francqui, et chez les Mabodo.

Après un court séjour en Europe, pendant lequel il prit plusieurs fois la défense de l'administration de l'Etat Indépendant, il revint au Congo, où, avec le titre de commissaire de district de première classe, il assuma le commandement du district de l'Aruwimi.

Il fit paraître, en 1898, un ouvrage intitulé : « The Land of the Pigmies ».

Rentré en Europe en 1901, il s'y livra presque aussitôt à de violentes attaques contre l'administration de l'Etat Indépendant du Congo, notamment dans un livre intitulé : « The Curse of Central Africa », qu'il fit paraître en 1903 et dans lequel il dénonçait diverses atrocités qui, selon lui, auraient été commises au Congo. L'Etat Indépendant lui intenta immédiatement un procès devant la justice anglaise. N'ayant pu fournir la preuve de ses accusations, Burrows fut condamné à une amende de 500 livres du chef de calomnies. Son ouvrage fut interdit définitivement en Angleterre et lui-même fut déchu des distinctions honorifiques qui lui avaient été octroyées en récompense de ses services.

4 décembre 1947.
G. Malengreau.

Cap. Guy Burrows, *The Land of the Pigmies*, Londres, 1898. — Cap. Guy Burrows, *The Curse of Central Africa*, Londres, Everett, 1903. — *Les procès Burrows à Londres*, compte rendu sténographique, Bruxelles, Hayez, 1904. — Major Ch. Liebrechts, *Congo. Suite à mes souvenirs d'Afrique*, Bruxelles, 1920. — Fritz Masoin, *Histoire de l'État Indépendant du Congo*, t. I, Namur, 1913. — *Un Belge. La Vérité sur la civilisation au Congo*, Bruxelles, 1903 — Lotar, P. L., *Grande Chronique de l'Uele, Mém. de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946.

BURTON (*Sir Charles-Francis*), Explorateur, Diplomate, Orientaliste (Torquay, 10.3.1821-Trieste, 20.10.1890). Fils du Lieutenant-Colonel Joseph Netterville Burton et de Marthe Baker. Son père et sa mère se réclamaient d'anciens lignages.

Il fit ses premières études à Richmond, puis accompagna ses parents dans des voyages en France et en Italie, où il grandit dans une liberté à peu près complète. Son ascendance celtique aidant, il se révélait passionné d'aventures et rebelle à toute discipline. Rentré en Angleterre, il poursuivit à Oxford, au Trinity College, des études au cours desquelles il montra un goût déterminé pour les langues orientales. S'il prit ensuite du service dans un emploi subalterne à l'armée des Indes, ce fut surtout pour étudier de près les races, les mœurs, les religions et les langues de l'Orient. Au cours des sept années qu'il y passa, non seulement il apprit à fond l'arabe, le per-

san et divers dialectes de l'Inde, mais il circula déguisé dans tous les milieux indigènes, si parfaitement méconnaissable, qu'il trompait ses supérieurs, ses amis et même ses propres domestiques. Ce fut surtout dans le Sindh qu'il poursuivit ses investigations, dont l'essentiel a fait l'objet de communications à la Société Asiatique ou a paru dans quatre livres publiés en 1851, à son retour en Angleterre.

En 1853, d'accord avec la Royal Geographical Society, Burton forma le plan de traverser la péninsule arabe de part en part, à la faveur d'un déguisement, et d'acquérir ainsi des notions sur une vaste région qui, entre Djedda, La Mecque et Mascate, restait en blanc sur les cartes. Se faisant passer successivement pour un prince persan, pour un derviche arabe et pour un pèlerin afghan, il s'embarque à Suez, débarque à Yambo, dans un convoi de pèlerins, et visite successivement Médine et La Mecque. Il doit renoncer à poursuivre sa route dans l'intérieur de l'Arabie, où les guerres entre tribus font rage et où il serait certainement assassiné. Sa description des lieux saints de l'Islam est extrêmement originale et tranche sur ce qui avait été publié jusque-là. Il s'est tellement incarné au rôle qu'il était forcé de jouer, que les choses lui apparaissent telles qu'à un véritable sectateur du Coran. On a dit justement du livre qu'il a publié : *Pilgrimage to Al-Medinah and Meccah*, qu'il était une des curiosités de la littérature anglaise et qu'il représentait plus que le voyage lui-même, qui avait déjà été fait par plusieurs Européens, dont Burkhardt, et qui exigeait surtout une parfaite connaissance de l'arabe et du rituel musulman, alliée à beaucoup de sang-froid.

Le voyage que Burton entreprit ensuite fut certainement plus hasardeux encore. En 1854, il proposa au Gouvernement de l'Inde d'explorer l'intérieur de la Somalie, dont la population, adonnée au brigandage et à la piraterie, constituait une menace permanente pour la navigation dans la mer Rouge et le golfe d'Aden. Il s'agissait d'arriver à Harrar, la capitale, ville dans laquelle aucun Européen n'avait jusque-là pénétré. Burton disparut dans le désert et, pendant quatre mois, on n'entendit plus parler de lui. Quand il reparut enfin, non seulement il avait visité Harrar et y était resté dix jours avec sa vie toujours suspendue à un fil, mais il avait parlé au souverain du pays. Le pire avait été le retour. Il avait dû retraverser le désert presque sans nourriture et sans eau, échappant de justesse aux sagaies des guerriers somalis. Une seconde tentative qu'il fit pour pénétrer dans le pays, cette fois en force, aboutit à un échec. Dans une escarmouche avec les tribus, un des jeunes officiers qui l'accompagnaient fut tué; le capitaine Speke ne reçut pas moins de onze blessures et lui-même fut atteint par une flèche qui pénétra dans la mâchoire.

Quand éclata la guerre de Crimée, Burton prit du service dans un corps de bachi-bouzoucks commandé par Beatson. Toutefois, attaché à l'état-major, il ne dépassa pas les Dardanelles et mit le temps à profit pour apprendre l'osmanli et autres langues des Balkans et du Caucase. Il n'était rien moins que militaire. Aussi, sur les instances de la Royal Geographical Society, le Foreign Office obtint-il son licenciement pour lui confier une mission dont les résultats allaient avoir un retentissement considérable.

Malgré toutes les tentatives des voyageurs, dont les premières remontaient à l'époque romaine, le problème des sources du Nil restait posé devant le monde savant. Burton, à qui on adjoignit le capitaine Speke, qu'il avait connu dans l'Inde et engagé dans l'aventure du Somaliland, fut chargé de le résoudre. Il partit le 16 juin 1857 de Zanzibar et, ayant pris pied sur la côte orientale de l'Afrique, se lança dans l'intérieur. Il remonte la vallée du Kingani et traverse le pays des Wazaramo et des Wazegura, peuplades cannibales dont il décrit les mœurs et les guerres continuelles. Il fait halte dans le Zungomero, qui correspond assez bien aux derniers massifs montagneux qui donnent accès aux hauts-plateaux de l'intérieur. Après le Zungomero, il pénètre dans ce qu'il appelle la seconde région, l'Ugogo, pays sec où dominent les vents d'Est et où les rivières sont très rares. Les indigènes, auxquels les tatouages et l'élongation des oreilles donnent un aspect repoussant, sont fort belliqueux. Ils ne se heurtent guère à leurs voisins Masai du Nord, mais, par contre, dominent nettement les Wanyamwezi, qui leur font suite à l'Ouest.

Les descriptions de Burton et les indications très nombreuses qu'il donne en cours de route sur les populations qu'il rencontre ont une haute valeur documentaire. C'est un des rares témoignages sérieux que l'on possède sur l'état de l'Afrique orientale avant l'irruption des Arabes esclavagistes. Il montre que si la traite n'existait pas encore dans le sens commercial du mot, l'esclavage n'en était pas moins très répandu dans l'intérieur des tribus et que le cannibalisme était presque aussi courant dans l'Ugogo et l'Unyamwezi que dans l'intérieur du Congo, bien que le gibier fût assez abondant.

L'Unyamwezi est pour Burton, qui fait appel à l'étymologie, la Terre de la Lune. L'ayant traversé, il observe qu'il entre dans une dépression où un nouveau réseau hydrographique se dirige vers l'Ouest. C'est celui de la Malagarasi. Les premiers jours de février 1858 avaient été particulièrement épuisants pour la caravane, qui rencontrait à chaque instant des fondrières. Le 13 février on aperçoit une montagne escarpée, qu'on escalade à grand'peine. Du sommet, vers l'Ouest, on découvre une ligne étincelante. C'était le lac Tanganika, que les yeux d'un Européen contemplaient pour la première fois. « J'oubliai tout », dit Burton, « dangers, fatigues, incertitude du retour; j'aurais accepté le double des maux que nous avions eu à subir, et chacun partageait mon ravissement ».

Au port d'Ukaranga, situé sur une petite baie un peu au Sud de Kahuele, chef-lieu de l'Ujiji, se trouvaient des barques parfois utilisées pour se rendre à Uvira, à l'extrémité Nord du lac. Burton, sur le conseil d'un Arabe fixé dans le pays, s'adressa au chef Kannena, qui, pour un prix exorbitant, consentit à lui en louer deux. Le 11 avril il put par ce moyen entreprendre une reconnaissance de la partie Nord du lac. Au cours de cette navigation il atteignit à Uvira l'extrémité du lac et il y reçut des renseignements précis sur la Ruzizi, qui, au lieu de s'échapper du Tanganika, comme il l'avait d'abord cru, lui apporte ses eaux. C'est en revenant vers Ukaranga que Burton prit pied sur l'île Ubwari, qui n'est en réalité qu'une presqu'île, derrière laquelle se trouve le golfe allongé qui devait dans la suite porter son nom.

En fait, l'exploration de la partie nord du lac avait apporté à Burton une grande déception. Il s'était bercé du rêve que la Ruzizi s'échappait du Tanganika et qu'elle était la branche supérieure du Nil. Il n'en était rien et il fallait renoncer à atteindre le but suprême de son voyage, la découverte des sources du fleuve mystérieux.

Les deux voyageurs prirent donc assez tristement le chemin du retour et l'on franchit en 26 jours la distance de 265 milles qui sépare Kahuele de Kazeh, centre important de l'Unyamwezi, situé approximativement à l'emplacement de l'actuelle Tabora. Déjà lors du voyage d'aller on était passé à cet endroit et l'on y avait été bien accueilli par les Arabes qui y résidaient pour les besoins de leur commerce. Burton y tomba sérieusement malade de la fièvre et dut consentir à une assez longue période de repos. Comme on lui avait parlé d'un grand lac, situé vers le Nord, en réalité le lac Victoria-Nyanza, il détacha le 10 juillet le capitaine Speke avec quelques porteurs, pour aller à sa découverte. Speke revint le 25 août, triomphant. Non seulement il avait découvert le Victoria-Nyanza sur sa rive méridionale, mais il tenait pour certain que c'était de ce lac que s'échappait le Nil. Il en est bien ainsi et Speke, accompagné de Grant, devait plus tard le démontrer au cours d'un second voyage, mais Burton refusa de le croire et, toute sa vie, il devait s'obstiner, contre toute évidence, à méconnaître une découverte que les circonstances et son état de santé l'avaient empêché de faire lui-même. A partir de ce moment la situation devint très tendue entre les deux amis et le reste du voyage de retour s'accomplit sous le signe d'une mutuelle aversion, bien que Burton ait consciencieusement soigné Speke, tombé malade à son tour.

Avec le recul de l'histoire, on peut oublier aujourd'hui cette misérable rivalité, dire qu'elle ne diminue en rien la gloire de Burton et mettre en commun toutes les découvertes de l'expédition qu'il commandait. La connaissance des deux grands lacs de l'Afrique centrale fut le point de départ de toutes les explorations qui suivirent, celles de Speke et de Grant, de Baker, de Livingstone et de Stanley.

Ses voyages et en particulier le dernier avaient valu à Burton en Angleterre une immense notoriété. Assez dédaigneux des multiples honneurs qui lui échurent alors, il restait déprimé, et l'amertume qu'il éprouva à voir que Speke, lui manquant de parole, l'avait précédé à la tribune de la Geographical Society, ne contribuait guère à lui relever le moral. En 1861, il fit un voyage rapide au pays des Mormons, à Salt Lake City. Le livre qu'il lui a consacré et qui a pour titre : « The City of the Saints » (1861) a été assez mal accueilli par ses compatriotes, parce qu'il n'est pas exactement le réquisitoire que l'on attendait contre une doctrine qui admet la polygamie. L'indulgence, toute relative d'ailleurs, de l'auteur, doit peut-être son origine à sa longue fréquentation avec l'Islam.

Vers la même époque il entreprit encore des voyages d'exploration dans le Benin, le Dahomey et à la Gold Coast, pays peu connus à cette époque et dont le climat était loin d'être salubre. Son point d'attache était Fernando-Pô, où il avait été nommé consul. Il se rendit aussi au Cameroun, en compagnie du botaniste Braun, et descendit le long de la côte jusqu'à l'embouchure du Congo. A la Gold Coast il devait revenir en 1882 avec Cameron pour étudier les possibilités minières de ce pays, voyage dont il

est résulté un livre en collaboration intitulé : « To the Gold Coast for gold », 2 vol. (1883).

A la fin de 1864 il passa en qualité de consul à Sao Paulo et, l'année suivante, à Santos au Brésil, ce qui lui ouvrit l'Amérique du Sud, qu'il traversa de part en part, visitant successivement l'Argentine, le Paraguay, le Chili et le Pérou.

Avant son départ pour l'Amérique se place un incident dramatique qui se produisit le 20 septembre 1864, à une séance de la Section géographique de la British Association, à Bath. Burton devait prendre la parole à cette séance, ainsi que Speke, rentré en Angleterre au mois de mars précédent, après sa découverte, avec Grant, des chutes Ripon, par lesquelles le Nil s'échappe du lac Victoria. Speke ne vint pas au rendez-vous, et l'on apprit à la dernière minute qu'il venait d'être tué dans un accident de chasse. Burton, qui ne s'était jamais reconcilié avec son ancien camarade, vit dans sa mort une manifestation de la justice immanente, et même il s'imagina, tout à fait erronément, que Speke s'était suicidé. La haute considération dont il jouissait aurait dû chasser chez lui semblables idées. Stanley venait, à une réunion de la Société d'Anthropologie, de lui porter un toast retentissant. Mais le sang celte qu'il avait en lui le rendait souvent incapable de maîtriser son imagination et ses rancunes.

De l'Amérique, Burton, au cours des années qui suivirent, repassa en Orient, où il se retrouva avec bonheur, car, par ses études et par ses écrits, il était resté sans cesse en contact avec le mirage oriental.

Nommé consul à Damas en 1869, puis à Trieste en 1871, on le vit pérégrinant, pour rétablir sa santé fort compromise, succes sivement à Tanger, à Cannes, en Angleterre et en Suisse. Il devait mourir à Trieste, presque entièrement paralysé, le 29 octobre 1890. Dans ses dernières années, toujours féru d'études orientales, il s'était plu à traduire en anglais ce miroir aux mille facettes du folklore oriental que sont les *Mille et une Nuits*, mais ces seize volumes ne sont que la partie la plus représentative d'une œuvre extrêmement abondante parue dans les publications de la Société Asiatique et autres revues spécialisées.

C'est le petit cimetière de Mortlake qui conserve, au bord de la Tamise, le corps embaumé de celui qui fut un des plus grands explorateurs du XIXe siècle et de tous les temps. Le nom de Burton reste surtout attaché à la découverte du Tanganika, mais la somme de ses observations, faites au cours de multiples voyages, est étonnante. Entre toutes ses connaissances, c'est peut-être sa science de linguiste — il parlait couramment, dit-on, 29 langues — qui lui a le plus servi. Mais il était aussi, à des degrés divers, artiste, botaniste, zoologiste, géologue, chirurgien, avocat. Et il joignait à ses qualités intellectuelles un courage et une endurance physique peu communs. Il avait épousé, assez tard, une femme à laquelle il était profondément attaché, Isabel Arundell, qu'il avait aimée longtemps avant de l'obtenir de sa famille. C'est la gloire qui la lui a conquise, et aussi une affection invincible de la part de celle qui devait être jusqu'à la dernière heure une compagne admirable. Mrs Burton a terminé, sous le titre de « Burton's Life », l'autobiographie commencée par l'explorateur avant sa mort.

En Angleterre, Sir Richard Burton fait figure de héros national. Il existe de lui, à la National Gallery, un admirable portrait peint par Leighton. En 1930, pour commémorer le centenaire de sa naissance, un Comité, à la tête duquel se trouvait le duc de Connaught, s'est constitué pour lui ériger un monument au nom de la nation. Nous relevons dans l'appel lancé à cette occasion les phrases suivantes :

« Above all he was a great Pioneer. He led the way as an explorer of the first rank. He also studied his fellowmen profoundly and, by his marvellous interpretation of the inner life and literature of the Arabs and other races, and his unsurpassed linguistic powers, helped to bridge the gulf between East and West for those who would cross it. He was the moving spirit in founding the first society for the study of anthropology in this country. »

26 février 1948.
R. Cambier.

La liste suivante n'épuise pas, loin de là, tout ce qu'a publié Burton, mais elle donne une idée de la multiplicité des sujets qui ont attiré sa curiosité de voyageur et d'orientaliste. Il travaillait du reste trop vite et négligeait la forme. Beaucoup de ses livres sont devenus illisibles, non seulement pour cette raison, mais encore parce que les vues exprimées par l'auteur portent le reflet de sa forte personnalité et manquent de mesure et d'impartialité :

Scinde, or the unhappy valley (1851). — *Sindh and the races that inhabit the valley of the Indus* (1851). — *God and the blue mountains* (1851). — *Falconry in the valley of Indus* (1852). — *Pilgrimage to Al-Medinah and Meccah* (1855). — *First footsteps in East Africa* (1856). — *Lake regions of Equatorial Africa* (1860), tr. franç. par Mme H. Loreau, sous le titre : *Voyage aux grands lacs de l'Afrique Orientale*, Paris, Hachette, 1862. — *The City of the Saints* (1861). — *Wanderings in West Africa* (1863). — *Abeo Kutan and the Cameroun* (1863). — *A mission to Gelele, King of Dahomé* (1864). — *Wit and Wisdom from West Africa* (1865). — *The high-*

lands of Brazil (1869). — *Letters from the battlefields of Paraguay* (1870). — *Unexplored Syria* (1872). — *Zanzibar* (1872). — *Ultima Thule* (1875). — *Estruscan Bologna* (1876). — *Sind revisited* (1877). — *The Land of Midian* (1879). — *To the Gold Coast for Gold*, 2 vol. en coll. avec V-L. Cameron (1883).

Comme orientaliste, outre de nombreux articles dans les revues spécialisées, on lui doit une traduction anglaise des *Mille et une Nuits*, en 16 vol. (1885-1888). Il a aussi traduit du portugais, les *Lusiades*, de Camoens (1880).

Sur la vie et l'œuvre de Burton, voir la notice qui lui est consacrée dans *Enc. Brit.* et surtout: Lady Burton, *Burton's Life* (1893), dont un abrégé a paru en 1898 On consultera pour la diversité des appréciations: A.-B. Richards, A. Wilson and St.-C. Baddeley, *A sketch of the career of R.F.B.* (1886). — G.-M. Stisted, *The true life of Captain Sir R.F.B.* (1896). — Thos. Wright of Olney, *Burton's Life* (1906). — W.-P. Dodge, *The real Sir R.F.B.* (1907). — H. Schonfield, *Richard Burton, explorer* (1936). — Penzer, *An annoted bibliography of Rich. Burton* (1923).

BUTAYE *(Joseph)*, Missionnaire Rédemptoriste (Roulers, 16.6.1877-Roulers, 15.8.1927). Fils de Florimond Butaye et d'Adèle Robbe.

Il reçut sa première instruction à l'Institut Coussens, dans sa ville natale. Sa famille s'étant établie à Anvers en 1891, il y devint élève du collège épiscopal Saint-Jean-Berchmans. Déjà comme collégien, il révéla des talents oratoires, en prenant fréquemment la parole dans un cercle estudiantin de la métropole. En septembre 1895 il entrait au noviciat des Rédemptoristes à Saint-Trond. Après y avoir achevé ses humanités, il prononça ses vœux le 8 octobre 1899. Il étudia ensuite pendant six ans la philosophie et la théologie au scolasticat de Beauplateau (Tillet), dans les Ardennes; il y reçut la prêtrise le 25 septembre 1904.

La Mission congolaise des Rédemptoristes, au district des Cataractes, commencée en 1899, prenait alors ses premières extensions. Les postes de Tumba, Kionzo, Kimpese s'étaient rapidement ajoutés à celui de Matadi et à l'aumônerie de l'hôpital de Kinkanda. Les ouvriers de la première heure réclamaient du renfort. Le Supérieur provincial de la Belgique exprima au Père Butaye son désir de le voir partir pour la terre africaine. Ce fut une proposition inattendue; le jeune prêtre, d'un tempérament très délicat et impressionnable, eut à vaincre des répugnances, mais sa haute conception de ses devoirs de religieux et d'apôtre eut vite fait de le décider.

Le 28 septembre 1905, il s'embarqua avec son confrère le Père Delputte, et à son arrivée dans la colonie, il fut attaché à la Mission de Kimpese; après peu de temps, il passa à celle de Tumba.

Alors commencèrent pour lui les interminables courses à travers la brousse, surtout dans le pays de Mazinga, vaste contrée au nord de Kimpese, sur la rive gauche du fleuve. Il parvint à y établir huit nouveaux centres d'évangélisation. En 1908, il publia un récit attachant au sujet de ces randonnées apostoliques dans le *Mouvement des Missions Catholiques au Congo belge*.

Le 4 juillet 1909, le Père Butaye rentrait en Europe pour refaire ses forces; il consacra généreusement une partie de ses vacances à suivre les cours de médecine tropicale organisés à Bruxelles. Après y avoir passé ses examens avec succès il retourna en Afrique le 3 décembre 1910. Dès l'année suivante, de graves infirmités le contraignirent à reprendre la route de l'Europe. Ses supérieurs l'attachèrent sucessivement aux communautés de Bruxelles et de Jette.

Cependant, sa pensée ne se détachait pas de la Mission congolaise. Ne pouvant y retourner, il prit sa revanche en suscitant des sympathies et en créant des ressources pour l'œuvre de ses confrères de la Colonie. A cet effet, il s'en alla par toute la Belgique donner des conférences sur le Congo et il organisa de multiples « Journées de Mission ». En 1924 il publia, sous le titre *De Belgische Redemptoristen in de vreemde Missiën*, un beau livre qui fut largement répandu et après peu de temps traduit en français. La riche illustration de cet ouvrage et sa toilette typographique fort soignée révèlent le sens esthétique que l'on remarqua chez le Père Butaye dès sa jeunesse et qui s'était heureusement développé dans les milieux artistiques d'Anvers.

En 1925, sa santé déclina rapidement; le médecin exigea un repos complet. Le Père Butaye ne put se résigner à abandonner sa tâche; hélas ! le mal s'empira, et vers la fin de l'année 1926 il fallut lui administrer les derniers sacrements. Il se ressaisit et reprit ses tournées de propagande.

Il y eut en août 1927 une grande Exposition missionnaire à Roulers. Le Père Butaye s'y épuisa outre mesure en organisant un stand remarquable consacré à la Mission de Matadi. Au soir du 14 août une congestion le terrassa et, le lendemain, aux premières heures de l'Assomption, il mourut dans un des parloirs du Petit-Séminaire où se tenait l'Exposition.

Publications : *Le pays de Mazinga et la Mission de Louvain-Saint-Joseph*, in *Mouvement des Missions catholiques au Congo belge*, Bruxelles, 1908, pp. 54-59, 91-94. — *Onze Missie in Kempese*, in *Gerardusbode*, Jette, 1909, pp. 133-134, 254-255; 1910, pp. 88-91. — *Brief aan den bestuurder van het missiewerk te Bergen*, *Ibid.*,

1913, pp. 71-72. — *De Belgische Redemptoristen, in de vreemde Missiën*, Brasschaet, 1924, in-8°, p. 96. — *Les Rédemptoristes belges aux Missions étrangères*, *Ibid.*, 1924.

15 octobre 1947.

M. De Meulemeester, C.S.S.R.

Notices biographiques des membres de la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur, in *Bulletin de la Société royale de Géographie d'Anvers*, 1912, p. 14. — M. De Meulemeester, *Bibliographie Générale des Écrivains Rédemptoristes*, Louvain, 1935, t. II, p. 60. — *Gazet van Antwerpen*, Anvers, 1927, 17 août. — *Annuaire des Missions catholiques au Congo belge*, Bruxelles, 1935, p. 410.

BUTAYE (*René*), Missionaris S.J. [Stavele (West-Vlaanderen), 1858-Lemfu (33 km. van Kisantu), 27.1.1929].

Na schitterende studiën op het bisschoppelijk college te Poperinge, trad hij in de Sociëteit van Jezus binnen op 23 September 1879. Tijdens zijn regentie was hij leraar op het Onze Lieve Vrouwe college te Antwerpen. Tijdens zijn vier jaar theologische studiën te Leuven schreef hij het « Leven van den H. Aloysius », het « Leven van Pater Damiaan » en het « Leven van Pater Van de Kerckhove ». Na zijn Derde Proefjaar te Drongen, ging hij scheep naar de Kwangomissie op 6 Juli 1895 en kwam op 14 Augustus 1895 te Kisantu aan.

Onmiddellijk verving hij, als Overste van de twee jaar vroeger gestichte Kwangomissie, Pater Van Hencxthoven die terug moest naar België. Aldus verbleef hij eerst te Kisantu. Bij de terugkeer van P. Van Hencxthoven werd hij gestuurd om de missiepost van Ndembo te stichten in Januari 1896; samen met Broeder Van Houtte (toen nog lekehelper) mag hij de stichter van die post genoemd worden. (Ndembo werd later als centrale missiepost afgeschaft). Hij richtte er een schoolkolonie in, ontwikkelde de plantaties (6 ha) en richtte hoeven op voor kleine veeteelt, te Ngombe, Kibwama en Kintunga. Zijn evangelisatiewerk strekte zich uit ten N. van Kisantu tot km 325 van de spoorweg. Hij stichtte de bijpost van Boko (km 280) en een godsdienstig centrum te Madimba; hij begon ook de stichting van Kimpudi. In Januari 1897 bezocht hij Kimpunsa, Bengo en Nlemfu.

Aldus werd hij in 1898 de grote stichter en inrichter van Nlemfu waar hij 25 jaar lang Overste zou blijven. Hij stichtte de bijpost Kiyanika; richtte de kapelhoeven van het Zuiden op te Yanga, Kititi, Nziolo en Madiata, en verbeterde de kapelhoeven van het Noorden : Mboma, Kindona, Kinzambi. Terwijl hij Overste bleef van Lemfu, moest hij gedurende 2 jaar de nieuwe centrale school van Kisantu inrichten en besturen, alsook de drukkerij.

Einde 1899 deed hij zijn eerste reis naar de Kwangostreek en geraakte tot in Lula op de Lumeno, niettegenstaande de vijandige houding der Bayaka. Een maand later, nieuwe reis tot Muene-Kundi op de Kwango. In 1904 ging hij tot Kasongo-Lunda, 500 km te voet; hij bezocht de vallei van de Nsele. Tot drie maal toe ging hij naar Angola om er hoornvee te kopen.

In 1904 bouwt hij te Lemfu het klooster voor de Zusters van O. L. Vrouw van Namen. Op 19 Februari 1907 vertrekt hij naar België en is terug op 23 Mei 1908. Dan begint hij den bouw van de Kerk van Lemfu. Op 6 Juli 1914 tot 20 Juli 1915, nieuwe reis naar België, en van 29 Oktober 1923 tot 23 Mei 1924, laatste reis naar België. In September 1922, op 64 jarige leeftijd, sticht hij het Seminarie van Lemfu (Humaniora) met 11 leerlingen, waarvan 3 in 1937 tot het priesterschap zullen geraken. Naast de apostolische bedrijvigheid van zijn rondreizen in de dorpen, van zijn inspekties van de kapelhoeven, van zijn predikaties, enz., was hij, vooral in het begin, ook dikwijls metserbaas, timmerman en photograaf.

Hij stelde ook belang in de flora der streek en hij was één der eerste plantenverzamelaars die herbariummateriaal uit Beneden-Congo aan den Rijksplantentuin te Brussel liet geworden. Hij ontdekte meerdere nieuwe soorten, waarvan sommige zijn naam dragen, zoals Pandanus Butayei De Wild.

Van het begin af aan leerde hij het Kikongo, de taal van de streek, grondig kennen, en publiceerde hij tal van boekjes in het Kikongo ten behoeve van de scholen (Bijbel, katechismus, leesboeken, rekenen, gebedenboeken, zangen, enz.) alsook een spraakkunst en vooral zijn woordenboek.

Langen tijd was hij bestuurder en grotendeels opsteller van het maandblad « Ntetembo eto » (Onze Ster). Op het einde van zijn leven schreef hij nog een bijbels toneelstuk « David en Goliath » voor zijn seminaristen.

Van 1922 af was hij tevens leeraar op het door hem gestichte seminarie, en hij zou blijven klas geven tot enkele dagen voor zijn dood.

Geweldig debrijvig en taai, was hij ook een heilige kloosterling. Hij was een energieke Overste, en werd ook door de zwarten zeer graag gezien : voor hen was hij de « Tata ».

18 November 1947.

A. Cauwe, S.J.

Revue missionnaire, 1929, pp. 114 en 188. — *De Bode van het H. Hart*, 1929, pp. 197 en 233. — Ed. Janssens en Albert Cateaux, *Les Missionnaires belges au Congo, Notices biographiques*, p. 322.

Publicaties door P. Butaye in de *Bode van het H. Hart, Précis historiques, Missions belges, Revue missionnaire*, van 1895 tot 1928.

Collaboratie aan *Ntetembo eto.* — *Talrijke schoolboekjes in het Kikongo.* — *Grammaire congolaise*, De Meester, Roulers, 1910. — *Dictionnaire kikongo-français et français-kikongo*, De Meester, Roulers, 1910. — *Levens van de H. Aloysius, P. Damiaan, P. Van de Kerckhove.*

BUYLE (*le R. P. Frédéric*), Missionnaire de la Congrégation de Scheut (Saint-Nicolas-Waas, 30.3.1861-Berghe-Sainte-Marie, 20 ou 21.11.1897).

Il s'embarqua pour le Congo le 6 avril 1893 et fut désigné pour la Mission de Berghe-Sainte-Marie, fondée par les Pères de Scheut quelque cinq ans auparavant. Il s'y dévoua à l'instruction des petits noirs pendant plus de quatre ans et y mourut le 20 ou le 21 novembre 1897.

La revue *Missions en Chine et au Congo*, II, 1893, a publié de lui un extrait de lettre (pp. 347-350) ainsi qu'un article intitulé : « Les Féticheurs-Médecins » (p. 461).

10 avril 1947.
A. Lacroix.

A nos Héros colon. morts pour la Civilisation, p. 242. — Rinchon, D., *Missionn. Belges au Congo*, Bruxelles, 1931, p. 20. — *Annuaire des Missions cathol. au Congo belge*, Bruxelles, 1935, p. 396.

BUZON (*Edouard-Marie-Richard-Jean-François*) (Malines, 28.7.1869 - Bomokandi, 10.2.1892). Fils de Richard-Aimable Buzon et d'Elisabeth De Cock.

Engagé comme brigadier au 4e régiment d'artillerie, le 13 août 1885, Buzon était maréchal des logis-fourrier depuis le 20 avril 1890, quand il partit pour le Congo en qualité de sergent de la Force publique. Il quitta Anvers le 18 juillet 1891 et, dès son arrivée en Afrique, fut commissionné pour l'expédition Van Kerckhoven vers le Haut-Uele et le Nil.

Le 8 octobre 1891, en compagnie de La Kéthulle, Montangie, Lousberg et Firmin Gustin, Buzon quittait Djabir pour rejoindre Van Kerckhoven à Bima. Bientôt, Van Kerckhoven ayant quitté Bima pour Bomokandi, Buzon et ses compagnons, à leur tour, quittaient Bima, le 14 novembre, par voie de terre, à destination de Bomokandi. Buzon resta alors à Bomokandi avec de La Kéthulle pour assurer le service du poste, surtout celui de l'évacuation des charges dont le transport, de Djabir à Bomokandi, restait confié à Daenen. Buzon était toujours chef de poste de Bomokandi quand le 2 février 1892 Van Kerckhoven, qui parcourait la région d'Amadis à Niangara, revint à Bomokandi. Il y trouva la station très éprouvée. de La Kéthulle et Buzon, malades, étaient alités. Des incidents s'y étaient produits : deux sentinelles avaient été tuées, et Buzon et de La Kéthulle en croyaient responsables les Ababua révoltés. Après enquête, on se rendit compte que c'étaient non des Ababua, mais des léopards qui avaient décapité les deux sentinelles.

Le 10 février 1892, Buzon mourait à Bomokandi, de fièvre hématurique.

17 juillet 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P. L., *Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Institut Royal Col. Belge*, 1946, pp. 40, 72, 76, 77-79, 92-93. — Masoin, *Hist. de l'E. I. Col.*, t. II, pp. 261, 262.

C

CADENHEAD *(Tom)* (? 20.7.1840-Mpimboué, 25.6.1880). D'origine anglaise, adjoint de Carter dans l'expédition de la domestication des éléphants.

Cadenhead fit partie de l'expédition Roger-Burdo, chargée de rejoindre, par la côte orientale, Cambier et Popelin, arrivés à Karéma. Il avait ordre de collaborer en Afrique avec son ami Frédéric Carter, ancien consul anglais à Bagdad, qu'il avait connu en Angleterre d'abord, à Bassorah ensuite. Carter avait gagné, lui aussi, Karéma, chargé par Léopold II de tenter un essai de domestication des éléphants dans le but de remplacer les bœufs dans la traction des véhicules en Afrique centrale; Cadenhead devait seconder Carter dans sa tâche difficile. L'expédition Roger-Burdo-Cadenhead quittait Bruxelles le 10 décembre 1879 et arrivait à Zanzibar le 5 janvier 1880. Les trois explorateurs y furent présentés, par l'intermédiaire du Docteur Kirk, au sultan Saïd Bargash. C'est là qu'ils organisèrent leur caravane. Cadenhead choisit l'Arabe Abdallah comme futur conducteur des éléphants. Ensemble ils devaient rejoindre Carter.

La caravane quitta Saadani le 26 janvier, traversa une région montagneuse où les vivres étaient rares; les pluies ainsi que les désertions de porteurs entravèrent la marche. Le 3 février, on atteignait Kitangi, le 8 Mpwapwa, où se trouvait une Mission anglaise; le 26, on entrait dans l'Ougogo, interminable plaine où l'on passa un mois. Puis on affronta l'Unyaniembé, exposé aux terribles attaques des tsé-tsé. Arrivés à Taborah, les voyageurs furent heureux d'y trouver le Dr Vanden Heuvel (de la deuxième expédition par la côte orientale). Puis, se remettant en marche, ils entrèrent dans les Etats de Mirambo, le terrible sultan. A Kissindeh, Cadenhead se sépara de la colonne Roger-Burdo et partit seul avec sa caravane de Zanzibarites et huit Askaris de Carter. Arrivé à Karéma, où son ami l'attendait, Cadenhead passa dans cette localité quelques semaines pour y prendre, de concert avec le chef de l'expédition des éléphants, des dispositions pour la tâche qui leur était dévolue. Le 12 juin 1880, Carter et Cadenhead prirent congé de Cambier pour retourner à Zanzibar, où les appelaient de nouvelles instructions. Ils devaient rejoindre la côte par une nouvelle route, meilleure piste pour les éléphants, mais aussi évitant les Etats de Mirambo, dont on craignait l'hostilité. Or, précisément, ce projet de nouvel itinéraire venait de parvenir aux oreilles du sultan, qui y voyait la ruine de son approvisionnement en produits étrangers par les caravanes passant habituellement par chez lui. La colonne Carter-Cadenhead s'ébranla gaiement au son des clairons et aux accents joyeux des Vouangouana qui fêtaient d'avance le retour vers la patrie. Pendant sept jours, la caravane marcha sans incident. Le 24 juin 1880, le chef Mpimboué chez qui elle arrivait, engagea les blancs à camper à l'intérieur du village palissadé, parce que, disait-il, il prévoyait une attaque prochaine de Mirambo. En effet, le grand sultan assiégeait bientôt, avec son vassal Simba, l'enceinte du village, mettant à mort Mpimboué et massacrant la plupart des habitants. Carter et Cadenhead avaient ordonné à leurs hommes de rester neutres dans le conflit, et ils arborèrent le drapeau blanc avec les cris de « amis, amis ». Mais un sous-chef de Mirambo excita ses hommes à faire feu et presque aussitôt Cadenhead fut tué d'une balle dans la tête (25 juin 1880). Carter s'élança, reçut dans ses bras son malheureux ami, le porta dans sa tente, sur son lit. Puis, ressortant, il ordonna le feu, mais constata que beaucoup de ses hommes, pris de panique, avaient déserté. Seuls, quelques fidèles lui restaient, avec lesquels il se défendit héroïquement; Abdallah fut frappé d'une balle en pleine poitrine; une autre atteignit Carter dans les reins. Les sauvages s'étaient rapprochés et s'acharnaient sur le blanc; blessé à mort, couché à terre, Carter tira encore dix-sept coups de sa carabine et se servit même de son revolver. Puis il fut achevé par les lâches assassins, qui le mutilèrent affreusement. Le serviteur Mahomed, à qui Carter avait confié ses papiers pour qu'il les remît à Cambier, fut fait prisonnier et interrogé par Mirambo, qui apprit ainsi que les deux blancs assassinés étaient Anglais. Effrayé à l'idée de représailles, le sultan rendit Simba responsable de la méprise et, en guise de réparation, envoya à

Zanzibar les biens des deux chefs de l'expédition, voulant prouver ainsi son regret de l'erreur commise. Puis, au lieu de marcher sur Karéma, il reprit précipitamment la route du Nord.

15 janvier 1947.
M. Coosemans.

Chapaux, A., *Le Congo*, Bruxelles, 1894, pp. 29, 31. — Becker, J., *La vie en Afrique*, 2 vol., Lebègue, Bruxelles, 1887, vol. I, pp. 108, 240; vol. II, pp. 129, 177. — Stanley, H., *Cinq années au Congo*, Bruxelles, p. 618. *Bull. Soc. Royal Géog. Anvers*, 1879-1980, p. 273. — Delcommune, *Vingt années de vie africaine*, 2 vol., Larcier, Bruxelles, 1922, p. 137, vol. I. — Masoin, *Hist. de l'E.I.C.*, Namur, 1913. — *A nos Héros colon. morts pour la civilisation*, pp. 49, 50. — De Martrin-Donos, *Les Belges en Afrique centrale.*

CALOEN DE BASSEGHEM (VAN) *(Vincent-Edgard)* (Bruges, 3.6.1869-Aba, 23.7.1918).

Il entra dans l'Ordre des Frères Prêcheurs le 3 septembre 1890. Il fit ses études au couvent de Louvain, fut ordonné prêtre le 10 février 1895.

La Mission de l'Uele oriental ayant été concédée aux Pères Dominicains en 1911, le R. P. van Caloen fit partie de la première caravane qui quitta Anvers le 2 novembre 1911, sous la direction du T. R. P. Van Schoote.

Le P. van Caloen fut installé curé et Supérieur de la Mission d'Amadi et y demeura jusqu'en 1914. Son activité est décrite dans ses lettres nombreuses qui ont paru dans les *Annales Dominicaines* de ces années.

En août 1914, il prit la direction de la Mission de Nzoro (Van Kerckhovenville), qu'il dirigea jusqu'en 1917, lorsqu'elle fut transportée à Aba.

Le P. van Caloen mourut à Aba, épuisé de fièvres, le 23 juillet 1918, à l'âge de 49 ans, en la 28e année de sa profession religieuse.

Les indigènes de la région d'Aba n'ont pas oublié son souvenir et continuent encore actuellement à soigner et visiter sa sépulture.

26 novembre 1947.
Fr. Alb.-M. De Meyer, o.p.

Les religieuses dominicaines de Béthanie, Tiers-Ordre régulier de Saint-Dominique, et l'Œuvre des réhabilitées, Louvain, E. Charpentier et J. Schoonjans, 1886. — *Marius-Ambroise Capello, VIIe évêque d'Anvers, de l'Ordre des Frères Prêcheurs*, Esquisse biographique, Louvain, Charpentier-Schoonjans, 1898. — *Vademecum de l'âme pénitente. Elévations et prières*, Bruxelles, O. Schepens, 1902. — *Manuel de la Confrérie des Très Saints Noms de Dieu et de Jésus, d'après les récentes décisions de Rome*, Gand, H. Vander Schelden, 1903. — *Le Couvent des Dominicains à Bruges*, Louvain, Ch. Peeters, 1903. — *Les Dominicains à Liège*, Louvain,, Ch. Peeters, 1905. — *Les Dominicains de Béthanie et l'Œuvre des réhabilitées*, 3e éd., Bruxelles, Vromant, 1905. — *Saint Hyacinthe, apôtre du Septentrion, Thaumaturge du XIIIe siècle* (manusc. biblioth. couvent Dominicain, Bruxelles). — *Le Père Henri-Marie Iweins d'Eeckhoutte, des Frères Prêcheurs*, ouvrage précédé d'une lettre-préface, par le P. Ollivier, conférencier de Notre-Dame de Paris, Bruxelles, Vromant, 1906. — *Notes et Souvenirs. Le Cinquantenaire de la Province Dominicaine de Sainte-Rose en Belgique*, 1861-1911, Nivelles, L. Haraux-Houdart.

CAJOT (*Jean-Joseph*) (Roclenge-sur-Geer, 26.11.1871-Redjaf, 14.7.1897). Fils de Jean-Louis Cajot et de Marie-Josèphe Piron.

Vers 1880, sa famille vint résider à Bruxelles, dans un quartier de la ville aujourd'hui disparu : rue des Longs-Chariots. A deux pas de la maison paternelle se trouvait l'établissement des Frères des Ecoles chrétiennes. L'enfant y fut envoyé, mais n'y termina pas ses études.

L'Afrique exerçait sur lui de l'attrait; son rêve était de devenir missionnaire du Cardinal Lavigerie. Il obtint de se rendre au Séminaire Apostolique de Saint-Eugène, près d'Alger, pour y faire ses humanités. Mais, à 19 ans, au moment d'entrer en philosophie, il dut regagner la Belgique pour satisfaire à la loi sur la milice. Il fut, dès 1891, incorporé au 3e régiment d'artillerie montée, en garnison à Bruxelles. Cette désignation, apparemment dépourvue d'importance, réservait à Cajot un avenir qu'il ne soupçonnait même pas. Avant de rejoindre Saint-Eugène, il voulut partir pour l'Afrique en qualité de simple sous-officier. En 1895, il était admis au service de l'Etat Indépendant du Congo et s'embarquait à Anvers sur le *Coomassie*, le 6 janvier 1896. A son arrivée à Boma, le 4 février, il fut désigné pour Dungu par le Gouverneur Général. Ou l'Uele ou la zone arabe, c'était l'une de ces deux destinations qu'il avait souhaitée. Cajot atteignit l'Uele à Djabir le 27 mai, au moment même où Chaltin, blessé à Doruma, le 5 avril, venait d'y arriver à la rencontre du docteur Rossignon. Le premier soin de Cajot fut de demander à Chaltin d'être désigné pour accompagner l'expédition qui marcherait bientôt contre les mahdistes. « J'avais précisément besoin, écrit Chaltin, d'un sous-officier d'artillerie. Aussi, m'empressai-je de lui donner satisfaction, ce dont je n'eus qu'à me louer, car Cajot se révéla comme un élément de toute première valeur. »

En novembre 1896 à Dungu, où se poursuivaient les derniers préparatifs de l'expédi-

tion, le seul canon qu'on emportait fut confié à Cajot, qui, en même temps, prenait le commandement d'un des sept pelotons composant la colonne. Partie le 14 décembre de Dungu, l'expédition arrivait sans encombre au Nil, à hauteur de Bedden, le 14 février 1897. Le 17 février, la première bataille était livrée au pied des hauteurs que côtoie, vers le Nord, le Khor Dudu, la rivière qui, en souvenir de la première défaite des mahdistes, portera désormais, sur nos cartes, le nom de « Maliba na Kuturias ». Cajot reçut ordre de mettre sa pièce en action au centre de la ligne que venait de déployer Chaltin. Pendant que pleuvait la fusillade mahdiste, à laquelle nos hommes avaient consigne de ne pas répondre encore, il lança six obus, allant atteindre d'un plein effet six points de la ligne ennemie. Le tir de Cajot et l'assaut furieux que venaient de livrer à l'aile droite des mahdistes, les Azande de Renzi et de Bafuka, avaient ébranlé toute la position ennemie; nos sept pelotons pouvaient donc monter à l'assaut. Les mahdistes furent délogés; ils prirent la fuite vers Bedden, en débandade, et on se lança à leur poursuite. Mais le canon ne pouvait suivre, surtout à la course, dans cette plaine sans autre piste que l'étroit sentier des caravanes qui conduisait de Bedden à Redjaf. Cajot démonta son canon. Il avait d'ailleurs à traverser le lit encaissé de cinq ou six rivières. Il arriva à Redjaf, mais non le dernier, au moment où la seconde bataille, au pied de la montagne, était d'une violence telle que, sur quelques points de la ligne, nos hommes, harassés d'ailleurs par une marche de plus de quatre heures, sous un ciel de feu, semblaient hésiter. Cajot remonta son canon et le mit en batterie à cent mètres des mahdistes. Chaltin le fit pointer à droite, à ce moment l'endroit le plus critique. Il tira trois boîtes à balles; à la troisième, il était blessé, une balle venant de l'atteindre à la cuisse, une autre au flanc. Cajot chancela, atteignit un arbre pour s'y appuyer au moment où une troisième balle le frappait au bras droit. Une heure plus tard, tout Redjaf, moins le réduit au bord du Nil, était occupé par les nôtres.

Pendant les semaines qui suivirent, les vivres manquèrent, la famine menaçait les vainqueurs; on compta jusqu'à deux cents malades parmi les soldats; on dut réduire la garnison en renvoyant vers Dungu ou Niangara deux pelotons et les Azande de Bafuka. Cependant, Cajot, dont l'état s'aggravait, ne voulait pas quitter Redjaf. On lit dans un carnet de notes d'un membre de l'expédition : « 12 juillet : Cajot devient malade, une fièvre infectieuse se déclare. 14 juillet : Cajot meurt à 1 h. 15 du matin. Enterrement à midi. Laplume, parti en reconnaissance, revient juste à temps pour y assister ».

La tombe de Cajot fut creusée au pied de la montagne, à côté de celle de Saroléa, tombé dès le commencement de l'action, à Bedden, le 17 février 1897, vers les 8 heures du matin.

Le rapport officiel atteste que « Jean-Joseph Cajot, ce brave entre les braves, mourut des suites de ses blessures ». Il était titulaire de la Médaille d'or de l'Ordre Royal du Lion depuis juin 1897.

28 mai 1945.
M. Coosemans.

P. L. Lotar, O. P.

Lotar, P. L., *La mort de Cajot, Bulletin des Vétérans coloniaux*, avril 1932. — Lotar, P. L., *Redjaf*, Bruxelles, Dewit, 1937, pp. 6, 7, 25, 30, 37, 41, 45, 49, 54. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, t. II, p. 575.

CALSYDE (VANDE) *(Henri)*, Officier de la Force publique (Bruxelles, 1.8.1871-Djabir, 21.4.1906). Fils d'Achille-François Vande Calsyde et de Marie-Catherine Wens.

Engagé comme soldat au 11e régiment de ligne, Vande Calsyde était promu sergent le 21 juin 1892. C'est en qualité de sergent de la Force publique qu'il partit pour l'E.I.C. Débarqué à Boma, le 1er novembre 1895, il était désigné pour le district de l'Equateur, en qualité de chef de poste de Bolongo. Puis, commissionné pour la zone Rubi-Uele, il arrivait à Dungu le 10 avril 1896. Mis sous les ordres de Chaltin, qui préparait son expédition vers le Nil, Vande Calsyde accompagna en reconnaissance Gehot et un effectif noir de 150 soldats de la garnison de Dungu, auxquels s'étaient joints une trentaine de lanciers mangbetu des petits chefs Houssa et Kaboné. Sur l'ordre de Chaltin, Gehot et Vande Calsyde parcoururent toute la région des Logos, des Lugwaret, des Mombutu, des Momvu et des Kakwa et ils atteignirent même le fort Lehmin à trois jours du Nil, au Nord-Ouest de Wadelai, où Milz avait campé en 1892. En territoire kakwa, ils apprirent que les mahdistes de Redjaf poussaient encore de ce côté des incursions périodiques. Fin août 1896, Gehot et Vande Calsyde rentraient à Niangara.

Vande Calsyde prit alors le commandement du camp de Kabassidu. Puis, en mai 1897, Chaltin l'appela au Nil, afin de remplacer, à Redjaf, Kops, qui, fin de terme, rentrait en Europe.

L'année suivante, son engagement terminé, Vande Calsyde descendait à Boma le 23 septembre (1898) et rentrait en Belgique le 13 octobre. Il repartit le 5 mars 1899, désigné pour l'Enclave de Lado. Il séjourna à Kéro du 27 avril 1901 à février 1903, puis rentra en Europe. Il entreprenait un nouveau voyage à destination du Congo le 4 novembre 1903. Après un court séjour dans l'Enclave, il fut chargé de sévir contre le sultan Djabir, qui s'était révolté contre l'Etat. C'est au poste de Djabir qu'il mourut de fièvre hématurique, le 21 avril 1903.

Vande Calsyde était décoré de l'Etoile de Service à trois raies.

12 octobre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Institut Royal Colonial Belge*, 1946, pp. 249, 278, 330. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*.

CALTANISSETTA *(Luc de)*, Missionnaire (Caltanissetta, 18.5.1645-Loanda, ...11.1702).

Entra chez les Capucins de la province de Palerme et reçut l'habit le 29 juillet 1661, étant âgé de 16 ans et deux mois. Désigné pour le Congo en 1689. S'embarque à Gênes le 12 février 1690. Arrive à Lisbonne le 16 avril 1690, d'où il part le 13 juin pour Pernambouc, qu'il atteint le 7 août. S'embarque le 23 septembre pour Loanda, où il arrive le 6 décembre 1690. Le 28 juin 1691, il s'embarque avec le frère Egide del Palazo pour Soyo, où le Père Basile de Palerme se joindra à eux pour aller fonder une Mission au royaume de Congo. Ils quittent Soyo le 6 août 1691. Ils sont à Nkondo le 31 décembre 1691. Nkondo est la résidence de Dom Manuel, un des prétendants à la royauté de Congo. Ils décident d'établir la Mission à Nkusu (Bambalela). Durant de longues années, le Père Luc parcourt les provinces de Mpemba, Mbata, Mpangu et surtout celle de Nsundi. En octobre 1701, il reçut le décret de la Propagande le nommant Préfet de la Mission. Il fit 50.000 baptêmes et 6.000 mariages dans le royaume de Congo. Il mourut à Loanda en novembre 1702.

Il a écrit une « Relazione della Missione fatta nel Regno di Congo », manuscrit qui repose à la Bibliothèque des Capucins de Caltanissetta.

19 janvier 1948.
Mgr. J. Cuvelier.

CAMERON *(Verney-Lovet)*, Explorateur anglais (Radipole, 1.7.1844 - Leighton Buzzard, Bedford, 24.3.1894).

Entré dans la marine royale en 1857, il fut nommé midshipman en 1860, lieutenant de vaisseau en 1866, commander en 1876 et admis à la retraite comme capitaine de vaisseau en 1891. Ses premières campagnes le conduisirent dans la Méditerranée, aux Antilles et dans la mer Rouge. Il prit part en 1868 à l'expédition d'Abyssinie.

En 1872, la Société de Géographie de Londres le chargea d'aller porter secours à Livingstone, dont on n'avait plus entendu parler depuis que Stanley, après l'avoir retrouvé à Ujiji, l'avait quitté le 19 mars 1872. En même temps une autre expédition de secours avait été organisée à partir de la côte occidentale, mais, commandée par le lieutenant Murphy, elle échoua, par suite de la mort de son chef, quelques jours après son départ. Celle que dirigeait Cameron comprenait le Dr Dillon, le lieutenant Murphy et M. Moffat, neveu de Livingstone. Ayant quitté Bagamoyo le 18 mars 1873, elle croisa, à Tabora, les serviteurs noirs de Livingstone qui ramenaient à la côte le corps de leur maître, mort le 1er mai 1872 sur le bord du lac Bangwelo. Pendant que le convoi funèbre poursuivait sa route vers Zanzibar, accompagné de Murphy, Moffat et Dillon étant morts successivement, pendant la première partie du voyage, Cameron décida de poursuivre sa route, au moins jusqu'à Ujiji, pour recueillir des informations et ce qui restait des bagages et des papiers de Livingstone. Il traverse l'Ugara, partie de l'Unyamwezi, pays alors infesté par les bandes de Mirambo, potentat noir qui ne mettait pas moins d'ardeur que les Arabes à se livrer à la traite. Le 18 février il était en vue du Tanganika, qu'il atteignait à Kahuele, et il y était chaleureusement accueilli par les traitants arabes. Kahuele se confond avec Ujiji, dont il est très voisin. Cameron y retrouva les papiers de Livingstone, mais, n'osant s'en dessaisir à cause de l'insécurité des routes vers la côte, il décida provisoirement d'explorer la partie sud du lac, encore inconnue, Burton, Speke, Livingstone et Stanley s'étant bornés à en reconnaître le nord. Ayant loué un canot, il partit d'Ujiji le 13 mars 1874; il y était de retour le 9 mai, après avoir atteint l'extrémité méridionale du Tanganika, suivi les deux rives orientale et occidentale, reconnu les embouchures de quatre-vingt-seize affluents et dressé une carte qui donne pour la première fois la figure approximative de cette grande mer intérieure. Au cours de ce voyage il a aussi

recueilli des renseignements sur le charbon, qu'on trouve en plusieurs points sur les rives, et il a découvert que l'effluent du lac n'est autre que la Lukuga.

Rentré à Kahuele, il veut alors profiter des indications qu'il vient de recueillir pour essayer de résoudre le problème hydrographique auquel s'est heurté Livingstone. La Lukuga aboutit-elle au Lualaba, entrevu par le grand explorateur à Nyangwe, et, s'il en est ainsi, quel est le bassin, Nil ou Congo, auquel se rattache le Lualaba lui-même. Le 31 mai, ayant traversé le lac, il s'engage vers l'Ouest, mais doit renoncer à suivre la Lukuga, où aucune piste n'existe, pour obliquer au Nord-Ouest dans la direction de Nyangwe, où il arrive au début d'août, après une marche harassante, par la vallée de la Luama et le Maniema, ayant beaucoup souffert de l'indiscipline de ses porteurs et de l'hostilité des indigènes, qui le prenaient pour un traitant. Il donne dans sa relation de nombreux détails qui avaient échappé à Livingstone sur les populations de cette région. On y utilise en guise de monnaie des croisettes de cuivre qui proviennent, dit-il, de l'Urua, pays situé au Sud, le long du Lualaba. Sans doute venaient-elles en réalité du Katanga, dont l'Urua n'est que la partie septentrionale.

Quand Cameron fut arrivé à Nyangwe, il se posa la question de savoir s'il allait suivre le fleuve jusqu'à la mer, comme devait le faire Stanley quelques mois plus tard. Il était naturellement obsédé par le grand problème que posait la destination de cette énorme masse d'eau et il en était venu à la conclusion que le Lualaba devait être une des sources du Congo, et non du Nil, comme le pensait Livingstone. « Les niveaux dont j'ai fait le relèvement », dit-il, « établissent d'une manière concluante que le Lualaba ne peut avoir aucun rapport avec le Nil, son altitude à Nyangwe étant inférieure à celle du Nil à Gondokoro. Une autre preuve non moins décisive est donnée par son débit; celui-ci, dans la saison sèche, roule à Nyangwe 120.000 pieds cubes par seconde, plus de cinq fois ce qui passe à Gondokoro, où le Nil, dans le même temps, ne charrie que 21.000 pieds cubes ».

Les informations que Cameron recueillit à Nyangwe sur le cours du Lualaba en aval présentaient une grande part de fantaisie. Il y était question d'un grand lac, appelé Sannkorra, confusion évidente avec le Sankuru. D'autre part, il apprit qu'à peu de distance à l'Ouest coulait le Lomami, grand affluent qui rejoignait le fleuve vers le Nord. Il décida d'abord de se rendre sur le Lomami, en compagnie d'Ahmed bin Ahmed ou Tippo-Tip, dont il avait fait la connaissance à Nyangwe et qui y avait un établissement, dans l'intention de se diriger ensuite vers le lac Sannkorra. Mais des messagers envoyés en éclaireurs lui assurèrent que la route dans cette direction lui serait barrée par les armes. Sur ces entrefaites, il apprit par Tippo-Tip que dans l'Urua, c'est-à-dire au Sud, il rencontrerait probablement des trafiquants portugais. Est-ce cette dernière considération qui l'entraîna, ou le désir d'élucider la géographie d'une région complètement inexplorée pour laquelle les Arabes lui offraient des guides ? Toujours est-il qu'à partir de ce moment son itinéraire apparaît complètement modifié. Il pénètre dans l'Urua, où on lui a confirmé les renseignements obtenus par Livingstone en ce qui concerne les expansions lacustres formées par le Lualaba, notamment l'existence d'un lac Kissali contenant des îles flottantes de papyrus. Ce n'est cependant pas vers la dépression du Kamolondo ou de l'Upemba qu'il se dirige. Ayant quitté le camp de Tippo le 12 septembre 1874, il suit approximativement la vallée du Lomami, avec un détour à l'Est jusqu'aux monts Hakansson. Il a quelques escarmouches avec les indigènes, mais finit par arriver sans trop d'encombre à Kilemba, un peu au Nord du 8e parallèle sud, résidence du chef Kasongo. Il y est accueilli très cordialement par un traitant arabe, Juma Mericani, le même dont Wissmann ne devait avoir aussi, plus tard, qu'à se louer. Juma avait visité les mines de cuivre et d'or (?) du Katanga et il donna à Cameron un morceau de houille de provenance du reste incertaine. Une autre surprise fut de recevoir à Kilemba la visite d'un Portugais, José Antonio Alvez, en réalité un noir parlant le portugais et natif de l'Angola, qui lui offrit ses bons offices pour lui faciliter la route vers la côte occidentale.

Avant de quitter la résidence du chef Kasongo, sur laquelle il donne d'abondants détails, Cameron tint à pousser une pointe au Sud-Est, vers le lac Kisale, qu'il aperçut dit-il, de loin. S'étant encore informé auprès d'Alvez des voies d'accès vers le lac Sankorra, en réalité le Sankuru, affluent du Kasai, il lui fut répondu qu'il fallait d'abord traverser le fameux royaume du Mwata Yamvo, entreprise extrêmement dangereuse. En conséquence Cameron se résigne à accompagner Alvez et à se diriger avec lui vers le Sud-Ouest, traversant en oblique le haut bassin du Lomami dans les régions alors connues sous le nom d'Usambe et d'Ulondo. Chemin faisant, il recueille des informations intéressantes sur le cours

supérieur du Lualaba et sur la région de hauts-plateaux que les indigènes désignent sous le nom de Katanga. Il atteint finalement la ligne de partage des bassins du Congo et du Zambèze, après être passé au Nord du lac Dilolo et au Sud des sources du Lualaba. Le 7 août 1875 il était à Kisenga, qui est situé juste entre les sources de la Lulua et celles du Liambai ou Haut Zambèze. Observateur consciencieux, et il faut ici souligner en passant qu'il a toujours tenu un contrôle méticuleux de sa route, il fait alors un relevé astronomique exact de ce point important. Le 28 août, toujours accompagné par Alvez, il arrive chez Katende, chef qui avait connu Livingstone, lequel était passé chez lui en 1854. De Katende les étapes se succèdent jusqu'à Mona Peho, puis jusqu'aux rives du Cuenza, qu'on atteint le 30 septembre. Enfin, le 12 octobre, parvenu au Bihe, dont la localité principale porte le nom de Kagnombe, il y fait la rencontre du senhor Gonçalvez, vieux gentleman portugais qui lui fait l'accueil le plus cordial dans la résidence qu'il y possède pour les besoins de son commerce.

Il restait, pour gagner la côte, une longue marche à faire dans une région où les vivres manquaient. Cameron, atteint de scorbut, n'arriva à Benguela que le 11 novembre 1875, dans un état si alarmant qu'il fallut le transporter en hâte à l'hôpital, où il demeura plusieurs jours en danger de mort.

Le voyage que Cameron venait d'accomplir est la première traversée de l'Afrique équatoriale d'Est en Ouest par un Européen. C'est un exploit qui compte dans les annales du siècle et qui est d'autant plus étonnant qu'il a été accompli sans préméditation, puisque son auteur, en partant, n'avait d'autre objectif que de retrouver une fois de plus Livingstone aux environs du Tanganika. Et il s'en est fallu de peu que Cameron, ayant atteint le Lualaba, ne le descendît jusqu'à la mer, précédant ainsi Stanley de quelques mois dans la solution du problème posé par le Congo. S'il ne l'a pas fait, c'est faute d'un équipement et d'un personnel suffisants. Il s'est rendu compte qu'il fallait passer par la force des armes, ce qu'il n'a voulu ni pu entreprendre, comme le fit plus tard Stanley. L'eût-il tentée, il est probable qu'il ne serait pas sorti vivant de cette aventure.

En bon Anglais, Cameron avait concrétisé les droits du premier occupant dans un acte, daté du 28 décembre 1874, par lequel il prenait possession des bassins du Congo et autres fleuves africains, au nom de Sa Majesté la Reine. Mais ce document n'eut pas l'heur de retenir l'attention du Colonial Office, pas plus que la campagne que devait mener Stanley à son retour, à la fin de 1877, en faveur d'une reprise du Congo par l'Angleterre. Et, de même que l'activité de Stanley fut rapidement canalisée par le Roi Léopold, celle de Cameron, ou tout au moins sa bonne volonté, fut mise à profit par la fondation du futur Etat Indépendant du Congo. Dès le 12 septembre 1876, le Commander Verney Lovett Cameron avait été désigné pour représenter la Grande-Bretagne à la Conférence Géographique de Bruxelles, d'où devait sortir l'Association Internationale Africaine. Un contact s'établit alors entre le Souverain et l'explorateur. Les efforts que le premier déploie, devant une opinion belge assez récalcitrante, pour organiser économiquement le Congo et plus spécialement le Katanga, sont soutenus par le second, qui donne une conférence, le 9 janvier 1890, devant la Société Royale Belge de Géographie, sous le titre : « Mes idées sur l'Afrique ». Quand, le 15 avril 1891, la Compagnie du Katanga est fondée, Cameron y entre tout naturellement comme administrateur pour représenter les intérêts anglais auxquels le Roi avait voulu réserver une participation importante, surtout parce qu'ils l'avaient choisi comme leur représentant. C'est au nom de la Compagnie du Katanga, et plus particulièrement comme délégué du Souverain de l'Etat Indépendant, qu'il accueillera à Lisbonne, en avril 1893, l'expédition Bia-Francqui, qui rapportait, grâce au concours de son géologue Jules Cornet, des données positives sur les richesses minières du Katanga.

Cameron était particulièrement qualifié pour s'occuper de la mise en valeur de régions sur lesquelles il avait rassemblé, au cours de son grand voyage, une documentation surprenante. Sa relation *Across Africa*, 2 vol., Londres, 1877, traduite en français sous le titre *A travers l'Afrique*, contient une foule de détails précieux sur la géographie physique et économique du pays traversé. Il avait déterminé 4.000 altitudes, qui lui avaient permis de dresser le profil en long de son voyage, et plusieurs centaines de longitudes et de latitudes grâce auxquelles il a pu tracer une carte sur laquelle ses successeurs se sont longtemps basés.

En 1878, Cameron entreprit un voyage en vue de reconnaître les chances de succès de la création d'une voie ferrée entre la Méditerranée et le golfe Persique, voie destinée dans son esprit à raccourcir notablement la route des Indes. Il se rendit de Beyrouth à Bagdad par Tripoli, Alep, Diarbekir et Mossoul. Il a raconté ce voyage

dans *Our future highway*, Londres, 1880, traduit sous le titre *Notre future route de l'Inde*, Paris, 1883.

En 1882, il accompagna Sir Richard Burton à la Côte de l'Or, dont il étudia particulièrement les richesses minières; il a publié à son retour, en collaboration avec son compagnon de voyage, *To the Gold Coast for gold*, 2 vol., Londres, 1883. Il a traduit un livre russe de Boutikoff, sur la *Tactique des navires à vapeur*. Dans ses dernières années, il s'occupa surtout des entreprises de nature à ouvrir l'Afrique à l'industrie et au commerce. Nous avons signalé son action en ce qui concerne le Congo, mais il s'intéressa aussi à l'Afrique portugaise et il fut un des promoteurs de la Central African and Zoutpansberg Exploration.

Il est mort à Soulbury (Buckingham) le 26 mars 1894, à la suite d'une chute de cheval.

25 février 1948.
R. Cambier.

Cameron, V.-L., *Across Africa*, 2 vol., London, 1877, trad. franç. par Mme H. Loreau: *A travers l'Afrique*, Paris, Hachette, 1881. — Id., *Our future highway*, 2 vol., London, 1880, trad. franç. abrégée: *Notre future route de l'Inde*, Paris, 1883. — Cameron et Sir R. Burton, *To the Gold Coast for gold*, 2 vol., London, 1883. — Id., *L'Etat libre du Congo*, *Bull. Soc. R. Belge Géog.*, t. IX (1885), p. 582. — Id., *Mes idées sur l'Afrique*, Ibid., t. XV (1891), p. 5. — *Encyclopaedia Britannica* (1896), art. Cameron. *Revue Encycl.* (1894), p. 203. — *Mvmt., Géog.* 1894, p. 28. — *Congo ill.*, 1894, p. 49. — Stanley, *Autobiographie*, II, p. 143. — Id., *Cinq années au Congo*, p. 648. — Chapaux, A., *Le Congo*, Passim. — Devroey, E., *Le problème de la Lukuga*, *Mém. in-8° Inst. R. Colon. Belge*, Bruxelles, 1938, p. 22. — Cornet, René-C., *Katanga*, Bruxelles, 1943, pp. 17, 23.

CANISIUS *(Edgar)* [Vienne (Autriche), 26.6.1865-?]. De père américain.

Après avoir, pendant plusieurs années, fait du commerce dans les îles du Pacifique, puis s'être occupé des affaires de son père à New-York et à Washington, il signa un engagement au service de l'Etat Indépendant du Congo.

Parti d'Anvers le 6 mars 1896, il fut désigné comme intendant de troisième classe pour le district des Stanley-Falls, où, promu au grade de sous-lieutenant, il participa à la campagne arabe sous les ordres du commandant Lothaire.

Ayant accompli son premier terme, il quitta le service de l'Etat en février 1899, mais resta au Congo jusqu'en 1901 comme agent de la Société Anversoise du Commerce au Congo (Mongala).

Rentré en Europe, Canisius se fit remarquer en écrivant, sous le titre : « A Campaign among Cannibals », quelques chapitres de l'ouvrage du capitaine Guy Burrows, intitulé : « The Curse of Central Africa ». Cet ouvrage fut retiré de la circulation par ordre de la justice anglaise et valut à son auteur une condamnation du chef de calomnies.

Après cette aventure, Canisius s'engagea au service d'une compagnie privée dans une colonie britannique.

4 décembre 1947.
G. Malengreau.

Cap. Guy Burrows, *The Curse of Central Africa*, Londres, 1903. — Major Ch. Liebrechts, *Congo. Suite de mes souvenirs d'Afrique*, Bruxelles, 1920. — J. Meyers, *Le prix d'un Empire*, Bruxelles, 1943.

CANZANI *(Liberatore, dit Marcellin d'Atri)*, Missionnaire (Atri, 13.6.1659-Atri, 12.2.1717).

Il reçut l'habit des Capucins dans la province des Abruzzes le 14 octobre 1675. Désigné pour le Congo le 25 janvier 1689. Arrive à Lisbonne le 23 janvier 1690, à Loanda le 1er août 1690. Missionnaire à Loanda et à Dande, durant cinq ans et un mois. Il y fit cinq mille baptêmes. Quitte Loanda pour le royaume de Congo, en compagnie du Père François d'Amalfi, le 1er septembre 1695. Ayant dû s'arrêter durant trois mois en cours de route, à cause de la maladie de son compagnon, il n'atteint la Mission de Nkusu que le 25 janvier 1696. Il parcourt les provinces de Mpemba, Mbata, Mpangu, Nsundi et se rend au Mpumbu (Pool) avec le Père Luc de Caltanissetta. Ils convertissent le chef de Ngombela, situé sur les rives du fleuve (au Mpumbu), là où se trouve actuellement Léopoldville-Est.-Kin. Le Père Marcellin quitte la Mission de Kibangu en saison sèche 1702. Pendant le voyage, vers Soyo, il tombe malade et devient tellement perclus qu'il n'a plus l'usage que de la langue et des yeux. Il rentre en Enrope en juillet 1703. Meurt dans sa ville natale quatorze ans plus tard. Il fit 50.000 baptêmes et 2.088 mariages. Il écrivit ses mémoires, dont le manuscrit appartient à la province des Capucins des Abruzzes : « Giornale Apostoliche... ».

19 janvier 1948.
Mgr. J. Cuvelier.

CAP *(Gilles-Joseph-Lambert)*, Sous-Officier (Vivegnis, Liège, 1878-Dufilé, Congo belge, 15.1.1902).

Sous-officier de la Force publique, il

n'avait que vingt-quatre ans quand il mourut à Dufilé, dans l'Enclave de Lado.

7 février 1947.
A. Lacroix.

Illustration congolaise, mai 1938, p. 6840.

CAPPUYNS (*Léopold-Emile*), Employé (Louvain, 6.7.1874-Léopoldville, 1.11.1897).

Il était employé depuis deux ans à la Société d'assurances sur la vie « La Mutuelle Nationale », quand il s'engagea au service de l'Etat Indépendant du Congo. Il partit le 6 février 1897 en qualité de commis de deuxième classe. A son arrivée au Congo, il fut désigné pour la région des Bangala, mais, atteint d'hématurie, il mourut à Léopoldville le 1er novembre 1897.

7 février 1947.
A. Lacroix.

CARLSSON (*Auguste-Victor*), Mécanicien (Säber, Suède, 15.3.1863-Bumbale — Nouvelle-Anvers, Congo belge — 22.9.1895).

Après avoir travaillé comme ajusteur-mécanicien et navigué comme chauffeur, aide-mécanicien et mécanicien-machiniste à bord de plusieurs bateaux suédois et anglais, Carlsson s'engage au service de l'Etat Indépendant le 6 mars 1894, en qualité de mécanicien de deuxième classe. Le 2 avril 1894, il est désigné pour servir dans la marine du Haut-Congo, et le 12 juin suivant il remplit les fonctions de mécanicien à bord de l'*A. I. A.*

C'est à Bumbale qu'il trouve la mort le 22 septembre 1895.

7 février 1947.
A. Lacroix.

CARRE (*Louis-Ernest-Romain*), Docteur en médecine (Arlon, 6.4.1860 - en mer, 13.3.1928). Fils de Louis-Henri-Joseph et de Marie-Catherine Baeten.

Louis Carré fit ses études à la Faculté de Médecine de l'Université de Bruxelles, entre le 15 octobre 1879 et le 1er juillet 1886. Incorporé comme milicien au 2e grenadiers, le 1er octobre 1880, il fut attaché à l'hôpital militaire de Bruxelles, d'abord à titre d'élève médecin; passa, après le 1er juillet 1886, à l'Inspection générale du Service de Santé de l'Armée et rejoignit, comme médecin suppléant, l'hôpital de Bruxelles, le 1er novembre 1890. Son départ à la Colonie en 1891 n'interrompit pas sa carrière de médecin adjoint, puis médecin de bataillon de 2e classe le 28 septembre 1893 et médecin de bataillon de 1re classe le 26 septembre 1902.

Carré prit du service à l'Etat Indépendant du Congo comme médecin de 2e classe et s'embarqua le 14 février 1891 à Anvers, à bord du s/s *Kinsembo*. Arrivé à Banane le 16 mars et à Boma le 20 mars, il fut détaché à la Compagnie du Chemin de fer de Matadi; il y accomplit un terme de trois ans et y dirigea la dernière année le Service de Santé de la brigade d'études. Installé au chantier la M'Pozo, il fut appelé d'urgence au camp des Eaux-Bonnes en mai 1892, au chevet de l'ingénieur J.-B. Glaesener, qui succomba le 30 du même mois, malgré les soins que Carré lui prodigua comme à un frère.

Au cours de cette dure période de la construction des premiers kilomètres du chemin de fer, Carré contribua, avec son confrère Bourguignon, à combattre avec intelligence et dévouement les fièvres tropicales qui furent l'ennemi le plus fatal du personnel européen et surtout du personnel indigène.

Rentré en Belgique le 1er janvier 1894, Carré décida de continuer ses services à l'Etat Indépendant et rembarqua encore six fois. Il assura le service médical du Stanley-Pool d'octobre 1894 à mars 1897 et, après un second congé, retourna au Stanley-Pool à la fin de la même année comme médecin de 1re classe. Ses qualités d'administrateur le firent désigner comme Commissaire de district à Banane le 31 décembre 1899, jusqu'à la fin de son troisième séjour, le 4 septembre 1900. Durant son quatrième séjour, Carré eut d'abord la charge du service médical au camp de Yumbi (district des Bangalas), du 5 novembre 1901 jusqu'au 19 février 1902. Il séjourna ensuite à Nouvelle-Anvers jusqu'au mois de juillet 1902, d'où il retourna à son ancien poste de Léopoldville au Stanley-Pool, jusqu'à la fin de ce terme mouvementé, le 2 septembre 1903.

Son cinquième séjour fut très court; il le fit à Banane, où il remplit à nouveau les fonctions de médecin et de Commissaire de district, du 6 juin 1904 au 14 mars 1905, en remplacement du docteur Etienne. Son sixième séjour se passa entièrement à Boma du 10 février 1906 au 26 novembre 1907. Familiarisé avec les doubles fonctions de Commissaire de district et de médecin quarantenaire, il revint à Banane le 1er août 1908 et y resta jusqu'au 15 aout 1909. Attaché à cette date au camp du Bas-Congo,

il y assura le service pendant quelques mois. Son état de santé ne lui permit pas d'achever son septième terme. Une cardiopathie le força à mettre fin à une carrière déjà longue pour cette époque, le 9 novembre 1909.

Carré resta en contact étroit avec les milieux coloniaux. Le 31 décembre 1910 il se vit confier la direction et l'intendance des villas du Cap Ferrat destinées à recevoir durant leur convalescence les fonctionnaires et agents rentrés malades du Congo.

Le goût des voyages le poussa à revoir encore ce Congo auquel il avait consacré les meilleures années de sa vie. Il accomplit plusieurs traversées d'Anvers à Matadi comme médecin à bord des paquebots de la Compagnie Belge Maritime du Congo. C'est à bord du s/s *Stanleyville*, à son voyage de retour, que la mort le surprit, le 13 mars 1928.

Modeste autant que dévoué et savant, le docteur Carré n'a connu, en Afrique et en Europe, que des amis et laisse le souvenir d'un praticien éminent mettant sa science et son expérience au service de tous ceux qui souffraient.

9 mai 1947.
A. Dureu.

Mouvement géographique, 1891, p. 11c; 1894, pp. 8c et 73a; 1897, p. 476; 1901, p. 51; 1912, p. 85; 1913, p. 664. — *Min. Colonies*, Dossiers du Serv. du Pers. d'Afrique. — *Tribune congolaise*, 31 décembre 1910, pp. 1 et 2; 31 mars 1910, p. 1. — Chapaux, Alb., *Le Congo*, Ed. Ch. Rozez, Bruxelles, 1895, p. 787. — Lejeune, L., *Vieux Congo*, 1920, p. 232. — *L'Horizon*, 18 avril 1925. — *Notre Colonie*, avril 1928, n° 128, p. 95.

CARTER (*Frédérick-Falkner*), Commandant de la marine anglaise, ancien consul de Bagdad (Kilkenny, Irlande, 20.4.1841-Mpimbwe 24.6.1880).

En 1879, il entrait au service de l'Association Internationale Africaine. Il fit partie de la deuxième expédition de découverte par la côte orientale (Expédition Popelin-Dutalis-Vanden Heuvel, 1879-1881). Au reçu du rapport de Cambier, relatant les déboires que lui avait réservés l'emploi des bœufs pour la traction des véhicules et s'apercevant de ce que la question des transports créait en Afrique centrale des difficultés quasi insurmontables, Léopold II, qui, dans un voyage à Ceylan, avait été frappé des grands services que rend l'éléphant indien domestiqué, eut l'idée d'essayer au Congo l'acclimatation et le dressage des éléphants. Il résolut de supporter seul les frais de l'entreprise : quatre pachydermes, deux mâles et deux femelles, furent achetés par lui aux Indes, et un superbe état-major indien, formé de treize cornacs, vêtus de robes de soie aux couleurs éclatantes, les débarqua sur la côte, à Dar-es-Salam, où ce cortège attroupa la population indigène, frappée de stupeur et d'émerveillement. Carter, qui avait été consul à Bagdad et connaissait parfaitement la langue des cornacs, fut choisi par le Roi pour prendre la direction de l'entreprise. C'était un homme plein de bravoure et doué de grandes qualités d'organisation. On le surnommait le « Sheik blanc ». Il prit pour second Rankin, qui ne l'accompagna pourtant que jusqu'à Mpwapwa, d'où il rentra en Europe. Aux treize cornacs ou mahouts, Carter adjoignit dix Zanzibarites que gardaient huit Askaris, et septante et un pagazis ou porteurs; en tout la caravane comptait cent neuf personnes. En tête flottait le drapeau belge. Elle quitta Dar-es-Salam le 2 juillet 1879, aux acclamations de la foule. L'expédition mit un mois pour atteindre Mpwapwa. La route était encombrée de marais, où les éléphants enfonçaient jusqu'au poitrail, ou bien elle devenait montagneuse et aride; les pauvres bêtes, habituées aux Indes à des friandises, durent subir un long régime de privations, mais arrivèrent à Mpwapwa en bonne santé. Mais ici, un des quatre mourut d'apoplexie. A Mpwapwa était arrivée, peu avant, l'expédition Popelin-Vanden Heuvel, qui, partie de Bagamoyo le 10 juillet 1879, se rendait vers l'intérieur, à Karéma. Les deux expéditions réunies quittèrent Mpwapwa à destination de Taborah, en traversant une région hostile, mais dont la population était médusée par le spectacle impressionnant de « ces Blancs, des dieux certainement (disaient les indigènes), à la voix desquels les éléphants étaient sortis des forêts et, domptés, se laissaient monter et charger de fardeaux énormes. C'était là quelque chose de surnaturel ». Jamais, en effet, ils n'avaient pu concevoir que l'éléphant, si sauvage, si redoutable, pût ainsi se laisser mener par des hommes. Aussi, la population resta-t-elle coite devant ce prodige. Mais un deuxième éléphant, déjà malade à son départ des Indes, succomba avant l'arrivée à Taborah. Quittant cette dernière localité, où fut laissé Vanden Heuvel, Popelin et Carter continuèrent vers le Tanganika et, le 9 décembre 1879, arrivaient à Karéma, fondé récemment par Cambier.

En janvier 1880, une troisième expédition belge (Burdo-Roger-Cadenhead) quittait la côte orientale pour l'intérieur. Par Taborah, elle rejoignit, à Karéma, Popelin et Carter.

Une profonde amitié liait Carter et Cadenhead depuis longtemps; ils avaient vécu ensemble en Angleterre d'abord, à Bassorah ensuite. Il fut alors décidé que Carter et Cadenhead retourneraient vers la côte par le Sud, à la recherche d'une nouvelle route plus propice au trafic par éléphants et évitant les territoires des Rougas-Rougas du chef Mirambo. Celui-ci, dès qu'il en apprit la nouvelle, entra dans une grande colère, car les caravanes qui lui apportaient de la côte étoffes, tapis, fusils, poudre ne passeraient désormais plus par ses territoires. Il songea même à l'extermination de tous les Blancs, mais un de ses conseillers lui recommanda la prudence et lui suggéra l'idée d'un prétexte pour entrer en campagne. Mirambo s'informa de la nationalité des Blancs de la caravane des éléphants; ne connaissant pas le drapeau belge, on lui dit que c'étaient des Français, puisque l'étendard n'était ni anglais, ni américain. Or, Mirambo tenait à rester en bons termes avec les Anglais, qui, à Zanzibar, se montraient bien disposés envers lui; il n'aimait pas les Français, ayant eu des difficultés avec M. Broyon, Suisse français, pour une vente effectuée à Zanzibar, jadis. Mirambo se proposa d'attaquer la caravane à son retour vers la côte. Il prétexta qu'il allait traverser le pays pour se rallier son vassal Simba contre de petits chefs indigènes rebelles. La caravane Carter-Cadenhead comptait pour sa défense 150 fusils et transportait de nombreuses provisions de bouche et de riches étoffes; elle était accompagnée de tout l'état-major indien de cornacs qui devait aider à ramener de nouveaux éléphants, car les quatre du premier voyage étaient morts. La route qu'elle devait suivre courait le long du 7e parallèle; pendant sept jours, la colonne chemina sans incident. Le 24 juin, on arriva devant Mpimbwe et l'on campa en dehors du village. Cependant, aux cadeaux envoyés au chef, celui-ci répondit par une demande de tribut de passage. Puis, peu à peu, une atmosphère de guerre plana sur la caravane, partie de Karéma dans des sentiments de joie à l'idée du retour au pays. Bientôt, des émissaires de Mpimbwe vinrent annoncer aux Blancs que Mirambo et ses guerriers approchaient et qu'ils allaient certainement assiéger le village; Pimboué insinua qu'il valait mieux pour les Blancs de s'installer dans l'enceinte palissadée. Devant l'attitude menaçants des indigènes, les Blancs cédèrent et s'établirent dans le village; durant la nuit, ils constatèrent que les noirs faisaient une orgie de pombé et se livraient aux danses de guerre; le matin, quand Carter ordonna le départ, le sultan lui annonça que Mirambo approchait et que les Blancs, hôtes du village, devaient aider le chef dans la résistance. Carter ordonna à ses hommes de rester neutres dans l'affaire entre les deux sultans, puisque Mirambo était en bons termes avec les Blancs de Karéma. Cependant, Mirambo et Simba (celui-ci rallié de force à son suzerain) approchaient de Pimboué. Le 25 juin, au matin, ils se jetaient sur l'enceinte où se trouvaient campés les Blancs et leurs hommes. Mirambo en personne dirigea l'attaque, ordonna l'assaut; la palissade fut forcée; Pimboué fut un des premiers tués, et la bande des assiégeants se livra au pillage. Carter et Cadenhead, entourés de leurs Zanzibarites, n'avaient pas bougé. A la vue d'un drapeau blanc agité par eux avec les cris de « Rafiki » (amis), un sous-chef de Mirambo cria aux Rougas-Rougas d'attaquer les Blancs. Une balle partit, d'autres lui succédèrent et Cadenhead fut tué, atteint à la tête. Carter s'élança et reçut dans ses bras son malheureux ami. Alors, il ordonna à ses hommes de faire feu sur ces misérables. S'élançant hors de la tente où il avait couché son ami, Carter vit que beaucoup de ses porteurs s'étaient défilés, pris de peur. Les quelques hommes fidèles restés au poste furent massacrés. Alors, Carter se voyant perdu, essaya, avec ses derniers hommes, d'atteindre la première palissade; il allait franchir la seconde quand une balle atteignit mortellement Abdallah, le fidèle conducteur des éléphants. Carter, devant une forte bande de Rougas-Rougas, rebroussa chemin, mais une balle l'atteignit dans les reins. « Soldats, dit-il aux derniers braves qui l'entouraient, tout est perdu; je vais mourir, je vous délie de vos serments; fuyez, je vous l'ordonne. Mahomed, dit-il à son fidèle serviteur, rejoins Karéma et remets à Cambier cette boîte avec mes papiers. » Pendant qu'il parlait, les Rougas-Rougas s'étaient approchés; sanglant, couché à terre et râlant, Carter, sa carabine à l'épaule, fit feu dix-sept fois sur ses ennemis; son fusil vidé, il se défendit encore avec son revolver, puis il mourut, et les sauvages se jetèrent sur son cadavre et le mutilèrent. Presque toute la caravane était massacrée. Mahomed, fait prisonnier, fut interrogé par Mirambo. Quand celui-ci apprit que les deux Blancs assassinés étaient des Anglais, sa colère et sa frayeur furent sans bornes. Il rendit personnellement responsable de l'erreur Simba et le traita en otage, lui refusant toute part dans le butin pris chez Mpimbwe. Cet antagonisme entre les deux sultans sauva notre station de Karéma, car Mirambo se hâta de partir

vers le Nord. Il fit envoyer à Zanzibar les biens des deux Anglais pour prouver que leur assassinat avait été le résultat d'une méprise.

15 janvier 1947.
M. Coosemans.

Stanley, H. M., *Cinq années au Congo*, Bruxelles, p. 618. — *A nos Héros morts pour la Civilisation*, pp. 48, 49, 50. — Masoin, F., *Hist. de l'E. I. C.*, 2 vol., Namur, 1913, pp. 228, 230, 237, 239, 243, du vol. 1. — Chapaux, A., *Le Congo*, Bruxelles, pp. 29, 31. — Becker, J., *La Vie en Afrique*, 2 vol., Lebègue, Bruxelles, 1887, pp. 108, 240 De Martrin-Donos, *Les Belges en Afrique centrale, Bull. Soc. de Géogr. d'Anvers*, 1879-1880, du vol. 1; pp. 177, 434, 442, 444 du vol. II — p. 520.

CASATI (*Gaetano*) (Lesmo, près de Monza, Italie, 1838-Cortenova di Brianza, 7.3.1902).

Bersaglier volontaire lors de la campagne de 1859. Promu officier, prend part à la guerre de 1866 (Vénétie). Fait ensuite partie de l'équipe d'officiers topographes chargés d'établir la carte d'Italie.

Il venait de passer ses examens de commandant, lorsque Gessi, adjoint de Gordon Pacha, voulant dresser, à l'occasion de ses expéditions militaires, la carte du Soudan oriental, demanda à la Société Milanaise de Géographie de lui envoyer un collaborateur capable de lever des plans topographiques sur le terrain. Casati, désigné, donna sa démission à l'armée et partit pour l'Egypte.

En juillet 1880, après avoir obtenu au Caire un rescrit officiel confirmant sa mission, il gagna Khartoum et de là le fleuve des Gazelles, se portant à la rencontre de Gessi.

Ayant accompli sa mission à la satisfaction de son chef, Casati, familiarisé avec le pays par un long séjour, entreprit à son compte de nouvelles explorations.

Il rencontra Guillaume Junker et, avec lui, se lança à la découverte de la région qui sépare les bassins du Nil et du Congo. Ils explorèrent ainsi les régions du Haut-Uele.

Arrivés à Lado, en mars 1883, ils y rencontrèrent Emin Pacha, qui les mit au courant de la révolte mahdiste, de la chute de Karthoum et du meurtre de Gordon. Pendant plusieurs mois, Emin, Junker et Casati furent dans l'impossibilité de communiquer avec l'Europe et on les crut soumis au même sort que Gordon. Junker, cependant, parvint à gagner la côte et à raconter comment ses compagnons, grâce à l'énergie et surtout à la patience et au doigté dont ils faisaient preuve, avaient réussi à se maintenir et à braver la menace des mahdistes et des révoltés.

En Grande-Bretagne un comité se forma pour équiper une expédition qui se porterait au secours des explorateurs et, les délivrant du joug des révoltés, leur permettrait de reprendre le chemin de la côte. Cette expédition fut placée sous les ordres de Stanley.

A la fin de 1887, Stanley et ses adjoints se trouvent sur les rives du lac Albert, après avoir connu eux-mêmes les pires difficultés dans la traversée de la forêt de l'Ituri. Il leur faut encore quelques mois pour parvenir à faire connaître leur présence à Emin et à Casati.

Ce n'est qu'après de longues hésitations que les deux rescapés consentirent à suivre leurs sauveurs et à gagner Zanzibar avec la caravane de Stanley.

Bibliographie : De ses longues pérégrinations, Casati nous a laissé un important récit de voyages intitulé : « Dix années en Equatoria ». Le premier il y signale l'existence du Ruwenzori et y décrit le fleuve des Gazelles, les lacs Edouard et Albert et le cours de l'Uele, dans la partie supérieure.

17 novembre 1943.
N. Laude.

Casati, *Opere citato.* — Stanley, *Dans les Ténèbres de l'Afrique.* — *Voyageurs italiens en Afrique.* — L. Lotar, *Souvenirs de l'Uele* (Revue *Congo*).

CASEMENT *(Roger)* [Kingstown (Irlande), 1.9.1864-3.8.1916].

Après avoir navigué à bord d'un steamer de la « Elder Dempster & C° », il signe, le 1er novembre 1884, un engagement de trois ans comme comptable adjoint au service de l'Etat Indépendant du Congo et, quelques jours plus tard, il quitte Liverpool à destination de Boma.

Le 1er septembre 1886, Casement passe au service de la Sanford Exploring Expedition, dont les affaires seront reprises par la Société anonyme belge pour le Commerce du Haut-Congo (S.A.B.). Il s'y occupera notamment de la partie économique, comme du recrutement et de la direction du personnel indigène des missions de reconnaissance du chemin de fer du Bas-Congo.

Rentré en Europe, il se rend aux Etats-Unis, où il publie une série d'articles sur le Haut-Congo. Le 10 mai 1890, il repart pour l'Afrique au service de la S.A.B. Au cours de ce troisième terme, Casement déploie une grande activité; il établit une factorerie à Kimpese, puis à Luvituku, organise les transports dans la région des chutes et se fait classer par les dirigeants de la Société comme « agent exceptionnel ».

Cependant, son terme échu, Casement s'engage au service du gouvernement britannique, qui l'envoie tout d'abord en Nigérie, dans le district des Oil Rivers, puis le fait entrer dans ses services consulaires. Il exerce les fonctions de consul d'Angleterre successivement à Lourenço Marquès, à Loanda et, enfin, à partir de 1898, à Boma.

En 1903, suite à la campagne anti-congolaise qui s'était déclenchée dans les pays anglo-saxons, Casement est chargé par son gouvernement de s'enquérir, par des observations personnelles, de la situation des indigènes du Haut-Congo. Il se rendit notamment dans la région de la Lulonga et dans le bassin du lac Tumba. Son rapport, publié le 11 décembre 1903, contenait, à côté de quelques appréciations élogieuses pour l'œuvre des Belges au Congo, de violentes attaques contre l'administration de l'Etat Indépendant. La campagne menée contre l'œuvre du Roi Léopold II par des parlementaires britanniques et par la Congo Reform Association, fondée à Liverpool, s'appuiera principalement sur ce rapport.

En 1910, Casement est chargé par son gouvernement de faire une enquête sur les agissements de l'Anglo-Peruvian Amazon Company. Il relève à charge de la Compagnie une série d'atrocités devant lesquelles ses attaques contre l'administration de l'Etat Indépendant pâlissent singulièrement. Il démissionne la même année, ayant reçu, en récompense de ses services, un titre de noblesse et la commanderie de l'ordre des Saints-Michel et Georges. En 1913, il retourne dans son pays natal.

Ardent nationaliste irlandais, Casement veut profiter de la guerre mondiale pour rendre l'indépendance à son pays. A cette fin, il s'efforce de recruter une légion de volontaires parmi ses compatriotes prisonniers en Allemagne.

En avril 1916, ayant appris qu'un soulèvement devait avoir lieu dans l'Ulster, il s'embarque pour l'Irlande à bord d'un sous-marin allemand, mais est capturé peu après son débarquement sur le sol irlandais. Poursuivi pour haute trahison, il est condamné à mort par la justice anglaise et pendu à la prison de Petonville (Londres), le 3 août 1916.

4 décembre 1947.
G. Malengreau.

Encyclopaedia britannica, vol. IV, 1946. — Liebrechts, *Léopold II, fondateur d'Empire*, Bruxelles, 1932. — A.-J. Wauters, *Histoire politique du Congo belge*, Bruxelles, 1911. — *Notes sur le rapport de M. Casement, consul de Sa Majesté Britannique*, du 11 décembre 1903, *Le Mouvement géographique*, 21e année, no 12, Bruxelles, 20 mars 1904, col. 135-144. — H.-W. Walck, *The story of the Congo*, New-York et Londres, 1905. — E.-D. Morel, *Red Rubber*, Londres, 1907. — Sir W. Hoggard, *Lettre à l'Editeur*, *The Times*, 18 novembre 1921.

CASSART (*Florent-Clément*), Capitaine de la Force publique (Warsage, province de Liège, 7.2.1869-Léopoldville, 26.10.1913). Fils de Florent-Louis et de Marie-Anne Foa.

Après ses études, faites à Warsage et à Oupeye, Cassart s'engagea à l'armée, au 1er chasseurs à pied, où il était sergent-major au moment de son départ pour le Congo, le 18 juillet 1890.

Arrivé en Afrique, il fut commissionné pour l'expédition Delcommune, qui, à la suite d'un accord entre le Gouvernement et la Compagnie pour le Commerce et l'Industrie, avait été chargée de coopérer à l'occupation du Katanga. Cassart commandait l'escorte militaire. Outre Delcommune et Cassart, l'expédition se composait du lieutenant suédois Hakanson, de l'ingénieur Diderrich et du Dr Briart.

On connaît l'histoire mémorable de cette expédition, qui eut à parcourir un pays désertique et hostile. Le 13 mai 1891 elle pénétra au Katanga. C'est seulement le 6 octobre qu'elle parvint à Bunkéia, la capitale de Msiri, le potentat du Katanga. Dans l'intervalle, Hakanson a été tué à coups de lance par les indigènes du Lualaba; Diderrich a failli être lapidé par les gens de Msiri. Cassart s'est distingué par son courage et par son endurance. Delcommune, peu prodigue d'éloges, lui rendit hommage.

Au retour par une autre route, l'expédition atteignit le lac Tanganika, où elle vint au secours de l'expédition antiesclavagiste commandée par Jacques.

Cassart participa aux combats livrés par Jacques contre le redoutable « boma » arabe élevé par Rumaliza près de Mtoa (Albertville). A la demande instante de Cassart, Delcommune cède le 26 mars sa place au combat à son jeune adjoint. Tandis qu'il garde la place de Mtoa, Joubert et Diderrich exécutent une manœuvre destinée à tromper les Arabes sur le véritable point d'attaque; Jacques, avec Renier, Cassart, Docquier et le restant des troupes prennent à revers la position ennemie. Ici encore Cassart donne la mesure de son intrépidité. Malgré les objurgations de Jacques, sous une pluie de balles, il s'avance jusqu'au pied de la palissade, s'efforçant de renverser l'obstacle. Mais les ennemis sont trop nombreux et trop bien ravitaillés en munitions. Les assaillants durent se retirer. C'est seulement plusieurs mois après, grâce au renfort apporté par l'expédition Long, que le « boma » put être réduit.

Bientôt l'expédition Delcommune rejoignit son point de départ au Lomani. Après de longs mois d'aventures et de fatigues, Cassart avait droit au repos. Mais la campagne

arabe prenait toute son ampleur. Le sergent Cassart demanda l'autorisation de reprendre les armes. Avec une quarantaine de soldats et des auxiliaires fournis par Gongo Lutete, il se mit en route. Il emportait aussi des vivres et des caisses de cartouches destinées à ravitailler Dhanis.

Il ne tarda pas à se trouver en pleine action. A la veille de joindre Dhanis, il campait à une vingtaine de kilomètres de Goie Kapopa, quand, le 9 janvier 1893, au petit matin, il entendit une fusillade dans un fourré environnant. La forêt était remplie d'assaillants. C'était un groupe de l'armée des grands chefs arabes Séfu et Munie Mohara qui, à quelques kilomètres plus loin, faisait face au camp de Dhanis.

Pour faire croire qu'il disposait de forces importantes, il divisa ses hommes en plusieurs pelotons, tirant dans toutes les directions. Il s'aperçut bientôt qu'il risquait d'être submergé par les ennemis. Il fit mettre en tas les barils de poudre, les caisses de cartouches et les fusils non utilisés et, ne voulant à aucun prix tomber entre les mains des Arabes, il se proposait d'incendier ce dépôt et de sauter avec lui. Heureusement, il put continuer la résistance. Le combat durait depuis quatre heures, lorsqu'il vit qu'on emportait un grand chef vêtu de blanc. C'était Munie Mohara qui dirigeait l'attaque. La blessure du chef fut le signal de la débandade. Cassart démonta sa tente, mit ses charges et ses blessés en route et commença à opérer sa retraite.

Pendant ce temps, au camp de Dhanis, on avait entendu la fusillade et le commandant avait envoyé Michaux et de Wouters en reconnaissance. Tout à coup Cassart entra dans le camp, blessé. Il n'avait pas vu Michaux et de Wouters. Il cria : « Commandant, j'ai été tout, excepté pris, mais j'ai brûlé une masse de cartouches ». « Oh ! dit le commandant, vous êtes vivant et c'est le principal. Je suppose que vous avez perdu tous vos bagages et les munitions que vous m'apportiez. » Mais le courageux petit homme n'avait rien perdu. Peu après Michaux et de Wouters revinrent au camp et annoncèrent qu'en attaquant Cassart les Arabes avaient fait de grandes pertes, dont la plus sensible était celle de Munie Mohara. Plus tard Dhanis dit de ce combat du 9 janvier qu'il fut un des plus beaux faits d'armes de la campagne. Il valut à Cassart ses galons de sous-lieutenant.

Dans la suite, Cassart continua à se distinguer; il participa notamment à la prise de Nyangwe.

En septembre 1893 il rentra enfin en Belgique, mais il n'y resta pas longtemps. Nommé lieutenant, il repartit le 6 janvier 1894 et fut désigné pour le Kasai.

Son second terme devait être aussi mouvementé que le premier. Toute l'année 1894 se passa à guerroyer contre les Kiokos, marchands d'esclaves. Il y déploya le même courage. Au cours d'un dernier engagement, au fort de l'action, il vit le fusil dont il était armé voler en éclats, fracassé par les balles ennemies. Un projectile lui effleura la main, mais un autre pénétra dans la cuisse et lui brisa la jambe gauche. S'armant d'un couteau et surmontant la douleur, Cassart s'opéra lui-même. Il extraya la balle qui s'était logée dans la jambe.

Mis hors de combat, il se fit porter à la Mission Saint-Joseph, près de Luluabourg, où le R. P. Cambier lui prodigua ses soins et parvint à remettre en état la jambe brisée. Un mois plus tard il prenait le commandement de la station de Luluabourg, en se traînant sur des béquilles confectionnées par le R. P. Cambier.

Il ne se rétablit pas cependant entièrement et son retour en Europe est décidé. A peine arrivé à Léopoldville, il apprend qu'une agitation se constate parmi les soldats qu'il vient de quitter et que son commissaire de district, le capitaine Gillain, le réclame. Sans hésitation il retourne à Luluabourg. Hélas ! le 4 juillet 1895, à l'appel du matin, la révolte éclate; les soldats ouvrent le feu contre les Européens. Le capitaine Peltzer est tué; Cassart tombe le flanc droit traversé d'une balle. Un chef indigène ami le transporte en hamac à la Mission Saint-Joseph. Mais la Mission elle-même est menacée par les mutins. Il faut fuir. Laissons ici la parole au R. P. Cambier :

« Que faire?... Nous tenons conseil et nous décidons de partir à la Mission de Lusambo, où le Père Garmyn se joindra à nous.

» — Cassart, allez en avant en hamac; vos porteurs marcheront plus vite que nous. Attendez-nous au village de Kapota, à 5 heures d'ici.

» Parfait. Les porteurs de hamac sont bientôt hors de vue et nous, nous avançons; nous marchons lentement, tristes, abattus, la mort au cœur, pour arriver vers 10 heures au village de Kapota.

» — Eh bien ! Kapota, n'avez-vous pas vu Mukelenge Katanga (nom indigène de Cassart)?

» — Non, rien vu.

» — Comment, mais il était en hamac avant nous. S'il n'est pas ici, c'est qu'il est déjà passé; il sera plus loin.

» — Non, Cassart n'est pas passé ici.

» Bah! nous disions-nous, c'est qu'il aura passé à côté, dans la brousse; nous le retrouverons bientôt.

» Et nous continuons notre marche vers l'Est, vers la Mission de Kalala, nous éloignant toujours de la Mission de Saint-Joseph.

» Mais, vers 2 heures, un homme du chef Tshinima vient nous dire que les Batetela ont quitté le poste et que nous pouvons retourner sans crainte à la Mission Saint-Joseph.

» — Mais Cassart, où est-il donc?

» — Pas vu.

» Et nous rebroussons chemin pour regagner vers minuit le village de Kanoa d'où nous étions partis le matin... et qui y retrouvons-nous?... Cassart!

» — Mais, Cassart, qu'avez-vous donc fait? Où avez-vous été? C'était cependant entendu que vous attendriez au village de Kapota?

» — Oui, c'est vrai, mais j'ai été au village de Tshibambula, puis je suis revenu ici.

» Et savez-vous ce que cet homme, cet homme qui avait eu la jambe brisée quelque temps aurapavant, qui venait d'avoir eu le flanc percé d'une autre balle la veille, savez-vous ce que cet homme avait fait?

» Il était parti en avant, oui, mais, à peine hors de vue, il avait ordonné à ses porteurs de prendre une route de bifurcation pour le conduire à Tshibambula, en dehors et loin du chemin ordinaire; il savait que les soldats le poursuivaient, le cherchaient, et comme cela, disait-il naïvement (car on peut être naïf et sublime en même temps), les soldats m'auraient trouvé seul et m'auraient tué, mais comme cela aussi ils n'auraient pas trouvé les sœurs.

» Devais-je laisser passer l'histoire sans faire connaître cet acte de folie héroïque, sans ajouter ce fleuron de gloire à celui que nous pleurons aujourd'hui? ».

Après ce trait nous avons dit l'essentiel. Cassart apparaît comme une des figures les plus belles et les plus pures de notre épopée coloniale. Il émerge non seulement par son courage indomptable, mais par sa haute valeur morale, par sa grandeur d'âme.

A son retour en Europe en 1896, il fut sollicité par les dirigeants des entreprises coloniales. Ils appréciaient son esprit de décision et d'initiative. Cassart accepta les propositions. Il retourna plusieurs fois au Congo pour des sociétés belges. En octobre 1913 il se trouvait en tournée d'inspection, quand la maladie vint le surprendre. Il fut ramené à Léopoldville, où il s'éteignit le 26 octobre 1913.

Avec raison, lorsque la nouvelle du décès parvint en Belgique, le Gouvernement considéra Cassart comme un héros national. Il fit voter par le Parlement une pension au profit de la veuve et n'hésita pas à dire dans son exposé des motifs : « Les épisodes de la vie de Cassart le placent au premier rang des Belges qui honorèrent la Belgique aux yeux du monde civilisé ».

12 mai 1945.
M. Coosemans.

Distinctions honorifiques : Médaille d'argent des expéditions du Katanga; chevalier de l'Ordre de la Couronne et du Lion; Médaille de la campagne arabe; Etoile de Service de l'Etat Indépendant du Congo.

A nos Héros coloniaux, pp. 129, 140, 143, 147, 153, 158, 218, 226, 229, 230, 233. — *Mouvement géographique*, 1895, pp. 235, 251; 1913, pp. 551; 1914, p. 172. — Janssens et Cateaux, II, p. 110. — Delcommune, *Vingt années de vie africaine*, Larcier, Bruxelles. — *Bull. des Vétérans congol.*, avril 1937, pp. 13-14. — De Buros, *La glorieuse épopée de Cassart*, Paris, 1927. — Hinde, *Chute de la domination arabe*, Falck, Bruxelles, 1897. — Lejeune, *Vieux Congo*, 1930, pp. 98, 101, 117, 123. — Chalux, *Un an au Congo*, Bruxelles, 1925, p. 569. — Boulger, *The Congo State*, Londres, 1938, pp. 35, 169, 263. — Masoin, *Histoire de l'E. I. C.*, Namur, 1913. — *Expansion belge*, 1912, p. 81. — Verhoeven, J., *Jacques de Dixmude*, Bruxelles, 1929, pp. 121-122. — Chapaux, *Le Congo*, Rosez, Bruxelles, 1894. — Cornet, *Katanga*, Bruxelles, Cuypers, 1943. — *Tribune congolaise*. — *Ligue du Souvenir congolais*.

CASSE (*Victor-Louis*), Agent commercial (Bruxelles, 21.12.1871-Kinshasa, 23.3.1898). Fils de Pierre et de Beernaert, Marie-Henriette.

Casse avait commencé des études universitaires. En 1893, il était candidat en philosophie et lettres préparatoire au droit, lorsqu'il abandonna l'université pour s'engager comme adjoint à la Société pour le Commerce du Haut-Congo. Il arriva en Afrique le 6 avril 1893. Désigné d'abord pour Mobeka, il passa ensuite à Tshumbi, où il resta jusqu'en mars 1894, date à laquelle lui fut confiée la gérance du poste de l'Equateur. En 1896, il est désigné en qualité de chef de district dans le Haut-Ubangui. En novembre de cette même année, il assume la gérance de la factorerie des Stanley-Falls, qui prend, sous sa direction, un essor remarquable. Le 31 juillet 1897, il rentre malade en Belgique. Dès que sa santé s'est améliorée, il reprend du service et retourne au

Congo le 6 janvier 1898, en qualité d'agent principal. Il meurt à Kinshasa quelques semaines après son arrivée.

5 mai 1947.
A. Lacroix.

Archives S. A. B.

CAUWENBERGHE (VAN) *(Guillaume)*, Sergent de la Force publique (Bruxelles, 20.9.1867-Bomokandi, 2.2.1893).

Sergent au 2e régiment de ligne, Van Cauwenberghe partit en cette qualité pour le Congo, le 3 août 1890. Désigné pour l'expédition Van Kerckhoven le 5 novembre 1890, il accompagna la colonne expéditionnaire jusqu'à Djabir, où il était choisi pour l'avant-garde commandée par Ponthier. En compagnie de Van Montfort, Jacquet, Blocteur, Van Cauwenberghe partit avec Ponthier, de Djabir, le 8 juillet 1891. Jacquet mourut en route le 15 juillet, à hauteur d'Angu. Ponthier installa Blocteur à Angu et, le 1er août, avec les agents qui lui restaient, arriva à Bima. Du petit poste noir créé à cet endroit par Milz, l'année précédente, Ponthier fit la station de Bima, qu'il confia à Van Montfort. A peine installé, celui-ci y mourait le 7 août, et Ponthier fut obligé d'y laisser le dernier adjoint qui lui restait : Van Cauwenberghe. Puis, il continua vers Siassi. A son tour, Van Cauwenberghe mourait peu après, au poste de Bomokandi, le 2 février 1893.

Guillaume Van Cauwenberghe était le frère d'Auguste Van Cauwenberghe, dont l'Association des Vétérans coloniaux a fêté le 80e anniversaire le 10 juin 1943.

12 octobre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Institut Royal Colonial Belge*, 1946, pp. 27, 54, 330. — *Bulletin de l'Association des Vétérans coloniaux*, mai 1939, p. 9. — Lejeune, *Vieux Congo*, 1930, p. 197. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*.

CEULEMANS (*Joseph*), Ajusteur-monteur (Molenbeek-Saint-Jean, 16.12.1859-Palaballa, 4.5.1893).

Célibataire. S'engage en mars 1893 comme ajusteur-monteur au service de la Compagnie du Chemin de fer du Congo. Il débarque en Afrique le 30 avril 1893 et meurt à Palaballa quatre jours après son arrivée.

7 mai 1947.
A. Lacroix.

CHAINAYE *(Achille)* (dit **CHAMPAL**), Publiciste (Liège, 26.8.1862-Kew, 20.12.1915).

Après avoir suivi les cours de l'Athénée, il entrait en 1877 à l'Académie des Beaux-Arts et y fréquentait les cours de dessin et de sculpture pendant cinq ans. Il s'adonna surtout à la sculpture. Ses œuvres, parmi lesquelles *Typha, A la pêche, L'Enfant de chœur, San Giovannino*, trahissent toutes, dans l'expression des visages et les attitudes, les souffrances physiques et morales d'être voués à la misère ou accablés de tares. Plusieurs de ces œuvres sont exposées aux Musées communaux de Liège et d'Ixelles.

En 1884, il vint se fixer à Bruxelles et débuta dans le journalisme par la critique artistique. Il collabora d'abord au *National Belge*, puis à la *Réforme*, sous le pseudonyme de Champal, et inaugura en Belgique le reportage d'interview. Bientôt il abordait tous les sujets : salons d'art, cérémonies officielles, cortèges politiques ou religieux, débats politiques, description de nos grandes industries, de nos quartiers populaires, etc.

En 1895, il assumait, avec son frère Hector, la direction de la *Réforme*, dans laquelle tous deux se faisaient les champions de la culture wallonne.

En 1907-1908, au moment où la question de l'annexion du Congo échauffait en Belgique tous les esprits, les frères Chainaye se firent les défenseurs de la cause coloniale. Au nom du patriotisme, ils réfutèrent dans leurs articles les assertions des anticongolais, qui prétendaient que la Belgique allait à sa perte en s'annexant le Congo, que nos soldats seraient obligés de s'engager dans la Force publique en Afrique, que des soulèvements indigènes y seraient de plus en plus fréquents, que les grandes puissances s'empresseraient de nous ravir notre Colonie dès l'instant où nous l'aurions rendue prospère, etc.

Chainaye voyait dans notre œuvre coloniale une tâche grandiose à remplir : amélioration de la situation matérielle et morale de peuplades misérables; mise en valeur d'une terre riche, évolution du caractère belge, du bourgeois casanier au colon épris d'espace et d'activité. Il mit sa plume au service de cette grande cause, malgré les chicanes de ses amis politiques, adversaires de l'annexion.

Emigré en Angleterre pendant la guerre 1914-1918, Achille Chainaye y mourut à Kew, près de Richmond, le 20 décembre 1915.

Un monument funéraire érigé en son souvenir fut inauguré au cimetière d'Ixelles, le 27 septembre 1925.

19 avril 1947.
M. Coosemans.

CHALTIN (*Louis - Napoléon*), Colonel (Ixelles, 27.4.1857-Uccle, 14.3.1933). Fils de Jean-Népomucène-Napoléon Chaltin et de Rosalie Bouckaert.

Il fit ses études à l'Athénée d'Ixelles. Le 5 septembre 1873, après avoir passé les examens A et B préparatoires à la sous-lieutenance, il s'engage au 10e régiment de ligne, où il débute par le grade de caporal-fourrier; le 6 juillet 1874, il est nommé sergent-fourrier, puis successivement sergent-major le 6 janvier 1876 et adjudant le 28 juin 1877. Le 14 juillet 1878, il est promu sous-lieutenant et passe au 3e régiment de ligne. Le 24 janvier 1880, il est détaché au Ministère de la Guerre et est nommé lieutenant le 25 mars 1885. Du Ministère de la Guerre il passe au parquet de la Cour militaire, où il reste en fonctions pendant deux ans et s'y fait remarquer comme secrétaire de la Commission de revision du Code de procédure militaire. Le 19 novembre, à sa demande, il est détaché à l'Institut cartographique. Il vient en effet de se mettre à la disposition de l'Etat du Congo et insiste pour rejoindre l'expédition Van Kerckhoven, qui va occuper l'Uele et pousser jusqu'au Nil. Le général Sterckx, alors colonel, directeur au Ministère de la Guerre, émet à cette occasion un véritable éloge prophétique de Chaltin : « Chaltin, officier de grande valeur, se fera remarquer dans toutes les fonctions qu'il sera appelé à remplir ».

Le 30 janvier 1891, il s'embarque à Ostende, à bord du steamer « Belgian Prinz », en qualité de lieutenant de la Force publique. A Boma, le Gouverneur général le commissionne pour l'Aruwimi, auquel est rattaché le territoire de l'Uele. Il est nommé commissaire de district le 1er février 1892. En juin 1892, au cours d'une opération militaire contre les Baoundeh (Aruwimi), il reçoit sa première blessure : il est frappé d'un coup de lance à la jambe. Un an après, le 1er mars 1893, il est promu au grade de capitaine-commandant de 2e classe de la Force publique. S'ouvre alors la campagne arabe. Chaltin part au secours de Tobback, attaqué aux Falls le 12 mai 1893. Le 18 mai, Chaltin chasse à coups de canon les Arabes qui occupent l'île en face de la station gouvernementale, fait sa jonction avec Tobback, passe sur la rive gauche du fleuve et prend d'assaut les dernières positions ennemies des Falls. Ce fait d'armes lui vaudra d'être cité à l'ordre du jour le 15 juin 1893. Il redescend des Falls à Basoko, quand il rencontre en route l'inspecteur Fivé, qui, avec Daenen et Henry, vient de s'emparer du camp d'Isangi et de battre l'ennemi à La Romée. Tandis que Ponthier, Henry, Lothaire poursuivent les Arabes des Falls refoulés vers l'amont, sur le Lualaba, Chaltin, à la poursuite des vaincus de La Romée et d'Isangi, remonte le Lomami jusqu'à Bena-Kamba et, de là, se dirige en marches rapides vers Riba-Riba, qu'il emporte, vengeant ainsi l'assassinat du lieutenant Michiels et le massacre de l'expédition Hodister.

Il rentre en Europe à l'expiration de son premier terme de service, le 18 février 1894 (départ de Boma). Le 6 mai 1895, il se rembarque à Anvers pour accomplir un second terme en qualité de commissaire de district de première classe. Il reprend le commandement de l'Aruwimi, mais des instructions du gouvernement central, en date du 30 juin 1895, lui prescrivent d'y activer l'organisation territoriale afin de se rendre au plus tôt dans l'Uele et y reprendre à Le Marinel le commandement de l'expédition Uele-Nil et le district à Francqui. Déjà il est avisé que les troupes de l'Uele prendront part à l'expédition qui devra conduire Dhanis des Falls sur le Haut Nil. Dès son arrivée à Niangara, chef-lieu de l'Uele, Chaltin organise son œuvre de reconnaissance vers le bassin du Nil et prépare la formation des effectifs qui devront faire partie de l'expédition. Mais, pour parer au danger que présente dans l'Uele l'insoumission des chefs azande du Nord, il entreprend, fin février 1896, l'expédition contre Bili, à laquelle succédera immédiatement une opération dirigée contre Ndoruma. Les deux grands chefs azande sont battus successivement le 17 mars et le 5 avril. « Le combat de Ndoruma, écrira plus tard le commandant Hecq, est un des plus terribles qui se soient livrés au Congo ». Chaltin y est blessé : une balle zande lui fracasse deux doigts de la main gauche.

Le 31 octobre 1896, Chaltin reçoit à Niangara un courrier du Gouverneur général Wahis lui prescrivant de marcher sur le Nil, sans attendre l'arrivée au Kibali de la colonne Dhanis, dont l'avant-garde a quitté les Falls en septembre. Toutes les troupes de Chaltin réunies à Dungu quittent cette station le 14 décembre 1896, remontant le Kibali jusqu'à Surur; de là elles poussent au Nord-Est. vers Faradje, Aba et, par une marche qui durera plus de six semaines, arrivent le 14 février 1897 au bord du Nil, en face de l'ancienne station égyptienne de Bedden. Les mahdistes occupent Redjaf, à 25 km au Nord. Ils se portent à la rencontre de Chaltin, qui, le 17 février, leur inflige une sanglante défaite à la bataille dite « de Bedden ». Le même jour, dans l'après-midi, le vainqueur arrive au pied du mont Redjaf, livre un nouveau et décisif combat et em-

porte la place. La prise de Redjaf est restée le haut fait d'armes qui mit le sceau à la réputation de Chaltin.

Rentré à l'expiration de son deuxième terme de service, le 14 juillet 1898, Chaltin repart pour le Congo le 6 mars 1899, en qualité d'inspecteur d'Etat. Tout son troisième terme se passe à l'organisation administrative et militaire de l'Uele et de l'Enclave de Lado. Il quitte définitivement le service de l'Etat en 1902. Il rentre à l'armée en Belgique; le 25 mars 1903, il est promu au grade de major, passe du 3e au 4e de ligne.

En 1905, un accident de cheval l'oblige à prendre sa retraite. Peu après, la Compagnie du Kasai lui offre la direction de ses entreprises en Afrique.

En 1914, au moment de la déclaration de guerre, Chaltin se trouve en congé en Europe. Il se met à la tête d'un corps de 330 volontaires coloniaux divisés en deux compagnies sous les ordres de De Cock et de Laplume, un des adjoints de Chaltin à Redjaf. Ce corps de volontaires est chargé de prendre part à la défense de Namur. La place cernée de trois côtés à la fois, les volontaires congolais ont comme consigne de rester vers Maizeret, dans le bois de Lives, pour couvrir la retraite de nos troupes vers l'Entre-Sambre-et-Meuse, la seule issue encore possible. Dans l'après-midi du dimanche 23 août 1914, toutes les troupes de Namur ayant passé la Meuse, le corps de Chaltin, se trouvant isolé, est cerné et fait prisonnier. Sa mission est accomplie. Une douzaine de volontaires seulement, éclopés ou blessés, peuvent être évacués à temps et échappent ainsi à la captivité. Chaltin est parmi les prisonniers.

Durant les dernières années de sa vie, Chaltin continue son activité coloniale et fait bénéficier de son expérience diverses sociétés commerciales, telles « Belcoma Cafegas », dont il est nommé président; la Société coloniale belge du Congo oriental, dont il est administrateur; la C.A.C., la C.K., la Société Minière du Kasai, la Société Minière de l'Aruwimi, l'Unatra, dont il est commissaire.

Chaltin mourut à Uccle le 14 mars 1933.

Il nous a laissé de multiples travaux :

La région du Lado (*Belgique Coloniale*, VI, 1900, p. 617). — Léopold II et l'E.I.C. (Anvers, Burton, 1926). — La Question arabe (*Etudes coloniales*, 1, pp. 163-196). — Le Congo au point de vue physique, politique, économique (*Bull. de la Sté de Géographie*, XVII, pp. 388-396). — Exploration de la Lulu et de l'Aruwimi (*Congo illustré*, 111, pp. 105-108).— Le district de l'Aruwimi-Uele (*Ibid.*, IV, pp. 103-110). — Exploration de la Lulu (*Mouv. géogr.*, IX, 1892). — De Basoko à l'Uele (*Ibid.*, pp. 58-59). — The riv. Lulu (*The Scottish Geogr. Magazine*, VIII, 1892, p. 493).

Chaltin était porteur des distinctions suivantes : Commandeur de l'Ordre du Lion; Commandeur de l'Etoile Africaine; Grand-Officier de l'Ordre de la Couronne; Croix militaire de 1re classe; Médaille de la campagne arabe, etc.

L. Lotar, O.P.
et M. Coosemans.

Lejeune, *Vieux Congo*. *L'Horizon*, 1924. — Defester, *Les Pionniers belges au Congo*, Tamines, 1927, pp. 31, 71, 95, 97, 111. — *La Belgique active*, Bruxelles, 1934, p. 116. — *La Tribune congolaise*, 1936, Aketi-Fort Chaltin. — Boulger, *Congo State*. — *Expansion coloniale*, 1933. — Chapaux, *Le Congo*, Bruxelles, Rozez, 1894. — Hinde, *La chute de la domination arabe*, Bruxelles, Falk, 1897, pp. 98, 119, 130, 133, 137, 152. — Van Iseghem, *Les étapes de l'annexion du Congo*, Bruxelles, 1932. — *Expansion belge*, 1912, p. 81; 1930, oct. — Van Hove, J., *Regards sur notre Congo*, Bruxelles, 1943. — Chalux, *Un an au Congo belge*, Bruxelles, 1925. — Pirenne, *Coup d'œil sur l'histoire du Congo*, 1921, p. 41. — *Bull. Vétérans col.*, numéro spéc., février 1947, pp. 1, 3, 6. — L. Lotar, *Grande Chronique de l'Uele* (Mém. I.R. C.B., 1946).

CHAPPEL (*le R. P. Georges*), Missionnaire de la Congrégation de Scheut (Ixelles, 26.9.1878-Butala, 24.10.1901).

Après avoir terminé ses études philosophiques et théologiques, le R. P. Chappel partit comme missionnaire pour le Congo, le 29 août 1901. La mort le faucha le 24 octobre suivant, sur la rivière Sankuru, alors qu'il se rendait à Luluabourg. Son corps repose à Butala, sur la rive gauche du Sankuru.

29 avril 1947.
A. Lacroix.

Annuaire Miss. cath. Congo belge, 1935, p. 398. — *Tribune congolaise*, 3 juillet 1902, p. 3. — *Missions en Chine et au Congo* (Scheut), janvier 1902.

CHARBONNIER (*Antoine-Joseph*), Directeur de l'Institut des sourds-muets de Berchem-Sainte-Agathe (Thuin, 29.9.1866-Niangara, 24.11.1894). Fils d'Arnould-Joseph Charbonnier et de Julienne Richald.

Après avoir passé ses examens de médecine à l'Université de Bruxelles (9 juillet 1891), Charbonnier participe à la discussion que provoque en Belgique la fondation de l'Etat Indépendant du Congo.

Le 28 janvier 1892, à la Maison du Peuple à Bruxelles, il se déclare adversaire de l'œuvre de Léopold II et accuse l'Administration congolaise d'exploiter les indigènes. M. A.-J. Wauters combat ses idées à cette même tribune.

Peu après, Charbonnier, adversaire de la vaccination, est frappé par la mort de son enfant, succombant à la variole. Pris de remords, il veut tout quitter en Belgique et s'engage à l'E. I. C. Il quitte Anvers le 9 mars 1892. Il réside d'abord dans l'Equateur, puis est désigné pour l'expédition du Haut-Uele, le 21 mai 1893. Nous le trouvons à Dungu en juin 1894, à Suronga en novembre, puis à Niangara, où il est atteint d'hématurie et meurt le 24 novembre 1894.

Il a écrit des ouvrages défendant ses idées sur la colonisation : *Les Européens au contact des Africains*, Bruxelles, De Guillage, 1905. — *L'Incident congolais, ou la Belgique et la lutte pour l'existence*, Bruxelles, De Guillage, 1903. — *Les propos du Duc de Brabant à Léopold l'Africain*, Bruxelles, 1895.

17 juillet 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P. L., *La Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 198, 199, 200, 296. — *Bull. des Vétérans coloniaux*, octobre 1934. — *Mouvement géographique*, 1892, pp. 11c, 18a; 1893, p. 16a; 1895, p. 128. — Masoin, *Hist. de l'E. I. C.*, I, p. 195.

CHARLIER (*Constant-Adolphe-Marie*), Conducteur de travaux (Namur, 11.8.1870-en Afrique, 29.5.1896). Fils de Jules et de Cocq, Léonie. Célibataire.

S'engage en novembre 1894 comme conducteur de travaux à la Compagnie du Chemin de fer du Congo. Arrivé en Afrique le 2 janvier 1895, il succombe à l'ardeur du climat le 29 mai de l'année suivante. Le lieu exact de son décès ne nous est pas connu.

7 mai 1947.
A. Lacroix.

Mouvement géographique, 1896, p. 321.

CHAUMONT (*Pierre-Joseph-Achille*), Armurier (Liège, 20.6.1870-Tumba, 9.11.1896. Fils de Joseph et de Delvaux, dite Florquin, Marie.

Chaumont, qui était né à Liège, avait tout naturellement appris pendant sa jeunesse le métier d'armurier, très en honneur dans la région. Au cours de son service militaire, accompli au 2e régiment d'artillerie, du 1er octobre 1890 au 28 septembre 1894, il acquit la spécialisation de canonnier. Le 6 mars 1896, il contracta un engagement de trois ans au service de la Force publique de l'Etat Indépendant du Congo, en qualité d'armurier, et se vit assimiler au grade de sergent. Arrivé en Afrique le 30 mars 1896, il fut désigné pour le dictrict des Stanley-Falls. Il mourut à Tumba le 9 novembre 1896.

2 mai 1947.
A. Lacroix.

A. Chapaux, *Le Congo*, Rozez, Bruxelles, 1894, pp. 258, 260.

CHERUVIER (*Alfred-Gaspard*), Charpentier (Baulers, 8.8.1858-Kinkanda, 12.1.1902).

Chéruvier, qui était célibataire, s'engagea comme charpentier à la Compagnie du Chemin de fer du Congo, en octobre 1891. Il débarqua pour la première fois en Afrique le 2 novembre suivant. Il effectuait son cinquième terme de service, toujours attaché à la même Compagnie, quand il mourut à l'hôpital de Kinkanda, le 12 janvier 1902.

2 mai 1947.
A. Lacroix.

CHRISTIAENS (*Ernest*), Sous-Intendant de 2e classe (Ostende, 24.2.1863 - Bruges, 12.7.1922). Fils d'Henri et de Degruyters, Adélaïde.

Ernest Christiaens, après avoir terminé ses humanités à l'Athénée d'Ostende, entra comme employé chez son frère, agent de change et négociant à Ostende. En juin 1891, il contracte un engagement au service de l'Etat Indépendant du Congo, en qualité de commis de 2e classe, et s'embarque le 18 du même mois. Arrivé à Boma le 14 juillet, il se vit désigner pour le district de l'Ubangi-Uele et promu successivement commis de 1re classe le 20 août 1892 et sous-commissaire de district le 1er janvier 1894. Rentré en congé régulier le 26 avril 1894, il repart pour le Congo le 6 novembre suivant et est désigné pour la Mongalla, où il arrive le 15 mars 1895. Chargé du commandement de N'Dobo le 5 mars 1896, il est nommé sous-intendant de 2e classe le 25 mai suivant et rentre définitivement en Belgique à l'expiration de son terme, le 29 octobre 1897. Il était titulaire de l'Etoile de Service à deux raies.

30 mai 1947.
A. Lacroix.

CHRISTIAENS (*Paul-Emile-Félix*) (Diest, 26.5.1858-Watermael, 13.2.1909). Fils d'Henri Christiaens et de Marie Tielens.

Sous-lieutenant au 11e régiment de ligne depuis le 14 avril 1877, Christiaens était

lieutenant dès le 26 juin 1884 et capitaine le 25 juin 1891. Adjoint d'état-major depuis le 11 décembre 1891, il s'engageait au service de l'E. I. C. et s'embarquait le 6 juin 1892, en qualité de capitaine-commandant de la Force publique. Désigné pour l'expédition du Haut-Uele il fut blessé à la cuisse dans un engagement avec les Ababua Bakango à Adaba, en amont de Bima, vers Siassi, le 26 novembre 1892. Il resta en traitement à Yakoma du 1er décembre 1892 au 1er février 1893.

Le 1er avril 1893, au départ de Daenen, il devint commandant de la zone Rubi-Uele. Il y fut remplacé par Liénard en novembre 1893. Lui-même prenait le commandement de la zone de la Makua, où il succédait à Cloesen. En cette qualité, il arrivait le 17 avril 1893 à Niangara. Le 23 septembre, Christiaens apprenait de Cloesen, alors à Mundu, que les Arabes du Sud marchaient vers le Bomokandi, mais bientôt ceux-ci poussaient au Nord-Est en direction de Gumbari et Mbélia. Christiaens se tint prêt. Au début de mars 1894, il recevait de Baert, qui commandait à ce moment l'expédition du Haut-Uele et du Nil, l'ordre de diriger vers Mbili, sultan zande coupable du meurtre de la mission Bonvalet, une expédition punitive, en compagnie de La Haye et Laplume, alors à Suronga, où Christiaens les rejoignit le 24 avril.

Le 25 avril, la colonne quittait Suronga; après de nombreuses escarmouches les Azande de Mbili finirent par se replier le 28 avril entre la Gurba et la frontière de Ndoruma. Mais Mbili s'enfuit vers l'Est et ne put être atteint. Christiaens rentra à Suronga le 2 mai. Il était à Dungu quand Wterwulghe lui annonça la victoire mahdiste de l'Emir Ter à l'Akka (2 septembre 1894). En conséquence, Christiaens décida de renforcer Dungu, de lever le poste de Gumbari, qu'on ne pouvait assez renforcer et qui était exposé aux attaques des mahdistes, s'ils poussaient leurs incursions vers le Sud, dans la direction du Haut-Kibali et du Haut-Bomokandi. A la faveur de sa victoire à l'Akka, Ter envoya un message arrogant exigeant la soumission des Blancs et la livraison de leurs armes.

Sachant les mahdistes retranchés à la Na Geru, Christiaens prépara contre eux une expédition. Francqui en prit le commandement avec Christiaens comme second. Il avait pour adjoints Wterwulghe, Swinhufvud, Laplume, Frennet, Niclot. La colonne quitta Dungu le 18 décembre 1894. Le 23 décembre, la rencontre eut lieu à la Na Geru. Les mahdistes étaient soutenus par 2.000 sujets de Renzi. Christiaens, à l'avant-garde, eut l'épaule fracassée de deux balles et un doigt de la main gauche écrasé. Le choc fut violent. Les mahdistes eurent le dessous et battirent en retraite vers Lado.

Le 1er février 1895, Francqui, à la tête d'une nouvelle expédition, cette fois contre Bafuka, quitta Niangara avec 700 réguliers commandés par Christiaens, Burrows, Salisbury, Niclot, Lekens, Frennet, Millard, Marillus, Swinhufvud, Kops, Devenyns, Gehot. Après diverses escarmouches, la colonne Francqui fut prise dans une embuscade le 11 février 1895. Ce fut un échec qui eût dégénéré en catastrophe sans une contre-attaque de Niclot, qui parvint à sauver une partie des troupes de l'Etat. Ce qui en restait opéra la retraite sur Dungu. Il y avait parmi les nôtres 54 morts, dont le brave Frennet, transpercé de 19 coups de lance.

Rentré à Dungu, Christiaens remit le commandement de la zone à Bovy et descendit à Niangara, pour s'embarquer à destination de l'Europe, le 14 mai 1895.

Il repartait le 14 juillet 1898, comme directeur de la Société Equatoriale. Il fonda dans l'Ikelemba différentes factoreries. Rentré en 1900, il repartait encore en mars 1901, pour s'occuper d'affaires commerciales, et rentra définitivement en Belgique en 1904. Il mourut à la Villa coloniale de Watermael le 13 février 1909.

Durant ses séjours dans l'Uele, il s'était occupé de recherches scientifiques. Dans ses moments de loisir il découvrit des haches en pierre polie, vestiges d'une ancienne civilisation.

Au point de vue historique, on lui doit quelques travaux importants : « Le Mahdisme et la campagne de 1893-1894 contre les mahdistes », *Bulletin du Club Africain d'Anvers*, 1897, n° 4. — « Les Mangbetu », *Belgique coloniale*, 1897, p. 27. — « Conférence sur le pays des Mangbetu, au Cercle Africain de Bruxelles. »

Christiaens était en Belgique conseiller du Cercle Africain de Bruxelles. Il était chevalier de l'Ordre de Léopold, de l'Ordre Royal du Lion et titulaire de l'Etoile de Service.

1er août 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P. L., *Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Inst. Royal Colon. Belge*, 1946, pp. 152, 162, 163, 185, 186, 188, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 228, 296. — Muller, *L'Uele, Terre d'héroïsme, carnets Christiaens. — Mouvement géographique*, 1909, p. 96. — *Tribune congolaise* du 18 février 1909, p. 8. — Boulger, *The Congo State*, p. 212. — *A nos Héros coloniaux*, p. 208. — Wauters, A., *L'Etat Indépendant du Congo*, p. 260. — Lejeune, *Vieux Congo*, pp. 145, 193, 194. — De-

fester, *Les Pionniers belges au Congo*, p. 31. — Masoin, *Histoire de l'E. I. C.*, t. II, p. 268. — Meyers, *Le Prix d'un Empire*, p. 123. — *Expansion belge*, 1909, p. 104, et nov. 1930.

CKIANDI (*Alexandre-Théophile*), Ingénieur (Marseille, 13.7.1866-Schaerbeek, 1925). Fils d'Alexandre-Henri-Charles Ckiandi et de Micheline-Charlotte Parrau.

Alexandre-Théophile Ckiandi sortait au mois d'août 1887 de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures de Paris, nanti du diplôme d'ingénieur.

Durant son premier séjour à la Colonie, du 29 juin 1900 à juillet 1902, il s'établit d'abord à son compte. Il passe ensuite au service de la Société des Chemins de fer Vicinaux du Mayumbe.

En 1902, il a été décidé de procéder à des études techniques en vue d'établir le tracé d'une voie ferrée reliant la région minière du Katanga à la partie navigable du Lualaba. Le Comité spécial du Katanga, d'acord avec la Compagnie du Chemin de fer du Katanga, envoie une première mission de reconnaissance, à la tête de laquelle est placé le commandant Jacques, avec pour adjoint l'ingénieur Alexandre Ckiandi accompagné de plusieurs topographes.

C'est le 22 novembre 1902 que la mission du Comité spécial du Katanga s'embarque à Anvers, sur le steamer allemand *Kronprinz*. Elle est composée de : MM. Ckiandi et Vrebos, adjoints à la mission; Mottart, ingénieur; Binard, Lattes et Rusmont, adjoints. Le chef de l'expédition, le commandant Jacques, rallie le bord à Naples.

La mission débarque sur la côte orientale d'Afrique en janvier 1903, suit la route du Zambèze et atteint la pointe Sud du lac Tanganika.

De mai 1903 à septembre 1904, le groupe auquel s'est joint un ingénieur de nationalité serbe, Ferdinand Krassnigg, relève environ deux mille kilomètres d'itinéraires. Ayant trouvé un tracé, répondant au problème posé par la Société des Etudes du Chemin de fer du Katanga, la mission continue vers le Sankuru et cesse ses travaux à Lusambo. Elle rentre en Europe le 7 avril 1905, après deux ans et demi d'absence.

L'expédition a rempli pleinement la mission qui lui a été confiée. Elle a accompli une nouvelle traversée de l'Afrique, de l'embouchure du Zambèze à l'embouchure du Congo, par le Chire, le lac Moëro, le Katanga, le Sankuru, le Kasai et le Bas-Congo. Les deux ingénieurs étrangers, membres de la mission, Alexandre Ckiandi et Ferdinand Krassnigg, ont rendu à leur chef, le commandant Jacques, de précieux services. Ils rapportent un levé complet de leur voyage à travers les districts méridionaux de l'Etat du Congo et, plus spécialement, une étude approfondie du pays compris entre le district minier de Kambove et le Congo-Kamalondo.

En mai 1914, au cours d'une mission d'études qu'il effectue en compagnie d'Emile Richet pour le compte de la Compagnie du Chemin de fer du Bas-Congo au Katanga, Alexandre Ckiandi dénonça huit cercles miniers pour *houille, pétrole, graphite, anthracite* et *bitume* dans la zone proche du tracé de la voie ferrée entre la Kalule-Nord et Bukama, où, quelques années plus tard, les Charbonnages de la Luena entreront en exploitation.

En août 1914, Ckiandi, rentrant en Europe par l'Afrique orientale allemande, fut arrêté par les Allemands. Il demeura prisonnier à Tabora jusqu'en septembre 1916, époque où il fut délivré par l'armée de son ami, le général Tombeur de Tabora.

Le 9 octobre 1919, Alexandre Ckiandi crée le Syndicat d'Etudes de Gisements et Métallurgie au Congo. Il écrit à l'époque : « Je pense que nul ne songe à contester que le Congo — et notamment le Katanga — contient des ressources inépuisables de minerai de fer et que, tôt ou tard, ces gisements devront nécessairement être mis en exploitation. J'ai la ferme conviction que le moment est venu de procéder à des études sérieuses sur la possibilité de créer au Congo l'industrie sidérurgique en établissant des projets complets d'installations d'usines métallurgiques traitant directement le minerai sur place et fabriquant des rails, traverses, tôles et profilés d'usage courant, dont le besoin et l'emploi en Afrique vont devenir de plus en plus importants. »

A la tête d'une mission d'études, Alexandre Ckiandi quitte Anvers le 3 janvier 1920. Son ancien compagnon de la mission Jacques, Ferdinand Krassnigg, de nationalité yougoslave maintenant, fait partie de l'expédition. C'est lui qui, au cours de prospections, rétient cent quatre-vingt-six cercles miniers (SEGEM 1 à 186). Ils sont situés de part et d'autre du Lubudi, depuis le confluent Lualaba-Lubudi jusqu'à environ septante kilomètres en amont de ce confluent. Les substances signalées sont : *charbon, fer, cuivre, plomb, manganèse* et *soufre*. Un ingénieur hydroélectricien attaché à la mission procède à l'étude des possibilités d'aménagement des chutes du Lubudi, en vue de l'établissement d'une usine sidérurgique.

Alexandre Ckiandi aborde l'Europe le 15 avril 1921. En avril 1923, il crée la Société de Gisements et Métallurgie au Congo, dont le lieutenant général baron Jacques est nommé administrateur. Cette société a pour but la mise en exploitation des gisements de charbon et de fer et l'aménagement des chutes étudié par le Syndicat d'Etudes de Gisements et de Métallurgie au Congo. Mais le but poursuivi est trop ambitieux pour l'époque; les gisements de charbon s'avèrent ne recéler que des schistes charbonneux, et la Société de Gisements et Métallurgie au Congo entre en liquidation en 1924. Le Comité spécial du Katanga offre à Alexandre Ckiandi une solution à l'amiable, *eu égard aux services rendus au Comité et à la Colonie par cet ingénieur.*

Alexandre Ckiandi est mort accidentellement à Schaerbeek en 1925.

21 juin 1947.
A. Jamotte.

Mouvement géographique, 1902, pp. 488, 573; 1905, pp. 193, 200. — *Héros coloniaux morts pour la Civilisation*, p. 232. — *Comité Spécial du Katanga*, Liste des permis spéciaux de recherches minières, Dossier Ckiandi; *Annexe au Bulletin Officiel du Congo belge*, 15 juin 1923.

CLIPPERTON *(Henry - James)*, Télégraphiste (Habertum, Angleterre, 28.4.1852-près de Sungula, Congo belge, 8.8.1899).

De nationalité anglaise, Clipperton, après avoir séjourné pendant quinze ans aux Indes, où il s'occupait d'installations électriques, s'engage pour le compte de l'Etat Indépendant du Congo en qualité de poseur des télégraphes. Il s'embarque à Anvers le 20 août 1898. Atteint de pneumonie, il meurt le 8 août de l'année suivante, à 26 kilomètres Ouest de l'ancien poste de Sungula.

17 février 1947.
A. Lacroix.

CLOESEN *(Jean - Hubert)*, Lieutenant [Russon (prox. de Luxembourg), 27.12.1859-Uele, 20.5.1896]. Fils de Jean-Hubert Cloesen et de Maria Milon.

Engagé au 2e régiment de chasseurs à pied, le 14 juillet 1874, Cloesen était nommé caporal le 1er octobre 1879, sergent-major le 1er mars 1884. Passant ensuite au 14e de ligne, il y était promu lieutenant le 24 juillet 1891. C'est en qualité de lieutenant de la Force publique qu'il partait pour le Congo le 1er octobre de cette année. Arrivé à Boma, il y était désigné pour l'Uele le 28 octobre 1891 et commissionné comme premier chef de poste de Niangara le 1er avril 1892. Il y séjourna jusqu'au 1er février 1893, assumant ainsi les premiers travaux d'organisation de la grande station. Le 1er février 1893, il était nommé chef de poste de Dungu et, en mars de cette année, chef de zone des Makrakras. Ensuite, comme chef de zone de la Makua, il résida à Niangara jusqu'en septembre 1893, date à laquelle il fut remplacé par Christiaens, tandis que lui-même se rendait à Mundu. Son terme touchant à sa fin, il arrivait à Basoko le 20 avril 1894. Il quittait enfin Basoko en juillet 1894, pour s'embarquer à Boma le 15 septembre et rentrer en Europe. Il fit un second terme dans l'Uele et y mourut le 20 mai 1896.

Il écrivit une notice sur « Les Mangbetu » (renseignée dans l'ouvrage de Goffart).

Cloesen était chevalier de l'Ordre de Léopold; Croix militaire de 2e classe; Etoile de Service et titulaire de la Décoration civique de 2e classe.

11 juillet 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele*, *Mémoires de l'Instit. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 41, 115, 119, 162, 295. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, p. 782.

CLOSET *(Eudore-Joseph-Ghislain)*, Maréchal des logis d'artillerie (Perwez, 16-11-1874-Rivière Obi, 19.2.1897). Fils de Henri Closet et de Cornélie Moineau.

Son père était secrétaire communal de Perwez et de Grand-Leez. Après s'être initié aux affaires d'exportation, Eudore Closet se sentit attiré par la carrière militaire et s'engagea, le 28 juin 1893, au 3e régiment d'artillerie. Brigadier le 1er mai 1894, il est promu maréchal des logis le 25 novembre 1895.

A cette époque, une vaste lutte de vitesse, dont le but était la possession du Soudan égyptien, s'était engagée entre l'Angleterre, la France et l'Etat Indépendant du Congo.

Le 6 novembre 1895, le Baron Dhanis quittait l'Europe, en qualité de vice-gouverneur de l'Etat du Congo, avec mission d'opérer contre les mahdistes et de conduire au Nil, pour prendre possession de l'enclave de Lado, la plus forte expédition que cet Etat eût encore organisée. La concentration des troupes se fit aux Stanley-Falls, d'avril à septembre 1896.

Parmi les pionniers de l'œuvre congolaise figurent quatorze Perwéziens, dont huit reposent en terre d'Afrique. Eudore Closet fut

de ceux-là. Il contracta un engagement de trois ans en qualité de sergent dans la Force publique congolaise, aux appointements annuels de quinze cents francs. Le 6 mars 1896, il s'embarquait à bord du s/s *Eduart Bohlen,* qui parvint, le 30 du même mois, à Boma. Le 1er avril, le jeune sergent perwézien fut désigné pour le district des Falls. Il quitta Boma le 8 et, remontant le fleuve Congo, se trouvait à Matadi le 12. « C'est très joli, écrit-il à sa mère, mais il y fait excessivement malsain. Située sur une colline et au coude du fleuve, cette ville forme entonnoir; il y fait une chaleur insupportable... ». Le lundi 13, en compagnie du lieutenant Bernaerts, il entama la rude route des caravanes. Par Luvituku, Kinku, N'Passa, — où il ressentit les premiers accès de la malaria, — Kimpudi, N'Kongo, Tampa et Kimuenza, Closet parvint à Léopoldville le 10 mai. Le 3 juin, il atteignit les Falls. Il y fut adjoint au commandant du dépôt d'artillerie, l'intendant Malfeyt, qui le chargea, en outre, d'instruire les fils des chefs arabes. Le 8 septembre, il écrivit à sa sœur qu'il venait d'être désigné comme secrétaire provisoire du Baron Dhanis et qu'il s'attendait à quitter les Falls.

Désigné pour faire partie de l'avant-garde de l'expédition du Nil, dont le commandement était confié au commissaire général Leroi, Closet quitta Stanley-Falls le 15 septembre 1896, Leroi et ses troupes allaient remonter l'Aruwimi, tandis que Closet, le lieutenant Bernaerts, trois cents soldats et du matériel d'artillerie se dirigeraient par voie de terre, via Mabruki Kilinga et Avakubi à travers cette immensité boisée que Stanley et Wangermée décrivirent comme une forêt terrible et captivante.

Trente-quatre étapes extrêmement pénibles amenèrent la petite troupe à Avakubi, sur l'Aruwimi, le 29 octobre 1896. Dans le journal de Closet, nous relevons souvent des expressions comme : « route mauvaise et montagneuse », « route excessivement mauvaise », « route marécageuse », etc. A Kilinga, Bernaerts, gravement malade, avait confié à Closet le commandement de la colonne. Epuisé et mourant de faim, le valeureux petit sergent fut, à son arrivée à Avakubi, félicité par le commissaire général Leroi pour avoir réussi à triompher des pires difficultés.

C'est à partir d'Avakubi que commença la marche vers la mort de la colonne Leroi. Le 1er novembre, Closet se mit en route pour Kilonga-Longa, sur l'Ituri, qu'il atteignit le 12. L'avant-garde, dont il faisait partie, était composée de trois bataillons, de mille hommes chacun, ayant respectivement à leur tête les commandants Julien, Doorme et Mathieu. La marche fut des plus pénibles. « Pendant cent jours, écrit Masoin, l'interminable défilé de ces quelques milliers d'hommes s'accomplissait dans un gigantesque labeur, qui épuisait les énergies, amollissait les volontés ». Dans son carnet de route, le lieutenant Verhellen, membre de l'expédition, note à la date du 15 novembre 1896 : « Sont à Mawambi : le commandant Julien, le lieutenant Van Lint, atteint de dysenterie; le lieutenant Glorie (dysenterie); le docteur Védy (hématurie); le commandant Croneborg, le lieutenant Sannaes, le lieutenant De le Court, le lieutenant von Friesendorff, Tagon, Closet... »

Les troupes étaient échelonnées. Chaque blanc conduisait un important détachement de soldats qu'accompagnaient les porteurs et les femmes. Le 2 décembre, Closet était à Irumu, d'où il repartit pour Kavalli, le 8, avec le commissaire général Leroi. Enfin, après la nostalgique forêt, la vaste plaine. Kavalli fut atteint le 11. « Les hommes n'ont pas mangé depuis deux jours », note Verhellen le 19 décembre, « route très mauvaise et très pénible... Plusieurs soldats à bout de forces. Plusieurs porteurs tombent et meurent de froid et de faim... Le docteur Védy, Closet, Tagon rentrent vers 7 h. 45, exténués... » A cette date, Closet souffre d'une grave dysenterie. Il veut, malgré tout, poursuivre la route. Mais, le 30 décembre, Verhellen écrit : « Nous avons dû abandonner Closet... Il marche avec le docteur Védy ». Oui, il marche, ne s'accordant que quelques heures de répit ! Le 2 janvier 1897, il écrit, des monts Schweinfurth, à sa sœur : « Tu peux te rassurer, je suis en pleine guérison... Nous n'avons pas encore rencontré les mahdistes, mais quand tu recevras la présente, nous serons à Lado... » A force de volonté et de courage, il parvient, le 4 janvier, à rejoindre l'avant-garde Leroi à Andemobe, où il apprend le suicide du commandant Mathieu. C'est là que fut photographié le groupe des blancs formant l'avant-garde de l'expédition Dhanis. Sur ce document, combien émouvant, revivent les belles figures de Leroi, Védy, Verhellen, Andrianne, Cortvriendt, Inver, Tagon, Melen et Closet, dont la plupart allaient tomber sous les coups des soldats indigènes. La dysenterie ravagea à nouveau les forces de Closet, qui, en dépit de son grand courage, fut contraint, le 7 février, de s'aliter au poste de passage de la rivière Obi. Comme l'a très justement écrit Léo Lejeune, « s'il l'avait voulu, Closet aurait pu se faire évacuer. S'il marcha, s'il continua à mar-

cher, si on dut l'abandonner, s'il revint et si, finalement, on le laissa au poste de l'Obi avec quelques hommes d'escorte, c'est qu'il s'accrocha à son devoir de toutes ses forces minées par la maladie, soutenu jusqu'au delà du possible par une volonté de fer... ».

Le 14 février 1897, comment se présentait la formation Dhanis ? En pointe d'avant-garde, à Barraga, à quelques journées de marche au Nord de l'Obi, voici la 3e compagnie avec l'adjudant Spelier et le sergent Bricourt. A huit heures de marche en arrière vient la 1re compagnie, avec Leroi, Verhellen, Védy, Inver, Melen, une partie du matériel et des munitions. A cinq heures de marche en arrière suit la 2e compagnie avec Tagon, Andrianne et du matériel d'artillerie. Plus en arrière encore, à cinq étapes, voici Closet, au poste de l'Obi, avec douze hommes. Derrière lui, le poste de Tamara, avec un sergent noir et cinquante soldats. Le lieutenant De le Court est à Andemobe avec quarante hommes environ. Le gros des troupes du Baron Dhanis devait arriver à Irumu au début de mars; le commandant Julien et son détachement s'y joindraient.

On a reproché à Leroi d'avoir manqué de l'énergie nécessaire à la conduite de soldats encore à demi-sauvages, auxquels il imposait, par ailleurs, trop d'exercices.

Quoi qu'il en ait été, le 14 février 1897, à l'appel de 18 heures, quelques soldats bakusus de la 2e compagnie massacrèrent Tagon et Andrianne, entraînant dans la révolte leurs camarades batetela. Le 15 au matin les mutins rejoignirent le campement de la 1re compagnie et tuèrent Melen, Inver et Leroi. Védy et Verhellen parvinrent à s'échapper et à rejoindre la 3e compagnie dont les soldats ne participèrent pas à la révolte. Après avoir partagé le butin, les rebelles firent route vers la rivière Obi, sur les bords de laquelle campait Closet.

Ce dernier avait appris la mutinerie. Epuisé par la maladie, il était incapable de fuir. Il demanda à ses soldats de le transporter à Tamara, mais ceux-ci refusèrent et prirent la fuite, le laissant seul avec son boy. Résigné à mourir, Closet prit les dispositions nécessaires pour que les mutins ne pussent s'emparer de ses munitions. Il noya toutes ses malles dans l'Obi, de même que ses armes et sa provision de cartouches, ne conservant qu'un seul revolver. Quand les rebelles arrivèrent et soulevèrent la toile de sa tente, ils trouvèrent le valeureux Perwézien, assis sur son lit, tenant à la main l'arme qui devait frapper de mort ses premiers agresseurs. Devant ce spectre blême, dans les yeux duquel s'était concentré tout ce qui lui restait d'énergie, les assaillants reculèrent, effrayés. Alors, contournant la tente, une trentaine de tireurs se postèrent derrière cet abri de toile et ouvrirent le feu. « L'héroïsme vaincu referma son œil de flamme et le champ de carnage rentra dans le silence... ».

Le noble sacrifice de Closet et de ses compagnons est à jamais immortalisé dans la pierre : un monument à la mémoire des héros de l'avant-garde de l'expédition Dhanis fut élevé, le 14 septembre 1930, à Adranga, dans l'Ituri, à l'initiative de la « Ligue du Souvenir Congolais » et avec le concours de la Société des Mines de Kilo-Moto et de la Société du Haut-Uele et du Nil.

Eudore Closet a tenu un journal de campagne, où, au compte rendu très évocateur de chaque action militaire, s'ajoutent des observations fort curieuses sur l'état d'esprit des populations indigènes, l'aspect des contrées traversées, les mœurs des noirs, etc. Ce carnet comporte quatre cahiers rehaussés chacun d'une épigraphe qui atteste à la fois le profond patriotisme et la noblesse d'âme de son auteur.

6 novembre 1947.
M. Walraet.

E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo. Notices biographiques*, in *Bulletin de la Société Royale de Géographie d'Anvers*, 1909, pp. 747 et 903. — P. de Pèrèbaije, *Les Perwéziens au Congo*, Wavre, 1912, pp. 18-19. — F. Masoin, *Histoire de l'État Indépendant du Congo*, Namur, 1913, t. II, p. 292. — Renier, *L'œuvre civilisatrice au Congo. Héroïsme et patriotisme des Belges*, Gand, 1913, pp. 289-291. — *L'Expédition Dhanis*, in *Bull. de l'Assoc. des Vétérans coloniaux*, n° 3, février 1930, pp. 5-11. — *Souvenirs du Vieux Congo*, recueillis par L. Lejeune, *Sur la Route des Caravanes*, in *L'Expansion belge*, n° 3, mars 1930, pp. 109-112. — Idem, *La Révolte des Batétélas*, in *L'Expansion belge*, n° 4, avril 1930, pp. 145-149. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation (1876-1908)*, Ligue du Souvenir congolais, Bruxelles (1931), pp. 166-167. — L. Lejeune, *Un Regard sur le Passé héroïque. La Mort du Sergent Eudore Closet* in *Bull. de l'Assoc. des Vétérans coloniaux*, août 1932, pp. 11-13. — L. Lejeune, *Le Sergent Eudore Closet*, in *Panorama*, 1936, II, pp. 9-10. — Lotar, P. L., *Redjaf*, Bruxelles, 1937, pp. 47 et 50. — Dr Meyers, *Le Prix d'un Empire*, Bruxelles, 1943, pp. 58, 120 et 122.

CNEUT (*Camille*), Missionnaire (Moorslede, 1.5.1868 - Yumbi, Congo belge, 21.10.1902).

Ordonné prêtre au noviciat de Scheut en janvier 1894, il s'embarqua pour le Congo le 6 juillet de l'année suivante.

Il fut attaché à la Mission de Nouvelle-Anvers, dont il devint plus tard le supérieur. C'est lui qui fonda à Umanghi le poste de Cottignies-Saint-Pierre. Il mourut à Yumbi le 21 octobre 1902.

Le R. P. Cneut a écrit quelques articles sur les missions en Chine et au Congo (cfr. « Proeve eener Bibliographie van de Missionarissen van Scheut », door W.-A. Grootaers en D. Van Coillie, Editions Kerk en Missiën).

28 février 1947.
A. Lacroix.

A nos Héros coloniaux morts pour la Civilisation, p. 242. — *Mouvement antiesclavagiste*, 1902, p. 375. — *Tribune congolaise*, 18 décembre 1902, p. 3. — Rinchon, D., *Mission. belges au Congo*, Bruxelles, 1931, p. 20.

COART (*Emile-Jean-Baptiste*), Chef de Section au Musée du Congo belge, à Tervuren (Ghislenghien, 27.2.1859 - Tervuren, 3.12.1924). Fils de Maximilien et de Gallet, Emérente.

E. Coart fit au Collège d'Enghien ses humanités gréco-latines, qu'il termina avec « le plus grand fruit ». Après avoir suivi pendant un an les cours de la Faculté de Philosophie et Lettres à l'Université de Louvain, il dut interrompre ses études pour des raisons de santé. Ce contretemps ne le découragea nullement; il s'inscrivit dans la suite à la Faculté des Sciences de l'Université de Bruxelles, où il fit sa candidature en sciences naturelles et obtint le diplôme de pharmacien en 1884. Il géra une officine pendant cinq ans avant d'entrer au service de l'Etat Indépendant du Congo.

C'est le 7 octobre 1893 qu'il partit pour l'Afrique avec le grade de commis de 1re classe. Désigné pour le district du Stanley-Pool, il est nommé sous-commissaire de district le 27 août 1894 et sous-intendant de 2e classe le 1er janvier 1896.

Pendant son séjour au Congo, Emile Coart s'intéressa spécialement aux recherches ethnographiques. Il participa notamment à l'enquête entreprise par Costermans parmi les tribus du Stanley-Pool et réunit une importante collection qu'il remit plus tard au Musée du Congo, ainsi qu'un grand nombre de spécimens entomologiques.

Il rentra en Belgique fin de terme le 18 septembre 1896. Il devait reprendre le chemin de l'Afrique, où une brillante carrière s'ouvrait devant lui, lorsque le 1er mars 1897 il accepta d'être attaché au Secrétariat général de l'Exposition congolaise, au sein duquel il remplit les fonctions de secrétaire du Comité organisateur et fut spécialement chargé de l'installation de la partie ethnographique. Sa collaboration fut, en tous points, une réussite.

Il fut ensuite sollicité d'entrer au service du Musée du Congo, qui succéda à l'Exposition, et accepta d'y être attaché en qualité de conservateur.

Il fit paraître dans les *Annales du Musée*, seul ou en collaboration pour la partie bibliographique avec le baron de Haulleville, bibliothécaire de l'Etat, d'importantes études sur la religion, sur les arts et les industries indigènes. Ces publications, et spécialement celle consacrée à la céramique, furent hautement appréciées à l'étranger, notamment par Sir Harry Johnston et par l'Institut Royal d'Anthropologie de Grande-Bretagne et d'Irlande, qui en fit un vif éloge.

Outre les ouvrages cités plus haut, il a écrit dans diverses revues coloniales des articles se rapportant aux industries et aux arts congolais.

Chevalier de l'Ordre de Léopold, de l'Ordre Royal du Lion, de l'Ordre de la Couronne et titulaire de l'Etoile de Service et de la Médaille civique de 1re classe, il était en outre chevalier de l'Ordre du Christ du Portugal et chevalier de 1re classe de l'Ordre Royal de Wasa.

16 juin 1947.
A. Lacroix.

Mouvement géographique, 1898, p. 454. — *Archives Musée du Congo Belge.* *Tribune congolaise*, 15 décembre 1924, p. 2.

CODANT (*Joseph-Lucien*), Maître-maçon (Champigneul-sur-Vance, France, 18.2.1845-Matadi, 21.4.1890).

Engagé en qualité de maître-maçon par la Compagnie du Chemin de fer du Congo, Codant débarqua en Afrique le 21 janvier 1890. Il ne put supporter le climat des tropiques et mourut victime de la fièvre paludéenne le 21 juillet 1890.

29 avril 1947.
A. Lacroix.

COECKELBERGHS (*Corneille*), Maçon (St Josse-ten-Noode, 26.11.1862 - Kenge, Congo belge, 4.4.1895).

Engagé comme maçon par la Compagnie du Chemin de fer du Congo, il arriva en Afrique le 1er avril 1895 et y décéda trois jours plus tard.

14 février 1947.
A. Lacroix.

COLAS *(Jean-Baptiste-Alfred)*, Sergent de la F. P. (Chairière, province de Namur, 16.8.1867-Mbittima, Congo belge, 1.6.1892). Fils de Xavier Colas et de Marie Laude.

Engagé comme soldat au 11e régiment de ligne, le 30 août 1886, Colas était promu sergent le 19 avril 1889. Il entra au service de l'E. I. C. comme sergent de la Force publique et quitta Anvers le 14 août 1891. Désigné pour l'expédition du Haut-Uele et du Nil, il acompagna Van Kerckhoven et arriva avec celui-ci et le Dr Montangie, le 25 mars 1892, à l'emplacement choisi par Milz et le chef madjaga Yangara pour l'installation d'un poste qui allait devenir le plus important du Haut-Uele : Niangara. Le 18 avril 1892, Van Kerckhoven, Montangie et Colas quittaient Niangara avec 20 pirogues et 230 charges et atteignaient l'île Bimba, au confluent Kibali-Dungu. Quittant l'île Bimba, le 27 avril, ils rejoignaient Gustin et Semio, campés sur le Bas Kibali, le 28, et y entraient en pourparlers avec le célèbre Wando. Colas se rendit peu après à Mbittima, petit poste de relais installé sur la rive Sud du Kibali, en face de l'ancienne résidence de Mbittima, fils de Wando. Il y mourut de fièvre bilieuse hémoglobinurique, le 1er juin 1892.

18 novembre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P. L., *Grande Chronique de l'Uele, Mém. de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 40, 112, 119, 120, 298.

COLIGNON *(Léon-François-Joseph)*, Capitaine-Aviateur (Boninne, 13.12.1891-Steenkerke, 14.9.1918).

Nommé sous-lieutenant le 31 juillet 1912, il prit une part active à la guerre de 1914-1918 dans le service de l'aviation militaire.

A fait partie de l'escadrille d'aviation du capitaine-commandant de Bueger, envoyée le 7 janvier 1916 au Tanganika.

En juin 1916, l'équipage Behaeghe-Colignon effectua les deux premiers bombardements aériens sur Kigoma et, par la mise hors de service du croiseur *Graf von Götzen*, assura aux forces belges la maîtrise du lac Tanganika.

Cet exploit fut réalisé à basse altitude, malgré le tir intense des canons et mitrailleuses ennemis et au milieu des plus grandes difficultés, l'avion étant tombé chaque fois dans les eaux du lac.

Les lieutenants Behaeghe et Colignon furent cités à l'ordre du jour des troupes coloniales.

L'escadrille rentra en Europe en mars 1917 et fut installée au bassin de chasse de Calais.

Nommé capitaine en second aviateur, Colignon fut tué au front à Steenkerke le 14 septembre 1918, en combat aérien.

Six citations à l'ordre du jour; Distinctions honorifiques : chevalier de l'Ordre de l'Etoile Africaine avec palme et Croix de guerre; chevalier de l'Ordre de Léopold; chevalier de l'Ordre de la Couronne; chevalier de l'Ordre de la Légion d'Honneur; Médaille commémorative des campagnes d'Afrique.

28 avril 1947.
G. Moulaert.

COLIN *(Félicien)*, Chef-ouvrier terrassier (Conneux, 1.4.1854-en Afrique, 7.12.1891).

Engagé en qualité de chef-ouvrier terrassier par la Compagnie du Chemin de fer du Congo, Colin débarquait en Afrique le 30 août 1891. Son séjour devait y être de bien courte durée; il mourait deux mois plus tard, le 7 décembre 1891. Le lieu de son décès ne nous est pas connu.

29 avril 1947.
A. Lacroix.

COMBER (Révérend *Thomas-James*), Missionnaire protestant (Londres, 1852-Ngombe, 27.6.1887).

Le Révérend Comber avait déjà effectué un voyage au Cameroun en compagnie de Grenfell lorsque la Baptist Missionary Society de Londres fit appel à lui pour évangéliser l'ancien royaume de San Salvador. Il partit avec Grenfell en 1878, et après avoir fondé un poste à Underhill, près de Matadi, les deux missionnaires arrivèrent le 8 août à San Salvador, où le roi dom Pedro V leur réserva le meilleur accueil. De là, ils tentèrent de gagner le Stanley-Pool, mais l'entreprise s'avéra téméraire, en raison des faibles moyens dont ils disposaient, et ils durent, du moins momentanément, renoncer à leur projet. Comber rentra alors en Angleterre en décembre 1878 pour demander du renfort. Il fit à ses concitoyens un rapport éblouissant de son voyage sous les tropiques, laissant miroiter devant eux les multiples possibilités des régions qu'il avait visitées, et suscita à Londres un tel enthousiasme que les dons commencèrent à affluer de toutes parts. Il fut reçu comme membre de la Royal Geographical Society et, le 25 avril 1879, reprit la route du continent mysté-

rieux, accompagné de trois autres missionnaires, les Révérends Crudgington, Hartland et Bentley. Leur projet, qui semble avoir été inspiré par des considérations au moins autant politiques que philosophiques ou religieuses, était de gagner le Pool au plus tôt et d'établir, de là jusqu'au Tanganika, une chaîne de stations qui devait leur permettre d'effectuer la liaison avec les Missions du Nyassa et de la côte orientale. Tandis que les autres membres de l'expédition se rendaient directement à San Salvador, où ils arrivèrent le 14 juillet, Comber s'arrêta quelques jours à la factorerie de Musuku et ne les rejoignit que le 25. Favorisés par don Pedro, les missionnaires se mirent à prêcher l'Evangile avec l'aide d'un interprète; ils organisèrent le culte et commencèrent l'instruction des enfants abandonnés qu'ils avaient recueillis ou que les indigènes voulaient bien leur confier.

Le 24 août, une méningite emporta brusquement Mme Comber, qui accompagnait son époux. Celui-ci, marié depuis quelques mois seulement, fut profondément affecté par la mort de sa femme, mais ne se laissa cependant pas abattre par l'adversité. Dès que le poste de San Salvador fut organisé, il se dirigea avec Bentley vers le Stanley-Pool, qui était atteint en mars 1881. Sur les conseils de Stanley lui-même, les deux missionnaires avaient décidé d'utiliser, dans toute la mesure du possible, les parties navigables du fleuve, afin de diminuer les difficultés des transports à pied. Ils fondèrent à Manyanga, sur les rives du fleuve, un poste qui fut abandonné en 1884 au profit de Ngombe, dont la situation sur la route des caravanes, nouvellement établie, paraissait beaucoup plus propice. Tandis que Bentley rentrait en congé en Europe, Comber fit procéder aux travaux d'installation de la Mission, qu'il baptisa du nom de Wathen, en l'honneur d'un généreux donateur. Il ouvrit une école et commença aussitôt l'évangélisation des populations. En 1886, lors du retour de Bentley au Congo, Comber fut désigné pour diriger l'œuvre dans les régions du bas-fleuve, tandis que les autres missionnaires poursuivaient leur marche en avant vers le Congo supérieur. Terrassé par une fièvre violente, il mourut à Ngombe le 27 juin 1887.

Le Révérend Comber est l'un des premiers missionnaires baptistes morts en terre africaine. Homme d'action, au service de son pays autant que de la foi protestante, il contribua pour une large part à l'établissement de la série de stations que possèdent les Baptistes sur la rive du Congo, depuis Pallabala jusqu'au Pool. Il avait acquis certaines connaissances médicales (il avait un frère médecin) qu'il eut l'occasion de mettre à profit en Afrique, tant au service des populations indigènes que des agents de l'Association Internationale du Congo. Il a écrit, seul ou en collaboration avec Grenfell, des récits de voyage et des rapports de son activité missionnaire qui ont paru dans le *Bulletin de la Société royale belge de Géographie* et surtout dans le *Missionary Herald* et les *Proceedings of the Royal Geographical Society* de Londres. Certains de ces articles n'ont été publiés qu'après sa mort. Il a également collaboré, avec Bentley et Grenfell, à la composition d'un dictionnaire assez complet de la langue fiote, parlée dans le Bas-Congo. Parmi les explorations qu'il a entreprises dans le bassin congolais, il y a lieu de noter celle faite, au cours de son second voyage, à l'Est de Nokki, sur la rivière Mpozo, aux sources de la Lufu et du Kwilu.

5 mars 1948.
A. Lacroix.

Masoin, F., *Histoire de l'E.I.C.*, 2 vol., Namur, 1913, II, pp. 380-381. — Rambaud, Jules, *Au Congo pour Christ*, Liège, 1909, pp. 30 et sq. — Wauters, A.-J., *L'E.I.C.*, Bruxelles, 1899, p. 88. — Devroey, E. et Van der Linden, R., *Le Bas-Congo, artère vitale de notre Colonie*, Bruxelles, 1938, p. 110. —Devroey, E., *Le réseau routier au Congo belge et au Ruanda-Urundi, Mémoires I.R.C.B.*, 1939, p. 13. — *Mouvement géographique*, 1887, p. 81c. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, p. 67. — Delcommune, A., *Vingt années de vie africaine*, 2 vol., Larcier, Bruxelles, 1922, I, p. 139. — Stanley, H.-M., *Cinq années au Congo*, Bruxelles, pp. 340-342. — Chapaux, A., *Le Congo*, éd. Ch. Rozez, Bruxelles, 1894, p. 568.

COQUILHAT (*Camille-Aimé*), Vice-Gouverneur Général (Liège, 15.10.1853 - Boma, 24.3.1891).

Volontaire dans l'armée du général Faidherbe, Coquilhat prend part à 17 ans au combat de Vermand et à la bataille de Saint-Quentin. Rentré au pays, il est admis à l'Ecole Militaire et nommé sous-lieutenant le 2 avril 1874. Lieutenant le 25 mars 1880 et adjoint d'Etat-Major le 30 décembre de la même année, Coquilhat, devant qui une belle carrière militaire se dessine en Belgique, offre ses services à l'Association Internationale Africaine, qui, le 15 juillet 1882, les agrée et le désigne pour rejoindre l'expédition Stanley dans le Haut-Congo.

A cette date, Stanley quittait Vivi pour prendre en Europe le repos que méritaient et nécessitaient les trois années d'efforts titanesques que représentait l'ouverture de

la route des caravanes, qui de l'Océan aboutit à Léopoldville.

Embarqué à Liverpool le 19 août 1882, Coquilhat atteint Banana le 22 septembre et Léopoldville le 6 novembre.

Le capitaine Hanssens, qui dans le Haut-Congo a repris la direction des opérations, vient de fonder le poste de Bolobo chez les Banyanzi; c'est un poste d'importance dans l'échelle des étapes que nécessite l'occupation du Haut-Congo.

Sans instructions de son chef, Coquilhat prend le parti d'aller à lui; le 22 décembre il le rejoint à Bolobo et l'informe des vues du Comité d'Etudes qui comportent la création de stations à l'Equateur et chez les Bangalas. Ce programme enchante Hanssens, qui décide de redescendre à Léopoldville organiser l'expédition qui doit réaliser les projets du Comité d'Etudes. Le 27 décembre, il quitte Bolobo avec Coquilhat, pour arriver à Léopoldville le 4 janvier 1881. Sans désemparer on se met à organiser l'expédition. Mais le 9 janvier 1882, on apprend à Léopoldville le retour inattendu au Congo de Stanley, qui accourt prévenir les raids que l'on prête à de Brazza l'intention d'entreprendre vers le Haut-Congo.

Quelques jours après, les instructions de Stanley parviennent au Pool. Elles sont pressantes, impératives. Elles appellent Hanssens et Coquilhat à Manianga pour des reconnaissances dans le Bas-Congo destinées à assurer à l'Association une vaste zone côtière au Nord de l'embouchure du fleuve; elles réservent à Stanley tous les moyens d'action dans le Haut; elles annoncent son arrivée. Coquilhat, incomplètement remis de ses premières fièvres, est remplacé par le lieutenant Grang et lui-même le remplace à Léopoldville comme adjoint du lieutenant Braconnier, chef de poste.

Braconnier s'occupe de la politique indigène, Coquilhat du service intérieur de la station : ravitaillement, constructions, etc., bref l'A B C du métier de chef de poste.

Le 21 mars, Stanley arrive à Léopoldville, inspecte flottille et approvisionnement et ne cache pas sa déception du délai qu'il devra consentir avant de pouvoir s'embarquer pour le Haut.

L'activité redouble à Léopoldville, qui va servir de base de départ aux expéditions qui vont aller établir l'autorité de l'Association sur les immenses territoires du Haut-Congo. Chacun se dépense sans compter pour accomplir la tâche qui lui est dévolue. Comme l'écrit le colonel Liebrechts dans *Léopold II Fondateur d'Empire*, tout converge vers l'idée primordiale de se porter en avant et de conquérir « le Haut-Congo ». A la réalisation de ce grand projet, chacun est prêt à se sacrifier. Le lieutenant belge Grang, chargé d'amener de Manianga à Léopoldville le steamer *Royal*, qui doit faire partie de l'expédition, paiera de sa vie l'exact accomplissement de sa mission... Stanley lui-même s'émeut devant les sacrifices aussi absolus à l'idéal qui anime ses collaborateurs.

Le 28 mars, des incidents graves s'étant produits à Kimpoko entre les indigènes et le chef de poste, Stanley, qui a dû intervenir personnellement, désigne Coquilhat pour reprendre le poste et ramener le calme parmi les Banfumu. Il réussit dans sa mission et plus tard il écrira que les six semaines qu'il passa dans ce poste restent dans sa mémoire comme les plus belles de sa carrière.

A Léopoldville, les préparatifs de l'expédition progressent. Stanley, qui a pesé Coquilhat, a décidé de l'emmener, ainsi que Van Gèle, dans l'expédition vers le Haut.

C'est le 9 mai 1883 que la flottille peut appareiller et prendre la direction du Haut-Congo; un mois après, le 9 juin, Equateurville est fondée. Van Gèle, que le sort désigne à cet effet, en prend le commandement, Coquilhat acceptant de lui être adjoint.

Tout de suite ils se mirent à l'œuvre, élargissant de jour en jour leur champ d'action par des reconnaissances et des prises de contact avec les populations voisines, amenant sous les drapeaux de l'Association Internationale Africaine toutes les tribus de la région.

Ces deux hommes extraordinairement doués et qui se complétaient si heureusement, surent faire merveille. Stanley, qui avait poussé jusqu'aux Stanley-Falls, revenant à l'Equateur, moins de quatre mois après y avoir débarqué Van Gèle et Coquilhat, eut la satisfaction de trouver une station superbement installée : habitation magnifique dotée d'un mobilier complet, entourée d'un vaste jardin ombragé de palmiers et d'un potager plein de légumes, et en dehors du poste un vaste territoire couvert par le pavillon étoilé.

S'il est d'ailleurs en Afrique une œuvre susceptible de passionner et d'enthousiasmer un homme d'action, c'est bien la création d'une station. Le choix de l'emplacement, déterminé autant par des considérations de politique indigène et de sécurité que par les conditions du terrain, ses accès, les possibilités de ravitaillement, etc., constitue un problème majeur souvent épineux. L'édification du poste requiert une ingéniosité, une

somme de connaissances pratiques peu ordinaires et un déploiement d'activité physique intense.

Ce sont ces mérites que Stanley reconnaît aux fondateurs de la station de l'Equateur quand il écrit dans son livre sur ses explorations au Congo : « Si jamais l'Association Internationale Africaine frappe des médailles pour récompenser le travail et l'application, qu'elle donne les premières aux lieutenants Van Gèle et Coquilhat, fondateurs de la station de l'Equateur ».

Quelque vingt-cinq ans après, j'explorai le terrain où surgit Equateurville. Ce n'est pas sans mélancolie que ma pensée rejoignit les pionniers illustres qui l'avaient édifiée. Parmi les vestiges du poste envahis par la brousse ou couverts de plantations de manioc, deux ou trois vieillards wangata que j'y avais amenés se souvenaient encore de Stanley et de ses deux « frères » qu'il avait débarqués. Un d'eux me mima, comme les noirs savent le faire, Van Gèle, tout feu, tout flamme et parlant haut, et Coquilhat son frère, qui était bon et doux.

A l'Equateur, Coquilhat faisait antichambre, Stanley lui ayant promis un commandement chez les Bangalas.

Déjà, en janvier 1884, Stanley avait tenté d'établir Coquilhat chez le chef Bangala Mata Buike, mais l'accueil reçu ne présageant rien de bon, Stanley dut renvoyer Coquilhat à l'Equateur.

C'est en mai 1884 que le capitaine Hanssens, qui au départ de Stanley pour l'Europe avait reçu mission de compléter l'occupation du Haut-Congo, après une rapide reconnaissance de l'Ubangi en compagnie de Van Gèle, emmena Coquilhat vers le Haut, chez le chef Mata Buike d'Iboko.

L'extraordinaire ascendant d'Hanssens sur les indigènes facilita l'installation; cependant, ce n'est pas sans appréhension de l'avenir qu'il abandonna son jeune camarade à Iboko, pour monter aux Stanley-Falls.

A la descente, le 19 juillet, il retrouvait Coquilhat à Iboko. C'est avec une légitime fierté que celui-ci fit à son chef les honneurs de la nouvelle station.

« Je croyais rêver », écrit le capitaine Hanssens, qui s'étend à décrire la station et qui conclut : « c'est décidément un comble d'activité et de rapidité qu'a réalisé mon vaillant ami Coquilhat ».

Cependant, les risques courus avaient été graves. Coquilhat y avait paré avec un sang-froid peu ordinaire. Pour asseoir son ascendant moral sur ces sauvages, il apprenait leur langue, s'initiait à leurs mœurs, étudiait leurs lois et leurs coutumes. Il en vint ainsi à aimer ces êtres féroces qui le guettaient comme un fauve guette sa proie.

Hanssens, qui passe deux jours à Iboko, séduit par les admirables qualités d'esprit et de cœur du jeune chef de poste, écrit :

« Il faut voir Coquilhat lorsque nous abordons le sujet qui nous préoccupe, les affaires du Congo et la civilisation des Bangalas. La physionomie ouverte et sympathique du lieutenant s'anime, son enthousiasme prend le galop, il se met à parler de son royaume d'Iboko avec l'abondance et l'entrain d'un homme de vingt ans. Il faut l'entendre lorsqu'il prend la défense des Bangalas cannibales, lorsqu'il indique le degré de perfectibilité auquel le nègre actuellement inculte peut atteindre au contact du blanc par le travail honnête et rémunéré. Son langage chaudement coloré, ses phrases, africaines par le pittoresque et le piquant des images, sont ponctués par un geste vif, nerveux, empreint d'une verve juvénile. Coquilhat a appris à aimer le nègre bangala; il insiste sur la nécessité de le traiter toujours avec justice et bienveillance et à l'occasion avec fermeté. Pour mon vaillant ami, le succès de l'œuvre de notre Roi ne fait pas l'ombre d'un doute... »

Avant de partir, Hanssens lui dit : « Votre tâche est hérissée de difficultés, votre poste est dangereux, mais l'un et l'autre sont dignes de vous ».

« Je suis venu en Afrique », répond Coquilhat, « avec l'intention de sacrifier ma vie si ce sacrifice est nécessaire, au service de la cause grandiose que plaide en Europe Sa Majesté Léopold II. Je vous affirme, mon capitaine, que je suis ravi de rester chez les Bangalas et que j'arriverai à réduire, tôt ou tard, par des moyens conformes aux instructions humanitaires de l'Association, le caractère farouche des sujets de Mata-Buike. »

Quatre mois après le passage de Hanssens, la station d'Iboko reçoit la visite de Van Gèle, qui vient prendre contact avec les territoires dont Hanssens, à la veille de son retour en Europe, lui a abandonné la direction. Coquilhat avait accompli à Iboko, en ces derniers mois, des travaux qui le plaçaient d'emblée au premier rang des pionniers : il n'avait pas seulement fait surgir de terre une station modèle avec habitations, magasins, jardins, etc., il avait réellement créé un foyer de civilisation et groupé autour de lui un noyau de jeunes gens appelés à devenir de magnifiques auxiliaires du Blanc.

Surmontant toutes défaillances, il avait triomphé de toutes les difficultés que soulevait chaque jour la direction du territoire; sa bienveillance et son énergie avaient réussi à lui concilier le respect et l'affection de ses sanguinaires sujets. Le chef Mata-Buike était devenu l'hôte assidu de la station, l'allié le plus serviable, et les notables bangalas calquaient sur l'attitude de leur chef leur conduite envers le Blanc.

La haute valeur morale de Coquilhat peut seule expliquer son remarquable succès : fondateur d'Equateurville avec Van Gèle, Coquilhat, livré à ses propres moyens, s'était surpassé à Iboko.

Le 9 août 1885, Coquilhat, après avoir remis son commandement au lieutenant Vankerkhoven, descend à Léopoldville. L'état de sa santé exige d'ailleurs qu'il prenne un congé en Europe. Son séjour de quinze mois à Iboko s'était écoulé dans des conditions d'insécurité et d'inconfort qui auraient eu raison des caractères les plus trempés, des constitutions les plus robustes, et cependant, c'est avec regret qu'il quitte ses sauvages Bangalas, à qui il s'est imposé et dont il emporte l'affection.

A cette époque, les escortes militaires, les garnisons des stations, les équipages de bateaux et, dans certaines régions, les équipes de porteurs et même le personnel des postes étaient uniquement constitués par des noirs étrangers : Zanzibarites, Haoussas, Ashantis, etc. Coquilhat, le premier au Congo, eut l'idée, qu'il réalisa, d'engager de jeunes indigènes comme soldats et travailleurs et d'étendre l'emploi de leurs services en dehors de leur région d'origine. On lui doit la création du noyau de la Force publique indigène qui, en se développant, permit d'éliminer les éléments étrangers au pays. Les postes de Stanley-Falls, d'Equateurville, de Léopoldville utilisèrent ainsi des Bangalas à qui Coquilhat avait inculqué et la confiance envers le Blanc et le désir de gagner des biens autrement que par rapines et pillages. Si le lingala est devenu la langue véhiculaire d'une grande partie du Congo occidental, c'est le fait de Coquilhat et de ses successeurs aux Bangalas.

Durant tout son séjour chez eux son action s'est toujours inspirée des considérations morales les plus élevées. Pour lui, la stricte pratique par l'Européen du respect de la vie et de la dignité humaines, de la propriété et de la parole donnée doit être l'enseignement direct qui transformera les conceptions morales des indigènes. Cette foi commande toutes ses actions et le magnifie.

Dès le début, il a compris, l'ayant décelée dans les faits quotidiens, cette vérité primordiale que la régénération des noirs ne s'obtiendrait que par leur initiation au travail régulier, librement accepté, équitablement rémunéré. Il a compris que l'action de l'Européen devait s'attacher à l'éducation des jeunes et que la réforme des mœurs s'obtiendrait moins par la répression des actes contraires à notre morale, que par une transformation graduelle des conditions de vie matérielle.

L'absence dans sa région de toute action évangélisatrice ne lui permet pas d'apprécier, ni même d'entrevoir, l'influence considérable que celle-ci aura sur la réforme des mœurs; c'est ce qui explique qu'il n'envisage pour celle-ci que l'intervention de conditions économiques et politiques nouvelles. Dans ses conférences, dans ses publications c'est d'elles uniquement qu'il discute.

Son œuvre littéraire maîtresse : *Sur le Haut-Congo*, publiée en 1888, mérite un témoignage d'estime tout particulier. Les descriptions qu'elle contient de l'état de barbarie dans lequel vivaient les populations à cette époque sont impressionnantes; elles semblent n'avoir pas été connues suffisamment ou retenues de ceux qui, portant jugement sur l'œuvre de Léopold II, s'offusquent des fautes, des imperfections même qu'elle comporte.

Le 21 octobre 1885, Coquilhat débarque à Anvers. Il passe cinq mois en Europe; mais, comme il l'écrit lui-même, ce ne fut pas le temps de repos nécessaire : conférences, études, entrevues, visites, etc., le fatiguèrent au point que lorsqu'il reprit la mer pour aller faire un second terme, il eut, alors seulement, le sentiment qu'il avait devant lui quelques jours de repos.

Il repart, investi du commandement du territoire des Bangalas.

Embarqué le 6 avril 1886, il arrive à Banana le 28. Il organise à Matadi le camp des Cafres que l'Etat Indépendant avait recrutés pour les besoins de la Force publique. Le 30 avril, à Matadi, un courrier de l'Administrateur Général C. Janssen lui fait part de ce qu'en l'absence de Van Gèle, retenu à Madère en raison de son état de santé, il aura à assumer, conjointement avec le commandement des Bangalas, celui de la province des Stanley-Falls; mais le 13 juillet, des instructions de Bruxelles le déchargent de cette mission supplémentaire.

Le 3 août il fait à Iboko une rentrée triomphale; il trouvait dans ce poste les lieutenants Baert et Dhanis ainsi que l'intendant Vandenplas, ses adjoints. La situation était bonne, l'entente régnait.

Un mois après, dans la nuit du 7 au 8 septembre. Coquilhat est réveillé par des fugi-

tifs des Stanley-Falls qui lui annoncent que la station a été attaquée et incendiée par les Arabes que Deane, le chef de poste et son jeune adjoint, le lieutenant de cavalerie Dubois, sont tués ou en fuite.

Avec une trentaine d'hommes, Coquilhat, qui souffre cruellement d'une dysenterie, s'embarque sur le vapeur *A. I. A.*, remorquant l'*Eclaireur*. Un seul Européen, le mécanicien anglais Werner l'accompagne; on vole au secours des camarades en péril s'il en est temps encore.

Le 26, Coquilhat est devant la station des Falls incendiée et occupée par les Arabes.

L'adversaire a une supériorité écrasante de position et de nombre; ce serait folie de tenter une attaque. On tiraille avec rage de part et d'autre, mais devant la menace d'un enveloppement, Coquilhat donne l'ordre de la retraite. L'*A. I. A.* descend au fil de l'eau, puis vire de bord. Il s'agit maintenant de retrouver les deux Européens Deane et Dubois. Après quelques recherches, Coquilhat recueille la preuve que Dubois s'est noyé en longeant de nuit une rive escarpée du fleuve et il finit par retrouver Deane à moitié nu et dans un état d'épuisement inquiétant; depuis plusieurs semaines, le malheureux vivait en forêt, pourchassé, traqué par les Arabes, mais secrètement secouru par les populations wangenia.

Au début de septembre, Coquilhat, que cette expédition a épuisé et dont le mal s'aggrave, rentre à Iboko, où il trouve Van Gèle, qui lui remet des instructions qui le chargent de la direction de la province des Stanley-Falls.

Mais vaincu par la maladie, il doit décliner la mission, remettre au lieutenant Baert le commandement des Bangalas et descendre à Léopoldville, où il arrive le 15 octobre, après quarante-cinq jours de grave maladie et une navigation totale de 2.500 kilomètres semée d'incidents dramatiques et de soucis de tous genres. Il insiste cependant pour qu'on l'autorise à remonter, mais le médecin se montre inflexible. On le met en hamac, le 20 octobre, et à travers monts et vaux, pendant quinze jours encore, il fut cahoté. Enfin, le 16 novembre, on l'embarquait à Banana et le 18 décembre il rentrait au pays.

Longue fut sa convalescence.

Si l'œuvre de Coquilhat en Afrique, au cours de ses deux premiers termes de service, est importante autant que glorieuse, on peut cependant se demander si son action ultérieure en Belgique, abstraction faite même de son rôle de conférencier et de publiciste, n'a pas été plus éminente.

Collaborateur immédiat de Léopold II, qui l'appela le 30 août 1888 aux fonctions d'Administrateur Général du Département de l'Intérieur, où il resta jusqu'à son départ pour l'Afrique en mars 1890, il est évident que le Roi mit à contribution la profonde expérience des choses d'Afrique que possédait Coquilhat. Celui-ci, indéniablement, s'était révélé en Afrique homme d'action, mais à l'analyse, ses actes donnent l'impression qu'ils sont inspirés par des vues singulièrement perspicaces, par une compréhension remarquablement claire des réalités. Dans ses publications on discerne une sagesse particulière. Fréquemment on y voit l'Administrateur se hausser au rôle d'homme d'Etat.

Il ne fait pas de doute que Coquilhat fut intimement associé aux travaux préparatoires de la Conférence antiesclavagiste de 1889. Sa participation, comme expert, aux travaux de cette Conférence me paraît expliquer les résultats économiques que le Roi en obtint.

Cette année 1889 marque une époque extrêmement critique pour les finances de l'Etat. Le décret du 17 août, qui doit assurer à l'Etat le monopole de la récolte de l'ivoire et du caoutchouc et lui procurer d'opulents revenus permettant la réalisation des grands projets en vue, serait, semble-t-il, le résultat de suggestions formulées par Coquilhat, à qui certains associent le capitaine Van Kerkhoven. Et ç'eût été pour préparer l'application du décret du 17 août 1889 que le Roi aurait envoyé Coquilhat au Congo remplacer le Gouverneur Général Camille Janssen.

C'est le 20 avril 1890 que Coquilhat, remplacé par le lieutenant Liebrechts au Cabinet du Roi, débarque à Boma. Il avait été nommé Inspecteur d'Etat quelques jours avant son embarquement à Anvers.

Coquilhat reprend pied sur le sol africain dans de bien mauvaises conditions. En effet, sa santé laisse encore fort à désirer. En quelques pages pleines d'émotion qu'il intitula *Le Calvaire de Coquilhat*, Gérard Harry décrit le douloureux état dans lequel Coquilhat entreprit son troisième et dernier voyage vers l'Afrique, alors que la plus élémentaire prudence lui commandait de décliner les offres de son Souverain. Il n'en fit rien. Pourquoi?

Gérard Harry, dans l'intimité de qui il vivait, prétend que c'est pour donner un démenti de fait à de perfides calomnies le représentant comme plus désireux d'occuper en Belgique une situation dans l'entourage du Souverain que de reprendre en Afrique la vie périlleuse qui était l'apanage des

pionniers; cependant, semble-t-il, les médecins avaient formellement interdit un retour en Afrique.

Il est toutefois permis de croire que Coquilhat a simplement surestimé sa capacité de résistance au climat et que la considération déterminante de sa décision fut moins une question d'amour-propre que la conviction que sa présence au Congo, à la tête de l'Administration, en des circonstances qu'il savait être très délicates, serait plus utile à l'Œuvre royale que sa présence à Bruxelles. En repartant en Afrique pour s'atteler à la mise en application d'un régime dont il attendait les plus heureux résultats, qu'il avait étudié et mis au point, s'il n'en était le père, il a cru pouvoir servir plus efficacement.

Quoi qu'il en soit, Coquilhat, en répondant à l'appel du Roi, alors que l'état de sa santé lui commandait de décliner la mission, a donné une preuve nouvelle de son total dévouement à la cause coloniale.

Le 1er décembre 1890, Coquilhat est nommé Vice-Gouverneur Général; mais après onze mois d'un séjour particulièrement pénible, longue et épuissante lutte contre le mal qui le mine, Coquilhat succombe. Sa dépouille mortelle repose à Anvers, où un monument a été érigé à sa mémoire.

Le Gouvernement de l'Etat Indépendant, voulant perpétuer le nom de cet éminent serviteur de la civilisation, a donné le nom de Coquilhatville à la nouvelle station de l'Equateur, chef-lieu de la province de ce nom.

Il apparaît bien que la disparition de Coquilhat a eu pour la politique interne de l'Etat de graves conséquences.

Si l'on retient que Coquilhat, à l'école de Stanley et de Hanssens, avait immédiatement compris que la conquête du Congo devait être essentiellement une œuvre de patiente persuasion, de politique rejetant dans toute la mesure du possible le recours à la force; que cette conception répondait à ses sentiments intimes, on peut croire qu'il eût apporté dans l'introduction du régime fiscal indigène une compréhension plus lucide des réalités; que sa parfaite connaissance des populations indigènes lui eût inspiré des méthodes plus conformes aux traditions indigènes et une modération qui eussent évité ou minimisé les réactions qu'on pouvait prévoir et qui se sont produites.

Le grand Colonial qui, le premier, dès 1888, disait « travaillons par et pour l'indigène », qui, plaçant ses espoirs dans la jeunesse, insistait pour que l'action civilisatrice prît le travail comme instrument de progrès matériel et moral; qui, mesurant avec sagesse la différence de rythme du progrès matériel et du progrès moral, rejetait à l'arrière-plan les utopiques espoirs d'une lutte contre l'analphabétisme, ce colonial était de taille à conduire l'Etat, car de lui on pouvait attendre qu'il éclairât sur les besoins à satisfaire, sur les moyens à s'assurer, sur les méthodes à appliquer.

Le grand soldat qui lui succéda ne possédait pas le sens politique de Coquilhat et surtout n'avait pas eu ce contact direct avec les populations indigènes qui donne de l'autorité à la voix qui les représente. C'est Bruxelles désormais qui inspirera les grandes directives d'administration, quand il ne les tracera pas dans des textes impératifs et minutieux. Boma les appliquera. La voix de l'Afrique s'est tue; elle ne trouve plus l'audience qu'elle avait lorsque Coquilhat ou un Camille Janssen parlaient.

Coquilhat avait exercé les fonctions de Chef de la Maison Militaire du Roi; il avait été créé chevalier de l'Ordre de Léopold et décoré de l'Etoile de Service.

30 janvier 1947.
A. Engels.

Publications :

Chez les Bangalas sur le Haut Congo, revue *Belgique*, 1886. — *Le Capitaine Hanssens en Afrique*, *Bull. de la Soc. Royale Belge de Géogr.*, 1886, n° 1, Bruxelles. — *Le Congo et la tribu des Bangalas*, *Bull. de la Soc. Royale Belge de Géogr.*, 1886, n° 6. — *Le Haut-Congo*, *Bull. de la Soc. Royale de Géogr.*, Anvers, 1885, p. 231; Anvers, 1885-1886. Conférence faite le 16 septembre 1885 à la Soc. Royale de Géogr. d'Anvers. — *Les Belges dans l'Afrique centrale*, *Adolphe Burdo*, mars, Ed. Bruxelles, 1886. — *Sur le Haut Congo*, I vol. in-8°, 535/1, Office de public., Lebègue, 1888. — *Des crues du Congo à Bangala*, *Nouv. Géogr.*, 1886, p. 14. — *Des pluies à Bangala. Température et chutes de pluies*, *Mouv. géogr.*, 1886, p. 14. — *Population du District des Bangalas*, Annexe n° 3 à l'ouvrage sur le *Haut-Congo*. *Les rites funéraires et le cannibalisme au Congo*, *Bolletino della serione florentina della Societa Africana d'Italia*, 1889, n° 4. — *The Bangala*, *Journal Manchester Geograph.*, 1888, t. III. — *Mesures politiques militaires prises et à prendre pour amener la répression de la traite des esclaves dans les territoires de l'Etat.* Rapport au Roi-Souverain, *B. O.*, 1889-1890, n° O, p. 39. — *Rapport sur l'évacuation de la station des Stanley-Falls*, *Mouv. géogr.*, 1887, p. 107. — *Le Haut-Congo*. *Bull. de la Soc. Royale Belge de Géographie*, 1885-1886, t. I, 4e fisc., pp. 231, 248. — Carte. *Le Congo dans le pays des Bangalas*, 400.000, *Mouv. géograph.*, 1885.

Réf. De Martrin-Donos, *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. II. — Chapaux, *Le Congo historique*, *Brux.*, Rozez, 1894. — Harry, Gérard, *Le Calvaire de Coquilhat.* — Lejeune, Léo, *Le Vieux Congo*, éd. Expansion Belge. — Lt-Cl Liebrechts, *Léopold II*, *Fondateur d'Empire*, Off. de Public., Bruxelles, 1932. — *Le Mouvement géographique*, 1885. — *Belgique Militaire*, 1891. — H. Defester, *Les Pionniers belges au Congo.* — Masoin, *Histoire de l'E. I. C.*, 1913, Namur.

CORDEIRO DE SOUSA *(Luciano-Baptista)* [Mirandella (Portugal), 21-7-1894 - ? 24-12-1900]. Fils de Luciano-José-Cordeiro de Sousa et de Leopoldina-Cândida-Alvares Ferreira.

Il s'engage en 1862 comme aspirant dans la compagnie des gardes de la marine, et prépare le concours d'admission à l'Ecole Polytechnique.

Il abandonne l'Ecole Navale pour incapacité physique et s'oriente vers les études littéraires, les sciences politiques et sociales.

En 1872 il est nommé professeur de littérature et de philosophie au Collège Royal Militaire.

Il s'intéresse plus spécialement à l'histoire des explorations, de la pénétration et de l'occupation de l'Afrique par les Portugais et fonde en 1875 la Société de Géographie de Lisbonne. Il devient et restera jusqu'à sa mort son très actif Secrétaire général.

C'est vers 1876, après la réunion du Congrès de Géographie à Bruxelles, à laquelle le Roi Léopold II n'avait pas invité le Portugal, que Luciano Cordeiro entama une campagne pour mettre en relief les droits de son pays sur l'Afrique et pour attirer l'attention sur les dangers que présentent les initiatives de l'Association Internationale Africaine.

A la suite d'interventions du Gouvernement portugais, sous l'influence de Cordeiro, une Commission nationale portugaise d'exploration et de civilisation de l'Afrique, avec le sous-titre « Représentant en Portugal de l'A.I.A. », fut constituée et la Société de Géographie fut invitée à se faire représenter par des délégués à la 2e session de l'A.I.A., en 1877, à Bruxelles. Faute de crédits, les délégués portugais ne purent y participer.

A partir de cette année Luciano Cordeiro fit paraître de nombreuses études sur les questions coloniales.

Il suit attentivement les activités de l'A.I.A. et du Comité d'Etudes du Haut-Congo créé en novembre 1878.

Il publie la même année l'*Hydrographie africaine au XVIe siècle,* brochure dans laquelle il revendique pour le Portugal la découverte des lacs et grands fleuves de l'Afrique centrale trois cents ans avant Livingstone, Speke et Stanley. Cette thèse est combattue par A. J. Wauters, dans le *Bulletin de la Société Belge de Géographie,* en 1879.

Lorsque Stanley partit à la tête de l'expédition du Comité d'Etudes du Haut-Congo, Cordeiro fonda à Lisbonne le *Jornal do Commercio,* puis le *Diaro do Lisboa,* dans lequel parurent quotidiennement des articles revendiquant les droits du Portugal à la souveraineté sur des territoires de la côte occidentale d'Afrique et attaquant Stanley, Livingstone et de Brazza.

Elu à la Chambre des Députés, il reprocha au Gouvernement portugais de permettre à Stanley de s'installer à Vivi. Il lui reprocha aussi ses préoccupations mesquines de politique intérieure primant la défense d'un héritage sacré.

Lorsque le Portugal obtint la signature du traité du 26 février 1884, par lequel, en échange de certains privilèges économiques, la Grande-Bretagne reconnaissait la souveraineté de la Cour de Lisbonne sur les deux rives du Congo depuis Banana jusque près de Matadi et de Vivi, Cordeiro crut triompher et déposa sur la tribune de la Chambre un projet de loi pour la constitution de la province du Congo, avec comme chef-lieu Cabinda et principales stations : Landana, Banana, Ponte de Lenha, Boma et Noki.

La décision de Bismarck de régler la question africaine au Congrès de Berlin de 1884-1885 et les tractations diplomatiques rendirent le traité caduc.

Le Gouvernement de Lisbonne avait délégué à ce Congrès le marquis de Penafiel, ambassadeur à Berlin, M. de Serpa Pimentel et Luciano Cordeiro, adjoint en qualité de conseiller technique.

Ce dernier se montra le chaleureux et savant défenseur des revendications portugaises et le vrai chef de la délégation. Il fut l'adversaire le plus combatif et le plus compétent d'Emile Banning. Dans ses mémoires, l'illustre homme d'Etat se réfère à lui dans ces termes : « Son concours a accentué les inconvénients d'une situation très difficile. Malgré son nom (il faut savoir que « Cordeiro » signifie « agneau » en portugais), M. Cordeiro était d'une nature violente et agressive; il avait des connaissances, mais aucune des qualités du négociateur. M. de Courcel, le plénipotentiaire français, l'avait plaisamment qualifié de « Comité de Salut public » (1).

La Société de Géographie de Lisbonne, voulant reconnaître les mérites de l'historien, du géographe et du grand patriote, lui décerna le 7 décembre 1885 sa grande médaille d'or. Il représenta le Portugal aux Congrès Internationaux de Géographie de Paris (1878), de Rio-de-Janeiro (1879), de Venise (1881), de Londres (1898) et de Berlin, en 1899.

(1) Émile Banning, *Mémoires politiques et diplomatiques. Comment fut fondé le Congo belge,* Bruxelles, La Renaissance du Livre, éd. 1927, in-8°, p. 407.

Atteint d'une angine, Luciano Cordeiro mourut le 24 décembre 1900.

Cordeiro rendit d'éminents services à la science géographique. Comme l'écrit le comte B. de Lichtervelde : « Si Luciano Cordeiro fut loin d'être pour nous un ami, il nous est permis de saluer en lui un patriote ardent qui défendait la cause de son pays avec tout l'acharnement d'une conviction éminemment respectable (2).

17 novembre 1947.
N. Laude.

Distinctions honorifiques et académiques : Commandeur de l'Ordre de Léopold; commandeur de la Légion d'Honneur; commandeur de l'Ordre Impérial du Dragon d'Annam; grand-officier de l'Ordre d'Osmania de Turquie; grand-officier de l'Ordre Royal du Cambodge; membre honoraire, associé ou correspondant de 38 Sociétés savantes; membre correspondant de la Société Belge de Géographie (1er décembre 1877).

Publications : Parmi les articles et publications ayant trait aux questions africaines, signalons :

Comissão Nacional Portuguesa de Exploração e Civilização de Africa, representante em Portugal da Associação Internacional Africa, constituida na Belgica-Comissões e delegações locais (Lisboa), 1877, in-8o, 3 p.

L'hydrographie africaine au XVIe siècle d'après les premières explorations portugaises. Lettre à M. le Président de la Société de Géographie de Lyon. Lisbonne, 1878, in-8o, 72 p.

Questões africanas. Representação ao Govêrno Português pela Sociedade de Geografia de Lisboa, 1880, in-8o, 32 p.

Primeiro relatorio apresentado à Comissão de Missões do Ultramar sôbre os documentos enviados pela Direcção Geral do Ultramar de 9 a 18 de Outubro de 1880. Lisboa, 1880, in-8o, 36 p.

Segundo relatorio apresentado à Comissão de Missões do Ultramar sôbre os documentos enviados pela Direcção Geral do Ultramar e pelo vice-presidente da Comissão de 19 a 26 Outobro de 1880. Lisboa, 1880, in-8o, 29 p.

Direitos de padroado de Portugal em Africa. Memoranda. Lisboa, 1883, in-8o, 51 p.

Droits de patronage du Portugal en Afrique. Memoranda. Lisbonne, 1883, in-8o, 54 p.

Portugal and the Congo. A statement London, 1883, in-8o, 104 p. e mapas.

A Questão do Zaire. Direitos de Portugal. Memorandum. Lisbonne, 1883, in-8o, 75 p.

La Question du Zaïre. Droit du Portugal. Memorandum. Lisbonne, 1883, in-8o, 79 p.

A Questão do Zaire. Portugal e a escravatura. Lisboa, 1883, in-8o, 24 p.

La Question du Zaïre. Le Portugal et la Traite des Noirs. Lisbonne, 1883, in-8o, 30 p.

La Question du Zaïre, Suum cuique. Lettre à M. Behaghel, rédacteur du journal international *Le Nord*. Lisbonne, 1883, in-8o, 9 p.

A Questão do Zaire. Discursos proferidos na Câmara dos Senhores Deputados nas sessões de 11, 15 e 16 Junho de 1885, etc. Lisboa, 1885, in-8o, 92 p.

Relatorio da Comissão dos Negocios Externos àcêrca da ratificação do Tratado do Zaire. Lisboa, 1885, in-4o, 15 p.

Memorias do ultramar. Viagens, explorações e conquistas dos portugueses.

Descobertas e descobridores. Diogo Cão. Memoria apresentada à 10a sessão do Congresso Internacional dos Orientalistas. Lisboa, 1892, in-8o, 77 p. 13 fig.

Principales publications ayant trait à Luciano Cordeiro :

Comte B. de Lichtervelde, *Contribution à l'histoire des origines du Congo belge* (Note sur les écrits de Luciano Cordeiro, publiciste portugais), Institut Royal Colonial Belge, *Bulletin des séances*, VII, 1936-3, pp. 468 à 487.

A.-J. Wauters, *Luciano Cordeiro, Une page de l'histoire du Congo, Le Mouvement géographique*, no du 17 février 1901 (col. 73 à 75).

Comemoraçao do 1o centenario de Luciano Cordeiro Fundador e 1o Secretario Perpetuo da Sociedade de Geografica de Lisboa (Catalogo da Exposição bibliografica do insigne defensor dos direitos et interesses de Portugal no Ultramar). Société de Géographie de Lisbonne, 1944, 1 p.

J.-M. Cordeiro de Sousa (son fils), *Luciano Cordeiro* (Colecção Pelo Imperio, no 23, Ministerio das Colonias). Lisbonne, 1936, 36 p.

Sociedade de Geografica de Lisboa. Publicações de Luciano Cordeiro. Index des publications (10 volumes) de Luciano Cordeiro de 1865 à 1900 (*Bulletin* mai-juin 1947, 65e série, nos 5 et 6, pp. 373 à 382).

Luciano Cordeiro. Colonias Portuguezas, Revista Illutrada, 16 mai 1887. Lisboa (Archives de la Société de Géographie de Lisbonne).

CORNELIS *(Honoré)*, Frère Missionnaire Rédemptoriste (Tillet, 6.12.1872-Matadi, 2.3.1903). Fils d'Alexis Cornelis et de Marie Laloy.

Il reçut le 16 mai 1897 l'habit des Rédemptoristes au noviciat de Beauplateau et émit les vœux de religion le 8 septembre 1902. Très désireux de se dévouer dans les missions lointaines, il avait sollicité la faveur d'être envoyé au Congo. Un mois après sa profession, ses vœux étaient comblés : il s'embarqua le 2 octobre 1902, en compagnie de deux Pères et de trois Frères. Attaché d'abord à la résidence de Kinkanda, il reçut, le 18 février, l'obédience d'aller séjourner à Kionzo. Avant de s'y rendre il devait passer par Matadi. Il y était à peine arrivé qu'il fut saisi par une fièvre maligne qui l'emporta après douze jours de grandes souffrances, le 2 mars 1903.

24 octobre 1947.
M. De Meulemeester.

(2) Comte B. de Lichtervelde, *Contribution à l'histoire des origines du Congo belge* (note sur les écrits de Luciano, publiciste portugais), VII, 1936, 3, pp. 468 à 487.

E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, 1912, t. III, p. 1302. — *Les Rédempto-*

ristes belges aux Missions étrangères, Brasschaet, 1924, p. 52. — M. De Meulemeester, *Mémorial de la Province belge de la Congrégation du T. S. Rédempteur*, Louvain, 1931, 2 mars. — *A nos Héros morts pour la civilisation*, Bruxelles, 1931, pp. 247, 257. — *Voix du Rédempteur*, Tournai, 1903, pp. 210-211. — *Gerardusbode*, Roulers, 1903, pp. 71-72.

CORNELIS *(Jules)*, en religion Frère Honoré, Frère Missionnaire Rédemptoriste (Tillet, 16-11-1875-Kinkanda, 14.5.1919). Fils d'Alexis Cornelis et de Marie Laloy.

Frère d'Honoré Cornelis, Frère coadjuteur Rédemptoriste, décédé à Matadi le 2 mars 1903. A la mort de son frère il voulut prendre sa place dans la Congrégation du T. S. Rédempteur et reçut l'habit religieux à Beauplateau, le 7 décembre 1903. Après avoir fait profession, le 1er novembre 1908, il sollicita la faveur d'aller remplacer son frère à la Mission congolaise. Le 22 avril 1909, il s'embarqua sur le *Bruxellesville*, en même temps que le Ministre Renkin, avec son confrère le Père Coene. Il fut attaché à la Mission de Thysville. Le 29 avril 1912 il rentra en Belgique pour restaurer sa santé, au couvent d'Esschen, en Campine. Le 5 octobre de la même année il retourna au Congo et reprit sa place à Thysville. Il mourut le 14 mai 1919 à Kinkanda.

28 octobre 1947.
M. De Meulemeester.

E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, t. III, p. 1302. — E. Rinchon, *Missionnaires belges au Congo*, Bruxelles, 1931, p. 37. — *La Voix du Rédempteur*, 1919, p. 25. — *Les Rédemptoristes belges aux Missions étrangères*, Brasschaet, 1924, p. 59.

CORNET *(Jules)*, Géologue (Saint-Vaast, 4.3.1865-Mons, 7-5-1929).

Son père, François-Léopold Cornet, qui était ingénieur des mines, dirigeait en 1865 les travaux du charbonnage de Sars-Longchamps; il passa au charbonnage du Levant-du-Flénu à Cuesmes en 1869. Il dirige ensuite la Société des Phosphates de Ciply et se fixe à Mons. Le père de Jules Cornet était un géologue de valeur qui, en collaboration avec l'ingénieur Alphonse Briart, publia un grand nombre de notes et de mémoires, dont la plupart ont une importance fondamentale.

Après avoir fait ses études primaires à Cuesmes, sous l'autorité de l'instituteur Cattier, Jules Cornet suit les cours de l'Athénée de Mons. Il ne manque jamais une occasion d'accompagner son père et Briart dans leurs courses géologiques, ce qui contribue sans doute beaucoup à développer son esprit d'observation et lui donne une précoce et inestimable initiation à la science géologique.

Inscrit à l'Université de Gand, à la candidature en sciences naturelles, Jules Cornet devint, en 1884, préparateur des cours de zoologie et d'anatomie comparée professés par Félix Plateau. Il occupa ces fonctions sept années durant, tout en faisant sa licence et son doctorat en sciences minérales sous la direction du géologue et minéralogiste A. Renard.

L'initiation à la géologie du terrain qu'il devait à son père et à Briart est alors complétée grâce au géologue lillois J. Gosselet.

Plein d'entrain et doué d'une activité débordante, Jules Cornet brûle du désir de mettre en œuvre les connaissances qu'il a déjà accumulées; aussi n'hésite-t-il pas à saisir l'occasion qui lui est offerte en 1891.

La Compagnie du Katanga, qui venait d'être constituée, organise, d'accord avec Léopold II, deux Missions au Katanga. Il s'agit d'explorer cette région lointaine du Centre africain et d'y faire acte d'occupation effective. Jules Cornet est attaché en qualité de géologue à l'une de ces deux missions, la Mission Bia-Francqui.

Nous entrons avec elle dans la grande histoire de notre Colonie.

Partie d'Anvers en mai 1891, la Mission Bia-Francqui débarqua en juin à Boma. Après avoir parcouru la pénible route des caravanes depuis Matadi jusqu'à Kinshasa, elle remonte le Kasai et le Sankuru, pour atteindre Lusambo en novembre 1891.

Elle devait y revenir en janvier 1893, après avoir accompli la mission qui lui était assignée.

L'expédition était parvenue à atteindre Bunkeya, la capitale du potentat Katanga; elle avait exploré la région et en avait fait la première reconnaissance scientifique, malgré la famine et malgré l'hostilité que lui témoignèrent souvent les indigènes. Mais elle eut à déplorer, durant cette mémorable randonnée, la mort du capitaine Bia, survenue à Tenke en août 1892, ainsi que la perte des huit dixièmes de son effectif indigène. Le lieutenant Francqui, l'âme et la tête de l'expédition, surtout après la mort de Bia, fut non seulement un chef, mais il apporta une collaboration efficace au travail scientifique de Jules Cornet, notamment en établissant tout le long de la route l'itinéraire sur lequel celui-ci pouvait reporter ses observations.

Lorsqu'en 1897, Jules Cornet dut renoncer aux explorations lointaines, ce fut pour devenir professeur de géologie à l'Ecole des Mines du Hainaut. Il s'attache dès lors à

l'étude des terrains du bassin de la Haine et complète magistralement l'œuvre entreprise par F.-L. Cornet et A. Briart. On peut dire que, grâce à J. Cornet, cette région est l'un des territoires du monde dont le sous-sol est le mieux connu.

On peut dire aussi qu'il n'est pas un aspect de la géologie du bassin de la Haine qu'il n'ait abordé. La somme des connaissances acquises au sujet de cette région sont condensées et exposées d'une manière remarquable dans les « Leçons de Géologie » du maître hennuyer.

En 1903, Jules Cornet fut chargé du cours de géographie physique à l'Université de Gand. C'est à ce moment qu'il commence l'élaboration de son mémoire consacré aux « Etudes sur l'évolution des rivières belges ». Cet important ouvrage, d'allure synthétique, fut classique pendant toute une période. Quelques retouches ont dû y être apportées, mais elles n'ont pour conséquence que de vieillir légèrement les rivières qui arrosent la Haute et une partie de la Moyenne-Belgique. La succession des phénomènes qui ont dû se produire pour amener l'évolution du système hydrographique de notre pays est bien celle qu'a décrite Jules Cornet.

Parmi les publications originales élaborées par Jules Cornet et dont le nombre est impressionnant, l'ouvrage intitulé « Géologie » doit être mentionné à part. Il s'agit d'un ouvrage en quatre volumes, comportant plus de 2.200 pages de texte original, qui dans tous les laboratoires et les bibliothèques de travail du monde entier a pris rang parmi les œuvres de référence régulièrement consultées.

L'œuvre scientifique de Jules Cornet lui a valu la plus haute estime de ses pairs. Elle peut se résumer en disant qu'il a jeté les bases de la géologie du Congo, qu'il a achevé dans le bassin de la Haine l'œuvre amorcée par F.-L. Cornet et A. Briart et qu'il a écrit l'harmonieuse histoire des rivières belges.

Ceux qui comme moi-même ont été ses élèves et ont vécu dans son séminaire, à son contact direct durant plusieurs années, ont conservé de l'homme bon et bienveillant que fut le maître Jules Cornet un souvenir ému que le temps lui-même ne parviendra pas à effacer.

Jules Cornet était membre titulaire de la section des sciences naturelles et médicales de l'Institut Royal Colonial Belge depuis la création de ce dernier.

7 février 1948.
M. Robert.

Pour la bibliographie de Jules Cornet, voir *Hommage à Jules Cornet*, édité par l'Association des Ingénieurs de la Faculté de Mons, 1935.

COSTERMANS (*Paul-Marie-Adolphe*), Vice-Gouverneur Général (Bruxelles, 2.4.1860-Banana, 9.3.1905).

Issu de l'Ecole Royale Militaire, nommé sous-lieutenant d'artillerie le 13 décembre 1880, Costermans entre au service de l'Etat Indépendant du Congo en qualité de lieutenant de la Force publique. Embarqué à Flessinghe le 3 octobre 1890, il débarque à Boma le 2 novembre. Après un court séjour à N'zobe, il est désigné pour prendre le commandement du district du Stanley-Pool, où il arrive le 26 mai 1891. Un décret du Roi-Souverain en date du 26 septembre 1891 le nomme Commissaire de district de 2e classe; malheureusement, son état de santé le rappelle à la côte; le 24 février 1892, il remet son commandement à l'ingénieur Rolin et descend à Boma, où il arrive le 10 mars, pour embarquer vers l'Europe le 16 avril.

Au cours de ce premier séjour à Léopoldville, Costermans donne la mesure de ses moyens en déployant une remarquable activité appliquée à la réalisation d'un programme de construction d'habitations et de camps et au ravitaillement d'une population qui ne cessait de s'accroître. Le lieutenant Masui, de passage à Léopoldville en mai 1892, rapporte que résidants et passagers constituaient une population de quarante-trois Européens.

Le 6 décembre 1892, Costermans repart pour l'Afrique. Il est désigné à nouveau pour prendre le commandement du district du Stanley-Pool, mais en avril 1894, sa santé, à nouveau ébranlée, lui commande de résigner ses fonctions et de reprendre le chemin de l'Europe (20 mai 1894).

Costermans est un grand nerveux qui ne peut s'abstraire des préoccupations de sa charge; une partie de ses nuits s'écoule à arpenter la véranda de son habitation; de là lui vient le surnom de « gondoko » (le léopard), que lui donnèrent les indigènes. Cette extrême nervosité l'a ramené deux fois en Europe avant la date assignée; elle ne sera pas étrangère à la fin tragique de sa vie.

Le 8 septembre 1895, Costermans quitte Anvers pour retourner au Congo. Arrivé le 30, il est pour la troisième fois désigné pour reprendre le district du Stanley-Pool. Il atteint Léopoldville le 28 octobre.

Sous son énergique direction, ce poste, tête de ligne des voies de pénétration dans

le Haut-Congo, a pris un développement considérable. L'arrivée du rail de Matadi et le lancement sur le fleuve des premières unités de 150 tonnes vont intensifier un trafic d'année en année croissant. Des problèmes de ravitaillement, d'ordre technique, d'administration indigène, etc. se posent chaque jour plus nombreux. Costermans y fait face avec autorité. En 1895 et 1896 on procède sous ses ordres au balisage du Stanley-Pool, de Léopoldville à Kimpoko. Il effectue des reconnaissances dans l'hinterland de Léopoldville, chez les Banfumu et en publie d'intéressantes relations. Le Gouvernement reconnaît ces services en le nommant Commissaire Général le 1er juin 1897. Il rentre en Europe le 27 juillet 1898.

Nommé Inspecteur d'Etat le 1er mars 1899, Costermans reprend pour la quatrième fois le chemin de l'Afrique, investi de la haute direction des districts du Stanley-Pool et du Kwango. Il arrive à Boma le 27 mars et rejoint Léopoldville.

Pendant deux années encore il préside au développement de la station qui laisse deviner la ville importante qu'elle est appelée à devenir.

Le grand portage sur la route des caravanes n'est plus qu'un souvenir; la marine du Haut-Congo qui prolonge le rail se développe et réclame des installations portuaires pour permettre le trafic que comportera la réalisation des grands travaux publics projetés dans le Haut-Congo; problèmes complexes, auxquels Costermans et ses successeurs apporteront d'heureuses solutions.

Le 16 mars 1901, Costermans rentre en Europe prendre un repos largement mérité.

C'est en qualité de Commissaire du Gouvernement que Costermans s'embarque à Naples le 7 janvier 1902 pour l'Afrique.

Le Roi-Souverain, convaincu que la seule façon d'assurer l'intégrité de l'Etat était non seulement d'en faire fixer les limites dans des actes diplomatiques, mais d'en assurer la garde par une occupation effective et impressionnante, mettait en œuvre tous les moyens dont il disposait.

A cette époque la frontière Tanganika-Ruzizi était contestée par les Allemands, qui avaient profité d'un relâchement de notre occupation, déterminé par la révolte des soldats de Dhanis, pour s'avancer en territoire congolais jusqu'à la rivière Ruzizi.

Pour appuyer ses droits et prévenir de nouveaux empiétements, l'Etat Indépendant recourut à une forte occupation de la région. Costermans fut choisi pour l'organiser.

Arrivé à Uvira le 23 avril, il procède, conformément aux ordres du Roi-Souverain, à l'établissement d'un cordon de fortifications s'étendant de Babandana, au Nord du lac Kivu, jusqu'à Uvira, sur le Tanganika. Uvira, Baraka, Luvungi, Rutshuru furent dotés de puissantes redoutes construites par le commandant du génie De Kemmeter. Armés d'artillerie, soutenus par des garnisons importantes et bien entraînées, ces points d'appui en imposèrent aux Allemands, qui ne tentèrent plus de progresser. Costermans, qui avait remplacé le capitaine Milz au Kivu, après dix-huit mois d'un labeur fécond, remet le commandement de la région au capitaine d'Etat-Major Tombeur et rentre en Belgique le 12 septembre 1903.

L'attention qu'apportait Léopold II à la défense des frontières de l'Etat Indépendant ne fut sans doute pas sans peser une fois encore sur le choix qu'il fit de Costermans pour exercer les fonctions de Gouverneur Général.

La frontière franco-congolaise dans la région des Cataractes et la défense du Bas Fleuve préoccupaient le Roi-Souverain. Le 20 novembre 1903, Costermans est nommé Vice-Gouverneur Général et désigné pour reprendre le Gouvernement général de l'Etat que détenait intérimairement le Président du Tribunal d'Appel Fuchs. Il repart en Afrique le 7 janvier 1904 et prend ses fonctions le 13 février suivant.

Ses regards se portent sur la défense du Bas Fleuve, qui n'est assurée que par le Fort de Shinkakasa; il suit avec intérêt les travaux qui doivent mettre cet ouvrage en état de jouer son rôle et les études qui visent à lui apporter les compléments défensifs indispensables.

En octobre 1904, la Commission d'Enquête instituée par le Roi-Souverain pour faire la lumière sur la situation au Congo arrive à Boma.

La campagne anticongolaise battait son plein. Les erreurs d'administration, les fautes d'agents sont relevées et démesurément amplifiées dans certaine presse; des abus isolés sont cités comme représentatifs d'un système.

De pénibles polémiques, généralement basées sur des faits inexactement rapportés par la presse étrangère ou inspirées chez nous par des préoccupations de politique intérieure ou commerciale, divisaient l'opinion en Belgique. La charge de l'Administration congolaise, en butte à de perfides attaques, était devenue singulièrement délicate. L'attitude de certaines puissances pouvait faire croire que le destin de l'Etat Indépendant était à la merci d'une erreur.

Costermans a dû s'en émouvoir. S'est-il exagéré la gravité des conclusions que devait contenir le Rapport de la Commission

d'Enquête? S'est-il considéré comme responsable de certains vices d'organisation et des abus qu'ils permettaient? Ce n'est pas improbable, si l'on tient compte de son excessive nervosité. Les médecins s'étaient rendu compte de cet état pathologique et, inquiets, avaient prescrit de ne pas le laisser seul. Hélas! au cours d'un séjour qu'il fit à Banana, il réussit à tromper la surveillance et, le 9 mars 1905, il mit fin à ses jours. Sa dépouille mortelle fut ramenée en Belgique.

Pour perpétuer la mémoire de ce pionnier de la civilisation au Congo, le Gouvernement décida, en 1927, que le poste de Bukavu, chef-lieu du district du Kivu, porterait le nom de Costermansville.

Costermans avait été créé officier de l'Ordre Royal du Lion, chevalier de l'Ordre de Léopold, de l'Etoille Africaine, de la Légion d'Honneur; il était porteur de l'Etoile de Service à 4 raies et de la Croix Militaire de 2e classe.

19 décembre 1946.
Engels.

Le District du Stanley-Pool, Bulletin de la Société d'Etudes Coloniales, 1895. — *Reconnaissance de la contrée située entre le Stanley-Pool et le Kwango, de Kimpoko à Muene Kundi. Belgique coloniale*, II, 1896. — *Reconnaissance entre le Congo-Kasai-Kwango. Notice sur le Banfumu. Belgique coloniale*, III, 1897. — *Notice sur la tribu des Banfumu*, Missions belges de la Compagnie de Jésus, 1899. — *Mœurs d'anthropophages, Belgique coloniale*, V, 1899.

Belgique Coloniale, 1896, *Bulletin de la Société Royale de Géographie*, 1897, XXI, pp. 75-58, *Le district du Stanley-Pool*, — *Mouvement géographique*, 1897, p. 62; 1905, p. 148, 171, 252. — *Belgique Militaire*, 24 janvier 1904. — Chapaux, *Le Congo*, p. 438. — *Le Congo, Moniteur Colonial*, 1905, p. 140. — *La Belgique Coloniale*, 1896, pp. 237, 152, 495; 1897, pp. 41, 53, 398; 1899, p. 455.

Tribune congolaise, 5 décembre 1927, 7 janvier 1904. — Van Iseghem, *Les Etapes de l'annexion du Congo*, Bruxelles, 1932, p. 24. — Masoin, *Histoire de l'E. I. C.*, Namur, 1913, 2 vol., t. II, pp. 319, 362. — Périer, G. D., *Petite Histoire des lettres coloniales*, Bruxelles, 1942, p. 41. — Bauer, L., *Léopold le mal aimé*, Paris, 1935, p. 205. — W. Van Cauteren, *Trente histoires de Congolais*, pp. 31-34. — Masui, *D'Anvers à Branzyville*, 1894, Ch. Bulens, impr.-édit., Bruxelles.

COTE *(Zoé-Romain-Joseph)*, ingénieur (Nismes, 29.9.1862-Bafwasende, 10.1900).

Cote, originaire de Nismes (province de Namur), partit au Congo en qualité de conducteur de travaux, le 1er octobre 1889, et fut affecté à la construction du chemin de fer du Bas-Congo. C'était un robuste garçon de 27 ans, doux, aimable, intelligent, courageux; il fut vraiment la cheville ouvrière de la brigade des études, toujours à l'avant-garde, toujours logeant sous la tente, toujours parcourant brousse, forêt, ravins, montagnes, pour planter les premiers piquets. Son premier terme était achevé le 11 novembre 1891. Il repartit le 6 mai 1892 et reprit son service à la brigade des études jusqu'en avril 1894. Il accomplit un troisième terme, de septembre 1894 au 30 août 1898. L'ingénieur Bergier venait de rentrer en Europe et Zoé Cote, sous le commandement de l'ingénieur Adam, entraîna vers le Stanley-Pool la brigade d'études qui était déjà parvenue, sous les ordres de Bergier, à faire le piquetage jusqu'au km 214. Lorsque, le 22 juillet 1896, se fit l'inauguration de la section Matadi-Tumba, Thys, Espanet, le Dr Bourguignon et le commandant Weyns, arrivés à Tumba avec le f.f. gouverneur Wangermée, visitèrent les chantiers sous la conduite de Zoé Cote et ils suivirent les piquets d'axe jusqu'à l'Inkissi. Le 16 mars 1898, on posa le dernier rail au Pool. Ce jour-là, Zoé Cote fut à l'honneur, avec le directeur Goffin, Paulissen, chef de l'infrastructure, et les ingénieurs Cerckel, Lecherf, le brave chef de chantiers Gérome et d'autres. Le 29 mars 1898, le premier train venant du Pool ramenait à Matadi Goffin et son équipe de choc : Paulissen, Cito, Cote.

En 1899, Zoé Cote, le modèle des constructeurs, accompagna Auguste Adam, nommé chef des études pour le chemin de fer des Grands Lacs.

Au cours d'une reconnaissance, en octobre 1900, la pirogue dans laquelle se trouvaient les deux ingénieurs chavira dans les rapides de la Lindi, près de Bafwazende, entre Karnionga et Piani Lukanda, et le malheureux Cote se noya.

4 décembre 1947.
M. Coosemans.

R. Cornet, *La Bataille du Rail*, Cuypers, Bruxelles, 1947, pp. 168, 173, 186, 244, 304, 315, 340, 342 et 371. — *Bull. de l'Ass. des Vétér. col.*, juin 1930. — L. Lejeune, *Vieux Congo*, Bruxelles, 1930, pp. 231-235. — *Mouvement géogr.*, 1900, p. 523. — *La mort de Z. Cote, Le Matin d'Anvers*, 1900, no 262.

COURTOIS *(Ernest-Stanislas-Marie-Léon)*, Pharmacien au service de l'Etat Indépendant du Congo (Hal, 13.1.1856-environs de Basoko, Congo belge, 25.6.1884).

Courtois figure parmi les premiers pionniers de notre occupation au Congo.

Ayant fait ses études de pharmacie, il se mit au service de l'œuvre congolaise. Il partit le 1er août 1883.

Arrivé à Boma, il fut dirigé sur Vivi au moment où une mutinerie venait d'éclater

parmi le personnel indigène, composé surtout de noirs de la côte. Il participa bravement à la défense du poste et acquit tout de suite un grand ascendant sur les indigènes en soignant l'un d'eux qui avait été blessé accidentellement.

L'année suivante il fut adjoint au poste de Léopoldville. Son savoir scientifique et ses qualités de dévouement firent merveille pour soigner Stanley, revenu malade de son expédition aux Falls.

En février 1884, Stanley le désigna pour l'importante expédition Hanssens, destinée à explorer le haut fleuve et à consolider les résultats obtenus par Stanley lui-même.

L'expédition quitta le Pool le 24 février 1884, à bord de trois vapeurs : l'*En-Avant*, le *Royal* et l'*A.I.A.* Voyage mouvementé, car le *Royal*, à bord duquel se trouvait Courtois, subit plusieurs avaries et fut le jouet des tornades. L'expédition se regroupa néanmoins et le 17 avril arriva à Equateurville, où résidaient Van Gèle et Coquilhat. A la suggestion de ceux-ci, Hanssens interrompit son voyage pour reconnaître l'embouchure de l'Ubangi. Courtois accompagna et signa avec Hanssens et Van Gèle les traités par lesquels les chefs riverains se soumettaient à la souveraineté de l'Association Internationale.

L'expédition se remit en route vers les Falls. Le 4 juin elle atteignit Upoto et le 10 juin l'embouchure de l'Itimbiri, que Hanssens remonta. Le voyage reprit le 21 juin, mais déjà Courtois avait ressenti les premières atteintes de la maladie qui devait l'emporter. Dès l'ancre jetée devant l'Aruwimi, Hanssens fit en hâte dresser la tente du malade. Hélas! l'état de Courtois s'aggrava rapidement. Il montra un courage héroïque. Ses compagnons, y compris le chef de l'expédition, le soignèrent jour et nuit. Mais le cas était désespéré. Il mourut dans la nuit du 25 au 26 juin 1884.

Voici en quels termes Hanssens annonça en Europe le décès de son adjoint : « Ernest Courtois, un grand beau garçon, solide comme un chêne et qui paraissait taillé pour vivre cent ans, est décédé entre mes bras après douze jours de maladie. Courtois possédait à un très haut degré les qualités requises pour rendre les plus éminents services à l'œuvre du Congo : intelligent, actif, dévoué, il était toujours prêt à payer de sa personne et c'est avec le plus vif empressement qu'il se mettait à la besogne quand il était chargé d'un travail quelconque. Comme assistant du Dr Vanden Heuvel, puis comme médecin des blancs et de l'équipage, durant mon expédition vers le Haut-Congo, il s'était acquitté de ses fonctions avec le plus grand zèle. Dans ses relations avec les indigènes, il usait d'un tact et d'une patience inouïs. Il savait s'abaisser à leur niveau, les amuser et les amener insensiblement au but que nous avions en vue. Il me fut d'un grand secours dans la conclusion des traités avec les indigènes. C'était un aimable compagnon de route qui avait conquis d'emblée l'amité des Blancs et l'attachement des hommes de couleur ».

30 novembre 1946.
M. Coosemans.

Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, p. 191. — Defester, *Les Pionniers belges au Congo*, Duculot, Tamines, 1927, p. 46. — Masoin, *Hist. de l'E. I. C.*, Namur, 1913. — *Bull. de la Soc. Royale de Géogr. d'Anvers*, 1884-1885, p. 143. — *Bull. de la Soc. Royale Belge de Géogr.*, 1884, p. 389. — *A nos Héros colon.*, pp. 89, 90, 92, 113. — Delcommune, *Vingt années de vie africaine*, Larcier, Bruxelles, 1882, v. I, p. 174. — Chapaux, *Le Congo*, Rosez, Bruxelles, 1894, pp. 104, 105, 152. — Lejeune, *Vieux Congo*, 1930, p. 36. — Burdo, *Les Belges en Afrique centrale*, pp. 272 et suiv. — *Mouvement géogr.*, 1884, p. 66. — *Bull. de l'Ass. des Vétérans col.*, décembre 1931, p. 8. — Lotar, P. L., *Grande Chronique de l'Ubangi*, *Mém. de l'Inst. Royal Colon. Belge*, 1937.

CRAMPEL (*Paul*), Explorateur français (Nancy, 1864-El Kouti, 9.4.1891).

A l'âge de vingt-cinq ans, Paul Crampel partit pour l'Afrique et explora (1888-1889) le Nord du Congo français. A son retour en France, il fut chargé d'une expédition importante, organisée à Paris par le Comité de l'A.E.F., au début de 1890. Le but de l'expédition était de souder, sur les rives du Tchad, les possessions françaises du Soudan et de l'Algérie au Congo. Crampel comptait atteindre le Baghirmi par la voie de l'Ubangi et du Bomu et profiter de son passage dans cette région pour venger le meurtre de Musy, ancien chef de poste de Bangui, tué le 3 janvier 1890 par les Bondjos, au Nord de cette station. La colonne Crampel comprenait Biscarat, sous-officier des spahis, Nebout, ancien chef de gare de Dakar, Lauzière, ingénieur, trois autres blancs dont Dorsy, et un médecin kabyle, Mohammed ben Saïd, diplômé de l'Université d'Alger. Partie de Bordeaux, le 10 mars 1890, elle arrivait à Libreville en mai. Le 25 septembre, elle atteignait Bangui, au moment où Van Gèle venait d'occuper la rive Nord du Bomu, jusqu'à la chefferie de Bangasso, et le bassin du Bas Bali, coupant ainsi aux Français la route qu'ils devaient tenter de se frayer en amont du confluent Uele-Bomu. La Mission Crampel resta à Bangui jusqu'au 13 décembre, puis se disposa à par-

tir vers le Baghirmi. En faisant ses adieux au chef de poste de Zongo, Hanolet, Crampel lui dit : « Je n'ai pas d'espoir; cependant, si je reviens, je vous donne rendez-vous à Paris en 1893 ».

Nebout, Lauzière et Dorsy se mirent les premiers en route; ils retrouvèrent le crâne de Musy, mais peu après tombèrent dans un guet-apens, où neuf Sénégalais et deux Pahouins de la caravane furent tués. Ils rebroussèrent chemin et rejoignirent Crampel, qui, au départ de Bangui, avait franchi les rapides et s'était engagé vers le Nord en remontant le Kwengo. Il comptait être au Baghirmi trois mois plus tard. Biscarat fut placé à l'arrière-garde, et l'on reprit la marche, laissant Nebout sur place. A Bimbi, on trouva le cadavre de Dorsy, mort de dysenterie et abandonné par ses Sénégalais. La Mission Crampel séjourna deux jours à Mbellé, puis se dirigea vers El Kouti, à dix jours de marche à l'Ouest de Mbellé. Déjà en territoire banda, El Senouissi el Bekir, sultan d'El Kouti, avait tenté d'attirer la colonne dans un piège, mais n'y réussit pas. En route vers El Kouti, les membres de la caravane se virent conseiller par les indigènes de se diriger vers Runga pour s'y procurer des chevaux. Le Touareg Ishakad, un des assassins de l'Anglais Flatters, devait servir de guide à la colonne. Celle-ci se mit donc en route, mais un peu plus loin, près d'El Kouti, elle était traîtreusement attaquée par les gens de Senoussi et massacrée (9 avril 1891). A l'arrière, Biscarat fut assommé d'un coup de hache, tandis qu'on lui présentait une prétendue lettre de Crampel. Nebout, qui était resté à quinze étapes en arrière, fut prévenu du massacre par des fuyards; il jeta ses bagages à l'eau et s'empressa de regagner Bangui, puis Brazzaville, où il arriva le 14 juillet 1891, trois semaines après l'arrivée dans cette station de la Mission Dybowski, partie en mars 1891 de Bordeaux pour aller seconder Crampel. Dybowski, assisté de Nebout et d'autres, se mit aussitôt en route, atteignit le Baghirmi, battit les agresseurs de Crampel et revint à Bangui le 27 décembre 1891 pour y annoncer sa victoire.

Les détails de l'agression d'El Kouti furent connus plus tard, en novembre 1894, lorsque, près de Dabago, Hanolet rencontra le marchand tripolitain Ibrahim El Taraboulazi, qui faisait le trafic entre la Méditerranée et le Bomu en passant par le Baghirmi, le Wadai, etc. et qui se rendait à ce moment en expédition commerciale à Bangasso. Il raconta avoir pendant deux mois séjourné en compagnie de Crampel, qui lui raconta entre autres choses que, souffrant de la famine, sa colonne avait dû manger du vautour. Au moment du guet-apens d'El Kouti, ajoutait Ibrahim, les laptots de l'escorte n'avaient pas eu l'occasion de tirer un seul coup de feu, tant l'attaque avait été soudaine; aucun des Sénégalais pourtant ne fut tué; deux d'entre eux étaient même, en novembre 1894, incorporés dans la garde d'El Kouti. Quant aux fusils de l'expédition, ils avaient été remis à Youssef, sultan du Wadai et père de Faki Ahmed, installé au Borou. Toute cette version du massacre de la colonne Crampel, nous la devons au lieutenant Stroobant, qui séjournait à Dabago en novembre 1894 et qui l'entendit de la bouche même d'Ibrahim Taraboulazi.

27 avril 1948.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., O.P., *Grande Chronique de l'Ubangi, Mémoires de l'Instit. Royal Col. Belge*, 1937, pp. 79, 80, 83. — Lotar, P.-, O.P., *Grande Chronique du Bomu, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1940, pp. 25, 63, 90, 91. — Chapaux, A., *Le Congo*, Rozez, Bruxelles, 1894, p. 842. — Masoin, F., *Histoire de l'E.I.C.*, Namur, 1913, p. 268, t. II. — *Mouvement géographique*, pp. 38a, 45a, 52c, 69c, 73c, 74b, 77c, 87b, 92b; 1892, p. 23a; 1896, p. 254. — *Larousse du XXe siècle.*

CUS *(Alphonse)*, Missionnaire Jésuite (Péronne - lez - Binche, 22.1.1846 - Louvain, 4.4.1910).

Alphonse Cus entra au petit-séminaire de Bonne-Espérance. Il étudia la théologie d'abord à Tournai, puis pendant deux ans à l'Université Catholique de Louvain, où il obtint le baccalauréat. Nommé vicaire à Chimay, il y resta quatre ans. Déplacé alors à la paroisse de Saint-Brice à Tournai, il s'y fit remarquer comme orateur. Agé de trente-quatre ans il entra dans la Compagnie de Jésus et partit dix ans plus tard aux Indes. Il n'y resta qu'un an et se voua, à son retour en Belgique, aux œuvres sociales. Homme très actif, il fut un des promoteurs du mouvement démocratique chrétien et organisa tout un réseau de syndicats et de coopératives agricoles dans le Luxembourg. Il mit sur pied à Arlon une des premières sociétés pour la construction de maisons ouvrières de la province. En 1900 le Gouvernement reconnut les services rendus par le religieux aux œuvres de prévoyance et de mutualité, en lui décernant la « décoration de prévoyance » de première classe.

Aspirant toujours aux missions, le Père Cus vit ses désirs comblés et s'embarqua pour le Congo le 13 juillet 1900. Envoyé à Kimwenza, au sud de Léopoldville, il y

résida un peu plus d'un an, instruisant les enfants et visitant les chrétiens habitant les rives des fleuves Congo, Kasai et Kwango.

Le 1er janvier 1902, la station de Kimwenza fut supprimée et le Père Cus se fixa à Wombali. De là il visita régulièrement les catéchistes, les fermes-écoles et les chrétiens établis le long des rivières Congo, Kasai, Kwango et Kwilu. Au point de vue pédagogique il faut signaler que c'est au Père Cus qu'on doit la composition des douze tableaux abécédaires qui furent longtemps employés dans les Missions et qui ont grandement contribué à l'instruction des jeunes Congolais. Fort fatigué, le Père rentra en Europe en 1905. En cette année la « Commission d'Enquête » de l'Etat Indépendant du Congo avait publié certaines accusations contre les Missions en général, et contre celle du Kwango en particulier. Le Père Cus y répondit et rédigea avec le Père Van Hencxthoven un mémoire dans lequel il traita des droits terriens des indigènes et de leurs intérêts religieux et moraux. Deux ans plus tard, sa santé semblait lui permettre de se rembarquer. Il partit le 3 octobre 1907 et se fixa à Kisantu. A peine un an plus tard une congestion cérébrale, survenue en route le jour de l'Ascension, le força à se rapatrier définitivement. Il mourut à Louvain le 4 avril 1910.

Publications : *Spiritisme, Magnétisme, Tables tournantes*, Louvain, Peeters, 1885. — *Une loi d'éducation nationale*, Louvain, Peeters, 1882. — *Lourdes*, Bruxelles, 1879, 1884. — *Conférences sur l'Eglise*, Tournai, Casterman, 1876. — *Le P. Bodson, Malines*, Godenne, 1892. — *Diaire et lettres dans les Missions Belges*, 1900, pp. 418, 460; 1901, pp. 74, 115, 273; 1902, pp. 194, 221, 361, 415, 429; 1904, p. 427; 1905, p. 96. — *Premier voyage du S.P. Claver*, 1903, p. 403.

6 novembre 1947.
H. Bailleul, S.J.

Litterae Annuae Provinciae belgicae, S.J., 1908-12, pp. 304-7; 1922. — Janssens et Cateaux, *Missionnaires belges au Congo*, Anvers, 1912, pp. 327-28. — *Ntetembo eto*, Kisantu, 1910.

CUTIGLIANO (BERNARD DE), Missionnaire (Cutigliano, Matamba, 30.11.1664).

Religieux de la province de Toscane, il partit pour le Congo avec la caravane conduite par le Père Jean-François de Rome, qui quitta San Lucar (Séville) le 13 février 1651. Il semble qu'il fut un des trois missionnaires qui débarquèrent en face de Mbamba (Ambriz) et qui arrivèrent à San Salvador avec grande avance. Le Père Bernard fut envoyé à Mbanza Matari, où il fut remplacé, au début de 1652, par le Père Georges de Geel. Désigné pour Nsundi, il y fut le compagnon du Père Jérôme de Montesarchio (durant environ trois ans). Après la mort du Père Georges, il séjourna quelque temps à Mbanza Matari et parcourut le Mbata. Dans la suite, il exerça son apostolat dans les provinces de Mbamba, Soyo, Kisama, Moseke, Lumbu, Mbaka; dans les royaumes de Kakongo, Ngoyo, Matamba. C'est au royaume de la reine Nzinga qu'il mourut le 30 novembre 1664.

19 janvier 1948.
Mgr. J. Cuvelier.

D

DAENEN *(Adhémar - Marcel - Guillaume)*, Commandant (Bruxelles, 8.9.1853 - Ixelles, 1.10.1930). Fils de Marcel Daenen et d'Elisabeth Castaing.

Entré à l'armée le 11 octobre 1869, Daenen participait comme sergent-fourrier à la campagne de 1870. Nommé sous-lieutenant le 25 septembre 1877, il s'engageait à l'E.I.C. le 15 août 1885 et s'embarquait à Anvers sur le « San Thomé ». Arrivé à Banana le 26 septembre 1885, il était adjoint au service des transports à Boma le 1er octobre. Le 22 janvier 1887, il était nommé commissaire de district à Banana, puis, le 20 juillet 1887, officier de police judiciaire; le 20 janvier 1888, juge suppléant près le tribunal de première instance du Bas-Congo. Le 9 avril 1888, il était désigné pour les Bangalas et nommé commissaire de district.

Son terme achevé, il quittait les Bangalas le 13 juillet 1889 et s'embarquait à Banane, sur l'« Afrikaan », le 1er septembre 1889, pour rentrer en Europe.

Il repartait d'Anvers pour un deuxième terme le 11 mai 1890, sur le steamer « Kin-

sembo ». Arrivé à Boma le 18 juin, il y était promu capitaine-commandant et désigné pour l'expédition Van Kerckhoven, dont il devait accompagner l'avant-garde. Il arrivait à Ibembo avec 50 hommes au moment où Dejaiffe quittait Ibembo pour Djabir (octobre 1890). Daenen établit dans l'angle amont du confluent Elongo-Itimbiri un poste distinct d'Ibembo (chef de poste : Duvivier) et qui servirait de transit aux hommes et aux bagages de l'expédition. Le 8 juillet 1891, Daenen levait son poste de transit pour gagner Djabir avec les dernières charges destinées à la grande randonnée vers le Nil. Le 20 juillet, il était à Engwettra, qu'il quittait le 7 août pour Djabir, où il arrivait le lendemain. Il en repartait le 18 pour Angu avec un chargement de 30 pirogues. Il fit ainsi plusieurs fois le voyage Djabir-Angu. Le 31 août il était à Angu. Van Kerckhoven ayant été attaqué entre Angu et Bima par les Ababua riverains, puis encore à Entganchourou, Daenen quitta Angu pour voler avec 40 hommes au secours de son chef. Peu après, le 3 octobre 1891, il est envoyé à Bima à la recherche d'un détachement envoyé en reconnaissance par Van Kerckhoven dans la direction du Rubi. Il le retrouve le 6 octobre dans un village babua, où les indigènes l'ont retenu pour se protéger contre les traitants venant du Sud. Daenen fait installer un petit poste chez Woma pour défendre la région. Puis il quitte Bima avec un convoi de pirogues, pour remonter le Bomokandi et rejoindre Ponthier aux prises avec les Arabes à la Macongo.

Tout en gardant la direction du transport des charges, Daenen est alors commissionné comme chef de zone Rubi-Uele en remplacement de Milz. Il a donc la surveillance administrative des stations de Djabir, Angu, Bima, Engwettra et Ibembo.

Pendant les derniers mois de 1892, au moment où l'expédition Van Kerckhoven allait atteindre le Nil, les traitants arabes reprenaient leurs attaques dans le bassin du Rubi. Daenen, avec le concours de chefs ababua, notamment Ewana, projeta d'arrêter la bande de Mirambo qui s'était attardée au Rubi et s'était retranchée dans une zériba près du village de Djombi, sous les ordres de Kamango. Daenen leur infligea de lourdes pertes, mais fut blessé d'un coup de lance à la cuisse (27 octobre 1892).

En décembre 1892, il infligeait une défaite aux Ababua de Chicoti.

Le 7 mai 1893, Daenen quittait l'Uele et se rendait à Bumba pour rejoindre les Falls. En compagnie de Josué Henry et de Jacobs, il se mettait sous les ordres de Fivé pour prendre part à la campagne arabe dans cette région. En route, ils prirent Isanghi (25 mai), puis le camp du chef arabe Chibou (26 mai). Beaucoup d'Arabes étaient rassemblés dans un boma bien défendu à Yatuka, au bord de la rivière Romée, sous les ordres de leur chef Kayumbe. Daenen fut chargé de faire l'assaut de la place. Il y réussit, tandis que Henry et Rue s'emparaient d'un autre boma important près de la Romée. Le 5 septembre 1893, Daenen rentrait à Lisbonne, puis en Belgique. Mais il continua à dépenser son activité au service de sociétés coloniales. Il y occupa des postes importants.

Daenen prit part à la guerre 1914-1918 et mourut à Ixelles le 1er octobre 1930.

Il était commandeur de l'Ordre de la Couronne; officier de l'Ordre de Léopold; Officier de l'Ordre Royal du Lion; chevalier de l'Etoile Africaine; Croix militaire de 1re classe; Médaille de la Campagne arabe; Etoile de Service à deux raies. Médaille de la Campagne 1914-1918; Médaille de la Victoire; Médaille du Roi Albert avec rayure d'or; Médaille commémorative du Congo.

Il nous a laissé des notes sur les populations de l'Uele (*Mouvement géographique*, 1895, p. 91), sur les sacrifices humains dans le Bas-Congo (Ibid., 1887, p. 83). Il a collaboré au *Manuel du Voyageur au Congo*.

11 juillet 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele*, *Mémoires de l'Instit. Royal Colonial Belge*, 1946, pp. 21, 28, 39, 44, 47, 50, 53, 54, 58, 62, 63, 64, 73, 78, 89, 92, 132, 133, 134, 299. — Chapaux, *Le Congo*, pp. 235, 258, 269, 319, 315. — Lejeune, L., *Vieux Congo*, pp. 95, 105, 114, 116, 117, 193, 199. — Delcommune, *Vnigt années de vie africaine*, t. I, pp. 187, 291. — Defester, *Les Pionniers belges au Congo*, pp. 31, 72. — *Le Conseiller congolais*, mars 1941, p. 47. — *L'Horizon*, 17 janvier 1925. — *La Tribune congolaise*, 15 octobre 1930, p. 1. — *Mouvement géographique* (récit de l'expédition de l'Uele), 1892, pp. 104, 130; 1893, p. 271; 1898, pp. 199, 211, 228, 237, 265, 286, 295, 319, 337, 345, 360, 367, 379, 403. — *Belgique coloniale*, 1895, pp. 13, 27, 35, 47, 59, 71; 1896, pp. 2, 15, 27, 39, 51, 63, 86, 99, 111, 123, 146. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, t. II, p. 121. — *Bulletin de l'Association des Vétérans coloniaux*, mai 1930; octobre 1930. — Boulger, *The Congo State*, pp. 118, 139. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, pp. 133, 189, 190, 208, 233. — *Bull. Soc. belge d'Etudes colon.*, 1904, p. 29. — *Société belge industrielle et minière du Katanga*. *Essor colonial*, p. 5, du 5 octobre 1930.

DARDENNE *(Jacqueline)*, Infirmière (Tervueren, 14.2.1894-Elisebethville, 7.10.1928).

Jacqueline Dardenne avait à peine terminé ses études de régente lorsqu'elle arriva, en 1914, dans la partie du front de Belgique occupée par l'armée britannique. Sa mission précise était d'aider les dentellières à continuer la pratique de leur art. Elle était attachée à l'« Aide civile et militaire belge », qui avait, sous la direction de la comtesse M. van den Steen de Jehay et de la baronne V. Terlinden, organisé, à Poperinghe et à Proven, l'hôpital Elisabeth.

Circulant par toute la région, en compagnie, souvent, de sa mère, elle avait l'occasion de porter, de mille façons, les secours les plus variés à toute cette population de réfugiés, si malheureuse, si désemparée. Outre des fournitures matérielles, elle donnait des conseils pratiques, intervenant auprès des autorités, obtenant telle ou telle autorisation, telle ou telle dispense, telle ou telle faveur. Et, par-dessus tout, elle apportait partout une inépuisable amabilité, une bonne humeur calme et constante, une confiance raisonnée dans la victoire finale. Fatiguée d'avoir parcouru les routes défoncées et souvent bombardées, sur une mauvaise camionnette, elle rentrait, le soir, à l'hôpital. Elle était toujours prête à aider médecins et infirmières lorsqu'il y avait afflux de malades ou de blessés, ce qui n'était pas rare.

La guerre finie, elle épousa son cousin, M. Egide Devroey, et partit fonder un foyer au Congo. Nul ne s'étonna de ce départ. Faut-il rappeler que Jacqueline Dardenne était la fille d'un des premiers artistes qu'attira le pittoresque de la Colonie, et d'une femme au grand cœur, active et de vive intelligence, qui fut, pendant de longues années, directrice de la Croix-Rouge du Congo ?

Nul des anciens de l'hôpital Elisabeth ne fut surpris non plus en apprenant qu'en Afrique, la bonne camarade de guerre avait repris une activité philanthropique et patriotique. Tout en s'acquittant de la direction de son ménage et de l'éducation de ses deux enfants, elle consacrait beaucoup de temps à l'Œuvre des Femmes coloniales, dont elle était secrétaire, et à la section de la Croix-Rouge à Elisabethville.

Aussi quel chagrin lorsqu'on apprit que, âgée de 34 ans, elle avait été emportée, en quelques jours, par une maladie aiguë.

Près de vingt ans se sont écoulés depuis ce décès. Le recul permet de mieux apprécier ce que fut l'œuvre de Mme Devroey-Dardenne. Le développement, chez nous comme en d'autres pays, des écoles de Service social nous fait souvent penser à cette jeune femme qui eut un rôle de précurseur. Bien avant l'organisation de l'enseignement systématisé de l'assistance, elle avait fait, dans des conditions très difficiles, du service social, aussi bien que le ferait la meilleure et la plus instruite des auxiliaires que l'on diplôme aujourd'hui. Au front comme au Congo, elle avait su créer, improviser presque, des œuvres de solidarité et d'entr'aide profondément inspirées de l'esprit le plus moderne.

15 janvier 1948.

Dr Marcel Alexander.

DARDENNE *(Léon - Louis - Auguste-Edouard)*, Artiste Peintre (Bruxelles, 29.10.1865 - Saint-Gilles, 15.10.1912). Fils d'Edouard et d'Anne-Christine-Isabelle Lekeu.

Sorti de l'école au moment où, sous la conduite de Max Waller, les écrivains, musiciens et plasticiens de la *Jeune Belgique* couraient triomphalement ce que l'on a appelé leur miraculeuse aventure, Léon Dardenne adhéra sans hésitation au « mouvement » et s'adonna entièrement au dessin, à la peinture et aux lettres. Dès 1887, un écho de la revue signale un petit chef-d'œuvre en la couverture dessinée par le jeune peintre pour les *Nouvelles Kermesses* de Georges Eeckhoud. Peu après, nous le voyons établir le frontispice de la *Flûte à Siebel* de Waller lui-même, préfacée ou, plus exactement, «préflûtée» par Albert Giraud. Le 15 janvier 1891, nous le voyons assis parmi tout ce que le pays compte d'amis des Musées, au banquet du Xe anniversaire de la Revue, dont tous les abonnés reçoivent, à cette occasion, une eau-forte de James Ensor.

Membre fondateur, avec les Dillens, les L. Herbo, les A. Lynen, de la compagnie *l'Essor*, représentant, avec celle des *Vingt*, l'art vivant bruxellois du moment. Dardenne s'adonne au paysage, le plus souvent à Tervueren, et à l'évocation souvent piquante et toujours spirituelle d'une bohème incarnée par les personnages de la comédie italienne. Il s'insurge avec les Jeunes, dont il est, contre le pompiérisme du temps représenté, comme il est trop naturel, par le Jury officiel du Salon des Beaux-Arts, et, en octobre 1893, manifeste son exaspération en passant, à l'heure du vernissage, sa toile d'apport au bleu. Il est également des fondateurs du célèbre cabaret artistique du *Diable au corps* et, avec Amédée Lynen, sème à pleines mains humour et fantaisie dans le journal intitulé, lui aussi : *Le Dia-*

ble au corps, fondé par Charles Vos, en 1893. Il est encore des premiers, en Belgique, à rêver d'affiches d'art en couleurs et à en exécuter.

Il venait d'épouser, le 29 novembre 1892, celle qui lui donnerait trois enfants et consacrerait un long veuvage prématuré, à la tête d'une Association des Femmes coloniales de Belgique ou parmi les membres d'une Commission instituée en 1934 par le Ministre des Colonies, à la défense et à la renaissance des arts et métiers indigènes du Congo belge.

C'est qu'en avril 1898, Léon Dardenne s'était engagé dans les services de l'Etat Indépendant du Congo en qualité d'artiste-peintre attaché à la Mission scientifique Lemaire au Katanga, sans que pussent s'en étonner ses amis de la *Jeune Belgique,* de l'*Essor,* devenue *En Art,* ou du *Diable au corps.* Waller avait publié la correspondance de son frère, Charles Warlomont, décédé à Boma le 2 février 1888. Jérome Becker, James Van Drunen et Léopold Courouble comptaient parmi les amis ou les collaborateurs de la Revue. Des membres de l'*Essor,* comme Dillens et Amédée Lynen, avaient mis leur talent au service de l'Etat Indépendant du Congo en diverses occasions et notamment à celle de l'Exposition de Bruxelles-Tervueren en 1897.

Ayant pris bord à Amsterdam, le 16 avril 1898, sur le s/s *Koning,* en partance pour la côte orientale d'Afrique, le peintre ne se réembarquera que le 4 septembre 1900, à Boma, pour rentrer à Anvers vingt jours plus tard, son terme de service échu. Il ramenait des régions qu'il avait visitées plusieurs centaines de toiles, aquarelles, dessins et croquis, constituant une méritoire et précieuse contribution à l'ethnographie et à l'histoire naturelle du Katanga. Aucun paysage caractéristique, aucune scène pittoresque de la vie indigène, aucune espèce végétale ou animale inconnue ou rarement rencontrée n'avait échappé à une observation et à une activité recréatrice tellement inlassables qu'à plusieurs reprises, dans son *Journal,* Lemaire, conducteur d'hommes rarement satisfait, leur rend un hommage sans réserve.

La moisson africaine de Dardenne fut exposée au Cercle Artistique de Bruxelles en juin 1901. Elle le fut encore, mais en partie seulement, à l'Ecole d'Art de Glasgow, en septembre 1901, et à la Société de Géographie d'Edimbourg, en octobre, la même année. En 1902, la Société de Géographie d'Anvers l'exposa encore une fois dans son entièreté à l'occasion de son XXV^e^ anniversaire. Puis, sauvée de la dispersion par une délicate intervention de Lemaire, la Collection, demeurée, en principe, propriété de l'artiste, sauf droit d'option de l'Etat en cas de mise en vente, entra dans le patrimoine national, sous le Ministère de Jules Renkin, pour être conservée dans les réserves du Musée colonial de Tervueren.

Dans les années qui suivirent l'Exposition de son œuvre à Anvers, Léon Dardenne ne sollicita plus guère l'attention de ses concitoyens. Il s'éteignit sans bruit, à Saint-Gilles (Bruxelles), le 15 janvier 1912.

Il était porteur de l'Etoile de Service en argent, avec une raie, depuis le 10 décembre 1900.

Lemaire, qui avoue qu'il eût fallu un million, à l'époque, pour reproduire en album l'œuvre congolaise de Léon Dardenne en son entier, en a cependant reproduit une bonne partie dans son journal de route, préfacé par Elisée Reclus, de la Mission scientifique du Katanga.

31 octobre 1947.
J.-M. Jadot.

La Jeune Belgique, Bruxelles, Lacomblez, 1880-1904, t. VI, p. 205; t. VII, p. 81; t. X, pp. 98 et 128; t. XII, p. 294; t. XIII, p. 99. — Jules Du Jardin, *Les Artistes contemporains,* Bruxelles, Boitte, 1900, p. 33. — Capitaine Charles Lemaire, *Mission scientifique du Katanga : Journal de route,* avec préface d'Elisée Reclus, tableaux, aquarelles et dessins de M. Léon Dardenne, Bruxelles, 1901 (*passim*). — L. Dardenne, *Tableaux, Aquarelles et Croquis exécutés du 20 avril 1898 au 1^er^ septembre 1900 pour la Mission scientifique du Katanga,* commentaires de Ch. Lemaire (Bibl. Nat., II, 65, 198, B. X. 17). -- *Journal du Congo,* 2 décembre 1911, pp. 2-16; XII, 1911, p. 3. — *Mouvement géographique,* 1901, p. 303; *Tribune congolaise,* 20 janvier 1912, p. 3. — H. Defester, *Les Pionniers belges au Congo,* Tamines, Duculot, 1927, p. 124. — Louis Franck, *Congo,* Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1930, t. II, pp. 11 et 48. — R. P. Dieudonné Rinchon, *Les Missionnaires belges au Congo,* Bruxelles, 1931, p. 11. — G.-D. Périer, *Petite Histoire des Lettres coloniales de Belgique,* Bruxelles, collection nationale, 2^e^ éd., 1944, p. 38. — J.-M. Jadot, *Nos Peintres et le Paysage congolais,* in *Revue coloniale belge,* 1^re^ année, n^o^ 15, p. 9.

DAUTZENBERG (*Jacques-Léon*) (Bruxelles, 24.1.1871 - Ixelles, 23.3.1918). Fils de Jacques-Pierre-Hubert-Joseph Dautzenberg et de Rosalie Lurquin.

Entré au 3^e^ régiment de chasseurs à pied, Dautzenberg s'engageait à l'E.I.C. et partait pour l'Afrique le 26 septembre 1891. Désigné pour le Haut-Uele, il rejoignit l'expédition du Nil le 1^er^ février 1892. Le 1^er^ avril 1893 il était nommé chef de poste de Faradje-Mundu, avec comme adjoints Baras et Ray. En décembre de cette année,

la famine sévissait à Mundu, car la région était hostile aux blancs; les indigènes ne les ravitaillaient pas. Heureusement, le poste avait une plantation de sorgho à Turcoman, à trois lieues à l'Est-Nord-Est Une révolte éclata à Mundu fin décembre 1893 : les irréguliers de cette station ayant constaté que les Azande du poste, qui devaient être désarmés par ordre de Baert, avaient fui, voulurent s'emparer des magasins et dans ce but commencèrent par tuer les soldats réguliers de la station. Sachant Dautzenberg seul, les autres blancs, Wterwulghe, Gustin, Laplume, Ligot, étant allés faire la récolte avec les soldats aux champs de Turcoman, ils s'emparèrent du chef de poste, l'attachèrent, nu, au mât de pavillon et se préparèrent à le rouer de coups de chicote. Soudain, ils aperçurent l'avant-garde de Bonvalet qui, venant de Magora, traversait la Dungu. Pris de peur, ils s'enfuirent et lâchèrent Dautzenberg, qui, nu mais libre, détacha une pirogue et se laissa emporter par le courant. La pirogue s'arrêta dans un îlot où les hommes de Bonvalet retrouvèrent le malheureux dans l'après-midi. Après cet incident, on s'empressa de fortifier les palissades de Mundu. Mais dès les premiers mois de 1894, de nouvelles révoltes éclataient. Du 14 au 18 mars, il fallut défendre le poste contre les attaques conjuguées des indigènes et des Arabes. Dautzenberg prit une part active à la défense de Mundu, dont le siège coûta la vie au brave Ligot. En avril 1894, Dautzenberg fut nommé chef de poste de l'Akka.

Fin de terme, en juin, il quitta l'Uele avec Baras et De Graeve, pour rentrer en Europe. Il s'embarquait à Boma le 9 octobre 1894.

Il accomplissait un second terme aux Bangalas, attaché au camp d'instruction, du 6 juillet 1895 au 10 juin 1896. Peu après, il rentrait en Europe. Il mourut le 23 mars 1918, à Ixelles.

Dautzenberg était décoré de l'Etoile de Service.

17 juillet 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *La Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Inst. Royal Colon. Belge*, 1946, pp. 170, 171, 172, 181, 190, 198, 299.

DEANE, Agent anglais au service de l'Association Internationale Africaine (?-Lukolela, 1888).

Ancien officier de l'armée des Indes, Deane, recommandé par Stanley, s'engagea à l'Association Internationale Africaine en 1885.

A peine arrivé en Afrique, il fut désigné pour remplacer, aux Falls, Wester, dont le terme touchait à sa fin. A Léopoldville, Deane rassembla 40 Haoussa et s'embarqua sur le s/s *Stanley*. En chemin, il s'adjoignit 40 soldats bangala et arriva aux Falls le 14 février 1886. Wester lui remit le commandement du poste. Au point de vue des rapports avec les Arabes, la situation était assez tendue; tandis que Tippo-Tip avait promis à Van Gèle de ne pas dépasser les Falls au Nord, les Arabes avaient installé des camps au confluent de l'Aruwimi et du Lomami, d'où ils se livraient à des déprédations continuelles dans la région environnante. A l'arrivée de Deane, la situation alla en s'aggravant; en avril, Tippo-Tip se rendit à Zanzibar, laissant le commandement de la résidence arabe à son neveu Rachid.

Le 20 août, Coquilhat avait amené au poste l'agent belge Dubois, qui devait être l'adjoint de Deane, puis était reparti aux Bangalas. Quelques jours plus tard, le 24 août, prétextant que Deane avait donné asile à une esclave de Rachid enfuie de chez son maître, où elle avait été maltraitée, les Arabes, sachant la station mal approvisionnée, en commencèrent le siège avec une troupe de 500 hommes. Le poste occupé par les deux blancs n'était défendu que par une trentaine de Zanzibarites et Bangala. Pendant trois jours, les héroïques défenseurs tinrent tête à leurs ennemis, qui ne cessaient de recevoir du renfort. Le 27, au soir, les munitions étant épuisées, les soldats, découragés, proposèrent à Deane et à Dubois d'abandonner la station et de fuir par le fleuve. Les deux chefs ayant repoussé cette solution, la plus grande partie de la garnison prit la fuite en pirogue; les déserteurs se rendirent à Bangala et annoncèrent à Coquilhat que la station des Falls était détruite et que Deane et Dubois avaient été massacrés. Après le lâche abandon de leurs hommes, Deane et Dubois n'eurent plus qu'à se résigner à la fuite, mais avant de partir, ils mirent le feu à la station et firent sauter les derniers barils de poudre et les derniers obus. Avec quatre soldats restés fidèles et quatre boys, ils traversèrent à gué le bras du fleuve qui les séparait de la rive et se dirigèrent vers l'aval. Retraite émouvante dans la nuit, le long de la berge du fleuve, parmi des rochers glissants ! Faisant un faux pas, Deane tomba à l'eau. Dubois, se jetant à son secours, le ramena sur la berge, mais à son tour, il glissa et fut entraîné dans les flots. Deane se précipita pour le sauver, nagea, ramena son compagnon vers la

berge et sauta sur la terre ferme, mais Dubois, épuisé, lâchait prise et retombait à l'eau, immédiatement emporté par le courant. Seul désormais, Deane se mit à errer dans la contrée, où, pendant près d'un mois et demi, des indigènes consentirent à le cacher de-ci, de-là; Samba, un ancien esclave libéré, le guida, quoique sachant qu'il paierait de sa vie son dévouement au Blanc si les Arabes le découvraient. Entre temps, Coquilhat avait appris le désastre des Falls. Quoique malade, il se dirigea, le 10 septembre (1886), vers les Falls, à bord de l'*A.I.A.* Arrivé à proximité du poste, l'*A.I.A.* fut attaqué par les Arabes et Coquilhat fut obligé de reculer vers l'aval. Se remettant à la recherche de Deane et de Dubois, il apprit par les indigènes ce qui s'était passé. Après trois étapes de patientes investigations, il arriva à Yarumbi et y trouva Deane, sans vêtements, décharné, mourant de faim, un revolver à portée de sa main, étendu dans une case enfumée, gardée par quatre fidèles soldats. A bord de l'*A.I.A.*, Coquilhat transporta le malheureux à Bangala. Coquilhat, atteint de dysenterie grave et le pauvre Deane, à bout de forces, rentrèrent peu après en Europe. La résistance héroïque des deux blancs aux Falls avait suscité l'admiration des indigènes, qui de plus en plus se rendirent compte que les blancs n'étaient pas les alliés des Arabes et que par conséquent on pouvait compter sur eux pour les préserver des exactions des traitants.

Retournant en Afrique en 1887, Deane passa à la Sanford Exploring Expedition. L'année suivante, au cours d'une partie de chasse, il fut tué d'un coup de défense d'éléphant qui l'avait atteint dans la nuque, le 15 mai (1888), à Lukolela.

7 avril 1948.
M. Coosemans.

Chapaux, A., *Le Congo*, Bruxelles, 1894, pp. 136, 140-145, 165. — Hinde, *La chute de la domination arabe*, Falk, Bruxelles, 1897, pp. 17, 129. — Stanley, H., *Dans les ténèbres de l'Afrique*, Paris, 1890, t. I, pp. 62-67, 98, 113. — Lejeune, L., *Vieux Congo*, 1930, pp. 43-44. — *A nos Héros coloniaux*, pp. 110, 111, 124, 125. — *Mouvement géographique*, 1885, p. 111; 1886, p. 35b; 1887, p. 49a; 1888, p. 67a. — Masoin, F., *Histoire de l'E.I.C.*, Namur, 1913. — Boulger, *The Congo State*, Londres, 1898, pp. 34-35. — Brode, H., *Tippo-Tip.*, London, 1907, p. 182. — Lotar, L., *Les Arabes des Falls dans l'Uele* (Rev. *Congo*).

DEANES, Mécanicien anglais, agent de l'A.I.A. au service de Stanley (?-Vivi, 1880).

Dès novembre 1879, Deanes était engagé par Stanley pour aider, grâce à son métier de mécanicien, l'équipe d'agents anglais et américains appelés à seconder, au Congo, les agents belges de l'A.I.A. qui devaient construire des stations sur le Bas Fleuve et établir une route praticable dans la région des Cataractes. Dès mars 1880, la maladie et la mort faisaient des coupes sombres parmi ces pionniers. L'Américain Sparhawk avait été chargé par Stanley du commandement de la première station : Vivi, assisté de trois Anglais : Kirkbright, Moore et Deanes. Celui-ci ne résista pas longtemps au climat meurtrier. Il mourait à Vivi, le 14 mai 1880, atteint de fièvre hématurique. Il payait de sa vie un séjour d'à peine six mois dans l'E.I.C.

7 avril 1948.
M. Coosemans.

Stanley, *Cinq années au Congo*, pp. 136, 609. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, p. 59.

DEBAIZE *(Abbé)*, Missionnaire et Explorateur français (Date de naissance inconnue; décédé le 12.12.1879, à Udjiji).

Des renseignements très sommaires qu'il a été possible de recueillir sur ce voyageur, il résulte qu'il organisa en 1879, avec l'aide du Gouvernement français, une expédition vers le Tanganika. Il partit par la côte orientale et, sans trop de difficultés, arriva à Tabora. Mais au delà de l'Unyaniembe, les revers fondirent sur lui; ses porteurs désertèrent; il entra en conflit avec les indigènes et ses marchandises furent pillées. C'est dénué de tout, gravement malade, qu'il arriva à Karéma, où Cambier le recueillit, lui donna sa propre chambre, le soigna et lui sauva la vie.

A peu près rétabli, il se remit en route dans le but de visiter l'extrémité Nord du Tanganika et de là atteindre le Victoria-Nyanza. Il passa à Udjiji, à Mtoa et aboutit au Ruanda. Il y retomba malade et devint presque aveugle. Il retourna alors à Udjiji, où il fut hospitalisé dans une Mission anglaise. Il y expira le 12 décembre 1879.

21 décembre 1944.
M. Coosemans.

J. Becker, *La Vie en Afrique*, Lebègue, Bruxelles, 1887, t. I, pp. 207 et 267. — J. Tomson, *To the Central African Lakes and back*, H. Sampson, Londres, 1881, t. II, pp. 60, 92 et 94. — De Martrin-Donos, *Les Belges en Afrique centrale*, t. II, p. 190.

DEKEN (DE) *(Constant)*, Missionnaire de la Congrégation de Scheut (Wilrijck, 7.3.1852-Boma, 13.3.1896).

Il partit pour la Chine en 1881. Pendant quelques années, il fut attaché à la Mission d'Ili (Turkestan chinois), et, le 6 septembre 1889, il rencontra à Kouldja l'expédition de Gabriel Bonvalet et du Prince Henri d'Orléans. Comme il était décidé que le Père reviendrait en Europe, il accompagna les explorateurs français, auxquels il rendit de précieux services par sa connaissance des langues et des mœurs indigènes.

En 1892, le T. R. P. Van Aertselaer, Supérieur Général de la Congrégation de Scheut, alla faire une visite d'inspection au Congo et s'adjoignit le Père De Deken. Ils quittèrent Bruxelles le 5 juin.

Le Père De Deken a raconté ce voyage dans des articles parus d'abord dans les *Missions de Scheut*, puis réunis en volume sous le titre : *Deux ans au Congo*. Parlant du récit que le Père De Deken nous a laissé de sa traversée de l'Asie, M. Jules Leclercq, ancien président de la Société Royale de Géographie, écrivait : « Tout cela, notre voyageur le dit avec sa bonhomie flamande, avec ce naturel propre aux hommes de haute trempe, qui sont les seuls à ne pas s'étonner des prouesses dont ils sont les héros. » C'est dans le même style qu'a été rédigé le livre *Deux ans au Congo*.

Si, vers les années 1901-1912, de graves malentendus éclatèrent, comme on le sait, entre fonctionnaires et missionnaires, au début de la colonisation, on n'eut pas à déplorer ces misères d'ailleurs heureusement terminées. C'était la bonne entente et l'estime mutuelle. Nous en relevons un précieux témoignage sous la plume du Père De Deken.

« Au troisième jour, on stoppa vers 9 heures du matin, en voyant descendre vers nous une flotille composée de deux baleinières et de trois pirogues portant pavillon de l'Etat. C'est le lieutenant Beirlaen revenant avec ses soldats Bangalas d'une expédition dans le Kwango. Ce brave nous dit que tout est en paix dans cette région, dont les peuplades se sont mises sous la protection de l'Etat; elles ont promis de cesser leurs guerres intestines... Le sentiment patriotique m'abuse peut-être, mais le spectacle de cette flotte minuscule, osant aller affronter au loin les peuplades les plus féroces, m'émeut profondément. Qui dira les privations endurées pendant quatre mois par cet esclave du devoir, cet officier belge qui, maigre, bronzé, rayonne pourtant du légitime orgueil d'avoir soumis aux lois de la civilisation des peuples qui ne semblent vivre que pour se tuer les uns les autres ? A voir ce misérable attirail, cette natte pour toit, cette couverture pour lit; à songer que ce vaillant n'a vécu pendant quatre mois que de l'insipide nourriture des indigènes, tout en veillant nuit et jour à la sûreté de ses hommes, à l'honneur de son drapeau, faut-il s'étonner que tant de ses pareils n'aient trouvé la gloire qu'avec la mort ? C'est à ce courage indomptable, à cette discipline intransigeante, à cette héroïque abnégation que nos soldats ont dû de triompher dans des expéditions qu'Anglais et Français déclaraient impossibles. Et, de l'avis de tous les voyageurs étrangers, les succès remportés à la guerre sont peu de chose en comparaison des résultats obtenus dans la création des postes et stations tels que Kinshassa, Lusambo, Basoko, les Falls et tant d'autres. »

En 1894, le Père rentre à Anvers sur le bateau qui ramenait le baron Dhanis.

Le 6 novembre 1895, il s'embarque une seconde fois pour le Congo. Le Père De Deken se proposait d'aller fonder une Mission à Riba-Riba, en plein continent noir. Mais, terrassé en pleine force par une attaque de fièvre, il mourut le 3 mars 1896 à Boma, assisté à ses derniers moments par M. le Juge De Saegher, les PP. De Cleene et Van Damme.

Il savait observer et décrire avec verve et vie ce qu'il avait vu. Mais surtout son regard franc, son abord aimable, sa voix douce et vibrante, son âme débordante de charité, lui conquéraient irrésistiblement les cœurs de tous ceux qu'il rencontrait et lui assuraient leurs vives, affectueuses et fidèles sympathies.

Il possédait à un haut degré la vaillance de l'explorateur et le zèle du missionnaire.

La commune de Wilrijck lui a élevé, en 1904, une belle statue.

18 novembre 1947.

L. Dieu.

DELBRUYERE *(Louis - François - Florian)*, Capitaine (Trazegnies, 27.10.1860 - Dungu, 24.8.1894). Fils de Louis-Paul Delbruyère et d'Antoinette Larsimont.

Lieutenant, d'abord au 8e régiment d'artillerie (21 juillet 1889), puis au 2e (26 décembre 1889), Delbruyère partait pour le Congo le 6 octobre 1892, en qualité de capitaine de la Force publique. Dès son arrivée en Afrique, le 2 novembre 1892, il était désigné pour le Haut-Uele et commissionné comme adjoint à Delanghe, qui venait de reprendre à Milz le commandement de l'expédition du Nil. Pendant que Delanghe

supputait, à Ndirfi, la possibilité de réinstallation des postes de l'Enclave abandonnés provisoirement à cause des difficultés de recrutement, d'approvisionnement et de défense contre les mahdistes, Delbruyère, parti de Dungu, en avril 1893, arrivait avec ses compagnons Ligot, Laplume, Niclot à Ndirfi. Dès ce mois de juin, Delanghe, en vue de réoccuper l'Enclave, quittait Ndirfi avec Delbruyère, Niclot, Laplume, Ligot, en direction d'Aléma. Puis, tandis que les autres faisaient route d'Aléma vers Ganda, Delbruyère, avec un détachement provenant de Gumbiri, s'en allait le 3 juillet dans la direction de Muggi, où il avait à installer un poste avancé de surveillance des derviches; il devait de là gagner Laboré, où il devait rejoindre Delanghe, Ligot, Laplume, venus de Ganda. Mais dès Muggi, Delbruyère était relancé par Delanghe, et, le 31 juillet, tous deux quittaient Muggi pour Laboré, où Niclot, Laplume et Ligot avaient déjà commencé à construire le « Fort Léopold II », une zériba sur un éperon rocheux, loin des marais qui infestaient la ville. Delbruyère devait, sur les ordres de Delanghe, aller occuper, au Sud de Dufilé, sur le Nil, Lufiré, qui deviendrait une base d'opérations pour l'occupation du lac Albert. Delanghe devait retourner sur ses pas pour aller à la rencontre de Baert, qui le remplacerait dans le commandement de l'expédition. Delbruyère, laissé à Laboré, y éprouvait de sérieuses difficultés de ravitaillement; aussi projetait-il de n'y laisser que les Turcs, anciens soldats d'Emin, et d'aller se fixer à Dufilé, avec Niclot, Laplume et Hoffmann, ainsi que les réguliers de la Force publique.

Toujours aux aguets, à cause des manœuvres mahdistes, Delbruyère fit plusieurs reconnaissances aux environs de Laboré et avertit Delanghe, parti à Ganda pour rejoindre Baert, qu'il avait rencontré nombre de mahdistes armés de lances et de fusils à piston.

Le 30 septembre, Delbruyère, Niclot, Laplume et les troupes régulières évacuaient Laboré, laissant le poste aux deux compagnies égyptiennes qui y étaient cantonnées depuis juillet. L'indiscipline des irréguliers était devenue dangereuse et c'est à regret que l'on quitta ce poste déjà si avancé, après deux mois d'occupation. Le mur d'enceinte était achevé, les cultures promettaient une bonne récolte. Delbruyère, Niclot, Laplume partirent en direction de Muggi et du mont Moia. Delbruyère, Hoffmann et Ligot restèrent au mont Moia, Niclot et Laplume partirent pour Ganda. Fin octobre, Delanghe donnait ordre à Delbruyère et ses compagnons d'évacuer le mont Moia et de le rejoindre à Ganda. Delbruyère s'installa provisoirement à la rivière Kobbo. Les désertions parmi les irréguliers se faisaient partout de plus en plus nombreuses. De Magora, Baert donna ordre de désarmer tous les irréguliers mundu, makrakra et azande. Delbruyère, qui était au Kobbo avec Ligot et Laplume, partit vers le 24 novembre, passa par Ndirfi et arriva fin novembre à Magora, où étaient Baert, Gustin, Baras et Ray. Tandis que Baert et Gustin partaient pour Mundu, peu après leur départ arrivaient Delanghe, Degraeve, Soliman. Le 9 décembre, tous les blancs de Magora, y compris Delbruyère, prirent la route de Mundu. Ce fut un voyage épouvantable; la colonne fut continuellement attaquée par les indigènes; les vivres faisaient défaut, les hommes étaient fourbus. Le 11 décembre, ils arrivèrent à Mundu. La famine y sévissait. Au début de janvier (1894), sur douze Européens résidant à Mundu, six, dont Delbruyère, étaient malades du foie et alités.

Delanghe fut chargé du commandement de Mundu. Mais, malade en mars, il remit le 10 le commandement du poste à Delbruyère.

Le 12 mars, Mundu était cerné par les derviches. Le choc avec nos troupes fut terrible; Ligot fut tué d'une balle au poumon; Ray blessé à la jambe. Mais la victoire des nôtres fut brillante; les mahdistes prirent la fuite.

Cependant, on dut évacuer la Haute Dungu, afin de renforcer les postes de Dungu et de Gumbari. En juin 1894, Delbruyère fut nommé chef de poste de Dungu avec pour adjoints Wterwulghe, Pimpurniaux, Millard, Dodernier, Hoffmann. Quelques jours après la mort de Baert à Dungu, Delbruyère lui aussi succombait à une crise d'hématurie, le 24 août 1894.

18 août 1946.

M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *La Grande Chronique de l'Uele*, *Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 151 à 255. — Id., *Redjaf*, pp. 18 et 25.

DELOBELLE *(François)*, Missionnaire Rédemptoriste (Iseghem, 15.9.1857-Kinkanda, 2.9.1919). Fils de Brunon Delobelle et de Sophie De Jonghe.

Son milieu familial était bien propre à l'éclosion d'une vocation apostolique : un de ses frères devint Dominicain, un autre Franciscain, un troisième entra dans le

clergé séculier. Après avoir achevé ses humanités, il commença en 1878 ses études de philosophie au petit-séminaire de Roulers. L'année suivante, le 15 septembre, il entrait au noviciat des Rédemptoristes à Saint-Trond, où il reçut l'habit religieux le 15 octobre suivant et où il fit profession le 16 octobre 1881. Il acheva son cours de philosophie au scolasticat de Wittem en Hollande et étudia la théologie au scolasticat de Beauplateau (Tillet), de 1882 à 1885; le 23 août 1885 il y reçut l'ordination sacerdotale. Il fut ensuite attaché successivement à la résidence du Quartier-Léopold à Bruxelles et à celle de Saint-Trond.

Le 29 mai 1902 il partit pour le Congo en compagnie des PP. Heintz, De Lodder et Hubin et il fut, en juillet, attaché à la Mission de Tumba, pour passer de là, fin décembre 1903, à Kionzo. En juillet 1905 il fut nommé directeur de l'hôpital de Kinkanda, desservi par les Sœurs de la Charité de Gand, et des orphelinats.

Pour refaire ses forces, il retourna en Belgique le 30 septembre 1906; en mai 1907 il reprit la route de la colonie, qu'il ne quittera plus jusqu'à sa mort. Il travailla alors successivement à Matadi, Kionzo et Tumba. Pendant les années de la guerre 1914-1918, quand la pénurie de personnel se fit sentir plus vivement dans la préfecture de Matadi, il était toujours prêt à aller remplacer dans les diverses stations ceux qui étaient contraints à prendre du repos. Après dix-sept ans de dur labeur au Congo, son ardeur juvénile était restée intacte; il fut un semeur d'optimisme parmi ses confrères, et par sa bonté et sa patience il avait conquis l'affection de ses noirs, surtout des enfants des écoles de Tumba. En 1919, il avait 62 ans, il était le doyen d'âge des Rédemptoristes du Congo; il y travaillait depuis douze ans sans interruption. Le 2 septembre il mourut à l'hôpital de Kinkanda, où il avait lui-même assisté tant de malades et de mourants.

27 octobre 1947.
M. De Meulemeester.

R. Van de Steen, *De E. P. Frans Delobelle*, in *Gerardusbode*, 1919, pp. 142-143. — E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, t. III, pp. 1305-1306. — P. Allosery, *Onze West-Vlaamsche Zendelingen*, Bruges, 1925, t. I, p. 102. — M. De Meulemeester, *Memorial de la Province belge de la Congrégation du T. S. Rédempteur*, Louvain, 1931, 2 septembre. — *Brieven van een Missionaris*, Bruxelles, 1907, pp. 140-141. — *De Biekorf*, Bruges, 1920, p. 216. — *Sept années au Congo*, Bruxelles, 1906, p. 17.

DENYN (*Victor*), Conseiller juridique au Ministère des Colonies (Malines, 5.2.1867 Uccle, 3.11.1924).

Après de brillantes études d'humanités gréco-latines dans sa ville natale, V. Denyn suivit les cours de la Faculté de Droit à l'Université de Louvain. Il fut aussi parmi les premiers élèves de l'Institut Supérieur de Philosophie thomiste, que Mgr Mercier, le futur Cardinal Achevêque de Malines, venait de créer.

De ce premier contact avec la philosophie, V. Denyn avait gardé un goût très prononcé pour la logique et la dialectique. Il était en effet un dialecticien hors pair et maniait le raisonnement avec une habileté peu commune. Sa méthode déconcertait parfois ceux qui ne connaissaient pas sa virtuosité. Il possédait à un haut degré le talent de « comprendre » toutes les idées, toutes les opinions, surtout celles qui n'étaient pas les siennes. Il entrait tellement dans la mentalité de son interlocuteur que celui-ci avait l'impression d'être entièrement d'accord avec son partenaire.

Doué de ce talent si rare, et poussé par une curiosité d'esprit de véritable humaniste, V. Denyn entra dans la carrière de la magistrature, qui lui offrait les plus belles perspectives. Il ne fit qu'un court séjour au Tribunal de première Instance de Turnhout, en qualité de Substitut du Procureur du Roi, et passa rapidement au parquet d'Anvers.

Ici son talent put se déployer rapidement, à tel point qu'en 1904, lorsqu'il fut question d'envoyer une commission d'enquête au Congo, c'est sur le jeune Substitut du Procureur du Roi d'Anvers que se porta le choix du Roi-Souverain pour remplir les fonctions de secrétaire de cette Commission, internationale par sa composition. Elle était présidée par Edmond Janssens (Belge) et se composait d'un membre italien, le baron Jacques Nisco, et d'un membre suisse, Edmond de Schumacher.

C'est de cette époque que date la vocation coloniale de V. Denyn. Non pas qu'il se soit facilement adapté au climat du Congo. Au contraire. Il conservait de son séjour de quelques mois au Congo un souvenir plutôt fâcheux, à cause des fièvres qui fréquemment interrompirent son activité. Mais il avait été saisi littéralement par les problèmes coloniaux qui se posaient devant la Commission d'enquête. Et, en dépit de défaillances physiques intermittentes, il s'était passionné pour l'étude de leur solution.

*

Sa collaboration aux travaux de la Commission d'enquête fut appréciée à sa juste valeur. Il passa bientôt au parquet de Bruxelles comme Substitut du Procureur Général. C'est là que, en 1908, Jules Renkin, devenu le premier Ministre des Colonies, après avoir comme Ministre de la Justice défendu brilamment devant les Chambres le traité de reprise du Congo et la loi coloniale, vint lui offrir la place de Chef de son Cabinet.

En cette qualité, V. Denyn fut mêlé à toutes les questions importantes de la politique coloniale. Il n'y eut pas un décret ou un arrêté qu'il n'eût préparé, revu ou simplement vu.

Presque en même temps qu'il acceptait les fonctions de chef de cabinet et de Directeur Général de la 1re Direction Générale du Ministère des Colonies, le Ministre d'Etat J. Van den Heuvel vint lui demander de se charger des cours d'histoire du Congo et de droit colonial à l'école coloniale qui venait de se créer au sein de l'Ecole supérieure de Commerce de l'Université de Louvain.

La préparation de ces cours universitaires ne l'empêcha pas d'entreprendre et de diriger, avec le R.P. Vermeersch, le R.P. Aug. De Clercq, plus tard Mgr. De Clercq, et M. De Jonghe, Ed., la publication de la *Revue Congolaise*, qui parut de 1910 à 1914. Sa haute intelligence et sa culture encyclopédique ne contribuèrent pas peu à assurer à la jeune revue coloniale une belle tenue scientifique, une attitude objective et impartiale, un esprit large qui l'élevait au-dessus des petites intrigues et des passions du jour jusqu'aux régions sereines des idées générales.

La guerre de 1914-1918 vint brutalement interrompre ses cours à l'Université et son activité à la *Revue Congolaise*. Il accompagna le Gouvernement belge à Anvers, à Ostende et au Havre. Vers la fin de l'automne 1914, il fut chargé par son ministre d'organiser les bureaux du Ministère des Colonies à Londres. Il dirigea les travaux de ces bureaux jusqu'à la fin de la guerre, en connexion étroite avec le Ministre des Colonies qui résidait au Havre. Un incident d'apparence insignifiante, mais dont les conséquences se firent sentir sur sa santé, vint troubler son activité pendant l'hiver 1916. Ayant accepté de faire une conférence au Gymnasium de La Haye, il embarqua sur un bateau qui fut torpillé. V. Denyn n'échappa au naufrage qu'après avoir été exposé pendant de longues heures aux rigueurs du froid dans un canot de sauvetage.

Après la guerre de 1914-1918, V. Denyn quitta le Cabinet, sous le ministère de M. L. Franck, tout en conservant les fonctions de conseiller juridique du Ministère, qui lui avaient été attribuées par la réorganisation administrative de 1914. En cette qualité il continua, sous les ministères de MM. Franck et Carton de Tournai, à être mêlé à toutes les grosses questions économiques et morales de la colonie.

Il prit notamment, en 1920, une part prépondérante dans la fondation et l'organisation de l'Ecole Coloniale supérieure d'Anvers, qui reçut en 1923 le titre d'Université Coloniale. Il accepta de devenir professeur *full time* dans ce nouvel établissement d'enseignement colonial, dont il devint le premier président du Conseil académique. Son cours préféré n'était pas, comme on pourrait le croire, le droit pénal ou le commentaire de la charte coloniale, mais l'introduction historique à l'étude du droit, qui lui permettait de comparer entre elles, de comprendre et de critiquer les diverses théories qui expliquent l'origine du droit, ses rapports avec l'ethnologie, la morale et la philosophie. C'était son œuvre de prédilection, celle qu'il polissait sans cesse, celle qu'il voulait mettre au point, en vue d'une publication éventuelle. Mais ce grand laborieux, cet humaniste de culture universelle n'était jamais satisfait de son ouvrage. Il visait sans cesse à la perfection, gardant ainsi la pure tradition universitaire en un siècle qui ne veut plus connaître que la quantité mesurable et la puissance.

Lorsqu'en 1920, nous résolûmes de reprendre la publication de la *Revue Congolaise*, V. Denyn fut au premier rang de ceux qui préconisaient la concentration des périodiques coloniaux d'avant la guerre de 1914. Cette concentration fut réalisée par la fusion en *Congo*, revue générale de la colonie belge, du *Bulletin de colonisation comparée*, de la *Revue Congolaise*, de *Onze Kongo*, du *Bulletin du Matériel Colonial* et des *Renseignements de l'Office Colonial*.

Du coup, on disposait des éléments nécessaires à la constitution d'une grande revue, digne d'être comparée aux périodiques les plus considérables de l'étranger.

Le succès de la revue *Congo*, qui a publié quarante gros volumes de 1920 à 1940, et dont tous les coloniaux ont apprécié le caractère de haute vulgarisation scientifique et de grande objectivité, est dû en grande partie au jugement sûr et à la vaste culture de V. Denyn. A cette revue était annexée une Bibliothèque, qui a publié une

trentaine de volumes d'ethnographie, de linguistique et de colonisation. C'est dans cette Bibliothèque que V. Denyn se proposait de publier un jour son cours d'histoire politique du Congo et son cours d'introduction générale au droit.

Mais depuis le malheureux naufrage dont il fut victime pendant la guerre, sa santé inspirait des inquiétudes à son entourage. Et la mort vint le surprendre le 3 novembre 1924, avant qu'il eût pu donner à ses cours la forme définitive du livre.

Le livre le plus complet et le plus fécond qu'ait laissé V. Denyn est donc celui qui est écrit en caractères vivants dans l'âme de ceux qui, à l'Université de Louvain ou à l'Université Coloniale, ont eu le bonheur de suivre ses cours. Il était né pour l'enseignement. Sa parole simple et vivante, son style correct, précis, sobre et plein de relief au service d'une pensée claire et pénétrante, sa culture variée, dédaigneuse de tout étalage inutile d'érudition, son âme sensible et vibrante à toutes les manifestations de l'art, sa grande probité scientifique lui avaient d'emblée conquis la sympathie et la confiance des étudiants.

D'ailleurs, son caractère loyal, franc et probe lui valut l'estime de tous. Il en donna un exemple demeuré fameux dans les annales de la magistrature.

Il me semble que cette notice biographique serait incomplète si elle ne reproduisait pas la description d'une séance mémorable du Tribunal d'Appel, visant la réparation d'une erreur judiciaire. Voici cette description publiée par le journal *La Chronique*, le vendredi 25 février 1910, sous la signature de Silly, et la rubrique « Un Homme » :

« — Votre nom?

» — Victor Denyn.

» — Votre profession?

» — Chef de Cabinet du Ministère des Colonies.

» — Vous jurez...

» — Je jure de dire toute la vérité, rien que la vérité. Ainsi m'aide Dieu.

» La formule, banalisée à la longue, du serment a retenti avec une largeur étrange dans la haute salle de la Cour d'Appel. Et tous les regards se sont portés sur l'homme qui la prononçait. Très simple, aussi simple, aussi effacé jusque sur la chaise des témoins qu'il le fut jadis dans la robe rouge du Procureur Général, l'ancien membre du parquet général rassemble ses souvenirs... Celui qui dans l'affaire Rymenam — car c'est devenu une « affaire » — requit la condamnation des deux accusés Ventose et Vermeylen va rappeler quels motifs le déterminèrent à requérir en ce sens.

» Mais, dès les premières paroles prononcées, on sent combien est trompeur cet aspect volontairement neutre et banal. Sans nulle « éloquence », au sens étroit du mot, sans recherche d'élégance, avec un accent du terroir qui, au premier moment, fatiguerait une oreille étrangère, le témoin rappelle les faits, le crime, l'instruction, l'audience publique. Mais chaque terme est précis; chaque fait découle du fait précédent, s'enchaîne au fait suivant avec une netteté impérieuse, bien que M. Denyn se soit excusé de ne plus posséder exactement tous les détails de cette cause, vieille de cinq ans... Ce meurtre, ces interrogatoires, on les inventerait dans l'ordre où ils sont rappelés, tant cet ordre et ces précisions, par la puissance de déduction de l'ancien magistrat, paraissent logiques, nécessaires.

» Par soi-même tout cela intéresse déjà. Et dans toutes ces phrases, lentes, dont on sent que chaque terme vient d'être réfléchi et pesé avant d'être prononcé à haute voix, passe un souffle communicatif de franchise, de loyauté.

» Dans tous ces faits, demande le Président, les accusations de Ventose furent-elles essentielles? Furent-elles un motif déterminant de votre réquisitoire?

» Ecoutez la réponse. Elle débute lente, puis s'active avec l'énergie grandissante du narrateur.

» Cette affaire est la plus délicate dans laquelle j'ai occupé le siège du ministère public. C'est celle où j'ai mis le plus de temps, d'abord à étudier le dossier, ensuite à me former une conviction.

» — Eh bien, j'affirme que sans l'accusation de Ventose je n'aurais pas osé requérir la condamnation de Vermeylen.

» — J'affirme que s'il y avait eu dans ses affirmations successives une seule contradiction, que si, même à la Cour d'Assises, une seule variation se fût produite dans sa version, j'affirme que j'aurais abandonné l'accusation. Je l'ai dit, en adjurant Ventose de révéler la vérité à la dernière audience. Je l'ai dit aux jurés dans mon réquisitoire et en leur demandant d'examiner scrupuleusement mon raisonnement, pour voir s'il n'était frappé d'aucune défectuosité.

» Tout ceci est déjà beau. Cela dénote cette belle conscience avec laquelle le jeune magistrat étudia toujours les causes qui lui furent confiées, ces causes dans lesquelles il fut pour les avocats un adversaire aussi redoutable que sympathique, parce qu'il bataillait de toute son énergie, attaquant et se défendant avec une seule arme, la même, la plus formidable : l'absolue loyauté.

» N'est-ce pas de la loyauté absolue aussi que l'acte de ce magistrat, appelé par l'homme qu'il estimait coupable, par l'homme sur la culpabilité duquel s'étaient prononcés affirmativement douze autres hommes « probes et libres », et qui se rend à cet appel, par deux fois, qui parle ainsi au condamné:

» — Si vous avez omis un détail, dites-le moi; si vous avez oublié un témoin, dites-le moi. Je ferai tout ce qui est humainement possible pour arriver à la vérité complète.

» Sans doute, ce que ce magistrat faisait là, c'était son devoir dans l'acception la plus large du mot. Sans doute, il pourra sembler étrange à certains que pour cela des éloges retentissants lui soient décernés, mais croit-on que beaucoup eussent agi ainsi?

» Il est trop aisé d'envisager cette affaire telle qu'elle se présente aujourd'hui, sous le jour nouveau d'un arrêt de cassation admettant la procédure en revision, sous l'influence transformatrice d'un vaste mouvement de l'opinion publique réclamant plus de lumière et plus de justice. Mais alors, que figurait-elle aux yeux d'un magistrat non prévenu dans un sens ni dans l'autre? C'était la banale protestation d'innocence d'un banal condamné déclaré coupable après des débats longs, précis et contradictoires, ceux qui produisent pour nous le plus de certitude possible. On les compte les condamnés qui n'ont pas émis de ces protestations, soit pour obtenir plus rapidement un adoucissement de peine, soit tout simplement pour être transférés hors de la prison pendant quelque temps, aux fins de voir acter leurs déclarations.

» Malgré cela, M. Denyn vint écouter le condamné, alla voir aussi, mû par ce besoin de vérité qui si noblement le tourmentait, l'accusateur de Vermeylen, le pressa vainement de questions.

» Quand on entend ce récit d'une simplicité si poignante, on se sent pris d'une mâle admiration pour le magistrat qui sut agir ainsi... en homme.

» Voilà ce que M. Denyn a répondu au Premier Président l'interrogeant : il fut beau et il fut réconfortant de voir ces deux représentants de la magistrature, passee et actuelle, assise et debout, unir si fortement leurs efforts dans la recherche d'une véritable justice.

» Mais, le récit terminé, le témoin ne croit pas encore avoir fait tout son devoir. Il a répondu à toutes les questions du président, pas à toutes celles de sa conscience. Et il semble que tout à coup le silence se soit fait plus profond, que par la magie des mots et des souvenirs, la salle claire où se débattent d'ordinaire avec calme des intérêts purement civils se soit haussée à la solennité écrasante d'une Cour d'Assises.

» — Je dois dire mon impression actuelle... J'ai suivi cette affaire... J'ai réfléchi...

» La voix s'abaisse, plus grave, sans rien perdre de sa netteté :

» — Je crois que le jury a fait erreur...

» Un dernier effort, un long regard vers Vermeylen, — la victime, — comme pour percer définitivement l'éternelle impassibilité de ces prunelles immobiles, et les mots se détachent, lourds de regret et de justice, prolongés dans tous nos cœurs par mille échos d'une indicible sonorité :

» — Je crois... je crois que je me suis trompé.

» C'est le premier acte de l'œuvre de réparation. Le grave honneur d'en avoir été l'artisan s'attache, exaltant, à celui qui contribua à l'erreur initiale.

» Ce geste fait, cet homme est parti comme il était venu, la démarche indifférente sous son paletot gris, sous ses vêtements quelconques. L'ouvrier d'éclatante justice est retombé à son volontaire effacement. Pas un regard vers l'assistance, vers des regards tous amis, vers des mains toutes tendues vers la sienne et prêtes à l'orgueil de la serrer.

» Quelqu'un, près de moi, dit :

» — C'est beau. On voudrait applaudir.

» Et c'était vrai. »

Ce croquis est d'une ressemblance parfaite. Tel fut V. Denyn, Magistrat. Tel il se révéla aussi comme fonctionnaire colonial et comme professeur de sciences coloniales.

Le 27 octobre 1932, le buste de V. Denyn, exécuté par le sculpteur Huygelen, fut offert par un groupe d'amis à l'Université coloniale. Celle-ci, devant un public de choix, consacra une séance solennelle d'hommage à la mémoire du professeur et du premier président de son conseil académique.

V. Denyn était porteur des plus hautes distinctions honorifiques belges et étrangères : commandeur de l'Ordre de Léopold; commandeur de l'Ordre de la Couronne; Médaille civique de 1re classe; commandeur de la Légion d'Honneur; commandeur de l'Ordre du British Empire; commandeur de l'Ordre des Saints Maurice et Lazare.

25 juillet 1947.

E. De Jonghe.

Simar, Th., *Victor Denyn*, 1867-1924, *Congo*,, V, t. 2, 1924, novembre I, III. — De Jonghe, Ed., *Victor Denyn, professeur à l'école supérieure de commerce, Annuaire de l'Université Catholique de Louvain*, 1920-1926, CCXCIV-CCXCV. — *Revue belge des Livres, Documents et archives de la guerre 1914-1914*, numéros 7-8 (nov.-déc. 1924). — La Direction, *Hommage à Victor Denijn, Congo*, XIII, 1932, II, pp. 495-497.

DERCLAYE *(François-Alexandre)*, Lieutenant (Hannesche, 8.12.1867-Lukonzolwa. 20.5.1904). Fils de Jean-Martin et d'Amélie Laruelle.

Il s'engage au 8e régiment de ligne, à l'âge de 16 ans; après avoir passé par tous les grades inférieurs, il est nommé sous-lieutenant le 25 mars 1895 et désigné pour le 2e régiment de ligne. Six mois plus tard, à l'exemple de nombre de ses frères d'armes, il offre ses services à l'Etat Indépendant du Congo, qui les agrée.

Il débarqua à Boma le 30 novembre et fut immédiatement versé dans la Force Publique.

Au point de vue des opérations militaires, l'année qui s'achevait avait été marquée par deux faits majeurs : la capture de l'aventurier Stokes et la répression de la révolte de Luluabourg. En 1896, Derclaye fit partie de l'expédition Dhanis, qui tentait de remonter vers le Nil Blanc pour, avec Kitchener, reprendre Khartoum aux mahdistes. Mais, en février 1897, alors que les troupes de Dhanis progressaient en direction du N.-E., l'avant-garde batetela se mutina et tua de nombreux officiers et sous-officiers blancs. Le 18 mars, dans un combat inégal livré près d'Ekwanga, sur l'Ituri, succombèrent le commandant Julien, le capitaine Croneborg et le lieutenant de le Court. Derclaye était alors à Irumu avec le commandant Hambursin. Les troupes placées sous les ordres de ces deux officiers se mutinèrent à leur tour. La situation devenait critique. C'est alors que Dhanis confia le commandement de la zone infidèle au commandant Henry. Ce dernier proposa de former, à Avakubi, un centre de résistance à opposer aux rebelles, de manière à disposer du temps nécessaire pour réunir, sur le Lualaba, des troupes fraîches prêtes à faire campagne. Il fallait prévenir deux dangers : l'arrivée imminente des révoltés et leur alliance avec les chefs arabisés des régions voisines des Falls.

Henry put heureusement disposer d'officiers et de sous-officiers d'un dévouement absolu : le lieutenant Derclaye fut de ceux-là. Plusieurs centaines d'hommes purent être réunis à Avakubi. Aussi Henry décida-t-il de se porter vers Mawambi, afin d'empêcher la jonction des mutins et des arabisés. Le 20 mai 1897, Derclaye défila avec ses hommes, en bon ordre, dans Mawambi réoccupée.

Les mutins, mis au courant de la marche en avant de *Bwana Ndeke* (Henry), commencèrent à battre en retraite. Le 4 juin, Derclaye quitta Mawambi et, le 14, parvint à la lisière de la grande forêt équatoriale, à Mukupi. Là était tendue une embuscade. Derclaye et Sauvage furent envoyés en reconnaissance par Henry, dont la surprise fut grande en voyant rentrer le peloton augmenté de l'unité du lieutenant Sannaes, à qui le guet-apens était destiné.

Se hâtant vers Beni, dont il désirait faire une base d'opérations sûre, Henry, Derclaye et leurs troupes remportèrent une nouvelle victoire sur les insurgés à Kisenge. Le 28 juin, quittant la plaine de la Semliki, ils se mirent à la recherche des révoltés en direction du Sud. Des cadavres marquaient la route suivie par ceux-ci. Mais, dès le 12 juillet 1897, ce furent des mutins bien vivants, cette fois, que les troupes de l'Etat rejoignirent. Le campement des insurgés n'était plus très loin. Au crépuscule du 14 juillet, Henry et Derclaye se trouvèrent dans la region montagneuse de la Haute Lindi. Le bruit de la cascade de la Luete parvenait jusqu'à eux. Henry décida de s'arrêter. Dans la nuit, Derclaye et Sauvage, à la tête de trois cents soldats, enveloppèrent l'un des deux camps ennemis et, à 5 heures du matin, à l'aube du 15 juillet, l'enlevèrent au cours d'une foudroyante attaque. Mais tandis que leurs hommes se partageaient l'énorme butin, les deux mille rebelles du second camp se lancèrent à l'assaut et submergèrent la première ligne où Derclaye et Sauvage, retenant leurs soldats, formèrent des îlots de résistance, dont on entendait, au loin, le cri de ralliement : « Ne lâchez pas ! Nous les vaincrons, nous sommes les hommes de Bwana Ndeke ! » Après trois heures de combat, l'ennemi se retira, non sans avoir essuyé de lourdes pertes. Telle fut la bataille de la Haute Lindi, où Derclaye brilla par son héroïque attitude.

La fin de l'année 1898 vit la défaite totale des Batetelas poursuivis et anéantis par Henry, Doorme, Dubois, Chargois et Hecq. Derclaye resta toujours sous les ordres de Henry. Ce dernier, en 1898, explorait le Nepoko, lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre à Redjaf pour y renforcer les troupes de Hanolet. Assisté par Derclaye, il organisa, à Avakubi, une expédition de sept cents soldats. Puis, par Nepoko, Tamara et Adra, malgré de grandes difficultés de terrain, il atteignit le Nil le 1er juillet 1898, quelque

temps après l'attaque de Redjaf par les Derviches. Derclaye fut ensuite désigné pour accompagner Henry, chargé d'occuper Lado, à neuf heures de marche de Redjaf. En récompense de ses éminents services, il fut nommé, le 1er novembre 1898, Commandant de la Force Publique et se vit confier le commandement de la zone du Lomami.

Derclaye quitta le Congo le 12 octobre 1899 et reprit du service en Belgique, comme sous-lieutenant, dans son ancien régiment, le 12e de ligne. Mais la vie de garnison n'eut pas l'heur de satisfaire son incessant besoin d'activité et son amour des expéditions guerrières. A l'époque de la révolte des Boxers, en 1900, il fut l'un des premiers volontaires de la légion de Chine, qui ne devait d'ailleurs point partir.

Nommé lieutenant le 26 juin 1901, il songea de nouveau à reprendre du service dans l'Etat Indépendant du Congo. Le 14 novembre 1901, il fut détaché à l'Institut cartographique militaire et, le 4 janvier 1902, il mit derechef le pied sur la terre d'Afrique. Cette fois il fut désigné comme chef de secteur au Katanga, où il déploya, outre une grande énergie, des qualités de tact et de dévouement qui lui valurent, en janvier 1904, le poste de représentant du Comité Spécial du Katanga. C'est au cours de ces dernières années qu'il fit une reconnaissance entre Pweto, sur le lac Moero, et Kikondja, sur le lac Kisale, et qu'il entreprit différents voyages d'exploration. Mais il mourut bientôt à Lukonzolwa, sur les bords du Moero, le 20 mai 1904, à l'âge de trente-six ans, des suites de la fièvre bilieuse hématurique.

Il était porteur de la Décoration militaire (18 juillet 1894) ; de la Médaille de 1re classe de l'Ordre Royal du Lion (18 novembre 1897) ; de l'Etoile de Service (1er novembre 1898). Par décret du Roi-Souverain, il fut en outre élevé, le 1er avril 1899, à la dignité de chevalier de l'Ordre Royal du Lion.

26 novembre 1947.
M. Walraet.

La Belgique coloniale du 28 novembre 1897 et du 5 juin 1904. — Lejeune, L., *Le Vieux Congo*, Bruxelles, 1930, pp. 120, 146, 147. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation (1876-1908)*, Bruxelles, 1931, pp. 169-172, 199. — Meyers, J., *Le Prix d'un Empire*, Bruxelles, 1943, pp. 125, 136.

DESES *(Charles-Edouard-Marie)* (Bruxelles, 19.1.1869-Djabir, 22.11.1894). Fils d'Edouard-Joseph Desès et de Christine-Françoise-Charlotte de Guasco.

Après avoir réussi les examens de candidature en philosophie et lettres à l'Université de Bruxelles, en 1890, Desès s'engagea à l'E.I.C. en 1892 et quitta Anvers le 1er juillet, en qualité de commis de première classe. Désigné pour le Haut-Uele, il atteignit Niangara le 5 janvier 1893. En 1894, il était adjoint au chef de poste de Surongo, Devos, et, en mars, adjoint au capitaine Bonvalet, chargé d'atteindre la résidence du chef zande Tambura (actuel fort français d'Hossinger), sur l'Yubbo, affluent du Sueh. Le 1er mars, Bonvalet, Desès et une escorte d'une cinquantaine de fusils quittaient Surongo et se disposaient à remonter le cours de la Buerré, afin d'atteindre Tambura. Devos, chef de poste de Surongo, décida de les accompagner jusqu'à la limite de son territoire. La route choisie traversait le territoire de Bili. Le 2 mars, les gens de Bili attaquèrent la colonne; Bonvalet et Devos furent tués ainsi qu'un grand nombre de soldats. A la faveur du désarroi qui suivit l'attaque : pillage des colis par les indigènes, enlèvement des armes et étonnement des agresseurs d'avoir réussi ce hardi coup de main, Desès, avec l'arrière-garde qu'il commandait, put battre en retraite et rentrer à Surongo. Atteint d'hématurie, il redescendit peu après vers Djabir et y mourut le 22 novembre 1894.

18 novembre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *La Grande Chronique de l'Uele*, *Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 177, 178, 179, 180, 304.

DEVOS *(Achille-Oscar)*, Officier de la FP (Saint-Genois, 31.3.1869-Bili, 2.3.1894). Fils d'Albert Devos et d'Amélie Scherpereel.

Engagé au 4e régiment de ligne le 7 juin 1888, il était sergent instructeur dès le 31 septembre 1890. C'est en qualité de sous-lieutenant de la Force publique qu'il s'embarquait à Anvers pour l'E.I.C., le 18 août 1891. Arrivé au Congo, il explora la Haute Inzia, la Luio, la Luschima, puis il fut désigné comme chef de poste de Surongo. Il y séjournait depuis plus d'un an lorsque Bonvalet fut chargé, par l'Inspecteur d'Etat Baert, d'atteindre Tambura (actuel fort Hossinger, sur l'Yubbo, affluent du Sueh), afin d'entrer en relation avec les sultans azande du Nord du Bomu et préparer ainsi la prise de possession de cette partie du Soudan par l'Etat Indépendant. Bonvalet, en compagnie du commis Desès et d'une cinquantaine de soldats, devait quitter Surongo et gagner Tambura en remontant la vallée de la Bueré. La colonne

Bonvalet partit en effet de Surongo dans les derniers jours de février 1894. Devos décida de l'accompagner jusqu'à la limite de ses territoires, qui comprenaient au Nord la chefferie de Bili.

Quelques jours après, on apprenait à Niangara qu'attaqué par les gens de Bili, Bonvalet avait été tué d'un coup de lance et que Devos, blessé de même, avait été traîné dans un village, où les femmes de Bili l'avaient achevé à coups de bâton. Presque tous les soldats étaient tués. Seuls Desès et l'arrière-garde avaient pu battre en retraite et rentrer à Surongo. La nouvelle fut publiée par le *Mouvement géographique* (1894, t. 11, p. 68), reproduisant une information de l'*Indépendance Belge :* « Bonvalet était tombé atteint de deux flèches empoisonnées, l'une à la tempe, l'autre au flanc. Quant au sort de Devos, il n'en était fait aucune mention ».

En réalité, que s'était-il passé et à quelle cause fallait-il attribuer l'attaque de la colonne Bonvalet par les Azande de Bili ? Faute d'archives officielles datant de l'époque, nous ne pouvons mieux faire, pour répondre à ces questions, que de nous rapporter à l'enquête à laquelle se livra, en 1912, Hutereau, qui recueillait alors sur place les dépositions d'anciens indigènes pouvant servir à reconstituer l'histoire de l'Uele. Voici la relation de cet auteur :

« D'après les indigènes et les dépositions de plusieurs Avongara, nos deux compatriotes auraient été les victimes des rivalités qui divisaient alors la descendance de Maginda. Bili, l'aîné de la famille, se plaignait à Devos, chef de poste de Surongo, de ses neveux, les fils de Bagboro, qui empiétaient sur son territoire. Pour étudier le différend, le chef de poste se décida à faire un voyage jusqu'au village de Bagboro. Mais des attaques s'étant produites sur sa route, il dut faire usage de ses armes et rentra à son poste sans avoir commencé ses investigations.

» Le fils aîné de Bagboro, Dika, se rendit à Surongo, pour connaître le but de cette reconnaissance et les événements qui avaient occasionné la fusillade qu'avait essuyée Devos. L'Européen donna les explications demandées et aussi connaissance de la plainte de Bili contre les fils de Bagboro. Devos ajouta qu'il avait dû interrompre son enquête parce qu'il avait été attaqué, il ne savait par qui. Dika prouva qu'il n'occupait que les territoires de son père. Il accusa à son tour Bili de fourberie. L'incident en resta là. Aux yeux des indigènes, il apparut que Bili, n'obtenant de l'Européen aucune satisfaction, était en défaveur.

» Maginda, fils aîné de Binza (ce dernier emprisonné peu avant, par ordre de Bili, son frère), juge que le moment est propice pour entrer en campagne contre son oncle. Il se rend à Surongo et demande que Bili soit attaqué et son territoire partagé entre les fils de Binza. La démarche de Maginda est rapportée à Bili, qui, pour découvrir les intentions de Devos, consulte son « benge ». L'oracle déclare qu'il n'a rien à craindre de l'Européen si celui-ci se dirige bientôt de Surongo directement sur son village, mais que s'il prend la route des anciens territoires de Binza, c'est avec l'intention de l'attaquer, lui, Bili, de concert avec ses ennemis.

» C'est à cette époque que Bonvalet organisait, à Surongo, fin février 1894, la colonne qui devait atteindre Tambura. En compagnie de Devos et de Desès, il quitte Surongo à l'aube, franchit l'Uele et prend la route qui lui paraît la plus directe, celle qui passe par les anciens territoires de Binza. Bili, aux aguets, s'empresse d'envoyer au chef de la colonne l'assurance de son dévouement, des vivres en quantité et quelques pointes d'ivoire; les trois Européens s'avancent sans méfiance. Bili, persuadé de l'infaillibilité de son « benge », a déjà rassemblé ses guerriers. Il a franchi, sans être aperçu, la limite des territoires de Binza et tend à la colonne qui approche une embuscade, entre les rivières Nawako et Zambakwe, affluents de la Bwambi, affluent de droite de la Bueré. Vers 9 heures du matin, la colonne en marche est surprise et mise en déroute. Le lieutenant Devos est enlevé, emporté au galop par un groupe d'Azande, vers un village où il est assommé à coups de gourdin par les femmes de Bili. Le capitaine Bonvalet est tué d'un coup de lance. Le pillage des colis, l'enlèvement des armes, la fuite précipitée pour emporter ces trophées et, plus encore, l'étonnement des indigènes d'avoir réussi ce coup de main hardi, permettent au commis Desès et quelques soldats de l'escorte de battre en retraite et de rejoindre le poste de Surongo ».

Le massacre de la colonne Bonvalet ne pouvait rester impuni. Une première expédition répressive fut immédiatement décidée. Commandée par Christiaens, ayant pour adjoints Lahaye et Laplume, elle livra aux Azande quelques combats, mais Bili échappa aux poursuites. Deux ans plus tard, Chaltin, avant de marcher vers le Nil, et en compagnie de Dubreucq, Kinet, De Backer, Dupont, quittait Niangara le 1er mars 1896, en vue de châtier Bili. Le

17 mars, un engagement définitif était livré à la Mangiligili, affluent de gauche de la Gurba. Bili fuit, erre dans les forêts de la Bimbi et va chercher un refuge chez Ndoruma, que Chaltin attaquera avec un plein succès le 5 avril suivant.

Au cours de sa campagne en chefferie Bili, Chaltin s'enquit de la véracité des bruits répétés depuis deux ans sur les circonstances horribles qui avaient entouré la mort de Devos. Les résultats d'une enquête particulièrement malaisée lui permettaient de conclure, fin mars 1896, qu'il fallait tenir pour légendaires l'enlèvement de Devos et la furie des femmes de Bili assommant leur victime à coups de pilon. Comme Bonvalet, Devos avait été tué à coups de lance, à l'endroit même de l'embuscade. Laquelle des deux versions, celle de Hutereau ou celle de Chaltin, est exacte? Nul témoin oculaire digne de foi ne viendra nous dire aujourd'hui ce qui s'est passé le 2 mars 1894, vers 10 heures du matin, dans les villages azande dissimulés au bout des « huma », près des sombres rives boisées de la Nawako et de la Zambakwe, dès que Bonvalet fut tué, Devos enlevé, pendant que Desès et l'arrière-garde battaient en retraite vers l'Uele et rentraient à Surongo.

17 avril 1945.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *La colonne Bonvalet-Devos*, *Bull. de l'Ass. des Vétérans colon.*, septembre 1932. — Id., *Grande Chronique du Bomu*, *Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1940. — Id., *Grande Chronique de l'Uele*, Ibid. — Hutereau, *Histoire des peuplades de l'Ubangi et de l'Uele*, p. 186. — *Belgique coloniale*, 1896, p. 263. — *Mouvement antiesclavagiste*, 1893-1894, p. 353. — *A nos Héros colon.*, pp. 191, 206, 208. — Lejeune, *Vieux Congo*, 1930, u. 194. — *Mouvement géographique*, 1894, t. II, p. 68.

DEWEVRE (*Alfred-Prosper*), Botaniste (Bruxelles, 1866-Léopoldville, 27.2.1897).

Alfred Dewèvre prit successivement à l'Université de Bruxelles les grades de pharmacien et de docteur en sciences naturelles. Il épousa Mlle Mathide Wauters.

Dans le Laboratoire d'anatomie et de physiologie végétales, créé à cette époque, dans le local du Jardin botanique de Bruxelles par Léo Errera, Dewèvre fit ses premières recherches dont les résultats parurent dès 1887. Il s'adonna d'abord à l'étude de la localisation des alcaloïdes, puis à celle de l'anatomie de certains groupes végétaux.

A partir de 1888, Dewèvre abandonna ces genres de recherches pour l'étude des Mucorinées, recherchant les conditions de la formation de leurs organes reproducteurs et leurs variations sous l'influence du milieu.

Deux de ses frères ayant pris du service dans des Compagnies commerciales au Congo, son attention fut attirée vers l'Afrique, dont il fut amené à étudier la flore et spécialement les végétaux d'intérêt commercial ou industriel.

Avec plaisir, Dewèvre accepta la proposition que lui fit l'Etat Indépendant, de diriger une mission botanique de deux ans au Congo (1895-1897). Les collections botaniques recueillies durant cette exploration furent remises, par le Gouvernement de l'Etat du Congo, au Jardin botanique de l'Etat (Bruxelles), qui chargea Th. Durand et nous de leur étude.

En 1901, après la distribution du deuxième fascicule des *Reliquae Dewevreanae* (Ann. du Mus. du Congo), nous espérions publier une biographie de notre regretté camarade, chargé de la première Mission botanique officielle, résumer ses rapports au Gouvernement et les notes manuscrites que la famille nous fournit, afin de faire ressortir les progrès réalisés dans la connaissance de la Flore congolaise.

A côté des rapports nous trouvâmes des brouillons, sans dates, se rapportant à la « Zone arabe » de l'époque, quelques feuillets sur « Caféiers et Cacaoyers » et des « Notes de voyage » envisageant, outre de la botanique, des questions d'ethnographie et d'autres sciences naturelles.

Dans des carnets il avait consigné des notes prises au jour le jour, botaniques, faunistiques et ethnographiques, qui seront résumées dans notre *Histoire de la Flore congolaise* (manuscrit).

Arrivé au Congo le 29 juin 1895, Alfred Dewèvre se mit à la récolte, passant par Boma, Katala, Maleba, Zambi, Landana-Zobi, Chinganga, la Lemba, d'où il revint par Tshoa, à Boma, ayant réuni 410 phanérogames et 27 cryptogames, attirant l'attention sur des plantes économiques.

Reparti de Boma, il se dirigea vers la Lufu, le poste de N'Kenbo, Lukungu et Léopoldville. Il décrivit la région de Léopoldville, dont la végétation était identique à celle du Pool et du Chenal et constituée par du bois broussailleux, mélange d'arbres de 15 à 20 mètres de hauteur, d'arbustes et de brousse; elle garnit les rives, les ravins et une partie des pentes des collines, les sommets et les arêtes de celles-ci; quelques places sont dépourvues d'arbres et couvertes d'herbe et de brousse; il attribua ces différences de végétation, des dénudations, à la pauvreté du sol, ou au manque

de profondeur du terrain, le roc affleurant souvent ou recouvert par une insignifiante couche de terre.

Cette flore de Léopoldville comportait dans les parties basses des végétaux aimant l'humidité : *Impatiens*, Mélastomacées à belles fleurs roses, des *Lissochilus* (Orchidées), *Sagittaria*, *Utricularia*, *Pistia stratiotes*, un *Azolla* couvrant l'eau d'un tapis verdâtre ou rougeâtre.

Dans la brousse, elle comporte les espèces de la route des caravanes; des *Strychnos*, *Gardenia*, *Grossopteryx Kotschyana*, un *Aloe*, des Papilionacées, Composées, Verbénacées, Graminées, Cypéracées, etc.

Parmi les arbres des vallées, des plateaux peu élevés et des rives, il cite : *Pentachletra macrophylla*, le Bota (*Lonchocarpus*), à beau bois noir. Parmi les lianes : Dioscoréacées, *Cnestis*, Asclépiadacées et Apocynacées, attirant l'attention sur la fausse liane à caoutchouc, le *Landolphia comorensis* variété *florida*, signalant l'absence de la vraie liane à caoutchouc.

Si Alfred Dewèvre avait pu rentrer en Belgique, il aurait mieux défini les causes de la pauvreté relative de la végétation et de la faible épaisseur du sol arable.

Il insista sur la présence de certains caoutchoutiers des prairies, plantes de la brousse de 30 à 40 centimètres, parfois en quantité très considérable; il les considérait comme une nouvelle espèce de *Landolphia* et proposait de le nommer *Landolphia erecta*. Les racines fournissaient un caoutchouc du Kwango et du district des Cataractes, dont l'extraction se faisait par rouissage, puis battage; cette indication de 1901 se rapportait à la plante définie en 1898 par O. Stapf sur les documents de Dewèvre, *Carpodinus gracilis O. Stapf*, mais ne serait pas son « Kwizu » le *Landolphia Tnottoni*, qu'il avait décrit lui-même; il ne paraît pas figurer dans l'herbier.

Alfred Dewèvre se rendit dans la région de Kimwenza, explorée plus tard par J. Gillet, et vers Kinshasa, signalant : Baobab et *Eriodendron anfractuosum*. Il jeta un coup d'œil sur la végétation des îles du fleuve marécageuses ou boisées; il marque sommairement les caractères de leur végétation. Il passe à Kwamouth, insistant sur l'*Elæis*, suivant l'indigène et indice, pour lui, de la présence de villages. Il traverse Bolobo, est le 25 décembre à Lukolela, le 26 à Irebu, le 30 à l'Equateur et le 2 janvier 1896 à Coquilhatville et environs, où son herbier atteint le n° 693.

Dans une lettre à Leo Errera, il rappelle que dans cette dernière ville il rencontra son camarade Em. Laurent.

Le 15 février il revient à Kinshasa, visite la côte française du Stanley-Pool, passe à Bolobo, Bokakata, Basankusu. Passant par Lukolela, en mars et avril, il récolte à Lulonga, puis dans les Bangala, où il réside en mai. Le 26 juillet il séjourne aux rapides d'Ambari près de Nyangwe, le 27 dans la brousse de Mwanana-Tombwe, puis à Mwana-Dwene, à Vieux-Kasongo le 3 août 1896. Le 23 septembre il est à Bena-Moulengere, signale sa présence à Louboundu, aux salines de Pinani-Lombi en octobre; en novembre à Elounga, à Matende, Mokanga, Ikori, Okanga, Bena-Kamba, Bekounon, Lokandu, etc.; en décembre à Lowa Mwanba; le 20 il revient aux Falls.

Le dernier numéro de son herbier, recueilli près de la rive à Yasaka, porte le n° 1171. Dans une lettre à Fr. Crépin, datée de Vieux-Kasongo, où il vivait, écrit-il, en ermite : « Si ma santé continue à être ce qu'elle a été jusqu'à présent, j'espère bien rentrer avec 2.000 espèces ».

Epuisé par la fatigue et les privations, il descendit le fleuve avec l'espoir de regagner le pays, mais mourut à Léopoldville le 27 février 1897, avant d'avoir terminé ses deux années de mission, emportant les conclusions d'observations qu'il ne voulut pas inscrire sur les fiches de son herbier, de crainte de les voir utiliser par d'autres avant son retour et être frustré d'une partie des résultats de son travail.

Alfred Dewèvre récolta au Congo des espèces botaniques très intéressantes; plusieurs d'entre elles furent nouvelles pour la science, même des représentants de genres nouveaux, et lui furent dédiées.

Liste des publications d'Alfred Dewèvre :

Sur l'alcaloïde des Narcisses, *Bull. Soc. Belge de Microscopie*, 1887. — Localisation de l'Atropine, *Ibid.*, 1887, pp. 19-22. — Sur l'anatomie des Broméliacées. Notes préliminaires, *Bull. Soc. Roy. Bot. Belg.*, 1887. — Sur quelques Mucédinées de la flore de Belgique, *Ibid.*, 1891. — Recherches expérimentales sur le *Phycomyces nitens*, *Ibid.*, 1891, pp. 107-125. — Recherches expérimentales sur le *Rhizopus nigricans*, *Bull. Soc. Belge Microscopie*, 1892. — Le Noyau des Mucorinées, *Bull. Soc. Roy. Bot. Belge.*, T. XXX, 1, 1893, pp. 5. — Première note sur les Mucorinées, *Ibid.*, 2, 1893, pp. 40. — Aperçu sur la flore des environs de Blantyre, *Le Mouvement antiesclavagiste*, 1893, pp. 443-448. — Les plantes utiles du Congo : Le Kola, *Le Mouvement antiesclavagiste*, 1894, pp. 107-112. — Recherches sur la technique microchimique des albuminoïdes, *Bull. Soc. Belge de Microscopie*, T. XX, 1894, pp. 91-

120. — Liste de plantes récoltées au Congo et au Nyassaland, *Bull. Soc. Roy. Bot.*, T. XXXIII, 2, 1894, pp. 96-108. — Les plantes utiles du Congo. Conférence donnée à la *Société Roy. Géographie*, 1894, pp. 63. — Recherches sur le Cubèbe et sur les Pipéracées qui peuvent s'y trouver, *Bull. Soc. Sc. Méd. et Nat. Brux.*, T. III, 1894, pp. 64. — Les *Strophantus* du Congo, *Journ. Pharmacie d'Anvers*, nov., 1894, pp. 11. — Contribution à l'étude des Mucorinées, *Grevillea*, 1894, pp. 18. — Quelques espèces nouvelles du Congo, *Bull. Soc. Roy. Bot. Belg.*, T. XXXIV, 2, 1895, pp. 87-97. — A propos d'un genre nouveau de Mucorinées, *Bull. Soc. Belge de Microscopie*, T. XXI, 1895, pp. 3. — La récolte des produits végétaux au Congo, *Bull. Soc. Belge de Géographie*, 1895, n° 1, pp. 20. — Les caoutchoucs africains. Etude monographique des lianes du genre *Landolphia*, *Ann. Soc. Sc. Brux.*, T. XIX, 2, 1895, pp. 80. — Les caoutchoucs africains. I. Monographie du caoutchouc. II. Les caoutchoucs africains. III. Les caoutchoucs du Congo, *Revue Questions Sc. Brux.*, 1985, pp. 94. — Recherches physiologiques et anatomiques sur le « Drosophyllum Lusitanicum », *Ann. des Sc. Nat.*, Paris, pp. 66. — Quelques espèces nouvelles du Congo, *Bull. Soc. Roy. Bot. Belge*, T. XXXIV, 2, pp. 88. — Outre ces travaux : des notes dans le *Mouvement antiesclavagiste* et des rapports écrits en Afrique et publiés dans *La Belgique coloniale* en 1896 et 1897.

17 mars 1947.

É. De Wildeman.

De Wildeman, É., *Bull. Soc. belge Miscroscopie*, t. XXIII, 1897, pp. 111-115. — *A nos Héros coloniaux*, p. 258. — *Mouvement géographique*, 1894, p. 672; 1897, p. 154. — De Seyn, *Dict. Biogr. des Sc., des Lettres et des Arts en Belgique*, Bruxelles, 1925, I, p. 385.

DHANIS (*Francis-Ernest-Joseph-Marie*, baron), Vice-Gouverneur Général du Congo; Capitaine-Commandant de l'Armée belge (Londres, 11.3.1862-Bruxelles, 16.11.1909).

Né en Angleterre de mère irlandaise, Dhanis n'en était pas moins authentiquement Belge par son père, qui — descendant d'une vieille famille anversoise — n'avait qu'occasionnellement fixé son domicile en Grande-Bretagne, où il exerçait les fonctions de consul.

La famille n'allait du reste pas tarder à regagner la Belgique, et le jeune Francis poursuivit, à Saint-Nicolas-Waes, les études primaires qu'il avait commencées de l'autre côté de la Manche.

De cette enfance en quelque sorte britannique, il devait pourtant conserver toute sa vie un léger accent anglais qui lui valut au collège le surnom de John. De même, dut-il fort probablement à son ascendance maternelle le sens de l'humour qui le caractérisait, ainsi qu'une aptitude au self-control qui souvent fit croire à tort — ses succès aidant — à un sentiment exagéré de sa supériorité. En réalité, Dhanis fut et demeura toujours extrêmement simple, mais non moins réservé.

Dès son adolescence, le jeune homme se révéla passionnément épris des choses d'Afrique, lisant jusqu'à les connaître par cœur les rapports des premiers explorateurs qui avaient pénétré au Congo.

Petit-fils d'Antoine Dhanis, garde bourgeois d'Anvers, bourgmestre de la ville et membre du Congrès, après avoir, comme officier de Napoléon, parcouru l'Europe, fils d'un grand voyageur qui avait, au titre de consul, vécu en Australie sa lune de miel, le jeune homme savait de qui tenir son goût de l'aventure et des audacieuses entreprises. En 1880, à peine âgé de 18 ans, il s'engagea. Deux ans plus tard il entrait à l'Ecole Militaire (28 avril 1882), qu'il quitta, jeune sous-lieutenant d'infanterie, en 1884.

C'était le moment où le roi Léopold II faisait appel aux officiers de son armée pour aller, au nom de la Belgique, occuper le Centre-Afrique avec toutes les nations européennes qui se liguaient pour délivrer le monde noir du fléau de l'esclavage.

Dhanis se fit inscrire parmi les candidats et son vœu fut rapidement exaucé, puisque, à la fin de cette même année, le 19 octobre 1884, il quittait pour la première fois la Belgique, faisant partie de la 5e expédition de l'Association Internationale Africaine, dirigée par Becker.

La mission imposée aux partants était d'aller former à Zanzibar une colonne à la tête de laquelle ils pénétreraient en Afrique centrale par la côte orientale.

Durant un an, à travers maintes difficultés politiques et matérielles, l'expédition poursuivit dans l'île son organisation. Mais avant que celle-ci fût entièrement terminée, les décisions prises à la Conférence de Berlin, qui venait de terminer ses travaux, poussèrent le Gouvernement belge à abandonner ses projets d'atteindre par l'Est le Centre-Afrique.

L'expédition fut en conséquence rappelée et rentra en Belgique le 24 mai 1885. Provisoirement attaché à l'Administration centrale, Dhanis y attendit un nouvel ordre de départ, qui le délivrerait des occupations sédentaires pour lesquelles il ne se sentait

nul attrait. Le 28 avril 1886 marqua pour lui cet heureux jour. Mais les premières lettres africaines du héros le montrent assez déçu : il avait changé de climat sans changer de vie, puisque ses premières occupations étaient encore des besognes de bureau : au jeune lieutenant qui rêvait d'action et d'initiative, on avait assigné en effet un poste de secrétaire, et c'est en cette qualité qu'il accompagna d'abord Coquilhat dans ses déplacements en Afrique.

Celui-ci ayant été, pour raisons de santé, obligé de rentrer en Europe, Dhanis fut adjoint à Van Kerckhoven, près de qui il conserva les mêmes fonctions pendant plus d'un an encore. Dur noviciat, mais précieuse formation dont l'officier devait garder la définitive empreinte.

Enfin sonna l'heure d'agir personnellement : Van Kerckoven, ayant dû descendre à Boma, laissa à son adjoint, durant son absence, la direction du territoire des Bangalas, qu'il commandait à ce moment.

Quand il revint quelque temps après, il apportait l'ordre d'installer à Basoko un camp retranché et d'occuper, entre Bangala et l'endroit choisi, qui se trouve situé plus à l'Est, à l'embouchure de l'Aruwimi, les points importants qui permettraient d'assurer la sécurité de la navigation sur le Haut Fleuve. Cette mission, Van Kerckhoven la confia à Dhanis, qui reçut à cet effet le commandement d'une avant-garde.

Cette fois, l'officier entrait de plain-pied dans l'existence qu'il aimait : il avait sous ses ordres 120 Noirs et 5 Blancs, et ces effectifs lui suffirent pour accomplir sa mission en un temps record. Etant fin de terme en juin 1889, Dhanis remit à Ponthier le commandement de son secteur : les premières bases du camp étaient établies, avec Umangi et Yambuya comme points d'appui. Le chef de l'avant-garde, excellemment noté, rentra en Belgique, où il fut aussitôt reçu en audience par le Roi, toujours avide d'interroger lui-même ceux qui en Afrique réalisaient l'œuvre conçue par son génie.

Dhanis avait à peine goûté quatre mois de repos en Belgique qu'il fut chargé d'une mission spéciale : il s'agissait de se rendre au Zoulouland et d'étudier en cette terre anglaise les possibilités de recrutement au point de vue des troupes indigènes.

Ce projet fut pourtant abandonné avant d'avoir reçu un début de réalisation : Dhanis fut rappelé en Belgique, alors qu'il venait à peine de toucher Lisbonne, et poursuivit durant quelque temps son congé inopinément interrompu.

Lorsqu'au printemps de l'année suivante il regagna le Congo, il était commissaire de district de première classe et chargé de poursuivre l'exploration du Kwango méridional et oriental.

Explorer le pays, c'est-à-dire l'occuper le plus pacifiquement et économiquement possible, suivant des principes imposés à l'Etat Indépendant, autant par sa conception de l'humanité que par la modicité de ses ressources.

En un mot, il s'agissait d'user là, comme partout au Congo, de plus de patience que de poudre, et de distribuer plus de belles paroles que d'argent.

Dhanis se donna à sa nouvelle tâche avec toute son ardeur. Avec tous ses talents aussi, se montrant, en tant que diplomate et psychologue, un maître en la matière. Son exploration du Kwango devait rester un modèle du genre : avec un personnel de 80 soldats et de 150 porteurs, en un peu plus d'un an, il parvint à asseoir dans cette partie de l'Afrique l'autorité de l'Etat Indépendant sur un territoire huit fois plus grand que la Belgique. Aux chefs noirs soumis, il avait adroitement imposé des traités d'alliance, et même, le plus tyrannique d'entre eux, le sanguinaire Muene Putu Kasongo, s'était laissé moralement désarmer par le conquérant pacifique.

Le résultat ainsi obtenu était assez important pour que Dhanis se trouvât désormais rangé parmi ceux sur lesquels le Gouvernement central faisait particulièrement fond.

A la fin de 1891, il reçut l'ordre de remettre le commandement du territoire au capitaine Dusart et d'aller rejoindre à Lusambo Paul Le Marinel, occupé à la préparation d'une expédition vers le Katanga. Peu après, le Gouvernement lui signalait qu'il serait le successeur de Le Marinel et lui demandait de prolonger « d'un an au moins » son terme de service.

Dhanis s'inclina et prépara la marche vers le Sud, où des interventions étrangères semblaient se produire, qui compromettaient les droits de l'Etat Indépendant.

Or c'est à ce moment que, du poste d'observation qu'il occupait à l'Est du territoire, Dhanis réalisa une menace plus grave encore qui se dessinait au proche horizon : là régnaient les Arabes esclavagistes. Agissant soit directement, soit indirectement, multipliant les coups de main et les razzias, massacrant ou déportant les indigènes, ils se livraient à des empiétements de plus en plus importants au delà de la frontière tracée par le cours du Lomami, et qu'ils

s'étaient engagés à respecter après l'affaire des Falls (1886 et 1887).

Dans ces conditions, une colonne se dirigeant vers le Katanga se fût trouvée à tout instant en grand danger d'être coupée de ses bases. Avant de s'orienter vers le Sud, il était indispensable de dégager la route à suivre.

Dhanis signala immédiatement la chose en haut lieu. Mais néanmoins le caractère sérieux de la situation échappait à Boma et à Bruxelles, qui multipliaient les instructions enjoignant à l'officier d'éviter à tout prix une conflagration avec les Arabes tant que l'Etat Indépendant ne se trouvait pas en force. Consigne théorique, qui ne cadrait pas du tout avec les possibilités locales et matérielles de réalisation.

Bientôt, sur place, les événements se bousculèrent de telle sorte qu'ils n'autorisaient plus aucune hésitation sur la conduite à tenir : de tous côtés, en effet, les bruits recueillis confirmaient les préparatifs d'attaque auxquels se livrait Gongo Lutete, l'un des principaux auxiliaires des Arabes. Il fallait parer le coup plutôt que de l'attendre : acculé par les circonstances, Dhanis attaqua.

Du 23 avril au 12 mai, trois combats furent livrés, qui furent trois victoires entraînant la soumission à l'Etat de tout le pays compris entre le Sankuru et le Lomami.

Fixé sur l'opposition à laquelle il se heurtait, Gongo Lutete, non seulement capitula, mais offrit à son ennemi de la veille le secours de ses armées vaincues.

Exemple contagieux et successivement suivi par Lupungu et Kolomami, ce qui porta les forces de Dhanis à 6.000 hommes, « dont 500 fusils excellents », notait-il.

L'agitation dans le camp arabe allait croissant, sans pourtant ébranler l'optimisme, voulu ou de commande, du Gouvernement. Si bien que Dhanis, ne voulant pas accepter les temporisations qu'il jugeait extrêmement dangereuses, et qu'on lui imposait, demanda à rentrer en Europe.

Se produisirent à ce moment les assassinats successifs d'Hodister et de ses compagnons, puis d'Emin. Et pour finir, ce fut l'intervention du sergent De Bruyn, retenu en otage ainsi que son chef, le commandant Lippens, résident de l'Etat à Kasongo. Les Arabes, feignant de n'en vouloir qu'à leurs auxiliaires transfuges, envoyèrent le sous-officier jusqu'à la limite des camps ennemis, pour signifier au représentant de Dhanis qu'ils ne voulaient pas faire la guerre aux Blancs, mais seulement châtier Gongo Lutete, Lupungu et Kolomami.

L'histoire a retenu le geste du petit sergent qui, en dépit de l'échec de sa mission, refusa de s'évader pour ne pas abandonner son supérieur à la vengeance des Arabes et qui, quelques jours plus tard, fut massacré à ses côtés.

Cet acte d'inutile barbarie fixait au moins l'état réel des rapports entre Européens et Arabes.

En dépit de la faiblesse de ses moyens et de l'opposition toujours identique du Gouvernement, Dhanis décide : « Au lieu d'attendre la guerre, nous devons, avant d'être débordés, tenter l'attaque! » Le 21 novembre, les Arabes, ayant en force franchi le Lomami, se heurtent à une énergique résistance, et c'est la victoire de Chigi. Dhanis à son tour jette ses forces sur l'autre rive du fleuve, mais sans oser pousser à fond la poursuite...; car les cartouches manquent! Quant à son artillerie, elle est représentée par un canon Krupp de montagne 7.5. Pendant neuf mois, Dhanis va ainsi poursuivre son action, agissant toujours d'initiative personnelle, « non seulement sans instructions, mais contrairement aux instructions du Gouvernement », écrit-il à l'heure où commence le siège de Nyangwe.

A ce moment, pour pouvoir poursuivre la campagne, Dhanis doit disposer de pirogues, afin de franchir le Lualaba, qui le sépare de la ville. Il les obtient enfin, et le 4 mars, à 4 heures de l'après-midi, le drapeau étoilé flotte sur le repaire arabe.

Une fois de plus, la poursuite de l'ennemi battu n'est pas possible : les fatigues d'une campagne qui dure depuis un an et le défaut de munitions forcent Dhanis à s'attarder sur ses positions.

Il en profite pour organiser la place, en vue de parer à un retour offensif toujours possible des anciens maîtres et pour pacifier la région environnante.

C'est en vain que, par surprise et en s'introduisant petit à petit dans la ville, les Arabes réclament à la ruse un succès qu'ils n'ont pas obtenu par la force : une bataille de rue acharnée réduit à néant leurs projets. Ceux des ennemis qui ont échappé au massacre sont faits prisonniers, et la position reste bien fermement aux mains des troupes de l'Etat.

Du renfort enfin arrive à Dhanis. Un renfort proportionnel aux forces engagées depuis le début de la campagne : il s'agit de quelque 130 soldats qu'amène Gillain.

L'action reprend en direction de Kasongo, où les Arabes se sont concentrés et ont décrété l'état de siège.

La ville est enlevée le 22 avril par des troupes ridiculement faibles en nombre peut-

être, mais douées d'un cran et d'une audace irrésistibles. Le butin est considérable, les richesses du sol immenses.

Mais la prise de Kasongo marque provisoirement la fin du mouvement offensif de Dhanis.

Obligé d'y laisser, comme à Nyangwe du reste, une garnison assez importante pour enlever aux Arabes l'envie d'y revenir, il ne dispose plus des effectifs indispensables à une action de quelque envergure.

Son rôle, pendant les mois qui vont venir, sera celui du plus consciencieux des administrateurs.

Le pays avait fort souffert de l'occupation arabe. Le commerce y était réduit à néant et la misère extrême. Dhanis se préoccupe de rétablir dans le plus bref délai la vie normale de la région.

Mais le Gouvernement pousse maintenant à la poursuite de l'action. Dhanis est invité à continuer sa route en direction du Tanganika, et dans ce but des renforts lui sont amenés par le commandant Ponthier.

Au moment où ils arrivent, après avoir bousculé quiconque prétendait leur barrer la route, il est avéré que les vaincus des derniers combats se sont regroupés et préparent, sous les ordres de Rumaliza, une sérieuse attaque contre les troupes de l'Etat.

Suivant son habituelle tactique, le commandant va au-devant de l'ennemi, qu'il trouve fortement retranché, usant pour sa défense d'un ensemble de petits fortins faits de pieux jointivement mis en terre. Certains de ces bomas, comportant plusieurs enceintes concentriques, auraient exigé de tels sacrifices de vies humaines pour en venir à bout, que Dhanis préféra en faire le siège, afin d'épargner son personnel, dont les rangs étaient décimés, tant par les combats que par une épidémie de variole qui sévissait depuis des mois. L'arrivée du commandant Lothaire à la tête d'une colonne permit enfin de compléter l'investissement des centres de résistance. Une attaque en force fut décidée, qui serait appuyée par le tir du canon de campagne.

Celui-ci ayant été mis en place à la veille de l'attaque, les officiers voulurent vérifier son fonctionnement : par bonheur, le coup d'essai mit le feu à l'habitation de Rumaliza, et comme un vent violent soufflait à ce moment, l'incendie se propagea rapidement, semant l'épouvante parmi les Arabes.

Un assaut livré à cet instant réussit au delà de tout espérance. Et tandis que Lothaire continuait la poursuite de l'ennemi en direction du Tanganika, Dhanis regagnait Kasongo.

La campagne était virtuellement terminée. Elle avait duré deux ans et demi.

Conduite de bout en bout avec des moyens réduits, elle n'avait dû sa réussite qu'à la volonté et à la vaillance de tous.

Quant à Dhanis, le Ministre Renkin devait plus tard dire qu'en ces circonstances, « sa ténacité, son courage, son admirable sang-froid se haussèrent jusqu'à l'héroïsme».

Depuis le succès de Nyangwe, il n'est pas exagéré de dire que tout le monde civilisé suivait avec un intérêt grandissant la marche des événements en Afrique.

Le retour de Dhanis en Belgique fut triomphal. Dans tout le pays il n'était question que de ce jeune lieutenant, hier encore inconnu et qui avait par son initiative hardie anéanti la puissance arabe, délivrant ainsi la race noire du cauchemar de l'esclavage.

Dhanis quitta Boma en septembre 1894, tandis qu'Anvers et Bruxelles élaboraient le programme des fêtes qui salueraient son retour, et que le Roi lui-même manifestait au vainqueur sa satisfaction en lui accordant le titre de baron.

Le 11 octobre, le bateau ramenant le héros passait devant Flessingue, où une véritable flottille s'était portée à sa rencontre, amenant, entre autres personnalités, le colonel Donny, délégué par le Souverain pour exprimer au vainqueur de Nyangwe et de Kasongo les félicitations royales.

Dès le lendemain de son arrivée, le baron Dhanis fut reçu solennellement par l'Administration communale de la Métropole. Le Cercle artistique avait, de son côté, organisé pour le même jour une splendide manifestation au cours de laquelle un sabre d'honneur lui fut remis.

Le 13 octobre, Bruxelles à son tour fêtait le héros avec non moins de fièvre et d'enthousiasme. Le prince Albert avait voulu venir lui-même l'accueillir à la gare où se pressait la grande foule.

Ainsi commençait un congé qui allait ressembler si fort à une apothéose.

La place qu'occupa alors Dhanis dans la pensée et la vie du pays, on peut s'en rendre compte par la lecture des journaux du temps. Littéralement, il était devenu un héros national et semblait destiné à une impérissable gloire. Il allait pourtant connaître bientôt l'amertume de pénibles revers.

Quand il reprit la mer, en 1896, accompagné par une dernière ovation de ses nombreux admirateurs, il était inspecteur d'Etat, Vice-Gouverneur Général et investi du commandement supérieur de la province orientale.

La mission dont il avait été chargé ne semblait pas particulièrement compliquée : il devait occuper effectivement, sur le Haut-Nil, l'enclave de Lado, qui depuis 1894 avait été concédée à bail au roi Léopold II.

Cette tâche rentrait dans le cadre de ses entreprises précédentes. Une chose pourtant en vicia dès l'origine l'organisation : elle devait être accomplie dans le plus bref délai.

C'était, en effet, le moment où les pays européens, après s'être partagé l'Afrique sur la carte, se livraient à une véritable course aux frontières dans la crainte de voir usurper leurs droits par un voisin avide. La Belgique ne pouvait se laisser dépasser par des nations rivales.

Dès qu'il eut débarqué au Congo, Dhanis se préoccupa de l'organisation de son corps expéditionnaire. Dans sa pensée, il devait trouver à Nyangwe et à Kasongo un sérieux contingent de troupes exercées. Au lieu de cela, il n'y trouva que confusion et désordre : Doorme, qui était l'âme de l'organisation, avait dû rentrer en Europe pour y soigner sa santé compromise, et durant son absence toute son œuvre avait périclité dans une telle mesure que Dhanis ne put retirer de là que quelques centaines de soldats au lieu de la troupe qu'il espérait.

Par-dessus le marché, le départ de l'expédition fut brusqué par des ordres venus de Bruxelles.

Le commandant rassembla donc en hâte les effectifs dont il disposait. Encore dut-il en détacher une partie pour aller réprimer à Luluabourg des troubles provoqués par les Batetelas de Gongo Lutete, qui s'étaient révoltés à la suite de l'exécution de leur chef.

A Dhanis il ne restait, en somme, autour d'un très petit noyau de troupes régulières, que de nombreux auxiliaires appartenant du reste pour la plupart à des races fort indisciplinées.

Une base du corps expéditionnaire était fixée aux Stanley-Falls. De là devaient partir les hommes dont Dhanis assurerait le commandement.

Une autre colonne, sous la direction de Chaltin, se dirigerait sur Ndirfi, en partant des Uele, et y attendrait l'arrivée de la troupe Dhanis, pour continuer ensuite avec elle la marche vers la frontière toute proche.

L'avant-garde de Dhanis, dirigée par le commandant Leroi, se mit en route le 30 septembre. Devant elle s'ouvrait la forêt équatoriale, pleine de tragique et oppressante grandeur. La chaleur parut vite accablante aux hommes venus de la plaine. Elle leur devint intolérable quand ils s'aperçurent que la population des régions traversées, soit par crainte, soit par hostilité, faisait le vide devant la troupe qui avançait. Dans le pays intentionnellement ravagé, vivres, guides et porteurs faisaient également défaut.

Souffrant de la faim, accablés sous leurs charges, les hommes allaient plus ou moins à l'aventure, en pataugeant dans les marais et sur les pistes transformées en bourbiers par les premières averses de la saison des pluies qui débutait. Toutes ces circonstances conjuguées commencèrent par provoquer des désertions. Les exigences d'une marche forcée, jointes à l'extrême discipline que le commandant Leroi réclama de ses hommes, firent le reste : le 14 février 1897, à l'heure de l'appel du soir, les soldats, poussés à bout, se ruèrent sur leurs officiers, qu'ils massacrèrent. C'était le début de la révolte qui allait gagner rapidement de proche en proche.

Le baron Dhanis se trouvait à ce moment à l'arrière, à la tête du gros des troupes.

Apprenant les événements qui venaient de se produire à l'avant-garde, il hâta sa marche et atteignit Ekwanga, sur un affluent de l'Ituri, en vue d'y organiser une résistance capable de protéger Irumu, où se trouvait entreposé un gros approvisionnement de cartouches.

Vain espoir. Dès le premier contact avec les révoltés, la majorité des soldats passa aux insurgés. La bataille, engagée dans la plus grande confusion, s'acheva en une retraite précipitée des survivants. C'étaient une poignée de soldats restés fidèles et quelques Blancs, dont le propre frère du commandant, qui, gravement blessé au cours de la lutte, devait mourir quelques jours plus tard.

Au cours du drame qui venait si brusquement de se jouer, la mission confiée à Dhanis échouait lamentablement.

Du corps expéditionnaire, il ne restait plus rien. Les armes et munitions étaient tombées aux mains des insurgés, auxquels il était impossible de songer à tenir tête avant de pouvoir leur opposer de sérieux renforts. La retraite forcée devint, à la suite de nouvelles défections et au milieu de continuelles alertes, une véritable fuite.

Epuisé de fatigue et miné par les fièvres, le baron Dhanis rejoignit à Avakubi le commandant Henri, qui venait d'arriver avec un petit contingent d'hommes. C'était le 1er avril.

Au cours d'un rapide conseil de guerre, la ligne de conduite à tenir fut fixée : Henri ferait face aux révoltés en cet endroit, pen-

dant qu'en vue d'une action ultérieure qui normalement pouvait être prévue en direction de Nyangwe et Kasongo, Dhanis s'occuperait de rassembler de nouvelles troupes.

Il atteignit les Falls le 1er mai. La situation y était critique et les secours à attendre incertains.

Heureusement, les mutins furent en partie dispersés par les hommes d'Henri, victorieux sur la Haute Lindi, tandis que, d'autre part, ils refluaient vers le Sud. La menace pesant sur les Falls s'écartait du même coup.

Mais ceux qui voulurent voir dans ce succès l'écrasement définitif de la révolte furent rapidement fixés : la lutte allait continuer implacablement.

En effet, les mutins se débandant ou se regroupant tour à tour, trouvaient des complices nombreux dans la population et sans doute aussi chez bien des éléments arabisés demeurés dans le pays. La région, très montagneuse et boisée des environs du lac Kivu, dans laquelle ils ne tardèrent pas à se réfugier, leur offrait des ressources précieuses pour l'organisation d'une guérilla, et ils ne manquèrent pas d'en profiter, avec l'art consommé du primitif.

En face de ces milliers d'hommes dont tout et tous se faisaient complices, le baron Dhanis ne disposait que de ressources des plus réduites, tant en personnel qu'en munitions, et même en moyens de paiement. Les documents datant de ce moment attestent à quels expédients il fallait dans de telles conditions avoir recours pour maintenir le courage et la bonne volonté de la troupe aussi bien que des Blancs.

Le Gouvernement eut-il l'impression que les événements traînaient en longueur? Envisagea-t-il seulement que le Vice-Gouverneur était depuis quelque temps déjà fin de terme? Ou désira-t-il, comme l'écrivit le Gouverneur Général, « se renseigner exactement sur les événements auxquels le baron Dhanis a été mêlé et sur les conséquences qu'il faut en tirer au point de vue de la conduite ultérieure à suivre dans ces régions »?

Dhanis reçut à la fin de l'année 1897 l'ordre de remettre son commandement au major Van Gèle. Ordre qu'il accepta en soldat, mais qu'il considéra comme un désaveu.

Il n'eut du reste l'occasion que de lui donner un commencement d'exécution : six semaines, en effet, après son départ, alors qu'il ne se trouvait encore qu'à Lokandu, il reçut de Boma un message le priant, « si les circonstances le permettaient », de reprendre le commandement des troupes.

La correspondance privée du baron Dhanis révèle les hésitations qui l'empêchèrent de donner avec empressement une réponse affirmative à la demande qui lui était ainsi faite. « Mais je *dois* le faire », écrivit-il à un ami, après s'être accordé quelques jours de réflexion.

Soutenu par l'idée du devoir, lui qui n'avait jamais eu d'autre idéal, retourna au combat, donnant à nouveau à tous ses compagnons d'armes un bel exemple de désintéressement et de patriotisme.

Son retour fut salué par tous avec enthousiasme, et lui-même, rejeté dans l'action s'y donna de toute son âme.

L'effort devait pourtant durer deux ans encore. Deux ans d'une lutte ouverte et sournoise tout ensemble, contre un ennemi insaisissable qui appliquait à sa guerre toute la souplesse du sauvage, jointe aux principes tactiques et pratiques retenus des enseignements des Blancs. Lutte sans grandeur, qu'il fallut poursuivre avec des moyens ridiculement mesquins et qui coûtait cependant bien des vies précieuses.

« Je ferai ce que je puis », avait écrit le baron Dhanis au Gouverneur Général, au moment où il avait repris son poste, et après avoir officiellement constaté par écrit à quel point, durant sa courte absence, la situation des troupes de l'Etat s'était encore aggravée, en face des rebelles.

Et la réponse était venue : « Je suis entièrement d'accord avec vous, que la situation que vous prenez est bien difficile; mais je suis tout aussi persuadé que tous les efforts possibles seront faits par vous pour dominer cette situation... En vous disant ceci, je ne fais que répéter l'expression d'une conviction que j'ai toujours eue. Le dévouement que vous avez sans cesse montré et l'énergie morale dont vous avez toujours fait preuve me garantissent les sentiments d'abnégation dont vous parlez; ils doivent vous faire quitter cette pensée que la situation que vous reprenez pourra éventuellement vous être attribuée... »

Dhanis commença par opérer un regroupement de ses forces et rappela à lui les anciens soldats de la campagne, que Van Gèle avait préféré licencier en vue de créer un esprit nouveau dans la troupe.

Ceci fait, il prépara la reprise d'une prochaine offensive : « ... car nos soldats ont toujours perdu dans la défensive ».

Les révoltés pourtant ne désarmaient pas, et ce fut la chute de Kabambare, considérée comme place forte.

A ce moment, dénombrant les ressources dont il disposait, le baron Dhanis écrivait au Gouverneur Général : « Il y a 800 sol-

dats aux environs de Kabambare, avec une moyenne de 15 cartouches par arme; j'ai plus de 200 soldats avec 50 cartouches ».

Les Blancs qui commandaient cette maigre troupe n'étaient pas logés à meilleure enseigne. Le succès devait naître de la volonté de tous et ne pouvait être attendu des moyens mis en ligne.

En décembre 1898, Dhanis donne l'ordre de marche : « Coûte que coûte, auxiliaires ou sans auxiliaires, quand même il faudrait traverser la Luama à la nage, il faut arriver à attaquer Kabambare le 31 de grand matin! »

La victoire de Bwana Debwa et la reprise de Kabambare réduite en cendres furent la réponse à cet ordre impératif.

Succès important qu'une fois de plus la pénurie de tout empêche d'exploiter à fond. La variole règne dans la troupe et les décès se multiplient parmi les indigènes. Les rangs des Blancs eux-mêmes s'éclaircissent et le baron Dhanis se trouve finalement avec un seul Européen à ses côtés, ayant à régler jusqu'aux plus minutieux détails d'une campagne fastidieuse.

Le 10 juillet 1899 les insurgés reprennent l'attaque et foncent sur le camp de Sungula. La bataille est rude, mais le succès appartient aux troupes du Gouvernement, que le baron Dhanis jette dans la poursuite.

Mais avant de tenter un nouvel effort, il faut attendre l'incendie des herbes qui dégagera l'horizon.

Dès que les conditions d'attaque semblent réunies, Dhanis annonce aux officiers qui dépendent de lui que le moment est venu pour chacun de « faire plus que son devoir » et de montrer à tous ce qu'est le véritable « feu sacré ».

Animée par la volonté du chef exigeant, mais qui donne lui-même l'exemple, la troupe accueille la première attaque des révoltés avec un cran admirable et riposte aussitôt : ce sont les victoires de Baraka (8 et 9 octobre 1899) et Kaboge (12 octobre 1899). Puis, le 16 octobre, Uvira tombe aux mains des hommes du Gouvernement.

Ce succès devait marquer la fin de la véritable campagne répressive commencée après la révolte de 1897.

Durant le combat du 12 octobre, Changuvu, grand meneur des révoltés, avait été tué. Ceux-ci perdirent du coup toute cohésion et discipline. La population elle-même commençait à se lasser des méfaits de ces bandes pillardes : « Le pays tout entier nous revient avec enthousiasme », notait à ce moment le baron Dhanis.

L'œuvre à laquelle s'attacha dès lors le commandant prit un caractère plus pacifique : il fallait absolument rétablir au plus tôt une vie normale dans ces régions bouleversées depuis trop longtemps par la petite guerre qui s'y poursuivait.

Le Gouverneur s'efforça de convaincre les chefs de ce qu'ils trouveraient leur intérêt personnel en établissant dans le pays des cultures supplémentaires, et notamment le caoutchouc. Partout il voulait rétablir l'ordre et toute la prospérité possible, même si, de temps à autre, de petites opérations de police continuaient à se produire dans l'ultime poursuite des derniers révoltés.

Mais le grand désir du commandant, maintenant que la tragique affaire était liquidée, c'était de rentrer en Europe et d'y fonder enfin un foyer paisible.

Par deux fois, le Gouvernement, qui avait pris note de ce vœu, s'était efforcé de le réaliser. Mais c'est le 4 juillet 1900 seulement que le baron Dhanis, après avoir remis son commandement aux mains du commandant Malfeyt, put reprendre le chemin de la Belgique.

Son retour passa à peu près inaperçu dans le pays, qui, quelques années plus tôt, l'avait follement acclamé. Les événements de 1897 avaient jeté leur voile sanglant sur le souvenir des jours glorieux et seuls les initiés savaient que, dans le triomphe ou dans l'épreuve, le baron Dhanis s'était seulement efforcé de servir au mieux les intérêts qui lui avaient été confiés.

Peu après son retour, les fiançailles, puis le mariage du baron Dhanis furent annoncés : il épousait la baronne Estelle de Bonhomme. De cette heureuse union naquirent trois garçons, et tout semblait indiquer que la carrière africaine de Dhanis était terminée.

Elle l'était pratiquement du reste. Ce qui n'empêche qu'une fois encore l'officier revit le Congo.

C'était en 1904. Depuis son retour, il avait été attaché à l'Institut cartographique et dispensé du service actif à l'armée, tout en restant inscrit dans les cadres du régiment des grenadiers.

Le 11 janvier 1902, le Gouvernement le désigna comme délégué au Conseil d'Administration de la Compagnie des Chemins de fer du Congo Supérieur aux Grands-Lacs. Vers le même moment, l'Anglo-Belgian India Rubber Cy (Abir) lui offrit un poste de Conseiller technique, qu'il accepta. Et c'est pour le compte de cette société que, le 21 avril 1904, il partit à nouveau pour le Congo, afin d'y procéder à une inspection.

Il ne s'agissait là que d'une brève absence, mais Dhanis, tout passionné des choses d'Afrique qu'il avait été autrefois, en avait

accueilli sans enthousiasme la perspective. Il avait fallu, pour le décider, l'insistance personnelle du Roi, qui avait su faire entendre au cœur du soldat l'irrésistible appel: « Et la Patrie? ».

Dhanis partit et, sa mission terminée, rentra en Belgique à la fin de la même année. Sa vie officielle était cette fois bien terminée.

En septembre 1906, fatigué par d'incessants accès de fièvre qui, depuis ses années africaines, ne lui avaient pas fait grâce, il quitta l'armée, tout en lui restant passionnément attaché de cœur, comme au Congo du reste, dont il restait le lointain et fidèle serviteur.

Le 13 novembre 1909, à 1 h. 30 du matin, le baron Dhanis, miné par une implacable septicémie, s'éteignit à l'âge de 47 ans.

Cet événement, pour prévisible qu'il fût depuis longtemps, suscita une vive émotion pourtant dans tout le monde civilisé, qui n'avait pas oublié tout à fait le glorieux vainqueur des esclavagistes. Les journaux rappelèrent à l'envi les étapes de cette trop courte carrière, et les obsèques du héros furent un immense hommage à sa mémoire.

Le Gouvernement lui-même estima que sa reconnaissance envers un tel citoyen devait se reporter sur ceux qu'il laissait : il vota une pension à la veuve et aux orphelins du grand africain, dont la scrupuleuse honnêteté avait fort mal assuré l'avenir.

Au moment de sa mort, le baron Dhanis était titulaire de l'Etoile de Service et de la Médaille de la Campagne Arabe, chevalier de l'Ordre de l'Etoile Africaine et officier de l'Ordre Royal du Lion.

9 juin 1947.

M.-L. Comeliau.

Archives personnelles de la Famille Dhanis. — Archives du Musée de Tervueren. — Témoignages verbaux de la famille et des vétérans.

Dhanis, *Rapports sur l'établissement des postes d'Umwangi, Upoto et Yambiga.* — Dhanis, *Rapport au Secrétaire d'Etat sur la Campagne arabe dans le Manyema.* — Meyers, Dr. J., *Le prix d'un Empire.* — Franck, Louis, *Le Congo belge.* — Chapaux, *Congo historique.* — Wauters, *L'Etat Indépendant du Congo.* — Leclerc, C., *Formation de l'Empire colonial belge.* — Michiels et Laude, *Notre Colonie.* — Michiels, F., M.-G., *Soldats et Missionnaires au Congo, de 1891 à 1894.* — Renier, *Héroïsme et Patriotisme des Belges.* — Defester, H., *Les Pionniers belges au Congo.* — Descamps, *Afrique Nouvelle.* — Liebrechts, Col. Charles, *Léopold II.* — Buja, Lt-Cl. C., *L'Etat Indépendant du Congo.* — Hinde, Dr, *La Chute de la Domination arabe.* Boulger, D.-C., *The Congo State.* — Lejeune-Choquet, *Histoire militaire du Congo.* — Lemaire, Lt, *Congo et Belgique.* — Van der Smissen, *Léopold II et Beernaert.*

Rapport du Secrétaire d'Etat Van Eetvelde au Roi-Souverain sur la campagne arabe. — *A nos Héros morts pour la Civilisation* (Ligue du Souvenir Congolais). — *Le Baron Dhanis au Kwango et pendant la campagne arabe* (par ses compagnons d'armes). — Manifestation en l'honneur des explorateurs belges au Congo (Soc. Royale de Géographie d'Anvers). — Hennebert, Ct G., *Un épisode peu connu de l'Histoire du Congo Léopoldien : la répression des Batetelas (Revue Belge,* 15 septembre 1928). — Discours prononcés le jour des funérailles du baron Dhanis.

Bulletin de la Société de Géographie d'Anvers. — Le Mouvement géographique. — La Belgique Coloniale. — Le Congo Belge. — Le Congo Illustré. — La Belgique Militaire. — Le Conseiller Congolais. — L'Illustration Congolaise. — Revue de l'Expansion Belge. — Revue de l'Armée Belge. — Extraits de la Presse du temps.

DIESEL (*Rodolphe*) (Paris, 18.3.1858 - en mer, 30.9.1913). De parents allemands, résida à Paris jusqu'en 1870.

La guerre força la famille Diesel à se réfugier à Londres, et de là, R. Diesel fut envoyé à Augsburg pour continuer ses études. Il regagna Paris en 1880 comme ingénieur-représentant des machines frigorifiques « Linde », et c'est là qu'il conçut l'idée d'un moteur thermique à haut rendement. Cette idée, après des années de gestation, devint le célèbre brevet Diesel de 1893 et enfin, en 1897, le premier moteur Diesel marchant régulièrement.

En 1910, alors que l'on commençait à construire des moteurs marins de grande puissance, la Société Cockerill prit la licence des brevets de Diesel. Elle lui confia l'étude des moteurs du bateau postal *Belgica* destiné à assurer au Congo le service du courrier Léo-Stan. A cette occasion, Diesel fut reçu par le Roi Albert, promoteur du *Belgica*.

Le 13 novembre 1911, Diesel présenta un important mémoire sur l'utilisation de ses moteurs dans la navigation coloniale (il signalait notamment qu'ils peuvent utiliser des huiles végétales) au Kolonial Wirtschaftliche Komitee à Berlin. Ce mémoire a paru *in extenso* dans la revue « Technik und Wirtschaft » de janvier 1912.

Diesel disparut tragiquement au cours d'une traversée Anvers-Harwich, pendant la nuit du 29 au 30 septembre 1913.

Distinctions honorifiques : Diesel était titulaire de nombreux ordres allemands et étrangers, mais le seul titre dont il faisait état était celui de Docteur-Ingénieur honoris causa lui conféré par l'Université de Münich.

Documentation : Un exposé très complet de la vie et de l'œuvre de Rodolphe Diesel a été publié par son fils Eugène Diesel, sous le titre : « Diesel, der Mensch, das Werk, das Schicksal ».

10 avril 1948.

E. Combaire.

DILKE (Sir *Charles-Wentworth*), Membre du Parlement anglais, représentant du parti libéral (Londres, 4.9.1843 - Londres, 26.1.1911).

Son père, député aux Communes, fut l'actif organisateur des Expositions universelles de Londres (1861) et de New York (1853). Son grand-père était écrivain et critique, directeur de l'*Athaeneum* et du *Daily News*.

Charles Dilke prit ses grades de droit à Cambridge et se fit inscrire au barreau en 1866. Il entreprit un voyage autour du monde, visita les Etats-Unis, la Nouvelle-Zélande, l'Australie, Ceylan, l'Inde, l'Egypte. L'impression qu'il en rapporta fut celle de la grandeur de la race anglo-saxonne, qui encerclait le monde et dont il souhaitait voir s'étendre l'influence. Dans un ouvrage: « Greater Britain », paru en 1868, œuvre d'un observateur avisé, tout à la fois philosophe et géographe, il développa la thèse de l'influence du climat sur les races humaines et des races humaines sur les régimes politiques des peuples. Toute sa vie, Dilke fut un ardent impérialiste.

Entré aux Communes comme député de Chelsea en 1868, il devint une force dans le parti libéral.

A la suite de la victoire libérale de 1880, il fit partie du ministère Gladstone. En sa qualité de sous-secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères, il négocia un traité de commerce entre la France et l'Angleterre. Très au courant des questions de politique intérieure, il présidait ultérieurement, en 1884, une Commission pour l'amélioration des maisons ouvrières, en 1885 une conférence sur les salaires industriels, réunie par tous les grands partisans des trade-unions. Il fut toujours un énergique défenseur de l'amélioration des conditions de vie des travailleurs, fut un actif promoteur de l'enseignement primaire et de la limitation des heures de travail. Il voulait que les classes laborieuses fussent représentées au Parlement.

Toute sa vie il fut un adversaire de l'E.I.C.

En 1893, il entreprit contre le jeune Etat africain une virulente campagne de dénigrement. Il accusait de cruauté nos dirigeants au Congo, allant jusqu'à prétendre qu'ils avaient favorisé le cannibalisme et l'esclavage.

Se basant soi-disant sur les relations de Hinde, il accusait Dhanis d'avoir nourri ses hommes avec de la chair humaine. « Or, disait le *Mouvement géographique* (1893, pp. 188-189), cette accusation ne repose sur rien; aucun passage de Hinde ne permet de soupçonner Dhanis; c'est une allégation calomnieuse et diffamatoire. Quant au procédé employé pour la soutenir : dénaturer les intentions et les termes d'un observateur scientifique, — il est d'une loyauté que nous laisserons à d'autres le soin de qualifier. »

Le 2 avril 1897, Dilke fut le premier à porter au Parlement anglais les protestations de l'Aborigines Protection Society, cherchant à nuire à l'Etat du Congo jusqu'à souhaiter de le voir disparaître. « Le nouveau chemin de fer (du Bas-Congo), disait-il, ne transporte à sa montée que du gin », faisant entendre que ce gin était le seul article d'importation au Congo. L'interpellateur ne recueillit d'ailleurs que des sourires incrédules.

En 1903, Dilke prenait à partie Léopold II, le traitant de maître despotique, d'autocrate et l'accusant de violer ses engagements pris à la Conférence de Berlin en 1885 sur la liberté du commerce dans le bassin conventionnel du Congo; il disait qu'un Anglais y avait été arrêté pour avoir voulu faire du commerce ! Il prétendait que la population indigène vivait dans un état de complet asservissement. Abordant la question de l'Enclave de Lado, il disait que le Roi avait agi traîtreusement quant aux baux octroyés en 1894 et qu'il avait été laissé à tort en pleine possession de la sphère anglo-égyptienne de l'Enclave. Plutôt que de voir perdurer pareil état de choses, disait Dilke, il vaudrait mieux pour nous que le Congo passât à la France ! (*Mouvement géographique*, 1903, p. 259.)

En 1904, se basant sur le rapport du consul anglais Casement, Dilke se livrait aux Communes à une charge à fond contre l'E.I.C., prétendant que la méthode pour recueillir la main-d'œuvre indigène ne différait en rien de celle usitée naguère pour obtenir des esclaves, et que la contrainte était exercée par des soldats noirs irresponsables, sous le contrôle d'Européens.

En août 1905, une note parue dans le *Times* prétendit que l'enquête au Congo avait été de trop courte durée et que le territoire soumis aux investigations de la Commission avait été celui des seules compagnies concessionnaires. L'Etat Indépendant du Congo n'eut aucune peine à prouver l'inanité de ces affirmations.

Sir Charles Dilke mourut à Londres le 26 janvier 1911.

Au point de vue militaire, il écrivit : « L'armée britannique » (1888). — « La réforme de l'armée » (1898). — « La Défense de l'Impérialisme » (en collaboration avec Wilkinson) (1892).

Sur les colonies, il écrivit avec autorité plusieurs études. Son livre « Greater Britain » (2 vol. 1866-1867) connut quatre éditions en 1868 et fut suivi de « La position actuelle des politiques européennes » (1887) — « Problèmes sur une plus grande Angleterre » (2 vol. 1890). — « L'Empire britannique » (1899).

Lady Dilke (Emilia Strong) écrivit surtout des œuvres de critique artistique : « Les Peintres français du XVIII[e] siècle » (1899) ; trois œuvres sur l'Architecture, la Sculpture, la Gravure, la Décoration de la même époque (1902). « Le Livre de la Vie spirituelle » fut écrit à sa mémoire par Sir Charles Dilke lui-même (1905).

3 mars 1948.
M. Coosemans.

Encyclopeadia Britannica, 1946, vol. VII, p. 385. — Cornet, R., *La Bataille du Rail*, Bruxelles, 1947, p. 332. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, Namur, 1913, — Wauters, A.-J., *Histoire politique du Congo belge*, Bruxelles, 1911. — Boulger, *The Congo State*, Londres, 1898. — Daye, P., *Léopold II*, Paris, 1934, pp. 43, 493. — Bauer, L., *Léopold le Mal-Aimé*, Paris, 1935, p. 314. — *Larousse mensuel*, 1911, p. 15. *Mouvement géographique*, 1897, p. 188 ; 1899, p. 189 ; 1903, p. 239 ; 1904, p. 281 ; 1905, p. 385 ; 1911, p. 66.

DJABIR ou **BOKOYO**, Chef bandia (né vers 1855, mort en ?). Fils de Dwaro, fils d'Hiro, installé à la Dumé, affluent du Bomu.

Vers 1875, il doit fuir la résidence de son père et se réfugie chez Swa, fils de Gaia, fils de Gatanga, fils d'Ino, qui le garde en détention par crainte de ses intrigues. Bokoyo parvient à s'enfuir, pour se mettre au service du Nubien Gezere, agent de Ziber, installé sur le Bomu, près du confluent de la Salanga. Pareille situation lui permettra de vivre indépendant de sa famille. Dès ce moment, il prend le nom arabe de Djabir. Il accompagne Gezere à Khartoum, puis en revient avec l'Arabe Kabasi, pour fonder une station à la Dume. Puis il guide l'Arabe Alikobbo dans le bassin de la Bili et vers le Bas-Uele.

Quand, en 1884, les agents du Gouvernement égyptien se retirent au Bahr el Ghazal, à l'appel de Lupton, Djabir suit Alikobbo. Mais arrivé à l'Angoli, affluent de la Haute Gangu, affluent de la Bili, Djabir déserte avec ses gens, emportant armes et munitions. Il va s'installer entre l'Angoli et les territoires de Ngia, son frère.

Abdallah, sous-ordre d'Alikobbo, est resté au Bomu, probablement pour y trafiquer en son nom personnel. Djabir, bien armé, attaque le Nubien sur la Dume et le vainc. Il s'empare des armes du vaincu. Djabir s'avance alors vers le Sud et s'installe à la Zagiri et à la Mamboya, affluents nord de l'Uele.

A ce moment, Rafay, revenu du Bahr el Ghazal, où il a combattu les mahdistes aux côtés du Gouvernement égyptien, est revenu au Shinko. Mais craignant une incursion mahdiste, il descend vers le Sud et s'installe à la Mago, en aval de Djabir. Craignant que Djabir lui vole son armement, il l'emprisonne pendant deux ans (1886-1888). Djabir parvient à s'enfuir et se met en rapport avec l'Arabe Panga-Panga, pour attaquer Rafay, qui, de son côté, s'allie à l'Arabe Lembe-Lembe. Mais Djabir détourne de Rafay ses protecteurs, et Rafay retourne vers le Nord, s'établir à la Ziko, sous-affluent de la Gangu. Djabir se met alors en rapport avec les Européens arrivés à Basoko. Il rencontre Becker à Basoko en 1889. Il propose à l'Européen de le guider et le conduit jusqu'à sa résidence de la Zagiri.

En 1890, Milz et Roget viennent de Basoko, fonder, à deux heures de Djabir, une résidence. Djabir les aide et guide même Roget jusqu'au Nord de la Bili et au Bomu, contribuant ainsi à réaliser la liaison Uele-Bomu.

A partir de ce moment, l'histoire de Djabir est celle d'un chef ayant effectivement fait sa soumission à l'E.I.C.

Cependant, il ne renonce pas à l'invraisemblable velléité d'indépendance et d'extension de son autorité en territoire bandia. Ses intrigues le font suspecter d'insoumission à l'Etat. En 1905, pour en finir avec ses tergiversations et ses intrigues, l'E.I.C. devra recourir à une occupation armée de sa chefferie, occupation qui donnera lieu à des combats gagnés par Laplume et ses adjoints et se terminera par la fuite de Djabir en territoire français, au Nord de Gufuru.

Voici le portrait de Djabir, suivant Vande Vliet, qui, en 1889 (octobre), reprenait au Dr Van Campenhout la direction de ce poste :

« En octobre (1891), le Sultan était un homme d'une quarantaine d'années, assez corpulent et d'une taille au-dessus de la moyenne. Il était imberbe ; sa figure, ronde, était marquée au front d'une ligne verticale de tatouages pointillés. Il portait une belle chemise en toile blanche, dont il avait mis le plastron par derrière, une large culotte arabe, des mocassins en cuir jaune et un chapeau de paille couvert d'une coiffe blanche. Le petit doigt de sa main gauche était orné d'une bague chevalière en argent. Il

était poli et se présentait assez bien. Il avait comme homme de confiance Dahia, qui, antérieurement, avait parcouru avec lui le Soudan et avait connu Gessi, Junker, Emin et Lupton. »

7 mars 1947.
P.-L. Lotar, O.P.
et M. Coosemans.

Hutereau, *Histoire des peuplades de l'Ubangi et de l'Uele.* — Lotar, P.-L., *Souvenirs de l'Uele. Le Gouvernement égyptien*, dans *Revue Congo*, 1938, et *Grande Chronique de l'Uele*, collection 1946, pp. 14 à 71 et 249. — *Tribune congolaise*, 22 juin 1905; 29 juin 1905; 16 juin 1905. — Boulger, *The Congo State.* — Masoin, F., *Histoire des Mémoires de l'Institut Royal Colonial Belge, de l'E.I.C.*, 2 vol., Namur. — *Congo Wekel. Belg. col. belang*, Mechelen, 16 janvier 1901. — Junker, *Reise in Africa*, pp. 312-322.

DODERNIER (*Jean-Hippolyte-Noël*) (Liège, 25.12.1862-Engwettra, 23.2.1895).

Il était armurier, et, comme beaucoup de Belges, tentés par la glorieuse aventure de partir pour le Congo mystérieux et lointain, il s'engagea à l'E.I.C. et quitta la Belgique le 7 mars 1892. Arrivé à Boma, il fut désigné pour l'expédition du Haut-Uele et monta vers Dungu en compagnie de Delanghe, Verstraeten, De Raeve, Millard. Le 31 janvier 1893, il arrivait à Niangara en compagnie de Devos et Rainaud. Il atteignit Dungu le 1er mars et Faradje en avril. Le 9 mai, sur l'ordre de Delanghe, avec Gustin, Soliman, Acmed el Dinka et son contingent turc, Dodernier quittait Faradje pour Ndirfi et les postes de l'enclave de Lado.

En mai, des troubles occasionnés par Bakit, chef d'un détachement égyptien, ayant éclaté à Ndirfi contre le chef de poste Henrard, Delanghe et Hoffmann arrivèrent à leur tour à Ndirfi pour constater sur place la tournure des événements.

Dodernier resta à Ndirfi jusqu'en septembre, puis, en compagnie de Degraeve, venu d'Aléma, il fut chargé de se rendre à Gumbiri le 7 septembre, pour en évacuer le détachement de réguliers et les charges sur Aléma, où l'attendait Delanghe.

Le 20 septembre, Delanghe partait avec Ligot et Dodernier vers Ganda. Entre Aléma et Ganda, la colonne fut attaquée, perdit des hommes et des charges et fut exposée à des pluies torrentielles.

Fin octobre, Dodernier et Ligot étaient à la rivière Kobbo, où venaient les rejoindre Delbruyère, Laplume, Hoffmann. Il s'agissait de rejoindre ensemble Magora, où devait arriver Baert, qui allait remplacer Delanghe dans le commandement de l'expédition.

En arrivant à Magora, où ils étaient bientôt rejoints par Delanghe, ils apprirent que Baert en était reparti et qu'il fallait se remettre en route pour le trouver à Mundu. Le 9 décembre, Dodernier et les autres prirent donc la route de Mundu, Ligot à l'avant-garde avec les irréguliers azande. Delanghe au centre avec Dodernier, Degraeve, Delbruyère et les réguliers, Laplume à l'arrière-garde, avec les irréguliers mangbetu. On arriva à Mundu le 11 décembre, après une marche des plus fatigantes. La famine sévissait à Mundu, les attaques des indigènes étaient continuelles.

En mars 1894, le poste fut cerné par les derviches et les Makrakra déserteurs de l'expédition du Nil. Dodernier prit part à la défense de la station, qui remporta sur les assaillants une victoire éclatante.

Fin de terme en novembre 1894, il descendit vers Niangara. Il venait d'arriver dans la région d'Ibembo quand il apprit qu'Engwettra avait organisé une révolte contre les blancs. Dodernier prit part à une opération contre le rebelle et y fut tué le 23 février 1895.

6 septembre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *La Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Institut Royal Colonial Belge*, 1946, pp. 143, 144, 149, 150, 163, 166, 169, 170.

DOLISIE (*Albert*) (Bordeaux, 1856-Orléans, 22.1.1899).

Après avoir fait ses études à l'Ecole polytechnique, il passa par l'Ecole de Fontainebleau et obtint le grade de sous-lieutenant de marine. En 1883, il donna sa démission, afin de partir pour l'Afrique. Il quitta Bordeaux le 21 mars 1883, à bord du *Précurseur*, en compagnie de Pierre Savorgnan de Brazza, de Chavannes et autres agents de la Mission de l'Ouest africain, tels que Dutreuil de Rhins, Pierre Michaux, etc.

Il arriva à Brazzaville le 29 juillet 1884. Le 15 septembre, il quittait Brazzaville sur le steamer *Ballay*, chargé d'occuper, par des traités, pour le compte de la France, la rive droite du Congo, en amont de l'Alima. Il établit au fond du delta de la Sangha (Bunga) un poste pour lequel P. Savorgnan de Brazza avait désigné Froment. Attilio Pécile et Jacques de Brazza l'y rejoignirent le 10 novembre.

Le 14 décembre, le *Ballay* quittait Bunga, revenait au fleuve Congo et poussait jusqu'à 30' au Nord de l'équateur, à mi-chemin d'Equateurville à Lulonga, passant devant l'embouchure de la Likona-Nkundja. Mais Dolisie, malade, dut rentrer à Brazzaville

avec ses deux compagnons. Il y resta du début de janvier au début de mars 1885.

De Chavannes, se rendant compte de l'importance que prendrait, dans le traité de délimitation franco-congolais du 5 février 1885, l'embouchure de l'Ubangi, découverte le 21 avril 1884 par Hanssens et Van Gèle, chargea Dolisie, quoique à demi rétabli, d'aller occuper sans tarder la rive gauche de l'Ubangi et d'y fonder un poste qui devait se nommer Nkundja.

Le 19 mars 1885, Dolisie partit à 5 heures du matin pour essayer d'échapper aux vues de la rive gauche, en compagnie du quartier-maître Lebris et du laptot sénégalais Jules Gomez. Le 4 avril, la petite expédition était au confluent de l'Alima, le 12 dans le delta de la Bunga. En mai, elle pénétrait dans l'estuaire de l'Ubangi et s'installait en territoire du chef Linzoli, après une vive résistance des indigènes (lettre de Dolisie à de Chavannes, du 19 mai 1885). Apprenant l'établissement de Dolisie, de Chavannes exulta : « Cette occupation effective allait servir de pivot aux revendications de la France lorsque la Commission de délimitation arriverait sur les lieux; elle devrait s'incliner devant le fait accompli », écrivait de Chavannes.

Le 5 septembre 1885, Dolisie rentrait à Brazzaville. Puis, son terme achevé, il revenait en France au début de 1886. A la nouvelle de l'établissement de Dolisie sur la rive gauche de l'Ubangi, Pierre de Brazza s'empressa de baptiser, sur sa carte, l'Ubangi du nom de Kundja (carte annexée à « Trois voyages », par de Brazza en 1887). Il s'ensuivit un long différend dans la délimitation de la frontière franco-congolaise, en application du traité du 5 février 1885 (voir *Grande Chronique de l'Ubangi*, par P.-L. Lotar, 1937). Dolisie repartit en octobre 1886 pour l'Ubangi, avec Pelletier, Uzac, Terrier. Peu après, le 29 avril 1887, était signé le traité franco-congolais fixant au 4e parallèle la frontière nord. Le 27 mai 1887, Dolisie était au confluent de l'Alima. Il remonta l'Ubangi en pirogue et arriva le 4 août à Nkundja. Puis, à bord du *Ballay*, il continua à remonter l'Ubangi jusqu'aux rapides de Bangui, déjà atteints par Van Gèle et Grenfell. Il projeta la fondation d'une station française à Bangui pour décembre 1887 et demanda Verstroffer et Froment pour ce poste à créer. Mais il échoua dans sa tentative de franchir les rapides de Bangui et rentra à Nkundja.

De Chavannes étant parti pour l'Europe, Dolisie le remplaça à Brazzaville, avec son frère Michel pour adjoint. Inquiet des préparatifs que faisait l'E.I.C. pour occuper l'Ubangi découvert et exploré par Hanssens, Van Gèle et Grenfell, Dolisie envoya Fondères chercher au Gabon la réponse à sa demande télégraphique au Gouvernement français de commencer une action dans la Sangha et l'Ubangi. L'Ubangi serait occupé par Uzac à Liranga; Vertroffer irait à Modzaka, tandis que Michel Dolisie s'installerait aux chutes de Bangui. Son terme achevé, Dolisie rentra en France pour plaider lui-même la défense de ses projets (1er janvier 1890). A la fin de cette année, De Brazza désigna Liotard pour une action dans le Haut-Ubangi (voir *Grande Chronique de l'Ubangi*, ainsi que *Grande Chronique du Bomu*, par P.-L. Lotar) et pria Dolisie de retourner en Afrique française dès 1891.

En février (1891), Van Gèle et Hanolet, à Léopoldville, recevaient de Brazzaville la nouvelle que Gaillard et Poumayrac se disposaient à partir pour fonder sur le Haut-Ubangi les premiers postes français. Aussi, dès ce même mois, Van Gèle, prévoyant les tentatives des Français de pénétrer jusque dans le Bomu, s'empressa de regagner Yacoma, afin d'y renforcer sa position, déjà bien solide pourtant depuis son traité d'alliance avec le chef sakkara Bangasso, en août 1890.

Le 6 octobre 1891, Dolisie, de Brazzaville, écrivait à de Chavannes que, selon ses prévisions, Gaillard et De Poumayrac devraient être arrivés au confluent Uele-Bomu pour y installer un poste. En effet, Yacoma français (ou Abiras) fut fondé par Gaillard en octobre 1891. Dolisie ajoutait que Liotard, muni de pouvoirs spéciaux, venait d'arriver à Brazzaville et se préparait à gagner le Haut-Ubangi. Le 8 décembre, Liotard quittait Brazzaville à bord du ss. *Antoinette*. Arrivé sur le Haut-Ubangi, Liotard s'empressa de demander en mai-juin à Brazzaville l'autorisation d'enlever de force Yacoma belge, avec le concours de quelques milliers d'indigènes. Dolisie décida de lui envoyer Juchereau avec quelques Sénégalais. En communiquant ces nouvelles à de Chavannes, encore en France, Dolisie ajoutait, et vraisemblablement sur le rapport que lui avait adressé Liotard, que, dans la chefferie de Bangasso, les Belges répandaient par centaines des fusils et se préparaient à envoyer un résident chez le grand chef sakkara. En réalité, les officiers de l'E.I.C. s'y trouvaient depuis des mois.

Quand arriva à Brazzaville la Mission du duc d'Uzès, Dolisie, à force d'arguments, la détourna de sa destination, qui était de remonter la Sangha, et, par l'intermédiaire de Julien, second de l'expédition et gagné à la cause de Dolisie, décida le duc d'Uzès à prendre la route de l'Ubangi pour aller planter le drapeau français sur le Nil.

Le 5 septembre 1892, Dolisie apprenait à Brazzaville qu'Hanolet venait de quitter le Pool pour le Haut-Ubangi avec un important renfort militaire. Aussitôt, Dolisie pressa le départ de la Mission d'Uzès-Julien (22 septembre) et mit à sa disposition les deux canonnières *Ubangi* et *Djoué*. Arrivé sur le Haut-Ubangi, Julien irait d'abord venger le massacre de Poumayrac chez les Bubus (Gaillard avait échappé), puis rejoindrait Liotard en territoire sakkara chez Bangasso, pour forcer de ce côté la barrière que lui opposait l'occupation de la rive nord du Bomu par les officiers de l'E.I.C. Mais il ne suffisait pas de s'installer au Nord du Bomu, il faudrait encore couper les Belges plus au Sud, en remontant la Mbili, pour atteindre par cette route (!) les sources du Bahr el Ghazal. De là il fallait gagner Fachoda. En ce qui concernait le Bomu, Dolisie informait Julien qu'arrivé aux Abiras (Yacoma français), il avait à mettre en œuvre ses éléments musulmans et égyptiens, pour faire de la propagande française et gêner ainsi Hanolet, qui avait probablement pour objectif de chercher à rejoindre Van Kerckhoven, en route vers le Nil. Dolisie craignait une entente anglo-belge pour entraver les intentions de la France. Le général Wahis ne lui avait-il pas dit, fin 1891 : « Voyez-vous, M. Dolisie, je ne sais pas les engagements que le Roi-Souverain a pris avec l'Angleterre, mais le danger pour vous du côté de l'Ubangi ne viendra pas de l'E.I.C., mais bien de l'Angleterre. » Si de Chavannes fut du même avis que Dolisie à utiliser à ses fins la Mission d'Uzès, il est bien certain, d'après la correspondance des deux agents français, que l'initiative en revient à Dolisie.

En décembre 1892 ou début de 1893, Dolisie quittait Brazzaville pour rentrer en France. Avant de partir, il laissa à Cureau des instructions écrites. Il songeait même, dès ce moment, à l'appoint que serait pour l'occupation française l'établissement d'une Mission catholique sur le Haut-Ubangi, par Mgr Augouard.

En mars 1893, de graves incidents mettaient aux prises Liotard et les représentants de l'E.I.C. à Bangasso (voir *Grande Chronique de l'Ubangi* et *Grande Chronique du Bomu*, par P.-L. Lotar).

En juin 1893, Dolisie apprenait que Julien, gravement malade, avait dû redescendre à Brazzaville et que le duc d'Uzès l'y avait suivi, atteint de dysenterie grave qui nécessitait son retour en Europe. Liotard et son adjoint Fresse étaient malades aux Abiras et prétendaient que les Belges passaient, contrairement à leurs droits, un traité avec Bangasso. Or, Bangasso s'était rallié à l'E.I.C. depuis 1890.

En France, on préparait alors (juillet 1893), à l'instigation de de Chavannes et Dolisie, l'expédition Monteil (Monteil, Marchand, Germain, Baratier, Largeau), destinée à seconder, sur le Haut-Ubangi et au delà, les menées de Liotard.

En mars 1894, des tractations diplomatiques se déroulèrent entre la France et l'E.I.C. concernant la situation au Haut-Ubangi. Dolisie, alors en France, fut appelé pour être entendu au cabinet de Casimir-Périer, Président de la République.

Le 27 avril, Dolisie fut nommé lieutenant-gouverneur du Congo français. Repartant pour l'Afrique, il croisait, à l'escale de Grand Bassam, de Chavannes, rentrant en Europe avec Liotard, malade.

Tandis que Monteil s'embarquait à Bordeaux à destination de Libreville, le 25 juin 1894, le vent tournait en France, et à l'escale de Cotonou, Monteil recevait de Paris un télégramme lui annonçant que sa mission était rapportée et qu'il était désigné pour commander une expédition au Dahomey contre Samory.

Enfin, le 14 août 1894 était signé le traité franco-congolais établissant le Bomu comme frontière entre les deux Etats africains ; l'E.I.C. devait donc évacuer tous les postes au Nord de cette rivière.

Dolisie rentra en France à la fin de son terme.

Il mourut à Orléans le 22 janvier 1899.

31 décembre 1947,
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Ubangi, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1937. — Id., *Grande Chronique du Bomu*, Ibid., 1940. — De Chavannes, *Le Congo français*. — Id., *Albert Dolisie, sa correspondance, Afrique française*. Cornet, R., *La Bataille du Rail*, 1932, nº 4 et nº 5, Cuypers, Bruxelles, 1947, p. 145.

DONCKER (DE) *(Jan-P.-Odulf van Meerbeke)* (Meerbeke, 17.4.1891-28.8.1919).

Trad in de Orde der Minderbroeders Capucijnen den 25 September 1908, deed professie op 26 September 1909 en werd op 25 April 1915 priester gewijd.

Drie maanden na zijn priesterwijding werd hij oorlogsvrijwilliger. In de maand Juli 1915 vertrok hij van Maestricht (Holland) naar Folkestone (Engeland) en vandaar naar Kales, waar hij drie weken verbleef. Einde Augustus 1915 werd hij naar Auvours-bij-Le Mans gezonden, waar hij opgeleid werd tot militair brancardier.

Nog vóór den winter ging hij naar het front, waar hij twee jaar gewetensvol zijn plicht volbracht. Doch, vernomen hebbende dat er mogelijkheid bestond naar de kolonie te vertrekken, deed hij zonder aarzelen de aanvraag om als Missionaris naar Kongo te gaan. Op aandringen van den Heer Renkin, minister van Koloniën gaf de Minister van oorlog bereidwillig de toestemming om het leger te verlaten, zoals blijkt uit het dagorder van 't regiment van 4 October 1917.

Op 21 December 1917 namen ze (P. Odulf en zijn gezellen) plaats op den boot te Farmouth, die den 17 Januari 1918 aanlegde te Boma. Vaandaar ging de reis verder naar Libenge (Ubangi), waar ze den 8 Februari ontscheepten. Na een kort oponthoud werd het laatste gedeelte van de reis aangevat : over Banzistad naar Molegbe, waar ze einde Maart aankwamen.

P. Odulf van Meerbeke werd te werk gesteld in de jongensschool te Molegbe. Die kolonie, gesticht in December 1914, had tot doel het vormen van degelijke catechisten en bekwame monitoren of onderwijzers voor de school kapellen. Toen P. Odulf er aankwam, telde de kolonie over de 100 leerlingen. Vanzelfsprekend vergde de intellectuele vorming en de morele leiding van die honderd leerlingen, totaal onbeschaafd en kleinkinderen van menseneters een énorme inspanning van den missionaris, temeer daar hij omzeggens alleen stond voor de ganse onderneming. Zijn Overste, die reeds het catechumenaat in handen en tegelijkertijd bestuurder was van het « geneeskundig laboratorium », kon zich onmogelojk op intense wijze met de leerlingen bezig houden. Willens nillens moest hij dit reusachtig werk te groten dele aan zijn helper P. Odulfus overlaten.

Buiten zijn professoraat moest P. Odulf ook veel uren besteden aan het biechthoren van de Zwarte bekeerden, en aan catechismusonderricht aan de catechumenen op de missie, enz.

Na één jaar afmattenden arbeid voelde de jonge missionaris zich totaal uitgeput. Toch werkte hij onverdroten voort, zolang zijn krachten het hem enigszins veroorloofden. In Augustus 1919 viel hij ziek en overleed den 18 Augustus, vier maanden na zijn gewezen Overste en leider : E. P. Rumold van Antwerpen.

15 September 1947.
P. Hugo.

DONCKIER de DONCEEL *(Xavier-Ernest-Marie)*, Lieutenant (Ledeberg, 18.7.1871 - Andemobe, 26.7.1898). Fils d'Arnold-Gaston-Ferdinand-Henri Donckier de Donceel et d'Eugénie-Marie-Rosalie Donckier.

Il était maréchal des logis au 2e lanciers à l'époque où, dans les casernes, on se prenait d'enthousiasme pour les exploits des pionniers de notre colonisation africaine. Aussi, Donckier n'hésita pas à offrir ses services à l'E.I.C., et, le 6 septembre 1893, il part pour le Congo en qualité de sous-officier de la Force publique. Désigné dès le début de 1894 pour l'expédition du Bahr el Ghazal, il arrive à la Résidence de Semio en janvier 1894 et est adjoint aux lieutenants Fiévez et Walhousen, chargés d'entrer en relations, au delà du Bomu, avec les sultans de cette région et d'empêcher les incursions des marchands d'esclaves au Sud du Bomu.

Fiévez, Walhousen, Donckier quittent Semio le 8 mars 1894 en compagnie du sultan Semio lui-même. Arrivé à Ombanga, Fiévez reçoit un courrier de Baert annonçant le massacre, chez Bili, chef zande, de la colonne Bonvalet-Devos, et l'échec que vient de subir, sur la Dungu, un détachement de l'Etat attaqué par les mahdistes. En conséquence, Baert demande à Semio du renfort, et du coup, l'expédition Fiévez se trouve momentanément arrêtée.

Tandis que Fiévez et Walhousen rebroussent chemin, Donckier part seul, le 4 avril, avec 56 hommes, pour le Biri, avec l'intention de gagner Dem Ziber. Mais, après trois jours de marche vers le Nord, Donckier, guidé par Bodué, fils de Semio, apprend par un courrier que ce guide, lui aussi, doit rentrer à Semio pour fournir avec ses soldats un nouveau renfort à la Dungu. Donckier, dont l'escorte devient ainsi insuffisante (20 hommes), renonce à marcher sur Dem Ziber. Le ravitaillement d'ailleurs se fait rare, et il rebrousse chemin jusqu'à Mimmiboie. De là, pourparlers par voie d'émissaires, avec Faki Ahmed, fils de Youssouf, sultan du Wadai, installé au Borou, affluent du Bahr el Arab, qui a déjà théoriquement fait sa soumission à l'E.I.C. et arboré le drapeau de l'Etat. Donckier se rendra au Borou et tâchera d'y dépister Adjeer, autre sultan du Nord, allié, dit-on, aux mahdistes.

Le 25 juin, Donckier est à Liffi; il y apprend la mort d'Adjeer, et son successeur, Nasr, semble bien disposé, puisqu'il envoie du ravitaillement à Liffi. Grâce à cet approvisionnement en vivres, Donckier va de l'avant, traverse le Borou, atteint Faki et commence l'installation d'un poste au Borou. Mais les difficultés d'approvisionnement recommencent, les menaces d'incursions

mahdistes sont fréquentes. Au même moment, à Katuaka, à deux pas du fort de l'Adda, gardé par Gérard, le chef Acmed Curcia trame en secret son alliance avec les mahdistes. Cependant, le 25 août, Donckier reçoit des émissaires de Nasr, alors à Tarragone, qui viennent offrir la soumission de leur chef. Sur ces entrefaites, arrive à Semio-Residence l'ordre donné à Donckier de se mettre sous les ordres de Walhousen, en route vers Dem Ziber. Donckier se replie donc vers le Sud, après avoir planté le drapeau de l'Etat au mont Den Darh (drapeau qui se trouve actuellement au Musée de Tervueren). A Morjane, il opère sa liaison avec Walhousen. Puis, retournant à Liffi, il y trouve le poste en révolte. L'alerte est chaude. Sept hommes de Donckier et onze de Walhousen sont tués par les mutins, gens de Faki Ahmed. Heureusement, un renfort envoyé par Walhousen a raison de la révolte. Mais la disette va grandissant, les mahdistes multiplient leurs attaques. Il n'y a qu'un parti à prendre, se replier vers Morjane.

Pourtant, rentré dans ce poste, Donckier repart encore en reconnaissance vers le Borou. Nouvelle menace mahdiste si inquiétante que Donckier doit rentrer à Morjane. Heureusement, le 9 décembre, arrivent à Morjane Colmant, Lespagnard, Lebègue, chargés d'une nouvelle expédition vers le Nord, avec de nouvelles troupes. Colmant et Walhousen partiront ensemble pour Liffi et tenteront de pousser jusqu'à Tarragone, où Nasr s'est retranché, tandis que Donckier partira en direction du Borou avec 60 hommes. A peine sont-ils partis de Morjane, qu'ils reçoivent la nouvelle de la signature du traité franco-congolais du 14 août 1894. Il faut donc évacuer les territoires au Nord du Bomu et les céder à la France.

Colmant, Walhousen, Lebègue rentrent à Semio-Residence, suivis de quelques jours par Donckier, qui arrive le 10 février 1895. Le 5 août, il est désigné pour prendre le commandement du poste de Bima, avec comme adjoint le sous-officier Duchemin.

Il rentre en Belgique le 28 septembre 1896, avec le grade de sous-lieutenant et de belles citations à l'ordre du jour pour la vaillance et le courage déployés au cours de son premier terme.

Il repart le 6 février 1897, en qualité de lieutenant de la Force publique, et est désigné pour la zone Uerré-Bomu. A Léopoldville, où vient de parvenir la nouvelle de la révolte des Batetela de l'expédition Dhanis, il reçoit d'ordre de rejoindre le commandant Henry, chargé de s'opposer aux révoltés. En hâte, il se dirige, à travers la forêt de l'Ituri, vers sa destination, qu'il atteint le 24 juillet 1897, et aide à la poursuite des mutins. Tandis que les troupes d'Henry, baptisées « bataillon du sacrifice », et comptant 450 hommes encadrés par les lieutenants Derclaye, Sannaes, les sous-officiers Friart, Sauvage, Kimpe et Rewers, remportent sur les révoltés la grande bataille de la Haute Lindi (août 1897), Donckier va, sur l'ordre d'Henry, garder à la frontière le poste de Beni, secondé bientôt par Sannaes, Sauvage et Kimpe. Puis, Henry donne ordre à Donckier de rejoindre avec Kimpe et 150 hommes, à Tamara, le gros de l'expédition qui se dirige vers Redjaf. Donckier, dont l'état de santé est très ébranlé par des accès de fièvre successifs, se met cependant en route et parvient à Andemobe le 5 juin 1898.

Le 5 juillet, en vérifiant des munitions dont certaines sont avariées, il commet l'imprudence de jeter dans le feu ouvert d'une sentinelle de nuit une cartouche douteuse. Celle-ci fait explosion et la balle vient frapper Donckier au poignet. Malgré les soins de son compagnon Kimpe, qui ne parvient pas à arrêter l'hémorragie, la blessure empire. Malheureusement, une nouvelle fièvre hématurique se déclare et dans la nuit du 26 juillet, Donckier expire.

Il était porteur de l'Etoile de Service depuis le 31 octobre 1894.

Février 1947.
M. Coosemans.

Bulletin de l'Association des Vétérans coloniaux, février 1933. — P.-L. Lotar, O.P., *Grande Chronique du Bomu, Mémoires de l'Institut Royal Col. Belge*, 1940. — Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele*, Ibid. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, Namur, 1913, vol. II, p. 267. — *A nos Héros coloniaux*, p. 199.

DONIOL (*Auguste*), de nationalité française. Inspecteur général des Ponts et Chaussées de France. Maire adjoint du XVI[e] Arrondissement de Paris. Membre du Conseil d'Etat de France (... 1828 - Paris, 17.10.1912).

Lors de la constitution de la Compagnie des Chemins de fer des Grands-Lacs, le 4 juin 1902, fut un des fondateurs de cette Société et fit partie de son Conseil d'Administration dès le début jusqu'à son décès. Il représentait les intérêts français, qui étaient très importants, car ils se montaient à près de 40 p. c. du capital souscrit. D'autre part, son influence et sa compétence en matière de travaux furent très

utiles à ladite Société, qui donna son nom à un des S. W. de 500 tonnes qu'elle construisit pour transporter de Léopoldville à Stanleyville le matériel, rails, traverses, etc., nécessaire à ses travaux.

Distinctions : grand-officier de la Légion d'Honneur; commandeur de l'Ordre de Léopold.

1er avril 1948.
E. Comhaire.

DOORME (*Aristide-Jean-Octave*) (Anvers, 10.10.1863-Ostende, 13.9.1905).

Son père, Randolph, participa à la campagne du Rio Nûnez (voir *Tribune congolaise* du 17 juillet 1902) et épousa Joséphine-Marie Coppejan.

Aristide Doorme fit ses études moyennes au Collège Notre-Dame à Ostende, s'engagea au 2e chasseurs à cheval et y était maréchal des logis quand il décida de partir au Congo. Le 7 janvier 1890, il s'embarquait à Anvers, sur le *Benguela*, en qualité de sergent de la Force publique, et était désigné pour Luluabourg dès son arrivée à Boma, le 20 février. Il parcourut le Kasai et se distingua dans la lutte contre les Kiokos, traitants d'esclaves auxquels il arracha 307 victimes. En janvier 1892, sous les ordres de Paul Le Marinel, il guerroyait contre les Arabes, était envoyé en mai en expédition chez Musembe et Katako, et s'avança jusqu'aux chutes Wissmann fin 1892.

Nommé lieutenant en 1893, il entreprit, sous les ordres de Dhanis, une série d'attaques contre les Arabes du Lomami. Il coopéra à la prise de Nyangwe, résidence de Munie Mohara (4 mars 1893). Le 17 avril, Dhanis donnait l'ordre de marcher sur Kasongo. Le commandant Gillain, le lieutenant Doorme et leurs hommes formèrent l'avant-garde. Le 23, on était en vue de Kasongo. Doorme attaqua le fort de Said ben Abedi, qui défendait l'extrémité de la ville et fut emporté par Doorme au premier assaut. Kasongo était bâti sur les deux flancs d'une vallée dont il parvint à attaquer, au début de l'action, le flanc opposé à celui par lequel se faisait l'assaut. Cette opération bouleversa complètement les dispositions de l'ennemi, qui fut alors pris entre deux feux. Gêné dans ses mouvements par la foule des esclaves non armés, des femmes et des enfants, pris de panique, la confusion se mit dans ses rangs et il dut battre en retraite vers le Lualaba. Installées à Kasongo, les troupes de l'Etat restaient harcelées par les indigènes de l'Ouest, qui attaquaient les caravanes de vivres. Doorme et Cerckel furent envoyés pour les surveiller et explorer la région. L'expédition erra pendant une semaine dans des taillis épais où se cachaient les rebelles, qui tiraient même du haut des arbres. Doorme parvint cependant à faire 25 ou 30 prisonniers importants. Le 13 octobre (1893), on apprenait que Rumaliza avait établi un camp à 8 heures de marche de Kasongo. Les troupes de Dhanis partirent dans cette direction, réparties comme suit : une réserve sous le commandement de Dhanis, une autre sous celui de Ponthier; six compagnies sous les ordres des lieutenants Lange, Doorme, Hambursin, les sergents Collet et Van Riel. Les Arabes étaient établis entre l'Ulindi et la Luama, dans des bomas bien construits. Dhanis projetait de les attaquer à revers et de leur couper ainsi la retraite. Le 15 octobre, vers 2 heures de l'après-midi, la colonne, après avoir tourné le flanc de l'adversaire, arriva à proximité d'un grand fort. La colonne de Doorme et de Lange, cachée par les hautes herbes, s'avança lentement en ordre de combat. Quand elle se trouva déployée à 20 m du fort, elle fut aperçue et les Arabes commencèrent le feu. Les nôtres répondirent. Des renforts arrivèrent, le feu s'intensifia. Heureusement, les meurtrières du fort étaient percées sous un angle tel que nos hommes étaient au-dessous de la ligne de tir, tandis que les Arabes, pour assurer le feu, devaient se montrer à découvert sur la crête de leurs retranchements. Lange, grièvement blessé, continua à commander sa compagnie. Ordre fut donné d'amener le canon, mais les hommes qui le traînaient, pris de panique en voyant tomber plusieurs des leurs, l'abandonnèrent. Ponthier, Hambursin et Collet s'attelèrent eux-mêmes à la pièce et, avec l'assistance de Doorme et de ses hommes, la placèrent à 100 mètres du fort. Le tir bien dirigé fit de nombreuses victimes. Mais à ce moment, une troupe ennemie se montra sur le flanc droit, sortant d'un boma plus important caché par la brousse. Le gros de nos troupes s'attaqua à cet ennemi à découvert et le balaya promptement, l'obligeant à regagner son abri. Nos troupes, interrompant alors l'action, établirent leur camp sur un petit plateau et y passèrent la nuit. Le matin, Ponthier part en reconnaissance pour reconnaître le terrain, en vue d'une reprise de l'attaque. Pendant son absence, Doorme doit repousser une sortie de la garnison du petit fort, faite en vue de s'emparer du canon et tenir en respect le grand fort par l'envoi de quelques obus. De Wouters et

de Heusch viennent se joindre à lui, tandis que les troupes de Dhanis bloquent le Sud à proximité de la Luama. Rumaliza tente alors de tourner Dhanis et, ce faisant, arrive à encercler Doorme. Mais Ponthier voit le péril et, à la tête d'une poignée d'hommes, vient dégager Doorme, avec une intrépidité si grande qu'il garde sa pipe à la bouche et dédaigne d'utiliser son revolver. Au cours de l'action, l'ennemi cherche cependant à s'emparer de lui et, ne pouvant y réussir, tire sur lui à bout portant. Ponthier, gravement atteint, devait mourir quelques jours après. Après 5 heures d'un combat acharné, Rumaliza fut repoussé sur toute la ligne. Parmi les prisonniers, Doorme fit choix d'indigènes et d'esclaves arabes qu'il dressa comme soldats.

Quand un décès se produisait dans sa compagnie, Doorme remplaçait le disparu par une de ces recrues, à laquelle il donnait le nom, le numéro, le fusil et l'équipement du mort. Ainsi, malgré ses pertes, son effectir restait toujours le même! Le 16 novembre, Dhanis apprenait que les deux bomas étaient évacués, mais que les Arabes en construisaient deux autres, pour diriger ensuite leur attaque sur Kasongo. Pour contrecarrer leur dessein, il décida de tomber par surprise sur un boma inachevé à Ogela. Doorme, De Wouters, de Heusch furent chargés de l'opération. De Heusch se lança à l'assaut de la brèche dans la palissade inachevée, mais fut mortellement frappé. On dut battre en retraite, Doorme à l'arrière-garde.

Comme Rumaliza continuait à se renforcer, Kasongo était toujours menacé. Il fallait que la place fût solidement gardée. De Wouters, Rom, Van Lint s'y rendirent, et le 4 décembre, Le Marinel, venant de Lusambo, y entrait avec Franken et quantité d'armes, de munitions et de marchandises. Puis, le 14, la place reçut un nouveau renfort avec Gillain, Hinde, Augustin, Middagh. Gillain fut alors chargé de couper les communications de Rumaliza avec Kirundu, qui aurait pu le renforcer. Il partit avec Collignon, Rom, Van Lint, Augustin. En même temps, De Wouters, Doorme, Hambursin, Collet, Destrail s'établirent à Kalunga, face à l'un des bomas de Rumaliza. Les forces de Dhanis, avec Franken, Van Riel, le consul américain Mohun se portèrent à Bena-Musua, sur la route de Kabambare, pour observer le grand fort d'Ogela. A Kasongo étaient Middagh et Pirotte, et à Nyangwo, Lemery et Breugelmans, empêchant les alliés des Arabes de joindre Rumaliza. Mais les renforts attendus de Basoko et des Falls n'arrivaient pas. Mohun quitta Dhanis le 31 décembre, pour aller en quérir. Heureusement, à la station des Bangalas, Lothaire avait appris la situation. Il partit avec Henry et toutes les troupes disponibles et rejoignit de Wouters et Doorme. Le 12 janvier 1894, Lothaire, Doorme, Henry se rapprochaient du boma. Le 14, Hambursin amena le canon. Le premier obus mit le feu au magasin du fort, l'incendie se propagea et amena la confusion parmi les Arabes. Doorme, à droite, Henry, à gauche, coupaient la retraite à l'ennemi, tandis que de Wouters attaquait de front. Les Arabes, vaincus, prirent la fuite et beaucoup se noyèrent dans la Lulindi. Alors, Lothaire, Doorme, de Wouters et Henry s'attaquèrent au deuxième boma et en firent le siège pendant trois jours, coupant tout ravitaillement en eau et en vivres. Les deux derniers bomas se rendirent le 15 à Gillain. Rumaliza s'enfuit vers Kabambare, où se trouvai tson camp principal. La poursuite continua. Le 24 janvier, Henry pénétrait dans Kabambare, les autres le suivaient et s'emparaient d'un important butin. Un camp retranché y fut organisé,et confié à Hambursin. Rachid vint s'y constituer prisonnier, suivi bientôt de Said ben Abedi et de Mserera.

Le 27 février, Doorme quittait Kasongo et rentrait à Boma le 23 avril. Avec Dhanis, il revenait en Europe et le 6 juillet était nommé capitaine de la Force publique. Le 6 décembre 1894 il repartait pour la zone arabe et était désigné pour le camp de Kasongo. L'année suivante éclatait la révolte de Luluabourg. Le 11 octobre 1895, Lothaire et Dhanis, venus de Nyangwe avec un renfort de 800 hommes, rejoignaient Gillain à Gandu sur le Lomami. Les révoltés, un millier environ, avaient fortifié leur position dans un bois, le long du sentier qui menait au camp. Le 18, Lothaire donnait le signal de l'attaque. Doorme lança ses forces contre le camp ennemi, qu'il prit d'assaut; on y trouva le butin enlevé aux postes de Luluabourg, Kabinda, Gandu. Une autre colonne de révoltés rallia celle qui venait d'être vaincue et coupa les communications de Lothaire avec Nyangwe; elle surprit dans un guet-apens, à Lusuna, une colonne de l'E.I.C. avec Collet, Delava, Heyse et Casman, qui furent tués. Henry, qui, à ce moment, descendait vers Boma, apprit ce désastre à Stanleyville et rebroussa chemin. Il atteignit Lusuna et infligea aux révoltés de fortes pertes. Lothaire, lui aussi, se prépara à la riposte. Doorme mena l'assaut de front, tandis que Michaux, sur la gauche, opérait un mouvement tour-

nant. L'ennemi était battu et Henry fit sa jonction avec Lothaire, qu'il trouva étendu sur un grabat, grièvement blessé par deux balles. Deux colonnes furent lancées à la poursuite des fuyards, l'une commandée par Doorme et Henry, l'autre par de Besche et Swenson. L'ennemi refoulé très loin, Lothaire et Henry descendirent à Boma.

Doorme, la santé ébranlée, rentra en Europe le 12 août 1896. Mais il repartait le 6 mars 1897, pour reprendre le commandement du camp de Kasongo. Miné par la maladie, il dut l'abandonner au moment où Dhanis se mettait en marche vers le Nil.

Après la révolte des Batetela de l'avant-garde Dhanis vers le Nil, une campagne répressive était organisée; Henry et Doorme la commandaient. Les révoltés furent battus par Henry près de Beni (bataille de la Luete), le 23 décembre 1897. Doorme, de son côté, se trouvait aux prises avec un groupe de mutins aux environs de Boko, à 20 kilomètres de Walikale, et les défit après un dur combat. La poursuite continuant, Doorme se dirigea vers l'Est, vers Shabunda, avec Tombeur, le Dr Meyers, Alderstrahle, Melaerts, de Coninck, Eliaerts, Vermeulen. Mais la route était mauvaise, la maladie faisait rage, les médicaments faisaient défaut, l'effectif se réduisait. Doorme s'établit à l'Est de la Lowa, à Piani Kikunda, pour y attendre des renforts. Ceux ci n'arrivant pas, Doorme décida d'attaquer seul la troupe de Saliboko entre la Lowa et l'Osso. Le 23 décembre, il est vainqueur, Saliboko est tué. Le butin est énorme. Rentré au camp, Doorme apprend que les gens de Saliboko se sont joints aux mutins de Kandolo et se préparent à attaquer. Le 10 janvier 1898, le combat est acharné; Doorme est presque sans munitions. Néanmoins, 400 révoltés sont tués et parmi eux Kandolo. Doorme opère alors la retraite; blancs et noirs sont en loques; De Coninck et Eliaerts succombent en route, de fatigue et de privations. Doorme se prépare à rentrer en Belgique, mais il apprend que Lothaire est aux prises avec les Budjas dans la Mongala. Il va assister Lothaire et se venge des Budjas.

Il quitte enfin les Falls le 18 mai 1899 et rentre en Europe. Il fit encore deux séjours à la Colonie : en qualité d'agent de la Société Lulonga (depuis le 12 septembre 1899) et comme agent de la Compagnie du Katanga (du 4 décembre 1902 au 30 janvier 1905).

Il mourut à Ostende le 13 septembre 1905. Il était chevalier de l'Etoile Africaine, de l'Ordre du Lion, de l'Ordre de la Couronne, porteur de l'Etoile de Service à trois raies et de la Médaille de la Campagne Arabe.

12 mai 1945.
M. Coosemans.

Boulger, *The Congo State*, London, 1898, p. 174. — *Tribune congolaise*, 15 septembre 1932. — *Expansion coloniale*, 10 octobre 1931. — Rinchon, *Mission* belge au Congo, Bruxelles, 1931, p. 18. — Daye, P., *Léopold II*, Paris, 1934, p. 407. — *A nos Héros coloniaux*, pp. 143, 146, 148, 152, 162, 165, 170, 172, 176, 179, 181, 210, 225, 233, 241. — Hinde, *La chute de la domination arabe*, pp. 103, 110, 121, 125, 126, 128, 136. — Janssen et Cateaux, t. II, p. 136.

DOUVILLE (*Jean-Baptiste*), Voyageur et naturaliste français (Hambeye, Manche, 1794-Formigas, Brésil, 1835).

Grand voyageur, il visite l'Europe ,l'Asie, l'Amérique du Sud et l'Afrique équatoriale. Débarque à Benguela le 18 février 1827, visite l'Angola et pousse en territoire congolais jusqu'à la résidence du Mueta-Yamva, « roi du Lunda », qu'il situe erronément entre les Ponthierville et Stanleyville actuelles. Se rembarque à Ambriz le 27 juin 1830. La Société de Géographie de Paris lui décerna, le 30 mars 1872, son prix destiné à la plus importante découverte faite pendant l'année 1830. Devint ensuite secrétaire de cette société. Meurt au Brésil en 1835.

Il a écrit : *Voyage au Congo et dans l'Intérieur de l'Afrique équinoxiale*, 3 vol. in-8° et 1 atlas in-fol.; Paris, Jules Renouard, 1832. Il s'y attribue le mérite de découvertes faites par d'autres; aussi son ouvrage est-il suspect

30 mai 1947.
L. Burgeon.

Larousse du XX^e siècle.

DUBREUCQ (*René-Elisée-Charles-Louis*), Major d'infanterie adjoint d'état-major, Commissaire de district de 1re classe (Flobecq, 5.11.1869-Staden, Yser, 9.10.1914).

Engagé au 1er régiment de chasseurs à pied, le 13 août 1885, Dubreucq est admis à l'Ecole Militaire le 3 janvier 1887. Il en sort deux ans après avec le grade de sous-lieutenant et est affecté au 2e régiment de ligne.

L'Etat Indépendant du Congo ayant agréé ses offres de service, il s'embarque le 6 février 1894 pour l'Afrique et dès son arrivée prend le commandement de la Compagnie du Bas-Congo; six mois après il était com-

missionné pour la résidence de Semio. Les Sultans de l'Uele, à l'époque, constituaient des forces souvent antagonistes qu'il convenait de ménager, de dominer et d'utiliser pour établir notre occupation et l'étendre vers l'Est. Dubreucq, très heureusement, joignait à de sérieuses qualités militaires un sens politique très développé.

Après un séjour de près d'un an à la résidence de Semio, Dubreucq est désigné pour remplir les fonctions de chef de poste et de commandant du camp de Dungu (20 juillet 1895). La situation de la région est troublée, les reconnaissances qu'on pousse vers le Nord-Est constatent que le passage des Derviches n'y a laissé que ruines et désolation. D'autre part; le massacre des expéditions Bonvalet-Devos et Janssens-Van Holsbeek n'y a pas encore été réprimé; l'insolence de certains sultans est grande et détermine Chaltin, dès le début de décembre, à prendre ses dispositions pour entamer une énergique campagne de répression contre les sultans M'Bili et Ndoruma.

Dubreucq, qui, en octobre 1895, avait remis son commandement à Lespagnard pour aller occuper Duru (poste de l'Uerre), se sent menacé fin décembre par Sasa. Il n'a avec lui que 35 mausers. Chaltin, avisé de cette situation critique, prescrit à Colmant, à peine arrivé à Semio, d'amener à Dubreucq du renfort. Ce n'est qu'au prix de mille difficultés que Colmant, avec ses 25 fusils, put rejoindre Dubreucq. La colonne, lorsque Hecq lui en eut donné l'ordre, se replia alors sur le camp de l'Uerre.

En mars 1896, Dubreucq est désigné pour participer à l'expédition punitive que Chaltin, depuis trois mois, organise et qui est indispensable à la sécurité de la marche projetée vers le Nil. Après de multiples escarmouches, le 5 avril, un combat d'une extrême violence s'engage et se termine par une victoire décisive. Le peloton de Dubreucq eut à faire face au gros des forces de Ndoruma, qui, grièvement blessé, abandonna sur le terrain 500 à 600 morts; la victoire était acquise et Dubreucq lancé à la poursuite des fuyards, quand Chaltin fut atteint par une balle qui lui fracassa la main gauche et l'obligea à descendre jusqu'à Ibembo pour s'y faire soigner. Dubreucq l'accompagne, mais le 6 juillet il remonte à Duru, dont il reprend le commandement. La fin de son terme de service approchant, il descend à Boma, où il s'embarque le 22 janvier 1897 à destination de l'Europe. Au cours de son séjour, Dubreucq avait été nommé lieutenant (26 décembre 1894) et capitaine (1 juin 1897).

Après un congé de près de dix-huit mois, Dubreucq, qui a été nommé capitaine-commandant de 2e classe, s'embarque le 6 juillet 1898 pour regagner l'Afrique.

Il est désigné pour prendre le commandement du District de l'Equateur, habité par des populations indigènes dont l'organisation sociale était toute différente des populations de l'Uele.

Dubreucq s'assimile très rapidement les mœurs et coutumes de ces populations et instaure une administration aussi ferme que bienveillante. Il explore les bassins des grandes rivières de son district; la Lulonga, la Maringa, le Lopori, la Busira, la Tshuapa, etc. Il vit en contact permanent avec les populations indigènes et son action pacificatrice eut les plus heureux résultats; vingt ans après son départ, ses anciens administrés conservaient le souvenir du chef juste et bon qui avait fait régner parmi eux la paix et la tranquillité. Dubreucq avait été nommé Commissaire de district de 1re classe le 30 octobre 1899.

Rentré en Belgique le 16 juillet 1901, le capitaine Dubreucq reprend du service au régiment des grenadiers; il entre à l'Ecole de Guerre, y conquiert les foudres d'adjoint d'état-major. Il est nommé capitaine-commandant. Il se mêle très activement à la vie coloniale de la métropole; il donne dans le pays de nombreuses conférences et lorsque le général Thys fonde l'« Union Coloniale », c'est Dubreucq qui est choisi pour en être le premier secrétaire général.

Lors de la constitution du « Conseil Colonial » en 1908, Dubreucq en est nommé membre et son mandat fut renouvelé le 8 octobre 1910. Ses interventions et notamment ses rapports sur certains projets de décrets révèlent une connaissance approfondie des conditions de vie des populations indigènes et un haut souci de leur développement.

Lorsque la guerre de 1914 éclate, Dubreucq est major au régiment des grenadiers. Il prend part aux opérations et c'est à la tête de son bataillon qu'il fut tué à Staden (Yser), le 9 octobre 1914.

Dubreucq a été le propagandiste colonial le plus actif pendant la décade qui encadre la reprise du Congo par la Belgique, son action se fit sentir dans les milieux les plus divers et à une époque où il importait de faire comprendre aux masses comme aux élites les devoirs qui découlaient pour le pays de l'acte de reprise.

Le nom de Dubreucq reste attaché à des actions d'éclat, à sa sage administration du district de l'Equateur, mais il est inséparable

rable du remarquable développement de l'esprit colonial en Belgique.

Un monument a été élevé à sa mémoire et la commune d'Ixelles l'a honoré en donnant son nom à une de ses artères.

Dubreucq était chevalier de l'Ordre de Léopold, de l'Etoile Africaine, de l'Ordre Royal du Lion et décoré de l'Etoile de Service.

Il nous reste de Dubreucq plusieurs publications ayant trait au Congo : *Les opérations de Chaltin dans le Haut-Uele,* Bull. de la Soc. de Géogr. d'Anvers, 1898-1899, p. 89. — *Les nains du Haut-Bomokandi,* id., 1898-1899, p. 277. — *Le Katanga, province belge,* Bull. de Ass. Lic. sortis Univ. de Liège (oct. 1910). — Conférence sur l'Uele au Cercle Africain de Bruxelles (1898). — *A travers le Congo Belge,* Expansion belge, nos 6, 8, 10 et 11 de 1908.

24 avril 1947.
A. Engels.

Lotar, P. L., *La Grande Chronique de l'Uele, Mém. de l'Inst. Royal Colon. Belge,* 1946, pp. 225, 230, 239, 240, 241, 244, 245, 246, 247, 252, 306. — *Tribune congolaise* du 24 novembre 1921, p. 2; du 26 janvier 1922, p. 2; du 15 septembre 1923, p. 2, du 15 novembre 1923, p. 3. —.*Bull. de la Soc. de Géogr. d'Anvers,* 1898, p. 94, t. XXI. — *Bull. de la Soc. belge de Géologie,* t. XII, 1898, p. 26. — Cornet J., *Notes sur les roches du Mont Bandupoi et du Haut Uele. — Expansion belge,* février 1922, oct. 1923. — *A nos Héros coloniaux morts pour la Civilisation,* pp. 191, 192, 208). — Van Iseghem, *Les étapes de l'annexion au Congo,* p. 62. — Lejeune, L., *Vieux Congo,* p. 168. — Defester, *Les pionniers belges au Congo,* pp. 31, 117, 118. — *Le journal du Congo,* (biogr.) du 3 mars 1912. — *Bulletin Officiel du Congo,* 1908, p. 13, et 1910, p. 911. — *C. R. du Conseil Colonial,* 1919, p. 3 (Eloge funèbre). — *Belgique Coloniale,* 1896, pp. 362 et 617; 1901, p. 318. — De Jonghe, Bibliogr. personnelle.

DUCARMOIS *(Henri),* Missionnaire Rédemptoriste (Villers-Saint-Amand, 2.1.1875-Kinkanda, 15.7.1905). Fils de Jean-Baptiste Ducarmois et d'Elisabeth Guerlus.

Il commença ses études au collège épiscopal de Renaix et entra au noviciat des Rédemptoristes à Saint-Trond le 7 septembre 1892. Il y reçut l'habit religieux le 4 octobre de la même année et y émit les vœux le 3 octobre 1893. Après avoir achevé ses classes d'humanités à Saint-Trond, il étudia la philosophie et la théologie au scolasticat de Beauplateau (Tillet) et y reçut l'ordination sacerdotale le 4 octobre 1902. Après un court séjour dans les résidences de Saint-Trond et de Liége, il fut, sur ses instances, destiné à la Mission congolaise. Sa robuste santé permettait d'espérer une longue et fructueuse carrière en terre africaine. Le 26 mars 1905 il s'embarquait à Anvers, à bord du *Philippeville,* et arriva le 15 avril à Matadi. Le surlendemain il partait pour le poste de Kionzo. Il y était à peine depuis deux mois quand il devint malade. Le 1er juillet la fièvre monta à plus de 40 degrés et l'on crut découvrir les symptômes d'une hématurie. On profita d'une légère amélioration pour le transporter en hamac à l'hôpital de Kinkanda. Malgré les soins empressés du médecin et des Sœurs de charité, le mal reprit et s'accentua. Le 15 juillet 1905 il mourait, à l'âge de vingt-neuf ans, sans avoir achevé son troisième mois de séjour au Congo.

28 octobre 1947.
M. De Meulemeester.

E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo,* Anvers, 1912, t. III, pp. 309-310. — *La Voix du Rédempteur,* 1905, pp. 358-359. — M. De Meulemeester, *Mémorial de la Province belge de la Congrégation du T. S. Rédempteur,* Louvain, 1931, 15 juillet. — *Gerardusbode,* 1905, p. 128. — D. Rinchon, *Missionnaires belges au Congo,* Bruxelles, 1931, p. 30. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation,* Bruxelles, 1931, p. 258.

DULIEU *(Emile-Jean-Baptiste),* Sergent (Mellier, 2.6.1870-Dungu, 16?.3.1895). Fils de Nicolas Dulieu et d'Anne-Josèphe Thiry.

Engagé au 11e régiment de ligne, le 2 février 1886, Emile Dulieu obtenait son admission à l'E. I. C. en qualité de sergent de la Force publique, le 6 septembre 1892, et il fut désigné pour le Haut-Uele, dès son arrivée au Congo, le 6 octobre.

Lors de l'établissement des premières stations européennes au Bomokandi, Dulieu fut nommé chef du poste d'Azanga-Popo (territoire des Mangbetu), l'actuel Rungu, qu'on venait de créer le 1er mars 1893; fin mars 1894, il y était remplacé par Alban Lemaire, lui-même étant désigné pour Bauli, en remplacement de Janssens. Mais, à la suite d'un incident qui avait coûté la vie à Girimbi, frère d'Azanga, tué accidentellement, Dulieu venait reprendre le commandement du poste établi auprès de ce chef. Il y resta jusqu'au moment où l'on jugea opportun de lever provisoirement cette station, à cause de difficultés sans nombre qui exigeaient la concentration des forces sur quelques points seulement, faciles à surveiller. Dulieu rentra à Niangara. Mais, tandis qu'on évacuait la Haute-Dungu, on se mit à renforcer les postes de Dungu et de Gumbari. En mai 1894, accompagné du Dr Charbonnier, Dulieu se rendit de Niangara à Dungu avec un canon, des charges, des munitions, du ravitaillement. En

février 1895, il participa à l'expédition Francqui contre Bafuka, fils de Wando, resté en relation avec les mahdistes. La colonne Francqui, partie de Niangara, avait été attaquée dans une galerie de rivière et avait subi un échec assez sérieux, qu'une contre-attaque de Niclot évita heureusement de transformer en désastre. Frennet avait été tué au cours de l'engagement. A cette mauvaise nouvelle, reçue à Dungu le 17 février, Dulieu et son adjoint Lejeune partirent aussitôt avec 150 hommes au secours de l'expédition. Grâce à ces renforts, la colonne Francqui put livrer quelques combats victorieux aux villages de Kanna et de Tombo, puis, faute de vivres, dut rentrer par Bindi à Dungu. Francqui et ses compagnons y arrivèrent le 24 février, Dulieu et cinq autres Européens le 26. Mais, quelques jours après, le 12 mars 1895. Dulieu était frappé d'hématurie et de dysenterie. Il succombait à Dungu le 16 ou le 17 de ce mois.

6 septembre 1946.

M. Coosemans.

Lotar, P. L., *La Grande Chronique de l'Uele*, *Mémoires de l'Institut Royal Colonial Belge*, 1946, pp. 147, 148, 173, 198, 211, 307.

DUMONT *(Jean-Baptiste)*, Missionnaire Jésuite (Liége, 26.7.1843-Nemlao, 11.6.1893).

Le Père Dumont entra dans la Compagnie de Jésus le 13 novembre 1870. Fils du célèbre géologue André Dumont, il consacra lui aussi toute sa vie à l'étude et à l'enseignement des sciences. Les brillants examens qu'il passa aux universités de Liège et de Louvain auguraient d'une brillante carrière scientifique. En 1874 on le trouve au collège Saint-Stanislas, à Mons, enseignant les mathématiques préparatoires aux Ecoles Spéciales. Envoyé aux Indes anglaises en 1880, il passa plusieurs années à exercer son professorat à Calcutta et à Ranchi. Sa réputation de science s'y était tellement accrue, que l'Emir de l'Afghanistan l'invita à faire partie d'une mission scientifique à Caboul.

En 1890 nous retrouvons le Père Dumont en Belgique, professeur de mathématiques à Mons. Lorsqu'en 1893 la Mission du Kwango fut officiellement érigée, il fut un des premiers à se présenter comme volontaire. Sa demande fut agréée et le 6 mars de la même année il quitta Anvers en compagnie du Père Van Hencxthoven, fondateur de la Mission. Ayant acquis aux Indes la connaissance pratique des cultures tropicales, il fut surtout chargé de recherches scientifiques dans le domaine de l'agriculture. Au Chota-Nagpore il avait assumé lui-même la direction de bon nombre d'essais agricoles. Aussi avait-il devant lui un avenir chargé de promesses. Hélas! il mourut prématurément au moment même où il allait se consacrer à la rude besogne de pionnier. C'est sur la route des caravanes, près de la station de Lukungu, que la maladie vint brusquement le saisir. Il eut à endurer des fièvres violentes et des douleurs rhumatismales aiguës, qu'il supporta, disent les témoins, avec une patience et une résignation admirables. Sur le conseil des médecins, le P. Van Hencxthoven le renvoya à la côte. Mais son état ne laissait guère d'espoir. Il succomba à Nemlao, près de Banane, le 11 juin 1893, sur le pont du petit steamer de l'Etat *Prince Baudouin*, qui l'y avait amené. Il n'eut pas le bonheur d'atteindre la Mission, où sa collaboration avait promis d'être des plus efficace.

2 novembre 1947.

J. Van de Casteele, S.J.

Précis historiques, 1893, pp. 308, 312, 355, 409, 413. — *Litterae Ann. Prov. Belg. S.J.*, 1892-1893, pp. 57, 85 et 86. — Janssens et Cateaux, *Les Missionnaires belges au Congo*, p. 342.

DUTRIEUX *(Pierre)*, Docteur en médecine (?,-Paris, ?.2.1889).

Le docteur Dutrieux, médecin de l'Armée belge, résidait au Caire depuis cinq ans quand il fut fait appel à sa collaboration pour participer à la première expédition organisée par le Comité National Belge de l'Association Internationale pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale. L'expédition était initialement commandée par le capitaine Crespel, qui avait comme adjoints le lieutenant Cambier, le docteur Maes et un Autrichien, Marno. Le docteur Maes et le capitaine Crespel étant morts avant le départ de Zanzibar, le Comité National Belge avait nommé Cambier chef d'expédition et lui envoyait le lieutenant Wautier, qui prit au Caire le docteur Dutrieux, le 3 avril 1878. La caravane s'organisa à Bagamoyo, sans Marno, qui était rentré en Europe. Le docteur Dutrieux et le lieutenant Cambier, retenus un moment par la fièvre, rejoignirent le 12 juillet, dans l'Ou-Sangara, le lieutenant Wautier, qui avait pris les devants. A Mouoméro, la désertion de plus de trois cents porteurs mit l'expédition dans une situation des plus critique. Dutrieux et Wautier se virent confier par Cambier le soin de faire acheminer jusqu'à Mpwapwa les marchandises et les bagages en souffrance, tandis que leur

chef continuait seul sa route. Toujours sur le qui-vive à cause des bandes de pillards et des Rougas-Rougas (soldats brigands) qui infestaient le pays, Dutrieux et Wautier arrivent à Bibisanda le 9 décembre, accompagnés d'un Suisse, M. Broyon, dont ils ont fait la rencontre quelques jours auparavant. Craignant les embuscades, ils prennent ensemble la direction du Nord. La marche devient de plus en plus pénible et l'expédition souffre du manque de vivres. Le 19, à Hekungu, Dutrieux perd son ami Wautier, qui meurt de dysenterie; fiévreux lui-même, il prend alors le commandement de la caravane et poursuit sa route avec Broyon. A Uyui, où il arrive le 29, il trouve une lettre de Cambier qui lui conseille de l'attendre. Il fait rapport à ce dernier sur les événements survenus en route et lui apprend la mort de Wautier. Cambier le rejoint le 6 janvier 1879 et ils atteignent ensemble Tabora, où leur séjour se prolonge pendant quelque temps. En février, Dutrieux, malade, décide de reprendre le chemin de la côte et il rentre en Europe au mois d'octobre suivant. Il est mort à Paris dix ans plus tard, en février 1889.

Il avait composé un « Dictionnaire français-kiswahéli » (Bruxelles, Verhavert, 1880) et a laissé des « Souvenirs d'une exploration dans l'Afrique intertropicale » (Bruxelles, Manceaux 1885). Il a publié, en outre, dans l'« Association Internationale Africaine » et dans le « Bulletin de la Société Belge de Géographie », des rapports sur les marches de la première expédition et des notes sur divers sujets médicaux coloniaux. Il a également donné des Conférences sur la question africaine au point de vue économique (éditées sous forme de brochure par l'Office de Publicité, Bruxelles, 1880).

6 juin 1947.
A. Lacroix.

A nos Héros coloniaux morts pour la Civilisation, pp. 46-47. — Defester, H., *Les Pionniers belges au Congo*, Duculot, Tamines, 1927, pp. 41, 42. — *Bull. Soc. Royale de Géographie d'Anvers*, 1907-1908, p. 504; 1879-1880, pp. 21, 51. — Stanley, H. M., *Cinq années au Congo*, Bruxelles, pp. 596, 597, 598. — Delcommune, A., *Vingt années de vie africaine*, 2 vol., Larcier, Bruxelles, 1922, I, p. 138. — Boulger, D. C., *The Congo State*, London, 1898, p. 21. — Chapaux, A., *Le Congo*, Rozez, Bruxelles, 1894, pp. 21, 25. — Masoin, F., *Histoire de l'E. I. C.*, 2 vol., Namur, 1913, I, pp. 223, 225. — *Mouvement géographique*, 1889, p. 12 c. — *Illustration congolaise*, avril 1937, p. 6322.

DUTTON (*Everett, S.*), Médecin (décédé en 1905).

Le docteur Dutton, de nationalité anglaise, avait été chargé par l'Ecole de Médecine de Liverpool d'une mission pour l'étude de la maladie du sommeil au Congo. Avec l'appui et le concours de l'E. I. C., il s'embarqua à Anvers le 3 septembre 1903, accompagné de deux explorateurs. Ils furent rejoints, dans la suite, par un quatrième participant. Le Gouvernement avait établi à Léopoldville un hôpital spécial à leur intention et avait prescrit que toutes facilités leur soient accordées en vue de leurs recherches et de leurs déplacements dans le pays. Pour être fixés sur le développement de la maladie, les quatre savants entreprirent, par fleuve et par terre, des voyages de plusieurs milliers de kilomètres. Un premier rapport partiel, rédigé en 1904, contenait déjà des données très intéressantes sur l'origine et le diagnostic de la maladie ainsi que sur sa connexion avec la tsé-tsé. Vers la fin de l'année, l'expédition atteignit les Stanley-Falls, où fut découverte la cause du soi-disant « feu de Tick » que venaient de révéler quelques semaines auparavant deux autres explorateurs opérant dans l'Uganda. Poursuivant leurs recherches, les savants parvinrent à inoculer la terrible maladie à des singes et à des caniches. Au cours de l'une de ces opérations, le docteur Dutton se fit une légère blessure qui lui provoqua la maladie. Il en était presque rétabli lorsqu'à la suite d'une brusque rechute il mourut vers le mois d'avril 1905.

19 juin 1947.
A. Lacroix.

Mouvement géographique, 1903, pp. 463, 471; 1904, p. 11; 1905, pp. 2, 231. — *Le Congo Moniteur Colonial*, Bruxelles, 15 mai 1905, p. 235. — *La Tribune congolaise*, 8 juin 1905, p. 3.

DUVE (DE) (*Léon*), Missionnaire Jésuite (Anvers, 30.1.1869-Kwango, 1.5.1907).

Agé de seize ans, il entre au noviciat. Il passe successivement trois ans à Tronchiennes, trois ans à Louvain en philosophie, six ans au collège de Charleroi comme surveillant des élèves, et enfin quatre ans à Maastricht, pour y faire sa théologie.

Ordonné prêtre en 1900 et arrivé au terme de sa formation religieuse et intellectuelle, il s'embarque pour le Congo.

Après un bref séjour à Kisantu, il est attaché à la Mission de Lemfu. C'est au service de cette jeune Mission qu'il va déployer toutes les ressources d'une robuste

santé doublée d'un tempérament généreux, dont le trait dominant était une grande douceur. Cette qualité lui conquit rapidement la sympathie des indigènes et l'affection des écoliers. Aussi est-ce à lui que les supérieurs confièrent la direction du poste pendant l'absence du Père Butaye, rentré en Belgique. Le Père De Duve fonda plusieurs fermes-chapelles aux environs de Mpese, où il sut, par la douceur, se concilier la faveur des chefs noirs. Malheureusement, une mort prématurée déjoua les plus beaux espoirs fondés sur lui. Déjà après trois ans de séjour au Kwango, une hématurie avait mis ses jours en danger. Il s'en remit facilement. Mais deux ans plus tard un nouvel accès de malaria déclencha une seconde hématurie, qui fut cette fois sans rémission. Obligé de s'aliter le 20 avril 1907, le Père sentait ses forces l'abandonner progressivement. A mesure qu'il s'affaiblissait, les douleurs devenaient plus violentes et pourtant il garda jusqu'à la fin une étonnante sérénité. Le 1er mai de la même année il rendit l'âme.

Dès qu'ils eurent connaissance de la gravité de son mal, des indigènes sollicitèrent la faveur de veiller près de celui qui les avait conquis par la douceur. Et lorsque sa dépouille mortelle fut exposée, c'est en files interminables qu'ils défilèrent émus devant le Père qui avait si bon cœur.

3 novembre 1947.
M. Van den Abbeele, S.J.

Litterae annuae Prov. Belg., S.J., Anno Schol., 1907, pp. 315-316. — *Missions belges*, 1907, pp. 252 et suivantes — Janssens et Cateaux, *Missionnaires belges au Congo*, 1912, pp. 330-331.

DUVIVIER *(Joseph)*, Lieutenant (Schaerbeek, 14.5.1867-Moero, 7.10.1894). Fils de Pierre-Joseph Duvivier et d'Elisabeth Chambon.

Joseph Duvivier fit des études modernes à l'athénée royal de Bruxelles, puis s'engagea au 3e régiment de ligne, le 12 avril 1883. Le 15 janvier 1886, il était détaché au Ministère de la Guerre et s'engageait à l'E.I.C. le 15 avril 1888, en qualité de sous-officier. Il prit passage à Anvers sur l'*Afrikaan* et arriva à Boma le 14 mai. Il fut aussitôt désigné pour la station des Bangalas et y arrivait le 8 septembre. Il s'y occupa surtout du service de comptabilité. Le 2 décembre 1889, il fut mis à la disposition du commissaire de district de l'Aruwimi-Uele et désigné pour établir le poste de Lubi, sur la Loika.

En avril 1890, il accompagnait Milz et Roget qui, sur les données de l'expédition Becker, quittaient Basoko pour atteindre Djabir sur l'Uele et y fonder un poste. Ils descendirent le Congo jusqu'à l'Itimbiri, remontèrent cette rivière et créèrent, en aval du confluent Elongo-Itimbiri, Ibembo, la première en date des stations de l'Uele, dont la mission devait être de barrer aux caravanes de traitants le passage de la rivière et de servir de relais aux Européens et soldats noirs qui, par l'Itimbiri, devaient ultérieurement gagner Djabir et le Bas-Uele.

Le poste d'Ibembo fut confié à Duvivier. A peine installé, celui-ci apprit que le traitant Yambumba se préparait à attaquer Ibembo. Duvivier se rendit à sa rencontre et l'atteignit en territoire mabinza, sur la rive gauche de l'Itimbiri, près de l'Yokko, le battit et mit en fuite son escorte. Yambumba dut regagner la Lulu. Pour ce fait d'armes, Duvivier fut porté à l'ordre du jour en juin 1890. Le 22 mars 1891, le petit chef mabinza Agongo, de la rive méridionale de l'Itimbiri, venait annoncer à Duvivier que les Arabes venus du Sud, sans doute par la route de Mapalma, occupaient son village. Duvivier se mit en campagne avec la moitié des hommes de sa garnison et six Bangalas qui cantonnaient au camp de Daenen, au confluent de l'Elongo. Il descendit l'Itimbiri et se hasarda dans la forêt. Les Arabes l'y attendaient et se mirent à tirer sur la colonne; ils disposaient de 60 fusils; Duvivier n'en avait que 12! Un gradé noir fut tué, trois soldats grièvement blessés. Duvivier parvint à se retirer sans plus de pertes. Ne pouvant distraire de leur destination les soldats de l'expédition Van Kerckhoven, il rentra à Ibembo.

Son terme achevé, Duvivier, remplacé à Ibembo par L. Rousseau, descendit vers Basoko pour s'embarquer à Banana sur l'*Edouard Bohlen* et rentrer en Europe en mai 1891.

Il repartit le 2 avril 1892 comme lieutenant, au service de la Société antiesclavagiste, et fut envoyé au secours de Jacques, qui se trouvait bloqué à Albertville avec Joubert, Delcommune, Diderich et Cassart, par 300 Wangwana et de nombreux auxiliaires. La station n'avait pas même de canon et les vivres faisaient défaut. Le 5 décembre 1892, Duvivier et Detiège, commandant l'avant-garde de l'expédition Long, vinrent heureusement rétablir le moral de la garnison; ils apportaient des vivres, des armes, des munitions. L'arrivée de ces renforts impressionna les assiégeants. Duvivier parvint à débloquer la place. Le boma arabe

fut détruit et incendié. En décembre 1893, Jacques tenta de rejoindre Dhanis, laissant à Duvivier la charge de fonder le poste de Moliro et à Renier celui de Fort Clémentine. Dans la suite, Duvivier, devenu chef de poste d'Albertville, accompagna Jacques pour la défense de Mpweto contre les Arabes du lac Moero.

Au cours d'une chasse à l'hippopotame, il se noya accidentellement dans le lac Moero (à l'embouchure de la rivière Malinde), le 7 octobre 1894.

Duvivier était porteur de l'Etoile de Service depuis le 20 avril 1891.

6 septembre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *La Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 18, 19, 20, 21, 39, 40, 44, 45, 307. — *Mouvement antiesclavagiste*, 1895, pp. 65 et 97; 1892,1893, p. 349. — Chapaux, *Le Congo historique, diplomatique*, pp. 211, 391, 831. — *Mouvement géographique*, 1893, p. 72; 1895, p. 56. — Delcommune, *Vingt années de vie africaine*, t. I, p. 291; t. II, p. 485. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, pp. 129, 208.

E

ELLIOT (*J. Grant*), Capitaine [Woolwich (Kent), 11.10.1837-?].

Il appartenait à un groupe d'officiers anglais engagé par le Comité d'Etudes du Haut-Congo en 1882 et qui comprenait, entre autres, le colonel Sir Francis de Winton, le futur premier Administrateur général de l'Etat Indépendant du Congo.

D'après Delcommune, leur contemporain en Afrique, ces Anglais occupaient des emplois supérieurs et ils ont rendu des services; mais, ajoute-t-il à la page 173 du tome I de ses « Récits », c'étaient des gens de façade, qui ne furent jamais à la hauteur de Stanley, ni du capitaine Hanssens; ils émargeaient au budget pour des sommes considérables. D'après la fiche qui nous a été remise, le traitement de J. Grant Elliot a varié de 12.500 à 22.500 francs. Il est vraisemblable que Léopold II avait intérêt à maintenir à cette époque, du moins en apparence, le caractère international de son action par la côte occidentale africaine; aussi, y avait-il au service du Comité des Autrichiens, des Allemands, et des ressortissants d'autres nationalités encore. Le lieutenant de la Khétulle, dans sa notice historique de 1897 (1), écrit que ce sont des agents du Comité d'Etudes du Haut-Congo qui explorèrent la région du Kwilu-Niadi. L'Association Internationale du Congo qui y fait suite et qui recherchait la reconnaissance internationale doit dater de fin 1882 ou, plus exactement, d'octobre ou de novembre de cette année, date d'un séjour de Stanley à Bruxelles.

(1) Masui, *Exposition de Bruxelles-Tervueren*, Bruxelles, 1897, p. 27.

Nous n'avons pas de renseignements précis au sujet de la carrière de J. G. Elliot avant son engagement, mais tout porte à croire qu'il servit dans les colonies anglaises d'Afrique et qu'il reçut en juillet 1882 le titre de capitaine honoraire.

Elliot débarquait à Banane au cours du quatrième trimestre de 1882, la même année que le capitaine Hanssens, et il fit deux séjours au Bas-Congo. D'après le *Mouvement géographique*, n° 1, du 6 avril 1884 (p. 3), il était à Bruxelles à cette date, étant arrivé depuis quelques jours accompagné de Mikic, ancien officier de l'armée autrichienne. Ils devaient repartir pour le Kwilu probablement le 16 avril 1884. Grant Elliot rentrait définitivement le 26 décembre 1885. Il avait donc accompli le terme de trois ans pour lequel il avait été engagé.

C'est dans l'exploration et l'organisation de la province du Kwilu-Niadi que Grant Elliot s'est fait remarquer et apprécier.

En octobre 1882, le Comité d'Etudes décidait qu'une expédition partirait d'Issangila et se dirigerait vers le Nord pour atteindre la rivière « Niadi » (ou Niari-Moyen). L'expédition était dirigée par Elliot qui quittait Vivi le 12 janvier 1883, suivant les instructions de Stanley.

Le secret le plus grand était gardé. Elliot avait reçu un pli cacheté lui indiquant le but à atteindre.

L'expédition avait une grande importance politique, car elle devait devancer des occupations françaises et assurer à l'Association Internationale du Congo le débouché des routes comprises entre l'Ogoué, le Congo et l'océan.

Elle répondait également aux prétentions portugaises sur l'estuaire du Congo, en renforçant l'occupation de la rive droite et le libre accès du fleuve à l'océan.

L'expédition d'Elliot était complétée par celle du lieutenant Liévin Vandevelde, qui emprunta la voie maritime jusqu'à l'embouchure du Kwilu; il devançait le bateau français « Sagittaire » au début de 1883; c'est en mai 1883 que le capitaine Hanssens se mettait en communication avec l'expédition Elliot à Stéphanieville et rejoignait le poste de Manyanga le 20 de ce mois, ayant établi les communications entre le Kwilu et cette région importante (1), déjà reliée à Léopoldville.

L'expédition d'Elliot ne fut pas sans incidents tragiques ni sans laisser des résultats heureux. Il fit preuve de belles qualités d'intrépidité, et vingt-trois jours après avoir quitté Issangila, il avait atteint son objectif, le Niari. On ne voyageait qu'à la boussole.

Le 14 mars 1883, Elliot acquérait la certitude que le Niari et le Kwilu étaient un seul et même fleuve, et il fonda le poste de Franktown, confié à Legat; il remonta ce fleuve vers l'Est et fonda le poste de Stéphanieville, qu'il confia à Destrain (Masoin, *Histoire de l'Etat Indépendant du Congo*, 1912, tome I, chap. V, pp. 329-338).

Vandevelde décida de souder son expédition à celle d'Elliot et il sauva la vie de celui-ci, par miracle, sur le Kwilu.

Liévin Vandevelde avait atteint l'embouchure du Kwilu très rapidement; le 25 février 1883, il y fit flotter le drapeau de l'Association Internationale du Congo, après avoir conclu des traités avec les chefs indigènes.

Il fonda, à l'embouchure, Rudolphstadt. Le navire français « Le Sagittaire » arrivait le 8 mars 1883; c'était trop tard; il se retira à Loango, au Sud.

Vandevelde fonda Baudouinville, sur le Kwilu.

Il a décrit sa rencontre avec Elliot le 5 avril 1883... « La figure était d'une maigreur extrême... Cet homme traversait péniblement le torrent en s'aidant d'un long bâton pour chercher le gué. J'avançai la main pour l'aider à sauter sur la rive. C'était le brave Elliot... » (Liévin Vandevelde, *La région du Bas-Congo et du Kwilu-Niadi, Bulletin de la Société Royale Belge de Géogr.* Bruxelles, 1886, p. 359).

(1) Coquilhat, *Le Capitaine Hanssens en Afrique, Bull. de la Société royale belge de Géographie, Bruxelles*, 1886, nº 1, pp. 5-27.

Le capitaine Elliot se trouvait à Baudouinville le 7 avril 1883, mais il avait failli se noyer à la Mansi et être entraîné dans la cataracte qui se déverse dans le Kwilu.

Liévin Vandevelde fait remarquer que pas un coup de fusil n'avait été tiré, pas une goutte de sang n'avait été répandue pour cette importante conquête. Le drapeau bleu à l'étoile d'or flottait sur une vingtaine de postes et de nombreux traités avaient placé tout le bassin du fleuve sous la souveraineté de l'Association.

Vandevelde, son rôle terminé, reprit la route de Vivi et céda le commandement de la province du Kwilu-Niari au capitaine Elliot, qui y résida jusqu'à fin 1885.

On trouvera dans le *Mouvement géographique* de 1884, p. 71, une carte du Bas-Congo et du Kwilu avec l'indication des postes fondés par les explorateurs de la région du 3e au 5e degré de latitude Sud (1). Elliot fut nommé administrateur de la province du Kwilu-Niari.

Stanley, dans son ouvrage « Cinq années au Congo » (1879-1884), écrit à la page 330 de l'édition de Bruxelles traduite par Gérard Harry, à propos des résultats de l'expédition Elliot : « L'établissement d'un cordon ininterrompu de territoires, dont le capitaine nous assura la possession par des traités régulièrement passés, atteste l'intelligence et l'initiative dont cet officier avait fait preuve ».

Elliot consolida l'occupation de Vandevelde à la côte et fonda le poste de Grantville, entre Loango, occupé par les Français, et Rudolphstadt; ainsi, il assurait à l'Association les deux rives de l'embouchure du Kwilu. Il conclut de nouveaux traités avec les chefs.

Hanssens avait fondé Philippeville le 27 avril 1883, et par des traités, il étendit la souveraineté de l'Association sur tout le territoire entre Philippeville et Manyanga.

La souveraineté de fait de Léopold II était assurée sur la rive droite du Congo de Manyanga à Vivi et, de là, à l'océan; elle allait permettre des accords internationaux impliquant la reconnaissance officielle de l'Association Internationale du Congo par la voie diplomatique.

Il se peut que Léopold II n'ait pas eu grande confiance dans la pérennité des occupations du Niari-Kwilu, mais en les ordonnant il s'était créé des gages devant le prémunir contre l'occupation du Stanley-Pool par de Brazza.

(1) Mikic, *La Province du Bas-Congo, Boma-Tshiloango, Mouvement géographique*, Bruxelles, 1885, p. 78.

La France accepta de négocier avec l'Association Internationale du Congo et, en obtenant, par le traité du 5 février 1885, la région du Niari-Kwilu, elle put renoncer à ses projets d'occuper la rive droite du fleuve jusqu'à Vivi.

Cet arrangement entre la France et l'Association Internationale du Congo mirent fin à bien des compétitions. Et ainsi apparaît l'importance politique des expéditions du Kwilu-Niari qui sont à la base du traité franco-congolais du 5 février 1885, impliquant la reconnaissance de l'Association par la France avant la signature de l'acte de Berlin. De plus, Léopold II s'était acquis l'appui de la France dans ses tractations avec le Portugal, qui aboutirent au traité du 14 février 1885.

Les territoires du Niari-Kwilu furent remis en parfait état aux délégués de la France, MM. Rouvier et Ballay, en novembre 1885 (Grant Elliot, *Exploration et organisation de la province du Kwilu-Niari, Bull. de la Soc. Royale belge de Géographie*, Bruxelles, 1886, pp. 111-113).

Suivant le récit du R. P. Lotar, Grant Elliot, explorateur du « Niari-Kwilu », assistait à Bruxelles, le 26 janvier 1886, à la conférence donnée par Coquilhat sous les auspices de la Société Royale de Géographie et publiée ensuite sous le titre « Le Capitaine Hanssens en Afrique » (*La Grande Chronique de l'Ubangi*, Bruxelles, 1937, p. 43); de Brazza y était également.

A Londres, Grant Elliot prit part, fin 1886, aux préparatifs de la nouvelle mission de Stanley. Dans « Les Ténèbres de l'Afrique, à la recherche d'Emin Pacha », on lit à la page 39 du tome I du récit de Stanley : « Sir Francis de Winton et le capitaine Grant Elliot m'indiquaient les meilleurs fournisseurs et contrôlaient les livraisons » (Paris, Hachette, 1890).

Nous ignorons ce qu'il est devenu dans la suite.

1er décembre 1947.
T. Heyse.

L'orthographe des noms de lieux varie suivant les auteurs; certains écrivent « Niadi », d'autres « Niari ». Quant au mot « Kwilou », l'orthographe en est très diverse.

Nous avons signalé nos principales sources dans le texte de la notice. On peut y ajouter quelques précisions et les ouvrages suivants :

A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation (1876-1908), Bruxelles. — *Ligue du Souvenir congolais*, 1931, pp. 74-78 (l'exploration du Kwilu-Niadi). — Destrain, *Bassin du Quilou-Niadi. Le district de Stéphanieville et le district minier de M'Boko-Songho*, Bruxelles, Impr. Vanderauwera, s.d. (1890). — *Publications de l'Etat Indépendant du Congo*, nº 6, 36 p. — Delcommune, A., *Vingt années de vie africaine. Récits de Voyage, d'Aventures et d'Exploration* 2 vol. — Heyse, T., *Les origines diplomatiques du Congo belge*, Bruxelles, G. Van Campenhout, 1936, 51 p. — Thomson, R.-S., *Fondation de l'Etat Indépendant du Congo*, Bruxelles, Office de Publicité, 1933, pp. 95 à 101, 110. — de Brazza, G., *Trois explorations effectuées dans l'Ouest Africain* (1876-1885), Paris, Dreyfous, 1887, 463 p., ill., Carte. D'après de Brazza, le bateau français dont il est question dans la notice s'appelait « Le Stagittaire » et non le « Sagittaire », comme le désignent d'autres auteurs.

ESPANET (*Georges*), Ingénieur français (Paris, 1856-Paris, juillet 1914).

Sorti de l'Ecole Polytechnique de Paris, puis lieutenant de vaisseau, Georges Espanet quitta la marine pour s'occuper de la construction de grands travaux, tels que le percement de l'isthme de Panama. Brillant technicien, il fut chaudement recommandé à Albert Thys par Philippe Bunau-Varilla, qui, au canal de Panama, avait apprécié ses qualités. « C'était, dit R. Cornet, dans la *Bataille du Rail*, un grand gaillard distingué, aimable, ouvert, qui s'attira rapidement la sympathie de tous et la particulière et profonde estime de Thys. Il allait jouer, à la période cruciale de la bataille du rail, un rôle des plus efficients. » Le 2 juillet 1892, il débarquait en Afrique avec Thys, l'ingénieur français Eymar, le Suisse Burgi et le Docteur Bourguignon.

Après avoir inauguré, le 9 juillet, avec Charmanne, le pont de la M'Pozo, que la locomotive franchit pour la première fois, Thys partit le lendemain en compagnie de Charmanne et d'Espanet pour faire une reconnaissance du tracé jusqu'à la vallée du Kwilu. Peu après, une pénible nouvelle venait troubler les intrépides pionniers : le massacre, par les Arabes, de l'expédition Hodister. Un autre souci préoccupait Thys : il avait chargé Espanet de la direction de l'infrastructure du rail et ainsi cet ingénieur travaillait aux côtés de Charmanne, directeur lui aussi et qui s'était dépensé jusque-là avec beaucoup de dévouement. Pour ne pas froisser ce dernier, Thys proposa qu'ils alternassent en qualité de directeur en Afrique et en Belgique. Charmanne et Thys partirent en congé en Europe et Espanet prit la direction des travaux. Tâche très lourde! Non seulement la nature opposait aux hommes dans la région du Palaballa des difficultés sans nombre, mais il fallait mener la lutte avec des effectifs très insuffisants, sans cesse décimés par la désertion, la maladie et la mort (octobre 1892). Certains agents étaient d'une incapacité terrifiante, et Espanet craignait de leur faire des observations, étant dans l'impossibilité de renouveler son personnel. Des ouvriers

venus des Barbades étaient totalement ignorants de leur métier et supportaient mal le climat africain; d'anciens terrassiers chinois employés jadis aux voies ferrées des Indes néerlandaises et des Etats-Unis, au nombre de 540 au moment de leur recrutement en 1892, n'étaient plus que 240, les autres étaient morts ou en fuite au Kasai ou au Kwango. Enfin, des accidents graves se multipliaient, explosions de wagons de dynamite à la suite d'une maladresse, etc. Malgré tout, avec une énergie inlassable, les gens d'Espanet percèrent leur trouée à travers le Palaballa, et, sur leurs talons, ceux de la superstructure posaient les traverses, boulonnaient les rails.

En 1893, Charmanne étant rentré de congé, comme convenu, Espanet rentra à son tour en Europe. Mais Charmanne, froissé de la situation partagée avec son confrère, donna sa démission, au grand regret de Thys. Dès avril 1894, Espanet vint le remplacer en Afrique et reprit avec l'ingénieur Goffin la direction du chemin de fer. A ce moment il avait sous ses ordres 174 agents européens, dont 13 ingénieurs, 7 médecins, 12 conducteurs de travaux et 22 chefs de chantier. Dès cette époque, les travaux prirent une allure nouvelle. Les chantiers palpitaient d'une vie ardente, les travailleurs noirs s'activaient avec acharnement, le travail progressait d'une façon surprenante. Il ne fallait plus sévir contre la paresse, la désertion. C'est qu'à l'initiative d'Espanet on avait instauré le *travail à primes*. On avait organisé des équipes de travailleurs sous la direction d'un chef de chantier blanc. A la tête de chaque équipe était un headman noir de la même race que ses coéquipiers. Le chef de chantier blanc, sous les directives des ingénieurs, se mettait au préalable d'accord avec ses headmen : telle partie du travail devait être terminée en tant de jours moyennant le salaire habituel. Si la tâche était achevée avant ce délai, l'équipe se partageait des primes progressives. Ce système créa de la solidarité parmi les hommes, qui, gagnant plus, se portèrent mieux, purent se payer des suppléments de ration, et rapportèrent chez eux des économies. Le procédé fit merveille. Espanet agissait ainsi efficacement contre les « carottiers ». On le surnomma « le Lion ».

Après un congé de repos en Europe, au cours duquel Goffin le remplaça en Afrique, Espanet rentra à Matadi, fin mars 1896, en compagnie de Cito, des docteurs Meyers et Edouard Willems.

Le 1er juin 1896 eut lieu l'ouverture provisoire de la section Matadi-Tumba. Le 22 juillet, une grande fête à Tumba au kilomètre 190 réunissait ingénieurs, autorités de l'Etat, directeurs des maisons de commerce et tous les noirs. L'inspecteur d'Etat Wangermée, remplaçant le Gouverneur général Wahis, en tournée d'inspection dans le Haut, arriva par le train officiel en compagnie de Thys. Malheureusement, l'ingénieur Espanet était immobilisé par un accès de fièvre. Rétabli le lendemain, il accompagna Thys sur les chantiers; le commandant de l'artillerie de marine Klobb, délégué officiel du Gouvernement français, qui avait assisté à l'inauguration et qui était un camarade de régiment d'Espanet, fut émerveillé de ce qui avait été réalisé. A la fin de l'année 1896, les brigades d'études étaient au kilomètre 325, près de Kimuenza. Espanet se rendit jusqu'au Pool et y fixa le point terminus du rail, qui aurait une longueur de 328 kilomètres. En juin 1897, le rail était au kilomètre 292, 28 kilomètres au delà de l'Inkissi.

Espanet, fin de terme, céda ses pouvoirs à Goffin et rentra en Europe. Le 11 juin 1898, l'*Albertville* quittait Anvers avec soixante personnes, toutes de marque, invitées par la Compagnie du Chemin de fer, pour l'inauguration de la ligne. Espanet était parmi les passagers. Il avait quitté son service l'année précédente pour aller construire en Chine, avec la même impétuosité, le chemin de fer du Shansi. En 1912, il partit pour Sao Paulo, où l'appelait la construction d'un chemin de fer en territoire brésilien. Il rentra à Paris en 1914 (juin) et y mourut d'un cancer à l'estomac en juillet de cette année.

2 novembre 1947.
M. Coosemans.

Sources et références : R. Cornet, *La Bataille du Rail*,, Cuypers, Bruxelles, 1947, pp. 216, 217, 220, 226, 231, 235, 246, 247, 300, 301, 305, 312, 327, 330, 352. — A.-J. Wauters, *L'E. I. C.*, Bruxelles, 1899, pp. 362, 366. — *Bull. de l'Assoc. des Vét. col.*, juin 1930, p. 12. — *Mouv. géogr.*, 1893, p. 22*a*; p. 88*b*. — H. Defester, *Les Pionniers belges au Congo*, Duculot, Tamines, 1927, p. 120. — L. Lejeune, *Le Vieux Congo*, 1930, p. 233. — A. Chapaux, *Le Congo*, Rozez, Bruxelles, 1894, p. 749. — *C. C. F. C.* (Otraco).

EVERETT (?), Officier anglais (?,-Bangwelo, 1911).

Le capitaine Everett, qui faisait partie de la Commission anglaise de délimitation du Katanga, était arrivé à Elisabethville le 1er septembre 1911. S'étant mis en route avec sa caravane quelques jours après son arrivée, il était à la recherche d'un ruisseau pour se rafraîchir, quand il se trouva en présence d'un lion qui était en train de boire. Il fit feu, mais ne parvint qu'à bles-

ser le fauve, qui bondit sur lui et le maintint sous ses griffes. Un indigène étant accouru à son secours, la bête lâcha le capitaine grièvement blessé et se rua sur le noir, qu'elle tua net. L'officier eut la force de se traîner jusqu'à son fusil, épaula et tua le lion. A bout de forces, il fut alors transporté au campement, où il expira deux heures plus tard.

4 juin 1947.
A. Lacroix.

Tribune congolaise, 23 décembre 1911, p. 2. — *Mouvement géographique*, 1911, p. 567.

EYMAR *(Sixte-Laurent-Jules)*, Ingénieur français (Turin, 11.9.1854-Boma, 17.4.1894). Fils d'Antoine Eymar et d'Antonia Grossior.

Après avoir obtenu en France son diplôme d'ingénieur, il travailla au chemin de fer du Panama, en compagnie du Français Espanet et du Suisse Burgi, qui furent, comme lui, recommandés par les frères Bunau-Varilla à Thys, qui engageait du personnel pour la construction du premier chemin de fer congolais, devant relier Matadi au Pool en contournant la route des caravanes.

Eymar arrivait au Congo le 1er juillet 1892 et était aussitôt envoyé par Thys au Stanley-Pool, avec mission de déterminer exactement le point terminus de la ligne et de dresser les plans des installations qui devaient y être érigées. Eymar achevait sa mission en juin 1893 et concluait que le terminus de la ligne devait s'établir à N'Dolo (un peu en amont de Kinshassa). C'était une conclusion identique à celle des ingénieurs de la première mission d'études. Le directeur Charmanne se rendit à son tour sur les lieux et apporta quelques modifications au projet d'Eymar. C'est au cours de cette mission qu'Eymar reconnut la rivière Djili, qui se jette dans le Pool. Par la suite, il fut nommé à la direction du montage des ponts. Le 4 décembre 1893 fut inaugurée la section Matadi-Kenge. Eymar, Paulissen, Cito, Biermans, le Dr Carré et le Dr Julien attendaient à Kenge l'arrivée du train amenant, de Matadi, Charmanne, Goffin, Lemmelyn, Lambotte, le Dr Bourguignon. C'était une première grande victoire remportée par ceux du rail !

Au début de 1894, Eymar, gravement malade, songeait à regagner l'Europe. Il s'embarqua à Boma sur l'« Edouard Bohlen », mais mourut à bord du steamer, le 17 avril, avant même que le bateau eût quitté Boma.

4 décembre 1947.
M. Coosemans.

Wauters, *L'État Indépendant du Congo*, Bruxelles, 1899, p. 367. — R. Cornet, *La Bataille du Rail*, Cuypers, Bruxelles, 1947, pp. 216, 222, 234, 239, 300. — *Mouv. géogr.*, 1893, p. 46b, 51c; 1894, p. 48c. — *Tribune congolaise*, 16 juillet 1903.

F

FABRY *(Eugène-Pierre-Vincent)*, Ingénieur (Malines, 6.6.1845-Bruxelles, 10.2.1917). Fils de Henri-Xavier Fabry et de Marie-Josèphe Vanden Abeele.

Eugène Fabry obtint son diplôme d'ingénieur civil à l'Université de Gand. Il fut d'abord engagé par les Chemins de fer belges pour l'étude et la construction de la ligne Bruxelles-Tervueren, et chargé ensuite de dresser les plans des chemins de fer vicinaux du littoral et de Bruxelles-Ninove. En 1887, il était appelé à entrer au service de l'E.I.C., en qualité d'ingénieur pour le compte de la Compagnie du chemin de fer du Bas-Congo.

Il quitta Anvers le 8 juin et, dès juillet, il rejoignait Matadi, base des opérations d'études, en compagnie des ingénieurs Charmanne, Zboinski et Dumont. Ils y tombaient dans une atmosphère de pessimisme. S'il était décidé que Matadi convînt comme point initial de la ligne, le grand problème était de sortir de la cuve comprise entre la vallée de la Mpozo, le massif de Matadi, le fleuve et la frontière portugaise. Avec les ingénieurs Cambier, Gilmont et Liebrecht, Fabry et ses compagnons entamèrent un travail gigantesque, malgré les fièvres, les pluies, les désertions du personnel indigène. L'étude du tracé atteignit, fin 1888, la vallée de la Lukungu, et après y avoir établi un « Repère maçonné », ils allèrent fêter à Boma la Noël. La Noël passée, Charmanne et Fabry restèrent à Boma, afin d'y dresser deux copies sur calque des plans-minutes exécutés jusqu'au «Repère ma-

çonné », tandis que Cambier repartait pour Matadi avec son adjoint Vauthier et les ingénieurs Lambotte et Dumont.

En mars 1888, Fabry rentra en Europe et continua dans les bureaux de la rue Brédérode ses études du tracé, de concert avec le capitaine Valcke. Ils reportèrent le tracé général de la voie sur un croquis de la région des Cataractes dressé par Albert Thys. Quand le capitaine Cambier rentra en Europe, en août 1888, il félicita chaleureusement Valcke et Fabry de leur travail consciencieux et intelligent.

Cependant, en 1889, Fabry était appelé à d'autres activités. Il partit alors pour le Brésil et le Chili, où lui était confiée la construction du chemin de fer d'Ovalle à San Marcos. Rentré en Belgique, il devint gérant de la Compagnie Bruxelloise des Eaux du Bocq.

Il mourut à Bruxelles le 10 février 1917.

31 décembre 1947.
M. Coosemans.

Cornet, R., *La Bataille du Rail*, Cuypers, Bruxelles, 1947, pp. 126, 130, 138. — *Archives C.C.C.I.* — *Mouvement géog.*, 1887, p. 86 b; 1888, p. 86 b; 1889, p. 23 c.

FALCETTI *(Mario)*, Magistrat (Rome, 21.6.1867-Stanleyville, 1.8.1906). Fils de César et d'Anderlini, Emilie.

De nationalité italienne, Falcetti avait été reçu docteur en droit à l'Université de Rome le 4 juillet 1888. Il professa à Rome où il remplit successivement les fonctions d'avocat à la Cour d'Appel et à la Cour de Cassation et d'avoué au Collège de Rome. Fin 1902, il s'engagea au service de l'Etat Indépendant du Congo et s'embarqua à Anvers le 25 décembre en qualité de substitut suppléant. Rentré en Belgique le 2 avril 1905, il reprit le bateau à Anvers le 7 septembre.

Il est mort à l'hôpital de Stanleyville le 1er août 1906, des suites de blessures qui lui avaient été occasionnées par la chute d'un arbre sur un wagon de chemin de fer dans lequel il se trouvait. Il était porteur de l'Etoile de Service depuis le 1er septembre 1905.

28 août 1947.
A. Lacroix.

Bulletin de l'Association des Vétérans coloniaux, nov. 1939, p. 7. — *Tribune congolaise*, 13 sept. 1906, p. 1.

FAGERSTROEM *(Fritz)*, Officier de marine (Copenhague, 21.10.1878-Matadi, 25.1.1928). Fils d'Yven et de Persson, Johanna, époux de Linde, Emy. De nationalité suédoise.

Porteur du brevet de capitaine au long cours, il servit pendant plusieurs années en qualité d'officier dans la marine marchande scandinave avant de s'engager, le 28 mars 1907, comme capitaine de steamer-adjoint, sous le pavillon de l'Etat Indépendant du Congo. Il effectua son premier terme au Service de Pilotage de la marine du Bas-Congo. Rentré en congé régulier le 3 avril 1910, il repartit le 22 octobre comme capitaine de steamer de 3e classe et fut de nouveau attaché à la marine du bas fleuve avant d'être désigné pour remplir les fonctions de commissaire maritime à Matadi. Nommé capitaine de steamer de 2e classe le 16 avril 1913, il rentra en congé en Belgique le 3 juin suivant, pour reprendre le chemin de l'Afrique le 6 novembre. Tout en conservant la même affectation il fut promu premier lieutenant de la marine le 1er janvier 1916. Entretemps, la guerre ayant été déclenchée en Afrique, il se vit confier, accessoirement à ses fonctions de commissaire maritime, celles de surveillant du ravitaillement, de l'armement et de l'entretien de la flottille du Bas-Congo. Le 1er juillet 1917, il fut nommé capitaine de la marine et reçut le commandement du port de Boma. Déchargé de ses fonctions accessoires à la cessation des hostilités, il fut de nouveau affecté au Service de Pilotage du Bas-Congo le 13 août 1921 et promu commandant de la marine le 1er juillet 1922. Il en était à son septième séjour au Congo lorsqu'il fut affecté, le 2 octobre 1926, au Service hydrographique du Bas-Congo, à Matadi. C'est là qu'il mourut le 25 janvier 1928. Il était titulaire de l'Etoile de Service depuis le 7 mai 1910 et chevalier de l'Ordre Royal du Lion depuis le 20 juillet 1914.

24 juillet 1947.
A. Lacroix.

La Tribune congolaise, 31 mars 1928, p. 2.

FAGERSTROM *(Claes-Auguste)*, Mécanicien.

Son séjour au Congo ne fut que de quelques mois à peine.

Engagé le 24 octobre 1881 comme mécanicien au service du Comité d'Etudes du Haut-Congo, il tomba bientôt malade et dut regagner l'Europe en mai 1882. La date de son décès ne nous est pas connue.

26 juin 1947.
A. Lacroix.

FATEL MOULAH BEY, Capitaine ou Aga de l'armée égyptienne, sous les ordres d'Emin Pacha (-? vers 1850-Ganda 1894).

Il était commandant de la place de Fatiko. Au moment où des troubles éclatèrent en Equatoria, visant à écarter Emin de la moudirie, Soliman Aga, ennemi d'Emin, envoya à Fatel Moulah un message l'engageant à prendre la tête du mouvement insurrectionnel dans la partie septentrionale de la moudirie, tandis que lui, Soliman, s'emparerait du Sud, de Toungourou, de Wadelai, etc. Fatel Moulah consentit et, secondé par Achmed Dincaoui, quitta Fabo avec 70 hommes et s'empara de Dufilé. Il se proclama libérateur de la moudirie. Les vues de Fatel Moulah, accusé de modération, furent bientôt dépassées par les Egyptiens menés par Ali Djabour.

Le 26 septembre 1888, un conseil de meneurs se tint chez Fatel Moulah et prépara le décret de relégation du gouverneur Emin pour le présenter à l'assemblée générale. Casati obtint d'y assister. Après une perquisition faite chez Emin, celui-ci ainsi que son ami, le docteur Vita Hassan, et le major Havash furent mis en détention et confiés à la vigilance de Fatel Moulah, promu colonel. Ces dissensions intestines précipitèrent la chute de la moudirie. Fatel Moulah fut nommé commandant de la province et resta à Wadelai avec les insurgés. Emin, destitué, reçut de Stanley une lettre datée de Kavalli (février 1889), le pressant, ainsi que ses officiers turcs restés en Equatoria, de rejoindre l'expédition de secours, pour être rapatriés en Egypte. A cette nouvelle, les soldats égyptiens se divisèrent en deux partis : les uns, conduits par Selim Bey, voulaient quitter le Nil et rejoindre Stanley; les autres, ayant à leur tête Fatel Moulah, refusaient de quitter l'Equatoria. Ils s'emparèrent des munitions, sous prétexte que, restant au Nil, ils avaient seuls le droit d'en disposer. Dans la suite, lorsque Milz, à la tête de l'expédition du Haut-Uele et du Nil, arriva le 10 octobre 1892 à Wadelai, il entra en relations avec les anciens soldats d'Emin groupés par Fatel Moulah qui avaient manifesté le désir de s'enrôler parmi les troupes de l'E.I.C. Milz signa avec eux un accord dont l'original était en turc, tandis que la traduction en était confiée à l'interprète Soliman. Mais cette traduction fut faite de façon peu fidèle, de sorte que des malentendus continuels surgirent entre les Turcs et les Européens.

Milz divisa les troupes égyptiennes en deux fractions : la plus forte, conduite par Fatel Moulah, devait s'établir à Dufilé, poste le plus septentrional de l'Enclave. L'autre, de 150 hommes, sous la conduite de Mahmoud Aga, devait accompagner Milz et s'établir au mont Korobé. Mais la situation devint rapidement trouble : Fatel Moulah n'avait aucune autorité sur son monde; lorsque les postes de l'Enclave durent être évacués par les troupes de l'E.I.C., Fatel Moulah refusa de suivre l'expédition vers l'Ouest. On dit même qu'il essaya de se mettre en rapport avec Kabrega, roi de l'Unyoro, pour reprendre possession de l'Equatoria. Par ordre de Delanghe, il fut transféré avec sa compagnie turque à Ganda. Quand Delanghe lui enjoignit de quitter Ganda pour Gumbiri, il refusa d'obéir. Le 6 juillet 1893, Delanghe arrivait lui-même à Ganda, pour entrer en discussion avec Fatel Moulah. Il nous décrit ainsi le Bey : « Il est gras, adipeux, a de petits yeux de cochon; il ne marche pas, il se traîne, blague beaucoup, s'emballe dans les discussions, mais tourne toujours hypocritement autour de la question. »

Au Divan, Delanghe reprocha aux Turcs de se conduire en brigands, alors que, sans ressources, ils avaient demandé eux-mêmes à s'enrôler dans les troupes de l'E.I.C. Sournoisement, les Turcs feignirent de ne pas comprendre. Delanghe ordonna alors à Fatel Moulah d'évacuer ses troupes sur Muggi, où se trouvaient Gustin et Acmed el Dinka. Mais, vers la fin août, le Bey annonçait à Delanghe avoir appris que des mahdistes, proposant aux Turcs de trahir les blancs, menaçaient Gumbiri et Ndirfi; deux espions mahdistes, disait-il, parcouraient la région pour exciter les indigènes contre les Européens. Fatel Moulah persista à rester à Ganda. Les discussions s'éternisaient entre lui et Delanghe; les Turcs réclamaient leur arriéré de solde. Delanghe, à bout de patience, décida d'attendre l'arrivée de Baert pour trancher les différends.

Peu avant le siège de Mundu par les mahdistes en mars 1894, les derviches s'emparèrent de Ganda et bien peu de Turcs qui défendaient la place sortirent alors vivants de leurs mains. Fatel Moulah, ses bimbachis et l'interprète Soliman furent massacrés sans pitié par ordre de l'Emir Arabi. Ce fait fut confirmé par la femme de Soliman, qui fit le récit de la bataille à Chaltin, en février 1897, après la victoire de Redjaf. Des mahdistes faits prisonniers par Chaltin avouèrent même avoir participé au meurtre.

26 octobre 1946.
M. Coosemans.

Casati, *Dix années en Equatoria*, p. 363. — Lotar, P.-L., *La Grande Chronique de l'Uele*, *Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 131, 140, 141, 146, 148, 151, 153, 157, 159, 161, 162, 163, 165, 168, 184, 205, 276, 361.

FESTIENS *(Jean)*, Frère Coadjuteur de la Compagnie de Jésus, Missionnaire au Kwango (Hoesselt, 7.4.1864-Wombali, 5.5.1913).

Le Frère Festiens entra dans la Compagnie le 10 mai 1885. Pendant plusieurs années, il travailla à Namur au service des professeurs de la Faculté universitaire. Ce contact lui permit de s'enrichir dans le domaine des sciences mécaniques et physiques. Envoyé au Congo, le Frère Festiens devient, en effet, le capitaine du *Saint-Pierre Claver*, petit steamer qui joua un rôle important dans les premières randonnées missionnaires le long du Kwilu et rendit d'appréciables services pour le ravitaillement de la Mission. Le Frère Festiens passa ses dernières années à Wombali, où ses connaissances techniques le signalèrent : ce fut lui qui installa l'eau potable dans le poste. Enfonçant des tuyaux à 15 mètres de profondeur dans le sol, il put ainsi capter des nappes souterraines qui fournirent une eau abondante à tous, Blancs et Noirs.

Le Frère s'éteignit doucement à Wombali, avec le calme et la sérénité qui avaient marqué toute sa vie missionnaire.

15 novembre 1947.
A. Folon, S.J.

Litterae annuae Provinciae belgicae, 1912-1913; 1913-1914, p. 108. — *Les Missions belges*, 1913, p. 279. — *Bode van het H. Hart*, 1912-1913, pp. 353-354.

FEYS (*Maurice-Yvon-Marie*), Médecin (Courtrai, 30.4.1891-Anvers, 2.12.1928). Fils de Victor et de Deswert, Catherine.

Maurice Feys avait été reçu docteur en médecine, chirurgie et accouchements de l'Université de Louvain en juillet 1913. Milicien au 7e régiment de ligne, il était adjoint au médecin de bataillon lorsque éclata la première guerre mondiale, en août 1914. Il fit toute la campagne et fut promu médecin de bataillon de 2e classe, puis de 1re classe. Pensionné comme médecin militaire le 26 mars 1920, il s'inscrivit en octobre 1921 pour suivre les cours de la Faculté de Médecine de Montpellier, et, en avril 1922, s'établit médecin à Marseille. Il y resta jusqu'en septembre 1923 et rentra ensuite en Belgique. C'est alors qu'il songea à prendre du service à la Colonie. Agréé comme médecin de 1re classe en juin 1926, il s'embarqua à Anvers le 6 juillet. Il arriva à Boma le 22 et, après un court stage au laboratoire de Léopoldville, il fut désigné pour la province de l'Equateur, où il se vit confier la direction du service médical de la Lulonga, pour passer ensuite dans la région des Bangalas. En 1927, il fut commissionné pour remplir les fonctions de magistrat auxiliaire au parquet de Lisala, mais sa santé laissant fortement à désirer, il fut contraint de rentrer en congé anticipé le 11 octobre 1928. Hospitalisé à la clinique du Stuyvenberg, à Anvers, il y est décédé le 2 décembre 1928.

Il était titulaire de la Croix de Guerre 1914-1918, de la Médaille de l'Yser, de la Médaille commémorative de la campagne 1914-1918, de la Médaille de la Victoire et de la Croix civique de 1re classe.

16 juillet 1947.
A. Lacroix.

La Tribune congolaise, 28 février 1929, p. 3.

FICHEFET (*Charles-Louis-Jules*), Officier (Anderlecht, 28.1.1874 - Basoko, 30.12.1900). Fils de Jules et d'Anthone, Herminie.

Engagé au 9e régiment de ligne à l'âge de seize ans, il était nommé caporal le 10 juillet 1890 et admis à suivre les cours de l'Ecole Militaire le 9 novembre de l'année suivante. Il en sortit sous-lieutenant le 15 novembre 1893 et fut versé au régiment des carabiniers. A sa demande, démission lui fut accordée le 26 mars 1897. Le 1er mars 1899, il s'engagea en qualité de sous-lieutenant de la Force publique au Congo. Débarqué à Boma le 27 et désigné pour le district de l'Aruwimi, il arriva à Basoko le 26 avril. Son état de santé laissant fortement à désirer, il se vit contraint de présenter sa démission le 28 mars de l'année suivante et rentra en Belgique le 15 mai. Reparti comme lieutenant le 16 septembre 1900, il fut de nouveau désigné pour l'Aruwimi et rejoignit Basoko le 9 novembre. Il y mourut quelques semaines plus tard des suites de fièvre.

24 juin 1947.
A. Lacroix.

A nos Héros coloniaux morts pour la Civilisation, p. 259. *Bull. de l'Association des Vét. coloniaux*, juillet 1938, p. 8.

FIEF (DU) *(Jean-Baptiste-Antoine-Joseph)*, Professeur (Chercq, 7.6.1829-Saint-Josse-ten-Noode, 13.12.1908). Fils de Louis-Joseph Du Fief et d'Anne-Marie-Joséphine Duquesne.

Après des études à l'Athénée de Namur, il entra dans la carrière de l'enseignement. Il professa la géographie successivement dans les Athénées de Tournai, Hasselt, Anvers et Bruxelles. Il prit sa retraite en 1904.

Du Fief est, avec le général Liagre, le véritable fondateur de la Société Royale Belge de Géographie, qui fut, à leur initiative, constituée à Bruxelles le 27 août 1876, quelques semaines avant la Société Royale de Géographie d'Anvers. Il administra cette société comme Secrétaire général jusqu'à sa mort, survenue à Saint-Josse-ten-Noode le 13 décembre 1908. A ce titre il prit une part des plus actives à l'organisation de l'expédition de la « Belgica », lançant en 1895 la souscription nationale qui devait assurer les premiers fonds. Il organisa, dans des séances spéciales, la réception de plusieurs éminents voyageurs, parmi lesquels nous citerons Stanley, le 12 juin 1878, le capitaine Cambier, le 3 mai 1881, puis successivement de Brazza en 1886, Wissmann en 1887, Stanley une seconde fois en 1890, le capitaine Van Gèle, P. et G. Le Marinel en 1892, les membres des expéditions du Katanga en 1893 et le baron Dhanis en 1894.

Conseiller communal de Saint-Josse-ten-Noode de 1870 à 1881, membre de la Commission de la « Belgica », membre d'honneur et correspondant de nombreuses sociétés géographiques belges et étrangères, représentant du Gouvernement et des Corps scientifiques à divers Congrès internationaux, collaborateur de « Patria Belgica », du « Nouveau Larousse illustré », de « The New International Geography », de l'« Encyclopaedia Britannica » (1902), et surtout du « Bulletin de la Société Royale Belge de Géographie », où il a écrit de nombreux articles. Il est aussi l'auteur de manuels classiques de géographie et d'histoire, ainsi que d'atlas et de cartes dont une carte du Congo au 1/7.000.000 en une feuille (depuis 1890) et une carte de l'Etat Indépendant du Congo au 1/2.000.000 en 4 feuilles (depuis 1895).

Officier de l'Ordre de Léopold, officier de l'Instruction Publique de France, chevalier de l'Ordre de Saint-Jacques de Portugal, Médaille civique de 1re classe, Médaille commémorative du Règne de S. M. Léopold II.

15 juin 1947.
R. Cambier.

Bibliographie Nationale. Dict. des Ecrivains belges et Catalogue de leurs publications, 1830 à 1880. vol. I, p. 616, Bruxelles, 1886. — de Gubernatis, A., *Dict. Intern. des Ecrivains du Jour*, Florence, 1890. — *Nos Contemporains*, p. 27, Bruxelles, 1892. — Du Fief, J.-B., *Bull. de la Soc. Royale Belge de Géographie*, 1908, no 5 (biographie).

FIEVEZ *(Achille)* (Willemeau, Hainaut, 15.5.1860-Tournai, 15.3.1904). Fils de Ferdinand Fiévez et de Flore Delannoy.

Engagé au 3e régiment de chasseurs à pied, le 17 novembre 1878, Fiévez entrait à l'Ecole militaire le 2 mai 1880. Lieutenant depuis le 26 décembre 1887, il sortait de l'Ecole de Guerre, en qualité d'ajoint d'état-major le 23 novembre 1891 et prenait du service à l'E.I.C. dès le début de l'année 1892. Il quittait Anvers le 11 février, avec Masui et Ladan, et arrivait à Boma le 7 mars. Il était commissionné pour l'Uele et le Bomu. Le 5 mai, il quittait Léo par la *Ville d'Anvers*, avec Masui, Ladan, Verstraeten et Liégeois. Aux Bangalas, il rencontrait Ponthier, qui descendait, malade, de l'Uele. Arrivé à Djabir le 20 juin, il en repartait le 7 juillet à destination de Semio, pour y remplacer Foulon, appelé à se rendre au Bahr el Ghazal. Le 5 août, il arrivait à Semio. Foulon, déjà parti, envoyait bientôt à son remplaçant un message disant que, malade, il était immobilisé à Bakari et qu'il lui manquait des porteurs pour continuer sa route. Fiévez partit pour Bakari avec des porteurs et y arriva le 8 octobre. Foulon renonça cependant à son voyage et rentra à Semio-Résidence avec Fiévez.

En 1893, tandis que Foulon était en tournée chez Sasa, Fiévez se mit en route vers Bomokandi, où se trouvait Baert, qui le faisait appeler. Le 4 juillet, à Bomokandi, Baert nomma Fiévez « chef politique des Résidences de Rafai et Sasa ». En cette qualité, il pouvait même se rendre chez Tamboura si Foulon n'y était pas encore. Conformément à sa nouvelle charge, fin septembre 1893, Fiévez amorça les premières relations avec Ndoruma, Mbio et Tamboura. Rentré à Semio-Résidence, Fiévez apprit par les sultans du Nord, Adjer et Faki Ahmed, que les derviches s'avançaient au Bahr-el-Arab. Fiévez promit aux sultans l'appui des troupes de l'Etat au cas où ils seraient attaqués. Ceci étendait l'influence de l'E. I. C. jusqu'à 8°5 lat. Nord. Afin de soumettre les populations sauvages des Gabous, au Nord de Semio, Fiévez fonda le petit poste de Mbanga. Le 8 mars 1894, en compagnie de Walhousen et Donckier de Donceel, de Semio et son fils Bodué, Fiévez quittait Semio-Résidence, qu'il laissait à la surveillance de Jacquemin, et se mettait en route vers le Nord, vers le Borou, pour y empêcher l'avance mahdiste et y entreprendre des relations commerciales avec les Nzengués, peuples pasteurs. Dès le 16 mars, le sultan Faki Ahmed, au Borou, semblait acquis à l'E.I.C. Mais la colonne apprit bientôt par

un courrier de l'Uele, le massacre de la Mission Bonvalet-Devos et un échec des troupes de l'Etat dans un engagement à la Dungu avec les Arabes. Baert demandait du renfort. Fiévez décida de rebrousser chemin pour lui porter secours. En conséquence, le 5 avril, il retournait vers le Bomu avec Semio et ses Azande, laissant sur place Donckier, qui devait tenter de pousser jusqu'à Dem Ziber.

Le 23 juin, Fiévez était rentré à Semio et des renforts étaient envoyés dans l'Uele. Le 28 septembre, Fiévez, avec Semio, repartait pour Bakari. Arrivé à Dourangou avec Wittmann et quelques hommes, Fiévez y reçut l'ordre de Delanghe de regagner la Résidence de Semio. Il y rentra le 15 octobre, pour prendre contact avec Francqui, chargé d'une nouvelle expédition au Bahr-el-Ghazal. Le 3 novembre, Hecq, arrivé le 31 octobre, reprenait officiellement la charge de Semio à Fiévez, qui, le 5 décembre, repartait pour Bakari, les nouvelles étant alarmantes du côté du Nord, à cause des avances mahdistes. Le 7 janvier 1895, il était à Bakrakra, quand il apprit la signature du traité franco-congolais du 14 août 1894, entraînant un ordre de repli vers le Sud. Le 12 janvier, il quitta Bakrakra pour l'Uele et arrivait à Djabir le 12 février. Son terme étant achevé, il quitta Djabir le 18 avec De Soete et arriva à Ibembo le 24. Le 1er mai, il était à Bumba. Il rentra le 15 juin en Europe.

Achille Fiévez mourut à Tournai le 15 mars 1904. Il était chevalier de l'Ordre de Léopold et titulaire de la Croix militaire de 2e classe et de l'Etoile de Service.

14 septembre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *La Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 143, 157, 159, 307. — *Tribune congolaise*, 24 mars 1904, p. 3. — Lotar, P.-L., *La Grande Chronique du Bomu, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1940, pp. 92 et suiv. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*.

FIRKET *(Charles)*, Docteur en médecine (Liège, 2.9.1852-Liège, 30.3.1928).

Il acquit le diplôme de docteur en médecine en 1876 et consacra entièrement sa vie à l'enseignement et à la science.

Il s'était senti attiré au cours de ses études vers les recherches histologiques et, devenu médecin, il alla se perfectionner dans cette branche dans les laboratoires de von Recklinghausen à Strasbourg et de Ranvier à Paris (1876 à 1878).

De 1878 à 1885 il remplit les fonctions d'assistant au cours d'anatomie pathologique, pour, à partir de 1886, être chargé de cet enseignement.

A cette époque, l'anatomie pathologique dominait en quelque sorte les études médicales et l'on s'évertuait à mieux scruter les altérations structurales des tissus et des organes au cours des diverses maladies; on ne s'occupait guère de la notion de causalité que venaient de mettre en relief les sciences bactériologiques.

Charles Firket fut un des premiers à orienter les recherches anatomo-pathologiques dans cette nouvelle voie et, devenu agrégé spécial en 1889, il donna, à partir de cette date, un cours libre de bactériologie médicale.

Vers la même époque il entreprit la traduction d'un ouvrage italien, le « Manuel de Microscopie clinique » de Bizzozero, manuel qu'il compléta par l'ajoute de plusieurs chapitres sur le rôle des germes pathogènes dans l'étiologie des maladies.

Ce manuel connut un succès énorme dont les cinq éditions se succèdent rapidement, et les traductions en allemand et en anglais en sont la preuve.

En 1884, il constata, lors d'une autopsie, la présence d'innombrables nématodes dans le tractus intestinal d'un ouvrier mineur.

L'identification de ces nématodes avec l'*ankylostomum duodenale* permit d'élucider la question de l'anémie des houilleurs, question qui fut dans la suite traitée avec tant de succès au point de vue prophylactique par Malvoz pour les mines du bassin de Liège et par Herman pour les mines du Hainaut.

En tant qu'anatomo-pathologiste, Charles Firket s'est beaucoup occupé de l'étude des tumeurs malignes, et en 1892, plusieurs années avant les recherches de Jensen, d'Ehrlich et de Borrel, il a transmis en série chez les rats un sarcome apparu spontanément chez cet animal.

A partir de 1894, à une époque où nos compatriotes s'intéressaient encore très peu à nos possessions congolaises, Charles Firket s'intéressa à l'étude des maladies tropicales et en 1896 il fonda à Liège la première chaire pour l'enseignement des maladies des pays chauds. De 1906 à 1925, il fut aussi professeur à l'Ecole de Médecine tropicale de Bruxelles.

En 1894, il présenta à l'Académie royale de Médecine un rapport détaillé sur un cas de béri-béri contracté à Matadi par un employé des chemins de fer du Congo.

Lors de l'Exposition de 1897, Charles Firket eut l'heureuse idée de mettre à profit le rassemblement des nègres au Parc Royal de Tervueren pour s'enquérir des affections qu'ils pouvaient avoir ramenées de leurs lointains foyers.

Dans le sang d'une soixantaine d'entre eux, qui n'en étaient nullement incommodés, il découvrit de nombreux embryons d'un nématode qu'il identifia avec la *Filaria perstans*.

Enfin, dans les selles d'un de ces nègres souffrant d'une espèce de dysenterie il trouva les œufs du *schistosoma*, agent de la bilharziose intestinale.

Ces observations et constatations, qui paraissent actuellement banales, avaient une tout autre signification à l'époque où elles furent faites, c'est-à-dire à l'époque où ces maladies étaient totalement inconnues dans notre pays.

Elu membre correspondant de l'Académie royale de Médecine en 1893 et membre titulaire en 1903, il y remplit les fonctions de la présidence pendant les années 1922 et 1923.

Il mourut subitement à l'âge de 76 ans, après une vie totalement consacrée à la science et à la recherche désintéressée et après avoir fait honneur au pays par ses travaux.

2 juin 1946.
Dr R. Bruynhoghe.

FITZMAURICE (*Gérald*), Adjoint (?-Lukungu, 19.1.1886).

Il fut engagé par l'Association Internationale du Congo, en qualité d'adjoint, le 1er mars 1884 et mourut à Lukungu le 19 février 1886, atteint de fièvre hématurique et bilieuse.

26 juin 1947.
A. Lacroix.

FIVÉ (*Gaspard - Edouard*), Général de cavalerie (Saint-Josse-ten-Noode, 1.1.1849-Bruxelles, 8.10.1909). Fils de Gustave-Marie Fivé et d'Anne-Dorothée Charlchof.

Engagé au 1er chasseurs à cheval le 24 octobre 1865, Edouard Fivé est nommé brigadier le 2 novembre suivant, puis successivement maréchal des logis le 6 mai 1866, adjudant sous-officier le 21 juillet 1869, sous-lieutenant le 25 juin 1870, lieutenant le 25 juin 1876, capitaine en second le 29 décembre 1884 et capitaine adjudant-major le 9 juillet 1888.

Fivé est nommé Inspecteur d'Etat le 6 décembre 1891, date de son départ pour le Congo. Le Roi-Souverain lui confie la charge de visiter et d'inspecter les districts du Moyen et du Haut-Congo. Il est plus particulièrement investi de la mission de surveiller l'attitude des Arabes, qui commençait à devenir suspecte, et de prendre toutes précautions utiles pour le cas où un conflit avec eux viendrait à éclater.

Après un séjour de quelques semaines à Boma et à Matadi, séjour au cours duquel il participe à une courte expédition punitive chez les Muserongo des environs de Banane, il part pour Léopoldville le 18 février 1892 et apprend en cours de route qu'il est provisoirement désigné pour le commandement du territoire de l'Ubangi-Bomu. Il quitte Léopoldville le 17 mars et gagne par étapes, partie en steamer, partie en pirogue. Yakoma, au confluent de l'Ubangi-Uele et du Bomu. Il y arrive le 24 mai seulement et y rencontre Le Marinel, avec qui il remonte ensuite le Bomu jusqu'à Bangasso. Dans ses lettres il donne aux siens un compte rendu détaillé de ce long voyage, omettant volontiers les aventures personnelles pour s'attarder sur la description du pays, l'organisation des communautés indigènes et le régime politique qui en résulte.

Les navigations qu'il entreprend dans cette région peuplée de tribus cannibales sont cependant loin d'être sans danger. En juin, aux environs de Banzyville, son embarcation essuie une tornade qui l'inonde au point qu'il doit se déshabiller complètement. Echoué sur un banc de sable, il est immédiatement attaqué par une quarantaine de pirogues qu'il repousse péniblement par le feu de sa maigre escorte. Il a galvanisé ses soldats en combattant nu à leur tête et après l'action il est acclamé par eux. Quelques jours après, une expédition punitive menée contre le village coupable ne rencontre qu'un demi-succès, car les habitants se sont réfugiés dans la forêt, où les soldats, craignant les flèches empoisonnées, n'osent les poursuivre.

Le 28 juin, Fivé, libéré de son commandement de l'Ubangi, redescend vers le Fleuve avec l'intention de se rendre aux Falls, qui doivent être le centre principal de sa mission. Il est d'autant plus pressé qu'il a reçu de mauvaises nouvelles en ce qui concerne les Arabes, qui viennent de massacrer à Riba-Riba la mission Hodister. Malheureusement, il doit perdre plusieurs jours à attendre un steamer à Zongo, sur l'Ubangi. Lorsqu'il atteint le Fleuve, en prévision de tout événement, il prend sur lui d'emprunter au Camp de l'Equateur les

effectifs nécessaires à deux expéditions de couverture, l'une suivant le Ruki, l'autre la Maringa, affluent de gauche de la Lulonga, dans laquelle elle se jette à Basankusu. Dans l'esprit de Fivé, ces expéditions sont destinées à contenir une attaque arabe venant du Lomani. Remontant le Fleuve, Fivé arrive le 3 septembre au Camp de Basoko, que commande Chaltin, puis, le 4 septembre, aux Falls, où il entre en contact avec Rachid, dont les fausses assurances de fidélité ne parviennent pas à lui donner le change. Rentré à Basoko, le 20 septembre, il écrit : « Les mauvaises nouvelles de l'expédition Hodister sont sans aucun doute déjà connues en Europe, mais ce qu'on ignore encore c'est la destruction complète de l'expédition Jacques et celle des expéditions Bia, Stairs, Bodson, etc. Tous ont été tués. Bref, sur le territoire entre le Lomami et le lac Tanganika, il n'y a que les Falls, d'où je reviens, qui aient tenu ». Ces mots ne traduisent que des rumeurs, en partie fausses et de toutes façons exagérées, mais il n'en est pas moins vrai que la situation était alors extrêmement sérieuse et qu'elle justifiait amplement les précautions que Fivé se crut obligé de prendre avec l'autorité qu'il tenait de sa mission. Il accumule les vivres, recrute des hommes, renforce les postes de la ligne avancée et même, ainsi qu'il a été dit plus haut, met en route des expéditions. Il se décide ensuite à descendre le Fleuve pour gagner au plus vite Lusambo, qu'il croit dégarni de troupes par suite du départ de l'expédition Dhanis pour le Katanga et où il craint une attaque en masse des Arabes du Maniema.

Le 7 octobre il est à Léopoldville, où il attend des instructions du Gouvernement général, à qui il a fait part de ses inquiétudes, des dispositions qu'il a prises et de ses intentions immédiates. Malheureusement, le Directeur général Fuchs, en ce moment ff. de Gouverneur général, atermoie et désavoue dans une certaine mesure Fivé. Il croit encore qu'on peut composer avec les Arabes, qu'il suppose divisés, et s'obstine à voir les Falls comme le secteur le plus immédiatement menacé. Il veut y renvoyer Fivé. Il est possible que celui-ci, en prenant les mesures que nous avons indiquées, ait dépassé le rôle qui lui avait été primitivement assigné, mais il ne l'a fait que pressé par les circonstances et a conscience d'avoir agi au mieux du salut général. D'ailleurs, le Gouvernement de Bruxelles continue à lui faire confiance et les événements ne tardent pas à lui donner raison. On apprend en effet que Dhanis, abandonnant toute idée d'expédition au Katanga, a dû tourner ses forces contre les Arabes qui débordent le Lomami, et l'on hâte le départ de Fivé vers Lusambo, où il n'arrive que dans les premiers jours de février, alors que Dhanis, après une suite de combats victorieux, se trouve arrêté devant Nyangwe. Pour lui permettre de pousser son offensive à fond, Fivé envoie à Dhanis hommes, vivres et munitions. Pour prévenir une contre-offensive arabe venant des Falls, il expédie un courrier à Chaltin, qui est toujours à Basoko, et lui demande de réunir toutes les troupes qui sont à sa portée et de marcher vers le Sud pour donner la main à Dhanis en passant par Bena-Kamba et Riba-Riba. On sait que ce plan ne fut réalisé qu'en partie. Chaltin, après avoir atteint ces localités et culbuté les Arabes, redescendit le Lomami le 7 mai, juste à temps pour parer à l'attaque des Falls. Dhanis, du reste, n'avait plus besoin de son aide, puisqu'il s'était emparé de Nyangwe le 4 mars et de Kasongo le 22 avril.

Fivé, de son côté, dès qu'il est rassuré sur la marche de Dhanis, se hâte de regagner les Falls, où il pressent que va se jouer le deuxième acte du drame. Au début de mai il est à Bumba, accompagné du sous-lieutenant Henry, du sergent Jacob et d'une centaine de soldats qu'il a pu recruter en route. Il y est rejoint par Daenen et une vingtaine de soldats provenant de l'expédition qui, sous le commandement de Van Kerckhoven, est parvenue à barrer la route aux Arabes sur l'Uele. A bord du steamer *Princesse Clémentine* on remonte à toute vitesse le Fleuve, qui, à partir de Basoko, charrie des cadavres. Le 21 mai, à Isanghi, à l'embouchure du Lomami, un camp fortifié arabe est enlevé sans coup férir. Le vrai choc se produit le lendemain, 22 mai 1893, devant un petit affluent de gauche, la Romée, sur les deux rives duquel les Arabes ont établi de solides fortins pour défendre l'approche des Falls, dont Rachid, circonstance que Fivé ignore encore, vient justement d'être délogé par les forces combinées de Tobback et de Chaltin.

Fivé doit livrer à la Romée un combat très dur. Plus d'une heure se passe sous le feu nourri des Arabes avant que le steamer parvienne à aborder. Blancs et noirs se jettent alors à terre et montent à l'assaut, fusillés à bout portant par les défenseurs des fortins. Bientôt un de ceux-ci est pris par Henry et Jacobs. Fivé essaie de tourner l'autre en remontant la rivière pendant que quinze hommes à la tête desquels se trouve Daenen risquent une attaque frontale. C'est

à ce moment et au plus fort du combat que le steamer *Ville de Bruxelles* portant Chaltin et ses hommes apparaît venant des Falls. Ce renfort inespéré décide de la victoire. Les Arabes fuient, laissant 2.000 prisonniers. Le lendemain 23 mai, le grand camp arabe de Kayumbo, à une lieue dans l'intérieur, est emporté à son tour et l'on y fait main basse sur un sérieux butin.

La route des Falls était ouverte. Fivé y entre le 23 au soir et y retrouve Tobback, heureusement délivré par Chaltin après plusieurs jours de combats acharnés. Quelques jours après, les derniers contingents arabes de la région des Falls sont définitivement écrasés sur la route de Kirundu, où va s'engager Ponthier en juin 1893. Ce brillant officier, à qui Fivé remet alors son commandement militaire, vient en effet de recevoir la mission de s'emparer de Kirundu, le futur Ponthierville, où le chef Kibonge, ayant donné refuge à Rachid et aux derniers Arabes, barrait encore le Lualaba et pouvait s'opposer à nos communications entre les Falls et le Maniema. Quant à Fivé, sa mission terminée et désormais rassuré sur l'issue de la lutte contre les Arabes, il redescend le Fleuve et peut s'embarquer à Boma le 17 septembre 1893, ayant passé vingt mois en Afrique en ne ménageant ni sa responsabilité ni ses forces au milieu d'alertes et de déplacements continuels.

Pendant cette période courte, mais décisive pour l'avenir de notre colonie, le rôle d'Edouard Fivé a été celui d'un stratège et d'un organisateur de la victoire. Il a su rassembler nos ressources et grouper nos forces, non seulement pour parer aux attaques d'un ennemi puissant et déterminé, mais encore pour passer ensuite à une contre-attaque générale et irrésistible. Quand il s'est trouvé lui-même au cœur de l'action il a fait preuve du plus grand courage.

Les qualités exceptionnelles d'observation et de décision que Fivé avait montrées en Afrique avaient retenu l'attention du Roi-Souverain, qui, en 1898, fit de nouveau appel à lui pour une mission particulièrement délicate en Chine. Accrédité auprès du Gouvernement chinois comme envoyé extraordinaire de l'Etat Indépendant du Congo et accompagné de deux ingénieurs, MM. Henrard et Ledent, il est chargé de reconnaître les ressources industrielles et commerciales des provinces du Petchili, du Honan, du Chansi, du Kansou et du Se-Tchouen. Fivé, alors colonel, s'adjoignit en outre, après des négociations assez longues à Pékin, le mandarin Splingard, d'origine belge, mais ayant résidé trente-quatre ans en Chine, et son fils. La caravane, après avoir parcouru sans encombre les provinces centrales du Petchili, du Honan, du Kansou et du Se-Tchouen, se scinde en deux groupes. Le premier, avec Henrard et Ledent, visite le Sud du Kansou et le Nord du Se-Tchouen. Le second, avec Fivé et les Splingard, pousse à l'Ouest jusqu'au lac Koukou-Nor, puis rétrograde devant des tempêtes de neige aux abords du Ta-t'ung-ho. Réunie au complet à Lanchou, capitale du Kansou, la mission se dirige ensuite vers le Nord, mais les nouvelles venues de Pékin à la suite de la révolte des Boxers ont rendu les autorités et la population hostiles aux Européens et ce n'est que grâce à leurs armes et à une escorte fournie par un prince mongol de la frontière que Fivé et ses compagnons peuvent gagner Urga, capitale de la Mongolie extérieure, après avoir subi des froids terribles dans le désert de Gobi. A Urga, déjà à cette époque dans la sphère d'influence russe, ils se séparent des Splingard et ils rejoignent à Irkoutsk le Transsibérien, après un pénible trajet qui, à partir de Kiachta, la localité frontière, se fait en tarantass. Le 12 décembre 1900, le colonel Fivé arrivait en gare de Cologne, où l'attendaient sa famille et un certain nombre de journalistes belges auxquels il raconta les péripéties de son voyage. Il leur apparut grand, maigre, bien découplé, le regard perçant et de longues moustaches grisonnantes sous son haut bonnet de fourrure, le type même de l'officier de cavalerie courtois et distingué.

On manque de renseignements sur deux missions dont Fivé fut encore chargé par le roi Léopold sur les côtes de Dalmatie et en Amérique. En Belgique, il poursuivait sa carrière militaire à la tête des régiments de guides et il venait d'être nommé général-major commandant la 1re brigade de cavalerie lorsqu'il prit sa retraite, avec le grade de lieutenant général, le 29 juin 1908. A peine un an plus tard, il décédait à Bruxelles, le 8 octobre 1909.

Il était estimé de tous, et tout particulièrement du roi Léopold II, dont il avait été le fidèle auxiliaire dans ses grands desseins. Le Souverain l'avait désigné en 1905 pour prendre la parole à la cérémonie de la pose de la première pierre de l'Institut mondial à Tervueren et, la même année, pour siéger au sein de la Commission instituée pour rechercher les modifications à apporter dans l'administration de l'Etat Indépendant.

Il a été administrateur de la Citas depuis la fondation, en 1907, jusqu'à sa mort et, en 1906, président du Cercle Africain.

Parmi ses nombreuses décorations nous relevons les croix d'officier de l'Ordre de Léopold et de la Couronne du Congo, celles de chevalier de l'Ordre Royal du Lion, l'Etoile de Service, la Croix militaire de 1re classe et la Médaille de la Campagne arabe.

29 mai 1947.
R. Cambier.

Janssens E. et Cateaux, A., *Les Belges au Congo*, Anvers, 1911, t. I,pp. 243 et suiv. (biographie). — Lejeune, L., *Vieux Congo*, pp. 95, 105, 114, 115. — Chapaux, A., *Le Congo*, Bruxelles, 1894, pp. 293, 300, 309, 134, 444, 625. — Delcommune, A., *Vingt années de vie africaine*, Bruxelles, 1897, pp. 98, 102, 119. — *Bull. Soc. Royale Géogr.*, Anvers, 1907-1908, p. 175. — *Notre Colonie*, septembre 1926. — *Expansion belge*, août 1908; 1909, p. 3; 1911, pp. 632, 677. — Comeliau, L., *Dhanis*, pp. 105, 110, 116. — Renier, Cmdt., *Héroïsme et patriotisme des Belges*, pp. 261-262. — XXe *Siècle*, 13 décembre 1900. — *Petit Bleu*, 14 mai 1900. — *Mouvement géographique*, 1890, p. 606; 1896, p. 62; 1905, p. 574. — Masoin, F., Namur, 1913, *Hist. de l'Etat Indép. du Congo*, t. I, pp. 139, 151, 158, 162, 175. — van Iseghem, A., *Les étapes de l'annexion du Congo*, Bruxelles, 1932, pp. 24, 41. — *Bull. Officiel de l'E I. C.*, 1905, p. 286.

FLAMEND *(Emile - Félix)* (Eghezée, 7.8.1876-Illongonga, 12.5.1907).

Après de fructueuses études à l'Athénée de Namur, il en sortit brillamment.

Entré à l'Université de Liège en 1895, il obtint son diplôme de docteur en médecine, chirurgie et accouchements en octobre 1902. Enrôlé dans le Bataillon administratif du Service de Santé, il accomplit son service à l'Hôpital militaire de Liège en 1897.

Envoyé à sa demande en congé illimité le 27 novembre de la même année, il reprit ses études et réussit l'examen d'officier de Santé de l'armée en 1906.

Il suivit également des cours de pathologie spéciale des maladies des pays chauds et devint l'assistant de clinique du professeur Troisfontaines.

Engagé par la Compagnie du Kasai, en qualité de médecin, le 29 décembre 1906, Emile Flamend s'embarqua pour le Congo au début de l'année suivante.

Une brève maladie écourta sa carrière. Il mourut à Illongonga le 12 mai 1907.

3 novembre 1947.
A. Gérard.

FLAMINI (*Francisco* ou *Francesco*), Chef-mécanicien (Rome?-Boma 31.7.1884).

Francisco Flamini se trouvait déjà au Congo lorsque Stanley y arriva en 1879, chargé par le Comité d'Etudes du Haut-Congo d'une mission d'exploration du haut fleuve et de ses affluents. Il fut engagé sur place le 8 janvier 1879, en qualité de mécanicien et attaché au service de l'expédition. Il se vit confier par Stanley le lancement du steamer *En-Avant*, que trois autres mécaniciens, avant lui, avaient vainement tenté de mettre en ordre de marche; certaines imperfections étaient, en effet, apparues dans la structure du bateau. Après avoir examiné ce dernier, Flamini apporta lui-même quelques petites modifications au dispositif des chaudières et promit de le faire marcher. Il tint magnifiquement parole. Le steamer fit, sans accroc grave, le voyage de Vivi, affronta victorieusement les rapides au delà de Manyanga et, le premier, fendit les eaux du Stanley-Pool. Chargé de la direction du *Royal*, Flamini prépara le steamer en vue de l'exploration du fleuve et le conduisit brillamment d'Isangila à Manyanga, nouvelles stations que l'expédition venait d'établir. Il assista à la fondation de Léopoldville, en novembre 1881. Mais en mars de l'année suivante, ayant été victime d'un accident, il dut regagner l'Europe pour se faire soigner. Dès qu'il fut rétabli, il souscrivit un nouvel engagement et repartit pour l'Afrique en janvier 1884; mais, bientôt atteint d'hématurie, il dut être hospitalisé au sanatorium de Boma, où il mourut le 31 juillet. Son nom a été donné par Stanley à l'une des cataractes du Bas-Congo. Si Flamini a été parmi les collaborateurs les plus humbles de Stanley dans sa gigantesque entreprise, l'importance du rôle qu'il a joué a été estimée à sa juste valeur par le grand explorateur lui-même, qui écrit à son sujet, dans l'ouvrage *Cinq années au Congo* : « On a rarement rencontré travailleur plus acharné, plus infatigable. Il partageait son cœur entre sa chaudière et sa femme. Et tous deux le lui rendaient bien. Le feu inerte des machines semblait répondre à tous ses désirs, se plier à toutes ses volontés. C'est à sa chaudière, j'en mettrais ma main au feu, qu'il confiait son autre amour, qu'il parlait de sa femme restée sous les cieux azurés de l'Italie et dont le souvenir l'encourageait au labeur plutôt qu'il ne l'en détournait. Du reste, François Flamini avait construit lui-même, au Congo, une petite machine à vapeur qui fonctionnait parfaitement et dont il dirigeait tous les mouvements avec une conviction d'apôtre ».

10 juillet 1947.
A. Lacroix.

A nos Héros coloniaux morts pour la Civilisation, pp. 59, 61, 62, 66. — Stanley, H. M., *Cinq années au Congo*, Bruxelles, pp. 37, 155, 156, 159,

174 261, 534, 609. — Masoin, Fr., *Histoire de l'E. I. C.*, 2 vol., Namur 1913, I, p. 293. — *Mouvement géographique*, 1884, p. 61 C. — Stanley, *Autobiographie*, 1912, II, p. 176.

FONTIER (*Charles-Eugène*), Directeur de plantations (Bruges, 4.12.1876 - Zobé, Congo belge, 22.5.1920). Fils d'Eugène et de De Corte, Mathilde.

Charles Fontier avait travaillé pendant sept ans chez divers horticulteurs de Bruges avant de s'engager au service de l'Etat Indépendant du Congo.

Il partit le 6 novembre 1898, en qualité de jardinier, assimilé au grade de commis de 2e classe, et fut désigné pour le poste de Temvo-Lengi, dans le Mayumbe. Gravement malade, il dut regagner l'Europe en août 1900. A peine rétabli, il reprit le chemin de l'Afrique trois mois plus tard, mais cette fois pour compte de la Société Anonyme d'Agriculture et de Plantations au Congo (A. P. C.), au service de laquelle il effectua plusieurs termes. Désigné d'abord comme agent de cette société aux plantations de Temvo, où il avait précisément effectué son premier séjour au service de l'Etat, il en devint rapidement sous-directeur et ensuite directeur. Caractère énergique et opiniâtre, ses subordonnés trouvaient en lui un ami d'une extrême bonté en même temps qu'un chef droit et honnête. Grâce aux qualités qu'il déploya, l'exploitation mérita bientôt d'être citée comme modèle.

Devenu, pendant la première guerre mondiale, l'associé du baron de 't Serclaes, il dirigea par la suite les Plantations de Zobe, au Mayumbe également. Menacé depuis de longs mois, à la fois par le diabète et l'albuminurie, il est mort à la tâche le 22 mai 1920, non sans avoir dû résister aux sollicitations de ses amis et de ses supérieurs, qui le pressaient de rentrer en Europe. Il était titulaire de la croix de chevalier de l'Ordre Royal du Lion.

25 juin 1947.
A. Lacroix.

La Tribune congolaise, 17 juin 1920, p. 1.

FORET (*Jean-Baptiste*), Chef de poste (Bruxelles, 18.2.1878-Umangi, 15.4.1908). Fils d'Henri et de Parmentiers, Marie.

Après avoir fait des études moyennes, il s'engagea au 2e régiment d'artillerie le 20 décembre 1898. Il quitta l'armée le 15 octobre 1903 et fut ensuite employé dans différentes maisons de commerce. C'est en 1906 qu'il offrit ses services à l'Etat Indépendant. Admis le 20 septembre en qualité d'agent de 2e classe, il débarqua en Afrique dans le courant du mois d'octobre et se vit désigner pour la zone de la Mongala. Il arriva le 3 novembre à Mobeka, où il fut adjoint au chef de poste. Désigné ensuite comme chef de poste de Mondeka le 13 février 1908, il périt le 15 avril suivant dans le naufrage du vapeur *Ville de Bruges*, qui fut renversé par une tornade dans la région d'Umangi.

17 juillet 1947.
A. Lacroix.

Mouvement géograhique, 1908, pp. 309, 322.

FRAIPONT (*Clément-Joseph*), Surveillant de cultures (Ouffet, Liège, 3.2.1878-Ganda-Sundi, 7.4.1908).

Fils de cultivateurs du pays de Liège, Clément Fraipont, après ses études primaires, se consacra, par tradition familiale, au travail de la terre. Après son terme de service, effectué au 2e régiment de lanciers, il fut tenté par l'Afrique, et le 23 juillet 1903 il s'embarquait en qualité de surveillant de cultures au service de l'Etat Indépendant du Congo. Dès son débarquement à Boma, le 12 août suivant, il fut attaché au district des Bangalas et arriva à Bumba le 6 septembre. Il y effectua son premier terme et rentra en congé en Europe le 20 août 1906. Il reprit le bateau le 7 mars 1907 pour se voir attacher cette fois à la Direction de l'Agriculture. En 1907, l'Etat ayant décidé d'établir dans la région de Tshela des plantations d'arbres et de lianes à caoutchouc, Fraipont fut désigné comme adjoint au chef de cultures chargé d'entreprendre ces plantations. Il passa ensuite au poste de Ganda-Sundi, où il fut adjoint à Egger. A peine arrivé dans ce dernier poste, il y mourut accidentellement le 7 avril 1908, écrasé par la chute d'un palmier.

8 juillet 1947.
A. Lacroix.

Tribune congolaise, 11 juin 1908, p. 1.

FRANCKEN (*Edmond*), Ingénieur.

Francken était ingénieur de 1re classe au service de la Traction des Chemins de fer de l'Etat belge. Il fut envoyé au Congo par le Gouvernement belge, avec deux autres ingénieurs du département des Chemins de fer, Huet et Willems, pour mener une enquête préalable à la ratification par le Parlement d'une convention passée avec la

Compagnie du Chemin de fer du Congo, dans laquelle le Gouvernement était intéressé pour une somme de quinze millions de francs. Il s'embarqua le 6 août 1895, pour rentrer en novembre de la même année. Le rapport de cette Commission fut déposé sur le bureau de la Chambre des Représentants le 7 février suivant.

11 juillet 1947.
A. Lacroix.

Mouvement géographique, 1895, p. 202; 1896, p. 203. — Wauters, A., *Etat Indépendant du Congo*, Bruxelles, 1899, p. 385. — Lejeune, L., *Vieux Congo*, 1930, p. 231.

FRANÇOIS (*Jean-Baptiste*), Commis de factorerie.

S'engagea pour trois ans le 16 janvier 1882, au service du Comité d'Etudes du Haut-Congo, en qualité de commis de factorerie. Il rentra en Belgique en février 1885, à l'expiration de son terme de service et ne renouvela pas son engagement.

11 juillet 1947.
A. Lacroix.

FRENNET (*Victor-Alexandre*) (Ixelles, 11.2.1868-Bafuka, 11.2.1895), d'une famille originaire de Chiny (Luxembourg).

Le 22 février 1888, il s'engagea à la Légion étrangère de France (1er régiment). Son terme achevé, il prit service à l'Etat Indépendant du Congo. Embarqué à Anvers le 6 juin 1893, il fut, à Boma, désigné d'abord comme chef de poste de Bomokandi (mai 1894), puis pour Dungu (Haut-Uele), qu'il atteignit en novembre. Il arrivait à point pour prendre part, et brillamment, avec Francqui, Niclot, Christiaens, Pimpurniaux, Ray, Ligot et autres, aux rencontres avec les mahdistes, qui, depuis l'occupation de l'Enclave (fin 1892) par l'expédition Van Kerckhoven-Milz, tentaient des incursions qu'ils poussaient jusque dans le bassin de la Dungu. En avril 1894, une bande de mahdistes commandée par Mohammed, chef d'un contingent d'auxiliaires makrakra qui avaient servi dans nos rangs, au poste de Laboré sur le Nil, où il avait fomenté la révolte, vint attaquer Mundu sur la Haute-Dungu.

Delanghe, secondé par un détachement que venait de lui amener Pimpurniaux, resta maître de la journée. Cependant, on crut prudent d'évacuer Mundu sur Dungu. Cinq mois plus tard (septembre 1894), les mahdistes poussèrent jusqu'au confluent de la Dungu et de la Garamba. Là, au petit poste dit de l'Aka, un combat se livra, mais sans succès pour les nôtres, inférieurs en nombre, qui durent même battre en retraite vers Dungu. Peu après, deux nouvelles rencontres eurent lieu, puis une quatrième le 23 décembre, celle-ci décisive, à l'Egaru ou Na-Gero. La victoire qu'y remportaient Francqui et Christiaens rejeta les mahdistes dans le bassin du Nil. La part brillante qu'avait prise Frennet dans cette affaire lui valut les galons de sous-lieutenant, le 28 décembre 1894.

Le Commandant de l'expédition, Francqui, tenta alors d'atteindre le bassin du Nil, en passant par le Sueh. Il rassembla sa colonne à Niangara. Frennet, à sa propre demande, avait été désigné pour prendre part à l'expédition, en dépit de sa santé très altérée par une atteinte d'hématurie. Il dut surmonter le mal assez vite, car, fin janvier, il avait déjà rejoint, avec son détachement, Francqui à Niangara. Pour atteindre le Sueh, la colonne devait traverser les territoires des chefs avongara Renzi, Tombo, Kana et Bafuka, tous fils de Wando, qui, loin de se rallier à notre cause, s'étaient alliés aux mahdistes pour combattre Ukwa, soumis à l'E.I.C. depuis l'arrivée de Van Kerckhoven au Kibali.

L'expédition quitta Niangara le 1er février 1895. Francqui, secondé par Christiaens, Niclot, Lekens, Frennet, Millard, Marillus et Swinhufvud, commandait une colonne de 700 réguliers auxquels s'étaient joints des hommes de Semio. Marchant au Nord-Est dans l'entre-Duru-Kapili, l'expédition arriva au village de Tombo, sur la Kapili (rive gauche), près du confluent de la petite rivière Dungu (rive droite), traversa la Kapili et atteignit la résidence de Kana, sur la rive droite de la Dungu. Le village était abandonné, de même que celui de Bafuka, à proximité de la Buerré (rive gauche). Le commandant voulait s'aboucher avec Bafuka, mais celui-ci restait introuvable. Le 11 février, dans une galerie de rivière, l'avant-garde, composée de 54 haoussas commandés par Frennet, fut surprise dans une embuscade. Frennet tomba, percé de 19 coups de lance. Le chef de l'expédition, Francqui, était blessé. Le 17 février, on recevait à Dungu la nouvelle du massacre. Dulieu et Lejeune partirent aussitôt avec 10 hommes au secours de l'expédition, qui battait en retraite sur Dungu. Francqui fit ensevelir Frennet dans le drapeau bleu étoilé et le fit inhumer sur place. Le corps fut plus tard transporté au poste de Bafuka (Makusa). L'endroit où tomba Frennet est mal précisé, mais je crois pouvoir le situer entre le village dit de « la montagne de Bafuka » et le poste fondé, plus tard, sur la rive gauche de la Makusa et portant le

nom de ce chef, donc sur le sentier des caravanes, suivi encore aujourd'hui, de Dungu à Doruma.

Quant à Renzi et à Bafuka, ils firent bientôt leur soumission à l'Etat et participèrent même à l'expédition Chaltin au Nil, contre les mahdistes, en février 1897.

P.-L. Lotar, O.P.

Lotar, P.-L., *La Grande Chronique de l'Uele.* et *Bull. des Vétérans col.*, juillet 1932 : *La mort de Frennet.*

FUCHS (*Félix-Alexandre*), Gouverneur Général du Congo belge (Ixelles, 25.1.1858-Ixelles, 23.1.1928).

Docteur en droit de l'Université Libre de Bruxelles.

F. Fuchs passa sa jeunesse dans un milieu intéressant. Son père, botaniste distingué, fut inspecteur des plantations de la ville de Bruxelles et participa à la création du Bois de la Cambre. Il légua ses goûts à son fils, qui, toute sa vie, manifesta un vif penchant pour les choses de l'agriculture, pour les arbres, pour les fleurs...

Après un court passage au Barreau de Bruxelles et au Ministère des Affaires Etrangères, il se laissa tenter par la grande œuvre de Léopold II.

L'Etat Indépendant du Congo entrait en ce moment dans sa troisième année d'existence. De plus en plus se posait un problème de haute administration. Il ne s'agissait plus seulement d'explorer et d'occuper; il importait de créer ou de renforcer les rouages administratifs et judiciaires que comporte le fonctionnement normal d'un Etat. Dans ce but l'Etat Indépendant du Congo s'assura les services de plusieurs fonctionnaires belges éminents : Camille Janssens, Ledeganck, Gondry, etc.

Il s'attacha aussi les services de F. Fuchs. Le futur Gouverneur s'embarqua pour la première fois le 27 janvier 1888, à bord du s/s *Lualaba*. Son nom figure parmi ceux des premiers magistrats recrutés par l'Etat Indépendant.

Au début il partagea son activité entre la direction administrative de la justice et les fonctions de juge suppléant près le tribunal d'appel de Boma. Ses capacités ne tardèrent pas à se révéler, car, au décès de l'Inspecteur d'Etat Gondry, il fut appelé à remplacer celui-ci comme membre du conseil exécutif qui assistait le Gouverneur Général.

Il rentra en Belgique le 15 juillet 1889, mais ne fit qu'une courte apparition au pays. Dès le 6 novembre 1889 il reprenait le chemin de l'Afrique. Le Congo l'avait conquis pour la vie. Il se décidait à poursuivre une carrière qui ne devait se terminer qu'en 1915 et au cours de laquelle douze fois de suite il s'embarqua vers Boma, soit à Anvers, soit à Lisbonne, sur des bâtiments dont le confort longtemps fut plus que sommaire.

A une époque où nul ne songeait à faire une longue carrière au Congo, il totalisa ainsi plus de dix-sept années de séjour effectif. Il en était justement fier, car, quelques années plus tard, en recevant à Boma le plus ancien des missionnaires, Mgr Callewaert, il lui disait : « Je suis heureux, mon Père, de vous rendre aujourd'hui, après vingt et des années, la si cordiale hospitalité que vous nous avez accordée jadis, à moi et à d'autres compatriotes. Nous restons les seuls fidèles au poste, parmi cette avant-garde congolaise. Vous êtes le doyen des missionnaires et moi je suis celui des fonctionnaires ».

A son deuxième terme, F. Fuchs apparaît en pleine maîtrise. En 1890, l'Etat Indépendant du Congo et le Portugal se mirent d'accord pour charger une commission de tracer sur le terrain la frontière du Bas-Congo telle qu'elle avait été fixée par la Convention du 27 décembre 1884 intervenue entre les deux Etats. L'intérêt était grand non seulement de délimiter l'enclave de Cabinda et la ligne de partage des eaux du Congo, mais aussi et surtout de s'entendre sur la frontière dans la région de Noki. Les Portugais revendiquaient en cet endroit des limites qui faisaient passer sur leur territoire la ligne du chemin de fer de Matadi à Léopoldville. F. Fuchs fut désigné comme Commissaire Royal de l'Etat Indépendant du Congo au sein de cette commission. Grâce à son habileté et à sa diplomatie la meilleure solution prévalut. L'Etat du Congo fit des concessions en ce qui concerne l'enclave de Cabinda, le Portugal fit de même dans la région de Noki et la Convention du 25 mai 1891 laissa tout entier sur le territoire de l'Etat Indépendant le tracé si difficile du chemin de fer.

Rien d'étonnant si, à partir de cette époque, F. Fuchs est revêtu des plus hautes charges. Pendant son second terme, à la mort de Coquilhat, il prend la présidence du comité exécutif du gouvernement local, puis est chargé de la direction des affaires au départ en inspection du Gouverneur Général Wahis.

Au cours d'un troisième terme — de juin 1892 à décembre 1893 — il est nommé Inspecteur d'Etat et dirige le gouvernement local lorsque le Gouverneur Général Wahis

rentre en congé. Durant ce même terme une mission d'étude lui est confiée dans le Mayumbe, fort peu connu à cette époque, et, à deux reprises il parcourt la vaste forêt qui s'étend au Nord de Boma. Dans un premier voyage il est accompagné de M. Schoeffer, ingénieur des mines, et du sous-lieutenant Dupuis; dans une seconde expédition il est secondé par le professeur Laurent, l'éminent botaniste.

Il rapporta de cette mission une étude circonstanciée que publia le « Bulletin de la Société de Géographie de Bruxelles ». Comme il fallait s'y attendre, on y trouve des renseignements intéressants sur la flore et sur la faune et aussi sur les ressources minérales, sur les industries et coutumes indigènes.

La plus grande partie de son quatrième terme — de juin 1894 à novembre 1895 — fut également absorbée par la charge du gouvernement local.

En 1896, F. Fuchs joue un rôle dans un domaine différent. Cette année se signala par une affaire judiciaire qui prit une importance internationale : l'affaire Lothaire-Stokes. Le commandant Lothaire fut traduit devant les tribunaux congolais pour avoir irrégulièrement condamné à mort et avoir fait exécuter le commerçant étranger Stokes. La condamnation de Stokes ayant été prononcée par Lothaire en sa qualité de juge d'un conseil de guerre, l'affaire devait être jugée en premier ressort par le tribunal d'appel de Boma. A l'époque l'organisation du tribunal d'appel ressemblait à celle d'une cour d'assises : un seul juge le constituait, — ce juge s'appelait alors F. Fuchs, — mais lorsque la peine applicable était la peine de mort ou la servitude pénale à perpétuité, le tribunal se complétait de quatre assesseurs désignés par le sort sur une liste composée de fonctionnaires, officiers et notables, et dressée par le Gouverneur Général; ces assesseurs avaient voix délibérative, mais uniquement sur la question de culpabilité.

F. Fuchs retourna au Congo en 1896 pour juger l'affaire Lothaire. Il le fit très dignement, entouré de ses assesseurs, MM. De Rache, De Florenne, Delhaye et Gros. Appel fut interjeté devant le Conseil supérieur du Congo, siégeant à Bruxelles. Le 6 août 1896 celui-ci confirma la sentence rendue à Boma décidant qu'à supposer les irrégularités établies, l'intention homicide ne se trouvait pas démontrée pour la cause, qu'au contraire, Lothaire avait « apprécié les faits avec conscience et droiture, après une instruction au cours de laquelle Stokes, admis à se justifier en audience publique, avait présenté ses moyens de défense par écrit ».

Au cours de son sixième terme — d'avril 1897 à mars 1899 — il semble qu'après s'être mis en vedette par l'affaire Stokes-Lothaire, F. Fuchs va s'orienter vers la haute magistrature. Le tribunal d'appel vient de recevoir une nouvelle organisation; les assesseurs disparaissent; le tribunal est composé de trois magistrats de carrière; il faut un Président. Cette charge éminente est confiée à F. Fuchs, mais il demeure le chef indiqué lorsque le Gouverneur Général rentre en congé. C'est en qualité de représentant du Roi-Souverain qu'il préside en 1898 les fêtes qui marquèrent l'achèvement du chemin de fer de Matadi-Léopoldville.

On sait que cet événement fut célébré très solennellement et qu'il attira au Congo des personnages belges et étrangers de premier plan. Ils louèrent l'accueil charmant qu'ils reçurent du Gouverneur en fonctions, homme du monde et grand lettré. Le discours qu'il prononça à Léopoldville, à la clôture des fêtes, fut d'une grande élévation de pensée et d'une parfaite tenue littéraire.

Les séjours qu'il accomplit ensuite — de 1900 à 1904 — furent partagés entre la direction des affaires et des missions d'inspection dans le Haut-Congo. En 1900-1901, il entreprit un long voyage pendant lequel il inspecta la partie orientale du pays; il atteignit le Nil et visita la région quasi ignorée du Kivu.

Plus tard certains lui reprochèrent son manque de clairvoyance. Bien avant la célèbre commission d'enquête de 1905 il aurait dû, a-t-on dit, dénoncer les abus reprochés à l'Etat Indépendant du Congo. F. Fuchs était un homme trop fin et trop intelligent pour ne pas s'apercevoir des défauts du système. Nous pouvons affirmer que, plus d'une fois à ses retours à Bruxelles, il exprima nettement en haut lieu son sentiment à cet égard, mais Léopold II n'était pas de ceux qui se laissaient facilement persuader.

Ainsi s'explique la demi-disgrâce où il tomba pendant la période 1904-1907. Les événements ne tardèrent pas à lui donner raison. La tempête souffla de plus en plus fort en Belgique et à l'étranger. Bientôt le seul moyen de conjurer la crise fut de hâter l'annexion du Congo à la Belgique.

L'évolution qui se fit alors dans les idées fit songer une fois de plus au vieux serviteur. Le 7 mars 1907 il reprit le chemin de l'Afrique. Ce ne fut pas son dernier voyage, car de 1907 à 1915 il fit encore quatre sé-

jours en Afrique. Incontestablement c'était l'homme indiqué pour orienter le Congo, sans brusquerie, vers les réformes nécessaires. En 1912 ses services reçurent enfin le couronnement suprême : il fut nommé Gouverneur Général de la Colonie belge.

A cette époque un respect universel l'entourait. Après tant d'années, dans mainte mémoire survit encore le souvenir de cet ancêtre qui avait si grande allure avec sa haute taille, son visage coloré et, sous d'épais sourcils, ses yeux perçants. Quelle bonne fortune pour ceux qui faisaient alors leurs premières armes au Congo, de l'entendre évoquer le passé en termes souvent malicieux! Il se plaisait à faire revivre non seulement les événements du Congo, mais les milieux littéraires et politiques de Belgique qu'il avait constamment fréquentés pendant ses congés et qui appréciaient en lui l'intellectuel de grande classe.

Le 14 février 1913 il eut une satisfaction profonde: le Congo célébra le vingt-cinquième anniversaire de son premier départ en Afrique. Ceux qui vinrent le féliciter à Boma purent constater que ses longues années n'avaient altéré ni sa bonne humeur ni son ardeur juvénile.

Il ne devait pas cependant terminer sa carrière coloniale dans la joie. Il se trouvait à Boma en août 1914 lorsque l'Allemagne envahit la Belgique. Indignés de cette agression, nos compatriotes ne comprirent pas comment au Congo les agents consulaires allemands continuèrent à exercer leurs fonctions, comment les réservistes allemands s'embarquèrent librement et pourquoi l'embargo ne fut pas mis sur les bateaux allemands dans les ports congolais. A quoi pensait le Gouverneur Général? Cette situation dura jusqu'à la fin août, c'est-à-dire jusqu'à l'attaque allemande au Tanganika. Elle provoqua un vif mécontentement parmi les résidants belges du Bas-Congo.

F. Fuchs donna, à cette occasion, un bel exemple de correction administrative. Son attitude était la conséquence d'instructions formelles du Ministre des Colonies et du Gouvernement belge, qui entendaient respecter scrupuleusement les stipulations de l'Acte de Berlin sur la neutralité du Congo. Pas un instant le Gouverneur Général ne songea à s'abriter derrière les instructions ministérielles pour reconquérir sa popularité parmi les résidants belges.

Le temps était venu cependant pour F. Fuchs de dire adieu à cette Afrique qu'il avait si longtemps servie et à laquelle il était si attaché. Le 1er mai 1915 il rentra définitivement en Europe. Jusqu'à la victoire il séjourna alternativement à Paris et à La Panne, dans cette villa « Les Flots », où jusqu'à la fin de sa vie il aimait à recevoir ses amis.

En 1919, l'occasion se présenta de faire encore bénéficier la colonie de sa précieuse expérience. Il fut désigné comme membre du Conseil Colonial.

L'année 1928 vit se terminer l'existence d'un des plus anciens et des plus loyaux serviteurs de Léopold II.

Distinctions honorifiques : Commandeur de l'Ordre de Léopold, Commandeur de l'Ordre de l'Etoile Africaine, Grand-Officier de l'Ordre Royal du Lion d'Or, Commandeur de l'Ordre de la Couronne, Etoile de Service en or avec trois raies, Commandeur de la Légion d'Honneur, Grand-Officier de la Couronne d'Italie, Commandeur de l'Etoile Polaire, Commandeur de l'Ordre de Saint Olaf, Commandeur de l'Ordre du Griffon, Commandeur de l'Ordre du Danebrog, Officier de l'Ordre de Saint-Jacques, Grand-Croix de l'Ordre de l'Etoile Noire du Bénin.

26 février 1947.
F. Dellicour.

Masoin, F., *Histoire de l'Etat Indépendant du Congo*, p. 157. — Chapaux, A., *Le Congo*, 1894, pp. 491, 623, 647, 648. — Harry, G., *Mes mémoires*, 1930, t. 4, pp. 42 et suivantes. — Janssens, E. et Cateaux, A., *Les Belges au Congo*, 1908, pp. 159, à 162. — Lejeune, L., *Vieux Congo*, 1930, p. 157. — *Le Mouvement géographique*, 1896, p. 273; 1907, pp. 105, 107; 1908, p. 515; 1909, p. 530; 1912, p. 320, 334; 1913, p. 135. — *L'Expansion belge*, 1909, p. 787; 1912, p. 694, mars 1928. — *Bulletin de l'Association des Vétérans coloniaux*, novembre 1939. — *Bulletin de la Société Royale de Géographie d'Anvers*, 1907-1908, p. 149. — *Tribune congolaise*, 15 mars 1913, 26 avril 1913, 15 mars 1928, 15 avril 1928.

FUGGER (?), Agronome (Hollande?-Loanda, ?.10.1885).

Agronome de nationalité hollandaise, Fugger avait été envoyé au Congo par la maison De Roubaix, d'Anvers, pour l'établissement de cultures. Il débarqua à Banana le 27 mai 1885, où l'attendait le Dr Chavannes, et se mit immédiatement en route pour Boma. Accompagné de Delcommune, qui lui servit aimablement de guide, il visita les rives et diverses îles du bas fleuve, afin d'y reconnaître un emplacement favorable, et fixa son choix sur l'île de Mateba, qui était recouverte d'une végétation luxuriante. Il y établit une factorerie et, malgré les difficultés inhérentes à tout début d'entreprise, il obtint rapidement des résultats encourageants. Malheureusement, terrassé par la fièvre, il mourut à Loanda en octobre 1885.

15 juillet 1947.
A. Lacroix.

Mouvement géographique, 1885, pp. 61c et 94b.

G

GALLESE (PHILIPPE de) *(Galesi?)*, Missionnaire (Gallese-Bas-Congo, 1684).

Religieux de la province de Rome; un des quatorze missionnaires désignés pour le Congo en 1666. Il arrive à Loanda le 8 janvier 1668. Avec le Père Bonaventure de Cento, il partit pour Soyo, d'où il fut envoyé à San Salvador, ensuite à Mbanza Nsundi (actuellement Bas-Congo belge). Il revint à San Salvador après 1670. A la fin de 1676, il fut appelé à Loanda. Il y fut vice-préfet jusqu'en septembre 1678. Après la mort du roi Daniël, qui demeurait à San Salvador, il s'employa à faire reconnaître comme roi, Garcia III, l'un des prétendants. San Salvador étant ruiné et abandonné, il fonda avec le Père Michel de Turin la Mission de Bambalela au marquisat de Nkusu. Il fut massacré par des féticheurs à Mbanza Nsundi en l'année 1684.

19 janvier 1948.
Mgr. J. Cuvelier.

GALLO (BERNARD de), Missionnaire (Gallo-Bas-Congo, 1715-?).

Nous pensons que le Père Bernard, dont parle, dans sa lettre du 10 octobre 1716, le roi Dom João II, est le Père Bernard ou Bernardin de Gallo. Il partit pour l'Afrique en 1698. En février 1699, il se trouve à Loanda, prêt à partir pour Soyo. En 1706, il est missionnaire à Kibangu. S'établit à San Salvador en 1709 avec Dom Pedro IV, mais il rentra cette année, après onze ans de séjour. Le 1er juin 1711, se trouvant à Venasco, il écrivit à la Propagande qu'il se croyait incapable de retourner au Congo, pour lequel il avait été désigné. Cependant, il repartit. Il s'embarqua à Gênes le 16 mars 1712 et arriva à Loanda en 1713. Il semble qu'il fut envoyé à San Salvador. En 1715, il visita le roi de Bula, Dom João II. Il est possible qu'il mourut peu après, car le Père Joseph de Modène écrit qu'en saison sèche 1716, on a pu pourvoir à la Mission de San Salvador, où fut envoyé le Père Simplicien de Borgia.

19 janvier 1948.
Mgr. J. Cuvelier.

GAUTHIER (*Amour-Victor*), Commis (Senzeilles, 27.1.1871-Kirundu, 26.12.1893). Fils d'Amand et de Toussaint, Eudoxie.

Il s'engagea au 3e régiment de chasseurs à pied le 6 novembre 1888 et fut nommé sergent le 1er avril 1892. Il contracta par la suite un engagement au service de l'Etat Indépendant du Congo et s'embarqua fin juillet 1893. Désigné pour le district des Stanley-Falls le 21 août suivant, il arriva à Kibonge (Kirundu) le 7 novembre. Il fut presque aussitôt pris de fièvre et mourut quelques semaines plus tard, le 26 décembre.

15 juillet 1947.
A. Lacroix.

GEOFFROY (*Théodore*), Adjoint (Hollande, ?-Banana, 10.10.1880).

De nationalité hollandaise, Geoffroy s'était d'abord établi dans le commerce, lorsqu'au début de l'année 1880 il décida de s'engager au service de l'Association Internationale Africaine. Il partit le 8 mars 1880 en qualité d'adjoint, mais ne put résister à l'ardeur du climat. Atteint de fièvre bilieuse, il mourut à Banana le 10 octobre suivant.

11 juillet 1947.
A. Lacroix.

Mouvement géographique, 1885, p. 111.

GERARD (*Auguste-Georges-Arthur*), Capitaine-Commandant d'infanterie, Inspecteur d'Etat au Congo belge (Warisoulx, 10.5.1871-Impde, 24.8.1914).

Admis à l'Ecole Militaire le 10 novembre 1888, Gérard est nommé sous-lieutenant deux ans après et désigné pour le 1er régiment de chasseurs à pied.

En 1890, il offre ses services à l'Etat Indépendant du Congo, qui les agrée, et embarque le 6 mars à Anvers, sur l'*Akassa*.

A cette époque, le rêve des jeunes officiers qui avaient renoncé à la vie facile des garnisons, pour se lancer dans la grande aventure coloniale, était d'être désignés soit

pour l'expédition du Nil, soit pour l'expédition du Chari. C'est à cette dernière que devait être attaché Gérard, qui dès son arrivée à Boma reçut sa désignation pour le district de l'Ubangi-Bomu.

Le 22 septembre il est à Yakoma et en octobre il rejoint à Bangasso le commandant Hanolet, chef de l'expédition à laquelle il est adjoint. Mais quelques jours après on apprend le décès du lieutenant Cowé, survenu à Bakuma le 7 octobre. Gérard est aussitôt désigné pour le remplacer. Il rejoint ce poste perdu à plus de cent kilomètres au Nord de Bangasso, le 10 novembre; il y trouve le sous-lieutenant Henrion, qui lui reste adjoint. Cependant, peu après Gérard est commissionné pour faire partie de l'expédition Nilis, chargée d'exécuter une reconnaissance vers le Dar-Fertit. Laissant à Henrion le commandement de Bakuma, Gérard se rend à Rafaï pour y rejoindre le commandant Nilis et ses adjoints, de la Kéthulle et Gonze. Hofra-el-Nahas, à quelque 500 kilomètres au Nord du Bomu, est le but assigné à l'expédition qui quitte Rafaï le 8 février 1894. Elle gagne Sango, où elle laisse Gonze malade, — il y mourra le 9 avril, — et le 1er mars elle atteint Bangasso, dans le bassin du Haut-Chinko, à 7° lat. Nord et 24°30' long. Est. Elle traverse le bassin du Kotto et pénètre, fin mars, dans le réseau hydrographique de l'Adda, affluent du Nil. Un poste, le « fort de l'Adda », est fondé à proximité du village de Katuaka, résidence du chef darfourien Acmed Curcia; le commandement en est donné à Gérard, à qui on laisse un détachement de 50 hommes et qui sera rejoint par Henrion, son adjoint de Bakuma. Nilis et de la Kéthulle repartent pour Kuria et Dabago.

Cependant, Gérard ne tarde pas à sentir que la menace mahdiste pèse tous les jours plus lourdement sur la région. Il acquiert la conviction que Acmed Curcia trame lentement et dans le plus grand secret une alliance avec les bandes mahdistes qui complotent une attaque du poste de l'Etat. Gérard, sentant sa position très menacée, envoie un message d'alarme à Nilis. Dans des notes inédites de Libois, on lit : « Gérard avait fort bien organisé son service d'observation : il déclarait à Nilis, preuves à l'appui, que l'attaque du fort de l'Adda par plusieurs milliers de mahdistes était imminente ». Un courrier derviche, intercepté, annonçait la prochaine arrivée d'un renfort de 3.000 hommes. Nilis se met en route à la tête d'une colonne avec les lieutenants Lannoy et Libois. Elle vole au secours de Gérard. Mais il s'avère bien vite que toute résistance est inutile et même susceptible de se transformer en désastre. Le poste de Katuaka, déjà menacé de famine, est abandonné et toute la colonne s'achemine par la vallée du Chinko sur Rafaï. Cette évacuation volontaire des territoires au Nord du Bomu, commandée par la plus élémentaire prudence, n'anticipait que fort peu sur celle qu'entraînait l'application de la Convention franco-congolaise du 14 août 1894, assignant le Bomu comme frontière septentrionale de l'E. I. C. En décembre 1894, Gérard est désigné en qualité de résident auprès de Rafaï. L'année suivante il est adjoint au commandant du territoire de Banzyville; après une courte résidence à Yakoma, il est nommé chef de poste d'Imese.

C'est dans l'exercice de ces fonctions qu'il termine un premier terme de service au cours duquel il a révélé des qualités de caractère et d'esprit de décision qui le désignent pour l'exercice de grands commandements.

Il rentre en Europe le 4 juin 1896.

Nommé capitaine-commandant de 1re classe, Gérard repart en Afrique le 6 octobre 1897 et est désigné pour retourner dans les territoires de l'Ubangi. A son arrivée à Libenge il prend le commandement de la 14e compagnie de la Force publique et au départ du chef de zone intérimaire Laplume, il assume la direction de la zone de Dungu.

En 1898, des événements d'une certaine gravité ne tardèrent pas à se dérouler. Le chef vongara Bokoyo venait de se révolter contre l'Etat. Ses troupes s'étaient jointes à celles des principaux chefs mangbetu; deux engagements avaient eu lieu à Kabasidu; Lekens, qui défendait le poste, avait été blessé. Gérard constitue et prend le commandement d'une colonne de 350 hommes. Il est secondé par Wterwulghe, Yannart et de Renette de Villers-Perwin; il est appuyé par deux pelotons de recrues commandés par le Dr Rossignon et de Brabant. Gérard obtient l'aide de Renzi, oncle de Bokoyo. On emporte un canon, car on sait que Bokoyo est solidement retranché.

Le 22 décembre, la colonne arrive devant le village de Bokoyo. Les habiles dispositions prises par Gérard, qui est grièvement blessé à l'épaule au début de l'action, vont permettre à Wterwulghe, qui reprend le commandement, de vaincre la farouche résistance qu'on lui oppose, d'enfoncer les obstacles et d'enlever la double zériba de Bokoyo. Le chef révolté parvient à prendre la fuite, abandonnant toutes ses richesses; mais quelques jours plus tard il fait sa soumission à Gérard, acceptant toutes les

conditions du vainqueur. Mais la gravité de la blessure de Gérard l'oblige à remettre le commandement de son district, à descendre vers la côte et à rentrer en Europe le 17 juin 1899.

Nommé Commissaire de district de 1re classe, Gérard s'embarque le 16 janvier 1900 pour la troisième fois. Investi du commandement du district de l'Ubangi, il y exerce ses fonctions avec un haut souci du bien-être des populations. Il rentre en congé régulier le 19 février 1903.

Nommé Commissaire Général, Gérard reprend le chemin de l'Afrique le 21 avril 1904. Le Gouvernement lui confie le commandement du district des Bangalas, où il relève Gustin, qui remplaçait Mardulier rentré en Europe.

La tâche qui attendait Gérard apparaissait comme particulièrement difficile. Tout le bassin de la Mongala était en effervescence. Les agents de la « Société Commerciale Anversoise » et leurs postes étaient l'objet d'attaques continuelles. En 1898 déjà, Lothaire avait dû réprimer avec vigueur deux doubles assassinats d'agents européens. Par la suite ,les commissaires de district Verdussen et Mardulier avaient dû intervenir par les armes pour soumettre les Budjas. Ces répressions, toujours sanglantes, ne donnaient que prétextes à de nouveaux soulèvements. Un agent, Raus, et dix de ses hommes venaient d'être assassinés dans leur poste. Une vaste et méthodique action pacificatrice s'imposait; Gérard la conçut et l'exécuta.

Le 17 octobre 1904, il part d'Ebonda, près de Bumba, et après six journées de marches pénibles il atteint Yasongo et enfin la Molua. Il y laisse deux Européens et cent soldats et revient à Yalembo. Cette randonnée est pleine d'embûches; des hommes se perdent et périssent dans les zones marécageuses qui sont la caractéristique de ce pays; deux sous-officiers succombent aux fièvres. Gérard tient bon et ne se laisse rebuter par aucun échec. Secondé par Gehot et Gustin, puis par Gilson et Arnold, progressivement il pacifie le pays, mettant au travail, l'un après l'autre, les groupes soumis. Cette action méthodique finit par porter ses fruits : il en assure la permanence en créant entre le fleuve et la Mongala, au Sud de Binga, le poste de Gwenzali, qu'il confie le 1er mars 1906 à Hicguet. A ce moment la paix semble définitivement assurée dans la contrée et Gérard peut rentrer en congé. Il s'embarque le 27 mars pour l'Europe.

Le Gouvernement, qui a hautement apprécié la valeur de l'œuvre menée à bien par Gérard, par décret du 3 juin 1906, le nomme Inspecteur d'Etat avec attribution de compétence sur les districts du Haut-Congo.

A cette époque, la mission des Inspecteurs d'Etat et du Haut Commissaire Royal consistera essentielement à veiller à l'application intégrale des réformes d'administration promulguées par les décrets du 3 juin 1906 et dont doivent bénéficier les populations indigènes.

Pour accomplir sa haute mission, Gérard s'embarque pour la cinquième fois, le 24 janvier 1907.

C'est le district de l'Equateur, dirigé par le Commissaire Général Bruneel, qui sera le premier théâtre de son activité au cours de ce nouveau terme de service. Les populations du bassin de la Maringa et du Lopori, concession de la Société ABIR, étaient en pleine révolte. Gérard se rend sur place et démontre que les méthodes qui ont pacifié la Mongala sont d'application partout.

En janvier 1909, après un terme particulièrement fatigant, qui s'est déroulé, après l'Equateur, dans les districts de l'Ubangi et des Bangalas, Gérard rentre en congé.

En mars 1910, Gérard est rappelé en Afrique par les nécessités de son inspection permanente, à laquelle la politique du Gouvernement belge, depuis la reprise du Congo, entend donner toute son importance.

Cette inspection porte principalement sur la situation politique de la zone de la Mongala. Il rentre en Belgique en décembre 1911.

Enfin, en octobre 1912, Gérard part pour la septième fois en Afrique, chargé de l'inspection permanente des districts du Kasai, du Kwango et du lac Léopold II. Cette mission, la dernière qu'il devait accomplir au Congo, absorbe son activité pendant près de quinze mois. Le 7 mai 1914, il rentre en Belgique. Ses nombreux séjours successifs en Afrique au cours d'une période de vingt ans justifiaient qu'il prît un long repos. La guerre vint l'abréger.

Le 4 août 1914, Gérard, qui est capitaine-commandant à l'armée belge depuis le 25 septembre 1910, rentre dans les rangs : à la tête de sa compagnie du 1er régiment de chasseurs à pied, il tombe glorieusement à Impde, au cours des premiers engagements.

La mort de Gérard, douloureusement ressentie au Congo, privait la jeune colonie belge d'un élément d'une remarquable valeur.

Gérard avait été de ces officiers valeureux qui surent préparer l'adaptation des forces de la conquête aux labeurs de l'organisation du pays, de l'administration des populations indigènes et de leur évolution.

Sa simplicité, sa droiture, son intransigeante honnêteté lui avaient assuré l'affection et le respect de tous ceux qui le connurent.

Gérard était chevalier de l'Ordre de Léopold, de l'Etoile Africaine, de l'Ordre du Lion et de l'Ordre de la Couronne; il était porteur de l'Etoile de Service.

Comme nombre de coloniaux, cependant riches de souvenirs dignes d'être publiés, Gérard n'a rien écrit.

15 juin 1947.
A. Engels.
M. Coosemans.

Lotar, P. L., *La Grande Chronique du Bomu, Mém. de l'I. R. C. B.*, Bruxelles, 1940. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, t. I, p. 253. — Masoin, *Histoire de l'E. I. C.*, t. II, pp. 255, 270, 301. — Defester, *Les pionniers belges au Congo*, Tamines, Duculot, 1927, p. 31. — *ull. Ass. Vét. colon.*, mars 1930. — *A nos Héros coloniaux*, pp. 209-210. — *Belg. Col.*, 1902, p. 354; 1904, p. 197. — *Belg. mil.*, 1898, p. 712; 1905, p. 291; 1908, pp. 18-31. — Lejeune, *Histoire militaire du Congo. Trib. Cong.*, 14 septembre 1912. — *Expans. Belge*, 1909, p. 104. — *Le Congo Mon. Col.*, Bruxelles, 17 mai 1904. — Weber, *La campagne arabe*, Bruxelles, 1930, p. 20. — *Bull. Soc. Géogr. d'Anvers*, 1907-1908, p. 186. — *Le Journal du Congo*, 20 janvier 1912.

GERARD *(Charles)*, Missionnaire Jésuite (Bastogne, 15.3.1878-Liège, 5.12.1922).

Agé de 20 ans à peine, Charles Gérard partit, le 6 mai 1898, comme aidé laïc pour la Mission du Kwango. Après deux ans de contact quotidien avec les missionnaires à Kimuenza, il demanda et obtint son entrée dans la Compagnie de Jésus, comme Frère coadjuteur. Il commença le 18 juin suivant son noviciat au Congo et revint en septembre de la même année continuer et achever ses années de probation à Arlon. Celles-ci terminées, il retourna en juillet 1903 à sa chère Mission.

Le Frère Charles résida successivement à Ndembo, Kisantu, Mpese et Yungu. Tour à tour et le plus souvent à la fois cuisinier, jardinier, charpentier, cultivateur, infirmier et maçon, il travaillait sans répit, usant ses forces et appliquant ses talents multiples à ces mille occupations qui remplissent la journée d'un Frère missionnaire dans un poste naissant.

Cependant, anémié par les fatigues, les privations et le climat, le Frère Charles revint en 1913 reprendre en Belgique huit mois de repos qu'il mit à profit pour perfectionner ses connaissances, à l'école technique de Liège.

De retour au Congo le 4 avril 1914, il fut envoyé à la Mission de Yungu-Ngidinga. C'est là que la maladie devait le terrasser en octobre 1920 et le forcer de quitter pour toujours sa chère Mission.

Le Frère Charles était usé jusqu'à la corde. Pendant plus de vingt ans il n'avait fait que se dépenser sans mesure. Son inlassable charité le tenait toujours en éveil, prêt à rendre service. Il soignait les malades les plus répugnants avec une douceur de sœur de charité. D'une gaîté intarissable, il semait la bonne humeur autour de lui, même au cours du rude calvaire de 26 mois qu'il passa à Louvain, puis à Verviers et enfin à Liège dans la clinique où il s'éteignit doucement le 5 décembre 1922. Il avait été, par sa gaîté communicative, la joie de son entourage.

20 novembre 1947.
M. Van den Abbeele, S.J.

Litt. Ann. Prov. Belg., anno schol. 1922. — *Missions belges*, 1923, pp. 54 à 57. — E. Janssens et A. Cateaux, *Missionnaires belges au Congo*, 1912, p. 343.

GERARD *(Lambert)*, Mécanicien.

Avec Loozewitz, Van Schendel, Petit et Janssens, ainsi que cinq autres participants de nationalité étrangère, Gérard fit partie de la première expédition organisée par le Comité d'Etudes du Haut-Congo, sous la direction de Stanley, par la côte occidentale, en vue de la reconnaissance commerciale du bassin du Congo. Parti d'Anvers au début de mai 1879, à bord du vapeur *Barga*, il débarqua à Banana, un mois plus tard, avec le personnel et le matériel de l'expédition. Tombé malade vers la fin de l'année 1881, il dut regagner l'Europe en janvier 1882.

Les lieux et dates de sa naissance et de sa mort ne nous sont pas connus.

31 juillet 1947.
A. Lacroix.

Bulletin de l'Association des Vétérans coloniaux, septembre-octobre 1939, p. 9. — *A nos Héros coloniaux morts pour la Civilisation*, p. 57.

GERVEN (VAN) *(Albert)* (Turnhout, 27.8.1903-Niangara, 8.5.1931).

Il entra chez les Dominicains à Gand, le 10 septembre 1920, pour faire sa profession à Huy (La Sarte), le 29 septembre 1921).

Ses études terminées, il s'était présenté aussitôt pour les Missions congolaises et prit le bateau à Anvers le 21 mai 1929. Il fut envoyé à la Mission de Doruma. En la seconde année de son ministère, rentrant

d'une randonnée dans les chapelles de brousse, il fut pris de dysenterie, qu'aucun soin médical ne parvint à juguler.

Il mourut le 8 mai 1931 à Niangara, âgé seulement de 29 ans.

26 novembre 1947.
Fr. Alb.-M. De Meyer, o.p.

GESSI (*Romolo*), (Constantinople, 1831 Suez, 30.4.1881), d'origine italienne.

Son père, Marco Gessi, était un avocat de Ravenne, exilé politique, et sa mère, Elisabeth Golobetti, était une Italienne née en Arménie.

En 1842, à la mort de son père, Romolo fut envoyé, par les soins de son oncle maternel, en Allemagne, pour y terminer ses études. En 1848, le consul anglais de Buckarest, ancien ami de son père, percevant dans Romolo une vive intelligence unie à la connaissance de plusieurs langues (turc, russe, grec, etc.), le prit dans son bureau à Buckarest, où il resta jusqu'à la déclaration de guerre des puissances alliées contre la Russie. Appointé par l'état-major anglais, Gessi partit pour la Crimée en qualité d'interprète du général Strnowhys. Après la mort de ce général, qui tomba à ses côtés, Gessi rencontra le Général Gordon, avec qui il se lia d'amitié. La guerre terminée, Gessi se rendit à Londres, d'où il s'embarqua pour l'Orient, visitant la Syrie et tous les ports de la mer Noire; puis il épousa, pendant un voyage au Danube, en 1860, Maria Purkart, et s'établit à Tulcia, en Roumanie. Il y rencontra pour la seconde fois Gordon, qui y résidait comme membre de la Commission Internationale chargée de la délimitation des frontières entre la Russie et la Turquie. Cette rencontre décida du sort de Gessi.

En 1873, Gordon, nommé gouverneur du Soudan égyptien, proposa à son ami de le suivre. Dès 1874, Gessi quittait le Caire pour Suez, Djedda, Suakim, Berber. Il remonta le Nil jusqu'à Khartoum, chargé par Gordon d'établir des stations commerciales et administratives au Bahr-el-Ghazal. Remontant le fleuve jusqu'à Redjaf, il établit des stations à Sobat, Gaba-Shambyl, Bor, Lado, Redjaf. Rentré à Khartoum, il fut chargé par Gordon, après l'échec des majors anglais Watson et Chippendale, qui n'étaient allés que jusqu'à Wadelai, d'entreprendre l'exploration du Nil en amont des cataractes, c'est-à-dire de Dufilé à Wadelai et au lac Albert. Gessi accomplit cette mission avec succès, ayant même opéré la circumnavigation du lac en quarante jours, malgré les difficultés rencontrées. Il suscita par sa réussite l'admiration du monde géographique tout entier. Ayant démissionné pour une offense personnelle qui lui fut faite, il rentra en Italie, mais, peu habitué à la vie européenne, il préféra repartir en Egypte et prépara à ses frais une expédition commerciale au Sobat; malheureusement, un incendie ravagea à Suez son équipement, représentant toutes ses économies. A son retour en Italie, sous l'influence du prince héritier, des amis contribuèrent par leurs dons à la préparation d'une nouvelle expédition. Il repartit avec le Dr Matteucci. La révolte du trafiquant Soliman Ziber inquiétait alors le Soudan. Gordon offrit à Gessi de reprendre le *gouvernement de toute la province équatoriale* et de commander les troupes contre le rebelle. Attiré par les difficultés de l'entreprise et pressé par Junker, il accepta. Avec quelques centaines de soldats mal entraînés, avec un officier d'état-major traître et par des difficultés climatériques de tout genre, Gessi réussit, par son génie et son énergie, à exterminer la bande de traitants rebelles et à rétablir l'ordre au Soudan. Schweinfurth l'appelait à ce moment : « l'homme légendaire ».

La rébellion de Soliman terminée et tous les traitants dépistés et chassés, Gessi, à bout de forces, miné par la maladie, dut regagner Khartoum, pour être rapatrié en Italie. Mais il mourut à l'hôpital français de Suez le 30 avril 1881, entouré de quatre de ses compatriotes, au moment où le vice-roi Tewfik venait le remercier et faire encore appel à son dévouement.

L'œuvre administrative de Gessi au Bahr-el-Ghazal, après ses victoires successives sur les traitants, fut, en dépit du peu de temps qu'il y put consacrer, tout à fait remarquable; il creusa des canaux, fit construire des chantiers pour bateaux, notamment à Wau, sur le Haut-Djour, enseigna aux indigènes la méthode pour recueillir le caoutchouc. Il obtint une première récolte en chefferie de Doruma et fut ainsi le premier à exporter le latex. Il réorganisa l'armée par l'incorporation d'indigènes locaux, plus sûrs que les bandes des anciens traitants. Il établit des écoles dans les principaux centres administratifs, propagea la culture du coton dans l'Uele, estimant que sa qualité et son rendement y pouvaient concurrencer le coton de la Basse-Egypte. Il conçut le projet de faire explorer l'Uele pour en déterminer le cours jusqu'à l'extrémité. La maladie vint interrompre tous ses projets. Gessi fut le dernier gouverneur de l'ensemble des quatre moudiries équatoriales.

Campério, directeur de *l'Esploratore,* nommait Gessi « le Garibaldi de l'Afrique ».

Les mémoires de Gessi sont intitulés « Sept années au Soudan ».

P.-L. Lotar, O.P.
et M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Souvenirs de l'Uele : le Gouvernement égyptien,* dans *Revue Congo.*

GIEZOW *(Paul).*

Grand voyageur, Giezow avait été engagé le 1er novembre 1881 par le Comité d'Etudes du Haut-Congo comme adjoint du docteur Peschuel, chargé d'organiser l'expédition du Niari-Kwilu et désigné comme remplaçant éventuel de Stanley. Tombé malade après un séjour d'un an sous les tropiques, il dut regagner l'Europe en février 1883.

Les lieux et dates de sa naissance et de sa mort nous sont inconnus.

31 juillet 1947.
A. Lacroix.

GILL (?).

Avait été engagé le 1er juillet 1883 par le Comité d'Etudes du Haut-Congo pour le recrutement des Haoussas indispensables aux expéditions qui se succédaient en vue de la reconnaissance des territoires du Centre africain. Il rentra malade en Belgique le 15 juin 1885.

Nous ne possédons aucun autre renseignement à son sujet.

1er août 1947.
A. Lacroix.

GILLES *(Albert)* (en religion Frère Albert), Frère Missionnaire Rédemptoriste (Namur, 14.10.1880-Tumba, 3.5.1925). Fils de Victor Gilles et d'Eugénie Delfosse.

Le 5 mai 1901, il reçut l'habit des Rédemptoristes au noviciat de Beauplateau (Tillet), où il émit les vœux de religion le 21 octobre 1906. Le 27 février 1907 il partit pour le Congo et fut attaché d'abord à la maison de Kionzo, ensuite à celle de Matadi, où il organisa une école professionnelle pour la confection d'ombrelles.

Quand, en 1912, le Préfet apostolique de Matadi, Mgr Heintz, décida de créer une imprimerie à Tumba, il en confia l'organisation et la direction au Frère Albert, qui, avant son entrée en religion, avait été typographe. Le Frère se mit à cette tâche avec entrain jusqu'à sa mort, qui survint, à Tumba, le 3 mai 1925, à la suite d'un accès de fièvre pernicieuse.

28 octobre 1947.
M. De Meulemeester.

E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo,* Anvers, 1913, t. III, p. 1312. — *Les Rédemptoristes belges Missions étrangères,* Braschaat, 1924, pp. 46-49. — *Tribune congolaise,* 31 août 1925. — *Annuaire des Missions belges au Congo belge,* 1935, p. 409.

GILLIS (*Adolphe*), Négociant, Chef de factorerie au Congo (Braine-le-Comte, 17.1.1845-Braine-le-Comte, 24.5.1884).

Cherchant à sortir de la routine dans laquelle vivait le commerce belge, Adolphe Gillis essaya de trouver aux produits nationaux des débouchés nouveaux, d'abord à la suite d'un voyage qu'il fit au Brésil, puis en abordant les rivages africains. Prenant goût aux voyages lointains, il se rendait, le 25 février 1861, à bord d'un petit voilier, à Grand Bassam; promu capitaine, il y assura le service des lagunes de la côte. Rentré en Belgique et y faisant preuve d'un dynamisme éclairé en matière commerciale, il fut chargé en mars 1880, par un groupe de capitalistes et de négociants belges, d'examiner les possibilités de négoce dans le nouvel Etat africain, l'A.I.A., que les récents voyages de Stanley avaient ouvert à la civilisation européenne. On savait, par le Belge Alexandre Delcommune, que la maison française Daumas Béraud, à laquelle il était attaché, avait déjà établi des comptoirs dans le Bas-Congo. Gillis fut chargé de fonder sur cet exemple des factoreries belges aux endroits favorables.

Il quitta Anvers en mars 1880. Dès son arrivée au Congo, il se mit à étudier les ressources qu'on pourrait retirer de ce pays. Arrivé à Boma, il visita, au Nord de cette cité, le marché indigène de Soma, sur un plateau, au Mayumbe. Accompagné d'Alexandre Delcommune, il observa le va-et-vient des noirs et, par le truchement de son compagnon, qui connaissait le fiote, il entra en conversation avec les indigènes. Muni de pièces d'étoffes de fabrication européenne, il fit avec eux des échanges pour s'initier à leur façon d'agir en matière commerciale. De retour à Boma, il assista aux transactions des blancs avec les traitants indigènes. Les caravanes venues des contrées qui s'étendaient au loin, au Sud de Boma, apprirent à Gillis l'existence de richesses minérales abondantes et variées : mines de malachite, de fer, etc. De plus, né

lui-même dans une contrée agricole, il connaissait le travail de la terre et supputait les chances qu'auraient des Belges courageux à s'installer dans ce pays si riche en possibilités de tous genres. Rentré en Europe après son voyage d'études commerciales au Congo, Gillis fit part de ses observations aux commerçants et aux industriels de la Belgique, en une conférence qu'il donna à l'Union Syndicale de Bruxelles. Mis au courant, Léopold II, qui avait étudié la nécessité d'assurer à la première station établie, Vivi, la liaison avec la mer, afin de permettre d'une façon continue le ravitaillement destiné à soutenir les efforts de Stanley, Léopold II engagea le baron Lambert de Bruxelles à tenter à Boma l'établissement d'un comptoir commercial arborant le drapeau belge, et dont Gillis prendrait la direction. En février 1882, celui-ci, acceptant cette charge, revint à Boma et obtint du chef Necorado, auquel le présenta Delcommune, des terrains sur lesquels serait bâtie la première factorerie abritée sous pavillon belge. L'établissement fut installé dans l'angle compris entre la rive gauche du fleuve et le cours inférieur de la petite rivière Kalamou ou du Crocodile. Il comportait différents bâtiments à deux étages. Pour faciliter les opérations d'embarquement et de débarquement des marchandises, un pont de fer ou pier s'avançait sur le fleuve et assurait aux navires un abordage commode. A droite de ce débarcadère se trouvaient la forge et l'atelier de réparations; à gauche une hampe avec le drapeau belge; plus loin, deux maisons sur piliers servant d'habitations aux gérants et aux employés de la factorerie et aux équipages desservant les bateaux de la flottille passant régulièrement devant Boma. Entre ces habitations et le coude formé par la rivière du Crocodile se groupaient deux magasins, un chantier, une petite raffinerie d'huile, un magasin à poudre, une cuisine, une étable pour les moutons et les chèvres, une écurie. En face du pont de fer, jeté sur le fleuve, un bâtiment renfermant des bureaux et une grande salle à manger; à gauche un établissement de bains, muni d'appareils à douche. Dans l'enceinte de la factorerie, quelques chimbecks pour les ouvriers indigènes. Cette factorerie dépassait alors en confort les installations similaires hollandaises, anglaises, françaises, portugaises existant depuis des années dans les parages de Boma. La factorerie belge regorgeait de marchandises fabriquées en Belgique : tissus et cotonnades de Gand, Saint-Nicolas, Courtrai, Termonde, armes de Liège, spiritueux de Bruxelles et d'Anvers, faïences de Nimy, perles de Venise fabriquées à Turnhout, poudre de Liège et de Wetteren, verreries du Val-Saint-Lambert, vêtements confectionnés à Bruxelles, objets d'équipement et de campement utiles aux explorateurs, etc. Toujours charmant, M. Gillis hébergeait généreusement les agents du Roi, envoyant le *Héron*, chaque fois qu'il le fallait, à Banana, à Saint-Paul de Loanda ou à Loango, pour assurer le service des passagers, prendre le courrier ou déposer les lettres et les télégrammes à destination de l'Europe.

Méthodiquement, Gillis étendit son champ d'exploitation; il remonta le fleuve et s'arrêta à Noki pour y fonder une deuxième factorerie. Les vaillants et généreux efforts de Gillis réussirent à ouvrir au commerce de la Belgique des débouchés nouveaux.

Retourné en Europe en février 1884, il mourut à Braine-le-Comte le 24 mai de cette année. Alexandre Delcommune, ancien gérant de la maison française Daumas Béraud, fut appelé à la direction des comptoirs commerciaux fondés par Gillis. Le chef Necorado et ses vassaux, agissant librement, en dehors de toute contrainte, cédèrent par traité à Delcommune, directeur des établissements de Boma et de Noki, tous droits sur les territoires soumis à leur autorité. Delcommune l'accepta au nom et pour compte de l'Association Internationale Africaine.

21 avril 1948.
M. Coosemans.

De Martrin-Donos, *Les Belges en Afrique centrale*, vol. II, chap. VI et XIV. — *Mouvement géographique*, 1884, p. 20. — Liebrechts, *Léopold géographique*, 1884, p. 20. — Liebrechts, *Léopold II, fondateur d'Empire*, Bruxelles, 1932, p. 27. — *Bull. Assoc. des Vétérans coloniaux*, mai 1931, p. 4. — *Bull. Soc. Royal Belge de géogr.*, 1881, p. 258. — Stanley, H.-M., *Cinq années au Congo*, p. 532. — *Journal de Braine-le-Comte*, feuille d'annonces, mai 1884. — Chapaux, A., *Le Congo*, Zoze, Bruxelles, 1894, pp. 68, 102, 194. — Delcommune, A., *Vingt années de vie africaine*, Larcier, Bruxelles, 1922, t. I, pp. 140, 141, 154, 149, 157, 158, 159. — Defester, H., *Les Pionniers belges au Congo*, Duculot, Tamines, p. 103. — Daye, P., *Léopold II*, Paris, 1934, p. 304.

GILMONT *(Adolphe)*, Ingénieur (Seneffe, ?.1845-Boma, 5.1.1888).

Gilmont obtint son diplôme d'ingénieur à l'Université de Liège en 1869. Il s'engageait bientôt aux Chemins de fer Algériens. En 1887, il était appelé par la C.C.C.I. comme ingénieur-adjoint pour les études tachéométriques du chemin de fer du Bas-Congo, en même temps que les ingénieurs Vauthier, Dupont, Lambotte et Liebrecht. Le 8 mai 1887, il s'embarquait pour le Congo. Arrivé

à Boma, il prenait place le 12 juin sur le steamer « Héron », en compagnie d'Ernest Cambier, pour se rendre à Matadi, base des opérations, avec 25 Haoussas et 28 Cafres.

La Commission d'études dont il faisait partie dressait ses tentes, dès le 13 juin, sur le sol rocailleux de Matadi, pour entamer au plus tôt les travaux. Gilmont fut nommé chef de brigade en décembre. Mais le travail était si dur, le climat si insupportable, qu'il se vit bientôt atteint sérieusement par la maladie. Néanmoins il continua sa tâche.

Malgré son énergie, il fut contraint de redescendre à Boma et y mourut d'hémoptysie, le 5 janvier 1888. Gilmont est le premier ingénieur qui a donné sa vie pour l'œuvre du chemin de fer de Matadi au Pool. Une gratification de 5.000 francs fut accordée à sa veuve en souvenir des services éminents qu'il avait rendus à la Société du Rail. Son fils, Maurice, né à Liège le 31 janvier 1868, accomplit ses études à l'Ecole militaire aux frais de la dite Société et partit à son tour pour le Congo en 1892. Il y mourut en 1896, des suites de blessures reçues en Afrique.

10 décembre 1947.
M. Coosemans.

Janssens et Cateaux, t. I, p. 760. — *Archives C. C. C. I.* — Alb. Chapaux, *Le Congo*, Rosez, Bruxelles, 1894, p. 735. — R. Cornet, *La Bataille du Rail*, Bruxelles, Cuypers, 1947, pp. 101, 103, 125, 130. — Liebrechts, *Léopold II, fondateur d'Empire*, Bruxelles, 1932, p. 135. — *Mouv. géogr*, 1888, p. 11; 1887, p. 39b. — *A nos Héros col.*, p. 259.

GIRARD *(Charles-Henri-Alfred-Constant)*, Officier (Anvers, 26.9.1865 - Lukungu, 1.12.1889). Fils de Charles et de Zimmer, Marie.

Charles Girard s'engagea comme caporal au régiment des carabiniers le 8 février 1883. Son goût pour le métier des armes le fit admettre à l'Ecole militaire le 1er mai 1883; il en sortit sous-lieutenant trois ans plus tard et se vit désigner pour le 3e régiment de chasseurs à pied le 5 mai 1886, avant d'être à nouveau versé dans son régiment d'origine, le 28 décembre suivant.

En 1889, il décida de partir pour l'Afrique. Engagé le 10 août, il s'embarqua à Liverpool, à bord du steamer *Coanza*, le 14, pour arriver à Boma le 16 septembre. Désigné pour le district de l'Aruwimi, il quitta Boma le 21 et fut pris de fièvre peu après son arrivée à Lukungu, où il mourut le 1re décembre.

28 août 1947.
A. Lacroix.

Mouvement géographique, 1889, 107b.

GIVIN (?).

Engagé par l'Association Internationale du Congo, le 1er avril 1883, en qualité d'adjoint à M. Lonsdale, Givin débarqua en Afrique vers la fin du mois. Après un an de séjour, il tomba malade et fut contraint de regagner l'Europe.

Nous n'avons pu obtenir aucun autre renseignement à son sujet.

1er août 1947.
A. Lacroix.

GLAESENER *(Jean-Baptiste)*, Ingénieur (Châtillon, près d'Arlon, 1.9.1859-camp des Eaux-Bonnes, près de Matadi, 30.5.1892). Fils de Jean-Baptiste et de Nemens, Marguerite-Justine, et neveu du général Glaesener.

Jean-Baptiste Glaesener était sorti de l'Université de Gand avec le grade d'ingénieur des ponts et chaussées. Il travailla d'abord à la construction de chemins de fer départementaux en France. C'était un ingénieur expérimenté, consciencieux, ardent au travail. Il traitait son service comme une affaire personnelle et le menait avec passion. Il adorait son métier. Aussi, fut-il bien accueilli par Thys, promoteur du chemin de fer du Bas-Congo, quand il offrit ses services à l'E. I. C., où on l'engagea pour diriger les travaux de construction du rail et le montage des ponts. Il s'embarqua pour le Congo le 7 juin 1890, en qualité d'ingénieur chef de service. En 1892, nous le trouvons dirigeant la construction du pont de 20 m sur le Ravin des Eaux-Bonnes qui se jette dans le fleuve un peu en aval du confluent de la M'Pozo. Déjà les maçonneries étaient achevées et l'on avait établi les remblais derrière les culées. On allait commencer le montage du tablier métallique d'une seule travée, quand une catastrophe se produisit : le 12 avril 1892, Glaesener s'était couché, épuisé, dans le petit baraquement qu'il occupait à quelque distance du ravin. Toute la nuit, la pluie tomba à torrents. Aux premières lueurs du jour, l'ingénieur fut réveillé en sursaut par un épouvantable vacarme : le mur d'une des culées venait de s'abattre dans le ravin, causant un retard de trois semaines. Le consciencieux Glaesener était désespéré. Pourtant l'enquête démontra qu'il n'y avait aucunement de sa faute : les fortes pluies avaient tassé le remblai et fait céder la maçonnerie encore fraîche. Le directeur Charmanne tranquillisa l'ingénieur, qui s'accusait quand même et essaya, par la fièvre du travail, d'oublier son remords. On

le vit se donner tout entier au montage du grand pont qui devait traverser la M'Pozo au km 8. C'était un travail qui exigeait une vigilance constante : en période de crues, la violence des eaux y est formidable. Dans la nuit du 14 au 15 décembre 1892, des pluies exceptionnelles avaient élevé de sept mètres en quelques heures le niveau des eaux tumultueuses. La passerelle Eiffel, érigée provisoirement pour assurer les communications avec les chantiers de la rive droite, avait été arrachée et entraînée à plus de cent mètres en aval. Il fallut lancer d'urgence une autre passerelle pour maintenir les relations entre les deux rives. Quoique son terme fût achevé. Glaesener poursuivait activement l'exécution du pont définitif; il voulait voir la locomotive franchir la M'Pozo sur « son pont ». Le 27 mai 1892, Charmanne emmenait le jeune ingénieur au ravin de la Chute, au km 14 de la ligne, où un pont de 40 m devait être établi plus tard dans des conditions particulièrement audacieuses. A midi, Glaesener rentrait, très fatigué et très préoccupé, au chantier du pont de la M'Pozo; il déjeuna avec le Dr Carré, inspecta les travaux et regagna le camp des Eaux-Bonnes, où il séjournait depuis plusieurs mois. Toute la soirée, il travailla ses plans. La nuit, une fièvre bilieuse hématurique se déclara. Le Dr Carré s'installa à son chevet et le soigna avec dévouement. Dans la nuit du 29 au 30 mai, dans un accès de délire, le malade murmurait : « La culée des Eaux-Bonnes... le pont de la M'Pozo... Palaballa... achever la ligne... » A 3 heures du matin, étreignant la main du Dr Carré, il murmura encore : « J'ai fait ce que j'ai pu... », puis il mourut. Il avait 33 ans. Le lendemain, le directeur Charmanne, devant sa tombe ouverte, au cimetière de Matadi, disait : « Glaesener était l'homme des grands obstacles; il est mort sur la brèche au moment où il mettait la dernière main à un de nos grands travaux.. S'il y a quelque gloire à mener à bien des œuvres comme les nôtres, il en emporte une grande part avec lui ».

Bienveillant, modeste, ce pionnier incarnait le courage déployé par les artisans de cette glorieuse entreprise que fut le rail africain.

4 décembre 1947.

M. Coosemans.

R. Cornet, *La Bataille du Rail*, Cuypers, Bruxelles, 1947, pp. 184, 204, 205, 206, 207, 369. — *Congo illustré*, 1892, p. 161. — *Bull. de l'Ass. des Vétérans col.*, juin 1930, pp. 11, 12. — *Mouv. géog.*, 1890, p.. 46c, 50 a; 1892, p. 55a. — L. Lejeune, *Le Vieux Congo*, Bruxelles, 1930, p. 232. — A. Chapaux, *Le Congo*, Rosez, Bruxelles, 1894, p. 749.

GLEERUP *(Pierre-Edouard)*, Officier (Chicago, 1860-?). Fils de Georges et de Hallström, Wendela, tous deux de nationalité suédoise.

Pierre Gleerup fit ses études en Suède, où il était rentré dès son jeune âge. Le 1er juin 1878, il fut admis à suivre les cours de l'Université de Lund et le 1er novembre 1879, nommé sous-lieutenant au 25e régiment d'infanterie suédois.

En 1883, il sollicita la faveur de faire partie d'une expédition organisée par l'Association Internationale du Congo. Engagé en qualité d'adjoint le 1er novembre, il s'embarqua à Liverpool le 14, à bord du steamer « Coresco ». Il arriva à Banana le 27 décembre et fut aussitôt chargé par le major Parminter d'une mission de reconnaissance de route entre Vivi et Manyanga et entre Isangila et Vivi. Le 7 avril 1884, il reçut le commandement de la station de Kimpoko, où il resta jusqu'en novembre. A bord de l'A.I.A., il remonta alors le fleuve Congo jusqu'aux Stanley-Falls, en compagnie de Liebrechts, Casman et quelques autres. Il séjourna aux Falls pendant un an environ en qualité d'adjoint du lieutenant Wester. Le 28 décembre 1885, il abandonna le service du Roi Léopold II et décida de regagner l'Europe par la côte orientale. Profitant du passage d'une caravane d'ivoire de Tippo-Tip, il se joignit au chef arabe, qui lui réserva le meilleur accueil. Il longea, à pied, la rive du Congo jusqu'à la première des sept cataractes, près de Kibongo. En cours de route, il prit des renseignements sur les divers affluents qu'il rencontra et explora lui-même la partie du fleuve comprise entre les chutes d'Ukassa et Nyangwe et que Stanley n'avait pas vue lors de sa traversée de l'Afrique en 1876. Il y découvrit des rapides et des chutes qu'il parcourut en pirogue et qu'il baptisa Westerfalls. Le 25 janvier 1886, il arriva à Nyangwe, où les Arabes avaient établi un centre commercial très important. Là, il tomba malade et, à peine rétabli, se fit transporter à Kasongo, que Tippo-Tip avait choisie comme résidence, Il y séjourna une quinzaine de jours et fut l'objet de la plus cordiale hospitalité de la part du fils du tyran. Il traversa alors le Maniéma sans être le moins du monde inquiété par les indigènes, arriva à Mtoa, sur le Tanganika, et passa le lac. Il parcourut sans peine, entre Ujiji et Bagamoyo, qu'il atteignit le 25 juin, une contrée où les premières expéditions avaient éprouvé tant de difficultés. Le 28, il arriva à Zanzibar, ayant ainsi accompli la huitième traversée de l'Afrique centrale. Son voyage des Falls à Zanzibar

avait duré exactement six mois. Il ramenait avec lui, porté dans un hamac, le voyageur français Révoil qu'il avait rencontré en route, accablé de fièvre et dans l'impossibilité de continuer sa mission. Il débarqua en Europe le 11 août 1886 et, à sa rentrée en Suède, il se vit décerner l'honneur d'être nommé officier d'ordonnance du Prince héritier. Le gouvernement français le nomma chevalier de la Légion d'Honneur pour l'aide qu'il avait apportée à un de ses nationaux, M. Révoil.

En collaboration avec ses compatriotes, les lieutenants Möller et Pagels, Gleerup a publié, en suédois, un ouvrage intitulé *Tre are i Kongo* (Trois années au Congo), paru en plusieurs livraisons successives, dans lequel se trouve relatée son audacieuse randonnée.

5 septembre 1947
A. Lacroix.

Mouv. géographique, 1884, 35c; 1886, 36b, 60c, 67b, 73 à 75; 1887, 18a, 29a. — A. Chapaux, *Le Congo*, Ed. Rozez, Bruxelles, 1894, 102, 137, 191. — L. Lejeune, *Vieux Congo*, 1930, 48, 62, 64. — H.-M. Stanley, *Dans les ténèbres de l'Afrique*, Paris, 1890, I, 67. — H. Defester, *Les pionniers belges au Congo*, Ed. Duculot, Tamines, 1927, 48. — *A nos héros coloniaux morts pour la civilisation*, 94, 108, 109, 124.

GLUND *(Peter-Christian-Richard)*, Officier de marine (Maribo, 7.2.1857-?). Fils de Carl et de Bökmand, Melchior-Anna.

Après avoir suivi des cours professionnels dans une école particulière de Maribo, il entra à l'école navale de Fano et y obtint le diplôme de chef-matelot. Le 1er septembre 1870 commença sa vie de marin à bord du « Hope ». Il effectua plusieurs grands voyages en qualité de novice avant d'être engagé comme matelot sur le steamer « Argentina », le 10 novembre 1874.

Le 1er janvier 1881, il entra au service de la marine de guerre suédoise et fut ensuite attaché à un vaisseau-école en qualité d'instructeur. En 1885, il quitta la marine pour s'occuper d'affaires commerciales et, en 1889, souscrivit un engagement au service de l'Etat Indépendant du Congo. Nommé capitaine de steamer de troisième classe le 10 août 1889, il s'embarqua, le 14, à Liverpool, à bord du « Volta », et arriva à Banana un mois plus tard. Le 16, il était à Boma et se vit désigner comme second à bord du « Héron ». Désigné pour le service de pilotage sur le bas fleuve, le 21 novembre, il fut nommé commissaire maritime suppléant à Banana, le 4 janvier 1890. Il reçut ensuite le commandement du « Prince Baudouin », le 3 mars. Fin avril, il rentra de nouveau à Banana au service de pilotage et fut nommé capitaine de steamer de deuxième classe le 16 juillet 1891. Il s'embarqua à Boma, fin de terme, le 13 juillet de l'année suivante et reçut l'Etoile de Service à sa rentrée en Europe, le 25 août 1892.

9 septembre 1947.
A. Lacroix.

GOBILA, Chef bateke, exerçait son autorité sur la rive gauche du Congo, au village de Msuata (3° 28' lat. Sud), à 30 km. en amont de l'entrée du Stanley-Pool. Gobila était d'une corpulence remarquable et absolument dépourvu de toute pièce de vêtement lorsque Stanley et Eugène Janssen le virent pour la première fois, en avril 1882. Gobila accepta de nombreux présents des explorateurs, mais n'avait pas, disait-il, le pouvoir de contracter avec les étrangers des engagements relatifs à la cession d'un seul arpent de terre. Il était vassal du roi des Banfumu: Gandelay. Celui-ci, convoqué par Gobila, s'entendit avec lui pour concéder au Blanc un terrain à quatre minutes du village, sur une éminence peu élevée, près des rives du fleuve. Eugène Janssen fut désigné comme chef du poste qu'il s'agissait d'y construire. Notons que ce même jour, 26 avril, arrivait à Msuata un envoyé de de Brazza, Giral, pour y planter le drapeau français. Les nôtres l'avaient devancé de quelques heures! Janssen, qui connaissait le fiote depuis son séjour à Isanghila, se mit à apprendre, avec Gobila, le kibuma. Il s'entendait à merveille avec le chef indigène, qu'il appelait bientôt « Papa Gobila », tandis que ce dernier baptisait Janssen du nom de « Souzou Mpembé » (le coq blanc), à cause du tricot de laine blanche qu'il portait. Lorsque les Bayanzi, porteurs d'ivoire, traversaient le district de Msuata et se montraient assidus auprès de Janssen, Gobila en était jaloux. Il faillit même provoquer une prise d'armes sérieuse contre les Bayanzi, ses rivaux, sous prétexte qu'ils avaient volé à Janssen son canot, et alla même jusqu'à insinuer qu'ils voulaient enlever le Blanc ! Janssen eut du mal à calmer son ami bateke.

Lorsque Stanley, fatigué, rentra en Europe, Hanssens, désigné pour le remplacer dans l'expédition du Haut-Congo, chargea Janssen d'établir un poste en amont de Msuata, chez les Bayanzy. Janssen eut fort à faire pour que Gobila, qui craignait pour Msuata la concurrence d'un autre poste européen, acceptât ce projet. Gobila et

ses notables furent conviés à une grande palabre dans la chambre à coucher du Blanc, la tempête faisant rage au dehors, Hanssens arriva à Msuata le 18 octobre 1882, et le 19, fit la connaissance de Gobila, « ce bon noir préoccupé surtout de bien boire et bien manger », et conclut avec lui un traité d'amitié. Fidèle aux promesses qu'il avait faites à Janssen, Gobila céda au mundelé un interprète pour se rendre chez les Bayanzi et même deux pirogues. L'expédition comptait 24 Zanzibarites montés sur *l'Eclaireur;* pendant dix jours on dut naviguer sans pouvoir descendre à terre, les indigènes se montrant peu accueillants. On arriva enfin à Bolobo, chez le chef Ibaka. Puis Janssen rentra à Msuata. Un jour, il jeta dans l'admiration et l'étonnement papa Gobila et ses gens en faisant marcher devant eux une boîte à musique débitant des valses de Strauss. Une vraie légende s'attacha bientôt à la personne du Blanc, qui devint pour tous un fétiche. Chaque fois que Janssen s'absentait pour excursionner dans les environs, et que des bruits alarmants circulaient sur l'attitude des indigènes à son égard, Gobila était inquiet, croyait aux pires catastrophes et attendait avec anxiété le retour de son ami blanc.

Une grande palabre, un jour, surgit entre Gobila et un autre grand chef, Mfumu Ntaba, dont le parent, un certain Parrey, qui avait accompagné Stanley dans ses voyages, avait été empoisonné par ordre de Gobila, jaloux de ses richesses, puis dépouillé par ce dernier au détriment de Mfumu Ntaba. Janssen, par sa justice et son prestige devenus proverbiaux, mit d'accord les deux ennemis par un jugement d'une sagesse exemplaire, évitant ainsi une guerre qui aurait pu ensanglanter tout le district.

Lorsque, le 12 juillet 1883, l'intrépide Janssen mourut, noyé dans le fleuve avec son ami l'Abbé Guyot, assaillis par une tempête soudaine qui fit chavirer leurs pirogues, tout le district de Gobila fut plongé dans le deuil. Roger, qui était à Msuata depuis quelques jours, put constater combien Gobila aimait sincèrement son ami Souzou Mpembé. Le chef indigène réclama le concours de ses plus habiles pagayeurs pour scruter les criques et les bords des îlots à la recherche des noyés. Tous s'offrirent unanimement, mais les recherches furent vaines. Le village tout entier restait frappé de stupeur. Le 26 mars 1884, lorsque Hanssens, à la tête de l'expédition montant vers l'Ubangi, s'arrêta à Msuata, Gobila rappela au visiteur son Souzou Mpembé qu'il n'oubliait pas et il fut décidé d'élever au jeune agent de l'Association un mémorial sur lequel Hanssens grava lui-même le nom de son ami.

8 janvier 1946.
M. Coosemans.

Boulger, *The Congo State,* Londres, 1898, p. 28. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.,* Namur, 1913. — Stanley, *Cinq années au Congo.* — Burdo, *Les Belges en Afrique centrale.* J. Conrad, *Un poste avancé de la civilisation, Renaissance d'Occident,* janvier-février 1925, pp. 1, 16, 26, 442, 460.

GOBINEAU (*Joseph-Arthur*, Comte de), Diplomate et Littérateur français (Ville-d'Avray, 1816-Turin, 1882).

Les nombreux séjours qu'il fit à l'étranger comme secrétaire d'ambassade et ministre plénipotentiaire l'amenèrent à réfléchir sur la question des races. Son ouvrage : *Essai sur l'inégalité des races humaines* (Paris, 1853-1855, 4 vol.), est à l'origine de tous les mouvements racistes. Ecrit à un moment où, ni l'anthropologie, ni l'ethnologie n'avaient encore pris conscience de leur objet propre, il témoigne de la confusion générale qui régnait alors dans les esprits au sujet des deux notions fondamentales, race et peuple. Selon de Gobineau, la civilisation découle en ordre principal de la race aryenne, dont les Germains sont les plus nobles représentants; la pureté raciale est pour les peuples une condition de progrès et le métissage leur est toujours néfaste. Ces idées furent reprises plus tard dans l'*Histoire des Perses* (1869, 2 vol.), l'*Histoire d'Ottar Jarl et de sa descendance* (1879), ainsi que dans un ouvrage resté inachevé se rapportant au problème des races en France.

La doctrine de de Gobineau a toujours eu plus de succès en Allemagne qu'en France. Wagner l'a importée outre-Rhin; la *Gobineau-Vereiniging* de Francfort l'a vulgarisée.

de Gobineau a laissé également des travaux littéraires tels que *Trois ans en Asie* (1859), *Voyage à Terre-Neuve* (1861), *Les Religions et les Philosophies de l'Asie centrale* (1865), etc.

30 août 1947.
N. De Cleene.

E. Scillière, *Le Comte de Gobineau et l'Aryanisme historique,* 1903. — R. Dreyfus, *La vie et les prophéties du Comte de Gobineau,* 1905. — L. Schemann, *Gobineau's Rassenwerk. Aktenstücke und Betrachtungen zur Geschichte und Kritik des Essai sur l'inégalité des races humaines,* 1910, *Gobineau und die Deutsche Kultur* (7Aufl.). — J. de Lacretelle, *Quatre études sur Gobineau,* 1926. — L. Deffoux, *Trois aspects de Gobineau. Documents nouveaux et textes inédits,* 1929. — J.-N. Faure-Biguet, *Gobineau,* 1930.

GOEDLEVEN *(Isidore)*, Missionnaire Rédemptoriste (D i e s t, 13.8.1865 - Bruxelles, 22.3.1919). Fils de Liévin Goedleven et d'Emilie van Luyten.

Après avoir achevé la quatrième année d'humanités au petit-séminaire de Hoogstraeten, il entra, le 15 septembre 1884, au Noviciat des Rédemptoristes à Saint-Trond et y reçut, le 8 décembre de la même année, l'habit religieux. Le 2 février 1886 il fit profession et fut envoyé en 1887 au Scolasticat de Beauplateau (Tillet), pour y étudier la philosophie et la théologie. C'est là qu'il reçut l'ordination sacerdotale, le 4 octobre 1892. A l'issue de ses études il fut attaché à la résidence de Liège et ensuite à celle de Bruxelles, au Quartier-Léopold, où il dirigea avec succès l'« Œuvre Militaire ».

Quand, en 1899, les Rédemptoristes belges reprirent les postes desservis par des prêtres du diocèse de Gand, le long de la ligne du chemin de fer Matadi-Léopoldville, le Père Goedleven fut le premier qui prît la route de la Colonie avec le Père Paquay et deux Frères coadjuteurs. Ils arrivèrent à Matadi le 26 février et se chargèrent aussitôt du service religieux auprès des employés et ouvriers de la Compagnie. Ils desservirent également l'hôpital voisin de Kinkanda.

Cependant, le cercle de leur influence s'étendit rapidement aux indigènes et, dès le 14 mai, le Père Goedleven en avait préparé quelques-uns au baptême.

En avril 1900, il fit, avec deux catéchistes, une exploration assez mouvementée sur la rive Nord du Congo, sur des montagnes qui s'élèvent à environ trois lieues du fleuve. Il y trouva un plateau magnifique, où étaient établis plusieurs villages assez peuplés pour fournir un champ d'apostolat à un nouveau centre d'évangélisation. Il y eut de curieuses rencontres avec les indigènes, d'abord défiants, mais rapidement conquis par la bonhomie et les généreux cadeaux du missionnaire.

Un intéressant récit de cette randonnée a été publié par le Père Goedleven dans le *Mouvement antiesclavagiste* de 1900 à 1902. Les fatigues du voyage furent telles que l'explorateur faillit y laisser la vie. Un coup de chaleur le renversa dans la brousse et il n'en réchappa que grâce au dévouement et à l'adresse de ses deux catéchistes, qui le firent ramener en hamac jusqu'au fleuve.

De beaux résultats couronnèrent ce grand effort : la fondation du poste de Kionzo. Le 26 octobre, les chefs d'une dizaine de villages du plateau se réunirent sur l'emplacement choisi pour une ferme-chapelle et donnèrent solennellement, après de longues palabres, leur consentement; ils cédèrent aussi six enfants à la Mission.

A partir de 1902, Kionzo eut ses missionnaires résidents et le Père Goedleven en devint le premier Supérieur. Il y eut à son actif de belles réalisations, notamment l'organisation des écoles et la construction d'un couvent qui fut longtemps le plus considérable de la contrée. Epuisé par une activité sans relâche, il dut, en septembre, rentrer en Europe pour quelques mois, qui furent utilisés à recueillir des fonds, des matériaux, des machines, des provisions et des habillements pour ses ouailles, si bien qu'au retour, il s'embarqua à Anvers avec 150 caisses en destination de Kionzo. Cette station devint un centre d'apostolat très important: plus de vingt fermes-chapelles en dépendaient en 1905.

Tandis que les bâtiments nouveaux surgissaient et que le cercle des influences des missionnaires s'élargissait visiblement, le Père Goedleven s'assurait l'affection de la population. Quand, en septembre 1907, il rentra en Belgique, il dut prendre la précaution de laisser ignorer la date de son départ, afin d'empêcher que tous ses noirs ne lui fissent escorte jusqu'à l'embarcadère.

Son retour, le 23 mai de l'année suivante, coïncidait avec l'enterrement d'un chef médaillé; en apprenant son arrivée, la foule quitta aussitôt le cimetière pour se porter à sa rencontre et le ramener triomphalement à la Mission.

Pendant son séjour à Kionzo, le Père Goedleven présida aux réunions des chefs, qui rédigèrent un recueil des lois du pays, qu'il publia en 1910 dans la *Revue Congolaise*.

En mars 1907, à la suite des mutations périodiques des supérieurs en usage chez les Rédemptoristes, le Père Goedleven fut chargé de la direction de la Mission de Matadi. Il la maintint dans une situation prospère. En 1911 il y avait là 1.250 chrétiens et 382 catéchumènes, 305 baptêmes et 38 mariages.

En plus des œuvres déjà établies, le Père Goedleven organisa encore l'Association « Concordia », qui réunit après les offices religieux les chrétiens sénégalais et gabonnais dans un club qui leur procure d'honnêtes divertissements. En ces années, il trouva encore le temps de publier une intéressante étude sur la propriété foncière et le mariage au Congo.

En 1915, les nominations sexennales le désignent comme Supérieur à Thysville. Il n'était plus capable d'y déployer la belle activité qu'on lui connaissait jusqu'alors. Il travaillait sans répit depuis seize ans dans

la Colonie; sa vigoureuse constitution, soutenue par son tempérament courageux et optimiste, avait résisté jusqu'alors, mais à cette époque les symptômes de la maladie du sommeil se révélaient de plus en plus. Après quelques mois, le retour en Europe s'imposa, et comme la Belgique, occupée par les Allemands, était inaccessible, il se dirigea vers Bordeaux. Une année entière il resta en traitement à l'Institut Pasteur à Paris. En mai 1917 il put quitter cet établissement, mais on subordonnait son retour au Congo à une épreuve de huit mois sans rechute. Il les passa à Mirabel, dans le Gard, où il se chargea pendant ce temps de l'aumônerie d'un hospice d'épileptiques, auprès desquels il se dévoua charitablement en attendant, avec quelque impatience, le jour de son départ... Mais le mal le reprit et quand les chemins redevinrent libres après l'Armistice, c'est vers la résidence des Rédemptoristes à Bruxelles qu'il dut s'acheminer. Il ne se ressaisit plus; le 22 mars 1919 il mourut, loin de ses noirs, dont le souvenir ne le quittait point.

Cet ouvrier de la première heure, qui eut à supporter toutes les privations et à courir tous les périls des temps héroïques de la Mission, initiateur audacieux et organisateur habile, impulsif parfois et exigeant pour ses collaborateurs, mais toujours guidé par d'ardents désirs de faire le bien, restera une des figures les plus remarquables de la Mission congolaise des Rédemptoristes de Belgique.

Publications : *Mission de Matadi. - Journal*, in *Le Mouvement antiesclavagiste*, Bruxelles, 1900, pp. 201-209; 1901, pp. 191-195; 264-268; 1902, pp. 56-63, 160-166, 231-238. — *Fétiches et Fétichcurs*, *Ibid.*, 1903, pp. 91-98. — *Au Congo*, in *La Sainte Famille*, Paris, 1903, pp. 368-371, 480-484. — *Le Fétichisme au Congo*, in *Le Mouvement des Missions catholiques au Congo*, Bruxelles, 1903, pp. 5-11. — *Mission de Kionzo*, *Ibid.*, 1906, pp. 59-63, 323-325; 1907, pp. 149-151. — *Autobiographie d'un Congolais chrétien*, *Ibid.*, 1908, pp. 26-30. — *Le Noviciat des Fétichcurs*, in *Le Mouvement géographique*, Bruxelles, 1903, pp. 85-87. — *Recueil des lois du pays de Kionzo*, in *La Revue Congolaise*, Bruxelles, 1910, pp. 108-113. — *Rapport sur la propriété foncière et le mariage au Congo*, in *Voix du Rédempteur*, Tournai, 1910, pp. 193-195, 228-233. — Lettres, in *Le Mouvement antiesclavagiste*, Bruxelles, 1899, 1900, 1901; *Le Mouvement des Missions catholiques au Congo*, Bruxelles, 1903, 1905, 1901; *Voix du Rédempteur*, Tournai 1900, 1904, 1905, 1907, 1909; *Gerardusbode*, Roulers 1901-1904, 1907, 1908. — *NKunga mia nzo a nzambi*, Jette, 1912.

1er novembre 1947.

M. De Meulemeester.

A. De Lodder, *Afsterven van E. P. Goedleven*, in *Gerardusbode*, 1919, pp. 80-81. — *Brieven van een Missionaris*, Bruxelles, 1907 (*passim*). — *Sept années au Congo*, Bruxelles, 1906, pp. 19-34. — *Les Rédemptoristes belges aux Missions étrangères*, Brasschaat, 1924, pp. 29, 59. — M. De Meulemeester, *Bibliographie générale des Écrivains Rédemptoristes*, Louvain, 1936, t. II, p. 167. — E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, t. III, pp. 1312-1314. — F. Masoin, *Histoire de l'État Indépendant du Congo*, Namur, 1913, t. II, p. 329. — D. Rinchon, *Missionnaires belges au Congo*, Bruxelles, 1936, p. 30. — C. Van Horenbeeck, *De Redemporisten*, Saint-Nicolas, 1939, p. 122. — *A nos Héros colonaux morts pour la civilisation*, Bruxelles, 1931, p. 246. — *Annuaire des Missions catholiques au Congo belge*, Bruxelles, 1935, p. 406. — J.-M. Genniges, *L'Inauguration de la Mission de Kimpese*, in *Le Mouvement antiesclavagiste*, 1902, t. XIV, pp. 79-90. — *Werk der Katholieke Zendelingen in Congo-Vrijstaat*, Louvain, 1899, p. 16.

GOETZEN (*Gustav-Adolf*, Comte von), Explorateur, Officier et Administrateur allemand (Schloss Scharfeneck, Silésie, 12.5.1860-Berlin, 1.12.1910).

Il était lieutenant aux Uhlans de la Garde impériale lorsqu'il fit, en 1891, son premier voyage en Afrique, au cours duquel il réussit l'ascension du Kilimandjaro. En 1892, il accompagna le major von Diest en Asie Mineure. Mais c'est surtout sa grande expédition transafricaine, entreprise en 1893-1894, avec le Dr von Prittwitz et Kersting, qui le fit connaître.

L'expédition partit de Pangani, sur la côte orientale, en décembre 1893. Van Goetzen était accompagné par un corps d'askaris et de nombreux porteurs, en tout 620 personnes. Suivant les traces d'une précédente expédition commandée par le Dr Baumann, on commença par traverser la steppe Masai de SSE à NNW, puis l'Unyamwezi largement au Sud du lac Victoria. On contourna ensuite ce lac par l'Ouest, pour arriver, au début de mai, à une altitude de 1.330 m, sur la Kagera. Déjà à cette époque on considérait la Kagera comme la branche supérieure du Nil, dont le lac Victoria ne serait qu'un vaste épanchement dans une cuvette rencontrée en cours de route, puisque, pour l'identifier, von Goetzen se sert de l'expression Kagera-Nil.

Après avoir traversé la Kagera, large de 200 m et très encombrée par les papyrus, sur le 31e degré de longitude Est, von Goetzen pénètre dans une région jusque-là complètement inconnue, constituée par un haut-plateau traversé par de larges ondulations entre lesquelles les cours d'eau forment, en s'épanchant dans leurs vallées, des lacs allongés. Cette région, dit von Goetzen, porte le nom de Ruanda. Elle est habitée par un peuple pasteur, dominé par une aristocratie de haute stature, au type nettement étranger. Von Goetzen nous pré-

sente quelques-uns de ces seigneurs féodaux, les Watuzi, par lesquels il fut assez favorablement accueilli et qui l'aidèrent à traverser leur pays de part en part jusqu'au fossé des Grands-Lacs, où le cadre naturel change brusquement.

A cet endroit il se trouva en effet en présence d'une énorme plaine de lave, dévalant en pente douce vers le Sud, où elle aboutit au lac Kivu. Cette plaine est parsemée de petits cônes volcaniques et elle est dominée au Nord par deux grands volcans, le Nyamlagira et le Nyragongo (que von Goetzen appelle Kirunga-tsha-Gongo), les derniers représentants occidentaux de la chaîne des Virunga, qui comprend six autres grands volcans.

L'explorateur allemand était le premier à reconnaître ce tronçon du grand graben, où un lac admirable semble gardé par des sentinelles géantes dont les sommets s'étagent entre 3.000 et 4.500 mètres d'altitude, et il faut avouer que cette découverte, à la date tardive où elle a été faite, a quelque chose d'étonnant. Dans le même graben, en effet, le lac Tanganika, au Sud, n'est pas à 100 kilomètres du lac Kivu, et, au Nord, la distance n'est guère plus grande jusqu'au lac Edouard. Or, Burton et Speke avaient trouvé le Tanganika en 1857 et Stanley le lac Edouard en 1876.

von Goetzen, arrivé presque au pied du Nyragongo, d'où s'échappait un panache de fumée, n'hésita pas à en entreprendre l'ascension. Il parvint, à 3.469 m d'altitude, sur le bord du cratère, après avoir traversé sur les flancs du volcan des zones de végétation étagées passant de la forêt tropicale comprenant d'énormes bambous aux hauts herbages à séneçons. Du sommet il prit une ample vue sur le Karisimbi, le voisin du Nyragongo, haut de 4,500 m, et au Sud, sur le lac Kivu. Le bord du cratère est très mince et se réduit parfois à quelques mètres. Il domine vers l'intérieur une immense cuve de section elliptique dont le fond, à 120 m de profondeur, est un plancher horizontal dans lequel s'ouvrent deux cheminées. Au moment du passage de von Goetzen, une de ces cheminées donnait une forte émission de vapeurs. On sait qu'en 1915, les deux cheminées, qui figurent sur la planche vraiment typique qu'il donne du cratère, se réunirent en une seule à la suite d'un éboulement de la paroi intermédiaire.

Après son ascension du Nyragongo, von Goetzen consacra plusieurs jours à l'exploration du lac Kivu et à l'étude de la région riveraine. Il s'est parfaitement rendu compte que si le lac, à 1.485 m d'altitude, s'écoule aujourd'hui par l'intermédiaire de la Ruzizi, dans le Tanganika, qu'il domine de 675 m, il n'en a pas toujours été ainsi. C'est le barrage formé au Nord du lac dans le graben, par les déjections volcaniques des Virunga, qui a obligé les eaux à s'amasser et à se déverser vers le bassin du Congo, alors qu'autrefois, par l'intermédiaire des lacs Edouard et Albert, elles allaient au Nil.

von Goetzen passa trois jours à explorer en pirogue la partie septentrionale du lac et les petites îles qui s'y trouvent, puis il reprit son voyage vers l'Ouest. Dans cette direction il eut d'abord à escalader la paroi occidentale du graben, couronnée par une chaîne faîtière au delà de laquelle on se trouve dans le bassin du Congo. Le 4 juillet, à quelques kilomètres seulement à vol d'oiseau du lac, il atteignit l'altitude de 2.650 m, puis il descendit progressivement, en franchissant toute une série de petits tributaires, dans une large vallée qui est celle de la Lowa, affluent de premier ordre du Lualaba. Il traversa la Lowa elle-même vers la longitude de 27°20' Est. Ensuite, obliquant légèrement vers le NW, il finit par atteindre le fleuve à Kirundu, à une quarantaine de kilomètres en amont de l'actuel Ponthierville.

Les Arabes, dont Kirundu avait été pendant longtemps un des principaux comptoirs, en avaient été délogés peu de temps auparavant par les troupes de l'Etat. Ce furent celles-ci qui, à l'arrivée de von Goetzen, lui rendirent les honneurs. Le 27 septembre 1894, écrit-il dans sa relation de voyage, pour la première fois depuis cinq mois nous apparut un visage européen. M. Simon, fonctionnaire de l'Etat Indépendant, accompagné d'un peloton de soldats, vint au-devant de nous pour nous souhaiter la bienvenue au nom de son chef le capitaine Hanquet.

De Kirundu, l'expédition n'eut aucune peine à gagner, par les steamers qui faisaient le service du fleuve, la côte occidentale, où le premier tronçon du chemin de fer des Cataractes venait d'être mis en service. Le 4 décembre elle arrivait à Boma, où elle était reçue par le Gouverneur Wahis. von Goetzen a consacré les derniers chapitres de son livre à parler de l'administration belge et à faire l'historique des luttes soutenues contre les Arabes esclavagistes. La ligne de navigation rattachant le Congo à la Belgique ne fonctionnait pas encore avec une grande régularité. Pour hâter son retour, l'officier allemand préféra se rendre par caboteur de Boma à Cabinda, d'où un bateau portugais le conduisit à

Lisbonne. Il débarqua dans cette dernière ville le 8 janvier 1895.

De 1896 à 1898, von Goetzen remplit les fonctions d'attaché militaire à Washington. En 1901, il fut nommé Gouverneur civil de l'Afrique Orientale allemande et un peu après il reçut le commandement en chef des troupes qui y étaient stationnées. En 1906 il rentra en Europe et résida à Hambourg comme ministre de l'Empire auprès des villes hanséatiques, charge surtout honorifique. Il est mort à Berlin le 1er décembre 1910.

Publications personnelles :

Graf von Götzen, G.-A., *Durch Afrika von Ost nach West. Resultate und Begebenheiten einer Reise von der Deutsch-Ostafrikanischen Küste bis zu Kongomündung in den Jahren 1893-1894.* Berlin, Dietrich Reimer, 1899. — *Idem, Verhandl. für Erdkunde zu Berlin*, t. XXII (1895), pp. 103, 119. — *Uber seine reise durch Afrika (Bull. de la Soc. Belge Géog.*, t. XIX (1895), pp. 557, 576, *Le traversée de l'Afrique centrale.* — *Grosse Brockhaus*, vol. 7, p. 539.

20 mai 1948.
R. Cambier.

Devroey, E., et Van der Linden, R., *Le Lac Kivu, Mém. in-8° I.R.C.B.*, p. 7. — Delhaye, F., *Les volcans au nord du Lac Kivu, Bull. Inst. Royal Col. Belge*, t. XII (1941), pp. 409, 459. — Pages, R.-P., *Un royaume au centre de l'Afrique, Mém. in-8° I.R.C.B.*, 1933, p. 702 plus 29 pl.

GOFFART (*Ferdinand-Joseph-Louis*), Directeur au Ministère des Colonies (Tournai, 24.4.1874 - Rotterdam, 13.10.1917). Fils de Louis et de Charlier, Caroline.

F. Goffart fit ses études moyennes à l'Athénée royal d'Anvers; il poursuivit des études supérieures à l'Ecole Militaire de Bruxelles et, étant officier au 7e régiment de ligne, il conquit le diplôme de licencié en sciences commerciales et consulaires de l'Institut Supérieur de Commerce d'Anvers en 1900, se classant, avec grande distinction, le « primus » de sa promotion.

Ses premiers travaux, qui datent de 1897 à 1898, paraissent dans *La Belgique Coloniale* et le *Bulletin du Club Africain* d'Anvers. Ils dénotent son attrait pour l'étude de la géographie du Congo. Le lac Lualaba et le problème des sources du Congo l'intéressent d'abord (1897).

Puis, un « Traité méthodique de Géographie du Congo », publié à Anvers par le Club Africain (219 p.) et comprenant plusieurs cartes, valut à son auteur un diplôme de Médaille d'Or de l'Exposition de Bruxelles-Tervueren de 1897. Une 2e édition de cet ouvrage, mise à jour par G. Morissens, date de 1908 (Bruxelles, Misch et Thron, VIII + 502 p.).

Th. Simar, critique sévère, écrit à ce sujet : « C'est le premier essai de géographie systématique du Congo. L'idée géographique y apparaît dégagée des anecdotes dont elle a été longtemps encombrée. Tout y est clair et condensé » (*Revue congolaise*, Bruxelles, janvier 1912, p. 261).

L'œuvre africaine de Léopold II et des pionniers suscitait son admiration; Goffart nous l'a décrite, l'envisageant sous la plupart de ses aspects, dans un volume rédigé en collaboration sous la direction du major A. Gilson et intitulé « L'Œuvre coloniale du Roi en Afrique. Résultats de vingt ans » (publication du Club Africain d'Anvers, Bruxelles, Monnom, 1898, in-8°, 137 p., cartes). Goffart consacra également quelques pages au major Thys (1898), au Secrétaire d'Etat baron Van Eetvelde, au chemin de fer du Congo (Anvers, 1898). Il fut nommé vice-consul de Belgique et chargé de plusieurs missions à l'étranger. Il séjourna au Venezuela, aux Antilles, au Dahomey, en Nigérie et au Maroc. Il nous a laissé des études sur les Antilles anglaises, l'Amazonie, le Dahomey (1904), la Martinique, insérées dans le *Bulletin de la Société belge d'Etudes Coloniales* de 1900, 1903, 1906 et dans le *Recueil Consulaire belge*, tome 127 (1904). Certains articles ont paru sous le pseudonyme «J. de Gauraing», notamment une étude sur le régime monétaire de plusieurs colonies africaines, publiée dans la *Dépêche Coloniale* de Paris, nos des 23 au 25 janvier 1908 (« La question coloniale en Belgique au point de vue monétaire »).

Parmi les travaux de Goffart, on relève un exposé, écrit en collaboration avec Ch. Rabot, des explorations polaires de 1896 à 1900 et notamment de l'expédition antarctique belge (Paris, *Revue Encyclopédique Larousse*, n° 343, du 31 mars 1900). Le résumé d'une conférence sur l'immigration des capitaux privés au Congo, faite à la Société d'Economie sociale au cours de sa séance du 29 avril 1907, est inséré dans la *Revue Sociale Catholique* de Louvain, 1906-1907, pp. 248-250; on en trouvera le développement dans la *Revue Générale* de 1907, pp. 40-55, 265-267.

Au cours de sa carrière consulaire, Fernand Goffart avait été honoré de la décoration d'officier de l'Ordre du Cambodge et de celle d'officier du Double Dragon de Chine.

Les palmes d'argent de l'Ordre de la Couronne lui avaient été décernées le 10 janvier 1898; il était titulaire de la croix de chevalier de l'Ordre de Léopold depuis le 23 décembre 1908.

En 1902, il était vice-consul de Belgique à Caracas. Son chef étant en congé, il se distingua au Venezuela par le réglement d'affaires belges et il fut remarqué par Léopold II, qui se connaissait en hommes; le Roi le chargea d'une mission en Nigérie, où l'intelligence et l'énergie de Goffart eurent une nouvelle occasion de se manifester (*La Tribune congolaise*, Londres, 25 octobre 1917, p. 2).

Il avait donc une formation adéquate aux nouvelles activités et fonctions qu'il allait exercer au service de l'Etat Indépendant du Congo; puis, à partir de 1907, dans l'enseignement universitaire, et à partir du 12 novembre 1908 dans l'Administration centrale du Congo belge. Certaines pièces administratives signalent son entrée au service de l'Etat Indépendant à Bruxelles, en juillet 1907. D'autres le font appartenir aux bureaux de cet Etat dès novembre 1904. Cela s'explique par la participation de Goffart aux travaux de la « Fédération pour la Défense des Intérêts belges à l'Etranger », constituée sous la présidence du Gouverneur général Wahis en vue de répondre aux allégations et aux accusations des auteurs des campagnes anticongolaises.

Lorsque Goffart fut mis en congé illimité en qualité de vice-consul de Belgique, il connaissait parfaitement les méthodes de colonisation de la France et de la Grande-Bretagne; il était à même de comparer la valeur des systèmes d'exploitation économique pratiqués dans les pays colonisés (1). Plusieurs des brochures publiées de 1904 à 1907 par la Fédération lui sont attribuées, bien qu'éditées sous l'anonymat.

Goffart collaborait également à la revue « La vérité sur le Congo », qui parut à Bruxelles de 1903 à 1907, puis au « Bulletin de Colonisation comparée», périodique documentaire international que patronnait le Ministère des Colonies de 1908 à 1914.

F. Goffart passa à l'Administration centrale du Congo belge comme chef de division, le 12 novembre 1908. Nommé directeur à titre personnel, le 1er février 1910, il fut chargé des attributions de la nouvelle Direction de l'Industrie et du Commerce, qui impliquait également la direction de l'*Office Colonial*. Il fut promu directeur, dans le cadre, le 15 février 1912. On lui offrit, en 1909, la place de Consul de Belgique à Hong-Kong, mais il la déclina. Par un arrêté royal du 15 mars 1911, il obtint, à sa demande, la démission honorable de son mandat de Vice-Consul et était autorisé à porter le titre de Consul honoraire.

(1) *L'Alcool au Congo belge et à Lagos*, brochure s. d. et s. n., in-8°, 16 p., ill.

Il s'efforçait d'attirer l'attention de l'opinion belge sur l'œuvre coloniale et il en exposait l'évolution dans une série d'articles sur les concessions caoutchoutières (*Revue Générale*, août 1908), sur le domaine privé de l'Etat (*Mouvement social international*, Bruxelles, décembre 1908), sur les réformes au Congo (*Revue Générale*, août 1910), sur le commerce belge du Katanga (*Revue des Questions scientifiques*, octobre 1911), sur la colonisation belge au Katanga (*Revue Générale*, mai 1912), sur la valeur économique du Congo belge (*Journées coloniales*, Louvain 1912) et sur l'outillage économique et la mise en valeur du Congo (*Etudes sur la Belgique*, Institut Supérieur de Commerce d'Anvers, 1913).

Quant à son activité administrative, elle fut dynamique et constructive. Beaucoup de mesures étaient à réaliser dans le domaine de la réglementation économique et sociale en présence du développement rapide de certaines régions du Congo, spécialement du Katanga et de la Province Orientale.

A partir de 1909, Goffart se fit entourer de quelques jeunes docteurs en droit, ingénieurs et licenciés en sciences consulaires et commerciales et il organisa les directions des Affaires Economiques au Congo belge; ses collaborateurs lui étaient très attachés, parce qu'ils admiraient la puissance de travail, la haute intelligence, la méthode et le dévouement de leur chef. Toute une législation économique et sociale ne tarda pas à instaurer l'inspection et la police du travail, la déclaration obligatoire des accidents, le régime des établissements dangereux, insalubres et incommodes, la surveillance des recrutements des travailleurs, le régime des poids et mesures, la création d'arrondissements industriels, le visa des contrats de travail, ainsi que diverses réglementations commerciales (1).

Goffart, en 1912, proposa au Ministre des Affaires Etrangères et au Ministre des Colonies la constitution d'une Commission qui rechercherait et proposerait au Gouvernement les moyens les meilleurs pour favoriser l'établissement de jeunes Belges dans les pays de colonisation. Cette Commission, présidée par le baron de Favereau, entendit un exposé de Goffart sur les mesures prises par le Département des Colonies pour faciliter l'établissement des Belges à l'étranger, notamment au Congo. Les rapports et les

(1) Voyez les deux recueils : *Congo belge*. Vice-Gouvernement Général du Katanga. Recueils des dispositions légales relatives à l'Industrie et au Commerce. Fascicule I, Industrie (Bruxelles, Goemaere, 1913, 279 p.). — Fascicule II, Commerce (Bruxelles, Goemaere, 1913, 158 p.).

comptes rendus des séances de cette Commission furent publiés en 1912 (Bruxelles, Lesigne, 1922, LXXXIII + 170 p.).

La réorganisation de l'Administration coloniale fut confiée en 1913 à une Commission, dont F. Goffart était le membre le plus qualifié. Les travaux de la Commission étaient terminés lorsque éclata le conflit mondial de 1914. La réforme administrative s'inspirait de l'organisation des colonies françaises de l'Afrique équatoriale. Elle aboutit à une véritable décentralisation locale par la création de Vice-Gouvernements généraux et à la suppression à Bruxelles des directeurs généraux, remplacés par des directeurs-chefs de service (2).

La réorganisation visait le Ministère des Colonies et le Gouvernement général; elle fut réalisée par deux arrêtés royaux du 28 juillet 1944, précédés d'un Rapport au Roi signé par Jules Renkin (*Bulletin Officiel*, 1914, pp. 859 à 918).

Le Ministre affirmait, dans son rapport sur la réorganisation du Gouvernement général de la Colonie, que celle-ci n'entraînerait pas d'augmentation dans les dépenses d'administration (*B. O.*, 1914, p. 902).

F. Goffart avait été placé, en qualité de directeur-chef de service, à la tête de la direction de l'Industrie et du Commerce du Département des Colonies, le 28 juillet 1914. Après la période de guerre 1914-1918, plusieurs modifications furent apportées au nouveau règlement organique, mais elles respectèrent l'économie générale de la réforme de 1913. Toutefois, Goffart ne fut en rien mêlé au rétablissement à Bruxelles des postes de directeurs généraux, étant décédé en octobre 1917 (3).

Goffart donna une vive impulsion à l'activité de l'*Office Colonial* et à son organe : les « Renseignements de l'Office Colonial » (années 1905 à 1914).

Il collabora à l'organisation des sections coloniales des Expositions Internationales de Bruxelles (1910) et de Gand (1913). Il fut vice-président de la IV^e^ section du III^e^ Congrès International Colonial tenu en 1913 dans la ville précitée (Régime Economique des Colonies). Il fut nommé officier de l'Ordre de la Couronne d'Italie en 1911 et commandeur de l'Ordre du Double Dragon de l'Annam en 1913.

(2) *Ministère des Colonies. Administration centrale. Gouvernement général de la Colonie. Réorganisation*, Le Havre, Imprimerie du du XX^e^ Siècle, 1915, 31 p.

(3) de Mûelenaere, R. et Charles, P., Le Ministère des Colonies, Bruxelles (*L'Essor Economique belge. Expansion coloniale*, 1932, vol. I, pp. 110-117).

C'est à son initiative que l'Office Colonial du Ministère des Colonies éditait en 1913, en vue d'être distribué aux membres des Chambres législatives, un ouvrage en deux volumes sous le titre « Notes et Documents relatifs à la politique des chemins de fer en Afrique tropicale ». Cette importante publication, dont Goffart dirigea la rédaction et qui est en grande partie son œuvre, parut au début d'août 1914, illustrée de nombreuses cartes. Elle constituait, à l'époque, l'ensemble le plus complet de renseignements sur les voies ferrées du continent africain. Il fallait démontrer que les crédits demandés pour développer l'outillage économique du Congo belge seraient, après une période de premier établissement, productifs, et les Chambres législatives votèrent, après la guerre, les lois spéciales sur l'exécution des grands travaux publics.

En sa qualité d'ancien officier, il voulut prendre du service à la mobilisation, mais il ne put réaliser ce désir, par suite de son état de santé.

En 1914, il fut détaché pour remplir les fonctions de Consul de Belgique à Flessingue, et son dévouement inlassable pour nos compatriotes lui valut peu après d'être nommé Consul général à Rotterdam.

Il décéda brusquement en cette ville, en octobre 1917. *Le Bruxellois*, journal censuré, dans son numéro du 26 octobre 1917, démentait, sous le titre : « La vérité sur la mort du Consul de Belgique à Rotterdam », le bruit selon lequel Goffart avait été assassiné, et il précisait qu'il avait succombé à une attaque d'apoplexie foudroyante.

Quoi qu'il en soit, cette disparition soudaine mettait fin à une carrière brillante et privait la Belgique d'un des meilleurs serviteurs de son expansion.

La carrière universitaire de F. Goffart débuta à l'Université de Gand, le 27 mars 1907, étant chargé du cours de géographie industrielle et commerciale aux Ecoles spéciales annexées à la Faculté de Droit et des Sciences. En 1908, il était également chargé du cours de Science financière (mécanisme de la circulation et du crédit) et des exercices de méthodologie à l'Ecole spéciale de Commerce annexée à la Faculté des Sciences. Le 30 mai 1912, il était chargé des conférences sur l'administration commerciale et industrielle à l'Ecole spéciale des Arts et Manufactures, annexée à la Faculté des Sciences. Le 31 mai 1912, il fut nommé professeur à l'Ecole spéciale de Commerce annexée à la Faculté de Droit.

Le *Liber Memorialis* de l'Université de Gand signale que Goffart était commandeur du Nicham Iftikhar.

20 avril 1948.

T. Heyse.

Liber Memorialis de l'Université de Gand, 1913, pp. 465-466. — Mort de F. Goffart, Londres, *La Tribune congolaise*, 25 octobre 1917. — de Mûelenaere et Heyse, bibliographies spéciales : *Goffart, F.* (1874-1917), Bruxelles, *Index bibliographique colonial* (Inbicol), janvier 1938, placards 115 et 116 (46 notices). — De Lannoy, Ch., *Les chemins de fer de l'Afrique tropicale, Mouvement géographique*, Bruxelles, 28 décembre 1919, col. 631 à 640. — Université de Gand. Années académiques 1913-1918. Réouverture solennelle des cours et remise du rectorat, 21 janvier 1919. Gand, Impr. « Volksdrukkerij », 1919, 126 pp. (*Goffart*, p. 64). — *Nieuwe Rotterdamsche Courant*, 15 et 16 octobre 1917 (*Avondblad*).

GOFFIN *(Philibert-Louis)*, Ingénieur (Bruxelles, 18.5.1861-Knocke, 22 ou 25.11.1927).

Louis Goffin sortit en 1880 de l'Université de Bruxelles en qualité d'ingénieur civil. Après un stage à l'administration des chemins de fer de l'Etat belge, il partit pour le Congo en décembre 1889, comme ingénieur-chef de service du chemin de fer du Bas-Congo, dont Thys était le principal animateur. Il arriva à Boma le 7 janvier 1890 et consacra son premier terme à l'étude du tracé de la ligne. Il rentra en Europe fin décembre 1891. Au cours de son second terme, commencé le 30 mai 1892, ses capacités le désignèrent à Thys, qui lui confia les fonctions de secrétaire général. Goffin était un garçon calme, pondéré, plein de bon sens, correct, intègre, taciturne, peu communicatif. Durant son troisième terme, commencé le 27 juin 1895, il reprit à Charmanne, démissionnaire, la direction du service, à cette période cruciale, où une campagne violente s'élevait en Belgique contre le chemin de fer et où le Parlement hésitait à voter des crédits pour une affaire que beaucoup croyaient vouée à l'échec ou qui, tout au moins, risquait de prendre un temps infini. Goffin montra une énergie et un courage indomptables; il mit tout en œuvre pour accélérer le travail. Mettant en application le système de primes pour encourager les travailleurs, il vit bientôt les travaux avancer de façon tout à fait encourageante. Fin mars 1896, le rail avait atteint le km 173. Tumba, au km 190, devant être une station médiane de la ligne, Goffin alla sur place arrêter les plans de la future cité, que le rail atteignit en mai 1896. Cette même année, Goffin rentrait en Belgique, remplacé en Afrique par l'ingénieur Espanet, revenu d'Europe.

En juin 1897, Goffin revenait en Afrique reprendre à Espanet la direction du service; c'était le moment où les efforts tentaient de franchir le massif de Madumba, ligne de faîte séparant le bassin de l'Inkissi de celui du Stanley-Pool. Le 1er août 1897, l'exploitation régulière était organisée entre Matadi et l'Inkissi. La section Tumba-Inkissi avait été particulièrement laborieuse, car les pluies exceptionnellement violentes provoquèrent chaque jour des éboulements; des blocs de terre s'abattaient, bloquant tout trafic, les aqueducs se bouchaient. Le directeur Goffin dut s'installer en personne à Sona-Congo pour diriger la lutte d'arrache-pied. Les ingénieurs firent des prodiges. Le 29 janvier 1897, sous la conduite de Paulissen, les travailleurs atteignirent le Pool et Goffin put téléphoner à Bruxelles : la voie a atteint le km. 365. Le 16 mars 1898, les vingt-trois derniers km étaient posés (arrivée au km 388), deux ans plus tôt qu'on ne l'avait escompté. C'était la victoire ! Goffin et ses ardents pionniers étaient réunis au Pool, à l'extrémité de la ligne. Ils y recevaient de hautes personnalités invitées à venir fêter le succès : le commissaire de district Paul Costermans, l'évêque du Congo français Mgr Augouard, le résident français de Brazzaville, Gaillard, les directeurs de factoreries, des missionnaires, des fonctionnaires, etc. Le 29 mars 1898, le premier train venant du Pool ramenait à Matadi le directeur Goffin et son équipe de choc Paulissen-Cito. Le 1er juillet 1898, les invités venant de Belgique par l'« Albertville » : Thys, Hippolyte Lippens, Jean Cousin, Ernest Cambier, le général Daelman et bien d'autres, arrivaient à Boma. Le 4 juillet ils prenaient place à Matadi dans six trains successifs à destination du Pool. En août, Goffin rentrait en Belgique. Le 27 novembre (1898) il donnait une conférence à l'Université de Bruxelles.

En 1899, il était commissionné par la Banque d'Outremer pour diriger avec Paulissen, au nom du « groupe Thys », une mission aux Philippines, en Chine, au Japon et aux Etats-Unis. En 1902, entré dans les cadres d'Europe de la Banque d'Outremer, il devint secrétaire général, puis administrateur-directeur de la Compagnie du Chemin de fer du Congo. En 1907, il se vit chargé d'une mission d'inspection au Congo.

En 1917, il fut interné en Allemagne comme otage.

Ses éminentes qualités d'administrateur le firent dans la suite entrer dans les conseils de nombre de sociétés coloniales. Mais nulle entreprise ne resta plus chère à son

cœur que la Compagnie des Chemins de Fer du Bas-Congo, nom désormais officiel de celle à laquelle il avait tant donné de lui-même. Lorsque, en 1923, se produisit à Léopoldville un engorgement dans le trafic dont on rendit responsable, à tort semble-t-il, la capacité d'évacuation de la ligne, Goffin fut profondément ulcéré et le chagrin qu'il en ressentit eut des répercussions sur sa santé. Il mourut à Knocke le 25 novembre 1927.

Publications faites par lui : *Le Chemin de fer du Congo*, articles dans le *Mouvement géographique*.

Goffin était chevalier de l'Ordre de Léopold (1897), officier de l'Ordre de Léopold (1910), chevalier de la Légion d'Honneur (1898), chevalier de l'Ordre Royal du Lion, chevalier de la Couronne d'Italie.

4 décembre 1947.
M. Coosemans.

Mouvement géog., 1898, p. 581; 1920, p. 242. — *Expansion belge*, octobre 1927. — A.-J. Wauters, l'*E.I.C.*, Bruxelles, 1899, pp. 20, 362, 366. — H. Defester, *Les pionniers belges au Congo*, Duculot, Tamines 1927, p. 120. — *Tribune congolaise*, 30-9-27, p. 3; 15-10-27 (funérailles). — A. Chapaux, *Le Congo*, Rosez, Bruxelles, 1894, p. 749. — *Le Journal du Congo*, 9-3-12 (biog.). L. Lejeune, *Le Vieux Congo* (1930), pp. 231, 233. — R. Cornet, *La Bataille du Rail*, Cuypers, Bruxelles, 1947, pp. 171, 259, 303, 304, 305, 316, 330, 339, 340, 342, 344, 355, 371. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, t. I, p. 837. — *L'Avenir belge : Cinquante années d'activité coloniale*, p. 33. — *Archives, C.C.C.I.*

GOLDSMITH (*Frédéric - John*), Général anglais, chargé de mission à l'E.I.C. (Londres, 1818-1908). Arrière-petit-fils d'Aaron Goldsmith, marchand hollandais établi en Angleterre vers 1763, et petit-fils de Benjamin Goldsmith, financier anglo-israélite.

Frédéric-John fit ses études au King's College de la capitale; entré dans l'armée des Indes en 1839 et en garnison à Madras, il prit part à la guerre de Chine en 1840-1841, combattit aux côtés des troupes turques en Crimée orientale en 1855-1856 et participa à la campagne d'Egypte. De 1865 à 1870, il fut directeur général du service télégraphique indo-européen et prit une part active à l'élaboration de la convention télégraphique de son pays avec la Perse.

Entre 1870 et 1872, il fut chargé de résoudre, comme commissaire britannique, les différends de frontières surgis entre la Perse, d'une part, le Béloutchistan et l'Afghanistan, d'autre part. En 1881-1882, il était en Egypte contrôleur du Daira Sanieh, lorsque Léopold II eut recours à lui pour l'accomplissement au Congo d'une mission que le souverain montait entièrement à ses frais et qui, afin de riposter aux prétentions portugaises sur le pays, avait pour but de créer une confédération de tribus congolaises sous l'autorité de l'A.I.A., dont elles reconnaîtraient la souveraineté. Alexandre Delcommune avait été chargé d'opérer dans ce sens de Banana à Nkongulu. De Nkongulu à Léopoldville, Valcke devait faire des démarches analogues, secondé par Sir F.-J. Goldsmith.

Accompagné de son secrétaire C. Delmar Morgan, des majors Parminter et Vetch et du docteur Leslie, Goldsmith arrivait au Congo en juillet 1883, quittait Boma sur le *Héron* et débarquait à Nkongulu le 12 septembre.

Avec une quarantaine de Zanzibarites, escorte de Valcke, et de 15 haoussa sous la conduite de Chinery, la caravane quitta Nkongulu le 14 septembre, à destination de Vivi. Le 20, elle partait de Vivi vers l'intérieur, afin de visiter les diverses stations et se mettre en rapport avec les chefs indigènes. Elle poussa jusqu'à Isanghila, en passant par la riche et populeuse région de Sanda. Malheureusement, Goldsmith, qui avait 70 ans, tomba malade à Isanghila et fut obligé, le 13 octobre, de quitter ce poste en compagnie de Nilis, Van Kerckhoven, Leslie et Chinery, ayant laissé à Morgan, Valcke, Parminter, Vetch le soin de continuer le travail, qu'ils menèrent à bonne fin, puisqu'ils arrivèrent à Léopoldville le 3 octobre, après avoir recueilli plus de 300 adhésions de chefs indigènes. La charte de la Confédération se composait d'un avant-propos et de sept articles. Le drapeau bleu clair avec une étoile d'or au centre était prévu à l'article 4. Ce fut le pavillon de l'E.I.C. Le 25 octobre, Goldsmith quittait Boma, où il était descendu, pour aller se reposer à Banana. Le 29 octobre, des troubles ayant éclaté au poste de Vivi que commandait Rathier Duvergé, Goldsmith revint à Vivi sur le s/s *Belgique*, le 1er novembre, en compagnie de Destrain et de ses Zanzibarites, afin d'enquêter sur la situation et apaiser les esprits. Le 9 novembre, Parminter remplaça à Vivi Rathier Duvergé, et Goldsmith, redescendu à Banana, dut se décider, pour motif de santé, à s'embarquer pour l'Europe en décembre 1883.

Rentré en Angleterre, il fut nommé président de la Société de Géographie de Londres et c'est en cette qualité qu'il intervint de nouveau dans les affaires de l'E.I.C.

En 1882, le Portugal revendiquait ses droits prétendument historiques sur l'embouchure du fleuve Congo, revendications auxquelles étaient hostiles la Grande-Bretagne et la France. Cependant, le 26 fé-

vrier 1884, grâce à des concessions faites à la Grande-Bretagne, le Portugal obtenait la signature d'une convention par laquelle l'Angleterre lui reconnaîtrait la possession des deux rives du Congo jusqu'à Noki. Cette convention devait consacrer la liberté commerciale du fleuve au profit exclusif de la Grande-Bretagne et du Portugal, portant ainsi atteinte aux intérêts de toutes les autres puissances, notamment l'Allemagne et la France, qui s'opposèrent nettement à la reconnaissance de la convention anglo-portugaise. Léopold II, en face du danger que courait l'œuvre africaine, fit pression sur la Grande-Bretagne pour qu'elle abrogeât la dite convention et proposa au Gouvernement anglais l'envoi en Afrique d'une Commission mixte qui irait étudier sur place la valeur réelle des traités conclus entre l'Association et les chefs indigènes dont les territoires s'étendaient entre la côte et Nokki. Les travaux de cette Commission, présidée par le général Frédéric Goldsmith, aboutirent, en novembre 1884, à la conclusion de la nullité absolue des revendications portugaises.

Le Général Goldsmith mourut à Londres en 1908. Il a écrit : My recent visit to the Congo (*Proceedings Bull. Société Géogr.*, Londres, 1884, t. VI, pp. 177-183).

21 avril 1948.
M. Coosemans.

Encyclopeadia Britannica, 1946, vol. 10, p. 494. — Thomson, *Fondation de l'E.I.C.*, Bruxelles 1933, pp. 104, 105, 106, 107, 158, 161. — *A nos Héros col.*, pp. 88, 104. — Chapaux, *Le Congo*, Rozez, Bruxelles, 1894, p. 325. — Stanley, *Cinq années au Congo*, pp. 494, 495, 625. — Boulger, *The Congo State*, London, 1898, p. 45. — Daye, *Léopold II*, Paris, 1934, p. 195. — Labé, *Hist. de Belgique contemporaine*, Bruxelles, 1930, p. 514. — Masoin, *Hist. de l'E.I.C.*, vol. I, pp. 38, 288. — Wauters, *L'E.I.C.*, p. 25.

GONZE (*Auguste-Joseph*) (Villers-deux-Eglises, 24.2.1867-Sango, 9.4.1894). Fils de Lambert-Joseph Gonze et d'Augustine Lechat.

Engagé au 4e régiment de ligne, puis nommé sous-lieutenant au 6e de ligne, Gonze signa son engagement à l'Etat Indépendant du Congo en août 1893 et quitta Anvers pour l'Afrique le 6 de ce mois. Adjoint à l'expédition Nilis-de la Kéthulle, chargée d'atteindre Katuaka, sur l'Adda, affluent du Bahr-el-Arab, et, si possible, Hofrah el Nahas, Gonze arrivait à Zongo le 20 novembre 1893.

Le 8 février 1894, Nilis, de la Kéthulle, Gérard et Gonze quittaient Rafai, prenaient une direction Nord-Est et étaient le 15 février à Sango, au confluent Badabo-Mbili, où déjà en octobre 1893, de la Kéthulle avait fondé un petit poste confié au gradé noir Salu. La colonne y fit halte pour entamer des pourparlers avec les chefs gabous. On se préparait, le 29 février, à poursuivre la route vers le Nord, quand Gonze, dont l'état de santé laissait à désirer, dut quitter l'expédition pour regagner Rafai. La colonne partie, Gonze n'eut même pas le temps de revenir au Bomu. Il mourait à une étape au Sud de Sango, le 9 avril 1894. Son corps était ramené et inhumé au poste de Sango par les soins du petit détachement du gradé noir Salu. Nilis n'apprit la mort de Gonze que le 27 avril, quand il arriva à Dabago, où il trouva Hanolet, Grévisse et Stroobant.

15 octobre 1945.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., O.P., *La Grande Chronique du Bomu, Mémoires de l'Institut Royal Colonial Belge*, Bruxelles, 1940, pp. 80, 82, 83, 85.

GOOSSENS (*Ferdinand*), Missionnaire Jésuite (Liège, 23.11.1866-Wombali, sur le Kwango, 8.11.1906).

Ferdinand Goossens entra dans la Compagnie de Jésus le 23 septembre 1883, passa à Arlon, Tronchiennes, Louvain ses années de formation et enseigna au cours de celle-ci, durant cinq ans, les mathématiques et la physique au collège de Namur. Sa formation achevée, le P. Goossens fut chargé d'enseigner les mathématiques et les sciences à ses jeunes confrères au scolasticat de Louvain. Après quelques années de professorat, il obtint de ses supérieurs l'autorisation de quitter son enseignement pour se consacrer à la Mission du Kwango, à laquelle ses vastes connaissances rendraient sans doute de précieux services.

Il atteignit la Mission le 28 juillet 1903. Ses dix-huit premiers mois de séjour au Congo se passent à Kisantu, où il remplit les fonctions d'adjoint au Supérieur pour l'organisation matérielle du poste. Tâche imposante et multiforme dans ce poste aux nombreuses activités et qui requiert de celui qui l'assume un ensemble peu commun de qualités. Le savant s'y révéla doublé d'un homme pratique, parfait administrateur, chef conciliant, habile et délicat. Toutefois, malgré ses absorbantes occupations, le P. Goossens garde un œil tourné vers la science. Dès le début de son séjour, son attention se porte sur la faune régionale. A force de patience et malgré les amères déceptions que réservent à son esprit méthodique et précis l'inconstance et l'insouciance de ses collaborateurs indigènes, il parvient à se monter une collection d'oi-

seaux indigènes. Il a même la joie de doter le Musée colonial de Tervueren de nombreuses dépouilles de ces oiseaux.

Lorsqu'en mars 1905 le P. Cus doit, pour motif de santé, regagner la Belgique, c'est le P. Goossens qui le remplace à Wombali. Il y passera les dix-neuf mois qui lui restent à vivre. Compagnon d'apostolat de l'intrépide P. Van Hencxthoven, le P. Goossens mène dès lors la rude vie de broussard; il est toujours en route, visitant tantôt à pied ses postes dispersés dans la brousse, tantôt en baleinière ses fermes-chapelles sises sur les bords du Kwango. Un an après son arrivée à Wombali, le P. Van Hencxthoven tombe malade; c'est le P. Goossens qui le soigne; c'est lui aussi qui, au matin du 6 avril 1906, le trouvera mort dans son pliant. Ce jour-là, en ensevelissant son vénéré supérieur, il ne se doutait pas que sept mois plus tard il irait le rejoindre dans la tombe.

En effet, le 12 septembre suivant, le P. Goossens fut pris de malaises. Toutefois, trop confiant dans sa résistante santé, il néglige, malgré les instances du P. Lauwers, son nouveau supérieur, de prendre le repos qui s'impose. Incomplètement rétabli, il commet l'imprudence de se remettre en route; un mois après il en revient exténué de fatigue. Inquiet, son supérieur insiste pour qu'il refasse une bonne fois ses forces défaillantes; c'est peine perdue. Le P. Goossens se permet une fatigue de plus, mais c'en est trop. Dans la soirée du 6 novembre une hématurie se déclare, entraînant bientôt le délire, puis le coma. Le 8 novembre, à 2 heures du matin, malgré les soins dévoués d'un médecin appelé à son chevet, le Père Goossens expire, âgé de 40 ans à peine.

La nouvelle de cette mort inopinée plongea la Mission dans la consternation. D'un coup inattendu la mort sapait les brillants espoirs fondés sur lui. Sa vigoureuse santé, l'ampleur de ses connaissances scientifiques, son aptitude au gouvernement et l'affabilité de son caractère laissaient en effet prévoir une carrière longue et fructueuse. Mort d'autant plus regrettable que le Père aurait pu, par une sage prudence, en différer, semble-t-il, et pour longtemps l'échéance prématurée.

19 novembre 1947.
M. Van den Abbeele, S. J.

Litterae annuae S. J., 1906, p. 302. — *Missions belges*, 1903, p. 343; 1904, pp. 65, 174, 295; 1906, p. 216; 1907, pp. 38, 114, 118.

GOTTIGNY *(René)*, Missionnaire Jésuite (Alost, 18.10.1876-Kimbau, 29.12.1918).

René Gottigny fit ses humanités au collège S. J. de sa ville natale. Il entra ensuite au séminaire diocésain de Gand, où il fut ordonné prêtre. Il demanda alors son admission dans la Compagnie de Jésus et y fut reçu comme novice le 23 septembre 1901 Après ses deux années de noviciat, une année de juvénat et une année consacrée à revoir sa philosophie, il partit pour le Congo le 28 septembre 1905. Attaché d'abord au district de Kisantu-Ndembo, il fut envoyé en 1907 à Lemfu. Tombé malade, il dut regagner la Belgique le 23 décembre 1908. Après sa guérison il revit pendant un an à Louvain les cours de théologie qu'il avait reçus jadis à Gand. Le 20 juin 1910 il était de retour au Congo.

Après avoir passé un an à Kisantu et à Kipako, où il collabora activement à la construction de l'église, il fut adjoint au P. Allard, qui venait de fonder le poste central de Yungu chez les Bambata. Il donna là pendant cinq ans le meilleur de lui-même; son caractère aimable lui avait concilié la sympathie des Blancs et des Noirs.

En 1916, il participa au transfert du poste de Yungu à Kinkondongo (Ngidinga). En 1917, il alla rejoindre le P. Allard à Kimbau (chez les Bayaka). C'est là qu'un soir, le 29 décembre 1918, pendant un violent orage, la foudre tomba sur la maison du Père Gottigny. Celui-ci fut foudroyé et tué sur le coup.

26 novembre 1947.
V. Mertens S. J.

Litterae annuae provinciae belgicae S. J., anno 1919, p. 298. — *Revue missionnaire*, 1919, p. 62. — *Ntetembo Eto*, 1er février 1919, p. 16.

GRAHAM (*William*), Sous-Officier d'artillerie (Woolwich, 20.2.1852-? 18.1.1895).

Il servit pendant vingt et un ans dans l'armée britannique, puis dans l'armée coloniale de sa patrie, dont cinq années passées dans l'Amérique du Nord. Sous-officier d'artillerie, il s'engagea au service de l'E.I.C., présenté par Stanley. Désigné pour l'expédition du Haut-Uele, il arriva à Djabir le 14 novembre 1894 et y resta jusqu'au 15 janvier 1895. A cette dernière date, il descendit malade vers Ibembo; il traversait le territoire bandia d'Engwettra, alors en guerre avec les Européens, quand, sur l'ordre de ce chef, il fut tué, le 18 janvier 1895. Hutereau dit à ce sujet (p. 91 de son ouvrage : « Les populations de l'Ubangi et de l'Uele ») :

« Bien que Bwatara-Engwettra se défendît d'avoir ordonné ce crime, il protégea les

assassins d'une manière qui prouvait sa complicité. Du reste, l'autorité souveraine de Bwatara sur sa population était telle à cette époque, qu'il est inconcevable qu'un acte de rébellion aussi catégorique se fût commis sans son assentiment. La situation des effectifs militaires dans l'Uele, dont toutes les forces étaient employées ailleurs, ne permit pas d'instruire cette affaire à fond, car pour cela l'occupation de la Djoki eût dû se faire. Pour sauver les apparences, il fallut se contenter des déclarations du chef intéressé et de quelques individus qu'il livra comme les assassins responsables. »

3 décembre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Institut Royal Col. Belge*, 1946, p. 309. — Hutereau, *Les populations de l'Ubangi et de l'Uele*, p. 91.

GRANG (*Nicolas*), Lieutenant (Wahl, G.-D. de Luxembourg, 2.1.1854-Léopoldville, 11.4.1883).

Engagé comme soldat au 9e régiment de ligne, le 22 juin 1876, il entre à l'Ecole Militaire le 7 mai 1877 et est nommé sous-lieutenant au régiment des carabiniers, le 14 mai 1879.

Le 30 octobre 1881, il est détaché à l'Institut cartographique militaire et admis au service du Comité d'Etudes du Haut-Congo, au début de l'année 1882 (18 janvier).

Il part rejoindre Stanley au Congo et arrive à Banane le 8 mars 1882, en même temps que Hanssens, Nilis, Amelot et Roger.

Le voyage s'est bien passé. Grang, caractère résolu, âme généreuse et brave, enthousiaste de l'œuvre à laquelle il vient d'engager ses services, est très heureux.

Le 20 mars il était, avec Nilis, l'hôte de Calewaert, à Vivi, et de là en route vers Léopoldville. Il atteint, le 21 avril, Manyanga, en compagnie de Valcke, lieutenant du génie (deuxième terme), qui était appelé à commander la station de Léopoldville, aux côtés de Braconnier, avec Grang comme second.

C'est de Léopoldville qu'en août 1882 Grang eut l'occasion de se distinguer une première fois, en se portant au secours de la caravane de Peschüel-Loësche et de Teusch, attaquée, la nuit, par les indigènes de la région de Mowa.

« Tout à coup », rapporte un historien contemporain des faits, « un coup de feu retentit, une balle siffla au-dessus de la tête des gens de Mowa.

» Un Européen arrivait au pas de charge, bannière déployée, avec un peloton de Zanzibarites, armés de Winchesters.

» Les indigènes s'égaillent en hurlant; Peschüel est sauvé. Son sauveur est Grang. Il avait été mis au fait de la situation critique de Peschüel, tandis qu'il était en route de Léopoldville à Manyanga. Il n'avait pas hésité un instant à forcer les étapes, sans prendre le moindre repos, pour se porter au secours des Européens menacés. »

Le 7 septembre 1882, Hanssens et Grang partaient pour réprimer une rébellion qui grondait sur la rive Sud du fleuve et décidaient de fonder la station de Lutete, dont devait devenir le premier chef le lieutenant Vangèle, adjoint d'état-major, qui avait touché Banane (premier terme) en juillet.

Un peu plus tard, à l'occasion de graves difficultés avec Ngaliema, Grang s'offrait spontanément pour servir d'otage, durant le temps que le chef de Ntamo irait parlementer avec les Blancs, dans la station même de Léopoldville. L'entrevue eut lieu. Ngaliema promit de s'amender, mais Grang, à son retour de Kintamo, tremblait encore de colère et d'indignation au souvenir de l'intransigeante attitude des sujets de Ngaliema, tandis qu'il était leur hôte passager. C'était en effet un gaillard de haute et belle taille, jeune et hardi. N'importe, il eut la patience de supporter l'humiliante situation où il était, plutôt que de risquer de porter préjudice à la condition critique du moment.

Le 17 décembre, Grang, à qui la station de Léopoldville a été remise par son chef Braconnier, atteint de sarnes, essaie l'*En-Avant*, sous la conduite du capitaine de steamer G.-H. Vandevelde et de MM. Drees et Teusch.

L'essai est infructueux. Le robinet d'admission de vapeur a été mystérieusement enlevé; les tubes conducteurs aux cylindres laissent se perdre énormément de vapeur.

Le même jour arrivait Kallina, officier autrichien, engagé au Service du Comité d'Etudes et qui, déjà, en cours de route, avait eu beaucoup de désagréments dans les villages avec les Zanzibarites de son escorte. Il venait de Manyanga et était extrêmement pressé de rejoindre Hanssens, qui était monté en baleinière avec Coquilhat pour fonder la station de Bolobo. Son empressement causa sa perte : il voulut, coûte que coûte, prendre place dans une pirogue qui, à la pointe qui désormais s'appelle pointe de Kallina, chavira, entraînant dans la mort le jeune officier et la plupart des pagayeurs.

Grang rechercha vainement le corps du disparu; le courant l'avait entraîné dans les rapides.

Quelques jours après cet accident, on apprenait, non sans étonnement, l'arrivée de

Stanley à Vivi. C'était le 30 décembre 1882. Aussitôt, Stanley fait venir, pour leur donner ses instructions à Manyanga, Hanssens, Valcke et Grang.

Valcke est chargé de transporter au Pool, par la rive gauche, les deux chaudières de l'A. I. A. qu'il avait dû abandonner en route près de Lutete. Stanley lui-même a résolu de transporter au Pool ainsi que l'allège, le steamer *Royal*, qui avait fait jusque-là le service entre Isangila et Manyanga.

Pour exécuter ce travail il dispose de trois cents travailleurs noirs nouvellement arrivés; il s'adjoint Grang et Anderson, du *Royal*, ainsi que deux mécaniciens.

Le 7 février 1883, les deux embarcations sont mises en route; le 27, elles atteignent, au prix de quelles peines déjà, l'Inkissi, où elles vont traverser le fleuve pour continuer sur la rive gauche.

De l'Inkissi, Stanley laisse à Grang et à Anderson la charge de continuer le transport jusqu'à Léopoldville, où il se rend lui-même à marches forcées pour hâter le montage de l'A. I. A. et ordonner les mesures nécessaires pour le ravitaillement des onze Blancs et des quatre cent vingt Noirs qui vont se trouver bientôt réunis dans la station.

Enfin, le *Royal* arrive au Pool, et Grang, dévoré des fièvres périodiques, n'en continue pas moins à s'occuper activement de la préparation de l'expédition Stanley vers les Falls.

Il doit lui-même partir pour le Haut et rassemble les éléments nécessaires à cette entreprise. Il prend froid une après-midi de tornade, tandis qu'il travaille seul, tous les Noirs s'étant dispersés, à cause de l'orage, à solidement amarrer à la rive une grande embarcation dont il vient de terminer le montage. Le pauvre Grang, dont la forte constitution avait cependant résisté jusque-là à toutes les fatigues, à tous les accès fébriles, se couche pour ne plus se relever.

Le 11 avril 1883, on creusait la première fosse au petit potager de Léopoldville; la liste s'ouvrait de ceux qui allaient reposer bientôt, un à un, à l'ombre des bombax et des bananiers aux feuilles frissonnantes.

La perte de Grang fut vivement ressentie par tous les agents du Comité, surtout qu'elle survenait après une suite d'événements tragiques qui, coup sur coup, à Manyanga, les avaient péniblement frappés.

Stanley,qui était cependant très ménager de ses éloges, a écrit de Grang ces paroles qu'on peut lire aujourd'hui sur sa tombe au cimetière du vieux Léopoldville :

« Chacun des ressorts de son âme était mû par un sentiment de droiture, de loyauté sans mélange : de l'or pur, en un mot », paroles qui font autant d'honneur à Stanley qu'à son subordonné et prouvent qu'il savait reconnaître autour de lui, les hommes de valeur.

22 mai 1947.
L. Guébels.

Stanley, H. M., *Cinq années au Congo*, traduction Gérard Harry, Bruxelles, s. d.; pp. 261, 301, 332, 335, 339, 535, 540. — de Matrin-Donos, Ch., *Les Belges dans l'Afrique Centrale*, Bruxelles, P. Maes, éditeur-libraire, 1886, t. I, pp. 453-455. — Chapeaux, Alb., *Le Congo*, éd. Ch .Rozez, Bruxelles, 1894, pp. 90, 101. — *Bulletin de la Société Royale Belge de Géographie*, 1882, pp. 110, 1903, p. 478. — Delcommune, Alex, *Vingt années de vie africaine*, Bruxelles, Larcier, 1922, 2 vol. (v. vol. I, p. 144). — Lejeune, L., *Les Pionniers coloniaux d'origine luxembourgeoise* (Grand-Duché), édit. de l'*Expansion Coloniale*, Bruxelles, 1933, pp. 24-25, 26, où est publiée en français une lettre de Stanley adressée de Léopoldville, le 11 avril 1883, au colonel Strauch, Président du Comité d'Etudes et relatant la mort de Grang. — de Bouveignes, Olivier, *A la pieuse mémoire de quelques-uns*, dans *Le Courrier d'Afrique*, Léopoldville, 31 octobre 1937. — *Bulletin de l'Association des Vétérans Coloniaux*, janvier 1938, pp. 13-15. — Devroey, *Le bassin hydrographique congolais*, *Mémoires de l'I. R. C. B.*, 1941, pp. 28-32.

GRANT (*James-Augustus*), Explorateur écossais [Nairn (Ecosse), 11.4.1827-11.2.1892]. Son père était ministre de paroisse.

James Grant fit ses études à Aberdeen et, en 1846, rejoignit l'armée des Indes. Il prit une part active dans la guerre des Sikhs (1848-1849), était en service au moment de la mutinerie hindoue de 1857 et fut blessé au siège de Lucknow. Il rentra en Angleterre en 1858. En 1860, sollicité par la Société de Géographie et par le Gouvernement pour accompagner en Afrique Speke, son ami et fidèle compagnon de guerre et de chasse aux Indes, qui venait, dans un voyage précédent, de découvrir le lac Victoria, James Grant participa à l'expédition de découverte qui devait résoudre le problème des sources du Nil. En effet, le 27 avril 1860, Speke et Grant partaient pour la côte orientale d'Afrique et arrivaient à Zanzibar le 17 août. Y réunissant un bon nombre de porteurs dont certains avaient pris part à la première expédition de Speke, la caravane se mit en marche et atteignit Kaseh le 24 janvier 1861. Après un arrêt dû à une épidémie et à la guerre qui ravageaient la région, elle arrivait le 17 novembre à la rive occidentale du Victoria, où le Roi Rumanika la reçut avec bienveillance. Manifestant le désir de traverser l'Uganda, les voyageurs obtinrent du chef indigène l'envoi auprès de Mtésa d'émissaires qui à leur retour informèrent les deux explorateurs que le souverain désirait les voir. Cependant, Grant, atteint de fièvre, demeura chez Rumanika. Le 27 mai, rétabli,

il rejoignit son ami chez Mtésa. Celui-ci leur permit de voyager dans la partie septentrionale de l'Uganda. En huit jours ils arrivèrent aux chutes Ripon, où ils virent une rivière s'échapper du lac, vers le Nord, en une cataracte de 12 pieds de haut sur 400 à 500 de large. C'était le Nil Sommerset ou Nil Victoria. En barque, ils descendirent le fleuve et se rendirent dans l'Unyoro, dont le chef Kamrési les reçut après force pourparlers. Le 10 novembre 1862, ils rejoignirent le Nil Victoria (identifié par eux à tort avec le Kafour, qui est un affluent du lac Albert) et le suivirent jusqu'aux chutes de Keruma, appelées plus tard par Baker, chutes Murchison. De là, la navigation devenant impraticable et le pays au delà étant ravagé par la guerre, Speke et Grant durent reprendre la voie de terre et, piquant au Nord, arrivèrent à Gondokoro le 15 février 1863. Ils y rencontrèrent Samuel Baker, qui se préparait à partir vers le Sud à la recherche des sources du Nil. Lui ayant fait part de leur découverte, ils lui conseillèrent d'aller explorer du côté d'un autre lac, le Mvouta Nzigué (lac Albert), dont ils avaient entendu parler au cours de leur voyage. Puis, les deux amis rentrèrent en Angleterre pour y annoncer le résultat de leur exploration. En 1868, Grant repartit pour une expédition anglaise en Abyssinie, après quoi il quitta l'armée avec le grade de lieutenant-colonel. Il mourut à Nairn, sa ville natale, le 11 février 1892. Grant a écrit : « A walk across Africa » (1884). — « Découvertes botaniques de l'expédition Speke-Grant ». (*Transactions of the Linnaean Society*, vol. XXIX.)

25 février 1948.
M. Coosemans.

Encyclopaedia britannica, 1946, vol. X, p. 63b. — Thomson, R.-S., *Fondation de l'E.I.C.*, Bruxelles, 1933, pp. 37, 42. — Chapaux, A., *Le Congo*, Rozez, Bruxelles, 1894, p. 13. — Hinde, S.-L., *La chute de la domination arabe*, Falck, Bruxelles, 1897, p. 10. — Stanley, H.-M., *Dans les ténèbres de l'Afrique*, Paris, 1890, t. I, pp. 12, 45, 49, 66, 149; t. II, pp. 372, 373. — Boulger, *The Congo State*, London, 1898, p. 4. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, Namur, 1913. — Stanley, *Autobiographie (1913)*, pp. 111, 123, 310. — *Mouvement géogr.*, 1892, p. 22 c. — *Larousse du XXe siècle*. — Boussenard, *Voyages en Afrique*, pp. 157 et suivantes.

GRAY (?), mécanicien.

Mécanicien de son métier, Gray se trouvait déjà depuis de longues années en Afrique lorsqu'il fut engagé comme inspecteur pour le service des bateaux à vapeur en décembre 1885. Il a quitté le service de l'Association Internationale Africaine le 1er juin 1886.

Nous ne possédons aucun autre renseignement à son sujet.

1er août 1947.
A. Lacroix.

Stanley, *Cinq années au Congo*, Bruxelles, p. 39.

GREGOIRE *(Germain-François)*, Officier et Administrateur territorial (Marcinelle, 8.2.1886-Basankusu, 7.2.1915). Fils d'Arthur et de Mordant, Félicie.

G. Grégoire s'engagea comme volontaire au 13e régiment de ligne à l'âge de seize ans. Il reçut ses galons de caporal le 19 octobre 1902 et fut promu sergent le 1er janvier 1905. La même année, il fut admis à l'Ecole militaire et en sortit sous-lieutenant en 1908. Il était chef de peloton au 8e régiment de ligne quand il s'engagea au service de la Colonie.

Il s'embarqua à Anvers le 10 septembre 1910, en qualité de sous-lieutenant de la Force Publique. Arrivé à Boma le 29, il fut attaché au camp de Lisala. Il passa ensuite à la zone de la Maringa-Lopori, qu'il quitta le 12 juillet 1911 pour Basankusu, où il fut adjoint au commandant de compagnie. Le 1er juillet 1912, il fut chargé du commandement du secteur Ouest et nommé lieutenant.

Il rentra en congé en Belgique le 26 juin 1913.

Nommé administrateur territorial le 1er juillet 1912, il reprit le chemin de l'Afrique le 20 décembre 1913 et se vit attacher au district de l'Equateur.

Atteint d'hématurie, il descendit à Léopoldville pour se faire soigner et, après son rétablissement, sollicita et obtint d'être attaché au district de la Lulonga. Il y remplit provisoirement les fonctions d'adjoint supérieur.

Sujet à d'assez fréquentes crises de douleurs rhumatismales, il fut emporté par une complication cardiaque survenue au cours de l'une de celles-ci, le 7 février 1915.

Il était titulaire de l'Etoile de Service depuis le 30 août 1913.

17 septembre 1947.
A. Lacroix.

GRENFELL (*George*), Missionnaire et Explorateur (Sancreed, près de Penzance, presque à l'extrémité de la pointe de Cornouailles, 21.8.1849-Basoko, 1.7.1906).

Tout jeune encore, il se sentit invinciblement attiré vers l'œuvre des Missions. A

l'âge de 15 ans il fit un stage dans une fabrique de Birmingham et y acquit des notions de mécanique qui lui furent fort utiles plus tard pour la conduite du *Peace*. Il entra ensuite au Collège baptiste de Bristol, où il fit la connaissance d'Alfred Saker, qui revenait du Cameroun et qui devait bientôt rejoindre Douala, le siège principal des Missions baptistes dans cette région. Grenfell, brûlant de toute l'ardeur des prosélytes, se décida facilement à l'accompagner.

En 1876, Grenfell rentre en Angleterre. Il s'y marie et emmène sa jeune femme en Afrique, où elle devait mourir en couches un an plus tard. Entre 1875 et 1878, en plus de ses continuels déplacements dans la région côtière du Cameroun, il fait un assez long séjour dans l'île de Fernando-Po. Puis, en 1878, il est envoyé à deux reprises par la Société des Missions baptistes dans le Bas-Congo. L'objectif visé était l'établissement, dans l'intérieur du bassin du Congo, d'une chaîne de postes évangéliques en direction de la côte orientale. La première tentative fut un échec, car l'hostilité des indigènes barrait le chemin du Pool et, en supposant que celui-ci fût atteint, le manque d'une embarcation appropriée empêchait d'aller plus loin.

Pour George Grenfell, cet essai, tout malheureux qu'il fut, devait cependant déterminer l'orientation de sa carrière, car, rentré au Cameroun, où il se marie pour la seconde fois en 1879, avec une femme de couleur de souche antillaise, il n'a plus de cesse qu'il n'ait convaincu ses supérieurs et fait décider l'envoi d'une nouvelle mission pourvue cette fois de tous les moyens nécessaires. On trouve heureusement en Angleterre des appuis financiers. En particulier M. Robert Arthington, riche philanthrope de Leeds, fait les frais de la construction du *Peace*, steamer aménagé d'après les indications de Grenfell et qu'il devait utiliser pour parcourir le grand fleuve et ses tributaires (*).

(1) Les caractéristiques du *Peace* étaient les suivantes : longueur 70 pieds, largeur 10 pieds 6 pouces, division en 7 compartiments étanches, coque en acier Bessemer revêtu de zinc; fond plat avec une quille portant à 6 pouces seulement plus bas que les flancs; tirant d'eau réduit à 18 pouces avec 6 tonnes de cargo à bord; vitesse de 9 milles à l'heure, pouvant être portée à 12 à pleine pression. Le bateau est uniquement composé de pièces ne dépassant pas 65 livres, de manière à former chacune une charge de porteur, à l'exception de 3 allant de 112 à 250 livres, lesquelles, lorsqu'elles sont amarrées sur un arbre assez long, peuvent être transportées par plusieurs porteurs.

A partir de 1880, l'œuvre prend corps. Grenfell s'installe à Musoko, sur le Bas-Congo, et y organise les premiers transports jusqu'à San-Salvador, localité située en territoire portugais et alors première étape vers le Pool. De décembre 1881 à décembre 1882 il passe un an en Angleterre pour surveiller la construction de *Peace*. De retour au Congo, il en achemine les diverses pièces jusqu'au Pool, où Thomas Comber vient de fonder, sous le nom d'« Arthington », immédiatement à l'Ouest de Léopoldville, la station de base des Missions baptistes. Les ingénieurs envoyés d'Angleterre étant morts sur le chemin des Cataractes, Grenfell décide de faire ce travail lui-même et il y arrive avec l'aide de neuf artisans indigènes originaires de Sierra-Leone, d'Accra, du Cameroun et de Fernando-Po. L'opération, bien qu'il ne fût nullement un professionnel, réussit parfaitement. Le 13 juin 1884, le *Peace* est lancé sur le Pool et accomplit un tour d'essai à la vitesse de 10 nœuds à l'heure.

Dès janvier de la même année il avait fait sur une baleinière appartenant à l'équipement du *Peace* un premier voyage d'exploration sur le Haut Congo et, en cinq semaines, il avait poussé jusqu'à l'embouchure de la Sanga, puis de l'Ubangi, dont il ne soupçonnait pas alors l'importance. A peine peut-il disposer du *Peace* qu'il repart, le 7 juillet, en compagnie de Comber, bien décidé à pousser plus loin ses investigations. En trois jours il arrive au Kwa et remonte cet affluent, dont le débit à ce point est presque égal à celui du Congo. Stanley, en mai 1882, avait bifurqué sur la Fimi, qu'il avait prise pour le courant principal et qui l'avait conduit au lac Léopold II. Grenfell, mieux avisé, néglige la Fimi et s'aventure jusqu'au confluent du Kwango et de la maîtresse branche, qui devait s'avérer être le Kasai, quand Wissmann la descendra un an plus tard. Grenfell n'insiste pas pour le moment. Il rejoint le fleuve, passe par Bolobo, où résidait alors Liebrechts, et, cent milles plus haut, débarque à Lukolela, que Comber et lui choisissent pour l'emplacement de la première Mission baptiste sur le Haut Congo.

Le *Peace* quitte Lukolela le 23 juillet 1884 et, après une journée de navigation, atteint l'embouchure de l'Ubangi. Cet affluent majeur commence à attirer sérieusement l'attention de Grenfell. Il remarque que ses eaux coulent longtemps avant de se mélanger avec celles du Congo, dont la couleur est plus foncée. Ce n'est donc pas un simple bras du fleuve, comme la direction

de son cours inférieur pourrait d'abord le laisser supposer. Il y a là un problème qui préoccupe Grenfell et sur lequel il se propose bien de revenir. Pour le moment il pousse en avant et arrive bientôt à Iboko, en pays bangala, la future Nouvelle-Anvers. Là se trouve un poste de l'Etat que Coquilhat, depuis le 25 mai précédent, s'efforce d'installer avec les 37 hommes dont il dispose. L'officier belge a si bien gagné la confiance de ses farouches voisins, que ceux-ci, trompés par le pavillon du *Peace*, courent d'abord aux armes pour le défendre contre toute agression étrangère. Mais tout s'explique et l'on fraternise bientôt.

D'Iboko, point extrême de ce premier voyage du *Peace*, les Missionnaires regagnent le Pool, où Grenfell ne devait pas rester bien longtemps, puisque le 13 octobre suivant il s'embarque à nouveau, accompagné cette fois de sa femme, d'un de ses enfants et du Dr Sims, Missionnaire baptiste américain.

Il explore au passage une série d'affluents de droite : le Lefini, aux eaux bleu ardoise; le Nkeni, où les riverains l'accueillent fort mal, le Dr Sims n'échappant que de peu à la mort, et l'Alima, dont le cours supérieur avait été reconnu par de Brazza en 1878. Il arrive finalement en face de l'Ubangi, dans lequel cette fois il s'engage et dont il remonte le cours sur environ 130 kilomères jusqu'à 1°25' lat. Nord. Il y est accueilli par les indigènes, qui voient pour la première fois des Blancs, aux cris de «Bidimo, Bidimo (ce sont des esprits!)». Il importe de préciser à ce propos que Grenfell est bien le premier explorateur de l'Ubangi, tout en tenant compte cependant de ce que, six mois avant le *Peace*, l'*En-Avant*, portant Hanssens et Van Gèle, avait légèrement pénétré dans l'embouchure de la rivière et que ses occupants avaient passé des traités avec les chefs qu'ils y avaient trouvés.

Grenfell raconte dans ses lettres qu'il se trouva forcé de rétrograder, parce que des bancs de végétation descendant le courant l'entraînèrent vers l'aval, malgré toute la force de sa machine. Il fut donc, malgré lui, contraint de regagner le fleuve et continua à le remonter jusqu'à la hauteur du Ruki, la Black River de Stanley, que le grand explorateur croyait être le déversoir du Kasai. Il se contenta pour l'instant de constater que le Ruki est formé par la réunion de deux rivières importantes venant de l'Est, la Busira-Tschuapa et le Momboyo, préférant pénétrer dans l'Ikelemba, cours d'eau qui vient se jeter dans le Congo un peu en amont du Ruki et qui doit sa notoriété surtout à l'industrie de ses riverains, grands fournisseurs de lances et de couteaux sur un large secteur du fleuve.

Après avoir visité l'Ikelemba, Grenfell reprend sa navigation vers l'amont. Il dépasse cette fois la station des Bangalas. Plus loin il trouve la Mongala, alors en période de hautes eaux, inaccessible pour le *Peace*. Mais, parvenu dans le district de Bumba, le Rubi ou Itimbiri le tente au point qu'il en devient le premier explorateur et ne se laisse arrêter que par les rapides, qu'il rencontre à 150 kilomètres du Congo. Ces rapides, dit-il, marquent le point où les eaux, descendant des plateaux qui se trouvent au niveau des grands lacs, finissent par atteindre le fond de la cuvette dans laquelle coule le fleuve. A certains endroits, les rives sont si abruptes que les indigènes doivent se servir d'échelles pour accéder à la rivière. La population est paisible et fait contraste avec celle que Grenfell va rencontrer ensuite en remontant le fleuve jusqu'à l'Aruwimi. Là ce ne sont que démonstrations menaçantes et scènes de cannibalisme. Le passage de Stanley, qui avait dû s'ouvrir un chemin par la force, faisait encore frémir les tribus. Chez les Basoko, Grenfell découvre avec horreur qu'un petit poste de trois soldats laissé par Boula Matari n'existe plus. Deux hommes ont été mangés et le troisième n'a été dédaigné qu'en raison de sa maigreur.

La prudence et le fait que l'Aruwimi, dont le vrai nom est Mbinga ou Biyerre, qu'il désirait explorer, est barré par des chutes à faible distance de son embouchure, déterminent Grenfell à forcer l'allure du *Peace*. Mais, ce faisant, on ne fait que pénétrer dans des lieux plus dangereux, infestés par les chasseurs d'esclaves. La poussée arabe, qui vient de l'Est, se signale partout par des razzias et des incendies. Du *Peace* on voit flamber au loin les villages. Le premier camp arabe est rencontré au Lomami. Grenfell s'y arrête à peine et il se hâte de gagner Stanleyville, car il désire, malgré sa répugnance, entrer en contact avec Tippo-Tip et lui remettre des lettres à destination de Zanzibar.

Il s'est aussi fixé, avant de prendre le chemin du retour, une dernière tâche à remplir dans une région dont la présence des Arabes va peut-être rendre l'accès difficile. Il veut reconnaître le Lomami, cet affluent autrefois suivi par Cameron dans son cours supérieur et qui porte, à son débouché sur le fleuve, le nom indigène de Boloko. Il s'y engage et parvient à le remonter sur près de 250 kilomètres, c'est-à-dire jusqu'au parallèle de 1°30' Sud. Peut-être fût-il allé plus loin s'il n'avait été sans cesse attaqué

par les riverains. Contre leurs flèches il ne veut d'ailleurs opposer que des rideaux tendus de chaque côté du *Peace*.

Au point le plus méridional atteint par Grenfell, le Lomami n'a plus que 80 mètres de large, mais son débit est encore considérable, puisque sa profondeur est de 9 mètres et son courant rapide, ce qui explique que, dans la suite, Delcommune pourra le remonter beaucoup plus haut.

Grenfell, ayant rebroussé chemin jusqu'au Congo, descend le fleuve sans trop se presser, espérant, dit-il dans une lettre, trouver une voie conduisant vers le Nord, dans la direction du bassin du Chari. C'est ce qui le détermine, comme il le confie à Coquilhat, qu'il retrouve aux Bangalas, à reprendre l'exploration de l'Ubangi. Pénétrant à nouveau dans cet affluent, il le remonte jusqu'à 4°40' lat. Nord et se heurte aux rapides de Zongo, au delà desquels il remarque que l'Ubangi commence à changer de direction et paraît venir plus franchement de l'Est, observation sur laquelle A.-J. Wauters devait immédiatement se baser pour affirmer l'identité de l'Ubangi et de l'Uele. Peut-être, s'il avait pu franchir les rapides, Grenfell eût-il pu précéder Van Gèle dans une démonstration qui se fit seulement quatre années plus tard, en 1889. Mais les eaux étaient alors trop basses pour qu'il fût tenté de l'oser. Bien au contraire. Tout à coup, nous raconte-t-il, le *Peace* donna sur un écueil avec un bruit terrible. L'eau se précipita entre les cloisons étanches et, en moins de trois minutes, les avait remplies jusqu'au niveau de la rivière. Mais le bateau resta à flot et put être amené à la rive, où nous bouchâmes les brèches. Le *Peace* put atteindre un banc de sable observé la veille. En une couple de jours, tout fut remis en ordre et nous prîmes le chemin du retour. Cette seconde exploration de l'Ubangi, qui devait avoir un retentissement considérable en Europe et alimenter les polémiques engagées à propos de la fixation de la frontière avec la France, se place à la fin de janvier et au début de février 1885. Vers le milieu de mars, Grenfell était rentré au Stanley-Pool.

Il en repart à nouveau le 2 août de la même année, accompagné par le lieutenant Curt von François, au service de l'A.I.A., par Mrs Grenfell et par sa petite fille. Cette troisième croisière du *Peace* doit être consacrée, en principe, à visiter plusieurs des gros affluents venant de l'Est et du Sud-Est, que le Congo reçoit dans le voisinage de l'Equateur. Le 24 août, le steamer pénètre dans la Lulonga, dont la largeur n'est que de 600 yards à l'arrivée au fleuve, tandis qu'à quelques milles en amont elle atteint facilement le double. A 170 kilomètres plus haut, le Lopori vient rejoindre la Lulonga, qui perd alors son nom pour prendre celui de Maringa. Tout ce puissant système d'eaux draine la grande forêt tropicale, et Grenfell, qui se sent un peu perdu dans ce monde primitif dont il admire la splendeur, y note l'exubérance extrême de la vie animale et végétale. Mais il est décidé à pousser son exploration à fond. Entre les diverses routes qui s'offrent à lui, il choisit la Maringa et arrive à la remonter pendant plus de 600 kilomètres, ne s'arrêtant enfin que faute de profondeur d'eau. A ce point il n'est plus à vol d'oiseau qu'à 150 kilomètres environ du Lomami, qui coule dans une direction perpendiculaire. Que les lignes directrices du système hydrographique forment au centre de la cuvette congolaise un réseau nettement orthogonal, c'est un fait que les géologues expliqueront plus tard, mais c'est Grenfell qui, le premier, l'a mis en évidence. Disons aussi que, sept années avant la guerre arabe, il a démontré la possibilité d'une attaque brusquée sur les positions du Lomami et du Lualaba, possibilité que nos officiers exploitèrent à fond au moment voulu.

Si la montée sur ces lointains affluents du Congo avait été longue et pénible, la descente fut au contraire des plus faciles. Il ne faut au *Peace* qu'une semaine pour retourner au fleuve, car il est aidé par un courant dont la vitesse s'élève à une trentaine de mètres à la minute.

Après la Lulonga, Grenfell aborde l'exploration du Ruki, qu'il avait négligée, comme nous l'avons vu, au cours de son précédent voyage. Cette rivière est formée par la réunion, à 60 kilomètres de son point de déversement au Congo, de la Momboyo et de la Busira-Tshuapa. Grenfell s'attaque d'abord à la Momboyo, large voie d'eau qu'il parvient à remonter sur une distance de 300 kilomètres jusqu'au village de Mbori, au delà duquel toute navigation est impossible. Dans cette région inexplorée il est sans cesse exposé aux flèches des indigènes, mais ceux-ci s'enfuient dès qu'il fait mine de se retourner sur eux. Après la Momboyo, il se lance sur la Busira-Tshuapa, dont il trouve les rives infestées de cannibales. On va jusqu'à lui offrir une femme de bonne apparence en échange d'un de ses bateliers bien à point pour la broche. A part cette circonstance exceptionnelle, il ne parvient guère à approcher les indigènes. Tous s'enfuient à la vue du monstre qu'est pour eux le *Peace*, dont le bruit et le sifflet les terrifient. C'est pourtant sur la Momboyo et la Tshuapa que Grenfell recueille le plus de détails sur les Négrilles

qu'il n'avait fait qu'entrevoir l'année précédente sur l'Ikelemba. Leur peau est légèrement rougeâtre, dit-il, et parfois aussi leur chevelure. Ils vivent des produits de leur chasse, prenant les animaux au piège et les vendant dans les villages.

Grenfell rentre au Pool en octobre 1885 et y demeure jusqu'en février 1886. Il met à profit ce court répit pour travailler à la Mission, mettre en ordre ses comptes et ses notes de voyage et interviewer les nombreux explorateurs de passage à Léopoldville.

Le 24 février 1886 il entame son quatrième voyage sur le *Peace,* à destination du Kasai et de la Lulua. Il part cette fois, non seulement pour son propre compte, mais aussi pour aider l'explorateur allemand Wissmann, qui va traverser pour la seconde fois l'Afrique. Un autre passager est le baron von Nimptsch, au service de l'Etat Indépendant du Congo nouvellement créé. Ce fonctionnaire est délégué par le vice-administrateur Sir Francis de Winton pour se rendre compte sur place des possibilités offertes par le réseau hydrographique du Kasai à la pénétration blanche et au commerce.

Wissmann attendait l'expédition à l'embouchure du Kwa, circonstance heureuse pour lui, car, en sortant du Stanley-Pool, le *Peace* toucha une roche ignorée des pilotes et faillit sombrer avec tous ses occupants. Il fallut huit jours pour le renflouer et le concours du *Henry Reed,* steamer appartenant à la Mission baptiste américaine établie à l'autre extrémité du Pool. Quand il reprit sa route, il s'écoula encore un certain temps avant qu'on pût embarquer Wissmann, parce que, pour le service des missions, Grenfell dut d'abord aller jusqu'à la station de l'Equateur. Rappelons ici que Wissmann, en ce qui concerne les questions touchant le Kasai, jouissait alors d'une incontestable autorité. C'est lui qui, l'année précédente, exactement en juillet 1885, en descendant le Kasai pour la première fois sur toute sa longueur, avait démontré que son unique issue sur le fleuve est bien le Kwa.

Au cours de son voyage de 1884, Grenfell avec Comber n'avait pas dépassé l'entrée du lac Léopold II, qu'il avait atteint par la Fini; et, d'autre part, le confluent du Kasai et du Kwango. Cette fois il se propose bien, en compagnie de Wissmann, de pousser aussi loin que possible sur les principales artères du puissant réseau fluvial qui s'ouvre devant eux. Ayant quitté Kwamouth le 2 mars 1886, ils remontent d'abord sans difficulté le bras principal du Kasai. L'attitude des riverains réserve des surprises. Au delà des Bakutu, franchement hostiles, les voyageurs sont amicalement accueillis par les Bangodi, puis par les Baileo ou Bashilele, tribus dépendant de la famille Bakuba, chez lesquels ils arrivent au confluent du Kasai et du Sankuru. Désirant s'assurer de l'individualité de ce dernier cours d'eau, ils y font une diversion d'une vingtaine de kilomètres, puis, rétrogradant, ils reprennent leur navigation sur le Kasai jusqu'au confluent de la Lulua. La Lulua est en période de crue et l'accès en paraît dangereux. Néanmoins ils s'y risquent et la remontent jusqu'à la Luebo, sur le 6e parallèle. C'est là le point extrême atteint par le *Peace,* à partir duquel Wissmann va continuer par ses propres moyens un voyage qui le conduira plus tard jusqu'à la côte orientale de l'Afrique, Grenfell, de son côté, n'est pas sans inquiétude sur le retour. La crue est telle que les rives sont inaccessibles presque partout et que le ravitaillement en bois de chauffage est devenu difficile. Une épidémie de rougeole s'est déclarée à bord. Le baron von Nimptsch souffre beaucoup d'une infection de la main gauche et doit être opéré d'urgence par des moyens de fortune. Heureusement un courant violent favorise la marche du bateau. Parvenu sans encombre au fleuve, Grenfell, avant de rentrer au Pool, veut encore pousser jusqu'à la station de l'Equateur. Les nouvelles venues de l'Est y sont inquiétantes pour la domination blanche et, par conséquent, pour les missions dont il a la garde. Dans cette conjoncture il n'hésite pas un instant à faire un dernier effort et à se rendre aux Falls dans le but de reprendre contact avec Tippo-Tip et de se rendre compte par lui-même de la situation où nous place la menace arabe.

Le bilan du voyage qu'il vient de faire dans le bassin du Kasai reste impressionnant. Les grands tributaires venant de l'Est ont été reconnus praticables jusque très haut en amont. Complétant les indications données par son exploration de la Maringa, Grenfell vient de démontrer l'intérêt commercial et stratégique de ces larges voies d'eau qui pénètrent au cœur du continent noir. Sans doute, personnellement, n'a-t-il eu en vue que la découverte géographique et la propagande évangélique. Il n'empêche que l'Etat va tirer un bénéfice immédiat des navigations de Wissmann et de Grenfell dans la lutte maintenant imminente avec les Arabes du Maniema. A côté de ces conséquences politiques, on doit encore enregistrer en faveur du *Peace* l'aide apportée à Wissmann, qu'il a transporté

pour un tiers de sa traversée de l'Afrique, et celle qu'il donna occasionnellement au petit steamer de l'Etat *En-Avant* rencontré en cours de route avec les explorateurs allemands Wolf et Schneider.

Aux Falls, Grenfell a rencontré Deane, qui résidait à côté de Tippo-Tip en qualité de représentant de l'Etat Indépendant. Il reconnaît la situation difficile, même périlleuse de cet agent, pour lequel il éprouve une vive sympathie. Ses craintes n'étaient malheureusement que trop fondées. On sait que Deane, le 24 août suivant, fut attaqué par les Arabes et eut la plus grande peine à leur échapper.

Au moment où ces funestes événements se produisirent, Grenfell venait précisément de rentrer au Stanley-Pool et d'en repartir presque aussitôt pour le lac Léopold II, dont il n'avait pu se faire qu'une idée sommaire en 1884. Cette fois il en fait le tour et recueille des détails qui avaient échappé à Stanley. Mais il n'insiste pas davantage. Peut-être ce lac assez écarté, et qui ne mène nulle part, l'a-t-il déçu. Toujours est-il qu'il s'empresse de rentrer à Arthington et d'y préparer un sixième voyage du *Peace* ayant cette fois pour objectif le Kwango.

Le Kwango, qu'il voulait conquérir comme le complément nécessaire de ses courses sur le Kasai, avait déjà, au moment où Grenfell l'abordait, toute une histoire. Toutefois cette histoire restait concentrée sur la partie supérieure de son cours. Bien connu des Portugais dans la région de ses sources, le major autrichien von Mechow, en 1880, l'avait descendu jusqu'aux rapides de Kijungi, qui le barrent à peu près à la hauteur du 5e parallèle Sud. Il était réservé à Grenfell de le remonter jusqu'à ce point en partant du Kasai, ce qui représente une distance de 250 kilomètres parcourue au milieu de tribus hostiles et dans un décor qu'il nous décrit de la façon suivante : « Lorsqu'on a dépassé la Wamba, le paysage devient grandiose. De grandes montagnes s'élèvent à l'arrière-plan. Le Kwango précipite sa course vers le Sud. Des terrasses, découpées en amphithéâtres, dominent la rivière en s'élevant à une hauteur de 300 mètres et en laissant en évidence des cônes ou des dômes de grès isolés par l'érosion ». Les notes de Grenfell, en ce cas comme en tant d'autres, sont pleines d'aperçus suggestifs, qui voisinent avec une abondante information sur le caractère, les mœurs et les dialectes des tribus riveraines.

Après quatre années de travaux et de voyages ininterrompus, Grenfell aspirait au repos. En février 1887 il rentre pour quelques mois en Angleterre. C'est pendant son absence que Stanley arrive au Bas-Congo pour organiser son expédition de secours vers Emin-Pacha. Manquant de moyens de transport, il persuade la Société des Missions de lui prêter la *Peace*, ce qui met fin provisoirement à toute nouvelle exploration. Mais, auparavant, le Révérend Bentley avait eu le temps de se rendre au lac Tumba et, à son retour, il avait jeté à Bolobo les bases d'un établissement qui devait devenir le centre des Missions baptistes établies sur le Haut Congo et le point d'attache de ses unités fluviales. Ce déplacement de l'activité évangélique fut hâté par la disparition de la maison mère d'Arthington, détruite par un incendie et réédifiée sommairement sur un autre point du Pool.

Peu après, le développement de la guerre contre les Arabes conduisit l'Etat à réquisitionner le *Peace* pour transporter à la hâte des troupes et des munitions à Lusambo. Cet acte fut considéré par les Missionnaires comme une infraction à leur statut pacifique et entraîna de leur part une vigoureuse protestation. L'incident eut des répercussions à Londres et à Bruxelles et se termina par l'assurance que pareil fait ne se renouvellerait plus. Grenfell, qui était sur ces entrefaites rentré en Afrique, intervint en personne et n'eut de cesse qu'il n'eût obtenu satisfaction.

Le temps s'écoulait et le voyageur payait lourdement, en accès de fièvre qui se faisaient de plus en plus fréquents, les dures années qu'il avait passées sous un climat implacable pour tant d'autres, au Cameroun et au Congo. Sa barbe grisonnait, mais son énergie restait entière. Loin d'abdiquer, il envisageait pour l'œuvre dont il avait maintenant la direction et la charge une extension de plus en plus grande. Ce fut sur ses instances et grâce à de nouveaux dons qu'on décida à Londres de lancer sur le Congo un nouveau steamer plus puissant que le *Peace*. A cette occasion on vit, à près de dix années d'intervalle, Grenfell renouveler l'exploit qu'il avait accompli en 1884. En décembre 1893, il eut la satisfaction de voir flotter le *Goodwill* sur les eaux du fleuve, après l'avoir monté de toutes pièces avec l'aide d'un mécanicien noir, son élève, qui n'était autre que le fils d'un chef indigène voisin du Stanley-Pool.

En 1891, Grenfell avait été désigné par le Roi Léopold pour représenter l'Etat Indépendant dans la Commission qui, suivant les stipulations de la Convention conclue à Lisbonne le 25 mai 1891, devait se rendre sur place pour fixer la frontière entre l'Etat du Congo et la colonie portugaise

de l'Angola. Mission qui n'était pas sans danger. Du Kwango au Kasai, la frontière en question traverse en effet, d'Ouest en Est, la région anciennement connue sous le nom de Lunda. A cette époque la civilisation n'y avait pas encore pénétré et les tribus qui l'habitaient étaient en guerre perpétuelle les unes avec les autres. A leur tête se trouvaient des chefs, sortes de condottieri, qui se disputaient férocement les débris de l'ancien empire de Lunda fondé, croit-on, au XVI[e] siècle par les conquérants bantous.

Grenfell, à qui avaient été adjoints le capitaine-commandant Gorin et M. Froment, quitta Matadi le 10 mai 1892, traversa par petites étapes les monts de Cristal et arriva à Popokabaka le 4 octobre suivant. Cette localité, située à proximité immédiate du Kwango, n'était qu'un avant-poste que l'Etat tenait difficilement contre les attaques du Kiamvo, chef bayaka féroce qui dominait la région. Il ne fallait pas songer à aller plus loin sans disposer d'un important appareil militaire. Aussi une escorte de 400 soldats, sous le commandement du capitaine Lehrman, vint-elle rejoindre l'expédition. Le Kiamvo, intimidé, finit par entrer en négociations et il autorisa l'installation d'un nouveau poste à Kasongo-Lunda, sa capitale, qui se trouvait à 90 kilomètres en amont sur la Ganga, petit affluent de droite du Kwango. C'était là la prochaine étape. Grenfell, accompagné de sa femme, s'y rendit en canot. Tous deux malades, ils furent forcés de s'y reposer quelque temps avant de reprendre leur route. Nous devons à ce temps d'arrêt une description bien vivante de cette région troublée, dont le régime était alors mi-féodal, mi-anarchique. Après avoir fait du Kiamvo et de son entourage un portrait peu flatteur, le missionnaire assure cependant que, malgré l'incertitude qui plane toujours sur la vie de chaque individu et sur ses biens, la domination exercée par de tels tyranneaux est encore la meilleure sauvegarde, car, dit-il, les esclaves d'un chef sont ses défenseurs naturels et certains droits doivent leur être accordés pour éviter leur désertion.

Après avoir quitté la cour du Kiamvo, l'expédition remonta la rivière jusqu'aux chutes François-Joseph, ainsi baptisées par von Mechow, point extrême de la navigation. La frontière avec le Portugal s'amorçait, non loin de là, sur la Tungila, un affluent de droite qu'on eut beaucoup de mal à franchir, car les eaux étaient hautes et les indigènes, méfiants, avaient dissimulé leurs pirogues. Ces indigènes étaient des Batembo, un rameau de la famille Baholo. Par comparaison avec leurs voisins du Nord, les Bayaka, Grenfell les trouve cependant assez sociables. L'influence portugaise a agi favorablement sur eux. Mais le pays lui fait une impression fâcheuse. Il apparaît très déboisé, conséquence de l'incurie des habitants et de la fréquence des feux de brousse. Grenfell, un des premiers parmi les explorateurs du Congo, déplore le recul de la forêt et la dégradation consécutive du sol. On sait que cet état de choses, qui n'a fait qu'empirer depuis, est devenu le principal souci de tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de notre colonie.

C'est au sud de la Tungila que la Mission Grenfell prit contact avec les délégués du Gouvernement portugais, déjà sur place depuis plusieurs semaines. A leur tête se trouvait le major Sarmiento. La rencontre fut très cordiale. Aussi donna-t-elle lieu à de grandes démonstrations de joie chez les indigènes. Voyant le grand nombre de soldats amenés de part et d'autre, ils s'étaient imaginé qu'on allait en découdre et que le pire en résulterait pour eux.

On était arrivé à la fin de décembre et il devenait urgent de commencer les travaux de délimitation. A cet effet la colonne mixte se mit en marche en suivant, tantôt vers l'Est, tantôt vers le Nord ou le Nord-Est, le tracé approximativement prévu par la Convention de Lisbonne et en jalonnant, de commun accord, la nouvelle frontière. On était en pleine saison des pluies. Les Européens étaient transportés en hamac ou bien ils cheminaient à dos d'âne ou de bœuf. Jusqu'à la Loange, on traversa une région de plateaux où les vivres manquaient et où le gibier, pourchassé de longue date par une population pourvue d'armes à feu, faisait à peu près complètement défaut. La famine régnait dans la caravane. Les indigènes s'enfuyaient à son approche, car elle était décimée par une épidémie de variole.

Lorsqu'on eut atteint la Lutshiko, affluent de droite de la Loange, il fallut enfin s'arrêter devant l'opposition d'un chef puissant d'origine kioko, qui tenait le pays compris entre cette rivière et le Kasai. Les provocations des indigènes devenaient intolérables, et l'expédition, qui comptait déjà 60 morts dans les rangs belges, ne pouvait se risquer à un conflit armé. Sa tâche était d'ailleurs presque complètement terminée, puisque le Kasai, qui en était le point final, n'était plus qu'à une centaine de kilomètres. Pour éviter un désastre, Grenfell, d'accord avec les Portugais, décida de battre en retraite sur le Kwango. Il n'y arriva qu'au

prix de pertes nouvelles et de souffrances redoublées, ayant dû traverser au delà du Kwilu, pour raccourcir la route du retour, une contrée très marécageuse

Arrivé au Kwango, Grenfell se résolut à obliquer vers le Sud-Ouest, afin de retrouver des parages plus hospitaliers dans une zone où le contrôle portugais s'exerce de façon effective. Avec ses compagnons belges et portugais, il se dirigea sur Saint-Paul de Loanda, où il arriva le 16 juin 1893, en suivant la vallée de la Cuanza. Pendant ce temps, le reste de son expédition regagnait les bases belges du Kwango en descendant au fil de l'eau et en profitant des postes de relais qui venaient d'être organisés.

Grenfell, après sa mémorable expédition du Lunda, fut chaleureusement remercié à la fois par le Roi Léopold, qui le nomma commandeur de l'Ordre du Lion, et par le Gouvernement portugais, qui lui conféra une distinction analogue. Rentré directement au Bas-Congo, il remonte au Pool et y lance, comme nous l'avons dit plus haut, le steamer *Goodwill*. Il se fixe ensuite d'une façon à peu près continue à Bolobo. Chaque fois que le service des missions lui en laisse le loisir, il reprend ses explorations sur le fleuve et ses tributaires. C'est ainsi qu'il visite à diverses reprises le lac Tumba, la Basse Sanga, la Lulonga, le Rubi ou Itimbiri, l'Aruwimi, le Lomami, la Lindi et la Tshopo. On lui doit une description inégalée et entièrement originale de ce réseau fluvial immense dont la découverte lui est due pour une bonne part.

Lorsqu'il fit sa dernière visite en Angleterre à la fin de 1900, après un séjour ininterrompu de près de dix ans en pays tropical, il en profita pour préparer la publication de sa grande carte du Congo en dix sections depuis le Stanley-Pool jusqu'aux Stanley-Falls. Ceci indépendamment des contributions importantes qu'il envoyait régulièrement aux *Proceedings* de la Royal Geographical Society de Londres, au *Scottisch Geographical Magazine*, au *Geographical Journal*, au *Missionnary Herald*, au *Mouvement géographique* de Bruxelles et à d'autres périodiques. Mais rien ne surpasse, pour qui veut être au courant de ses activités, la lecture de ses lettres (1893-1904). La plupart ont heureusement été conservées et elles ont été publiées en 1910. Elles constituent une mine inépuisable d'observations véridiques sur la géographie, l'histoire, l'ethnographie, la linguistique et l'histoire naturelle du bassin du Congo.

Revenu au Congo en 1901, Grenfell reprit, avec son apostolat, le parachèvement de son œuvre scientifique. Il ne devait plus l'abandonner jusqu'à sa mort, survenue en 1906. C'est pendant cette période ultime de sa vie qu'il entama, en décembre 1903, une reconnaissance détaillée de l'Aruwimi. Il remonta ce puissant affluent jusqu'à Mawambi, soit à 130 kilomètres environ de la frontière de l'Uganda. Son but était d'établir le long de ses rives une chaîne de postes évangéliques reliant le Fleuve au poste le plus occidental de la Church Missionary Society à Toro, dans l'Uganda, et l'on remarquera qu'il tendait ainsi à réaliser, avec un rare esprit de ténacité, le programme pour lequel il avait été envoyé pour la première fois dans le Bas-Congo en 1878. Mais il se heurta à une opposition inflexible de la part de l'Etat Indépendant, dont il contrecarrait ainsi la politique indigène.

En cette même année 1903, Grenfell entreprit au delà des Falls, qu'il n'avait jamais dépassées jusque-là, un long voyage sur le Lualaba, voyage qui devait le conduire jusqu'aux rapides de Hinde en amont de Kasongo, toujours avec l'espoir de trouver pour ses Missions un chemin vers la côte orientale. C'est certainement pour réaliser ce dessein qu'il remonta la Lowa et poussa sur son cours supérieur, l'Ozo, jusqu'à un point situé à 150 kilomètres seulement du lac Albert.

En 1905, bien que sa santé soit déjà ébranlée, il fait, encore sans succès, une nouvelle tentative au delà des Falls. Ses préoccupations étaient d'ordre moral aussi bien que physique. Il était profondément affecté par l'obstination avec laquelle on lui refusait vers l'Est le libre passage pour ses missions et il attribuait son échec, à tort ou à raison, à la politique suivie par le Roi Léopold pour l'exploitation du Domaine privé. Comme il avait admiré jusque-là l'œuvre immense accomplie par le Souverain et comme il restait malgré tout plein d'estime et de confiance pour ses amis belges, il se trouvait, comme il le dit dans une lettre à l'un de ceux-ci, désorienté.

Dans cette période troublée, en juin 1906, il fut surpris à Yalemba par une attaque d'hématurie particulièrement pernicieuse. Il n'avait avec lui que quelques serviteurs indigènes, qui, voyant le danger, le transportèrent dans un état de prostration complète à la station de l'Etat à Basoko. Mais les soins qu'il y reçut arrivaient trop tard. Il rendit le dernier soupir le 1er juillet 1906.

C'est là, au cœur de l'Afrique et au bord du grand fleuve qu'il aimait, que repose l'infatigable voyageur. Il fut, affirment ses compatriotes, le deuxième explorateur du

Congo après Stanley. Tous les Belges souscriront certainement à cette opinion. Il était aussi un exemple vivant de charité chrétienne. Président de la Commission pour la Protection des Indigènes, il a considéré cette fonction comme un véritable apostolat. Il a mérité qu'on le comparât à Livingstone, avec qui il présente beaucoup de traits communs. On ne pouvait lui décerner de plus grand honneur.

Il alliait à une vive intelligence l'esprit pratique bien connu de la race britannique. Ses aptitudes étaient universelles. Tous ces dons brillants il les a mis, ainsi que sa personne, au service de l'Afrique et de nos frères noirs. Grenfell pouvait, comme il l'a prouvé au cours de ses longues navigations, mettre la main à toute œuvre mécanique. Il parlait couramment l'anglais, le français et le portugais, mais il éprouvait certaines difficultés à manier les langues indigènes, quoiqu'il en possédât remarquablement le vocabulaire et le mécanisme, comme en témoignent ses notes de voyage. Ses levés étaient impeccables et les cartes qu'il a dressées sont des modèles. Il était de plus un photographe fort expert et sa compétence artistique éclate dans les propos qu'il tient sur les réalisations de l'art indigène. Tout cela lui a permis de comprendre la vie intime de l'Afrique tropicale et de nous la restituer en amassant une documentation sans égale. Il suffira à quiconque ne peut lire son œuvre tout entière de se plonger dans la lecture des deux volumes que Sir Harry Johnston a consacrés en 1908 à *George Grenfell* et au *Congo,* pour être immédiatement conquis.

Les Belges doivent particulièrement l'honorer, car, en des temps difficiles où les convoitises étrangères nous suscitaient maints obstacles en Afrique, il a su rester un témoin impartial et nous rendre la justice que méritaient nos efforts.

12 décembre 1947.
R. Cambier.

G. Grenfell, Proc. R. Geog. Soc. London, IV, 1882, pp. 385-395; *Cameron,* VIII, 1886, pp. 627-634; *Exploration of the Tributaries of the Congo between Leopoldville and the Stanley-Falls,* Ausland, LIX, 1886, pp. 933-936; *Scottish Geog. Mag.,* 1886, pp. 297-302; *Voyages of the « Peace »,* 1885, pp. 6-21, 293-311, *Tidings;* 1884, pp. 214-220, *Tidings (Stanley-Pool); The Missionary Herald,* 1888, pp. 48-51, *Bolobo;* 1891, p. 18, *Montembe; Journal of the Manchester Geog. Soc.,* II, 1886, pp. 87-94, *Voyages of the « Peace »; The Missionary Herald,* 1890, pp. 446-450, *Funeral dance at Bolobo;* 1894, pp. 261--262, *Bopoto; The Geog. Journal,* XX, 1902, pp. 485-498; *The Upper Congo as a Waterway; Mount Geog.,* III, 1886, pp. 106-107; XI, 1894, pp. 32-33; *La Frontière belgo-portugaise dans la Lunda.* — Sir Harry Johnston, *George Grenfell and the Congo,* 2 vol., London, Hutchinson and Co, 1908. — H.-L. Hemmens, *George Grenfell, pioneer in Congo,* London, 1927. — F. Faure, *George Grenfell,* Paris, 1928. — A.-J. Wauters, *Mouvem. Geog.,* 1887, p. 72; 1896, p. 75; 1907, pp. 109-112 (biographie); 1922, 560-596. — H. Anet, *Lettres de Grenfell,* 1893-1904, Société belge des Missions protestantes, 1910, 32 pp. — R. P. Lotar, *La Grande Chronique de l'Ubangi, Mém. Inst. Royal Col. Belge,* 1937, pp. 26-27. — E. Devroey et R. Vander Linden, *Le Bas-Congo, artère vitale de notre Colonie,* Bruxelles, 1938, p. 311. — E. Devroey, *Le Kasai et son bassin hydrographique,* Bruxelles, 1934, pp. 28-29, 33-34, 149. — Idem, *Le bassin hydrographique congolais, Mém. Inst. R. Col. Belge,* 1941, pp. 22-24.

Après la mort de Mme Grenfell, survenue en 1928 à la Jamaïque, le Révérend Lawson Forfeitt remit au Roi Albert, le 16 octobre 1929, les instruments dont Grenfell s'était servi au cours de ses explorations. Ils sont aujourd'hui déposés au Musée du Congo Belge, à Tervueren.

GRIFFROY *(Jean-Albert),* Frère convers de l'Ordre de Saint-Dominique (Thourout, 2.2.1880-Nzoro, 24.7.1913).

Il appartenait à une famille de douze enfants, dont sept entrèrent en religion. Il entra au couvent des Dominicains à Ostende, y reçut l'habit le 6 octobre 1907 et fit profession le 10 novembre 1911. Six jours plus tôt, les premiers missionnaires dominicains belges s'étaient embarqués à Anvers pour l'Uele oriental. Il se présenta aux supérieurs pour les suivre et se dévouer aux œuvres africaines. Admis, il s'embarqua le 26 juin 1912. Dans de nombreuses lettres parues dans les *Annales Dominicaines* et dans la revue *Rosaire,* il raconte ses impressions et les événements de son long voyage, ainsi que son activité au Congo, en un style simple et familier, plein d'humour..

Il mourut, première victime de la préfecture dominicaine, dans les premières heures du 24 juillet 1913, des suites d'un coup de sabot de mulet qu'il reçut au cours d'une visite qu'il fit à un indigène malade.

R.-P. De Meyer.
26 novembre 1947.

GUELUY (*Albert*) (Anvaing, Hainaut, 23.4.1849-Scheut, 22.12.1924).

L'abbé Gueluy fit d'abord partie du clergé du diocèse de Tournai et fut, pendant quelques années, professeur au collège Saint-Augustin à Enghien.

Entré à Scheut, il partit en 1877 pour la Chine et y fut attaché aux Missions de la province du Kansou. En 1883, il est nommé Assistant du Supérieur Général et, de ce chef, il doit rentrer en Belgique. Il arrive à Scheut le 29 avril.

Depuis 1876, le Roi Léopold II, désireux de voir des Missionnaires belges s'établir au Congo, avait, à cette fin, entrepris des démarches à Scheut. « Un des derniers jours de septembre 1876, raconte le Père Gueluy, une voiture de gala s'arrêta devant la porte de notre établissement, alors fort modeste. Nous vîmes bientôt notre Supérieur (Mgr Vranckx) se promener au jardin avec un personnage de marque. Un quart d'heure après, nous apprenions que le visiteur n'était autre que le Roi des Belges. La Société royale de Géographie a été fondée le 22 octobre 1876, après une séance préparatoire à laquelle le Roi n'a jamais assisté. La démarche de Sa Majesté avait pour but de s'assurer si le concours éventuel des Missionnaires catholiques lui serait acquis pour la réalisation de l'œuvre grandiose qu'il projetait. » (*Missions de Scheut*, 1914, p. 241.)

Le Roi renouvela ses démarches en 1879, mais ses instances furent particulièrement pressantes à partir de 1886. Ces pourparlers furent difficiles et longs, car ils se déroulaient sur plusieurs théâtres à la fois. Il y avait d'abord le Secrétariat de l'Etat Indépendant du Congo et la Direction de la Congrégation de Scheut; ces deux organismes avaient leur siège à Bruxelles. Mais la plupart des Missionnaires de Scheut travaillaient en Chine. Le Chapitre Général, qui avait pouvoir de décider de la nouvelle orientation des Missions de Scheut, allait se réunir en Mongolie; il fallait donc traiter avec lui. Enfin il y avait Rome. Vivement désireuse de voir Scheut répondre affirmativement aux propositions royales, elle ne pouvait cependant pas, ni ne voulait lui imposer un travail au-dessus de ses forces. Notre Congrégation ne comptait alors qu'une bonne cinquantaine de prêtres chargés de l'évangélisation de régions immenses, et elle hésitait à accepter l'offre qui lui était faite.

Le Père Gueluy adopta rapidement l'idée des Missions du Congo et s'en fit le champion auprès de ses confrères. Envoyé en 1887 par le Cardinal Goossens comme Commissaire au Chapitre Général, il plaida éloquemment en faveur du Congo.

Pour informer les membres du Chapitre de XXIII hao, en 1887, le Père Gueluy rédigea un rapport des tractations qui s'étaient déroulées jusqu'alors. Ce document, intitulé : *Historique de la Mission du Congo*, est conservé dans nos archives et a été publié dans un ouvrage paru en 1946 sous le titre : *Dans la brousse congolaise* (*Les origines des Missions de Scheut au Congo*), par le Père Léon Dieu.

Finalement, le Chapitre accepta les propositions du Roi et le Père Gueluy adressa à M. Van Eetvelde la lettre suivante :

« Monsieur l'Administrateur général,

» Loué soit J.-C.

» J'ai eu l'honneur de communiquer votre lettre du 5 février à notre Réunion Générale tenue à XXIII hao (Mongolie centrale) en mai et juin. Après avoir délibéré sur la question « si et dans quelle mesure notre » Congrégation peut coopérer à la Mission » du Congo », la Réunion me charge de vous faire connaître le résultat de ses délibérations.

» La Congrégation est très sensible au témoignage de confiance dont elle est l'objet et voudrait le mériter davantage. Elle n'a pas oublié les hautes sympathies qui l'ont entourée dès sa fondation; aussi regrette-t-elle de ne pas s'être trouvée jusqu'ici en mesure de répondre au religieux désir exprimé si souvent par le Souverain de son pays.

» Aujourd'hui, malgré les nombreux besoins contractés par notre travail actuel d'organisation, la Réunion est unanime à accepter pour l'œuvre religieuse et patriotique du Roi tous les sacrifices que comporte notre situation.

» Si Rome approuve notre résolution et qu'aucune autre Congrégation ou Société de Missionnaires n'ait été chargée de la nouvelle mission du Congo, notre Réunion propose :

» 1° De faire choix de deux Missionnaires de Notre Congrégation et de les mettre à la disposition de l'autorité compétente pour l'œuvre africaine.

» 2° Afin de rendre possible l'exécution de ce projet, elle décide de transporter à Louvain sa maison d'études et d'y admettre, comme aussi au noviciat de Scheut, tous les candidats qui auraient manifesté à leur évêque le désir de se consacrer à la Mission du Congo par des vœux conformes à nos institutions.

» Veuillez agréer, Monsieur l'Administrateur général, etc.

» Le Secr. : Otto. A. Gueluy. »

Dans l'entre-temps, Sa Majesté, tenant absolument à avoir des Missionnaires belges dans son Congo, avait décidé le Cardinal Goossens, Archevêque de Malines, à fonder à Louvain un Séminaire Africain dont la

direction fut confiée à M. l'Abbé Forget, professeur d'arabe à l'Université. Mais, aussitôt que la Congrégation de Scheut eut accepté l'œuvre congolaise, les bâtiments du Séminaire Africain furent cédés à Scheut, et la plupart des ecclésiastiques qui s'étaient fait inscrire au Séminaire entrèrent dans la Congrégation des Missionnaires de Scheut.

Le 9 avril 1888, l'organisation de la Mission du Congo fut examinée par la Réunion générale des Cardinaux. On y décida notamment :

1° L'érection de tout le territoire du Congo Indépendant en vicariat apostolique, à l'exception de la Mission du Tanganika, déjà cédée au Cardinal Lavigerie;

2° La nomination d'un Supérieur sans caractère épiscopal;

3° L'union du Séminaire Africain à notre Congrégation sous la condition que les membres destinés au Congo suivissent les mêmes règles que les autres.

4° On autorisa également l'envoi de M. Gueluy, membre du Conseil central, pour la première organisation de cette Mission et ce Conseil central fut habilité pour expédier les affaires en son absence.

En date du 11 mai 1888, fut délivré le bref pontifical érigeant le Vicariat du Congo Indépendant. Le Tanganika restait toutefois confié aux Pères Blancs du Cardinal Lavigerie.

Le 25 août 1888, le premier groupe des Missionnaires de Scheut se rendant au Congo s'embarqua à Anvers sur l'*Africa*. Ils étaient quatre : le P. Gueluy, Supérieur, les PP. Huberlant, Cambier et De Backer. Détail curieux : tous quatre étaient originaires du Hainaut et anciens élèves du collège d'Enghien.

Les pionniers débarquèrent à Banane le 19 septembre. De là, ils passèrent à Boma, où les PP. Gueluy et De Backer furent retenus par la malaria pendant plusieurs semaines. Berghe-Sainte-Marie, située au confluent du Congo et du Kasai, devait être la première résidence des Scheutistes. Les PP. Huberlant et Cambier s'y rendirent donc; ils y furent rejoints le 10 janvier 1889 par leurs deux autres confrères.

Au point de vue topographique, la situation de Berghe-Sainte-Marie est excellente, mais le climat était fort insalubre; aussi fut-on bientôt forcé d'abandonner ce poste. Le travail que les Missionnaires y fournirent fut tout d'adaptation et de préparation. Un chef du Kasai leur offrit de fonder un poste sur son territoire. Le P. Gueluy accepta le projet et se mit à rassembler des provisions et du matériel, mais cette fondation n'eut lieu qu'en 1891 et fut l'œuvre du P. Cambier.

Le P. Gueluy ne tarda pas à rentrer en Belgique, où l'appelaient ses fonctions d'Assistant du Supérieur Général; il les exerça pendant trois termes, jusqu'en 1920, puis il devint recteur de la maison de Scheut. De haute stature, solidement charpenté, le P. Gueluy avait le ton bref, le regard froid, même dur. Cet extérieur sévère manifestait sa volonté de fer, mais cachait un cœur d'or. Un de ses confrères, qui vécut longtemps à ses côtés, l'appelait « le bon gendarme ». Il était très sociable, aimait les farces et les bons mots, et lorsqu'une bonne histoire lui était contée, son rire éclatait comme une fanfare.

Il a laissé toute une série de lettres et d'articles de revues, mais ces publications se rapportent surtout à la Chine.

Pour le Congo, voir les *Missions de Chine et du Congo* (*passim*). — *Le Mouvement géographique*, 1888, p. 75; 1889, p. 86*a*; 1890, p. 14*c*; 1893, p. 36*c*. — M. Chapaux, *Le Congo*, édit. Rosez, Bruxelles, 1894, p. 836. — Fr. Masoin, *Histoire de l'E. I. C.*, 2 col., Namur, 1913, II, s. d. — *Le Mouvement antiesclavagiste*, 1890, p. 172. — Léon Dieu, *Dans la Brousse congolaise*, éd. Maréchal, Liège, 1846, ch. I.

18 novembre 1947.
L. Dieu.

GUILLERM (*Nérée-Jean*), Frère coadjuteur des Pères du Saint-Esprit (Curumhuel, 11.2.1846-Landana, 25.7.1888).

Originaire de la Bretagne, où il vit le jour le 11 février 1846, Guillerm fit ses premiers vœux à l'âge de 19 ans. En octobre 1868, il fut envoyé au Gabon. Après quatre années de travail dans cette Mission, la maladie le contraignit de rentrer en France (mai 1872), et il fut envoyé à Langonnet. Sa santé s'étant raffermie dans son pays natal, il demanda à retourner en mission. Le 2 octobre 1885, il s'embarqua à Liverpool avec un Père belge, le Père Callewaert. Il reçut son obédience pour Landana en octobre 1885. Au mois d'octobre 1886, nous trouvons le Frère Nérée à Boma. Il vint remplacer le Frère Maclou, foudroyé le 28 octobre de l'année précédente.

Il est mort le 25 juillet 1888, deux jours avant le Père Gauthier, des suites d'une fièvre bilieuse hématurique compliquée d'une forte pleurésie.

26 décembre 1947.
E. Bartiaux.

Bulletin de la Cong. du Saint-Esprit, octobre 1888, p. 716.

GUINESS *(Graham)*, Médecin.

Le Dr G. Guiness est surtout connu par le rôle qu'il a joué dans la violente campagne de calomnies déclenchée en Angleterre contre l'œuvre accomplie en Afrique par le Roi Léopold II. Ce rôle apparaît, à tout le moins comme des plus singuliers. N'est-ce pas Guiness, en effet, qui, vers 1890, au retour d'un voyage dans le centre africain, publiait dans les *Region's Beyond*, organe de la Balolo Mission, une série d'articles dans lesquels il ne tarissait pas d'éloges pour les efforts civilisateurs de l'Etat Indépendant du Congo ? Il était cependant averti, à ce moment déjà, de ce qui se tramait contre ce dernier, puisqu'il écrivait en même temps : « Dès que quelqu'un arrive au Congo, il entend rapports et rumeurs dont les neuf dixièmes ont à peine, au fond, un grain de vérité. En ce qui concerne l'Etat, il a contre lui les préventions de tous les commerçants en général, parce que, s'ils veulent bien profiter des avantages que leur apporte une situation stable, ils veulent moins souscrire à leurs obligations ». Il serait difficile d'admettre, dans ces conditions, que sa bonne foi eût été surprise par les apparences. Ne proclamait-il d'ailleurs pas encore en 1903, dans *Ces trente dernières années*, qu'il était « heureux de pouvoir dire que les atrocités ne sont plus qu'un souvenir » ? Malgré d'aussi solennelles déclarations, il n'hésita pas, en 1904, sous l'effet d'une pression qui ne se laisse que trop facilement deviner, à emboîter le pas aux plus vils détracteurs de l'action royale en Afrique, s'abaissant à reprendre à son compte l'histoire des villages incendiés et des mains coupées ! Son zèle le poussa jusqu'à aller donner en Amérique du Sud des conférences au cours desquelles il se livra à des attaques d'une violence telle que le *Buenos-Ayres Herald* écrivit en guise de commentaire : « Le Dr Guiness s'est montré ou bien un fou, ou bien un charlatan ».

La volte-face, aussi subite que profonde, de Guiness est une indication claire des mobiles auxquels il obéit en se mettant aussi farouchement à la remorque des Morel et des Holt, en qui les marchands anglais de Liverpool intéressés dans le commerce africain avaient été heureux de trouver d'ardents zélateurs pour la campagne de dénigrement amorcée par eux contre l'entreprise congolaise dès qu'elle se fût révélée digne d'autre chose que d'un haussement d'épaules.

Au début de 1906, le professeur belge Saroléa, du lycée d'Edimbourg, indigné des atteintes portées à l'honneur national, offrit à Guiness de prendre la contradiction au cours d'un meeting. Malgré l'appui de Morel, venu à la rescousse, la discussion tourna à la confusion des deux compères. Plus tard, il poussa le fanatisme jusqu'à refuser des capitaux qui lui étaient offerts pour les Missions baptistes par des Anglais loyaux envers l'Etat Indépendant.

Le Dr Guiness dirigeait en Angleterre un institut pour la formation de missionnaires protestants, quand fut créée au Congo la Livingston Inland Mission. Dès le début de 1878, il envoya plusieurs de ses disciples étoffer les effectifs de la Mission naissante. En 1880, il en assuma, avec l'aide de son épouse, la direction en Europe et envoya sur place de nouveaux renforts. Pour des motifs d'ordres divers, l'entreprise ne put se développer et finit bientôt par péricliter. Guiness, rebuté par l'insuccès autant qu'accablé par les charges financières, la remit à l'American Baptist Missionary Union, tandis que quelques pasteurs suédois, à la suite d'une scission, conservaient le poste de Mukimbungu et se rattachaient à la société missionnaire Svenska de Stockholm.

En 1885, un missionnaire détaché de la Livingston Inland Mission demanda à Guiness de prendre l'initiative d'évangéliser le pays des Balolos sur la Lulonga. Guiness accepta la proposition et, grâce à leurs efforts conjugués, ce projet put être réalisé par la création en 1887 de la Congo Bololo Mission, qui subsiste encore à l'heure actuelle.

Les accusations de Guiness, comme d'ailleurs celles portées par les autres missionnaires protestants, furent en majeure partie mises à néant par le rapport de la Commission d'enquête que le Roi Léopold II délégua sur place en 1906.

10 avril 1948.
A. Lacroix.

La Tribune congolaise, 25 février 1904, p. 2; 30 juillet 1910, p. 1. — *Mouvement antiesclavagiste*, 1904, 219. — F. Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, 2 vol., Namur, 1913, I, pp. 127, 138, 139, 145, 177, 178; II, pp. 385 à 387, 389 et 391. — Lemaire, *District des Cataractes*, p. 19.

GUSTIN *(Firmin)* (Bande, 2.11.1870-Mai-Munza, 7.4.1892). Fils de Jacques Gustin et de Lambertine Guissard.

Engagé au 11e régiment de ligne, le 10 mars 1885, Firmin Gustin partit comme sergent pour l'E.I.C. le 4 juin 1891. Arrivé au Congo, il fut désigné, le 19 juin 1891, pour l'expédition Van Kerckhoven. Il accompagna l'expédition, et en septembre, nous le trouvons à Djabir, qu'il quitte le 8 octobre en compagnie de Montangie, de la Kéthulle,

Lousberg et Buzon, afin de rejoindre Van Kerckhoven, déjà à Bima. Il suit Van Kerckhoven dans sa randonnée vers le Nil, mais arrivé à Mai-Munza, il est atteint d'hématurie et de dysenterie et y succombe, le 7 avril 1892.

14 septembre 1946.
M. Coosemans.

Belgique coloniale, 1898, pp. 27 et 59. — Lotar, P.-L. *Grande Chronique de l'Uele*, *Mémoires de l'Institut Royal Col. Belge*, 1946, pp. 72 et 309.

GUSTIN (*Gustave*) [Linière (Luxembourg), 7.4.1867-Pania Mutombo, 21.4.1911], Fils d'Hubert Gustin et d'Héloïse Despa.

Engagé le 4 janvier 1883 au 6e régiment d'artillerie, Gustave Gustin entrait à l'Ecole Militaire le 4 janvier 1886. Sous-lieutenant au 2e régiment de ligne dès le 10 janvier 1888, Gustin demandait à partir pour l'E.I.C. en 1891 et quittait la Belgique le 18 mai (1891), en qualité de sous-lieutenant de la Force publique. Le 20 juin, il était désigné pour l'expédition Van Kerckhoven et chargé d'accompagner Ponthier, qui commandait l'avant-garde de l'expédition et devait déblayer le terrain de l'occupation arabe. Gustin était donc aux côtés de Ponthier au moment de la grande bataille qui se livra sur la Makongo, base principale des traitants. Cette grande victoire des troupes de l'Etat (octobre 1891) débarrassait la région des Arabes, du moins momentanément. Un jour, en route avec un détachement de cent hommes commandés par ses adjoints Raynaud et Vande Vliet, Gustin faillit tomber dans une embuscade que lui tendit le chef zande Guima, de la rive Sud de l'Uele, près de Siasi. Il y échappa grâce à Semio, qui eut vent de l'affaire et avertit à temps Van Kerckhoven. Le 12 décembre 1891, Ponthier, Gustin, Montangie et Semio quittaient Bomokandi et, suivant la rive Sud de l'Uele en territoire des frères Kiravungu et Zemoi, ils traversèrent une région entièrement ravagée par les Arabes, où les populations apeurées (surtout des Embata) fuyaient à l'approche des blancs. Arrivés au confluent de la Naema, ils y campèrent et y attendirent Van Kerckhoven, qui les y rejoignit le 22 décembre. On y fonda le poste des Amadis (rive droite de l'Uele); on le confia à Vande Vliet et Henrard, tandis que Gustin et les autres partaient le 30 décembre vers le Bomokandi. Le camp de la Makongo fut levé le 8 janvier 1892.

Au début de février, Milz, Gustin, Vande Vliet, avec Semio et son fils Bodué, quittèrent les Amadis par voie de terre en longeant la rive sud de l'Uele et, passant par les monts Madjema et Magaregare, ils arrivèrent en territoire de Koi Mbunza, où Milz fit construire, à la demande de ce chef, un petit poste européen devant servir de relais à l'expédition du Nil. Puis, tandis que Vande Vliet était chargé de fonder un poste chez Suronga, chef barambo, en aval de Koi Mbunza, Milz, secondé par Gustin et Cloesen, alla fonder une station de toute première importance chez Niangara (19 mars 1892). Van Kerckhoven y arriva à son tour le 25 mars. Dès avril, Gustin et Semio se remirent en route vers l'Est, suivis bientôt de Van Kerckhoven et Milz. Ils s'arrêtèrent à Mbittima, puis continuèrent vers Surur. Gustin et Semio furent chargés d'explorer la Nzoro. Ils durent livrer de fréquents combats aux indigènes, qui ne cessaient de les attaquer. Van Kerckhoven, tué accidentellement au pied du mont Wati, fut remplacé à la tête de l'expédition par Milz, et l'on se remit en route vers le Nil. Au Kibbi, où Milz installa le « Fort Lehmin », des hommes furent envoyés en avant pour se mettre en rapport avec les anciens soldats d'Emin. Le 4 octobre, Milz lui-même arrivait à Wadelai et entrait en contact avec les Egyptiens, qui acceptèrent leur enrôlement dans les troupes de l'E.I.C. Puis, Milz se rendit à Ganda pour y établir un poste d'observation et y installer 125 hommes de la Force publique sous les ordres de Gustin et de cinq autres blancs. Milz remit momentanément la direction de l'expédition à Gustin et descendit avec Semio vers Ndirfi. Atteignant la Haute-Dungu, il y fonda, près de Faradje, le poste de Mundu, puis alla au-devant de Delanghe, commissionné pour le remplacer. Mais les difficultés suscitées aux chefs de l'expédition par l'insurbordination des Egyptiens et par le défaut de ravitaillement forcèrent Gustin à redescendre vers la Dungu, et, le 15 mars 1893, avec Semio et le gros de son effectif, Gustin rentrait à Niangara. Les Arabes menaçant de nouveau le Bomokandi, Delanghe envoya Gustin en reconnaissance dans cette région. Avec un détachement de réguliers renforcé de 25 Mundu et 25 volontaires des chefs Arama et Baga, Gustin prit la route du Haut-Bomokandi, afin d'installer de petits postes d'observation en territoire momvu. Un poste noir fut établi à Mbélia, sur la rive gauche de la Maeka, affluent du Nepoko. Rentré à Niangara, Gustin en repartait fin avril pour regagner Ganda. Rejoignant Delanghe à Faradje, le 1er mai, sur l'ordre de ce dernier, il repartait, avec Dodernier, Soliman, Acmed el Dinka et un contingent turc, pour Ndirfi et les postes de l'Enclave. Il devait, à Ganda, intimer à Fatel Moulah, chef de la

compagnie turque de l'endroit, l'ordre de gagner Gumbiri. Gustin séjourna quelque temps à Ganda, puis fut chargé de fonder le poste d'Aléma (juin 1893). Le 15 juillet, il quittait Aléma avec Acmed, pour Kiri et Muggi, sur le Nil. Fin juillet, ils étaient à Muggi. Acmed, de complicité avec les Turcs, tenta de se soustraire à l'autorité de Gustin et même de le cerner. Mais il fut découvert et se rendit. Fin août, tous deux arrivaient à Laboré. Le 11 septembre, Gustin et Ligot, avec un détachement de réguliers, entraient à Aléma, où se trouvait Delanghe. Acmed el Dinka, disait Gustin, avait déserté son poste pour se joindre à Fatel Moulah à Ganda. Le jour même, Delanghe, Gustin, Degraeve, Ligot, Dodernier se préparaient à partir vers Ganda et faire route ensuite vers Ndirfi, Faradje et Mundu. Le 19, Gustin partait en avant avec Degraeve et l'interprète Soliman, les autres le lendemain. En route, les deux colonnes furent attaquées. Il fallait abandonner peu à peu les postes du Nil. A Ganda, grande station de l'intérieur, Delanghe décida de maintenir Gustin, qui repartit avec 150 hommes; mais à peine arrivé, il y tomba malade d'un refroidissement. On fut longtemps dans l'inaction à Ganda. On attendait Baert qui devait remplacer Delanghe, mais ne donnait pas signe de vie. Fin octobre, Gustin, son terme achevé, quittait Ganda avec Niclot, désigné, lui, pour Magora. En novembre, ils étaient à Magora, où ils trouvaient Baert avec Baras et Ray. Le 30 novembre, sans attendre Delanghe, Baert, en compagnie de Gustin, reprenait la route de Mundu. En janvier 1894, la situation y était très précaire. Beaucoup d'Européens y étaient malades. Le 22 janvier, Baert quittait Mundu avec Bonvallet, Gustin, Degraeve, Van Holsbeek et Laplume, pour gagner Dungu et, de là, Niangara. Gustin rentra en Europe le 18 juin 1894.

Il repartit en octobre 1901, en qualité de capitaine-commandant, et fut attaché au district des Bangalas. Il explora l'entre-Lopori-Congo et rentra en Europe le 7 novembre 1904.

Nommé commissaire de district du Lualaba-Kasai, il repartit le 25 mai 1905 et contribua à la pacification du pays des Bukutchu et des Basongo-mene de l'entre-Sankuru-Lukenie. Il rentra en Europe en juin 1908. Reparti pour le Kasai le 1er avril 1909, il participa à l'organisation de l'expédition contre les révoltés batetela du Haut-Lubilash. Il fut nommé commissaire général le 27 janvier 1910. Il mourait peu après, à Pania Mutombo, le 21 avril 1911, des suites d'une fièvre paludéenne.

Gustin était chevalier de l'Ordre Royal du Lion et de l'Ordre de la Couronne, porteur de l'Etoile de Service en or et de la Médaille commémorative du règne de Léopold II.

Il a laissé la relation de sa participation à l'expédition du Nil dans le *Mouvement géographique* de 1898, p. 199, sous le titre : « Vers le Nil ». Dans la *Belgique Coloniale* ont paru de lui quelques articles intéressants, tels (tome IX, 1903) : « L'Abeille domestique au Congo »; « La Giri »; « La Mongala »; « Histoire d'un cuisinier indigène »; « Comment se fait une natte ».

14 septembre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele*, *Mémoires de l'Institut Royal Col. Belge*, 1946, pp. 33, 40, 55, 61, 67, 70, 74, 76, 77, 80, 83, 84, 85, 93, 119, 120, 121, 130, 141, 142, 146, 147, 149, 152, 154, 155, 157, 158, 161, 162, 164, 165, 166, 169, 170, 171, 172, 175, 309. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, vol. II, p. 261. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*. *Annuaire de l'E.I.C.*, 1906, p. 160. — *Mouvement géographique*, 1898, p. 199, et 1911, p. 257. — *Tribune congolaise* du 13 mai 1911, du 10 juin 1911, du 1er juillet 1911. — De Jonghe, *Biographie personnelle*.

GUYOT (Abbé), d'origine française, Prêtre du diocèse d'Alger, de la Congrégation des Pères Blancs de Mgr Lavigerie, décédé à Kwamouth, le 12 juillet 1883.

Le 3 juillet 1883, Stanley rencontrait à Msuata l'Abbé Guyot, qui avait déjà accompli plusieurs explorations dans le sultanat de Zanzibar et qui venait d'être envoyé dans le Bas-Congo par le Cardinal Lavigerie pour y étudier la possibilité d'établir une Mission en amont de Léopoldville. Stanley, d'accord avec l'Association Internationale Africaine, autorisa le chef de poste de Msuata, Eugène Janssen, à aider l'Abbé Guyot en l'accompagnant pour occuper un point en amont du confluent du Kwa (rive gauche). « Protestants ou catholiques », disait Stanley, « les hommes de bien, assez courageux pour affronter le courroux des fétichistes et les intempéries du ciel de l'Afrique centrale, ont droit indistinctement à l'appui le plus efficace des agents d'une société philanthropique. »

Quatre jours après le départ de Stanley, Janssen et Guyot, accompagnés de vingt hommes de couleur, armés de fusils et pourvus d'étoffes, de fils de cuivre, de laiton, de l'outillage complet de pionniers africains, quittaient Msuata pour se rendre vers l'embouchure du Kwango. Arrivés à la pointe de Gantchou, les voyageurs s'arrêtèrent pour reconnaître le terrain; l'Abbé Guyot fut heureux d'enlever, après deux

heures de palabres, le consentement des indigènes à l'établissement d'une Mission française catholique sur les bords de la baie occidentale formée par ce promontoire. Cette reconnaissance accomplie, l'Abbé Guyot, qui ne possédait pas les éléments nécessaires pour installer immédiatement la Mission, poursuivit sa route avec Eugène Janssen jusqu'au village de Makouentcho. Une réception bienveillante fut faite aux deux Blancs. L'Abbé, qui fut surtout l'objet de la curiosité la plus vive, répondit avec aménité aux questions naïves que lui posaient les indigènes au sujet de son futur établissement sur le domaine de Gantchou.

Le 12 juillet, au matin, Janssen recevait une lettre urgente de Roger annonçant une très prochaine visite de Stanley à Msuata et lui conseillant de rentrer. Aussi, à quatre heures du soir, Janssen et Guyot, accompagnés de dix-huit noirs, remontaient la rivière sur les deux canots, deux pirogues jumelées, qui les avaient amenés. Le vent d'Ouest, qui soufflait depuis le matin, mollissait dans l'après-midi, mais rendait la navigation encore dangereuse. Ils longèrent la berge orientale, Janssen monté sur la pirogue la plus rapprochée de terre et dont le gouvernail était confié au nyampara Ali Ben Juana, serviteur dévoué et excellent timonier. Dans l'autre pirogue, était l'Abbé Guyot, plein de confiance dans l'habileté de son pilote krooman. Vers six heures du soir, trouvant la navigation trop lente et craignant d'être surpris par la nuit, les deux voyageurs convinrent de quitter la rive et de naviguer au milieu du fleuve, où le courant était plus rapide. Ali ben Juana fit remarquer le danger de pareille manœuvre, mais sur l'insistance de l'Abbé Guyot, les timoniers obéirent. Quelques pagayeurs prudents se débarrassèrent de leurs vêtements, puis luttèrent avec une indomptable énergie contre les lames soulevées par un vent violent. Voyant le danger, Ali ben Juana supplia de retourner vers la rive; on obliqua en effet vers la gauche, mais coup sur coup d'énormes lames emplirent d'eau les pirogues. Celle de Janssen chavira, celle de Guyot, culbutée par le mouvement désordonné de la première, jeta à l'eau hommes et chargement, puis resta la quille en l'air, disputée par le courant et le vent violent. Janssen et l'Abbé Guyot, tous deux excellents nageurs, mais embarrassés par leurs vêtements et leurs lourdes bottes, furent engloutis, ainsi que douze noirs. Janssen coula à pic et ne fut pas revu une seule fois. L'Abbé Guyot se débattit longtemps contre la mort; le casque toujours sur la tête, il cria en swaéli : « Ali! Ali! amène la pirogue! », puis, après des efforts désespérés pour atteindre la pirogue retournée, il disparut dans les flots. Ali et trois Zanzibarites restèrent pendant longtemps cramponnés à l'embarcation culbutée, qui, cédant à la pression, se retourna à demi, faisant lâcher prise aux naufragés. Tous quatre se mirent à nager pour atteindre le rivage; ils franchirent ainsi une distance de trois milles. Vers neuf heures, ils atteignirent la berge et, à travers les fourrés, exténués, à demi morts de fatigue, ils arrivèrent, après cinq heures de marche, à Msuata, où ils apprirent à Roger, atterré, la terrifiante nouvelle.

21 janvier 1947.
M. Coosemans.

Burdo, *Les Belges en Afrique centrale*, vol. III, pp. 139, 171 et suivantes. — Stanley, *Cinq années au Congo*, pp. 395, 421, 540. — *A nos Héros morts pour la civilisation*, pp. 82, 83, 237. — Masoin, F., *Histoire de l'E.I.C.*, 2 vol., Namur, t. I, pp. 311, 312; t. II, p. 311.

H

HAEGHEN (VAN DER) *(Victor)*, Officier de la Force publique (Bruxelles, 11.12.1862-Amadis, 9.5.1895). Fils de Guillaume-Arthur Van der Haeghen et d'Elisabeth Fonteyn.

Engagé au 6e régiment de ligne, le 4 septembre 1877, Victor Van der Haeghen était caporal un an après, et sergent dès le 15 mai 1879. Après treize années passées encore au régiment, il prit du service à l'E.I.C. et partit en qualité de sergent de la Force publique, le 31 octobre 1892. Désigné pour le Haut-Uele, le 2 novembre (1892), il fut commissionné pour la zone de la Makua. Il était à Niangara en novembre 1893, quand Baert apprit que les Arabes du Nepoko poussaient en direction de Gumbari et de Mbélia. Or, il fallait s'assurer un passage libre par cette région, car Baert espérait pouvoir atteindre le Nil par le lac Albert. Le sergent Van der Haeghen fut chargé de partir pour Mbélia, afin d'y tenir tête aux indigènes et empêcher les Arabes de poursuivre leurs incursions. Le 27 novembre, Van der Haeghen quittait Niangara avec cinquante hommes. Il eut bientôt à livrer un engagement aux Mundu, qui y perdirent quarante des leurs. Tandis que De Walsche et La Haye partaient pour Gumbari, le 22 décembre, Van der Haeghen se maintenait à Mbélia, puis évacuait ce poste sur Gumbari, suivant les instructions de Baert. Il ramenait vers l'Uele ses auxiliaires mundu, qu'il fallait désarmer par ordre de Baert, quand, en route, ces hommes parvinrent à fuir pour regagner la Haute Dungu; mais en traversant les territoires d'Ukwa, ils se firent massacrer par ce dernier. Van der Haeghen rentra à Niangara le 7 janvier 1894. Tombé malade au cours de cette année (1894), il descendit vers la côte afin de rentrer en Europe, mais en route, à Amadis, il mourut le 9 mai 1895. Il avait le grade de sous-lieutenant depuis le 1er mars 1895.

12 octobre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *La Grande Chronique de l'Uele*, *Mémoires de l'Institut Royal Col. Belge*, 1946, pp. 163, 173, 330.

HAESE (DE) *(Jean-Truden)* (en religion *Frère Thomas)*, Frère Missionnaire Rédemptoriste (Saint-Trond, 23.9.1869-Kinkanda, 26.7.1929).

Il reçut l'habit religieux chez les Rédemptoristes, à Beauplateau (Tillet), le 13 mai 1894 et y émit les vœux de religion le 15 octobre 1899. Le 30 avril 1903 il partit pour le Congo et fut attaché à la Mission de Matadi. Il y organisa une école professionnelle de cordonnerie et forma d'excellents ouvriers noirs.

Le 22 juin 1908, il revint en Belgique; dès le 22 avril 1909 il retourna à son poste de Matadi et y resta pendant dix années consécutives.

En 1920 il vint encore refaire ses forces au pays natal, mais pour reprendre, après quelques mois, la route vers le Congo. Il avait près de vingt-cinq années de fidèle et loyal service à son actif, quand il mourut à l'hôpital de Kinkanda, le 26 juillet 1929.

Distinctions honorifiques : Médaille d'or Ordre Royal du Lion, 21.7.1925; Médaille commémorative du Congo, 18.10.1929.

25 octobre 1947.
M. De Meulemeester.

E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, t. III, p. 1304. — M. De Meulemeester, *Mémorial de la Province belge de la Congrégation du T. S. Rédempteur*, Louvain, 1931, 26 juillet. — *Les Rédemporistes belges aux Missions étrangères*, Brasschaat, 1924, pp. 46-49. — J. Delwart, *Frère Thomas* (Jean-Trudon De Haese), in *Voix du Rédempteur*, 1929, pp. 277-278. — *Annuaire des Missions catholiques au Congo belge*, 1935, pp. 9-11. — *Préfecture de Matadi*, in *La Revue Congolaise*, Bruxelles, 1912, p. 289.

HAGGBLAD *(Axel)*, Marin (?).

De nationalité suédoise, Haggblad s'engagea au service du Comité d'Etudes du Haut-Congo dès 1881. Il débarqua en Afrique le 28 juillet 1881, et le 24 septembre il arriva à Vivi, où il reçut le commandement du steamer « Belgique », à bord duquel il fit maintes fois le voyage entre Vivi et Banana.

Souffrant d'une affection grave, il dut regagner l'Europe en août 1883.

11 septembre 1947.
A. Lacroix.

Bulletin de l'Association des Vétérans coloniaux, février 1939, p. 11.

HAINES *(Henri)*, Marin (?, - Rudolfstad, 12.10.1883).

De nationalité anglaise, Haines s'engagea pour trois ans, en qualité de marin, au service de l'Association Internationale du Congo, le 30 mai 1883. Arrivé en Afrique vers la fin du mois d'avril, il fut désigné pour le service du Kwilu.

Atteint de dysenterie, il mourut à Rudolfstad le 12 octobre 1883.

8 novembre 1947.
A. Lacroix..

Mouvement géographique, 1885, p. 111.

HALLET (*Adrien*), Agronome (Philippeville, 13.5.1867 Bruxelles, 1.4.1925).

Le père d'Adrien Hallet était notaire et son grand-père avait été député de Waremme. Il conquiert à Gembloux le diplôme d'ingénieur agricole et est engagé par le Syndicat de Mateba comme agronome. Accompagnant M. de Roubaix, il arrive à Boma début août 1889. Il organise l'élevage sur l'île de Mateba et passe au service de la Compagnie des Produits lors de la fusion du Syndicat de Mateba avec cette société.

En 1891, il assure l'interim de la direction de la Compagnie des Produits. L'organisation de l'expoitation des palmeraies naturelles du Mayumbe retient toute son attention.

Le 29 décembre 1892, Adrien Hallet est nommé sous-directeur et, le 12 septembre 1894, directeur adjoint de la Compagnie des Produits.

C'est à cette époque que, quittant le service de la société, Adrien Hallet crée une nouvelle firme commerciale, la « Belgika ».

En 1889, il avait commencé à s'intéresser aux plantations tropicales en apportant son concours au groupe franco-belge de la Haute Sangha en Afrique équatoriale française, mais il ne tarde pas à constater que le bassin du Congo ne possède pas alors la main-d'œuvre et les moyens de transport nécessaires à des plantations telles qu'il les a conçues. Après un séjour de huit ans en Europe, il décide de partir pour l'Extrême-Orient et, en 1905, arrive en Malaisie. Le sol est fertile et la main d'œuvre abondante; en 1906, il commence la culture méthodique de l'arbre à caoutchouc (hévéa) dans la presqu'île de Malacca et crée notamment la Compagnie du Sélangor.

Bientôt après, en 1908, Hallet se rend à Sumatra, où il établit également des plantations d'hévéas. Au cours d'un de ses séjours dans ce pays, il fut frappé par la vigoureuse croissance de certains *Elaeïs guineensis* (palmiers à huile). Comparant ces arbres à ceux qu'il avait rencontrés en Afrique, il décide de faire des essais en Extrême-Orient et trouva le moyen, grâce à la fertilité du sol et aux conditions climatériques, ainsi qu'à l'aide des stations expérimentales qui existaient sur place, d'établir des plantations d'un rendement très supérieur à celles de l'Afrique et à produire de l'huile dans des conditions les plus intéressantes.

Le succès de ces plantations ne tarda pas à être remarqué et, quelques années après, son exemple fut suivi par les grandes sociétés hollandaises et anglaises.

Il avait créé en Extrême-Orient une industrie nouvelle, qui, par son développement, a été amenée à jouer un rôle considérable dans l'économie de ce pays.

Enfin, en 1910, il séjourne en Cochinchine, où il examine les « terres rouges », qu'il trouve d'une fécondité remarquable et il conseille à un groupe français d'y établir des plantations de caoutchouc.

Finalement, il est à la tête de plantations non seulement en Malaisie et à Sumatra, mais également en Indochine, à Java, au Congo belge, en Afrique équatoriale française et à la Côte d'Ivoire. Pour assurer le contrôle de toutes ces sociétés, il a créé la Compagnie de l'Hévéa et la Banque des Colonies, qui furent transformées en 1935, lors de la réforme bancaire, en Banque Hallet & Cie et en Financière des Colonies, au capital de 75 millions. Hallet avait présidé également la Financière des Caoutchoucs, au capital de 350 millions, à laquelle il a donné, avec ses amis français, Maurice et Olivier de Rivaud, l'ampleur qu'on lui connaît.

Durant la première guerre mondiale, Adrien Hallet se trouvait à la tête de ses plantations : malgré les dangers de la guerre sous-marine, il fit de nombreux voyages aux Indes et, à la reprise des affaires, ses sociétés étaient en plein rendement. Après la guerre il retourna en Afrique et notamment au Congo et à la Côte d'Ivoire.

Mais une telle activité, sous un climat débilitant et dans des pays où le confort n'avait pas encore pénétré à cette époque,

ne pouvait manquer de nuire à sa santé. Malgré une vigueur remarquable, il fut emporté en quelques jours, à l'âge de 57 ans.

Ainsi disparaissait prématurément l'un des pionniers de l'expansion belge, qui avait accru le renom de notre pays et avait contribué à apporter la civilisation dans des régions jusqu'alors dépourvues de tout ce que peut représenter celle-ci.

A la veille de la seconde guerre mondiale, l'ensemble des plantations contrôlées par le groupe Hallet s'étendait sur 350.000 hectares, dont 140.000 étaient plantés. La production de caoutchouc représentait 60.000 tonnes, soit 6 % de la production mondiale. L'exportation d'huile de palme atteignait 100.000 tonnes, ou 20 % de l'exportation mondiale. Les entreprises du groupe produisaient également 4.500 tonnes de café et 21.500 tonnes de bois coloniaux. En 1939, le personnel comprenait 750 agents européens et 60.000 ouvriers indigènes. A côté des plantations se trouvaient des usines pour la préparation du caoutchouc brut, des huiles et du café.

10 mai 1947.
M. Van den Abeele.

Mouvement géographique, 1922, p. 658. — *Tribune congolaise*, 1925, n° du 15 avril. — Chapaux, A., *Le Congo*, éd. Ch. Rozez, Bruxelles, 1894, p. 746. — Janssens et Cateaux, t. I, p. 827. *Archives de la Compagnie des Produits*. — *Ibid. du Syndicat de Mateba*. — *Ibid. de la Belgika, etc.*

HAMBURSIN (*Fernand-Jean-Alfred*) Gembloux 30.10.1863-Stanley-Falls, 14.5.1897). Fils de Camille Hambursin et de Léontine Georges.

Le 21 janvier 1884, il s'engageait au 10e chasseurs à pied; désirant avancer dans la carrière militaire, il entra à l'Ecole de Guerre, où il fut admis le 15 novembre et promu sous-lieutenant deux ans plus tard (17 décembre 1886). Alors qu'il venait d'être nommé lieutenant au 7e régiment d'artillerie, il s'engagea à l'E.I.C. et s'embarqua pour le Congo le 6 février 1893.

Désigné pour le Lualaba le 10 mars de cette année, il arrivait à Kasongo le 10 octobre. Il était adjoint aussitôt à l'expédition Dhanis qui opérait contre les Arabes en amont de la région des Falls. Le 15 octobre 1893, les troupes de Dhanis devaient tenter de s'emparer, près de Bwana Mkwanga, à 8 heures de marche de Kasongo, de deux bomas arabes fortement défendus par Rumaliza, à la rivière Lubukoie. Les troupes de Dhanis, qui comprenaient 400 réguliers et 300 irréguliers, étaient réparties comme suit : une réserve sous le commandement de Dhanis, une autre sous les ordres de Ponthier, et six compagnies sous les lieutenants Lange, Doorme, Hambursin, les sergents Collet et Van Riel.

Malgré l'énergie déployée par le commandant et tous ses officiers, les Belges ne purent déterminer leurs hommes à franchir, sous le feu nourri des Arabes, les obstacles qu'ils avaient à surmonter pour pénétrer dans l'un des forts. Ordre fut donné d'amener le canon, un Krupp, pour tenter d'éteindre sous la mitraille le feu de l'ennemi. Mais les hommes qui traînaient la pièce, saisis de panique en voyant tomber quantité des leurs, s'enfuirent, au plus fort de la fusillade. Ponthier, Hambursin et Collet s'attelèrent eux-mêmes à la pièce et, avec l'assistance de Doorme et de ses hommes, la mirent en batterie à 100 m. du grand fort. Les occupants du petit boma furent tenus en respect par Doorme et Collet, tandis qu'Hambursin bombardait l'autre fort. Ponthier et Lange allèrent installer le camp un peu plus loin, dans un endroit plus favorable. Mais les Arabes reprirent l'offensive et, par surprise, entourèrent le camp de trois côtés. Ponthier fut mortellement blessé, les jambes fracassées. Son caporal Badilonga l'emportait, tandis que Doorme, avec Hambursin et Van Riel au flanc droit, et Lange et Collet à gauche, repoussaient les Arabes. Le chef arabe Mahamadi resta parmi les lmorts. Ponthier succomba le 25 octobre. Mais la menace continuait à peser sur Kasongo par les troupes combinées de Rumaliza, Rachid et Said ben Abedi.

Rumaliza, qui avait fui pendant l'attaque à la Lubukoie, avait traversé l'Ulindi et avait fait construire quatre nouveaux bomas à proximité de Kasongo, menaçant d'enserrer Dhanis entre le Lualaba et l'Ulindi. De Wouters, Doorme, Hambursin, Collet et Destrail furent chargés de s'établir à Kalunga, face à un des bomas de Rumaliza, tandis que Dhanis, Franken, Van Riel se portaient vers Bena-Musua, sur la route de Kabambare, et qu'à Kasongo et Nyangwe, on était aux aguets pour empêcher tout renfort d'atteindre les Arabes. En décembre, un compère de Rumaliza, Bwana N'Zigi, avait quitté Kabambare pour faire sa jonction avec son chef et était à Kitumba Mayo, Hambursin, à la tête d'un détachement formé de tous les hommes qu'on put sans danger distraire du corps principal des opérations, fut chargé de couper la retraite à Bwana N'Zigi ou tout au moins de le repousser. Il fut obligé de faire un détour, car toute la rive gauche de la Lulindi était

aux mains des Arabes, à l'exception de la région de Bwana Mbwanga, à l'extrême droite. Après une semaine de combats incessants contre Bwana N'Zigi, qui s'était fortement retranché à Kitumba Mayo, Hambursin se trouva dans la nécessité de se retirer. Il avait perdu un grand nombre d'hommes, tant par le feu que par une épidémie de variole qui s'était déclarée dans sa troupe. Il avait cependant réussi à infliger de telles pertes à N'Zigi, que celui-ci, aussitôt après le départ de son adversaire, reprit la route de Kabambare, renonçant à secourir Rumaliza.

Le 14 janvier 1894, Hambursin, revenant de son expédition contre N'Zigi, se joignit à la colonne Lothaire qui venait renforcer Dhanis au siège d'un des bomas de Rumaliza, à Bena Bwessé. Amenant le Krupp et le mettant en position, Hambursin tira un obus pour déterminer la distance de son tir. Sans qu'on s'y attendît, cet obus fit sauter le magasin du fort arabe et y mit le feu. Comme on était en saison de pluie, toutes les huttes, tranchées et trous d'abris étaient couverts de chaume. Bientôt, le fort ne fut plus qu'une fournaise avec explosions de munitions en tous sens. Beaucoup d'Arabes, en fuyant, se noyèrent dans l'Ulindi. Alors, Lothaire, Doorme, de Wouters et Henry s'attaquèrent au 2e boma; on en fit le siège pendant trois jours, coupant tout ravitaillement en eau et en vivres. Les deux derniers bomas se rendirent le 18 à Gillain. Rumaliza s'enfuit vers Kabambare, où se trouvait son camp principal. La poursuite continua. Hambursin y participa. Le 24 janvier, Henry pénétrait par surprise dans la place, les autres suivirent. Hambursin se distingua dans le combat à l'intérieur de la place. On y organisa un camp retranché et la direction lui en fut confiée. Rachid vint s'y constituer prisonnier.

Hambursin parvint à mettre la main sur Mserera et son fils Amici, coupables du meurtre de Noblesse et Michiels à Riba-Riba. Enfin, Hambursin, fin de terme, quittait les Falls le 21 décembre 1895 et s'embarquait pour l'Europe via Cabinda, en février 1896. Pour fêter son retour et ses glorieux faits d'armes, Gembloux, sa ville natale, et la Société des ex-sous-officiers lui remirent une médaille d'or et un sabre d'honneur. Bientôt, l'Etat faisait à nouveau appel à lui pour aller, aux côtés de Dhanis, vers le Nil, arracher l'Enclave de Lado à l'influence des mahdistes.

Il repartait le 6 octobre 1896. Arrivé aux Falls en janvier 1897, il se mit sur les traces de Dhanis, déjà en route. Arrivé à Irumu en mars, il apprenait la révolte des Batetela et le désastre d'Ekwanga. La situation était angoissante : pas de vivres, pas de renforts, pas de secours. Les 200 soldats tanganika qui venaient d'arriver avec Hambursin et avec lesquels on espérait pouvoir défendre le passage de l'Ituri désertèrent à l'ennemi avec armes et bagages. Ordre fut donné de se retirer sur Mawambi (Kilongalonga); mais on ne s'y arrêta pas.

Le 1er avril, Dhanis et Hambursin atteignaient Avakubi, où ils trouvaient Henry venant d'Europe pour rejoindre l'expédition. Henry se chargerait de poursuivre les révoltés. Il y réussit merveilleusement. Il dirigea Hambursin vers le Lualaba pour y réorganiser de bonnes troupes. Hambursin rentrait aux Falls dans ce but, quand une hématurie se déclara et l'emporta en quelques jours (14 mai 1897).

Hambursin était porteur de la Médaille de 1re classe de l'Ordre Royal du Lion, de l'Etoile de Service, de la Médaille de la Campagne arabe.

Il a publié, dans le *Journal de l'Association des Anciens Elèves de l'Institut Agronomique de Gembloux* (1895, p. 325), un article intitulé : « Au Congo ».

12 mai 1945.
M. Coosemans.

Mouvement géogr., 1897, p. 321. — Lejeune, *Vieux Congo*, pp. 109, 117, 119, 146, 170. — Weber, *Campagne arabe*, p. 13. — Hinde, *La chute de la domination arabe*, Falk, Bruxelles, pp. 121, 122, 123, 133. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, Namur, 1913, III, pp. 163, 173, 293. — Meyers, *Le prix d'un Empire*, Dessart, Bruxelles, 1943, pp. 20, 94, 104, 125, 133. — *A nos Héros coloniaux*, pp. 144, 148, 168, 169.

HAMOIR *(Dominique)*, (Jodoigne, 22.4.1856-Tirlemont, 31.12.1931).

Il était doué d'une âme vraiment apostolique. Il entra dans l'ordre de Saint-Dominique en 1887, après avoir exercé pendant cinq ans, dans le clergé séculier, le ministère paroissial. Il fit profession le 8 septembre 1888 et, jusqu'en 1902, fut un prédicateur infatigable à La Sarte, à Namur, à Tirlemont et à Liège. Lorsque le Maître général des Dominicains demanda des missionnaires pour l'Amérique du Sud, il s'offrit aussitôt et partit pour le Brésil en 1905. De 1906 à 1910, il fut curé de La Serena au Chili; à l'Equateur (1910-1914), il fut curé à Banos.

Il passa les années de guerre en Belgique. En 1919, malgré ses 63 ans, il partit, avec le P. Warnier, pour la Mission Dominicaine du Congo belge. Il fut d'abord, un

an, supérieur de la Mission d'Amadi, puis il se fixa comme curé à Niangara, jusqu'en 1923.

Il mourut le 31 décembre 1931, au couvent de Tirlemont.

26 novembre 1947.
F. Alb. M. De Meyer, o.p.

Les Missions Dominicaines, XI, 1932, 127. — *Rosaire*, 1923, 279-280.

HANNOTTE (*Jean*), Agent commercial de la société ABIR.

J. Hannotte, qui résidait à Baringa en 1903, en même temps que le Révérend J.-H. Harris, missionnaire protestant de la Baptist Missionary Society, fut accusé par ce dernier, devant la Commission d'enquête d'avoir obligé des soldats de l'Etat à manger les cadavres de leurs victimes au cours d'une expédition envoyée en mars-avril 1903 contre les indigènes Samba du district d'Ekota, en révolte contre l'autorité. Ces accusations furent reproduites par le *Daily Mail* de Londres. Hannotte, qui n'avait même pas assisté à la bataille, en fut d'autant plus surpris que ses relations avec Harris avaient toujours été empreintes de courtoisie. Dans une lettre adressée au journal anglais, il se défendit avec énergie des accusations lancées contre lui. Le droit de reponse qu'il envoya au *Daily Mail* fut publié par la *Tribune congolaise* en 1905 (numéro du 14 septembre, p. 2).

7 avril 1948.
A. Lacroix.

HANSSENS (*Edmond-Winnie-Victor*), Capitaine en 1er au 11e régiment de ligne, Agent supérieur de l'Association Internationale du Congo (Furnes, 25.7.1843-Vivi, Congo belge, 28.12.1884).

Admis à l'Ecole Militaire le 1 mars 1860 et nommé sous-lieutenant le 22 mars 1862, Hanssens est désigné pour le 11e régiment de ligne; le 3 juillet 1867 il est nommé lieutenant. Il entre à l'Ecole de Guerre en 1871 et y conquiert le brevet d'adjoint d'état-major en 1875. Nommé capitaine en 1876, il est désigné comme répétiteur du cours d'art militaire à l'Ecole Militaire.

En 1881, Hanssens offre ses services au Comité d'Etudes du Haut-Congo, qui les agrée; il est détaché provisoirement à l'Institut cartographique militaire et fin janvier 1882 il s'embarque pour l'Afrique.

Le 5 mars, il touche Banana et, avec ses compagnons de voyage, les lieutenants Joseph Vandevelde, Nilis et Grang, il remonte le fleuve jusqu'à Vivi.

Ici commence — et s'achèvera — une carrière coloniale d'une extraordinaire richesse de réalisations.

Dès le début, la puissante et noble personnalité de Hanssens se dégage; chaque jour elle s'affirmera davantage; elle rayonnait dans tout son éclat quand la mort, bien prématurément, y mit un terme.

C'est le 4 juillet 1882 que Stanley rencontre Hanssens à Vivi. Le grand explorateur descendait à la côte pour embarquer vers l'Europe et y prendre le repos que réclamait son état d'épuisement. Il remet au Dr Pechuel-Loesche, qui avait été désigné par Bruxelles, les pouvoirs qu'il détenait, mais il confie à Hanssens le commandement de la région du Bas-Congo.

L'autorité du capitaine Hanssens s'étendait de Vivi à Léopoldville et sa mission consistait essentiellement à organiser la région des Cataractes, en vue du meilleur et du plus rapide acheminement des ravitaillements vers Léopoldville.

L'accomplissement de cette mission amène Hanssens, le 3 septembre 1882, à Léopoldville. Il y constate une situation déplorable. Le Dr Pechuel-Loesche, remplaçant intérimaire de Stanley, et le capitaine Braconnier, chef du poste, sont tous deux malades; les relations avec les indigènes sont plutôt mauvaises; le chef N'galiema, de la bonne volonté de qui dépend le ravitaillement, ne se montre plus à la station, et ses sujets de N'Kitamo n'apportent plus de vivres; bref, la famine menace la station; le moral est bas. Hanssens présent, telle situation ne pouvait perdurer. En effet, le capitaine Hanssens possédait au plus haut degré le don du commandement. Tous ceux qui partagèrent ses travaux s'accordent pour lui reconnaître un bel équilibre mental et physique qui se traduisait par une égalité d'humeur inaltérable et une jovialité de bon aloi. Généreux et bon, il avait dans ses rapports avec ses subordonnés des mots qui allaient au cœur. Il avait l'aspect imposant; sa voix sonore, sa belle barbe pleine impressionnaient les indigènes et son franc sourire lui gagnait leur cœur.

Très cultivé et possédant, avec un jugement sain, un sentiment très élevé du devoir, l'avenir de l'entreprise du Roi était sa préoccupation la plus pressante.

Il jugea tout de suite qu'un Pechuel-Loesche pouvait tout compromettre.

Ce docteur allemand apparaît dans les relations de l'époque sous des dehors assez

énigmatiques; certains n'hésitent pas à voir en lui un agent de désorganisation conscient; d'autres le considèrent simplement comme un être faible, timoré, ridicule; tous cependant sont d'accord pour voir en lui un homme néfaste à l'œuvre qu'il devait servir.

Le Dr Pechuel-Loesche ayant réuni un conseil pour discuter de la situation qu'il considérait comme désespérée, Hanssens feint d'épouser son point de vue et lui suggère de rentrer en Europe pour l'exposer au Comité d'Etudes.

Pechuel-Loesche accueille la suggestion avec empressement et remet à Hanssens ses pouvoirs, non sans lui faire promettre au préalable qu'en son absence rien ne serait entrepris. Hanssens, avec un sourire à peine dissimulé, accepte et embarque le personnage.

Désormais libre de ses mouvements, Hanssens examine la situation. Les projets du Comité d'Etudes lui sont inconnus; ce n'est qu'à l'arrivée de Coquilhat, et par lui, qu'il apprendra ce qu'on pense et ce qu'on projette à Bruxelles. Il est même dépourvu d'instructions générales. Mais Hanssens n'est pas homme à piétiner sur place. Il jette un regard derrière lui : les postes de la région des Cataractes sont tous en bonnes mains; devant lui, le Haut-Congo est là non occupé et objet des convoitises du voisin. C'est vers lui que Hanssens va diriger ses efforts.

Malheureusement, ses moyens sont singulièrement modestes.

L'*En-Avant* est immobilisé : une pièce essentielle de la machine a disparu et ne se retrouvera qu'au retour de Stanley à Léopoldville. Il ne reste comme embarcation disponible qu'une baleinière, l'*Eclaireur*. Il faut brûler d'une foi extraordinaire dans le succès pour oser tenter l'aventure avec de tels moyens.

Hanssens arrête son programme et, sans désemparer, le met à exécution.

Il envoie Braconnier prendre un repos à la côte et le remplace à Léopoldville par le sous-lieutenant Grang; il met en chantier la construction d'une route entre Manianga et Léopoldville; il renoue les relations avec le chef N'Galiema, dont l'arrogance va jusqu'à exiger qu'un otage blanc réside à Kitamo pendant la durée de ses visites chez Hanssens; il décide de constituer à M'Suata, chez le brave chef Gobila, un dépôt de vivres et de matériel pour ravitailler les futures stations du Haut Fleuve. Ses arrières assurés, le Bas-Congo et Léopoldville ne réclamant plus sa présence, le 13 octobre 1882, le capitaine Hanssens embarque sur l'*Eclaireur*, accompagné d'un agent, Boulanger, et de onze Zanzibarites.

Le 17 octobre, il est à M'Suata, où commande le lieutenant Janssens; il y renforce son escorte par le prélèvement sur la garnison d'une douzaine de Zanzibarites et il remplace provisoirement Janssen, qui a préparé le voyage vers le Haut, par Boulanger.

Le 23 octobre, l'*Eclaireur*, escorté de deux pirogues, se dirige vers le Haut. Le 24, il est devant l'embouchure du Kasai et le 27 devant Tshumbiri. Depuis trois jours, les populations riveraines devant lesquelles on défilait manifestaient les sentiments les plus agressifs. Enfin, le 30, l'expédition touchait Bolobo, résidence du grand chef des Bayanzi. Après une dizaine de jours de pourparlers, le chef Kuka des Bayanzi signa un traité plaçant ses terres et leurs populations sous le drapeau de l'Association. Les équipages de la flottille entamèrent immédiatement la construction d'un poste.

On reste étonné du rapide succès obtenu par Hanssens chez les Bayanzi, population particulièrement turbulente, quand on retient qu'il aborda Bolobo, descendant d'une modeste allège montée par huit rameurs, escortée de deux pirogues et six pagayeurs. Pour s'imposer à ces foules primitives, défiantes et brutales, la personnalité de Hanssens suffisait : leur attention se concentrait sur lui, elles oubliaient de constater que son escorte était bien faible et que lui-même n'était pas armé.

Le ravitaillement emporté touchant à sa fin, Hanssens renvoie l'*Eclaireur* à Léopoldville pour y prendre des charges et amener à Bolobo le lieutenant Orban, désigné pour prendre le commandement de la nouvelle station.

Le 22 décembre 1882, il est rejoint par le lieutenant Coquilhat, arrivé récemment d'Europe, qui le met au courant des vues du Comité d'Etudes du Haut-Congo et des projets de création de stations à l'Equateur et chez les Bangalas.

Ces nouvelles enchantent Hanssens, qui prend ses dispositions pour regagner Léopoldville et y organiser l'expédition que demande le Comité d'Etudes.

A la descente, il conclut des traités avec les indigènes de l'embouchure du Kasai et y acquiert le terrain nécessaire à l'édification du poste de Kwamouth.

En moins de trois mois l'autorité nominale de l'Association avait été portée à plus de 300 kilomètres en amont du Stanley-Pool et les portes du bassin du Kasai lui étaient acquises.

En débarquant à Léopoldville, au début de janvier 1883, Hanssens apprend le retour inattendu au Congo de Stanley et sa désignation par celui-ci au commandement de la

zone comprise entre l'Atlantique et le Stanley-Pool, celle-ci comprenant la totalité du bassin du Kwilu-Niari.

Hanssens se met aussitôt en route. Il rencontre Stanley à Manianga, où il reçoit ses instructions comportant le rattachement de Manianga à l'expédition Kwilu-Niari, partie de Vivi le 13 janvier sous les ordres du capitaine Grant-Elliott et qui a comme base Isangila.

L'opération répondait à une grave préoccupation du Roi. Les prétentions portugaises menaçaient de priver les territoires de l'Association de leur débouché naturel vers l'Océan; si elles prévalaient il fallait que l'Association fût assurée par une occupation effective de la possession de l'exutoire plus septentrional que constituait le Loango.

Le colonel Van Gèle, qui fut un des lieutenants et le continuateur de Hanssens dans sa mission d'occupation du Haut-Congo, consacre à son ancien chef quelques pages dans lesquelles débordent les sentiments de haute estime et d'affection qu'il nourrissait à son égard et qui mettent en lumière le rôle éminent du capitaine Hanssens au cours de la période de constitution du nouvel Etat africain.

« La mission du capitaine Hanssens », écrit Van Gèle, « était extrêmement délicate, car il fallait longer la zone concédée à M. de Brazza par les chefs Bateke et, sans froisser les sentiments de l'expédition française, tâcher d'obtenir la priorité dans l'octroi des traités de cession. L'importance politique de cette démarche justifie le choix de Stanley. Le capitaine belge était l'homme qui convenait pour accomplir avec succès cette tâche ingrate et pleine d'écueils. Son talent, son profond sens politique, son expérience et son habileté à résoudre des situations difficiles devaient faire miracle. »

Stanley, dans son ouvrage « Cinq années au Congo », lui consacre ces lignes :

« Le capitaine Hanssens semblait avoir endossé, pour venir en Afrique, cette armure qui rend l'homme invincible à tout : le courage moral. Chargé de conduire une expédition et de fonder des stations dans des régions inconnues, il faisait ses préparatifs avec une célérité et une sûreté étonnantes, pensant à tout, n'omettant rien, veillant à ce qu'il ne manquât ni une carabine ni une aiguille; et quand il se mettait en route, l'aspect martial de son escouade était le gage du succès qui l'attendait. » (Lieutenant-colonel Van Gèle : « Le capitaine Hanssens », *Flambeau*, nº 30, avril 1936.)

Accompagné du lieutenant Harou, Hanssens s'enfonce à l'intérieur, dans un pays où tous les obstacles semblent avoir été entassés pour arrêter la marche; à ceux-ci s'ajoute l'hostilité des populations. Hanssens tourne ou domine tout ce qui s'oppose à sa progression. Il quitte Manianga le 23 février 1883 et, à travers la forêt, sans route tracée, presque sans vivres, il atteint le Niadi à Kindamba; quatre jours plus tard, le 2 avril, il opère sa jonction avec Destrain, à Stéphanieville; remontant le Niadi, il fonde le poste de Philippeville, à la limite des territoires concédés à de Brazza. Sur le chemin du retour, à N'Guda, il est attaqué par les indigènes et blessé au pied par un projectile de fusil à pierre. L'ardent dévouement de ses hommes le dégage de la mêlée. Le 20 mai, il rentre à Manianga et descend à Boma faire soigner sa blessure. A peine rétabli il remonte dans le Haut-Niadi conclure des traités avec les chefs indigènes et fonde le poste de Mukumbi, sur le trajet Manianga- Philippeville. Il en confie le commandement à Casman.

L'expédition du Kwilu-Niari fut exécutée avec une célérité peu commune; ses résultats, bien exploités, furent d'une importance de premier ordre. En effet, la conquête de ces territoires mettait entre les mains de l'Association le gage qui lui permit de résoudre le problème, vital pour elle, du libre accès à l'Océan. Elle ne fit l'objet que de peu de commentaires, car elle apparut vite comme n'étant qu'une habile manœuvre dans une action diplomatique. L'occupation de la région fut brève, puisqu'elle cessa après la conclusion des accords de 1885 avec le Portugal et la France.

Sans vouloir minimiser la part que prirent à cette expédition les Grant-Elliott, Destrain, Vandevelde, etc., on peut dire que les résultats qui la couronnèrent sont dus, en ordre principal, à la brillante intervention de Hanssens.

L'année 1883 s'achève pour Hanssens dans les multiples préoccupations de l'organisation des territoires placés sous son commandement. Pendant que le capitaine Hanssens assurait les arrières, Stanley avait entrepris deux grands voyages dans le Haut-Congo. Une station avait été fondée à l'Equateur, une autre aux Stanley-Falls. Entre ces deux points l'occupation — qui s'avérait difficile — restait à réaliser; à Bruxelles comme en Afrique, on estimait qu'il y avait urgence à l'entreprendre; mais Stanley, épuisé, souffrant du foie, sentit la nécessité de rentrer se reposer en Europe et de passer la main. Tout désignait le capitaine Hanssens pour reprendre la direction des opérations dans le Haut-Congo.

Assurément, Hanssens, à ce moment, n'avait pas l'expérience des choses du Haut que Stanley avait si durement acquise, mais à un plus haut degré que celui qu'il allait remplacer, il possédait l'art de s'attacher les cœurs et de susciter les dévouements.

A l'appel de Stanley, Hanssens quitte Manianga et retrouve à Léopoldville, le 15 février 1884, l'illustre explorateur.

Celui-ci lui dit que son état de santé ne lui permet pas de reprendre la route des Falls; que c'est à lui, Hanssens, qu'il appartiendra d'ouvrir définitivement à la civilisation la partie du Fleuve qui s'étend du poste extrême fondé aux Stanley-Falls, à la station de l'Equateur.

Hanssens, sans tarder, organise son expédition. Celle-ci comprendra trois petits vapeurs, jaugeant ensemble une vingtaine de tonnes : l'*En-Avant*, l'*A. I. A.* et le *Royal;* quelques allèges compléteront la flottille qui embarquera sept Européens : le capitaine Hanssens, Wester, Amelot, Drees, Guérin, Courtois et Nicholls, une cinquantaine de Noirs et une grande quantité de marchandises et de ravitaillement.

Le départ de Léopoldville a lieu le 23 mars 1884.

Après un arrêt à M'Suata, où les indigènes pleurent encore la mort de l'ancien chef de poste, le lieutenant Janssen, accidentellement noyé dans les flots du Congo, Hanssens rencontre le 29, près de Kwamouth, Pierre de Brazza; entrevue cordiale qui ne détourne pas Hanssens de ses intentions d'atteindre au plus tôt la région des Bangalas.

Le 3 avril, l'expédition atteint Bolobo, où le lieutenant Liebrechts a fait des Bayanzi des collaborateurs dévoués. Hanssens ne s'y attarde pas. Il reprend la navigation, fonde le poste de N'Gandu et, entre Bolobo et Equateurville, conclut avec les chefs des traités qui étendent à leurs territoires la souveraineté de l'Association.

Le 17 avril, Hanssens amarre sa flottille à la rive d'Equateurville, où il retrouve Van Gèle et Coquilhat, qui, en dix mois, ont fait de ce poste une station modèle. Son arrivée y est fêtée par les Blancs et les Noirs.

Le personnel du Haut-Congo, en effet, sachant Stanley en route vers la côte, se demandait, non sans une certaine inquiétude, quel serait le chef qui les conduirait en son absence. La désignation de « N'Sassi » — nom indigène de Hanssens — les combla de joie.

Van Gèle et Coquilhat, en traitant de la situation de la région, exposent à Hanssens le vif désir qu'ils éprouvent de partir en exploration vers l'Ubangi pour y relever le confluent et le cours inférieur de la rivière signalée par Stanley en 1877, vers la rive occupée par les Ubangi.

Hanssens, qui dispose de l'*En-Avant*, décide d'effectuer immédiatement la reconnaissance. Le 19 avril, la petite expédition, composée de Hanssens, du lieutenant Van Gèle, du pharmacien Courtois, de Guérin et du mécanicien Amelot, tous Belges, se met en route. L'équipage comprend dix Zanzibarites et un indigène de l'Equateur qui servira d'interprète.

L'*En-Avant*, après trois jours de pénible navigation dans un dédale d'îlots, rencontre enfin des pêcheurs qui consentent à piloter le bateau jusque dans les eaux de l'Ubangi; c'était le 21 avril 1884.

On côtoie la rive droite; bientôt la berge se couvre d'indigènes, qui ne manifestent que de la surprise. Après avoir navigué sur une distance d'environ 40 kilomètres, l'*En-Avant* accoste au village de Bisongo. La rive fourmille d'indigènes en armes. Hanssens, accompagné de l'interprète et suivi des autres Blancs, descend à terre le premier en caressant sa barbe d'un geste familier. L'interprète communique à la foule les intentions du grand chef blanc qui les visite; la foule approuve et quelques heures après le chef Makoko fait avec Hanssens l'échange du sang. Tous deux passent ensuite un traité contresigné par Van Gèle, Courtois et Amelot, qui assure à l'Association le protectorat des deux rives de l'Ubangi. Cette prise de possession des deux rives de l'Ubangi avait, du point de vue de la détermination ultérieure des limites des possessions respectives de l'Association et de la France, une importance majeure. Et cependant, on omit d'en tirer argument au cours des longues et pénibles négociations de l'établissement du traité de délimitation de cette région du Congo. Cette inexplicable omission fit qu'on amorça la frontière à un point de la rive du Congo situé en amont de l'embouchure de l'Ubangi.

Hanssens n'avait-il pas donné à cette prise de possession une suffisante publicité?

Le 25 avril 1884, dans une lettre que *Le Congo Illustré* de 1892 a publiée, Hanssens expose qu'en traitant avec le chef Makoko il s'assurait le protectorat sur le territoire d'Iranga et de l'Ubangi rive gauche, « point intéressant, commandant la sortie d'un affluent considérable qui était renseigné sur les cartes comme existant *probablement*, mais de l'existence *réelle* duquel, écrivait-il, j'ai pu m'assurer, puisque j'ai pénétré à plusieurs lieues à l'intérieur. L'affluent

porte vers sa jonction avec le Congo le nom de M'Bundja » (qui fut altéré plus tard en N'Kundja).

Le 11 mai 1884, Hanssens expédiait à l'Administrateur Général, sir Francis de Winton, rapport sur la visite des postes et les reconnaissances qu'il avait effectuées jusqu'à cette date. Ce rapport donnait une relation complète et précise de la reconnaissance du Bas-Ubangi et il est certainement arrivé à Bruxelles, car trois mois plus tard — le 11 août — le « Mouvement géographique » annonçait, sur communication de l'Association, l'occupation de l'Ubangi par Hanssens.

Ce n'est pas la faute de Hanssens si, après sa mort, la découverte qu'il avait faite de l'Ubangi ne fut pas exploitée à fond, et il reste que ce qu'elle a procuré à l'Etat Indépendant du Congo est d'une valeur inestimable.

Rentré à la station de l'Equateur, Hanssens y achève minutieusement les préparatifs de son expédition chez les Bangalas.

Le lieutenant Coquilhat, dont le choix s'indiquait en raison de la connaissance qu'il avait de cette population, pour avoir participé avec Stanley, en janvier 1884, à une tentative d'occupation, devait l'accompagner et, en cas de succès, prendre le commandement de la nouvelle station.

Prévenu par l'échec de Stanley des difficultés que présente l'occupation qu'il projette, Hanssens ne néglige aucune chance. Il recueille avec le plus grand soin, descendant dans les moindres détails, toutes les informations susceptibles de lui faciliter la tâche.

Amplement documenté sur le caractère des chefs bangalas, sur les mobiles particuliers qui animent chacun d'eux, sur l'esprit des populations et sur les moyens propres à se concilier tout le monde, Hanssens, après avoir complété le personnel de l'expédition par quatre natifs de l'Equateur qui lui serviront d'interprètes et d'informateurs, lève l'ancre et vogue vers le Haut.

Le 27 avril 1884, la flottille accoste à Lulonga. Très rapidement, Hanssens parvient à dissiper la froideur et la défiance que les populations avaient manifestées lors du passage de Stanley, et c'est presque avec enthousiasme que les chefs finissent par signer des traités.

Le 4 mai 1884, on est en vue de Makanza, résidence du chef Iboko des Bangalas. Rares sont les indigènes qui accourent à la rive, mais toute la population, dissimulée derrière les huttes, observe avec mauvaise humeur et défiance les bateaux qui approchent.

Après qu'un interprète, muni de quelques cadeaux, eut atterri et annoncé que ce n'était pas Stanley qui allait aborder, la rive se peuple d'hommes en armes, de femmes, d'enfants, attentifs et silencieux. Hanssens, résolu à vaincre l'apparente indifférence des Noirs à son égard, descend à terre le premier, n'ayant pour toute arme que sa pipe et sa blague à tabac; il fend la foule sans paraître remarquer l'appareil guerrier de certains groupes, et se dirige vers le quartier du chef; il l'aperçoit et l'aborde en lui prenant la main qu'il secoue vigoureusement. Le vieux chef, interloqué, contemple cette figure ouverte, souriante, respirant la bonté; il est séduit et dit : « Soyons frères de sang ».

La cérémonie eut lieu sur-le-champ, chacun des Européens descendus à la suite de Hanssens prenant parmi les notables un frère de sang.

Le traité plaçant le territoire d'Iboko sous la souveraineté de l'Association fut signé le 7 mai. Cependant, il fallut encore trois jours de laborieuses tractations pour régler la question de l'établissement d'un poste à Iboko; Hanssens n'enleva la décision qu'en menaçant le chef d'aller s'installer chez les Mobeka, tribu ennemie d'amont, et en simulant un départ.

Le 11 mai, Hanssens redescend à l'Equateur pour renouveler et compléter ses approvisionnements en vue de son voyage vers les Stanley-Falls. Le 24, il est de retour à Iboko, où il retrouve Coquilhat, qui méthodiquement organise son installation.

Ce n'est pas sans appréhension sur le sort et l'avenir du vaillant officier qu'il abandonne avec de bien piètres moyens, au milieu de 30.000 anthropophages, que Hanssens, le lendemain, fait ses adieux à Coquilhat et s'embarque pour le Haut.

Le voyage débute par une brève reconnaissance de la rivière. Mongala, le chef Mobeka installé près de l'embouchure, signe un traité acceptant le drapeau de l'Association.

Le 4 juin 1884, l'expédition atteint l'Itimbiri, qu'elle remonte sur un parcours de 15 kilomètres.

Le 21 juin, on est à Basoko, à l'embouchure de l'Aruwimi. Un poste de trois Haoussas y est établi. Mais le pharmacien Courtois est atteint d'hématurie et, malgré les soins empressés de ses compagnons, il succombe le 26 juin.

L'expédition endeuillée atteint enfin les Falls le 3 juillet. Hanssens y trouve le chef de poste Binnie, qui y réside depuis la visite de Stanley, en décembre 1883; la

situation au poste est bonne. Binnie, au cours de ces sept mois, s'étant acquis l'affection des indigènes. Le lieutenant suédois Wester et Amelot, qui lui restera adjoint, remplaceront Binnie, que Hanssens ramènera vers la côte.

Le 11 juillet 1884, Hanssens quitte les Falls; il descend le fleuve en longeant la rive gauche et pénètre dans le Lomami. Là encore il conclut avec les indigènes des traités qui assurent à l'Association la souveraineté sur d'immenses régions.

Le 19 juillet, il accoste à Iboko, où la situation est tendue, les indigènes ne pouvant comprendre que Hanssens ait fait l'échange du sang avec leurs ennemis, les Mobeka. Avec calme, franchement, énergiquement, il leur fait comprendre que le Blanc recherche l'amitié de tous les Noirs, mais qu'en aucun cas il ne s'alliera avec une tribu quelconque contre une tribu rivale. Cette déclaration impressionne désagréablement les gens d'Iboko, car elle détruit un espoir qu'ils nourrissaient depuis l'arrivée du Blanc chez eux, celui de bénéficier de sa force dans les entreprises de brigandage auxquelles ils se livraient. Devant leur déception, Hanssens, pour prévenir une réaction brutale dont eût pu pâtir la jeune station, décide d'y résider quelques jours.

C'est au cours de ce séjour à Iboko que le capitaine Hanssens reçut une lettre autographe du Roi, lui faisant part, notamment, de la haute importance qu'Il attache à la prompte création d'une station chez les Bangalas.

Le 22 juillet 1884, Hanssens lève l'ancre pour regagner Léopoldville; il y arrive le 6 août, après une absence de 136 jours.

Le bilan des résultats de l'expédition toute pacifique qu'il vient de terminer est impressionnant.

Partant de Léopoldville, Hanssens a établi deux postes, l'un à Mubimo, près de Tshumbiri, l'autre à Gombe, face à l'embouchure de l'Ubangi; il a découvert avec Van Gèle et acquis les rives de cette embouchure; il a conclu des traités qui assurent à l'Association des concessions à N'Ganchu, Lisangu, Liranga et Lulonga; poursuivant sa marche plus en avant, il a occupé les Bangalas; il a fait recevoir le drapeau bleu étoilé d'or à Mobeka, à M'Pesa, Irenge, Upoto, Bumba, Yambinga, Ibembo, Monongeri, Isangi; il a découvert la Mongala; il est parvenu à établir un poste à Basoko, à l'embouchure de l'Aruwimi. Cette somme de réalisations obtenues en moins de cinq mois, avec des moyens parfois dérisoires, suffirait pour assurer au capitaine Hanssens une place de choix au premier rang des Belges qui servirent au Congo la cause de la civilisation.

A son arrivée à Léopoldville, Hanssens y rencontre sir Francis de Winton, l'Administrateur Général de l'Association. Il lui demande et il obtient l'envoi d'urgence de ravitaillement et de renforts pour les Bangalas. Puis il reprend la route du Haut, pour assurer par de nouveaux traités les droits de l'Association sur tout le territoire qui s'étend entre Kwamouth et Bolobo.

C'est à Bolobo, chez le lieutenant Liebrechts, que lui parvient d'Europe, le 18 octobre 1884, l'annonce de sa nomination de Chevalier de l'Ordre de Léopold. Hanssens est le premier officier belge auquel cette flatteuse distinction est décernée pour services en Afrique. Il fut sensible à l'honneur qui lui était échu, mais sa nature généreuse lui fait prendre immédiatement la plume pour écrire à Coquilhat :

« Je viens d'être nommé chevalier de l'Ordre de Léopold par arrêté du 19 juillet. C'est la création des Bangalas qui m'a valu cette distinction. Je vous renouvelle à cette occasion mes remercîments pour l'assistance intelligente et dévouée que vous m'avez prêtée dans cette affaire; sans vous je n'aurais jamais réussi; c'est donc à vous que je dois ma croix, mon cher camarade, et vous avez votre part dans le ruban que le Roi vient de placer à ma boutonnière. »

Coquilhat, commentant cette noble lettre, se hausse à la grandeur de son chef en écrivant :

« Ce digne chef qui prend pour lui seul les responsabilités veut partager les honneurs avec ses subordonnés. C'est de sa part un acte de grande indulgence et de grand cœur. »

Et Van Gèle, leur compagnon à tous deux, dont l'âme est imprégnée des mêmes sentiments, s'émeut à leur voix et dit :

« Ne croirait-on pas entendre deux hommes de Plutarque? »

Quittant Bolobo, Hanssens se dirige vers Lukolela et Irebu; il s'engage dans le chenal qui relie le fleuve au lac Tumba, en fait la circumnavigation, puis remonte à l'Equateur, où il retrouve Van Gèle, qui lui fait une description enthousiaste des richesses agricoles du pays bakanga situé sur la rive droite du fleuve, en face de la station.

« Allons ensemble occuper ce pays, dit Hanssens, et y faire flotter le drapeau de l'Association. »

En moins d'une semaine l'occupation fut réalisée et tout le territoire entre l'Ubangi

au Sud, l'Iboko au Nord, rattaché au domaine de l'Association.

En rentrant à Equateurville, Hanssens y trouve un message de sir Francis de Winton; l'Administrateur Général l'invitait à rentrer à Léopoldville.

Hanssens y arrive le 31 octobre 1884, accompagné de Liebrechts, qu'il a pris à Bolobo.

Tous les Européens, la garnison en armes, les indigènes sont rassemblés devant le débarcadère. Intrigués, Hanssens et Liebrechts descendent à terre et se dirigent vers le groupe d'Européens; le colonel sir Francis de Winton s'en détache et donne lecture de l'arrêté royal décernant la Croix de l'Ordre de Léopold au capitaine Hanssens. Le capitaine Zboinski, sortant des rangs, attache le bijou sur la poitrine de Hanssens, pendant que les troupes présentent les armes. Les acclamations montent de toutes parts : Léopoldville fête et honore le pionnier qui s'est imposé à l'admiration de tous et qui a conquis tous les cœurs.

Le 3 novembre, on apprend à Léopoldville que l'Association, à la demande du Roi d'Italie, a décidé d'envoyer une expédition chez les Basokos pour tenter la délivrance de l'explorateur italien Casati, capturé par les riverains du Nepoko, au retour d'une campagne au Soudan. Immédiatement Hanssens envisage d'en prendre le commandement. Mais trois jours plus tard, à l'issue d'un entretien avec sir Francis de Winton, il annonçait aux agents placés sous ses ordres, sans toutefois dévoiler les motifs de sa détermination, qu'il compte rentrer en Belgique par la malle portugaise quittant Banana le 17 novembre.

Il partage son commandement en deux régions : il confie la première, qui s'étend du Pool à l'Equateur, à Casman, qui remplacera Van Gèle à Equateurville; celui-ci prendra le commandement de la seconde région, qui de l'Equateur va jusqu'aux Falls. Ces dispositions prises, il quitte Léopoldville le 8 novembre.

Que s'était-il passé?

Ce serait singulièrement méconnaître le caractère de Hanssens que d'attribuer sa brusque décision à un coup de tête.

En fait, le capitaine Hanssens avait depuis longtemps demandé, avec insistance, que la station de Léopoldville, base de l'occupation des territoires d'amont, fût rattachée au commandement du Haut-Congo. Cette demande, absolument raisonnable, n'avait jamais été accueillie. Elle fut représentée avec une insistance particulière, justifiée par les agissements du chef de poste de Léopoldville, le capitaine anglais Saulez, qui, abusant de sa situation indépendante, refusait à Hanssens les hommes et les ravitaillements que celui-ci demandait pour la bonne exécution de sa mission.

L'Administrateur Général ayant écarté cette fois encore la légitime revendication du commandant du Haut-Congo, celui-ci estima que la décision devait faire l'objet d'un appel immédiat et qu'il convenait — son terme de service étant d'ailleurs expiré — qu'il le portât lui-même à Bruxelles. Arrivé à Vivi, Hanssens revoit sir Francis de Winton, qui s'effraie des conséquences qu'entraîne sa décision et des responsabilités qu'elle lui fait assumer. Il revient sur celle-ci et retient avec satisfaction la décision que prend Hanssens, sur-le-champ, de différer sa rentrée en congé et de remonter dans le Haut.

Mais Hanssens a trop présumé de ses forces. Cet homme, d'une résistance physique et morale extraordinaire, qui, au cours des deux premières années de son séjour, n'avait jamais éprouvé malaise ou défaillance, qui s'était toujours senti dispos et ardent, qui dans l'action du jour se reposait des fatigues de la veille, qui avait enduré la faim, la soif, les rigueurs d'un ciel de feu, sans que sa bonne humeur fût entamée, depuis quelque temps payait son tribut au climat.

A Vivi, la fièvre ne le quitte pas et malgré les soins empressés du Dr Leslie, l'hématurie l'emporte.

Il meurt, le 28 décembre 1884, en disant : « Adieu les rêves, adieu à tous et à tout ».

Dans les milieux coloniaux et particulièrement parmi les pionniers et les vétérans, la mémoire du capitaine Hanssens est l'objet d'une véritable vénération. Les Coquilhat, les Van Gèle, les Liebrechts, qui furent directement sous ses ordres, eux-mêmes héros d'une magnifique épopée, tous ceux qui le connurent unissent leur voix pour proclamer que Hanssens fut en Afrique un grand chef, un grand cœur, un grand Belge.

Hanssens repose à Vivi.

En juillet 1890, Van Gèle et Le Marinel baptisèrent du nom de « Chutes Hanssens » les rapides qui arrêtèrent leur reconnaissance du Bomu.

La ville de Furnes a élevé un monument à la mémoire de son illustre enfant.

On doit à la plume de Hanssens : *Les premières explorations du Haut-Congo*, lettres inédites, Congo Illustré, 1892. *Les Bayanzi : mœurs et coutumes*, Mouvement géographique, 1884. *Les service des transports entre Matadi et Manianga*, Mouvement géographique, 1891.

28 décembre 1946.

A. Engels.

Lotar, P. L., *La Grande Chronique de l'Ubangi, Mém. de l'Inst. Royal Colon. Belge*, 1937. — Lejeune, Léo, *Le Vieux Congo*, Bruxelles, 1930. — Maxin, *Histoire de l'E. I. C.*, Namur, 1913. — Boulger, *The Congo State, London*, 1894. — Chapaux, *Le Congo*, Rosez, Bruxelles, 1893. — Defester, *Pionniers belges au Congo*, Tamines, Duculot, 1927. — Poulaine, *Etapes africaines*, 1930. — De Martrin-Donos, *Les Belges en Afrique centrale*. — Jourdain et Van Halle, *Dict. encycl. de géogr.*, 1884-1885. — *Bulletin de la Soc. de Géogr. d'Anvers*, 1905-1907. — *Mouvement géographique*, 1885; 1890-1891. — *Congo illustré*, 1892. — Stanley Thomson, *Fondation de l'E. I. C.*, Bruxelles, 1933. — *Bulletin de l'Association des Vétérans*, 1939. — Delcommune, *Vingt années de vie africaine*, Bruxelles, Larcier, 1922. — *Notre Colonie*, 1930. — *Tribune congolaise*, 15 janvier 1929; 15 janvier 1925. — *Bulletin de la Société Royale Belge de Géogr.*, 1882; 1884; 1885; 1886. — Stanley, *Cinq années au Congo*. — *A nos Héros coloniaux*, pp. 66, 74, 77, etc.

HAROU *(Victor-Eugène-Jules)* (Fayt-lez-Seneffe, 25.9.1851-Ixelles, 12.8.1923). Fils d'Adrien-Victor-Joseph Harou et de Victorine-Joséphine-Marguerite Velloni.

Entré à l'Ecole Militaire le 1er décembre 1868, à l'Ecole de Guerre le 22 septembre 1874, Harou, promu lieutenant au 5e de ligne, prit du service au Comité d'Etudes du Haut-Congo et s'embarqua à Liverpool, sur le steamer *Gaboon*, le 15 août 1880, en compagnie de Nève, Braconnier, Valcke, Vanden Boogaerde.

Le *Gaboon* longea la côte occidentale d'Afrique jusqu'à l'embouchure du Niger. Là, les passagers prirent place sur le *Biafra*, touchèrent à Fernando-Pô, passèrent par le Gabon, Loango, Landana et, le 3 octobre, débarquèrent à Banana, où ils s'installèrent à la factorerie hollandaise. Le 6 octobre, ils prenaient place sur le vapeur *Belgique*, pour remonter le fleuve et aller à la rencontre de Stanley. Le 8 octobre, ils débarquaient à Vivi, où ils trouvaient le chef de station Sparhawk. Le 9 décembre, une caravane de mulets et d'ânes, chargée du matériel de l'expédition et commandée par Harou, était prête à partir par voie de terre vers Isanghila, pour rejoindre Stanley. Nève secondait Harou.

La route était à peine tracée, piste indigène tout en zigzags, montant et descendant les pentes les plus raides, à travers un cailloutis de quartz très dur. A tout instant, les mules, indociles, s'écartaient de la ligne et occasionnaient aux voyageurs mille tracas. A certains endroits, les pluies rendaient glissantes les pentes argileuses; ailleurs, les rocs entravaient la marche. Le 11 décembre, l'expédition atteignait la rivière Boundi, coulant en pleine forêt. Il fallut décharger ânes et mulets et transporter la cargaison à l'aide d'un radeau, les bêtes de somme descendant dans le lit du cours d'eau, tandis que les hommes cherchaient un endroit guéable. La rivière franchie, la caravane se trouva à Panborgolo, ancien camp de Stanley. On s'y installa dans un endroit infesté de moustiques et d'insectes, exposé durant la nuit à un froid très vif, succédant à une température diurne de 27°. Paul Nève partit en avant le 12, et rejoignit Stanley le 14 décembre.

Le 24 décembre, Harou, à son tour, les rejoignait près de l'endroit où, en février, Stanley fondera Isanghila. Peu après, Nève tombait gravement malade et Harou le soignait avec dévouement. Le 26 février, tous trois montaient sur le *Royal* et quittaient Isanghila pour l'amont. A Nsouki, ils délivrèrent deux missionnaires protestants, Crudgington et Bentley, que les indigènes retenaient prisonniers. Avec fermeté, Harou, conseillé par Stanley, donna ordre aux chefs indigènes de remettre en liberté les deux Anglais et de ne plus rien entreprendre contre les Blancs qui ne venaient ni piller, ni saccager, ni tuer, et dont les armes suffisaient à leur défense, malgré la supériorité numérique de leurs ennemis. Les noirs furent matés et lâchèrent les deux prisonniers, puis firent bon accueil aux Blancs, qui s'établirent dans un camp à Kuvoko. Harou y prit part à une chasse mouvementée contre des buffles.

En mars, les trois explorateurs furent rejoints par Braconnier. Puis, reprenant la marche, la flottille arriva le 8 avril à l'embouchure de l'Eluala, en territoire basundi. Puis, arrêt à Ntombe-Mataka, où restèrent Braconnier et Nève, tandis que Stanley et Harou s'avançaient vers le N.N.E., en quête d'un endroit propice à la fondation d'un nouveau poste (Manyanga). Ils choisirent une plate-forme dominant le fleuve et y jetèrent les fondements d'une station le 1er mai 1881. Harou venait d'y déployer le drapeau de l'Association quand il vit une nuée d'indigènes monter à l'assaut du plateau pour protester contre cette prise de possession. Le chef exprima à Stanley son mécontentement, mais ce dernier, excellent diplomate, fit miroiter aux yeux du Makoko les avantages qu'il tirerait de l'établissement des Blancs à Manyanga. Le terrain fut concédé moyennant un tribut mensuel de deux pièces d'étoffe. Harou fut chargé de la direction du poste.

Dès les premiers jours de mai, Braconnier et Nève arrivaient à Manyanga. Mais la fièvre s'abattait sur tous. Stanley lui-même fut sérieusement atteint. Nève, pres-

que mourant, dut redescendre vers Isanghila, mais succomba en route, le 26 juin 1881.

En août déjà, de nombreuses constructions couronnaient le plateau de Manyanga en un immense fer à cheval à la concavité tournée vers le N.E. Harou accomplit ces prodigieux travaux avec le concours de Kabindas, de Zanzibarites et de Kroumen. Malheureusement, un jour, les porcs élevés dans la station allèrent ravager les plantations de manioc du chef à Dandanga. Une révolte éclata contre le Blanc. Les révoltés réclamaient le massacre des chèvres et des porcs de la station, disant que les animaux des Blancs étaient des fétiches du mauvais sort. Harou avait heureusement à ses côtés un groupe de serviteurs dévoués prêts à défendre leur maître et le bétail du poste qu'ils avaient d'ailleurs mis soigneusement à l'abri. Harou proposa aux mutins d'interroger les féticheurs. Ceux-ci, d'accord avec l'interprète de Harou, démontrèrent que les craintes des noirs étaient injustifiées, et la paix fut conclue.

Harou, resté seul Blanc à Manyanga, mena une vie très déprimante. Ses seules distractions consistaient soit en une visite aux missionnaires anglais établis à proximité du poste, soit en une expédition de chasse à l'hippopotame. Il eut plus d'une fois à intervenir comme médiateur entre tribus ennemies, et chaque fois, son calme, sa décision, sa diplomatie triomphèrent des instincts sauvages des noirs. Mais la vie solitaire et monotone qu'il menait depuis deux ans dans cette station, d'une insalubrité reconnue, finit par avoir raison de sa robuste constitution. Malade, il dut songer à se faire remplacer. Nilis fut chargé de lui succéder à Manyanga. Harou le mit au courant du service et s'embarqua le 26 avril sur le *Royal*, dont les allées et venues avaient constitué son unique distraction durant son long exil.

Revenu en Afrique en janvier 1883, Harou reçut en mars l'ordre de Stanley d'aller fonder un poste sur la rivière Luemma et de bâtir une station sur la côte entre Banana et Rudolfstadt. Il y fonda la station de Massabé, dont le commandement fut confié à Hodister. Puis, Harou explora les bassins du Luemma et du Chiloango, gagna les sources de la Ludima et y constata l'existence de riches gisements de cuivre et de plomb. Il atteignit la rivière Kenke et établit en cours de route les bases des stations de Nkoula et de Mboko-Songho. Il relia cette dernière station à celle de Mukubi, sur la route Manyanga-Stéphanieville (mai 1883).

Enfin, il se réembarqua pour l'Europe le 1er septembre 1884.

Nous lui devons : des « Souvenirs de voyage en Afrique centrale », publiés dans la *Revue artistique d'Anvers* (1880-1881) ; des Lettres, publiées dans le *Bulletin de la Société belge de Géographie* (1881), et « Nouvelles du Congo » (*Ibid.*, VI, 111).

Il mourut à Ixelles le 12 août 1923. Il était chevalier de l'Ordre Royal du Lion et porteur de l'Etoile de Service.

14 février 1946.
M. Coosemans.

De Martrin-Donos, *Les Belges en Afrique centrale*, t. II. — Chapaux, *Le Congo historique, diplomatique*, pp. 71, 89. — Lejeune, *Vieux Congo*, pp. 22, 214. — *Tribune congolaise*, 31 août 1923. — Delcommune, *Vingt années de vie africaine*, Larcier Bruxelles, 1922, I, pp. 139, 144. — Defester, *Les Pionniers belges au Congo*, Duculot, Tamines, 1927, p. 26. — Stanley, *Cinq années au Congo*, pp. 158, 167, 176, 281, 335, 619.

HARPER *(Edward John)*, Agent [Plas Arvon Penmaenmaur (Grande-Bretagne), 7.7.1852-?].

De nationalité anglaise, E. Harper était ancien officier de l'armée coloniale britannique. Il s'engagea pour trois ans, en qualité d'agent, au service de l'Association Internationale du Congo, le 1er septembre 1884, et s'embarqua le 3, à Liverpool, sur le steamer « Kisembo ».

Il dut regagner l'Europe le 6 avril 1886, pour cause de maladie.

16 septembre 1947.
A. Lacroix.

HARTLAND (*Le Révérend*), Missionnaire protestant (Londres, 1856-Mampanga, 1883).

Missionnaire protestant de nationalité anglaise, le Révérend Hartland est l'un des trois membres de la *Baptist Missionary Society* qui, répondant à l'appel du Rév. Comber, partirent avec ce dernier pour le Congo le 25 avril 1879, dans l'intention d'établir une chaîne de postes de Mission entre le Stanley-Pool et le Tanganika et d'opérer ainsi la liaison avec les Missions du Nyassa et de la côte orientale. Il arriva à San-Salvador le 14 juillet et y resta seul après le départ de ses coreligionnaires pour le Pool. Il organisa le culte dominical, commença l'instruction de quelques enfants abandonnés qu'il avait recueillis et contribua de la sorte à l'établissement des Missions protestantes dans le bassin du Congo.

24 février 1948.
A. Lacroix.

Wauters, A.-J., *L'Etat Indépendant du Congo*, Bruxelles, 1899, p. 88. — Masoin, Fr., *Histoire de l'E.I.C.*, 2 vol., Namur, 1913, II, pp. 380 et 381.

HAUT *(Arnold)*, Missionnaire Jésuite (Liège, 5.3.1870-Anvers, 26.9.1910).

Agé de dix-huit ans, il entra dans la Compagnie de Jésus et fut ordonné prêtre le 17 août 1903. Trois ans plus tard il partit au Congo et fut affecté au poste de Kisantu. Directeur de l'école, il se consacra surtout à l'éducation et à l'instruction des enfants. Il employa le temps libre qui lui restait à l'apostolat dans les villages voisins, ou à rendre service au poste même. Ainsi il décora avec beaucoup de goût la chapelle du couvent des sœurs. Homme adroit et habile, on fit souvent appel à lui pour les travaux de construction. Il contribua beaucoup à l'érection de l'église et de la maison des pères de Mpese, et surtout de l'église de Kipako. Le Père Haut ne put jamais qu'imparfaitement s'acclimater au Congo; de fréquents accès de bile le faisaient souffrir beaucoup.

Il n'avait pas encore achevé sa quatrième année de séjour, qu'on jugea prudent de le renvoyer en Belgique, pour se reposer et se refaire. Sur le bateau, vers le milieu de la traversée, il eut un accès très violent de fièvre bilieuse; le lendemain de l'escale à Las Palmas, une hématurie vint mettre sa vie en danger. Un missionnaire de Mill-Hill lui administra les derniers sacrements.

Arrivé à Anvers, le 22 septembre 1910, le malade fut transporté à l'hôpital Saint-Camille et y mourut quatre jours plus tard.

5 novembre 1947.
H. Bailleul, S.J.

Litterae annuae Provinciae belgicae Societatis Jesu, Wetteren, 1908-1912, pp. 316-317. — *Nyetembo eto*, Kisantu, 1910. — Janssens et Cateaux, *Les Missionnaires belges au Congo*, Anvers, 1912.

HAYE (LA) *(Jules-Joseph)* (Florennes, 29.5.1869-Kodia, 3.7.1902). Fils d'Edmond La Haye et de Philomène Lefert.

Entré à l'Ecole militaire le 2 novembre 1889, il était officier au 3e régiment de chasseurs à pied quand il s'engagea à l'E.I.C,. le 6 mai 1893, en qualité de sous-lieutenant de la Force publique. Arrivé à Niangara le 26 novembre 1893, il quittait ce poste le 22 décembre en compagnie du sergent De Walsche, à destination de Gumbari, en pays momvu, où il avait à effectuer des reconnaissances. En janvier 1894, alors que dans la plupart des postes les auxiliaires se révoltaient et désertaient avec armes et munitions, à Amadis les 27 irréguliers mundu avaient aussi essayé de fuir. Les blancs, La Haye, Nys et Alban Lemaire, qui venaient d'arriver à Bomokandi, organisèrent une battue et durent abattre 24 des Mundu révoltés. Devos, chef de poste de Surongo, ayant été tué par les gens de Bili dans une embuscade tendue à la colonne dont il faisait partie et que commandait Bonvalet, La Haye fut chargé de le remplacer à Surongo dès le 9 février 1894. Une expédition punitive ayant été décidée contre Bili, elle fut confiée par Baert à Christiaens, qui choisit pour adjoints La Haye et Laplume, en mars 1894.

En attendant l'arrivée de Christiaens, retenu à Niangara pour y recevoir les directives de Baert, La Haye et Laplume pénétrèrent au Sud du territoire de Bili. Ils y retrouvèrent un soldat kasai, survivant de la colonne Bonvalet, qui n'avait plus qu'une cartouche et vivait depuis un mois dans les bois. La Haye et Laplume retournèrent alors à Surongo pour y attendre Christiaens. Celui-ci arrivé, la colonne quitta Surongo le 25 avril. Elle était composée de 40 volontaires de la côte, 80 soldats congolais, 560 auxiliaires abarambo. Elle fut exposée à des escarmouches continuelles de la part de Bili, Lembisa, Dika, Basia. A un certain moment, Laplume fut débordé complètement sur sa gauche par les indigènes azande de Lembisa. Heureusement, La Haye, commandant le 3e peloton, lança une partie de ses Mobenge à l'attaque de Lembisa et parvint à dégager Laplume. On reprit même à Lembisa une partie des bagages que ses indigènes avaient volés. Les troupes de Christiaens essayèrent alors de tourner l'ennemi; mais celui-ci se retira dans la forêt; les troupes de Bili se replièrent entre la Gurba et la frontière de Ndoruma. Billi s'était enfui et ne put être rejoint. La colonne Christiaens rentra à Surongo. Le 3 juillet 1895, Kops remplaça à Suronga La Haye, qui fut chargé de construire le poste de Bomokandi, sur la rive droite, rocheuse, de la rivière Uele. C'est là que le rencontra Chaltin, le 10 janvier 1896, tandis qu'il entreprenait à son four une expédition contre Bili. Chaltin et La Haye décidèrent de transporter le poste de Bomokandi de la rive droite à la rive gauche, à 20 minutes en amont .

Son terme achevé, La Haye descendit vers Boma, qu'il quitta le 15 juillet 1896, pour l'Europe.

Partant pour la seconde fois, il arriva dans l'Uele le 28 février 1897. Le 25 mars, il était nommé chef de la zone Uerre-Bomu, puis, le 16 mai, chef de zone des Makrakra et commissaire de district de l'Uele. Il termina son deuxième terme le 4 juin 1900, date à laquelle il quitta Boma à destination de l'Europe.

Il fit un troisième terme en qualité de commissaire de district de l'Uele, succédant à Verstraeten, dès le 16 janvier 1901. Or, quelques mois plus tôt, fin 1900, les Ababua, qui s'étaient déjà révoltés à plusieurs reprises, s'étaient de nouveau montrés hostiles aux blancs. Ils avaient même pillé les magasins du poste de Libokwa. Une opération fut décidée contre eux. Elle eut pour théâtre le territoire compris entre le Bomokandi, à l'Est, le Rubi, au Sud, la Likati, à l'Ouest, et l'Uele, au Nord. L'expédition fut dirigée par La Haye et comprenait 600 hommes plus les officiers Laplume, Védy, Versluys, Landeghem, Périn, Thibaut, Breyssen, Dewalque. Partie de Bomokandi, elle comprenait trois pelotons, qui prirent trois chemins différents en direction de Libokwa. La concentration fut opérée près de ce dernier poste. La Haye se mit en campagne et marcha contre les révoltés, qui se tenaient près de Bima. A proximité de ce village, l'expédition fut soudainement attaquée par les Ababua. A un moment donné, l'avant-garde fut cernée. Dewalque y fut tué. Mais le gros de l'expédition extermina les Ababua rebelles. Cela se passait fin juin 1901.

Lorsque Hanolet remplaça Chaltin dans l'Enclave de Lado, il s'appliqua à poursuivre l'œuvre d'organisation commencée par son prédécesseur, notamment la construction d'une grand'route carrossable reliant Dungu à Redjaf et destinée à faciliter le ravitaillement de l'Enclave. La Haye ainsi que Wterwulghe et Wacquez furent dans ce travail les adjoints dévoués d'Hanolet, pendant la période 1901-1903. En 1902, La Haye était rentré à Niangara, quand il mourut assassiné d'un coup de feu qui lui fut tiré dans la tête pendant son sommeil, le 3 juillet 1902, au village de Kodia.

La Haye était chevalier de l'Ordre Royal du Lion et porteur de l'Etoile de Service à deux raies.

28 septembre 1946.
M. Coosemans.

Lejeune, A., *Histoire militaire du Congo*, p. 215. — *Belgique militaire*, 1900, nº 1547. — *Tribune congolaise*, 25 septembre 1902, p. 3 ; 23 octobre 1902, p. 5; 13 novembre 1902, p. 1. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, pp. 202, 209. — *Bull. Soc. Royal Géog.*, Anvers, 1907-1908, p. 438. — Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 163, 175, 180, 185, 186, 188, 232, 313. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*.

HEBRANS *(Louis)*, Mécanicien (?-Vivi, 17.9.1880).

Hébrans, qui exerçait en Belgique la profession de forgeron, fut parmi les premiers à répondre à l'appel du Roi en faveur de l'entreprise africaine. Engagé par l'Association Internationale Africaine en octobre 1879, en qualité de mécanicien, il débarqua en Afrique le mois suivant.

Il mourut de fièvre malarienne bilieuse à Vivi, le 17 septembre 1880.

6 novembre 1947.
A. Lacroix.

Mouvement géographique, 1885, p. 111. — *Bulletin de l'Association des Vétérans coloniaux*, sept-oct. 1939, p. 9.

HEE (VAN) *(Ernest)*, Missionnaire Rédemptoriste, (Gheluwe, 31.5.1867 - Anvers, 4.1.1911). Fils de Frédéric Van Hee et de Julia Masschelin.

Il fit ses humanités au collège de Menin et, en septembre 1889, il entra au noviciat des Rédemptoristes à Saint-Trond. Après y avoir émis les vœux de religion le 5 octobre 1890, il s'appliqua pendant sept ans à l'étude de la philosophie et de la théologie au scolasticat de Beauplateau (Tillet). C'est là qu'il reçut, le 6 octobre 1895, l'ordination sacerdotale. Après l'achèvement de ses études, il fut attaché pendant sept ans à la résidence d'Anvers; en mai 1902, il passa à celle de Roulers.

Quand, en 1905, on lui demanda d'aller renforcer le personnel rédemptoriste au Congo, il se rendit aussitôt à cette invitation, et le 15 juin il s'embarqua pour la Colonie. Le 8 juillet il arrivait à Tumba, qui lui était assigné comme résidence. Dès le mois d'octobre, on réclama ses services à Matadi, où l'attendait un fructueux ministère. Il fut chargé spécialement du service religieux le long de la ligne du chemin de fer et de la visite des postes secondaires établis à l'intérieur de la région. Il était aussi chargé de la direction spirituelle de l'hôpital réservé aux indigènes. Il conquit rapidement la sympathie de la population, même des noirs qui s'étaient ralliés aux sectes protestantes.

En juillet 1909, il revint en Europe pour restaurer sa santé. Il utilisa largement ce séjour dans la patrie pour provoquer parmi les catholiques belges un courant de générosité envers la Mission congolaise. Le 3 mars 1910, il reprit le chemin du Congo. Il y arriva le Mardi-Saint et, le jour même de son arrivée à Matadi, il commença la prédication d'une retraite pascale à ses caté-

chistes. Plus de modération eût sans doute été plus sage, mais son zèle ne calculait pas. Pour aller visiter un moribond qui désirait le voir, il entreprit sans hésiter un pénible voyage de 130 kilomètres en chemin de fer — le chemin de fer de Matadi à Léopoldville bien primitif à cette époque — et de sept lieues à pied à travers la brousse. Il était malade et revint brisé. Le médecin exigea son départ pour la Belgique, où il arriva, le 11 octobre 1910, au port d'Anvers. Transporté presque mourant à la résidence des Rédemptoristes, il y vécut encore pendant près de trois mois, accablé de grandes souffrances. Il mourut le 4 janvier 1911. *Le Mouvement des Missions catholiques au Congo* disait de lui, au lendemain de ses funérailles : « C'était, dans toute la force du terme, un Missionnaire congolais ne connaissant ni fatigues, ni obstacles pour évangéliser la vaste contrée dévolue à sa congrégation. »

16 novembre 1947.
M. De Meulemeester.

Le Mouvement des Missions catholiques au Congo, Bruxelles, 1911, pp. 50-51. — *Gerardsbode*, Jette, 1911, pp. 55-56. — *Mort du R. P. Van Hee*, in *Voix du Rédempteur*, Tournai, 1911, pp. 147-149. — *Les Rédemptoristes belges aux Missions étrangères*, Brasschaat, 1947, p. 55. — P. Allossery, *Onze West-Vlaamsche Zendelingen*, Bruges, 1925, t. I, p. 240-241. — E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, t. III, pp. 13, 43. — M. De Meulemeester, *Mémorial de la Province belge de la Congrégation du T. S. Rédempteur*, Louvain, 1931, 4 janvier.

HEIM *(Joseph)*, Père du Saint-Esprit (Hessenheim, 29.8.1858-Landana, 25.2.1888).

Le Père Heim, né le 29 août 1858 à Hessenheim, Bas-Rhin, fit ses humanités au petit-séminaire de Langonet. Le 30 novembre 1882, il s'embarquait au Havre avec le Frère Vivien, sur un navire de commerce, le *Duguay-Trouin*, et arrivait à Landana le 25 janvier 1883. Peu de temps après, il était placé à Boma.

Déjà en 1876, le Père Carrie était allé à Boma pour préparer la fondation d'une Mission. Il avait acheté un terrain convenable. En 1878, il le fit clôturer pour en assurer la possession à la Mission. Au mois de mai 1880, le Père Carrie alla avec le P. Visseq établir l'œuvre de Boma.

Une école fut ouverte aussitôt. En peu de temps, on put réunir une vingtaine d'enfants. On commença sans retard les plantations et les cultures, afin d'avoir de quoi aider à l'entretien du personnel.

La Mission est construite sur un coteau qui l'isole parfaitement de toute humidité. Elle a quatre corps de bâtiments, sur une colline qui est une des plus belles positions de la capitale de l'Etat du Congo.

Le Père Heim fut chargé des enfants, sous la direction du Père Giron, supérieur. Les lettres de ces missionnaires nous renseignent que le prix d'un enfant ordinaire était de 30 à 40 francs, celui d'un homme ou d'une femme, 100 francs. Trente à quarante enfants étaient entretenus par la Mission du temps du Père Heim.

En 1886, nous le rencontrons en compagnie du Père Callewaert. La maison mère avait désigné celui-ci pour Kwamouth.

Le Père Heim vint de Boma à Landana, dans un état de santé qui ne laissait aucun espoir de guérison.

Il mourut le 25 février 1888, par suite de vomissements de sang, auxquels il était sujet depuis plus d'une année.

6 janvier 1948.
E. Bartiaux.

Bulletin de la Congr. du Saint-Esprit, avril 1888, p. 532.

HELAERS *(François-Henri-Alphonse)*, Sous-Intendant (Brusthem, 7.3.1866-?). Fils de Frédéric et de Neven, Marie-Thérèse.

Après avoir fait des études professionnelles, Helaers fut attaché, en 1886, dans les bureaux de son père, industriel et commerçant, à Brusthem. En 1889, il partit pour les Indes et se fixa à Calcutta. Il géra là-bas le consulat de Belgique de 1890 à 1892 et rentra ensuite en Belgique, où il se remit au service de l'entreprise de son père jusqu'en 1897.

Le 6 avril 1897, il s'engagea comme sous-intendant de troisième classe au service de l'Etat Indépendant du Congo et débarqua à Boma le 8 mai. D'abord attaché provisoirement au Secrétariat général, il fut désigné le 4 septembre 1897 pour les Stanley-Falls, où il arriva le 28 octobre. Il quitta les Falls quelques semaines plus tard pour se rendre à Mtowa et fut désigné presque aussitôt pour Moliro. C'est là que le 3 août 1898 il accueillit l'avant-garde de l'expédition scientifique du Katanga, commandée par le capitaine Charles Lemaire.

Le 9 août 1899, il fut désigné pour le district des Bangalas, mais le 1er septembre suivant, fortement anémié, il descendit à Boma pour se faire soigner.

Nommé sous-intendant de deuxième classe le 2 septembre, son état de santé précaire l'obligea à démissionner.

10 novembre 1947.
A. Lacroix.

A nos Héros col. morts pour la civ., p. 230.

HENDRICKX (*François-Xavier*), Missionnaire Jésuite (Turnhout, 28.12.1862-Louvain, 14.11.1905).

Après avoir parcouru le cycle bien long des études de la Compagnie de Jésus et accompli une régence de sept ans comme surveillant et professeur dans les collèges de Gand, Anvers et Verviers, le Père Hendrickx s'offrit en 1898 à ses supérieurs pour la Mission du Kwango. Dans la pleine force de ses 36 ans, doué d'un tempérament à toute épreuve et d'une santé exceptionnelle, il était l'homme indiqué pour la rude besogne de pionnier.

Il arriva au Congo le 1er octobre 1898. Après 6 mois de séjour à Kisantu il part en brousse visiter la région qui est au Nord de ce poste et s'applique à la fondation de nouvelles fermes-chapelles. En avril 1899 il est affecté à la colonie scolaire de Ndembo, dont il deviendra le directeur quelques mois plus tard, son prédécesseur le Père Prevers étant tombé malade. Lorsqu'en 1901 cette colonie fut abandonnée, le Père Hendrickx reçut mission d'aller fonder la nouvelle résidence de Kipako. Il transforma donc en poste central l'ancienne ferme-chapelle de « Turnhout Saint-Pierre ». Vers la fin de l'année suivante on lui confia l'apostolat dans les régions encore inexplorées des Bamfunuka. Il fonda alors la Mission de Mpese, sur les rives de la Nsele. Se contentant d'une pauvre hutte, Il y résida tout seul pendant une année entière. Rayonnant dans les alentours, il fonda encore quelque vingt-cinq fermes-chapelles.

Travailleur acharné et organisateur avisé, le Père Hendrickx offrait à ses supérieurs, qui l'estimaient très fort, la perspective d'une brillante carrière missionnaire. Leurs espoirs furent déçus. Piqué par une tsé tsé, le vaillant pionnier éprouva bientôt les premières atteintes de la maladie du sommeil. Il lui fallut renoncer à la tâche et rentrer en Europe. On était en 1905 et à cette époque on n'avait pas encore découvert le remède capable d'enrayer le mal. Le Père Hendrickx sentait ses forces aller en déclinant.

Il mourut pieusement à Louvain le 14 novembre de la même année.

14 novembre 1947.

M. Van den Abbeele, S.J.

Litt. Ann. S. J., 1905, p. 285. — *Les Missions belges*, 1905, p. 495.

HENDRIX (*Gustave*) (en religion Frère Gustave), Frère Missionnaire Rédemptoriste (Peer, 15.1.1875-Kinkanda, 26.4.1902). Fils de Clément Hendrix et de Dorothée Leen.

Il suivit au collège épiscopal de Peer les premières classes des humanités, entra chez les Rédemptoristes à Saint-Trond en 1892 et, après avoir achevé le noviciat, reprit ses études. Il apparut bientôt qu'il n'avait pas les aptitudes voulues pour les mener à bon terme. Humblement, il se décida à descendre au rang des frères coadjuteurs, et le 28 octobre 1897 il émit les vœux de religion à Beauplateau. Dès que la Mission congolaise eut été acceptée par la province belge de son institut, il sollicita la faveur d'y être employé. En janvier 1900, il débarqua au Congo avec les Pères Simpelaere et Veys et le Frère Emile Bultynck. Il fut attaché à la petite résidence établie à Kinkanda et y fut chargé de l'instruction des petits noirs de l'Orphelinat érigé à côté de l'hôpital des Sœurs de Charité. Le Frère Gustave s'acquitta de cette tâche avec succès, mais au prix de grandes fatigues.

Au début du mois d'avril 1902, son supérieur l'envoya au repos à Kimpese; il en revint apparemment rétabli, mais le 23 avril, une fièvre violente le saisit et ne le quitta plus.

Le 26 avril 1902 il mourut à Kinkanda. Il est le premier des Rédemptoristes décédés au Congo.

4 novembre 1947.

M. De Meulemeester.

Brieven van een Missionaris, Bruxelles, 1901, pp. 52-55, 137-139. — *Sept années au Congo*, Bruxelles, 1906, pp. 11, 48-49. — *Les Rédemptoristes belges aux Missions étrangères*, Brasschaat, 1924, p. 52. — E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, t. III, p. 1314. — M. De Meulemeester, *Mémorial de la Province belge de la Congrégation du T. S. Rédempteur*, Louvain, 1937, 26 avril. — *Gerardusbode*, Roulers 1902, p. 91-92. — *A nos Héros congolais morts pour la civilisation*, Bruxelles, 1931, p. 247.

HENRARD (*Armand-Joseph*) (Louvain, 3.10.1865-Boma, 10.4.1894). Fils de Laurent-Noel Henrard et de Marie-Barbe-Josèphe Denis.

Engagé au 2e régiment de ligne le 6 septembre 1881, Henrard était sergent-major le 2 février 1887. Il fut ensuite licencié avec le grade de sous-officier de réserve. Il partit pour le Congo le 26 février 1891, en qualité de sous-officier. Arrivé à Boma, il fut nommé sous-lieutenant et commissionné pour l'expédition du Haut-Uele, le 4 mars 1891. Il arrivait à Bima le 13 novem-

bre (1891) et y rejoignait Van Kerckhoven, de la Kéthulle, Montangie, les deux Gustin, Lousberg et Daenen. Il poursuivait avec eux l'avance vers l'Est et, dès décembre, tous étaient au confluent de la Naema, où Van Kerckhoven décidait de construire un poste : les Amadis. Tandis que les autres partaient en expédition contre les traitants arabes venus du Nepoko et qui menaçaient le Bomokandi, Henrard resta aux Amadis avec Vande Vliet et l'interprète Soliman pour diriger les travaux de construction du poste. Tandis qu'après la mort de Van Kerckhoven, Milz prenait le commandement de la colonne, Henrard continua la marche vers l'Est avec ses compagnons, jusqu'à Ndirfi (décembre 1892), où il fut nommé chef de poste avec comme adjoint Baras.

En février 1893, lors d'une visite d'inspection de Milz et Delanghe, Henrard, gravement malade, était alité. En mai, à peine rétabli, il avait à surmonter de grandes difficultés, suscitées par les troupes turques cantonnées dans son poste de Ndirfi et qui, à l'instigation de leur chef, Bakit, avaient tenté de se soulever contre l'autorité du chef de station, avaient volé des armes et des munitions et avaient même mutilé des femmes et des enfants. Sur la plainte d'Henrard et après enquête, Delanghe condamna à mort Bakit. Lorsque les troupes de l'Etat durent évacuer les postes du Nil, à cause des obstacles sans nombre qui rendaient difficile leur situation, Henrard se replia sur la Dungu et rentra avec les autres chefs européens à Magora, en novembre 1893. Son terme achevé, il descendit à Boma, mais frappé d'hématurie, il y mourait le 10 avril 1894.

Henrard était décoré de l'Etoile de Service depuis le 11 mars 1894.

28 septembre 1946.
M. Coosemans.

Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, 2 vol., Namur, 1913, vol. II, p. 261. — Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 76, 84, 146, 149, 150, 164, 310. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo.*

HENRICY (*Michel*), Missionnaire Jésuite (Perl, Grand-Duché de Luxembourg, 24.9.1866-Kisantu, 31.5.1895).

Il entra comme frère coadjuteur dans la Compagnie de Jésus à Arlon le 11 juillet 1888. Après les deux ans de noviciat, il accomplit l'office de sacristain au collège de Bruxelles jusqu'à son départ pour l'Afrique.

Désigné pour la résidence Bergeyck Saint-Ignace à Kisantu, dans la Mission du Kwango, il quitta Anvers en juillet 1894, plein d'un zèle ardent et jouissant d'une santé florissante. Mais à peine arrivé dans la Mission, il fut sujet à des fièvres fréquentes et épuisantes. Elles ne l'empêchèrent pas de s'adonner tous les jours à des travaux divers et d'aller enseigner le catéchisme aux indigènes de quatre villages des environs. Rentrant un jour de sa tournée, entièrement exténué, il se mit au lit pour ne plus se relever. Il mourut trois jours après, le 31 mai 1895. Ce fut une lourde perte pour la Mission. Excellent caractère, jovial, débrouillard, d'une habileté presque universelle, il fut longtemps regretté.

25 octobre 1947.
J. Van de Casteele, S.J.

Litt. Ann. Prov. Belg. S. J., Ann. Schol. 1895. — *Précis historiques*, 1895, t. 44, p. 433.

HERNOTTE (*Désiré-Joseph*) (Vezin, 12.10.1862-Semio, 7.11.1891). Fils de Lambert Hernotte et de Rosalie Pierre.

Après des études primaires à l'école de Vezin, il fréquenta les cours à l'Ecole régimentaire et fut nommé sous-lieutenant au 8e régiment de ligne. Il s'engagea à l'E.I.C. en 1887 et s'embarqua à Anvers, sur le *Vlaanderen*, le 8 mai. Il arrivait à Boma le 6 juin et était chargé, comme sous-officier de la Force publique, de se rendre à Lukungu, où il arriva le 10 novembre. Il y resta jusqu'au 2 janvier 1888, puis rentra à Léopoldville, pour se rendre à Berghes-Sainte-Marie, le 18 août (1888).

Rappelé à Léopoldville le 3 janvier 1889, il était chargé de gagner le poste de l'Inkissi, le 29 juin. Le 5 juillet, il était envoyé à Boma pour y soigner le Dr Gérard. Son terme achevé, il quittait Boma, puis Banana, sur l'*Afrikaan*, afin de rentrer en Europe. Il débarqua en Belgique le 30 avril 1890.

Reparti le 3 octobre de la même année, par Flessinghe, sur le *Petropolis*, il était commissionné dès novembre pour l'expédition Van Kerckhoven vers le Nil. Le 10 mai 1891, venant du Pool, à bord du s/s *Ville de Bruxelles*, en compagnie de Milz et de l'armurier danois Hansen, il arrivait à Ibembo. Dès le 15 mai, Milz et Hernotte remontaient en allège l'Elongo, pour rejoindre une caravane déjà partie la veille à destination d'Engwettra et Djabir.

Hernotte fut désigné en qualité de Résident chez Semio, au Bomu. Il occupa son poste pendant quelques mois et y mourut le 7 novembre 1891.

Il était titulaire de l'Etoile de Service depuis le 18 avril 1890.

28 septembre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Institut Royal Col. Belge*, 1946, pp. 41, 50, 51, 310. — Dupont, *Lettres sur le Congo*, Paris, 1889, p. 300. — *Bulletin des Vétérans coloniaux*, septembre 1937, pp. 9 à 14, Inauguration d'un monument aux Héros coloniaux de Vezin. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*.

HERT (DE) *(Frans)*, Jezuïet-Missionnaris (Antwerpen, 20.7.1857-Nuwara Eliya, Ceylon, 2.11.1909).

Trad op achttienjarigen leeftijd in het gezelschap van Jezus en werd den 9 September 1899 priester gewijd.

Na enkele jaren in België te hebben gewerkt, vertrok hij den 6 Juni 1894 naar de Kwangomissie, die onlangs aan de Jezuïeten was toevertrouwd.

Den 28 Juni bereikte de boot Banana, doch liep 's anderendaags vast op een zandbank in het zicht van de stad Boma. Eerst den 17 Juli geraakte zij los en legde denzelfden dag te Matadi aan. Van hieruit begon een lange tocht, twee en zestig kilometer per spoor, dan de rest te voet tot Kimwenza, dicht bij Leopoldstad gelegen. Den 10 Augustus kwamen ze aan.

Pater De Hert werd er met de zorg voor de kinderen der schoolkolonie belast en met het bezoeken der omliggende dorpen. Vanaf de maand October tekende hij nauwkeurig alle meteorologische waarnemingen op, die hij met zijn enkele instrumenten kon verrichten. Zijn opgaven werden reeds in 1895 benuttigd in de *Revue des questions scientifiques*.

In 1896 publiceerde hij de opnamen der zes eerste maanden in een bijvoegsel aan het *Bulletin mensuel de l'Observatoire royal de Belgique*. Twee jaar later lieten Lancaster en Meuleman een overzicht en een bespreking zijner waarnemingen verschijnen in het *Compte rendu du Congrès national d'Hygiène et de Climatologie médicale de la Belgique et du Congo*.

Vanaf zijn aankomst in de kolonie leed de missionnaris veel aan de ogen. In Juni 1895 vond men het raadzaam hem naar Neder-Kongo te sturen; doch noch de verandering van lucht, noch de aangewende geneesmiddelen brachten beternis. Op het einde van het jaar was hij verplicht naar Europa af te reizen. Hier knapte hij vlug op, et maakte het zo goed, dat hij na een verblijf van vijf maanden opnieuw mocht inschepen.

Den 25 Juli 1896 was hij terug te Kimwenza. Kort daarop werd hij procurator der missie en vestigde zich te Kisantu, waar hij op de post en in den omtrek ook wat aan apostolaat kon doen. Op een zijner reizen werd hij overvallen door een zware koorts, weldra gevolgd door een hematurie. De geneesheren raadden hem aan naar het vaderland terug te keren, en den 19 Juni 1897 verliet hij Kisantu.

P. De Hert werkte nog vier jaar in België, en reisde dan naar de missie van Ceylon. Op dit eiland met zijn zachte zeeklimaat hoefde hij niet voor zijn gezondheid te vrezen. Hij stierf te Nuwara Eliya den tweeden November 1909 ten gevolge van een steek van een giftige vlieg.

7 novembre 1947.
H. Bailleul, S.J.

Litterae Annuae Provinciae belgicae Societatis Jesu, 1908-1912, pp. 292-294. — *Précis historiques*, 1894, 1896, 1897. — *Missions belges de la Compagnie de Jésus*, 1901, p. 65; 1902, 1905, 1909. — Janssens et Cateaux, *Missionnaires belges au Congo*, pp. 331-332.

HERTWIG *(F.)*, Adjoint (?-?).

Ancien agent commercial de nationalité allemande, Hertwig s'engage en décembre 1880, en qualité d'adjoint, pour le compte du Comité d'Etudes du Haut-Congo. Il se voit désigné pour la station de Manyanga qui vient d'être fondée par Stanley. Il y remplit les fonctions de magasinier.

Il rentre en Europe pour raison de santé au début de janvier 1882. Il repart le 27 mai 1883, au service de l'Association Internationale du Congo, mais il ne peut davantage résister au climat et quitte définitivement l'Afrique en juin 1885.

6 novembre 1947.
A. Lacroix.

A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation, pp. 63, 68.

HEYN *(Reginald)*, Sous-Directeur de société (Sanderson Park, Lancashire, Angleterre, 11.10.1860 - Saint-Paul de Loanda, 2.6.1892). Fils de William et de Berwich, Alice.

R. Heyn, de nationalité anglaise, fut engagé au début de 1889 par la Société anonyme belge pour le Commerce du Haut-

Congo, en qualité d'adjoint et désigné pour remplir les fonctions de gérant à Manianga.

Il fut obligé de quitter le Congo le 19 mars 1891, pour refaire, en Europe, sa santé ébranlée. Il reprit le chemin de l'Afrique le 18 août de la même année et se vit confier, dans la région des Chutes, les fonctions de chef du service de recrutement des porteurs indigènes.

La Société, dès 1892, lui confia les fonctions de sous-directeur. Il assuma même celles de directeur pendant les courtes absences de C. Delcommune.

Sa mort précoce, survenue le 2 juin 1892, l'empêcha malheureusement de donner sa pleine mesure.

14 avril 1948.
A. Lacroix.

Mouvement géographique, 1892, 49b. — *Congo illustré*, 1893, p. 145. — A. Chapaux, *Le Congo*, éd. Rozez, Bruxelles, 1894, p. 740. — Archives S. A. B.

HINDE (*Sidney-Langford*), Médecin et Capitaine de la Force publique [Niagara (Canada), 23.7.1863 - Wales, ?.10.1930]. Fils de George Hinde et de Harriet Tudor.

Fit ses humanités dans une école privée de Londres. Suivit ensuite les cours du Collège d'Heidelberg et de l'Université de Cambridge. Après avoir fait des prestations dans les hôpitaux, il entra au service de l'Etat Indépendant du Congo, sur la recommandation du docteur Parke, qui avait fait partie de l'expédition Stanley envoyée au secours d'Emin Pacha.

Arrivé à Banana en décembre 1891, il se rend à Léopoldville, où il s'embarque pour Lusambo le 29 avril suivant. A Lusambo il est accueilli par de Wouters d'Oplinter, dont il fait le plus vif éloge. Quelques jours après arrive Dhanis, rentrant de son expédition contre Gongo Lutete, dont la soumission attendue se produit quelques jours après. Elle est du reste facilitée par la visite que lui font dans sa résidence de N'Gandu plusieurs officiers au nombre desquels se trouve Hinde. C'est l'occasion pour celui-ci de nous donner de nombreux détails sur les populations noires de la région appartenant au groupe batetela et d'insister sur leur pratique du cannibalisme et leurs instincts de rapine. De N'Gandu, Hinde, avec Scheerlinck et Cerckel, se rend ensuite à Kabinda, résidence du chef Lupungu, puis il accompagne Scheerlinck vers le Lomami. A Kolomoni ,un courrier venant de la région qui, à l'est de cette rivière, est occupée par les Arabes, leur remet une lettre du sergent De Bruyne, qui leur annonce l'imminence d'une attaque. Sefu, fils de Tippo-Tip et sultan de Kasongo, a appris la trahison de Gongo Lutete. Il tient prisonniers le résident de Kasongo, le lieutenant Lippens, ainsi que son adjoint De Bruyne. Si Gongo ne lui est pas livré et si les Blancs n'abandonnent pas leurs postes, il lâchera sur eux ses hordes. De Bruyne, dans la lettre dont les termes lui ont été visiblement imposés, dit qu'il tient toute résistance pour vaine et conseille de se soumettre.

Mais, loin de céder aux Arabes, Scheerlinck et Hinde, avec les quelques hommes dont ils disposent, courent au Lomami pour en défendre le passage. En même temps ils envoient des courriers pour alerter Dhanis et demander du renfort. C'est dans ces conditions qu'a lieu, le 15 novembre 1892, l'entrevue mémorable au cours de laquelle De Bruyne, amené par les Arabes sur la rive opposée du Lomami, refuse de se sauver à la nage sous la protection des fusils de Scheerlinck et d'abandonner ainsi son chef, resté prisonnier et malade à Kasongo. Hinde raconte comment Scheerlinck et lui-même adjurèrent De Bruyne sans arriver à le fléchir.

Le 20 novembre, Dhanis arrive enfin avec un canon, un gros contingent de troupes et de nombreux auxiliaires indigènes. A partir de ce moment les opérations se précipitent. Les Arabes sont délogés de la rive gauche du Lomami, où ils étaient parvenus à s'établir solidement. La rivière est franchie par les troupes de l'Etat, qui poursuivent leur marche au Lualaba, battant l'ennemi dans plusieurs rencontres. A Lupuna, que Michaux vient d'emporter, se concentre une force de 25.000 hommes où il n'y a cependant que 6 officiers blancs et 400 soldats réguliers, le reste étant composé par les bandes de Gongo Lutete, Lupungu et Kolomoni, masse peu solide et pas toujours sûre. Les Arabes luttent pied à pied et esquissent même un retour offensif, mais ils sont bientôt contraints de se retirer dans Nyangwe, sur la rive droite du Lualaba. Le 21 janvier 1893, les forces de Dhanis campent en vue de cette ville, dont le fleuve, faute de moyens de passage, leur interdit l'accès. Les Arabes, qui de leur côté possèdent ces moyens, contre-attaquent. Ce n'est que le 4 mars suivant que Dhanis, couvert par les instructions formelles de l'inspecteur d'Etat Fivé, réapprovisionné en hommes et en munitions et disposant enfin d'embarcations livrées par les pêcheurs riverains, peut franchir le fleuve et entrer dans Nyangwe, d'où l'ennemi vient de s'enfuir.

La prise de Nyangwe était loin de terminer la campagne. Elle fut suivie de retours

de fortune. Le 9 mars, les Arabes, profitant du désarroi provoqué par l'indiscipline des auxiliaires indigènes, s'introduisirent dans la ville conquise et faillirent la reprendre. Mais le principal souci de Dhanis était la situation sanitaire, qui était devenue déplorable et réduisait rapidement ses effectifs. Hinde, reprenant son rôle de médecin, se prodiguait auprès des malades et des blessés. Dans la relation qu'il nous a laissée, il donne des détails effrayants sur la mortalité due à l'influenza et à la variole.

Ce sont pourtant ces troupes décimées qui, renforcées par des contingents amenés par Gillain, reprirent le 17 avril la marche sur Kasongo et parvinrent, au cours d'une attaque brusquée, à emporter les défenses de cette ville importante, quartier-général et entrepôt principal des Arabes. Toutefois, malgré ce gros succès, la situation restait fort confuse. L'ennemi continuait à nous harceler. Il continuait à recevoir des forces de la rive orientale du lac Tanganika. Il conservait à Kabambare une base avancée et l'on pouvait craindre à tout instant une attaque de flanc par ses bandes refoulées des Falls et refluant vers le Sud. Le docteur Hinde est le seul annaliste et témoin oculaire des opérations qui se déroulèrent alors et qui aboutirent, le 18 janvier 1894, à la prise de Kabambare, dernier refuge du chef Rumaliza, par une colonne volante commandée par le commandant Lothaire et les capitaines de Wouters d'Oplinter et Doorme.

La route du Tanganika définitivement ouverte, de Wouters s'y engage et, arrivé à 30 kilomètres du lac, fait sa jonction avec les faibles troupes antiesclavagistes, alors commandées par Descamps, que les Arabes avaient bloquées pendant toute la campagne.

L'isolement auquel avaient été condamnés les postes européens du Tanganika, au milieu de la marée arabe qui avait bien failli les emporter, ne pouvait évidemment se prolonger et il devenait nécessaire de leur assurer avec le fleuve une communication moins longue et moins précaire que la voie Kabambare-Kasongo. Il était naturel de penser à ouvrir une route par la vallée de la Lukuga, rivière encore mal connue et que Delcommune seul avait suivie sur une partie de sa longueur. Aussi, le 16 mars 1894, Dhanis demande-t-il à Hinde de prendre le commandement d'une petite expédition chargée d'étudier les possibilités de passage qui existent de ce côté.

Hinde part en compagnie de l'agent américain M. Mohun et d'une soixantaine d'hommes entassés sur des pirogues. La traversée des rapides qu'il rencontre en remontant le fleuve à partir de Kasongo est très difficile. Les populations riveraines sont hostiles, surtout quand il a dépassé le point jusqu'où s'étendait l'influence arabe. L'indiscipline de ses hommes provoque des conflits avec les indigènes. Néanmoins, Hinde profite de contacts occasionnels avec ceux-ci pour nous donner une idée assez complète de leur apparence et de leurs mœurs. Il finit par arriver, le 27 mars, à Kongolo dont le chef, après avoir essayé de lui barrer le passage, lui apprend qu'en amont, le fleuve est libre pour plusieurs journées de navigation, trois semaines de pagayage, affirme-t-il, et qu'au delà existe un lac, qui est probablement le lac Kisale.

Hinde s'engage sur cette voie et, quatre jours après, il se trouve en face de l'embouchure de la Lukuga. Il entreprend, suivant les instructions qu'il a reçues, de remonter cette rivière, qu'il trouve encombrée par la végétation. Il atteint ainsi péniblement un village qu'il appelle M'Burei et qu'il croit, à tort du reste, être le point extrême atteint par Delcommune dans sa marche à partir du Tanganika, en 1892. A ce moment, il tombe terrassé par la fièvre et c'est à grand'peine que Mohun, qui a pris le commandement de l'expédition, le ramène à Kasongo, où il n'arrive que le 25 avril.

Dhanis venait de partir pour l'Europe. Le plus cher camarade de Hinde, le capitaine de Wouters d'Oplinter, venait d'être ramené mourant du Tanganika. Atteint de la même affection que Hinde, un abcès au foie, il devait, malgré des soins empressés, succomber quelques jours après. Hinde, lui-même très mal en point, est évacué par la voie du fleuve vers Basoko, où l'on espère qu'une intervention chirurgicale pourra le sauver. Heureusement, à Riba-Riba, après de terribles souffrances, l'abcès crève. Des Falls, où il arrive le 18 mai suivant, le malade est immédiatement transbordé sur le *Ville de Bruges*. A Basoko, les médecins le trouvent hors de danger, mais ils conseillent son retour immédiat en Europe. Le 1er septembre 1894, Hinde était à Matadi et pouvait s'embarquer quelques jours après.

Le docteur Hinde a raconté tout ce qu'il avait vu en Afrique dans son livre *The Fall of the Congo Arabs*, publié à Londres en 1897 et traduit la même année en français sous le titre : *La chute de la domination arabe au Congo*, par le commandant Avaert. Bien qu'écrit sous la forme d'une autobiographie, ce livre étonnant constitue, avec le « Carnet de campagne du Commandant Michaux » et pour une période plus longue que ce dernier, la seule source de renseignements originale et authentique que nous possédions sur la campagne menée par

Dhanis, c'est-à-dire sur l'épisode à la fois le plus brillant et le plus décisif des campagnes arabes. Nous possédons ainsi, grâce à lui, un témoignage d'autant plus précieux qu'il émane d'un étranger.

Comme tout gentleman anglais, Hinde s'exprime sans passion. Il nous raconte avec simplicité et avec une sincérité transparente les grands événements auxquels il lui a été donné d'assister. Pourtant nous savons fort bien que son cœur, au milieu de cette Afrique encore barbare vouée au cannibalisme et aux razzias des chasseurs d'esclaves, était avec la croisade blanche. Et nous tenons de son épouse dévouée, l'honorable Mrs Hinde, que, bien des années plus tard et à la veille de sa mort, il aimait encore à évoquer les heures tragiques qu'il avait vécues au Congo et à parler avec affection et admiration de ses compagnons d'armes, spécialement du baron Dhanis.

En 1895 il était reparti pour Mombasa, cette fois envoyé par le Foreign Office. En 1896 il était Commissaire de district dans la British East Africa. On sait que ce territoire, administré au début par une Compagnie à Charte, ne devait passer que dix ans plus tard sous l'obédience du Colonial Office. La dénomination actuelle de « Colonie du Kenya» ne date que de 1923.

Le docteur Hinde, qui s'était marié en 1897, pendant un séjour en Angleterre, resta en Afrique jusqu'au début de la première guerre mondiale.En 1915, rentré définitivement au pays, il s'engagea immédiatement dans le corps de troupes chargé d'assurer la défense des côtes méridionales de la Grande-Bretagne. Il continua à servir dans l'armée plusieurs années après la guerre, avec le grade de major. Il mourut subitement en octobre 1930 dans un hôtel du Pays de Galles, au cours d'un voyage entrepris pour passer une villégiature chez des amis.

20 juin 1947.
R. Cambier.

The Fall of the Congo Arabs, London, Methuen, 1897. — *Congo belge*, II, 1897, pp. 221-222. Extr., pp. 99-101. *Tour du Monde*, 1896, I, pp. 97-100. — *Trois ans au Congo. Globus*, t. LXVIII, 1896, p. 308. — *Mouvement géogr.* t. XII, 1895, pp. 148-151. — *Le Congo, de Kasongo au confluent de la Lukuga, Bull. Soc. Belge Et. Colon.*, t. IV, pp. 163-240, 240-334. — H. Defester, *Les Pionniers belges au Congo*, Tamines, 1927, pp. 90, 91, 166. — Chapaux, *Le Congo*, 1930, pp. 102, 117. — G. Boulger, *The Congo State*, London, 1928, cf. Table. — M. Verhoeven, *Jacques de Dixmude*, Bruxelles, 1929, p. 132. — F. Masoin, *Histoire de l'Etat Indép. du Congo*, Namur, 1913. — *Héros colon. morts pour la civilisation*, pp. 137, 139, 142, 143, 146.

HODISTER (*Arthur - Eugène - Constant*), Explorateur et agent commercial (Schaerbeek, 14.8.1847-Riba-Riba, 1892).

En 1866, âgé de dix-neuf ans, il s'engagea aux Zouaves pontificaux, où il servit brillamment. Après avoir complété son éducation commerciale en Belgique, il voyagea en Espagne, au Danemark, en Suède. De 1878 à 1886, étendant le champ de ses voyages, il visita les Indes, les Philippines, la Nouvelle-Bretagne, la Nouvelle-Irlande, la Nouvelle-Calédonie et l'Australie.

Durant le conflit hispano-allemand, en 1882, il se rendit aux îles Carolines pour le compte du Gouvernement espagnol; au retour de ce voyage, le navire qui le portait fit naufrage et il se distingua par son héroïsme au cours des opérations de sauvetage en sauvant la vie de plusieurs passagers. En février 1883, il fut admis au service du Comité d'Etudes du Haut-Congo. Il fut d'abord appelé au commandement du nouveau poste de Massabé que venait de fonder Harou, au Nord de l'embouchure du Shiloango, entre le Congo et le Kwilu; tandis que le cours du Niari-Kwilu était exploré par Grant Elliott et Liévin Vande Velde. Le 21 juillet, un sous-officier belge, Jean - Pierre Husson, était adjoint à Hodister.

Le roi de Massabé était Tyabo, un Noir qui savait lire et écrire, parlait le portugais et l'anglais, s'habillait et se nourrissait à l'européenne et depuis douze ou treize ans était employé par le gérant d'une factorerie hollandaise établie en cet endroit. Cependant, Tyabo était un potentat cruel envers ses sujets, faisant brûler vifs ses esclaves s'ils tentaient de s'enfuir, faisant mettre à mort pour une vétille ses épouses. Hodister assista aux noces de Tyabo avec sa quinzième femme, une toute jeune fille. De même, il fut témoin de sacrifices humains ordonnés par le chef dans des cérémonies funéraires. Tout cela l'impressionna beaucoup et durant tout son séjour en Afrique il essaya de mettre fin à ces coutumes sauvages, par son action directe et sa force de persuasion.

Peu après, il prenait la direction du poste de Rudolfstadt établi sur le Kwilu par la Mission Elliott.

En 1885, il était promu chef du bureau administratif de l'Etat à Banana. Son terme achevé, il rentra en Europe par la côte orientale, après avoir reconduit à Zanzibar des travailleurs qu'il fallait rapatrier (mars 1886).

Désireux de retourner en Afrique, il prit du service dans la compagnie commerciale Sanford Exploring Expedition, fondée par

l'ami américain de Léopold II, le Général Sanford, dont le but était de rechercher et d'acheter l'ivoire, mais aussi d'explorer officiellement le Haut-Congo.

Hodister repartit donc le 29 juillet 1886. Arrivé en Afrique, il accomplit, le premier, par voie de terre, à travers la forêt du Mayumbe, le voyage de Landana à Boma. Le 17 novembre 1887, le *Stanley*, steamer de 35 tonnes, quittait Léopoldville pour le Haut, ayant à bord, outre Liebrechts, commissaire de district de Léo, qui se rendait à Kwamouth auprès du Père Augouard, le lieutenant Braconnier, qui allait reprendre son poste à Luebo, sur le Kasai, et Albert Thys, le promoteur du rail des Cataractes, qui accompagnait aux Bangalas Hodister, chargé de fonder dans ce poste une facto rerie.

C'est pendant son séjour à Bangala que Hodister reçut le premier des nouvelles de l'expédition Stanley, l'« Emin Relief Expedition ».

Passé au service de la S.A.B. (Société anonyme pour le Commerce du Haut-Congo), qui avait repris les affaires de la Sanford Exploring Expedition, Hodister fut nommé chef de district des Bangalas le 1er mai 1889.

Pendant les loisirs que lui laissaient ses fonctions, il se livra à des observations météorologiques très précises, les premières qui aient été faites dans le Haut-Congo.

En 1890, il dirigea trois missions d'exploration dans la Mongala, puis d'autres dans la région située entre le Lomami et le Lualaba (de juillet à septembre 1890). C'est ainsi qu'il alla de Bena-Kamba à Nyangwe et Kasongo dans la zone arabe. Il y entra en relation avec les principaux traitants arabes et se lia d'amitié avec plusieurs d'entre eux, entre autres avec le farouche Munie Mohara. Toujours pacifique, il se faisait bien voir des indigènes comme des Arabes, et s'il arrivait dans un village où l'accueil paraissait hostile, il descendait seul à terre, sans armes, agitant de grandes brassées d'étoffe en signe de paix. Il revint en Europe au début de 1891.

Reçu à Bruxelles par le Conseil d'administration de la S.A.B., il lui exposa son projet de fonder une société destinée à exploiter commercialement la région comprise entre le Lualaba et le Lomami. Son but était d'amener les Arabes à vendre leurs produits à cette société, plutôt que d'organiser des caravanes vers la côte. On servirait ainsi, disait-il, à la fois le commerce et la cause antiesclavagiste, en supprimant les razzias d'esclaves destinés à transporter les produits à la côte. Le Conseil, se ralliant à ses vues, nomma Hodister directeur de la nouvelle société formée sous le nom de « Syndicat commercial du Katanga »; il contractait un engagement de six ans, aux appointements de 20.000 francs par an, augmentés d'éventuelles commissions sur les ventes. Dès le 1er octobre 1891, Hodister et son équipe, composée de vingt Belges, accompagnés d'un important matériel, quittaient Anvers à destination du Congo. Le 2 février 1892, ils étaient à Kinshassa. Le 10, ils quittaient le Stanley-Pool sur le « Roi des Belges », conduit par Jörgensen. Tandis que Schouten restait à Isanghi pour y réceptionner les marchandises et organiser l'acheminement de celles restées en arrière, le reste de la colonne se scinda. Hodister, le Dr Magery, Hansenne, De Wèvre, Blindenberg, Chaumont, Desmedt, Goedseels, Mussche et Pierret se dirigèrent, à bord du « Roi des Belges », vers Bena-Kamba. Noblesse, Page, Jouret, Doré. eux, devaient remonter le Lualaba jusqu'à Nyangwe en pirogue.

Arrivé à Bena-Kamba, le 9 avril, après avoir occupé à Yanga le poste de la Société antiesclavagiste fondé par Hinck et Ectors et y avoir laissé deux de ses agents, Hodister, qui s'avançait vers le Sud en pleine zone arabe, apprit par des rumeurs indigènes que l'expédition Van Kerckhoven, dans sa marche vers le Nil, décimait les caravanes de traitants qui lui barraient la route et que, d'autre part, dans les environs de Lusambo, des hostilités étaient engagées entre l'Etat et les Arabes. Aux Falls, Munie Mohara, jaloux des prérogatives commerciales des siens, entravées par l'action des Blancs, jura sur le Coran qu'il empêcherait tout Européen de s'engager au Sud de l'Equateur et interdirait aux Blancs tout commerce dans la région. Cependant, Hodister, se croyant au mieux avec les Arabes, continua sa route et, le 8 mai, après avoir fondé des postes à Lhomo et Kibonge, se dirigea, avec Magery, Desmedt et Goedseels, vers Riba-Riba, résidence du chef Mserera. Notons que la partie de l'expédition commandée par Jouret, et à laquelle participaient Noblesse, Page et Doré, avait pris les devants; arrivé à Riba-Riba, Jouret y avait laissé Noblesse, chargé d'y établir un comptoir commercial, en compagnie de Michiels, agent de l'Etat, qui y était arrivé avec Tobback, résident des Falls, venu, lui, palabrer avec Mserera, afin d'essayer d'aplanir le différend avec les Arabes.

Le 10 mai, Noblesse et Michiels furent massacrés par les Arabes, sous prétexte d'avoir enfreint l'ordre de ne pas établir

de comptoir commercial. Hodister, ignorant tout, partit, confiant, de Bena-Kamba pour Riba-Riba, avec ses trois compagnons, cent porteurs et vingt serviteurs. Arrivée près de Riba-Riba, la caravane fut arrêtée par une foule en fureur. S'avançant seul pour s'expliquer, Hodister, en une seconde, fut saisi et roué de coups; on lui creva les yeux, avant de lui couper la tête, et son corps fut jeté en pâture aux anthropophages. Ses trois compagnons subirent le même sort (15 mai 1892). Le 17 mai, à Lhomo, Pierret était traîtreusement abattu de deux balles; Chaumont, qui arrivait au poste pour le rejoindre, parvint à fuir dans la forêt. Quand la nouvelle du massacre de la moitié de la colonne Hodister (dix tués) parvint à Bena-Kamba, on jugea téméraire de poursuivre l'avance vers le Sud et l'expédition fut dissoute. Par la suite, Munie Mohara, principal instigateur de ces massacres, déclara qu'ils avaient été commis par erreur, car Hodister, disait-il, était son ami. Le lieutenant Wouters d'Oplinter, qui prit part à la campagne contre les Arabes, a écrit, dans une lettre du 15 janvier 1893, qu'il a trouvé dans les bagages de Munie Mohara des objets ayant appartenu à Hodister.

Le massacre de la Mission Hodister a donné lieu à de violentes polémiques. On a même insinué que la responsabilité en incombait à l'expédition Van Kerckhoven. Or, il est évident que l'expédition Van Kerckhoven, dont l'objectif était d'atteindre le Nil, devait commencer par déblayer la route devant elle, c'est-à-dire refouler les traitants arabes qui rançonnaient tout le bassin de l'Uele.

Hodister était très apprécié par ses chefs et ses compagnons. Thys le jugeait un homme d'une grande compétence et d'un jugement sûr. Wauters, directeur du *Mouvement géographique*, écrit qu'il était adoré de ses hommes. A Matadi et à Léo, il refusait l'hospitalité des directeurs des compagnies pour partager le sort de ses indigènes. Tous les jours, de trois à quatre heures, il s'enfermait dans sa tente pour s'unir en pensée à sa petite-fille, qui, en Belgique, jouait du piano à son intention. Il parlait sept langues européennes et trois langues d'Afrique. Depuis 1889, il était porteur de l'Etoile de Service.

A la suite du massacre de la Mission Hodister, le Gouvernement de l'E.I.C., par raison politique, pour éviter le mécontentement des Arabes durant la période critique que traversait le jeune Etat, se proposa de réglementer et de restreindre dans le Haut-Congo l'activité des sociétés commerciales.

Publications faites par Hodister :

De Landana à Boma (*Mouv. géogr.*, 1885, p. 86). — De Bangala à Nyangwe (*Ibid.*, 1890 p. 119). — Exploration de la Mongala (*Ibid.*, 1898, nos 1 et 2). — Exploration des branches supérieures de la Mongala (*Ibid.*, 1890, p. 103). — Les crues du Congo à Bangala, observations, etc. (*Ibid.*, 1891, p. 79). — Laissez les nègres tranquilles (*Ibid.*, 1891, p. 96). — Résumé des observations météorol. faites à Bangala en 1888-1889 (*Ibid.*, 1891, p. 2). — Les Arabes sur le Haut-Congo (*Ibid.*, 1891, p. 83). — Les trois dernières lettres (*Ibid.*, 1892, p. 82). — Au Congo (Extr. du *Magasin littéraire et scient.*, Gand, Lelian et Siffer, 1888). — A propos de l'esclavage (conf. à la Soc. belge des ing. et des ind.). — *Au Congo* (Bruxelles), plaquette (1886).

23 mars 1948.

M. Coosemans.

H. Defester, *Les pionniers belges au Congo* (Duculot, Tamines, 1927), pp. 73, 91. — A. Chapaux, *Le Congo*, Rozez, Bruxelles, 1894, pp. 103, 189, 190, 251, 260, 275, 293, 304, 400, 413, 443, 740, 802, 806, 840, 843. — *Bull. de l'Ass. des Vét. col.*, mai 1931, p. 4. — Weber, *Campagne arabe*, Bruxelles, 1930, p. 8. — Boulger, *The Congo State*, London, 1898 — G.-D. Périer, *Petite Hist. des Lettres col.*, Bruxelles, 1942, pp. 86, 97, 102, 103, 119. — *Mouv. géog.*, 1886, p. 86; 1890, pp. 2, 3, 10; 1892, pp. 79, 81, 82, 92, 95, 99, 101, 102; 1891, pp. 83, 95, 96a; 1893, p. 82; 1894, 47. — *Expansion belge*, 1911, pp. 632, 677. — *A nos Héros col.*, pp. 76, 124, 130, 131, 137. — A. Delcommune, *Vingt années de vie africaine*, Larcier, Bruxelles, 1922, t. I, p. 18; t. II, pp. 565-578. — Hinde, *La chute de la domination arabe*, Falk, Bruxelles, 1897, pp. 22, 52, 80, 152. — Chomé, *Nos Héros, Belg. militaire*, nos 1192 et 1193. — Wouters, *L'invasion arabe dans le Haut-Congo : désastre de la Mission Hodister*, *Mouv. géog.*, 1892, p. 79. — *Les événements du Haut-Congo : Aventures de l'exp. Doré-Jouret*, *Mouv. géog.*, 1892, p. 95. — *Bull. de la Soc. de géog. de Belg.*, t. XVI, p. 142. — Lejeune, *Hist. milit. du Congo*, p. 80. — Stanley, *Cinq années au Congo*, p. 541. — Cornet, *La Bataille du Rail*, Cuypers, Bruxelles, 1947, pp. 118, 216, 217, 218. — *Bibliog. De Jonghe.* — Jansens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, t. II.

HOEYDONCK (VAN) *(Léon)* (en religion Frère Vital), Frère Missionnaire Rédemptoriste (Donck, 12.3.1869-Bruxelles, 17.2.1905). Fils de Joseph Van Hoeydonck et de Colette De Clippeleir.

Il entra en 1889 chez les Rédemptoristes, quelques jours après la mort de son frère Joseph, qui mourut comme scolastique à Saint-Trond le 31 avril de cette même année. Le 25 octobre 1895, il fut admis aux vœux.

Comme il était, avant son entrée en religion, un habile forgeron, on songea tout naturellement à lui pour la Mission congolaise, où il pourrait rendre de grands services pour les nouvelles constructions. Le 10 octobre 1901, il s'embarqua pour la Colonie, à destination du nouveau poste de Tumba. Dès son arrivée il se mit à l'œuvre avec entrain, peut-être avec trop d'ardeur et sans

se résigner à la modération que réclame le climat tropical. En moins d'une année il était complètement épuisé et le médecin exigea son départ pour la Belgique, pour y restaurer sa santé. Il était trop tard; il ne se rétablit plus, et le 17 février 1905, il mourut au couvent Saint-Joseph, à Bruxelles.

14 novembre 1947.
M. De Meulemeester.

Brieven van een Missionaris, Bruxelles, 1907, p. 117. — E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, t. III, pp. 1344. — M. De Meulemeester, *Mémorial de la Province belge de la Congrégation du T. S. Rédempteur*, Bruxelles, 1931, 17 février. — *Les Rédemptoristes belges aux Missions étrangères*, Brasschaat, 1924, pp. 54. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, Bruxelles, 1931, p. 247. — D. Rinchon, *Missionnaires belges au Congo*, Bruxelles, 1931, p. 31.

HOLSBEEK (VAN) *(Léon-Valentin-Henri-Marie)* (Bruxelles, 4.5.1868-à la Putuka, affluent du Biki, 19.3.1895). Fils d'Henri Van Holsbeek et de Mathilde Opdenbosch.

Maréchal des logis au 4e lanciers, Van Holsbeek quittait Anvers pour le Congo le 6 février 1893, en compagnie de Baert et de Paul Lemarinel.

Désigné pour l'expédition du Nil, il arrive avec Bonvalet et Wterwulghe à Mundu, au moment où doivent être évacués nos postes du Nil. En conséquence, en janvier 1894, Baert lui fait rebrousser chemin vers Dungu, où il le commissionne pour la résidence générale de Semio. De Semio, Van Holsbeek est chargé d'aller fonder un poste chez Mopoie Bangezegino, au confluent Bangaro-Bomu. Mopoie voit dans l'établissement chez lui d'un Européen une garantie contre l'hostilité toujours possible de Semio et de Sassa. En même temps, un poste fondé à quelques pas de la résidence de Ndoruma est confié à Janssens (Gérard), lieutenant au 14e de ligne. De son côté, Ndoruma y trouve un gage de sécurité contre les bandes nubiennes et son oncle Yembio. Toujours sur le qui-vive quant à la possibilité d'une agression de ses voisins, Ndoruma ne vise qu'à augmenter son armement.

En décembre 1894, on reçoit avis à la résidence générale de Semio, qu'en vertu de la convention franco-congolaise du 14 août précédent, l'Etat Indépendant doit abandonner les territoires soudanais. En conséquence, on croit nécessaire, pour porter tout l'effort d'occupation au Sud du Bomu, de supprimer des postes tels que Ndoruma, dont l'utilité immédiate n'a été que d'être éventuellement une base d'opérations vers le Bahr-el-Ghazal.

Van Holsbeek reçoit mission, avant que soit levé le poste de Mopoie, de porter à Janssens, à Ndoruma, l'ordre de se replier sur Semio.

En janvier 1895, Van Holsbeek, avec quelques soldats d'escorte, et aussi des porteurs que lui a fournis Mopoie pour aider à l'évacuation de Ndoruma, quitte sa résidence.

La veille du départ, Mopoie, songeant aux dangers que lui réserverait, peut-être, l'évacuation des postes du Haut Mbomu, et soupçonnant chez Ndoruma des intentions que l'histoire de ce dernier, mieux connue de lui que des Européens, semble justifier, dit à Van Holsbeek : « Je vous conseille de ne pas vous rendre en personne au poste de l'Uerre. Ndoruma ne cherche qu'à augmenter son armement. Pour y arriver, tous les moyens lui sembleront bons. Quand vous aurez quitté la station, il vous attaquera pour s'emparer de vos fusils et de vos munitions. »

Mais Van Holsbeek, qui a ordre de rejoindre Janssens, croit ne pouvoir en différer l'exécution et prend la route de Ndoruma. Il arrive donc à Ndoruma fin janvier 1895 et remet à Janssens l'ordre de lever la station. Jugeant que le nombre de porteurs fournis par Mopoie est insuffisant pour évacuer les munitions, les bagages, les marchandises, Janssens envoie un sergent noir au village de Ndoruma, pour inviter le chef à se rendre à la résidence. Il a évidemment l'intention de lui annoncer l'évacuation du poste et de lui demander un supplément de porteurs. D'après les indigènes interrogés en 1913 par Hutereau, le sergent s'acquitta en ces termes de sa mission :

« Le Capitaine t'appelle au poste; mais je te conseille de ne pas y aller, je crois qu'il veut se saisir de toi... »

A cette étrange communication, Ndoruma aurait répondu :

« Dis au Capitaine que je ne puis me rendre au poste, mais que je lui fais remettre les cinq pointes d'ivoire et les deux paniers de poules que voici. »

Le lendemain, le Capitaine renvoie à Ndoruma le même sergent, insistant pour que le chef se rende au poste européen. Le chef répond au sergent :

« Pourquoi m'y rendrais-je ? Tu m'as dit toi-même que si j'y allais, je serais arrêté. Je n'y vais donc pas. »

Le sergent ne rapporta à Janssens que les derniers mots de la réponse.

Deux jours se passèrent dans l'attente d'un revirement de la part de Ndoruma. Puis, Van Holsbeek se rendit en personne au village du chef. Il trouva les cases abandonnées. En même temps, le bruit se répandait dans la chefferie que Ndoruma, menacé par les Européens, avait quitté sa résidence. De toutes parts, les indigènes s'armaient et déjà se dirigeaient vers le village de leur chef. Au retour de Van Holsbeek, Janssens décida de détruire les marchandises et les bagages qu'il ne pouvait évacuer, faute de porteurs. Le lendemain, la garnison de Ndoruma prenait la route de Mopoie. Van Holsbeek marchait en tête avec ses hommes. Le gros des soldats suivait avec les porteurs, les femmes et les enfants. Janssens fermait la marche avec une partie de son propre contingent.

La caravane traversa l'Uerre, de rive sud à rive nord, en aval du sentier qui reliait la station à la résidence de Ndoruma. Arrivée au village Mozunga, l'avant-garde se heurta à quelques indigènes armés qui, aussitôt, se mirent à crier, lançant des appels dans toutes les directions.

Soudain, un coup de fusil partit du côté des indigènes : immédiatement, quelques décharges partirent de notre côté. La caravane poursuivit sa marche le long du sentier, tandis que les indigènes accouraient de plus en plus nombreux, hurlant, tirant des coups de feu, lançant javelots et trombaches.

Aussi, la marche se ralentit, devient une épouvante : soldats, porteurs, femmes tombent. On ne peut songer à les relever, à les emporter. On marche ainsi depuis une heure, et déjà la caravane a dû quitter la route de Mopoie : elle dévie vers le Nord, refoulée de ce côté par les assaillants. Tout à coup, un assaut plus fougueux s'abat sur la colonne, y fait une trouée. Janssens, à l'arrière, tombe, transpercé par une lance. Les porteurs, pris de panique, jettent leurs charges et bondissent dans la brousse. Les femmes et les enfants, éperdus, abandonnent le sentier. Tous ces malheureux tombent sous les coups des Azande. D'instinct, quelques soldats encore valides courent se rallier autour de Van Holsbeek. A l'arrière, Janssens, gisant sur le sentier, est achevé par les assaillants. La colonne étant coupée, Van Holsbeek ignore ce qui se passe à l'arrière. On marche, on tiraille depuis des heures, les munitions s'épuisent. Les Azande constatent que la résistance faiblit; de nouveaux assauts se succèdent. Pas un soldat qui ne soit blessé. Van Holsbeek, calme, d'un sang-froid qui en impose aux agresseurs, est toujours en tête. Les lances l'ont frôlé, les broussailles du chemin ont déchiqueté ses vêtements. Vers le soir, il arrive à la Putuka, affluent du Biki; là, « épuisé par de longues heures de combat sous un soleil de feu, n'ayant trouvé pour rafraîchir sa gorge desséchée que quelques feuilles et des herbes arrachées hâtivement le long du chemin, il s'adossa à un arbre, entouré des huit hommes qui lui restaient. A cet endroit, tous brûlèrent leurs dernières cartouches, et quand le dernier soldat ne fut plus qu'un cadavre, Van Holsbeek — immobilisé par une lance plantée dans la cuisse — avec son revolver d'ordonnance, abattit à ses pieds deux Azande qui s'élançaient sur lui. Alors, il appuya le canon de son arme contre sa tempe et se fit sauter la cervelle. Il tomba près des corps des huit braves noirs au centre d'un cercle de cadavres ennemis. »

Et, sur la foi des indigènes, Hutereau ajoute :

« La dépouille de Van Holsbeek fut portée à Ndoruma, qui lui donna une sépulture dans un coin de son village. »

En 1896, Chaltin, dans une expédition punitive contre Ndoruma, vengea le massacre de la colonne Janssens-Van Holsbeek.

21 août 1945.
P.-L. Lotar.
M. Coosemans.

Lotar, L., *Massacre de la colonne Janssens-Van Holsbeek, Bull. de l'Assoc. des Vétérans col.*, mai 1932. — Lotar, L., *Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Institut Royal Col. Belge, — Belgique coloniale*, 1896, p. 533. — *A nos Héros coloniaux*, pp. 191, 208. — Boulger, *The Congo State*, Londres, 1898, p. 212. — Hutereau, *Histoire des peuplades de l'Ubangi et de l'Uele*, Bruxelles, Goemaere, 1912.

HOUTTE (VAN) *(Auguste)*, Missionnaire jésuite (Thourout, 18.6.1668 - Kisantu, 15.10.1946).

Ayant appris qu'on demandait des aides-laïcs volontaires pour la nouvelle Mission du Kwango, Auguste Van Houtte s'empressa d'offrir ses services aux Missionnaires qui allaient s'embarquer. Le départ eut lieu le 6 juillet 1893.

Sous la direction de cet organisateur génial qu'était le Père Van Hencxthoven, il allait bientôt se révéler vaillant pionnier. Afin de pouvoir se donner tout entier à l'œuvre d'évangélisation, il décida de se faire Missionnaire et fut admis comme

Frère Coadjuteur dans la Compagnie de Jésus le 10 janvier 1896. Il rentra en Belgique le 29 octobre de la même année, afin d'y achever son noviciat. Il repartit pour le Congo le 14 août 1897 et jusqu'à sa mort, le 13 octobre 1946, il ne fera plus qu'un seul séjour dans sa patrie, du 15 octobre 1909 au 20 juin 1910.

Eclaireur audacieux et aventurier, accompagné seulement de quelques indigènes, le Frère Van Houtte s'enfonça dans les régions sauvages et encore inexplorées du Kwango, sans s'inquiéter des coups de fusil ou des grêles de flèches qui l'accueillirent plus d'une fois aux abords des villages. En novembre 1895 il n'échappa que de justesse à la tentative d'assassinat dont il fut l'objet à Boko de la part des indigènes. Pour ne pas exposer la vie de ses boys, il se réfugia alors dans un bois voisin, regagna Kinzundu et se mit hors de portée. Cependant, sa démarche toujours décidée, sa voix puissante et sonore, son adresse à abattre le gibier et surtout son inlassable bonne humeur finirent par désarmer ses adversaires. Cette assurance de lui-même fut partout et toujours la cause de ses succès.

Après peu de temps il s'était familiarisé avec les secrets de la langue des indigènes et avec leurs coutumes ancestrales si compliquées. Il gagna la confiance des jeunes et des vieux au point de pouvoir faire prévaloir son jugement dans leurs palabres.

L'éducation d'un grand nombre d'orphelins, garçons et filles, arrachés dans l'Est aux Arabes esclavagistes avait été confiée par l'Etat aux Missionnaires des postes de Kisantu et de Kimuenza. Beaucoup parmi eux, dont la famille avait été exterminée ou emmenée en esclavage, préférèrent demeurer définitivement avec leurs tuteurs. Devenus grands, ils fondèrent entre eux des familles et s'établirent ensemble dans le village de Kinsuka, près de Kisantu. Voulant avoir leur chef, ils portèrent spontanément leur choix sur le Frère Van Houtte, en qui ils avaient une confiance absolue.

Tandis que parmi ses compagnons d'apostolat les uns trouvèrent au Congo une mort prématurée et les autres allèrent s'éteindre en Europe, épuisés par la fatigue et la maladie, le Frère Van Houtte bénéficia jusqu'à sa mort d'une santé de fer.

Abatteur de besogne sans pareil, il eut le grand mérite d'apprendre à ses noirs à aimer le travail. Il est difficile d'apprécier les services que rendirent à la Mission les scieurs de long, les briquetiers et les maçons qu'il avait formés.

Dès qu'il eut découvert la première argile, il s'improvisa briquetier, maçon, entrepreneur et architecte. Il fit surgir du sol les stations de Kisantu, Lemfu, Kipako et Sanda. Toujours accompagné de son équipe fidèle de maçons indigènes, il alla construire encore à Ngidinga, Mpese, Kimvula et Kingunda. Œuvre gigantesque, si l'on songe que de ses fours sont sortis plus de 30 millions de briques, qu'il érigea plus de 130 bâtiments. Explorant les rivières, surtout la Ndosi, il découvrit des pierres calcaires que ses fours convertirent en chaux vive. Le ciment faisant défaut, il avait ainsi de quoi rejointoyer les murs de ses constructions.

Et tout cela n'est encore qu'un aspect de son activité prodigieuse. Après de longues discussions, il avait réussi à convaincre les chefs indigènes de l'utilité des routes pour leurs villages et même à obtenir leur collaboration. Se frayant péniblement un chemin à travers la forêt et la brousse, asséchant des marais, construisant des digues, creusant des caniveaux de dérivation, nivelant des flancs de coteaux, abattant des centaines d'arbres, jetant quelque vingt-cinq ponts sur les rivières, — dont un long de 80 mètres, — n'ayant à sa disposition que des moyens de fortune, il trace avec ses hommes 600 kilomètres de routes carrossables. Le tronçon de 200 kilomètres qui relie Kisantu à Kimvula et qui est son œuvre fut intégralement repris par les ingénieurs de l'Etat et qualifiée de route d'intérêt général numéro un. Avant l'apparition de l'automobile, ses charrettes à bœufs y assurèrent tout le transport.

C'est lui encore qui, avec quelques bêtes importées de l'Angola par le Frère De Sadeleer, réussit, en dépit des échecs et des maladies, à créer un imposant cheptel de gros bétail, qui compte aujourd'hui plus de 10.000 têtes.

Grand entrepreneur aussi dans le domaine agricole, il eut le premier recours à la charrue traînée par des bœufs et transforma en terre arable des centaines d'hectares de brousse et de forêt. Il inventa et construisit de ses mains une semeuse mécanique très originale. Il planta plus de 80.000 arbres qui procurèrent à la Mission et à l'Etat de précieux bois de construction.

Il fut en un mot l'homme de tous les métiers et de toutes les entreprises. Jusqu'à sa mort il garda tout l'enthousiasme de sa jeunesse, toute l'ardeur de son zèle apostolique. Il fut pour les noirs, qui familièrement se plaisaient à l'appeler « Mfumu Masanduku », un exemple efficacement persuasif d'une vie chrétienne intégrale.

Innombrables sont aussi les blancs, administrateurs, agents et colons, qui lui ont gardé une profonde reconnaissance pour les services qu'il leur a rendus et qui ne man-

quèrent pas de lui exprimer à l'occasion leur grande admiration. Aussi plusieurs représentants de l'Etat se firent-ils un devoir de faire acte de présence à ses funérailles, qui furent célébrées avec les honneurs militaires.

Le Frère Van Houtte repose au cimetière de Kisantu, aux côtés de son confrère Justin Gillet, fondateur du célèbre jardin d'acclimatation.

5 novembre 1947.
J. Van de Casteele, S.J.

L. Denis, S.J., *Les Jésuites belges au Kwango, 1893-1943* (*passim*), Édition Universelle, Bruxelles, 1943. — *Ntetembo eto*, novembre 1946. — E. Janssens et A. Cateaux, *Les Missionnaires belges au Congo*, Anvers, 1912, p. 373. — *Précis historiques*, 1895, p. 370

HOVE (VAN) *(Léopold* ou *Paul-Henri)*, Contrôleur des impôts (Louvain, 24.10.1863-Ponthierville, 8.6.1905). Fils d'Alphonse et de Van Dyck, Pauline.

Van Hove débuta comme employé à l'Administration du Chemin de fer du Grand Central belge, à Bruxelles. En octobre 1891, il prit du service à l'Etat Indépendant du Congo, en qualité de commis des finances de 1re classe, et s'embarqua le 10 novembre. Il était alors âgé de vingt-huit ans. Il fut d'abord désigné comme vérificateur suppléant à Banana, passa ensuite en la même qualité à Boma, puis à Matadi. Il revint à Banana le 1er août 1892, comme vérificateur effectif, et fut désigné comme receveur intérimaire des impôts à Zobe, le 24 mars 1893. Rentré en congé en Belgique le 1er février 1895, il repartit pour l'Afrique le 6 juin et fut nommé receveur en titre à Boma. Il revint en Belgique le 10 février 1899, pour repartir une troisième fois le 12 octobre. Le 3 septembre 1902, il fut chargé des fonctions de contrôleur suppléant des impôts et des postes et rentra en Europe vers la fin de cette année. Fonctionnaire juste et intègre, il aimait passionnément l'Afrique; aussi le vit-on s'embarquer pour un quatrième terme le 30 avril 1903. Désigné pour remplir ses fonctions dans le Bas-Congo, avec résidence à Boma, il fut chargé ensuite du contrôle des bureaux de perception aux frontières méridionale et orientale de l'Etat. Ses chefs l'appréciaient hautement et ses subordonnés l'aimaient autant qu'ils le respectaient.

Le 3 décembre 1904, il fut victime d'un accident qui faillit lui coûter la vie et qui ne fut d'ailleurs pas sans altérer gravement sa santé.

Au cours d'une tournée d'inspection, il voyageait en pirogue sur le lac Moëro, lorsqu'il fut surpris par une tornade. L'embarcation, renversée par la bourrasque, s'enfonça dans le lac, la proue seule émergeant de l'eau. Etant parvenu à s'accrocher à l'épave, il se débarrassa de ses vêtements, afin de jouir d'une plus grande liberté de mouvement. Il resta pendant deux heures dans cette situation critique, exposé aux rayons d'un soleil de plomb, avant de recevoir du secours d'un de ses serviteurs qui était parvenu à gagner la rive. Sa mésaventure passée, il crut tout d'abord en être quitte pour la peur, mais comme il faisait route pour rentrer en Europe, il fut terrassé par une fièvre violente. Il se rétablit rapidement; sa santé n'en resta cependant pas moins profondément ébranlée.

Une hématurie l'emporta à Ponthierville le 8 juin 1905.

Il était titulaire de l'Etoile de Service à trois raies et de la croix de chevalier de l'Ordre royal du Lion.

20 février 1948.
A. Lacroix.

La Tribune congolaise, 10 août 1905, p. 1.

HUBERLANT (*Ferdinand*) (Marchienne-au-Pont, 18.12.1853 - Scheut, Anderlecht, 24.3.1893).

Il avait été ordonné prêtre le 13 octobre 1878. D'abord professeur au collège de Chimay, il devint ensuite vicaire à Binche.

En novembre 1886, les évêques de Belgique publièrent une lettre invitant les membres de leur clergé qui en éprouveraient le désir à entrer au Séminaire Africain, dont ils venaient de décider la fondation à Louvain. M. l'Abbé Huberlant fut le premier qui répondit à cet appel et, en décembre de cette année, il fit son entrée au Séminaire de Louvain. Son exemple fut bientôt suivi par quelques aspirants missionnaires. En juin 1888, lors de la fusion du Séminaire Africain avec Scheut, ces ecclésiastiques demandèrent à passer et furent reçus dans la Congrégation.

Le Père Huberlant partit pour le Congo avec le premier groupe de Scheutistes et, avec eux, il s'installa d'abord à Berghe-Sainte-Marie. Il y cumula les fonctions de maître de chapelle et de proviseur. Cette dernière charge lui valut de la part des indigènes le nom de « Kwamimi », c'est-à-dire « préposé aux vivres ».

Le Père Gueluy écrit à ce propos : « Dans ses fréquentes excursions de ravitaillement, le Père Huberlant liait amitié avec les chefs, secourait les malheureux, prêchait dans les villages. Il explora les embouchures de la Lifini, de la Mfimi et du Kwango. Sur le Kasai jusqu'à Mouchie, il connaissait les chefs riverains et plusieurs confièrent leurs enfants à la Mission. Il se fit bien recevoir à Mouchie, d'où Stanley avait été autrefois violemment repoussé. »

Au cours de l'un de ces voyages, un hippopotame renversa au milieu du Kasai la pirogue du Père. Il ne dut son salut qu'au dévouement de ses pagayeurs, qui impunément auraient pu l'abandonner. Aussi leur en garda-t-il une profonde reconnaissance.

Il avait d'abord été désigné pour aller fonder Luluabourg, mais, pendant dix-huit mois, il attendit en vain les moyens de transport indispensables.

Un Bref Pontifical du 11 février 1891 nomma le Père Huberlant Provicaire Apostolique; il fixa sa résidence à Boma. Voici en quels termes le Père Gueluy résume les travaux accomplis, pendant un an et demi, par le Provicaire Apostolique du Bas-Congo:

« A Boma il aménagea la nouvelle résidence mise à sa disposition par l'Etat Indépendant; il prépara l'installation des sœurs infirmières à côté du pavillon établi par le Comité anversois de la Croix-Rouge Africaine; il ouvrit, de concert avec l'Etat, une école-colonie qui compte aujourd'hui 140 enfants. A Moanda, sur la côte, il construisit la première maison des sœurs missionnaires, une chapelle, un sanatorium, une école de filles. A Nemlao, près Banane, il fixa un autre groupe de sœurs chargées de l'éducation de 65 petites filles rachetées par l'Etat. A Matadi, il organisa le service paroissial confié au zèle des prêtres gantois et, dans le voisinage, à Kinkanda Saint-Antoine, le fonctionnement d'un hôpital établi par la Société du Chemin de fer et desservi par les sœurs. »

Ces travaux et ses courses continuelles ruinèrent la santé du Provicaire; aussi le T. R. Père Supérieur, en tournée d'inspection au Congo, décida-t-il de renvoyer le Père en Europe pour y refaire ses forces. Mais il était trop tard. Malgré les soins dévoués dont on l'entoura, le Père Huberlant mourut à Scheut, le 24 mars 1893.

Le Roi adressa à la Congrégation une lettre de condoléances et se fit représenter aux funérailles. Elles furent célébrées dans la chapelle de Scheut.

M. le major Wahis, Gouverneur du Congo, y assista ainsi que plusieurs membres de la Société antiesclavagiste et des sociétés commerciales du Congo.

Les restes mortels du premier Provicaire Apostolique du Congo reposent au cimetière de Berchem-Sainte-Agathe.

18 novembre 1947.
L. Dieu.

Ad. de Schaetsen, *Origine des Missions belges au Congo*, pp. 18 et suiv. — *Missions en Chine et au Congo*, 1893, pp. 244-246.

HULEU *(Henri-Marie)* (Basel, 26.1.1870-en mer, 22.1.1892). Fils de Charles-Adolphe Huleu et de Pauline-Marie De Bruyne.

Engagé comme brigadier au 2e régiment de chasseurs à cheval, le 7 août 1886, Huleu était nommé maréchal des logis le 1er août 1890 et prenait, dès l'année suivante, du service à l'E.I.C., en qualité de sergent de la Force publique. Il quitta Anvers le 22 septembre 1891 et fut désigné pour l'expédition du Haut-Uele. Il ne put accompagner bien loin cette expédition; malade, il dut redescendre à Boma et s'y embarqua le 15 janvier 1892, pour rentrer en Europe. Mais quelques jours après le départ de Boma, il succombait en mer à bord du steamer *Edouard Bohlen*, le 22 janvier 1892, d'une atteinte de néphrite albuminurique.

25 novembre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele*, *Mémoires de l'Institut Royal Col. Belge*, 1946, p. 311.

HUTTON (*James-F.*), Industriel, Membre du Parlement anglais (Londres, 1826 - Le Caire, 1.3.1890). Fils de William Hutton.

James-F. Hutton était à la tête d'une grande manufacture de coton à Manchester; président de la Chambre de Commerce de cette ville, il fut, en 1885, élu au Parlement comme député de la section septentrionale de ce district industriel et le resta jusqu'en 1886.

Quand fut constitué en 1878 le Comité d'Etudes du Haut-Congo, organisme commercial destiné à mettre en valeur les territoires découverts par Stanley, les intérêts anglais y furent représentés par Mackinnon et Hutton, tous deux grands hommes d'affaires. Ne rencontrant en Belgique qu'indifférence au sujet de la création d'une ligne de chemin de fer dans le Bas-Congo (région des Cataractes), Léopold II s'en-

tendit avec le groupe anglais du Comité d'Etudes, Stanley, Mackinnon et Hutton, qui décida de fonder à Manchester un syndicat pour la construction du rail projeté. C'était la Congo Railway Company. Le 24 décembre 1885, l'Etat Indépendant du Congo signa avec les trois délégués de cette société, Stanley, Mackinnon et Hutton, une convention par laquelle il se déclarait prêt à accorder à la dite société la concession de la construction et de l'exploitation d'un chemin de fer reliant le Bas au Haut-Congo. Le Conseil d'administration de la nouvelle société groupait les plus hautes personnalités de l'Angleterre; le futur capital de la société était estimé à 25 millions de francs. Le 5 janvier 1886, une assemblée du Syndicat de Manchester approuvait à l'unanimité la convention signée à Bruxelles par ses délégués. C'était donc une société anglaise qui allait prendre l'initiative de la construction du chemin de fer. Mais, en Belgique, l'annonce de cet événement provoqua une vive réaction, celle même que souhaitait le Roi. Sans doute, quatorze Etats avaient le droit de souscrire à l'entreprise, mais le fait que les Anglais prenaient l'initiative émut tellement les Belges, qu'une active campagne de propagande s'ouvrit en Belgique, sous la direction d'Albert Thys, pour que l'entreprise fût belge et non anglaise. Thys réussit, et Léopold II, avec beaucoup de doigté, obtint la dissolution de la Congo Railway Company, sans froisser ses amis anglais, Lord Eggerton of Tatton, Mackinnon et Hutton, qui accordèrent sans difficulté leur souscription à l'entreprise belge.

Hutton, qui s'intéressait beaucoup à la Belgique, exerça à Manchester les fonctions de consul représentant notre pays du 10 octobre 1887 jusqu'à sa mort. En 1887, quand fut mise sur pied l'expédition Stanley qui devait aller porter secours à Emin Pacha, en difficulté avec les mahdistes, Hutton souscrivit 250 livres aux fonds recueillis pour financer cette entreprise.

Il mourut au Caire le 1er mars 1890.

7 avril 1948.
M. Coosemans.

Mouvement géographique, 1885, pp. 111*a*, 112*b*; 1887, p. 114*a*; 1890, p. 19*c*. — Stanley, *Dans les ténèbres de l'Afrique*, vol. 1, p. 29. — Thomson, *Fondation de l'E.I.C.*, p. 144. — R. Cornet, *La Bataille du Rail*, pp. 13, 15, 31, 50, 53, 54, 76.

HYPERSIEL *(Georges-Alfred-Hubert)* [La Hestre (Hainaut), 25.3.1875 - Amadis, 26-7-1898). Fils de Valentin Hypersiel et de Mathilde Beaufort.

Engagé au 4e régiment des lanciers, le 26 janvier 1892, il était promu maréchal des logis le 28 juin 1894 et partait deux ans plus tard, le 31 août 1896, pour le Congo, en qualité de sergent de la Force publique. Il était désigné pour la zone de la Makua. Bientôt, le 22 octobre 1896, il était adjoint au chef de poste de Niangara. L'année suivante (4 avril 1897), il était nommé chef de poste de Suronga, puis le 1er juillet 1898, chef de poste des Amadis. C'est dans cette dernière station qu'il mourut, d'une atteinte d'hématurie, le 26 juillet 1898.

25 novembre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele*, *Mémoires de l'Institut Royal Col. Belge*, 1946, p. 311.

I

INCARNATION (DIEGO de L'), Missionnaire (Cangas, Espagne, ?-Calahorra, Espagne, 14.1.1618).

Ses contemporains lui donnent le nom de « el Montañes » (le montagnard). Il devint carme déchaussé; s'embarqua comme missionnaire pour le Congo, le 10 avril 1584, en compagnie de l'évêque de San Tomé (dont dépendait le Congo) et de deux confrères : le Père Diego du Saint-Sacrement et le Frère François de Jésus. Le 22 juillet, ils arrivèrent à San Tomé. Les Carmes débarquèrent à Loanda le 14 septembre. Ils atteignirent San Salvador au début de décembre, après huit mois environ de voyage. Ils y trouvèrent « un archiprêtre, un vicaire général de l'évêque de San Tomé et quatre autres prêtres ». C'est probablement en l'année 1586 qu'il parcourut, avec François de Jésus, les provinces de Mbata, de Mpangu et de Nsundi. Ils avaient l'intention de passer le fleuve, quand ils furent rappelés à San Salvador. Leur supérieur, le Père Diego du Saint-Sacrement, ne recevant aucune réponse à ses lettres, ni aucun renfort de missionnaires, crut devoir décider le retour en Espagne. Il prit les devants. Les deux autres le rejoignirent à San Tomé, d'où ils firent voile pour l'Europe, en juin 1587. Ils apprirent à Lisbonne que le nouveau provincial, Nicolas Doria, qui avait succédé au Père Gratien, était opposé aux missions étrangères. Le Père Diego de l'Incarnation fut envoyé au couvent de Toro, dont il fut le premier prieur. Il n'abandonna cependant pas le dessein de retourner au Congo. A la suite de la requête du roi Alvare II, adressée au Saint-Siège pour que les Carmes reprennent leur apostolat dans son royaume, le Père Diego de l'Incarnation fut appelé à Rome. Il s'y rendit avec l'ambassadeur congolais Antonio Emmanuel, à la fin de l'année 1607. Mais les ministres portugais s'opposèrent au départ des Carmes, parce que Espagnols, et proposèrent de les remplacer par des Dominicains, qui de fait s'y rendirent. Les négociations continuèrent pour le retour des Carmes. Le chroniqueur des Carmes de Portugal (*Chronica dos Carmelitas Descalços perticular do Reyno de Portugal*, pello P. Fr. Belchior de S. Anna, t. I, pp. 508-10) affirme que le Père Diego de l'Incarnation repartit pour le Congo avec le Père Elie de Saint-Sébastien et un autre dont le nom n'est pas mentionné, et qu'ils y exercèrent l'apostolat durant cinq ans. Mais on ne trouve aucune trace d'un deuxième séjour au Congo du Père Diego de l'Incarnation.

Il écrivit, probablement lorsqu'il séjournait à Rome, « Une relation détaillée sur les royaumes de Congo et Angola ». Un vieux manuscrit révèle qu'il écrivit un grand livre sur sa Mission, lequel se trouvait dans la bibliothèque de Calahorra. (Voir *Biblioteca carmelitana teresiana de Misiones*, t. I, par le Père Florencio del Niño Jesus.) La relation mentionnée ci-dessus est sans doute celle qu'utilisa un scribe et qu'on trouve dans les Archives du Vatican. La plupart des détails géographiques et historiques sont extraits de Pigafetta. Le Père François de Santa Maria, chroniqueur des Carmes, fait aussi la remarque que le Père Diego de l'Incarnation emprunta ses informations à Pigafetta. (*Reforma de los Descalzos*, por el P. Fr. Francisco de Santa Maria.)

Le Père Diego de l'Incarnation écrivit aussi : « Vera Relazione delle speranze che vi sono dell'augmento della fede nostra nelli regni di Congo e Angola e altri circumvicini, fatta da un P. Carmelitano scalzo... ». Le texte indique que le Père Diego de l'Incarnation en est l'auteur. Cette relation se trouve dans les Archives de l'Ordre à Rome, incluse dans un fascicule intitulé : « Cartapazio del Nro Pre Pietro della Madre di Dio ».

La « Chronica dos Carmelitas Descalços », du Père Belchior de S. Anna, publie une lettre du Père Diego du Saint-Sacrement et une autre du Père Diego de l'Incarnation. Ces deux lettres rapportent, avec peu de différences, ce qu'on trouve dans une lettre de la Bibliothèque Ambrosienne de Milan : « Lettera delli Padri carmelitani descalzi del convento della Madonna della Cocettione di Congo... », datée du 14 décembre 1584. Elle fut publiée dans la revue « Il Carmelo » de Milan, nos 3-9 1902.

19 janvier 1948.
Mgr. J. Cuvelier.

INNES (*Réginald-Shewatt*), Prospecteur (Dovercourt, Essex, 21.8.1883-Zambula, Uele, 22.2.1917).

Avant d'entrer au service du Congo belge, en qualité de prospecteur hors cadre, M. Innes travailla d'abord pour le Syndicat et Cie de la Gold Coast, de 1905 à 1910, en qualité de prospecteur; de 1910 à 1912, il accomplit une mission au Mexique.

En 1912, il accompagna la mission Scurton, qui prospecta pour la Compagnie des Grands Lac; il rentra en Angleterre au commencement de 1915.

Il s'engagea ensuite pour la Fondation de la Couronne. Ses notes mentionnent qu'il est atteint d'une surdité irrémédiable.

Il part de Londres le 16 octobre 1915, arrive le 7 janvier 1916 à Kasenye, passe à Kilomines le 18 du même mois; il y reçoit son affectation pour les Mines de Moto, qu'il atteint quinze jours plus tard.

Aux mines de l'Uele, il prospecte le secteur de Zambula; moins d'un an après son arrivée à cette dernière station, il est atteint d'une affection hépatique compliquée de fièvre malarienne; la crise aiguë fut très courte; le médecin de Watsa fut averti le 16 février 1917 de la maladie d'Innes.

Malgré plusieurs injections de quinine, il meurt à Zambula le 22 février 1917, soit à peine après un an de service effectif.

30 avril 1947.
P. Sporcq.

INVER *(Joseph)* (Constantinople, 1872-Mongwa, 15.2.1897).

Son père, Ahmet Rasin, catholique arménien et officier dans l'armée turque, fut envoyé dans le Hedjaz par son Gouvernement. Il fut, dit-on, assassiné par raison politique, sous le règne d'Abdul Hamid. La femme d'Ahmet, Eminé Fatime, obtint une pension modique qui ne lui fut que rarement payée et elle se retira dans les Balkans, chez un frère qui possédait des cultures de roses, tandis que Joseph, leur fils unique, était envoyé au collège des Jésuites de Beyrouth, où il fit de bonnes études et où il se perfectionna dans la connaissance de l'arabe, du français, du dessin, de la musique. Il obtint un certificat d'études que lui décerna le recteur de l'Université Saint-Joseph à Beyrouth. Une circulaire de l'E.I.C., sollicitant des interprètes, tomba entre les mains de Joseph Inver, qui, tenté par cette offre, demanda à s'engager et à partir pour le Congo. Quittant l'Europe le 5 août 1892, en qualité de sous-intendant, il fut désigné pour l'Ubangi-Bomu.

A peine arrivé à destination, Inver, malade, dut redescendre à Boma le 23 décembre, mais dès le mois suivant, il remontait dans l'Ubangi-Bomu. En septembre 1893, Hanolet commissionnait Van Calster, Stroobant, Inver pour une expédition qui devait atteindre le Chari. Partie de Bangasso, fin octobre, l'expédition est à Sattet le 19 novembre, puis elle doit parcourir une route difficile dans le pays des Wassas, zone inhabitée dévastée par Rabah, huma soudanaise laissée en friche. Le 30 novembre, on crée un poste en pays du chef wassa Dabago, à 6°58' N. et 23°30' long. E.

Tandis qu'on procède à la construction du poste, Inver, abattu par les fatigues de la route et le manque de vivres, est atteint d'hématurie. Son ami Stroobant veille à son chevet, et Inver entre bientôt en convalescence, quoique trop faible pour poursuivre la randonnée vers le Nord. Il est nommé chef de poste de Dabago (décembre 1893).

Stroobant part seul au pays des Veddris et y fonde, en janvier 1894, le poste de Kuria. En février, Hanolet, Van Calster et Inver quittent Dabago en direction du Nord. Ils atteignent Greinda sur le Bangana, traversent le Kotto et arrivent en pays wundu, à Yango. De là, Van Calster et Inver partent en avant-garde, porteurs d'un message d'Hanolet adressé à El Senoussi, sultan d'El Kouti, l'invitant à se placer sous le protectorat de l'E.I.C. Ils traversent le pays des Waddas, passent par Dowe, Makbanda et, en avril 1894, arrivent chez les Kreisch, en territoire du chef Mbelle, à 8°30 lat. N. et 23°39' long. E., sur le Gunda, sous-affluent du Chari. Ils y sont rejoints le 16 juin par Hanolet. L'expédition, épuisée de fatigue et de faim, ne devait pas dépasser Mbellé et rentrait à Dabago fin août. Inver regagnait Kambo le 14 février 1895. Puis, en compagnie de Van Calster, Tison, Stroobant, Inver descendait vers Banana en juin. En route, à l'Inkissi, Stroobant mourait et Inver se chargeait d'exécuter les dernières volontés du défunt. Le 23 juillet, il s'embarquait pour l'Europe et rentrait en Belgique, où la famille Stroobant lui faisait un accueil filial. Repartant le 6 mars 1896, avec Closet et Andrianne, il était désigné, ainsi que ses compagnons, pour l'expédition Dhanis à destination du Nil.

Arrivé à Boma, il fut chargé du rapatriement aux Falls de l'Arabe Said, neveu de Tippo-Tip, accompagné de sa suite. La colonne Dhanis marchant vers le Nil eut à subir les plus dures épreuves : hostilité des indigènes, famine, fatigues. Les Batetela de

l'avant-garde se mutinèrent contre leurs chefs. Tagon, Andrianne, Melen furent tués. L'avant-garde sous le commandement de Leroy, composée de deux bataillons, l'un confié à Mathieu, l'autre à Julien, était partie de Stanleyville le 30 septembre 1896, à destination d'Irumu. En route, Mathieu, dans un accès de fièvre chaude, se donne la mort. Leroy donne ordre à Spélier et Bricourt d'aller au Nord, à quelques jours de marche d'Andemobe, construire un pont sur le Kibali, à Tamara. Leroy, avec Verhellen, Melen et Inver, les rejoint bientôt, suivi du Dr Vedy. De Tamara à l'Obi, la route est semée d'embûches, la faim et la fatigue rendent la discipline difficile. Le 12 février 1897, Leroy arrive à Baranga, précédé de la distance d'une journée, de Tagon et Andrienne. Ceux-ci sont lâchement assassinés par leurs soldats soudain révoltés. Les mutins font demi-tour et rejoignent à Mongwa le 15 février, Leroy, qui est tué ainsi que Melen. Inver, se voyant trahi par ses hommes, s'enfuit, mais va se perdre dans un marais, où il est rejoint par les mutins et abattu d'une balle dans la tête. Les révoltés reprennent la direction du Sud et massacrent, à la rivière Obi, Closet, malade de dysenterie et qui essaie en vain de leur résister. Puis, c'est le tour de Julien, Delecourt, Croneborg. Seuls, Verhellen, Spélier, Bricourt et le Dr Vedy, qui se trouvaient en extrême pointe d'avant garde, échappèrent au massacre.

Joseph Inver s'était fait aimer de tous ses compagnons par son caractère enjoué, sa serviabilité, sa politesse orientale, sa sensibilité. Il était porteur de l'Etoile de Service.

12 mai 1945.
M. Coosemans.

Bulletin des Vétérans coloniaux, août 1933, p. 6. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, Namur, 1913, II, p. 292. — Lejeune, *Vieux Congo*, p. 144. — Meyers, *Le prix d'un Empire*, Dessart, Bruxelles, 1943, pp. 129, 121. — *A nos Héros coloniaux*; p. 166. — Lotar, L., O.P., *La Grande Chronique du Bomu*, Namur, I.R.C.B., 1940.

J

JACOBS (*Hubert*) (kloosternaam : Pater Rumold van Antwerpen) (Antwerpen, 12.11.1881-17.4.1919).

Trad in de Orde der Minderbroeders Capucijnen den 21 September 1900, deed professie den 22 September 1901 en werd den 9 Juni 1906 priester gewijd.

Na eerst gedurende verscheidene jaren het ambt van Bewaker aan het Serafijns College te Brugge (Boeveriestraat) te hebben waargenomen, bekwam hij op eigen aanvraag, de toelating om als Missionnaris naar de Ubangimissie te vertrekken. Hij scheepte in te Antwerpen den 26 Juli 1913, samen met E. P. Maes Karel (E. P. Liberaat van Turnhout), en Broeder De Lannoy (Broeder Amand van Hooglede).

Hij kwam met zijn reisgezellen te Banzistad aan den 21 September 1913 en bleef er werken tot einde der maand Augustus 1914. Gedurende die eerste maanden studeerde hij de taal der inboorlingen, fungeerde er als professor en hielp bij gelegenheid E. P. Van den Eynde, Edouard (P. Augustien van Antwerpen), in zijn lastige taak aan het « Geneeskundig laboratorium ». Van het begin af maakte de jonge missionaris den besten indruk, zodat de Reguliere Overste die hem, tijdens zijn eerste canonieke rondreis aan het werk zag, getuigde dat Pater Rumold waarlijk de kneep had om met Zwarten om te gaan en dat hij ongetwijfeld, zodra hij de taal der inboorlingen behoorlijk kende, een onzer flinkste missionarissen zou worden. De gebeurtenissen gaven hem gelijk. Toen Pater Rumold voldoende gedrild was, zonden de Oversten hem naar Molegbe, waar hij kort nadien tot plaatselijken Overste werd gepromoveerd .Hij heeft er, spijts zijn wankelbare gezondheid, ontzaglijk veel gepresteerd zoals uit het overzicht van zijn werkzaamheden kan uitgemaakt worden.

1. *Ziekenzorg.* — « Herhaaldelijk, getuigt Mgr Tanghe in zijn verslag van 1 Juli 1914, had het Belgisch Staatsbestuur het verlangen uitgedrukt dat de Missionarissen, daar waar geneesheren ontbraken, uit al hun

krachten zouden meewerken om den gesel uit te roeien die dreigt de Kongo-volksstammen helemaal te verdelgen. » Daarom werd van in den beginne bijzondere zorg gewijd aan de slaapziekte. Drie laboratoria werden opgericht: het eerste te Banzistad, onder de leiding van Pater Augustien van Antwerpen, het tweede te Abumonbazi zou Pater Benjamin van Brugge beheren; voor het derde, te Molegbe, moest vanaf het begin van 1915, Pater Rumold zorgen. (Mgr Tanghe : Verslag van 1 Juli 1915).

Het laboratorium van Molegbe werd den 13 Februari 1914 gesticht. Begin 1915 kwam daarbij een lazareth tot stand. God alleen weet hoeveel werk en zorg die beide inrichtingen van den Bestuurder vergden en hoeveel goed hij er heeft mogen verwezentlijken. In zijn officieel verslag van 30 Januari 1918 bevestigt Mgr Fulgentius Carnonckel dat het laboratorium van Molegbe toen 200 slaapzieken telde, terwijl in het lazareth 117 zieken verbleven. Van de eerste jaren zouden we weinig weten, ware 't niet dat Pater Rumold ons een dagboekje heeft nagelaten, waarin nauwkeurige gegevens voorkomen nopens het getal der door hem verpleegde zieken. Van de maand Augustus 1915 tot half Januari 1917 zijn de aanwijzingen nagenoeg volledig; daarna heeft schrijver zich met gegevens van meer algemenen aard vergenoegd; de waarom of de uitleg van die handelwijze zullen we later misschien ontdekken.

Hier nu de gegevens van het dagboekje, dat we gans hebben doorbladerd. Notabene dat de inspuitingen regelmatig den Zaterdag werden gegeven. De vier getallen van elke maand wijzen dus op het getal verpleegden van elken Zaterdag.

Anno 1915 :

Maand Augustus : 60 - 60 - 90 - 80.
Maand September : 90 - 100 - 130 - 65.
Maand Ocotber : 130 - 100 - 90.
Maand November : 100 - 140 tot 150 - 140 - 130.
Maand December : 150.

Anno 1916 :

Maand Januari : 70 - 150 - 110 - 110 - 120 tot 130.
Maand Februari : 120 - 120 tot 130 - 90 - 130.
Maand Maart : 100 - 100 - 100 - 120.
Maand April : (ziek) - 90 - 110 - 140.
Maand Mei : 160 - 120 - 80.
Maand Juni : 150 - 170 - 110.
Maand Juli : 190 - 160 - 150.
Maand Augustus : 90 - 150 - 140 - 140.
Maand September : 130 - 140 - 160 - 120.
Maand October : 150 - 170 - 210.
Maand November : 200 - 200 - 200.
Maand December : 200 - 190 - 220 - 200 - 200.

Anno 1917 :

Maand Januari : 240 - 200 - 130 - 190.
Maand Februari : 160 - 160.

Verder geeft Pater Rumold nog enkel uitzonderlijk het getal verpleegde zieken op. Hij vergenoegt zich doorgaans met de vrij algemene formule : « Veel zieken » of « Veel werk zoals op elken Zaterdag ». De laatste gegevens zijn deze van 9 November 1918 : 250 zieken en van Januari 1919 : 155 zieken.

Mogen wij in de vermindering van het getal verzorgde slaapzieken niet het bewijs vinden dat hun getal in feite fel geslonken was, zoals Mgr Carnonckel in zijn « Rapport de 1919 » uitdrukkelijk bevestigt : « Nous avons été heureux de constater une régression sensible du fléau de la maladie du sommeil dans les centres où nous avons établi des laboratoires ».

2. *Onderwijs.* — Doch de werkzaamheid van Pater Rumold bleef niet bij de ziekenverpleging beperkt. Naast het laboratorium stond de Kolonie en de School. Pater Rumold was niet enkel « *Bestuurder van het Geneeskundig Laboratorium* », doch ook van de *Schoolkolonie* », zoals blijkt uit het jaarverslag van den Regulieren Overste van 1 Juli 1916 en 1917.

1° *De schoolkolonie* (*het internaat*) werd gesticht in December 1914. De missie-oversten waren zinnens hiermee eerst te beginnen na den Europesen oorlog 1914-1918. Zo zij er toch toe besloten met de inrichting een begin te maken vóór einde 1914, dan was hun inzicht het getal van twaalf leerlingen in geen geval te overschrijden; ze bedoelden alleen enige catechisten, die ze broodnodig hadden, op te leiden. Maar een onverwacht toeval dwong hen ertoe de inrichting te bespoedigen. Op 4 Juni 1915 zond het bestuur van Belgisch Kongo («l'adjoint supérieur du district») een groep jongens en meisjes, vrijgemaakte slaafjes, met verzoek ze op de missie te willen opnemen. De missie kon geen enkel gebouw tot hun beschikking stellen en had ook geen voedsel-voorraad om ze te onderhouden. Toch, betrouwende op Gods Voorzienigheid, aarzelden de Oversten niet de ongelukkige kinderen aan te nemen, uit vrees dat ze een tweede maal tot slaven zouden gemaakt worden. Volgens het Verslag van

1 Juli 1915 bedroeg het getal *kolonisten* 34 jongens en 14 meisjes. Einde 1918 was het getal tot 106 leerlingen gestegen. De jongens beschikten toen over een gebouw van 40 meter lang op 6 meter breedte, met daarbij een voorraadkamer, een werktuigplaats en een schrijnwerkerij. Het lokaal der meisjes was 20 meter lang en 6 meter breed. Het doel van dit internaat (of kolonie) was op de eerste plaats het vormen van bevoegde catechisten en van bekwame monitoren of onderwijzers voor de schoolkapellen.

2° *Scholen voor langer onderwijs.* Benevens de « kolonie » beschikte de missie over school-kapellen voor lager onderwijs. In 1914 stond op het grondgebied van Molegbe maar één schoolkapel; in 1918 stonden er zeven.

3° *Beroepsonderwijs.* Het beroepsonderwijs werd met de leerlingen van de kolonie begonnen. De grootste zorg ging naar het onderwijs van den landbouw. Dank aan de uitgestrekte landerijen waarover de missie beschikte, was er middel het bedrijf op tamelijk breden voet in te richten. Eerst werd begonnen met het telen van de plaatselijke producten, die niet enkel gekweekt maar geleidelijk door de keus van zaden en de doelmatige bemesting van den grond veredeld en verbeterd werden. Zo werden overal katoen- en koffievelden aangelegd. Weldra werden ook proefnemingen gedaan met Europese vruchten, waarvan enkele soorten slaagden en voldoende resultaten opleverden, o. m. de aardappel ,zoals we kunnen opmaken uit het dagboek van Pater Rumold. De bereiding van de gronden, het bezaaien van de velden, het planten en verzorgen van de vruchten, dit alles werd aan de leerlingen toevertrouwd. De kolonisten werkten twee uren 's morgends vóór het schoolgaan en anderhalf uur 's namiddags na de klas.

De missionarissen hoopten aldus bij de jeudige kerelkes de liefde voor het werk van den akker in te planten. Tot onze voldoening, schrijft Mgr Carnonckel in zijn verslag van 1919, bestatigen wij dat onze catechisten de landbouwkennissen die ze op de missie hebben aangeworven, toepassen op den grond rondom de schoolkapel. Wij twijfelen er niet aan, zegt hij verder, dat het zicht van die beter verzorgde velden, en vooral van die schoner en rijker vruchten aanstekelijk zal werken en de inboorlingen ertoe aanzetten om op hun beurt de nieuwe methoden op hun eigen veld toe te passen.

Ook aan de bouwnijverheid werd veel zorg besteed. Sommige jongens leerden steenbakken, anderen leerden metsen; meer anderen nog gaven den voorkeur aan het schrijnwerken, terwijl de meisjes zich oefenden in den naad. Alles liet voorzien dat na afzienbaren tijd onze Zwartjes zouden bij machte zijn om zich met eigen middelen, een menswaardig verblijf en bestaan aan te schaffen.

Uit dit beknopt overzicht kan gemakkelijk opgemaakt worden hoeveel beslommering, zorg en werk die veelzijdige vorming van de jeugd van Pater Overste afeiste; alles toch, de landbouw en de ambachten alleen uitgezonderd, viel uitsluitend op hem.

3. *De Catechumenen.* — In den loop van 1915 werd te Molegbe het zes-maanden-catechumenaat ingebracht, dat aan den missionaris een enorme hoeveelheid werk meebracht. Gedurende zes maanden moesten de geloofsleerlingen op de missie zelf verblijven om er, op meer intense wijze, tot het H. Doopsel te worden voorbereid. Twee tot driemaal daags werd hun catechismusonderricht gegeven. Hun levenstrant moest van nabij worden nagegaan; na het verlopen termijn moesten allen, één na één, een ernstig examen ondergaan. Hier mogen we niet uit het oog verliezen dat het getal geloofsleerlingen doorgaans vrij aanzienlijk was: zo telde Molegbe in 1915 reeds 451 catechumenen, in 1917 was het getal tot 777 gestegen en einde 1918 (het jaar van het overlijden van Pater Rumold), telde het catechumenaat niet min dan 1.073 leerlingen. Welk ontzakelijk werk voor den missionaris die zes-maandse onderrichting en het afnemen van al die examens!

Ten slotte moet vermeld het bestuur zelf van de missie, het aanhoren van al de klachten, het beslechten van al de palabers, enz. Daarbij, om de reeks te sluiten, het toedienen van de HH. Sacramenten, het preken op de Zondagen, kortom: al het werk van een gewoon pastoor van te lande.

Het moet dan ook niet verwonderen dat die edelmoedige mannen, wier sterkte en uitstaansvermorgen doorgaans niet op gelijke hoogte stond met hun offervaardigheid, het niet lang konnen uithouden, en, als ze niet ijzersterk waren, vroegtijdig bezweken. Zo was ook het geval met Pater Rumold. Hij scheen uit graniet gehouwen en ziet! Op drie dagen tijds had de ziekte hem neergeveld. Op Palmenzondag 1919 had hij den plechtigen dienst met de meeste vlijt en een roerende devotie verricht. 's Avonds overvalt hem de koorts, die drie dagen aaneen 39°8 bereikt; daarna valt plots de koorts op 36°4... Op Witten Donderdag, terwijl hij enkele ogenblikken alleen is, krijgt hij een bloedspuwing — zwart bloed, gevolg van een opengebroken maagzweer —; kort daarop

een inwendige bloedstorting die den dood voor gevolg heeft. Pater Rumold was amper 37 jaar oud geworden!... Voor de missie was het overlijden van den jeugdigen missionaris een « allergevoeligste slag », schrijft Pater Liberaat. In zijn brief van 29 Mei 1919, waarin Mgr Carnonckel een uitgebreid relaas geeft van de ziekte en den dood van Pater Rumold, getuigt hij diep aangedaan : « Hij was « l'apôtre au cœur ardent, au zèle éprouvé ». En verder : « dagelijks bezocht en bezorgde hij de zieken van het laboratorium en van het lazareth. Korten tijd vóór zijn overlijden had hij met de meeste toewijding de jongens en de meisjes van de kolonie, die door de Spaanse grippe waren aangetast, verzorgd zonder ooit aan eigen gevaar voor besmetting te denken. Pater Rumold was tot alles bereid en ontzag geen enkel offer. » We mogen van hem getuigen dat hij, gelijk de goede herder ,zijn leven veil had voor het heil der hem toevertrouwde kudde. Gods schikkingen zijn waarlijk wonderbaar : « Je semblais tout indiqué, tout marqué», schrijft Mgr Fulgence Carnonckel, « à ne pas survivre longtemps au mal qui s'était abattu sur moi. J'avais déjà indiqué l'emplacement de ma sépulture. C'est le Père Rombaut qui l'occupe maintenant ». Tragische bijzonderheid : Pater Rumoldus had opdracht gekregen van den geneesheer om aan Z. E. P. Fulgentius Apostolisch Prefect, te laten weten dat hij veroordeeld was en dat de geneeskunde hem onmogelijk kon redden. Ten andere, P. Fulgentius was zelf overtuigd dat hij aangeschreven stond om als eerste slachtoffer op Kongolesen bodem begraven te worden. Wonderbaar zijn Gods wegen! Eén maand later stierf Pater Rumold, terwijl Pater Prefect genas en nog elf jaar het evangelisatiewerk in den Ubangi leidde.

15 September 1947.
P. Hugo.

JACQUEMAIN (*Joseph*) (en religion Frère Nicolas), Frère Missionnaire Rédemptoriste (Champs, 11.12.1871 - Kinkanda, 25.1.1902). Fils de Nicolas Jacquemain et de Marie-Anne Thomas.

Il émit les vœux de religion à Beauplateau, le 15 octobre 1899, et partit pour le Congo le 29 mai 1902. Il fut attaché à l'orphelinat de Kinkanda pour y remplacer le Frère Gustave Hendrix, qui venait de mourir le 26 avril. Accablé dès le début par de fréquents accès de fièvre, il sut les dominer pendant quelque temps par son opiniâtre ardeur au travail; mais le mal s'aggrava rapidement et le 25 juillet 1902 il mourut à Kinkanda, après quelques semaines de séjour au Congo.

4 novembre 1947.
M. De Meulemeester.

Brieven van een Missionaris, Bruxelles, 1901 p. 1901, 141, 145-146. — E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, t. III, p. 1319. — M. De Meulemeester, *Mémorial de la Province belge de la Congrégation du T. S. Rédempteur*, Louvain, 1931, 25 juillet. — *Gerardusbode*, Roulers, 1902, p. 128. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, Bruxelles, 1931, p. 247, 261.

JACQUET *(Alphonse - Gabriel - Joseph)* (Fosses, 6.3.1865-entre Balubangu et Nangoi, 15.7.1891). Fils de Pierre-Alphonse Jacquet et d'Adolphine Sonnaert.

Il entra au 4e régiment d' artillerie le 23 octobre 1879 et fut nommé maréchal des logis le 2 octobre 1881. En 1887, il prit du service à l'E.I.C. et s'embarqua pour le Congo, à Anvers, le 19 mars de cette année, sur le steamer *Brabo*.

Arrivé à Boma le 2 mai, il y était incorporé à la Force publique, en qualité de sous-lieutenant, et, le 16 juin, détaché à Vivi, à l'effet de démolir un bâtiment. Rentré à Boma le 1er octobre 1887, il y poursuivit son terme jusqu'au 30 mars 1890, date à laquelle il rentra en Europe. Il repartit le 18 septembre de la même année et fut désigné pour accompagner l'expédition Van Kerckhoven vers le Nil. Il fit partie de l'avant-garde dirigée par Ponthier. En compagnie de Van Montfort, Van Cauwenberg et Blocteur, il quittait Djabir le 7 juillet 1891. La colonne de Ponthier longea par voie de terre la rive Nord de l'Uele, passa par les villages de Bangu, Nangwa et Desu. Le 15 juillet, Jacquet, atteint d'hématurie, mourait sur la rive Nord, entre les villages de Balubangu, à l'Ouest, et de Nangoi, à l'Est. Il fut inhumé sur place.

Gustin nous a laissé dans ses notes, au moment de son passage en 1892, la description du site où Jacquet fut inhumé : « Un peu au delà de Balubangu, on débouche dans une immense clairière enclavée dans un bois. Au delà d'une proéminence qui barre cette clairière sur toute la longueur, on aperçoit, se profilant sur le fond sombre de la forêt, un tertre rouge surmonté d'un bouquet de petits arbres et clôturé par des piquets; une croix est plantée au sommet de ce tertre. C'est la tombe de Jacquet. »

Jacquet fut décoré de l'Etoile de Service en date du 6 juillet 1891.

20 septembre 1046.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Institut Royal Colonial Belge*, 1946, pp. 41, 54, 56, 312. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, vol. II, pp. 259, 261. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*.

JANSSEN *(Eugène-Léopold-Hubert-Joseph Corneille - Antoine)* (Bruxelles, 25.9.1858-noyé dans le fleuve Congo, le 12.7.1883). Fils d'Hubert-Joseph Janssen et de Victorine-Marie-Léopoldine George.

Sous-lieutenant au 6e régiment d'artillerie, camarade de promotion d'Orban à l'Ecole Militaire de la Cambre, Eugène Janssen s'engagea en même temps que son ami au Comité d'Etudes du Haut-Congo. Le 17 février 1881, ils quittaient Bruxelles et se rendaient par Ostende-Douvres à Liverpool, où ils s'embarquaient le 19 février sur le steamer *Benguela*, qui les amenait le 6 avril à Banana. Ils reçurent à la factorerie hollandaise l'hospitalité réservée aux agents du Comité d'Etudes. Profitant de sa halte à Banana, Janssen s'y lia d'amitié avec deux de ses compagnons de traversée du *Benguela :* le docteur Lucan et le missionnaire Hogois, tous deux Français, se rendant à Landana. Au même moment arrivait à Banana, venant de Zanzibar, l'Allemand Lindner, y amenant 72 Zanzibarites destinés à grossir l'escorte de Stanley et Braconnier.

Le 9 avril, à 5 heures du matin, Orban, Janssen, Lucan et le P. Hogois, ainsi que Lindner, prenaient passage à bord du *Belgique*, steamer remorquant les allèges où était monté le détachement de Zanzibarites. Le soir, à Boma, les deux Français quittaient leurs amis, tandis que ceux-ci, poursuivant leur voyage, arrivaient le lendemain à Vivi, construit sur un plateau dominant le fleuve. Janssen et Orban y rencontrèrent Valcke et le chef de station, Sparhawk. Ils furent hébergés dans la vieille maison de Vivi, surnommée la « maison de Stanley », qui était en somme déjà confortable pour l'époque. Quelques mois se passèrent sans que Janssen connût sa destination; il s'ennuyait à Boma, préférant courir le risque de postes plus difficiles. Excellent naturaliste, il consacrait à la chasse et à l'entomologie ses moments de loisir.

Lindner et Valcke partirent pour Isanghila. Le 8 juin, Janssen recevait de Stanley l'ordre de conduire à Isanghila un convoi de 21 Zanzibarites portant chacun 30 kg. de chaux destinée aux constructions de cette station. Janssen accomplit sa mission aller et retour à dos de mulet.

Le 20 juin, il était nommé chef de station à Isanghila. Il fit la route à pied et arriva la veille du jour où y mourait le pauvre Paul Nève. Le lendemain des funérailles de Nève, les indigènes apportèrent au nouveau mundelé des poules, des bananes, du vin de palme. Le 28 juin, Janssen commençait les constructions du poste à l'emplacement choisi par Stanley, sur un plateau dominant les cataractes d'Isanghila d'une hauteur de 150 pieds. Aidé de ses Zanzibarites, il construisit une maison d'habitation pour Blanc, comprenant un rez-de-chaussée avec trois pièces et terminée au bout de six semaines. Seul Blanc à Isanghila, Janssen se distrayait parfois en faisant visite aux missionnaires anglais protestants qui résidaient à dix minutes du poste.

Tous les quinze jours, une caravane apportait de Vivi des vivres sur une distance de cinq jours de marche; vers l'amont, le *Royal* faisait le service jusqu'à Manyanga, rapportant des nouvelles du Haut. De ce côté, de temps en temps, Oulédi, le Zanzibarite de confiance de Stanley venait remettre à Janssen des messages du maître, mais apportait aussi la distraction de ses facéties et de sa bonne humeur. Isanghila servait donc de poste de transit entre Vivi et Manyanga. Mais la plupart du temps, Janssen était seul au milieu de ses noirs, et la solitude lui pesait terriblement. Toujours courageux pourtant, il secouait son spleen, voulant travailler à la grandeur de sa patrie et ne penser qu'à elle. Il imagina, un jour, de confectionner un drapeau belge pour le hisser sur sa maison; d'une chemise de flanelle rouge, il prit une bande; trempa dans de la terre ocrée un morceau de toile blanche, en guise de jaune. Impossible de trouver du noir. A ce moment, une sonnerie de cor de chasse annonça un étranger venant demander l'hospitalité; c'était le P. Augouard, de la Mission de Landana. Le drapeau, complété par un morceau d'un sac de toile noire que possédait dans ses bagages le missionnaire, fut hissé sur l'habitation. Les heures que Janssen passa en compagnie du Père furent délicieuses. Le P. Augouard partit le lendemain, mais il ne réussit pas dans son projet de Mission auprès des tribus rebelles des rives du Gordon Bennett. Il repassa par Isanghila le 20 août suivant et retrouva avec joie Janssen. Ce même jour arri-

vaient de l'aval (de Vivi) Orban, guéri de ses accès de fièvre, et de l'amont le *Royal* avec d'excellentes nouvelles de Stanley, Braconnier, Harou. Le P. Augouard repartit pour Landana; Orban resta à Isanghila comme adjoint de Janssen. En quelques mois, la station prospéra étonnamment; les chefs indigènes des environs venaient souvent y faire visite avec des cadeaux, mais, toujours hypocrites et rapaces, exigeaient en échange quantité de présents et dévalisaient la station. Janssen, sans être dupe de leurs tours, sut cependant entretenir avec eux d'excellentes relations et tenta même avec quelque succès de les amener à travailler pour les Blancs.

Le 8 mars 1882, Stanley, appréciant les aptitudes et le dévouement de Janssen à l'œuvre pacificatrice de la conquête africaine, lui donna l'ordre de le rejoindre à Léo. Le 9 mars, Janssen remettait à son successeur Swinburne le commandement du poste et partait pour Léo. Le 19 avril, Stanley et Janssen, sur l'*En-Avant*, quittaient cette dernière station avec un équipage de 20 hommes et quelques allèges montées par une cinquantaine de noirs. Ils longèrent la rive gauche, puis, après avoir doublé la pointe de Kalina, arrivèrent à Kinshassa, que le sergent Malamine avait occupé au nom de la France et où flottait le drapeau français. Stanley fit part à Janssen de son désir d'aller vite pour éviter que son émule Brazza ne le précédât dans l'occupation des rives du fleuve. Ils longèrent la rive Sud de l'île Bamu. A midi, l'*En-Avant* et les allèges stoppaient dans un chenal en face du village de Kimpoko, sur la rive gauche du fleuve, et habité par les Banfumu. L'accueil y fut sympathique, et Stanley projeta d'y fonder bientôt une station européenne. Puis, continuant vers le haut, ils stationnèrent le 26 devant Msuata, à 3°28' lat. S., à 30 km. en amont de l'entrée du Pool et dont le chef était Gobila, vassal du chef Gandelay, qui, le 1er mai, vint voir Stanley en compagnie de Gantchu, chef bateke et collecteur d'impôt, qui avait arboré le drapeau français un peu en aval de Msuata. Gobila, au nom de Gandelay, accorda à Stanley un terrain où le Comité d'Etudes devait établir un poste dont Janssen aurait le commandement. (Giral, envoyé de de Brazza, y arrivait aussi le 26 avril, quelques heures après les nôtres, donc trop tard!)

Le 5 mai 1882, Eug. Janssen commençait la construction de sa station. Il se fit immédiatement aimer des indigènes, même de Gobila, qu'il appelait « papa Gobila », tandis que celui-ci lui donnait le surnom de « Sousou M'Pembé (le coq blanc) » (Stanley dit : « Souzou Mombi, le poulet blanc), à cause du tricot de laine blanche que portait Janssen.

Les tribus Bayanzi voisines essayèrent d'accaparer les bonnes grâces du Blanc et entrèrent ainsi en conflit avec les gens de Gobila; mais Janssen tenta d'apaiser ces derniers, quoiqu'il eût à reprocher aux Bayanzi le vol de son canot. Lorsque le 12 mai, Stanley revint avec l'*En-Avant*, il fit restituer par les Bayanzi le canot volé, et cela grâce à quelques menaces, tant le prestige de « Boula Matari » était grand. Puis, avec des gens fournis par Gobila, Stanley alla explorer la Mfini et découvrit le lac Léopold II. Rentré malade à Msuata, il informa Janssen qu'il allait rentrer en Europe. Il descendait à Vivi le 8 juillet et quittait l'Afrique, laissant à Peschuel-Loesche et à Edm. Hanssens la direction du Comité d'Etudes. Hanssens se mit aussitôt en rapport avec Janssen pour s'entendre sur la construction d'un poste chez les Bayanzi. Mais Gobila craignait la concurrence de ses voisins bayanzi, et ce n'est que sur la promesse de Janssen, en qui il avait toute confiance, de ne rien faire qui pût nuire à Msuata, que Gobila fournit des hommes pour l'expédition en amont. Le 17 octobre, Hanssens arrivait à Msuata avec Boulanger, un Français, qui devait remplacer momentanément Janssen à Msuata, au nom du Comité d'Etudes. Hanssens fut étonné de l'état avancé des constructions de Msuata : Janssen s'était fait terrassier, briquetier, maçon, menuisier, charpentier, pour diriger les travaux; il y avait là un arsenal, des magasins, des cuisines, et déjà était rassemblé un contingent de noirs pour servir de porteurs et d'interprètes à l'expédition que Hanssens allait entreprendre vers le Haut-Congo. Le 23 octobre, la flottille, mise au service des Blancs par Gobila et dirigée par Hanssens et Janssen, quittait Msuata. Ils s'arrêtèrent à Tchoumbiri, puis continuèrent à naviguer pendant dix jours, par des pluies torrentielles, sans jamais pouvoir descendre à terre, les populations se montrant méfiantes ou hostiles. Les voyageurs arrivèrent à Bolobo le 30 octobre, chez les Bayanzi du chef Ibaka. Le 11 novembre, Hanssens obtenait un terrain destiné à créer une station. Janssen commença immédiatement les travaux de déblaiement et Hanssens, par précaution, lui conseilla de l'entourer d'une enceinte palissadée, pour en faire une sorte de blockhaus qui pût servir de refuge en cas de changement d'attitude des indigènes. Le grand inconvénient de Bolobo était d'abord l'envahissement des moustiques, puis la pénurie de vivres. Hanssens

dépêcha vers l'aval un message demandant des provisions de bouche et réclamant Orban, à ce moment adjoint de Nilis à Manyanga, comme chef de poste de Bolobo, Janssen étant nécessaire à Msuata. Pendant quinze jours, les membres de l'expédition durent attendre des approvisionnements; ils étaient complètement anémiés et sujets à de fréquents accès de fièvre. Le 25 décembre, Orban relevait à Bolobo Janssen et celui-ci, le 27, retournait à Msuata, en compagnie de Hanssens. En route, on s'entendit avec les indigènes pour la fondation ultérieure d'un poste à l'embouchure du Kwa (Kwamouth), par 3°14' lat. Sud. Le 1er janvier 1883, tous deux rentraient à Msuata. Puis, Hanssens descendit à Léo, où il apprenait bientôt le retour en Afrique de Stanley.

En février 1883, le suzerain de Gobila, le chef Mfumu Ntaba, qui résidait sur la rive droite du fleuve en face de Bolobo et avec lequel de Brazza avait signé une alliance, demanda à voir Sousou Mpembe, c'est-à-dire Janssen, lequel était devenu célèbre dans la région, où son renom de sincérité avait été colporté par les marchands d'ivoire. Le chef le reçut dans son palais.

Le naturaliste Johnston et l'agent belge Brunfaut, en route pour Bolobo, passèrent par Msuata en février 1883. En mars, Orban, qui rentrait en Europe, fut aussi l'hôte de Msuata, où il fit ses adieux à son ami Janssen. Johnston resta un mois à Msuata, chance inespérée pour Janssen, qui sympathisait beaucoup avec le naturaliste anglais, doublé d'un inlassable conteur. Fin avril, Johnston quitta son ami et ce fut une séparation douloureuse pour tous deux. Le 9 mai 1883, une escadrille fluviale composée de l'*A.I.A.*, de l'*En-Avant* et de l'allège l'*Eclaireur*, montée par Stanley et Coquilhat, mouillait dans les eaux de Msuata. Stanley constatait que Janssen était vraiment un chef de poste extraordinairement doué, s'entendant avec tact et fermeté à mettre d'accord des tribus ennemies par la simple force de son raisonnement, de sa justice, de son bon sens. Aussi, le chargea-t-il d'aller civiliser les Babouma (chef Makouentcho), au confluent du Kwango. Malgré ses fatigues, ses ulcères, ses fièvres, Janssen accepta. Il partit le 17 mai, se faisant remplacer à Msuata par un chef zanzibarite de confiance. Janssen choisit, d'accord avec Makouentcho, l'emplacement d'une future station au confluent du Kwa, sur un plateau. Mais couvert d'ulcères, souffrant atrocement, dépourvu de tout médicament, il se vit obligé de descendre à Léo pour y consulter le Dr Vanden Heuvel. Son état était tel, que le médecin lui conseilla, avec l'accord de Valcke, chef de station, de rentrer en Europe. Janssen refusa. Son état légèrement amélioré, il insista pour retourner à Msuata, le 4 juin. Les natifs manifestèrent avec exubérance la joie de le revoir. Le 17 juin, il dirigeait les travaux d'une nouvelle maison pour Blancs, où il recevait bientôt deux hôtes : l'explorateur Roger et l'Abbé Guyot, prêtre du diocèse d'Alger, qui avait déjà été à Zanzibar et au Tanganika, et que Mgr Lavigerie envoyait fonder des Missions sur le bas fleuve. Bientôt amis, les trois Blancs passèrent ensemble des heures délicieuses, agrémentant par les plaisirs de la chasse ou les recherches scientifiques leurs moments de loisir. Le 3 juillet, le *Royal*, monté par Stanley, abordait à Msuata. L'explorateur raconta son expédition vers le Nord, en compagnie de Van Gèle et Coquilhat, et son arrivée, le 1er juin, devant Lukolela, le 3 juin devant Ngombé, enfin à Irebu. Avant de repartir pour Léo, Stanley, qui ne tarissait pas d'éloges à l'adresse de Janssen, le chargea de confier Msuata momentanément à Roger et d'aller à Kwamouth fonder sa nouvelle station. Le 7 juillet, Janssen et l'Abbé Guyot, qui allait établir une Mission à proximité du nouveau poste, quittèrent Msuata. A la pointe de Gantchou, l'Abbé Guyot choisit l'emplacement de sa Mission. Puis, Janssen commença les travaux en territoire de Makouentcho. Le 12 juillet, il recevait la nouvelle que Stanley revenait à Msuata et désirait le rencontrer. Janssen, l'Abbé Guyot et 18 noirs prirent place dans deux pirogues jumelées. Voulant aller plus vite, ils conseillèrent aux timoniers, au lieu de suivre la rive, d'affronter le milieu du fleuve. Mais soudain, la tempête se déchaîna, une embarcation chavira, se retourna et fit naufrager la seconde; tous les occupants furent jetés à l'eau. Les deux Blancs, lourdement vêtus, ne purent nager et coulèrent à pic. Seuls trois noirs regagnèrent à grands efforts la rive, dont le fidèle nyampara de Janssen, Ali ben Juana, qui, désespéré, s'en fut raconter à Roger l'épouvantable accident. La mort, à 25 ans, de Sousou Mpembé, le bon Blanc, affecta vivement tous ceux qui le connaissaient.

Stanley écrivait de lui : « Je l'estimais pour son affabilité, et surtout parce que j'avais trouvé réunies en lui toutes les qualités qui font l'excellent chef de station. Il avait le talent de traiter les indigènes comme ils devraient toujours l'être; il était industrieux, attaché au travail, sincère, loyal, fidèle, un « gentleman » dans le vrai sens du mot. »

Lorsque Hanssens, commandant l'expédition vers l'Ubangi, passa à Msuata le 26 mars 1884, Gobila et ses gens lui demandèrent s'ils n'avaient pas retrouvé le corps de Sousou Mpembé, qu'ils ne pouvaient oublier. Hanssens leur promit d'élever à Msuata une pierre commémorative portant le nom et les mérites de ce brave, regretté de tous. Dans la soirée du 28 mars, Hanssens lui-même ciselait, sur la face supérieure d'un bloc de rocher équarri, le nom d'Eugène Janssen, son ancien élève de l'Ecole Militaire de la Cambre, et y faisait graver les états de services de ce jeune agent de l'Association.

Quand la mort d'Eugène Janssen fut connue en Belgique, la presse exprima en termes émus son admiration pour le disparu. « Comme plusieurs de ses camarades, écrivait le 25 septembre 1883, le colonel de son régiment, Janssen est mort victime de sa participation courageuse à l'œuvre scientifique et civilisatrice de l'Afrique centrale. »

8 janvier 1946.
M. Coosemans.

Burdo, *Les Belges en Afrique centrale*, t. III, pp. 2, 40, 173 et suivantes. — Stanley, *Cinq années au Congo*, pp. 190, 281, 282, 339, 349, 378, 395, 398, 535, 538. — Lejeune *Vieux Congo*, 1930, p. 35. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, Namur, 1913. — Chapaux, *Le Congo historique, diplomatique*, pp. 74 et 93. — Boulger, *The Congo State*, Londres, 1898, p. 29. — *A nos Héros coloniaux. Bull. de l'Assoc. des Vétérans coloniaux*, novembre 1937.

JANSSENS *(Gérard-Aimé)* (Ostende-??, 2.3.1859-Ndoruma, 19.3.1895). Fils de Willibal et Aimé Janssens et de Thérèse De Corte.

Lieutenant au 14e de ligne, il partit pour l'Afrique le 6 octobre 1892, comme capitaine de la Force publique. Arrivé au Congo, il fut désigné pour l'expédition du Haut-Uele. Nous le trouvons successivement à Dungu, puis, en février 1894, en qualité de premier chef de poste de Bowili (chefferie actuelle de Boemi, rive Nord du Bomokandi, au confluent de la Kilima). Fin mars, il y est remplacé par Dulieu, car il est appelé à Semio, où il est chargé de fonder un poste chez Ndoruma. Il avait été décidé, en effet, d'établir en amont de Semio deux nouveaux postes pour servir de bases à l'expédition Ubangi-Bomu qui allait opérer la reconnaissance et l'occupation du Soudan. Ces deux postes étaient Mopoie et Ndoruma. Tandis que Mopoie était confié à Van Holsbeek, Ndoruma était destiné à Janssens. Les relations entre les deux chefs azande et leurs résidents respectifs semblaient empreintes d'une entière confiance.

Mopoie voyait dans l'établissement chez lui d'un Européen une garantie contre l'hostilité toujours possible de Semio; Ndoruma y trouvait un gage de sécurité contre les bandes nubiennes et son oncle Yembio. Cependant, le grand souci qu'avaient toujours inspiré à Ndoruma ses relations avec les traitants du Bahr-el-Ghazal et certains agents du Gouvernement égyptien était de se procurer armes et munitions, en vue de parer à une agression toujours possible de la part de l'« étranger ». Le souvenir de ses luttes contre les bandes d'Abou-Gouroun, Hassaballa et Kutchuk Ali en décembre 1870, celui de sa captivité à Wau, en répression de faits mal définis, que lui reprochaient les fonctionnaires égyptiens, étaient mieux ancrés dans sa mentalité de vongara ombrageux que la confiance dans ses relations avec un Européen nouveau-venu, dont la présence pourrait bien n'être pas plus stable que celle d'un Gessi, par exemple, qui l'avait protégé, ou d'un Junker, qui, en maintes occasions, s'était offert à servir d'intermédiaire entre lui et le gouverneur du Bahr-el-Ghazal.

Mais en 1894, Ndoruma était depuis plus de dix ans abandonné à lui-même. Il augurait du nouvel étranger comme il avait jugé des autres : « Ils n'ont fait que passer. Il est donc bon de ne compter que sur ses propres forces. »

Vers la fin de 1894, on reçut avis à la résidence générale de Semio que le traité franco-congolais du 14 août 1894 forçait l'Etat Indépendant à abandonner les territoires soudanais. En conséquence, on crut nécessaire, pour porter tout l'effort de l'occupation au Sud du Bomu, de supprimer des postes tels que Ndoruma, dont l'utilité immédiate n'avait été que d'être, éventuellement, une base d'opérations vers le Bahr-el-Ghazal. Van Holsbeek reçut mission, avant que fût levé le poste de Mopoie, de porter à Janssens, à Ndoruma, l'ordre de se replier sur Semio.

En janvier 1895, Van Holsbeek, avec quelques soldats d'escorte et aussi des porteurs que lui avait fournis Mopoie, pour aider à l'évacuation de Ndoruma, quitta sa résidence. La veille du départ, Mopoie, songeant aux dangers qui lui réserverait peut-être l'évacuation des postes du Haut-Bomu, et soupçonnant chez Ndoruma des intentions que l'histoire de ce dernier, mieux connue de lui que des Européens, semblait justifier, dit à Van Holsbeek: « Je vous conseille de ne pas vous rendre en personne au poste de l'Uere. Ndoruma ne cherche qu'à augmenter son armement. Pour y arriver, tous les moyens lui paraîtront bons. Quand vous aurez quitté la

station, il vous attaquera pour s'emparer de vos fusils et de vos munitions. » Van Holsbeek avait ordre de rejoindre Janssens. Il crut ne pouvoir en différer l'exécution et prit la route de Ndoruma. Fin janvier 1895, il arrivait à Ndoruma et remettait à Janssens l'ordre de lever la station. Jugeant que le nombre des porteurs fournis par Mopoie était insuffisant pour évacuer les munitions, les bagages, les marchandises, Janssens envoya un sergent noir au village de Ndoruma pour inviter le chef à se rendre à la résidence. Il avait évidemment l'intention de lui annoncer l'évacuation du poste et de lui demander un supplément de porteurs. D'après les indigènes interrogés en 1912 par Hutereau, le sergent s'acquitta en ces termes de sa mission : « Le Capitaine t'appelle au poste, mais je te conseille de ne pas y aller; je crois qu'il veut se saisir de toi... » A cette étrange communication, Ndoruma aurait répondu : « Dis au Capitaine que je ne puis me rendre au poste, mais que je lui fais remettre les cinq pointes d'ivoire et les deux paniers de poules que voici. »

Le lendemain, Janssens renvoya à Ndoruma le même sergent, insistant pour que le chef se rendît au poste européen. Le chef répondit au sergent : « Pourquoi m'y rendrais-je ? Tu m'as dit toi-même que si j'y allais, je serais arrêté. Je n'y vais donc pas. »

Le sergent ne rapporta à Janssens que les derniers mots de la réponse. Deux jours se passèrent dans l'attente d'un revirement de la part de Ndoruma. Puis, Van Holsbeek se rendit en personne au village du chef. Il trouva les cases abandonnées. En même temps, le bruit se répandait dans la chefferie que Ndoruma, menacé par les Européens, avait quitté sa résidence. De toutes parts, les indigènes s'armaient et déjà se dirigeaient vers le village de leur chef. Au retour de Van Holsbeek, Janssens décida de détruire les marchandises et les bagages qu'il ne pourrait évacuer faute de porteurs.

Le lendemain, la garnison de Ndoruma prenait la route de Mopoie. Van Holsbeek marchait en tête avec ses hommes. Le gros des soldats suivait avec les porteurs, les femmes et les enfants. Janssens fermait la marche avec une partie de son propre contingent. La caravane traversa l'Uerre (de rive Sud à rive Nord) en aval du sentier qui reliait la station à la résidence de Ndoruma. Arrivée au village Mozunga, l'avant-garde se heurta à quelques indigènes armés qui aussitôt se mirent à crier, lançant des appels dans toutes les directions. Soudain, un coup de fusil partit du côté des indigènes; immédiatement, quelques décharges répondirent de notre côté. La caravane poursuivit sa marche le long du sentier, tandis que les indigènes accouraient de plus en plus nombreux, hurlant, tirant des coups de feu, lançant javelots et trombaches.

Aussi, la marche se ralentit, devient une épouvante : soldats, porteurs, femmes tombent. On ne peut songer à les relever, à les emporter. On marche ainsi depuis une heure, et déjà la caravane a dû quitter la route de Mopoie : elle dévie vers le Nord, refoulée de ce côté par les assaillants. Tout à coup, un assaut plus fougueux s'abat sur la colonne, y fait une trouée. Janssens, à l'arrière, tombe, transpercé par une lance. Les porteurs, pris de panique, jettent leurs charges et bondissent dans la brousse. Les femmes et les enfants, éperdus, abandonnent le sentier. Tous ces malheureux tombent sous les coups des Azande. D'instinct, quelque soldats encore valides courent se rallier autour de Van Holsbeek. A l'arrière, Janssens, gisant sur le sentier, est achevé par les assaillants. La colonne étant coupée, Van Holsbeek ignore ce qui se passe à l'arrière. Les munitions s'épuisent. Constatant que la résistance faiblit, les Azande livrent de nouveaux assauts. Van Holsbeek tient toujours tête aux agresseurs. Vers le soir, il arrive à la Putuka, affluent du Biki. Là, épuisé par de longues heures de combat, sous un ciel de feu, il s'adosse à un arbre, entouré de huit hommes qui lui restent. A cet endroit, tous brûlent leurs dernières cartouches. Quand le dernier soldat ne fut plus qu'un cadavre, Van Holsbeek, immobilisé par une lance plantée dans la cuisse, avec son revolver d'ordonnance abattit à ses pieds deux Azande qui s'élançaient sur lui. Alors, il appuya le canon de son arme contre sa tempe et se fit sauter la cervelle. Il tomba près des corps des huit braves noirs, au centre d'un cercle de cadavres ennemis.

En 1896, Chaltin, dans une expédition punitive dirigée contre Ndoruma, devait venger le massacre de la colonne Janssens-Van Holsbeek.

17 septembre 1945.
P.-L. Lotar, O.P.

Lotar, P.-L., *Le massacre de la colonne Janssens-Van Holsbeek*, *Bull. de l'Association des Vétérans coloniaux*, mai 1933. — Lotar, P.-L., *Grande Chronique du Bomu*, *Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1940. — Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele*, Ibid. — Hutereau, *Histoire des peuplades de l'Ubangi*, p .203. — *A nos Héros coloniaux*, pp. 191, 208. — Boulger, *The Congo State*, London, 1898, p. 212. — *Mouvement géogr.*, 1895, p. 202. — Chapaux, *Le Congo*, Rozez, Bruxelles, 1894, p. 633

JESUS (FRANÇOIS da) *(surnommé « El Indigna »)*, Missionnaire (Los Hinojosos, Espagne, 4.10.1529-Ibid., 10.6.1601). Fils de Jean Ruiz et de Jeanne Mexia.

Au baptême, il reçut le nom de François. Il devint disciple de Jean d'Avila, qui lui confia la direction des écoles préparatoires à l'Université de Baeza, direction qu'il garda durant plus de trente ans. Au début de mars 1582, il prit l'habit chez les Carmes déchaussés, en qualité de frère convers. Il fit profession à Séville en 1583. Peu après, le Père Gratien, provincial, le destina à la Mission du Congo, pour laquelle il s'embarqua le 1er avril 1584. Peu de temps après son arrivée au Congo, en décembre 1584, l'évêque de San Tomé, Martin de Ulloa, l'ordonna prêtre. Il parcourut, avec le Père Diego de l'Incarnation, les provinces de Mbata, Mpangu et Nsundi (Bas-Congo actuel). Il rentra en Europe en 1587 et fut désigné pour le couvent de Madrid. Il mourut dans son village natal, le 10 juin 1601, en réputation de sainteté. Son corps fut transféré à Madrid en 1609. En 1934, la cause de sa béatification fut introduite à Rome.

On a de lui une autobiographie. Elle se trouve à la Bibliothèque Nationale de Madrid, M. 7003, f. 266 à 277. Voir : « Fr. Francisco el Indigno, Apostol del Congo », par le P. Florencio del Niño Jesus, Cuenca, 1933.

19 janvier 1948.
Mgr. J. Cuvelier.

JOHNSTON *(Sir Harry Hamilton)*, Administrateur britannique et explorateur (Kinsington, 12.6.1858 - Londres, 31.7.1927).

Harry Johnston fit ses études à l'Institut de Stockwell et au Collège Royal de Londres, puis suivit pendant quatre ans les cours de peinture à l'Académie. A dix-huit ans, il commença à voyager en Europe et en Afrique du Nord, surtout dans le but d'accoître ses connaissances en peinture, architecture, langues étrangères. En 1879-1880, il pérégrina dans la partie la moins connue de la Tunisie et, en 1882, accompagna le comte de Mayo dans une expédition dans la partie méridionale de l'Angola. En 1883, il entra en rapport avec Stanley dans le Bas-Congo. Voici en quelles circonstances : Brunfaut, désigné pour aller remplacer, à Bolobo, Orban, qui devait descendre à Boma, emmena avec lui Johnston venant de Loanda; ils s'embarquèrent en février 1883 à Léopoldville, par un temps épouvantable, doublèrent la pointe de Kalina, mais durent chercher refuge sur la rive gauche, près des villages re Kinshassa. Le lendemain, se remettant en route, ils atteignirent la rive Sud de l'île Bamu, où ils dressèrent leurs tentes. Johnston s'y livra à des études sur la faune, puis l'allège entra dans le canal devant Kimpoko, où Callewaert était en train de construire une station. Le 22 février, Brunfaut et Johnston prenaient congé de Callewaert et, le 26 au soir, s'arrêtaient à Msuata-station, fondée par Eugène Janssen. Johnston y entreprit des études zoologiques, surtout sur les oiseaux et les félins. Il nous dit dans son récit : « Le fleuve Congo », que tous les éloges étaient à adresser à Janssen pour la tenue de son poste. Le 28, les deux voyageurs doublaient le promontoire de Gantchu, sur lequel les indigènes avaient construit des maisons sur pilotis que Stanley, à son premier passage, avaient prises pour des nids de pirates. Le soir, ils s'arrêtèrent chez les Bayanzi, au confluent du Kwa. Le 1er mars, ils étaient à peu près en face de l'embouchure du Lawson; ils y découvrirent deux nains qu'on leur dit avoir été amenés là par des trafiquants d'esclaves venus de l'Est.

Le 2 mars, reprenant la navigation, ils côtoyèrent des villages dont les habitants leur offrirent en vente toutes sortes de comestibles. A Mbongo, le chef apporta à Johnston, malade, un délicieux jus de sucre de canne. Par contre, le 3, ils furent mal accueillis dans un autre village, qui se prétendait sous la surveillance de Malamine, l'agent de de Brazza. Passant outre, ils atteignirent Mbe, où une distribution de sel fut accueillie avec une joie délirante par les naturels, qui voulurent les retenir chez eux. Les 4 et 5 mars, les voyageurs avancèrent dans un archipel à la végétation luxuriante, pour atteindre enfin le chef bayanzi Ibaka, « roi » de Bolobo. Au poste de Bolobo, terme du voyage de Brunfaut, ils furent reçus avec joie par Orban et le Français Boulanger. Brunfaut orna la fameuse et monumentale coiffure d'Ibaka d'une gravure découpée dans un vieux numéro de journal illustré, tandis que Johnston obtint la permission de faire le croquis du chef bayanzi. Emerveillée de la ressemblance, toute la tribu accourut pour se faire portraiturer également.

Le 6 mars, Orban et Johnston quittaient Bolobo et s'arrêtaient à Itimba, un peu en amont de Tchoumbiri, où ils empêchèrent des sacrifices humains que le chef allait accomplir à l'occasion des funérailles d'un de ses meilleurs amis ! Repassant par Mbongo, où les naturels offrirent à Johnston une curieuse tortue de rivière, ils

revenaient le 12 mars à Msuata, d'où Orban s'en fut vers le Bas, dans l'intention de rentrer en Europe (mais il mourut avant de quitter l'Afrique). Johnston resta à Msuata, où sa présence ensoleilla pendant quelque temps le séjour de Janssen; ensemble ils firent des prospections scientifiques, l'artiste se livrant à son passe-temps favori : les croquis et l'assemblage de documents scientifiques. Les indigènes l'avaient surnommé Wo Buï (l'Araignée), parce qu'il faisait des collections d'insectes, d'araignées, de mille-pattes. Les noirs de Gobila, très superstitieux, étaient terrifiés de voir l'artiste dessiner tout ce qu'il voyait. Les adieux de Johnston à Janssen furent émouvants; le chef de poste chargea son ami de nouvelles pour sa famille à Anvers, avec le pressentiment qu'un malheur l'attendait (Janssen se noya accidentellement peu après dans le fleuve, au cours d'une excursion avec l'Abbé Guyot). Le 1er mai, Johnston était à Kimpoko, où il rencontrait Coquilhat, prêt à partir pour le Haut; le lendemain, il s'arrêtait à Kinshassa, où le recevaient son compatriote Stanley et Van Gèle.

Après son voyage au Congo, Johnston rentra en Angleterre, où l'Association Britannique et la Société Royale de Géographie lui confièrent la direction d'une expédition scientifique au Kilimandjaro; il quitta Zanzibar en avril 1884. Dans la région du Kilimandjaro, Johnston conclut avec les chefs des traités autorisant des concessions qui furent transférées aux commerçants fondateurs de la British East Africa Company. En octobre 1885, Johnston fut nommé vice-consul britannique au Cameroun et dans le delta du Niger et prit en 1887 le titre de consul général. La Grande-Bretagne ayant obtenu le protectorat du delta du Niger, Johnston, avec le concours du consul Hewett, y organisa l'administration, parvint à pacifier complètement la région et à soumettre le chef indigène Ja-Ja, longtemps hostile. Faisant l'ascension des monts Cameroun, le naturaliste rassembla d'intéressantes collections florales et faunistiques. Au printemps 1889, il fut envoyé à Lisbonne pour y négocier la question de délimitation des possessions anglo-portugaises en Afrique sud-orientale, mais à ce moment les pourparlers n'aboutirent pas. A son retour de Lisbonne, il fut envoyé comme consul à Mozambique et chargé d'une mission au lac Nyassa, afin de pacifier la région très troublée par les attaques des Arabes esclavagistes. Johnston fut commissionné pour établir un protectorat britannique sur la région du Nyassa; il conclut un accord avec les Arabes et trois mois après le drapeau anglais flottait sur une vaste contrée s'étendant du Nord du Tanganika à travers l'Uganda jusqu'au Katanga, aux montagnes du Shiré et au Moyen Zambèze. Déjà le projet de liaison Cap-Caire prenait forme; Johnston l'exposait dans un article du *Times* en août 1888. Mais par l'accord anglo-allemand du 1er juillet 1890, la partie Nord-Est du Tanganika était abandonnée à l'Allemagne : la ligne Cap-Caire était brisée. En 1891, Johnston retourna en Afrique centrale britannique comme commissaire général et y resta jusqu'en 1896. En 1894, au cours de ses excursions scientifiques, il fournit des renseignements précieux sur la région du lac Moëro. Pour motif de santé, il fut nommé consul général britannique à Tunis en 1897. En automne 1899, il fut envoyé comme commissaire général dans l'Uganda pour y réorganiser l'administration après l'apaisement de la révolte des soldats soudanais et de la guerre avec l'Unyoro.

La belle œuvre qu'il accomplit dans l'Uganda lui valut la G.C.M.G. (Grand' Croix de l'ordre des St-Michel et St-Georges). Au printemps de l'année suivante, il se retira des fonctions officielles et dès 1904 s'intéressa à la République de Libéria; il y mit de l'ordre dans les finances, fit délimiter la frontière du côté des possessions françaises et fit construire des routes dans l'intérieur du pays.

En 1903, il échoua dans sa campagne pour se faire élire au Parlement comme candidat libéral de Rochester et ne réussit pas davantage aux élections générales de 1906. Ajoutons qu'il se montra toujours ardent défenseur de l'œuvre congolaise des Belges en Afrique : en 1904, par une lettre publiée dans le *Times*, il prit position contre la campagne de dénigrement anglaise vis-à-vis de l'E.I.C.; en 1906, il fut question de lui comme vice-gouverneur ou Inspecteur d'Etat au Congo; en 1907, dans une autre lettre ouverte au *Times*, il rendait publiquement hommage à l'œuvre congolaise de la Belgique.

Pour ses services comme naturaliste, Johnston reçut la médaille d'or de la Société de Zoologie en 1902 et fut nommé cette même année docteur honoraire en sciences à l'Université de Cambridge. Il reçut la médaille d'or des Sociétés de Géographie de Londres et d'Edimbourg et d'autres médailles pour ses œuvres artistiques. Ses dessins, surtout de sujets africains, furent exposés à l'Académie Royale de Londres. Il nous a laissé de nombreux ouvrages géographiques : The Kilimandjaro

expédition (*Proceedings of the Royal Geog. Society*, London, VII (1885), 137-160. — British Central Africa [*Proceedings*, XII (1890), 713-743]. — The River Congo [*Ibid.*, V (1883), 692-711]. — A visit to Mr. Stanley in station on river Congo (Proc., 1883, V, 569-581). — The Bantu Borderland in W. Africa [*Proc.*, X, (1888), 633-637]. — The Portug. Possessions in W. Africa [*Scottish Geog. Magazine*, 1 (1885), 465-482]. — Bemerk. bei den Zweirvölkeren [Globus, LXXIX (1901), 49]. — Stanley : a biographical notice [*Journ. Afric. Soc.* (1903-1904), 449-463]. — Von Loanda nach Bolobo [*Ausland*, LVII (1884), 161-162]. — On the river of the Congo and the Potugese colonies in W. Africa [*Journ. Anthrop. In.*, XIII (1884), 461-479]. — The River Congo, London, Sampson Low, 1884. — L'Etat Indépendant du Congo, jugé par Johnston [*Revue coloniale*, VIII (1902), 521-522]. — De Mombasa au Ruwenzori [*Mouv. géog.*, XVIII (1901), 619-621]. — The Uganda Protectorate, 1902. — Liberia, 1906. — George Grenfell and the Congo, London, Hutchinson, 1908. — The Opening up of Africa, 1911. — Pioneers in Elst Africa, 6 vol., 1911-1913. — The Story of my Life, 1923. — Il écrivit l'introduction de « Red Rubber », par Morel, London, 1907. — Un amusant roman : The Gay Dombeys, 1919. Au cours d'un voyage au Nord-Est de l'Etat Indépendant, en 1900, il découvrit l'okapi.

Il mourut à Londres le 31 juillet 1927.

18 février 1947.
M. Coosemans.

Encyclopaedia Britannica, 1946, vol. XIV, p. 118. — Burdo, *Les Belges en Afrique*, Bruxelles, 1886, vol. III, pp. 58 et suivantes. — *Mouvement géogr.*, 1894, p. 98 a; 1908, p. 265; 1913, p. 151.; 1895, p. 214; 1904, p. 272; 1906, p. 206; 1907, p. 547. — *Tribune congolaise*, 15 août 1927, p. 2. — De Boeck, L.-B., *Premières applications de la géographie linguistique aux langues bantoues, Mémoires de l'I. R. C. B.*, 1942, p. 7. — Daye, P., *Léopold II*, Paris, 1934, p. 496. — Thomson, *Fondation de l'E.I.C.*, Bruxelles, 1933, pp. 104, 107, 108. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, Namur, 1912. — Hinde, S.-L., *La chute de la domination arabe*, Falk, Bruxelles, 1897, p. 166. — Stanley, H.-M., *Cinq années au Congo*, p. 62. — Chapaux, *Le Congo*, Rozez, Bruxelles, p. 842. — Boulger, *The Congo State*, London, 1898, p. 323. — Dupont, *Lettres sur le Congo*, Paris, 1889, pp. 219, 533, 549, 568, 647, 652 à 663, 675. — *Congo. Tolk der Belg. Kol. Belangen*, Mechelen, 1er octobre 1903. — De Jonghe, *Bibliographie personnelle.*

JONES (Sir *Alfred - Lewis*), Consul de l'E.I.C. à Liverpool (Carmarthen, 1845 - Liverpool, 13.12.1909).

Alfred Jones fit ses études au Jesus College à Oxford et y obtint le titre de « compagnon d'honneur ». A l'âge de douze ans, il s'engagea comme marin dans l'African Steamship Company, à Liverpool, et fit divers voyages à la côte occidentale d'Afrique. En 1891, il entra comme partenaire dans la société d'armement maritime Elder, Dempster et Cº. Il acquit ainsi de grands intérêts financiers dans les sociétés qui ouvraient au commerce l'Afrique occidentale anglaise et même le Congo. Il fut élu président de la Chambre de Commerce de Liverpool et prit une place prépondérante dans le monde commercial de l'Empire britannique. On l'élut directeur de la Ligue maritime de Liverpool et cela l'amena à établir une nouvelle ligne de communication avec les Indes occidentales. Il stimula le commerce des fruits à la Jamaïque et travailla au développement du tourisme. C'est à son initiative que fut fondée l'Ecole de Médecine tropicale de Liverpool. En 1901, il fut anobli au titre de chevalier. Sa connaissance de l'Afrique lui valut les fonctions de consul de l'Etat Indépendant du Congo à Liverpool et sa nomination de président de la Ligue Maritime Belge.

En 1907, son attitude fut critiquée en séance de la Chambre de Commerce de Liverpool par John Holt, vice-président de cette Chambre, qui reprochait à Sir Jones de transporter par ses steamers le caoutchouc rouge de Boma à Anvers. Dans un discours qui fut vivement applaudi, Sir Jones riposta : il rappela qu'il s'était depuis longtemps occupé de développer le commerce congolais aussi bien en faveur des indigènes qu'en faveur des intérêts anglais. Il déclara que lorsque les Belges s'étaient établis au Congo, il avait tâché de tirer de la situation le meilleur parti au point de vue du commerce britannique. Le Roi Léopold II, disait-il, n'avait pas témoigné de préférence dans l'octroi des concessions et l'une d'elles fut attribuée à une société anglaise : l'Anglo Belgian India Rubber Company, dirigée par le colonel North. Sir Jones fit alors litière des reproches adressés par certains aux Belges quant à des abus commis soi-disant contre les indigènes; il affirma que chaque fois que des abus lui avaient été signalés, il avait fait des enquêtes et n'avait jamais recueilli la moindre preuve du bien-fondé des accusations. Il fit remarquer d'ailleurs qu'en 1907, les Belges n'étaient qu'au début de leurs efforts de colonisation et que déjà beaucoup de choses avaient été réalisées pour l'amélioration du sort des indigènes.

L'année suivante (1908), à la séance du 8 mai de la Chambre de Commerce de Liverpool, Sir Jones fut réélu président à

l'unanimité. Cette réélection réduisait à néant les accusations portées contre le consul et mettait fin aux polémiques soulevées à l'occasion des rapports de Sir Jones consul de l'E.I.C.

Dans un discours de remerciement, Sir Jones souligna que son désir était de voir la vaste terre du Congo entre les mains du grand peuple belge. « Le Congo ne pourrait être mis entre de meilleures mains qu'entre celles des Belges, qui sont les amis des Anglais », dit-il. Il ajouta que ses fonctions de consul de l'E.I.C. ne lui avaient jamais rapporté un penny. Il désirait qu'on introduisît au Congo le travail libre et la libre concurrence. « Nous ferons tout, dit-il, pour que la Belgique annexe le Congo; nous aurons ainsi en face de nous le grand et puissant peuple belge avec lequel nous sommes en termes amicaux et nous voulons qu'il continue d'en être ainsi ».

En octobre 1908, en tant que fondateur de l'Ecole de Médecine tropicale de Liverpool, il organisa une Mission dirigée par Robert Newstead, professeur d'entomologie de cette ville, et chargée d'aller étudier à la Jamaïque les maladies tropicales et la vie des insectes qui pouvaient occasionner et propager ces maladies.

Sir Jones mourut à Liverpool le 13 décembre 1909. Un monument érigé par souscription publique, à Liverpool, en juillet 1910, et portant un médaillon exécuté par le sculpteur Alfred Frampton, perpétue le souvenir du grand armateur et du grand ami de la Belgique que fut Sir Alfred Jones. Il était décoré du K.C.M.G.

7 avril 1948.
M. Coosemans.

Encyclopaedia Britannica, 1946, p. 139*a* du vol. 13. — *Who was who ?*, 1897-1915. — L. Bauer, *Léopold le Mal-Aimé*, Paris, 1935, p. 334. — H. Liebrechts, *Léopold II, fondateur d'empire*, Bruxelles, pp. 268, 332. — P. Daye, *Léopold II*, Paris, 1934, p. 491. — F. Masoin, *Hist. de l'E.C.I.*, Namur, 1913, vol. I, p. 178. — *Tribune congol.*, 27-12-06, p. 3; 7-11-07, p. 2; 14-5-08, p. 2.; 21-5-08, p. 2; 10-9-08, p. 3; 19-8-09, p. 3; 16-12-09, p. 2; 30-7-10, p. 2. — *Mouv. géog.*, 1899, p. 118; 1903, p. 471; 1906, p. 526.

JUNKER (*Guillaume*) (Moscou, 1840-Saint-Pétersbourg, 1892).

Junker avait suivi des cours de médecine à Saint-Pétersbourg, à Berlin et à Göttingen; mais cette préparation universitaire terminée, le goût des voyages lointains l'avait conquis et conduit d'abord en Islande en 1869, puis à Tunis en 1873-1874. L'année suivante, le 1er août, s'ouvrait à Paris, dans l'ancienne salle des Etats, le Congrès international des Sciences géographiques. Au nombre des congressistes se trouvait Junker. Il y rencontra Schweinfurth, qui, fêté pour sa découverte de l'Uele et devenu Président de la Société de Géographie du Caire, continuait à porter toute son attention sur le Soudan. A Junker, qui s'ouvrit à lui de son projet d'explorer dans les régions du Nil, Schweinfurth signala l'opportunité de parcourir le Darfour et le Sobat. Junker prit donc la route de Karthoum et visita le Sobat. Revenu à Karthoum en septembre 1876, il y apprit que déjà deux officiers américains au service de l'Egypte venaient de commencer l'exploration méthodique du Darfour. Il décida alors de s'engager au Sud dans la région du Bahr-el-Djebel, et, muni de recommandations de Gordon, qu'il avait croisé sur le Nil, il arriva à Lado, où résidait Emin. Il quitta Lado pour pénétrer à l'Ouest, dans l'intérieur, jusqu'à la ligne de faîte Uele-Nil. Revenu en Europe pour rétablir sa santé, il reprit le chemin de Karthoum en 1879, pour pénétrer au Bahr-el-Ghazal, et de là, comme l'avait fait Schweinfurth, poussa, mais par une route plus occidentale, jusque dans le bassin de l'Uele, qu'il parcourut du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest. Ce fut ce dernier voyage qui lui valut la célébrité; il avait atteint à l'Ouest, à peu près le confluent de l'Uele et du Bomu (Zériba d'Abdallah-Alikobbo), et, dépassant au Sud, le bassin du Bomokandi, il toucha au Nepoko.

Le but principal qu'il s'était assigné, en partant pour l'Uele, était de résoudre, si possible, le grand problème géographique qu'avaient posé tout d'abord le Français Poncet, puis Schweinfurth : Fallait-il identifier l'Uele avec le Chari? Pour résoudre le problème, Junker avait poussé à l'Ouest jusque chez les Abandia du Bas-Uele et du Bas-Bomu.

Voici les principales étapes des voyages de Junker en Afrique :

Premier voyage : vallées de l'Yéi, du Rohl et le Makrakra, d'octobre 1876 à mars 1878. Il s'engagea jusque dans le Niambara, entra en rapport avec les trafiquants Fadel Allah et Ibrahim le Guruguru, ce dernier discutant avec lui de la question de l'Yéi, et avec Rindjio, le Zande, qui résidait à Kabayendi.

Deuxième voyage : l'Uele, d'avril 1880 à décembre 1883.

Le 9 juin 1880 il atteignait la résidence de Ndoruma, sur l'Uerre, et installait à proximité une station, Lacrima, où il lais-

sait son adjoint, Bohndorff, chargé de prospections géographiques, mais surtout botaniques et zoologiques. Entrant en rapport avec le sultan Semio, Junker se mit en route en sa compagnie en destination de l'Uele. Suivant la crête Gurba-Buerre, il entra dans l'angle Buerré-Uele, atteignit l'Uele et le traversa près du confluent de la Na-Akka, en territoire de Mambanga. Passant la Gadda, il se dirigea vers Tangasi, où il fut reçu par l'administrateur égyptien, Mohammed Weled Abdu, successeur d'Abd el Min, et entra en contact avec le chef madjaga Niangara. Quittant Tangasi le 22 octobre 1880, il partit en direction du Nord-Est et aborda les territoires azande de Wando et de ses fils Renzi et Ukwa, avec lesquels il eut des entrevues fréquentes, servant même d'arbitre dans leurs différends familiaux au sujet de la délimitation de leurs territoires. Puis il rentra à Ndoruma, pour s'y reposer durant un mois. Le 1er janvier 1881, il repartait vers le Sud, arrivait en territoire madi de la région montagneuse des monts Angba et Lingua et passait l'Uele le 9 février 1881, pour entrer en territoires barambo de Buru et bisanga de Mambanga. Il y rencontra Casati en septembre. Le 25 novembre, en compagnie d'Hawash, le major égyptien administrateur de Tangasi, Junker partait en direction Sud, traversait le Bomokandi, et atteignait le chef Bakengai, fin décembre. Recevant confirmation par les indigènes des dires de Piaggia, selon lesquels un grand lac indépendant de l'Uele existait un peu au Sud de Bakengai. Junker décida de partir en exploration vers le Sud, passa chez Akengai, chez Bangoi, déjà visité par Miani, puis chez Kanna (fin janvier). Continuant sa route, mais vers le Sud-Est, il arriva chez Madjabae, père de Gumbali, sur le Haut Bomokandi. *C'est le point le plus oriental atteint par Junker.* Traversant ensuite la région marécageuse de l'Obbae, il rencontra à Kubbi l'administrateur de ce poste, Gumbari, et, en sa compagnie, il repartit vers le Sud, voulant atteindre le Nepoko. Le 1er mai il était chez Sanga Mombele, le 5 mai à Tely, le 6 mai au Nepoko, à 60 milles du son embouchure dans l'Aruwimi-Ituri (à 2° 30' lat. Nord, 29° long. Est). *C'est le point le plus méridional qu'il atteignit.* Epuisé de fatigue et de privations, il ne put aller plus loin. Il rentra à Tangasi le 1er juillet 1882. Cependant, il repartit le 8 août, retourna à la Na-Akka (ancien village de Mambanga), prit la direction Ouest, passa à la zériba d'Hawash, au mont Kudunda, près de notre poste de Suronga, atteignit la crête Uerre-Bomu, traversa l'Asa, affluent Sud du Bomu, arriva à Semio fin septembre. Après avoir exploré le bassin de la Mbili, au début de février 1883, il atteignit la fameuse zériba d'Abdallah-Alikobbo le 24 février, sur la rive Nord de l'Uele. Il y apprit que le confluent Uele-Bomu se trouvait à trois ou quatre jours à l'Ouest d'Abdallah. Mais il ne put aller au delà, les porteurs refusant de le suivre. *Abdallah est donc le point le plus occidental* qu'atteignit Junker, dans la région de l'Uele. Il rentra à Semio le 1er mai 1883.

La révolte du Mahdi l'obligea à regagner le Nil, où il revint (Lado) en 1884.

Le problème de l'Uele ne devait être résolu que six ans plus tard, par un Belge : Van Gèle.

Revenu sur le Nil, à Lado, où il retrouvait Emin et aussi Casati, rappelé comme lui par le Gouverneur de l'Equatoria, il y resta jusqu'au 26 janvier 1885. L'indécision d'Emin et les difficultés presque insurmontables que semblait réserver un voyage à travers l'Uganda, pour gagner la côte de l'océan Indien, avaient immobilisé pendant deux ans sur le Nil le Gouverneur de l'Equatoria, son personnel militaire et civil et les deux explorateurs, Junker et Casati.

Le 2 janvier 1886, Junker décida de partir seul. Il se dirigea vers l'Unyero et le lac Victoria, pour envoyer de là, si possible, des nouvelles vers Mombasa ou Zanzibar. Lui-même, arrêté par des événements de tous genres, parvint, après un voyage de onze mois, à Bagamoyo (Zanzibar), le 21 décembre 1886. Il y embarqua fin décembre, et le 6 janvier 1887 il était à Suez, où l'attendait Schweinfurth, qui le conduisit au Caire et l'y retint jusqu'à la mi-mars, ce qui lui donna l'occasion d'y rencontrer Stanley, partant pour organiser son expédition au secours d'Emin. Rentré en Europe, Junker fut reçu par Léopold II au Palais de Bruxelles, le 17 mai 1887; puis il rentra à Saint-Pétersbourg. Il y mourut le 16 février 1892, des suites d'un mal contracté en Afrique.

Des sept voyageurs qui ont parcouru en sens divers l'Uele avant l'occupation de la région par les Belges (Schweinfurth, Miani, Potagos, Junker, Bohndorff, Casati et Emin-Schnitzer), Junker est incontestablement celui qui nous a laissé le plus d'indications géographiques et historiques. Sa relation abonde en détails nous permettant de reconstituer l'histoire de l'Uele aux environs de 1880 avec d'autant plus de sûreté que le voyageur fut presque toujours témoin oculaire des événements qu'il raconte.

Junker écrivit la relation de ses voyages : *Reise in Afrika*, parue en trois volumes, traduite en anglais par Keane (Londres, 1891), et un autre ouvrage : *Bei meine Freunden den Menschenfressern* (Blockhaus, Leipzig, 1928). Il était membre correspondant honoraire de la Société de Géographie de Londres.

1943.

P. L. Lotar, O. P.

Lotar, P. L., *Souvenirs de l'Uele : Junker*, dans la revue *Congo*, 1932. — Casati, G., *Dix années en Equatoria*, Paris, 1892. — Masoin, F., *Histoire de l'E. I. C.*, 2 vol., Namur, 1913. — Wauters, A. J., *Le Docteur Junker, Mouvement géographique* du 21 février 1892, p. 13; *Ibid.*, 1887, p. 48c. — *Le Congo illustré*, Bruxelles, 1892, p. 209. — Chapaux, A., *Le Congo*, E. Rozez, Bruxelles, 1894, pp. 36, 151, 160, 204, 287, 399, 401. — Hinde, *La chute de la domination arabe*, Falck, Bruxelles, 1897, p. 16. — *Boulger, The Congo State*, London, 1895, pp. 34, 79, 119. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, pp. 112, 115. — Van Iseghem, *Les étapes de l'annexion du Congo*, Bruxelles, 1932, p. 13. — Stanley, *Dans les ténèbres de l'Afrique*, Paris, 1890, vol. 1, pp. 52, 178, 372; vol. II, p. 89; voir table manuscrite. — *Le Congo, Moniteur colonial*, du 27 mars 1904, p. 4. — *Brode, H., Tippo-Tip*, Londres, 1907, p. 176.

K

KALLINA (*E.*), Lieutenant (Autriche-Léopoldville-Stanley-Pool, 1.2.1883).

Lieutenant au 2e lanciers autrichien, Kallina pouvait espérer y faire une brillante carrière, lorsqu'il s'engagea au service du Comité d'Etudes du Haut-Congo, pour une durée de trois ans.

Il partit pour l'Afrique en juillet 1882, en qualité d'adjoint, au traitement annuel de 2.400 francs.

Stanley, fatigué par un long terme, malade, venait de quitter le Congo en prenant place, à Vivi, à bord du *Héron*, qui devait le transporter à Saint-Paul de Loanda, pour rentrer, de là, en Europe.

Lorsque Kallina débarqua à Banane, la direction du Comité d'Etudes était entre les mains de Peschuel-Loesche.

Le 22 septembre suivant, un bateau y déposait un groupe d'Européens, dont Coquilhat. Le 30, Kallina se joignit à eux pour gagner Isanghila, où ils rencontrèrent Peschuel-Loesche, qui avait déjà remis la direction du Comité au capitaine Hanssens et rentrait en Europe. On ne sait trop pourquoi ni sur l'ordre de qui Kallina dut retourner à Vivi, où il fut retenu jusqu'en novembre.

Evidemment, ces changements si rapprochés à la direction du Comité n'étaient pas faits pour faciliter la bonne marche du service.

Heureusement, le départ de Peschuel laissait les condées franches à Hanssens pour remettre les choses en ordre et notamment à la station de Léopoldville, où il avait trouvé, en y arrivant, Peschuel atteint de fièvres et Braconnier accablé de sarnes.

Hanssens obtint des promesses du chef Galiema pour la tranquillité de la station, promesses que ce chef ne devait guère tenir par la suite, et il partit, lui-même, pour Msuata, dans le chenal.

Il n'y avait de disponible pour ce voyage qu'une baleinière de l'*En-Avant* ayant été privé d'un de ses éléments essentiels, le robinet de prise de vapeur, mystérieusement disparu.

Le commandement de la station, avant son départ, avait passé des mains de Braconnier à celles du sous-lieutenant Grang, son second, nouvel arrivé, encore jeune et inexpérimenté, mais courageux et solide.

Le 17 octobre, Hanssens est à Msuata.

Le 10 novembre il fonde le poste de Bolobo, où le rejoint Coquilhat, le 22 décembre.

Pendant ce temps, Kallina était arrivé à Léopoldville, ayant comme instructions d'y rejoindre Hanssens dans le plus bref delai.

Fidèle à cette consigne, rendu impatient par les longues semaines d'inaction qu'il avait passées à Vivi, Kallina s'était pressé d'arriver et, malheureusement, il arrivait trop tard : Hanssens était déjà parti.

Gobila, chef de Msuata, venait précisément de descendre en pirogue à Léopoldville pour y charger de la marchandise.

Kallina, ne trouvant plus son chef à Léopoldville, voulut, coûte que coûte, le rejoindre en pirogue.

Pourquoi eût-il hésité? Gobila ne venait-il pas lui-même de descendre jusqu'à Léopoldville?

L'*En-Avant* était hors service, la baleinière servait au transport de Hanssens; Kallina voulut profiter de la pirogue de Msuata.

« Il s'y installa », comme le dit le rapport établi par le capitaine Hanssens, à son retour — le 2 janvier 1883 — à Léopoldville, « avec quelques hommes et malgré les pressantes sollicitations du capitaine Braconnier, qui voulait absolument le retenir; il partit le 23 décembre, gai comme un pinson et tout heureux d'aller vers des pays inconnus ».

Hélas! il ne devait jamais y aborder.

Son canot, creusé, comme toutes les pirogues indigènes, dans un tronc d'arbre, présentait peu de stabilité; il ne parvint pas à doubler la pointe qui borne en aval de Kinshasa, l'entrée du Stanley-Pool.

A cet endroit existe un rapide dont la saison des hautes eaux augmentait encore la violence. Le canot fut saisi de côté par les lames et immédiatement culbuté. Kallina, l'équipage et les marchandises furent précipités dans le fleuve.

Quelques hommes et deux chiens parvinrent à atteindre la rive à la nage. L'infortuné Blanc et trois Noirs trouvèrent la mort dans les eaux du fleuve.

Grang, qui était en charge de la station de Léopoldville, fit vainement rechercher le corps de Kallina. La violence du courant avait, sans doute, emporté le jeune officier vers les rapides du fleuve qui commencent quelques kilomètres plus bas.

Le décès de Kallina était le premier survenu à Léopoldville; il ne fut donc pas possible de lui donner une sépulture, mais il reste de lui mieux qu'une stèle dans un cimetière, quelque chose de plus grand, le rocher de Kallina lui-même, qui semble un monument inespéré pour la jeune victime à laquelle il a emprunté son nom.

16 Avril 1947.
L. Guébels.

Original d'une lettre de N. Grang, chef de la station de Léopoldville, relatant les recherches effectuées pour retrouver dans le fleuve le corps de Kallina, après l'accident. (Archives du Musée de Tervueren, Section des sciences morales, politiques et historiques.)

Devroey, E., *Le bassin hydrographique congolais, Mém. I. O. C. B.*, 1941, pp. 27, 32. — Guébels, Léon, *Sur la mort de Kallina*, dans *Le Courrier d'Afrique. Léopoldville*, 23 septembre 1937. — *Bulletin de l'Association des Vétérans coloniaux*, septembre 1937, pp. 15-16. — *Héros coloniaux morts pour la Civilisation*, p. 72. — Stanley, H. M., *Cinq années au Congo* (1879-1884), trad. française de Harry, Gérard, Bruxelles, Institut National de Géographie, s. d., pp. 334-335, 340. — *Autobiographie de Stanley*, publiée par sa femme Dorothy Stanley et traduite en français par Georges Feuilloy, chez Plon, à Paris, t. II, pp. 178-179. — Bailey, H., *Travel and Adventures in the Congo Free State*. — De Martrin-Donos, *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. II, pp. 54, 55.

KERCKHOVEN (VAN) *(Guillaume-François)*, Commissaire d'Etat (Malines, 28.1.1853-Djebel Watti, 10.8.1892). Fils de François Van Kerckhoven et de Jeanne-Catherine Miller.

Il s'engage le 22 février 1869 au 6e régiment de ligne. Franchissant les échelons successifs du cadre, il est nommé sous-lieutenant au 3e régiment de ligne le 17 avril 1875. Le 29 août 1878 il est admis à l'Ecole de guerre. Le 21 février 1883, étant lieutenant adjoint d'état-major, il est détaché à l'Institut cartographique militaire et part pour le Congo, de Liverpool, le 7 mars, à bord du steamer *Biafra*.

Le 24 avril, on lui confie, à Vivi, la mission de transporter sur le Haut Congo, du matériel d'artillerie, puis il est désigné, le 17 août, comme chef de poste d'Isanghila. Son activité, sa compétence le font désigner un peu plus tard pour diverses missions : achat de terres au Bas-Congo, recrutement de krooboys en Libéria, finalement reconnaissance, qui dure trois mois, entre Manganga et Brazzaville. De Léopoldville, où il passe en avril 1885, on l'envoie reprendre la succession de Coquilhat au poste alors très avancé des Bangalas. Il y arrive le 7 août 1885.

Le capitaine Coquilhat a raconté dans son livre : *Sur le Haut Congo*, les épisodes dramatiques qui avaient marqué la fondation de ce poste, au milieu de populations extrêmement belliqueuses. Lorsqu'il en prend le commandement, Van Kerckhoven, accroché à la rive du fleuve, ne dispose que de quelques soldats. Son pouvoir ne dépasse pas les palissades, qu'il se hâte de consolider. Il est presque immédiatement attaqué par les indigènes voisins et parvient à les repousser sans trop de pertes. Mais sa politique, à la fois ferme et habile, lui vaut bientôt des avantages. Il exploite les rivalités qui existent chez les tribus qui l'entourent. Bientôt, grâce aux liens d'amitié qu'il noue avec certains chefs, notamment ceux d'Iboko et de Mabali, il peut compter sur leur aide effective. Comprenant que le travail est le meilleur adjuvant de la pacification, il s'occupe de travaux d'agriculture, auxquels les Bangalas viennent, un peu à la fois, apporter leur concours. Bientôt la confiance qu'il

inspire est telle qu'il peut recruter des hommes pour le service de l'Etat. Dès l'année suivante, en 1886, il envoie à Léopoldville un fort contingent de soldats bangalas, dont dix descendirent à Boma et furent les premiers soldats indigènes de la Force publique du Congo. Ils furent bientôt suivis de 75 autres de la même origine.

En même temps il expédiait aux Falls, sous le commandement de son adjoint Deane, un contingent destiné à appuyer la domination de l'Etat sur cette place, alors pratiquement aux mains des Arabes de Tippo-Tip. La suite des événements devait prouver que, malgré ces précautions, nous étions encore incapables de nous maintenir aux Falls, puisque, le 28 août suivant, Deane et Dubois, après une héroïque résistance, furent contraints de se retirer. Van Kerckhoven, à ce moment critique, n'était plus en position d'intervenir, puisque, arrivé à la fin de son terme de service, il s'était embarqué le 8 juin à Boma pour rentrer en Europe.

Il considérait d'ailleurs sa tâche comme inachevée et, après un congé de quelques mois, il s'empressa de regagner l'Afrique. En décembre 1886, il prend passage, à Lisbonne, sur le *Cabo Verde*. Ses états de services particulièrement brillants l'avaient fait désigner par le Roi-Souverain comme Commissaire de district de Léopoldville. Mais un tel poste, dans une station de base déjà bien organisée, ne convenait guère à sa nature ardente et entreprenante. Son premier objectif était de revoir la station des Bangalas, où il avait tant mis de lui-même. Il s'y fit envoyer pour organiser et étendre le territoire récemment passé au pouvoir de l'Etat et, en décembre 1888, un nouveau décret lui confirma la confiance du Gouvernement en le nommant Commissaire de district de première classe. Entretemps, secondé par Baert et Dhanis, il avait donné libre cours à ses instincts de pionnier et d'organisateur, donnant une grande extension dans la région aux cultures de riz, de café, de cacao, élevant les premières constructions en briques. Il ne se bornait du reste pas à consolider les résultats acquis, multipliant les postes et avec eux faisant rayonner partout l'autorité de l'Etat. Se déplaçant constamment à bord du petit vapeur *Association Internationale Africaine*, il fut le premier à remonter l'Itimbiri. Chemin faisant et jusqu'au confluent de l'Aruwimi, il fondait des postes dont il confiait la garde, suivant leur importance, à ses adjoints ou même à de simples garnisons noires. C'est ainsi, entre autres stations, que Basoko lui doit son existence. Il importe de souligner le rôle éminent que joua sur le fleuve, où tant de tribus alors hostiles à notre pénétration se coudoyaient, le capitaine Van Kerckhoven. Sa prudence, son tact et sa fermeté faisaient partout merveille. Il fut bientôt assez puissant pour enrayer partout la traite et, avec elle, l'influence dévastatrice des Arabes. Il contribua aussi à mainte œuvre de secours et de miséricorde. Grâce à lui, l'arrière-garde de l'expédition Stanley au secours d'Emin-Pacha, commandée par le major anglais Barttelot, fut secourue quand elle était sur le point de périr à Yambuya, ravitaillée et mise à même de reprendre sa route.

Il est certain que Van Kerckhoven en imposait même aux Arabes. Il obtint de Tippo-Tip pour Barttelot un contingent de 400 porteurs et, plus tard, accompagnant le Gouverneur général Janssens aux Falls, son entremise facilita beaucoup les arrangements qui furent pris à cette époque. Après ce dernier voyage, il revint à Léopoldville et à Boma, d'où il regagna la Belgique sur le steamer *Edward Bohlen* (2 janv. 1890).

Avant de parler du troisième terme de Van Kerckhoven, au cours duquel il conduisit la mémorable expédition Congo-Nil qui porte son nom, il convient de dire succinctement comment s'affrontaient, en 1890, sur le Haut Fleuve et ses tributaires, les forces antagonistes de l'Etat et des Arabes esclavagistes. Ces derniers occupaient les Falls et de là, par Yambuya sur l'Aruwimi, ils s'avançaient vers le Nord-Ouest en direction de Djabir sur l'Uele. Pour arrêter leurs progrès, le Roi-Souverain avait chargé le capitaine Roget d'établir un camp retranché à Basoko, au confluent du fleuve et de l'Aruwimi et, en s'appuyant sur cette base, de tendre vers le Nord une ligne de postes protectrice. Roget, accompagné du lieutenant Milz, fonde, en mai 1890, la station d'Ibembo sur l'Itimbiri, puis par la Likati, il atteint l'Uele à Djabir presque au même moment où Van Gèle, après avoir remonté l'Ubangi, arrivait à Yakoma, à 180 kilomètres en aval. La liaison ne fut point établie, parce que Roget, préoccupé de barrer le chemin aux Arabes, préféra battre le pays vers le Nord et nouer avec le puissant sultan indigène de Djabir des liens d'amitié que Milz, chargé par lui de consolider notre position sur l'Uele, transforma plus tard en une solide alliance. Rentrant ensuite au camp de Basoko, dont il remit le commandemant à Fiévez, Roget reprit le chemin de l'Europe, où il arriva en décembre 1890.

Telle était la situation quand le Roi Léopold décida d'envoyer, en partant des bases ainsi établies, une puissante expédition qui, en remontant la vallée de l'Uele, finirait par atteindre le Nil, barrant la route vers le Nord aux trafiquants Arabes et assurant la

souveraineté de l'Etat dans une vaste région qui, depuis les explorations de Junker, était restée à peu près inaccessible. Van Kerckhoven, depuis peu capitaine-commandant, fut nommé Inspecteur d'Etat et mis à la tête de cette expédition. Sous ses ordres se trouvaient placés quatorze officiers et sous-officiers blancs, auxquels on adjoignit deux médecins, deux commis, trois interprètes et un imposant contingent d'environ 500 hommes de troupes indigènes bien armées et pourvues d'artillerie.

Pendant que ces forces importantes se rassemblaient, le chef, que ses brillantes qualités avaient fait désigner pour les commander, s'embarquait à Flessinghe et arrivait à Boma le 2 décembre 1890. De là il gagnait, avec le gros des troupes et par la voie du fleuve, Bumba, point de concentration choisi un peu en aval de l'Itimbiri, voie de pénétration tout indiquée vers l'Uele et que Roget avait, comme nous l'avons vu, préparée. Pendant que l'avant-garde, sous le commandement du capitaine Ponthier, se mettait en route par voie de terre pour gagner Djabir, et de là le Bomokandi, Van Kerckhoven faisait une visite rapide aux Falls pour tenter d'endormir la méfiance de l'Arabe Rachid, puis, avec le gros de ses hommes, rejoignait l'avant-garde à Djabir. En passant par Ibembo, il avait détaché Milz à Semio, sur le Bomu, où il fallait à tout prix s'assurer l'alliance du sultan, qui avait eu déjà maille à partir avec les bandes arabes. Celles-ci, avec l'aide des indigènes qu'elles avaient soulevées contre nous, avaient fortement entravé la marche de la colonne Ponthier, massacrant un détachement de 73 hommes avec le sergent Bucquoy.

A partir de Djabir, qu'elle quitta le 8 juillet, l'avant-garde, toujours commandée par Ponthier, commença la marche vers l'Est le long de l'Uele. Au delà des premières étapes préparées par Milz, elle pénétrait en territoire inconnu. Longeant, tantôt la rive Nord, tantôt la rive Sud de la grande rivière, Ponthier dut établir des postes de relais, opération rendue difficile par la mort successive de plusieurs de ses adjoints. Cependant, sans rencontrer trop d'opposition de la part des indigènes ou des trafiquants arabes infestant la région, il parvint à atteindre Bima, puis l'embouchure du Bomokandi, où il s'établit solidement. Après un vif combat avec les esclavagistes, gagné après que Daenen lui eut amené des renforts, Van Kerckhoven, qui le suivait, fut moins heureux, du moins dans la première partie de sa marche. Il fut attaqué à plusieurs reprises par les riverains ababuas et dut aussi appeler à la rescousse Daenen, qu'il avait laissé en arrière-garde à Angu, avec un contingent de quarante hommes, et qui le rejoignit à Bima.

Avant de reprendre la marche en avant, Ponthier, d'accord avec Van Kerckhoven, toujours à Bima, eut à nettoyer le pays des Arabes qui s'y étaient établis, notamment sur la Makongo et dans les îles du Bomokandi, pour procéder à leurs razzias habituelles. Il y parvint au prix de quelques combats assez vifs, aidé du reste par les indigènes, auxquels la présence des esclavagistes était devenue insupportable. De son côté, Van Kerckhoven s'assurait des appuis politiques et militaires chez les chefs indigènes établis sur le Bomu, en y envoyant plusieurs de ses lieutenants. Nous avons parlé de la mission Milz chez Semio. Le lieutenant de la Kéthulle fut envoyé de même auprès de Rafaï, où il étendit l'influence de l'Etat jusqu'au Sud du Darfour, et le lieutenant Foulon chez le sultan Sassa, où il créa un poste.

C'est le 12 décembre 1891 seulement, qu'après avoir ainsi protégé ses arrières, Van Kerckhoven put quitter la station qu'il venait de fonder sous le nom de Bomokandi et prendre, avec le gros de son expédition, la voie de l'Est. Il traversa une contrée marécageuse, couverte de collines herbeuses marquant très sensiblement la ligne de faîte qui sépare les bassins de l'Uele et du Bomokandi. La population indigène, paisible quoique cannibale, lui fit bon accueil; le chef barambo, après avoir tout d'abord donné des signes d'hostilité, parce qu'il prenait l'expédition pour une des nombreuses bandes d'Arabes dévastateurs, contracta alliance avec Van Kerckhoven et permit plus tard que le capitaine Daenen établît chez lui une station.

Plus loin, et au fur et à mesure de sa progression, Van Kerckhoven fonda des postes à Amadi, Surongo et Yangara. Ce dernier, situé sur un affluent de gauche de l'Uele, la Gadda, devait plus tard, sous le nom de Niangara, devenir le chef-lieu du district de l'Uele.

Tous ces postes nouveaux, commandés par des Européens et marques visibles de la souveraineté de l'Etat, n'étaient pas établis sans négociations préalables avec les chefs indigènes, qu'il fallait d'abord rallier aux intérêts de notre politique. En procédant de la sorte, Van Kerckhoven obéissait aux instructions qu'il avait reçues du Roi-Souverain et qui lui prescrivaient d'occuper solidement le pays après en avoir expulsé les envahisseurs arabes. Pour réaliser ce programme, il utilisa les services de ses adjoints, principalement de Milz et de Van de Vliet, et s'imposa à lui-même de nom-

preuses marches et contre-marches. Il avait souvent à lutter, non seulement contre l'habituelle méfiance des indigènes, mais aussi contre des souvenirs récents de l'occupation égyptienne. Les garnisons « turques » s'étant mal comportées avant leur retraite sous la pression des Derviches, les noirs s'imaginaient qu'ils les voyaient revenir avec les Européens.

Le 1er avril 1892, Van Kerckhoven se prépare enfin à quitter Niangara pour gagner le Kibali, la Nzoro et le bassin du Nil. Mais, le 8, il est atteint de fièvre hématurique et doit s'aliter. Il ne peut se mettre en route que le 18, après avoir envoyé en avant Gustin, qu'accompagnent quatre Européens, 250 soldats et notre allié Semio avec ses hommes. Le 23, il atteint le confluent Kibali (Haut-Uele)-Dungu et le 28 la zériba Mbittima, située par 29° de longitude Est sur la rive Sud du Kibali. Il y reçut la soumission de Wando, vieux chef vongara dont le pouvoir s'étendait au Sud et à l'Ouest jusqu'au pays mangbetu. Accompagné de Miltz, il repart ensuite, passe à Surur, confluent du Kibali et de la Nzoro, le 10 juin, et décide de remonter cette dernière rivière.

Le pays devient montagneux. La rivière, quoique large de 50 à 75 mètres, ne possède plus que de petits biefs navigables, étant barrée souvent sur plusieurs kilomètres par une succession de chutes et de rapides. La rive Nord de la Nzoro est habitée par les Logos, avec lesquels on a quelques escarmouches, et la rive Sud par les Mangbetu. Outre la question du ravitaillement se posait celle du portage. L'avant-garde, conduite par Gustin et Semio, restait sans liaison, au delà des rapides dénommés depuis chutes Miltz, avec l'arrière-garde, ou, plus exactement, la deuxième colonne de l'expédition, composée de 300 hommes, avec Van Kerckhoven, Milz, Montangie et Van de Vliet. On apprit bientôt qu'elle avait dû livrer de nombreux combats et que les indigènes, surpris par l'arrivée de l'expédition et ignorant son but, faisaient le vide et détruisaient leurs plantations. Il fallut, pour pouvoir pousser en avant, renvoyer une partie des bagages à Mbittima et se frayer un passage par la force des armes qui, peut-être, eût pu être évitée si Van Kerckhoven, faute d'interprète et de nouveau atteint d'hématurie, avait pu faire connaître ses intentions pacifiques.

Après quinze jours de pénible marche, on arriva enfin, le 25 juillet, à Tagomolanghi, sur la Nzoro supérieure. Le 2 août, les vivres faisant défaut, on repartit en direction de la Kibbi, que l'on disait proche de Wadelai, c'est-à-dire dans le voisinage immédiat du Nil. Une vingtaine de kilomètres furent franchis. On se trouvait alors, sans le savoir, à la hauteur des sources du Kibbi, le dernier affluent appartenant au bassin de l'Uele. Poursuivant toujours sa marche vers l'Est, cette fois mieux ravitaillé, Van Kerckhoven parvint, le 9, à 15 kilomètres environ au Sud du mont Béka, appartenant à la ligne de faîte Congo-Nil, lui-même à dix kilomètres environ du Sud du mont Wati. Le 10, au point du jour, la colonne était attaquée par les indigènes. Van Kerckhoven et Milz courent à leur rencontre. En les suivant précipitamment, le boy porte-fusil de Van Kerckhoven veut recharger son arme. Il presse par mégarde sur la détente ou bien celle-ci heurta-t-elle une branche voisine, toujours est-il que le coup part et atteint Van Kerckhoven dans le dos à la hauteur du cœur. Le malheureux tombe et expire presque immédiatement, sans que Milz, accouru, puisse lui porter secours.

Ainsi périt, par un stupide accident, à l'âge de 39 ans et au moment même où il venait de réaliser un grand dessein, un des plus brillants officiers et des meilleurs administrateurs que la Belgique ait envoyés en Afrique.

Van Kerckhoven fut inhumé sur place et Milz, second de l'expédition, en prit immédiatement le commandement. Ce fut le 4 octobre seulement, après avoir établi une liaison avec des officiers égyptiens restés sur le Nil après le départ d'Emin-Pacha, qu'il atteignit à Wadelai le but final du voyage.

La nouvelle de la mort de Van Kerkhoven ne parvint à Bruxelles qu'à la fin du mois d'avril 1893. Elle y suscita d'unanimes regrets. Albert Chapaux, dans l'important ouvrage qu'il écrivit en 1894 pour magnifier l'œuvre belge au Congo, déclare que le capitaine Van Kerckhoven mérite peut-être la place la plus brillante dans l'histoire de notre colonie. Il a recueilli les témoignages de la plupart de ceux qui l'ont connu en Afrique. Tous s'accordent, dit-il, pour le représenter comme un soldat franc, loyal, énergique et doux, ne transigeant jamais avec la justice et le devoir. Dans ses rapports avec ses camarades, il a montré la plus grande cordialité et il ne se départissait jamais, avec ses inférieurs, d'une amabilité qui lui avait conquis des dévouements à toute épreuve. Il savait traiter ses soldats avec douceur et avec calme. Loin d'être l'objet de la haine des populations qu'il a rencontrées dans sa glorieuse expédition, il a su inspirer la plus entière confiance aux sultans, ses alliés, et amener pacifiquement les villages les plus rebelles à accepter la souveraineté de l'Etat.

La mort prématurée de Guillaume Van Kerckhoven a empêché la nation de lui manifester toute sa reconnaissance. Il était, depuis 1886, chevalier de l'Ordre de Léopold, depuis 1889, titulaire de l'Etoile de Service et, depuis 1892, chevalier de l'Etoile Africaine.

26 novembre 1947.
R. Cambier.

Ch. Van Reusel, *Notice historique sur le Congo et biographie du capitaine Van Kerckhoven*, Malines, 1895. — *L'Expédition Van Kerckhoven suivant des notes manuscrites* (avec carte), *Belg. colon.*, 1895, pp. 9-11. — Alb. Chapaux, *Le Congo*, Bruxelles, 1894, pp. 101, 136, 232, 316, 441. — De Martrin-Donos, *Les Belges en Afrique centrale*, Bruxelles, 1886, t. II. — C. Coquilhat, *Sur le Haut Congo*, Paris, 1888. — Dhanis, *Le district d'Upeto et la fondation du camp de l'Aruwimi*, *Bull. S. R. Belge Géogr.*, 1890, p. 5. — *Mouvement géogr.*, 1888, p. 82; 1890, p. 51; 1892, pp. 42 et 101-103; 1893, pp. 46, 64, 71. — R. P. L. Lotar, *La Grande Chronique de l'Uele*, *Mém. Inst. R. Col. Belge*, 1946, pp. 38 et ss.

KESSELS (*Ernest-Gaspard-Clément*), Agent commercial (Ixelles, 26.3.1864-Dundu Sana, 14.10.1898). Sixième des huit enfants de Charles-Guillaume-Alexandre Kessels, Officier, et de Clémentine-Léopoldine Verbraken.

Il s'engagea au service de la Société Anversoise pour le Commerce au Congo et partit le 6 avril 1898 pour l'Afrique. Les Budja ayant attaqué la factorerie de Dundu Sana, sur la Dua, tué deux agents (Badart et Gysels) et quelques soldats, Kessels et un autre agent de la société (Ceulemans) furent envoyés avec un détachement pour venger leurs camarades. Le détachement fut surpris par les Budja révoltés et massacré le 14 octobre 1898. La tombe de Kessels se trouve à Ambila, sur la Mongala.

30 décembre 1947.
M. van de Putte.

Mouvement géogr., 1898, p. 628. — Masoin, *Histoire de l'Etat Indépendant du Congo*, 1913, p. 300. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, t. I, p. 392; t. II, p. 765. — *Ligue du Souvenir congolais, A nos Héros morts pour la civilisation* (1876-1908), p. 209. — *Essor colonial et maritime*, 5 octobre 1933, p. 5.

KETHULLE DE RYHOVE (DE LA) (*Charles-Emmanuel-Eugène-Marie-Ghislain*), Lieutenant (Louvain, 6.12.1865 - Bockryck, Limbourg belge, 14.1.1903). Fils de Louis-Ferdinand-Hippolyte-Alexandre-Ghislain de la Kéthulle de Ryhove et de Pauline-Claire-Marie-Emma-Ghislaine de Vicq de Cumptich.

Lieutenant au 2e régiment de chasseurs à pied, puis aux carabiniers, il est engagé en cette qualité par l'E. I. C., qui fixe au 12 décembre 1890, à Anvers, son embarquement pour le Congo. Arrivé à Boma, il est d'abord adjoint au Commissaire de district du Stanley-Pool, puis, en août 1891, désigné par le Gouverneur Général pour l'expédition du Haut-Uele.

Le 20 novembre, il est à Bomokandi. De Van Kerckhoven, son chef, il y reçoit, peu de temps après, l'ordre de se rendre chez le sultan Rafaï, établi non loin du confluent du Shinko et du Mbomu, entre Sémio et Bangasso.

Pour remplir cette mission, de la Kéthulle part de l'île Zokele, située à cinq heures en aval de Bomokandi, le 17 février 1892. Il descend ensuite l'Uele en pirogue jusqu'au poste de Bima. Neuf jours plus tard, il débouche dans Djabir, station commandée à l'époque par le Dr Van Campenhout. De là, en compagnie de Bukwa, chef des Bokassi, il gagne Yakoma, qu'il atteint le 11 mars. Puis, tout en suivant le cours du Mbomu, Likassa, où, le 17 mars, après avoir contourné à Wangu les chutes Hanssens, il rejoint Georges Le Marinel, alors en route pour Bokuma. A deux ils parviennent alors à Bangasso, qu'ils quittent l'un et l'autre le 24 mars, Le Marinel pour explorer le Mbali, de la Kéthulle pour gagner le confluent Mbomu-Shinko, domaine du chef Sandu, frère de Rafaï.

Au cours de cette étape, qu'il accomplit à pied jusqu'aux chutes de Ngufuru, puis en pirogue, de la Kéthulle entre en contact avec les chefs Bandjia, Sima et Mbonie. A Sandu, il est accueilli avec empressement par Rafaï, ainsi que par son frère, leurs notables et les indigènes. En ce point, il promet de fonder un poste de l'Etat, puis, précédé du sultan et flanqué de ses dix-huit soldats, il gagne Rafaï, gros bourg de plusieurs milliers d'âmes. Dans cette localité, de la Kéthulle prend aussitôt possession — à proximité de la zériba du sultan — de l'emplacement que ce dernier lui a réservé et obtient du puissant Rafaï sa soumission.

Cette dernière étend brusquement l'autorité de l'Etat sur toute la région comprise entre le Babado au Nord, l'Uarra à l'Est, le Mbomu au Sud, le Shinko et la Ngana à l'Ouest. En outre, elle permet à de la Kéthulle d'organiser l'avenir, notamment des expéditions vers le Nord, en pays Banda, ainsi qu'au Dar Fertit, voire vers Katuaka et Hofrah-el-Nahas, contrées encore inexplorées, mais déjà convoitées par Léopold II.

Rafaï, lui, voit dans sa soumission un gage de sécurité. D'abord contre les mahdis-

tes, ses ennemis redoutés, ensuite contre ses voisins Djabir et Bangasso, enfin, contre Sémio, qu'il considère également comme un danger permanent.

Ces succès obtenus, de la Kéthulle entreprend l'occupation du pays. Secondé par Stroobant, — mis avec vingt soldats à sa disposition par Hanolet. — il fonde coup sur coup les postes de Sandu et de Darbaki au confluent de la Ngana et de l'Atangu, affluent de droite du Shinko; enfin, pour surveiller les Akare fixés sur la rive gauche de l'Uarra, il installe le poste de Dinda, au confluent Uarra-Mbomu.

Le 9 mai 1892, il part pour Semio, poste créé par Milz; il l'atteint après cinq jours de caravane et y reçoit la visite des émissaires du sultan Sassa. Ce voyage terminé, Rafaï lui amène, le 30 mai, plusieurs chefs Abanda et Kreisch qui font leur soumission. Ainsi, par une prise de possession pacifique, le domaine de l'E. I. C. s'agrandit de territoires qui portent ses frontières au 8e degré de latitude Nord.

En décembre 1892, nouvelle et importante expédition de de la Kéthulle. Accompagné de Rafaï et des hommes de ce dernier, il se dirige vers le Nord-Ouest, atteint l'Adio, franchit les rivières Shinko et Taketiri, débouche, le 19 du même mois, dans Darbaki, où il conclut avec d'autres chefs Sakara des traités d'alliance. La rivière Bongu et le village de Depala traversés, il campe sur les bords du Yambara, puis le cours de l'Abangu le conduit à la ligne de partage des eaux de la Ngana, rivière atteinte précédemment près de son embouchure, et du Shinko, dont il découvre les affluents Kubu, Banzongo et Dinga. Ce dernier ruisseau exploré, il entre, le 29 décembre, dans Yangu, par 6° de latitude Nord. Le bel accueil que ce village lui fait l'incite à le choisir comme poste de l'Etat, puis, diverses questions devant être réglées avec les Veddris, momentanément comme résidence.

Par après, alors qu'il fonce toujours vers le Nord, de la Kéthulle apprend, par les Aja, que les Veddris — indigènes primitifs et anthropophages — vivent uniquement de dévastations et d'embuscades. Entre Baraka et Songo, qu'il atteint au début de 1893, il repousse une attaque de ces belliqueux sauvages.

A Songo, alors qu'il s'apprêtait à se remettre en route, de la Kéthulle reçoit Balat, lequel est chargé d'explorer le Darfour. Sa mission terminée, il rentre à Rafaï et y prépare avec Nilis une nouvelle randonnée. Peu de temps après, Stroobant vient lui annoncer le décès de Balat, survenu le 15 avril, à Bangasso, des suites d'une hématurie.

L'expédition Nilis quitte Rafaï le 8 février 1894. Outre son commandant, elle comprend de la Kéthulle, Gérard et Gonze. Son objectif est Hofrah-el-Nahas. Sur place, elle laisse Jacquemain comme résident intérimaire.

La caravane débouche, le 15 avril, dans Sango, où quatre mois auparavant de la Kéthulle avait fondé un poste de Zanzibarites commandés par le gradé Sufa. Elle y reçoit la visite de quelques chefs Gabu.

Le 1er mars, elle atteint, à Bandassi, la latitude à laquelle, le 30 novembre 1893, à Babago, sur la Haute Mbili, était déjà parvenu Stroobant. Elle pénètre alors dans le bassin du Koto, puis, à Katuaka, sur l'Adda, affluent du Bahr-el-Arab, dans celui du Nil. A Katuaka, le chef Acmed Curcia fait aux explorateurs un excellent accueil. Nilis y fonda le poste de « Fort de l'Adda », qu'il confie à Gérard, à qui il donne Henrion comme adjoint. La colonne ne dépasse pas ce point.

Redescendant vers le Sud, Nilis et de la Kéthulle arrivent à Kuria. Ils rencontrent, le 27 avril, à Dabago, l'expédition Hanolet, elle-même en route pour le Chari. Ils réintègrent alors Rafaï, puis, le 16 octobre 1894, son terme expirant, de la Kéthulle rentre en Belgique.

Le 1er décembre 1895, il repart de nouveau pour le Congo comme Commissaire de district des Bangala. Puis, le 6 juin 1898, comme Commissaire général. Au cours de ce troisième et dernier terme, il prend le commandement du camp d'Umangi. Il a ainsi l'occasion de se distinguer dans la répression de la première révolte des Budja, indigènes de la Haute Mongala, d'une férocité sans bornes. Adversaires de toute pénétration blanche, ces noirs avaient massacré plusieurs agents de la Société Anversoise pour le Commerce du Congo. De la Kéthulle parvient, au cours d'une expédition, à libérer d'autres Européens cernés par les révoltés. Il rentre alors en Europe le 26 juin 1901, pour y mourir à Bockryck (Limbourg) le 14 janvier 1903.

Charles de la Kéthulle de Ryhove était porteur de l'Etoile de Service à deux raies et chevalier de l'Ordre Royal du Lion.

Il est l'auteur de plusieurs relations, notamment de : Au pays des Niam-Niam (conférence à la Société Royale de Géographie d'Anvers, *Bull.*, XIX, p. 416, et XXI, p. 141; Deux années de séjour chez le Sultan Rafaï (*Bull. de la Soc. Belge de Géographie*, 1895, p. 387); De l'Uele à la

frontière du Darfour (*Mouv. géogr.*, 1894, p. 101); Le Sultanat de Rafaï (*Congo illustré*, 1895, p. 149); Conclusion d'un traité avec un sultan nègre (*Belgique Col.*, 11, 1896, p. 292); Le Chant et la Danse chez les Azande (*Belg. Col.*, 11, 1896, p. 304); Tombes d'Afrique (*Belg. Col.*, 11, 1896, p. 404).

28 juillet 1947.
A. François.

Chapaux, *Le Congo*, Rosez, Bruxelles, 1894, pp. 210, 244, 633; *Le Congo Historique*, etc. — Defester, *Les Pionniers belges au Congo*, Duclos, Tamines, 1927, p. 31. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, I, p. 400. — Lejeune, *Vieux Congo*, p. 95. — Masoin, *Histoire de l'E. I. C.*, pp. 74, 75, 82, 313. — P. L. Lotar, O.P., *Grande Chronique du Bomu, Mémoires de l'Institut Royal Col. Belge, 1940; Grande Chronique de l'Uele, Ibid.* — Wauters, *L'E. I. C.*, pp. 74-85, 82-313. — Weber, *La Campagne arabe*, Bruxelles, 1930, p. 15. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, pp. 191-210). — *Belgique coloniale*, 11, 1896, 1898, 1903. — *Bull. Soc. Royale Géogr. d'Anvers*, 1907-1908, p. 382. — *Congo illustré*, 1895, p. 65 (bibliographie). — *Tribune congolaise*, 15 janvier 1903 et 29 janvier 1903).

KINET *(Mathieu)*, Lieutenant (Grivegnée, 29.10.1860-?).

Sous-lieutenant au 2e régiment de chasseurs à cheval, Kinet s'engagea au service de l'E.I.C. et fut commissionné pour l'Uele. Désigné d'abord pour Djabir, il fut, en août 1895, envoyé à Dungu. Fin 1895, il fut adjoint à Chaltin dans l'expédition dirigée contre les sultans Bili et Ndoruma, coupables des massacres des colonnes Bonvalet-Devos et Janssens-Van Holsbeek. L'expédition quittait Djabir le 9 décembre 1895. Kinet était à l'avant-garde, quand, le 27 mars 1896, la colonne tomba sur un campement des gens de Bili. Le 31 mars, un grand combat fut livré victorieusement par Chaltin aux soldats de Bili; puis, la colonne poursuivit sa marche vers les territoires de Ndoruma. Une rencontre eut lieu le 5 avril et Kinet prit une part très active au combat, qui se termina par une victoire éclatante de Chaltin et la perte par Ndoruma de 500 à 600 soldats. La colonne expéditionnaire rentra à Niangara vers le 25 avril.

Son terme achevé en 1897, Kinet descendit à Boma et s'y embarqua pour l'Europe le 22 janvier de cette année.

3 décembre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Institut Royal Colonial Belge*, pp. 241, 245, 313. — *Belgique coloniale.*

KIRKBRIGHT *(John)*, Agent de l'Association Internationale Africaine (Birmingham, ? - Vivi, 16.11.1880).

Il s'engagea à l'Association Internationale Africaine, recommandé par Stanley, le 20 janvier 1879. Il quitta Anvers en mai, sur le steamer *Barga*, affrété par le Comité d'Etudes du Haut-Congo, avec tout le personnel requis par Stanley pour l'aider à l'érection de stations dans le Bas-Congo. Arrivé à Banana en juillet, Kirkbright, avec ses compagnons Sparhawk, Swinburne, Moore, attendit à Boma les ordres du chef. En octobre 1879, quand le *Belgique*, petit steamer de 30 tonnes, fut prêt à prendre le fleuve, Stanley fit mander ses collaborateurs pour l'aider dans la construction de la première station, Vivi. Kirkbright fut du nombre. Quand la station fut ébauchée (21 février 1880), Sparhawk fut nommé commandant de Vivi avec John Kirkbright comme second. Le travail était lourd : il fallait réceptionner les marchandises et les courriers d'Europe, répartir les marchandises en charges de 65 kg. et les envoyer aux camps d'amont installés pour poursuivre la marche vers l'intérieur, organiser les caravanes de porteurs, conduire les palabres avec les chefs indigènes, etc. Toute l'équipe se mit à l'œuvre pour construire une route de Vivi vers Isanghila, à travers la région rocheuse des Cataractes. Vrai travail de titans ! Beaucoup d'Européens et d'indigènes succombèrent à la fièvre.

En mai 1880, Kirkbright, miné par la malaria, envoya à Stanley sa démission et demanda à rentrer en Europe. Trois jours après, sa santé étant un peu meilleure, il reprit courage et annonça à Stanley qu'il renonçait à partir. Cependant, il ne put résister très longtemps, d'autant plus que, pour réagir contre le climat, il s'était laissé aller à faire un usage trop fréquent des boissons alcooliques.

Il mourut d'insolation à Vivi, le 16 novembre 1880.

7 avril 1948.
M. Coosemans.

Stanley, *Cinq années au Congo*, pp. 96, 102, 125, 135. — Van Schendel, *Au Congo avec Stanley en 1879*, pp. 22, 27, 42, 57, 59, 77. — *A nos Héros colon.*, pp. 57, 59. — *Mouv. géog.*, 1885, p. 111.

KITCHENER *(Herbert-Horatio*, Lord Kitchener de Khartoum), Field Marshall de l'Empire britannique (Bally-Longford, Irlande, 1850 - mort en mer, juin 1915).

Lord Kitchener compte parmi les grandes figures de l'histoire militaire de l'An-

gleterre et, à ce titre, son nom est révéré dans l'Empire britannique. Nous n'envisagerons ici sa carrière que sous son aspect colonial.

Officier du génie, il fut affecté dès sa jeunesse aux travaux de défense de l'île de Chypre. C'était la porte de l'Orient. Celui-ci ne tarda pas à le conquérir tout entier. Il parcourut la Palestine, l'Anatolie; il apprit l'arabe, le turc, s'adonna à l'archéologie. L'Egypte à son tour l'attira; il devint l'ami de Baring, le futur Lord Cromer. En 1889, il fut attaché à l'armée d'Egypte, en voie de réorganisation sous la direction d'officiers britanniques.

C'était la période où les mahdistes menaçaient tout le Soudan et occupaient Khartoum après un siège fameux qui se termina par le massacre de Gordon Pacha. Entré dans l'armée khédiviale, Kitchener devint Gouverneur du Soudan oriental et vainquit à Berber l'émir révolté Mahmud. En 1892, il succéda à Francis Grenfell en qualité de Sirdar de l'armée égyptienne et acheva l'organisation de celle-ci. Il lui fut permis ainsi de remporter en 1898 sur les derviches l'éclatante et définitive victoire d'Omdurman.

A la même époque il se signala à l'attention internationale par l'affaire de Fachoda. Il remonta le Nil et revendiqua vis-à-vis du Commandant Marchand les droits de l'Egypte sur le Haut-Soudan. On sait comment, à cette occasion, un conflit aigu éclata entre le Gouvernement français et le Gouvernement britannique. Heureusement, la sagesse prévalut. Kitchener lui-même n'était pas suspect d'hostilité à l'égard de la France, car il avait passé sa jeunesse en ce pays et en 1870 il fit campagne dans l'armée de la Loire.

D'Egypte, Kitchener fut bientôt transféré en Afrique du Sud, où l'Angleterre luttait contre les Boers. Il fut d'abord appelé à seconder le maréchal Roberts, puis, au départ de celui-ci, assura le commandement en chef. En juin 1902, il eut la satisfaction de terminer la guerre après une dure campagne d'usure et de guérillas.

Cette tâche terminée, il eut l'occasion de donner une fois de plus sa mesure comme grand administrateur. Il réorganisa l'armée britannique des Indes, dont il fut le commandant en chef jusqu'en 1909, époque à laquelle il reprit le chemin de l'Egypte comme Résident Général britannique.

Lorsque éclata la guerre mondiale de 1914, ses éminents services le firent désigner pour diriger le « War Office ». Sur terre la préparation militaire de l'Angleterre était radicalement insuffisante. Kitchener n'hésita pas à annoncer son intention de créer de toutes pièces une armée de 70 divisions. Toutefois, cette armée ne serait prête que la troisième année de la guerre. Il se mit résolument au travail, mais il ne vit point la fin des hostilités. Ayant été chargé d'une mission auprès de la Russie, il s'embarqua en juin 1915 sur le cuirassé *Hampshire*. Le navire heurta une mine allemande près des îles Orcades. Le maréchal périt avec l'équipage.

Les coloniaux belges retiendront surtout de la vie de ce grand soldat qu'il donna le coup de grâce à la puissance madhiste déjà affaiblie par les Chaltin et les Henry de la Lindi.

10 mars 1948.
M. Dellicour
et M. Coosemans.

Encyclopédie britannique, 1946, vol. XIII, p. 419. — Léon Lemonnier, *Kitchener, Maréchal de l'Empire britannique* (1946). — *Larousse du XXe Siècle*. — J. Pirenne, *Coup d'œil sur l'histoire du Congo*, Bruxelles, 1921, p. 51. — Masoin, *Hist. de l'E.I.C.*, Namur, 1913, t. I, p. 136; t. II, pp. 280-285. — Bauer, *Léopold le Mal-Aimé*, Paris, 1935, pp. 145-269.

KITTRICK (MC) (le Révérend *John)*, Missionnaire protestant (?-Bonginda, 22.11.1891).

Mc Kittrick effectua, de 1884 à 1888, un premier séjour au Congo pour le compte de l'Institution du Dr Guiness de Londres. Dès son retour, il fit des démarches en vue d'obtenir l'autorisation d'aller évangéliser les régions de la Lulonga. C'est ainsi qu'il s'embarqua une seconde fois en 1889, accompagné de son épouse Mrs D. F. Fooks. Il mourut à Bonginda le 22 novembre 1891.

25 février 1948.
A. Lacroix.

Rambaud, Jules, *Au Congo pour Christ*, Liège, 1909, pp. 155 et 156.

L

LAMBERT (*Léon*), Banquier (Anvers, 27.3.1841-Paris, 30.1.1919).

Le baron Léon Lambert était le fils de Samuel Lambert, qui avait fondé, en 1853, la maison de banque qui porte encore actuellement son nom.

Par son mariage avec la baronne Lucie de Rothschild, en 1882, furent scellées définitivement les relations qui existaient depuis de longues années déjà sur le terrain des affaires entre les prédécesseurs de son père et les banques du groupe Rothschild.

Léon Lambert suivit avec un intérêt passionné les voyages de Stanley. Il comprit très rapidement les vues grandioses du roi Léopold II et les conséquences incalculables de son action civilisatrice dans le centre de l'Afrique. La libération des populations indigènes des deux fléaux de l'esclavage et de la maladie du sommeil était un but qui plaisait à son grand cœur. Aussi, au moment où le génial fondateur de l'Etat Indépendant du Congo ne rencontrait en Belgique que doute et scepticisme, n'hésita-t-il pas à lui apporter un appui total en se consacrant à la propagande et au financement des initiatives royales. Il fut de ceux qui eurent le grand mérite de seconder Celui auquel le pays ne témoigna que beaucoup plus tard sa reconnaissance.

Dans l'ouvrage *Le Congo Belge,* publié par M. Louis Franck à l'occasion du centenaire de notre indépendance, M. Arnold, qui fut administrateur général de la Colonie, rappelle qu'avant la création de l'Etat Indépendant du Congo, un crédit fonctionnait déjà chez le banquier Léon Lambert pour pourvoir aux besoins de l'administration embryonnaire du Congo.

Le baron Léon Lambert a participé à la constitution de la plupart des plus importantes entreprises coloniales du début. Au moment de sa mort, il était notamment président de la Compagnie du Katanga, de la Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie, de la Compagnie du Lomami, et vice-président de la Banque du Congo Belge.

En dehors du secteur colonial, les activités du baron Léon Lambert étaient également multiples.

Il représenta à la Compagnie des Chemins de fer du Nord les intérêts que possédait la Belgique dans les réseaux du Nord belge, du Chemin de fer de Mons à Haumont et de Charleroi à la frontière de France.

Dans le domaine de la bienfaisance, le baron Léon Lambert figurait au premier rang de toutes les initiatives et jamais sa main ne fut fermée à l'infortune, de quelque nature qu'elle fût. C'est ainsi qu'il fut notamment sollicité pour assumer la direction du Comité National d'Alimentation pendant la guerre de 1914-1918, au cours de laquelle il eut l'occasion, notamment avec le marquis de Villalobar, d'accomplir plusieurs missions à l'étranger en vue d'apporter à notre pays une aide toujours plus efficace.

Les Musées royaux le comptèrent parmi leurs amis et son mécénat éclairé protégea de nombreux artistes.

Grâce à ses qualités d'intelligence, à sa haute culture, à sa bonté inépuisable et à sa courtoisie proverbiale, la personnalité du baron Léon Lambert fut une des plus attachantes de la génération d'avant la première guerre mondiale.

Il mourut à Paris le 30 janvier 1919.

Le baron Henri Lambert, qui fut le digne continuateur de l'œuvre de son père, s'intéressa vivement, lui aussi, à l'essor du Congo. Il fut le promoteur d'importantes initiatives dans le domaine de l'élevage du gros bétail dans notre Colonie. Il a ainsi contribué à améliorer l'alimentation de l'indigène, l'un des principaux soucis dont le roi Albert lui avait fait part. Si la mort ne l'avait pas enlevé trop tôt, il eût certainement joué un rôle de premier plan. Il aimait profondément son pays, auquel il donna en somme sa vie, car les deux blessures qu'il reçut pendant la guerre de 1914-1918 furent la cause de sa mort prématurée.

17 mars 1947.
Edg. Van der Straeten.

Archives C. C. C. I. — *Mouvement géographique*, 1911, p. 252; *Ibid.*, 1919, pp. 57, 68. — Day, Pierre, *Léopold II*, Paris, 1934, pp. 157, 166, 181, 183, 304. — Bauer, Ludwig, *Léopold le Mal-Aimé*, Paris, 1935, pp. 111, 242. — *Recueil financier*, Bruylant, Bruxelles, 1894-1895, 1898. — Rob. Stanley-Thomson, *Fondation de l'Etat Indépendant du Congo*, Bruxelles, 1933, pp. 66, 67, 74, 75, 79. — Liebrechts, *Léopold II, Fondateur d'Empire*, Bruxelles, 1932, pp. 18, 23-26, 27-30. — *Héros coloniaux morts pour la Civilisation*, p. 56. — Van der Smissen, Ed., *Léopold II et Beernaert*, 2 vol., Bruxelles, 1942, I, pp. 230, 267, 306, 309, 310.

LAMERS *(Mathias-Félix)*, lieutenant de la Force publique (Arlon, 15.3.1869-Irebu, 6.9.1897). Fils de Pierre Lamers et de Suzanne Jacques.

Engagé comme soldat au 11e régiment de ligne, le 10 octobre 1885, Lamers fut promu sergent le 8 juin 1889 et prit du service à l'E.I.C. au début de 1892. Il quittait Anvers le 1er février 1892 en qualité de sergent de la Force publique. Il fut d'abord affecté au poste de Basoko, depuis le 20 mars 1893. Puis, le 21 septembre, il fut désigné pour l'Aruwimi-Uele en qualité de sergent-major. Nommé adjudant le 1er janvier 1894, puis sous-lieutenant le 1er juillet de cette année, il retourna à son poste de Basoko le 23 octobre.

Malade, il quitta Boma pour l'Europe le 7 décembre. Mais il repartit le 30 septembre de l'année suivante (1895), désigné pour le Lualaba-Kasai. Il participa dès lors à la campagne arabe et mourut à bord du steamer *Stanley*, à Irebu, le 6 septembre 1897.

Il était décoré de l'Etoile de Service et de la Médaille de la Campagne arabe.

3 décembre 1946.
M. Coosemans.

Chapaux, *Le Congo*, Rozez, Bruxelles, p. 305. — Masoin, F., *Histoire de l'E.I.C.*, 2 vol., Namur, 1913, p. 159 du t. II. — Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, p. 314.

LANCKER (VAN) *(Achille)* (en religion Frère Séraphin), Frère Missionnaire Rédemptoriste. (Syngem, 10.6.1876 - Kimpese, 20.2.1907). Fils de Léon Van Lancker et de Virginie Van Aelst.

Il entra chez les Rédemptoristes en 1901 et fit profession le 21 octobre 1906. Après quelques semaines de séjour au couvent de Saint-Joseph à Bruxelles, il partit pour le Congo, en compagnie du vice-provincial, le R. P. Joseph Heintz, le 3 janvier 1907. A son arrivée au Congo on le destina à la Mission de Kimpese. Il n'y vécut que cinq jours; le 20 février 1907, il succombait à de violents accès de fièvre, accompagnés de grandes douleurs supportées courageusement.

14 novembre 1947.
M. De Meulemeester.

Voix du Rédempteur, Tournai, 1907, p. 195. — E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, p. 1344. — *Les Rédemptoristes belges aux Missions étrangères*, Brasschaat, 1924, p. 54. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, Bruxelles, 1931, pp. 247 et 269. — M. De Meulemeester, *Mémorial de la Province belge de la Congrégation du T. S. Rédempteur*, Louvain, 1931, 20 février.

LAPLUME *(Jules-Henri)* (Salm-Château [Vielsalm], 16.11.1866-Spa, 1.6.1929). Fils de Lucien Laplume et de Marie-Thérèse Massin.

Engagé au 1er régiment des Guides, le 8 octobre 1888, Laplume était promu maréchal des logis le 6 juillet 1892 et entrait peu après au service de l'E.I.C. Il quittait Anvers le 6 novembre 1892 et arrivait à Boma le 3 décembre. Commissionné pour l'expédition du Nil, il gagnait bientôt Ibembo; puis, par Engwettra, Djabir, Bima, Bomokandi, il rejoignait Milz aux Amadis. De là, il gagnait Surongo, puis Niangara, et enfin Dungu, où il se préparait à partir pour le Nil. Il passa au poste de l'Akka, puis à Mundu et à Ndirfi, où il prit contact avec Delanghe, Delbruyère et Niclot, avec lesquels il se mit en route pour Aléma. D'Aléma (13 juillet 1893), Laplume accompagna Delanghe, Niclot et l'interprète Soliman, en destination de Ganda (16 juillet 1893). Des pourparlers devaient y être engagés avec les compagnies turques de Fatel Moulah, entrées au service de l'E.I.C. Puis on continua vers Laboré, où l'on arriva le 31 juillet et où l'on commença la construction du « Fort Léopold II ». On poussa des reconnaissances dans toutes les directions, afin d'y être renseigné sur la situation des mahdistes. Laplume fut alors chargé de se rendre à Muggi, puis au mont Moia (30 septembre), où il campa jusqu'à l'arrivée de Ligot, qui devait le remplacer à ce poste. Avec Niclot, Laplume rejoignit alors, à Ganda, Delanghe, qui lui demanda d'aller relancer Delbruyère, campé à la rivière Kobbo. Delbruyère atteint, celui-ci et Laplume se remirent en route afin d'arriver, par Ndirfi, à Magora (fin novembre 1893), où ils espéraient entrer en contact avec Baert, venu remplacer Delanghe. Mais Baert était déjà reparti vers Mundu.

Momentanément l'Enclave devait être abandonnée, les difficultés d'établissement y étant trop grandes, à cause de la pénurie de ravitaillement et des attaques de tribus hostiles confondant Arabes et Européens. De Magora, Laplume et presque tous les Blancs de l'expédition se remirent en route vers Mundu, Ligot à l'avant-garde avec les Azande, Laplume à l'arrière-garde avec les Mangbetu. Cette randonnée fut tragique, tant les forces de tous étaient épuisées. Les désertions des irréguliers, presque journalières, aggravaient la situation. Mundu fut enfin atteint.

En février 1894, Baert et Laplume se rendirent à Dungu, puis à Niangara, où ils trouvèrent Christiaens qui se préparait à partir en expédition punitive contre Bili,

coupable du massacre de la colonne Bonvalet-Devos se rendant chez Tambura. Christiaens et Laplume partirent ensemble pour Surongo le 25 avril (1894). En route, les attaques des Azande de Bili faillirent envelopper le 2e peloton, commandé par Laplume. Heureusement, le 3e peloton, celui de La Haye, parvint à dégager Laplume. Les soldats de Bili durent même se replier entre la Gurba et la frontière de Ndoruma. Le 2 mai, la colonne de l'Etat rentrait à Surongo. L'expédition contre Bili terminée, ou plutôt suspendue, car Bili lui-même avait fui. Laplume rentra à Niangara et fut envoyé le 27 mai à Gumbari, où il arriva le 10 juin, comme adjoint au chef de poste, Adam, en remplacement de Velghe, descendu malade à Niangara. Le 23 octobre 1894, Laplume quittait Gumbari pour rentrer à Niangara et aller de là à Surongo (6 novembre), qu'il quittait avec Christiaens le 24 novembre pour Dungu, où Francqui préparait une opération contre les Derviches retranchés à l'Akka. Cette expédition n'ayant pas réussi, Francqui en entreprit une autre qui remporta la belle victoire de la Na-Geru (23 décembre 1894) sur les mahdistes. Laplume fit partie de cette expédition. En janvier 1895, à Dungu, il recevait la nouvelle du désastre de l'expédition Francqui chez Bafuka, fils de Wando, qui était resté en relation avec les mahdistes. Le 8 juillet 1895, Laplume, accompagné de Swinhufvud et de Devenyns, partait en opération de revanche contre Bafuka, mais la colonne rentrait le 25 août sans avoir rencontré l'ennemi. Le 26 août, Francqui nommait Laplume chef de poste à Niangara. A peine installé comme tel, Laplume devait bientôt repartir le 9 septembre, accompagné de Stevens, afin de sévir contre Danga, qui abritait chez lui des Matamatambas (Arabes). Danga fut battu. Le 12 novembre, Laplume quittait à nouveau Niangara, cette fois pour le territoire du Mabodo Mbelia, où des Arabes s'étaient installés malgré la résistance du chef. Laplume, sur l'ordre du chef de zone Burrows, rétablit Danga dans ses territoires et chargea Niangara de lui servir de suzerain et de protecteur. Peu après revenu dans son poste, Laplume avait une dernière entrevue avec le chef Niangara, mourant dans la forêt, dans la nuit du 24 au 25 décembre (1895). Laplume donna à Mabanga, successeur de Niangara, l'investiture de chef agréé par l'Etat le 2 janvier 1896.

En octobre 1896, le chef de zone Burrows, parti en expédition contre le chef Mabodo Matcharnie, trouvant son effectif insuffisant, appela à la rescousse Laplume, qui vint le soutenir avec un petit contingent de renfort. A son retour à Niangara, Laplume y trouvait Chaltin, qui, revenu de Djabir, où il avait fait soigner sa blessure reçue dans la campagne contre Bili et Ndoruma, lui demandait de le rejoindre à Dungu pour s'incorporer à la colonne qui allait partir vers le Nil. Le 28 novembre, ayant remis le poste de Niangara à Millard, Laplume alla rejoindre la colonne Chaltin en partance vers le Nil. Laplume fut placé en avant-garde avec Cajot, et arriva au Nil, en face de l'île Bedden, le 14 février 1897. Il prit part, le 17 février, à la fameuse bataille de Bedden, qui se termina par une éclatante victoire sur les mahdistes, et à celle de Redjaf, le même jour. Rentré à Niangara, il reprit ses fonctions de chef de poste. Le 26 février, il fut nommé chef de poste de Dungu. Son terme achevé, il redescendit à Boma et s'y embarqua pour l'Europe le 23 novembre 1898.

Il repartit pour l'Uele, le 5 juillet 1899, comme capitaine de la Force publique, et eut au cours de ce terme à réprimer, avec La Haye, De Gra, Périn, Landeghem, une révolte des populations ababua, où il se montra un chef averti. Les révoltés furent vaincus à Bima fin juin 1901. Le 3 décembre 1902, Laplume fut nommé chef de zone de 2e classe. Il rentra en Europe le 21 juin 1903, pour repartir encore, comme chef de poste d'Api, où il fut affecté au dressage des éléphants, du 21 avril 1904 au 30 avril 1907. C'est au cours de ce troisième terme qu'il eut à mener campagne contre le sultan Djabir, rebellé contre l'Etat. Djabir avait même bloqué le poste qui portait son nom (l'actuel Bondo). Mis en déroute par Laplume, Djabir se réfugia chez Rafai (1905).

Enfin, Laplume fit un quatrième terme au Congo, au camp de domestication des éléphants à Api, du 27 février 1908 au 16 février 1911, puis il rentra définitivement en Belgique. En 1914, il fit partie du Corps des Volontaires Congolais, chargé de la défense de Namur.

Il mourut à Spa le 1er juin 1929.

Il était décoré de l'Etoile de Service en or, chevalier de l'Ordre royal du Lion et chevalier de l'Ordre de la Couronne. Un mémorial fut érigé en son honneur par les soins des vétérans coloniaux, en septembre 1931, à Salm, son village natal, et représentant un buste en bronze du grand colonial, dû au ciseau du sculpteur Georges Petit.

Laplume a écrit des études intéressantes : La domestication des éléphants (*Expansion*

belge, 1912, p. 14). — Le dressage et la capture des éléphants (*Belgique coloniale*, 1903, pp. 220-221 et 232-233).

25 novembre 1946.

M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *La Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 150 à 199 et 204 à 279, 314. — Lotar, P.-L., *Redjaf*, Bruxelles, 1937, pp. 6, 9, 17, 25, 27, 36, 44, 54. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, Namur, 1913, 2 vol., p. 270. — *Notre Colonie*, juin 1929. — *A nos Héros colon.*, pp. 193, 195, 197, 209. — Lejeune, *Vieux Congo*, 1930, p. 203. — Defester, *Les Pionniers belges au Congo*, Duculot, Tamines 1927, pp. 95, 96. — Poulaine, *Etapes africaines*, éd. N. R. Crit., 1930, p. 148. — *Belg. maritime et coloniale*, 1906, p. 254. — *Bull. Assoc. Vétérans col.*, septembre 1931 et février 1931. — Devroey, E., *Le réseau routier au Congo belge et au Ruanda-Urundi, Mémoires Inst. Royal Col. Belge*, 1939, p. 18. — *Tribune congolaise* du 15 juin 1929 et du 28 février 1931. — *Essor col. et mar.* du 13 juin 1929, p. 7. — De Jonghe, *Bibliographie privée*.

LAURENT (*Emile-Ghislain*), Professeur (Gouy-lez-Piéton, 5.9.1861-En mer, 20.2.1904).

Emile Laurent fit ses études primaires dans son village natal; il entra en 1875 à l'Ecole moyenne de Mons, qu'il quitta en 1877 pour l'Ecole d'Horticulture de Vilvorde.

En cet établissement il développa son goût pour les sciences naturelles. Il obtint, le 2 septembre 1880, le diplôme de sortie avec la plus grande distinction et le 22 octobre rentrait à l'Ecole en qualité de chef de culture; le 16 octobre 1882 on lui confia la chaire de botanique de l'Ecole. Sur les conseils de H. Doucet, président du Conseil de surveillance de l'Ecole, il prépara le doctorat en sciences naturelles à l'Université de Bruxelles, où il se fit inscrire en 1883; nous avons noué là avec lui des relations amicales.

Candidat en Sciences en 1887, il obtint, en 1888, le diplôme de docteur en Sciences naturelles avec grande distinction.

Il travailla dans le Laboratoire d'anatomie et de physiologie végétales fondé par Léo Errera. Entraîné par les théories pasteuriennes, il se rendit à Paris à l'Institut Pasteur, travailler sous la direction du professeur Duclaux, et au Laboratoire de Chimie biologique de la Sorbonne.

Parmi ses recherches citons celles sur l'assimilation de l'azote par les légumineuses, en collaboration avec le professeur Th. Schloesing, fils. Se rendant compte de l'importance de ce phénomène en agronomie tropicale, il continua à lui consacrer des recherches pendant ses séjours en Afrique.

La chaire de Sciences naturelles devenue vacante à l'Institut agricole de Gembloux, Laurent fut chargé en 1891 du cours de botanique et de physiologie végétale. En 1892 il quitta Vilvorde, nommé agrégé à l'Institut de Gembloux, et en décembre 1894 professeur en titre.

Il fonda à Gembloux un laboratoire dans lequel, avec l'aide de son assistant Em. Marchal et des élèves, il entreprit des recherches de pathologie, qui lui firent proclamer : « Si l'agriculture n'aura pas à se préoccuper d'ici quelque temps de l'épuisement du sol, elle est menacée surtout par l'extension des maladies cryptogamiques ».

En 1893, Emile Laurent se rendit une première fois au Congo, chargé par l'Etat Indépendant de mission dans le Bas-Congo. Il parcourut le Mayumbe avec Fuchs, vice-gouverneur de l'Etat, un de ses amis.

En 1895, l'Etat Indépendant, désirant être fixé sur la valeur des plantations congolaises, s'adressa à Em. Laurent, qui accepta de faire un voyage autour du Congo pour inspecter les cultures et donner avis sur leur avenir.

Embarqué le 25 août 1895 à Anvers, il arrivait en septembre à Boma, qu'il quitta le 30 septembre. Parti de Léopoldville le 18 octobre, il remonte le fleuve, s'engage dans le Kasai et le Sankuru, se rend par terre à Lusambo et Pania Mutombo, se dirige vers Niangwe, descend le Lualaba, puis le Congo, recueillant échantillons d'herbier et plantes vivantes pour la serre tropicale créée à Gembloux. Il rentra à Anvers le 16 mai 1896.

En 1903 nous avons publié sur ses récoltes de 1893 et 1895 une étude relevant plus de 300 espèces.

Rappelons certaines paroles de Emile Laurent : « Lorsqu'il y a deux ans je remettais mon rapport à M. le baron Van Eetvelde, secrétaire d'Etat de l'Etat Indépendant du Congo, j'affirmais que ce pays sera dans un siècle une grande colonie à café, comme le Brésil l'est à l'époque actuelle ». La comparaison, sans être tout à fait exacte, fit d'Emile Laurent un bon prophète; le Congo est actuellement grand producteur de café.

Il découvrit sur les bords du Lomami et du Sankuru un caféier nouveau. Nous le lui dédiâmes en 1900, sous le nom de *Coffea Laurentii*; celui-ci fit sa trouée dans le monde sous le nom de *Coffea robusta*, grâce en partie à l'intervention du Dr P. J. S. Cramer (Hollandais), qu'il avait laissé à Gembloux lors de son troisième départ pour l'Afrique.

Il insista auprès de l'Etat pour qu'on se préoccupât de l'agriculture, d'après lui, et avec raison, primordiale pour le Congo. Ce

qu'il écrivit à ce moment, vérités admises par tous, mérite rappel : « Depuis lors, j'ai beaucoup réfléchi aux ressources des territoires congolais. Si le caoutchouc en est à l'heure actuelle la plus importante, on ne doit pas oublier que c'est un produit qui s'épuise dans les forêts et qu'il faut des années pour que les lianes recouvrent leur capacité de production.

» C'est donc sur l'agriculture que nous devons fonder nos meilleures espérances; elle est du reste la source de richesse la plus durable des colonies équatoriales. »

Les remarques de Laurent furent pour beaucoup dans l'organisation des Services agricole et forestier du Congo et du Jardin botanique d'Eala, installé par L. Pynaert et Marcel Laurent.

Un voyage en Egypte et en Asie occidentale entrepris en 1903 stimula ses désirs de continuer ses études sur le terrain africain. Il s'agissait d'étudier les possibilités d'un « Settlement juif » dans le Sinaï, avec les ingénieurs Kessler, Stephens, Col. Goldsmith, Marmorex, les Drs Joffé et Soskin.

La même année il reprit le chemin de l'Afrique. Ce voyage il l'avait bien préparé; tous les mercredis nous discutions, à l'heure du thé, les questions de botanique pure et appliquée que se présenteraient à lui durant ce voyage; pour réussir dans son entreprise il avait obtenu qu'on lui adjoignît son neveu Marcel Laurent, formé à Gembloux, assistant à Eala, et au courant de la flore du centre du Congo.

Il fit une incursion en 1903 dans le Mayumbe jusqu'à Kangu, puis s'embarqua vers Matadi, le Stanley-Pool, visitant le Jardin du Frère Gillet, contemporain de celui d'Eala.

Du Stanley-Pool, il se dirigea vers l'embouchure du Kasai et visita la région du lac Léopold II jusqu'à Kiri. Revenant à son point de départ, il remonta le Kasai, puis le Sankuru jusque vers Pania-Mutombo; revenant à Kwamouth, il remonta le Congo jusqu'à Irebu, pour visiter le lac Tumba; ensuite l'Ubangi jusqu'à Imese, puis le Congo jusqu'à Ruki, d'où, après avoir visité Eala et ses cultures, il se rendit à Ikenge. Puis il remonta le Congo par Nouvelle-Anvers, Mobeka, Ukaturaka, Umangi, Lissala, Moenge, Barumbu, Basoko. La Romée, la Tshuapa jusque vers Ponthierville.

Le 29 novembre, après avoir réuni d'amples collections, il écrivait : « Hier nous nous sommes pesés dans une factorerie : des 92 kilos apportés d'Europe, je n'en ai perdu qu'un seul, résultat assurément honnête dans ce pays de soleil féroce. D'ici à trois mois ce déficit sera compensé ».

On le croyait hors de danger, embarqué pour l'Europe et l'on se préparait à le recevoir à Anvers. La mort d'Emile Laurent survint en pleine mer le 20 février 1904, malgré les soins de son neveu Marcel Laurent, du gouverneur Fuchs, du Dr Warsegers. Le corps d'Emile Laurent, entouré du drapeau national, fut confié à la mer.

Un grand nombre d'espèces furent recueillies par Emile Laurent dans des régions où un botaniste n'avait pas encore collecté. Il retrouva des plantes que des explorateurs allemands et anglais avaient rencontrées et en introduisit en Belgique, qui acquirent une valeur horticole; citons le *Sansevieria Laurentii*, caractérisé par la bordure blanche de ses feuilles, panachure qui avait attiré son attention. Cette plante, actuellement en vente chez nos fleuristes, vint d'abord de la Colonie, mais nous est maintenant fournie par l'Amérique.

Les récoltes des deux Laurent permirent de publier deux volumes de la « Mission Laurent »; ils rappellent le travailleur opiniâtre mort au retour de son troisième voyage.

Il professait pour notre Grand Roi un vif enthousiasme; par testament, il léguait la moitié de sa cave à vins à l'Institut de Gembloux, à la condition que chaque année il en soit bu quelques bouteilles en l'honneur du Souverain!

Ses travaux l'avaient fait connaître en Belgique et à l'étranger. En 1887, il reçut de la Société de Botanique de Belgique une médaille d'or pour un mémoire : *Sur la formation de l'amidon chez les plantes.* En 1891, la Société Centrale d'Agriculture de France lui décerna la médaille d'or d'Olivier de Serre, pour ses *Recherches sur la fixation de l'azote.*

En décembre 1900, l'Académie royale des Sciences, Lettres et Beaux-Arts de Belgique l'élisait correspondant et couronna en 1903 un mémoire : *Sur la synthèse des substances albuminoïdes végétales* (en collaboration avec Emile Marchal).

En 1902 il fut élu correspondant de l'Institut de France, dans la section rurale de l'Académie des Sciences.

Il était chevalier de l'Ordre de Léopold et de l'Ordre de la Couronne.

Comme l'a écrit Léo Errera : « On ne saurait trop faire ressortir les mérites d'hommes tels que lui. En notre temps de compromissions et de veulerie, Emile Laurent laisse un admirable exemple de droiture, de fidélité aux principes, d'énergie et d'effort individuel ».

Nous ne reproduirons pas la liste de ses travaux; on la trouvera dans ses biographies; nous y renverrons pour l'analyse de ses travaux botaniques.

21 octobre 1946.
Em. De Wildeman.

Gillot, Henri, *Notice sur la vie et l'œuvre d'Emile Laurent*, in l'*Ingénieur agricole de Gembloux*, 1904. — Errera, Léo, in *La Gazette*, 25 février 1904. — De Wildeman, E., in *Le Mercure de Belgique*, 1904; *La Revue des cultures coloniales*, Paris, 20 mars 1904, et *Mission Emile Laurent*, vol. I, 1907, pp. IX-XXV; *Le Progrès du Hainaut, Bulletin de l'Association des anciens élèves de l'Ecole d'Horticulture de Vilvorde*, n° XV, 1904. — Gentil, L., in *Le Congo*, 28 février 1904, p. 10; *La Belgique coloniale, Revue de l'Université de Bruxelles*, 1904, et *Inauguration du médaillon d'Emile Laurent à l'Institut agricole*, 7 mai 1905, *Ann. de Gembloux*, 1905. — Gravis, *Annuaire de l'Académie de Belgique*, 1909, 77 pages; *Bull. de l'Académie* (Sc.), 1904, p. 202. — Malaise, *Bull. Académie* (Sc.), 1905, p. 190; *Bull. de l'Assoc. des Vétérans coloniaux*, avril 1939, pp. 11-12; *Mouvement géographique*, 1895, p. 250, 1896, pp. 349, 361, 1903, p. 463, 1904, p. 104; *Tribune congolaise*, 5 septembre 1903, p. 1, mars 1904, p. 15, 11 mai 1905, p. 1. — De Seyn, E., *Dict. biogr. des Sc., Lettres et des Arts en Belg.*, Brux. 1935, II, p. 644; *Le Congo, Moniteur Colonial*, Bruxelles, 16 octobre 1904, p. 5, 23 octobre 1904, p. 5, 6 novembre 1904. — Lejeune, L., *Vieux Congo*, 1930, p. 225. — Van Iseghem, A., *Les Etapes de l'Annexion du Congo*, Bruxelles, 1932, p. 24. — Defester, H., *Les Pionniers belges au Congo*, Duculot, 1927, pp. 116-117.

LAUWERS *(August)*, Jezuïet-Missionnaris (Antwerpen, 15.2.1867 - Wombali, 11.1.1911).

Trad in 1885 te Drongen in het noviciaat der Jezuïeten. Priester gewijd in 1900 vertrok hij het jaar daarop naar de missie. Gedurende drie jaar verbleef hij te Lemfu, en wijdde zich aan de opvoeding en onderrichting der kinderen. Naar Kisantu verplaatst was hij er werkzaam als bestuurder der scholen, en bezocht tevens de omliggende dorpen. Den 5 Mei 1906 ging hij naar Wombali om er Pater van Hencxthoven te vervangen, die een maand te voren was gestorven. Als overste van de post wist hij door zijn vriendelijken omgang ieders genegenheid te winnen. Sterk van gezondheid schrok hij voor geen moeite terug. Dikwijls bezocht hij de vele kapelhoeven langs de Kongo, Kasai, Kwango en Zwilu gelegen. Op sommige van zijn reizen kwam hij in nauw contact met stammen van menseneters. Tegen het einde van 1910 begon hij veel aan de maag te lijden. Hij werd ziek van een algehele bloedvergiftiging en stierf den 11 Januari 1911 van een gezwel aan de maag.

7 novembre 1947.
H. Bailleul, S.J.

Litterae Annuae Prov. Belg. S. J., 1922. — *Missions belges de la Compagnie de Jésus*, 1901, p. 457; 1903, p. 100; 1906, p. 200; 1907, p. 150; 1908; 1911, pp. 74 et 117. — *Mouvement des Missions catholiques*, 1907, p. 28. — Janssens et Cateaux, *Les Missionnaires belges au Congo*, 1912, pp. 351-352.

LEBEGUE *(Arthur-Eloi-Victor)* (Ledeberg-lez-Gand, 29.1.1872-Djabir, 15.5.1896). Fils de Victor-Godefroid Lebègue et de Virginie-Thérèse-Odile Marain.

Engagé au régiment des carabiniers le 17 octobre 1888, il se décida, au début de 1894, à prendre du service à l'E.I.C. et partit d'Anvers le 1er février, en qualité de sous-officier de la Force publique. Arrivé au Congo, il fut désigné pour la Makua et attaché à l'expédition Fiévez-Walhousen-Donckier de Donceel, qui partait pour le Bahr el Ghazal. Lebègue arrivait à la résidence de Semio le 20 août 1894, en compagnie de Siéron. Fiévez le désignait aussitôt pour aller fonder un poste, soit à Rabeh, soit à Madjina, au Sud d'Ombanga, en prévision de la levée prochaine de cette dernière station, car la situation était devenue précaire dans nos postes du Borou et de l'Adda, en raison des attaques incessantes des mahdistes. A l'arrivée à Semio, le 10 octobre 1894, de Colmant, chargé à son tour d'une expédition vers le Bahr el Ghazal, Lebègue se vit adjoint à ce chef ainsi que Lespagnard, arrivé au Congo à peu près au même moment. Partis de Semio le 16 octobre, ils étaient à Bakari le 20; puis à Rabeh, chez les Gabbous, un courrier de Delanghe leur donnait des instructions pour la marche vers le Nord.

Avec un détachement de cent hommes, Colmant, Lebègue et Lespagnard devaient atteindre le Biri et y laisser, à Bibi, comme chef de poste, Lebègue avec quinze soldats et des marchandises, afin d'y faire des échanges commerciaux avec les Nzengués, tandis que Colmant et Lespagnard continueraient vers Morjane. Mais ils apprirent que Bibi venait d'être attaqué par le chef indigène Mimmiboie, qui y avait fait assassiner des soldats de l'Etat et de Semio. Le pays était ravagé et livré à la famine. Arrivés à Bibi en pleine nuit, Colmant et ses compagnons y trouvèrent tout en ruines. Lebègue resta à Bibi, Colmant et Lespagnard continuèrent vers Morjane et y arrivèrent le 9 décembre. Ils y trouvèrent Walhousen et Donckier et arrêtèrent ensemble un dispositif de marche pour tenir tête aux mahdistes, menaçants de tous côtés. Mais la nouvelle de

la signature du traité franco-congolais du 14 août 1894 leur arrivait au moment où ils quittaient Morjane pour le Nord. Il fallait en conséquence évacuer les postes au Nord du Bomu et les abandonner aux Français. Colmant, après avoir poussé quand même jusqu'à Dem Ziber, revint à Bibi le 28 décembre et y prit connaissance d'un courrier de Delanghe lui annonçant qu'il fallait sans tarder procéder à l'évacuation de Bibi sur Bakari. Conformément à ces ordres, Lebègue partit en avant-garde, le 7 janvier 1895, vers Bakari. Les autres, Colmant, Walhousen, Donckier, Siéron, l'y suivirent. Puis, tous se replièrent sur Semio-résidence. Lebègue y arrivait un des premiers, le 2 février 1895.

Le 7 février, il était nommé chef de poste de Gufuru, puis de Rua le 13 mars. Le 15 septembre, il était nommé sergent-major.

Atteint de fièvre, il mourait à Djabir le 15 mai 1896.

30 octobre 1945.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique du Bomu, Mémoires de l'Institut Royal Colonial Belge*, 1940.

LECLERCQ *(Jules - Joseph)*, Magistrat (Bruxelles, 4.12.1848-Schaerbeek, 9.1.1928). Fils d'Augustin-Joseph Leclercq et de Joséphine-Barbe-Isabelle Parys.

Sort de l'Université Libre de Bruxelles en 1870 avec le diplôme de docteur en droit et entre au Barreau de Bruxelles, où il reste inscrit jusqu'en 1887. Il est alors nommé Juge au Tribunal de première instance de Bruxelles et devient successivement Vice-Président au même tribunal en 1900 et Conseiller à la Cour d'Appel en 1905. Il remplit ces dernières fonctions jusqu'en 1921, année où il prend sa retraite. L'Académie Royale des Arts, des Sciences et des Lettres l'avait élu membre correspondant le 10 mai 1897 et titulaire le 5 mai 1902.

Jules Leclercq, membre fondateur, en 1871, de la Société Royale Belge de Géographie, occupa, de 1884 à 1908, sept fois la présidence et neuf fois la vice-présidence de cette société. A ce titre, il reçut notamment, en 1890, en séance solennelle, Stanley, au retour de son expédition au secours d'Emin-Pacha. Le 17 avril 1893, il présida également, en présence du Roi, la séance de réception des membres des deux expéditions belges au Katanga, Delcommune et Bia-Francqui.

Jules Leclercq a fait de nombreux voyages à l'étranger et les a racontés, d'une plume alerte et érudite, dans vingt-deux relations publiées de 1875 à 1923. La dernière, intitulée : *Aux chutes du Zambèse, Du Cap au Katanga*, décrit Elisabethville au moment où éclate en 1914 la première guerre mondiale.

En dehors de ses livres, Jules Leclercq a fait des conférences, vingt-huit à la Société de Géographie seule, et il a publié dans la *Revue Générale*, la *Revue des Deux Mondes*, le *Bulletin de l'Académie*, celui de la *Société de Géographie*, etc., des articles remarquablement documentés, où il traite de questions politiques, économiques, sociales et historiques, que ses contacts avec l'étranger lui ont permis d'approfondir. Nous ne pouvons manquer d'en extraire au moins l'anecdote suivante, qui est d'un intérêt majeur pour l'histoire diplomatique du Congo et qui est rapportée dans l'article « L'Armoire aux Souvenirs. Léopold II », paru dans la *Revue Belge* du 1er octobre 1924 :

« En 1893, Jules Leclercq, au cours d'un voyage en Afrique du Sud, rendit visite à Cecil Rhodes, qui le reçut dans sa magnifique propriété de Grooteschuur. Le Napoléon du Cap, fort ennuyé de la récente occupation du Katanga par les Belges, lui demanda de soumettre au Roi Léopold un projet de libre passage, sur la marge orientale du Congo, du chemin de fer qu'il projetait du Cap au Caire. A son retour à Bruxelles, Jules Leclercq demanda une audience au Roi et remplit la mission dont il était chargé. Le Roi, après l'avoir écouté, le pria de transmettre lui-même sa réponse, qui était un refus poli, mais ferme. Cecil Rhodes se le tint pour dit et bouda longtemps, refusant obstinément les invitations royales. Enfin, huit mois avant la guerre du Transvaal, un jour qu'il était de passage à Bruxelles, il consentit à assister à un dîner au Palais, dîner auquel Jules Leclercq fut, de son côté, invité. Rentré à son hôtel, il consigna sa porte à tout le monde, ne faisant exception que pour l'hôte qu'il avait reçu naguère à sa table dans son château du Cap. Jules Leclercq osa alors lui rappeler son obstination à éviter le Roi et son mot : « Each meal would cost to me a province ». Rhodes n'avait rien oublié et il dut convenir que la partie avait été finalement gagnée par le Roi. »

Jules Leclercq méritait la confiance de son Souverain, qui le consultait parfois et le chargea de représenter la Belgique en 1898 à Lisbonne, lors des fêtes organisées pour célébrer le quatrième centenaire de la découverte des Indes par Vasco de Gama. Personnellement il comptait de nombreux amis à l'étranger, dont Stanley, qui l'in-

vita, en 1891, à assister à son mariage à Londres. A sa mort, survenue à Schaerbeek, le 9 janvier 1928, il était Commandeur des Ordres de Léopold, de la Couronne et de la Conception de Villaviciosa et décoré de la Médaille du Roi Albert avec deux rayures d'or.

25 novembre 1947.
R. Cambier.

J. Leclercq, *Voyages dans le Nord de l'Europe*, Tours, 1875; *Promenades et escalades dans les Pyrénées*, Tours, 1876; *Un été en Amérique. De l'Atlantique aux montagnes rocheuses*, Paris, 1877; *Voyage aux îles Fortunées*, Paris, 1880; *De Mogador à Biskra. Maroc et Algérie*, Paris, 1881; *Le Tyrol et le Pays des Dolomites*, Paris, 1880; *La Terre de glace. Feroé, Islande*, Paris, 1883; *La Terre des Merveilles. Yellowstone*, Paris, 1886; *Voyage au Mexique. De New-York à Vera-Cruz*, Paris, 1885; *Du Caucase aux monts Altaï. Transcaspie et Fergana*, Paris, 1890; *Voyage au mont Ararat*, Paris, 1892; *A travers l'Afrique australe*, Paris, 1895; *Au Pays de Paul et Virginie*, Paris, 1895; *Un séjour dans l'île de Ceylan*, Paris, 1900; *Une croisière au Spitzberg sur un yacht polaire*, Paris, 1904; *Chez les Jaunes. Chine. Japon. Mandchourie*, Paris, 1910; *Voyage à l'île Majorque*, Paris, 1912; *Aux Sources du Nil par le chemin de fer de l'Ouganda*, Paris, 1913; *La Finlande aux mille lacs*, Paris, 1914; *Aux chutes du Zambèze. Du Cap au Kataines*, Paris, 1911; *La Fronde de David*, Paris, *Mycènes*, Paris, 1927.

J. Leclercq, *Le Caucase glacé* (Relation Grove), Paris, 1881; *Mythologie scandinave* (d'apr. Anderson), Paris, 1888; *Terres antiques et lointaines*, Paris, 1911; *La Fronde de Davis*, Paris, 1920.

Articles dans *Revue Générale*, *Revue Belge*, *Revue des Deux Mondes*. *Bibliothèque illustrée*, *Bull. Académie R. de Belgique*, *Bull. Soc. R. Belge de Géographie*, *Flambeau*.

Article nécrol. dans *Bull. S. R. Belge de Géographie*, t. 52 (1928), p. 44. — E. de Seyn, *Dict. biog. des Sciences, des Lettres et des Arts en Belgique*, 1935, Bruxelles, p. 651. — H. Rolin, Notice dans *Annuaire Acad. royale de Belgique*, 1936, p. 37. — *Bibliogr. nationale*. — R. Cambier, *Jules Leclercq. L'homme à travers son œuvre* (avec portrait), *Bull. Soc. R. Belge Géog.*, 1947, pp. 1-40.

LEGRAND *(Louis)*, Jésuite Missionnaire, (Namur, 18.10.1870-Bruxelles, 12.9.1929).

Il entra au noviciat d'Arlon le 23 septembre 1888 et fut ordonné prêtre le 16 août 1903. Après sa troisième année de probation il fut nommé Préfet au Collège de Tournai, où il avait déjà été surveillant et professeur durant sa régence.

Il part pour la Mission du Kwango le 3 octobre 1907 et arrive à Kisantu le 30 octobre. Il réside quelques mois à Kisantu, ensuite à Kipako, pour être enfin envoyé à Lemfu, où il restera de décembre 1908 à mai 1911. Le 26 mai 1911 il doit rentrer en Belgique pour rétablir sa santé fort ébranlée. Il rentre dans la Mission le 16 juillet 1912 et reçoit comme mission la fondation du poste de Kikwit sur le Kwilu. C'est pendant cette période qu'il résida aussi quelques mois à Wombali, d'où il alla construire l'église de Bandundu. Terrassé par la maladie du sommeil, il doit retourner en Belgique le 24 janvier 1913. Il y devient le Procureur de la Mission du Kwango et le Secrétaire du Comité des Supérieurs des Missions catholiques au Congo. Il devient aussi membre du Conseil Colonial en 1927. Il fut décoré de l'Ordre de la Couronne et de la Médaille Pontificale *Bene Merenti*.

Il prend part activement — par la parole et par la plume — aux différentes discussions sur la politique indigène, la main-d'œuvre, l'insubordination des noirs, les grandes concessions, le travail forcé, le recrutement, etc.

Il écrivit un livre sur l'éducation des enfants : *Vos Fils*.

Il mourut le 12 septembre 1929 à Bruxelles, au Collège Saint-Jean-Berchmans.

18 novembre 1947.
A. Cauwe, S.J.

Revue Missionnaire, 1929, p. 371. — *Les Missionnaires belges au Congo*. — Ed. Janssens et A. Cateaux, *Notices biographiques*, p. 352.
Nombreux articles dans les *Missions belges*, à partir de 1909.
Nombreuses brochures sur les problèmes congolais.

LEKEU *(Joseph-Victor)*, Major au 2e régiment de ligne (Bruxelles, 13.3.1870-Anvers, 2.8.1919). Fils de Jean-Joseph-Charles Lekeu et de Louise-Jeanne-Josèphe Colsin.

Engagé comme soldat au 2e régiment de chasseurs à pied, le 30 avril 1884, il était admis comme élève à l'Ecole militaire le 4 janvier 1888 et promu sous-lieutenant au 3e régiment de chasseurs à pied le 4 janvier 1890. Il décida alors de partir pour l'E.I.C. et quitta Anvers le 2 septembre 1890 comme lieutenant de la Force publique. Il fut d'abord attaché au service cartographique à Boma, puis envoyé à Lusambo le 1er août 1891, enfin désigné le 6 octobre 1892 pour l'expédition Van Kerckhoven vers le Haut-Uele et le Nil. Il arriva à Djabir et y fut nommé chef de poste le 23 octobre 1893. Le 1er décembre, il était promu capitaine. Puis, son terme achevé, il quitta Boma pour l'Europe le 17 avril 1894.

Au cours d'un second terme, qui débuta en juin 1897, il fut adjoint au major Cabra pour la délimitation luso-congolaise du Kwango. Il fut ensuite désigné comme

adjoint au commissaire de district du Lualaba-Kasai et séjourna dans le Sankuru. Nommé capitaine-commandant de 1re classe, il rentra en Europe le 17 mars 1900.

Rentré en Belgique, il fut nommé major au 2e régiment de ligne et mourut à Anvers le 2 août 1919.

Lekeu était chevalier de l'Ordre Royal du Lion et décoré de l'Etoile de Service à deux raies.

31 février 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele*, p. 315. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, p. 226. — *Mémoires de l'Institut Royal Col. Belge, 1946*, *Tribune congolaise* du 4 août 1919. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*.

LEVERHULME (*William - Hesketh - Lever, Vicomte*) (Bolton, Lancashire, 19.9.1851 - Londres, 7.5.1925).

A l'âge de 16 ans, William Lever entre dans les affaires de son père (épiceries en gros); à 19 ans il voyage pour la firme et en 1872 son père le prend comme associé. En 1877 il fonde la première succursale de la firme.

Celle-ci, depuis 1874, vendait un savon connu sous le nom de « Lever Pure Honey Soap ».

En 1885 il décide de se spécialiser dans le commerce du savon et si possible d'autres articles, sous sa propre marque de fabrique.

Son biographe attribue son orientation au fait que sa première tâche, chez son père, avait été le découpage et l'emballage du savon. C'est ainsi qu'apparaît la célèbre marque « Sunlight », ce savon différent des autres en ce qu'il était fait en grande partie d'huile végétale. A l'origine, la fabrication en était assumée par des tiers, mais en 1885 également Lever fonde sa première usine à Warrington. En 1888 il fonde Port Sunlight, cité-jardin, qui devait souvent être citée en exemple non seulement comme modèle d'urbanisme, mais pour ses réalisations dans l'ordre social, intéressant à la fois les logements ouvriers et les établissements éducatifs ou récréatifs à l'usage de la communauté. En 1909, Lever devait aussi créer un système de participation du personnel aux bénéfices.

« Lever Brothers », qui devait se transformer en société anonyme en 1894, eut une extension rapide et connut une grande prospérité, grâce à l'activité de son fondateur, à ses nombreux voyages qui eurent pour résultat la création de nombreuses filiales à l'étranger. Une grande partie de son succès fut dû à sa compréhension de la valeur de la publicité, dont il fut un des pionniers.

William Lever ne tarda pas à se préoccuper de l'alimentation de ses usines en matières premières. Dès 1903 il envoyait une expédition de reconnaissance sur la côte occidentale d'Afrique; en 1905 il créait des plantations dans le Pacifique, aux îles Salomon, pour l'alimentation de ses usines en coprah. En 1906, il faisait procéder à Port Sunlight à des études techniques pour la recherche du meilleur matériel pour l'extraction de l'huile de palme et le traitement des amandes palmistes, et en 1910 une première application en était faite en Gold Coast et en Nigérie. Ses négociations pour obtenir des concessions dans ces territoires se révélèrent peu fructueuses et une expérience de plantation à Sierra-Leone ne fut pas heureuse.

En 1909, peu après la reprise du Congo par la Belgique, le Gouvernement belge, désireux d'associer les capitaux britanniques au développement de sa Colonie, fut mis par Sir Alfred Jones en relation avec William Lever et attira son attention sur les palmeraies inexploitées du Haut-Congo. Après une reconnaissance préliminaire les négociations aboutirent, le 14 avril 1911, à une convention qui créait la S. A. des Huileries du Congo Belge.

Lever lui-même visita le Congo au cours de l'hiver 1912-1913 et une seconde fois, peu avant sa mort, fin 1924. Au cours de ce dernier voyage il eut l'occasion de constater les progrès réalisés dans l'ordre social par les H. C. B. et de tracer le programme de développement des œuvres créées sous son égide.

Sa philanthropie s'est manifestée encore dans diverses fondations qui dépassèrent le cadre de Port Sunlight et de sa ville natale Bolton. Il a laissé également la réputation d'un bâtisseur et d'un collectionneur.

William Lever, qui avait siégé à la Chambre des Communes, comme député libéral, de 1906 à 1910, fut fait baronnet en 1911 et admis à la pairie en 1922.

Il avait épousé en 1874 Elisabeth Ellen Hulme, décédée en 1913; son fils a succédé au titre.

15 juillet 1947.
A. Mœller.

Bibliographie : *Viscount Leverhulme, by his Son*, London, Allen and Unwin, 1927.

LIAGRE *(Edouard)*, Missionnaire de la Compagnie de Jésus au Kwango (Tournai, 11.11.1853-Kimuenza, 30.3.1899). Cousin du général Liagre, ancien ministre de la Guerre et secrétaire perpétuel de l'Académie de Belgique, et de MM. les Chanoines Liagre du Diocèse de Tournai.

E. Liagre était entré en 1870 dans la Compagnie de Jésus. Brillant professeur, il enseigna tour à tour à Tournai, Liège, Namur. Il était depuis plusieurs années chargé de la Rhétorique, lorsqu'il demanda de faire partie du premier groupe de Jésuites partant fonder la Mission du Kwango. Parti d'Anvers le 6 avril 1893, il arriva à Kibangu, près de Léopoldville, un mois après son supérieur le Père Van Hencxthoven et fut pendant un an son seul compagnon prêtre.

Les Jésuites devaient se charger d'une colonie scolaire où le Gouvernement de l'Etat Indépendant réunirait les enfants du Haut-Congo arrachés aux esclavagistes. L'établissement de Kibangu s'avéra inhabitable, « infesté de moustiques », « entouré de marais ». D'accord avec M. Costermans, Commissaire de district du Pool, les Pères s'établirent à Kimuenza-Sainte-Marie, à 20 kilomètres de Léopoldville, sur un beau plateau dominant la route des caravanes. Le Père Liagre en devint le directeur et le restera jusqu'à sa mort, sauf quelques mois de séjour à Kisantu, comme directeur également. Rentré en Belgique en novembre 1897, il retourna à Kimuenza en juin 1898.

Homme cultivé et érudit, transporté de sa chaire de rhétorique au milieu de jeunes illettrés, le Père s'adapta et devint professeur de classe élémentaire et de bien d'autres choses. « Je n'ai pas ici l'occasion d'expliquer Démosthène, Cicéron ou Bossuet; j'ai dû enseigner à mes gamins à faire des sauces, à préparer les mets élémentaires, à faire la lessive, à peindre, à construire... ».

Les premiers mois furent pénibles, les caisses de vivres, de vêtements, d'instruments disparurent en cours de route ou arrivèrent en piteux état, et le Père voyait déjà le moment où « il serait obligé de prendre le pagne indigène ».

En novembre 1894 il accueillit les premières Sœurs de Notre-Dame, qui venaient se charger de l'éducation des filles de la colonie. A la Toussaint 1894, il conféra les premiers baptêmes à Kimuenza. Avec ses collaborateurs il introduisit (1894) la « brique » dans la Mission. Au milieu de ses occupations matérielles et scolaires il trouva le temps de former une petite chorale et les hôtes de passage à Kimuenza pouvaient entendre dès 1894 les jeunes orphelins exécutant la messe de Dumont, etc...

Envers tous ces passagers qui presque chaque jour s'arrêtaient à la Mission, devenue une étape de la route des caravanes, le Père se montrait d'une extrême amabilité et un modèle de tact, accueillant tous ceux qui désiraient s'y reposer dans un climat sain et trouver un réconfort moral. Plusieurs fois par an il se rendait à Léopoldville pour y célébrer les fêtes religieuses et y chanter le *Te Deum*. Appelé pour porter son aide spirituelle aux Européens malades ou mourants, il accourait à pied, en monture (âne), de jour ou de nuit, « semant partout réconfort et bonne humeur ». Sans en avoir le titre, il était Curé de Léopoldville; Kimuenza était alors la Mission la plus rapprochée.

Il reçut le 5 juillet 1898, à la gare de Kimuenza, les personnalités des six trains officiels qui inauguraient la ligne de chemin de fer et représenta la Mission du Kwango aux fêtes inaugurales de Léopoldville.

Ayant remplacé pendant quelques mois, à la tête de la Mission, le Père Van Hencxthoven, rentré en Europe, il lui proposa, à son retour, en février 1896, de jeter les fondements d'un futur petit-séminaire avec cinq jeunes gens qui lui paraissaient intelligents et pieux. Et voilà l'ancien professeur de rhétorique redevenu professeur de 7e ou 8e. L'essai n'aboutit pas, car de lourdes épreuves allaient s'abattre sur la Mission. Le Père avait eu la joie d'administrer plus d'un millier de baptêmes, hélas! en majorité à l'article de la mort, car les jeunes victimes des Arabes arrivaient à la colonie dans un état pitoyable. Tous ceux qui passaient par Kimuenza admiraient l'œuvre du Père Liagre et de ses collaborateurs.

Mais quelques mois après son retour d'Europe, le Père succombait à une fièvre pernicieuse. « Quand nous contemplerons les palmiers par la racine », disait-il souvent en parlant de la mort.

Un train spécial amena de Léopoldville de nombreux Européens et un détachement de soldats désireux d'assister aux obsèques de celui qui « était l'ami de tous ». Wangermée écrivait, à l'occasion de sa mort : « J'avais pour lui une estime et une amitié particulières et il m'a semblé que c'est un des miens qui disparaissait ».

3 novembre 1947.

P. Mallié, S.J.

Lettres et notices du P. Liagre dans *Précis historiques*, 1893 à 1898 (*passim*); *Missions belges de la Compagnie de Jésu*, 1899, pp. 192 et suivantes; 244 et suivantes. — L. Denis, *Les Jésuites belges au Kwango, 1893-1943*, éd. Universelle, Bruxelles, 1943. — L. Peeters, *Le Kwango après 50 ans*, éd. Bulens, 1943. — Laveille, *L'Evangile au centre de l'Afrique*. — *Litterae annuae Provinciae Belgicae Soc. Jesu, anno 1898-1899*, pp. 90-92. — Janssens et Cateaux, *Les Missionnaires belges au Congo*, Anvers, 1912, pp. 353-355.

LIEGEOIS *(Victorien)*, Sous - lieutenant (Bleid, prov. de Luxembourg, 21.3.1867-Doungo, 15.8.1892). Fils de Pierre Liégeois et de Marie-Catherine Mathieu.

Engagé comme soldat au 5e régiment de ligne, il était promu adjudant-sous-officier le 9 juin 1887; puis, passant au 11e régiment de ligne, il était nommé sous-lieutenant le 25 juin 1891.

Peu après, il prit du service à l'E.I.C. et quitta Anvers le 6 janvier 1892. Dès son arrivée en Afrique, le 6 février, il était désigné pour l'Ubangi-Uele. Au début d'août, il était à Banzyville. Puis, en pirogue, il entreprit la montée de Banzyville à Yakoma. Le 15 août, il faisait, le long de la rive gauche de l'Ubangi, le troisième des quatre jours de voyage séparant Banzyville d'Yakoma. Accompagné de deux soldats et d'une dizaine de pagayeurs sangho de Banzyville, il devait atteindre le gîte d'étape Doungo, où un soldat du poste d'Yakoma faisait la garde. Au moment où, avant la tombée de la nuit, Liégeois atteignait un petit promontoire un peu avant Doungo, des indigènes embusqués lancèrent sur la pirogue une nuée de lances; les deux soldats d'escorte de Liégeois tirèrent contre leurs agresseurs des coups de feu qui furent entendus par le sergent Delava venant d'Yakoma pour aller prendre le commandement de Mokoangay et passant à proximité avec trente soldats. L'arrivée soudaine de ce contingent mit en fuite les assassins, et Delava trouva Liégeois gisant dans sa pirogue, atteint de trois lances plantées dans la poitrine et une dans la cuisse. Son boy, frappé à la tête, était mort sur le coup. Un des deux soldats avait une lance dans le pied. Les pagayeurs, dont certains étaient blessés, avaient fui, mais revinrent quand ils aperçurent Delava. Liégeois n'avait pas perdu connaissance; il souffrait atrocement. Il fut transporté au gîte d'étape et soigné avec dévouement par Delava, en attendant du secours d'Yakoma. Liégeois souffrit ainsi deux longues heures, puis mourut, ayant à son chevet son camarade sanglotant de ne rien pouvoir faire pour son malheureux ami. Les gens du chef Bo du gîte d'étape protestaient de leur innocence et accusaient les indigènes du poste français de Timasa. Ramené à Yakoma par Delava, Liégeois y fut inhumé le 17 août, en présence du commandant Hennebert et de tous les soldats et indigènes du poste de l'E.I.C. Hennebert entama aussitôt une enquête sur place pour découvrir les coupables. L'effervescence était telle que le commandant dut demander à Banzyville du renfort qui parvint bientôt sous les ordres de Masui. Il fut prouvé que le chef Bo était l'instigateur du crime. Les inculpés furent conduits à Yakoma et, à bout d'arguments et de mensonges, ils reconnurent leur culpabilité et furent condamnés à mort.

3 décembre 1946.
M. Coosemans.

Hennebert, *La mort de Liégeois, Bull. de l'Ass. des Vétérans col.*, mai 1932. — Masui, Th., *D'Anvers à Banzyville.* — Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, p. 317. — Chapaux, *Le Congo*, Rozez, Bruxelles, p. 455.

LINDEN (*Auguste-Charles-Joseph*), Explorateur (Bruxelles, 1852 - Luxembourg, 1.8.1894). Fils de Jean Linden, le botaniste-voyageur et horticulteur bien connu.

Nommé sous-lieutenant, le 15 décembre 1873, au régiment des grenadiers, il donna sa démission le 18 août 1878; il fut, en 1886, chargé par le sénateur Edouard Otlet, industriel, généreux mécène, qui s'intéressait à l'Etat Indépendant du Congo et cherchait à obtenir sur notre future colonie des renseignements de première main, d'une mission scientifique qui avait pour buts de réunir des documents sur la botanique, la zoologie et l'ethnographie du Mayumbe et de la vallée du Kwilu-Niari vers le Stanley-Pool.

Le *Mouvement géographique* annonça en 1886 (3e année, no 7, 4 avril, p. 27) que cette Mission était en grande partie effectuée pour compléter, par un choix de plantes de la colonie, les collections de la « Compagnie continentale d'Horticulture de Gand », transférée ensuite à Bruxelles sous la direction de Lucien Linden.

Nous n'avons sur ce point aucun renseignement précis.

Ce n'était pas la première fois qu'Auguste Linden aurait entrepris une exploration de ce genre, car il aurait en 1884 parcouru les forêts vierges de la Papouasie, de la Nouvelle-Guinée, des Célèbes et des Molusques, d'où il serait revenu vers 1885. Nous n'avons pu trouver la preuve que ce voyage a été effectué.

La Mission congolaise quitta Bruxelles le 17 avril 1886 et atteignit Loango. Avec Fernand Demeuse, qui avait été désigné comme préparateur, Aug. Linden visita le Mayumbe et le Bas-Congo, mais une épidémie de petite vérole ayant décimé les porteurs de sa caravane, et des hommes valides ayant déserté, Auguste Linden dut revenir à son point de départ en sauvant avec Demeuse,

non sans peine, une partie des collections expédiées ensuite à Bruxelles. Il s'embarqua pour l'Europe fin 1886.

Le sénateur Otlet, à la suite de ce voyage, créa dans un pavillon de sa propriété de la chaussée de Charleroi (Bruxelles) un petit musée avec les collections ethnographiques rapportées, parmi lesquelles semblaient se trouver des fétiches intéressants; les collections de ce musée passèrent vers 1893 à l'Extension universitaire de Saint-Gilles (Bruxelles), après le départ pour Paris d'Edouard Otlet (né à Bruxelles le 13 juin 1842 et décédé à Paris le 21 octobre 1907).

1er avril 1947.
É. De Wildeman.

Bull. Soc. Royale Géographie d'Anvers, XXXII, pp. 338-339; *Le Mouvement géographique*, III, n° 7, 4 avril 1886, p. 27; 1896, p. 274. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1898, I, pp. 692-693.

LINDEN (*Jean-Jules*), Botaniste-explorateur, Consul Général du Grand-Duché de Luxembourg, Consul en Belgique des Etats-Unis de Colombie, naturalisé Belge après 1830 (Luxembourg, 3.2.1817-Bruxelles, 12.1.1898).

Elève à la Faculté des Sciences de l'Université de Bruxelles en 1835; soutenu par Barthélemy du Mortier et par les Ministres Nothomb et Van de Weyer, à l'âge de 19 ans il fut choisi par le Gouvernement belge pour diriger des explorations horticoles en Amérique tropicale.

C'est au point de vue de précurseur que le nom de Jean Linden doit d'être cité. Le choix porté sur lui fut pleinement justifié. De bonne heure Linden montra les plus grandes dispositions pour l'étude de la botanique pratique. Pendant des années il herborisa avec le botaniste Tinant dans le Grand-Duché et dans le Luxembourg belge.

Dans une expédition brésilienne, à Linden furent adjoints : Funck et Ghiesbreght, le premier dessinateur, le second zoologiste et botaniste. Embarqués à Anvers le 2 octobre 1835, ils arrivèrent à Rio de Janeiro le 24 décembre. Ils explorèrent diverses régions et rentrèrent en Belgique en mars 1837. Un deuxième voyage les mena à Cuba; au Guatemala et au Mexique. Partis du Havre en octobre 1837, ils arrivèrent à La Havane en décembre. Après quelques mois d'exploration de Cuba ils durent s'adjoindre à une Mission diplomatique que la Belgique envoyait au Mexique en mars 1838.

Peu après leur arrivée à Mexico, Jean Linden et ses compagnons visitent le Popocatepelt, l'Orizaba et le versant oriental de la Cordillère. Cette expédition les mena ensuite à Campêche, puis dans le Yucatan. Ils se rendirent par mer dans l'Etat de Tobasco, puis au Guatemala, et revinrent au golfe du Mexique. Funck et Ghiesbreght rentrèrent en Belgique en août 1840, Linden en février 1841.

Un troisième voyage le mena en Colombie, Venezuela et Cuba. Adjoint à la Mission Schlim, il s'embarqua à Bordeaux en 1841, arriva à La Guayra le 27 décembre, explora la région, puis celle de Caracas, passa par différentes localités et se dirigea vers la Nouvelle-Grenade, arrivant à Bogota fin octobre 1842; il rentra à Caracas en août 1843, d'où il partit pour explorer la Sierra Nevada de Santa-Martha, puis après un séjour dans les Montagnes Bleues, il se rendit à Cuba et rentra en Belgique, via les Etats-Unis, en février 1845.

A son retour en Belgique il se passionna pour la culture des plantes tropicales, dont le succès fut assuré grâce aux observations faites sur place. Ce troisième voyage fut encore plus brillant; son résultat avait été garanti par Alexandre von Humboldt, à qui J. Linden avait été présenté par Benjamin Delessert. Un séjour à Paris permit à Linden d'étudier les plantes d'Amérique au Jardin des Plantes, où il entra en relations avec Adrien de Jussieu, Adolphe Brongniart, Decaisne et le célèbre Codazzi, qui publiait alors un grand ouvrage historique et géographique sur le Venezuela. Dans les descriptions publiées par Linden sur les régions parcourues il rappelle les travaux de von Humboldt et d'Aimé Bonpland et vante les services d'un botaniste indigène, Murtis de Bogota, et les recherches faites précédemment par Boussingault et Roulin.

Dans ses voyages, Linden recueillit des représentants d'innombrables familles végétales : Mélastomacées, Begonia, des Gesneria, des Brugmansia, Orchidées terrestres et épiphytes. Il signala plusieurs palmiers, des fougères arborescentes, Clusia, Podocarpus, Trixis (*Clibadium*), Gaultheria, Gaylussacia, Rachicallis, etc., dont il introduisit de nombreux documents en Belgique, où il les mit en culture.

Il épousa, au retour de ses voyages, Anne Reuter, dont il eut plusieurs enfants, parmi lesquels nous aurons à citer Auguste et Lucien, qui eurent plus de rapports avec la colonie que leur père.

Jean Linden créa, fin 1845, un établissement horticole à Luxembourg. Il envoya Funck et Schlim, les aides de ses précédents

voyages, au Venezuela et en Nouvelle-Grenade. Ses cultures furent transférées à Bruxelles, une première fois chaussée de Schaerbeek (voir son catalogue de 1851), ensuite, en 1861, au Jardin Zoologique de Bruxelles (Quartier-Léopold), dont il dirigea la partie scientifique depuis la création en 1852 jusqu'en 1861, époque à laquelle il en passa la direction à Funck. Son établissement du Quartier-Léopold comprenait quatorze serres, dont une, circulaire, abrita la *Victoria Regia* et qui reçurent des plantes d'un grand nombre de collecteurs.

En 1865, le Dr Ed. Regel, directeur du Jardin botanique de Saint-Pétersbourg, pouvait écrire : « Ainsi un particulier réalise sur une grande échelle ce que les gouvernements de puissants Etats ont tenté précédemment dans de moindres proportions par l'envoi de quelques voyageurs en pays lointains ». D'après un correspondant anonyme, J. Linden aurait été nommé, peu après 1861, directeur du Jardin d'Acclimatation de Paris, où il serait resté très peu de temps.

En 1869, Jean Linden reprend l'établissement d'Horticulture d'Ambroise Verschaffelt à Gand; il comportait 30 serres chauffées, 4 serres destinées à la multiplication, 3 grandes serres abritant la plus belle et la plus riche collection de Palmiers connue dans la région de Gand. Dès 1873 son fils Lucien le seconde activement.

On a fixé à 230 le nombre de Palmiers et à 600 celui des Orchidées qu'il a fait connaître et cultiver. La découverte de l'*Odontoglossum crispum* aux environs de Bogota a donné, à elle seule, à l'horticulture belge un renom considérable.

Le genre « Lindenia » fut dédié par Bentham à Jean Linden.

Jean Linden, explorateur de grand mérite, fut de cette école belge qui, avec les Van Houtte, Schlim, Funck, Claes et bien d'autres, mit au point ce développement horticole qui fit de notre pays et en particulier de Gand un centre horticole mondial. Ce fait s'oublie, malheureusement. Déjà des travaux scientifiques étrangers, tel celui publié en Allemagne par Möbius, ne mentionnent pas Jean, Auguste et Lucien Linden. dont le premier a parcouru diverses régions américaines, rapportant des plantes vivantes et des graines introduites en Europe pour la première fois. F. Verdoorn (« Plants and Plant Science in Latin America ») renseigne les noms des Linden.

Il fut nommé dans l'Ordre de Léopold : chevalier en 1851, officier en 1864, commandeur en 1871. Divers Souverains d'Europe lui conférèrent des distinctions pour les services rendus à la Botanique et à l'Horticulture.

On éleva à Jean Linden, le 5 novembre 1899, un buste sur stèle, au Parc Léopold à Bruxelles. L'Administration communale de Woluwé-Saint-Lambert, en souvenir, donna le nom d'avenue Jean Linden à une artère de la région. A la suite de la néfaste guerre de 1940-1944, la même Administration supprima cette dénomination et la remplaça par avenue Albert Jonnart. Nous ne discuterons pas des mérites civiques, sans nul doute indiscutables, de ce concitoyen, mais nous pouvons regretter que l'Administration ait enlevé de la mémoire des habitants du grand Bruxelles le nom d'une famille qui a rendu à notre pays des services incontestés.

Les serres que Jean Linden avait fait construire à Woluwé (Linthout) furent acquises par Firmin Lambeau, qui y cultiva des Orchidées avant de transférer définitivement ses cultures à Woluwé-Saint-Pierre, cédant une partie du terrain Linden à la commune de Woluwé-Saint-Lambert, qui créa l'avenue F. Lambeau.

Mme Albéric Brulé (née Otlet, petite-fille de Jean Linden) confia par lettre, en 1946, au directeur du Jardin botanique de Bruxelles, W. Robyns, le portrait de Jean Linden et celui de sa femme; ces toiles doivent dater de 1893 environ et pourraient avoir été peintes par Auguste Linden.

Dans la même lettre, Mme Brulé disait : « Je ne vois plus dans votre beau Jardin la petite serre ronde donnée par Jean Linden et qui avait été, paraît-il, sa serre privée. Vit-elle encore et où? ». Il s'agit sans doute de la serre à *Victoria*?

22 juillet 1947.

L. Pynaert et É. De Wildeman.

Publications de J. Linden : *Hortus Lindenianus*, Recueil iconographique des plantes nouvelles introduites par l'Établissement J. Linden, Bruxelles, 1859-1860, 1 vol., gr. in-8°, 25 p., 13 pl. col. — *Pescatorea*, Iconographie des Orchidées. Fond. Amb. Verschaffelt, Bruxelles, 4e sér. vol. I (28) à 6 (33), 1881 à 1886, réd. E. Rodigas et J. Linden; 5e sér. vol. 1 (34) à 7 (40), 1887 à 1893, réd. E. Rodigas et J. Linden. — *Lindenia*, Iconographie des Orchidées, Bruxelles, vol. I (1885) à 17 (1901-1906), réd. Jean et Lucien Linden. — Catalogues des Établissements Jean Linden (un catalogue général des nombreuses plantes introduites en Belgique par J. Linden; n'a pas été rédigé).

Relation du voyage d'exploration exécuté par J. Linden sous les auspices du Gouvernement belge dans les régions intertropicales du Nouveau Monde pendant les années 1841 à 1844, *Moniteur belge* de 1846. Rep. in *Ann. Soc. Royale d'Agric. et de Botan.*, Gand, 1846, et in *La Semaine Horticole*, Bruxelles, n° 55, 12 février 1898, pp. 78 à 85. — Le voyage de M. J. Linden en

Colombie de 1840 à 1844, *Belgique Hortic.*, 1867, cf. *Semaine Horticole*, id., pp. 85, 86. — Lindley, *Orchidaceae Lindenianae*. — Regel, Ed. Dr, *Une visite à l'Établissement de J. Linden en 1865, Belgique Horticole*, 1865; cf. la *Semaine Horticole*, id., pp. 72, 73. — Crépin, Fr., *Guide du Botaniste en Belgique*, p. 262. — Pérot, Pl., *Nouv. cultivées chez Linden à Bruxelles, Revue Horticole*, Paris, 3e sér., vol. V, pp. 221-224. — Relation d'une excursion en Belgique et dans les Pays-Bas au printemps 1862, in *La Belgique Horticole*, vol. XII, 1862. — André, Ed., *J. Linden et ses Établissements d'introduction et d'horticulture, Bull. Soc. Botan. France*, t. XX, 1873, Sess. extr. CII-CV, 1 broch. in-8°. — *Les principales introductions dues à J. Linden, Semaine Horticole*, 15 janvier 1898, p. 23. — De Bosschere, Ch., *A la mémoire de P. Linden, 1817-1898*, in *Semaine Horticole*, février 1898, pp. 61-64. — de Kerchove de Denterghem, Comte, *Jean Linden*, in *Rev. de l'Hort. belge et étrangère*, Gand, 1898, pp. 36-39, et in *Sem. Hort.*, 1898, p. 65. — Joris, Gust., in *Sem. Hort.*, 1898, p. 64. — Tourret-Grignan, G., in *Sem. Hort.*, 1898, pp. 65-68. — Nécrologie Jean Linden, in *Bull. Hort., Agric. et Apicole*, Liège, 16e année, 1898, p. 48. — *Jean-Jules Linden*, in *The Garden*, Londres, vol. LIII, p. 52. — *John Linden, The Gardeners Chron.*, Londres, vol. XXIII, 3d. sér. 1898. Death, pp. 40 et 42; Funeral of, p. 57; Proposed monument to, p. 233. — *Jean Linden, Wiener Ill. Gart. Zeit*, Wien, 1898, p. 84. — *Jean-Jules Linden*, in *Rev. Hort.*, Paris, 1898, p. 84. — *Jean-Jules Linden, Gartenflora*, Berlin, 1898, pp. 17, 171-176; *Aufruf zu einem Denkmal*, p. 299. — Baumann, J., *Lucien Linden, L'Horticulture Belge*, Gand, 1941, 6 avril, pp. 3-4; 4 mai, pp. 3-4; 1er juin, pp. 2-3; *De Tuinbouwkroniek*, nrs 1 en 2, 1e en 15 Jan., pp. 241-245. — E. De Seyn, *Dict. belge des Sc. Lett. et Arts en Belg.*, Brux., 1935, II, pp. 687-688. — *Belg. Col.*, 1899, p. 548.

LIVINGSTONE *(Dr David)*, Brits zendeling-medicus en ontdekkingsreiziger (Blantyre Works [Lanarkshire, Schotland], 19.3.1813-Tshitambo [Ilala, bij het Bangweolo Meer in Centraal-Afrika], 1.5.1873).

Hij was het tweede kind uit een arm gezin. Op tienjarige leeftijd werkte hij op een katoenfabriek, doch studeerde tevens. Zijn ideaal was als zendeling-medicus naar China uitgezonden te worden; groot was dan ook zijn ontgoocheling toen de *London Missionary Society* besloot hem Afrika als arbeidsveld toe te wijzen.

Op 8 December 1840 verliet hij Engeland en vestigde zich aanvankelijk te Kuruman, Betshuanaland, een zendelingen-station, dat twintig jaar te voren door Robert Muffat was gesticht geworden.

Livingstone, die met Muffat's dochter, Mary, in het huwelijk trad, ondernam spoedig kleinere reizen met zendingsdoeleinden; hij was de overtuiging toegedaan, dat het succes der blanke missionering afhankelijk was van het openen van nieuwe gebieden; hij beschouwde zichzelf als een zendelingpionier.

Zijn eerste grote tocht leidde tot de ontdekking (I Augustus 1849) van het Ngami Meer in de Kalahari. Noordwaarts doordringend, bereikte hij in Juni 1851 de Zambesi te Sesheke.

Nadat zijn vrouw en zijn aan koortsonderhevige kinderen in 1852 naar Engeland waren vertrokken, ondernam Livingstone van uit Linyante aan de Zambesi, een uitputtende reis naar Loando aan de westkust. Op 20 Februari 1854 bereikte hij het Dilolo Meer en op 31 Mei Loando. Op zijn terugtocht (begonnen 20 September 1854) deed hij Kabango (in Kwango?) aan, en 13 Juni 1855 bevond hij zich opnieuw aan het Dilolo Meer, waar hij een nauwgezette studie van de hydrografie der streek deed.

Terug in Linyante (begin September), besloot hij de Zambesi oostwaarts tot aan zijn monding te volgen. Hij vertrok op 8 November 1855 en ondekte veertien dagen later de Victoriavallen. Op 20 Mei 1856, was hij te Kilimane aan de oostkust, zodat hij Afrika van West naar Oost doortrokken had. Zijn zorgvuldige waarnemingen maakten een reconstructie van de kaart van Centraal-Afrika noodzakelijk.

In 1856 keerde hij naar Engeland terug, waar hij zijn *Missionary Travels and Researches in South Africa* schreef (Londen, 1857).

Hij nam daarop ontslag als zendeling en liet zich benoemen (1858) tot Brits consul in Oost-Afrika met Kilimane als standplaats, tevens tot expeditie-hoofd met als opdracht Oost- en Centraal-Afrika grondig te onderzoeken.

In de tweede periode van zijn leven als ontdekkingsreiziger — de eerste had zestien jaar geduurd — had hij als taak Centraal-Afrika voor de Britse handel te ontsluiten, de kennis omtrent het land en de inboorlingen te vermeerderen en de slavenhandel tegen te gaan.

De Zambesi-expeditie (1858-1864), waarvan ook zijn broer Charles deel uitmaakte, koos Tete aan de Zambesi als uitgangspunt; van daar uit werden acht reizen gedaan in de gebieden van Zambesi, Makololo, Shire en Nyassa Meer, welk meer op 16 September 1859 werd ontdekt.

Livingstone's vrouw, die zich begin 1862 bij hem kwam voegen, stierf te Shupanga op 27 April van hetzelfde jaar.

In 1864 werd hij door de regering teruggeroepen. De geografische en andere wetenschappelijke resultaten van deze expeditie, hoewel niet in hoeveelheid te vergelijken met de waarnemingen in de eerste en de laatste periode gedaan, waren van groot belang. Details kan men vinden in zijn *Narrative of an Expedition to the Zambesi and its Tributaries* (Londen, 1865). Zon-

der het te weten had Livingstone de basis gelegd van het Britse protectoraat Nyassaland.

In 1866 was hij voor de derde maal in Afrika. Het hoofddoel van de expeditie was ditmaal het stopzetten van de slavenhandel door middel van culturele beïnvloeding, en de oplossing van de topografische vraagstukken van het gebied tussen Nyassa en Tanganyika. Livingstone was de mening toegedaan dat de bronnen van de Nijl meer ten Zuiden lagen dan Speke, Baker en Burton beweerden. Van Zanzibar trok hij weer naar het Nyassa Meer en vandaar naar de gebieden ten Zuiden van Tanganyika; het meer zelf bereikte hij op 31 Maart 1867. Hier geraakte hij in het gezelschap van Arabische slavenhandelaars (waaronder Tippo Tip), door wie hij in zijn verplaatsingen werd gehinderd. In November 1867 was hij aan het Mwero Meer.

Nadat hij het Mofwa Meer en de Lualaba had bereikt, ontdekte hij, op 18 Juli 1868, het Bangweolo Meer. Daarna ging de tocht noordwaarts naar Udjidji (13 Maart 1869).

Aangezien Livingstone de Lualaba voor de bovenloop van de Nijl hield, wou hij de stroom afvaren. Hij stak in Juli 1869 het Tanganyika Meer over, trok door Maniema, doch werd hier tegengewerkt, voor een deel door Inlanders en slavendrijvers, voor een ander door uitputting en ziekte. Eerst op 29 Maart 1871 bereikte hij de Lualaba te Nyangwe, waar hij vier maanden vertoefde. Hier was het dat Arabische slavendrijvers op zekere dag bijeenkwamen en zonder waarschuwing of provocatie, toen de markt het drukst was, op de vrouwen schoten; honderden werden gedood, of verdronken toen zij poogden te ontsnappen. Het naar Engeland verzonden verslag van dit afgrijselijk toneel wekte zoveel verontwaardiging, dat energieke stappen bij de sultan van Zanzibar werden gedaan om de handel in slaven stop te zetten. Livingstone heeft zeer veel bijgedragen om de christelijke en humanitaire belangstelling voor de kleurling en de slaaf op te wekken.

Door walg aangegrepen keerde de uiterst vermoeide verkenner-geograaf naar Udjidji terug, waar hij op 23 October aankwam. Aldus werd verhinderd dat Livingstone, behalve verkenner van de Zambesi, ook ontdekker van de Kongostroom werd.

Vijf dagen later trof de rijkelijk uitgeruste Stanley de verdwenen gewaande ontdekkingreiziger te Udjidji aan. Op 20 November trokken beiden, op verzoek van de *Geographical Society*, naar het noordelijk eind van het Tanganyika Meer op verkenning uit; zij bewezen dat de Ruzizi niet uit maar in het meer vloeit.

Op het einde van dit jaar (27 December) togen zij oostwaarts naar Unyanyembe, waar Stanley afscheid nam (14 Maart 1872). Livingstone weigerde naar Europa terug te keren voor dat hij alle topografische kwesties had opgelost.

In Augustus begaf hij zich weer naar het Bangweolo Meer met de bedoeling het langs het Zuiden en het Westen rond te gaan, altijd op zoek naar de bronnen van de Nijl. Maar de dysenterie en het langdurig verblijf in de tropen hadden Livingstone's gestel zeer verzwakt. Hij voelde zijn dood naderen en liet in het dorp Tshitambo, aan de zuidkant van het meer, een hut bouwen om er in te sterven. Op 1 Mei (volgens sommigen op 4 Mei) 1873, in de vroege morgen, vonden zijn boys hem, geknield vóór zijn bed, dood. Zijn getrouwe dienaren brachten zijn lijk, zijn geschriften en instrumenten naar de oostkust. Met grote eer werd hij in Engeland begraven en op 18 April 1874 in Westminster Abdij bijgezet. Zijn zorgvuldig bijgehouden dagboek der laatste zeven jaren werd door Horace Waller gepubliceerd onder de titel *The Last Journals of David Livingstone in Central Africa* (1874).

Onder alle Afrika-reizigers, die in de XIX^{e} eeuw op ontdekkingen uitgingen, mag Livingstone als de beroemdste worden aangezien. Hij doorkruiste een derde van het zwarte continent, van de Kaap de Goede Hoop tot dicht bij de evenaar, en van de Atlantische tot de Indische oceaan. De grensgebieden van Oost- en Zuid-Kongo werden door hem nauwgezet verkend.

Hij was een volhardend maar geen gehaast reiziger; op zijn tochten noteerde hij al wat waardig was aangetekend te worden, hierbij geholpen door zijn geografisch instinct en zijn wetenschappelijk getraind oog.

Met de Inlanders ging hij begrijpend en minzaam om, zodat hij bij hen in zeer hoog aanzien stond; zelfs de slavenhandelaars, tegen wie hij opkwam, bewonderden hem. Menslievendheid en eenvoud des harten waren in de wildernis zijn beste wapens; zijn levensleus was: Vrees God en werk hard. Livingstone's ontdekkingen hebben o. m. geleid tot de oplossing van het hydrografisch probleem van Afrika, doch hiermee houden zijn uitzonderlijke verdiensten niet op. Zijn leven en dood werkten als een spoorslag; geïnspireerd door zijn bewonderenswaardig voorbeeld, stroomden hoe langer hoe meer exploratoren, missionarissen en zendelingen naar Donker-Afrika toe. Daarenboven had zijn relaas van de slavenhandel zo 'n geweldige reactie in de beschaafde wereld gewekt, dat men zeggen

mag, dat hij, de kinderlijke Livingstone, het mensonterend bedrijf op Afrikaanse bodem de doodsteek heeft toegebracht.

28 December 1947
A. Burssens.

Blaikie, W.-G., *Personal Life of David Livingstone*, 1880. — Johnston, H.-H., *Livingstone*, 1891, latere ed. 1912. — Finger, C.-J., *David Livingstone, Explorer and Prophet*, 1928. — Stanley, M.-J., *How I found Livingstone*, 1872. — Walker, E.-B., *Livingstone, the Pioneer*, 1925. — Campbell, R.-J., *Livingstone*, 1929. — Livingstone, *Dernier Journal*, 2 vol., 1876.

LOMBARY *(Edmond)*, Missionnaire Jésuite (Slype-lez-Dixmude, 13.11.1865-La Rochelle, 6.3.1918).

Il entra comme Frère coadjuteur dans la Compagnie de Jésus à Tronchiennes, le 21 septembre 1890. Lorsqu'en décembre 1891 les Jésuites belges obtinrent l'autorisation de se dévouer à l'évangélisation des noirs de l'Etat Indépendant et qu'en avril 1892 parut le décret d'érection de la Mission du Kwango, le Frère Lombary fut un des premiers à demander la faveur de partir pour le Congo.

Il s'embarqua à Anvers le 6 mars 1893, à bord du *Lulu-Bohlen*, avec le Père J.-B. Dumont et le Père Van Hencxthoven, chef de la première caravane et fondateur de la Mission.

Excellent menuisier. le Frère Lombary contribua grandement à l'établissement des premières stations, celles de Kimuenza et de Kisantu. En 1899 ses supérieurs le renvoyèrent en Belgique pour raison de santé. Rentré dans la Mission trois ans plus tard, il fut, suivant les besoins, attaché aux postes de Kisantu et de Wombali, qui venait d'être fondé. Il s'y dévoua sans mesure jusqu'en 1918. Sa santé se trouvait alors tellement ébranlée par le climat, qu'elle paraissait ne plus devoir se refaire. On se hâta de le renvoyer en Belgique, mais il mourut avant d'avoir terminé le voyage. dans le port français de La Rochelle, le 6 mars 1918.

2 novembre 1947.
J. Van de Casteele, S.J.

Litt. Ann. Prov. Belg. S.J., Ann. Schol. 1918, p. 277. — P. L. Denis, S.J., *Les Jésuites belges au* 1943. — *Précis historiques*, 1897, pp. 146 et 339; 1893, pp. 312, 355, 413. — *Bode van het H. Hart*, 1895-1896, pp. 333 et 365; 1897-1898, p. 245.

LORAND *(Georges L.-A.)*, Journaliste (Namur, 14.5.1860 - Aix-les-Bains, 31.8.1918).

Georges Lorand, journaliste et député libéral, fut hostile aux entreprises de Léopold II en Afrique.

Tous les partis, sans aucune exception, ont compté des adversaires plus ou moins énergiques de l'expansionisme léopoldien. M. de Lantsheere, un des chefs de la droite, n'éprouvait pour cette nouveauté insolite dans la vie d'un petit peuple qu'une médiocre sympathie. Le journal catholique *Le Patriote* faisait campagne contre l'Etat Indépendant du Congo. Félicien Catier et le Révérend Père Vermeersch la soumirent à un examen qui fut loin d'être bienveillant. Et dans le parti socialiste, le plus réputé pour son culte de l'unité et de la discipline, on vit M. Vandervelde être le seul partisan de l'annexion du Congo.

L'opinion publique redoutait à la fois les aventures financières et les complications internationales.

Le fait que Léopold II était à la fois en Belgique un souverain constitutionnel et un monarque absolu au Congo était considéré par beaucoup comme une menace pour la démocratie. Ce mot ainsi que celui de « justice » et de « liberté » n'étaient pas vides de sens pour Georges Lorand. Et à plusieurs reprises des hommes les plus respectueux de la personne du Roi témoignèrent de leurs appréhensions devant l'apparition d'une sorte de pouvoir personnel.

Georges Lorand avait fait des études remarquables, notamment à l'Université de Bologne. C'était un polyglotte. Dans son pays si casanier, il avait réussi à élargir son horizon. Il connaissait bien les problèmes internationaux, ce qui, à cette époque, était assez rare parmi les hommes politiques. Il en mesurait avec promptitude les implications lointaines. Son expérience de la politique extérieure était fécondée par de précieuses amitiés qu'il avait nouées à l'étranger, notamment dans les Balkans, et avec Georges Clémenceau.

Comme journaliste, sa technique d'expression était positivement fantastique. Il fut un des précurseurs de la phrase qui semble ne devoir jamais finir et qu'on retrouve dans l'œuvre de Marcel Proust. Son style était torrentiel. L'écrivain s'y livre avec la syntaxe à une véritable course d'obstacles. Et le lecteur tremble sans cesse de la voir trébucher. Cette forme d'expression est la traduction même de la véhémence de ses convictions et de la pureté d'un cœur qui n'a jamais faibli, que les défaites ne pouvaient faire fléchir.

Georges Lorand, volontiers impétueux devant les auditoires populaires, s'était admirablement adapté à l'art oratoire parlementaire. Tous ses discours témoignent du scrupule juridique, du respect du fait. Sa redoutable dialectique s'accommode fort

bien de modération et d'objectivité. Toujours il fit bonne mesure à ses adversaires. Les Gouvernements de l'époque tentèrent vainement de se soustraire à ses interrogatoires. Ils invoquèrent tour à tour les négociations diplomatiques dans lesquelles ils étaient engagés et que des débats publics pouvaient compromettre; ils invoquaient aussi le statut d'union personnelle qui existait entre la Belgique et l'Etat Indépendant du Congo. Bien qu'il fît preuve d'une discrétion remarquable à l'égard des intérêts supérieurs de son pays, le député radical était allergique à ces subtils alibis.

Dans toutes ses interventions, on voit reparaître avec insistance une revendication essentielle : le droit de l'opinion publique de contrôler l'Exécutif par la presse et par le Parlement. Il est hanté aussi par la crainte des complications internationales. Il a peur que les entreprises de Léopold II ne nous alièrent des amitiés dont nous ne pouvons nous priver. Il dénonce l'agiotage, l'expropriation de la petite bourgeoisie par les spéculations boursières. Il s'inquiète des répercussions pour les finances publiques. Il n'ignore pas que Léopold II emploie avec une virtuosité incomparable toutes les ressources du capitalisme moderne. Ce régime avait abouti à des abus en Belgique. Georges Lorand les retrouvait décuplés en Afrique. Mais il fait preuve de réalisme, lorsque, parlant des pratiques inhumaines qui ont si gravement nui à la réputation de l'œuvre coloniale au début, il constate, avec une mélancolie désabusée, qu'elles sont le cortège inévitable de la pénétration blanche dans les territoires de l'Equateur. Il ne trouvait pas d'excuse au fait que ces déplorables procédés se retrouvaient dans d'autres colonies. Il dédaignait les accusations de ceux qui tentaient de le représenter comme ayant partie liée avec l'étranger. Il avait trop de finesse d'esprit et une pensée trop agile pour ne point voir derrière des protestations indignées, inspirées par l'idéalisme, des mobiles sordides et inavouables.

A plusieurs reprises, il força le Gouvernement à fournir des documents qui n'étaient pas mutilés. Il dénonça avec vigueur le fait que des décisions importantes étaient prises sans en informer les législateurs.

L'alluvion du temps à recouvert cette période à la fois grisante et attristante. Aujourd'hui, avec le recul d'un demi-siècle, on peut juger avec plus d'objectivité et de sérénité. De part et d'autre, les polémiques ont été dépouillées de leurs outrances. Georges Lorand, emporté par son élan généreux et désintéressé, a confondu dans la même critique les méthodes et les principes de la colonisation. Mais ceux-là mêmes qui, peut-être sans équité et avec beaucoup de légèreté, font complaisamment le bilan de ses erreurs, sont-ils eux-mêmes exempts de tout reproche ? Personne ne pourra le soutenir.

Georges Lorand avait, peut-être, de la colonisation une conception surannée à la Jean-Jacques Rousseau.

Mais les réquisitoires passionnés qu'il a prononcés, il y a plus d'un demi-siècle, contenaient une grande part de vérité. Le comte Louis de Lichtervelde, qu'on ne peut soupçonner d'hostilité systématique envers Léopold II, dans son livre sur ce grand monarque, en a fait courageusement le bilan.

Il constate que le tort de Léopold II fut de transformer en système ce qui n'aurait jamais dû être qu'un expédient temporaire. Il reconnaît que la construction du chemin de fer des Cataractes, si vivement combattue par Georges Lorand, avait entraîné des mécomptes. Il ajoute que la constitution du domaine privé, et plus tard de la fondation, avait abouti à constituer un Etat dans l'Etat. Et l'on n'est que plus surpris de voir le comte Louis de Lichtervelde, et même un homme d'Etat socialiste comme Louis Bertrand, parler d'une socialisation des richesses au Congo. C'est là pour le moins un étrange abus des mots. Et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'en matière de socialisation, le socialiste Louis Bertrand se contentait de peu.

Le comte Louis de Lichtervelde croit que le reproche principal que l'on peut faire à Léopold II c'est de ne pas avoir évolué suffisamment à mesure que l'Etat Indépendant croissait en force et en richesse. Et le biographe du Roi ne nie par les excès de la fiscalité et les erreurs fâcheuses dans la pratique administrative. Quand le comte de Lichtervelde dit que « malheureusement le Roi n'était pas sans subir la déformation qu'inflige presque toujours à l'esprit le mieux équilibré l'exercice d'un pouvoir sans limite »; quand il ajoute que « c'est le sens de la mesure qui manqua parfois à ce grand inventeur », ne fait-il pas un écho lointain aux soucis et aux anxiétés que Georges Lorand exprima avec une véhémence aussi loyale que passionnée ? Ce fut l'honneur d'hommes comme Georges Lorand d'avoir désespérement lutté pour la bonne réputation de leur pays. Si l'on n'a pas persévéré dans de funestes méthodes, c'est à lui, et à ceux qui pensaient comme lui, qu'on le doit.

On ne fait pas l'histoire sans être dans la douloureuse obligation d'exhumer ces navrantes tristesses. Ceux qui les dénoncèrent avec une méritoire intrépidité, lorsqu'elles apparurent, ont un peu plus de mérite que ceux qui aujourd'hui en font le récit avec un demi-siècle de recul.

22 janvier 1948.
A. Wauters.

LOTHAIRE (*Hubert-Joseph*), Lieutenant d'infanterie, Commissaire Général de l'Etat Indépendant du Congo, (Rochefort,19.11.1865-Ixelles, 8.5.1929).

A l'âge de 17 ans, Lothaire s'engage au 1er régiment de chasseurs à pied. Admis à l'Ecole Militaire, il en sort le 10 janvier 1888 avec le grade de sous-lieutenant. Il est affecté au 6e régiment de ligne, mais le 9 juin 1888, à la suite de ses offres de service, il est détaché à l'Institut cartographique militaire, et le 1er octobre suivant il est admis en qualité d'agent dans les cadres de l'Etat Indépendant du Congo.

Embarqué le 27 octobre 1888 sur le vapeur *Landana,* il arrive à Boma le 27 novembre et est désigné pour Léopoldville, où il arrive le 29 décembre.

Pendant près de quinze mois il occupera à Léopoldville des fonctions subalternes diverses qui, à deux reprises, le ramèneront à Boma. Enfin, le 13 mars 1890, désigné depuis trois mois pour l'Ubangi-Uele, il s'embarque pour Nouvelle-Anvers. Il avait été nommé lieutenant de la Force publique le 1er janvier 1890.

Dès son arrivée aux Bangalas, où commandait Baert, il accompagne celui-ci dans une reconnaissance de la Lulonga. C'est au cours de ce voyage qu'est fondée la station de Basankusu. Lothaire en prend le commandement le 26 mai 1890. Il explore, en les remontant jusque vers leurs sources, les rivières Maringa et Lopori, dont la réunion à Basankusu forme la Lulonga.

L'occupation de ces régions ne se fit pas sans difficulté. Pendant dix-huit mois Lothaire parcourt le pays, nouant des relations avec les populations et s'efforçant de mettre un terme à leurs guerres intestines. La fin de son terme de service approchant, Lothaire, qui avait été nommé capitaine de la Force publique le 1er septembre 1891, rentre à Nouvelle-Anvers le 17 novembre et descend à Boma, où il s'embarque le 15 janvier 1892 pour l'Europe.

Le 1er mai 1892, Lothaire est nommé Commissaire de district de 1re classe. Il regagne l'Afrique le 6 mai, pour aller prendre le commandement de l'Ubangi-Uele. Il arrive à Nouvelle-Anvers le 12 août 1892. Ses prédécesseurs, Coquilhat, Van Kerckhoven et Baert, avaient fait de ce poste, le plus important du Haut-Congo, une station modèle. Lothaire concentre son attention et applique ses efforts à la reconnaissance de la région et à son occupation effective. Il parcourt le bassin de la Mongala, fonde les postes d'Akula, Momveda et Abumombasi. Il explore le bassin de la N'Giri.

En juin 1893, Ponthier, en route pour prendre le commandement de la région des Falls, arrive à Nouvelle-Anvers. La station des Falls, attaquée du 15 au 18 mai par les bandes de Rachid qu'inquiétaient les succès de Dhanis et défendue par Tobback, n'avait été sauvée d'un désastre que par la brillante intervention de Chaltin, qui, au cours d'une randonnée dans le Haut-Lomami, constatant l'absence des bandes battues par Dhanis, avait pressenti que celles-ci se porteraient vers le Nord, vers les Falls. Il avait rebroussé chemin et était arrivé à temps pour dégager Tobback et mettre l'agresseur en fuite.

Il appartenait à Ponthier de dégager définitivement les Falls, en détruisant les bandes qui sans cesse se reformaient et menaçaient la station. Il obtient que Lothaire et un détachement de 200 Bangalas l'accompagnent pour mener à bien l'entreprise qui lui avait été assignée.

Le 25 juin, Ponthier prenait son commandement aux Falls et le 28 il entrait en campagne avec Lothaire.

La colonne forte de 300 hommes, répartis en trois compagnies, prit la direction du Sud. La compagnie Lothaire, avec la fougue que lui communiquait son chef, bouscule l'ennemi à Kewe, à Bamanga et à Kirundu, résidence de Kibonge. Le commandement de ce poste est laissé au capitaine Hanquet, et le lendemain, 4 juillet, la poursuite reprend avec la même ardeur. C'est à Kima-Kima, le 10 juillet, que les Bangalas de Lothaire entrent en contact avec les bandes de Rachid et de Kibonge, bien décidées à une sérieuse résistance.

Le combat fut âpre et dura vingt-quatre heures. C'est au cours de celui-ci que Lothaire et Henry, emportés par leur ardeur à travers les lignes profondes de l'ennemi, se retrouvèrent seuls en forêt, avec un soldat bangala, à minuit, loin de leur camp, où ils ne rentrèrent qu'au matin. La journée n'avait apporté aucune décision et l'ennemi s'était révélé redoutable.

Cependant, Ponthier étant parvenu à entrer en rapport avec Mirambo, réussit à détacher celui-ci et les chefs bakusu de leur alliance avec Rachid. Cette défection

permet aux troupes de l'Etat de surprendre le camp de Seke-Seke, de briser la résistance et de faire 6.000 à 7.000 prisonniers, dont 19 chefs, gravement compromis, qui furent jugés et exécutés. Mais Rachid et Kibonge parvinrent à échapper.

La colonne expéditionnaire était fourbue. Ponthier décide de la ramener à Kirundu. Mais son repos fut de courte durée, car à peine y était-elle arrivée que Ponthier et Lothaire furent avisés que l'ennemi, interrompant sa retraite vers l'Est, se dirigeait vers l'Ouest et prenait position sur la Lowa, menaçant ainsi le flanc de toute colonne qui entreprendrait de rejoindre Dhanis vers Kasongo et Nyangwe.

Ponthier se décide à leur porter un coup décisif. Le 16 août, les colonnes Ponthier, Lothaire, Henry et Sillye surprennent le camp d'Utia-Montiengu; l'ennemi est écrasé, mais, cette fois encore, Rachid et Kibonge échappent au châtiment; le premier se retire à Kabambare, le second vers Makala, sur la Haute Lindi. Cette victoire termine la première phase des opérations; Ponthier rentre à Kirundu et Lothaire et Henry aux Bangalas.

Mais, quelques jours plus tard, Ponthier, touché par une demande d'assistance de Dhanis, aux prises avec Rumaliza, se dirige sur Nyangwe et fait sa jonction le 28 septembre. D'opiniâtres combats, au cours desquels Ponthier tombe glorieusement, sont engagés, mais sans résultats décisifs. Dhanis lance de nouveaux appels : Lothaire les a entendus; il y répondra. Entre temps les renforts arrivent : Rom et Van Lindt accourent des Falls; de Lusambo, conduits par l'Inspecteur d'Etat Paul Le Marinel, arrivent le capitaine Collignon, le lieutenant Franken et le sergent Destrail, avec 20 hommes, 300 fusils perfectionnés, 1.000 fusils à piston; Gillain et Augustin, tous deux malades, le lieutenant Middagh et le Docteur Hinde rejoignent, venant de Gandu; même Mohun, Consul des Etats-Unis, a voulu convoyer une colonne de ravitaillement de Lusambo à Kasongo.

Les opérations ont repris avec des alternatives de succès et de revers. Pendant qu'elles se déroulaient, Lothaire remontait le Congo avec ses Bangalas pleins d'entrain, qui pagayaient du lever au coucher du soleil. Après trente-cinq jours de voyage, il rejoignait Dhanis à Bena-Musua, le 8 janvier 1894, avec les lieutenants Henry et Bortzell et 200 soldats bangalas. Il allait prendre le commandement du camp de Bena-Kalunga occupé par de Wouters, en face du boma principal de Rumaliza.

Deux jours après, Lothaire était parvenu à s'installer dans une forte position, à 200 mètres de Boma occupé par Rumaliza; il espérait l'affamer et le contraindre à descendre combattre dans la plaine. Or, le lendemain, 14 janvier, Hambursin ayant amené un canon sur la position, on voulut l'essayer aussitôt. Par une chance inouïe, qui allait décider de la journée et de la guerre, le premier obus fit sauter le magasin du boma et provoqua un incendie; des feux redoublés paralysèrent les efforts des Arabes pour l'éteindre. Lothaire alors commande un assaut général. L'attaque de front est menée par de Wouters et Rom. Doorme et ses Balubas s'élancent sur le flanc droit, Henry et les Bangalas bondissent sur le flanc gauche, tandis que Hambursin au canon continuait à envoyer ses projectiles.

Le succès fut complet. Le général Henry de la Lindi, un des brillants chefs de cette action, en a laissé une relation épique.

L'un après l'autre, les forts capitulèrent: 2.000 prisonniers restèrent entre les mains des vainqueurs. C'est accompagné de deux fidèles seulement que Rumaliza put atteindre Kabambare.

Mais Lothaire est à ses trousses, et le 25 janvier, son avant-garde, commandée par Henry, entrait par surprise dans Kabambare et débouchait devant les portes restées ouvertes du boma; les Arabes, surpris, n'eurent que le temps de s'enfuir, abandonnant sur place leurs trésors, leurs armes, leurs approvisionnements.

Le 28 janvier, Lothaire, qui venait d'être nommé adjoint au commandement de la zone arabe, envoyait un détachement, commandé par de Wouters, sur la route de Toa; il devait y rencontrer les forces de la Société Antiesclavagiste, sous les ordres du capitaine Descamps.

Lothaire lui-même quittait Kabambare le 6 février, précédé de Henry et de Hambursin. L'expédition s'empare sans coup férir de Kalonga et poursuit sa route à travers marais et marécages, s'ouvrant un passage à la machette à travers les papyrus. A Songhera, dont le chef livrait son boma sans lutte, Descamps, Long et Chargois, de l'expédition antiesclavagiste, rejoignaient, tandis que de Wouters, épuisé par les fatigues de cette terrible campagne, descendait mourir à Kasongo.

L'expédition, dominant toutes les difficultés du pays, reprit sa marche vers le lac Tanganika. Ce fut un véritable calvaire que seul l'extraordinaire ascendant des chefs put faire accepter à la troupe. Fin février on atteignit enfin le lac, à Masanze; on y

arrivait à bout de forces, mais la lutte était finie : les Arabes, désemparés, renonçaient à toute résistance et fuyaient éperdument vers la côte allemande.

Après avoir fondé le poste de Bakari, sur le lac, Lothaire, Hambursin, Henry et Destrail rentraient à Kabambare, où l'on installa un vaste camp retranché destiné à parer à tout retour offensif des Arabes. Le 19 avril 1894, Lothaire rentrait à Kasongo, et le 7 mai reprenait le commandement de la zone arabe, remplaçant Dhanis, qui rentrait en Europe.

Le Gouvernement, voulant reconnaître la part éclatante prise par Lothaire à la campagne arabe, le citait à l'ordre du jour, le 15 mars 1894, dans les termes suivants :

« Le Commissaire de district Lothaire, qui s'était déjà distingué au cours des opérations contre Kibonge, vient de battre complètement les forces de Rumaliza en s'emparant, à la suite d'une brillante et rapide attaque, du retranchement principal du chef arabe. Pour la grande valeur qu'il a déployée chaque fois qu'il se trouvait devant l'ennemi, le Commissaire de district Lothaire est digne de notre admiration. »

La domination arabe abattue, il restait à délivrer le pays des débris des bandes qui vivaient en terrorisant les populations, à détruire la puissance de quelques chefs insoumis, à faire accepter partout l'autorité de l'Etat. Cette tâche, Lothaire s'emploiera pendant un an à la mener à bien.

Après avoir installé le camp de Kabambare, il descend vers Kirundu et y fonde, à proximité, Ponthierville. Ses efforts se portent alors vers l'Est et le Nord-Est. Ses expéditions lui font atteindre, le premier, par l'Ouest, la Semliki, émissaire du lac Edouard.

Fin 1894, son avant-garde, commandée par Henry, s'empare de Kibonge, l'allié de Rachid, qui tenait encore campagne à la tête d'un millier d'hommes bien armés; son pourvoyeur d'armes, associé à tous ses pillages, le trafiquant Stockes, fut lui aussi capturé au milieu de ses hommes. Envoyé à Lothaire pour répondre de ses méfaits, il fut condamné à la pendaison et exécuté le 15 janvier 1895. Nous verrons plus loin les suites qu'entraîna l'acte énergique du commandant de la zone arabe.

Les dures marches et contre-marches de Lothaire — promu Commissaire Général le 1er juillet 1895 — le ramènent à Nyangwe le 17 août. Il y apprend que les soldats batetelas composant la garnison de Luluabourg se sont révoltés, le 4 juillet, que le capitaine Peltzer a été tué, ses adjoints Cassart et Lassaux blessés, la station pillée; qu'évitant de passer par Lusambo pour rejoindre Gandu, leur lieu d'origine, les révoltés, dont les rangs se gonflaient tous les jours, s'étaient emparés de Kabinda, dont le chef de poste Bollen a été tué; que le capitaine Augustin, qui commande à Gandu et s'attend a y être attaqué, a demandé d'urgence et reçu de Nyangwe et de Kasongo un renfort de 200 hommes sous les ordres du lieutenant Francken et des sergents Langerock et Lallemand.

L'affaire était grave; il fallait prendre les mesures nécessaires pour prévenir une catastrophe inévitable si la révolte gagnait les troupes de la zone arabe.

Obéissant à cette préoccupation, Lothaire se rend immédiatement au camp de Kasongo, où se trouvent 500 à 600 recrues batetelas. Doorme, qui commande le camp, exerce sur ses hommes un ascendant considérable; néanmoins par mesure de prudence, on dirige sur les Falls, pour y terminer leur instruction, un détachement de 200 Batetelas.

Rassuré de ce côté, Lothaire fait choix de 167 hommes encadrés par le lieutenant Sandrart et le sergent Decorte, et le 2 septembre il part de Nyangwe au-devant des révoltés. Le lendemain il rencontre le sergent Desaegher, qui lui annonce que les troupes de l'Etat venaient de subir une grave défaite : la prise de Gandu, la mort du capitaine Augustin, du lieutenant Francken, du sergent Langerock, la fuite vers Lusambo de l'adjudant Lallemand.

Lothaire n'hésite pas un instant; le 13 septembre, malgré son infériorité numéque, il marche sur Gandu, qu'il réoccupe, les révoltés l'ayant évacué pour occuper une position sur la rive droite du Lomami; il les attaque furieusement et, après un combat de quatre heures, les refoule avec pertes. L'action eût été plus décisive si, dès le début du combat, Lothaire, qui, quatre jours auparavant, avait reçu une balle dans la cuisse droite, n'eût été à nouveau atteint par une balle qui lui traversa la cuisse gauche; c'est couché sur un lit de fortune qu'il dirigea les opérations.

Le combat reprend le lendemain; malheureusement, le lieutenant Sandrart est tué dès le début de l'action et le sergent Decorte, le bras fracassé par une balle, ira mourir de sa blessure à Kasongo.

Resté seul et deux fois blessé, Lothaire doit renoncer à exploiter son premier succès; il ordonne une attaque générale qui met en fuite les révoltés et profite de leur désarroi pour se retirer, transporté en

hamac vers Lusuna, où il a laissé le sergent Desaegher. Arrivé là, il appelle à lui des renforts de Kasongo et de Nyangwe et entre en rapports avec Lusambo.

Le 16 octobre, Lothaire se trouve à la tête de 700 hommes encadrés par huit Européens; il campe face aux révoltés, à une lieue de la position qu'ils occupent, solidement adossés à la forêt. Les troupes de Lusambo, fortes de 450 hommes et d'un Nordenfeld, ont fait leur jonction avec celles de Lothaire.

Le 18, Lothaire ordonne une attaque générale. Commencée à 8 heures du matin, elle enlève successivement toutes les défenses accumulées devant elle et atteint, à 2 heures, le village où les révoltés avaient caché leurs femmes et l'énorme butin, produit de leurs pillages. En complète déroute, les Batetelas se retirent vers le Sud, à travers la forêt qui borde la rive droite du Lomami. Un événement malheureux vint leur rendre quelque courage et les engagea à se réunir aux révoltés du Malela et de l'Imbaddi, pour tenter une fois de plus la fortune des armes : Ils avaient surpris et anéanti une colonne de quatre Européens et 50 soldats qui tentait de rejoindre Lothaire; seuls quelques soldats avaient échappé au massacre et avaient pu atteindre Lusuna, où le lieutenant Henry, descendu de l'Ituri à l'annonce de la révolte, se hâtait de les regrouper.

Les révoltés faisant face aux troupes de l'Etat furent attaqués le 6 novembre; ils occupaient des mamelons boisés qui s'épaulaient fort bien; ils disposaient d'au moins 400 fusils Albini, de 7.000 à 8.000 fusils à piston; 3.000 à 4.000 archers soutenaient leur feu. Les troupes de Lothaire comprenaient 900 hommes encadrés par 14 Européens.

L'attaque, déclanchée à midi, atteignait tous ses objectifs à quatre heures; la poursuite dura jusqu'à la nuit.

La déroute des révoltés était complète et la colonne de poursuite Svensson, lancée derrière eux le lendemain de grand matin rentra le soir sans avoir pu reprendre contact avec les fuyards.

La campagne contre les révoltés de Luluabourg était terminée.

Le 17 novembre, Lothaire regagnait Kasongo, laissant aux troupes de Lusambo, aux ordres de Michaux, le soin de disperser les derniers groupements de mutins et de ramener le calme parmi les populations du Sankuru. La zone arabe purgée des bandes arabisées et pacifiée, Lothaire est en droit de prendre en Europe un légitime repos.

Cependant, l'exécution de Stockes, en janvier 1895, avait suscité en Angleterre une certaine émotion et avait été exploitée à l'étranger et même en Belgique par les adversaires de Léopold II. Le Gouvernement, qui avait couvert Lothaire, dut accepter de soumettre l'affaire aux juridictions congolaises. Malgré l'avis du Procureur d'Etat de Boma, le Gouvernement Général ordonna la mise en jugement de Lothaire. Traduit le 22 avril 1896 devant le Tribunal d'appel de Boma, Lothaire fut acquitté et le 2 mai il rentrait en Europe. Mais l'affaire devait avoir son épilogue devant le Conseil supérieur du Congo à Bruxelles, qui, le 3 août 1896, aux applaudissements du public, acquitta le vaillant officier.

Les débats avaient mis en évidence le rôle infâme joué par Stockes en Afrique et la légitimité de la sanction qui l'avait frappé; ils avaient aussi mis en relief la grandeur et la noblesse de caractère du justicier.

En juillet 1897, Lothaire quitte l'armée belge et accepte de retourner en Afrique en qualité de Directeur de la Société Anversoise du Commerce au Congo, concessionnaire des territoires du bassin de la Mongala. La fonction n'était pas une sinécure. Avec l'appui d'un corps de police il s'agissait d'occuper, d'organiser une région peuplée par la plus belliqueuse, la plus farouche des tribus du centre africain : les Budjas, dont la soumission définitive ne fut obtenue qu'en 1905 par l'Inspecteur d'Etat Gérard.

Lothaire se dépensa sans compter à l'accomplissement de cette mission. En 1898, il dirige une expédition militaire qui ramène l'ordre dans la région de Dundu-Sana, où deux agents commerciaux ont été assassinés et où un détachement de police de 50 hommes envoyé sur place a été refoulé après avoir perdu les deux Européens qui le commandaient.

Enfin, en mai 1928, Lothaire, invité à l'inauguration du chemin de fer du Bas-Congo au Katanga, retourne une dernière fois en Afrique, dans la suite royale.

J'ai vu, au retour, de Bukama à Port Francqui, les populations indigènes, prévenues du passage de « Lopembe » dans la région, accourir au rail pour lui témoigner leur respect admiratif. Le spectacle de ces Noirs, manifestant autour de lui, évoqua-t-il chez Lothaire le souvenir des combats d'antan et son regard s'anima-t-il d'une flamme furtive le rajeunissant de trente ans? Tout à coup un vieillard s'écria : C'est lui!... Regardez ses yeux!... Et la

foule se tut, tous les regards rivés aux yeux de Lothaire, pendant que le train lentement s'ébranlait.

Un an plus tard, les yeux de Lothaire se fermaient à jamais. Sur le bronze du mémorial élevé sur sa tombe au cimetière d'Ixelles, on peut lire ce témoignage porté par le roi Albert :

« Je rends un profond hommage à la mémoire de ce Colonial de haute valeur, à ce Chef militaire intrépide qui prit une part décisive à la destruction de la puissance des Arabes trafiquants d'esclaves. »

J'ai rapporté des faits; les paroles royales citées ci-dessus me dispensent de les commenter.

Scellant les liens d'une admirable fraternité d'armes, Lothaire avait épousé la sœur du baron Dhanis.

Le commandant Lothaire était chevalier de l'Ordre de Léopold et chevalier de l'Ordre Royal du Lion. Il était porteur de l'Etoile de Service.

Le commandant Lothaire a peu écrit. On trouve de lui, en collaboration avec le général Gillain : « Les révoltés de Luluabourg, Lejeune », *Vieux Congo*, pp. 123 à 132.

31 juillet 1947.
A. Engels.

J. Meyers, *Le prix d'un Empire*, Pessart, Bruxelles, 1943. — Lejeune, L., *Vieux Congo*, 1930. — Weber, *Campagne arabe*, Bruxelles, 1939. — Defester, *Les Pionniers belges au Congo*, éd. Duculot, Tamines, 1927. — Verhaeven, J. Ch. M., *Jacques de Dixmude*, Bruxelles, 1929. — Masoin, *Histoire de l'Etat Indépendant du Congo*, Namur, 1913. — Liebrechts, *Léopold II, Fondateur d'Empire; L'Affaire Stockes; Mouvement Antiesclavagiste*, 1896.

LOUSBERG *(Victor-Jean-Joseph)* (Liège, 19.8.1852-Koï-Mbunza, 4.10.1892). Fils de Joseph-Alexandre Lousberg et de Christine Ohlischlager.

Engagé d'abord comme soldat dans l'armée des Indes néerlandaises, Lousberg y fit un terme de douze ans, puis prit du service à l'E.I.C., le 14 juin 1891, en qualité de sous-officier de la Force publique. Il fut commissionné en juillet 1891 pour le camp d'Yumbi, puis pour l'Uele (Djabir) en octobre 1891. Le 8 octobre, en compagnie de Montangie, de la Kéthulle, Firmin Gustin et Buzon, il quittait Djabir pour rejoindre Van Kerckhoven à Bima. Nous le trouvons à Bima en novembre 1891. Le 14 novembre, il quittait Bima pour Bomokandi, par voie de terre, avec de la Kéthulle, Buzon, Raynaud, Gustin, Vande Vliet. Le 12 décembre, avec la colonne, il quittait Bomokandi pour Amadis. Le 30 décembre, Van Kerckhoven, Ponthier, Milz, Montangie, Gustin, Lousberg, Raynaud partaient vers l'Est et atteignaient, le 1er janvier 1892, le confluent Mbe-Bomokandi. En février, Milz installa un poste chez Koi-Mbunza, au confluent de la Na-Akka. C'est là que mourut Lousberg, d'une atteinte d'hématurie, le 4 octobre 1892.

4 octobre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 41, 72, 76, 84, 85, 318.

LUPTON *(Frank)* (Ilford [comté de Sussex, Angleterre], vers 1855-?...).

Il s'engagea d'abord dans la marine. En 1878, il commandait un steamer dans la mer Rouge, lorsqu'il résolut de visiter l'Afrique centrale. Recommandé par un ami, il offrit ses services à Gordon, qui l'invita à venir le voir à Khartoum et lui proposa le commandement d'une flottille destinée à aller ravitailler Emin et Gessi, à ce moment bloqués par les « sedds » (barrages d'herbes) du Haut-Nil. Lupton accepta.

Cette mission terminée, il fut attaché comme adjoint à Emin dans l'Equatoria, puis, en 1881, après le départ de Gessi, fut nommé Bey par le Khédive et désigné pour prendre le gouvernement de la province du Bahr el Ghazal. L'intérim, depuis le départ de Gessi jusqu'à l'arrivée de Lupton à Dem Soliman, avait été assumé par Saati Bey et Ibrahim Shauki.

L'administration du Bahr el Ghazal était remise en bonnes mains, puisque, dès 1883, Lupton soldait son budget par un boni de 2,500,000 francs. Mais les événements devaient décider de la perte de la province.

Malgré la levée de toute sa force armée, Lupton ne put maîtriser ni la révolte des Dinkas, Nouers, Chillouks, ni l'agression mahdiste .Rumbeck fut pris et détruit.

En moins d'un an, Lupton, courant d'un côté à l'autre de sa province, livra plus de vingt combats. Ce furent les effectifs militaires du Bas-Uele et du Bas-Bomu, sous la conduite notamment de Semio, qui permirent à Lupton de prolonger la défensive.

Abandonné par la plus grande partie de ses troupes, Lupton ne put enrayer l'avance mahdiste et, en mai 1884, il était obligé de déposer les armes, à Dem Soliman. Il y fut arrêté, giflé par un mahdiste et, enchaîné, fut conduit à travers le Kordofan jusqu'à Khartoum.

3 décembre 1946.
P.-L. Lotar, O.P
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Souvenirs de l'Uele, Le Gouvernement égyptien, Revue Congo*, 1938 (avril, juin, juillet).

M

MACAR (*Adolphe-Henri-Albert, de*) Commissaire de district de 1re classe, Lieutenant-Colonel d'infanterie (Liège, 3.12.1847-Bruxelles, 15.5.1918). Fils d'Augustin-François et de Hanen, Marie-Christine-Lambertine.

S'engage le 3 février 1867 au 2e régiment de ligne. Nommé sous-lieutenant au 1er régiment de ligne le 23 août 1870. Nommé lieutenant au 6e régiment de chasseurs à pied le 29 août 1877. Désigné pour le régiment des carabiniers le 27 septembre 1879. Détaché à l'Institut cartographique militaire le 6 juillet 1885. Nommé capitaine en second au 2e régiment de chasseurs à pied le 6 avril 1886.

Au cours de sa carrière coloniale, le lieutenant-colonel de Macar s'est distingué, non seulement comme topographe et homme de science, mais aussi comme explorateur et organisateur de grande valeur et de grande allure. Il fit preuve d'un telle bravoure, de tant de persévérance, d'endurance et d'adresse et fit montre d'une si complète activité, que l'unique séjour de trois ans (15 août 1885 au 24 novembre 1888) qu'il fit au Congo eut des conséquences d'une portée considérable pour l'expansion de la civilisation dans notre colonie.

On lui doit de nombreux et précieux renseignements d'ordre géographique, tant au point de vue topographique qu'aux points de vue ethnographique, ethnologique et économique, et son nom reste attaché à la fondation de Luluabourg, cette station stratégique si importante pour la mise en valeur d'une contrée qui était destinée à rester, longtemps encore, rebelle à l'exploration.

L'œuvre de de Macar et de son adjoint, le lieutenant Paul Le Marinel, se situe à l'époque où l'Etat Indépendant, après la conquête du Bas-Congo et du Haut-Congo, allait devoir faire face au péril arabe. Elle se rattache étroitement à l'importante mission que notre grand roi Léopold II avait confiée en 1884 au lieutenant Charles Wissmann et au docteur Wolff : l'exploration du bassin du Kasai, et elle en est en quelque sorte le couronnement.

On peut dire que le nom de de Macar figure en bonne place parmi ceux des vrais fondateurs de notre colonie.

Engagé comme agent de l'Etat, de Macar est désigné le 15 août 1885 pour faire partie de la brigade topographique qui, sous la direction du capitaine d'état-major Jungers, était chargée de dresser la carte du Bas-Congo.

Les travaux spéciaux effectués par la brigade dans les conditions les plus difficiles méritent une place marquante dans les fastes du Congo; de Macar leva la région de Boma.

Les qualités d'explorateur qui s'étaient révélées chez lui le firent remarquer par le Gouvernement, et le 18 avril 1886, de Macar, avec Le Marinel comme adjoint, quitte le Bas-Congo pour aller achever la création de Luluabourg sur la Lulua, affluent du Kasai. Ce poste, récemment reconnu pas Wissmann, constituait un point très important pour rayonner vers les frontières Sud et Est.

Luluabourg est situé dans une contrée riche en productions, habitée par une population nombreuse et jouit d'un bon climat.

En mai 1886, de Macar arrive au poste, qui consiste en un unique baraquement, et prend le commandement du district au nom de l'Etat.

A partir de ce moment, de Macar et son adjoint Le Marinel vont avoir une existence d'une prodigieuse activité, pleine de dangers et de privations, menant de front l'établissement de la station proprement dite et l'élargissement progressif de la zone d'influence.

Il faut citer à ce dernier point de vue l'expédition de pénétration vers le Sud-Est entreprise en juillet 1886 par de Macar et Wissmann, au cours de laquelle ils bravent l'épidémie de lèvre et de variole et livrent un combat meurtrier aux tribus hostiles; ils en reviennent à bout de ressources et exténués.

Ensuite, en novembre 1886, la tentative de traversée de l'Afrique par Nyangwe, effectuée par Le Marinel, Wissmann et le docteur Wollf, expédition très périlleuse et très pénible, par suite de la famine et des épidémies et pendant laquelle de Macar est resté seul Blanc à Luluabourg, sans ravitaillement, dépourvu de toute monnaie d'échange. Il réalise cependant, en quelques mois, le miracle de transformer le poste en une des plus belles et des plus confortables stations, dont il fait une sorte de grande ferme modèle. On peut donc dire

qu'au cours de cette mission de Macar a préparé le terrain à la colonisation de cette partie de l'Afrique.

Mais là ne se borne pas l'œuvre de de Macar; avant de rejoindre la côte, son terme s'achevant, il se joint, le 18 juin 1888, à Alexandre Delcommune, qui, sur le steamer *Le Roi des Belges*, a remonté le Kasai et la Lulua jusqu'à Luebo, en pleine forêt. De cette expédition, qui visite le Sankuru, le Lubefu et les affluents de la rive gauche du Kasai, de Macar rapporte des notes précieuses aux points de vue scientifique et géographique. Il dresse une carte assez détaillée du Sankuru, au sujet duquel il émet l'avis assez controversé que ce fleuve était le vrai cours supérieur du Kasai.

De retour à la côte, de Macar fit encore une exploration de quelques jours au Kwango, avant de s'embarquer pour le retour. Il rapporte en Belgique, outre ses fructueuses observations, une remarquable collection de clichés photographiques des régions qu'il a visitées.

Le Lieutenant-Colonel de Macar était officier de l'Ordre de Léopold, décoré de la Croix militaire de 1re classe et de l'Etoile de Service.

15 juin 1947.
A.-J. Pardoen.

Les publications faites par lui sont : *A Luluabourg*, notice parue dans le *Mouvement géographique* de 1888, p. 59. — *La tribu des Bakuba*, notice parue dans le *Mouvement géographique* de 1893, pp. 103-109. — *Les Bachilange, le Kasai et ses affluents*, une brochure in-8° de 44 pages, éditée en 1889, par Renard, à Liège. — *La Flore et les Cultures au Congo*, une brochure in-8°, édité en 1888, par De Backer, à Anvers. — *Chez les Bakuba, Congo illustré*, t. IV.

Masoin, Fr., *Histoire de l'E. I. C.*, 2e vol., Namur, 1913, pp. 141, 191 à 193. — Dupont, Ed., *Lettres sur le Congo*, Paris, 1889, pp. 205 et 572. — *Héros coloniaux morts pour la Civilisation*, p. 233. — Chapaux, A., *Le Congo historique, diplomatique*, pp. 119, 120 et ss., 450 et ss. — Lejeune, *Histoire militaire du Congo*, p. 40; *Le Vieux Congo*, 1930, pp. 68-80. — Boulger, D. C., *The Congo State*, London, 1898, pp. 32, 33. — Delcommune, A., *Vingt années de vie africaine*, Larcier, Bruxelles, 1922, t. I, pp. 186, 187, 244 et 255. — Defester H., *Les Pionniers belges au Congo*, Tamines, 1927, p. 32. — *Notre Colonie*, octobre 1929. — *Mouvement géographique*, 1887, pp. 24 et 28. — *Mouvement géographique*, 1906. — *Bulletin de la Société Royale Belge de Géographie*, 1888, p. 234. — *Bulletin de la Société Royale de Géographie d'Anvers*, 1906, p. 41. — *Le Marinel*, notes sur les découvertes et l'occupation des régions du Kasai, du Luba et du Katanga, *Mouvement géographique*, 1887.

MACKINNON *(Sir) (William)*, Financier anglais [? 1823-Balginkill (Ecosse, Clachan, comté d'Argyll), 22.6.1893].

Mackinnon était un ami de Léopold II. C'était un grand colonial, un gentleman aux allures de grand seigneur, distingué, fin, racé: Il était richissime, généreux, philanthrope; l'Afrique le passionnait et il lui consacra son activité et sa fortune. Il fut le principal fondateur et le président du Conseil d'administration de la célèbre Compagnie de navigation « British India Steam Navigation Co » et président fondateur de la « British East African Association ».

Sir Mackinnon fit partie de la délégation anglaise à la Conférence géographique réunie, en septembre 1876, à Bruxelles, à l'initiative de Léopold II. Le Roi eut l'occasion d'y apprécier sa connaissance des affaires coloniales, ses vues larges, son enthousiasme pour les grandes entreprises, son ardeur dans toute action humanitaire. Sir Mackinnon n'avait-il pas apporté à Stanley, avec une complète sympathie, une partie des moyens matériels qui permirent à l'explorateur d'effectuer sa fameuse traversée de l'Afrique ? Ajoutons que c'est lui qui, plus tard, soutint Stanley de tous ses moyens et de toute son influence en sa qualité de président du Comité de l'Emin Pacha Relief Expedition. Sir Mackinnon versa alors 250.000 francs pour le succès de l'entreprise.

Il fut aussi un des premiers souscripteurs du Comité d'Etudes du Haut-Congo, organisme commercial créé le 25 novembre 1877, au Palais de Bruxelles, par Léopold II. Ce Comité devait servir d'instrument pour outiller, mettre en valeur et exploiter la contrée dont Stanley avait révélé au Roi les possibilités et le moyen d'accès. Il comprenait des financiers et des hommes d'affaires de premier plan : anglais, hollandais, belges. Les intérêts anglais y étaient représentés, outre Sir Mackinnon, par Hatton, le grand copropriétaire de la firme Hatton et Cookson, qui possédait des établissements dans le Bas-Congo et contrôlait une importante firme de navigation dont les navires desservaient régulièrement Boma.

Lorsque fut dissous le Comité d'Etudes du Haut-Congo (17 novembre 1879), Léopold II, selon ses promesses, garantit des compensations matérielles aux souscripteurs de ce Comité en leur donnant la préférence dans les compagnies lancées par lui en Afrique à des fins commerciales et financières. Le Roi conclut donc avec le groupe anglais Stanley-Hatton-Mackinnon un accord quant à la concession du chemin de fer du Bas-Congo, compte tenu de ce que l'entreprise aurait un caractère international et que des capitalistes des autres puissances seraient invités à y participer.

Le 24 décembre 1885, l'Etat Indépendant du Congo signa avec les trois Anglais cités, délégués d'un syndicat constitué à Man-

chester sous le nom de « Congo Railway Company » en formation, une convention par laquelle il se déclarait prêt à accorder à la Société qui serait formée dans ce but, la concession de la construction et de l'exploitation d'un chemin de fer reliant le Bas au Haut-Congo. La société serait fondée au capital de 25 millions de francs et les souscriptions seraient ouvertes dans les quatorze Etats signataires de l'Acte général de la Conférence de Berlin.

C'était donc une société anglaise qui prenait l'initiative de la construction du chemin de fer. Ceci provoqua en Belgique une réaction dont la presse se saisit. A. J. Wauters, directeur du *Mouvement géographique*, en profita pour stimuler l'activité des Belges et les engager à souscrire largement à l'entreprise, de manière à éviter la mainmise de l'Angleterre sur le nouveau rail. La campagne était inspirée par un homme de génie et d'énergie, Albert Thys, qui se dévoua dès ce moment à l'œuvre du chemin de fer congolais. Thys s'engagea à trouver le million nécessaire au commencement des travaux d'études. Après une tournée de conférences, il réussit et, en octobre 1886, les pourparlers étaient rompus avec le syndicat de Manchester, qui fut dissous.

Cependant, le Roi, habile diplomate, resta en termes excellents avec les souscripteurs anglais qui lui avaient promis leur collaboration. En 1887, le Roi décida de faire un emprunt en faveur du Congo, d'une valeur de 25 millions, dont une partie couvrirait les frais de la construction du chemin de fer. Il comptait sur Berlin, Londres, New-York. A Londres, des prospectus furent lancés déclarant que sur les 25 millions nécessaires, 10 millions seraient souscrits par le gouvernement belge et que 5 millions seraient réservés aux capitalistes anglais.

Le 31 juillet 1889, la Compagnie du Chemin de fer du Congo se constituait à Bruxelles, et Mackinnon en fut un des administrateurs.

Quelques années plus tard, pour se ménager l'appui éventuel de l'Angleterre dans sa marche vers le Nil, le Roi se servit de l'intermédiaire de Sir William Mackinnon, qui, personnellement, en sa qualité de président de la compagnie à charte de l'Uganda, consentit à ce que la zone d'influence de l'Etat Indépendant du Congo s'étendît à la rive gauche du Nil, l'Angleterre se réservant la rive droite.

Disons enfin que ce fut Sir Mackinnon qui fut le véritable créateur de l'Afrique orientale anglaise. Fondateur et animateur de la compagnie à charte « British East Africa Company », il éprouva cruellement l'ingratitude et l'indifférence de son propre gouvernement envers une œuvre à laquelle il avait voué son immense fortune, ses talents, son expérience, sa vie entière. De 1887 à 1890, il engloutit dans cette entreprise des sommes énormes, son patrimoine personnel. En 1890, sa compagnie pénétra dans l'Uganda : les charges devinrent insupportables pour un organisme privé. Sir William fit appel à Lord Roseberry, ministre des Affaires étrangères; il l'avertit qu'il devrait évacuer l'Uganda et l'intérieur du pays, perdant ainsi tous les fruits d'un formidable et constant effort, s'il ne recevait pas du gouvernement une subvention annuelle de 1.250.000 francs. Sir Mackinnon fut frappé à mort lorsque lui fut remise la réponse du ministre : « Impossible ! Il n'en faut plus parler ! ». Tout son travail s'écroulait ! « Sa vie, écrit Stanley, avait maintenant perdu son sens ! ». Sir William Mackinnon mourut peu après, le 22 juin 1893.

4 décembre 1947.
M. Coosemans.

E. Banning, *Mém. pol. et dipl.*, pp. 274, 313, 317. — R.-J. Thomson, *Fondation de l'E.I.C.*, Bruxelles, 1933, pp. 48, 66, 260. — H.-M. Stanley, *Dans les ténèbres de l'Afr.*, I, 1, 29, 32, 43-47, 59-66, 109-505. II, 387, 388, 505. —A. Wauters, *Etat Ind. du Congo*, p. 359. — *Mouvem. géogr.*, 1885, 111a, 112b; 1887, 6a. — P. Daye, *Léopold II*, Paris, 1934, pp. 166, 171, 184. — E. Vander Smissen, *Léopold II et Beernaert*, I, 421; II, 229. — *Le Congo illustré*, 1892, p. 41. — Boulger, *The Congo State*, p. 69. — F. Masoin, *Hist. de l'E.I.C.*, II, pp. 234, 258. — A. Chapaux, *Le Congo*, p. 160. — Liebrecht, *Léopold II, fondateur d'Empire*, pp. 167-170. — *A nos Héros col.*, pp. 102-214. — R. Cornet, *La Bataille du Rail (1947)*, pp. 31, 51, 52, 53, 54, 76, 150, 151, 159.

MADDENS (*Théophile*) (en religion Frère Michel), Frère Missionnaire Rédemptoriste (Ouckene, 12.10.1879-Beauplateau (Tillet), 16.7.1910). Fils de Pierre Maddens et de Philomène Vanacker.

Il émit les vœux de religion à Beauplateau le 15 octobre 1907. Le 24 septembre 1908 il partit pour le Congo et arriva le 17 octobre à Matadi. Des symptômes d'une maladie grave se présentèrent bientôt. On essaya d'un séjour à l'hôpital de Kinkanda, mais tout fut inutile. Dès le 28 février de l'année 1909, le Fr. Michel dut s'embarquer pour l'Europe; le mal s'aggrava au point qu'on lui administra les derniers sacrements pendant la traversée. Il put néanmoins atteindre Anvers et être transporté de là au couvent de Beauplateau, où il vécut encore pendant plus d'une année qui ne fut qu'une

longue agonie. Le 16 juillet 1910, il s'y éteignit doucement, offrant le sacrifice de sa vie pour la Mission congolaise.

4 novembre 1947.
M. De Meulemeester.

E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, p. 1320. — P. Allossery, *Onze West-Vlaamsche Zendelingen*, Bruges, 1925, t. II, p. 23. — *Les Rédemptoristes belges aux Missions étrangères*, Brasschaat, 1924, p. 56. — M. De Meulemeester, *Mémorial de la Province belge de la Congrégation du T. S. Rédempteur*, Louvain, 1931, 16 juillet.

MAES *(Karel)* (kloosternaam : E. P. Liberaat van Turnhout) (Turnhout, 19.8.1877-Antwerpen, 31.10.1920).

Hij volgde de humaniora aan het college der PP. Jesuieten te Turnhout en trad den 26 September 1895 in de Orde der Minderbroeders Capucijnen. Hij deed het volgend jaar (26 september 1896) professie en werd den 21 September 1901 priester gewijd.

P. Liberaat bekleedde reeds een belangrijke bediening bij zijn Ordebroeders, toen de Belgische Capucijnen de Ubangimissie aanvaardden en een oproep deden op vrijwilligers. Zonder aarzelen zond P. Liberaat zijn geschreven aanvraag en werd aangeduid om, samen met EE. PP. Fulgentius Carnonckel (P. Fulgentius van Geeraardsbergen), Octaaf Tanghe (P. Baselis van Brugge), Aloïs Peeters (P. Ferdinandus van Antwerpen) en de beide Broeders Louis Ceulemans (Br. Humilis van 's Gravenwezel) en Jules De Lannoy (Br. Amand van Hooglede) naar de aangenomen missie te vertrekken. Die eerste karavaan verliet het land den 10 September 1910. Na de lange reis, over de gevaarvolle snelvloeden van den « Olifant » en van « Zinga » heen, zetten de zes mannen op 1 December 1910 den voet op Kongolesen bodem. 's Anderendaags droegen ze een dankmis op te Banzistad.

Vanzelfsprekend kon de eerste maanden geen spraak zijn van echte missionering, want niemand van de Paters kende de taal der inboorlingen. Ze beperkten zich tot het verplegen van zieken en de zorg voor kinderen. Dit werk gaf hun een uitstekende gelegenheid om de taal aan te leren en om tegelijk het vertrouwen van de bevolking te winnen. Met taai geduld wisten zij het zover te brengen dat ze na zes maanden bekwaam waren catechismusuitleg te geven.

P. Liberaat was een rijk begaafde Priester, met een helderen geest en een sterken wil. Veel werd van hem verwacht voor den bloei van de missie. 't Heeft echter niet mogen zijn : de gezondheid ontbrak of juister : zijn gestel kon zich aan het tropenklimaat niet aanpassen.

Naar Lembo.

Den 23 Maart van het volgend jaar (1911), d.i.min dan vier maanden na de ontscheping te Banzistad, werd P. Liberaat aangewezen om een post te stichten te Lembo; doch acht dagen later kwam hij, lijdend aan de ingewanden, terug naar Banzistad. Hij herstelde spoedig, maar herviel, na amper vier maanden, in dezelfde kwaal. Ditmaal zond de overste zijn zieken Confrater op rust naar de Franse missie. Hij reisde af, den 26 September, met den stoomboot « Côtello » naar Besu bij de Franse Paters en vandaar verder naar Bangui. Doch P. Liberaat die er moeilijk kon toe beslissen langen tijd aan rust te wijden terwijl zijn broeders hard werkten, kwam den 12 November terug naar Banzistad.

Te Bindu.

Den 13 Juli 1912 vinden we P. Liberaat als Overste in de nieuwe missiepost te Bindu. Een derde maal velde dezelfde plaag hem neer. Lijdend aan maag- en darmziekte, keerde hij, op aanraden van Dr Bomstein uit Yakoma, weer naar Banzistad en scheepte den 20 October in, op weg naar België. Hij genas tamelijk spoedig, aangezien hij reeds den 26 Juli naar de missie mocht terugkeren; hij scheepte in te Antwerpen, samen met P. Rumoldus en Br. Amand van Hooglede.

Te Dondo.

De boot bracht de drie koene mannen, na een voorspoedige reis, den 21 September te Banzistad. Den 6 December was P. Liberaat tegenwoordig op de stichting van de missiepost te Dondo. Hij bleef er als Overste tot 7 September van het volgend jaar. Hier was alles te beginnen. Dat P. Liberaat te Dondo flink werk heeft geleverd, volgt hieruit dat de Reguliere Overste in zijn verslag van 1 Juli 1914, reeds het bestaan van een school met 26 leerlingen en een eerste kern geloofsleerlingen van 235 man mocht vermelden. Spijtig dat hij het begonnen werk niet mocht voortzetten! De nieuwe stichting te Libenge noodzaakte de Oversten P. Liberaat uit Dondo weg te trekken en hem de leiding toe te vertrouwen van de missie te Abumonbazi, in de plaats van P. Ferdinand van Antwerpen, die zelf naar Libenge vertrok om er te stichten.

Te Abumonbazi.

Hier vond P. Liberaat een werkveld dat aan zijn ijver was aangepast. Abumonbazi

bezat toentertijze (zoals de statistieken van 1915 opgeven) een catechistenschool met 100 leerlingen, een weeshuis met insgelijks rond de 100 weeskinderen, — verders : twee scholen tellende samen40 leerlingen en een catechismenaat van 844 geloofsleerlingen. Einde 1917 telde Abumonbazi 642 inlandse christenen en 2659 catechumenen, 123 weeskinderen en 96 kolonisten. Buiten het algemeen toezicht en de leiding van de ganse missie, was P. Leberaat speciaal en persoonlijk belast met de catechistenschool en ook, ten dele, met het catechumenaat. De catechumenen verbleven zes maanden op de missie zelf, waar ze dagelijks tenminste twee catechismusonderrichtingen ontvingen. Hiermee had P. Overste ruim zijn beide handen vol.

Abumonbazi was in vollen bloei. 't Werd nodig dat de stempel Gods, de beproeving op het werk geslagen werd. Deze zou niet lang uitblijven : in Februari 1917 vaarde een vernietigende rukwind over de missie en maakte van de kerk en van de catechistenschool één grote puinhoop. Gelukkig waren geen mensenlevens te betreuren; één jongen lag onder de balken begraven; doch, toen hij bevrijd was, bleek dat hij enkel lichte kneuzingen had opgelopen. Na enige dagen was hij gans hersteld en genezen.

Weer naar Dondo.

Den 27 Maart nieuwe verplaatsing voor P. Liberaat. P. Marcel van St-Niklaas kwam de missie te verlaten om niet meer weer te keren. De Oversten stelden aan P. Liberaat voor er heen te gaan en de leiding van de verlaten plaats in handen te nemen. Hoe pijnlijk het hem ook viel zijn dierbare kolonisten en catechumenen te verlaten, vertrok de vurige missionaris, zonder een blijk van misnoegen te geven. naar de post, waar moeilijkheden van verschillenden aard op een regeling wachtten. Hij bleef er echter niet lang, want den 13 November van hetzelfde jaar werd Dondo voorgoed verlaten. P. Liberaat bleef er nog 'n tijdje om alles in orde te brengen. Den 31 Januari vertrok hij naar Banzistad om er P. Baselis te vervangen, die in Februari met rust naar België moest komen.

Terugkeer en dood van P. Liberaat.

Twee maanden na het vertrek van P. Baselis stierf P. Rumold. Dadelijk had P. Prefect aan P. Liberaat gedacht om den belangrijken post van Molegbe over te nemen. De obedientiebrief was reeds verzonden; doch, den dag dat de nieuwe Overste moest bezit nemen van zijn post, ontving P. Prefect een dringend schrijven van P. Philemon, waarbij genoemde Pater liet weten dat P. Liberaat sedert een paar dagen de een syncope na de andere kreeg en totaal onbekwaam was naar Molegbe te reizen. Het geval scheen gelukkig geen erge gevolgen te zullen hebben. De onpasselijkheid van P. Liberaat was enkel het gevolg, zo meende ten minste P. Prefect — van de diepe ontroering die het plots afsterven van P. Rumold op zijn gemoed had gemaakt, — ook van sommige administratieve moeilijkheden en ten slotte van de verzwakking, veroorzaakt door de grippe die hij had moeten doorstaan in de maand Maart. Inderdaad verbeterde wel enigszins de toestand van den zieke in de maand Mei, doch om in Juni weer te verergeren. Dr Dalhoze uit Yakoma werd bijgeroepen, die den zieke grondig onderzocht en een hartvliesontsteking in het acute stadium diagnostikeerde (péricardite aiguë). Dadelijk, of in den kortst mogelijken tijd moest de zieke naar België vertrekken.

Dit was het einde. Den 26 Juli verliet P. Liberaat Banzistad en scheepte den 17 September in te Libenge, om nooit meer naar de missie weer te keren : één jaar na zijn terugkeer overleed hij zachtjes te Antwerpen. P. Liberaat was amper 41 jaar oud geworden. Hij was het derde slachtoffer van Kongo sedert de maand April 1919, dat is : drie op amper achttien maanden tijds.

15 September 1947.
P. Hugo.

MAGERY *(Lucien)*, Ingénieur (Neufchâteau, 15.6.1861-Palaballa, 21.10.1893).

Son père était professeur à l'Ecole moyenne de Neufchâteau, puis fut nommé à l'Athénée d'Ixelles. Lucien Magery suivit alors les cours de l'Ecole Polytechnique à l'Université Libre de Bruxelles et y conquit le diplôme d'ingénieur. Il accomplit d'abord un stage au chemin de fer du « Grand Central Belge », puis occupa un poste d'ingénieur dans des ateliers de constructions métallurgiques. En 1890 (septembre) il demanda à partir pour le Congo et fut mis à la disposition du directeur Charmanne dans l'entreprise du chemin de fer du Bas-Congo. Il devint chef du service des transports et des ateliers de Matadi. En novembre 1892, sa santé défaillante l'obligea à rentrer en Belgique. Mais il repartit dès avril 1893.

Le service des transports était particulièrement difficile, bien qu'on disposât d'un Decauville et d'une équipe d'ânes. Magery avait de la peine à recruter un personnel ouvrier suffisant. Néanmoins, il accomplit sa tâche avec énergie et dévouement. En octobre 1893, des crues violentes et subites

emportaient les ponts provisoires sur la Kibueza et la Kimeza. Le 22, un train de service quittait Matadi pour gagner la tête de ligne Kenge. La locomotive remorquait un wagon de riz destiné à l'alimentation des travailleurs, et un wagon de planches. Quelques Blancs, dont Lucien Magery et Dassy, chef de gare de Matadi, avaient pris place parmi le chargement. Au delà de la station de Palaballa, à l'entrée du ravin de Pondene, le train, pour une cause inconnue, dérailla et alla s'écraser dans le ravin. Dassy fut tué sur le coup. Lucien Magery et deux autres Blancs furent grièvement blessés. L'ingénieur Magery mourut quelques jours plus tard (31 octobre) à Matadi. Il n'avait que 32 ans.

Son frère, le Dr Magery, faisait partie de la colonne Hodister, qui fut massacrée par les Arabes à Riba-Riba, le 15 mai 1892.

4 décembre 1947.
M. Coosemans.

R. Cornet, *La Bataille du Rail*, Cuypers, Bruxelles, 1947, pp. 184, 228, 237, 369. — *Mouvement géog.*, 1893, p. 110c. — A. Chapaux, *Le Congo*, Rosez, Bruxelles, 1894, p. 749. — L. Lejeune, *Le Vieux Congo* (1930), p. 235. — *Bull. de l'Ass. des Vétérans col.*, juillet 1934, p. 6.; juin 1930, p. 13.

MAHIEU (*Adolphe - Alfred*), Inspecteur d'Etat (Jemappes, 10.3.1853-Bruxelles, 3.5.1929). Fils de Jean-Baptiste et de Pauline Verteneuil.

Adolphe Mahieu fut incorporé comme milicien de la levée 1873 au régiment du génie. Il gravit rapidement les grades subalternes et était garde du génie de 1re classe, très bien noté par l'autorité militaire, lorsque, le 6 juillet 1894, il s'embarquait à Anvers en qualité de capitaine de la Force publique. Mahieu s'était distingué dans la construction d'une caserne à Namur, où il fit valoir ses aptitudes spéciales.

Il accomplit cinq séjours au Congo au service de l'Etat Indépendant et rentra définitivement en Belgique en 1908 pour y continuer sa carrière dans l'Administration métropolitaine des Colonies au service des Travaux publics, dont il fut nommé directeur le 1er janvier 1910.

Au cours de son premier terme, Mahieu fut attaché au fort de Shinkakasa, à l'embouchure du fleuve, et il contribua à la construction de cet ouvrage militaire, exécuté à l'aide de la main-d'œuvre indigène. Puis il commanda une batterie du fort. Il fit des constatations intéressantes sur la façon dont se comporte le ciment dans les pays chauds et il sut prendre un intelligent parti des ressources mises à sa disposition. Aussi, fut-il nommé capitaine-commandant de 2e classe par décret du 1er novembre 1896. Il s'était montré digne de la bienveillance spéciale du Gouvernement et s'était signalé dans l'accomplissement de travaux de triangulation de Boma.

En 1895, Mahieu était chargé de vérifier la carte du Congo entre Fetish-Rock et l'île des Princes. En 1896, il était envoyé en mission dans le Mayumbe, à la suite d'un incident de frontière, pour déterminer le méridien servant de limite entre l'enclave de Cabinda et l'Etat Indépendant du Congo.

H. Droogmans, dans la Bibliographie qui précède ses « Notices sur le Bas-Congo » (1901), cite un rapport du capitaine-commandant Mahieu sur un « Voyage dans la région des rivières Lukula, Lemba et Lukungo (affluent de la Lumba) ». Il n'est donné aucune autre indication. Toutefois, Mahieu a décrit « Le Mayumbe » dans une monographie du *Bull. de la Société d'Etudes Coloniales*, repris dans *Le Mouvement géographique* de 1920, no 1, pp. 1-7.

Rentré en Belgique le 28 juillet 1897, il reçut le 1er août l'Etoile de Service et partit la deuxième fois vers l'Afrique le 6 mars 1898, investi de l'importante mission de prolonger jusqu'à l'Equateur la ligne télégraphique reliant Matadi à Léopoldville et qui, dans l'idée des promoteurs, devrait être poursuivie jusqu'au Tanganika, ce qui, toutefois, ne fut pas réalisé, par suite de l'établissement de la T.S.F. La ligne de 700 kilomètres fut installée en un an et demi, d'avril 1898 à décembre 1899.

Mahieu a fait le récit des difficultés qu'il avait dû vaincre, lui et ses collaborateurs, pour frayer un chemin à travers forêts, brousse et marécages, afin de permettre le passage des travailleurs et du matériel. Son étude, intitulée « Le Télégraphe et le Téléphone dans l'Etat Indépendant du Congo », fut éditée en 1900 (in-8o, 64 p., ill. Brux., impr. Vve Monnom).

Dans le grand ouvrage in-4o de Jenssen-Tusch, « Shandinaver I Congo », édité à Copenhague en 1905, il est question de Mahieu au chap. XIX (p. 315), consacré à Boma et ses environs, au Mayumbe et au Kwilu-Niadi. La photographie du groupe de coloniaux reproduite dans ce volume date d'avril 1898 et a été prise au fort de Shinkakasa.

Pendant son deuxième séjour au Congo, A. Mahieu fut promu Adjoint principal du Génie de 2e classe, par arrêté royal du 28 juin 1899. Il fut nommé chevalier de l'Ordre du Lion le 1er avril et chevalier de l'Ordre de Léopold le 5 novembre de la même année.

Au cours de son troisième et de son quatrième terme, Mahieu donna toute sa mesure en assumant la direction du district du Stanley-Pool, qu'il reprit des mains de l'Inspecteur d'Etat Costermans. Promu au grade de Commissaire Général, le 9 janvier 1901, il s'embarquait le 16 du même mois et revint en Europe le 11 mars 1903; il rejoignait le Congo une quatrième fois le 7 janvier 1904, avec le grade d'Inspecteur d'Etat, pour continuer ses anciennes fonctions au Stanley-Pool. Il avait été nommé chevalier de l'Etoile Africaine le 6 juin 1903.

De 1901 à 1905, il entreprenait, sur l'ordre du Gouvernement, de grands travaux à Léopoldville, afin de mettre la ville à même de remplir le rôle que lui crée sa situation au terminus de la voie ferrée et au départ de la voie fluviale qui dessert tout le Haut-Congo.

Mahieu établit une large avenue bordée de cocotiers reliant le port au plateau qui domine la ville; il fit remblayer des marais sur une superficie de six hectares, et contribua ainsi à l'assainissement de la région. Il fit construire de nombreux établissements administratifs. Puis il s'occupa du développement et de l'amélioration des installations du port ainsi que de la mise en état et de la direction de la Marine du Haut-Congo. Ces travaux font honneur à la science technique de leur exécuteur, qui nous a laissé une monographie sur « Léopoldville, son origine, ses développements », parue dans *La Revue Congolaise*, 2e année, 1911-1912, pp. 125-140, 218-251 et 382-387. On peut dire que sous la ferme et intelligente impulsion de Mahieu, la station de Léo fut en progrès constants.

Le 17 juin 1905, après avoir confié les affaires du district du Stanley-Pool au directeur général Deuster, Mahieu entreprit une tournée d'inspection dans le Haut-Congo.

Rentré en Belgique ,le 21 janvier 1906, il repartait pour la cinquième fois le 24 janvier 1907, chargé, en application du décret du 3 juin 1906, de veiller à l'exécution des dispositions légales concernant le bien-être des indigènes dans les districts du Stanley-Pool, du Lualaba-Kasai et du Lac Léopold II (*B. O.*, 1906, p. 267).

Il est promu Adjoint principal du Génie de 1re classe par arrêté royal du 26 septembre 1907 et nommé, en juillet 1908, chevalier de l'Ordre de la Couronne. Par arrêté du Secrétaire d'Etat du 15 septembre 1908, l'Etoile de Service avec 5 raies lui est décernée. Il avait, en outre, été honoré par l'octroi de la Croix civique de 1re classe, par arrêté royal du 1er août 1908. Ce même mois, à son dernier retour du Congo, il était attaché à l'Administration centrale à Bruxelles, puis nommé officier de l'Ordre de Léopold le 26 juin 1910 et décoré de l'Etoile de Service en or, par arrêté royal du 10 juin 1911.

En 1913, Mahieu inaugura le Musée Commercial et Colonial de Namur et prononça le discours d'ouverture reproduit dans le « Bulletin de la Société d'Etude d'Intérêts Coloniaux de Namur », numéro de janvier-février 1913. Il avait acquis des droits à la reconnaisance nationale et c'est ce qui explique sa présence dans un groupe composé du baron Jacques de Dixmude, E. De Keyser et lui-même, qui obtint par convention du 22 septembre 1927, approuvée par un décret du 1er mai 1928, une concession de recherches minières qui aboutit, en 1934, à la constitution de la « Société Minière du Congo Septentrional » (*B.O.*, 1928, no II, p. 3.340).

Atteint par la limite d'âge, il est admis à la retraite et autorisé à porter le titre honorifique de ses fonctions de Directeur au Ministère des Colonies, le 23 mai 1921. Il est promu commandeur de l'Ordre de la Couronne par arrêté royal du 23 mars 1921. Il avait été mis en disponibilité, par suppression d'emploi, en juillet 1914, par suite d'une réorganisation des cadres du Ministère des Colonies.

En août 1914, il assumait les fonctions de Secrétaire général de l'Union Coloniale Belge et s'occupa du recrutement et de l'organisation administrative du corps des volontaires congolais du colonel Chaltin. La médaille du roi Albert avec ruban strié d'une rayure lui est attribuée le 3 septembre 1919.

Mahieu, doyen d'âge des fonctionnaires du Ministère des Colonies, eut l'honneur de remettre à N. Arnold, Secrétaire Général de ce Ministère, la médaille que le personnel fit exécuter par De Vreese en témoignage de reconnaissance pour les éminents services rendus pendant les années de l'occupation 1914-1918. L'allocution que Mahieu prononça à cette occasion est reproduite dans le tome I de la « Revue Belge des Livres, Documents et Archives de la Guerre 1914-1918 », p. 296.

Après cette guerre et pendant ses années de retraite, il déploya une grande activité dans les cercles coloniaux, les œuvres d'entr'aide et dans la direction de certaines sociétés contrôlées par la Banque des Colonies, ayant leur siège d'exploitation au Mayumbe. Il fut président d'une société de colonisation, la Compagnie de la Lubilash,

en 1929, et administrateur de l'Union Nationale des Transports Fluviaux (Unatra), depuis la constitution de l'organisme en 1925 jusqu'au 3 mai 1929, date de son décès.

Mahieu, de 1919 à 1923, eut la plus large part dans la régénérescence du Cercle Royal Africain, dont il fut plusieurs fois conseiller depuis 1911, bibliothécaire de 1923 à 1925, et vice-président en 1926 et en 1927.

Mahieu était un homme très serviable et bienveillant, dont l'érudition était aussi variée qu'étendue. On en jugera par la courte description de ses principaux écrits, qui débutent, entre autres, par une étude sur la « Villa Romaine de Neufchâteau à Jemelle », extraite du tome XXI des *Annales de la Société Archéologique de Namur* (Wesmael-Charlier, 1898, in-8°, 72 pages plus des croquis). En 1900 et en 1901, il présente à la même société scientifique des travaux sur les « Forteresses antiques de la province de Namur » et sur la « Villa Belgo-Romaine du Gau » (Namur, Wesmael-Charlier, in-8°, 16 p., plus croquis pp. 17-24). En 1919, il est vice-président de la Société Archéologique de Namur et publie une nouvelle étude au sujet d'un établissement colonial de l'époque romaine, intitulée « La Villa Belgo-Romaine de Bouselenne à Mettet » (Namur, Wesmael-Charlier, 1919 in-8°, 162 p., carte). Par ses fouilles, il était classé dans le monde savant.

Esprit curieux, il s'intéressa aux questions ethnographiques et spécialement aux instruments d'échange, valeurs monétaires et méreaux en usage en Afrique centrale. En 1924 paraissait la 2e édition de son exposé de la « Numismatique du Congo » (Brux., 150 p. ill.). Cette étude fut précédée et suivie de plusieurs notices traitant du même objet, publiées dans la revue *Congo* de 1923, 1924, 1926 et dans la *Revue Belge de Numismatique et de Sigillographie*, de 1924 à 1927 .

La « Politique et les Mœurs des Indigènes du Congo belge » sont esquissées dans l'*Expansion Belge* de Bruxelles, 1928, pp. 15-20, et « La Situation de l'Esclave au Congo belge sous l'Etat Indépendant du Congo » fait l'objet d'un exposé dans *Le Conseiller Congolais* de février 1929, p. 32-34.

A ces deux articles, qui dénotent une réelle connaissance des aspects sociaux de la vie des Noirs, s'ajoute la part prépondérante qu'il prit aux travaux de l'Association pour le Perfectionnement du Matériel colonial; celle-ci organisa en 1910 un Congrès au cours duquel il fit des communications sur les constructions métalliques au Katanga, sur les voies de communication au Congo et sur l'exploitation des forêts.

Le bulletin de l'Association précitée, *Le Matériel Colonial*, contient une série d'articles de Mahieu se rapportant aux transports, à la maison tropicale, aux travaux publics et à l'économie, notamment aux oléagineux, à la saboterie au Congo, à la culture du tabac, à l'exploitation du cuivre par les indigènes du Katanga, aux peuplements forestiers, etc.

On en trouvera le relevé dans la liste des rapports et études publiés dans le « Bulletin de l'Association pour le Perfectionnement du Matériel colonial », de juillet 1935.

« La question des forêts en Belgique et au Congo » a fait l'objet d'une communication aux séances du Groupe d'Etudes Coloniales de l'Institut Solvay, qui est reproduite dans le *Mouvement géographique* de 1919, n° 14, pp. 157-160. Mahieu préconisait la création d'un organisme spécial pour l'exploitation des forêts congolaises, spécialement du Mayumbe.

Il a fait preuve d'un idéalisme pratique dont devaient bénéficier les populations indigènes, car ses méthodes s'inspiraient du milieu africain, dont l'équipement technique l'intéressait au plus haut point dans la recherche du meilleur outillage à employer en vue d'alléger, le plus possible, le labeur manuel demandé aux natifs.

15 avril 1947.
T. Heyse.

Mahieu, Adolphe, Alfred, dans le *Bull. de la Société Royale de Géographie d'Anvers*, 1907-1908, pp. 202-205, portrait; *Alfred Mahieu, La Province de Namur*, 20 septembre 1908 (Gens et choses de chez nous); *Un colonial par semaine*, Bruxelles, *Journal du Congo*, 10 août 1912.

Nécrologies : Mort de M. Mahieu, Bruxelles, *Congo*, 1929, I, pp. 843-847; *La Tribune congolaise*, Bruxelles, 15 mai 1929; *Notre Colonie*, Bruxelles, mai 1929, pp. 112-113; *L'Entr'Aide Coloniale*, Bruxelles, 31 mai et 30 juin 1929.

Namurcum : Chronique de la Société Archéologique de Namur, 6e année, n° 2, 1929 (*Alfred Mahieu*). L'article est suivi de la liste des publications d'archéologie et de numismatique d'Alfred Mahieu. — *Alfred Mahieu*, dans *L'Action Nationale*, Bruxelles, 11 mai 1929. — *Alfred Mahieu, 1858-1929* (Souvenirs), Léopoldville. — *Le Courrier d'Afrique*, 11 mai 1944, p. 5 (R.C.B.).

MAKOKO, Chef wambudu en territoire Batéké du Bas-Congo, rive droite, à hauteur du Stanley-Pool, et régnant sur le village de Mbe, né vers 1825.

En 1880, de Brazza, instruit des découvertes de Stanley, devenu l'agent de l'Association Internationale Africaine, et flairant

ses projets, remonta une deuxième fois l'Ogoué pour atteindre la rive droite du fleuve avant Stanley. Il s'empressa de conclure avec Makoko un traité qui, en échange de quelques ballots d'étoffe, ouvrait à la France un vaste territoire, entre la rivière Gordon Bennett et l'Impila, et longeant le fleuve sur une distance de 15 km. De Brazza quitta la région, laissant au sergent Malamine une copie du traité qu'il devait, le cas échéant, montrer à tout Européen qui tenterait de s'établir à cet endroit.

Makoko s'était fait passer pour roi des Bateke, alors qu'en réalité il n'était qu'un petit chef wambudu régnant sur Mbé au même titre que Gamankano régnait sur Maliwa, Nchouvila sur Kinshassa, Ingia sur Mfoa, Gambiélé sur Kimpoko, Ngaliema sur Kintamo. Néanmoins, Makoko exerçait une grande influence dans la région, car il était riche; il avait plus d'hommes et plus de fusils que ses voisins et était même reconnu comme féticheur, nous assure le P. Augouard, missionnaire français envoyé par de Brazza dans le territoire accordé à la France par le traité avec Makoko. Le P. Augouard nous parle en ces termes de ce chef qu'il rencontra lors de son premier voyage dans la région :

« La capitale de ce monarque se composait de quelques misérables huttes qu'il habitait avec ses douze femmes et ses huit esclaves. Mollement étendu sur une peau de tigre et revêtu d'un superbe pagne rouge à fleurs d'or, tenant en main un sceptre qu'il passa ensuite à la favorite âgée d'environ quarante ans, couchée à ses pieds, Makoko accueillit aimablement les missionnaires et les fit asseoir sur des nattes préparées en face de lui. Il daigna sourire en entendant prononcer le nom de de Brazza et accepta avec plaisir les cadeaux apportés par les visiteurs. Il confia ces cadeaux à son ministre après les avoir soigneusement comptés, et offrit en échange une belle chèvre et un gros pain de manioc. Il voulut y joindre le don d'une de ses plus jolies esclaves et fut fort surpris et même assez froissé du refus du Père Augouard. Cet aimable Makoko ne faisait pas fi de la chair humaine; il se réservait (dit le P. Augouard) les doigts des pieds et des mains comme morceaux de choix. »

Le 7 novembre 1881, alors que Stanley venait de s'établir au camp d'Usansi, cherchant un emplacement pour un poste à construire au nom de l'A.I.A., Makoko se présenta à Stanley et son escorte. Il était accompagné d'un cortège important de chefs des districts voisins, tous trafiquants d'ivoire Bazombos et Bacongos; non pas que Makoko possédât un aussi grand nombre de vassaux; beaucoup de chefs ne l'accompagnaient que par curiosité. Une caravane venue de la côte avait aperçu les tentes du camp de Stanley dans le creux d'Usansi, près du village de Makoko, et, ayant appris que Makoko allait rendre visite à l'homme blanc, le «casseur de rocs» déjà connu dans la région, tout le monde avait voulu être de la partie. Makoko et Stanley étaient curieux l'un et l'autre de se rencontrer. « Je sentis dès l'abord (écrit Stanley) que Makoko ne serait pas pour nous un implacable adversaire. Il avait cinq pieds de haut. Assurément un si petit bonhomme, dont le visage maigre et pâlot respirait tant de candeur, ne nous refuserait pas son appui, en supposant que des égards et des quantités de drap pussent exercer une influence quelconque. Il s'avança vers nous d'un air crâne, se présenta lui-même comme Makoko, maître du domaine qui s'étend entre Kintompe et le Stanley-Pool, et me tendit la main avec un gracieux sourire. Il avait environ soixante ans, un front élevé mais étroit, les tempes très creusées, une paire de petits yeux étincelants dans leurs cavités profondes, les pommettes saillantes, la face très maigre et une barbe frisée qui, déroulée, mesurait 1m80 de longueur (1). Une natte recouverte d'une peau de léopard avait été étendue sur le sol. « Vous reconnaissez donc mes titres », s'écria-t-il, en désignant du doigt la peau de léopard avant de prendre place.

Stanley lui dit être Boula Matari, le casseur de rocs, premier blanc qu'aient vu les habitants de ce pays. Il rappela son premier voyage et ajouta qu'à Kintamo on lui était resté fidèle et qu'il projetait de s'établir chez Ngaliema. Il exprima son vœu de bâtir d'autres villes et demanda l'avis de Makoko. Après un échange de chuchotements avec son entourage, Makoko prit la parole d'un air tranquille et d'une voix faible qui prit peu à peu de la sonorité. « Nous entendons depuis longtemps parler de Boula Matari, nous savons que vous êtes chez Ngaliema et l'on m'a dit qu'avec votre appui ce dernier allait s'emparer de mes territoires. Or, Ngaliema n'a aucun droit; c'est un Batéke transfuge qui nous a demandé de pouvoir construire une maison et y faire ses affaires. Il n'a aucun droit sur nous. »

Stanley, éclairé par cette déclaration, demanda à Makoko l'autorisation d'acquérir un terrain près de Kintamo ou aux environs du fleuve. Makoko répondit d'un ton bienveillant. « Nous vous donnerons des

terres où vous désirerez bâtir. Je tiens à voir ici le plus grand nombre de Blancs possible. On me dit que c'est votre peuple qui fait tout ce drap, ces perles, ces fusils, cette poudre, cette vaisselle, ces verres. Ce doit être un grand peuple, un bon peuple. Vous bâtirez à Kintamo et je voudrais bien voir l'homme qui dirait non quand Makoko dit oui. » Et Makoko fit présent à Stanley de vin de palme, de chèvres, de poulets, de bananes, en échange de quoi Stanley, généreusement, distribua des cadeaux au chef, à ses femmes, à ses enfants, aux autres chefs. Puis, Makoko donna à Stanley une épée pour montrer à tous qu'il était le frère de Boula Matari.

Mais à l'approche de la nuit, un messager de Makoko apporta à Stanley une missive disant que Ngaliema projetait d'attaquer le Blanc, mais que les gens de Makoko se rangeraient aux côtés de Stanley. En effet, Ngaliema fit tout pour intimider Stanley et pour éviter qu'il ne s'établît à Kintamo. Stanley se mit sur la défensive avec son escorte, les gens de Makoko à proximité pour intervenir en sa faveur. Ngaliema, voyant qu'il aurait le dessous, laissa Stanley exécuter son plan et fonder la station qui allait devenir Léopoldville.

En décembre 1881, Makoko adressa à Ngaliema un message lui reprochant sa jalousie à l'égard des Blancs et l'invitant à cesser d'importuner Boula Matari. Le 10 décembre de cette année, le messager de Makoko, revenant de Kintamo, passait par le camp de Stanley pour lui annoncer que son maître se disposait à convoquer tous les chefs wambudu, qui se rendraient en corps à Kintamo et y tiendraient palabre pour mettre fin aux démêlés avec Ngaliema.

En janvier 1883, alors que le poste de Léopoldville était déjà bien installé sous le commandement de Braconnier, Valcke fut chargé par Stanley de se rendre à Mbe chez Makoko, pour obtenir l'atténuation de l'accord que ce chef avait signé avec de Brazza. Il apprenait bientôt qu'après le départ de de Brazza, Makoko s'était attribué la plus grosse part des cadeaux du Français et avait ainsi fortement mécontenté les chefs voisins : Mfumu Ntaba, Ngaliema et Gantchu. Ce triumvirat le détrôna et le remplaça par l'un d'eux : Mfumu Ntaba. Ce même mois de janvier, la Chambre des Députés à Paris ratifiait le traité de Brazza-Makoko et le Gouvernement français en informait Stanley, qui donna ordre aussitôt à Valcke, par l'entremise de Braconnier, d'abandonner toute action à la rive droite du fleuve. Le traité de Brazza-Makoko fut ratifié par la Conférence de Berlin en 1885.

En mai 1884, lorsque Stanley quitta le continent africain pour rentrer en Europe, sa caravane traversa d'Est en Ouest toute la région du Bas-Congo, où s'élevaient déjà une série de postes importants. Sur toute la route, les chefs amis vinrent lui faire leurs adieux. Parmi eux, Makoko, avec ses enfants, ses esclaves, ses amis, était venu une dernière fois saluer le blanc à qui allaient maintenant toutes les sympathies.

2 mars 1946.
M. Coosemans.

Stanley, *Cinq années au Congo*. — De Witte, *Le P. Augouard*. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.* — Thomson, *Fondation de l'E.I.C. Mouvement géographique*, 1899, p. 269. — Bauer, L., *Léopold le Mal-Aimé*, p. 158.

MALAMINE (Sénégal, vers 1850-Gorée, 1886). Sergent sénégalais que choisit de Brazza parmi les noirs de son escorte, lorsqu'en 1880 il atteignait pour la première fois le Congo, rive droite, au village de Mfa ou Mfoa, avec l'intention d'y prendre possession, au nom de la France, d'un territoire sur lequel le sergent sénégalais serait chargé, durant l'absence de son maître, de faire respecter le pavillon français. de Brazza y signa avec le fameux chef Makoko, de l'endroit, un traité qui reconnaissait à la France le droit d'occupation de Mfa, puis repartit vers Franceville, le 3 octobre 1880, laissant à son sergent Malamine une copie du traité et la recommandation de le montrer à tout Européen qui voyagerait dans le voisinage du Stanley-Pool. Deux noirs laptots étaient adjoints à Malamine, un Sénégalais et un Gabonnais. De Brazza, en effet, avait eu connaissance de la marche de Stanley, qui, après sa traversée héroïque du continent africain d'Est en Ouest, repartait, sur l'ordre de Léopold II, de la côte occidentale vers l'intérieur, pour remonter le fleuve et y fonder des postes au nom de l'Association Internationale Africaine. Il s'agissait de lutter de vitesse avec son émule de Brazza.

Le 27 juillet 1881, Stanley arrivait sur les bords du Gordon Bennett (rivière Djoué), au village du chef Bouaboua Njali. Il vit approcher le drapeau tricolore de la France flottant haut et précédé d'un personnage d'allure très crâne qu'il prit pour un nègre européanisé, bien que les traits de son visage appartinssent à un type supé-

rieur. Il portait un costume de marin avec manches ornées des galons de sous-officier. C'était Malamine, le sergent sénégalais que de Brazza avait laissé derrière lui. Deux matelots nègres, en pantalon et chemise bleus, le suivaient, l'un d'eux tenant le drapeau français. Malamine parlait fort bien le français, et son attitude, dit Stanley, respirait une mâle franchise. Après que Stanley et Malamine eussent échangé quelques mots, ce dernier montra un papier dont la traduction apprit à Stanley qu'il avait sous les yeux un traité aux termes duquel un chef du nom de Makoko cédait à la France le territoire compris entre le fleuve Gordon Bennett et Impila, sur la rive Nord du Stanley-Pool, en suite de quoi de Brazza notifiait à tous les intéressés qu'il prenait possession du dit territoire au nom de la France. Malamine était fort au courant de l'affaire. D'après lui, le Makoko avait fait preuve de beaucoup de générosité et cédé pour une bagatelle, quelques pièces d'étoffe, un territoire qui, paraît-il, longeait le fleuve sur une distance de 15 km. Malamine coucha au village où s'était arrêté Stanley. La première impression de ce dernier quant à son hôte fut bonne. Sans parti pris, Stanley dira de lui : « Je reconnus en lui un homme supérieur, tout Sénégalais, tout bronzé qu'il était. Il se trouvait d'ailleurs dans son élément au milieu de ces indigènes de race inférieure et exécutait les instructions de son maître avec un tact et une habileté rares. »

Le jour suivant, Malamine retourna sur son territoire, c'est-à-dire sur la rive orientale du Gordon Bennett, et, à une heure de l'après-midi, dit Stanley, nous nous disposâmes à le suivre, car il nous y avait invités, au nom de de Brazza lui-même. En passant par Malima, Stanley eut une entrevue avec Gamankano, le Mankoneh qu'il avait rencontré trois ans plus tôt dans sa traversée de l'Afrique. Stanley voulut savoir de la bouche même de Gamankano s'il était vrai qu'il eût vendu son territoire à la France, comme le prétendait Malamine. « Longtemps après votre départ (1877), dit le chef à Stanley, un autre homme blanc est arrivé avec trois canots. Il a séjourné longtemps auprès de Nchouvila, de Kinshassa. Quelques-uns des sujets de Makoko l'accompagnaient. Sur son invitation, nous sommes allés le voir, mais il n'a pas été question de vente ou d'achat de territoire. Chacun de nous est chef chez lui, dit Gamankano : Makoko est chef de Mbe, moi de Malima, Nchouvila de Kinshassa. »

Gamankano se montra disposé à accorder à Stanley, par traité, l'autorisation de résider, bâtir, planter, semer sur le territoire de Malima. Mais, le soir même, Malamine arrivait sur la place. Il influençait aussitôt les populations déjà gagnées à Stanley, si bien qu'au milieu de la nuit, un crieur indigène, par la voie du tam-tam, défendait à ses frères de parler aux gens de Stanley. Gamankano avait été détourné de Stanley par des calomnies sans pareilles répandues par Malamine, qui représentait le nouveau venu comme chargé de pressurer et de piller les noirs, de tuer les enfants, voire de les manger, etc. Voyant qu'il ne pouvait rien obtenir de Malima, Stanley s'en alla vers Kintamo, où Ngaliema lui fit bon accueil. Mais le 11 août, Malamine y faisait son apparition. « Il venait de Kinshassa pour nous inviter, dit Stanley, à aller voir Nchouvila, qui promettait de nous établir chez lui. » Stanley, étant en pourparlers avec Ngaliema, remit au 1er janvier 1882 sa visite à Kinshassa. Mais quand Stanley y arriva à cette date, il vit Malamine qui y arborait son brillant drapeau tricolore. A ce moment, Stanley était déjà si solidement installé à Kintamo, que Malamine ne réussit plus à le discréditer auprès des indigènes. (*Cinq années au Congo*, par Stanley, p. 257.)

Il est incontestable que Malamine défendit fidèlement les intérêts de la France. « C'était un Sénégalais retors et fidèle jusqu'à la brutalité », disait de lui le Père Augouard, missionnaire français des Pères du Saint-Esprit. Bien des Français firent de lui un éloge en partie mérité. Tel de Chavannes, l'ami et le collaborateur de de Brazza, qui écrit : « Brazza avait appris à connaître Malamine, qu'il fit sergent pour la circonstance, et il savait en bonnes mains les consignes données ».

Après le départ de de Brazza, le 3 octobre 1880, Malamine eut pour premier soin de chercher à devenir populaire, et il n'eut aucune peine à l'être bientôt. Les ressources infimes que son chef lui avait laissées étaient bien peu de chose en comparaison de celles qui naîtraient de l'ingéniosité de son esprit, de ses aptitudes physiques remarquables, de son adresse de chasseur, de ses qualités d'initiative qui lui permettront de faire face à toutes les situations. Il lui suffit de peu de jours pour être avantageusement connu de toute la région et pour conquérir l'amitié des chefs qu'il comblait du produit de ses chasses, venaison et ivoire. Bientôt, tous les villages hissaient le pavillon tricolore. Malamine était chez lui partout, ce qui lui permit de trans-

férer son poste de Mfa à Nchassa, où les ressources cynégétiques étaient plus abondantes et dont le chef Nchouvila, qui dépendait de Makoko, mettait à sa disposition une installation plus confortable à titre purement amical. Il dominait moralement le pays, n'y comptait que des camarades dont les générosités mettaient le poste à l'abri de toute inquiétude pour sa subsistance. »

Notons que ces affirmations sont en grande partie controuvées par des déclarations d'autres voyageurs de l'époque pourtant peu suspectés de parti pris.

Le P. Augouard, missionnaire français, des Pères du Saint-Esprit, chargé par de Brazza d'établir une Mission catholique dans le Bas-Congo, prit contact avec Malamine à la rivière Djoué, le 4 août 1881.

« Stanley, dit le P. Augouard, m'avait conseillé de camper près de la rivière Djoué (Gordon Bennett), afin que le sergent Malamine pût venir au-devant de moi et que je ne fusse pas reçu à coups de fusil. Le lendemain, Stanley m'envoya quatre Zanzibarites pour me montrer le chemin et m'escorter. Je rencontrai Valcke et Braconnier qui vinrent au-devant de moi. Ils me parlèrent de Malamine. Celui-ci leur avait dit d'abord qu'ils pouvaient faire une case, et puis, deux jours après, qu'ils ne le pouvaient plus, etc. Ils me quittèrent avant ma rencontre avec Malamine. Arrivé au fleuve, j'attendis Malamine. Il vint, m'apportant du poisson qu'il destinait à Stanley, mais qu'il me donna. Il est presque noir, absolument *sans instruction, ne sachant ni lire ni écrire* et ayant reçu son grade, au Stanley-Pool même, de de Brazza. C'est un simple matelot sénégalais qui ne paraît guère *fait pour soutenir l'honneur du pavillon français.* Depuis dix mois, *il est absolument délaissé* et vit et s'habille à la manière des noirs du pays. Il a avec lui un autre noir sénégalais et un noir gabonnais. *Le poste français est une misérable case* avec un fusil Winchester à 14 coups et deux chasse-pots pour lesquels ils n'ont pas de cartouches. Les trois hommes vivent du produit de leur chasse et de leur pêche, car ils n'ont pas autre chose. J'ai longtemps parlé avec Malamine, qui parle bien le batéke. »

Le P. Augouard donna à Malamine quantité de provisions. « Ce qui lui fit le plus de plaisir, dit-il, c'étaient le sel et le savon. Quant aux étoffes, il n'en avait cure; à mon arrivée, j'eus grand'peine à reconnaître le fier représentant de la France dans ce grand noir court vêtu à la mode indigène et avec les cheveux tressés en côtes de melon comme le plus élégant des Bateke. »

Contrairement à ce que dit de Chavannes, le Sénégalais n'était pas si populaire à Mfa et aux alentours.

« Quand je vins au Pool, à la demande de de Brazza, dit le P. Augouard, je fus tout étonné de ne pas trouver de poste français à Mfa. Malamine m'expliqua qu'il mourait de faim dans ce village et avait beau invoquer l'autorité de Makoko, le manioc n'arrivait pas. De guerre lasse, il avait passé le fleuve et était allé s'installer au village de Kinshassa, où son fusil lui procurait du gibier en abondance. Plus tard, il revint à Mfa. »

Ailleurs, le P. Augouard raconte, toujours au sujet de Malamine, que « celui-ci se plaignait de son isolement. Il disait avec un grand sérieux que, *se trouvant seul blanc*, il était heureux d'en voir arriver d'autres pour lui tenir compagnie ! Mais, le premier moment de joie passé, craignant de voir son influence contrebalancée par un vrai blanc, il disait sous main aux Bateke qu'ils ne devaient pas laisser ces intrus s'installer dans leur pays. » « Malamine était en somme un égoïste et la pensée que les intérêts de la France étaient confiés à sa seule garde l'avait quelque peu étourdi», dit Thomson (Fondation de l'E.I.C., 1933), qui ajoute plus loin : « L'accusation qu'il porta contre Stanley et selon laquelle celui-ci aurait essayé de le corrompre pour rabaisser le drapeau français, accusation basée seulement sur sa version de sa rencontre avec Stanley, est si absurde qu'elle tombe d'elle-même ».

« De même, dit Thomson, l'allégation de de Chavannes que la tête de Malamine avait été mise à prix par Swinburne, chef de poste d'Isanghila, est tout aussi absurde ».

Malamine fut bien considéré comme un agitateur par ceux qui voyaient clair en France. Brazza lui-même faisait allusion parfois à sa faculté de susciter des ennuis. Aussi, le Gouvernement français, à l'instigation de de Lesseps, décida que le Sénégalais serait relevé de son poste. Mizon fut chargé de transmettre cet ordre.

de Chavannes relate ainsi l'incident : « En février 1882, un noir envoyé par Mizon apportait à Malamine l'ordre verbal d'abandonner son poste et de rallier Franceville avec ses deux hommes. Mais Malamine, devant cet ordre déconcertant, refusa d'obéir. Le messager de Mizon dut repartir et Malamine accentua plus que jamais

sa propagande. Le 1er mai 1882, le quartier-maître Guira (ou Giral ou Guiral), un des membres de l'expédition de Brazza et commandant à Franceville de juin à octobre 1882, apportait à Malamine l'ordre écrit impératif d'avoir à revenir immédiatement à Franceville et à déclarer aux indigènes que la France renonçait à occuper le Congo. Malamine consentit à partir, mais se garda de faire aux indigènes la déclaration d'abandon. Il rentra à Franceville et demanda son rapatriement au Sénégal, ce qui lui fut accordé

De Chavannes prétend que de Brazza était totalement ignorant de ces mesures et laisse entendre que le Roi Léopold II avait agi par pression sur le Gouvernement français pour obtenir le retrait de Malamine. Le dépit qu'en conçurent certains Français se révèle notamment dans ce passage de l'« Olumo », de G. Bruel : « Le départ de Malamine avait laissé le champ libre à Stanley et à ses agents, qui naturellement intriguèrent contre nous. » (*Rev. Congo*, 1937, t. 11, n° 1, p. 77.)

Malamine mourut à Gorée en 1886.

14 février 1946.
M. Coosemans.

Stanley, *Cinq années au Congo*, pp. 66, 195, 198, 199, 203, 256, 297, 281. — Stanley, Rob., Thomson, *Fondation de l'E.I.C.*, Bruxelles, 1933, pp. 84, 115, 116, 117. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, Namur, 1913, I, pp. 285, 342, 343. — de Chavannes, *Le sergent Malamine, Mémoires Académie des Sciences col.*, Paris, 1928. — Id., *Ibid., Soc. d'Et. géogr. col.*, mars 1927. — De Witte, *Monseigneur Augouard*, Paris, 1924, p. 149. — A. Naud, *L'épisode du sergent Malamine, Afrique française*, 1931, p. 252. — L'Hoist, 7 juin. — *Histoire coloniale*, dans *Revue Congo*, *Le sergent Malamine, Essor colonial*, 1931, 1937, II. — Ludwig Bauer, *Léopold le Mal-Aimé*, Paris, 1937.

MALFAIT *(Achille)* (en religion Frère Achille), Missionnaire Rédemptoriste (Renaix, 19.9.1883-Thysville, 13.7.1912). Fils de Camille Malfait et de Mélanie Jacques.

Il émit les vœux de religion à Beauplateau, le 1er novembre 1910. Après avoir séjourné pendant quelques mois à la résidence de Jette-Saint-Pierre, il sollicita la faveur d'être envoyé au Congo. Il s'embarqua le 11 juin 1911 et fut attaché à la Mission de Kimpese. Menuisier très habile et disposant d'un outillage perfectionné, il rendit de grands services dans ce poste, surtout en y organisant une école professionnelle de menuisiers. Il ne put malheureusement pas longtemps la diriger. Au début de juillet 1912, il était allé explorer les forêts aux environs de Nsona-Mbata, dans le but d'y trouver des arbres qui auraient fourni du bois pour son atelier de menuiserie. Au retour, en passant par Thysville, il fut saisi par une fièvre violente, et le 13 juillet 1912, il succombait au climat tropical, à peine une année après son arrivée au Congo.

4 novembre 1947.
M. De Meulemeester.

Broeder Achiel (Malfait), in *Gerardusbode*, 1912, pp. 261-262. — *La Revue Congolaise*, Bruxelles, 1912, p. 289. — M. De Meulemeester, *Mémorial de la Province belge de la Congrégation du T. S. Rédempteur*, Louvain, 1931, 13 juillet. — E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, t. III, p. 1320. — *Les Rédemptoristes belges aux Missions étrangères*, Brasschaat, 1924, p. 55.

MALHERBE (*Louis-Jean-Marie*), Docteur en droit de l'Université de Liège, Magistrat du Congo belge (Liège, 21.8.1864 - Mons, 17.5.1921).

L. Malherbe s'engagea dans la magistrature congolaise sous l'Etat Indépendant du Congo. Il s'embarqua à Anvers le 6 avril 1898.

Agé de 34 ans, il possédait déjà une solide formation professionnelle, grâce à dix années de barreau et aux fonctions de Juge suppléant qu'il avait remplies près le Tribunal de Justice de Paix de Spa.

Après un court passage dans les parquets de l'intérieur, sa maturité le fit désigner pour la magistrature assise. C'est dans les rangs de celle-ci qu'il poursuivit toute sa carrière qui comporta neuf termes de service.

Il présida successivement les tribunaux territoriaux de Léopoldville et de Matadi, le Tribunal de Première Instance du Bas-Congo, puis, à partir de 1906, fut attaché à la Cour d'Appel de Boma, où il siégea aux côtés des juristes distingués qui s'appelaient le président Hortsmans et le juge Dupont.

Au cours de ces années la vie judiciaire présentait un vif intérêt, car c'était l'époque où l'Etat Indépendant du Congo traversait une crise profonde. La politique économique suivie au Congo avait dressé contre le Roi-Souverain, en Belgique et à l'extérieur, des ennemis ardents. Une censure impitoyable s'exerçait non seulement sur les actes de l'administration, mais aussi sur les actes de la justice.

A Boma le Consul britannique avait visiblement reçu la consigne de tirer parti des moindres incidents. Chose étonnante, il choisit comme représentant auprès des Tribunaux un Noir lettré de la côte, attaché

au Consulat, qui, avec un sourire narquois, assistait aux audiences et faisait rapport à son Consul.

Bien entendu, dans l'exercice de leurs fonctions, les magistrats ignorèrent totalement la présence de cet individu. Pas un instant ils ne se départirent de leur sérénité. Que les parties en cause fussent des sujets britanniques ou des indigènes congolais, jamais la moindre critique ne put être relevée contre leurs décisions.

En ces heures troubles on se rendit compte de la force que donne à un Etat une justice indépendante. Déjà, d'ailleurs, la Commission d'enquête de 1906 s'était plu à reconnaître que le Roi-Souverain n'avait jamais abusé de son pouvoir absolu pour peser sur les sentences d'aucun tribunal.

A la justice congolaise L. Malherbe apporta la solidité de son esprit et son imperturbable bon sens.

Mais voici 1910, et son destin va changer. A plusieurs milliers de kilomètres de la côte atlantique, le Katanga, avec ses mines de cuivre, s'était mis au premier plan de l'actualité. Chaque semaine les trains du Sud y déversaient les chercheurs et les aventuriers.

Le Gouvernement de la Colonie comprit que le renforcement de l'Administration devait se compléter par le renforcement de la justice. Une seconde cour d'appel fut créée au Katanga. L. Malberbe se vit désigner parmi les trois juges appelés à composer la nouvelle juridiction. De Boma il se mit en route vers le Katanga via l'Afrique du Sud. Il abandonnait les habitudes paisibles et le confort relatif d'une capitale déjà vieille pour entrer dans l'aventure. Le bateau portugais qu'il prit à Saint-Paul de Loanda, à destination du Cap, fit naufrage; en pleine nuit, des canots de sauvetage débarquèrent les passagers en un coin désert de l'Afrique du Sud. Avant de se diriger vers le Katanga, L. Malherbe dut prolonger son séjour au Cap, afin de remplacer les bagages qu'il avait complètement perdus.

Son impression ne fut pas moins vive lorsque, après un interminable voyage à travers l'Union Sud-Africaine et la Rhodésie, le chemin de fer l'amena dans la capitale naissante du Katanga. Quelques avenues se dessinaient à peine. Des huttes en pisé abritaient le Gouverneur de la Province et ses services. Mais la ruche était en plein travail et petit à petit s'élevait sur les bords de la Lubumbashi la grande cité du cuivre.

A cette situation, L. Malherbe s'adapta avec la philosophie et — nous dirons — « avec la gaîté d'un vrai Wallon ».

La Cour d'Appel ne tarda pas à entrer en activité. Elle joignit son influence à celle de l'Administration pour transformer le milieu cosmopolite et pour faire de cette lointaine province une province essentiellement belge.

Sous l'égide de chefs éminents, M. le Président Nisco et M. le Procureur Général Rutten, elle rendit des arrêts remarquables qui firent nettement comprendre aux étrangers la nécessité de se soumettre à la loi commune, c'est-à-dire à la loi belge.

Jusqu'à la fin de sa carrière coloniale, L. Malherbe resta attaché à la Cour d'Appel d'Elisabethville. Au départ définitif du baron Nisco, en 1918, il fut désigné pour reprendre la succession de celui-ci. Sa nomination réjouit le cœur de tous. Nul n'était aussi populaire au Katanga que le Président Malherbe. Par sa bonhomie souriante et malicieuse, son cœur excellent et par la haute dignité de sa vie, il avait conquis l'affection et le respect des résidants.

Lorsque, à son retour en 1920, il prit sa retraite, la population unanime lui témoigna ses regrets.

Rentré en Belgique, il ne jugea pas sa tâche terminée. Il fut nommé juge près le Tribunal de Première Instance de Mons et assuma les fonctions de juge d'instruction. Exercées dans le dur pays borain, ces fonctions étaient bien lourdes et bien fatigantes pour un colonial âgé de près de soixante ans. Un jour de mai 1921, il disparut en plein travail, ayant pratiqué jusqu'à son dernier souffle le culte du droit et de la justice.

29 avril 1947.
F. Dellicour.

Distinctions honorifiques : Etoile de Service en or avec quatre raies; officier de l'Ordre de Léopold; officier de l'Ordre du Lion; officier de l'Ordre de la Couronne

MALZAC (*de*), Négociant français sur le Haut Nil (né en 1800 et mort un peu avant 1860).

Le désir et l'espoir d'atteindre le Congo par le bassin du Nil amenèrent beaucoup d'explorateurs à se servir, pour les guider, des renseignements fournis par les trafiquants vivant en Egypte et se livrant aux entreprises commerciales avec les indigènes du Soudan. Les zéribas de ces trafiquants servaient de jalons aux voyages entrepris par les explorateurs. De Malzac était un de ces trafiquants. Il était ancien attaché à l'ambassade de France à Rome. Il s'installa en véritable chef de brigands sur le

Haut Nil. Comme tous les négociants, il se voua à la chasse aux éléphants et au commerce de l'ivoire. Par ses expéditions, il acquit une connaissance approfondie des contrées arrosées par les affluents du Nil. Il s'avança jusqu'à une huitaine de jours à l'Ouest du Nil Blanc, sous le 6e degré Nord, parmi les tribus des Djours, et s'y installa avec 150 hommes armés jusqu'aux dents. Il s'y mit à l'abri dans une espèce de forteresse qu'il arma de petites pièces d'artillerie et établit ses communications avec les rives du Nil, où il avait un poste et des barques. Puis, il s'imposa à la tribu des Djours, moitié par force, moitié en se les attachant; il prit des femmes pour lui et les siens et s'y trouva installé comme le roi du pays. Pour se procurer de l'ivoire, il organisa le brigandage en grand, allant se jeter à l'improviste avec ses hommes armés et ses Djours auxiliaires sur les tribus voisines, dont il enlevait les troupeaux, les femmes et les enfants. Une partie du butin servait à payer sa soldatesque; le reste, êtres humains et troupeaux, était vendu au dehors contre de l'ivoire. Toute rébellion, toute tentative de résistance étaient punies d'un massacre général. Aussi, ne pouvait-il sortir sans une escorte de soixante fusils, et, la nuit, quand il allait respirer la fraîcheur sur sa terrasse, moment épié par les indigènes, souvent leurs flèches empoisonnées sifflaient à ses oreilles.

De Malzac installa surtout des zéribas au bord du Rohl inférieur, en territoire dinka. Parmi ces zéribas, la plus importante était *Ronga,* confiée à des gens du trafiquant nubien Touhami (qui était aussi fonctionnaire soudanais). Plus tard, Touhami céda cette zériba à la compagnie soudanaise Ghatta.

Guillaume Lejean raconte à propos de Malzac, dans son « Voyage aux environs de Gondokoro, en 1860 » (*Tour du Monde,* 1863, IIe semestre, p. 199) :

« J'avais acquis, en 1862, une fort belle arme qui provenait de la vente de feu M. de Malzac, arme encore vierge d'homicide, car elle ne portait pas la marque significative du terrible aventurier. Il faut savoir que quand M. de Malzac avait tué un nègre, il faisait un cran sur la crosse de sa carabine, et ses armes favorites étaient toutes rayées de ces sinistres chevrons, dont il tirait une vanité assez bizarre. »

D'après cette note de Schweinfurth, de Malzac était donc mort avant 1860.

19 juillet 1947.
M. Coosemans.

Schweinfurth, *Au cœur de l'Afrique,* vol. I, pp. 317, 489. — Dubois, E., *De Pruyssenaere de la Wostine, Bull. de la Soc. de Géogr. d'Anvers,* 1930, XLV, 2e et 3e fasc., p. 194. — Lotar, P. L., *Souvenirs de l'Uele,* revue *Congo,* juillet 1930, p. 4 — Lejean, G, *Un voyage aux environs de Gondokoro, Tour du Monde,* 1862, IIe semestre, p. 199.

MAMBANGA, Chef medje-mangbetu, fils de Sadi, fils de Tuba, fils de Nabingbali et donc frère de Nessogo, né vers 1850 et mis à mort par ordre d'Emin en juin 1883.

Après la mort de Mbunza, Mbara, son fils aîné, prit la fuite chez Azanga, au Sud du Bomokandi. Mais les ambitions de Nessogo ne furent qu'à moitié réalisées; le Nubien Bourei mit Niangara à la tête de la plus grande partie de la chefferie de Mbunza, ne laissant à Nessogo que la région occidentale contiguë aux Abisanga. Le Nubien prétendit que Nessogo désormais avait comme premier devoir de se mettre à sa merci. Nessogo, au contraire, crut le Nubien son obligé ! Il temporisa. Profitant de l'absence momentanée de Bourei, il attaqua Niangara. Mais celui-ci avait pris les devants. Fort de la présence d'une bande de traitants, il attaqua Nessogo, qui fuit chez son frère cadet, Mambanga, occupant un endroit palissadé sur la Basse Na-Akka, à proximité d'une petite zériba que venait d'occuper le Nubien Bashir Saleh. Junker a fait de cette résidence de Mambanga, qu'il visita deux ou trois ans plus tard, la description suivante : « La résidence de Mambanga à la Na-Akka se composait d'un groupe de huttes et autres constructions formant une agglomération régulière; toute la place, de 600 à 800 mètres de diamètre, était encerclée d'un fossé de quelques mètres de profondeur, aux bords verticaux, fortifié d'une palissade vers son côté intérieur. Toute l'agglomération se trouvait au centre d'un épais fourré dont le pourtour était garni de grands arbres pouvant servir de couverture à la défense. La terre retirée du fossé formait dans l'enceinte de petits tas régulièrement distribués. Un pont du côté Ouest formait le seul moyen d'accès à la place d'assemblée, qui occupait une position centrale sur une partie du terrain bien nivelée et bien entretenue. Cet endroit comprenait une construction faite en branches et feuillages pour le prince et ses femmes, et deux passages en forme de croissant s'écartaient à droite et à gauche du siège central; chacun de ces croissants avait environ 7 mètres de long, était ouvert sur les côtés et couvert d'un toit de feuil-

les de bananier reposant sur quatre rangées de poteaux. Les huttes privées de Mambanga et celles de ses principales femmes occupaient un enclos spécial non loin d'un autre groupe de huttes clôturées qui avaient été mises à la disposition de Junker et qui se composaient d'une construction de forme arrondie, servant, en temps de pluie, aux réunions peu nombreuses et aux entretiens avec Mambanga, le soir. Derrière le siège royal se trouvait une très jolie petite construction où Mambanga se retirait à intervalles pendant les longues assemblées. »

Par l'intermédiaire de Mambanga, Nessogo obtint de Bashir Saleh le concours indispensable pour attaquer Bowili, en vue d'empiéter sur le territoire de ce dernier. Mais aussitôt il se reprit, trouvant plus avantageux de faire disparaître le Nubien et ses gens pour s'emparer de leur armement. Avec Mambanga, il complota l'empoisonnement de Bashir; mais son projet fut éventé. Nessogo, requis de se présenter devant Bashir, s'exécuta sans défiance. A son entrée dans la zériba, il fut abattu à coups de fusil. Dès lors, Mambanga était seul à recueillir les droits de succession de son père Sadi sur toute la région bisanga. C'est à partir de ce moment que débuta le rôle personnel et tragique de Mambanga dans l'histoire des relations des chefs indigènes avec le Gouvernement égyptien.

« Jusqu'en 1879, écrit Junker, Mambanga était resté en dehors de toute relation avec les postes égyptiens, dont le plus proche était alors Tangasi (Dingba). Ce fut Semio, par l'intermédiaire de son sous-ordre Osman Bedawi, qui opéra le contact entre l'administration et le chef bisanga, sans que celui-ci comprît que Semio agissait pour le compte du Gouvernement. Dès qu'il s'en apercevra, il tentera, mais en vain, de s'en libérer. »

Peu après la mort de Nessogo, Mambanga fut attaqué par Mohammed Abdu, traitant venu s'installer à la place de Bashir; Mambanga le fit tomber dans une embuscade, massacra sa bande et lui enleva quarante fusils.

Quand ces événements furent connus à Lado (1881), Emin Bey jugea opportun de fonder un poste gouvernemental à proximité de la Na-Akka pour surveiller Mambanga; fin juin ou début juillet 1881, deux agents égyptiens de Tangasi, Abd el Min et Abdallah, vinrent construire le poste. Ils l'établirent, non sur la Na-Akka, mais à une étape à l'Ouest, en territoire de Mburu, le chef barambo tout à la dévotion des Egyptiens. Mburu lui-même leur proposa comme situation le mont « Kudunda ». Le poste était à peine construit, que Mambanga vint l'attaquer; mais il fut battu; il attaqua de nouveau; cette fois il fut vainqueur. Il prit aux Egyptiens quarante fusils; Abdallah et Abd el Min et une partie de leurs hommes parvinrent à fuir vers Tangasi, au Sud-Est, grâce à Nesima, chef barambo.

Quand Emin, à Lado, apprit l'attaque de la Kudunda par Mambanga, il décida de recourir à la répression. A cet effet, le major Hawash Montasser fut envoyé du Rohl à la tête d'un détachement égyptien. A l'approche des troupes d'Hawash, Mambanga fuit à l'Ouest, en territoire barambo, au Sud de Mburu. Hawash le poursuivit. En août, Mambanga revint sur la Na-Akka, et, fin du mois, avec Bobeli le Barambo, ennemi de Mburu, il attaqua la Kudunda. Il triompha, tua Abd el Min, revenu de Tangasi au poste de la Kudunda, envoya la tête de sa victime à Azanga, son oncle, et une des mains à Niangara, pour preuve de sa victoire. Cependant il n'avait pu emporter la zériba.

C'est alors que Junker, venant du Nord, arrivait sur l'Uele, en compagnie de Semio (septembre 1881). A la demande d'intervention pacifique que lui proposa Hawash, Junker conseilla à Mambanga la soumission. Mambanga sembla d'abord se laisser convaincre; il accepta une entrevue avec Hawash à la Kudunda, sous la sauvegarde de Junker. Il fit avec le major Hawash l'échange du sang. Mais peu après, il se reprit et déclara à Junker qu'il ne pouvait avoir confiance dans les Nubiens. Au surplus, « pour mieux surveiller les Egyptiens, il demanda que leur camp fût porté de la Kudunda dans son territoire ». C'est alors qu'arriva Casati. Ce dernier et Junker firent promettre à Mambanga de ne pas attaquer la station.

Au début d'octobre (1881), partait du Makrakra, Bakite Bey, commissionné par Emin pour administrer la Kudunda, Hawash paraissant trop peu énergique pour maintenir l'ordre. Bakite conduisit vers le « Mangbetu » un détachement composé d'Azande-Bombeh du chef Rindjio de Kabayendi et des réguliers d'Abdallah Abu Sed, administrateur de Rimo. Arrivé à Tangasi, Bakite Bey envoya à Mambanga l'offre de lui restituer son fils capturé par les Egyptiens, à condition de se soumettre. Mambanga fit la sourde oreille.

Le 15 novembre (1881), les troupes égyptiennes de renfort quittèrent Tangasi pour

gagner la Kudunda. En trois colonnes conduites par Abdallah Abu Sed et Bashir Saleh, Bakite et l'interprète Mabub, accompagnées de Niangara et de ses hommes et d'un groupe d'Azande de Bowili, elles atteignent la Na-Akka le 17 novembre. Mambanga a fui vers l'Ouest jusqu'à la Tota, en territoire du chef barambo Bobeli, qui, trois mois auparavant, l'avait aidé dans l'attaque de la Kudunda. Bashir Saleh établit à l'emplacement du village abandonné de Mambanga sa zériba et la confie à Mbittima le Zande, fils de Wando, qui, du Nord de l'Uele, est venu, en territoire bisanga, chercher asile contre son frère Ukwa.

Cependant, Bashir ne se met pas à la recherche de Mambanga. Bientôt, on apprend par Ganzi le Zande, installé par les Egyptiens au mont Magaregare, que Mambanga se trouve dans le territoire placé sous sa surveillance. Le 25 novembre, Abdallah et Bashir, Rindjio et ses Bombeh et des Azande de Bowili se mettent à sa recherche. Le 28 novembre, ils le découvrent près du Bomokandi, en compagnie de Bobeli, et le battent. Mambanga et Bobeli parviennent tous deux à fuir, au Sud, chez Azanga. Résultat immédiat : on est débarrassé de Mambanga et l'on occupe tout le territoire barambo compris dans l'angle Uele-Bas Bomokandi. Bashir reste sur place. Bakite rentre à Tangasi. Il y est bientôt suivi par Hawash, à qui Emin vient de confier l'administration générale du « Mangbetu ».

Dès l'année suivante (1882), Mambanga reprend la politique d'intrigue de son frère Nessogo. Sur les instigations de Mbara, fils de Mbunza, réfugié chez Azanga, et désireux de réoccuper une chefferie, Mambanga se rend à Tangasi, parvient à convaincre Hawash Montasser, administrateur du « Mangbetu », de marcher contre Azanga, qu'il dépeint comme hostile aux Egyptiens. L'agression est décidée. Mambanga espère autant que Mbara y trouver son compte. Azanga est emprisonné avec son frère Cabrafa, pendant huit mois, à Tangasi. Il n'est relâché que sur l'ordre d'Emin, qui, peu après (fin juin 1883), arrive en inspection à Tangasi. Il enquête sur l'expédition conduite contre Azanga. A cet effet, dès le 6 mai (lettre à Junker), il avait fait savoir à l'administrateur de Tangasi qu'il désirait voir et interroger Mambanga en personne. Mambanga est donc traduit devant Emin, mais en profite pour y aller de ses intrigues habituelles. Il expose à Emin tout un plan de réorganisation du Mangbetu avec lui-même (Mambanga) et Gambali à la tête des affaires. Mais sachant à quoi s'en tenir sur le sens de ces propositions, Emin fait pendre l'intrigant pour sa participation surtout à la campagne contre Azanga. D'après Junker, la condamnation à mort de Mambanga par Emin aurait été décidée à l'instigation d'Ibrahim le Guruguru, alors à Tangasi; car la première intention d'Emin avait été, toujours d'après Junker, de déporter Mambanga à Khartoum.

Le 20 septembre 1883, de retour à Lado, Emin écrira à Junker : « Vous aurez appris la mort de Mambanga. Il était un danger constant pour le pays. Il avait juré votre mort et celle de Casati. Gambali le Mabadi est un scélérat et un conspirateur. Son tour viendra. »

En territoire bisanga (du confluent de la Na-Akka au Nord, aux sources de la Kilima au Sud), la dynastie mangbetu exercera à nouveau son autorité effective dès la disparition du Gouvernement égyptien.

A Mambanga, sans descendance restée dans l'Uele (son fils aîné ayant été enlevé en 1879 par les Nubiens), succédera son neveu, le fils aîné de Nessogo, Koï Mbunza (dont le nom déformé par les Egyptiens a donné lieu à Mai Munza).

Junker a donné de Mambanga le portrait suivant :

« Mambanga était de taille élevée et se distinguait, par sa coloration d'un bronze plus clair, de ses sujets, d'un ton de cuivre plus foncé. L'attitude dégagée, encore jeune, la figure presque imberbe, portant une expression de sensualité débridée, augmentée par les grands yeux proéminents, il portait le costume traditionnel d'écorce, de bonne texture, et de couleur tabac clair. Ses cheveux étaient arrangés en un chignon élevé, incliné de côté et surmonté d'une calotte de paille tressée en forme de panier et fixée par une longue épingle d'ivoire. »

De son côté, Casati le décrit comme suit : « C'est un homme de haute taille, musculeux et souple, à l'œil vif et pénétrant, au teint brun clair; rien en lui ne décèle la cruauté et l'impression générale est favorable. »

2 avril 1947.
P.-L. Lotar, O.P.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Le Gouvernement égyptien dans l'Uele*, pp. 8 0à 86, *Souvenirs de l'Uele*, parus dans *Revue Congo*, 1936. — Junker, *Reise in Afrika*. — Casati, *Dix années en Equatoria*. Hutereau, *Les peuplades de l'Ubangi et de l'Uele*, pp. 298 et suiv. — Emin Pacha, *Tagebücher*.

MARILLUS *(Charles - Louis)* (Roubaix, 4.3.1866-Akka, 30.10.1902). Fils de Charles Marillus et d'Anne-Marie Anthierens.

Marillus exerça d'abord la profession de menuisier, de 1880 à 1886, puis, engagé au 6e régiment d'artillerie, le 1er octobre 1886, il devint adjudant de batterie le 1er octobre 1891; il prit du service à l'E.I.C. et partit le 2 juin 1894 en qualité de sergent-major. Dès son arrivée en Afrique, il est désigné pour la résidence de Semio. En novembre 1894, il est à Dungu, où il aide Lespagnard à la construction du poste. En février 1895, il fait partie de l'expédition Francqui contre Bafuka, fils de Wando, resté en bons termes avec les mahdistes. La colonne, commandée par Francqui et Christiaens et comprenant, outre Marillus, Burrows, Salisbury, Niclot, Lekens, Frennet, Millard, Swinhufvud, Kops, Gehot, Devenyns, quitte Niangara le 1er février et marche vers le Nord-Est. Le 11 février, elle est attirée dans une embuscade, dans une galerie de rivière, et Frennet, à l'avant-garde, est tué. Une contre-attaque de Niclot fait fuir les assaillants. L'expédition Francqui, ayant reçu du renfort venu de Dungu, peut battre en retraite et rentre à Dungu du 24 au 26 février. Son terme achevé, Marillus rentre en Europe en mai 1897.

Il accomplit un deuxième terme à Dungu, comme chef de poste, en avril 1898, puis est désigné pour rejoindre l'expédition du Nil, le 23 juillet. Il arrive au mont Adra le 16 octobre 1898. Il redescend fin de terme et quitte Boma pour l'Europe le 1er décembre 1901.

Il accomplit un troisième terme dans l'Uele en 1902 et prend part, cette année, comme lieutenant, à l'expédition commandée par le capitaine Lespagnard, contre les Ababua révoltés, qui sont définitivement battus et soumis. Le 30 octobre de cette année, Marillus meurt de dysenterie, à Akka.

Marillus était porteur de l'Etoile de Service et de la Médaille d'or de l'Ordre du Lion.

4 octobre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 209, 211, 319. — Lejeune-Choquet, *Histoire militaire du Congo*, v. Exp. Lespagnard.

MARINEL (LE) *(Georges-Edouard)*, Capitaine-Commandant du Génie, Inspecteur d'Etat de l'Etat Indépendant du Congo, Directeur au Ministère des Colonies (Davenport, Etats-Unis d'Amérique, 29.6.1860-Edimbourg, Ecosse, 20.11.1914).

Le Marinel, né de parents belges et qui a fait ses études en Belgique, est admis à l'âge de 17 ans à la section des armes spéciales de l'Ecole Militaire. Nommé sous-lieutenant le 10 novembre 1879, à sa sortie de l'Ecole d'Application, le 25 janvier 1882, il est affecté au régiment du génie.

L'œuvre civilisatrice que poursuivait à cette époque le Roi en Afrique centrale, la participation chaque jour croissante d'éléments militaires belges à celle-ci faisaient germer dans l'esprit de nombreux jeunes officiers le désir de mettre au service d'une grande cause leurs forces et leur science.

Georges Le Marinel décide d'offrir ses services à l'Association Internationale du Congo, qui les agrée, et il s'embarque le 5 août 1884, à Liverpool, sur le vapeur *Ambriz*. A son arrivée à Boma, il est commissionné comme second à Vivi et, le 20 novembre, désigné pour assister le lieutenant Valcke, alors attelé à un travail de titan : le transport jusqu'au Stanley-Pool du vapeur *Stanley* : sternwheeler de 24 mètres de longueur et de 6 mètres de large, destiné au service du Haut-Congo. Valcke, qui a pris possession au mois de mars, à Banana, du vapeur sectionné en six tronçons, l'a remonté et amené à Vivi; là, il l'a découpé à nouveau en six compartiments, qu'il achemine, s'aidant d'un matériel des plus primitifs, à travers un pays quasi impraticable, dépourvu de routes et sous un soleil meurtrier.

Au prix de peines inouïes, il a atteint Isangila, le 4 septembre 1884, par un itinéraire audacieux qu'a tracé et aménagé le capitaine Zboïnski.

Le 20 octobre, le vapeur est remonté et lancé à Isangila; malheureusement, les basses eaux ne lui permettent pas de dépasser Tchumbi. Attendre les hautes eaux, c'était perdre trois mois. Valcke prit alors l'héroïque résolution de faire reprendre à son bateau la route terrestre.

Il était à Lukungu, à peu près à mi-chemin entre Vivi et le Pool, quand Le Marinel le rejoignit. Immédiatement, celui-ci se mit à l'œuvre, maniant les outils du mécanicien, du charpentier, du mineur avec une vigueur que son apparence plutôt délicate ne pouvait laisser soupçonner. Il est pontonnier, topographe, conducteur d'équipes; il est là où la tâche est toujours la plus ardue.

Il mène à bonne fin le tracé d'une route, de Lukungu à Lutete, qui contourne le mont M'Biri et traverse la M'Pioka. Une fièvre l'abat et le ramène à Lukungu; mais à peine rétabli, il repart de l'avant, pour arriver à Léopoldville le 4 juillet 1885.

Le *Stanley* fut mis à flot sur le Stanley-Pool au mois de décembre.

Cependant, Le Marinel, qui s'était épuisé sur la route des caravanes, est désigné le 27 juillet pour reprendre ses fonctions de second à Vivi. Mais dès le 18 août il était appelé, avec le lieutenant Juhlin Dannfelt, de l'armée suédoise, à représenter l'Etat Indépendant du Congo dans la Commission franco-congolaise chargée de fixer la frontière commune du Bas-Congo, entre le Shiloango et Manianga. Les travaux de cette Commission furent terminés le 22 novembre 1885; on profita de la présence de Le Marinel dans la région de Manianga-Lukungu pour le charger de missions relatives aux transports. Enfin, le 20 août 1886, il fut désigné pour reprendre la direction de la station de Léopoldville, dont l'importance ne cessait de croître, ce qui imposait au personnel un labeur écrasant.

Le 20 mars 1887, il remettait le commandement du Stanley-Pool à Liebrechts et descendait vers la côte, pour s'embarquer, le 1er juillet 1887, vers l'Europe.

Nommé commissaire de district de 2e classe le 28 janvier 1889, il s'embarquait le lendemain à Anvers pour le Congo, via Lisbonne. A son arrivée à Boma il est désigné pour le district de l'Ubangi et pour être attaché à l'expédition Van Gèle, qui s'organisait à Léopoldville.

Le 21 mai, l'expédition commandée par Van Gèle et comprenant Le Marinel, Hanolet, de Rechter, Busine et les mécaniciens Gustavsen et Christensen, montée sur les vapeurs *En-Avant* et *A. I. A.* et une grande pirogue, quittait Léopoldville. Le 25 juin elle touchait Zongo, premier poste de l'Ubangi, où elle laissait Busine et Hanolet. Poursuivant sa route, l'expédition franchit les rapides de l'Eléphant, puis, après avoir surmonté mille difficultés et au prix d'efforts surhumains et de prodiges d'adresse et d'audace, elle dépasse les rapides de Mokoange (août 1889). On y installe un poste de transit confié à un gradé noir, Osmani. L'expédition reprend sa route jusqu'à Banzyville, où Van Gèle fonde un poste qu'il confie à de Rechter. Mais Le Marinel, malade, est obligé de descendre jusqu'à Léo pour se faire soigner. Dès qu'il fut guéri, il rejoignit l'expédition. Le 11 mai 1890, Van Gèle, Le Marinel et de Rechter sur l'*En-Avant* et l'*A. I. A.*, toujours conduits par Gustavsen et Christensen, quittaient Banzyville. Arrivés à l'embouchure de la Kotto, ils y pénètrent, mais des rapides les arrêtent; ils regagnent l'Ubangi, reprennent la navigation vers l'amont, et le 30 mai les steamers accostent à Yakoma. On fit choix sur la rive droite de l'emplacement d'un poste dont de Rechter prit la charge. On y traita avec Bangasso, grand chef Sakkara, qui accepta le protectorat de l'Etat. En juillet 1890, Le Marinel accompagne Van Gèle et de Rechter dans une tentative de reconnaissance de l'Uele. Ils atteignirent Mokwangu, qu'ils n'essayèrent pas de dépasser. Revenus à Yakoma, ils s'engagent dans la M'Bili; une chute arrête l'expédition qui rebrousse chemin et tente de remonter le Bomu. Cette fois encore, un banc rocheux, qu'ils baptisèrent « Chutes Hanssens », les arrêta. Van Gèle et ses compagnons rentrèrent à Yakoma, et, après une visite à Bangasso, Van Gèle se préparait en octobre 1890 à rentrer en Europe, après une dernière visite à Yakoma, quand il apprit au cours de celle-ci la présence d'Européens à Djabir; c'était l'expédition Milz.

Avec l'aide de Bangasso il les rejoignit le 3 décembre. Ce n'est qu'à son retour à Yakoma en janvier 1891 qu'il remet le commandement de l'expédition à Le Marinel et qu'il descend à Léopoldville. Il y débarque le 21 février avec Hanolet, fin de terme de service, mais c'est pour y apprendre qu'une expédition française s'apprête à quitter Brazzaville pour le Haut-Ubangi; sans désemparer il remonte dans le Haut. Cependant, en avril 1891, Le Marinel ayant appris que l'expédition française de Dybowski venait d'arriver au Nord de l'Ubangi et commençait ses explorations, partit à son tour explorer la rive Nord de l'Ubangi, mais plus en amont. Il remonta le Kotto jusqu'à l'endroit où, cinq mois plus tôt, un détachement français avait été surpris et détruit par les Bubus.

C'est à cette époque qu'arrivèrent sur le Haut Ubangi les premiers agents commerciaux conduits par Delcommune. Mais en février 1892, Le Marinel interdit par voie de circulaire, et en exécution du décret du 29 septembre 1891, le commerce de l'ivoire et du caoutchouc en aval du confluent Uele-Bomu. Cette mesure entraînait la fermeture des factoreries, à peine créées.

Le 1er mars 1892, Le Marinel quittait Yakoma pour aller fonder sur le M'Bali le poste de Bokuma, en territoire de Bangasso; le 19 il est à Bangasso, où réside Hanolet. Décidé à explorer le Bomu en pirogue, Le Marinel, accompagné de de la Kéthulle, qui rejoint la résidence de Rafaï, pousse jusqu'en amont des rapides de Gufuru, notant toutes les caractéristiques de la navigabilité de la rivière jusqu'à ses rapides, qu'il contourne par voie de terre. Reprenant la voie d'eau, il arrive, le 6 avril, à l'embouchure du Shinko, où un

poste est créé en territoire de Rafaï. de la Kéthulle s'y installe pendant que Le Marinel reprend le chemin de Bangasso.

Le 9 octobre 1892, Le Marinel quittait l'Afrique sur un vapeur portugais, pour prendre un congé en Europe.

Moins d'un an après, le 6 septembre 1893, Le Marinel repartait pour l'Afrique en qualité d'Inspecteur d'Etat et désigné pour reprendre le commandement de l'expédition Ubangi-Bomu, à Hanolet, qui l'exerçait depuis le 13 avril, date du décès de Balat, successeur de Le Marinel.

Le 20 novembre il arrive à Zongo. Diverses grandes reconnaissances en vue d'occupations étaient en route ou à la veille de s'ébranler. Pendant le congé qu'avait pris Le Marinel, les relations avec nos voisins français s'étaient tendues au point que de regrettables incidents ne furent évités que de justesse. La ferme diplomatie de Le Marinel eut vite fait d'écarter ces dangers.

Dès le mois de février 1894, le duc d'Uzes, qui commandait un détachement français, écrivait dans un rapport :

« Nos relations avec nos voisins belges, très tendues à notre arrivée dans le Haut-Ubangi étaient devenues sinon cordiales, au moins courtoises. M. Le Marinel, officier belge commandant les forces de l'E. I. C. dans la zone du Haut-Ubangi et du Bomu, par son esprit large et conciliant, avait contribué à cette détente. »

Au surplus, le 20 mars 1894, les deux Gouvernements s'accordaient pour respecter le *statu quo* jusqu'à la conclusion des pourparlers en cours.

Dans l'entretemps, l'expédition Fiévez était arrivée fin mars à Liffi, au Bahr-el-Ghazal, et l'expédition Nilis-de la Kéthulle-Gérard sur l'Adda, à Katuaka. Le Marinel, alerté par Gérard, partait à son tour pour l'Adda et y arrivait en juillet 1894, avec 140 soldats et un canon, mais ces renforts ayant été jugés insuffisants pour tenir tête à une attaque mahdiste qui s'annonçait imminente et grave et malgré l'arrivée de nouveaux renforts amenés par Lannoy et Liboi, l'évacuation sur le Bomu fut ordonnée.

Le 14 août 1894, une convention franco-congolaise était signée ramenant la frontière de l'E. I. C. au Bomu, mais elle ne fut connue dans le Haut Ubangi qu'au mois de novembre.

Le 25 février 1895, Le Marinel s'embarquait à Boma pour rentrer en Europe.

Le 27 décembre suivant, il partait en Amérique chargé de mission; il rentra en Belgique en février 1896, reprit du service à l'armée et commanda la compagnie des télégraphistes de campagne. Il professait en même temps à l'Ecole de Guerre.

En 1903, le Gouvernement de l'E. I. C. demandait à Le Marinel de prendre la direction des services de la construction des Chemins de fer des Grands Lacs à Bruxelles.

Le 20 mars 1896, Georges Le Marinel et son frère Paul furent reçus en séance solennelle honorée de la présence du prince Albert de Belgique, à la Société d'Etudes Coloniales à Bruxelles.

Le 14 novembre 1908, Le Marinel était nommé directeur au Ministère des Colonies. Il fut mis à la retraite en juillet 1914, mais en août 1914 il reprit du service à l'armée; malheureusement son état de santé le fit évacuer sur l'Angleterre.

Georges Le Marinel fut un serviteur aussi savant que modeste, dont le nom restera attaché à notre établissement au Congo.

Georges Le Marinel était chevalier de l'Ordre de Léopold, chevalier de l'Etoile Africaine, officier de l'Ordre Royal du Lion, décoré de l'Etoile de Service à trois raies, de la Croix Militaire de 1re classe.

Il est l'auteur de nombreuses publications : « La région du Haut-Ubangi », *Bull. de la Soc. Royale belge de Géographie*, 1893, nº 1. — « Les rapides de l'Ubangi », *Bull. Off. de l'E. I. C.*, 1891. — « Exploration du Kotto », *Mouv. géogr.*, 1891. — « Tableau des Observations astronomiques faites sur le Haut-Congo-Ubangi », *Mouv. géogr.*, 1891. — « Le Congo français au Nord du Coude de l'Ubangi. Observations », *Mouv. géogr.*, 1895. — « Contrib. Bashilange », *Congo*, 1904.

22 juin 1947.
A. Engels.

Lotar, P. L., *La Grande Chronique du Bomu, Mém. de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1940. — *La Grande Chronique de l'Ubangi, Mém. de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1937. — *Belgique Coloniale*, 1895. — Chapaux, A., *Le Congo*, Rosez, Bruxelles, 1894. — *Le Congo illustré*, 1892. — Lejeune, L., *Le Vieux Congo*, 1938. — Weber, *Campagne arabe*, Bruxelles, 1937. — Defester, *Les prisonniers belges au Congo*, Duculot, Tamines, 1927. — Masoin, *Histoire de l'E. I. C.*, Namur, 1913. — *Le Journal du Congo*, 27 juillet 1912 (biogr.). — Inauguration du monument Le Marinel à l'Université Coloniale, revue *Congo*, 1925, II, pp. 584-595. — *Bull. de la Soc. Belge d'Et. Col.*, 1896. — *A nos héros coloniaux morts pour la Civilisation.* — Boulger, *The Congo State*, London, 1898. — Bibl. pers. Ed. De Jonghe.

MARINEL (LE) *(Paul-Amédée)*, Inspecteur d'Etat (Long-Grove (Etats-Unis), 4.7.1858-Watermael, 29.11.1912). Fils d'Amédée Le Marinel et d'Honorine Guyot.

Il entre à l'Ecole Militaire le 4 décembre 1876 et en sort le 9 mai 1880 avec le grade

de sous-lieutenant. Désigné d'abord pour le 13e régiment de ligne, puis pour celui des carabiniers, il est détaché le 19 juin 1885 à l'Institut cartographique militaire. Il part pour le Congo en qualité d'officier de la Force publique au service de l'Etat Indépendant. Il débarque à Boma le 21 septembre suivant. En Afrique il est d'abord attaché à la brigade topographique du capitaine Jungers, puis il est adjoint, avec de Macar, à Wissmann, qui, après un congé de quelques mois passé à Madère, rejoignait le poste de Luluabourg, qu'il avait fondé à la fin de l'année précédente. Le Marinel est détaché au commandement du poste, tandis que Wissmann, accompagné de de Macar, entreprend une expédition vers la Lubi, expédition malheureuse, car elle doit bientôt rétrograder devant l'hostilité des indigènes et les pertes que lui font subir la petite vérole et d'autres maladies. Le 17 juillet 1886, Wissmann, à qui s'est joint cette fois Le Marinel, à peine remis d'un grave accès de fièvre, repart pour reconnaître la route du Kasai à Nyangwe. Les deux officiers remontent la Lubi et le Sankuru jusqu'aux chutes de Wolf. Marchant ensuite vers l'Est, ils traversent le Lomami et n'arrivent à Nyangwe qu'au prix de fatigues et de privations extrêmes, ayant perdu par la famine et la maladie une grande partie du millier d'hommes, femmes et enfants qui les accompagnaient au départ de Luluabourg. Aussi, en arrivant à Nyangwe, où il apprend par les Arabes la triste nouvelle de l'abandon de la station des Stanley-Falls par les troupes de l'Etat. Wissmann prit-il le parti de gagner, en compagnie de Buchlag et d'une soixantaine d'hommes valides, le Tanganika et, de là, la côte orientale, chargeant l'officier belge de ramener à Luluabourg les débris de son infortunée expédition. Ce que fut cette dernière odyssée, Le Marinel s'est refusé à nous le rapporter en détail, et il nous avoue que s'il devait le faire, il aurait de longues et lamentables pages à écrire. La cause initiale réside, d'après lui, dans les dévastations commises par les Arabes esclavagistes et leurs tristes complices indigènes. En effet, du Lomami jusqu'aux environs de Sankuru, on ne trouvait plus à cette époque que les ruines des villages qu'ils avaient, au cours de leurs incursions, dévastés et incendiés. Les habitants survivants erraient dans la brousse comme des bêtes sauvages aux abois, répandant partout sur leur passage la plaie des maladies infectieuses et réduisant à néant les ressources alimentaires du pays avant d'aller mourir dans quelque fourré. Dans la contrée, devenue un désert pestilentiel, toute caravane en était réduite à cheminer dans les conditions les plus précaires, chaque jour décimée par les privations et par la maladie.

Rentré à Luluabourg, Le Marinel consacre la fin de son terme à de nombreuses reconnaissances aux environs. C'est à ce moment qu'il est amené à fonder un poste d'avant-garde à Lusambo, point favorablement placé à l'extrémité du bief navigable du Sankuru pour le cas où la menace arabe viendrait à se préciser. Dans ses déplacements, Le Marinel eut plusieurs fois maille à partir avec les populations belliqueuses et pillardes établies sur les tributaires du Kasai et dont la soumission ne sera acquise qu'au bout de plusieurs années, après les campagnes successives de Le Marinel, de Dhanis et de Michaux.

Le 24 novembre 1888, Paul Le Marinel s'embarquait à Boma. Il regagnait la Belgique avec le grade de lieutenant, qui lui avait été conféré plus de deux ans auparavant; mais il ne devait y rester que bien peu de temps, puisque, dès le 31 juillet 1889, nous le retrouvons à Boma, en route pour Lusambo, en qualité de Commissaire de District du Lualaba.

Si Le Marinel passe à juste titre pour le fondateur de Lusambo, c'est d'abord, comme nous avons vu, parce que, en 1888, il en a lui-même déterminé l'emplacement, emplacement que le Gouverneur Général Camille Janssen était venu sur place reconnaître et confirmer; mais c'est surtout parce qu'à son retour en 1890 il en a fait la puissante station militaire et le camp retranché dont le rôle allait être si marquant au cours des guerres arabes. On en appréciera l'importance par le fait que Le Marinel, à cet instant décisif de la conquête congolaise, y eut sous ses ordres jusqu'à 17 blancs, 600 hommes de troupes indigènes et 4 bouches à feu.

Les raisons d'un tel rassemblement n'étaient pas du reste purement stratégiques, et la présence, aux côtés de Le Marinel, de soldats et d'administrateurs de la valeur de Descamps et de Gillain, avait aussi sa raison d'être. La question de l'occupation du Katanga, sur lequel se manifestaient des convoitises étrangères, commençait à se poser avec une particulière acuité et il entrait dans les vues du Roi Léopold qu'un raid, préparant une installation définitive, fût organisé sans tarder de Lusambo vers le royaume de Msiri.

Toutefois, avant de partir pour le Katanga, Le Marinel tenait à marquer l'autorité de l'Etat assez fortement pour que les population du Kasai, toujours indisciplinées et

frémissantes, et de plus travaillées par la propagande arabe, ne profitent pas de son absence pour se révolter. Il voulut faire une démonstration rapide face au danger arabe, c'est-à-dire sur le Lomami, en direction du Maniéma. Parti le 3 juin de Lusambo, il y était de retour le 22 août suivant, ayant atteint comme point extrême Bena-Kamba sur le Lomami et envoyé vers les Falls les deux Belges qui se trouvaient là fort exposés et qui étaient le lieutenant Lenger et le sergent De Bruyne, le même qui deux ans plus tard devait périr héroïquement dans Kasongo pour avoir refusé d'abandonner son chef, le lieutenant Lippens.

Dès son retour à Lusambo, Le Marinel doit se porter au secours de Descamps, qui, laissé à la garde du camp et attaqué par Gongo Lutete, chef batétéla à la solde des Arabes, était engagé à trois jours de marche. Heureusement, Descamps, avec ses seuls moyens, a pu infliger à Gongo une défaite décisive et Le Marinel le rencontre revenant avec plusieurs centaines de prisonniers.

A la suite de ces événements, le pays se trouve pacifié pour un temps et Le Marinel, le 23 décembre 1890, sur des instructions pressantes venues de Bruxelles, peut se mettre en route pour le Katanga, accompagné par Descamps, Legat et Verdick et laissant le commandement du camp retranché à Gillain. Remontant la rive droite du Lubi pour cheminer ensuite vers le Sud-Est, il franchit successivement la Bushimaie et le Luilu et atteint Mutumbo-Mukulu sur le Lubilash ou Sankuru supérieur après avoir surmonté un semblant de résistance de la part de Muzembe, chef des Balunga. Poursuivant alors sa marche vers le Sud, il passe le Lubudi, affluent de gauche du Lualaba en amont du Bukama actuel, puis il arrive au fleuve lui-même, au delà duquel, en suivant approximativement le cours de la Kalule, il escalade le plateau de Biano. Il ne lui reste plus alors, passant par Mokabe-Kasari et la Dikuluwe, qu'à gagner assez facilement Bunkéia, la capitale de Msiri. Arrivé là, la perte presque totale de ses munitions dans une explosion l'oblige à traiter avec Msiri dans des conditions moins favorables qu'il ne l'escomptait et il doit renoncer à occuper effectivement Bunkéia. Il doit se contenter, avec l'accord de Msiri, d'établir un poste de surveillance sur la Lofoi, affluent de droite de la Lufira, à deux jours de marche de la capitale, et d'y laisser Legat et Verdick avec une centaine de soldats. Lui-même, ayant ainsi préparé les voies aux expéditions qui vont suivre, rentre à Lusambo par le lac Kabele sur le Lualaba et Mutombo Mukulu, et il y arrive dans le courant d'août 1891, ayant accompli en 230 jours un voyage de 2.000 kilomètres dans un pays absolument inexploré et porté pour la première fois le drapeau de l'Etat sur la riche province minière du Katanga, dont il devait ainsi nous assurer la possession. L'intervention de Le Marinel, pour décisive qu'elle était en ce qui touche aux intérêts belges, est restée si pacifique qu'il a pu ramener avec lui un des missionnaires anglais de Bunkéia. une femme de Msiri et un certain nombre d'indigènes.

L'expérience des affaires du Katanga acquise par Le Marinel au cours de son voyage devait être d'un grand secours à ses successeurs et notamment à Bia et à Francqui, qui arrivèrent à Lusambo le 19 décembre 1891.

Mais le Commissaire de District du Lualaba devait reprendre, avec le commandement de Lusambo, toute une série de responsabilités et de devoirs de police. Gongo Lutete fomentait de nouveaux troubles et tout le début de l'année 1892 se passe à les réprimer. En réalité on assiste alors aux manifestations préparatoires des guerres arabes. Le Marinel ne devait pas en voir la suite immédiate, car Dhanis, qui lui succède au commandement de Lusambo, vient d'arriver. Le 5 mars il prend passage sur le *Ville de Verviers*, à destination de Boma, d'où il rentre en Europe.

Quand il repart pour l'Afrique en janvier 1893, c'est en qualité d'Inspecteur d'Etat. Son autorité s'étend alors aux districts du Stanley-Pool, du Kwango, du Kasai et du Lualaba. En ce moment, Dhanis est aux prises avec les Arabes vers Nyangwe. Le Marinel se rend immédiatement à Lusambo, expédie des renforts sur le théâtre des opérations, envoie Brasseur au Katanga et se multiplie sur tous les points menacés.

Au cours d'une tournée d'inspection, en décembre 1893, il reçoit entre Luebo et Luluabourg d'inquiétantes nouvelles au sujet des opérations dirigées contre Rumaliza. Il recrute en hâte des soldats indigènes, les forme en trois colonnes et gagne à marches forcées Kasongo-Luakila, où il apprend la défaite et la fuite de Rumaliza. En août 1894 il se trouve à Léopoldville sur le chemin du retour, lorsque éclatent des bruits de conflit avec la France. Il ajourne son départ, puis accepte une mission d'inspection dans l'Uele avec des instructions rigoureuses concernant la réforme à introduire parmi le personnel de l'Etat. Il pousse jusqu'à Dungu, le point le plus oriental de notre occupation d'alors Sa mission terminée, il

passe la main à Francqui et se prépare enfin à rentrer en Europe, lorsque la révolte des Batétélas dans le Kasai le fait se diriger à nouveau vers Lusambo. Heureusement, la victoire de Lothaire sur les rebelles lui permet enfin de rentrer en Belgique pour la troisième fois.

Le Marinel avait été nommé capitaine le 28 septembre 1893, mais la vie de garnison qu'il retrouvait au pays était sans intérêt pour lui. Aussi quitte-t-il l'armée en 1899 avec le grade de capitaine-commandant.

Passant à juste titre pour un excellent conducteur d'hommes et un administrateur de premier ordre, il devait être recherché par les grandes sociétés coloniales de l'époque pour gérer leurs intérêts en Afrique. C'est ainsi qu'il fut amené à faire encore deux termes dans la Colonie, le premier de février à décembre 1906 comme Directeur de la Compagnie du Lomami, le second de juillet 1908 à janvier 1910 comme Directeur de la Société anonyme belge pour le Commerce du Haut-Congo.

Parvenu ainsi à des postes de maîtrise dans la conduite des affaires, il était naturel que les préoccupations de Paul Le Marinel s'orientassent vers le développement économique de la terre qu'il avait tant aidé à conquérir pour son pays. Il avait à ce sujet des idées personnelles et il n'hésitait pas à les défendre, au besoin, par la plume. On peut lire notamment de lui, dans le *Mouvement géographique* du 7 janvier 1912, un article où il s'élève vigoureusement contre le troc, encore pratiqué sous certaines formes, malgré l'introduction de la monnaie, en dehors des grands centres de la Colonie. L'Etat lui-même, dit-il, n'est point justifié à percevoir l'impôt en nature. Normalement l'indigène doit pouvoir écouler librement ses produits contre espèces sans avoir à les livrer à l'Etat à une valeur fixée unilatéralement par celui-ci.

Le Marinel ne s'en est pas tenu, heureusement pour nous, à écrire sur des questions de doctrine. Il a rassemblé des souvenirs dans quelques articles qui constituent, pour l'histoire de l'occupation belge entre les années 1885 et 1893, une documentation de premier ordre. Il faut surtout citer : « La découverte et l'occupation des régions du Kasai, du Luba et du Katanga » (*Mouv. géogr.*, 1906, pp. 37-42) ; le récit de sa visite à M'siri, dans « L'Expédition de Paul Le Marinel au Katanga » (*Mouv. géogr.*, 1892, pp. 9-11). et « Historique de la reconnaissance et de l'occupation du Katanga », écrite en 1911, en collaboration avec R. Dubreucq.

De belle prestance, toujours aimable et correct, Paul Le Marinel portait cependant difficilement le poids des dures années d'épreuves qu'il avait passées en Afrique. A partir de 1910, sa santé déclina rapidement. Il devait s'éteindre le 29 novembre 1912, emportant d'unanimes regrets, âgé seulement de 54 ans.

Il était chevalier de l'Ordre de Léopold, de l'Ordre Royal du Lion, Officier de l'Etoille Africaine, porteur de l'Etoile de Service et des Médailles de la Campagne Arabe et des Explorations du Katanga, mais ce ne sont là que faibles hommages rendus à celui qui fut un des plus purs champions de notre influence civilisatrice en Afrique. Avec Georges Le Marinel, autre héros des guerres arabes, il présente dans nos annales coloniales l'exemple unique de deux frères associés dans la même tâche et le même idéal. Aussi la nation a-t-elle tenu à leur marquer sa reconnaissance en leur élevant à Anvers, le 12 octobre 1925, un mémorial commun dont l'inauguration donna lieu à une manifestation profondément émouvante.

10 novembre 1947.
R. Cambier.

P. Le Marinel, *L'Expédition Paul Le Marinel au Katanga, Mouv. géogr.*, 1892, pp. 9-11. — *La découverte et l'occupation des régions du Kasai, du Luba et du Katanga, Mouv. géogr.*, 1906, pp. 37-42; *Bull. S. Géog. d'Anvers*, 1906-1907, p .41. — (Avec R. Dubreucq), *Historique de la reconnaissance et de l'occupation du Katanga, Bull. Ass. Lic. sortis Univ. Liège*, oct. 1911, pp. 17-40. — Article sur le troc au Congo, *Mouv. géogr.*, 7 janvier 1912.
Mouvement géographique, 1891, p. 118; 1893, p. 356; 1912, p. 651. — *Journal du Congo*, 7 septembre 1912 (biographie). — *Tribune congolaise*, 15 octobre 1925 (inauguration du monument Le Marinel à l'Université Coloniale d'Anvers). — *Congo*, nov. 1925, pp. 584-585 (id.).

MARKIEWICZ *(Joseph)*, Missionnaire Jésuite (Drohobycz au sud de Lemberg, en Galicie), 18.7.1865-Kinkoni, 24.11.1908).

Après des humanités brillantes au gymnase de S. Jacek à Cracovie, qu'il termina en 1883 avec l'examen dit de maturité, il entra au Séminaire de Cracovie, dirigé par les Pères Lazaristes. Quatre ans plus tard il alla à Rome achever ses études à l'Université Grégorienne. Ordonné prêtre il entra dans la Compagnie de Jésus le 14 novembre 1888. Il fut ensuite professeur au collège de Tarnopol, exerça son ministère sacerdotal à Cracovie, à Stanislawow, à Chyrow et à Staravies. La Mission de Détroit en Amérique et celle du Zambèze portugais lui ayant été refusées, il sollicita et obtint la faveur d'aller au Congo belge.

Arrivé à Kisantu le 10 novembre 1903, il fut désigné pour le poste de Kipako. Ne

s'épargnant ni renoncements ni fatigues, le Père Markiewicz mit tout en œuvre pour soulager le sort des pauvres malades du sommeil. Ses durs labeurs. ses longues randonnées de village en village eurent tôt fait de miner sa santé. Tandis qu'il faisait la visite de quelques fermes-chapelles, il sentit subitement ses forces le trahir. De Bemba, où il se trouvait, il se fit transporter à Kinkoni, village situé à trois lieues et demie de Kipako. Atteint d'hématurie, il ne tarda pas à rendre l'âme, le 24 novembre 1908. Le Père Markiewicz est enterré près de la nouvelle église de Kipako.

25 octobre 1947.
J. Van de Casteele, S.J.

Litt. Ann .Prov. Belg. S. J., Ann. Schol., 1908, pp. 279-281. — *Missions belges de la Comp. de Jésus*, 1909, pp. 38 et 198. — Son journal de voyage : publié en polonais dans les *Misje Katolickie*.

MASSART *(Jules)*, Sergent de la Force publique (Warmifontaine [Neufchâteau], 3.7.1871-Mbelia, 3.12.1893). Fils de Charles Massart et de Marie Fary.

Engagé au 10e régiment de ligne, le 13 novembre 1888, Massart était promu sergent le 15 juin 1891. C'est en qualité de sergent de la Force publique qu'il prit du service à l'E.I.C. et quitta Anvers le 3 décembre 1892. Il était désigné pour l'expédition du Haut-Uele. Dès mars 1893, il était à Niangara. Il accompagna l'expédition du Nil jusqu'à Dungu. Puis, en avril 1893, il quitta Dungu en compagnie de Delbruyère, Niclot, Laplume, Ligot, en direction de Ndirfi, afin de collaborer à la réoccupation des postes de l'Enclave, momentanément abandonnés. En route, Massart tomba malade et dut rebrousser chemin vers Dungu et Niangara. Rétabli, il fut chargé d'aller fonder un poste chez Mbélia, chef mangbetu (Nepoko), dès mai 1893. Installé au poste de Mbelia depuis quelques mois, Massart fut de nouveau frappé de fièvre hématurique. La quinine faisant défaut à ce moment, il succomba le 3 décembre 1893.

3 décembre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele*, 1946, *Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, pp. 151, 319.

MAURY *(Henri)* (en religion Frère Bernardin), Frère Missionnaire Rédemptoriste (Auby - sur - Semois, 18.10.1880 - Esschen, 30.9.1913). Fils d'Alphonse Maury et de Marie Houchard.

Il émit les vœux de religion à Beauplateau le 15 octobre 1907. Depuis son enfance il aspirait à la vie de Missionnaire; en 1908 il sollicita la faveur d'aller au Congo et s'embarqua le 24 septembre de cette année. Ayant exercé la profession de maçon avant son entrée en religion, il put rendre de grands services à la Mission. On lui doit la construction de l'école de Thysville et de plusieurs bâtiments à Kinkanda. En janvier 1912, il revint en Belgique jusqu'au 5 octobre. Peu de temps après son retour, une maladie grave se déclara et le 24 juin 1913 il rentra définitivement au pays. On l'envoya au couvent d'Esschen, dans la Campine anversoise, dans l'espoir qu'il pourrait y récupérer ses forces. Il était trop tard, il mourut le 30 septembre 1913.

4 novembre 1947.
M. De Meulemeester.

E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, p. 1320.— M. De Meulemeester, *Mémorial de la Province belge de la Congrégation du T. S. Rédempteur*, Louvain, 1931, 30 septembre. — *Voix du Rédempteur*, 1913, pp. 475-476.

MBUNZA, Grand chef mangbetu, fils de Tuba, né vers 1830 et assassiné vers 1874-1875.

Il avait sa résidence à Nangazizi (Tangasi), sur la Ne-Dito, affluent rive droite de la Ne-Tado, affluent rive gauche de la Gadda.

A la mort de son père Tuba, Mbunza, par suite du décès de ses frères aînés, devint chef de la famille. Sans scrupules, il fit disparaître plusieurs de ses parents pour agrandir son royaume. Il se rendit très impopulaire. Il avait pour frères : Omoapa, Magay, Azanga, Girimbi, Sadi (ce dernier père du fameux Nessogo).

Les fils de Mbunza furent : Nesumapa (qui fut tué en même temps que son père); Bara, tué plus tard lors d'une attaque dirigée contre Niangara; Botuma, Borongo et Newoko, fils de Manzeke, sœur du chef Manziga.

Une autre femme de Mbunza fut Namongwane, sœur d'Ondongandra.

Schweinfurth, le premier Européen qui atteignit l'Uele, en 1870, fut introduit chez Mbunza le 22 mars de cette année, par le trafiquant kénousien Abd es Samate, qui venait régulièrement échanger à Nangazizi le cuivre et d'autres produits contre l'ivoire que le chef mangbetu lui réservait chaque année. Schweinfurth nous décrit ainsi le chef noir : « Avec tout le cuivre dont ses bras, ses jambes, sa poitrine et sa tête

sont décorés, Mbunza brille d'un éclat qui rappelle trop la batterie d'une cuisine opulente; le chignon royal est surmonté d'un bonnet empanaché qui s'élève à un pied et demi au-dessus de la tête. Ce bonnet est cylindrique, fait d'un tissu de roseaux très serré, orné de trois rangs de plumes de perroquet d'un rouge vif et couronné d'une touffe de même plumage. Une plaque de cuivre, en forme de croissant, est attachée sur le front, d'où elle se projette comme la visière d'un casque. Tout le personnage est enduit d'une pommade qui donne à la peau, naturellement brune et luisante, la couleur du rouge antique des salles de Pompéi. Le vêtement ne se distingue de celui des autres hommes que par une finesse exceptionnelle; il se compose d'un grand morceau d'écorce de figuier, teint en rouge, et entoure le corps de plis gracieux formant à la fois culotte et gilet. Des cordelières rondes en cuir de bœuf, fixées à la taille par un nœud colossal et terminées par de grosses boules de cuivre, retiennent cette draperie qu'elles attachent solidement. La matière de cet habit est préparée avec tant de soin, qu'elle a tout à fait l'aspect de la moire antique. Autour du cou, le roi porte une rivière de lamelles de cuivre taillées en pointes qui s'irradient sur la poitrine. A ses bras nus se voient de singuliers ornements ayant un faux air d'étuis de baguettes de tambour et terminés par un anneau. Des spirales de cuivre enserrent les poignets et les chevilles du monarque. Trois cercles brillants ressemblant à de la corne, mais taillés dans une peau d'hippopotame et historiés de cuivre, lui entourent l'avant-bras et les jarrets. Enfin, en guise de sceptre, Mbunza tient de la main droite le cimeterre national qui a la forme d'une faucille et qui, dans cette occasion, n'étant qu'une arme de luxe, est en cuivre pur.

« Mbunza est un homme d'environ quarante ans, d'une belle taille, à la fois mince et vigoureux, se tenant droit jusqu'à la raideur. Bien qu'il ait de beaux traits, sa figure est loin d'être engageante; figure de Néron où se lisent la satiété et l'ennui. Le profil est presque droit, la barbe assez épaisse; le nez, parfaitement caucasien, forme, avec la bouche lippue et saillante du nègre, un contraste frappant. Dans les yeux brûle le feu sauvage d'une sensualité animale, et autour des lèvres court une expression que je n'ai vue chez aucun autre Mangbetu, un mélange de cupidité, de violence, de raffinement cruel, qui ne doivent pouvoir se fondre en un sourire qu'avec une extrême difficulté. Rien du cœur, évidemment, ne peut luire sur ce visage. »

L'explorateur italien Giovanni Miani visita à son tour Mbunza, du 1er au 25 mai 1872. Après s'être avancé au Sud jusque chez Bakengay et Bangoi, Miani vint mourir en chefferie de Mbunza en décembre 1872, sur les bords de la Ne-Dito, dans une case que le chef mangbetu avait réservée à l'explorateur, qu'il tenait en grande amitié. Miani fut inhumé sur place et Mbunza entretint autour de sa tombe des cultures de plants de tabac, en souvenir de l'explorateur, grand fumeur de pipe.

C'est à cette époque que Mbunza avait recueilli chez lui son neveu Nessogo, fils de son frère Sadi, alors qu'il était encore palanga; Sadi venait en effet d'être tué par Nguru-Mangi, Zande, fils de Tikima. Mais, craignant en Nessogo un rival, Mbunza l'établit sur la Dakpwa, en territoire bisanga. Peu après, ayant tué l'assassin de son père, Nessogo fut de nouveau obligé de fuir et revint près de Nangazizi. Mbunza refusant de le recevoir, Nessogo s'allia aux Nubiens commandés par Bouréi, et à Niangara, pour attaquer Mbunza. Les kuturias acceptèrent l'offre d'alliance de Nessogo contre Mbunza, parce que ce dernier avait recueilli chez lui sa fille qu'il avait naguère donnée au kuturia El Mayo, qui s'était enfuie et avait pris refuge chez son père. Les coalisés attaquèrent Nangazizi (1874); Mbunza fut tué, et son fils Bara fuit chez son oncle Azanga, au Sud du Bomokandi.

Contrairement à ce que prétend Hutereau (*Histoire des peuplades de l'Ubangi et de l'Uele*), Mbunza n'aurait pas été tué par Zabo le Bisanga, que Mbunza avait hébergé près de chez lui et qui le jalousait secrètement, mais bien par Ne-Kangba, un mapaia relevant du capita Gumbali, propre fils de Majabe, qui atteignit Mbunza d'un coup de lance, à la Ne-Kwanda, au village de Zabo (ceci d'après une enquête faite par le P. Lotar en 1927, chez les indigènes Henri Pamba et Masingwe, ce dernier fils de Monseko).

Nessogo s'opposa à ce qu'on mangeât le corps de Mbunza, qui fut déchiqueté et dévoré par les chiens (d'après interrogatoire, le 18 décembre 1926, par le P. Lotar, du mangbele Tinda, père de Ndanzi, clan mavorongo).

Les Nubiens mirent Niangara à la place de Mbunza, à la tête du territoire mangbetu.

8 avril 1947.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Souvenirs de l'Uele, Revue Congo*, 1° *Schweinfurth*; 2° *Miani*. — Schweinfurth, *Au cœur de l'Afrique*, pp. 36, 43, 52, 58, 70. — Hutereau, *Les peuplades de l'Ubangi et de l'Uele*, pp. 295 et suiv.

MERCENIER (*Maurice - Gérard - Jacques - Hubert*), Ingénieur civil des mines et Ingénieur géologue (Liège, 7.10.1886-Karema, 24.11.1917). Fils de Mercenier, Hubert, chef de bureau principal à l'Administration centrale des Chemins de fer belges, et de Galère, Victoire.

Mercenier fit ses études moyennes modernes à l'Athénée royal de Bruxelles, où il obtint plusieurs prix aux concours généraux et d'où il sortit avec le prix d'excellence. Il fit de brillantes études à l'Université de Liège, où il obtint, en 1910, avec grande distinction, son diplôme d'ingénieur civil des mines.

Le 6 octobre 1910, il quittait la Belgique pour le Congo, faisant partie de la première mission d'études et recherches de la Compagnie Géologique et Minière des Ingénieurs et Industriels Belges (Géomines), constituée le 13 juin 1910.

Dès son arrivée au Katanga, il fut chargé d'étudier, en décembre 1910, la région aurifère de Ruwe (zone de la Tanganika Concession Ltd); puis, en juin 1911, il fit l'étude géologique et minéralogique de la région d'Albertville au lac Tanganika. C'est là qu'à l'occasion de la découverte de fragments fossiles de végétaux dans des couches horizontales de schistes gris, il fut le premier à signaler l'existence possible de couches carbonifères du même âge que celles des houillères de Brakpan (assise de Beaufort en Afrique du Sud), qu'il avait eu l'occasion de visiter en novembre 1910, avant d'arriver au Congo. Quelques mois après cette observation scientifique, le gisement charbonnier de la Lukuga était mis à jour à Makala, près d'Albertville, par un autre ingénieur de la Géomines, M. Armand Xhignesse.

Le Gouvernement de la Colonie voulut associer ces deux ingénieurs dans un même témoignage de reconnaissance en leur conférant à cette occasion la croix de chevalier de l'Ordre de Léopold (20 février 1913).

Sa santé s'étant assez bien épuisée par des fièvres et le dur labeur de prospecteur, Mercenier quitte l'Afrique en août 1912 pour rentrer en Belgique et s'y rétablir.

Il n'y reste pas inactif. En octobre 1912, il s'inscrit aux cours de l'année complémentaire de géologie à l'Université de Liège et y conquiert en juillet 1913 le diplôme d'ingénieur géologue avec la plus grande distinction.

Durant cette année académique, il publia :

1) *Le bassin houiller de la Lukuga* (Tanganika), en collaboration avec A. Xhignesse, *Revue Universelle des Mines*, 5e série, t. I, février 1913.

2) *Le bassin permien de la Lukuga* (Tanganika) *Annales de la Société Géologique de Belgique. Publications relatives au Congo belge et aux régions voisines*, année 1912-1913.

3) *La tectonique de la région d'Albertville*, *Ibidem*, t. XI.

4) *A travers l'Afrique anglaise du Sud*, *Revue Universelle des Mines*, 5e série, t. I, mars 1913.

5) *Essai de carte géologique du Katanga d'après les renseignements fournis par l'expédition de la Compagnie Géologique et Minière des Ingénieurs et Industriels Belges*, publication de la Cie Géomines.

En juillet 1913, il entreprend son second voyage au Congo pour compte de la Géomines, avec mission d'étude géologique de la région du Tanganika et recherche spéciale du charbon sur la rive Est du lac en Afrique orientale allemande. C'est dans cette région qu'il travaillait quand la guerre éclata. Le 21 août 1914, ignorant la déclaration de guerre, il est arrêté en brousse à 25 kilomètres au Sud d'Udjidji, par un sous-officier allemand, et emmené en captivité à Tabora d'abord, puis, en mai 1915, à Kilimatinde, d'où trois mois plus tard il tente de s'évader. Il fut repris par l'autorité ennemie et emprisonné en cellule étroite et infecte durant cinq mois. Sur rapport du médecin, il en fut sorti pour peu de temps, mais bientôt réintégré jusqu'à fin janvier 1915. Pour raison d'une épidémie de fièvre typhoïde sévissant au camp de Kilimatinde, il fut transféré, le 27 janvier 1915, avec les autres prisonniers, à Tabora. Ici il fut astreint à des travaux rudes et dégradants.

En 1916 il a été transféré au camp de Mahenge; là, en septembre 1916, il tente de nouveau, avec des compagnons d'infortune, une évasion de ce camp sans eau; il est repris par l'autorité ennemie et condamné à quinze jours d'arrêt forcé en cellule. Mais les Allemands, pressentant leur défaite et cherchant à se débarrasser de leurs prisonniers blancs, leur offrent la liberté contre le serment de ne les combattre sur aucun front de la guerre actuelle et de ne rien révéler de ce que leur séjour en Afrique orientale allemande leur avait permis d'observer. Il ne se prêta pas à ce serment, mais quelques mois plus tard, sur le rapport du médecin allemand, il fut, avec d'autres prisonniers, libéré sans autre formalité. C'est ainsi que le 10 avril 1917

il fut remis aux autorités anglaises à Kikumi et dirigé par celles-ci sur Dar-es-Salam. A cette époque, la colonie allemande est presque entièrement occupée par les troupes alliées et la ligne Dar-es-Salam-Kigoma est, à l'Est, administrée par les troupes anglaises, et de Tabora à Kigoma par les troupes belges.

Mercenier, libéré, aurait voulu rejoindre l'Europe pour y prendre part aux hostilités, mais le Général Malfeyt, Commissaire royal aux territoires occupés par les troupes belges, lui fit part de l'impossibilité de satisfaire son désir et l'engagea en mai 1917 en qualité de géologue des territoires occupés, attaché à son quartier général.

Il ne tarda pas à faire apprécier hautement de son chef ses services et ses qualités. Il reprit ses études sur la rive Est du lac Tanganika. Malheureusement, cinq mois plus tard, le 24 novembre 1917, il était victime d'un accident stupide au Nord de la baie d'Ikola, sur le lac : il pêchait à la tonite pour alimenter son personnel indigène; la cartouche lui explosa à la face et le tua net.

On ne lui connaissait parmi les Européens que des amis et il était aimé de tous les indigènes.

25 mars 1947.
Dr L. Mottoulle.

MEYER *(Maclou)*, Frère coadjuteur du Saint-Esprit (Baschwiller, 2.4.1853 - Boma, 28.10.1885).

A 22 ans, le 19 mars 1885, il faisait ses premiers vœux et recevait sa destination pour le Congo. Il était placé à Boma, où se trouvaient le Père Giron, supérieur, le Père Heim et le Frère Cassius. Il ne devrait y rester que sept mois.

La Mission de Boma était située sur un coteau. « Boma, écrivait le Père Carrie le 28 juillet 1884, est un des points où les Européens sont le moins malades et où ils se plaisent le plus. Notre établissement surtout est très agréablement situé, et tous admirent la beauté de sa position. »

Au commencement de cette année 1885, où arrivait le Frère Maclou, les Pères furent obligés de restreindre le nombre de leurs enfants, à cause de leur extrême pauvreté. Le manque de pluie causa partout la famine et les priva de ressources. Ils se bornèrent au nombre de quarante à leur grand regret et au regret des parents. M. Delcommune, agent à Boma de l'Association Internationale, fut toujours plein de bienveillance pour la Mission et toujours prêt à lui rendre tous les services qu'il pouvait.

Vers la fin de l'année, une terrible catastrophe frappa la pauvre Mission : le 28 octobre 1885, à six heures du soir, la foudre tomba en deux endroits sur l'établissement; après avoir fait quatre victimes parmi les enfants, elle s'en choisit une cinquième en la personne du Frère Maclou. Le lendemain, les pavillons de toutes les factoreries étaient mis en berne. Tous les Blancs du poste se firent un devoir d'assister aux funérailles. Comme on le pense bien, ce triste convoi de cinq cercueils ne fut pas sans impressionner vivement les indigènes. Ce malheur ne resterait pas sans porter un préjudice à la Mission. Le soir même, une caravane d'hommes armés, suivis de femmes, vinrent réclamer les enfants du pays qu'on avait confiés à la Mission. Mais les enfants ne voulurent pas s'en aller et protestèrent vivement qu'ils préféraient rester à la Mission. Cette épreuve, cependant, compromit sérieusement l'avenir de cette œuvre. Les natifs rendirent la Mission responsable des maux qui affligeaient le pays.

Longtemps, la Mission a souffert des suites de l'ouragan et de la catastrophe de 1885, qui effrayèrent tant l'esprit superstitieux des indigènes. Cependant, elle s'est maintenue à travers toutes les vicissitudes.

2 janvier 1948
E. Bartiaux.

Bulletin de la Cong. du Saint-Esprit, décembre 1885, p. 995; avril 1888, p. 522.

MIANI *(Giovanni)* [Rovigo (Vénétie), 19.3.1810-Nangazizi, 11.1872].

C'était un artiste dans l'âme. On le trouve élève à l'Académie des Beaux-Arts de Venise en 1824, puis élève du sculpteur Garbato. Le comte Bragadino en fait son héritier. Dès lors, Miani cultive la musique. Il compose un opéra : *Un Torneo à Ptolemaï*, joué au théâtre San Benedetto et qui lui vaut les éloges de la critique, notamment de Vadai et des maîtres Spontini et Rossini.

Son emballement pour la musique est tel, à ce moment, qu'il dépense en recherches et en voyages pour la composition d'une Histoire universelle de la Musique tout le patrimoine que lui a laissé le comte Bragadino.

En 1847, il veut fonder à Rome une Ecole de Musique, projet auquel il doit bientôt renoncer par suite de la concurrence de l'Académie « Sainte-Cécile » et des leçons qu'il donne lui-même, à l'île de Malte.

Il revient de Malte en 1848, au moment où éclate la révolution à Venise. Patriote enthousiaste, il prend les armes contre l'Autriche, mais la chute de Venise, en portant un coup mortel à la liberté italienne, l'oblige à émigrer. Il vit à Paris. C'était l'époque où, dans certains milieux intellectuels, la question des sources du Nil était vivement débattue.

La pensée de se consacrer aux expéditions africaines germe aussitôt dans son esprit. C'est qu'il a saisi toute l'importance géographique et économique que présente la découverte des sources du Nil.

Un historiographe belge d'une autorité méritée, Wauters, fait de Miani un missionnaire. Sur la foi de ce renseignement, les géographes et conférenciers postérieurs ont toujours présenté Miani comme tel. Souvent même on l'appelle Monseigneur Miani. Il n'en est rien.

L'erreur vient probablement de ce que dans son ouvrage *Dix années en Equatoria*, Gaetano Gasati publie un portrait de Miani, en costume arabe, la tête enturbannée et, sur la poitrine, une croix qui, étant donnée la barbe abondante de Miani, ne peut manquer de passer, à première vue, pour la croix pectorale d'un Vicaire Apostolique.

Miani part à ses frais, voyageant d'abord dans la Basse-Egypte et le Nord de l'Afrique.

Après s'être en quelque sorte ainsi entraîné, il passe la mer Rouge, débarque à Suakin, d'où il atteint, à dos de chameau, à travers le désert, Khartoum, capitale du Soudan, point de départ de toute caravane destinée à atteindre le Bahr-el-Djebel. Il y trouve, installée depuis 1848, une Mission des Pères du Sacré-Cœur de Vérone. Après s'être reposé quelques jours, il quitte Khartoum, le 6 décembre 1856, avec le dessein de remonter le cours du Nil Blanc, à bord d'un voilier affrété par des Soudanais, trafiquants d'ivoire et d'esclaves. Il débarque à Gondokoro en 1857, point le plus méridional atteint jusque-là par les trafiquants, situé en face de Redjaf. Ses ressources épuisées, il est obligé de revenir à Khartoum en 1858.

De ce premier voyage, il publia des notes et une carte qui lui valurent, sur la proposition de Geoffroy Saint-Hilaire, d'être nommé membre honoraire de la Société de Géographie de Paris.

Nous le retrouvons, en 1859, au Caire, où il a résolu de préparer une deuxième expédition dans le Haut-Nil. Des subsides lui sont parvenus de la part de Napoléon III, du Vice-Roi d'Egypte et de ses amis de France, notamment de la famille Revol, de Lyon, dont un des membres décide de l'accompagner dans son exploration.

Il a d'ailleurs encore deux autres Français comme compagnons dont un capitaine au long cours et le peintre Dumas.

Tous les trois, à Khartoum, avaient déjà renoncé à leurs projets d'ailleurs, si bien que Miani dut réorganiser son expédition en prenant, comme associé, le Maltais André de Bono.

Le 6 décembre 1859, il quittait Khartoum et atteignait Gondokoro en janvier 1860. C'est de Gondokoro, centre très important de la région, que partaient les caravanes de de Bono pour pénétrer dans le Choua et dans la direction du lac Albert jusqu'à Feloro, où le vékil de de Bono avait même installé une zériba, soit à mi-chemin entre Apuddo et le lac. Ce fut ce vékil, Mohammed Youa-el-Mek, qui fut proposé à la conduite de la caravane que composa Miani avec les éléments que mettait à sa disposition la maison de Bono.

De Gondokoro, Miani longea la rive droite du Nil Blanc, pour atteindre, en décembre 1860, le long du fleuve, la tribu Galuffi, à 3 degrés et demi latitude Nord.

Il ne put aller plus loin. Entravé par la saison des pluies, qui rendait impraticables les sentiers de la région, miné par la fièvre, souffrant d'une plaie à la jambe, il fit demi-tour et revint à Gondokoro (avril 1860), non sans avoir gravé son nom, ou ses initiales G. M., sur un tamarin, que les indigènes, plus tard, montrèrent à Speke et à Baker, en l'appelant « l'arbre du voyageur » (« Sped der el Sewar », en arabe). S'ils ne l'avaient pas induit en erreur, en lui disant que les sources du Nil se trouvaient à un mois de voyage de leur pays, Miani ne serait pas retourné, alors, à Gondokoro et eût certainement été le premier à atteindre Mvouta-Nzigué (lac Albert). Mais les Arabes ne souhaitaient pas le voir aller plus loin, notamment le vékil Mohammed Youat-el-Mek. Ce n'est que plus tard que les Galuffi informèrent Speke et Baker avec exactitude en leur disant que « le Nil sortait d'un grand lac bleu situé à quelques jours de marche seulement de leur pays ».

En avril, donc, Miani, tout désappointé de n'avoir pas atteint les sources du Nil, rentra à Gondokoro.

En juin, il était au Caire et préparait une troisième expédition qui partit le printemps suivant. Elle n'alla pas plus loin que Khartoum.

Miani préféra, en ce moment, rentrer en Europe. Il y fut accueilli et fêté par tous : les Sociétés et Cercles Géographiques, reçu

par Victor-Emmanuel, son souverain. Il fit don de ses collections ethnographiques au Musée Correr, à Venise.

Nous le retrouvons bientôt en Egypte, directeur du Jardin zoologique de Khartoum, par la grâce du Khédive.

Il passerait peut-être là le temps qu'il lui reste à vivre, si n'y était arrivée, vers la mi-juin 1870, la nouvelle du voyage de Schweinfurth au pays des Mombutus. Autorisé et même subsidié par le Gouvernement égyptien, Miani, qui ne tient plus en place, décide d'aller, lui aussi, au pays des Mombutus. Ce n'est pas la gloire de Schweinfurth qui l'aiguillonne, mais toujours ce même désir de découvrir les sources du Nil. Le moudir de Khartoum a reçu l'ordre de le recommander, lui, ses bagages, sa suite, ainsi qu'il l'avait fait pour Schweinfurth, deux ans auparavant, à la maison Ghattas : 200 livres sterling lui sont accordées pour l'achat de ses provisions et 1.000 piastres par mois d'indemnité.

Obstiné voyageur, malgré ses 61 ans et une santé tellement délabrée que tout le monde à Khartoum considère sa décision comme une véritable folie, Miani part, le 15 mars 1871. C'est sa dernière expédition.

Le journal de l'explorateur, ou plutôt ce qui nous est parvenu des notes qui devaient lui permettre de l'écrire, a été publié par la « Société de Géographie Italienne ». Ces notes, malheureusement, sont très peu précises sur les points les plus intéressants de son itinéraire.

Parti le 15 mars 1871, Miani arrive, le 15 juin, sur la rive droite du Nil, à Gaba-Shambyl, où il rencontre les vékils El Majo, Ali Arnaud et Mohammed Ali, avec lesquels il arrive, en août, à Lao.

Il y séjourne jusqu'au milieu du mois de septembre, est en tribu Ajar en octobre, d'où il part avec Mohammed Ali, seul, pour passer le mois du Ramadan à Farial, sur le Rohl. De là, sa marche s'enfonce vers le Sud, où il traverse, en pays mittou, les zéribas de Nganna, Nyoli, Reggo, Urungana, et en pays des Lubas, celles de Mundu sur l'Issou, affluent du Haut Tondji.

C'est en janvier 1872 qu'il pénètre dans le bassin du Kibali, nom indigène du fleuve que nous appelons aujourd'hui l'Uele.

Le 1er février 1872, il traverse l'Uele, entre le confluent de la Dungu à l'Est et celui de la Duru, en amont de l'endroit où la Gada se jette dans l'Uele.

Il passe, en février, par la zériba de Monfa, dont le chef est Kupa, fils de Degberra, où la firme Ghattas avait une succursale.

En avril, il est en route pour la Gada, qu'il atteint le 29 avril.

Il traverse la Gada le 29 avril, pour arriver, le 1er mai, à Nangazizi, résidence du chef Mbunza, où il séjourne jusqu'au 25 mai.

Déjà, tandis qu'il est arrêté à la zériba de Monfa de fin février à fin avril, il écrit : « J'attends tranquillement la mort entre mes perroquets et mes petits chiens. Ils sont mon unique compagnie... Un incendie a détruit toutes mes ressources. Les sauvages, probablement dans le but de me dépouiller, ont mis le feu aux hautes herbes qui environnent la zériba. »

A Nangazizi, il constate que le climat est bon, la nourriture excellente. « Ma santé s'améliore », ajoute-t-il. Cependant nous ne le voyons pas, comme Schweinfurth, rayonner dans les environs immédiats de la zériba. Il n'en a plus la force et se repose.

De Mbunza, le camp levé, le 25 mai, l'expédition continue, sans que Miani indique la direction prise, vers le pays des Azande du Sud, pour atteindre, le 27 mai, la frontière mangbetu-azande.

« La route que nous parcourons est belle et riante », se contente d'écrire Miani; « on traverse des bananeraies...; peu après, commencent les étangs, les monticules boisés, et je ne puis plus aller à cheval, mon âne ne pouvant passer. Je ne puis davantage aller à pied, à cause de mon extrême faiblesse. A certains endroits, on doit recourir à la hache pour couper les branches et s'ouvrir un chemin. La marche est difficile, bien plus difficile que celle que nous avons supportée avant d'arriver à Mombutu. »

Le 3 juillet, il arrive péniblement chez Bakangoi, après avoir effectué, ce jour-là, une marche de cinq heures et demie et traversé sept lacs; il s'arrête chez Bakangoi du 3 juillet au 16 septembre.

N'oublions pas qu'il dépend des vékils de la maison Ghattas, que seules les opérations d'achat d'ivoire guident dans le choix et la durée de leurs divers séjours en cours de route.

Les lacs dont parle Miani ne sont évidemment que des rivières que la saison des pluies a gonflées et élargies.

Le 17 septembre, après une marche de quatre heures, on arrive à Gandhuo, sur la Mamopoli, affluent de la rive gauche de la Poko.

Ici, un pénible incident : deux marchands de la caravane ayant enlevé une femme aux indigènes, ceux-ci, par représailles, en s'adressant au plus faible, naturellement, enlèvent son âne à Miani.

Le 20, le campement est levé. On atteint Bangoi, non loin de la Tely, fin septembre, Miani y demeure trente jours, c'est-à-dire

tout le mois d'octobre 1872. A Casati, qui passa par le même endroit quelques années après, le chef Bangoi raconta « que la main gauche de Miani était devenue toute noire et que pendant le mois qu'il passa chez lui, le mal ne fit qu'empirer et envahir le bras tout entier ».

C'est aux environs du village de Bangoi que Miani traverse le Bomokandi pour rejoindre sur la rive Nord la chefferie de Mangi (Ngura) et la route vers Mombutu.

L'explorateur a atteint à ce moment le comble de la misère la plus extrême. Les indigènes refusent de le passer dans leurs pirogues sur l'autre rive. Les vékils de la maison Ghattas, infidèles au contrat qu'ils avaient signé à Khartoum, sont tout près d'abandonner Miani. Il restait au malheureux trois pièces de cuivre, les trois dernières. Ils les lui firent donner pour payer son passage.

Dans la deuxième quinzaine de novembre, marchant à petites journées, Miani revenait à Nangazizi, le village de Mbunza, où il était arrivé à l'aller le 1er mai.

C'est là qu'il allait bientôt mourir et être inhumé, épuisé qu'il était par la maladie et les fatigues.

« Je n'ai plus de papier pour écrire. Je suis brisé de douleurs à la poitrine. J'ai fait creuser une fosse pour m'enterrer et mes domestiques me baisent les mains en me disant : Que Dieu fasse que tu ne meures point!... Adieu, tant de belles espérances, rêves de ma vie! Adieu, Italie, pour la liberté de laquelle, moi aussi, je me suis battu. La postérité reconnaîtra que j'ai fait un voyage digne d'entrer dans l'Histoire. Et si je survis, il y aura sans doute des compensations à tant de privations. » Il avait 62 ans.

Ce sont les derniers mots écrits de Miani. Comme il le dit, sa tombe fut creusée sous ses yeux par ses serviteurs.

Les vékils de la maison Ghattas l'avaient, eux, complètement abandonné et ce fut à Hussein, le gradé de l'escorte, son homme de confiance, que Miani mourant remit ses dernières lettres.

Bien plus tard, Gessi, un autre explorateur italien, recueillit de cette sépulture quelques ossements qui furent ramenés en Italie et reposent aujourd'hui, précieuses reliques, à Rovigo, ville natale de l'infatigable voyageur.

Certes, l'effort de Miani n'a pas été d'un grand profit pour la science géographique, pour l'avenir économique des pays qu'il a traversés. Il était trop âgé lorsqu'il a entrepris ce qu'il appelle lui-même cet « infernal voyage ». Il lui manqua les ressources matérielles, les forces physiques pour réaliser une œuvre comparable à celle des grands explorateurs de son temps.

Le Révérend Père Lotar, qui s'était dévoué à retracer les voyages de Miani dans l'Uele, a cependant résumé comme ceci les résultats géographiques de son expédition :

1°) Il est le premier qui ait fait mention des populations abarambo, makere, ababua.

2°) Le premier qui ait mentionné l'existence de la Tele, de la Poko, de la Makongo, affluents Sud du Bomokandi.

3°) Le premier qui ait constaté personnellement que le Bomokandi, dans son cours inférieur, prend une direction Nord-Nord-Ouest, attestant qu'il ne peut être qu'un affluent de l'Uele, qui, dès lors, avait en aval un débit beaucoup plus considérable qu'au point où Schweinfurth l'avait traversé, en 1870. Cette conclusion mettait en échec les hypothèses de Schweinfurth sur l'identité du Chari ou du Benue (Benoué) avec l'Uele.

4°) Le premier qui ait signalé l'existence de la Bima, traversant le territoire Ababua.

5°) Le premier à révéler, au Nord-Ouest, au delà des Ababua, un troisième habitat zande, celui des Abandya, que Junker, huit ans plus tard, rencontra sur le Bas Uele.

Miani, enfin, nous parle de l'existence, aux dires des Azande et des Abarambo du Bomokandi, d'un lac situé bien loin, au Sud de Bakengaï. Beaucoup d'explorateurs avaient déjà entendu parler d'un lac équatorial alimenté par une grande rivière indépendante du Nil. Miani apprit que ce lac était sans communication avec l'Uele et était situé presque sous l'Equateur. Ce lac, nous le savons aujourd'hui, n'était que le Congo lui-même. Miani, au lieu d'admettre, comme l'indiquaient les cartes de 1860, que ce lac était alimenté par une rivière venant de l'Ouest, lui donnait, au contraire, un exutoire vers l'Atlantique, Ogoué ou Congo.

Dans le bassin du Congo (bassin de l'Uele), Miani parcourut une distance double de celle parcourue par Schweinfurth. L'entière portée de son expédition nous échappe, parce que son journal et ses notes furent en partie détruits par l'incendie de la zériba, de Monfa, en partie perdus par les Nubiens qui devaient rapporter à Khartoum ses collections et ses bagages.

Schweinfurth fut le premier et l'ardent défenseur de Miani, mais c'est au Révérend Père Lotar que Miani doit d'être connu tel qu'il le mérite.

Un monument lui a été élevé, le 9 septembre 1938, à Niangara, au Congo belge. Sa

ville natale, Rovigo, a tenu elle aussi à honorer par un monument la gloire d'un de ses meilleurs citoyens.

24 novembre 1947.

L. Guébels.

I. R. P. Lotar, *Souvenirs de l'Uele : Miani*, revue *Congo*, 1931. — II. A.-J. Wauters, *L'Etat Indépendant du Congo*, Bruxelles, 1899, p. 10, *qui parle des voyages de l'évêque (!) Miani (!)*. — III. G. Casati, *Dix années en Équatoria*, Paris, 1892, pp. 74-75 (obsèques). — IV. Lotar, Communication à l'Institut Royal Colonial Belge (voir *Bulletin des Sciences*, t. II, n° 2, 1931. — V. Olivier de Bouveignes, *Miani*, dans *Le Courrier d'Afrique*, Léopoldville, jeudi 8 septembre 1938.

MICHAUX *(Edmond)* (en religion Frère Stanislas), Frère Missionnaire Rédemptoriste [Rienne, 11.7.1880-Beauplateau (Tillet), 25.6.1924]. Fils de Joseph Michaux et de Marie Collard.

Il émit les vœux de religion chez les Rédemptoristes au noviciat de Beauplateau, le 3 mai 1911. Son frère Jules l'y avait déjà précédé dès 1889 et depuis deux ans se dévouait sans relâche, sous le nom de Frère Lambert, dans la Mission congolaise. Entraîné par cet exemple, le Frère Stanislas sollicita la faveur d'aller rejoindre son aîné. Le 23 septembre 1911 il s'embarquait à Anvers, à destination de Tumba. Il y dirigea pendant plusieurs années la brasserie que son frère y avait mise sur pied quelques années auparavant. En 1921, il fut chargé des travaux d'aménagement au nouveau poste de Kasi, dans les Cataractes-Sud, à 20 km. du fleuve. Après quelque temps il y devint malade; on pronostiqua un ulcère de l'estomac et l'on crut qu'une intervention chirurgicale le sauverait. Il revint en Belgique, mais l'examen médical révéla une affection beaucoup plus grave et incurable. Le Frère Stanislas dut renoncer à l'espoir de retourner au Congo et passa de longs mois remplis de grandes souffrances, au couvent de Beauplateau. Il y mourut le 25 juillet 1924.

4 novembre 1947.

M. De Meulemeester.

E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, t. III, p. 1322. — M. De Meulemeester, *Mémorial de la Province belge de la Congrégation du T. S. Rédempteur*, Louvain, 1931, 25 juin. — *Les Rédemporistes belges aux Missions étrangères*, Brasschaat, 1924, p. 60. — *Annuaire des Missions catholiques au Congo belge*, Bruxelles, 1935, p. 408.

MICHAUX (*Oscar-Isidore-Joseph*), Major de cavalerie (Glimes, 27.3.1860-Gravelines, 7.1.1918). Fils d'Alfred Michaux et d'Hortense Thiry.

Après des études professionnelles au Collège de Dinant et à l'Institut Dupuich, il s'engage, le 19 février 1880, au 2e régiment de chasseurs à cheval; nommé brigadier le 21 février suivant et maréchal des logis le 11 mai 1881, il passe l'examen d'officier, à la suite de quoi il est nommé sous-lieutenant et désigné pour le 1er régiment de lanciers le 27 septembre 1887.

Deux ans plus tard il contracte un engagement dans la Force publique de l'Etat Indépendant du Congo et s'embarque pour l'Afrique le 2 décembre 1889. A son arrivée à Boma, le 6 janvier suivant, il est nommé lieutenant et désigné pour Lusambo, poste et camp militaire que Paul Le Marinel venait de fonder sur le Sankuru. Michaux, à Lusambo, ne trouve pas Le Marinel, parti en reconnaissance pour établir par Bena Kamba une liaison avec le Lualaba. Le lieutenant Descamps, qui assume en son absence le commandement, est fort préoccupé par l'attitude de Gongo Lutete, le sultan noir de N'Gandu, allié des Arabes, dont les bandes infestent le pays. Une expédition est organisée contre Gongo Lutete et, après une entrevue sans résultats, un combat s'engage, où Michaux commande l'aile gauche, ayant sous ses ordres le magasinier Piette et 60 hommes.

Dans son « Carnet de Campagne », Michaux, qui voyait alors le feu pour la première fois, raconte avec sincérité l'émotion qu'il ressentit à ce premier engagement. Il se conduisit du reste fort bravement, abattant le porte-étendard qui conduisait l'ennemi, enlevant ensuite ses hommes et s'emparant du boma où Gongo Lutete avait enfermé ses femmes.

Sur le chemin du retour à Lusambo, la troupe rencontre Le Marinel, qui accourait à la rescousse avec les cent hommes de son escorte. Michaux fait la connaissance de son nouveau chef, dont il fait un vif éloge, et apprend de lui, à son grand regret, qu'il ne pourra faire partie de l'expédition qui va partir pour le Katanga. Son rôle doit être de protéger la base de Lusambo, environnée de tribus encore incomplètement soumises, et de réduire progressivement celles-ci à l'obéissance. Pour le remplir, Le Marinel ne pouvait mieux choisir, car Michaux allait bientôt jouir d'un ascendant considérable sur les indigènes, ascendant dû à la fois à son éclatante bravoure dans la bataille et à la sympathie profonde qu'il éprouvait pour le Noir, sympathie dont témoigne mainte anecdote racontée dans son « Carnet de Campagne ». Le long séjour qu'il fit à Lusambo est coupé d'aventures guerrières et d'épisodes sentimentaux qu'il nous narre

avec la franche et joyeuse simplicité qu'il tenait sans doute de son origine wallonne.

Pendant l'absence de Le Marinel il entreprend d'abord une tournée d'inspection chez les Batembas, puis une véritable expédition punitive chez les Bakua Endu et les Bakua Tumbolo, toutes tribus dont l'hostilité à notre égard était sourdement entretenue par les Arabes. Le 19 août 1891, Le Marinel et Descamps rentrent du Katanga et peu après arrive à Lusambo, en route pour la même région, la mission Bia-Francqui. Les nouveaux venus ont des difficultés avec les chefs de la région pour le recrutement de leurs porteurs. C'est « Chimbalanza », nom indigène de Michaux, qui se charge de tout aplanir.

Mais la manière douce ne suffit pas toujours, et parfois il faut en découdre. Au Sud-Ouest de Lusambo, une action doit être entreprise contre les Kiokos pillards et turbulents que de Croy a grand'peine à tenir à distance de Luluabourg. Près du village de Kissangha, Michaux, n'ayant avec lui que Lekeu, 45 soldats et 35 auxiliaires indigènes, rencontre 600 de leurs guerriers, tous armés de fusils. Il fonce sur eux et les culbute à la bayonnette, fait d'armes dont le retentissement est considérable et qui fait l'objet d'un ordre du jour du général Wahis, alors ff. de Gouverneur Général.

Quand Le Marinel rentre en Europe, c'est Dhanis qui vient prendre le commandement du district. Dhanis sera bientôt désigné pour procéder à l'occupation effective du Katanga, mission que la guerre arabe, alors sur le point d'éclater, ne lui permettra jamais de remplir. Quel que soit l'avenir, le premier souci du chef qui commande à Lusambo doit être, et il le comprend tout de suite, d'assurer la sécurité de ce poste, qui est aussi un camp militaire et une base d'approvisionnement pour toute entreprise future. Pour y arriver il reste à réduire, au delà du Lubi, les Bakua M'Bélé et les Babindja. En outre, il est absolument indispensable d'abattre la puissance de Gongo Lutete, qui, en contact avec les Arabes, a recommencé ses razzias et est devenu une menace permanente pour les établissements de l'Etat. Des premiers, Michaux doit repousser, dans la nuit du 8 au 9 avril, une formidable attaque. « J'ai livré pas mal de batailles dans ma vie », raconte-t-il, « et je crois m'y connaître un peu en fait de bravoure; or, je déclare que nulle part je n'ai vu une énergie, une bravoure, un dédain de la mort comparables à ce que j'ai vu chez les Bakua M'Bélé ». Et de fait, c'est parmi ces populations, appartenant à la grande famille des Batetelas, que l'Etat recrutera plus tard ses meilleures troupes. Après eux, Michaux se trouva opposé à Fuamba, un des principaux lieutenants de Gongo. Il le battit près de la Luidi, pendant que Dhanis remportait, sur le sultan noir en personne, une éclatante victoire à Batibingué. Ces défaites devaient amener peu après Gongo à faire une soumission complète, soumission scellée par l'installation d'un poste dans N'Gandu, sa capitale.

Quand Dhanis eut assuré par ces diverses victoires la sécurité de Lusambo, il commença à préparer, conformément aux ordres qu'il avait reçus, son expédition vers le Katanga. C'est au cours d'une marche préparatoire vers Kabinda qu'il reçut avis, par un courrier, de l'invasion que préparait le chef arabe Sefu, à la tête de plus de 10.000 hommes. Il comprit qu'il fallait, tout autre projet suspendu, faire face immédiatement à ce grave danger et envoya d'abord Michaux pour soutenir Gongo Lutete, notre nouvel allié, dont on pouvait craindre une volte-face. Michaux, arrivé sur le Lomami, à deux jours de marche en amont de N'Gandu, trouve les Arabes retranchés derrière des palissades et le dos à la rivière, à cet endroit large et tumultueuse. Il fait sonner la charge, parvient à tailler à la machette une brèche par laquelle le sergent monrovien Albert Frees s'élance le premier et, dans un élan irrésistible, culbute les Arabes dans le Lomami, où un grand nombre, entraînés dans les rapides, se noient. Leurs pertes se montent à plus de 3.000 hommes, parmi lesquels le fils de Sefu. C'est en commémoration de cette journée glorieuse (22 novembre 1892) que Michaux reçut, à sa rentrée en Belgique, un sabre d'honneur des propres mains du roi Léopold.

Michaux passe alors le Lomami, conformément aux ordres de Dhanis, et rejoint celui-ci le 8 décembre à Lusuna, où se concentre un important contingent de troupes : 350 hommes de troupes régulières et un canon. Michaux commande l'avant-garde, soit 90 hommes, le reste se trouvant sous les ordres des adjoints de Dhanis, Scheerlinck, de Wouters, Dr Hinde, de Heusch. Il y a aussi des irréguliers indigènes composant les bandes de Gongo Lutete, Lupungu, Kolomoni, 25.000 hommes, affirme-t-on, sur la solidité desquels il est peu prudent de compter. C'est ainsi que Gongo, battant l'estrade quelques jours après, attaque follement un gros d'Arabes, mais il est mis en déroute et n'est sauvé que grâce à l'intervention immédiate de Michaux, puis de Dhanis, qui sont accourus au bruit de la fusillade et n'ont pas hésité

à se déployer dans un marécage pour refouler l'ennemi. Mais l'alerte a été chaude et Michaux raconte que Dhanis et lui, après le combat, se sont presque évanouis de chaleur et de fatigue.

L'armée se remet en marche dans la direction de Nyangwe, et le 9 janvier est marqué par un brillant fait d'armes. Le sergent Cassart, qui vient de quitter, pour rejoindre Dhanis, l'expédition Delcommune retour du Katanga, et qui lui amène 27 soldats et un convoi de munitions, est enveloppé par des Arabes sous le commandement de Munie Mohara et doit combattre pendant plusieurs heures avant de faire une trouée et de retrouver Dhanis. Mais Michaux, Scheerlinck et de Wouters, qui ignoraient sa proximité et son arrivée imminente, sont accourus au bruit de la fusillade. Ils attaquent Munie Mohara à revers, le mettent en déroute et emportent son camp, où ils le trouvent blessé et mourant. La joie est complète lorsque, un peu plus tard, ils retrouvent Cassart sain et sauf auprès de Dhanis.

Trois jours après, Michaux, emporté par sa fougue et contrairement aux instructions reçues, traverse le Lufubu et arrive en vue du camp de Sefu, heureusement déserté. Il avoue avoir péché par excès de confiance et que, avec son faible effectif, il aurait pu, si les Arabes s'étaient ressaisis, essuyer un grave échec. Dhanis lui-même s'était fort aventuré en franchissant le Lomami au mépris des conventions passées avec les Arabes, et ce n'est que sur les instructions formelles de l'Inspecteur d'Etat Fivé qu'il se résolut, le 20 janvier 1893, à reprendre sa marche sur Nyangwe. Ayant atteint cette place forte arabe, mais dépourvu de matériel de navigation lui permettant de franchir le fleuve, il dut se borner à des opérations de détail jusqu'au moment où les pêcheurs wagenias lui amenèrent les embarcations nécessaires. Le 4 mars, Nyangwe tomba enfin, mais la prise de la ville fut suivie d'une telle confusion, due à l'indiscipline des auxiliaires indigènes, que les Arabes faillirent, le 9 mars, la réoccuper en massacrant les Européens qui s'y trouvaient. C'est là le dernier épisode de la campagne arabe auquel assista Michaux. Son terme de service était fini depuis longtemps. Accompagné de Cassart, il retourne à Lusambo, puis à Léopoldville, où il arrive le 7 juillet. Le 17 septembre 1893 il était à Anvers. Entre-temps, le 1er mai de la même année, il avait été promu capitaine.

Dès le mois de juin 1894, Michaux repart pour l'Afrique en qualité de commissaire de district de 1re classe. A son arrivée il est désigné pour le district du Kasai-Lualaba, où il doit succéder au commandant Gillain. En route il s'arrête à San Tomé pour y étudier la façon de cultiver le café et le cacao, qu'il comptait introduire dans son district. Il y fait la connaissance de l'explorateur portugais Serpa Pinto, alors gouverneur de l'île. Par les voies ordinaires il arrive finalement à Lusambo, son point de destination, où Gillain, en attendant son départ, l'occupe à réprimer l'agitation qui continue à couver dans le pays depuis la guerre arabe. Il livre notamment aux Kiokos, qui sont de déterminés esclavagistes, divers combats aux environs de Luluabourg. Mais des événements beaucoup plus graves se préparent. Michaux était à Lusambo depuis près de six mois lorsque, le 10 juillet 1895, il apprend par un courrier rapide que les soldats de la garnison de Luluabourg se sont révoltés et ont tué leurs officiers. C'était là le premier acte de la grande révolte des troupes batetelas qui devait bientôt prendre une énorme extension, mettre souvent nos troupes en échec et ne put être finalement réprimée qu'au prix de longs efforts et de pertes cruelles. Michaux croit que la révolte batetela est due pour une bonne part à l'exécution de Gongo Lutete et au mécontentement que cette exécution provoqua chez ses gens passés à notre service.

A la suite d'une conférence avec Gillain, Michaux part aussitôt pour Luluabourg, mais il y arrive trop tard. La station a été pillée puis incendiée. Plusieurs Blancs ont été massacrés. Les soldats révoltés, bien armés et appuyés par une grande partie de la population du pays, sont partis pour Kabinda, où ils rencontrent et défont le lieutenant Bolhen, sorti à leur rencontre. Kabinda tombe dans leurs mains et ils y font un immense butin en marchandises et en munitions, comprenant notamment tout ce qui a été entreposé dans cette station pour le ravitaillement du Katanga. Michaux, lancé à leur poursuite, essaie en vain de réagir devant le désarroi général. Il nous raconte, d'après le récit des fuyards qu'il a pu recueillir, le sac de Luluabourg et de Kabinda. Ce qu'il nous dit de ses propres marches et contre-marches témoigne d'une situation extrêmement confuse et il faut considérer comme un miracle que, grâce à son ascendant personnel, il ait pu conserver la cohésion de ses troupes où les soldats batetelas ne manquaient pas. Comprenant l'impossibilité d'attaquer directement les rebelles sans courir le risque d'être anéanti, il veut se rabattre sur N'Gandu

pour garder au moins le Lomami. Mais là aussi, Augustin, avec 5 Blancs, 280 soldats et 400 auxiliaires, vient de se faire battre et il est resté sur le terrain, ainsi que Franken et Langerock. Les rebelles disposent de plus de 600 fusils Albini. Il ne reste plus à Michaux d'autre alternative que de regagner à la hâte Lusambo pour protéger cette base contre un coup de main et y attendre des renforts.

Ceux-ci arrivent assez vite et Michaux, accompagné de Gillain, malade, qui lui remet bientôt le commandement, part à la poursuite des rebelles, qu'il rejoint sur le Lomami. Un combat s'engage où il commet la grave erreur d'attaquer l'ennemi avec des forces trop faibles après s'être dégarni pour permettre à Swanson d'exécuter une attaque à revers. Le plus grand nombre de ses soldats est mis hors de combat, les autres fuient et il ne doit son salut qu'au trouble produit chez l'ennemi par l'attaque Swanson enfin déclanchée et immédiatement victorieuse. Michaux, dans son récit, ne nous cache nullement ses erreurs de tactique. « Cette journée fatale », dit-il, « me pèse encore comme un horrible cauchemar. Je donnerais dix ans de ma vie pour la recommencer, dans les mêmes circonstances, avec les mêmes éléments..., mais en prenant d'autres dispositions. »

C'est huit jours après que Lothaire arrive de la zone arabe accompagné de 8 Blancs et de 700 soldats. Renforcé par les contingents de Michaux, il dispose de plus de 1.000 fusils et peut entreprendre une offensive sévère contre les révoltés. Ceux-ci, battus dans deux combats (16 octobre et 6 novembre 1895), se dispersent, et ce n'est qu'au bout de plusieurs mois qu'ils parviendront encore une fois à se reformer au Nord-Est de Kasongo-Niembo.

Le 18 novembre, Michaux peut quitter Lothaire et il va enfin reprendre le commandement du poste de Lusambo, pour lequel il était désigné depuis longtemps, Gillain repartant pour l'Europe à fin de terme.

La période qui suit est pour Michaux, par contraste avec la précédente, relativement calme. La principale préoccupation du nouveau commissaire de district est de faire partir une caravane de ravitaillement pour le Katanga et de la mettre à l'abri des coups de main dans une région encore incomplètement pacifiée. Il est dans les meilleurs termes avec les grands chefs indigènes, notamment avec Lupungu, chef de Kabinda, son ancien allié de la guerre arabe, et Kaiéié, un des rares fidèles de la révolte batetela. Mais il doit encore sévir contre les derniers refractaires de la région de Luluabourg, qui essaient de se coaliser contre lui. Le chef N'Gongo, des Bachilange, est tué. M'Pogna, des Bakua Kassassus, est fait prisonnier avec 800 hommes. Quant au reste, y compris des soldats batetelas et les irréductibles pillards kiokos, il est écrasé au passage de la Miauw, à proximité du Lubilasch.

Le 1er août 1896, Michaux rentrait victorieux à Lusambo, comptant bien désormais prendre quelque repos dans un pays maintenant entièrement pacifié. Il y trouve l'ordre de partir pour aller coopérer avec Dhanis dans la campagne entamée contre les mahdistes, en amenant avec lui ce qui lui reste de soldats batetelas et balubas.

Esclave du devoir, il repart pour Nyangwe avec 115 hommes, pour apprendre, en arrivant dans cette ville, que derrière lui un parti composé des anciens révoltés s'est reformé et que, réuni aux gens de Kabongo, de Dibué et de Kolomoni, il veut rallumer la guerre dans la région de N'Gandu. Aussitôt, Michaux, sur les ordres du Gouverneur Général Wahis, en ce moment en tournée d'inspection à Nyangwe, rassemble toutes les forces qui se trouvent à sa portée et se dirige en hâte vers la région menacée. Dans la nuit du 11 au 12 novembre il tombe sur l'ennemi et lui inflige des pertes énormes. Dans ce combat il a été remarquablement secondé par les officiers servant sous ses ordres : Swanson, Burke, Gervais, Bastien, de Spilliart et de Windey, ainsi que par le sergent monrovien Albert Frees. Il leur rend à tous un chaleureux hommage.

Cependant, pour venir à bout d'un ennemi qui se reformait sans cesse après chaque défaite, il fallait le surprendre à nouveau et l'anéantir. Michaux, ayant pris toutes dispositions dans ce but, allait y arriver, lorsque Burke, le 18 février, se porte malencontreusement en avant, malgré les recommandations qu'il avait reçues. Il tombe dans une embuscade, se fait tuer avant même d'avoir combattu, et ses hommes, le voyant mort, se débandent et prennent la fuite. L'ennemi, alerté, se retire de son côté et fait le vide devant Michaux, qui s'exténue pendant un mois à le poursuivre. Finalement, manquant de vivres, il doit rentrer à Nyangwe, où, sur les ordres du Gouvernement, il désarme les 115 vieux soldats batetelas dont il pouvait tout obtenir, mais qui, lui parti, ne paraissaient plus sûrs. Ils l'accompagnèrent jusqu'aux Falls et lui firent les adieux les plus touchants quand il s'embarqua pour l'Europe, où il arriva le 29 juillet 1897, après un terme de plus de trois ans passés au milieu des alertes et des combats.

On peut penser qu'Oscar Michaux, qui avait vingt fois bravé la mort en s'élançant à la tête de ses hommes contre un ennemi bien supérieur en nombre, n'a pas trouvé en rentrant au pays une récompense digne de ses éclatants services, car on le trouve encore seize ans après simple commandant au 1er régiment de lanciers, au moment où il publie son « Carnet de Campagne », si précieux pour l'histoire des campagnes arabe et batetela. Peut-être celles-ci ont-elles engendré trop de héros. Une étoile semble moins brillante quand elle fait partie d'une constellation. Toujours est-il que Michaux, resté modeste malgré ses exploits et conservant son humeur joviale, s'adapta mal à la vie sédentaire qui était désormais son lot et qu'il prit rapidement un embonpoint alarmant. Quand vint la guerre de 1914-1918, il fit encore vaillamment la campagne, mais y usa ses dernières forces. Le 7 janvier 1918, il mourait à Gravelines d'une maladie contractée au front. « Oscar Michaux », ont dit les journaux, « est mort en soldat à son poste! » Il a voulu rester fidèle à sa légende.

Michaux était chevalier de l'Ordre de Léopold, de l'Ordre Royal du Lion, de l'Etoile Africaine, de l'Etoile de Service à deux raies, de la Médaille de la Campagne arabe, de la Croix militaire de 2e classe.

Le *Carnet de Campagne*, par le commandant Michaux, Dupagne-Counet, Namur, 1913, doit être consulté pour tout ce qui concerne la vie de l'auteur en Afrique. C'est un livre de bonne foi et non une apologie. On doit, en outre, à O. Michaux les ouvrages suivants : *La mise en valeur de notre colonie*, Namur, Godenne, 1911. — *Nos paysans au Congo, Bull. Ass. sortis de l'Univers. de Liège*, octobre 1910.

10 mai 1947.

R. Cambier.

Janssens, E. et Cateaux, A., *Les Belges au Congo*, Anvers, 1911, t. I, pp. ... — Chapaux, A., *Le Congo*, Bruxelles, Rosez, 1934, pp. 294-299. — Hinde, S. L., *La chute de la domination arabe au Congo*, Bruxelles, 1897, pp. 69-84, *passim*. — Lejeune, *Vieux Congo*, Bruxelles, 1930, pp. 4-20, *passim*. — Masoin, F., *Hist. de l'Etat Indépendant du Congo*, Namur, 1913. — Defester, H., *Les Pionniers belges au Congo*, Duculot, Tamines, 1927, pp. 71 à 105, *passim*. — *Le Congo, Moniteur colonial*, 1907, p. 342. — *Le Journal du Congo*, 22 juin 1912 (biographie).

MICHIELS (*Isidore-Jean-Joseph*), Officier de la Force publique (Hoeylaert, 28.11.1869-Riba-Riba, 1892).

A l'âge de seize ans, il s'engagea au 9e de ligne (4 août 1884). Promu sergent le 3 avril 1887, il était bientôt détaché au Ministère de la Guerre. En 1890, il demanda à partir pour le Congo, comme sous-lieutenant de la Force publique (18 septembre). A son arrivée en Afrique, il fut commissionné pour la zone du Maniema, où des difficultés croissantes opposaient Blancs et trafiquants arabes. On l'envoya à Riba-Riba pour s'assurer de l'état des esprits (mars 1892). L'expédition commerciale Hodister était en train de s'organiser; la colonne Jouret, dont faisaient partie Noblesse, Page et Doré, avait quitté les Falls le 24 mars avec 40 porteurs et 300 charges et s'était avancée vers Riba-Riba. En chemin, elle rencontra Michiels, qui avait été chargé d'une mission auprès de Kibonge et qui retournait aux Falls. Michiels prévint les agents commerciaux de l'esprit d'animosité qui régnait contre les Blancs dans la contrée située entre Kirundu et Nyangwe et il conseilla la plus grande prudence. Mais Jouret ne s'arrêta pas à ces conseils et continua sa marche vers Riba-Riba, résidence du sultan Mserera, vassal de Munie Mohara, résident de Nyangwe. Le 24 avril, Jouret effectuait avec les Arabes, d'abord froids et distants, puis plus accessibles, quelque trafic d'ivoire. Puis, laissant à Noblesse le soin d'élever un comptoir à Riba-Riba, il s'en fut, le 5 mai, avec Page et Doré, vers Nyangwe, afin de remettre à Munie Mohara un message apporté à Riba-Riba, le 2 mai, par Tobback, résident des Falls, qu'accompagnait Michiels, chargé de bâtir à Riba-Riba une station de l'Etat. Le 9 mai, Tobback, ayant donné ses instructions à Michiels, repartit pour les Falls. Juste après son départ, la révolte éclata. Jaloux de leurs prérogatives commerciales dans la région, les Arabes voyaient d'un mauvais œil les Blancs s'installer chez eux.

L'expédition Hodister avait pour but de nouer avec les Arabes des relations commerciales, afin de les empêcher de rançonner, pour les réduire en esclavage, les populations indigènes qu'ils enrôlaient dans des caravanes pour transporter à la côte les marchandises. Comprenant mal le but d'Hodister, les Arabes interdirent aux Blancs tout trafic dans la région et menacèrent de mort ceux qui ne tiendraient pas compte de leur interdiction. Noblesse, à Riba-Riba, commit l'imprudence de commencer l'installation de son comptoir. Sur l'ordre de Munie Mohara, Mserera le fit avertir de ce qui l'attendait; mais il fit la sourde oreille; les Arabes s'emparèrent de lui, le martyrisèrent, lui crevèrent les yeux, le rouèrent de coups, le dépecèrent et le don-

nèrent à manger à leurs esclaves (10 mai). Se voyant seul devant la révolte grandissante, Michiels parvint à s'enfuir, espérant rejoindre Bena-Kamba, où se trouvaient les autres membres de l'expédition. Pendant quinze jours il erra dans la forêt, se nourrissant de fruits sauvages; reprenant sa route à l'aventure, il aperçut un village et se crut sauvé; il était revenu à son point de départ : Riba-Riba ! Des femmes l'ayant aperçu, il fut capturé et conduit devant Mserera, pieds et poings liés. Attaché pendant deux heures à un poteau, il fut roué de coups de chicote, puis on lui fractura une jambe, on lui coupa la tête, et on le jeta dans le fleuve pour le repêcher ensuite et le dévorer (27 mai 1892).

Le meurtre de Noblesse et de Michiels fut le prélude au massacre de la plus grande partie de l'expédition Hodister.

30 avril 1948.
M. Coosemans.

S.-L. Hinde, *La chute de la domination arabe*, Falk, Bruxelles, 1897, pp. 152-153. — A. Chapaux, *Le Congo*, Rozez, Bruxelles, pp. 253-260. — F. Masoin, *Hist. de l'E.C.I.*, Namur, 1913. — *A nos Héros colon.*, pp. 130, 131. — *Mouv. géogr.*, 1892, pp. 79, 101c, 102a. — *Belgique militaire*, 1894, p. 230. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*.

MIGLIONICO (ISIDORE de) *(Frère)*, Missionnaire (Miglionico, ?-Mbanza-Msundi, Bas-Congo, 1655).

Il était religieux de la province de Naples. Le Père de Montesarchio note qu'il reçut l'habit religieux le même jour que lui. Il arriva au Congo le 19 juin 1651. Etant sujet d'Espagne, il semble avoir été particulièrement en butte aux vexations que subirent les missionnaires arrivés sous la conduite du Père Jean-François de Rome. Le frère Isidore mourut en l'année 1655, à Mbanza Nsundi. Il fut donc enterré en territoire actuellement belge.

19 janvier 1948.
Mgr. J. Cuvelier.

MILLARD *(Albert-Louis)*, Lieutenant de la Force publique (Bouillon, 30.6.1860-Niangara, 19-12-1896). Fils de Jean-Baptiste Millard et de Catherine-Marie Frerard.

Il exerçait les métiers de bûcheron et de cultivateur quand il s'engagea au 1er régiment de ligne, le 1er janvier 1880. Il était sergent en 1882. Dix ans plus tard, il prenait du service à l'E.I.C. (28 avril 1892), en qualité de sous-officier. Arrivé dans l'Uele avec Delanghe, Verstraten, De Raeve, Dodernier, en janvier 1893, Millard quitta Niangara le 5 janvier pour se rendre à l'Akka, à l'Est de Dungu. Chef de poste de l'Akka dès mars 1893, il y était toujours en janvier 1894, quand Baert, par suite des désertions continuelles des auxiliaires de tous les postes, donna l'ordre de les désarmer. Malheureusement, Millard ayant différé d'exécuter cet ordre, le plus grand nombre des auxiliaires du poste de l'Akka prirent la fuite emportant leurs armes. En mars, Baert ayant décidé d'évacuer les postes de Mundu et de l'Akka, Millard fut commissionné pour Dungu, où il devint un des adjoints de Delbruyère, nommé chef de ce poste.

Cependant, le 12 juin, après l'évacuation du poste de Mundu, on apprenait à Dungu que, loin de regagner le Nil, les mahdistes se trouvaient près de Faradje. Dès le début d'août, ils étaient sur la rive nord de l'Akka et s'y retranchaient sous les ordres de l'émir Ter. Baert décida de les attaquer. Une colonne, sous les ordres de Wterwulghe, assisté de Swinhufvud et Millard, partit le 21 août de Dungu. Un canon les accompagnait et Ukwa avait joint ses hommes à ceux de l'Etat. Le 2 septembre se livra une fameuse bataille, qui fut un désastre pour les nôtres. Ne disposant plus que de 150 hommes, Wterwulghe ramena sa colonne à Dungu.

En février 1895, Millard participait à l'expédition Francqui contre Bafuka, fils de Wando, resté en relations avec les mahdistes. Le 1er février, la colonne quittait Niangara; le 11, engagée dans une galerie de rivière, elle tomba dans une embuscade, où Frennet fut tué. Une contre-attaque de Niclot permit aux nôtres de se dégager et de battre en retraite sur Dungu.

Le 18 février, Millard était blessé à la cuisse dans un combat contre Engwettra. Il descendit vers Boma et s'y embarqua pour l'Europe le 11 mai 1895.

Le 30 novembre 1895, il repartit pour l'Uele et fut d'abord attaché à Dungu. Le 3 novembre 1896, il vint remplacer Laplume à Niangara. Il y mourut peu après, le 19 décembre 1896.

Il fut nommé lieutenant, à titre posthume, à la date du 18 juillet 1897.

Millard était décoré de l'Etoile de Service.

4 octobre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele*, *Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 143, 172, 199, 202, 203, 205, 209, 256, 320.

MILZ (*Jules-Alexandre*), Capitaine au 1er régiment des Guides. (Virton, 10.9.1861-Bruxelles, 1.10.1902). Fils de Jacques Milz et de Joséphine Philippart.

Engagé d'abord au 2e chasseurs à cheval, le 20 août 1880, il fut nommé sous-lieutenant au 4e lanciers le 29 juin 1883. En 1888, il s'engagea à l'E.I.C. et s'embarqua à Anvers sur le *Landana*, le 17 juin, comme officier de la Force publique. Il arriva à Boma le 25 juillet et fut désigné pour le district des Bangalas, où Van Kerckhoven était en train de préparer l'avant-garde de l'expédition Roget, chargée de fonder des camps retranchés sur l'Aruwimi et le Sankuru, en vue de la défense contre les Arabes esclavagistes. Milz fit partie de cette avant-garde dès octobre 1888; avec la colonne Dhanis, Ponthier, Bia, Luyckx et de Valckenaer, il quitta Bangala le 24 octobre 1888. En route furent fondés Umangi, Upoto, Yambuya. Le 8 février 1889, le détachement était au confluent de l'Aruwimi et la station de Basoko était établie, chef-lieu d'un district nouveau: le district Aruwimi-Uele, destiné à Roget, qui en prenait le commandement le 28 juillet 1889. Puis furent fondés successivement: Bomaneh, Bassoa, Yambisi; Milz fut mis en charge d'abord à Bomaneh, puis à Bassoa.

En avril 1890, Roget, accompagné de Milz et de Duvivier, quittait Basoko pour Djabir, sur l'Uele, afin d'y fonder un poste. Après avoir établi la station d'Ibembo, qu'il confia à Duvivier, Roget repartit avec Milz sur l'Itimbiri jusqu'aux rapides de Go, puis, par voie de terre, ils atteignirent la Likati et y fondèrent le poste d'Ekwangatana. Regagnant Ibembo, ils privent vers le N.-N.-E., vers la Haute Likati et Djabir, à travers le bassin de la Tinda. Après avoir fondé Mopocho, entre Ibembo et la Likati, ils franchirent, le 25 mai 1890, la Likati près d'Engwettra et arrivèrent le 27 mai à l'Uele, juste en face de Djabir-village. Djabir signa avec Milz un traité et un poste fut établi à l'emplacement de l'ancienne zériba égyptienne de Deleb. Tandis que Milz commençait la construction de la station, Roget, conduit par le sultan Djabir, tenta, mais en vain, de faire sa jonction avec Van Gèle à Yacoma. Milz eut comme premier adjoint Dejaiffe. Bientôt ils eurent à repousser un assaut de l'Arabe Kipanga-Panga. Un troisième agent (Mahutte) étant arrivé à Djabir, Milz put s'absenter pour tenter la liaison Uele-Bomu que Roget n'avait pas réussi à réaliser. Il n'y parvint pas davantage, ayant eu à faire face à des indigènes hostiles des environs de la station. Les ayant matés, et rentré à Djabir, Milz songea à repartir par eau vers Yacoma (novembre). Van Gèle, de son côté, qui avait appris la présence d'un blanc à Djabir, se mit en route lui aussi pour opérer la jonction Uele-Bomu. Le 2 décembre, Milz et Van Gèle se rencontraient près de Gamanza : le problème Ubangi-Uele était résolu!

Apprenant que les Arabes opéraient dans la Basse-Bima et sur le Rubi, sous la conduite de Mirambo, Milz et Van Gèle partirent ensemble vers cette région; le 12 décembre, ils étaient au confluent de la Bima. Une rencontre avec les traitants eut lieu le 14 décembre à Malangoy; les Arabes, vaincus, s'enfuirent.

Le terme de Milz étant achevé, il descendit vers le Pool, où il rencontra, en mars 1891, Van Kerckhoven, qui le sollicita de reprendre le chemin de l'Uele pour assumer les fonctions de second dans l'expédition vers le Nil. Milz accepta; le 26 mars il était à Basoko. Au début de juillet, le gros de l'expédition Van Kerckhoven était réuni à Djabir : 15 Européens et 500 noirs de la F.P. Le 7 juillet, l'avant-garde, commandée par Ponthier, partait vers l'amont. Au mois d'août, Milz fut chargé par Van Kerckhoven de se rendre chez le sultan Semio, afin d'obtenir son aide à l'expédition. Le 8 novembre, de la résidence de Semio, Milz envoyait à Van Kerckhoven, déjà à Bima, un pli lui annonçant l'alliance de Semio. Le 25 novembre, Milz, accompagné de Semio et des troupes de ce dernier (600 soldats et 500 porteurs), arrivait au camp de Bomokandi. L'ordre de marche vers le Nil fut dès lors arrêté : Ponthier venait d'ailleurs de mater les Arabes à la Macongo. Les forces furent divisées en deux colonnes : l'une (Ponthier, Gustin, Montangie, Semio et ses soldats) s'en irait par voie de terre; l'autre (Van Kerckhoven, Milz, Vande Vliet), avec les approvisionnements, prendrait la voie d'eau. Le départ se fit le 12 décembre. La colonne Van Kerckhoven-Milz eut à se défendre en route contre les Abarambo de la rive. Le 22 décembre, les deux colonnes étaient réunies à Amadis, où l'on commençait aussitôt la construction d'un poste. Le 30, Van Kerckhoven, Milz, Ponthier, Montangie, Gustin, Lousberg, Raynaud quittaient les Amadis et prenaient la direction Sud. Le 1er janvier 1892, ils étaient au confluent Mbe-Bomokandi. Là, Ponthier, malade, dut quitter l'expédition et redescendre vers Djabir et Boma. Après avoir obtenu la soumission des chefs azande importants de la région, et de ceux-ci des pirogues en nombre suffisant, le 24 janvier, l'expédition retourna aux Amadis, que l'on quitta définitivement le 29 janvier. Le 2 février, la flottille

était à Bomokandi, tandis que Milz, Gustin, Vande Vliet, Semio, qui avaient pris la voie de terre par la rive Sud de l'Uele, étaient attaqués par les Abarambo. Arrêtés le 5 février chez Nguma, un sous-chef de Koi-Mbunza, ils reçurent la visite de Koi-Mbunza en personne. Le 7 février, ils étaient à la résidence de ce chef à la Na-Aka, et Milz accédait à son désir de voir construire une station de l'Etat près de son village, afin, disait-il, qu'il pût se défendre contre son voisin Yangara. Un petit poste de relais y fut donc construit. Se remettant en marche, Milz reçut la visite d'Okondo, fils d'Yangara, qui venait demander, au nom de son père, l'établissement d'un poste de l'Etat sur son territoire. La fondation du poste fut décidée. En attendant, Milz en établit un chez Suronga le Barambo, en aval de Koi-Mbunza, vis-à-vis du confluent de la Gurba. Il fut confié à Vande Vliet. Puis, Milz envoya à Van Kerckhoven, alors aux Amadis, un message annonçant les dernières nouvelles, et Van Kerckhoven, partant aussitôt par voie d'eau, le 14 mars, arrivait le 17 à Surongà, et était le 21 à Koi-Mbunza. Pendant ce temps, Milz et Semio, qui avaient quitté Koi-Mbunza le 4 mars, étaient passés le 6 à la Ne-Kiliwa, où ils avaient installé un petit poste de l'Etat sur l'emplacement de l'ancienne zériba de Sirimani (Soliman), puis se dirigeaient vers la Gada. Tauli, frère d'Yangara, et Okondo vinrent au-devant de Milz. Le 18 mars, tous arrivaient au confluent de la Gada, où Yangara et sa suite les attendaient. L'emplacement choisi pour la nouvelle station fut celui du village de Mbegu. Le 19 mars, on commençait déjà la construction de la zériba. Le 25 mars, Van Kerckhoven et Montangie y arrivaient à leur tour. Cloesen fut nommé chef de poste.

Le 7 avril, Van Kerckhoven, alité, dut rester à Niangara, mais l'avant-garde continuait sa marche et arrivait le 15 avril à la zériba de Mbittima. Semio fut envoyé en avant pour préparer les populations à recevoir l'expédition. Milz et Vande Vliet, qui étaient redescendus de Niangara à Bomokandi, pour évacuer des charges, repartaient de Bomokandi le 22 avril et arrivaient à Mbittima le 2 juin. Le 6 juin, Van Kerckhoven, Milz, Montangie, Vande Vliet quittaient Mbittima en pirogue; ils étaient le 10 à Surur et décidaient de remonter la Nzoro. Mais la rivière était barrée par des rapides (qu'on dénomma « Chutes Milz »). On dut continuer par voie de terre à travers une région hostile. On divisa la colonne: 200 hommes, les moins valides, resteraient au pied des rapides pour garder les charges; les autres partiraient à la recherche de l'avant-garde Gustin-Semio (13 juin). Les premiers furent en butte à la faim, à la maladie, aux escarmouches avec les indigènes. On décida que deux blancs et les charges inutiles redescendraient vers l'aval. Le 11 juillet, Van Kerckhoven et Milz, les soldats portant les charges, faute de porteurs indigènes, quittaient les chutes par voie de terre, rive sud de la Nzoro, à travers un pays difficile. Le 25 juillet, ils étaient à Tagomolanghi. Le 2 août, on partit en reconnaissance à la recherche du Kibbi, qu'on disait proche de Wadelai. Le 9, on arriva à 15 km. au Sud du mont Beka, situé lui-même à 10 km. au Sud du mont Wati. En recherchant les sources du Kibbi, la colonne fut attaquée par les indigènes. C'est à ce moment (10 août) que Van Kerckhoven fut tué accidentellement par un coup de feu parti par mégarde de l'arme que son boy rechargeait. Van Kerckhoven fut inhumé sur place, et Milz, second de l'expédition, en prit le commandement.

Quittant le mont Beka le 12 août, Milz rencontra bientôt une rivière, le Khor Arave, tributaire du Nil. Il y installa un camp et partit en reconnaissance vers le Nil. Le 19, il était au mont Lehmin, chez les Kakwas; le 24 août, il découvrait le Kibbi, où il installait également un camp (camp du Kibbi ou Fort Lehmin). De là, il envoya des émissaires à la recherche des soldats égyptiens d'Emin Pacha, qu'il projetait d'enrôler parmi ses troupes. Quatre soldats égyptiens envoyés en messagers entrèrent en relation avec Milz et, sur l'offre de celui-ci, passèrent au service de l'E.I.C.

Infatigable, Milz reprit sa route vers le Nord-Est. Le 23, il était à Ganda, ancienne zériba égyptienne; il y installa Gustin.

Milz partit alors avec une colonne vers la Dungu. Laissant Semio à Ndirfi, il continua vers Faraki, sur la Haute-Dungu, et y installa un poste: Faradj, un peu en amont de Mundu. Le 18 décembre, il était au confluent Dungu-Kibali, où se trouvait Delanghe, commissionné pour reprendre à Milz le commandement de l'expédition. Milz commença alors l'aménagement d'un poste auquel on allait donner le nom de Dungu. Le 20 janvier 1893, il remettait officiellement à Delanghe le commandement des postes du Nil et du Haut-Uele. Puis, il alla faire ses adieux à Niangara, chez qui il arrivait avec Delanghe le 17 février. Après un séjour de plus de cinq années particulièrement laborieuses, il descendait à Boma, le 23 octobre 1893, et embarquait à Cabinda, sur l'*Angola*, le 28 octobre.

Le 30 juin 1900, Milz qui avait été nommé capitaine au 1er régiment des Guides, repartait pour l'Afrique, chargé de mission spéciale (délimitation du Kivu, frontière belgo-allemande).

Il rentrait en Europe le 27 juillet 1901 et il mourait à Bruxelles, d'une angine de poitrine, le 1er octobre 1902.

On a donné le nom de « Pic Milz » au mont Mungwa, et un vapeur naviguant sur le Rubi fut dénommé le *Milz*.

Une conférence, intitulée :« Dans le Haut-Uele », avait été donnée à Bruxelles, par Milz, au Cercle Royal Africain.

Milz était chevalier de l'Ordre de Léopold, officier de l'Ordre Royal du Lion, décoré de l'Etoile de Service à trois raies, officier de l'Ordre du Soleil de Perse et décoré de l'Ordre de la Couronne de Prusse.

20 mai 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *La Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Inst. Royal Colonial Belge*, 1946. *Notre Colonie*, avril-mai 1927. — Boulger, *The Congo State. Bull. de la Sté de Géog. d'Anvers*, 1907-1908, p. 206. — *A nos Héros coloniaux*, pp. 116, 118, 189, 208. — Lejeune, *Vieux Congo*, pp. 172, 209, 214, 235, 242, 250, 291, 316, 444, 448, 627. — Chapaux, *Le Congo*, p. ... — Van Iseghem, *Les étapes de l'annexion du Congo*, p. 20. — Weber, *La Campagne arabe*, p. 13. — Defester, *Les Pionniers belges au Congo*, pp. 27, 31, 71. — *Congo illustré*, 1894, p. 129 (biog.). — *Belgique coloniale*, 1895, 1896, 1902. — *Mouvement géographique*, 1893, p. 110; 1902, p. 480 (biog.). — *Mouvement antiesclavagiste*, 1890-1891, p. 279. — Delcommune, *Vingt années de vie africaine*, I, pp. 284, 321. — *Tribune congolaise* du 9 octobre 1902, p. 3; du 12 janvier 1902, p. 3. — Liebrecht, *Léopold II, fondateur d'Empire*, p. 163. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*.

MIRAMBO, Chef des Rougas-Rougas, Sultan de l'Ounyamwési) (né vers 1840 et décédé en 1885).

Jérôme Becker nous a laissé de lui un portrait très vivant, tracé au moment où il entra en relation avec le chef en février 1882 :

« Mirambo touche à la cinquantaine; il est grand et maigre et porte entière une barbe assez clairsemée; son visage, empreint d'une froide et calme énergie, rayonne d'intelligence, malgré de fortes incisives ressortant en saille sur la lèvre inférieure. Il n'a recours à aucun apparat; il affecte même par son costume négligé le mépris complet du « paraître ». Un vieux pagne ceint sa taille et il porte une jaquette blanche toute rapiécée qui lui fut offerte jadis par le docteur Southon, missionnaire anglais résidant dans la région. Un lambeau d'étoffe bleue négligemment noué sur le front lui tient lieu de turban. Cependant, Mirambo possède une grande quantité de brocart magnifique et des manteaux de drap d'un haut prix; mais il dédaigne de s'en parer, abandonnant même les bracelets de cuivre rouge et le disque de coquillages, emblèmes de la royauté. A le voir s'appuyer sur une simple gaule, on le prendrait pour un vulgaire gardien de bétail. La cartouchière et son fusil, qui ne le quittent jamais sont portés par un jeune esclave au teint d'ébène et à la chevelure crépue. Ses nyamparas, 15 ou 16, se pavanent dans leur costume de gala. Le rouge domine dans les étoffes amplement drapées qui les enveloppent et qui font valoir leur haute stature et leur physionomie à la fois rusée et martiale. Des spirales de laiton et des bracelets en ivoire ornent leurs membres musclés qui portent en guise de tatouages de nombreuses cicatrices, marques de leurs campagnes. Plusieurs ont, parmi leurs cheveux étirés en mèches, des dents de lion et des griffes de léopard. »

Ce mépris du costume arabe ne paraît cependant pas être une règle absolue pour ce redoutable sultan. Voici de qu'en dit Stanley lorsqu'à son deuxième voyage il fit avec Mirambo l'échange du sang :

« Mirambo est jeune; c'est un homme d'une belle prestance et revêtu du costume arabe. Il porte le turban, le fez, l'habit de drap des Arabes, un cimeterre. Il est chaussé de babouches; la robe qui recouvre l'habit de drap est très blanche. » Plus loin, après l'avoir examiné attentivement, Stanley ajoute : « C'est un homme de grande taille, cinq pieds onze pouces, et d'environ trente-cinq ans, sans une once de chair superflue. Il est beau, a les traits réguliers, la voix douce, la parole grave, le cœur généreux, la main ouverte. »

Mirambo avait déclaré le service obligatoire dans ses Etats; pour s'en libérer, il fallait ou avoir fait une action d'éclat ou avoir rendu au pays un service éminent. En ce cas, Mirambo permettait au vaillant soldat de prendre femme; il l'exemptait du service, lui accordait des esclaves et des terres à cultiver. Son armée était donc composée de célibataires, jeunes gens ardents et fanatiques qui couraient avec fureur au danger, pour conquérir par leur vaillance le droit de se marier, d'être riches et de vivre libres. Mirambo était à la fois grand seigneur et bandit. Que de contradictions se heurtaient dans cette robuste tête! Un chef arabe de Taborah, Mayolé, défié à la course par Mirambo, fut victorieux; Mirambo, par vengeance, tua la femme de son adversaire et chargea un de ses hommes de tuer aussi Mayolé, qui prit la fuite à temps, mais devint son plus implacable ennemi. Une campagne de violences s'ouvrit entre eux en 1872. Les Arabes de Tabora, ligués contre Mirambo, envahirent son territoire et Stanley se joignit à cette expédition. Mais Mirambo les attira dans une embuscade et les massacra. La caravane de Stanley échappa cependant aux terribles Rougas-Rougas.

Mirambo était pourtant bien vu à Zanzibar, où les Anglais, pour contrebalancer l'influence de l'élément arabe, faisaient mine de protéger en Mirambo l'élément nègre. C'est par Zanzibar que le sultan de l'Ounyamwesi entrait en possession de nombreuses armes à tir rapide. En mai 1880, on disait même à Tabora que le Dr Kirk lui avait fait don de canons dont le chef noir tira grande vanité, sans cependant parvenir à s'en servir.

Mirambo se procurait par des chasseurs à sa solde beaucoup d'ivoire qu'il expédiait à la côte par des caravanes qui lui rapportaient en échange des produits européens. Mirambo, riche, puissant, était craint et admiré de ses sujets, redouté de ses voisins.

Dès le premier jour de son arrivée à la résidence de Mirambo, à Thierra-Magazy, Cambier fut appelé auprès du chef et l'échange du sang se fit entre eux.

Aux yeux de Mirambo, il n'y avait que trois nations d'hommes blancs : les Anglais, qui étaient en faveur auprès de lui; les Américains (dont Stanley), à qui il reprochait de s'être unis aux Arabes, ses ennemis jurés; enfin les Français, c'est-à-dire tous ceux qui n'étaient ni Anglais ni Américains; il les tenait en suspicion à cause des démêlés commerciaux qu'il avait eus avec un Suisse, M. Broyon, à l'occasion d'une vente à la côte.

Cambier essaya d'obtenir de Mirambo des porteurs, afin de rejoindre ses deux compagnons, Wauthier et Dufrieux, restés en arrière, à Hekoungou, avec le gros des bagages. Mais le chef noir tergiversa longtemps, et sur ces entrefaites, Wauthier avait succombé à la fièvre. Dutrieux dut rentrer en Europe, et Cambier, resté seul, se mit en route vers le Tanganika. Il arriva à Karéma le 14 août 1870, après treize mois d'un voyage pénible, exposé à la faim, les fatigues, les déceptions, les maladies, le vol, les désertions de porteurs. Le poste de Karéma fut fondé par Cambier, aidé de Popelin et Carter. Carter y avait amené de la côte des éléphants des Indes et se proposait de tracer une nouvelle route de Karéma à la côte, en évitant le passage en territoire de Mirambo. Celui-ci, désespérant de voir affluer à l'avenir chez lui poudre, armes et étoffes précieuses, décida d'entraver l'effort des blancs qu'il pensait n'être pas des Anglais. Il prit lui-même le commandement de ses troupes et, se proposant de rallier à sa cause son vassal Simba, il se mit à ravager sur son passage toute la région qu'il traversa avant d'atteindre Simba. Mirambo comptait attaquer une petite caravane commandée par Burdo, arrêté à Kissindeh avec des marchandises et qui devait rejoindre Popelin, parti de Karéma pour aller fonder un nouveau poste sur la rive opposée du lac. Les gens de Mirambo allaient faire au blanc de Kissindeh un mauvais parti, quand Popelin, averti par les rumeurs indigènes, arriva le 9 juin avec une troupe d'askaris de Zanzibar. Les soldats du chef noir furent battus par les Askaris. Le 26 juin, Roger, qui s'était fait soigner à Taborah par le docteur Vanden Heuvel, venait rejoindre Burdo et Popelin. Mais le 30, des Askaris de la caravane Cadenhead arrivaient épouvantés leur annoncer que Mirambo approchait et que ses hommes avaient tué les deux blancs, Carter et Cadenhead. On apprit en effet que le 12 juin 1880, Carter et Cadenhead avaient pris congé de Cambier à Karéma, pour retourner à Zanzibar par la nouvelle route qu'ils projetaient d'ouvrir le long du 7e parallèle. La petite caravane arborait le drapeau belge aux trois couleurs, en l'honneur de Léopold II, dont la générosité avait couvert les frais de l'essai de domestication des éléphants en Afrique. C'est ce qui les fit prendre pour des Français. Le 24 juin, le chef Pimbwé, chez qui ils arrivaient, les engagea à camper à l'intérieur de sa palissade, car Mirambo et Simba approchaient et allaient cerner le village; en effet, les deux compères mirent le siège devant Pimbwe, y pénétrèrent, firent un horrible massacre de la population, puis tuèrent Carter et Cadenhead; quelques porteurs de la caravane de ses derniers, faits prisonniers et interrogés, apprirent à Mirambo que leurs chefs étaient des Anglais; à cette nouvelle, le tyran entra dans une grande colère, rendant responsable de la méprise Simba, qu'il traita dorénavant comme un otage et auquel il refusa toute part dans le butin recueilli chez Pimbwé. Il fit envoyer à Zanzibar les biens des deux blancs pour prouver que leur assassinat était le résultat d'une méprise. Désormais l'antagonisme entre Mirambo et Simba sauva notre station de Karéma, car le premier retourna précipitamment vers le Nord.

Cependant, deux ans plus tard, Jérôme Becker apprenait que le capitaine Ramaeckers s'attendait à être attaqué à Karéma par les Rougas-Rougas de Simba, vassal de Mirambo. Il résolut de se rendre en personne auprès du sultan et fut reçu par lui le 7 février 1882. Mirambo, roulant dans sa bouche une large chique et crachant indifféremment sur l'aire en terre battue de la salle de réception ou sur les murailles crépies d'argile, s'adressa d'abord à ses nyamparas, leur prescrivant le respect et le silence devant le visiteur étranger. Becker lui ayant exposé le motif de sa visite, Mirambo

protesta énergiquement de ses bonnes intentions, se disant l'ami et le frère de sang de Cambier. Becker obtint de Mirambo le désavœu des hostilités dont Karéma était l'objet et, chose plus importante encore, la ratification de l'acte de propriété du territoire de Karéma, acte tombé en désuétude par suite de la chute du sultan vassal Simba. Ce triomphe est un témoignage de la présence d'esprit et du tact avec lesquels Becker conduisit les négociations.

Mirambo expliqua à Becker que son nom signifiait « Faiseur de cadavres », en souvenir d'un combat où, resté seul debout au milieu de ses gens exténués et fatigués de tuer, il continua seul à se battre. On l'a également surnommé le « Bonaparte noir ».

Becker fut autorisé à visiter son harem, où une brigade de six jolies négresses chantaient les louanges du maître. Tout un arsenal de fusils, anciens et nouveaux systèmes, armes arabes ou anglaises, ornait les murailles de sa chambre à coucher, où trônait un superbe lit européen à baldaquin et à ressorts.

Mirambo promit à Becker de ne jamais devenir l'ennemi des blancs. C'était là une promesse de menteur, car, durant toute sa vie, il fut un meurtrier et un pillard. Il mourut en 1885.

8 janvier 1947.
M. Coosemans.

De Martrin-Donos, *Les Belges en Afrique centrale*, t. I, ch. XXI et XXXI. — Becker, J., *La Vie en Afrique*, Lebègue, Bruxelles, 1887, vol. I, pp. 275, 417; vol. II, pp. 156, 394. — Boulger, *The Congo State*, Londres, 1898, pp. 21, 23. — *Brode, H., Teppoo Tib*, Londres, 1907, pp. 134, 144, 150, 220. — Defester, *Les Pionniers belges au Congo*, p. 41. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, Namur, 1913.

MONTANGIE (*Alphonse - Jacques*, Dr) (Bruges, 18.1.1869-Wando, 15.12.1892). Fils de Jacques Montangie et de Marie Wittebroodt.

Porteur du diplôme de docteur en médecine depuis le 28 février 1891, Montangie prit immédiatement du service à l'E.I.C. et partit pour l'Afrique le 3 mai de cette année.

Il était commissionné pour l'expédition Van Kerckhoven. Le 8 octobre, avec de la Kéthulle, Lousberg, Gustin et Buzon, il quittait Djabir (Bondo) pour rejoindre Van Kerckhoven à Bima. De Bima, tous partaient le 14 novembre vers Bomokandi. Le 12 décembre, Montangie quittait Bomokandi avec l'avant-garde de l'expédition commandée par Ponthier. Cette avant-garde campait bientôt au confluent de la Naema, où Van Kerckhoven, Milz et Vande Vliet la rejoignaient le 22 décembre. On y construisit le poste d'Amadis.

Le 30 décembre, Montangie suivait la colonne Van Kerckhoven-Milz, d'Amadis vers le Sud. Le 1er janvier 1892, toute la colonne était au confluent Bomokandi-Mbe. Puis, après y avoir fait des reconnaissances et être entrés en pourparlers avec les chefs indigènes, Van Kerckhoven et ses adjoints rentraient à Amadis. De fin février au 5 mars, Van Kerckhoven et plusieurs de ses adjoints, dont Montangie, s'arrêtèrent à Bomokandi, tandis que Milz et Vande Vliet fondaient les postes de Koi-Mbunza et de Suronga. Le 5 mars, Van Kerckhoven quittait Bomokandi avec Montangie et Colas, 30 pirogues et 300 charges, par voie d'eau, vers l'amont, pendant que Milz préparait l'installation d'un poste chez Yangara. C'est à cet emplacement du futur poste de Niangara que Van Kerckhoven et ses deux adjoints, Montangie et Colas, rejoignirent Milz, le 25 mars.

Le 18 avril, Van Kerckhoven, Montangie et Colas quittaient le nouveau poste de Niangara avec 20 pirogues et 230 charges. Le 29 avril, à l'île Bimba, ils recevaient la visite de Wando, le vieux chef Vongara. A Mbittima, ils attendirent l'arrivée de Milz, qui y parvint le 2 juin. Le 4 juin, Van Kerckhoven, Milz, Montangie et Vande Vliet quittèrent Mbittima en pirogue et arrivèrent à Surur le 10 juin. Ils y furent arrêtés par des rapides (chutes Milz).

Le 13 juin, Montangie eut une atteinte grave d'hématurie. En juillet, Van Kerckhoven décida que le malade et Vande Vliet quitteraient le camp des chutes Milz pour redescendre en pirogue à Mbittima avec les hommes les moins valides et les charges inutiles. Cette colonne partit le 11 juillet vers Mbittima, dont Montangie fut nommé chef de station. Il était arrivé au village de Wando, sur la Makua, près de Mbittima, lorsqu'il fut frappé d'une rechute d'hématurie, à laquelle il succombait le 15 décembre 1892.

4 octobre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *La Grande Chronique de l'Uele*, *Mémoires de l'Inst. Royal, Col. Belge*, 1946, pp. 72, 76, 77, 80, 84, 85, 103, 112, 119, 120, 129, 130, 131, 321. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, pp. 190, 263. — Chapaux, *Le Congo* (éd. Rozez, Bruxelles, 1894, p. 245). — Lejeune, *Vieux Congo*, 1930, p. 198. — *Belgique Coloniale*, 1896, pp. 27, 62. — *Mouvement géogr.*, 1893, p. 46 b.

MONTEPRANDONE *(Antoine-Marie de)*, Missionnaire (Monteprandone, 17.10.1607-Ancône, 15.2.1687).

Il s'appelait Amici de son nom de famille.

Agé de 17 ans et 7 mois, il entra chez les capucins de la province des Marches (le 21 mai 1625), ayant à cet âge conquis le grade de Docteur à l'Université de Fermo. Il fut désigné pour le Congo, le 17 juillet 1646. Il fit partie du groupe de quatorze missionnaires qui s'embarqua le 4 octobre 1647 et atteignit les rives congolaises au début de mars 1648. Il fut quelque temps missionnaire à Soyo et évangélisa alors une région voisine de Loango, au Nord du fleuve. Devenu malade, il fut envoyé à San Salvador en compagnie du Père Jérôme de Montesarchio. Ils arrivèrent à la capitale le 30 août (1648) après un voyage de vingt jours. Vers la fin de l'année 1649, il fut désigné comme remplaçant du Père Bonaventure de Sorrento à la Mission de Mbanza Nsundi. Il s'y rendit par Matari, où il séjourna six mois. Il convertit à la piété la cheffesse de Mbanza Matari. Au mois de mai, il se remit en route pour Mbanza Nsundi. Nous n'avons pas de précisions sur son apostolat dans cette Mission. Cavazzi nous apprend qu'il s'y appliqua avec zèle à l'étude de la langue et qu'il composa des règles pour en faciliter l'usage. Déjà en 1650, le Père Antoine de Monteprandone avait demandé de rentrer en Europe pour cause de maladie. L'autorisation lui ayant été donnée, il quitta le Nsundi, probablement au mois d'août 1651, en compagnie du duc, qui se rendait à San Salvador. En octobre, le Père Antoine est à Loanda, attendant un bateau pour rentrer avec le frère Félix de Villar.

Il mourut au couvent d'Ancône le 15 février 1687.

19 janvier 1948.
Mgr. J. Cuvelier.

MONTESARCHIO (JEROME DE), Missionnaire (Montesarchio-Arezzo, 25.5.1669).

Parmi les anciens missionnaires du Bas-Congo belge, le Père Jérôme de Montesarchio est celui dont l'activité s'exerça le plus longtemps dans cette région (1648-1668). Nous la connaissons par la relation qu'il écrivit : « Viaggio del Ghongo », conservée aux archives des Capucins de Montughi.

Vers la fin de juillet 1646, il apprit sa désignation pour la Mission du Congo. Il fit partie d'un groupe de quatorze religieux qui s'embarqua à Lisbonne le 4 octobre 1647 et débarqua à Mpinda, port de Soyo, le 9 mars 1648. Le 10 août 1648, il partait pour San Salvador. Le 19 septembre de cette année, il partait pour le Nsundi, en compagnie du Frère Humilis de San Felice. Le Père Bonaventure de Sorrento avait été nommé supérieur de cette Mission. Le 5 octobre, il arrivait à destination.

Les Capucins bâtirent d'abord une résidence et une église. L'ancienne église était alors occupée par un prêtre séculier, curé de la paroisse de Mbanza Nsundi. (Le Père Antoine de Teruel nous apprend qu'en ce temps, il y avait encore trois paroisses, en dehors de San Salvador, dans le royaume de Congo : une à Ngongo Mbata, une à Mbanza Nsundi, une troisième à Mpangu, car il ajoute qu'en 1657 il ne restait que celle de Mpangu). Le curé de Mbanza Nsundi partit pour Loanda peu de temps après l'arrivée des missionnaires capucins. Le Père de Montesarchio nous dit aussi qu'un blanc européen, venu de San Salvador, séjournait alors au chef-lieu de la province de Nsundi, sans doute un commerçant.

Le Père Jérôme de Montesarchio avait été accueilli fort courtoisement par la duchesse Dona Lucia, le duc se trouvant à Kimbongo, localité située à la limite du territoire des Baumbu, où résidaient les gouverneurs quand ils percevaient l'impôt aux confins du royaume. Le duc ou « grand-duc de Nsundi » s'appelait Dom Pedro. Il était le fils du roi défunt Alvare VI, qui était le frère de Garcia II, alors régnant.

Le Père Antoine de Teruel écrit que le Père Jérôme de Montesarchio était toujours en voyage.

Il se rendit d'abord (1648) à Kimbongo, où l'appelait le duc; il parcourut de nombreux villages, dont il ne donne pas les noms.

Vers le mois de mars 1649, expédition dans une région qu'il ne désigne pas; il est atteint d'une plaie au pied (kizokola) qui le condamne durant trois mois à une complète immobilité.

En saison sèche (mbangala) 1649, il se rend de l'autre côté de l'Inkisi, dans la région de Bwenza, district comprenant de nombreux villages, gouvernés par un certain Dom Geronimo. Il est appelé par le chef de Bwenza Bansi. Il visite de nombreuses localités qu'il ne nomme pas, durant un voyage qui dure jusqu'au 4 octobre 1649. Dans la lutte contre le fétichisme, il courut plusieurs fois le danger d'être tué.

Au mois de novembre 1649, le Père Bonaventure de Sorrento le quitta pour se rendre à San Salvador et ensuite à Rome comme ambassadeur du roi Garcia.

En décembre 1649, le Père Jérôme se rendit à Kimbongo, où le duc l'avait appelé pour y célébrer la fête de Noël. Il voulut, après Noël, se diriger vers le Mpumbu (Stanley-Pool), mais après quelques jours, il dut renoncer à poursuivre son voyage, les chefs refusant de procurer de la nourriture à ses porteurs. Ceux-ci furent bâtonnés au village de Quimpo (?).

Le missionnaire, revenu à Mbanza Nsundi, n'y resta que cinq jours. Au début de janvier 1650, il part pour une tournée dans les régions occidentales de la province de Nsundi, qui durera jusqu'au 25 juillet. Il avait alors une connaissance suffisante de la langue pour se passer de l'aide d'un interprète. Ayant traversé quelques villages, il gravit la montagne de Ntanda Kongo, district dont le chef s'appelait Dom Alfonso. Il passe à Musanda. Allant par les montagnes, il atteint Esichilu (Mbanza Kwilu, Sud de Thysville), puis Erimba. Descendant dans la vallée, il arrive à Mbandaemene, se rend à Coanghila (petit district), de là à Kasi (autre petit district). Un envoyé vint le prier de la part du grand chef de Mazinga d'aller chez lui. Un autre envoyé était venu le supplier au nom de Dom Gregorio, établi par le roi gouverneur du district d'Essevo (Mbanza Sevo, sur le Bangu, au Nord de Kimpese), d'aller lui rendre visite.

Le Père Jérôme se rendit d'abord à Mazinga. Les foules affluèrent de toutes parts pour être instruites et baptisées, principalement des habitants de la rive Nord du fleuve. Ceux-ci étaient accoutumés à manger de la chair humaine.

Poursuivant son voyage vers Essevo, le missionnaire passa par Nghienghe, puis par Murimba Ntari. Ce dernier village dépendant d'Essevo, se trouvait au pied de la montagne d'Essevo (du Bangu). Ayant gravi cette montagne, il atteignit Essevo. Le gouverneur Dom Gregorio, ancien élève de l'école des Capucins de San Salvador, membre de la confrérie de Saint-François, parent du roi, vint à sa rencontre avec tout le peuple d'Essevo. Le Père séjourna longtemps parmi ces populations bien disposées, qu'il appelle Masikongo (bandibu). Les baptêmes y avaient atteint le chiffre de quatre mille, quand il écrivit au Père Bonaventure de Sorrento, le 22 mars 1650. A cette date, d'après sa lettre, « le total des baptêmes administrés par lui depuis le départ du Père Bonaventure (fin novembre 1649), jusqu'au 22 mars 1650 (soit en quatre mois), est de seize mille trois cent vingt-huit, chiffre auquel il faut ajouter les sept mille trois cents faits antérieurement ».

Tandis que le Père Jérôme se trouvait à Essevo, survint le Père Antoine-Marie de Monteprandone, désigné pour le poste de Nsundi. Quand ce missionnaire, après quelques jours, continua sa route, le Père Jérôme se dirigea vers le Nord. Il parcourut le district de Nsanga, dépendant du territoire de Nsundi. Le territoire de Nsanga s'étendait sur les deux rives du fleuve et le chef qui le gouvernait payait tribut, tant au roi de Congo qu'à celui de Mukoko. Le missionnaire ne traversa pas le fleuve. Il passa par Ntumba Iula, Kindunga, Nsanzala, Nfunfulo. Luto et par une autre localité, qu'il ne nomme pas, où habitait une cheffesse appelée Kingudi a nza, ce qui veut dire : « mère du monde ». Ayant traversé quelques villages, il rentra au poste de Mission le 25 juillet 1650. La tournée apostolique avait duré six mois et demi.

Le Père Jérôme fut accueilli à son retour par le Père Antoine de Monteprandone et le Frère Humilis de Santo-Felice. Peu de jours après vint se joindre à eux le Père Antoine de Teruel. Celui-ci ne demeura que deux mois à Mbanza Nsundi. Il quitta à la fin de septembre. Le 3 octobre, il arrive à Nkusu, sa nouvelle résidence. Il se trouvait encore à Mbanza Nsundi le 17 septembre, quand le Père Jérôme se mit en route une nouvelle fois pour une expédition qui durera aussi plus de six mois.

Il se dirige vers Essevo (Bangu), passe de là à Kasi, où venait d'arriver un nouveau gouverneur, appelé Sebastiano, continue vers l'Ouest, visite Ngombe a Kinu, chef-lieu d'un district dont les nombreux villages s'échelonnent jusqu'au Zaïre. Là le bruit se répand que les Aiaka, cannibales, ont franchi le fleuve. Il poursuit néanmoins sa route, passe par Lukuti et arrive à proximité de Mpemba Kazi, où il voit les hommes, les armes à la main, convaincus que les Aiaka avaient passé le fleuve.

Le Père Jérôme dut suivre ses porteurs fuyant vers le Sud. Ils s'arrêtèrent à Nzovo, où tout péril semblait éloigné. Le missionnaire alla célébrer la fête de Noël à Mbanza Matari et se rendit ensuite à San Salvador. Après quelques jours, il retourna au Nsundi, passant par Mpete et par Essevo. Il rentra au poste de Mission pour le dimanche de la Passion (1651). Il avait parcouru cinq cents milles (625 km.).

Le Père apprit durant la saison sèche (1651) que toute une partie du district d'Essevo s'était soulevée contre Dom Gregorio. Il note qu'une armée de vingt à trente

mille hommes avait assiégé le chef-lieu et que le gouverneur avait remporté une victoire miraculeuse. La paix fut rétablie et le missionnaire visita les villages pour les réconcilier avec leur chef. Il convertit en ce temps un féticheur (kitomi) qui était comme le dieu de la région.

D'Essevo, le Père Jérôme passa dans le district d'Esiquilu (Esichilu, Kwilu), traversant une région de montagnes très âpres, bordées de précipices (Sud-Ouest de Thysville). Il note que dans la suite ce district fut envahi à quatre ou cinq reprises par des Ayaka venus du Nord du fleuve.

Le missionnaire retourna à son poste de Mission par Ntanda Kongo et Kundi, probablement vers la fin d'octobre (1651).

Durant son absence, le Père Antoine de Monteprandone avait quitté Mbanza Nsundi en compagnie du duc Dom Pedro. Celui-ci fut destitué pour inconduite et parce que suspect d'infidélité envers le roi. Le Frère Humilis, ayant quitté également, fut remplacé par le Frère Isidore de Miglionico (fin 1651). Au début de 1652, le Père Bernard de Cutigliano devint le compagnon d'apostolat du Père Jérôme.

Le Préfet des Capucins avait conçu le projet d'évangéliser le royaume de Mukoko (Bateke) et de passer si possible au pays des Abyssins. Le Père Jérôme reçut l'ordre de se rendre aux confins du royaume de Congo (au Stanley-Pool), sans passer le fleuve, à moins d'indication ultérieure.

Il arrive à Nsanga Ebari, à une journée de marche de Ngombela (Concobela, Léopoldville-Kinshasa). Le missionnaire, devenu souffrant, fut obligé de rentrer à Mbanza Nsundi. Il passa par Nlemfu (Kilemfu).

A la fin de l'année 1652, le Père Georges de Geel avait été assailli par des habitants d'Ulolo (Mbata). Il était mort de ses blessures. Le Père Jérôme fut chargé de faire une enquête. Il se rendit à Ngongo-Mbata et de là à San Salvador. Peu de temps après son retour à Mbanza Nsundi, il repartit pour San Salvador, afin d'obtenir du roi Garcia que le nouveau duc de Nsundi ne se rendit pas comme ses prédécesseurs auprès du kitome de Nzimbu a Mbudi, auquel ils reconnaissaient le pouvoir de confirmer dans leur autorité les chefs de la province. Le Père Jérôme se remit en route pour rejoindre le duc qui avait déjà atteint les premiers villages de la province de Nsundi, où il prolongeait son séjour pour collecter l'impôt. Ce duc s'appelait Dom Rafaele Valle de lagrimas (Nsivwila a Nimi?). Le 24 juin 1653, ils partirent ensemble, le Père et le duc, du village de Ngoma (près de la montagne de Bangu-Kimpose). Ils prirent la direction d'Esselo pour se rendre à Mbanza Nsundi, ne passant pas par Nzimbu a Mbudi.

Dans une lettre du 12 mai 1653, le Père Séraphin de Cortone pria le Père Jérôme d'écrire la relation de ses travaux apostoliques. Le missionnaire envoya une longue relation au Provincial de Naples, dans laquelle il fait savoir qu'en l'espace d'environ cinq ans et demi il avait baptisé 41.524 personnes, tant grandes que petites, tant jeunes que vieilles.

Le 13 octobre 1653, il écrit à la Propagande concernant le dessein de pénétrer dans le royaume de Mukoko.

En attendant la réponse de Rome, il entreprend un voyage de plus de quatre cents milles (500 km.). Il ne cite que quelques districts visités : Essevo, Mazinga ma Dondo, Ngombe a Kinu, Mpemba Kazi. Il vit près du fleuve Zaïre un village dépendant de Ngombe a Kinu, dont la moitié avait été brûlée quelques jours plus tôt par les Ayaka.

Le Père Jérôme revint à Mbanza Nsundi vers le milieu de l'année 1654.

En 1654, la Propagande avait donné l'ordre d'élire deux nouveaux Préfets, l'un pour le royaume de Matamba (de la reine Nzinga), l'autre pour le royaume de Mukoko. Quand le Père Jérôme en fut informé, il résolut de s'assurer s'il y avait possibilité de passer chez le roi Mukoko. Après quelques jours, il atteignit le village de Nlemfu (Kilemfu), situé à la limite des Baumbu. Il visite Binza, Binza Eyanda, Musanda. Il traverse des villages où l'on mangeait de la chair humaine et arrive à Elemba. Il prit le chemin vers Ngombola, qui le conduisit à un marché se trouvant près des rives du fleuve. Le chef de Ngombela, averti, lui expédia immédiatement une pirogue, avec ses fils et ses neveux. Après avoir parcouru l'espace d'environ deux lieues, la pirogue fut à proximité de Ngombela. Il y fut bien accueilli. Le chef se convertit.

Le Père Jérôme sut qu'il serait bien accueilli par le roi de Mukoko. Mais n'ayant point d'ordre pour passer le fleuve, il retourna à Mbanza Nsundi. La pénurie de missionnaires fit abandonner le projet d'évangéliser les Bateke.

En 1655, la peste se déclara dans le royaume de Kongo. Au début de la peste mourut le Frère Isidore de Miglionico. Le Père Jérôme demeura seul à Mbanza Nsundi, ne recevant que de temps en temps la visite d'un autre missionnaire. Il reçut celle du Père François-Marie de Volterra, qui au temps de la peste (1655-1656) fut chargé de restaurer la Mission de Mbata.

Contraint de se porter continuellement au secours des pestiférés, le Père Jérôme, qui lui-même avait été gravement malade, ne parvenait pas à recouvrer ses forces et resta débile durant environ un an.

La relation du missionnaire ne précise plus les dates. Il semble que c'est en décembre 1659 qu'il se rendit au Mbata pendant que le Père François-Marie de Volterra évangélisait le pays de Kundi (Kwango). Le christianisme était en décadence dans le Mbata. Le Père avait aussi visité Mpanza Mpangu, où était gouverneur Dom Antonio, qui deviendra roi de Congo.

En 1660, le Père Jérôme dut se rendre à Loanda pour se pourvoir du nécessaire pour la célébration de la messe. Durant son absence, les Ayaka avaient traversé le fleuve. Les gens du pays avaient fui sur l'autre rive de l'Inkisi. Quand ils furent revenus, il entreprit une tournée apostolique sur la rive orientale de l'Inkisi et fit 3.500 baptêmes. Il ne mentionne qu'un village qu'il visita, étant sur le chemin de retour vers Nsundi, celui de Kimenga (Konzo), situé sur la rive gauche.

En 1662, le Père Jérôme fut appelé au secours du Père François-Marie de Volterra, tombé malade à Nsongo (Kwango). Il note qu'il y a une distance de sept à huit jours de Mbanza Nsundi à Nsongo. Après avoir traversé l'Inkisi et quelques villages, il arrive à Elemfu Riecubu (Lemfu dia Ngufu?). Il ne mentionne pas d'autres localités. A Nsongo, il apprend que son confrère est mort et enterré, ainsi que son interprète. Un blanc, natif de Hambourg, atteste les deux décès. Le Père Jérôme prit la route du Mbata, où il obtint de bons résultats.

Revenu à Mbanza Nsundi, il se rendit après quelque temps au district de Bwenza, au delà de l'Inkisi, puis à Kinsitu (Cascitto). A son retour, il s'arrêta au village de Ngombe Matamfu.

En 1662 mourut le roi Dom Garcia II. Il eut comme successeur son fils Dom Antonio, que nous avons rencontré précédemment comme marquis de Mpangu.

En ce temps, le Père Jérôme se rendit de nouveau au Mbata. Il passa par Mpangu, où le nouveau marquis, Dom Bernardo Pimentaraposso, donnait le bon exemple à ses sujets. Il s'y forma une chrétienté très fervente. Au Mbata il eut de grandes luttes à soutenir contre les Kimpasi.

En 1663, à cause de ses multiples infirmités, le Père Jérôme avait demandé l'autorisation de rentrer en Europe. Il l'obtint. Arrivé à San Salvador, ses confrères l'exhortèrent à ne pas abandonner son poste. Il rebroussa chemin. Il y eut à subir de grandes tribulations. Le roi Antonio avait été défait et décapité dans une bataille contre les Portugais le 29 octobre 1665. Partout dans le pays se manifesta une grande hostilité contre les blancs. Mais Alvare VII qui fut élu, était grand ami du Père Jérôme. Il lui demanda d'aller à Loanda pour négocier la paix avec les Portugais. Il se mit en route, mais les chefs révoltés de la province de Mbamba s'opposèrent à son passage et il revint à San Salvador. En juin 1666, le comte de Soyo envoya ses troupes contre Alvare VII, qui fut tué et remplacé par Alvare VIII, jeune homme de 20 ans. Depuis 1667, des compétiteurs se proclamèrent rois dans la région de l'Ambriz et à Bula (Kongo dia Lemba), au Congo belge actuel.

Le Père Jérôme, accablé d'infirmités, reçut l'ordre de rentrer en Europe. Le roi Alvare VIII lui remit deux lettres, l'une pour le Saint-Siège, l'autre pour le roi de Portugal. Le 13 août 1668, il s'embarqua à Loanda. Il avait fait au delà de cent mille baptêmes.

19 janvier 1948.
Mgr. J. Cuvelier

MONTFORT (VAN) *(Georges)* (Anvers, 19.1.1855 - Bima, 7.8.1891). Fils de Jean-Dominique Van Montfort et d'Octavie de Poorter.

Après des études primaires à l'école moyenne d'Anvers, Van Montfort entra au 2e régiment des chasseurs à pied, le 7 juillet 1870. Après dix années passées au régiment, il entra au service d'une société d'exploitation de mines de cuivre, à Anvers, puis à l'agence commerciale Ph. Burghaert, où il exerça la profession de comptable, à la grande satisfaction de ses chefs, qui lui décernèrent des certificats très élogieux.

En 1887, il s'engageait à l'E.I.C. et quittait Anvers, sur le s/s *Brabo*, le 19 mars 1887. Il fit un premier terme en qualité d'économe au service administratif et fut nommé commis de 1re classe le 27 octobre 1888. Il rentra en Europe sur l'*Afrikaan*, le 30 mars 1890. Il repartit, désigné pour l'expédition Van Kerckhoven, en août 1890, comme sous-lieutenant de la Force publique, et s'embarquait à Marseille, sur le *Taygète*, le 10 août (1890). Dès le 3 avril 1891, en compagnie de Van Maele et Bucquoi, il quittait Bumba avec Ponthier et 200 hommes. Vu l'insuffisance des moyens de transport par eau, Van Kerckhoven avait décidé que cette avant-garde essayerait de se frayer une route en forêt, à peu près parallèlement à l'Itimbiri. Pon-

thier et ses adjoints s'aperçurent immédiatement de l'hostilité des indigènes, qui se méprenaient sur les intentions des Blancs. A Yambila, Bucquoi et 75 hommes partirent à la recherche d'eau; ce petit détachement fut attaqué, 73 hommes et Bucquoi lui-même furent tués. Ponthier dut battre en retraite et rentrer à Bumba avec Van Maele et Van Montfort. Ce dernier resta attaché à l'avant-garde de l'expédition Van Kerckhoven et accompagna Ponthier jusqu'à Djabir, où toute l'expédition se trouva réunie en juillet. Le 7 ou le 8 juillet, Ponthier quittait Djabir avec son avant-garde, commandée par Blocteur, Van Montfort, Jacquet et Van Cauwenberghe. Ils longèrent par voie de terre la rive Nord de l'Uele. Jacquet mourut le 15 juillet à Nangoi; Blocteur fut installé à Angu, puis, longeant la rive Sud, Ponthier, Van Montfort et Van Cauwenberghe atteignirent le 1er août le confluent de la Bima. La station de Bima, dont les fondements avaient été établis par Milz, l'année précédente, fut confiée par Ponthier à Van Montfort. Mais à peine installé, ce dernier y mourait le 7 août. Ponthier chargea alors Van Cauwenberghe de la direction du poste de Bima.

Van Montfort était décoré de l'Etoile de Service depuis le 3 avril 1890.

18 octobre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Institut Royal Col. Belge*, 1946, pp. 26, 46, 54, 332. — *Mouvement géographique*, 1891, p. 119. — Chapaux, A., *Le Congo*, Rozez, Bruxelles, 1894, p. 235. — Lejeune, *Vieux Congo* (1930), p. 197. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, 2 vol., Namur, 1913, pp. 259, 261.

MORGAN (*Delmar*), Secrétaire du général Sir Fr. Goldsmith, au service de l'A.I.A.

Le 1er juillet 1883, le Roi chargeait le général-major Sir Frederic-J. Goldsmith, ancien officier de la Compagnie des Indes, d'une expédition montée aux frais personnels du souverain, et qui avait pour but d'obtenir de tous les chefs indigènes dont les territoires s'étendaient entre la côte de l'Atlantique et Léopoldville, la signature d'un traité par lequel ils formeraient désormais une confédération se plaçant sous le protectorat de l'A.I.A., dont ils reconnaîtraient la souveraineté. Alexandre Delcommune avait été déjà chargé d'opérer dans ce sens de Banana à Nkongulu. De Nkongulu à Léopoldville, Valcke devait faire des démarches analogues. Goldsmith devait seconder Valcke; il était accompagné de son secrétaire Morgan, des majors Parminter et Vetch et du docteur Leslie.

L'équipe anglaise quitta Boma sur le *Héron* et débarqua à Nkongulu le 12 septembre 1883. Accompagnée d'une quarantaine de Zanzibarites, escorte de Valcke, et de 15 haoussa, sous la conduite de Chinery, la caravane quitta Nkongulu le 14 septembre pour Vivi. Le 20 septembre, elle quittait Vivi pour l'intérieur, afin de visiter les diverses stations. Elle poussa jusqu'à Isanghila, en passant par la riche et populeuse contrée de Nsanda. Malheureusement, Goldsmith, qui avait soixante-dix ans, tomba malade à Isanghila et fut obligé, le 13 octobre, de quitter ce poste en compagnie de Nilis et de Van Kerckhoven. En quatre jours, ils arrivèrent à Vivi. En décembre, Goldsmith rentrait à Boma pour regagner l'Europe.

Valcke, avec ses agents Parminter, Vetch, Leslie et Morgan, continua le travail. Ils arrivèrent le 3 octobre à Léopoldville, après avoir recueilli plus de trois cents signatures de chefs. Fin octobre 1883, Parminter et Morgan redescendirent du Pool à Vivi, le premier étant appelé à remplacer comme chef de poste, à Vivi, Rathier Duvergé, qui se retirait après une révolte des indigènes qu'il était parvenu à mater. Quant à Morgan, sa mission terminée, il rentra en Europe (1884).

Dans les *Proceedings of the Royal Geog. Soc. London* ont paru, écrits par Morgan : « Notes on the Lower Congo » (from its mouth to Stanley Pool), vol. VI (1884), pp. 183-196, et « The Free State of the Congo », vol. VII, pp. 223-230 (1885).

14 avril 1948.
M. Coosemans.

De Martrin-Donos, *Les Belges en Afrique centrale*, vol. II, p. 468. — Thomson, *Fondation de l'E.C.I.*, p. 105. — Masoin, *Hist. de l'E.C.I.*, vol. I, p. 152; vol. II, pp. 357, 378. — *A nos Héros colon.*, pp. 88, 89.

MORGAN (*John-Pierpont*), Financier américain (Hartford, 17.4.1837 - Rome, 31.3.1913).

Morgan fit d'abord ses études à l'Université de Boston, puis les poursuivit à Göttingen, en Allemagne. De 1857 à 1860, il fut attaché à la Banque Duncan, Sherman et Co; de 1860 à 1864, il occupa à New York la place d'avoué de la Banque Peabody de Londres, puis fonda une Banque John-Pierpont Morgan, qui devint dans la suite une des plus importantes du mon-

de; elle groupait surtout les grandes sociétés de l'acier et du charbon ainsi que des chemins de fer de Pensylvanie. Il assuma également la direction de grandes lignes maritimes de communication avec l'Angleterre. C'était en outre un yachtman accompli, un grand collectionneur de livres, de peintures, d'œuvres d'art de tous genres; un bienfaiteur des musées d'histoire naturelle et d'art de l'Université d'Harvard.

Léopold II, qui tâchait d'intéresser aux affaires congolaises les hautes personnalités des puissances signataires de l'Acte général consécutif à la Conférence de Berlin, en 1885, reçut J.-P. Morgan en audience à Douvres, puis à Paris, en 1907. D'autres financiers, tels Ryan, Rockefeller, vinrent à Bruxelles rendre visite au grand Roi. J.-P. Morgan, Ryan et Rockefeller firent partie du groupe américain qui intervint dans la création de la Société Internationale Forestière et Minière du Congo.

Morgan mourut à Rome le 31 mars 1913. Il laissa une grande partie de sa fortune à des œuvres charitables de son pays.

14 avril 1948.
M. Coosemans.

Encyclopeadia Britannica, 1946, vol. XV. — *Who was Who?*, 1897-1916. — Mark Twain, *King Leopold's soliloquy*, Fisher Unwin, London, 1907, p. 131. — *Tribune congolaise*, 18 juillet 1907, p. 2. — P. Daye, *Léopold II*, pp. 435, 436. — L. Bauer, *Léopold le Mal-Aimé*, Paris, 1935, pp. 184-229.

MORGAN (*John-T.*), Sénateur américain (Athens, 20.6.1824 - ?, 11.6.1907).

John-T. Morgan fit ses études de droit dans l'Alabama et fut admis au barreau en 1845. Elu député en 1861, il entra cette même année à l'armée et fut promu colonel en 1862; il fonda le 51e régiment d'Alabama et fut nommé général de brigade en 1863. Elu comme sénateur de l'Alabama en 1877, il fut réélu en 1882, 1888, 1894, 1900. En 1883, après un échange de lettres avec le général Sanford, représentant des races de langue anglaise dans l'Association Internationale Africaine, lettres qui, du côté de Sanford, exposaient les visées humanitaires de la nouvelle association, Morgan fut chargé par le Sénat américain d'examiner les prétentions de l'A.I.A. à la reconnaissance des puissances. C'est sur sa proposition que le 10 avril 1884 le Sénat de Washington reconnaissait l'A.I.A. comme « pouvoir dominant dans le bassin du Congo ».

Son attitude si bienveillante envers le nouvel Etat africain subit cependant un revirement au cours de son dernier mandat de sénateur. En effet, le 19 avril 1904, il présenta au Congrès un mémoire des Sociétés missionnaires américaines au Congo belge, protestant contre les cruautés perpétrées sur les indigènes dans ce pays. Ces rapports avaient été suscités par le missionnaire protestant Morel et faisaient appel aux Etats-Unis comme au premier Gouvernement qui avait reconnu le pavillon de l'Etat Indépendant du Congo. Morgan, qui paraissait donc prendre parti pour Morel et son équipe de calomniateurs, fit cependant machine arrière, grâce à l'intervention du colonel américain Henry Kovalsky, avocat de San Francisco et de New York, qui représentait l'E.I.C. à Washington et était un ami personnel de Léopold II. Le secrétaire de Morgan, le colonel Garrett, qui accueillit favorablement tous les démentis apportés par Kovalsky aux accusations de Morel et consorts, finit par convaincre Morgan de l'inanité de ces calomnies.

Morgan mourut le 11 juin 1907.

14 avril 1948.
M. Coosemans.

H. Stanley, *Cinq années au Congo*, pp. 22, 594, 625. — Mark Twain, *King Leopold's soliloquy*, Fisher Unwin, London, 1907, pp. 88-109. — *Mouv. géogr.*, 1884, col. 5*c*. — L. Bauer, *Léopold le Mal-Aimé*, Paris, 1935, pp. 141-142. — *Who was Who?*, 1897-1916. — *Encyclopédie britannique*. 1946, vol. XV. — E. Banning, *Mémoires polit. et diplom.*, Bruxelles, 1927, pp. 136-268. — Thomson, *Fond. de l'E.C.I.*, Bruxelles, 1933.

MOULAERT (*Julien*), Contrôleur forestier (Bruges, 7.8.1880-Yemaka, Congo, 22.3.1904).

Etudes pratiques d'agriculture à Vilvorde.

Arrivé au Congo en juin 1902. Parti de Léopoldville avec l'inspecteur de l'agriculture M. Gentil, en juillet de la même année, à destination de Basoko.

Attaché au district de l'Aruwimi, où il exerce ses fonctions de contrôleur forestier.

Atteint de dysenterie amibienne, il meurt le 22 mars 1904, au village de Yemaka-Lombo, assisté dans ses derniers moments par le Dr Trolli, médecin du district.

5 mai 1947.
G. Moulaert.

MOULAERT (*Maurice-Théophile-Marie*), Capitaine-Commandant (Bruges, 28.10.1881-Cabour-Adinkerke, 17.10.1918). Fils du docteur Alphonse Moulaert, de Bruges, et de Vander Ghote, Adèle.

Admis à l'Ecole Militaire le 24 novembre 1899, Maurice Moulaert recevait, le 29 novembre 1901, sa nomination de sous-lieutenant à l'Ecole d'Application. Il en sortait sous-lieutenant d'artillerie en juin 1904. Comme beaucoup d'officiers de son époque, le sous-lieutenant Moulaert se sentit bientôt attiré par l'Afrique lointaine et il sollicita son admission au service de la Force publique de l'Etat Indépendant. Le 6 avril 1906, il débarquait au Congo avec le grade de lieutenant. Il se vit presque aussitôt confier le commandement du fort de Shinkakasa, où il fut chargé du montage de deux coupoles pour obusiers de 120 mm. Promu capitaine de la Force publique le 28 janvier 1908, il quittait le Congo le 23 mars 1909, pour reprendre du service dans l'armée métropolitaine. Désigné comme lieutenant d'artillerie à la Position fortifiée de Liège, il se remit aux études et, en 1911, obtint le diplôme d'ingénieur électricien à l'Institut Montefiore. La première guerre mondiale le trouve capitaine au 3e régiment d'artillerie à Liège. Il participe aux combats de Boncelles en août 1914 et effectue la retraite de Liège à Anvers avec la 3e division d'armée, dont faisait partie son régiment. Il prend part à plusieurs sorties tentées par les troupes belges regroupées à Anvers avant la retraite sur l'Yser. Blessé d'une balle à l'épaule gauche au cours de la première bataille de l'Yser, il est évacué à Calais, mais reprend déjà le commandement de sa batterie en novembre 1914. En 1915, le Gouvernement belge ayant décidé l'acquisition de canons de montagne Saint-Chamond de 70 mm., destinés aux troupes du Kivu, le Ministre des Colonies l'appelle au Havre pour prendre livraison de la première batterie de quatre canons. Il en assure le transport du Havre à Kibati, via Mombassa, dans des conditions non exemptes de difficultés, et procède à son organisation sur place. D'autres batteries arrivent bientôt en renfort à la Brigade Nord et, dès réception de la troisième, il reçoit le commandement du groupe. Il participe à l'offensive de Kigezi et Kigali, qui, en une glorieuse épopée, devait conduire les troupes coloniales belges à Mariahilf et Tabora. C'est là qu'il rencontre son frère Georges, lieutenant-colonel, commandant les troupes du Tanganika, qui allait devenir plus tard le Vice-Gouverneur Général Moulaert. C'est là également qu'un chirurgien procède à l'extraction de la balle qui lui était restée dans l'épaule depuis la bataille de l'Yser.

Après la prise de Tabora, le Gouvernement belge, pour des raisons d'ordre plutôt administratif que militaire, avait décidé de cesser la poursuite des troupes allemandes. La ville fut remise aux autorités britanniques, à la grande déception des troupes belges qui l'avaient glorieusement conquise. Le 30 mars 1917, le commandant Moulaert, s'embarqua à Boma, en même temps que le général Tombeur et son état-major, à destination de l'Angleterre. Il y arriva vers la fin du mois d'avril, tandis que la plupart des officiers, alertés à Dakar par la nouvelle menace allemande sur Tabora, avaient dû rebrousser chemin, à la demande des Anglais. Après un court repos, il reprend, le 1er juin 1917, le commandement de sa batterie sur le front européen. Mais l'épuisante campagne d'Afrique avait gravement compromis sa santé, et quelques mois plus tard, fortement anémié, il est contraint de prendre un congé de convalescence de trois mois. Mal rétabli, il rejoint néanmoins sa batterie dès l'été 1918 et participe à la grande offensive du 28 septembre en qualité de commandant de batterie d'accompagnement à la 3e division d'armée. Il est devant Moorslede quand sévit l'épidémie de « grippe espagnole », de sinistre mémoire. Atteint par l'infection, il doit être evacué le 10 octobre et est dirigé sur Cabour, où il arrive en très mauvais état. Le 15 octobre, le général Leman lui réserve l'honneur et la joie de lui apporter sur son lit d'hôpital le souvenir affectueux de sa famille et il meurt trois jours plus tard, le 18 octobre 1918, au moment même où les troupes belges entraient triomphalement à Bruges, sa ville natale.

Il était titulaire de l'Etoile de Service (15 avril 1909) et de la Médaille commémorative des campagnes d'Afrique (21 juillet 1918), chevalier de l'Ordre de l'Etoile Africaine avec palme et croix de guerre (21 juillet 1917), chevalier de l'Ordre de la Couronne avec palme (8 avril 1918) et chevalier de la Légion d'Honneur. A titre posthume, il fut nommé chevalier de l'Ordre de Léopold avec palme, le 7 février 1919, et la Médaille de l'Yser lui fut décernée le 5 juillet 1920.

16 mai 1947.
A. Lacroix.

Bull. de l'Association des Vétérans coloniaux, mars 1930, p. 10. — Moelaert, G., *La campagne du Tanganika*, l'édition Universelle, Bruxelles, 1934, pp. 162, 190 et annexe 5.

N

NACHTIGAL (*Gustav*), Explorateur, Médecin et Diplomate (Eichstedt-Stendal, 23.2.1934-en mer, Cap Palmas, 20.4.1885).

De constitution faible, son père et ses deux frères étant morts tuberculeux, rien ne faisait prévoir sa résistance extraordinaire aux fatigues de l'exploration. Il était de plus un enfant timide et presque peureux. Il fit néanmoins de bonnes études au Gymnasium, puis aux Universités de Halle, de Wurtzbourg et de Greifswald. Avec le grade de docteur en médecine il entra dans l'armée comme médecin militaire dès la fin de ses études, mais il dut donner sa démission deux ans après pour raison de santé. On lui conseilla alors, pour se rétablir, d'aller vivre sous un climat plus chaud. Comme les moyens lui manquaient, ce fut grâce à ceux que lui fournit généreusement un oncle habitant Cologne qu'il put, en octobre 1862, à l'âge de 28 ans, se rendre à Bône, sur la côte algérienne. Il comptait ne faire qu'un séjour de six mois en Afrique, mais il devait y rester pendant treize années consécutives.

A Bône, une déception amoureuse et l'impossibilité, dans une aussi petite ville, de gagner sa vie honorablement sans rester à charge de sa famille, l'engagèrent à émigrer à Tunis. Dans ce centre important de la vie musulmane, il put s'établir et exercer sa profession de 1863 à 1869, toujours sans en retirer grand profit. La clientèle était réduite à de pauvres gens, les milieux arabes influents ayant une tendance naturelle à tenir tout Européen à l'écart. Le grand avantage que retira Nachtigal de son séjour à Tunis fut de se familiariser avec la langue et la mentalité des Arabes d'Afrique, qui, comme on le sait, sont fortement pénétrés de l'influence berbère. En outre, sous ce climat bienfaisant, chaud, mais tempéré par les brises de la Méditerranée, sa santé se rétablit rapidement. Ce fut certainement au cours de ces années qu'il arriva à se tremper pour les dures années de voyage qu'il allait avoir à supporter dans la suite. Il ressentait de plus en plus l'appel de l'Afrique, malgré les objurgations de sa mère, qui le pressait de venir reprendre sa place au pays natal.

En 1864, il fut attaché comme médecin militaire aux troupes chargées de réprimer un soulèvement qui s'était produit dans les tribus à la suite des erreurs d'administration du bey. Les services qu'il rendit alors le mirent en vue et, la campagne terminée, il devint le médecin du vizir ou premier ministre, et aussi, occasionnellement, du bey lui-même. Matériellement, il n'y gagna rien, au contraire, puisque le temps qu'il consacrait à ces illustres clients ne lui était pas rétribué et l'absorbait au point qu'il devait y sacrifier en grande partie sa clientèle privée.

Après la mort de sa mère seulement, en 1868, il parvint à se faire envoyer en Allemagne, s'étant fait adjoindre comme interprète à une ambassade envoyée par le bey pour négocier un emprunt. Il envisagea à ce moment de s'y établir comme médecin oculiste, spécialité qu'il avait surtout pratiquée en Afrique, où les maladies des yeux sont fort répandues. Mais il fallait d'abord rentrer à Tunis et, lorsqu'il y fut, il se trouva si absorbé par des obligations de toutes sortes, notamment par une maladie du vizir, qu'il dut abandonner tout projet de retour au pays natal.

En décembre 1869, l'explorateur G. Rohlfs, passant par Tunis pour se rendre à Tripoli, s'enquit auprès d'Heinrich von Maltzan, voyageur orientaliste rencontré à l'hôtel, de la possibilité de trouver sur place un Allemand suffisamment déterminé et familiarisé avec les mœurs arabes pour tenter la traversée du Sahara. Il s'agissait de porter au sultan noir du Bornou, un riverain du Tchad, les cadeaux qui lui étaient offerts par le Roi de Prusse, à la suite du précédent voyage de Rohlfs. Maltzan pensa qu'aucun homme ne pouvait mieux convenir à cette mission que Nachtigal et il l'envoya rejoindre Rohlfs à Tripoli. De là, muni de pouvoirs reçus télégraphiquement du Gouvernement allemand, Nachtigal, bien équipé et officiellement accrédité par les autorités turques, partit pour le Fezzan, première étape de son long voyage.

Ce voyage en lui-même est un événement géographique considérable, car Nachtigal n'a marché qu'en partie sur les traces de ses deux grands prédécesseurs allemands, Barth et Rohlfs. La masse énorme d'informations qu'il a recueillie et condensée dans son grand ouvrage « Sahara und Sudan » touche à des régions parfaitement incon-

nues jusqu'alors et où aucun Blanc n'avait pénétré avant lui. C'est le cas, par exemple, pour le Tibesti, puissant massif volcanique isolé dans le désert de Libye, dont l'accès naturellement très difficile était en outre interdit par les farouches et belliqueux clans tibbous qui l'habitent et qui sont la terreur des caravanes. Nachtigal pénétra dans le Tibesti au péril de sa vie, y recueillit rapidement la première documentation connue sur son aspect physique et sur ses habitants et parvint à temps à s'échapper. Revenu au Fezzan, il se dirigea droit au Sud vers le Tchad, passant par Tegerri. Bilma et Agadem, pour atteindre enfin Kuka, la capitale du Bornou, où il put délivrer au sultan les cadeaux dont il était chargé.

Plusieurs voies de retour s'offraient à lui. Il désira prendre la plus difficile et la plus longue, celle qui passe par l'Egypte, parce qu'elle lui offrait la possibilité de visiter toute la série des royaumes nègres et des sultanats soudanais qui s'échelonnent au Sud et à l'Est du Tchad : Borkou, Ennedi, Kanem, Baguirmi, Wadai, Darfour, Kordofan. Mais, pour regagner le Nil, qu'il touche enfin en 1875, il mettra des années, dont chaque jour doit être gagné sur la mort, mort terrible par la faim, par la soif ou par le poignard des fanatiques si son identité venait à être découverte.

Quand il atteint Alexandrie, il est à bout de forces et dépouillé de tout. Son retour fait du bruit dans le monde, mais, officiellement, on l'ignore encore. Le Consul général d'Allemagne à Alexandrie lui refuse tout secours. La Société de Géographie de Berlin, à laquelle il s'adresse alors, est prise au dépourvu et ne peut rien lui donner. C'est un éditeur de Hambourg, L. Friederichsen, qui, grâce à une collecte organisée à la Bourse de cette ville, peut seul lui envoyer la somme déjà coquette de 2.600 marks. Nachtigal est sauvé ! Il peut passer quelques semaines à Hélouan pour regagner ses forces et prendre, en avril 1875, le chemin de l'Allemagne par l'Italie. C'est un homme qui, à 41 ans, n'a devant lui aucune carrière stable qui rentre au pays. Mais qu'importe ! Entretemps sa renommée a grandi. Partout on lui fait fête. Sa ville natale l'accueille avec des fanfares et des arcs de triomphe. Les grandes sociétés de géographie de Berlin, Londres, Paris, Rome et beaucoup d'autres lui décernent médailles d'or et diplômes. Il fait partie, avec von Richthofen, Rohlfs et Schweinfurth, de la brillante équipe d'explorateurs qui représentent l'Allemagne à la Conférence géographique convoquée à Bruxelles, du 12 au 14 septembre 1876, par le Roi Léopold. On sait que de cette réunion mémorable devait sortir l'Association Internationale Africaine, contenant en puissance l'Etat Indépendant du Congo et l'Empire colonial de la Belgique. Enfin le Kaiser lui accorde une subvention pour lui permettre d'écrire, dans une petite maison de la banlieue de Berlin, la relation de son grand voyage.

Pour mener rapidement à bien cette tâche, il lui eût fallu un repos bien difficile à trouver. En 1875 il avait dû accepter la présidence de la Société allemande africaine et, quatre ans plus tard, il dut aussi prendre la succession de von Richthofen à la Société de Géographie de Berlin, positions éminentes auxquelles il doit bien consacrer son temps et ses efforts, mais où il a la satisfaction de jouer un rôle des plus actifs dans le développement de la recherche géographique en Allemagne. Il arrive cependant à écrire et à publier les deux premiers volumes de son grand ouvrage, le premier en 1879, le second en 1881.

Mais s'il jouissait maintenant dans son pays d'une existence honorée, sa faible constitution, déjà soumise à tant d'épreuves, devait en payer la rançon, et sa santé déclina à tel point que, en 1882, il se détermine à retourner en Afrique. Il peut heureusement prétendre maintenant à un poste officiel. Il eût désiré aller au Maroc. Mais il entrait dans les vues de Bismarck qu'il allât représenter l'Allemagne à Tunis en qualité de Consul général. Il connaissait bien cette ville pour y avoir vécu longtemps et il s'agissait de surveiller, avec l'expérience qu'il avait des habitudes de la ville et de la Cour, l'attitude du bey et de son entourage devant les intrigues que menaient alors, pour s'assurer le protectorat de la Tunisie, la France et l'Italie, sans parler des prétentions affirmées par la Porte et étayées par des considérations historiques.

Peut-être Nachtigal s'en tint-il trop exactement à ce programme, et aussi à la rédaction du troisième volume de « Sahara und Sudan », dont il s'occupait alors. Toujours est-il qu'il fut accusé de négliger jusqu'à un certain point la défense des intérêts allemands en matière commerciale. Aussi les négociants de l'endroit ne se plaignèrent-ils guère de le voir partir quand, en 1884, il fut désigné en qualité de Commissaire impérial pour accomplir une nouvelle mission sur la côte occidentale de l'Afrique.

Cette mission était d'une importance particulière. Il s'agissait, partout où il était possible de le faire en vertu de droits plus

ou moins réels, de planter le drapeau allemand en signe de possession ou, au moins, de protectorat. Nachtigal n'était pas préparé à ce rôle et, en l'assumant par simple esprit de devoir, il avait le pressentiment qu'il s'embarquait pour son dernier voyage. Il fit part de ses craintes au Cardinal Lavigerie, à qui il fit visite à Tunis avant de partir.

Muni de pouvoirs très étendus, il partit de Lisbonne le 24 mai 1884, sur une canonnière, la *Möwe,* que le Gouvernement allemand avait mise à sa disposition. Son action s'exerça d'abord dans le golfe de Guinée sur les territoires du Togo et du Cameroun, et il l'eût certainement étendue dans l'intérieur jusqu'au bassin du Congo si la malaria ne l'avait terrassé à la suite d'une randonnée dans le delta marécageux du Niger. Il se rendit ensuite au Sud-Ouest de l'Afrique, pour affirmer les droits de l'Allemagne sur les territoires où Lüderitz, l'automne précédent, avait passé des traités de protectorat avec les chefs indigènes. Mais il était fort affaibli et c'était un homme déjà condamné qui prit place au printemps de 1885, sa tâche achevée, sur la *Möwe* qui devait le ramener vers sa patrie reconnaissante. Il était si sensible au mal de mer qu'il appelait ce navire sa boîte à torture. On était à 160 milles du cap Palmas, le 20 avril 1885, quand il rendit le dernier soupir, tôt dans la matinée, sur le pont où on l'avait porté. Il n'avait que 51 ans.

La mémoire de Gustav Nachtigal a été, à juste titre, fort honorée par ses compatriotes, qui lui ont élevé des monuments, à la fois au Cameroun et à Stendal, son pays natal.

Mars 1948.
R. Cambier.

Gustav Nachtigal, *Sahara und Sudan,* vol. I, Berlin, 1879; vol. II, Berlin, 1881; vol. III (posthume), Leipzig, 1889. Le vol. I a seul été traduit en français. Paris, Hachette, 1881, trad. J. Gourdanet. — Dr. Wiese, J., *Gustav Nachtigal, Berlin,* 1914. — Ewald Banse, *Unsere grossen Afrikaner,* pp. 114-150. —Rob. Stanley Thomson, *Fondation de l'E.I.C.,* passim. — *Mouvement géogr.,* 1884, p. 46; 1885, p. 40. — Dorothea, Berlin, *Erinnerungen an Gustav Nachtigal,* 1887. — Dr. Frankel, Alb., *Gustav Nachtigal's Reisen in der Sahara und im Sudan,* Leipzig, 1887. — *Der Grosse Brockaus,* 5e éd., Leipzig, 1892, art. *Nachtigal. Enc. Brit.,* 1947, *Art. Nachtigal. Enc. Amer.,* 1946, *Art. Nachtigal.*

NEVE *(Paul)* (La Hulpe, 19.12.1851-Isanghila, 26.6.1881). Fils d'Edmond Nève et d'Eugénie Lammens.

Il avait près de 29 ans lorsqu'il s'embarqua à Liverpool, le 15 août 1880, pour le Congo, en qualité de mécanicien, au service de l'Association Internationale Africaine.

Ingénieur sorti premier de l'Ecole du Génie civil et des Mines de l'Université de Louvain, en 1877, après y avoir réussi tous ses examens avec la plus grande distinction, ce n'était pas l'insuccès dans sa carrière, en Europe, qui l'avait poussé à partir.

Il occupait, au moment de son engagement, le poste d'ingénieur provincial-adjoint à Termonde et faisait partie de la Société Scientifique de Bruxelles, qui, à cette époque, comptait 647 membres étrangers, sous la présidence de M. de Lapparent, le célèbre géologue français.

Il était le neveu du sénateur Lammens de Gand, frère de sa mère.

Il partit cependant comme mécanicien de steamer, à 404 francs d'appointement par trimestre.

Il faut, pour comprendre de telles décisions, se reporter un demi-siècle en arrière et se ressouvenir du prestige dont la récente découverte de Stanley entourait le continent mystérieux, de la fascination qu'exerçait sur les âmes ardentes l'idée de prendre part au grand œuvre pour lequel notre Roi Léopold II faisait appel aux jeunes Belges.

M. Valcke, un des héroïques vétérans de cette glorieuse époque et qui connut très intimement Paul Nève, puisqu'il eut le douloureux honneur de recevoir son dernier souffle, rappelait, à l'occasion d'une manifestation, organisée le 9 novembre 1930, comment pendant les quarante-cinq jours que durera leur traversée commune, à bord du « Gaboon », en 1880, Nève l'avait conquis par son caractère franc et loyal, par son enthousiasme juvénile et passionné pour tout ce qui est grand, noble et beau. « Nève, dit-il, avait éveillé chez moi une sympathie profonde ».

C'était un esprit foncièrement idéaliste, appuyé sur de solides capacités de réalisation.

Avant de partir, Paul Nève avait promis à ses parents de les tenir au courant de toutes les péripéties du voyage. C'est un véritable journal qu'il leur envoie de chaque escale, et il en est quelques-unes depuis Liverpool jusqu'à Banane! C'est grâce à ces lettres, dont il écrivit la dernière à bout de force, trois jours avant de mourir, que l'on peut reconstituer l'histoire de son séjour au Congo.

Une partie en a été publiée dans un petit recueil de 36 pages, tiré à 100 exemplaires, hors commerce, par les soins de M. Léon Nève, proche parent du défunt.

Rien de plus curieux, de plus séduisant que la lecture de ces lettres, où tout est

livré spontanément, cordialement, comme un fils peut le faire à ses parents, mais avec quel charme et, dois-je l'ajouter, quel puissant intérêt historique et, sinon, anecdotique.

Nève a pour compagnons de voyage Victor Harou, capitaine au 4es lanciers, adjoint d'état-major, et Louis Valcke, de Bruges, officier du génie, et un lieutenant de la marine royale, qui regagna d'ailleurs la métropole par le même bateau qui l'avait amené à Banane.

Le jour du départ, à Liverpool, tous les marins sont ivres et se battent, mais dès que le navire est en marche, la discipline règne à bord. Le capitaine est un vieux loup de mer, habile, consciencieux, mais terriblement ours.

Le 11 septembre on jette l'ancre à Little Popo, d'où le *Benguela*, steamer de la même « British and African Steamer Navigation Company », rencontré dans ce port, emportera un nouveau contingent de lettres vers l'Europe.

La dernière lettre de la traversée est écrite de Bonny, à bord du *Gaboon*, encore ancré dans une des nombreuses embouchures du Niger. Les quatre passagers sont reçus à terre par des chefs indigènes, qui leur rendront, le lendemain, leur visite à bord.

Du *Gaboon*, les passagers passent alors sur le *Biaffra*, qui jettera l'ancre, le 3 octobre, à Banane, où ils sont reçus, après être passés par Fernando-Pô, Old-Calabar, Landana et Cabinda, par les agents du comptoir hollandais.

Le petit steamer *La Belgique* se trouve là à l'ancre.

Nos voyageurs y prennent place, le 6 octobre, pour remonter à Vivi. Un accident à la machine les force à stopper à Punta da Lenha, où Nève travaille toute la nuit à remettre « la boutique en ordre ».

Le 7 on passa la nuit à Boma.

Le 8, vers 5 heures, ils sont à Vivi, station commandée par M. Sparwack.

Le mécanicien de *La Belgique* se disant malade, on prie Nève de prendre provisoirement son service. Le voilà donc en fonctions dès son arrivée. Rudes et pénibles fonctions! Il en parle pourtant avec un certain humour, qui n'est pas sans rappeler, mais avec combien moins d'amertume, celui de Joseph Conrad, venu quelque dix ans après et dans des conditions déjà moins difficiles.

« Il y a une chaudière, écrit Paul Nève, de 50 chevaux chauffée par des noirs. Je ne puis détourner l'œil, de peur de sauter; de plus, vingt fois par jour, je dégringole dans la machine pour faire le feu moi-même, sans quoi la pression tomberait par suite d'un feu mal fait. Me voilà alors arrangeant la fournaise et chargeant dans cette véritable bouche de l'enfer. Avec cela j'ai à surveiller quatre machines à vapeur marchant comme des toupies pour faire mouvoir les deux hélices. Cela fait un vacarme du diable et il faut continuellement avoir l'œil et la main partout pour éviter tout échauffement et dérangement, car un accident arrive comme l'éclair. Grâce à Dieu, je m'en suis bien tiré jusqu'à maintenant. J'ai fait deux fois le voyage et si cela ne m'engraisse pas, cela ne m'empêche pas de parfaitement me porter ».

Le mécanicien de *La Belgique*, un sieur Roubine, ayant donné sa démission, voilà notre ingénieur fixé à son petit steamer, pour faire le service Vivi-Banane, quelques mois. Ce n'est pas le plus amusant de l'histoire, lorsqu'on imagine les belles illusions avec lesquelles il était parti.

« Nous avons été pris, écrit-il, dans le dernier voyage, par des tourbillons d'une telle violence que le bateau, malgré ses cinquante chevaux de force, avait bien de la peine à s'en dégager. Là, le Congo est resserré entre les montagnes, jusqu'à n'avoir plus que 400 à 500 mètres de largeur, avec une profondeur de cent. Les eaux, qui ont une vitesse de quinze à vingt kilomètres à l'heure, arrivent encore impétueuses des chutes de Yellala, qui sont à trois lieues en amont. Il se forme des remous violents qui vous soulèvent ou vous jettent de côté; puis des gouffres en entonnoir qui cherchent à vous engloutir. C'est un voyage émouvant, mais je plains ma pauvre machine; dans les tourbillons les hélices ne mordent plus, les machines s'emportent et manquent de voler en mille pièces. Pendant ce temps-là je dois avoir l'œil sur les machines; un nègre a la charge du robinet. Le steamer, secoué comme une pirogue, met fréquemment à nu le ciel du foyer ardent comme l'enfer; car je dois marcher, la vapeur soufflant par les soupapes.

« Puissent mes machines ne pas se briser dans un pareil moment; car Dieu sait où la pauvre *Belgique* irait se perdre!»

Je regrette de ne pouvoir vous en donner de plus longs extraits.

Il nous faut suivre au plus tôt Nève sur la route que trace Stanley de Vivi à Léopoldville.

Nous sommes en décembre 1880. Stanley réclame Nève, que remplacera désormais à bord de la *Belgique* un fort ouvrier, homme de métier.

Le 9 décembre, départ du convoi, Harou, qui n'est pas bien remis encore d'une fièvre, prenant la tête de la caravane, qui se compose notamment de 16 grandes mules achetées à Ténériffe et de 17 baudets.

Stanley fait bon accueil à Nève, auprès de qui le voyageur retrouve son compagnon Valcke, occupé à faire sauter à la poudre les roches qui barrent la route et à cause de quoi on l'appelle Boula matari.

Le 16 décembre, lendemain de son arrivée, Nève est chargé du service à bord du *Royal*. Malheureusement, le même jour dans l'après-midi, un accès de dysenterie se déclare et lui rend ce travail momentanément impossible.

Qu'à cela ne tienne, Stanley le charge du montage de l'*En-Avant*, autre steamer à roues qui a été remorqué au camp par le *Royal*. En quatre jours, le tout est terminé et « nous voilà », écrit-il, « à naviguer entre ce camp et un autre camp en amont, pour y transporter tout le matériel ».

« Le 25, Noël! Jour de repos; malheureusement, comme je suis fort abattu par une petite fièvre journalière qui accompagne une indisposition dysentérique, je reste au lit presque toute la journée.

» Le jour de Noël, l'ordinaire a été agrémenté de bouteilles de vin et de quelques pommes de terre que nous a données M. Stanley. Le menu des autres jours est plus que monastique.

» Je crois que je resterai définitivement à bord de l'*En-Avant*, écrit-il en janvier 1881. M. Stanley a déclaré qu'il était fort content de moi et que je conduisais bien son steamer. C'est un bateau auquel je tiens, du reste. Chaudière et machine sont très bonnes et il est destiné à aller jusqu'au bout de l'expédition et je désire la faire aussi. »

Il est exact qu'à cette même époque, Stanley, qui était revenu à Vivi pour y chercher le restant du matériel et tout le personnel disponible, pour avancer vers le Pool, écrivait au Président du Comité d'Etudes du Haut-Congo, à Bruxelles, une lettre à laquelle nous empruntons le passage suivant :

« Je suis particulièrement content de M. Nève. Son intelligence est vive, son zèle actif, son esprit ingénieux me seconde dans mes plus grandes combinaisons... »

Cette lettre est du 10 janvier 1881 et la citation que j'en extrais mériterait de figurer sur la tombe restaurée de Paul Nève à Isanghila.

Lors d'un grave accès de fièvre hématurique qui lui mit, comme il le dit, un pied dans la tombe, Nève remarqua d'ailleurs le prix qu'attachait Stanley à sa conservation.

Nous sommes le dimanche 1er mai 1881, quinze jours après l'accès.

« Monsieur Stanley m'a beaucoup soigné, pendant ces mauvais jours, il y mettait ce soin que prend un forgeron pour redresser un outil fort nécessaire qu'il a faussé par un trop rude exercice et qu'il craint de perdre; les dents serrées de colère, il le bat et le rebat sur l'enclume en se demandant s'il doit le jeter à la mitraille ou s'il pourra s'en resservir comme avant ».

C'est de Manianga qu'il écrit ces lignes un peu amères dans leur crudité, de Manianga ou plutôt du Congo, à hauteur de Manianga; car le poste dont Harou doit devenir le chef est encore à fonder.

Nève est fort épuisé, mais ce n'est pas de lui-même qu'il s'inquiète.

« Nous avons fait en deux mois et demi 140 kilomètres de navigation, mais chaque bateau a fait trente fois le chemin pour transporter toute l'expédition. Cela fait un beau total et je ne sais comment ma machine a pu fournir, sans trop d'usure, un pareil travail; il est vrai que je devrai lui consacrer quinze jours de travail pour la remettre à neuf. »

Le 16 mai il rouvre cette lettre (commencée le 14 mars) pour ajouter, avant qu'elle parte, le lendemain, quelques mots. Ce sont les derniers qu'il écrit en bonne santé, pour annoncer, cette fois, qu'à son tour Stanley est gravement malade.

Il n'écrira plus qu'un billet au crayon, adressé à sa mère, suprême et tragique adieu commencé le 18 juin et signé le 23, billet qui se termine par ces mots : « Je meurs sans peur, parce que Dieu voudra bien me recevoir parmi ses élus; je meurs en catholique comme j'ai été élevé. Que Dieu me donne la vie éternelle. J'aurais beaucoup à vous dire avant de mourir, mais je suis trop faible pour vous en dire plus. Adieu parents, famille, priez pour moi, j'embrasse tout le monde. »

Ce billet, recueilli des mains de l'agonisant, fut envoyé à Mme Nève par M. Valcke, qui, en même temps, pour tenir la promesse sacrée qu'il avait faite au mourant, lui apportait les dernières paroles de son fils.

Le lieutenant Janssen (le même « Nsusu pembe », tant aimé du chef Gobila, qui devait mourir tragiquement dans les eaux du fleuve avec l'abbé Guyot quelque temps après) assista Valcke à creuser la tombe et à la parer. Une croix y fut placée avec ces mots : « Paul Nève, décédé à Isanghila, le 26 juin 1881 ».

Actuellement, sur le bord de l'ancienne route construite par Stanley, au pied du vieux poste ruiné d'Isanghila, face au fleuve, trois tombes d'Européens subsistent côte à côte.

Les indigènes de la région ont gardé la tradition qui s'est établie pour désigner les trois blancs :

1. Malembatshi,
2. Kosi,
3. Mungonda.

L'un d'eux, disent-ils, était « comme un pasteur », et c'est de Nève, je présume, qu'il s'agit.

Que son nom nous reste gravé dans la mémoire, comme celui du premier ingénieur, écrivain et artiste colonial belge qui ait joint, à tant de talents modestement pratiqués, la gloire d'avoir offert sa science, son activité, sa vie à l'œuvre grandiose d'un Roi.

24 novembre 1947.
L. Guébels.

Correspondant du 10 août 1890, p. 439. — Baron de Hauleville, Un article, dont un extrait de quelques lignes concerne Paul Nève. — *L'Indépendance Belge*, Variétés. *Les Belges au Congo. Paul Nève*, un article d'Adolphe Burdo (le 22 octobre 1881). — *Ibidem*, Nécrologie, 11 septembre 1881. — *Gazette de Louvain*, septembre 1881, les nos du 17 ou 18, ainsi que ceux du 11 ou 12. — *Bien public*, 8 septembre 1881. Nécrologie. — Stanley, *Cinq années au Congo*, p. 149, 155, bas de la page 156, 174 et 190 (trad. franç. de Gérard Harry, Bruxelles, Société Nationale de Géographie, s.d.). — De Martrin-Donoz, *Les Belges dans l'Afrique centrale*, où l'on trouve la reproduction du croquis au crayon de Valcke, t. I, pp. 137-189. — Ligue du Souvenir Congolais (Livre d'Or édité par la), *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, pp. 61, 62 et 63. — *Paul Nève, Ingénieur, attaché à l'Association Internationale Africaine*. Une plaquette de 36 pages, tirée à 100 exemplaires hors commerce, par Léon Nève. Achevé d'imprimer le 23 février 1931, à l'Imprimerie Sainte-Catherine, à Bruges. — Archives du Musée de Tervueren. Section des Sciences morales, politiques et historiques, R. G. 731, journal manuscrit (original) de Paul Nève, avec portrait de P. Nève, de L. Valcke. Aquarelle représentant le poste d'Issanghila, la tombe de P. Nève, au bord de la route Stanley, et le fleuve Congo, devant Issanghila. Aquarelle non signée, mais qui est de L. Valcke (crayon), représentant la hutte dans laquelle est mort M. Nève le 4 juin 1881. Un croquis au crayon de L. Valcke, représentant le tombeau de M. Paul Nève, à Issanghila (2 septembre 1882), ainsi que la dernière lettre adressée de Louvain, le 25 août 1881, par la mère de P. Nève à son fils, avec une ajoute (du 30 août 1881) du père de M. P. Nève, lettre qui n'est jamais parvenue au destinataire et a fait retour à l'expéditeur (de Vivi, le 22 décembre 1881) des articles de journaux de l'époque, notamment ceux cités ci-dessus, les extraits de lettres, des lettres entières de Mgr Augouard (alors R. P. Augouard), de L. Valcke, etc. — *Le Congo illustrée*, vol. I, 1re année, 1892, p. 25. — Van Caeneghem, Ministre des Travaux Publics, discours prononcé à la salle Patria, à l'occasion de la commémoration du 50e anniversaire de la mort de P. Nève. — André, Président de l'Union des Ingénieurs sortis des Écoles spéciales de l'Université de Louvain, discours prononcé à la salle Patria, à l'occasion de la commémoration du 50e anniversaire de la mort de P. Nève. — *Bulletin de la Société Scientifique de Bruxelles*, à sa 7e année d'existence, rapport fait à la première séance de la session 1882 sur l'activité de la 6e année par le secrétaire R. P. Carbonelle, qui termine en rappelant les pertes de la Société, notamment celle de P. Nève. — Ed. Janssens et Al. Cateaux, *Les Belges au Congo*, notices biographiques, t. I, pp. 573 et ss. — Olivier de Bouveignes, *Paul Nève, collaborateur de Stanley*, article paru dans le *Courrier d'Afrique*, Léopoldville, 29 avril 1947.

NILIS (*Théodore-Victor-Edouard-Adolphe-Arthur*), Capitaine-Commandant de 1re classe à l'E.I.C. (Brilow, Westphalie, 27.6.1851-Ixelles, 23.4.1905). Fils d'Adolphe Nilis (Belge) et d'Amélie Hesse.

Entré à l'Ecole Militaire le 1er octobre 1870, Nilis est nommé sous-lieutenant le 8 avril 1872. Admis à l'Ecole de Guerre en 1875, il en sort trois ans plus tard avec le brevet d'adjoint d'état-major.

La vie de garnison ne répond pas aux goûts de Nilis. En février 1881, il démissionne, mais quelques mois après, en vue d'un départ pour l'Afrique, il est réintégré, et le 1er février 1882 il embarquait à Liverpool pour compte du Comité d'Etudes du Haut-Congo, en compagnie du capitaine Hanssens et du lieutenant Grang.

Débarqué à Banana le 12 mars, il est désigné comme second pour le poste de Manianga, où commande le lieutenant Harou.

Arrivé à Vivi, une alerte précipite son départ : Swinburne serait menacé à Isangila par les populations indigènes. Sur place, Nilis constate que les incidents ont été exagérés et il s'embarque sur le *Royal* à destination de son poste. A peine débarqué il paie au climat son tribut, mais, grâce aux soins d'Harou il fut promptement rétabli. Heureusement, car quelques jours après, Harou, lui-même malade et affaibli par son séjour, devait remettre à Nilis son commandement et descendre vers la côte.

La situation dans la région de Manianga était loin d'être satisfaisante. Les indigènes imputaient aux Blancs les excès et les exactions dont ils étaient victimes de la part des Zanzibarites, qui se considéraient en pays conquis. Les conflits entre ces Noirs, qui se targuaient de leurs rapports avec l'Européen, et les populations bakongo de la région au Sud du fleuve étaient fréquents. Le 27 avril, Nilis fut informé qu'une troupe de 300 Bakongo marchait contre Manianga. Immédiatement alerté, Hanssens, bien que souffrant, quitte Isangila avec du renfort. L'incident s'apaise, mais quatre

mois plus tard, le 19 août, une insurrection se déclare à N'tembo Motaka et nécessite l'intervention de Hanssens, Nilis et Callewaert. L'ordre, cependant, fut rapidement rétabli et le chef accepta le protectorat de l'Association Internationale du Congo. Trève bien brève, car au début de septembre la mission scientifique Pechuel-Loesche était attaquée à Mowa. Callewaert, de Manianga et Grang de Léopoldville purent intervenir à temps pour renforcer Nilis et ramener l'ordre.

Quelques jours plus tard, ce sont les indigènes de Bandanga qui s'insurgent parce que Nilis accorde asile à un chef qui tente de se soustraire à l'épreuve du poison. La résolution et l'audace dont Nilis fait preuve en cette circonstance impressionnent les indigènes et amènent leur soumission. Mais ces incidents répétés, les fatigues qu'ils entraînaient avaient épuisé Nilis. Il tomba malade et dut s'aliter.

Informé de cette situation, les indigènes résolurent d'affamer le poste en suspendant son ravitaillement; mais l'arrivée à Manianga d'une colonne de renfort venue de Léopoldville intimida la population, qui reprit ses transactions avec le poste.

En février 1883, Nilis recevait à Manianga la visite de Stanley. Celui-ci le félicita sur la belle tenue de la station. Nilis avait, malgré les soucis que lui donnaient les populations indigènes, fait construire de grandes maisons en briques, dirigé le défrichement de vastes étendues autour du poste et planté des bananiers, du manioc, du sorgho; sa troupe était bien exercée et les relations si difficiles à maintenir avec les populations indigènes étaient en sérieux progrès.

Malheureusement, des drames successifs allaient avoir Manianga pour théâtre.

A la suite d'une tornade qui avait ravagé sa station d'Isangila, le lieutenant Parfonry, qui était allé se rendre compte des dégâts, fut frappé d'insolation; transporté à Manianga pour y être soigné, Lusick, qui le veillait, lui-même atteint d'un mal qui le faisait atrocement souffrir, se suicida à côté de la couchette de Parfonry. Celui-ci en fut tellement impressionné qu'il mourut quelques jours après.

En même temps Nilis apprenait que son ami et compagnon de voyage, le lieutenant Grang, venait de succomber à une fièvre bilieuse, à Léopoldville. Enfin, un matelot de passage à Manianga fut frappé de folie furieuse et dut être évacué sur Vivi.

Ces tragiques événements déprimèrent Nilis au point que Valcke, envoyé à Manianga par Stanley pour s'enquérir de la situation, lui prescrivit de descendre à la côte prendre quelques semaines de repos.

Il était à Saint-Paul de Loanda quand Van Kerckhoven y débarqua, venant d'Europe. Ensemble, ils gagnèrent Vivi, et le 20 août Nilis rentrait à Manianga.

Bien que la situation dans la région se fût considérablement améliorée, du fait, notamment, de l'installation de la mission protestante de Comber et Bentley et de la mission catholique du P. Kraft, qui apportaient au poste des secours bienfaisants, Nilis, très épuisé, à bout de force, dut s'incliner devant la décision de Stanley de le faire rentrer en Europe.

Le 7 décembre 1883, après vingt et un mois de séjour, il embarquait à Banana pour prendre un repos que son état de santé exigeait impérieusement.

Il resta quatre ans en Europe.

Le 19 mars 1888, il reprend du service à l'Etat Indépendant du Congo. Arrivé à Banana le 20 avril, il est chargé du rapatriement des Zanzibarites et des Cafres du Bas-Congo. Il les ramène à Zanzibar le 18 juin et en repart le 3 juillet pour rentrer en Europe le 24 de ce mois.

Après un bref congé, Nilis rentre au régiment et est bientôt désigné comme répétiteur des cours de mathématiques appliquées, de topographie et d'artillerie à l'Ecole Militaire.

Il est nommé capitaine en second en mars 1889, adjudant-major de régiment au 6e de ligne et capitaine-commandant le 26 juin 1892.

Un an plus tard, le 6 juillet 1893, Nilis regagnait le Congo, en qualité de capitaine-commandant de 1re classe de la Force publique. Il était attaché à l'expédition Ubangi-Bomu, dont l'Inspecteur d'Etat G. Le Marinel allait prendre le commandement.

Le 5 novembre il est à Yakoma et vers la mi-décembre il reçoit mission de conduire une expédition de reconnaissance vers le Dar-Fertit; les lieutenants de la Kéthulle, Gérard et Gonze lui sont adjoints.

Le 28 décembre, l'expédition quittait Bangasso pour Rafaï. L'objectif était d'atteindre Hofrah-el-Nahas sur le Bahr-el-Fertit. Le 8 février 1894, la colonne sortait de Rafaï se dirigeant vers le Nord et le Nord-Est; elle atteignait Sango (confluent Badabo-Mbili) le 15 février. Nilis y reçoit des chefs gabbous et prend les dispositions utiles pour poursuivre sa route vers le Nord; Gonze, malade, doit abandonner l'expédition et rebrousser chemin; il meurt le 9 avril, sur la route de Rafaï. La colonne franchissant le Shinko arrive à Bandassi le 1er mars; quittant le bassin du Shinko pour celui du

Kotto, elle pénètre dans le bassin de l'Adda (sous-affluent du Nil) et s'arrête à Katuaka, à 8° 48' Nord et 24° 26' Est, résidence du chef Acmed Curcia. On y fonda un poste connu désormais sous le nom de « fort de l'Adda », dont le commandement fut confié à Gérard, à qui fut adjoint Henrion.

La colonne, arrêtée par des inondations, ne dépasse pas Katuaka; elle devait regagner Kuria (1er avril), puis Dabago (24 avril), où l'attendait le commandant Hanolet; l'expédition avait pris fin; Nilis et de la Kethulle regagnèrent Rafaï en mai.

En octobre 1894, la menace mahdiste s'accentuant de jour en jour et les attaques se multipliant, Francqui, qui projetait d'atteindre le Bahr-el-Ghazal, renonce à son entreprise. Le lieutenant Colmant reçoit de lui pour mission d'atteindre Dem-Ziber, tandis que Nilis, encore à Rafaï avec 150 à 200 hommes, partirait pour l'Adda, puis pousserait, si possible, jusqu'à Mechra-el-Rek. Nilis s'adjoignit les lieutenants Lannoy et Libois. On fit route d'urgence vers Katuaka pour y renforcer Gérard, dont la position était en grand péril. Libois prit le commandement de Bandassi et Lannoy resta avec Gérard. Mais on était à la veille d'une offensive mahdiste qui menaçait de tout submerger; déjà le poste de l'Adda était affamé. Devant cette situation, Nilis ordonne la levée du poste et ramène la garnison et sa colonne sur Rafaï. Arrivé au Shinko, il reçoit l'ordre de De Langhe, résident supérieur, de se porter au secours de Donckier, au Bomu.

Mais à ce moment parvenait la nouvelle de la signature du traité franco-congolais du 14 août 1894, fixant au Bomu la frontière des deux Etats; l'évacuation de nos postes au Nord du Bomu devait donc se faire sans tarder. Nilis, qui était rentré à Sémio, se vit confier le poste de Yakoma. Le 1er janvier 1895, il est désigné pour prendre le commandement intérimaire de l'Ubangi-Bomu et ensuite la zone de l'Ubangi. Le 10 mars il arrive à Banzyville, qu'il quitte pour Imese; un an après il descend à Boma et embarque le 21 mai 1895, sur le *Dahomey*, pour rentrer en Europe.

Après un congé bien mérité, Nilis reprend sa place au régiment, mais en juin 1901 il obtient sa pension.

Nilis n'a rien publié, mais au cours de son troisième séjour il a levé de nombreuses positions qui aidèrent à l'établissement de la carte des régions parcourues.

Nilis était chevalier de l'Ordre de Léopold et décoré de l'Etoile de Service à deux raies.

17 juillet 1947
A. Engels.
M. Coosemans.

Masoin, *Hist. de l'E. I. C.*, Namur, 1913, t. I, *Belgique Colon.*, 1896, pp. 55, 268. — De Martrin-Donoz, *Les Belges en Afrique centrale*, t. II, *Mouv géogr.*, 1895, pp. 313, 219; *Bull. de la Soc. Royale de Géogr.*, 1882, p. 110. — Lotar, P. L., *La Grande Chronique du Bomu, Mém. de l'Inst. R. C. B.*, 1940. — Wauters, A. J., *L'E. I. C.*, Bruxelles, 1899, *Le Congo, Moniteur Colonial*, Bruxelles, 1905. — Chapaux, *Le Congo*, Rozez, Bruxelles, 1891. — Stanley, M. M., *Cinq années au Congo*, Bruxelles, pp. 261, 281. — Defester, *Les Pionniers belges au Congo*, Duculot, Tamines, 1927.

NOBLESSE (*Alfred-François-Charles-Marie*), Agent commercial (Bruxelles, 23.3.1869-Riba-Riba, 10.5.1892).

Après avoir fait ses humanités, Noblesse, fils de commerçants bruxellois, s'engagea à son tour dans la voie du négoce et, de 1884 à 1890, fut au service de firmes commerciales de la capitale. En 1890, il entra à la S.A.B. (Société anonyme belge pour le Commerce du Haut-Congo). Il partit pour l'Afrique le 1er mars, comme adjoint de cette société, avec résidence à Bangala. Il y resta jusqu'au 16 juillet 1891, puis rentra en Belgique.

Apprenant que son chef Hodister, attaché à la même société, repartait pour le Congo, il sollicita et obtint un nouvel engagement. Il s'embarqua le 6 novembre 1891 en qualité d'agent du Syndicat commercial du Katanga, pour lequel Hodister mettait sur pied une grande expédition destinée à tenter par la voie commerciale la conciliation avec les Arabes du Maniema. L'expédition comprenait une vingtaine d'agents réunis par Hodister à Isangi.

Tandis que Schouten restait à Isangi pour y recevoir les marchandises et en organiser l'envoi vers le Haut-Congo, une première colonne, embarquée sur le *Roi des Belges*, devait se diriger vers Bena-Kamba. Une deuxième colonne devait remonter le Lualaba jusqu'à Nyangwe; c'était celle de Jouret, secondé de Noblesse, Page, Doré. Elle fut accompagnée par Hodister jusqu'aux Falls, où ce dernier la quitta le 23 mars pour rejoindre la première colonne.

Le lendemain, la colonne Jouret-Noblesse-Page-Doré embarquait 40 porteurs et 300 charges sur une baleinière et des pirogues, afin de remonter le Lualaba. Ils rencontrèrent en chemin Michiels, agent de l'Etat, qui les prévint de la surexcitation des Arabes dans le pays entre Kirundu et Nyangwe. Ils continuèrent cependant leur route, quelque peu rassurés par le bon accueil que leur fit à Kirundu le chef arabe Kibonge. Ils arrivèrent à Riba-Riba le 24 avril.

Mserera, le vassal du sultan Munie Mohara, se montra d'abord très froid et se plaignit de ce que Michiels l'avait, disait-il, menacé parce qu'il avait refusé d'arborer le drapeau de l'Etat. Mais peu à peu, les Arabes se départirent de leur froideur envers les membres de l'expédition et les invitèrent même à leurs fêtes du Ramadan; ils allèrent jusqu'à consentir à quelques tractations commerciales. Le 2 mai, Tobback, résident des Falls, arriva à Riba-Riba, y amenant Michiels pour y fonder un poste de l'Etat. Jouret, de son côté, devait fonder un comptoir de la Société commerciale et le confier à Noblesse, bien que Tobback défendît de continuer les achats d'ivoire.

Jouret quitta Riba-Riba pour Nyangwe le 5 mai, malgré les avertissements de Tobback, qui ne voyait pas d'un bon œil la situation. Celui-ci, à son tour, quitta Riba-Riba pour rentrer aux Falls. Avant même d'y arriver, il recevait un courrier lui annonçant que les Arabes étaient en pleine révolte et que Noblesse et Michiels avaient été massacrés.

Que s'était-il passé ? Craignant la concurrence des Blancs dans leurs opérations commerciales, les Arabes avaient vu avec déplaisir les Belges commencer l'installation de factoreries dans le Haut-Congo; furieux, Munie Mohara avait décidé d'interdire la construction de tout poste commercial dans la région et même menaça de faire massacrer tous les Blancs qui contreviendraient à ses ordres.

Noblesse, sans souci des décisions arabes, avait commencé à ériger son comptoir. Mserera, le sultan de Riba-Riba, lui dépêcha un émissaire pour lui rappeler l'interdiction lancée par Munie Mohara; refusant de se soumettre, Noblesse continua ses travaux. Les Arabes s'emparèrent de lui, le rouèrent de coups, puis le martyrisèrent, attaché à un écraseur pour canne à sucre (que Hinde nous affirme avoir vu en mai 1894), puis le dépecèrent et le donnèrent à manger à leurs esclaves (10 mai 1892).

Le meurtre de Noblesse, puis celui de Michiels quelques jours plus tard furent le prélude au massacre de toute la colonne Hodister. On sait que Mohara fut tué dans une rencontre avec les troupes de l'Etat le 9 janvier 1893 et que Mserera et son fils furent faits prisonniers à Kirundu, puis condamnés à la pendaison après jugement, sur l'ordre de Dhanis.

17 mars 1948.
M. Coosemans.

Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, t. II, p. 102. — Hinde, *La chute de la domination arabe*, Falck, Bruxelles, 1897, pp. 152-153. — Masoin, *Hist. de l'E.C.I.*, Namur, 1913, t. II, pp. 134, 136, 139. — A. Chapaux, *Le Congo*, Rozez, Bruxelles, pp. 251, 260. — Archives Syndicat du Katanga et S.A.B. — *Mouv. géogr.*, 1892, p. 102. — *Belgique militaire*, 1894, p. 233. — *A nos Héros colon.*, pp. 130, 131.

NOCI (MICHEL-ANGE dalle), Missionnaire (Noci, XVIII[e] siècle).

Religieux capucin de la province de Bari Il s'embarqua à Gênes pour les Missions d'Angola-Congo le 16 mars 1712. S'embarque à Lisbonne le 23 septembre 1712; arrive à Loanda le 20 février 1713. Partit pour la Mission de Soyo, le 15 juillet 1713; fut transféré le 9 juillet 1715 à Nzeto (Ambrizette), mais le duc de Mbamba s'opposa à l'établissement d'un poste de Mission en cette localité. Il fut envoyé à la Mission d'Ambwela en 1716. C'est en cette année qu'il visita le royaume de Bula, où il resta durant six mois.

En 1720, il est à Bahia. Il accepta de retourner en Afrique comme Vice-Préfet, charge qu'il occupa jusqu'au retour du Père Joseph de Modène, nommé Préfet.

En 1722, nous le trouvons comme mission naire à San Salvador.

19 janvier 1948.
Mgr. J. Cuvelier.

O

ODDON *(Adolphe)*, Missionnaire Jésuite [Romeyer (France-Drôme), 1.6.1863-Sanda (Kwango), 25.1.1906].

Le 7 septembre 1884, Adolphe Oddon entre au noviciat d'Arlon en qualité de Frère coadjuteur. Deux ans plus tard il ira s'acquitter jusqu'en 1898 des fonctions de portier et d'infirmier dans les collèges de Namur et de Liège. C'est d'ici que, sur sa demande, les supérieurs le laissent partir pour la Mission du Kwango. Le 6 mai 1898, il s'embarque à Anvers, atteint Kisantu le 4 juin suivant et gagne quelques jours après la colonie scolaire de Ndembo. Il s'y dépensera sans compter durant trois ans, plantant, construisant, aidant ses confrères, mais surtout en se dévouant aux soins de nombreux malades. Au début de 1902, après un bref séjour à Kisantu, le Frère Oddon est attaché à la Mission de Sanda. Jusqu'à sa mort il consacrera ici encore le meilleur de son temps aux soins des malades, dont le nombre, sous les coups redoublés de la maladie du sommeil, ne cessait de croître. Le reste de son temps est absorbé par les constructions, en particulier par celle de la jolie petite église de Sanda, dont il ne verra jamais l'achèvement. Ses forces, en effet, soumises à trop de fatigues et affaiblies par un terme trop prolongé, cédèrent brusquement. Atteint d'hématurie le 16 janvier 1905, il ne parviendra pas à reprendre le dessus et s'éteindra doucement à l'aube du 25 janvier.

Au cours de sa trop courte carrière, il s'intéressa aussi activement à la flore locale et il trouva le temps d'herboriser. Il enrichit les collections du Jardin Botanique de l'Etat à Bruxelles de divers spécimens d'herbiers, dont plusieurs représentaient des espèces nouvelles pour le Congo.

Ame simple et foncièrement généreuse, le Frère Oddon eut le privilège de ressentir devant la mort, qui le surprit en pleine activité et dans la vigueur encore intacte de ses 42 ans, ce sentiment de satisfaction qu'éprouvent ceux qui ont donné leur vie pour la plus noble des causes.

15 novembre 1947.
M. Van den Abbeele S. J.

Litt. Ann. S. J., anno 1906, pp. 288-289. — *Les Missions belges*, ann. 1906, pp. 250-251.

P

PALERME (BASILE DE) (Palerme-Loanda, 22.9.1694).

Religieux de la province de Palerme. Désigné pour le Congo, il arrive à Loanda le 27 septembre 1687. Malade, il rentre en Europe et arrive à Lisbonne le 21 novembre 1688. Il retourne en Afrique. S'embarque à Lisbonne le 13 juin 1690. Arrive à Loanda le 6 décembre 1690. Le 6 août 1691, il quitte Soyo avec le Père Luc de Caltanissetta, pour aller relever la Mission du royaume de Congo. Il évangélise la région de Bula ou Kongo da Lemba. Il quitte le poste de Nkusu en juin 1694, pour rentrer en Europe. Il tombe malade à Loanda et y mourut.

19 janvier 1948.
Mgr. J. Cuvelier.

PAQUAY *(Servais)*, Missionnaire Rédemptoriste (Neuville, 26.6.1842-Liège, 22.9.1916). Fils de Jean-Joseph Paquay et de Marie Andriann.

Il fit ses études de théologie au grand-séminaire de Namur et reçut l'ordination sacerdotale en cette ville le 29 août 1869. Après avoir été vicaire à Léglise, une paroisse du Luxembourg belge, il entra en 1871 chez les Rédemptoristes et émit les vœux de religion le 8 décembre 1872. De 1875 à 1884, il fut attaché au couvent de Sainte-Anne-de-Beaupré, dans la province de Québec, au Canada, et prit une part active aux grandes Missions canadiennes. Ses talents d'architecte furent mis à contribution lors des travaux d'agrandissement de la basilique de Beaupré, un des grands monuments religieux du Canada. En

1884, il rentra en Belgique et fut attaché aux résidences de Bruxelles et de Mons. Quand, en 1899, la province belge accepta la Mission congolaise, le Père Paquay, malgré ses cinquante-six ans, s'empressa d'offrir ses services aux supérieurs. Il fut l'un des premiers Rédemptoristes qui partirent d'Anvers le 6 février 1899, pour aller prendre possession de la cure de Matadi et de l'aumônerie de l'hôpital de Kinkanda, desservies jusqu'alors par des prêtres du diocèse de Gand. Outre le service religieux à l'église de la résidence et à l'hôpital voisin, il s'en alla visiter assidûment les groupes d'ouvriers encore occupés le long de la ligne du chemin de fer et les indigènes des villages voisins. Il s'occupa activement de la restauration et de l'aménagement des bâtiments de la Mission, ne se contentant pas de dresser des plans et de diriger les travaux, mais maniant lui-même la truelle, le marteau et la bêche aux côtés des Frères coadjuteurs et des noirs. Cependant, cette activité intense sous le climat tropical dépassait ses forces. En juin 1900, les médecins jugèrent imprudent de prolonger son séjour en Afrique et il dut reprendre la route de Belgique. Après quelques mois de repos, il se ressaisit assez pour repartir pour le Canada, où on le réclamait pour diriger les travaux de construction d'une nouvelle église de son ordre, à Brandon, dans le Manitoba. Il y resta jusqu'en 1906 et revint alors au couvent de Liège, où il mourut le 22 septembre 1916.

Publications : Lettres in *Le Mouvement anticsclavagiste*, Bruxelles 1899, p. 27-29, 258-259 ; *Gerardusbode*, Roulers, 1899, p. 170-172.

6 novembre 1947.
M. De Meulemeester.

Brieven van een Missionaris, Bruxelles, 1907, pp. 9-11, 72-73. — *Sept années au Congo*, Bruxelles, 1906, p. 7. — *Les Rédemptoristes belges aux Missions étrangères*, Brasschaat, 1924, p. 29. — M. De Meulemeester, *Mémorial de la Province belge de la Congrégation du T. S. Rédempteur*, Louvain, 1931, 22 septembre. — *Digesta Chronica Collegiorum Congregationis S.S. Redemptoris. Vice-Prov. Canadensis*, I, Bruges, 1908, p. 12. — *Le Cinquantenaire de l'arrivée des Pères Rédemptoristes à Sainte-Anne-de-Beaupré*, Beaupré, 1930, p. 66. — E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, t. III, p. 1323. — *Werk der Katholieke Zendelingen in Congo-Vrijstaat*, Louvain, 1899, p. 16.

PARFONRY (*Emile-Désiré*), Agent du Comité d'Etudes du Haut-Congo. [Hotton (Prov. de Luxembourg), 20.7.1857-Manyanga, 24.3.1883]. Fils de Jean-Joseph Parfonry et de Marie-Joséphine Robertfroid.

Sous-lieutenant au 10e régiment de ligne, Parfonry s'engagea au Comité d'Etudes du Haut-Congo en 1882. Il partit pour la première fois le 15 août 1882, en compagnie de Coquilhat, Avaert, Brunfaut, Guillaume Vande Velde. Débarqués à Banane le 22 septembre, ils en repartaient le 26 à destination de Vivi, où ils arrivaient le 27. Brunfaut resta à Vivi, tandis que, le 30, Coquilhat, Avaert, Parfonry, Vande Velde, auxquels s'étaient joints Destrain, Amelot et le marin Martin, se mettaient en route pour Isanghila. Sauf Destrain, qui dut rentrer malade à Vivi, les autres arrivèrent à Isanghila sans encombre. Ils rencontrèrent en route Peschuel-Loesche, que le « Royal » avait ramené du Haut. Parfonry resta à Isanghila pour y remplacer Swinburne, chef de poste, qui allait rentrer en Europe, son terme de service achevé.

Au moment où il allait quitter Manyanga, en avril 1883, Stanley annonça à Parfonry qu'il devrait céder son poste d'Isanghila, étant choisi par lui, Stanley, pour continuer le dur travail de la route des caravanes, interrompu au commencement d'octobre 1882. Parfonry, relevé par Avaert dans le commandement de sa station, se mit courageusement à la besogne, le long de la rive sud du Congo, dès les premiers jours de mars 1883. Le 4, Parfonry prévenait Nilis, à Manyanga, de sa nouvelle mission, très difficile, car il ne disposait que de quarante travailleurs noirs zanzibarites, peu initiés ou même étrangers au métier de cantonnier, mais solides, habiles à manier la hache, rompus aux travaux de mineurs, et capables, sous l'œil du maître, d'un labeur soutenu et de vigoureux efforts. Ce petit nombre de bons ouvriers eût, à la rigueur, permis à Parfonry de terminer sa mission pénible dans le laps de temps fixé, si la saison avait été propice. Ouvrir une route durable et accessible à d'énormes chariots-wagons, la hache au poing, à coups de pioche, de pelle et de poudre de mine, sur une longueur de plusieurs dizaines de kilomètres ; fouiller un sol transformé en maints endroits, par les pluies, en masses de boue épaisse et fétide, était un vrai travail d'Hercule, semé de périls. Néanmoins, Parfonry se mit à l'œuvre et, dès le 6 mars, il dirigeait lui-même son escouade de routiers. Dans l'accomplissement de ses fonctions, le brave officier n'avait d'autre consolation que le travail et d'autre satisfaction que de recevoir, au passage des caravanes, des nouvelles de ses compatriotes.

Le 10 mars, il apprenait le déplacement de Vangèle, qui, appelé par Stanley au delà du Pool, laissait à Luksick le commande-

ment du poste de Lutete. Le 12, à sa grande surprise mêlée de contentement, Parfonry voyait s'avancer sur la route de Lutete, Amelot, guidant allègrement, aux doux sons de l'ocarina, une faible escorte de noirs. Amelot allait remplir par intérim les fonctions de chef de station à Lutete, l'agent Luksick étant réduit à l'immobilité par les djiggas. Le 14, au matin, des nuées orageuses s'amoncelaient au-dessus des tentes de Parfonry. Vers 2 heures, les averses commencèrent, diluviennes et, à 3 heures, la pluie finie, le soleil dardait ses rayons de feu à pic sur les chantiers. Parfonry sortit imprudemment nu-tête de sa tente et courut examiner les dégâts occasionnés par la tornade. C'était plus que le travail compromis; tout était à refaire sur une longueur de 4 kilomètres. Parfonry était atterré, découragé devant le désastre. On l'entendit crier : « Ma tête est en feu! Suis-je fou? A moi! A moi! » Il s'affaissa dans l'eau fangeuse du chemin, frappé d'insolation.

Quelques Zanzibarites qui l'avaient aperçu le transportèrent mourant à la station de Manyanga. Les soins intelligents, le dévouement infatigable du docteur Vanden Heuvel disputèrent quelques jours à la mort cette jeune et vigoureuse vie. Mais un nouveau drame allait se jouer à cet endroit. Le 18 mars, les Belges de la station, invités par Nilis à assister au lancement d'un nouveau canot, s'étaient réunis sur les bords du fleuve et avaient confié la surveillance du malade à Luksick, le chef de poste de Lutete, atteint de dermatophilie, comme nous l'avons vu. Parfonry, accablé par la souffrance, était assoupi. Luksick, assis près de sa couchette, souffrait lui aussi atrocement. La tête entre les mains, il fixait le malade et écoutait avec un rictus sur les lèvres les plaintes du malheureux. Jugeant Parfonry profondément endormi, Luksick se traîna sur les mains et les genoux, les pieds refusant de le soutenir, jusqu'à l'extrémité de la couchette où pendait, au ceinturon de l'officier, un revolver chargé. Le Suédois approcha le canon de sa tempe et pressa la détente. Le coup partit. Luksick roula, sans pousser un cri, sur la terre battue de la tente. Au bruit de la détonation, Parfonry s'était brusquement soulevé sur sa couche. La vue des caillots de sang qui s'échappaient de la plaie du suicidé provoqua chez le malade une sensation indicible. Il se leva, prit son compagnon dans ses bras amaigris, l'appela, le tourna. Tout fut inutile. Luksick était mort. Cette émotion secoua terriblement le malade. Lorsque Nilis et le docteur Vanden Heuvel revinrent à la station, ils trouvèrent le pauvre Parfonry en proie au délire, gesticulant, criant. La scène était terrifiante. Nilis restait là, immobile, muet, annihilé. Vanden Heuvel, plus calme, administra au malade une potion calmante qui le plongea dans le sommeil. Le lendemain, on inhumait le pauvre Luksick. Vanden Heuvel, resté auprès de Parfonry, constata une aggravation dans l'état du malade. Le mal se mua bientôt en fièvre typhoïde. Durant trois jours, Vanden Heuvel le disputa à la mort. Le 24, à 9 h. 30 du soir, Parfonry expirait, sans avoir repris connaissance. Tous les blancs présents à Manyanga assistèrent à ses derniers moments. Le dimanche 25, les habitants de Manyanga-Nord lui rendaient les honneurs funèbres. Nilis prononça sur la tombe de son compatriote des paroles émouvantes. Enlevé par la maladie après sept mois de séjour au Congo, Parfonry avait néanmoins assez vécu pour montrer qu'il y avait en lui des éléments d'une haute valeur morale. Il alliait aux qualités du cœur une bravoure remarquable, une ardeur infatigable au travail.

17 décembre 1945
M. Coosemans.

Burdo, *Les Belges en Afrique centrale.* — Stanley, *Cinq années au Congo*, pp. 330, 535, 540. — Delcommune, *Vingt années de vie africaine*, Larcier, Bruxelles, 1922, t. I, p. 144. — Chapaux, *Le Congo*, Rozez, Bruxelles, 1894, pp. 84, 101. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, Namur, 1913, t. I, pp. 292, 293, 296. — *A nos Héros coloniaux*, pp. 71, 72, 80. — *Bull. de l'Ass. des Vétérans coloniaux*, août 1931, pp. 9-10.

PARIS (*Victor*), Père du Saint-Esprit (Bergheim, 29.8.1850-Bergheim, 13.3.1896).

Il passa quelques années au collège des Frères de Marie de sa ville. En 1870, il s'enrôla dans l'armée et conquit rapidement les galons de sergent-major. Fait prisonnier au Mans, il fut transporté en Allemagne, où il subit de longs et pénibles mois de détention. La paix conclue, il rentra dans ses foyers, pour être placé, quelque temps après, dans une maison de commerce, à Reims, car il s'était empressé d'opter pour la nationalité française. Le 12 juin 1873. il entrait au petit-séminaire de Langonet. Sur ses vives instances, il fut envoyé en Mission et arriva au Congo en 1882. Il fut placé à la Mission de Saint-Antoine du Zaïre, fondée au milieu des turbulents Asolongo. La Mission était dans la période d'installation. Le Père Paris se mit à l'œuvre avec entrain et seconda de tout son pouvoir le Père Augouard, chargé de cette fondation. Le caractère affable du Père Paris sut bien vite conquérir tous les

cœurs. En 1884, le Père Augouard, devant rentrer en France, le Père Paris fut désigné pour le remplacer.

En 1885, le Père Paris, accompagnant le Père Augouard, entreprit un premier voyage d'exploration vers le Haut Fleuve. Patis de Linzolo le 10 juin 1885, sur l'*En-Avant*, vapeur de l'Association Internationale Africaine, les voyageurs arrivèrent à Equateurville le 29 juillet. A l'Equateur, le Père Augouard acquit des indigènes un terrain d'une vaste étendue pour y établir une Mission. De plus, l'Association Internationale lui céda volontiers deux de ses stations fondées depuis quelques années et récemment abandonnées : la première à Lukoleka et la seconde à Kwamouth, au confluent du Congo et du Kasai. Au moment où nos Pères passaient dans ce dernier endroit, en redescendant le Congo, un officier allemand, le lieutenant von Wissmann, venait d'y arriver lui-même par le Kasai, qu'il avait exploré et suivi depuis son cours inférieur. Nos missionnaires se proposèrent de fonder leur première nouvelle station en ce point important du confluent du Congo et du Kasai. Ce fut le Colonel de Winton, administrateur général des « Etats du Congo », qui concéda la station et le terrain y attenant pour faire une Mission. A la même occasion, les missionnaires visitèrent Bolobo, où le chef de station, M. le lieutenant Liebrechts, les reçut avec la plus grande amabilité. Avec M. Liebrechts, les missionnaires explorèrent un peu le pays en aval de la station de Bolobo. Ils virent de grands et nombreux villages s'étendant le long du fleuve sur une assez grande profondeur dans les terres, avec une population dense et guerrière. Ce sont ces villages qui tirèrent audacieusement des coups de fusil sur les trois vapeurs qui remontaient aux Falls avec Stanley en 1883.

Les pères s'installèrent à Kwamouth le 16 mai 1886. Ce voyage terminé, le Père Paris passa sur la rive droite du fleuve, dans le Congo français.

Ses forces diminuant, le Père fut obligé de rentrer dans la mère-patrie en septembre 1895. Il ne fit que s'affaiblir davantage, et le 13 mars 1896 il partit pour l'éternité.

25 janvier 1948.

E. Bartiaux.

Bulletin de la Cong. du Saint-Esprit, octobre 1896, pp. 320, 324. — *Mouvement géogr.*, 1885, p. 92.

PARMINTER (*William - Georges*), Major de l'armée coloniale britannique au service de l'A.I.C. (Calais, 22.2.1850-Nice, 24.1.1894).

William-Georges Parminter fit ses études au collège de Wimbledon et les poursuivit à l'Université de Stuttgard. Il demanda à entrer dans l'armée coloniale britannique et fut admis le 1er juin 1876 comme aspirant-lieutenant au régiment des chevau-légers de Crahamstown; le 1er juillet 1877, il était promu lieutenant aux Bakers Horses, capitaine le 10 février 1879, major-commandant le 1er février 1881. Il participa aux campagnes de Gralcka et de Gaïka au Zoulouland et au Basoutoland. Prenant goût à la vie africaine, il fut, à sa demande admis, en juin 1883, à l'A.I.C., où Stanley entraînait plusieurs de ses compatriotes pour collaborer avec lui dans l'installation de stations dans le Bas-Congo. Nature droite, caractère ferme, homme d'énergie, gentleman accompli, Parminter était une de ces âmes trempées dont le Congo sut utiliser les qualités pour mener à bien la grande œuvre entreprise.

Il s'embarqua à Liverpool sur le s/s *Mandungo*, le 3 juillet 1883. Dès son arrivée au Congo, il fut nommé chef de station de Vivi (10 septembre). A ce moment, Valcke, assisté de Sir Goldsmith et du secrétaire de celui-ci, Delmar Morgan, devait tenter de rallier, en une confédération de tribus indigènes, les principaux chefs entre Nkongulu et le Stanley-Pool, confédération qui reconnaîtrait la souveraineté de l'A.I.C. Parminter fut adjoint aux agents de Léopold II chargés de cette mission. A Isanghila, Goldsmith, malade, avait dû renoncer à aller plus loin. Les autres arrivèrent le 3 octobre à Léopoldville, après avoir recueilli plus de trois cents adhésions de chefs. Fin octobre, Parminter redescendit du Pool à Vivi, dont il reprenait le commandement à Rathier Duvergé, qui l'avait remplacé momentanément. Le 18 février 1884, Parminter redescendait à Banana et s'embarquait pour l'Europe, remplacé provisoirement à Vivi par Shaw. Pendant son congé, il fut reçu par le Roi. Il repartit bientôt, le 21 juillet 1884, à bord de l'*Afrikaan*, en qualité de chef de station de 1re classe. Arrivé à Vivi le 23 août, il reprenait la direction du poste, où il assista Hanssens dans ses derniers moments. Durant ce terme, il commanda la division du Bas-Congo et remplit les fonctions d'administrateur général en l'absence de Sir Francis de Winton.

Son deuxième terme achevé, il quitta Banana le 16 décembre 1885, à destination

de l'Europe. Le 15 juin 1886, il repartait pour le Département des Finances de l'E.I.C., après s'être arrêté quelque temps à Madère, qu'il quitta en juillet sur le *Cabo Verde*, à destination du Congo; il arriva à Banana le 27 juillet et fut nommé Directeur des Finances dans le Gouvernement local, fonctions qu'il occupa jusqu'au 15 mai 1887, époque à laquelle il quitta Boma pour l'Europe. Son séjour à Bruxelles l'aiguilla dans une autre direction; il quitta le service de l'Etat pour passer, en août 1887, à la Sanford Exploring Expedition, dont il fut le premier directeur. Il repartit en cette qualité et rentra en mai 1889. A ce moment, la S.A.B. reprenait les affaires de la Sanford et lui proposait la direction de la société; il accepta, mais dut différer son départ à cause d'une hypertrophie du foie dont il souffrait déjà depuis quelque temps.

Reparti en octobre 1890, il assuma en Afrique la direction de la S.A.B. jusqu'à fin 1891 (24 novembre). Rentré en Europe le 31 décembre 1891, il fut nommé administrateur de la S.A.B. et s'occupa activement des affaires de la société à Bruxelles jusqu'au début de 1893. Mais la mort de Camille Delcommune le rappela au Congo pour y reprendre la direction locale de la S.A.B. Il inspecta ses établissements dans le Bas-Congo et explora la région Djuma-Kwilu. La maladie dont il souffrait ayant récidivé de façon aiguë, il dut rentrer en Europe fin 1893 et alla mourir à Nice le 24 janvier 1894.

Parminter était décoré de l'Etoile de Service (1889) et porteur de médailles militaires des campagnes de Gralcka, de Gaïka et du Zoulouland. Il a écrit : Exploration de la Djuma (*Mouv. géog.*, 1893, p. 97). — The Djuma-Kwilu (*The Scottish Geog. Magazine*, 1894, p. 38). — Sur le Kasai et le Sankuru (*Mouv. geog.*, 1893, p. 80).

Certaines allégations de Fox Bourne, dans son livre « Civilisation in Congoland », reposent sur des renseignements donnés par les lettres de Parminter à l'époque où celui-ci se livrait à des opérations commerciales pour le compte de la S.A.B. Il ne faut pas oublier qu'on était alors au fort de la campagne menée contre l'Etat par des hommes comme Sir Charles Dilke, John Holt, Morel, Casement, Burrows et consorts, en grande partie pour des besoins politiques, et que, suivant le mot qu'on rapporte à Lambermont, on peut toujours extraire d'une lettre de quoi pendre, même son auteur.

27 avril 1948.
M. Coosemans.

A. Delcommune, *Vingt années de vie africaine*, Larcier, Bruxelles, 1922, t. I, pp. 162, 163, 173. — Liebrecht, *Léopold II, fondateur d'Empire*, Bruxelles, 1932, p. 246. — *Mouv. antiesclav.*, 1894, p. 6. — *Mouv. géogr.*, 1886, p. 11*a*; 1893, pp. 80*a*, 97; 1894, p. 12. — *Congo illustré*, 1894, p. 65. — H.-M. Stanley, *Cinq années au Congo*, Bruxelles, pp. 541, 625, 627. — F. Masoin, *Hist. de l'E.I.C., Namur*, 1913, pp. 134 et 178 du t. I. — H.-R. Fox Bourne, *Civilisation in Congoland*, Westminster, 1903, pp. 122, 131-4, 137-9. — Chapaux, *Le Congo*, Rozez, Bruxelles, 1894, pp. 650, 736, 739, 740. — *Bull. Off.*, 1886 et 1887, p. 93. — *A nos Héros colon.*, pp. 88, 90, 98. — *Bibliogr. Dejonghe.*

PAVIE (FRANÇOIS DE) (Pavie, 1650?-XVIII^e siècle).

Devint capucin dans la province de Milan. Partit pour les Missions d'Angola-Congo en 1679. Le vaisseau est capturé par les Turcs. Un des missionaires de la caravane demeure entre les mains des corsaires. Les autres, dont le Père François, sont à Lisbonne en octobre 1679. Ils arrivent à Loanda en 1680. Durant son premier séjour, de 1680-1688, le Père François évangélise surtout le Matamba. Il rentre en Europe en 1688. Est à Lisbonne le 8 octobre 1689. Il est nommé Préfet le 19 janvier 1693, tandis qu'il était en Europe. Il débarque à Loanda le 30 septembre 1694. En 1700-1701, il parcourt toutes les provinces du royaume congolais et s'efforce de faire élire un roi unique, tentative qui échoua. Il rentre en Europe au début de 1702.

19 janvier 1948.
Mgr. J. Cuvelier.

PAULISSEN *(Ernest-Marie-Gérard)*, Ingénieur (Vilvorde, 16.1.1854-Vilvorde, 2.8.1921).

Ingénieur du génie civil sorti de l'Université Libre de Bruxelles, Ernest Paulissen était un grand gaillard remuant, très dynamique, bâti en hercule, énergique, audacieux. Il partit le 1^er décembre 1889 comme chef de section au chemin de fer du Bas-Congo. Le Directeur H. Charmanne lui confia, dès son arrivée en Afrique, la direction de la première section du chemin de fer, de Matadi à la Mpozo (Ravin Léopold). Paulissen fit un second séjour dans le Bas-Congo du 30 mai 1892 au 16 mai 1894.

En septembre 1892, A. Thys, promoteur du chemin de fer, de passage en Afrique, mit le jeune ingénieur à la tête du service de l'infrastructure (terrassements, maçonnerie, établissement de la plate-forme), tandis qu'il plaçait l'ingénieur Burgi à la direction de la superstructure (pose des rails et ponts). Paulissen fut efficacement secondé par le vaillant Nicolas Cito, tandis

que Burgi avait comme principal aide Hubert Biermans. Le 4 décembre 1893, on inaugurait la section Matadi-Kenge.

Pendant son 3e séjour au Congo (du 27 mai 1895 au 15 juin 1896), l'équipe Paulissen-Cito, toujours en tête, marchait à pas de géant, posant de 600 à 700 mètres de voie par jour. L'ingénieur Goffin avait remplacé Charmanne à la direction. Après un court séjour en Europe, Paulissen fit un 4e terme au Congo (du 31 mai 1897 au 15 juillet 1898). Ce fut la période du succès de l'entreprise. Le 29 mars 1898, le premier train venant du Pool ramenait à Matadi le directeur Goffin et son équipe de choc Paulissen-Cito. L'inauguration officielle de la ligne se fit en juin 1898. Paulissen accompagna plus tard son chef Goffin aux Philippines pour le groupe «Thys». Puis, ses qualités le désignèrent au choix du Gouvernement français, qui le chargea de la construction d'un chemin de fer au Dahomey.

Il rentra en Belgique en novembre 1900. Il mourut à Vilvorde, sa ville natale, en août 1921.

On a de lui dans le *Mouvement géographique* (18 décembre 1910 et 1913) un article : « Le Chemin de fer de l'Urua ».

4 décembre 1947.
M. Coosemans.

H. Defester, *Les Pionniers belges au Congo*, Duculot, Tamines, 1927, p. 120. — A. Delcommune, *Vingt années de vie africaine*, Larcier, Bruxelles, 1922, 2 vol., II, p. 587. — A. Chapeaux, *Le Congo*, Rosez, Bruxelles, 1894, p. 749. — L. Lejeune, *Vieux Congo* (1930), pp. 231, 233. — *Mouv. géogr.*, 1921, p. 443; 1900, p. 570. — *Compagnie commerciale et d'Alimentation du Bas-Congo* (A. B. C.), 20, rue de Namur, Bruxelles. — *Le Conseiller congolais*, 1928, p. 164. — R. Cornet, *La Bataille du Rail*, Cuypers, Bruxelles, 1947, pp. 171, 183, 222, 239, 243, 282, 284, 316, 317, 342, 356, 371.

PEARSON (*Arthur*), Docteur en médecine (Cheltenham, Gloucestershire, Angleterre, 19.5.1876 - Long Meadows Farm, Red Bank, Bulawayo, Rhodesie, 26.3.1923). Fils de P. Luke William.

Il fit ses études primaires et moyennes à Berkhamsted School et ses études médicales au Guy's Hospital, à l'Université de Londres, où il obtint les brevets M. B. B. S. Honours degree in medecine en 1906.

Il fit un premier séjour en Afrique du Sud vers 1900-1902, où il prit part comme assistant médical à la guerre anglo-boer, et en 1903 il fut engagé comme médecin à la Tanganyika Concession Ltd dans l'Etat Indépendant du Congo. Fin 1906, il fut engagé comme premier médecin par l'Union Minière du Haut-Katanga; il se maria en 1911 à Syria Horwood et eut trois garçons et une fille; il reste attaché au service médical de l'U.M.H.K. jusqu'en 1921. A cette date, il prend un court congé en Angleterre, puis revient en Rhodésie s'installer comme colon fermier près de Bulawayo, à Long Meadows Farm, Red Bank.

C'est là qu'il trouve la mort le 26 mars 1923, dans un accident tragique : un de ses travailleurs, descendu pour travaux de manutention dans le silo à maïs de la ferme, se sentit pris de troubles asphyxiques dus à la fermentation des graines et appela au secours. Le Dr Pearson, n'écoutant que son altruisme et son courage, se porta lui-même immédiatement au secours de l'indigène; mais la corde qu'il utilisa pour descendre dans le silo se rompit sous son poids et le malheureux Pearson se brisa la naque dans cette chute. Les secours organisés aussitôt par Mrs Pearson découvrirent le Dr Pearson mort étendu auprès du boy asphyxié, que des soins appropriés ramenèrent à la vie.

Distinctions honorifiques : en fin 1919, chevalier de l'Ordre Royal du Lion.

Le Dr Pearson jouissait au Congo d'une grande popularité, tant parmi les indigènes que parmi les Européens.

Dans le monde médical colonial, il était spécialement connu pour ses travaux sur la fièvre typhoïde, sur la tick fever et sur l'hygiène des camps indigènes. Il s'était également créé un nom dans les milieux médicaux anglais.

Publications faites par lui :

A. Pearson, *Rapport sur l'état sanitaire au Katanga*, communiqué par le professeur Dr Ch. Firket en 1909 à l'Académie de Médecine. — R. Mouchet et A. Pearson, *L'Hygiène pratique des camps de travailleurs en Afrique tropicale*, 1922. — A. Pearson, *Tick proof huts, Annales de la Société de Médecine au Katanga*, no 2, 1919.

17 mai 1947.
Dr L. Mottoule.

PEEREBOOM (van de) *(François-Xavier)*, Missionnaire Jésuite (Liège, 7.5.1888-Wombali, 6.10.1914).

Il comptait parmi ses ancêtres Jules Malou, Jules et Alphonse van de Peereboom, qui ont rendu d'immenses services à la patrie dans différents ministères ou comme Ministres d'Etat.

Il fit ses humanités au collège Saint-Servais à Liège et sa candidature en philosophie et lettres à la Faculté Notre-Dame de la Paix, à Namur. D'une intelligence affinée, il était surtout homme d'action. Le sport, les arts, la littérature l'intéressaient particulièrement. Il dirigeait aussi ses camarades dans les œuvres de dévouement.

Entré en 1908 dans la Compagnie de Jésus, il fut désigné dès 1912 pour le Congo belge, réalisation de son idéal apostolique et patriotique. Il résida d'abord à Kisantu, où une centaine d'enfants, survivants des familles exterminées par la maladie du sommeil, lui furent confiés. En mai 1913, il passa à la Mission de Wombali, que trois Pères avaient dû quitter en un an à cause de la chaleur lourde et humide et des nuées de moustiques. Le poste comptait peu d'hommes; il fallait assumer des charges multiples : l'enseignement et le ravitaillement des élèves, l'élevage et l'asséchement des marais, l'infirmerie et enfin la construction de l'église. Pendant ses moments libres le dimanche, on le voyait visiter aux alentours les vieux indigènes et converser avec eux. Il fit profiter les noirs des largesses de sa famille.

Mais il avait compté sans la fièvre. Plusieurs fois déjà la malaria l'avait forcé à s'aliter. Un jour le Père Van Hee le trouva assis au bord du Kwango, en plein soleil; il délirait au point de ne pas reconnaître le Père. Cet accès aigu de fièvre eut raison de lui. Le 6 octobre 1914, sous l'impression des nouvelles de la guerre, il succombait, la santé minée par un travail sans répit. En deux ans il avait obtenu un grand ascendant et une influence énorme sur les noirs. Sa distinction, sa bonne humeur, son dévouement lui avaient gagné la sympathie des blancs de passage. Il fut enterré à côté du Père Van Henxthoven, au cimetière de Wombali.

6 novembre 1947.

J. De Moerloose, S.J.

Litt. Annuae Prov. Belg. S.J., anno schol. 1914. — *Missions belges de la Compagnie de Jésus*, anno 1921, pp. 148 et 160. — E. Laveille, *Etudiant et Missionnaire*, Liège, Dessain, 1928.

PERMENTIER (DE) *(René-Emile-Eugène-Jean)*, Capitaine de la Force publique, Chef de bureau au Ministère des Colonies (Rœulx, 31.1.1873-Anvers, 29.3.1928). Fils d'Edouard et de De Permentier, Léonie.

Après ses études moyennes, De Permentier s'engage, en 1889, au 3e régiment de chasseurs à pied. Il est sergent lorsqu'au début de 1894 il s'engage à la Force publique. Il s'embarque le 6 avril et se voit désigner pour le district de l'Equateur. Le 1er août 1895, il est attaché à l'expédition du Haut-Uele et est promu premier sergent le 15 juillet 1895 et adjudant le 1er avril 1896. Le 25 mai suivant, il passe comme sous-lieutenant dans le cadre des officiers et rentre en congé le 29 mars 1897. Il repart le 30 août suivant, est promu lieutenant le 1er juin 1898 et capitaine le 24 mars 1901. Il rentre définitivement en Belgique le 20 avril suivant. En 1902, il est chargé du cours de langue congolaise à l'Institut supérieur de Commerce d'Anvers et en 1903 il est délégué de l'Etat aux Etablissement Mols & Cie, à Anvers, pour la réception des marchandises destinées à l'Afrique. Il entre en 1905 à l'Administration centrale, où il devient chef de bureau, et meurt à Anvers le 29 mars 1928.

Il était titulaire de l'Etoile de Service à deux raies, de la Médaille d'Or de l'Ordre du Lion, de la Médaille et de la Croix civique de première classe.

13 mai 1947.

A. Lacroix.

PETHERICK *(John-F.-R.-G.-S.)*, Explorateur, né vers 1820.

Petherick était d'origine anglaise. Ingénieur et minéralogiste, il entreprit de voyager en Afrique tropicale et équatoriale en qualité de consul britannique pour le Soudan. Il était parti d'Angleterre le 25 mars 1845. En Egypte, il se mit au service du vice-roi Mehemet Ali, qui le chargea de prospecter le charbon dans ce pays, « afin de pouvoir fabriquer des canons et des machines à vapeur et rendre l'Egypte indépendante de l'Angleterre dans ce domaine. »

Petherick s'établit pendant cinq ans comme commerçant à El Obeid; le principal article de son commerce était l'ivoire. Pour s'en procurer, il entreprit un voyage au Soudan et, en 1853, il fut le premier Européen pénétrant au Bahr-el-Ghazal. En 1854, il passa plusieurs mois chez les Rolhs et envoya ses vékils jusque chez les Djours. Il nous décrit dans son livre *Egypt and Soudan* (p. 395), d'une manière très exacte, la

méthode primitive qu'employaient les Djours pour fondre le fer. En 1856, il lia des relations commerciales avec les tribus de cette région et, par la voie du Soueh, atteignit les Bongos et les Niam-Niam. Son serviteur, Abderaman Abougouroun, le seconda très utilement dans cette pénétration en pays bongo et niam-niam.

En février 1858, en vue de se procurer de l'ivoire, il entreprit un nouveau voyage au Soudan; partant de Gondokoro, il remonta le Nil Blanc et atteignit Mundo, chez les Baboukres de l'Ouest, dont le territoire s'introduisait comme un coin en pays niam-niam. Mundo, pour lui, était synonyme de « région montagneuse ». Il y constata une abondance extraordinaire d'ivoire et il en parle longuement dans son livre *Travels in Central Africa*, où il décrit la chasse à l'éléphant (p. 255).

Rentré à Karthoum en 1859 (20 mai), il revint en Angleterre après une absence de seize ans. Il repartait bientôt pour l'Afrique et, en 1862, remontait le Nil Blanc jusqu'à Gondokoro. Il s'arrêtait sur le Rohl à la zériba des Poncet, désignée sur sa carte sous le nom d'Adael. Il avait à son service durant ce voyage un cuisinier du nom de Rikhane, qui avait d'abord exercé son métier à l'hôtel du Shepheard, au Caire, et fut plus tard un des domestiques de Schweinfurth. Au cours de l'année 1862, Petherick traversait une région montagneuse qu'il appelait le Gourkény, en allant d'Aouil à Djerré. Il décrit ainsi ce pays : « Nous suivions une pente douce sur une formation de grès rouge tellement grossier, qu'en beaucoup d'endroits il avait l'aspect d'un conglomérat; une heure de marche nous conduisit au bord d'une falaise de cent pieds d'altitude, donnant sur une large et riante vallée que traversait le Nam. La roche nue était un grès rouge graveleux, contenant vers le milieu une strate de calcaire noduleux et friable. »

Petherick est passé par Kirmo, en pays des Lehsis. Il y a vu des tombes ornées de branches fourchues et de pièces de bois sculptées en manière de cornes, exactement pareilles à celles que Schweinfurth vit chez les Bongos. *(Travels in Africa*, Description des funérailles d'un chef, par Petherick, p. 278.)

Petherick remonta la rive droite du Rohl et s'arrêta à Douggouara. Suivant lui, l'Yéi est moins important que le Rohl et s'unit au Djemid pour gagner le Haut-Nil Blanc. Il signale la chaîne de roches éparses du Mvolo qui traverse le pays d'Ouest en Est et qui, d'après lui, s'étend jusqu'au Sud du village de Dougbara.

L'agent de Petherick, Ahouète, fit, en 1863, une expédition dans le territoire des Madi Kayas, des Abakas et des Lubas. Le principal poste de Petherick était au bord du Legbé, tributaire important du Djour, à 8 milles au Sud-Ouest de Kourkour.

Petherick passa à Danga, village d'un chef bongo, à 12 milles au Nord de Kourkour, où Abougouroun, son vékil, établit une zériba qu'il dénomma zériba de Danga. Petherick fait mention d'un autre chef bongo, Dyaou, résidant à 5 milles à l'Est de Danga, et qui alla voir Schweinfurth à son passage dans la région.

Petherick avait des comptoirs sur le cours supérieur du Rohl, dans la région qu'on nommait le Neangara ou Niambara ou district du Makrakra. Dans l'un de ces comptoirs, Ringhio, le chef zande bombeh, fut installé comme interprète de la station de Petherick. Celui-ci l'avait emmené à Khartoum, où le Zande se familiarisa avec le dialecte arabe, courant au Soudan. Grâce à ses connaissances, il trouva de l'emploi dans les zéribas, où il acquit une grande autorité comme interprète, nous dit Junker, qui le connut en 1881. Un autre personnage célèbre, Bahit Aga, le futur moudir de Wandi (Bahit Bey), commença aussi sa carrière en étant au service de Petherick, après quoi il devint consul anglais à Khartoum, puis officier au régiment des nègres soudanais, ensuite compagnon de Baker dans ses explorations au Nil-Blanc, et enfin moudir du Makrakra.

Les routes et itinéraires de Petherick, de 1858 à 1863, furent tracés dans une carte dressée par l'Anglais Arrowsmith, pour le *Bulletin de la Société de Géographie de Londres*. En général, cette carte concorde avec celles de Schweinfurth; cependant, Arrowsmith s'est chargé de rectifier lui-même quelques-unes des données fausses de Petherick, par exemple le tracé d'une route que ce dernier portait à 20 milles plus à l'Est qu'elle ne devait être en réalité.

Petherick publia deux ouvrages relatant ses voyages : *Travels in Central Africa and explorations of the Western tributaries of Nile*, 2 volumes, London, Tinsley Brots, 1869, et *Egypt and Soudan*, London, Will. Blackwood and sons, 1861.

5 juin 1945.
M. Coosemans.

Lotar, L., O. P., *Souvenirs de l'Uele, Revue Congo*, juillet 1930, p. 610. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, Namur, 1913, vol. II, p. 18. — Schweinfurth, *Au centre de l'Afrique*, Paris, Hachette, 1875, vol. I, pp. 41, 98, 107, 123, 182, 202, 222, 228, 235, 263, 268, 349, 352, 353, 357, 366, 372; vol. II, pp. 181, 229, 230. — Junker, *Travels in Afrika*, pp. 22, 25, 30.

PIAGGIA *(Carlo)* (Cantignano, près de Lucques, en 1822-Carcodgi, dans le Sennaar, en 1882), Explorateur.

Il s'engagea en 1851, en qualité de jardinier, au service de Murad, bey de Tunis, puis en la même qualité à Alexandrie et au Caire. En 1856, sur la barque d'un marchand, Barthélemy, il remonte le Haut-Nil en quête d'une provision de plumes d'oie et d'aigrettes. Mais il ne dépasse pas la Mission de Sainte-Croix des Pères de Vérone et rentre à Khartoum. En 1858, il se joint à une caravane de chasseurs d'éléphants et remonte de nouveau le Nil pour séjourner pendant quelque temps parmi les tribus des Kic et des Giaks. Rentré en Italie, il y rapporte une belle moisson de documents ethnographiques dont il fait don au Musée de Florence. Il retourne en Afrique et se joint à l'expédition du marquis Antinori, dans le bassin du Bahr-el-Ghazal. En 1863, seul, il s'aventure chez les Niam-Niam et y reste vingt-six mois. Il pousse jusqu'à « Kifa », et après avoir recueilli quantité de notes géographiques, il rentre en 1866 en Italie, pour en repartir encore et entreprendre une nouvelle expédition en Abyssinie, où il meurt en 1882.

Carlo Piaggia fut le premier Européen qui pénétra en territoire niam-niam (1863). Il nous a laissé de ce voyage, écrite par lui-même, une relation qu'il lut le 28 novembre 1877 à l'Académie de Lucques, relation qu'il a intitulée : *Dell'arriva fra i Niam-Niam.*

Piaggia a exploré la région des Niam-Niam établis dans le bassin du Haut-Sueh, c'est-à-dire des Azande Tombo, fils de Renzi, descendant de Mabenge, et Sati, autre fils de Renzi, dont les ancêtres avaient émigré des monts Amadi sur l'Uele, jusqu'au Sueh, à travers les bassins de la Bueré et de la Kapili. Sa relation ne nous permet pas de conclure qu'il ait pénétré le premier dans le bassin de l'Uele. Le « Kifa » dont il parle n'est pas le Kifa des Azande du Sud, riverains du Bomokandi, car il aurait dû, pour l'atteindre, traverser l'Uele et, s'il l'avait fait, il s'en serait glorifié et n'aurait pas laissé à Schweinfurth la gloire d'avoir découvert la grande rivière. Le « Kifa » de Piaggia devait être un chef zande de l'entre-Bomu-Uele.

Schweinfurth dit de Piaggia : « Dans tous les détails fort intéressants qu'il a donnés sur les Niam-Niam, Piaggia est très véridique. Mais on pourrait lui reprocher d'avoir indiqué des routes imaginaires. En outre, sa table généalogique des princes du pays est inexacte. »

Le biographe de Piaggia est Bonola.

31 décembre 1946.
P.-L. Lotar, O.P.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Souvenirs de l'Uele*, dans la *Revue Congo*, juillet 1930, II, pp. 1, 8. — Stanley, H.-M., *Dans les ténèbres de l'Afrique*, Paris, 1890, II, p. 371. — Masoin, Fr., *Histoire de l'E.I.C.*, Namur, 2 vol., 1913, II, p. 248. — Bonola. *Biographie de Carlo Piaggia.*

PIETTE *(Joseph)*, Frère convers de l'Ordre de Saint-Dominique (Gand, 22.3.1879-Dungu, 3.7.1926).

Il fit profession le 6 avril 1913. Le 29 novembre de la même année, il partait pour l'Uele oriental, où il travailla avec un dévouement constant et admirable à la formation des enfants et à toutes les œuvres qu'on lui confiait. De mars 1921 à septembre 1922, il construisit à Niangara la première église en briques. Les matériaux pour cette construction furent transportés de la Mission de Tuku, abandonnée, jusqu'à Niangara, par voie d'eau. On le vit travailler successivement à Amadi, à Niangara, à Dungu et Watsa.

Il mourut à Dungu le 3 juillet 1926, âgé de 47 ans.

26 novembre 1947.
F. Alb.-M. De Meyer.

Cfr. *Le Rosaire*, t. LII, 1926, 275-277.

PIMPURNIAUX *(Alexandre-François-Joseph)*, Commissaire Général; Capitaine-Commandant d'infanterie (Vézin, 17.10.1866-Bruxelles, 5.9.1929). Fils de Ferdinand-Joseph et de Félicie-Josèphe Feuillat.

Engagé au 7e de ligne le 15 juillet 1882; nommé sous-lieutenant au 9e de ligne le 3 juin 1886.

Le Capitaine-Commandant Pimpurniaux est une de nos belles figures coloniales. Officier énergique, homme de cœur, d'un caractère droit et ouvert, inspirant la sympathie immédiate, il appartient à cette glorieuse pléiade de pionniers qui luttèrent victorieusement contre les Arabes et les derviches, les deux puissants ennemis dont l'action dévastatrice mettait en péril l'œuvre grandiose de Léopold II.

Pimpurniaux séjourna plus de dix ans au Congo et s'y distingua non seulement par sa bravoure, mais aussi par son habile politique indigène.

Il s'embarque pour la première fois le 6 mai 1893 et est attaché au district de l'Uele avec résidence à Dungu (zone des Makraka), poste dont il prend le commandement en avril 1894. Il est cité à l'ordre du jour à l'occasion du débloquement de Mundu, assiégé par les derviches.

Sa santé étant fortement éprouvée, il rentre le 14 mai 1895 en Belgique.

A peine rétabli, il repart à bord de l'« Edouard Bohlen » en mars 1896 comme principal adjoint du Commissaire Général Hanolet, qui commandait l'important district des Bangalas, et exerce les fonctions de chef de zone de l'Itimbiri, comprenant les postes de Bumbe, Moenge, Mundugu, la Loïka et un hinterland passablement turbulent. Il pacifie toute la région et obtient la soumission du chef rebelle Litzaka et de ses vassaux, que les troupes de l'Etat poursuivent jusque derrière Basoko. Après avoir organisé la région, Pimpurniaux rentre en Belgique en mars 1899, pour repartir le 1er novembre de la même année. Il repart cette fois comme commissaire de 1re classe et le district du Kasaï lui est confié.

Il organise ce beau district d'une manière parfaite, faisant partout reconnaître l'autorité de l'Etat avec fermeté, mais ne recourant que bien rarement à la force. Il se fait respecter des grands chefs Batetela, Baluba et Basonge, qui reconnaissent en lui un maître, mais un maître juste et équitable. En récompense, Pimpurniaux est nommé, par décret du 17 avril 1902, Commissaire Général et reçoit l'Ordre du Lion et l'Etoile Africaine.

Après un terme de plus de trois ans il rentre en Belgique le 16 février 1903.

Le 10 mars 1904 le Commissaire Général Pimpurniaux repart pour exercer le commandement du district de l'Aruwimi, où il force à l'obéissance les remuants Topokos qui avaient assassiné deux agents de la Compagnie du Lomami.

Il rentre définitivement en Belgique en février 1906.

Pimpurniaux était chevalier de l'Ordre de Léopold, chevalier de l'Etoile Africaine et de l'Ordre du Lion, décoré de l'Etoile de Service et de la Médaille Commémorative du règne de Léopold II.

22 mai 1947.

A.-J. Pardoen.

Bulletin de l'Association des Vétérans coloniaux, janvier 1930, p. 15. — *Tribune Congolaise*, 15 septembre 1929. — *Le Congo, Moniteur Colonial*, 6 mars 1904, p. 7. — *Notre Colonie*, juin 1929. — *Bulletin de la Société Royale de Géographie d'Anvers*, 1907-1908, p. 455. — *Belgique Coloniale*, 1902, p. 200.

PLAS (VAN DEN) *(Camille - Théodore-Joseph)*, Intendant en chef de l'Etat Indépendant du Congo (Saint-Josse-ten-Noode, 5.1.1850-Bruxelles, 15.3.1902). Fils de Pierre-Joseph, professeur à l'Athénée de Bruxelles, et de Holzemer, Anne-Marie.

Il fait ses études à l'Ecole moyenne de Saint-Josse-ten-Noode; il parle et écrit le français, le flamand, l'anglais et l'allemand; s'engage comme volontaire au 8e régiment de ligne en 1865; est nommé sergent en 1867 et sergent-major le 21 décembre 1868.

Il quitte l'armée le 31 décembre 1872, pour occuper successivement des emplois de comptable qui vont le préparer aux missions administratives toujours plus importantes qu'il sera appelé à remplir au cours de sa longue et laborieuse carrière coloniale.

Engagé le 1er avril 1884, en qualité d'agent au service de l'Association Internationale du Congo, Van den Plas s'embarque le 17 avril 1884 à Liverpool, sur le *Roquette*.

Après un séjour de quelques mois à Vivi, il est nommé, le 31 juillet 1884, 1er agent commercial à Léopoldville.

Le lieutenant Van Gèle, à qui le capitaine Hanssens a remis le commandement du Haut-Congo, s'adjoint Van den Plas dans la mission de ravitaillement dans le Haut-Congo, qu'il dirige, et le charge de l'instauration d'un service de comptabilité dans ces régions.

La mission arrive le 26 janvier 1885 aux Stanley-Falls, où la situation est très précaire, par suite des agissements de Tippo-Tip. L'attitude courageuse, ferme et confiante avec laquelle Van Gèle, le lieutenant suédois Gleerup et Van den Plas mènent les débats avec Tippo-Tip en impose à ce dernier et lui arrache la promesse de respecter l'action des Blancs, promesse qui ne fut malheureusement pas tenue.

Le 1er juillet 1885, Van den Plas est nommé chef de l'Equateur et est désigné le 28 décembre 1885 comme agent commercial chez les Bangalas. C'est alors qu'il est chargé de conduire à Boma un premier contingent de 84 soldats Bangalas et de 11 femmes, enrôlés par Coquilhat, dont il assure l'instruction sous les ordres du lieutenant Roget. En décembre 1886, étant adjoint au lieutenant Avaert, il prend part à l'expédition vers Manyanga et est chargé de l'évacuation de Vivi.

Le 14 janvier 1887, il revient à Boma, s'embarque le 17 du même mois à Banana sur le *Portugal* et rentre en Belgique le 15 février 1887, à l'expiration de son terme de service.

Six mois plus tard Van den Plas signe un nouvel engagement de trois ans et s'embarque le 21 août 1887 sur le *Vlaanderen*.

Arrivé à Boma le 28 septembre 1887, c'est en qualité d'agent d'administration de l'Etat Indépendant qu'il entre en fonction.

Appelé le 9 janvier 1888 aux importantes fonctions de directeur du Magasin Général de Boma-Rive, il devient, le 28 septembre 1888, chef de la dite station et est nommé commissaire de district de 2e classe, le 27 octobre 1888. Ses compétences et son activité l'amènent au Secrétariat général et il est nommé, le 10 juin 1890, Secrétaire général adjoint.

Il rentre en Belgique le 19 septembre 1890, ayant terminé son terme. Nommé intendant le 18 mars 1891, Van den Plas s'embarque à Anvers sur le *Lualaba*, pour arriver à Boma le 15 avril 1891. Il continue à faire preuve d'une activité hors ligne, organisant et dirigeant le service de l'intendance de Boma. Ayant terminé son troisième terme de service, il s'embarque à Banana sur le *Koningin Wilhelmina*, le 24 septembre 1893, et arrive à Anvers le 19 octobre 1893. Le 6 juillet 1894, l'intendant Van den Plas signe un nouvel engagement de trois ans; il s'embarque à Anvers sur le *Coomassie*, pour arriver à Boma le 30 juillet 1894 et reprendre ses fonctions le 1er août 1894.

Au cours de ce terme, il procède à de multiples contrôles et inspections dont les résultats sont très appréciés par le Gouvernement.

Le Gouverneur Général Wahis le prend comme adjoint dans sa tournée d'inspection jusqu'à Kasongo. Rentré à Boma le 25 février 1897, Van den Plas s'y embarque le 5 avril 1897, sur le *Léopoldville*, et débarque à Anvers le 30 avril 1897, ayant achevé son terme de service. Pour la cinquième fois, il reprend le chemin de la colonie, chargé d'une mission spéciale. Parti le 11 juin 1898 d'Anvers, à bord de l'*Albertville*, il arrive à Boma le 2 juillet 1898, quitte Boma le 7 septembre 1898 pour remplir sa mission et y revient le 21 juin 1899; il s'embarque le 26 juin 1899 et rentre en Belgique le 18 juillet 1899, ayant rempli sa mission et achevé son terme.

Enfin, une nouvelle mission spéciale le ramène au Congo. Parti d'Anvers le 29 août 1901, à bord de l'*Anversville*, il atteint Boma le 21 septembre 1901; mais, hélas! la maladie qui devait l'emporter fait des progrès et il est atteint d'une cruelle ophtalmie; il doit se réembarquer sur le même navire le 11 octobre 1901. Quelques mois après il mourait à Bruxelles.

Van den Plas est une des figures les plus populaires de l'ancien Congo. Caractère énergique, doué de réelles qualités d'organisateur et d'administrateur, il mit sur pied un service d'intendance qui a duré jusqu'au moment de la reprise du Congo par la Belgique.

Van den Plas a fait paraître dans le *Bulletin de la Société Royale de Géographie d'Anvers* une très intéressante chronique sur le Mayumbe.

15 juillet 1947.
A. Pardoen.

Distinctions honorifiques : Chevalier de l'Ordre de Léopold; officier de l'Ordre Royal du Lion; Etoile de Service avec 5 raies.

Mouvement géographique, 1902, pp. 134, 144. — *Bulletin Société Royale Géogr. Anvers*, 1907-1908, p. 464. — *Tribune congolaise* du 13 novembre 1902, p. 2, et du 20 mars 1902, p. 3. — *Notre Colonie*, mai 1929. — *Belgique Coloniale*, 1897, p. 309; 1898, p. 92; 1902, p. 128. — Lejeune, L., *Vieux Congo*, pp. 48, 92. — Masoin, Fr., *Histoire de l'Etat Indépendant du Congo*, 2 vol., Namur, 1913, t. I, p. 323 et I, II, p. 109. — Chapaux, A., *Le Congo*, éd. Ch. Rosez, Bruxelles, 1894, pp. 132, 656. — De Martrin-Donos, *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. II. — *Belgique Militaire*, 1898, p. 706; 1902, p. 139.

PLAS (VANDEN) *(Vincent)* (Tirlemont, 13.12.1884-Gand, 14.1.1922).

Il fit profession chez les Pères Dominicains le 18 septembre 1904. Ses études achevées, avant son départ au Congo, il suivit à Bruxelles les cours de médecine tropicale et passa l'examen avec la plus grande distinction.

Il quitta la Belgique en août 1912, résida à Amadi (Uele) de 1912 à 1914 et réunit pour le Musée de Tervueren de belles collections entomologiques (1). Dès les commencements il s'intéressa tout particulièrement à la population zande, dont il apprit la langue et étudia les coutumes. Voyageur et chercheur inlassable, il fonda en pleine brousse la Mission de Tuku, aux bords de l'Uele, en aval de Niangara (1914). Avec le R. P. Lagaë, qui le rejoignit en 1917, il composa le vocabulaire zande-français et français-zande, ainsi qu'un gros recueil de légendes folkloriques zande.

Une crise hématurique l'avait déjà touché en 1916 et l'avait obligé de quitter pour un temps le sol congolais. Il refit un peu sa santé en Egypte, au Caire, où il donna quelques conférences. En 1920 il dut rentrer en Belgique. Il travaillait d'arrache-pied à l'édition de son vocabulaire, quand la mort vint le surprendre à Gand, le 14 janvier 1922.

Il a paru de lui : *La Vie Juridique d'une peuplade congolaise : les Azande ou Niam-*

Niam. Conférence prononcée le 15 janvier 1918 à la Société Sultanich d'Economie politique, de Statistique et de Législation (Egypte Contemporaine, t. IX, 175-194). *La Langue des Azande*, 2 vol. (Véritas), Gand, 1921-1922.

26 novembre 1947.

Fr. Alb.-M. De Meyer, o.p.

Cfr. *Catalogues raisonnés de la Faune entomologique du Congo belge, Zoologie*, Sect. II; S. III, t. I à t. VII. — *Les Missions Dominicaines*, 1922, 61-63. — M.-H. Lelong, O. P., *Mes Frères du Congo*, Ed. Baconnier, frères, Alger, t. II, 69-70, 97, 263.

PLAS (VAN DE) *(Victor)*, Missionnaire Rédemptoriste (Aarschot, 11.3.1873 - Saint-Trond, 12.12.1912). Fils de François Van de Plas et de Jeanne De Meutter.

A dix-sept ans, il achevait ses humanités au collège Saint-Joseph de sa ville natale et en septembre 1890 il entrait au noviciat des Rédemptoristes à Saint-Trond. Il y fit profession le 5 octobre de l'année suivante et s'en alla ensuite étudier la philosophie et la théologie au scolasticat de sa congrégation, à Beauplateau, dans le Luxembourg belge. Il reçut l'ordination sacerdotale le 4 octobre 1896 et fut, à l'achèvement de ses études, attaché au couvent de la Madeleine à Bruxelles. Après quelque temps on l'appela à la Maison de Roulers. Dans ces deux résidences il se livra avec une juvénile ardeur au ministère de la prédication. Dans l'entretemps, les supérieurs de la province belge avaient accepté la Mission de Matadi et en février 1899, les premiers Rédemptoristes partirent pour le Congo. Ce départ fit naître chez le jeune Père Van de Plas le désir d'aller les rejoindre. Déjà, à l'époque de ses études au collège, ses professeurs, en voyant sa ténacité au travail et son besoin de se dévouer, voyaient en lui un futur Missionnaire. Son zèle n'avait pu que s'accroître pendant ses premières années de ministère; l'empressement de nombreux confrères qui s'offraient pour la grande entreprise africaine le décida rapidement à solliciter lui aussi une part à cet apostolat nouveau dans sa famille religieuse. Le 10 octobre 1901, ses vœux étaient comblés : il s'embarquait ce jour-là à Anvers, avec un Frère Coadjuteur, à destination de Tumba. Il y resta jusqu'en avril 1905 et passa alors à la nouvelle station de Thysville. Il s'était rapidement assimilé la langue kikongo et fut chargé plus spécialement de la visite des postes le long de l'Inkisi. On lui doit la fondation de la Mission de N'Kolo-Saint-Jean-Baptiste, qui devint le centre d'une chrétienté florissante, où son souvenir resta en bénédiction chez les indigènes. Il avait un caractère très jovial qui lui gagnait facilement les cœurs de ses noirs. En juin 1905, on le renvoya respirer l'air du pays natal; le 1er février 1906, il retournait au Congo. Cette fois ce furent Kionzo et la région environnante, sur la rive Nord du fleuve, qui furent confiées à son apostolat. Il y déploya le même zèle qui avait marqué son premier séjour dans la Colonie. Son journal révèle que les cinq années qu'il passa dans cette Mission furent comme un voyage continuel.

Les postes secondaires tels que N'Kungi, Sanda, Binda, Mpangi, et plusieurs autres, que lui-même avait organisés, le virent reparaître sans cesse pour instruire, administrer les sacrements, construire des chapelles, surveiller le travail des catéchistes, etc.

Malheureusement la contrée était, vers 1910, ravagée par la maladie du sommeil. Tout en prétendant qu'il se précautionnait contre la contagion, le Père Van de Plas se dépensait sans mesure auprès des pauvres victimes du fléau. Insensiblement l'infection le gagna; au début de 1911 il devint malade et l'on dut se rendre à l'évidence : il était gravement atteint. Le médecin exigea son départ immédiat; le 15 février 1911 il revint en Belgique et on l'envoya au couvent de Saint-Trond. On se mit à espérer que les soins éclairés et dévoués du docteur Van Campenhout, un spécialiste des maladies tropicales, pourraient le sauver; mais vers le mois de novembre, le mal s'aggrava rapidement; le 12 décembre 1912, le Père Van de Plas mourut à Saint-Trond, avant d'avoir atteint ses quarante ans, victime de son devoir et de son dévouement.

22 novembre 1947.

M. De Meulemeester.

Een Missionarisin Kongo, in *De Klok*, Aarschot, 1912, 21 décembre. — *Voix du Rédempteur*, 1912, pp. 68-70. — *Brieven van een Missionaris*, Bruxelles, 1907, pp. 116-117. — *Sept années au Congo*, Bruxelles, 1906, pp. 29, 46. — *Les Rédemptoristes belges aux Missions étrangères*, Brasschaat, 1924, p. 56. — E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, t. III, p. 1339. — M. De Meulemeester. *Mémorial de la Province belge de la Congrégation du T. S. Rédempteur*, Louvain, 1931, 12 décembre. — *Annuaire des Missions catholiques au Congo belge*, Bruxelles, 1935, p. 404.

POGGE (*Paul*), Explorateur (Ziersdorf, Mecklembourg, 27.12.1838-St-Paul de Loanda, 17.3.1884).

Après avoir fait des études de droit, Paul Pogge acquit dans le Mecklembourg un domaine d'exploitation La vie de propriétaire rural ne répondant pas à ses aspirations, il y renonça bientôt pour voyager.

En 1864, il entreprend un voyage de chasse au Natal et visite ensuite plusieurs îles de l'océan Indien.

En 1874, avec l'officier autrichien Lux, Pogge se joignit à l'expédition von Homeryerschen, dont le but était d'explorer l'intérieur de l'Angola, où les Portugais ne possédaient encore que quelques comptoirs. Il atteignit ainsi Cassange, puis, plus à l'Est, Kimbundu. A partir de ce dernier point, s'étant séparé de Lux, il se dirigea vers la région des hauts tributaires du Kasai. C'est là que subsistait le royaume indigène du Lunda, survivance des invasions bantoues du XVI[e] siècle, dont la capitale, située sur la Lulua, à l'endroit où se trouve actuellement Kapanga, était la résidence d'un chef important connu comme le Mwata Yamvo. Pogge s'y rendit, comme l'avait déjà fait le Portugais Graça en 1845 et il y séjourna pendant près de deux ans, s'attachant à étudier les «länder und leute» de ce coin très écarté de l'Afrique, encore alors à l'abri de toute contamination européenne. Le livre qui résume cette enquête a été publié à Berlin en 1880 sous le titre « Im Reiche des Mwata Yamvo ». C'est une sorte de monographie où l'on peut étudier le comportement d'une société mi-féodale, mi-barbare, telle qu'il a dû en exister chez nous à une époque reculée de notre histoire.

Pogge rentra en Allemagne en 1877, mais il garda la nostalgie de l'Afrique, et quand, à l'automne de 1880, la Deutsche Afrikanische Gesellschaft songea à entreprendre une nouvelle exploration de l'Angola, son nom fut immédiatement cité comme celui de l'homme de plus capable de la conduire à bien, en raison de la connaissance profonde qu'il avait acquise du pays et du caractère de la population au cours de son dernier séjour.

L'expédition fut organisée sur des bases assez modestes, la Chancellerie impériale n'étant intervenue qu'à concurrence de 20.000 marks, outre des facilités données pour le recrutement du personnel et le prêt des instruments. Pogge eut la chance de mettre la main sur un collaborateur de premier ordre, le lieutenant Wissmann, dont il avait par hasard fait la connaissance dans un restaurant de Rostock et qu'il n'avait eu aucune peine à convertir à l'idée d'une carrière dans laquelle il devait plus tard s'illustrer.

Débarqués le 7 janvier 1881 à Saint-Paul de Loanda, les deux hommes et leur caravane finissent par atteindre, après beaucoup de vicissitudes, le 20 juillet suivant, Kimbundu sur la Haute Tshikapa, le point même d'où, sept années auparavant, Pogge était parti pour son expédition vers le royaume de Lunda. Mais cette fois il veut s'écarter de son ancien itinéraire pour pénétrer dans l'inconnu. On se dirige donc droit au Nord; dans cette direction on rencontre le Kasai et on le traverse un peu au-dessous du 6[e] parallèle Sud. Dans cette région, où aucun Blanc n'avait jamais pénétré, les voyageurs entendent parler de la puissante tribu des Bashilange, rameau de la famille baluba, dont les chefferies principales se trouvent sur la Lulua, à quelque deux cents kilomètres dans l'Est. Ils modifient leur route pour la visiter, sont parfaitement accueillis et scellent avec les chefs bashilange un traité d'amitié dont Wissmann devait jusqu'en 1887 retirer de précieux avantages.

Après un séjour de plusieurs semaines chez les Bashilange, Wissmann, devenu en fait le chef de l'expédition, par suite de son caractère entreprenant et du mauvais état de santé de Pogge, repart vers l'Est et le Nord-Est, accompagné par Pogge, de plus en plus épuisé, et par un important contingent de Bashilange. On traverse, le 28 janvier 1882, le Sankuru, puis le Lomami et, le 15 avril, on arrive enfin à Nyangwe, alors occupé par les Arabes de Tippo-Tip, après avoir parcouru une large région où déjà les chasseurs d'esclaves exercent leurs ravages.

Pogge ne peut aller plus loin. C'est pour lui le terme ultime que ses forces ne lui permettent pas de dépasser. Tandis que Wissmann, décidé à traverser l'Afrique de part en part, continue sa marche vers l'Est, il regagne péniblement le Lomami, la Lulua, le Kasai, puis, par petites étapes, la côte et Saint-Paul de Loanda, où il n'arrive que dans un état de santé très alarmant. C'est là que Wissmann le retrouvera une dernière fois en janvier 1884, après avoir traversé l'Afrique pour rentrer en Europe et en être reparti pour un nouveau voyage au Kasai pour le compte de l'Association Internationale Africaine. Le pauvre Pogge était alors mourant. Il devait succomber le 17 mars suivant, d'une pneumonie qui n'était que la dernière phase d'une longue et progressive déchéance physique provoquée par les fatigues excessives de son dernier voyage. Il n'avait que 46 ans.

Paul Pogge est une figure méritoire de l'exploration africaine. A une époque où chaque voyageur, au mlieu de l'hostilité des tribus et des horreurs de la traite, ne pouvait guère compter que sur lui-même, il s'est fait aimer des Noirs au point de pouvoir passer partout sans un coup de

fusil. C'était un homme éminemment pacifique, en quoi il diffère assez de Wissmann, son compagnon de voyage, qui avait l'esprit et l'allure du militaire. Comme beaucoup d'Allemands, Pogge avait une grande propension pour les sciences naturelles. En cours de route, il laissait volontiers Wissmann chasser l'éléphant, tandis que lui-même courait recueillir des papillons et des plantes qu'il destinait aux instituts allemands. Physiquement, avec sa barbe courte et son regard débonnaire mais plein d'intelligence, il avait l'apparence d'un professeur plutôt que du chercheur d'aventures qu'il a cependant été.

En souvenir d'un compagnon et d'un ami qu'il avait beaucoup aimé, Wissmann a donné le nom de Pogge aux chutes qui barrent le cours du Kasai, un peu en amont du point où tous deux le traversèrent pour la première fois en 1881.

15 mai 1948.
R. Cambier.

P. Pogge, *Im Reiche des Mwata Yamvo*, Berlin, Reimer, 1889. — A.-E. Lux., *Von Loanda nach Kimbundu*, Wien, 1880. — H. Wissmann, *Unter deutscher Flagge. Quer durch Afrika von West nach Ost. von 1880 bis 1883*, Berlin, Walter et Apolant, 1889. — O. Karstedt, *Hermann v. Wissmann*, Berlin, Stolberg, 1933. — E. Devroey, *Le Kasai et son bassin hydrographique*, Bruxelles, 1939, pp. 20-24. — *Mitt. der Afr. Gesells. in Deutschland*, IV (1883-1885), pp. 56, 74. — *Reise von Makanga nach Nyangwe und zurück*, pp. 179, 205. — *Bericht über die station Makanga*, III (1882), pp. 216, 223. Brief. — *Mouv. géogr.*, 1884, p. 8; 1886, p. 51. — *Bull. Soc. R. Belge Géogr.*, t. V (1881), p. 467; t. VI (1882), p. 408; t. VIII (1884), p. 106.

PONCET *(Jules)*, de nationalité française.

Neveu d'Alexandre Vaudey, proconseil de Sardaigne à Khartoum et associé commercial de Mohammed-Effendi, Jules Poncet, comme son frère Ambroise, est au service de son oncle; le commerce de l'ivoire constitue leur activité essentielle. Celle-ci se développe dans les régions du Haut-Nil, parmi des populations sauvages victimes de la traite. Jules Poncet recueille sur elles et sur le pays des renseignements de première main. Lors du passage à Khartoum, en 1860, de Guillaume Lejean, il lui communique un ensemble de renseignements topographiques que ce dernier juge dignes d'être communiqués à la Société de Géographie de Paris, qui les publie dans son *Bulletin*.

L'activité commerciale des frères Poncet, la situation politique de la région dans laquelle elle s'exerce, les mœurs des populations qui l'occupent, etc., font l'objet de relations que le Dr Ori, médecin en chef du Soudan égyptien, fit parvenir à la Société de Géographie de Paris.

Ces relations rapportent des détails concernant certaines découvertes géographiques recueillies par des trafiquants d'ivoire. On y lit : « ... qu'au Sud du pays des Niam-Niam se trouvait une rivière (Uele) qui se dirigeait vers l'Est, qu'elle n'était pas un affluent du Nil et que, sur ses bords, vivait un peuple différent des nègres, par un teint plus clair et par une civilisation surprenante. Ces gens étaient les Mambettus, que les trafiquants appelaient « Gouru-Gouru ».

Jules Poncet appelait le Kibati-Uele — cette rivière qui se dirigeait vers l'Est — «Boura ou Baboura ».

Jules Poncet a publié : *Le Fleuve Blanc et la Chasse à l'Eléphant*, Paris, Bertrand, 1863.

14 mars 1948.
M. Coosemans. - A. Engels.

Lotar, L., O.P., *Souvenirs de l'Uele*, *Revue Congo*, 1930. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, Namur, 1913, vol. II. — Schweinfurth, *Au cœur de l'Afrique*, vol. I, pp. 135, 140, 352, 357, 366, 369; vol. II, pp. 16, 74, 138, 186.

PONTHIER *(Pierre-Joseph)*, Lieutenant d'infanterie, Capitaine-Commandant de la Force publique (Neblon, commune d'Ouffet, 4.5.1858-M'Pangu, 25.10.1893).

Admis en novembre 1877, parmi les premiers, à la section d'artillerie et du génie de l'Ecole Militaire, Ponthier dut renoncer à ses études pour raisons de santé; il fut versé comme sous-officier au 2e régiment de chasseurs à pied et il ne fut nommé sous-lieutenant que le 26 juin 1884. Affecté au 13e régiment de ligne, il ne tarda pas à offrir ses services à l'Etat Indépendant du Congo; le 19 mars 1887 il s'embarqua pour l'Afrique.

A son arrivée à Boma il est désigné pour être attaché au service topographique; il prend part à une exploration de la région des Banfumu, au Sud du Stanley-Pool, dans l'entre-Congo-Kwango. Il devient Chef intérimaire de la brigade des reconnaissances, mais avec Boma comme point d'attache. Cependant, les vœux de Ponthier appelaient des tâches plus périlleuses.

Le 30 août 1888, il obtient d'être désigné pour les Bangalas, et le 20 octobre il met pied à Nouvelle-Anvers, dans ce poste fondé quatre ans plus tôt par Hanssens et Coquilhat, commandé par Van Kerckhoven, et où il trouva Bia, Roget, Jacques, Dhanis, Milz: Cet îlot en pays de marécages peut revendiquer l'honneur d'être le coin de terre où le destin donnait rendez-vous aux plus illustres artisans de l'œuvre coloniale.

Avec Dhanis, Ponthier, qui a été nommé capitaine de la Force publique le 27 octobre 1888, fonde les postes d'Upoto, d'Uman-

gi, de Yambiga et de Basoko. En novembre, il commande à Umangi; en avril 1889, il monte encore pour diriger la station de Basoko, exposée aux injures des Arabes.

A peine a-t-il avec lui cent fusils. Mais son audace persuade l'adversaire qu'il est en force, et celui-ci, constatant qu'aucune intimidation ne l'ébranle, n'ose se risquer à l'affronter. Devant l'énergie de Ponthier, les Arabes renoncent à toute attaque directe. En novembre 1889, Ponthier remet son commandement et descend vers la côte pour rentrer en Belgique (3 mars 1890).

Moins de six mois après (le 10 août 1890) Ponthier s'embarquait à Marseille avec le lieutenant Blocteur et les sous-lieutenants Dugniolle et van Montfort, sur le « Taygète », qui transporte 200 Soudanais recrutés en Egypte.

Ponthier, nommé capitaine-commandant de 2e classe, est désigné pour commander l'avant-garde de l'expédition qui, sous les ordres de Van Kerckhoven, doit explorer la région du Haut-Uele, la nettoyer des bandes arabes, en assurer l'occupation et atteindre le Nil.

Débarqué à Boma le 15 septembre, Ponthier est chargé concurremment d'une mission à Kimpoko, puis, à Utyci sur le Kasai et à Tshumbiri. On le commissionne en outre pour pacifier la région entre Léopoldville et Bolobo, par laquelle l'avant-garde doit gagner Bumba.

Le 24 octobre, Ponthier quitte Léopoldville par voie de terre; la marche fut pénible, mais fin mars 1891 l'avant-garde commandée par Ponthier et le gros de l'expédition qui avait voyagé par voie d'eau se trouvaient réunis à Bumba.

Le 3 avril, l'avant-garde, dont l'effectif a été porté à 200 hommes, quitte Bumba par voie de terre, se frayant à travers la forêt une route sensiblement parallèle à l'Itimbiri. Les villages qu'elle traverse sont abandonnés; pas un indigène n'est en vue; l'hostilité de la population s'affirme aux yeux de la colonne, qui s'attend à ce qu'elle se manifeste par une attaque. A la fin de l'étape, on s'organise pour camper et le peloton Bucquoy est envoyé à la recherche d'une source. Des 75 hommes qui le composent, 73 sont tués par les lanciers indigènes dissimulés en forêt. Bucquoy est tué et dépecé. Bientôt après, à la tombée de la nuit, le campement est attaqué; on se bat corps à corps, cinquante cadavres jonchent le sol.

Tôt le lendemain, Ponthier leva le camp et battit en retraite sur Bumba.

Au blâme que lui adressa Van Kerckhoven à propos de cette retraite prudente, et que confirma le Gouverneur Général, Ponthier répondit que quel que fût le Blanc qui avait osé le blâmer pour avoir, avec deux cents fusils, battu en retraite devant 3.000 lanciers dans la forêt, il lui donnait rendez-vous en Afrique, se mettant en ligne avec lui pour juger de la bravoure réciproque. Le blâme fut levé devant cette fière réponse.

En mai 1891, l'expédition tout entière était à Ibembo, où Daenen avait installé une base; elle se transporta à Djabir, où Van Kerckhoven la rejoignit au début de juin.

Le 7 juillet, Ponthier, toujours en avant-garde, se mettait en route vers Bomokandi; il avait sous ses ordres Blocteur, van Montfort, Jacquet et Van Cauwenberg.

Le 15 juillet, il perd Jacquet, enlevé par une hématurie.

Quelques jours après il laisse Blocteur à Angu, pour remplacer Hansen malade. Il crée le poste de Bima, qu'il confie à van Montfort, qui y décède six jours plus tard et qu'il remplace par son dernier adjoint Guillaume Van Cauwenberg.

Ces pertes n'arrêtent pas Ponthier, qui, poussant de l'avant, entre en contact avec les traitants installés entre le Bomokandi et la Bima. Van Kerckhoven a prescrit de temporiser, mais Ponthier insiste pour pouvoir remonter le Bomokandi et détruire le camp de Makongo, qui constituait une menace pour le flanc Sud de l'expédition. Le 26 octobre, Ponthier, ayant reçu l'autorisation d'attaquer, se met en route; sa colonne fait sa jonction avec le détachement Daenen, et le 27 à la nuit il tombe sur le camp arabe, qui est enlevé d'assaut. Plus de 250 esclaves sont libérés.

Le 12 décembre, l'avant-garde Ponthier, renforcée par les troupes du sultan Semio, quitte Bomokandi, progressant le long de l'Uele, vers les Amadis, où Van Kerckhoven la rejoint le 22 décembre.

Mais la santé de Ponthier laisse à désirer; il souffre d'une blessure au pied qui s'est envenimée au point que le médecin prescrit sa rentrée en Europe; il doit abandonner l'expédition et s'embarquer le 10 septembre 1892 à Boma.

Le 10 février 1892, il avait été promu capitaine-commandant de 1re classe.

Le 6 mars 1893, complètement remis de sa blessure, Ponthier rembarque pour le Congo, désigné pour commander les Stanley-Falls, où la situation n'était pas sans inspirer de sérieuses inquiétudes. A son passage à Nouvelle-Anvers il obtient le concours de Lothaire, qui se met à sa disposition avec 200 soldats bangalas.

Le 15 mai, alors que Ponthier et Lothaire montaient vers les Stanley-Falls, la station est l'objet d'une violente attaque des Arabes; elle ne dut son salut qu'à l'héroïsme de ses défenseurs et à la providentielle intervention de Chaltin.

Le 25 juin, Ponthier prend son commandement et le 28 il se met en route; il s'agit de dégager largement la région des bandes arabes que les succès de Dhanis refoulent vers le Nord et l'Est.

La colonne, forte de 300 hommes et divisée en trois compagnies, était commandée par Lothaire, Hanquet et Henry. Elle se dirige vers le Sud, contre Kibonge, dont la résidence est à Kirundu. Elle bouscule l'ennemi à Kewe, à Bamanga et à Kirundu (Ponthierville), dont le commandement est confié au capitaine Hanquet. Dès le 4 juillet la poursuite de l'ennemi est reprise et le 10 juillet le contact est rétabli avec les bandes de Rachid et de Kibonge, bien décidées à arrêter la rapide progression de Ponthier; pendant vingt-quatre heures la bataille fut acharnée et la décision en suspens. Cependant, Ponthier étant parvenu à déterminer Mirambo et les chefs Bakusu à abandonner la cause de Rachid, cette défection lui permit de surprendre le camp de Seke-Seke, d'écraser la résistance arabe et de faire de 6.000 à 7.000 prisonniers. Toutefois, Rachid et Kibonge parvinrent à échapper à leurs adversaires.

Les hommes de Ponthier, épuisés par quinze jours de marches et de durs combats, furent ramenés à Kirundu. Mais leur repos fut de courte durée, car Ponthier, ayant été prévenu que Rachid et Kibonge se reformaient sur la Lowa, résolut de les y surprendre et de détruire définitivement leurs bandes.

Le 16 août 1893, les troupes de Ponthier tombent sur le camp d'Utia-Motungu, disper-sent les occupants et font de nombreux prisonniers; mais cette fois encore Rachid et Kibonge échappent. Rachid se retire à Kabambare et Kibonge vers la Haute-Lindi.

Rentré à Kirundu le 22 août, Ponthier reçoit, quelques jours après, une demande d'aide de Dhanis dans sa lutte contre Rumaliza. Dès qu'il eut reçu l'indispensable ravitaillement que réclamait la continuation des opérations, Ponthier se remet en marche vers Nyangwe, qu'il atteint le 25 septembre; le 28 il opère sa jonction avec Dhanis, lui amenant 64 hommes de renfort et du ravitaillement.

L'avant-garde de Rumaliza était arrivée à la Luama. En dépit de la faiblesse de ses forces, résultant de l'absence des renforts réclamés aux Falls, à Basoko, aux Bangalas et à Gandu, Dhanis, payant d'audace, décide d'attaquer les forces de Rumaliza, avec lesquelles il était sur le point de prendre contact. Le 13 octobre il quitte Kasongo, traverse la Lindi et campe à trois heures de marche des bomas arabes. Le 15 octobre, précédées des auxiliaires, les colonnes de Dhanis tentent de contourner les bomas, mais elles eurent à parer une attaque de flanc; elles furent donc forcées d'opérer une attaque de front. Malgré la vigueur de celle-ci, le peloton Doorme qui la menait fut repoussé. La retraite s'imposait; elle se fit sous la protection du canon, qui, abandonné par les servants, fut traîné en avant par Ponthier et Hambursin, attelés à la pièce. Une contre-attaque des Arabes sortis d'un de leurs bomas fut repoussée après un combat de quatre heures. Nos troupes campèrent sur un plateau, d'où elles surveillèrent l'ennemi.

Le 17 octobre, une attaque arabe fut repoussée et le lendemain le grand boma fut bombardé.

Le 18 octobre, de grand matin, profitant du brouillard, l'ennemi attaqua de trois côtés simultanément. Au cours de l'action, Ponthier est atteint par une balle qui lui fracasse les deux jambes. Relevé et transporté sous sa tente, les soins les plus dévoués, les plus affectueux de son camarade Hambursin ne purent remplacer ceux que la gravité de sa blessure réclamait. Il mourut le 25 octobre 1893 et fut inhumé sous sa tente, nuitamment, en présence de Dhanis.

La perte de Ponthier fut cruellement ressentie par tous ceux qui l'avaient vu à l'œuvre.

Le R. P. Lotar, dans une note biographique, rapporte avoir trouvé dans le carnet de notes d'un ancien combattant les lignes suivantes : « L'ascendant de Ponthier sur ses hommes était tel qu'on dut cacher sa mort pendant trois jours, de peur d'abattre les courages. Seuls, un sergent noir et le boy de Ponthier étaient au courant. Pendant trois jours, Hambursin fit mine de soigner le blessé et donnait aux soldats de ses nouvelles. Aux repas, les Blancs, la mort dans l'âme, faisaient joyeuse figure. Ce ne fut que quand Rumaliza fut en fuite qu'on se décida d'annoncer aux troupes l'affreuse réalité. Ponthier fut toujours admiré au Congo par quiconque l'approchait. Dhanis, qui en parlait au cours de sa descente, pleurait; pour lui la perte de Ponthier était plus grande que celle d'un frère. Ponthier incarnait la haine de l'Arabe; il était un véritable antiesclavagiste, ne marchant ni par gloriole, ni par intérêt. Toujours le pre-

mier à l'action, il n'épargnait aucun des marchands d'esclaves; aussi était-il le point de mire des Matamatamba, qui — Rachid entre autres — avaient mis sa tête à prix ».

En souvenir du glorieux vainqueur de Kibonge, le poste de Kirundu fut appelé Ponthierville.

Un monument érigé par souscription publique, à Marche, sur la place du Marché, commémore la vie héroïque et la noble mort d'un des plus vaillants pionniers de la civilisation en Afrique.

Ponthier était chevalier de l'Ordre de Léopold et de l'Ordre Royal du Lion, décoré de l'Etoile de Service et de la Médaille civique de 3e classe.

Ponthier a laissé peu d'écrits; on possède de lui le « Rapport sur le combat de Bomokandi », *Indép. belge* du 25 mars 1892, et « La prise de Kirundu », *Mouvement antiesclavagiste* de 1893, p. 379.

24 avril 1947.
A. Engels.
M. Coosemans.

Lotar, P. L., *La mort de Ponthier, Bullt. des Vét. colon.*, octobre 1936. — Id., *La Grande Chronique de l'Uele, Mém. de l'Inst. Royal Col. Belge*, t. XIV, fasc. I. — Id., *Ponthier et les Arabes du Bomokandi. Livre d'or : à nos héros coloniaux*, pp. 118, 120, 130. — Breulet, *Pierre Ponthier.* — Hende, *La chute de la domination arabe*, Falck, Bruxelles, 1897. — Delcommune, *Vingt années de vie africaine*, Larcier, Bruxelles, 1922. — Liebrecht, *Léopold II, Fondateur d'Empire*, Off. publ., Bruxelles, 1932. — Boulger, *The Congo State*, Londres, 1892. — Dhanis, *Le district d'Upoto et la fondation du camp de l'Aruwimi, Bull. Soc. Belge de Géogr.*, 1890. — Id., *Mouvement antiesclavagiste*, 1893. — Id., *Transfert des restes de Ponthier, Bull. des Vét. colon.*, janvier 1933. — Id., *Mouvement géogr.*, 1894-1895, 1897-1898. — Id., *Expédition Ponthier, Bull. Soc. Géogr.*, XVIII. — Id., *L'expédition Van Kerkhoven, Belg. Colon.*, 1895. — Chapaux, *Le Congo historique, diplomatique;* Id., *Expansion coloniale*, 1933, 15 janvier. — Van der Smissen, *Léopold II et Beernaert.* — Lejeune, *Le Vieux Congo*, éd. *Expansion Belge*, Bruxelles. — Defester, *Les Pionniers belges au Congo*, Duculot, Tamines. — Weber, *La Campagne arabe.* — Masoin, *Histoire de l'E. I. C.*, Picard-Balon, Namur, 1913. — Daye, P., *Léopold II.* — Verhoeven, *Jacques de Dixmude.* — Chalux, *Un an au Congo.*

POTAGOS *(Panegiotès)*, Explorateur (Vytina, près de Stemnitza (Péloponèse), en juillet 1839-?).

En 1867, il entreprit une série de voyages qui se poursuivirent pendant dix ans, en Asie (Afghanistan, Mongolie), revint, par Saint-Pétersbourg et Odessa, à Salonique, d'où il partit pour Suez, afin de gagner les Indes, la Perse et l'Afghanistan. Puis il revint vers l'Ouest, arriva au Caire, décidé à pousser au Sud jusqu'aux confins du Soudan.

Il se proposait de publier la relation de ses voyages en deux volumes. Le premier parut sous le titre : *Dix années de voyages en Asie centrale et Afrique équatoriale.* Le deuxième ne vit jamais le jour; il devait traiter des mœurs, de la religion, du gouvernement et de l'histoire des nations visitées; mais Potagos renonça à sa publication, n'ayant pas, dit-il, rencontré dans le Gouvernement grec les encouragements qu'il en attendait.

Après les noms de Schweinfurth (1870) et de Miani (1872), celui de Potagos est le premier que nous trouvons dans la série des explorateurs de l'Uele. Parti du Caire le 5 janvier 1876, après une conversation avec Schweinfurth au sujet du Soudan, Potagos traversait le Darfour, franchissait la ligne faîtière Congo-Nil le 11 août et se dirigeait vers le Bomu. Il visita au Sud du Bomu une région plus occidentale que celles parcourues par Schweinfurth et Miani, sans toutefois pousser jusqu'à l'Uele. Après avoir traversé le Bomu vers 25° 45' longitude Est, il descendait en ligne droite, du Nord au Sud, jusqu'aux sources de la Bili, puis, pour atteindre, sur le Shinko, la résidence de Rafai, il repassait le Bomu dans la direction du Nord-Ouest vers 25° 20' longitude Est.

Remarquons que la carte annexée par lui à la traduction française de son voyage, à l'Ouest du Haut-Nil, publiée à Paris en 1889, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, est erronée à plus d'un point de vue. Junker commente avec rigueur la relation que Potagos donne de son itinéraire; il lui reproche de nombreuses notions fantaisistes. Potagos crut d'abord que le Bomu était un affluent de l'Ogoué. Ce ne fut que plus tard (après 1880) qu'il se rendit compte de son erreur, lorsque Brazza eut remonté l'Ogoué. Il pencha alors vers l'hypothèse qui faisait du Bomu méridional réuni à l'Ouchal ou Bahr-el-Matoua (l'Uele, qu'il n'avait pas atteint) une des sources du Congo. Cette hypothèse, il la basait sur les résultats de l'expédition Stanley qui venait de descendre le Congo de Nyangwe à l'Atlantique, mais il contestait l'identité de l'Ouchal et de la rivière de Kifa, cet Uele qu'avait découvert Schweinfurth.

Potagos eût joui de quelque renommée dans l'histoire des explorateurs africains s'il s'était borné à nous dire avec plus de précision ce qu'il avait vu lui-même, au lieu de discuter les données de Schweinfurth, de Brazza et de Stanley.

31 décembre 1946.
P.-L. Lotar, O.P.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Souvenirs de l'Uele : Potages*, dans la *Revue Congo*, novembre 1931, II, pp. 481, 505. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, Namur, 1913, vol. II, p. 248.

PREVERS *(Joseph)*, Missionnaire au Kwango (Liège, 12.2.1862-Louvain, 9.4.1901).

Il entra au noviciat des Pères Jésuites à Tronchiennes le 27 septembre 1880 et fut ordonné prêtre le 7 septembre 1895. Deux ans après il partait pour le Congo. Rentré en Belgique le 5 janvier 1900 avec une santé fort délabrée, il y vécut encore quelques mois et mourut à Louvain le 9 avril 1901.

Sa très courte carrière missionnaire se passa entièrement à Ndembo, où il déploya un zèle ardent et quelque peu imprudent à la fondation de nombreuse fermes-chapelles qu'il dénomma Liége Saint-Servais, Liége Saint-Hubert, Liége Saint-Christophe, etc. Il décrivit ses travaux et ses courses dans les *Précis historiques* de 1898 (1) et dans les *Missions belges de la Compagnie de Jésus* de 1899 à 1900 (2). Rien ne pouvait arrêter son zèle. Ni l'ignorance de la langue, ni l'hostilité de certaines peuplades, ni les régions inconnues où il pénétra ne mirent un obstacle à son apostolat. Une fois il tint tête pendant trente-six heures aux manifestations malveillantes qui l'accueillirent dans un village et ne se retira que pour ne pas exposer les noirs qui l'accompagnaient.

Ingénieux à porter la Bonne Parole, il prit l'initiative de faire le catéchisme au marché public. Acheteurs et vendeurs arrêtaient leur trafic pour écouter silencieusement le catéchiste.

Lorsque ses forces, dépensées sans compter, l'eurent trahi, il fut contraint, après deux ans à peine d'apostolat, de regagner la mère patrie, extrêmement affligé de quitter ce pays auquel il avait donné le meilleur de son cœur. En Belgique il eut cependant la consolation d'instruire et de baptiser un jeune serviteur noir qui avait accompagné son maître en Europe. Pendant les quelques mois qu'il vécut encore, il souffrit de la trypanosomiase, qui lui paralysa tour à tour bras et jambes. Il fut emporté soudainement par une pneumonie.

2 novembre 1947.

A. Ruyssen, S.J.

Litterae annuae Provinciae Belgicae S.J., Anno schol., 1900-1901, pp. 102-103. — *Missions belges de la Compagnie de Jésus*, 1901, pp. 196-198. — *Lettre au Comité Antiesclavagiste de Louvain, Mouvement antiesclavagiste*, 1899, p. 208. — *Bode van het H. Hart*, 1900-1901, p. 153.

(1) Pp. 104-109, 259-268, 313-317, 588-589.

(2) Pp. 27-31, 68-75, 241-244, 315-318, 414.

PRUYSSENARE de la WOSTINE (de) *(Eugène)*, Voyageur (Ypres, 7.10.1826-Harab el Dunya, 15.12.1864).

Son père appartenait à une ancienne famille noble de la Flandre et ambitionnait pour son fils unique un poste dans la magistrature. Eugène de Pruyssenaere fit ses humanités chez les Jésuites d'Alost, puis de Brugelette, et acheva sa philosophie à l'Université de Louvain; il obtint son diplôme de docteur en droit à l'Université de Gand. Il se fit inscrire comme avocat stagiaire au barreau de Bruges et, en 1852, fut attaché au parquet du Procureur général près la Cour d'appel de Gand. Mais la carrière de la magistrature ne l'attirait guère; sa vocation le portait vers l'étude des sciences naturelles. Il ambitionna de faire de grands voyages et même des expéditions en territoire inexploré et dans ce but il poussa à fond l'étude de la botanique, de la zoologie, de l'ethnographie, de l'astronomie; il s'appliqua aux langues (latin, grec, italien, anglais, allemand, turc, sanscrit, persan, arabe). En 1854, il amena ses parents à consentir à son départ pour l'Orient. Malgré la modeste pension de 1.200 francs par an que lui fit son père, il s'embarqua à Marseille le 21 avril 1854 et visita la Grèce, Constantinople, l'Asie Mineure. A Brousse, il se lia d'amitié avec l'émir Abd el Kader. Il visita les îles de l'archipel, reçut à Chio l'hospitalité du khan Hussein Bey (30 avril 1855). Le 30 mai, il aborda à Samos, où il fut reçu par le prince Ghika, gouverneur de l'île. Puis, retournant en Asie Mineure, il visita Ephèse, Magnésie; après un arrêt causé par la maladie, il repartit en compagnie d'un missionnaire arménien de Venise, traversa le Taurus et rentra le 27 septembre à Candie, où il fut hébergé par les Capucins. Du 27 février au 20 août 1856, il séjourna à Alexandrie et au Caire. C'est là qu'il fut fasciné par le problème des sources du Nil, qui préoccupait tant d'esprits. Il écrivait à ses parents :

« Vous avez entendu parler des nombreuses tentatives qui ont été faites pour remonter le Nil Blanc jusqu'à ses sources, qui sont restées inconnues en dépit de longues recherches. Une personne que j'ai connue au Caire (il s'agit probablement du consul autrichien Von Heuglin ou de Poucet) et qui vient d'entreprendre ce voyage m'a assuré qu'un homme seul, habitué à une vie dure, parlant l'arabe et ne portant rien qui puisse exciter la convoitise des noirs, traverserait facilement ce pays où l'on vit de l'hospitalité comme en Asie Mineure, et

qu'il serait toujours accueilli s'il exerçait quelque peu la médecine, dont ces gens n'ont presque aucune notion. Ces renseignements m'ont décidé à entreprendre un voyage à l'intérieur de l'Afrique, d'autant plus que je suis désireux de ne plus courir de ville en ville, mais de faire quelque expédition qui puisse me faire un nom ».

Le 20 août 1856, il prenait la voie du Nil, pour arriver, le 1er janvier 1857, à Korosko, aux confins de la Nubie. Le 6 février, à Dongola el Adjura, il rencontrait un Belge, Léopold Aubert, de Bruxelles, et, à deux, ils gagnèrent, le 13 juin, Berber, et enfin Khartoum, où ils se lièrent avec la colonie européenne de cette ville : le Dr Peney, Vayssière, les deux Poncet, les Pères de Vérone. Tandis qu'Aubert rentrait en Europe, son ami, après avoir fait la rencontre du naturaliste von Heuglin, se décida à faire un voyage en Terre Sainte. Le 13 mai il était à Jérusalem, le 17 juin à Damas. Le 16 septembre 1858, il rentrait au Caire et se préparait à reprendre le chemin de Khartoum. Le 1er décembre, il arriva dans cette place, où le frère du vice-roi, Halim Pacha, le chargea, moyennant un subside qu'il lui accorda, de faire l'étude hydrographique et orographique du Nil Blanc. Le 7 janvier 1859, De Pruyssenaere, sur la dahabieh du négociant maltais Amabile, atteignait d'abord le confluent du Bahr el Ghazal. Puis, le 21 mars, il parvenait à Agorbar (6° 30' lat. Nord), où Vayssière avait des établissements pour le commerce de l'ivoire. A la fin de 1859, il accompagna en bateau le provicaire apostolique de Khartoum, qui se rendait à la Mission de Notre-Dame de Gondokoro et visitait le pays des Bari. Puis, rentré à Agorbar, il partit vers le Sud avec Vayssière pour une partie de chasse en pays Niam Niam et Djour (région d'Al Oual). Il rentra le 5 octobre 1860 à Khartoum.

Pour l'Afrique, toute cette période était fertile en découvertes.

Burton et Speke venaient de découvrir les lacs Tanganika et Victoria; Speke et Grant se préparaient à une nouvelle expédition. Guillaume Lejean, Antinori et Piaggia prenaient la route du Bahr el Ghazal, pendant qu'Heuglin, Steudner et Schubert traversaient l'Abyssinie.

De Pruyssenaere, après un court séjour en Belgique, à la suite de la mort de son père, retournait en Egypte. Revenu à Khartoum en novembre 1861, il entreprenait à partir de ce centre une série de voyages consacrés en partie à l'expédition, dont nous ne donnons ici qu'un bref aperçu : En compagnie de Petherick et de la femme de celui-ci, il se rendit en avril 1861 dans le pays des Nouers. En mai, il parvenait à Abukouka. Il remonta alors le Sobat jusqu'à Dabba et rapporta d'importantes observations géodésiques et une collection de produits.

Rentré à Khartoum en juillet 1862, il entreprenait, en 1863, un quatrième voyage, au Nil Bleu, en compagnie de Jules Poncet. Il atteignit Sennaar (13° 30') le 22 janvier, puis Karkodj le 8 février (13°), explorant toute la région entre le Nil Blanc et le Nil Bleu. Le 25 avril il arriva à Rosseires, puis, de Sennaar, il rejoignit le Nil Blanc par terre et revint à Khartoum le 19 juillet.

Le 10 février 1864, nouveau départ pour le Nil Bleu, où il espérait découvrir les mines d'or signalées par Kovaleski. Mais des troubles ensanglantaient la région, ce qui le força à rebrousser chemin, et il rentra à Karkodj le 3 mars. Son séjour dans cette localité à la saison des pluies ruina sa santé. Le 15 décembre 1864, il quitta Karkodj en compagnie de Jules Poncet; mais après cinq heures de route, il dut s'arrêter à Harab el Dunya et y succomba à un accès de fièvre, à l'âge de 38 ans.

Il fut inhumé au village de Gazair, en face de Harab el Dunya, et ses compagnons rapportèrent à Khartoum ses bagages, instruments, collections, papiers, qui furent remis à sa sœur, Mme Goethals, de Bruges. Beaucoup de pièces furent malheureusement détériorées ou perdues. M. K. Zöppritz, professeur à l'Université de Giessen, rassembla ces documents au bureau géographique de Gotha et l'histoire des voyages de De Pruyssenaere fut publiée en mars 1877 dans les *Mitteilungen*. Récemment, M. E. Dubois, secrétaire général de la Société Royale de Géographie d'Anvers, obtint de la famille de Pruyssenaere l'autorisation de publier en Belgique, dans le *Bulletin* de la dite Société, une étude sur l'intrépide voyageur et les principales de ses lettres (année 1930, t. XLX, 2e et 3e fascicules). De Pruyssenaere donne dans ses notes des appréciations sur De Malzac, Vayssières, Vaudey, Petherick ainsi que sur Miani. Cependant, à propos de ce dernier, de Pruyssenaere semble s'être fait l'écho de racontars qui couraient sur le Haut Nil sur certains voyageurs. Son opinion sur Miani n'est partagée ni par Schweinfurth, contemporain de Miani sur le Nil, ni par les missionnaires de Vérone. qui l'ont également connu.

Ajoutons, à titre biographique, que, le 6 février 1864, de Pruyssenaere épousa une Abyssinienne d'origine galla, Amina, petite esclave musulmane, qu'il racheta à un cheik. Elle l'accompagna dans ses randonnées. Il l'instruisit et la fit baptiser, sous le nom de Myriam, dans la chapelle des missionnaires de Sainte-Croix, à Khartoum. Elle avait alors 8 ou 9 ans. Le mariage civil se fit au consulat d'Autriche à Khartoum et la cérémonie religieuse dans la chapelle où elle avait été baptisée. A la mort de de Pruyssenaere, la famille du voyageur agit avec délicatesse vis-à-vis de la jeune veuve, qui n'avait cependant pas d'enfant de son mariage avec son libérateur. Mais un agent du consulat d'Autriche, entre les mains duquel se trouvait l'argent de la succession, parvint à épouser Myriam-Amina, le 25 mai 1865. La pauvre petite ne survécut pas longtemps : elle mourut le 9 mai 1867.

De Pruyssenaere, voyageur intrépide et savant, se complétait d'un écrivain de talent, dont le style nerveux peint avec enthousiasme et poésie toutes les impressions ressenties. Ses descriptions sont brillantes, imagées, mêlées d'anecdotes spirituelles et amusantes.

Enfin, pour conclure, disons que de Pruyssenaere est le premier Belge qui tenta d'atteindre sur le Haut Nil les populations Niam-Niam, apparentées aux populations noires du Nord-Est de notre Colonie.

30 janvier 1947.
M. Coosemans.

Dubois, Ern., *Eugène de Pruyssenaere de la Wostine, Bull. de la Soc. de Géogr. d'Anvers*, t. XLX, 2e et 3e fascicules, 1930. — *Bibliographie nationale*, tome XVIII, 1905, pp. 308, 316. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, t. II, p. 17. — Lotar, P.-L., *Souvenirs de l'Uele, Revue Congo*, 1930, Miani, p. 4. — de Petit, L., *Un explorateur flamand en Afrique, Revue générale*, oct. 1877, p. 498. — Zöppritz, K., *E. de Pruyssenaere 's Reisen und Forschungen im Gebiete des Weissen und Blauen Nil, Petermann's Mitteilungen*, 1877. — Lieut. Colonel Wauwermans, *Voyages de de Pruyssenaere, Mém. Soc Géog. d'Anvers*, 1886, t. III-VIII.

PULS *(Edgard-Paul-Edouard)*, Lieutenant de la Force publique (Gand, 9.2.1866-Mopoie, 19.4.1895). Fils d'Henri-Eugène Puls et d'Anna-Joséphine-Léopoldine Vaerzeele.

Admis à l'Ecole militaire le 5 mai 1884, Puls était lieutenant au 3e régiment de ligne quand, le 2 janvier 1894, il s'engagea au service de l'E.I.C. Il fut désigné pour Ndoruma. Le 3 juillet, il arrivait malade à Semio. Rétabli dès le 12, il quittait Semio pour Ndoruma. Le 10 décembre, il se dirigeait vers Sasa, quand, à la suite de la réception de la nouvelle de la signature de l'accord franco-congolais du 14 août précédent, il était chargé de lever le poste de Ndoruma et de l'évacuer sur Mopoie, et ensuite d'évacuer Mopoie sur Dungu. En janvier 1895, c'est lui qui envoya Van Holsbeek, son adjoint, avec quelques hommes d'escorte et des porteurs fournis par Mopoie, pour porter à Janssens, à Ndoruma, l'ordre de lever immédiatement sa station. C'est en s'acquittant de cette mission que la colonne Van Holsbeek-Janssens fut attaquée par Ndoruma et massacrée (janvier 1895).

Puls, moralement et physiquement miné par les événements de Ndoruma, mourut à Mopoie, de fièvre bilieuse, le 19 avril suivant. Il n'avait pu procéder lui-même à l'évacuation du dernier poste du Bomu.

26 octobre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique du Bomu, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1940, pp. 22, 23, 130, 131, 134. — Id., *Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1948, pp. 213, 230, 323. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, p. 265. — *Bull. de l'Association des Vétérans coloniaux*, juillet 1938, p. 8.

Q

QUATREFAGES DE BREAU (*Jean-Louis-Armand de*), Naturaliste et Anthropologiste français (Berthezène, Gard, 1810 - Paris, 1892).

Professeur suppléant de chimie en 1833, puis professeur de zoologie à la Faculté des Sciences de Toulouse (1838), il ne tarda pas à se rendre à Paris (1840), se résignant à vivre de son crayon et de sa plume, pour mettre à profit les ressources scientifiques de la capitale. Une thèse remarquable sur les caractères zoologiques des rongeurs lui valut le grade de docteur en sciences. En 1850, il était nommé professeur d'histoire naturelle au Lycée Napoléon et, deux ans plus tard, membre de l'Académie des Sciences. Enfin, en 1855, il était appelé au Muséum National, dans la chaire d'anatomie et d'ethnologie, qu'il occupa avec éclat.

Sa notoriété scientifique le fit choisir comme l'un des membres de la délégation française à la Conférence géographique ouverte par S. M. Léopold II au Palais de Bruxelles en 1876, première étape de la création de notre domaine colonial au Congo. En 1877, de Quatrefages intervient dans la définition des stations à créer par la Commission Internationale : la suppression de l'esclavage est le but à envisager, qui s'obtiendra par la persuasion et les effets du temps. Il a donné à Ed. Dupont l'évaluation de trente millions pour le nombre de noirs déportés en Amérique de l'ensemble de. la côte africaine, chiffre énorme, montrant l'épouvantable ravage fait par la traite.

La Société de Géographie de Paris l'appela à sa présidence en 1891.

Spiritualiste, il défendit avec une bonne foi et une modération exemplaires la cause de l'unité d'origine de l'espèce humaine.

Il a laissé de nombreux mémoires de haute valeur scientifique.

19 mai 1947.
L. Burgeon.

Dupont, Ed., *Lettres sur le Congo*, Paris, 1889, p. 682. — *Larousse du XX^e siècle*, notice biographique. — *Mouvement géographique*, 1891, p. 2. — Thomson, R. S., *Fondation de l'E. I. C.*, Bruxelles, 1938, pp. 42, 55.

R

RAFAY (alias *Rafai Bomu*, alias *Rafai Akka*, du nom de sa zériba sur l'Akka, affluent du Woworo) (né vers 1855-1856-?).

Chef bandia, huitième fils de Bayangi, fils de Sango, fils de Tesi, fils de Kasanga, fils de Gobenge, fils de Pobe.

Un des plus jeunes fils de Bayangi et n'ayant aucun espoir de commander un jour une chefferie, il s'engagea, jeune encore, vers 1875, au service du trafiquant nubien Bilinza, agent de Ziber, puis de Soliman, fils de ce dernier.

En 1879, avec nombre d'anciens traitants et leurs vékils, Rafay passe au service du Gouvernement égyptien (province du Bahr-el-Ghazal commandée par Gessi). Il vient résider dans sa région d'origine (Bas-Shinko et Bas-Bomu) et se trouve à la tête d'un district portant son nom. Il occupe ainsi, au nom du Gouvernement égyptien, la partie la plus occidentale du bassin de l'Uele. C'est à cette époque (1883) que Junker traverse son district, mais pendant son absence, car depuis fin 1882, appelé par Lupton, il participe à la défense de Dem Soliman contre l'offensive mahdiste. L'anéantissement de l'administration égyptienne au Bahr-el-Ghazal fait de Rafai sur le Bas-Bomu un véritable chef indépendant, d'autant plus craint que, comme Semio, il

possède armes et munitions que lui a remises Lupton pour les soustraire aux mahdistes.

Fin 1885, il apprend que des bandes mahdistes circulent au Nord de la région, dans le Dar Fertit et menacent de descendre vers le Bomu. Il pousse jusqu'à la rive nord du Bas-Uele et s'installe à la Mago, petite rivière coulant à l'Ouest, donc en aval, de la résidence de Djabir, installé, lui, à la Zagiri. Craignant que Djabir ne le surprenne et ne lui vole son armement, Rafai le fait prisonnier pendant deux ans (1886-1888).

Fin 1888, Djabir parvient à s'enfuir pour se rendre au Sud de l'Uele, à la Djoki, en territoire de Bwatara (Engwettra), où vient d'arriver un Arabe des Falls, Panga-Panga.

Djabir propose à ce dernier de le guider jusqu'à l'Uele et même au delà, dans la direction du Nord. Son intention est de s'en faire un allié contre Rafai : mais de son côté, Rafai se met en rapport avec Lembe-Lembe, autre Arabe venu des Falls avec Panga-Panga; plus heureux que son rival, Rafai trouve dans le traitant l'aide nécessaire pour raffermir sa situation sur la rive nord de l'Uele. De son côté, Djabir accompagne à Basoko Panga-Panga, puis revient guidant jusqu'à l'Uele, Jérôme Becker. Rafai, dès ce moment, juge opportun de quitter la place, repart vers le Nord, traverse le Bili et s'intalle sur la Ziko affluent de la Haute-Kule, affluent nord du Gangu, affluent nord de la Bili.

Dès l'arrivée de Milz (avant-garde de l'expédition Van Kerckhoven), Djabir s'empresse d'attaquer, avec les petits chefs de sa famille, Rafai à la Ziko. Trois mois plus tard, Rafai est contraint de repasser le Bomu (1891). Peu après, il parviendra, en dépit des manœuvres de Djabir, à se mettre en rapport avec Milz. L'expédition de la Kéthulle de Ryhove viendra l'atteindre au Shinko et jusqu'à la cession par l'E.I.C. (fin 1894) des territoires occupés au Nord du Bomu, Rafai restera très utile coopérateur de notre occupation.

Voici ce que dit de son accueil chez Rafai, de la Kéthulle de Ryhove, premier résident chez le sultan :

« Le 6 avril 1892, vers midi, nous entendîmes des coups de feu, des batteries de tambour, des sonneries de trompe; c'était Rafai qui venait nous recevoir en grand apparat. Par une délicate attention de sa part, marchait en tête du cortège un homme porteur du drapeau de l'E.I.C. J'appris plus tard que ce drapeau provenait du commandant Milz qui le lui avait envoyé à la résidence de Semio. Le sultan nous reçut sous une barza. Après nous avoir invités à nous asseoir, il prit place à son tour sur une chaise de fer, tandis que les autres chefs et les hommes d'armes, formant cercle autour de nous, restaient debout et observaient le plus grand silence. Le sultan parle posément, avec réflexion, et s'exprime en un arabe très pur. « Depuis longtemps, » nous dit-il, j'appelle le blanc de tous mes » vœux. Béni soit Allah ! Boula Matende (le » commandant Van Kerckhoven) a bien » voulu réaliser mon désir. Seigneur blanc, » soyez le bienvenu chez moi, ainsi que votre » suite. Fiez-vous à moi. Votre zériba, votre » kisri (farine) et votre logo (bière) sont » prêts. Moi vivant, pas un cheveu ne tom- » bera de votre tête. Vous serez mon frère, » et un père pour mon peuple zande. » Et, comme pour sceller les paroles qu'il venait de prononcer, il nous prit, en la baisant, la main droite dans ses mains; puis, les ayant retirées, il les porta à sa poitrine, à ses lèvres et à son front. »

La résidence de Rafai était mi-dem arabe, mi-village zande. Sa petite armée était composée de beaux soldats noirs aux costumes d'une blancheur éclatante. Les canons des fusils scintillaient, les bannières déployées se déroulaient au vent.

7 mars 1947.
P.-L. Lotar, O.P.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Souvenirs de l'Uele : Le Gouvernement égyptien*, dans *Revue Congo*, avril, juin, juillet 1938, *Grande Chronique de l'Uele* et *Grande Chronique du Bomu*, dans les *Mémoires de l'Institut Royal Colonial Belge*, ch. II, V, VII, XI. — Hutereau, *Histoire des peuplades de l'Ubangi et de l'Uele*, pp. 115, 116. — Junker, *Reise in Afrika*, pp. 342, 353.

RAYNAUD *(Edmond - Isidore - Edouard)*, Lieutenant de la Force publique (Ixelles, 20.3.1870-Uerre-Bomu, 16.2.1897). Fils de Pierre-Constantin Raynaud et de Marie-Sylvie Dehertorgh.

Engagé au 2e régiment de Guides le 28 septembre 1887, Raynaud était maréchal des logis depuis le 4 janvier 1890, quand il prit du service à l'E.I.C. Il partit le 13 juin 1891 en qualité de sergent de la Force publique. Il était désigné pour l'expédition du Haut-Uele dès le 23 juillet. Arrivé en Afrique, il partit aussitôt pour le Haut, mais, malade, il fut obligé de s'arrêter en route, à Djabir.

En octobre 1891, il était à Suronga, d'où il gagnait Bima. Le 14 novembre, avec Vande Vliet et Gustin, il quittait Bima par voie de terre, en destination de Bomokandi. Ce petit détachement devait être attaqué en

route par Guima, frère de Galia et fils de Zongo, qui avait tramé contre les blancs un complot, heureusement découvert à temps et dévoilé à Van Kerckhoven, qui parvint à prévenir Gustin et ses adjoints. Semio, avec ses hommes, fut chargé d'aller châtier le traître Guima. Vers le 25 décembre, l'expédition Van Kerckhoven, dont Raynaud faisait partie, était réunie à l'embouchure de la Naema et commençait la construction du poste des Amadis. Le 30 décembre, Raynaud quittait Amadis en direction du Sud, avec Van Kerckhoven, Ponthier, Milz, Montangie, Gustin, Lousberg. Le 1er janvier 1892, ils étaient au Bomokandi, au confluent de la Mbe. Le 27 mars, Raynaud était désigné par Van Kerckhoven pour remplacer comme chef de poste à Suronga, Vande Vliet, qui venait de construire ce poste. Le 6 avril, Raynaud arrivait à Suronga, mais, le 31 janvier 1893, désigné pour participer à l'expédition Delanghe vers le Nil, il fut placé comme chef de poste aux Amadis et y termina son terme.

Nommé sous-lieutenant le 23 mai 1893, puis lieutenant le 1er janvier 1894, Raynaud s'embarquait pour l'Europe le 25 juillet 1894 et rentrait en Belgique le 23 août.

Il repartait pour l'Afrique le 6 avril 1895 et regagnait l'Uele, pour prendre le commandement de la zone Uerre-Bomu, au départ de Leclercq. En décembre 1895, au moment où Chaltin organisait son expédition répressive contre Bili, Raynaud était au poste du confluent Uerre-Bomu commandé par Hecq, quand y arriva Chaltin, en route vers Bili. C'est à ce poste d'Uerre-Bomu que Raynaud mourait de fièvre hématurique, le 16 février 1897. Il était porteur de l'Etoile de Service depuis le 13 juillet 1894.

Edmond Raynaud avait un frère, Henri, qui fit une courte carrière coloniale et mourut à Boma en 1891.

12 octobre 1946.

M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *La Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 40, 76, 77, 84, 114, 141, 175, 230, 324. — Chapeaux, *Le Congo*, Rozez, Bruxelles, 1894, p. 245.

RECHTER (DE) *(Edouard)* (Namur, 21.4.1859-Modzaka, 19.5.1891). Fils d'Adolphe De Rechter et de Fidèle Pauwels.

Il entra à l'Ecole militaire et y subit l'examen de sortie aux armes spéciales. Il fut nommé sous-lieutenant au régiment d'artillerie (compagnie des pontonniers). Il prit de l'engagement à l'E.I.C. en qualité de capitaine de steamer, présenté par les capitaines Van Gèle et Coquilhat, et s'embarqua à Anvers, sur le steamer « Berlin », le 29 janvier de cette année. Il descendit à Lisbonne et monta à bord de l'« Angola », le 1er février, à destination du Congo. Il était bientôt désigné pour accompagner Van Gèle, qui se rendait dans l'Ubangi pour organiser la région. Le 25 juin 1889, l'expédition Van Gèle, qui montait les steamers « A.I.A. » et « En-Avant », débarquait à Zongo. Van Gèle y laissa Hanolet et Busine. Puis, l'« En-Avant » partit en tête, ayant à bord Van Gèle, Le Marinel et Christensen. Suivait l'« A.I.A. », où étaient montés De Rechter, Attar, Gustafson et Moses Daniel. On franchit sans trop de difficultés les rapides de l'Eléphant, puis les deux vapeurs, l'« En-Avant » toujours en tête, continuèrent et allaient atteindre Mokwangay, quand un coup de barre maladroit fit chavirer l'« A.I.A. » et le refoula vers l'aval. L'« En-Avant », se portant à son aide, faillit sombrer à son tour. Enfin, après des manœuvres pleines d'adresse et d'audace, les deux bateaux purent continuer leur route et atteindre Mokwangay (août 1889). Van Gèle y installa un poste qu'il confia à un gradé noir, Osmani, avec sept hommes. Puis les deux steamers continuèrent leur montée et atteignirent, sur la rive gauche, un endroit où l'on commença la construction d'un poste important, *Banzyville*, qui fut confié à De Rechter. Il fut commencé le 3 septembre, mais l'endroit menaçant d'être envahi par la crue des eaux, on alla se fixer sur une éminence rocheuse proche du fleuve (le poste était terminé le 23 décembre).

Le 11 mai 1890, Van Gèle appelait Busine à Banzyville et lui confiait le poste en remplacement de De Rechter, qu'il emmenait ainsi que Le Marinel et un petit détachement de la Force publique montant les deux vapeurs « En-Avant » et « A.I.A. », que conduisaient Gustafson et Christensen. L'expédition explora le Kotto, puis revint à l'Ubangi, qu'elle remonta jusqu'au confluent Uele-Bomu. Là, Van Gèle entra en relations avec Dayo, chef yacoma, puis avec Bangasso, grand chef sakkara. Quelques jours plus tard, De Rechter, par ordre de Van Gèle, procédait, au confluent du Bomu, à l'érection d'un poste, *Yacoma*. En juillet, Van Gèle, accompagné de Le Marinel et De Rechter, décidait de pénétrer dans l'Uele avec ses deux steamers. Il atteignit assez facilement le village de Prikissa, chef abira (rive droite de l'Uele), puis celui de Bagozo, chef gembele, au terminus des incursions soudanaises venues

du Nord-Est. Un peu plus en amont, la marche des deux steamers fut arrêtée par un banc rocheux barrant la rivière à hauteur de l'île Banifa. Laissant là les deux vapeurs à la garde de De Rechter, Van Gèle et Le Marinel franchirent en pirogue le banc rocheux, dit « rapides de Bagozo ». Peu après, ils se trouvaient devant les rapides de Mokwangou, de 3 à 4 m de hauteur, à 23° 4' 27" longitude Est à 15 km de l'ancien poste égyptien d'Alikobbo. Puis, deux jours plus tard, ils regagnaient, en aval de l'île Banifa, les deux steamers laissés à la garde de De Rechter, et tous trois rentraient à Yacoma. Van Gèle et Le Marinel allaient tenter de remonter le Bomu jusqu'aux rapides de Coni, qu'ils baptisèrent « rapides Hanssens ». Peu après le 3 décembre, Van Gèle opérait la liaison Yacoma-Djabir en allant au-devant de Milz, venu, lui, de l'Uele. Revenu de Djabir à Yacoma, Van Gèle se prépara à descendre vers Boma, le 20 janvier 1891, à bord de l'« A.I.A. », en compagnie d'Hanolet, fin de terme, et de De Rechter, malade, qui voulait gagner le Pool pour se faire soigner. Mais, atteint de dyspepsie intestinale, à bout de force, il mourut à hauteur du poste français de Modzaka (rive droite du Bas Ubangi) et y fut inhumé (19 mai 1891).

30 octobre 1945.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Ubangi, Mémoires de l'Institut Royal Colonial Belge*, Bruxelles, 1837. — Id., *Grande Chronique du Bomu*, Ibid., 1940. — Lejeune, *Vieux Congo*, p. 49. — Defester, *Les Pionniers belges au Congo*, Duculot, Tamines, 1927, p. 49. — *Mouvement géographique*, 1891, p. 71. — *A nos Héros coloniaux*, p. 115.

RENIER *(Gustave - Ferdinand - Joseph)*, Capitaine-commandant adjoint d'état-major (Waremme, 30.11.1867-Beyghem, 22,9.1914). Fils de Ferdinand-Victor Renier et de Thérèse de Fraipont.

S'engage au régiment des carabiniers le 3 juillet 1884 et entre à l'Ecole militaire en 1887. Nommé deux ans plus tard sous-lieutenant au 2e régiment de ligne, le Congo l'attire, et dès le mois d'avril 1891 il s'embarque pour le compte de la Société antiesclavagiste.

Le capitaine Jacques ayant pris, en février 1891, la direction de la deuxième expédition antiesclavagiste, reçut comme mission d'installer des postes sur le Tanganika pour arrêter le passage des caravanes d'esclaves vers les marchés de la côte orientale. Il s'adjoignit Renier. L'Allemagne ayant accordé l'autorisation de passer sur son territoire africain, l'expédition, embarquée le 14 mai 1891 à Naples, arriva le 7 juin à Bagamoyo, qu'elle quitta le 18 juillet en direction de Mpwapwa. En cours de route elle dut supporter de nombreuses attaques des indigènes. Cependant, Jacques et Renier font leur entrée à Tabora le 7 septembre 1891. Le 28 décembre 1891, Jacques, ayant fait choix de l'emplacement d'Albertville, Renier prit une part active à la construction et à l'aménagement de cette station et se signala en maintes occasions de façon brillante dans la défense de cette ville; il livra de nombreux combats contre les ressortissants arabes.

Renier accompagne son chef pour s'assurer de l'étendue des cultures délaissées par le sultan Kahingere; cette reconnaissance rencontre de grandes difficultés. Après avoir pris part à la défense de Mouni, et le capitaine Jacques étant atteint de pleurésie, Renier reçoit le commandement de l'expédition chargée de déloger les Arabes qui s'étaient installés sur la Lukuga. Lui-même attaque le côté Est des retranchements de Kalonda. Dans la suite, il installe un nouveau poste chez Kasanga et la fin de son terme survient, alors qu'il gardait le poste de Fort Clémentine.

Renier, accompagnant son chef, quitte Albertville le 5 février 1894 et arrive le 5 mai à Zanzibar, où il s'embarque pour l'Europe.

Arrivé en Belgique, il est reçu officiellement à Waremme par ses concitoyens, qui lui offrent un sabre d'honneur. Après avoir passé trois ans à l'Ecole de guerre et avoir obtenu le brevet d'adjoint d'état-major le 20 décembre 1898, il repart pour le Congo le 27 mars 1899, comme chef de zone de l'enclave de Lado.

Après la conquête de l'enclave, il prend une part très active à l'organisation de cette région. Investi du commandement de l'enclave, il établit des plans de défense des places frontières, de même que dans l'Uele, où il est envoyé en mission. Son terme achevé, il rentre en Europe, où il arrive le 4 août 1903.

Peu après, des gens d'un pacifisme exorbitant, qui reprochaient à Jacques de ne pas avoir pu se maintenir pacifiquement à Albertville, menèrent une campagne violente contre Renier. Ce dernier n'hésita pas et, à ses frais, retourna en Afrique pour obtenir justice devant le tribunal d'appel de Boma.

Dès lors, Renier reprit sa place dans les rangs de l'armée métropolitaine.

Il publia plusieurs travaux sur le Congo, dont l'un : *L'œuvre civilisatrice au Congo*, fut primé.

Lorsque éclata la guerre de 1914-1918, il était capitaine-commandant-adjudant-major de régiment au 1er régiment de ligne. Dans ces importantes fonctions il avait su s'attirer le respect et le très cordial attachement de tous les officiers du régiment.

Il tomba glorieusement à Beyghem le 22 septembre 1914.

Il était chevalier de l'Ordre de Léopold et de l'Ordre Royal du Lion, et titulaire de la médaille de la Campagne Arabe et de l'Etoile de Service à deux raies.

Novembre 1947.

E. Hennequin,
Lieutenant-général honoraire.

Chapaux, A., *Le Congo historique.* — Lejeune, L., *Vieux Congo.* — Masoin, F., *Histoire de l'E.I.C.* — *Bulletin de l'Association des Vétérans coloniaux.* — Verhoeven, J.-Ch.-M., *Jacques de Dixmude.* — Delcommune, A., *20 années de vie africaine.* — *Héros coloniaux morts pour la civilisation.*

REULIAUX (*Félix*), Ingénieur des mines (Evelette, 12.5.1886-Manono, 27.2.1919). Fils de Reuliaux, Arthur, courtier en produits agricoles à Andenne, et de Reuliaux, Marie.

Reuliaux fit ses études moyennes au Collège Belle-Vue à Dinant, et ses études supérieures à l'Université de Liège, d'où, après avoir passé tous ses examens avec de hauts grades académiques, il sortit ingénieur des mines en juillet 1910.

Le 6 octobre 1910, il quittait la Belgique pour le Congo, faisant partie de la première mission d'études et de recherches de la Compagnie Géologique et Minière des Ingénieurs et Industriels Belges (Géomines). Dès son arrivée au Congo, en novembre 1910, à Elisabethville, il est chargé de recherches géologiques et minéralogiques suivant un itinéraire qui le conduit vers Koni Hill, Fundabiabo, Pania Mutombo, Kabinda, les Monts Hakansson. Fin 1912, il reconnait les zones stannifères de Mwanza-Kikondja et en poursuit l'étude jusqu'à son départ en congé en août 1913.

Après ce congé en Belgique, il repart en avril 1914 pour la Colonie, chargé d'une mission de recherche pour diamants dans les Kundelungu, pour le compte du Consortium « Benard-Géomines-Simkat ». La guerre interrompt ses travaux aux Kundelungu. Le 21 février 1915, il reprend son activité à la Géomines et commence la mise en exploitation des gîtes stannifères localisés par ses travaux de prospection de 1913, tant à la Lukushi (futur centre de Mano-Kitotolo) que dans la région de Mwanza. C'est dans cette dernière région, à Kitoma, qu'il ouvrit le premier chantier d'exploitation de cassitérite. Sous son implusion, d'autres exploitations sont ouvertes dans la suite sur la Lukushi.

Entre-temps, Reuliaux continue l'étude des gisements découverts et développe ainsi pour les gîtes de Manono et Kitotolo une réserve estimée à 15.000 tonnes de minerai d'étain.

Doué d'une science profonde et solide, d'un jugement remarquable, d'une grande volonté cachant une égale bonté, il était estimé et aimé de tous. A la veille de rentrer en congé, après un terme de près de cinq ans de grande activité, il fut frappé par l'épidémie du fièvre espagnole et mourut à Manono le 27 février 1919, après trois jours de maladie.

Son corps, inhumé d'abord à Manono, fut ramené dans le caveau familial, à Evelette, en 1924.

25 mars 1947.
Dr L. Mottoulle.

ROGET (*Léon*), Major d'état-major (Bruxelles, 21.6.1858-Bruxelles, 4.2.1909). Fils de Théodore Roget et d'Antoinette Meganck.

Entra au service militaire le 28 septembre 1873, se prépara à l'Ecole militaire, y entra le 4 avril 1876 et en sortit avec le grade de sous-lieutenant d'infanterie le 4 juin 1878.

Après quelques années de service à la troupe, il entre à l'Ecole de guerre, y fait trois années d'études, subit brillamment l'examen de sortie et reçoit le brevet d'adjoint d'état-major le 8 décembre 1885. Peu après, il est nommé capitaine d'état-major.

Dès sa sortie de l'Ecole de guerre, il sollicite son départ pour le Congo et est admis au service de l'Etat Indépendant le 15 avril 1886. Il s'embarque le 28 juin 1886 et est nommé capitaine-commandant de la Force publique le 17 août 1886.

La carrière coloniale du commandant Roget sera marquée par une grande activité et des réalisations importantes. Elle se signalera par trois faits marquants :

L'organisation de la Force publique, dont Roget fut le premier commandant.

La fondation de Basoko, dont il fit un camp retranché modèle, et

L'exploration de l'Itimbiri (rivière) et de l'Uele, où il gagna à l'influence de l'Etat Indépendant du Congo le puissant chef **Djabir.**

Au cours de son premier terme de service (15 avril 1886 au 21 octobre 1888), le commandant Roget séjourna à Boma et toute son activité fut appliquée à la création et à l'organisation de la Force publique, à l'élaboration de ses règlements et à la création d'une batterie d'artillerie à Boma. Œuvre extrêmement délicate et difficile en raison du caractère brutal et indiscipliné des indigènes. Il s'agissait de substituer graduellement aux mercenaires étrangers une troupe homogène et sûre formée d'éléments recrutés au Congo même. Roget s'y appliqua avec énergie, tact et persévérance et c'est un de ses plus beaux titres de gloire d'être parvenu à façonner, organiser, discipliner et unifier les éléments disparates, la plupart Bangalas, qui lui étaient envoyés du Haut. Le premier contingent de la future armée coloniale fut composé en 1886 de septante-cinq jeunes Bangalas amenés par le lieutenant Van Kerckhoven. Ce noyau grossit rapidement en nombre et en valeur; les résultats furent rapides et surprenants, et lorsque Roget rentra en Europe en octobre 1888, laissant le commandement à son successeur le commandant Avaert, l'E.I.C. possédait un petit noyau de belles troupes, aptes à remplir les missions qu'il était en droit d'attendre d'elles : maintien de l'ordre à l'intérieur, escorte des caravanes et ravitaillement des expéditions de découverte. C'est d'ailleurs à la tête de 600 soldats ainsi formés que le commandant Roget, lors de son deuxième terme en Afrique, pourra mener à bien la mission qui lui sera confiée. La nouvelle Force publique se recrutait par engagements volontaires et levées annuelles. Son organisation comptait huit compagnies réparties dans les districts, de manière à pouvoir agir partout où le besoin s'en ferait sentir, et trois centres d'instruction chargés d'alimenter les compagnies.

Dès lors, l'E.I.C. cessait de dépendre, pour le recrutement de ses soldats, du bon vouloir de l'étranger; il en résultait une sérieuse économie et la suppression des complications que rencontraient jusqu'à ce moment les relèves et l'envoi de renforts.

Déjà, en 1889, au cours d'un voyage du gouverneur général, la nouvelle Force publique fit l'admiration de ce dernier.

Ce que devint cette Force publique, tout le monde le sait. Elle fut perfectionnée par les successeurs du commandant Roget. A ce jour, on peut affirmer que depuis soixante ans elle a assuré à l'intérieur du Congo belge une ère de paix, soit par sa simple présence, soit par ses interventions dans les régions momentanément troublées.

Elle se développa parallèlement à l'évolution de la Colonie; son organisation se modifiera en raison des événements et les deux grandes tourmentes de 1914-1918 et 1940-1945 la virent se couvrir de gloire.

Rentré en Belgique fin octobre 1888, Roget ne tarda pas à repartir pour l'Afrique. Nommé commissaire de district de 1re classe le 23 mars 1889, il s'embarque le 11 avril et arrive à Boma le 15 mai 1889.

A cette époque, le Roi Léopold II, se préoccupant d'opposer une barrière contre les constantes incursions des traitants arabes, décida de créer deux camps retranchés, l'un sur l'Aruwimi, l'autre sur le Lomami.

Le commandant Roget fut chargé, suivant les ordres du Roi Souverain, de fonder le premier de ces camps à Basoko, au confluent du Congo et de l'Aruwimi. Sa raison d'être était d'arrêter les progrès vers l'Ouest de l'occupation arabe et de servir de base à une action offensive contre les esclavagistes. Grâce au commandant Roget, la station de Basoko, dont les assises furent jetées au début de 1889, connut un rapide et grand développement. Le poste fut construit avec un sens remarquable des qualités que devait posséder une station située à proximité d'un ennemi aussi dangereux que les Arabes. L'ordonnance de ce camp fit l'admiration et l'étonnement de tous ceux qui le visitèrent par la suite.

Mais la mission de Roget ne se bornait pas à l'établissement du camp de Basoko, et s'il lui incombait également d'empêcher les empiétements des Arabes, il ne pouvait cependant pas leur interdire de circuler librement dans cet immense territoire dont lui-même ne tenait qu'un seul point. Les instructions qu'il avait reçues du Gouvernement lui prescrivaient de plus de se transporter au Nord de l'Uele en se laissant guider par les Arabes et en se confiant à eux. Les agissements de ces derniers, qui semblaient avoir pour but d'isoler et d'affamer le camp, parurent suspects à Roget, qui profita d'une absence momentanée de Salim ben Mahamed, qui était mis à sa disposition, pour gagner l'Uele, où il put, sans être contrarié, et avec un tact et une diplomatie remarquables, se concilier l'amitié des sultans arabes du Nord, dont l'alliance avec ceux de l'Est eût été fatale pour l'avenir du Congo.

Au cours des années 1889 et 1890, Roget eut plusieurs fois l'occasion de disperser des convois d'esclaves; il fonda plusieurs postes importants (Ibembo, Djabir, etc.), réalisa des alliances avec de nombreux chefs indigènes, dont le plus important fut Djabir, puissant chef des Azande-Abandja,

explora les rivières Itimbiri et Uele et parvint à fournir des renseignements importants et précis sur le cours de ces rivières et de leurs affluents.

On peut dire que la création de Basoko et l'alliance avec Djabir, réalisée rapidement grâce à l'habileté et à l'énergie de Roget, constituent deux faits de la plus haute importance et de grande portée politique, qui eurent une grande influence sur les événements qui se déroulèrent de 1890 à 1895.

Ayant accompli ses expéditions fatigantes et précipitées, et étant revenu à Basoko, des atteintes redoublées de fièvre hématurique forcèrent le médecin à exiger le retour du commandant Roget à la côte, et c'est par un miracle et grâce à sa volonté de fer que Roget arriva jusque-là.

Le 25 octobre 1890 il s'embarqua à Boma et arriva en Belgique le 12 décembre 1890. Dans les missions que le Roi lui avait confiées, il avait obtenu d'éclatants succès.

Le commandant Roget reprit ensuite sa place dans l'armée métropolitaine et professa avec la plus grande distinction à l'Ecole de guerre. Il fut ensuite désigné pour représenter les intérêts belges dans la compagnie à charte du Mozambique. Nommé Directeur général de cette société à Lisbonne, il fait, en qualité d'inspecteur général, deux séjours dans les territoires de la compagnie, puis reprend la direction générale à Lisbonne. A peine rentré en Belgique, Roget se rend deux fois en Afrique, en décembre 1905 et août 1906, en qualité d'Administrateur de la Compagnie des Magasins Généraux du Congo, pour y inspecter et organiser les établissements de cette société.

En 1908 il y retourna encore, envoyé par la Compagnie Intertropicale, pour laquelle il se rendit au Katanga via le Cap et la Rhodésie.

Entretemps, la Compagnie pour le Commerce et l'Industrie l'avait nommé administrateur.

Appelé aux fonctions de Secrétaire général de la Société Belge d'Etudes Coloniales dès sa fondation, le major Roget collabore à son *Bulletin* par des articles substantiels où apparaissent à la fois sa parfaite droiture, l'étendue de ses connaissances et la sûreté de son jugement.

Il décéda à Bruxelles le 4 février 1909 des suites d'une affection malarienne contractée lors de son dernier voyage au Congo.

Il était chevalier des Ordres de Léopold et Royal du Lion, officier de Saint-Benito et Aviz, décoré de la Couronne de Prusse de 3e classe et porteur de la Croix militaire de 2e classe et de l'Etoile de Service du Congo.

Son nom mérite d'être inscrit à la première page du Livre d'Or de l'Œuvre Africaine à laquelle il a donné les plus admirables preuves de dévouement et d'abnégation.

Novembre 1947.

E. Hennequin,
Lieutenant-général honoraire.

Chapaux, A., *Le Congo historique.* — Lejeune, L., *Vieux Congo. — A nos héros coloniaux morts pour la civilisation. — Mouvement géographique*, 1890. — *Expansion belge*, 1909. — Boulger, C., *The Congo State.* — Van Iseghem, A., *Les Etapes de l'Annexion du Congo. — Le Congo illustré*, 1892. — Dupont, E., *Lettres sur le Congo.* — Delcommune, A., *20 années de vie africaine.* — Masoin, F., *Histoire de l'E.I.C. — Bulletin de la Société belge d'Etudes coloniales*, 1909. — Lotar, L., *Grande Chronique de l'Ubangi* (*Mém. I. R. C. B.*, 1937), pp. 76-80. — Id. *Grande Chronique de Boma* (*Ibidem*, 1940, pp. 8 et 14. — Id., *Grande Chronique de l'Uele* (*Ibidem*, 1946), pp. 16-29, 39, 43, 48, 325.

ROHLFS (*Gerhard*) (Vegesack, 14.4.1831-Rüngsdorf-bei-Godesberg, 2.6.1896).

Issu d'une famille aisée habitant un petit domaine rural, Rohlfs montra dès sa prime jeunesse un goût déterminé pour les aventures. De gymnasium en gymnasium (avec un intermède à l'âge de quinze ans pendant lequel il se sauve en Hollande pour s'engager comme mousse), puis d'université en université, il finit par obtenir un diplôme de docteur en médecine. Ses études sont bouleversées par des escapades, tel son engagement dans les bandes levées par le Schleswig-Holstein pour s'affranchir de la domination danoise en 1848. Dès qu'il sent le frein de la discipline il s'insurge. Engagé dans l'armée régulière comme médecin militaire, il déserte bientôt, passe en Suisse, puis en France, où, à Nîmes, il s'engage dans la Légion étrangère. On sait peu de chose sur les six années qu'il passa en Algérie, dans le 2e régiment étranger, sinon qu'il y fut occupé comme infirmier, y devint sergent, y gagna plusieurs médailles et termina son engagement régulièrement et non par une désertion nouvelle. Mais il est certain que cette période de sa vie fut pour lui déterminante, car elle lui permit d'apprendre l'arabe et de se familiariser avec la vie indigène au point de pouvoir se faire passer pour un mahométan; condition essentielle à la réussite des voyages qu'il allait entreprendre.

En 1861, Rohlfs se rend au Maroc dans l'espoir de se faire donner un commandement dans les troupes du Sultan, mais

comme celui-ci n'engage pas d'infidèles, il quitte Tanger parfaitement déguisé en Maure et se rend à Ouezzan et à Fez, où il tente en vain de s'établir comme docteur sous le nom de Mustapha. Il rétrograde jusqu'à Tanger et, d'abord accompagné par un Espagnol converti à l'Islam, puis seul et sans le moindre instrument ou bagage, il longe la côte jusqu'à Agadir. De là, il se joint, comme conducteur de chameaux, à une caravane qui se rend dans l'intérieur, passe par la vallée du Sous, où aucun Européen n'avait encore pénétré, et atteint les oasis du Tafilalet, à la pointe extrême de l'Anti-Atlas. Puis, par Figuig et les Hauts-Plateaux, il parvient à regagner Alger en 1863.

En 1864, Rohlfs, modestement subventionné par l'éditeur Petermann et par la Société de Géographie de Berlin, patronné aussi par Barth, fait une tentative pour atteindre Tombouctou. Parti du Maroc, il arrive, en plein Sahara, au Touat et au Tidikelt, en suivant approximativement le cours de l'Oued Saoura. Mais, à In Salah, il est reconnu pour un chrétien et, sous peine d'être massacré, doit renoncer à s'avancer plus loin vers le Sud. Il entreprend alors vers l'Est une longue traversée du Grand Erg oriental et, par Rhadamès, va retrouver la Méditerranée à Tripoli.

Le voyage suivant, de 1865 à 1867, est le plus important de tous ceux accomplis par Rohlfs. Il part de Tripoli pour chercher une nouvelle voie d'accès vers Tombouctou, mais, arrivé au Fezzan, change de programme et pique droit au Sud jusqu'à l'oasis de Bilma et, plus loin encore, jusqu'à Kuka, capitale du Bornou. Il a ainsi, pour arriver au Tchad, refait l'itinéraire de Barth; mais, à partir de ce point, au lieu d'aller rejoindre le Niger et de le suivre jusqu'à Tombouctou, comme l'avait fait son prédécesseur, il abandonne définitivement tout espoir de voir la ville mystérieuse et se dirige vers le Sud-Ouest. Dans la région complètement inexplorée qu'il traverse alors, il finit par se trouver en présence d'une large rivière. C'est le Bénoué, affluent du Niger, qu'il rencontre bientôt lui-même et qu'il traverse pour aboutir finalement à Lagos, sur la côte du golfe de Guinée. Rohlfs, parti dans un tout autre but, vient de réaliser pour la première fois la traversée de l'Afrique depuis la Méditerranée jusqu'au golfe de Guinée, exploit qui le met définitivement en vedette dans le monde des géographes et des explorateurs.

Rentré en Allemagne pendant l'été de 1867, on passe condamnation sur les fugues de sa jeunesse. Il est l'objet des plus hautes distinctions et il est choisi par le Roi de Prusse en qualité d'observateur pour accompagner l'expédition anglaise chargée d'aller châtier en Abyssinie le négus Théodoros. Il passe dans ce pays l'hiver 1867-1868 et en rapporte un volume de souvenirs. En 1868, on lui confie le soin de faire parvenir au Sultan du Bornou, qui a rendu service aux explorateurs allemands Barth, Overweg, Vogel, von Beurmann et à lui-même, des cadeaux offerts par Sa Majesté Prussienne. Rohlfs se décharge de ce soin sur Nachtigal, qu'il rencontre à Tripoli, puis il entreprend, avec des fonds fournis par la cassette royale, la traversée du désert de Libye dans sa partie septentrionale. De Bengazi, il rejoint la Méditerranée à Alexandrie, ayant passé par les oasis d'Audshila et de Siwa. Désormais ce seront, à part un nouveau voyage en Abyssinie, où il est envoyé par Bismarck en 1880-1881, ces régions arides où règne le fanatisme des Sénoussis qui attireront surtout l'explorateur. En 1873-1874 on le voit parcourir en tous sens la partie du Désert Libyque qui s'étend entre le Nil à l'Est et les oasis de Dakhla et de Siwa à l'Ouest, et, en 1878-1879, il y accomplira une de ses randonnées les plus célèbres, celle qui le mena au groupe des oasis de Kufra, un point très écarté vers le Sud, où aucun Européen n'était encore parvenu à pénétrer.

Entretemps, Rohlfs avait fait des séjours plus ou moins prolongés en Allemagne, et c'est au cours de l'un d'eux qu'il fut chargé, en septembre 1876, de représenter, concurremment avec von Richthofen, Schweinfurth et Nachtigal, son pays à la Conférence géographique de Bruxelles, convoquée par le Roi Léopold pour créer l'Association Internationale Africaine.

En 1885, Rohlfs, resté batailleur et homme d'action, bien qu'il fût devenu, et peut-être pour cette raison, *persona grata* à la Cour impériale, accepta d'aller représenter le Gouvernement allemand, avec le titre de Consul général et de Commissaire impérial, à Zanzibar. On l'avait choisi pour mener une politique de force vis-à-vis du Sultan, auquel il arracha littéralement la reconnaissance des traités que la Compagnie allemande de l'Afrique orientale avait conclus avec des chefs indigènes de l'intérieur jusque-là vassaux de Zanzibar. C'est là l'origine des prétentions allemandes qui devaient aboutir, avec l'aide des campagnes menées par Wissmann à partir de 1889, à la mainmise de l'Allemagne sur le territoire du Tanganika. Dès qu'il eut reçu satisfaction, Rohlfs se hâta de rentrer en

Allemagne, où, dès lors, il vécut assez retiré, se bornant à collaborer à la *Gazette de Cologne* et à diverses publications géographiques.

Il est mort à Rüngsdorf, près de Godesberg, le 2 juin 1896.

Publications :

Gerard Rohlfs, *Reise durch Marokko*, 1869. — *Land und Volk in Afrika*, 1870. — *Von Tripolis nach Alexandria*, 2 vol., 1871. — *Mein erster Aufenthalt in Marokko, und reise südlich von Atlas durch die Oasen Draa und Tafilet*, Brême, 1872. — *Quer durch Afrika, Reise vom Mittelmeer narch dem Tsad See und zum Golf von Guinea*, 2 vol., Leipzig, 1874. — *Drei Monate in der Libysche Wüste*, 1875. — *Expedition zur Erforschung der Libyschen Wüste*, 1876. — *Beitrage zur Entdeckung im Erforschung Afrikas*, 1876. — *Kufra*, Leipzig, 1881. — *Reise durch die grosse Wüste über Rhadames nach Tripolis*, 1882. — *Meine Mission nach Abessinien*, 1883. — *Quid novi ex Africa?* Kassel, 1886.

Mars 1948.

R. Cambier.

Ratzel, *Gerhard Rohlfs, Kl., Schr. Helmolt.*, Bd. I, 1906. — Guenther, R., *Gerhard Rohlfs*, 1912. — Belger, *Gerhard Rohlfs, ein Förderer des Kolonial Gedankens. Uebersee and Kol.* Edit. Jahrg., 44, 1932. — *Der Grose Brockaus*, 5e éd., 1933, art. *Rohlfs*. *Rev. Enc.*, 1896, pp. 523,-524, *Ger. Rohlfs*. — Ewald Banse, *Unsere grossen Afrikaner*, Berlin, 1940, pp. 78, 114.

ROLIN-JAEQUEMYNS (*Gustave - Henri - Ange - Hippolyte*), Ministre plénipotentiaire et Conseiller général du roi de Siam (Gand, 31.1.1835-Bruxelles, 9.1.1902).

Son père, Hippolyte Rolin, mort à Gand en 1888, à un âge avancé, était avocat et homme politique; il fut ministre des Travaux publics dans le Cabinet Rogier, de 1848 à 1850. Il abandonna alors la politique pour se consacrer exclusivement, à Gand, à la profession d'avocat, où il brilla au premier rang.

Sa mère était la fille de Jean-Baptiste Hellebaut, professeur de droit civil à l'Université de Gand.

Gustave Rolin, qui, en 1859, ajouta à son patronyme le nom de sa femme, Emilie Jaequemyns, conquit, en 1857, avec les plus hauts grades, les diplômes de docteur en droit et de docteur en sciences politiques et administratives à l'Université de Gand, après avoir remporté, pendant six années de suite, les prix d'honneur de sa classe à l'Athénée de Gand et avoir obtenu des succès au concours général des lycées de Paris, comme élève de rhétorique du lycée Charlemagne.

Docteur en droit, Rolin-Jaequemyns se sentait le goût de la science et de la politique plus que du barreau et aurait accepté sans hésiter une chaire d'histoire politique moderne, qui lui fut offerte en 1860 à l'Université de Gand, s'il n'avait craint de déplaire à son père. Il plaida donc de son mieux, tantôt aux côtés de son père, tantôt seul, jusqu'en 1869, époque à laquelle il fonda la *Revue de Droit international et de Législation comparée*, en collaboration avec les juristes Asser et Westlake, qu'il connaissait depuis 1863.

Il épousa, en 1859, Mlle Emilie Jaequemyns, qui avait dix-sept ans. La fortune de sa femme le dispensa de rechercher la clientèle. Il en profita pour se livrer à des études historiques, politiques et sociales. Il donna des conférences à Gand, à Bruxelles, à Tournai, sur le siècle de Périclès, sur Cromwell, sur les origines des Etats-Unis d'Amérique.

Elu en 1863 président d'une association d'enseignement mutuel des anciens élèves des écoles communales de Gand (la *Van Crombrugghe's Genootschap*), il y donna une série de causeries en flamand sur la Constitution belge. Ces conférences furent publiées en deux volumes; deux éditions en furent vite épuisées. En 1864, il publia une étude sur la « situation des partis en Belgique »; en 1866, une autre étude sur les projets de réforme électorale préconisés à cette époque. Dans ces causeries, dans ces écrits, il défendait les idées du parti libéral constitutionnel, qu'il devait plus tard représenter au Parlement et dans les Conseils de la Couronne. Il combattait, notamment, la théorie du suffrage universel et d'autres théories de la démocratie avancée.

Vers la même époque, s'étant livré à l'étude du mouvement coopératif allemand et, spécialement, des associations coopératives établies selon le système de Schulze-Delitsch, il tenta de les mettre en pratique dans sa ville natale. C'est ainsi que, en 1867, il fut le fondateur, à Gand, et que, depuis lors, il ne cessa jamais d'être le président toujours réélu par acclamation, de la *Gentsche Volksbank*. La première année, cette association coopérative de crédit comptait 53 membres, tous ouvriers ou artisans, dont les plus riches avaient pu s'engager à verser 200 francs. A la fin du siècle dernier, le nombre des membres était de 1.715 et le chiffre d'affaires de plus de 5 millions de francs par trimestre.

Toujours durant cette même période de 1859 à 1869, il prit part au Congrès international de Bienfaisance à Londres, en 1862, et y présenta un mémoire sur l'organisation de la bienfaisance publique et privée à Gand pendant la crise cotonnière. Il fut le principal organisateur dans sa ville natale, en 1869, du second Congrès de l'*Association internationale pour le Progrès des Sciences sociales*, fondée sur le modèle

de l'Association anglaise « For the promotion of Social Science ». En 1864 et 1865, il se rendit à Amsterdam et à Berne, comme délégué de la même Association, pour y organiser, de concert avec ses amis Asser et Rivier, des congrès de même nature. Ces réunions eurent un grand retentissement. Leur principe fondamental était la liberté et le respect de toutes les opinions. Mais, en 1867, lorsque quelques hommes politiques français, qui faisaient partie de l'Association, voulurent imprimer à celle-ci un caractère exclusivement radical et révolutionnaire, Rolin-Jaequemyns fut de ceux qui refusèrent le plus énergiquement de s'associer à eux.

A partir de 1869, il quitta le barreau pour se consacrer à la direction et à la rédaction de la *Revue de Droit international*. A l'exception des six années qu'il passa au Ministère de l'Intérieur, il ne cessa de diriger cette importante publication et d'être son principal rédacteur jusqu'au moment où il partit pour l'Orient en 1891.

En 1873, il fut élu membre de l'Académie de Belgique. La même année, sur son initiative, quelques-uns des jurisconsultes les plus autorisés en matière de droit international se réunirent à Gand et fondèrent l'*Institut de Droit international*.

Elu à la Chambre des Représentants en juin 1878 et invité immédiatement après par l'illustre chef du parti libéral constitutionnel, Frère-Orban, à faire partie du Cabinet qu'il était appelé à former, Rolin-Jaequemyns fut Ministre de l'Intérieur de 1878 à 1884, c'est-à-dire pendant les six dernières années que le parti libéral passa au pouvoir sous le règne de Léopold II. Ce furent six années de luttes, pendant lesquelles Rolin-Jaequemyns fut l'objet préféré des plus violentes attaques dans le Parlement et dans la presse. Cléricaux et radicaux lui en voulaient également et le lui dirent sans mesure. Mais jamais ne fut mise en cause son honorabilité personnelle.

Aux élections de juin 1886, il se vit enlever son mandat de membre de la Chambre des Représentants. Depuis quelque temps déjà, il avait repris la direction de la *Revue de Droit international* et il s'était occupé avec zèle des travaux de l'*Institut*.

Après avoir sacrifié pour les siens une opulente fortune, il résolut, en 1891, de s'expatrier et de se faire une nouvelle carrière, à un âge où d'autres songent à la retraite. Il se rendit en Egypte et y fit la connaissance du prince Damrong, Ministre de l'Intérieur du Siam. Le gouvernement égyptien avait offert à Rolin-Jaequemyns les fonctions de procureur général près les tribunaux mixtes. Mais, ayant déjà promis son concours au prince Damrong pour la réforme des institutions siamoises, notre compatriote dut décliner l'offre du Khédive. Il s'embarqua bientôt à destination de Bangkok, où il reçut le titre de Conseiller général (General Adviser).

Rolin-Jaequemyns fut, au Siam, l'âme du mouvement de réformes. Il fut aussi l'inspirateur de la politique qui permit à ce vieux royaume de résister à l'emprise française et de surmonter la terrible crise de 1893. Créé à son initiative, un Conseil législatif assista le Roi Chulalonkorn, dès 1895, dans l'exercice du pouvoir en discutant et en préparant les lois. La législation s'enrichit d'un code de procédure civile, d'un code pénal, d'un code forestier, d'une loi sur l'organisation municipale et d'un grand nombre d'importants décrets, comme celui abolissant graduellement l'esclavage pour dettes. L'organisation judiciaire fut radicalement transformée. Dans les départements des Travaux publics, des Mines et des Finances, l'influence de Rolin-Jaequemyns se fit aussi sentir d'une manière prépondérante. On peut dire que le Siam, de 1892 à 1901, fut, grâce à ce grand Belge, plus profondément modifié qu'au cours de plusieurs siècles. Cette œuvre tient du prodige. Mais Rolin-Jaequemyns y épuisa ses forces. Au milieu de 1901, le Gouvernement de Bangkok lui proposa de fixer désormais sa résidence en Europe, tout en continuant à aider de ses conseils et de son expérience le personnel diplomatique du Siam. Rolin-Jaequemyns vint donc habiter Bruxelles. Mais, en novembre, il dut s'aliter. Une bronchite et une affection cardiaque eurent raison de sa vigoureuse constitution. Il mourut le 9 janvier 1902, dans sa résidence de la rue de la Loi, âgé de 67 ans.

Dès les débuts de l'œuvre léopoldienne au Congo, Rolin-Jaequemyns s'était fort intéressé aux problèmes que soulevait, en matière de droit international, la prise de possession de territoires au centre de l'Afrique. Car il faisait autorité en « droit des gens ». Comme l'écrivit Ernest Nys, « il n'est guère de questions de politique générale sur lesquelles il n'ait émis de jugement; il n'est guère non plus de questions de droit des gens qu'il n'ait étudiées et sur lesquelles il n'ait jeté quelque lumière ». Voulant lui rendre un hommage particulier au moment où il quittait l'Europe pour le Siam, ses confrères de l'*Institut de Droit international* se réunirent le 6 septembre 1892 et votèrent une adresse dans laquelle ils déclarèrent, entre autres : « Pendant vingt ans, comme secrétaire

général et comme président, vous avez été pour nous un guide sûr, écouté et aimé. Si l'*Institut*, dont vous êtes le principal fondateur, a pu faire quelque bien dans le monde, c'est avant tout à vos efforts persévérants qu'il le doit ».

Dans ses « Chroniques du droit international », Rolin-Jaequemyns avait inauguré un genre nouveau. Il y narrait les événement saillants et y examinait, dans un esprit libre, la légitimité des actes accomplis par les Gouvernements. C'est là, notamment, qu'il commenta les diverses phases de l'œuvre congolaise de Léopold II. Rappelant, en 1877, les travaux de la Conférence géographique, il écrivait : « Les fondements d'une œuvre grandiose ont été jetés ». Selon lui, la civilisation de l'Afrique centrale se rattachait intimement à la solution de la question d'Orient dans un sens humanitaire et chrétien. La religion et le commerce ont leur part incontestable, nécessaire et légitime dans la civilisation, mais l'histoire démontre combien il est difficile d'empêcher les conflits entre leurs représentants respectifs, d'empêcher le fanatisme d'un côté, l'esprit de lucre de l'autre, de se donner carrière aux dépens de ceux-là mêmes que l'on aspire à civiliser; d'éviter enfin qu'avec notre science et nos usages, nous ne transportions jusqu'au fond des déserts nos rivalités de croyances et nos querelles de partis ». Mais il s'empressait d'ajouter : « Plus les difficultés sont énormes, plus sera grand l'honneur de les avoir surmontées... La pensée qui inspire Léopold II est d'ailleurs aussi intelligemment patriotique qu'elle est largement philanthropique. Il a compris que, plus les limites d'une nation sont étroites, plus il est défendu à ses citoyens de borner à ces limites le champ de leur initiative individuelle. Il a compris encore que la clause bienfaisante qui oblige la Belgique à demeurer politiquement neutre deviendrait une condamnation à la stérilité et à la décadence, si elle était interprétée dans le sens d'une indifférence égoïste pour les grands intérêts du droit et de l'humanité, sur lesquels tous les peuples vraiment civilisés doivent être d'accord ».

Rolin-Jaequemyns vit dans la fondation de l'Etat Indépendant du Congo un phénomène nouveau et jusqu'alors unique dans l'histoire du droit international. Selon lui, c'était une « colonie internationale, *sui generis*, fondée par l'Association Internationale du Congo, dont le généreux promoteur a été investi, par la reconnaissance et la confiance de tous les Etats civilisés, du pouvoir et de la mission de gouverner, dans l'intérêt de la civilisation et du commerce général, des territoires africains compris dans certaines limites conventionnellement déterminées ». Rolin-Jaequemyns ne partageait point l'opinion de Travers Twiss, de Laveleye et Arntz, d'après lesquels il suffisait, pour fonder un Etat, de la seule initiative de particuliers, qui se seraient fait céder par des chefs indigènes, pour un prix généralement dérisoire, des territoires immenses. Il fit remarquer que l'Association Internationale du Congo ne s'était présentée elle-même, dans plusieurs de ses actes, que « comme ayant acquis des territoires pour l'usage et au profit d'Etats libres déjà établis ou en voie d'établissements ». En cela, elle n'avait fait que se conformer à la doctrine du droit international, d'après laquelle des particuliers, individus ou sociétés, ne peuvent acquérir des territoires à titre public (*occupatione imperii*) qu'en vertu d'un mandat, d'une délégation, ou, tout au moins, pour compte et sous réserve de ratification d'Etats existants.

Le 18 novembre 1889 se réunit à Bruxelles la Conférence Diplomatique, convoquée par le Gouvernement belge, pour arriver à la suppression complète de l'esclavage. Rolin-Jaequemyns en suivit les travaux avec un immense intérêt. Il les commenta judicieusement dans la *Revue de Droit international*. C'est surtout à la tâche dévolue à la Commission maritime — répression de la traite sur mer — qu'il s'intéressa. Selon lui, l'absence du droit mutuel de visite créait une entrave des plus sérieuses à toute réglementation pratiquement efficace. Mais le projet du réputé juriste de Martens, conciliant les thèses anglaise et française, lui parut devoir emporter l'adhésion de la Conférence. « L'Institut de Droit international, écrivit Rolin-Jaequemyns à la fin de l'année 1889, aura à se féliciter de la part prépondérante qu'y aura prise un de ses membres, et l'utilité, pour ne pas dire la nécessité du concours de l'élément juridique avec l'élément diplomatique dans la confection des traités de législation internationale, aura été démontrée une fois de plus ».

Le 2 juillet 1890 fut signé l'Acte général de la Conférence de Bruxelles. Rolin-Jaequemyns avoua avoir été de ceux qui avaient douté du succès de celle-ci. « Cependant, écrivit-il en 1891, nos craintes se sont trouvées vaines : résultat d'autant plus heureux et plus surprenant que, contrairement à l'habitude des conférences diplomatiques de ce genre, les puissances n'étaient pas même saisies, au moment de sa convocation, d'un avant-projet destiné à servir de base aux délibérations. » Selon lui, une

part glorieuse dans ce succès revient « à la haute et bienfaisante influence du Roi Léopold II..., à la sage direction que le baron Lambermont a su imprimer aux débats..., à la manière élevée dont la Russie et ses représentants, parmi lesquels M. de Martens, ont compris et mis en œuvre la grande influence que leur donnait leur situation tout à fait désintéressée dans le débat ». Il ne put se résoudre à croire que le refus, par les Chambres françaises, de ratifier l'Acte général, compromettrait irrévocablement l'œuvre réalisée par la Conférence. Après avoir exposé et commenté les objections de Paris, notamment quant au droit de visite, il conclut : « Il n'est pas bon qu'une grande et noble nation s'isole lorsqu'il s'agit d'une bonne œuvre à accomplir en commun ».

Le 2 janvier 1892, les représentants des puissances signataires de l'Acte général, réunis à Bruxelles, donnèrent acte au Ministre de France du dépôt des ratifications du Président de la République française, sous réserve provisoire, jusqu'à entente ultérieure, de vingt-cinq articles, dont vingt relatifs à l'appel, à l'arrêt et au jugement des bâtiments saisis. Mais Rolin-Jaequemyns ne s'alarma pas outre mesure de cette bizarre situation. Une phrase insérée dans le protocole du 2 janvier lui parut ouvrir la voie à une entente définitive : « Il reste bien entendu qu'à l'égard des puisssances ayant ratifié *partiellement*, les matières faisant l'objet des articles XLII à LXI continueront, *jusqu'à un accord ultérieur*, à être régies par les stipulations et les *arrangements* actuellement en vigueur ».

Par décret du Roi-Souverain en date du 16 avril 1889, avait été créé un Conseil Supérieur de l'Etat Indépendant du Congo. C'était une Cour suprême, dont le siège était à Bruxelles. Il était appelé à jouer le rôle d'une Cour de cassation, « connaissant des pourvois dirigés contre tous jugements rendus en dernier ressort en matières civile et commerciale, et des prises à partie ». Rolin-Jaequemyns y fut nommé conseiller le 21 août 1889 et vice-président le 5 décembre 1890. Mais son départ pour l'Egypte, puis pour le Siam ne lui permit plus d'y siéger. Bien qu'éloigné de la mère patrie et assailli de soucis de tous genres dans ses hautes fonctions de ministre plénipotentiaire et de conseiller général du roi de Siam, il ne cessa de se préoccuper de l'avenir de l'Etat Indépendant du Congo. C'est ainsi qu'en 1898 encore, lors d'un séjour au Japon, il s'efforça de faire accueillir par le Gouvernement nippon le projet d'un traité avec l'Etat du Congo.

Quand nous aurons dit que Rolin-Jaequemyns était aussi président d'honneur de l'Institut de Droit international, membre de la Cour Permanente d'Arbitrage de La Haye, professeur honoraire de l'Université Libre de Bruxelles et docteur *honoris causa* des Universités d'Oxford, de Cambridge et d'Edimbourg, nous aurons achevé l'énumération des nombreux titres dont, à sa mort, était porteur celui dont Félicien Cattier a pu écrire qu'il avait été l'un des artisans les plus remarquables de la « greater Belgium ».

Rolin-Jaequemyns se vit aussi conférer les distinctions suivantes : commandeur de l'Ordre de Léopold (Belgique) ; Grand Cordon de l'Ordre de Chula Chom Klao (Siam) ; Grand Cordon de l'Ordre de l'Eléphant blanc (Siam) ; Grand Cordon de l'Ordre du Lion néerlandais (Pays-Bas) ; Grand Cordon de l'Ordre de la Couronne de fer de Sainte-Anne (Russie) ; Grand Cordon de l'Ordre de Notre-Dame de la Conception de Villaviciosa (Portugal) ; Grand Cordon de l'Ordre du Soleil Levant (Japon) ; Grand-Officier de la Légion d'Honneur (France).

Publications de Rolin-Jaequemyns : Consulter les *Tables générales* de la *Revue de Droit international et de Législation comparée*, Bruxelles, 1895, pp. 159 et suivantes. — Voir aussi l'*Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, 1910, pp. 85-88.

9 janvier 1948.
M. Walraet.

Bulletin officiel de l'Etat Indépendant du Congo, 1889, p. 164 ; 1891, p. 2. — *Le Mouvement géographique*, 1899, pp. 181 et 199 ; 1902, p. 17. — *Revue de Droit international*, t. XXXIV, 1902, pp. 88, 109 et 120 ; t. XLII, 1910, p. 156. — Nys, Ernest, *Notice sur Gustave Rolin-Jaequemyns*, *Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, 76e année, 1910, pp. 53-88. — Thomson, R.-S., *Fondation de l'Etat Indépendant du Congo*, Bruxelles, 1933, p. 311. — De Seyn, E., *Dictionnaire biographique des Sciences, des Lettres et des Arts en Belgique*, Bruxelles, 1935, t. II, p. 871. — Walraet, Marcel, *Les Belges au pays de la Robe jaune*, *La Revue Nationale*, 1947, no 1, pp. 20-23.

ROSSIGNON (*Adrien*) (Schaerbeek, 25.4.1870-Saint-Gilles, 14.10.1907), Médecin. Fils d'Auguste-Marie-Joseph Rossignon et de Léopoldine-Marie Desseille.

Après avoir obtenu à l'Université de Bruxelles son diplôme de docteur en médecine, chirurgie et accouchements, le 23 novembre 1895, il s'engagea en qualité de médecin à l'E.I.C. Il prit service le 4 février 1896 et partait aussitôt vers l'Uele, en compagnie de Saroléa. Tous deux étaient désignés pour accompagner Chaltin au Nil. Arrivé à Djabir (Bondo), le 21 mai, il y fut bien

accueilli par Chaltin, qui, blessé à la main dans la rencontre avec les gens de Bili, attendait depuis dix jours l'aide médicale. Le 25 août, Rossignon, accompagnant Chaltin guéri, quittait Djabir pour l'expédition vers le Nil. A Uerre-Camp, le médecin trouva des instruments de chirurgie, dont il prévoyait avoir besoin pour soigner les blessés au combat. Le 19 octobre, il arrivait à Niangara et le 23 décembre toute la colonne qui devait accompagner Chaltin au Nil était réunie à Surur; le 10 janvier 1897 elle atteignait Faradje et campait le 14 février à proximité de Bedden. Le combat s'engagea le 17. Rossignon, chargé du service médical, était à l'arrière-garde avec les pelotons de Saroléa et de De Backer, les bagages et les 220 porteurs. Le combat livré aux mahdistes fut une brillante victoire pour Chaltin, mais Saroléa fut tué dès le début de l'engagement. Rossignon, appelé en hâte, ne put rien faire pour son malheureux ami. Le lendemain, au combat de Redjaf, le médecin eut fort à faire en soignant les nombreux blessés; il parvint à sauver le pauvre Cajot, frappé de trois balles mahdistes..

Rossignon prolongea son service en Afrique au delà de son terme. Alors que Chaltin, rentré en Europe, était remplacé dans l'Enclave de Lado par Hanolet, Rossignon prit part à plusieurs durs combats que les Belges eurent encore à soutenir contre les mahdistes, en particulier celui du 4 juin 1898. Au cours de l'année 1898, lors d'une révolte du sultan zande Bokoyo, Rossignon accompagna l'expédition contre ce chef. L'expédition était commandée par Gérard, avec comme adjoints Wterwulghe, de Renette, Yannaert, de Gra, Brabant. Il fallut livrer assaut à la zériba de Bokoyo, fortement défendue. La bataille fut acharnée ; dans l'après-midi, la zériba fut emportée et, quelques jours après, Bokoyo faisait sa soumission.

Rossignon se décida enfin à rentrer en Europe. Il quittait Boma le 24 mai 1899.

Il accomplit un deuxième terme, du 1er février 1900 au 29 janvier 1903, comme médecin à Léopoldville.

Au cours d'un troisième terme, du 7 janvier 1904 au 25 décembre 1906, il dirigea le service médical de Boma .

Rentré en Europe, il acheva sa brillante carrière coloniale en qualité de directeur à titre personnel. Il mourut à Saint-Gilles le 14 octobre 1907.

Rossignon était chevalier de l'Ordre Royal du Lion et de l'Ordre de la Couronne, porteur de l'Etoile de Service à trois raies.

Dans la *Belgique coloniale* de 1897, pp. 101 et suivantes, a paru de lui une « Description succincte du pays baigné par la Mfini, la Lukenye et le lac Léopold II ».

12 octobre 1946.

M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *La Grande Chronique de l'Uele*, 1946, *Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, pp. 246, 247, 250, 255, 257, 261, 264, 270, 272, 325. — *Mouvement géographique*, 1903, p. 87. — Lejeune, *Vieux Congo*, 1930, p. 207. — Defester, *Les Pionniers belges au Congo*, Duculot, Tamines, 1937, pp. 95, 97. — *Expansion Belge*, 1931, p. 19. — *Bull. de la Soc. Royale Belge de Géographie*, 1898, p. 339. — *Bulletin de l'Ass. Cong. Afr. Croix-Rouge*, Bruxelles, juin 1902, p. 6. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, pp. 193, 197, 198, 209. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, 2 vol., Namur, t. II, p. 283. — Lotar, L., *Redjaf*, Bruxelles, 1937, pp. 7, 25, 27, 30, 34, 43, 47, 54. — *Tribune congolaise*, 24 octobre 1907, p. 1. — *Echo colonial*, 20 ocobre 1907. — Bibliographie personnelle De Jonghe.

ROUBAIX (DE) *(Adolphe-Joseph)*, Industriel (Tournai, 8.5.1826 - Anvers, 25.8.1893). Fils de Gilbert-Joseph de Roubaix et de Joséphine-Cicercule Mouchon.

A 27 ans (1853) il fonda à Anvers la Stéarinerie et Fabrique de Bougies de Roubaix, Oedenkoven & Cie, dont il ne cessa d'assumer la direction jusqu'à sa mort. A 50 ans passés, lorsque Stanley rentre en Europe de son voyage à travers le continent africain, la carrière de de Roubaix est faite. Sa prudence et sa compétence lui avaient acquis l'estime non seulement de ses amis, mais encore de ceux qui, le connaissant moins, ne le jugeaient que d'après les résultats de son travail.

Les découvertes faites par Stanley impressionnèrent vivement de Roubaix et il s'enthousiasma pour l'œuvre entreprise par Léopold II en Afrique. La partie économique qu'elle devait comporter attira tout particulièrement son attention. Dans la personne du jeune capitaine Albert Thys il rencontra un homme passionné comme lui par la tâche à accomplir. Le dynamisme de Thys eut tôt fait de conquérir de Roubaix. Le jeune officier devint un familier de la maison et de Roubaix donna son parrainage aux projets que Thys essayait de réaliser et pour lesquels il cherchait des concours financiers. Dès lors de Roubaix s'intéressa plus particulièrement aux relations économiques entre le Congo et la Belgique, et pendant les huit dernières années de sa vie il consacra une partie importante de son activité aux affaires coloniales.

Lorsque la Conférence de Berlin eut adopté, en 1885, des dispositions libérales pour encourager les entreprises privées, de Roubaix estima le moment venu de grouper quelques industriels et négociants et de faire surgir au Congo une entreprise qui exporterait vers Anvers des produits tropicaux. La première entreprise privée belge fut ainsi constituée au début de 1885 sous le nom de Syndicat de Matéba. de Roubaix en assuma la présidence. Le but du syndicat était de tenter l'exploitation de quelques îles du Bas-Congo. En industriel avisé il envoya des spécialistes sur place pour étudier les possibilités locales et fixer le programme d'action.

Une convention provisoire avec l'Etat, en date du 30 janvier 1886, reconnut au Syndicat des droits sur l'île de Matéba. Cette convention provisoire fut transformée en acte définitif le 30 juin 1887 et par la suite des droits furent reconnus au Syndicat sur les îles voisines de N'Tunga et Kifuka, formant un ensemble d'environ 15.000 ha. de terres. On fit pendant trois ans, avec des fortunes diverses, des essais de cultures d'arachides, de tabac, de vanille et de cacao. Elles furent abandonnées par la suite, la nature du terrain ne s'y prêtant pas. En 1886 on introduisit 3 bœufs de Mossamédès, puis 3 vaches et 1 taureau de Madère, puis encore 50 vaches et 1 taureau de Mossamédès. L'élevage devint une des activités principales de l'entreprise : en 1889 le troupeau comptait déjà 500 têtes de bétail. L'exploration de l'île fit découvrir, d'autre part, des forêts de palmiers, et, en 1888, une usine à huile de palme fonctionna à Siccia, endroit choisi en raison des facilités d'accostage. En outre, des établissements commerciaux achetaient de l'huile et des noix palmistes aux indigènes des îles voisines et de la terre ferme. Le 4 mai 1889, le Syndicat de Matéba se transforma en société anonyme, sous le nom de Société de Matéba, avec de Roubaix, Léopold Cateaux et Ernest Osterrieth comme administrateurs.

Mais de Roubaix ne borna pas son activité à la gestion de cette seule entreprise coloniale.

En 1886, il fut, avec Jules Urban et le Capitaine Thys, un des trois fondateurs de la C.C.C.I. (Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie). Il en signa les statuts provisoires, et sa présence parmi les promoteurs de l'affaire entraîna, ainsi que Thys l'a raconté lui-même, la souscription au capital de bon nombre de ses concitoyens et de capitalistes anglais. Thys, en effet, était connu comme étant l'homme de Léopold II. de Roubaix, par contre, en patronnant la nouvelle société, engageait, tout comme Urban, sa responsabilité et sa réputation d'homme d'affaires.

En octobre 1886, les 278 souscripteurs au capital initial de 1 million se réunirent pour dresser l'acte de société. Les statuts furent approuvés et l'acte authentique passé le 27 décembre 1886 et publié au *Moniteur belge* du 4 janvier 1887. L'assemblée générale constitutive, enfin, qui constata l'existence légale de la société, fut tenue le 9 février 1887; elle forma le Conseil d'administration et appela de Roubaix et Thys aux fonctions d'administrateurs-délégués. Le 21 février 1891, de Roubaix fut nommé Vice-Président.

Le 26 mars 1887, la C.C.C.I. — représentée par Sabatier (président), Urban (vice-président), de Roubaix et Thys — signa avec l'Etat Indépendant du Congo une convention par laquelle celui-ci lui concédait l'étude complète d'un Chemin de fer reliant le Bas-Congo au Stanley-Pool et, en outre, l'option pour sa construction et son exploitation pendant 99 ans.

Le premier financement de cette grande entreprise s'avéra extrêmement difficile; l'opinion publique y était hostile, la foi manquait. C'est à ce moment que de Roubaix, à qui l'importance capitale de l'entreprise pour le développement du Congo n'avait pas échappé, mena une campagne acharnée pour réunir les premières souscriptions indispensables au démarrage de l'affaire. Il y réussit et, lors de la fondation de la Compagnie du Chemin de fer du Congo, en fut nommé administrateur.

de Roubaix ne se contenta pas de jouer un rôle prépondérant dans la partie financière et administrative des sociétés coloniales mentionnées ci-dessus : il eut le grand mérite d'avoir voulu se rendre compte personnellement des conditions locales dans lesquelles travaillaient au Congo ses collaborateurs. Le 6 août 1889, à l'âge de 63 ans, il s'embarqua à Lisbonne, accompagné de divers techniciens, pour inspecter les travaux effectués dans l'île de Matéba. Il rentra à Anvers en octobre 1889.

Le 29 novembre 1889, la C.C.C.I. créa une filiale, la Compagnie des Produits du Congo. de Roubaix en fut nommé vice-président, et le 22 mars 1890, la Société de Matéba fusionna avec la nouvelle compagnie. Enfin, mentionnons encore qu'il contribua avec Thys, Haneuse et Coquilhat à la création en 1890 du Cercle Africain, dont il fut élu conseiller.

Il était officier de l'Ordre de Léopold.

Financier et organisateur avisé, il fut un des premiers capitalistes belges qui eurent confiance dans l'avenir économique de l'œuvre africaine de Léopold II et essayèrent de provoquer un courant d'affaires entre le Congo et Anvers. Son exemple, hardi à l'époque, contribua puissamment à intéresser ses concitoyens à l'œuvre coloniale. de Roubaix savait qu'il partirait avant que les entreprises qu'il avait patronnées eussent pu donner leurs fruits. Il en parlait avec sérénité, mais sans que cela entamât sa confiance. Et, en effet, lors de sa mort, le 25 août 1893, les mauvaises heures n'avaient pas encore pu être vaincues. Dix-neuf années plus tard, en 1912, Thys fut reçu en séance solennelle à la Société Royale de Géographie d'Anvers et fit le plus bel éloge de l'œuvre accomplie par de Roubaix.

22 février 1948.
M. van de Putte.

Mouvement géographique, 3 mai 1885, p. 34; 28 juillet 1889, p. 60; 23 février 1890, p. 15; 7 août 1892, p. 71; 3 septembre 1893, p. 80; 18 février 1912, p. 127. — Dupont, Ed., *Lettres sur le Congo*, Paris, 1889, p. 448. — Chapaux, *Le Congo historique et diplomatique*, pp. 728, 732, 734, 746. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, t. I, pp. 824 à 829. — Wauters, A.-J., *L'Etat Indépendant du Congo*, pp. 390, 392, 484. — *Bulletin Société Royale Belge de Géographie*, 1887, p. 328. — *Le Congo illustré*, Bruxelles, 1892, p. 97. — Cornet, J., *La Bataille du Rail*, 1947, pp. 71, 73, 78, 80.

ROUSSEAU (*Louis-Emile*), Lieutenant de la Force publique (Chimay, 4.7.1862-Koekelberg, 18.10.1920). Fils de Jules Rousseau et de Désirée Bodart.

Engagé comme soldat au 9e régiment de ligne, le 14 août 1877, il accède en 1886 au grade de sous-lieutenant et est désigné pour le 8e régiment de ligne. Engagé au service de l'E.I.C., il partit en Afrique le 2 décembre 1890, destiné à l'expédition du Haut-Uele. Il fut promu chef de poste d'Ibembo, en août 1892, en remplacement de Duvivier. Il apprenait bientôt que les Arabes venaient de s'installer sur la Basse Tele, affluent de l'Itimbiri, en aval des rapides de Go. Il chargea le chef mobinza Modjoie, installé à hauteur de ces rapides, de les surveiller.

Son terme achevé, en 1893, Rousseau s'embarqua à Boma pour l'Europe, le 28 octobre.

Il mourut en Belgique, à Koekelberg, le 18 octobre 1920.

Il était chevalier de l'Ordre de Léopold, décoré de la Croix militaire de 2e classe et de l'Etoile de Service.

26 octobre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele*, *Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 40, 58, 133, 325. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, pp. 173-175. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*.

RYAN *(Thomas-Fortuné)*, Financier (Virginie, 18.10.1851-? 23.11.1928).

Originaire de la Virginie. A l'âge de 14 ans, il perdit ses parents et se trouva sans ressources. A 17 ans, il obtint un emploi de garçon de bureau dans la maison de commerce appartenant à John S. Barry et située à Baltimore; peu d'années après, il épousait la sœur du propriétaire.

En 1872, le jeune Ryan prit le chemin de New-York et entra comme employé chez un agent de change de Wall-Street. En peu de temps, il obtenait un siège au Stock Exchange. Parmi ses collègues, Ryan était réputé pour sa clairvoyance et sa discrétion; il avait l'art en toutes choses de trouver le joint.

En 1883, M. Ryan entreprit de s'assurer la suprématie dans l'affaire des transports par fer à l'intérieur de la ville de New-York. Avec l'aide de ses associés, il réussit bientôt à obtenir la maîtrise dans cette branche d'activité.

Aux environs de 1890, MM. Thomas F. Ryan et William C. Whitney mirent sur pied l'« American Tobacco Co ». Dix ans après, M. Ryan appartenait au groupe dirigeant de la Guaranty Trust Co; il s'assurait le contrôle du « Seabord Airline Railroad » et, peu après, de la Cie d'assurances « Equitable Life ».

En 1906, M. Ryan fut invité par le roi Léopold à participer au développement de ce qui était alors l'Etat Indépendant du Congo. Avec ses associés belges et ses compatriotes: MM. Daniel Guggenheim, le sénateur Aldrich, William C. Whitney, Bernard M. Barnich et d'autres financiers éminents, MM. Ryan et consorts constituèrent la Société Internationale Forestière et Minière du Congo, qui est devenue une importante société coloniale. Des sommes considérables qui furent investies avant que la « Forminière » obtînt des résultats, M. Ryan et ses associés fournirent le quart. Le groupe Ryan prit part également à la fondation de l'American Congo Co, de la Société Forestière et Commerciale du Congo et de la Société Minière de la Tele. De toutes les entreprises auxquelles il s'était attaché, celles du Congo

belge avaient les préférences de M. Ryan. Ses petits-enfants ont gardé certains intérêts dans les affaires coloniales belges.

En 1910, M. Ryan commença à se retirer des affaires.

M. Ryan était une puissance au sein du parti démocratique américain; il assista fréquemment aux congrès nationaux organisés par ce parti.

M. Ryan possédait à New-York une magnifique habitation; celle-ci était située dans la 5e avenue, au no 858. Cette demeure abritait une collection universellement connue d'émaux de Limoges, ainsi que d'autres richesses artistiques.

Lorsque le Roi Albert et la Reine Elisabeth se rendirent aux Etats-Unis après la première guerre mondiale, M. Ryan organisa une réception en leur honneur dans sa maison de New-York.

Le Cardinal Mercier fut l'hôte de M. Ryan et demeura plusieurs jours à « Oak Ridge », propriété que le financier possédait dans l'Etat de Virginie, son pays natal.

M. Ryan était un grand philanthrope et un homme d'œuvres. Plusieurs édifices du culte ont été construits à son intervention. Il fit aux œuvres charitables des dons très importants.

La fortune laissée à sa mort par M. Ryan a été estimée à deux cent millions de dollars.

27 mai 1947.
P. Fontainas.

S

SADELEER (DE) *(Frans)*, Missionnaire Jésuite (Lede, 9.12.1844-Arlon, 1.2.1922).

Agé de 33 ans, il quitte la Belgique pour aller aider à la fondation de la nouvelle Mission du Zambèze. Grâce à une résistance physique exceptionnelle, il put pendant deux ans mener une vie de routier et entreprendre plusieurs fois en char à bœufs le voyage du Cap au Zambèze, aller et retour. Il traverse ainsi des régions désertiques où plusieurs de ses bêtes succombent à la soif, franchit des escarpements où trente bœufs ont peine à tirer le char, se défend hardiment contre les fauves et les indigènes hostiles. Une fois il lui fallut un mois pour un parcours de 200 km.

Quand il fut rappelé en Belgique en 1891, neuf de ses dix premiers compagnons d'apostolat avaient été fauchés par la malaria.

En 1893, quand les Pères Jésuites partiront pour le Congo, il sera une deuxième fois fondateur de Mission. Son supérieur, le génial Père Van Hencxthoven, eut tôt fait d'avoir recours à l'expérience africaine du Frère De Sadeleer. Il lui laissa choisir un endroit plus salubre que celui de Kibangu, situé en pleine région marécageuse et envahi par les moustiques. C'est à Kimuenza que le pionnier entreprend les premiers travaux de défrichage et de construction.

Au mois de novembre de la même année il va collaborer à la fondation du poste de Kisantu. Son jugement au sujet de l'emplacement de ce dernier enlève toute hésitation à son supérieur, et quinze jours plus tard les premiers bâtiments sont déjà sous toit. Son aide précieuse est mise à profit encore pour l'établissement des postes secondaires de Kinzundu, Lemba, Kimpongo et Ndembo.

En 1896 il revint dans sa patrie, et comme sa vue déclinait, on crut ne plus le revoir dans la Mission. Les supérieurs cependant appréciaient trop ses services et le rappelèrent. Il s'embarqua à nouveau de grand cœur. Après avoir tenté sans succès l'élevage des chevaux à Kisantu, il réussit le dressage des bœufs de trait. Inappréciables sont les services que rendirent à la Mission ses chars à bœufs avant l'apparition de l'automobile.

Après avoir choisi l'emplacement du nouveau poste de Wombali et collaboré à sa fondation, il alla encore une fois se reposer quelques mois en Belgique. En 1903 nous le retrouvons à Mpese, où la région est ravagée par la maladie du sommeil.

Son unique compagnon tombe malade et le laisse seul pendant trois mois. La fatigue l'isolement et des yeux malades ont alors raison de cet ancien Boer. Il quitte définitivement le Congo après s'y être dépensé pendant 28 ans.

23 novembre 1947.
L. Luyten S. J.

Précis historiques, 1894, p. 390. — *Onze Kongo*, 1910, nr 1. — P. Tromont, S. J., *Le Fr. Frans De Sadeleer.* — E. Verwimp, S. J., *De Vreede Missie.* — E. Laveille, S. J., *L'Evangile au centre de l'Afrique, Ntetembo eto*, Kisantu, avril 1920 et mai 1920.

SALISBURY (*Philippe - Henri - Bentham*), Capitaine de la Force publique [Chester (Angleterre), 22.5.1855-?].

Sous-lieutenant dans l'armée anglaise (régiment d'infanterie du Cheshire), il fit la guerre en Serbie (1876) et en Roumanie (1877), contre les Turcs, démissionna en 1888 et prit du service dans l'armée coloniale de sa patrie comme inspecteur (régiment Gold Coast). De 1890 à 1891, il fut attaché au Consulat du Shah de Perse à Londres. Présenté à l'E.I.C. par Stanley, il fut accepté comme agent et désigné pour l'expédition du Nil (1er août 1894). Il prit part à l'expédition Francqui, dirigée contre le chef vongara Bafuka, fils de Wando, en 1895. La colonne quittait Niangara le 1er février 1895. Les 700 soldats réguliers de l'Etat qui acompagnaient étaient divisés en pelotons commandés par Christiaens, Burrows, Salisbury, Niclot, Lekens, Frennet, Millard, Marillus, Swinhufvud, Kops, Gehot et Devenyns. On sait que le 11 février, l'avant-garde de l'expédition fut attaquée dans une galerie de rivière par les gens de Bafuka embusqués. Frennet fut tué. Le gros de la colonne ne dut son salut qu'à l'intervention de Niclot, qui, avec son arrière-garde, fonça sur les Azande et les mit en fuite. Salisbury, rentré à Dungu avec ses compagnons le 24 février, y tomba malade et quitta l'Uele le 20 mars, en destination de Boma, où il s'embarqua le 22 juillet. Rentré en Angleterre, Salisbury participa activement à la campagne anticongolaise déchaînée par quelques mauvaises têtes, entre autres Burrows, qui fut condamné pour calomnies, et déchu des Ordres congolais dont les titres lui avaient été précédemment décernés.

13 novembre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele*, *Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 209, 211, 326.

SAN FELICE [HUMILIS (HUMBLE) de], Missionnaire (San Felice-San Salvador, 1653).

Frère convers de la province de Bologne. Il fit partie de la deuxième caravane comprenant quatorze missionnaires, qui s'embarqua à Cadix le 4 octobre 1647 et arriva au Congo au début de mars 1648. Au mois de septembre de cette année, il se rendit au Nsundi avec le Père Jérôme de Montesarchio. Il quitta ce poste en 1651, sans doute pour rejoindre à Mbanza Matari le Père Bernard de Cutigliano. Il est possible qu'il y ait résidé quelque temps avec le Père Georges de Geel. Atteint d'hydropisie, il se rendit à San Salvador, où il trépassa.

19 janvier 1948.
Mgr. J. Cuvelier.

SANNAES (*Thomas-Alvardus*), Commandant de la Force publique [Solum (Telemarken-Norvège), 24.6.1867-?, 1929].

Lieutenant au bataillon de ligne de Christiansand depuis le 26 septembre 1890, Sannaes s'engagea à l'E.I.C. le 28 février 1896 et fut désigné pour les Falls, où il arriva le 18 mai. Le 12 juin, il était commissionné pour l'expédition Dhanis au Nil. Le 15 novembre (1896) il était à Mawambi, avec Vedy, Glorie, Croneborg, De le Court, Tagon, Closet, etc. Sa colonne se mit en marche vers le Nil, afin de rejoindre Chaltin à Ndirfi, comme il était convenu. Mais la révolte des soldats batetela de l'avant-garde anéantit une partie des forces et Sannaes, avec quarante soldats, dut se réfugier au fort anglais de Katue. Avec ses hommes, auxquels se joignirent dix-sept soldats anglais du fort, Sannaes eut à y soutenir un assaut des révoltés, puis il réussit à rejoindre Josué Henri, chargé, avec le concours de blancs dévoués, de se mettre à la poursuite des mutins. Le 4 juin, Henry avait quitté Mawambi. Le 14, à Mukupi, à la lisière de la grande forêt, une rencontre eut lieu avec les révoltés. Sannaes, qui venait rejoindre Henry, échappa, grâce à la clairvoyance de ce dernier, à une embuscade qui lui était tendue. Les révoltés furent atteints et battus par les troupes d'Henry dans les montagnes de la Haute Lindi, le 15 juillet 1897. Sannaes y fut grièvement blessé au bras et à la jambe. Le 4 août, il put rentrer à Beni.

Le 22 janvier 1899, son terme achevé, il quittait l'Afrique et rentrait en Belgique. Il repartait le 16 décembre 1899 en qualité de capitaine-commandant. Il fut alors adjoint à l'inspecteur d'Etat Malfeyt,

chargé de poursuivre les bandes de Batetela révoltés de Luluabourg et de l'Ituri, reconstituées dans la région du lac Kisale. Fin avril 1901, Malfeyt disposait de 850 hommes encadrés de sept Européens, dont Sannaes. Malfeyt quitta Buli avec 400 soldats et remonta par voie de terre le Lualaba. Sannaes et 150 soldats faisaient la même route au départ d'Ankoro, mais par voie d'eau, rejoints au lac Mutamba par le lieutenant Saroléa et 100 hommes. Le 21 août, Malfeyt et Sannaes opéraient leur jonction afin de cerner le boma de Kilemba. Le 27 août, l'attaque de la zériba était déclenchée et un combat acharné se livrait, couronné d'une éclatante victoire des troupes de l'Etat. Cependant, la campagne dite de l'Urua se poursuivit encore jusqu'à fin septembre. Sannaes rentra en Europe le 2 avril 1903.

Il fit un troisième terme comme chef de zone Gurba-Dungu, du 21 avril 1904 au 9 avril 1907; un quatrième dans le Bas-Congo, d'avril 1908 à avril 1911; un cinquième à Boma, de novembre 1911 à décembre 1913.

Rentré en Belgique, Sannaes mourut en 1929.

Il était chevalier de l'Ordre Royal du Lion et porteur de l'Etoile de Service.

10 décembre 1947.
M. Coosemans.

Belgique coloniale, 1897, pp. 441, 567. — Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 279, 326. — *Bull. de l'Association des Vét. col.*, novembre 1929. — Boulger, *The Congo State*, Londres, 1898, p. 251. — *Le Congo, Moniteur colonial*, Bruxelles, 1907, p. 406. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, pp. 171, 172, 183. — Lejeune, *Vieux Congo, 1930*, pp. 111, 112, 120, 139, 147. — Meyers, *Le prix d'un Empire*, Dessart, Bruxelles, 1943, p. 137. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, Namur, 1913, vol. 2, p. 294. — *Congo. Wekel. Belg. col. belang*, 1900, p. 316.

SAROLEA *(Henri-Emile-François)* (Hasselt, 26.9.1872-Redjaf, 17.2.1897). Fils de Jean-Pierre Saroléa et de Marie-Félicité Vrindts.

Son père était ancien conseiller communal de Hasselt et secrétaire de la Commission médicale provinciale du Limbourg. Henri Saroléa suivit à Hasselt les cours de l'Athénée royal, où il fit de brillantes études, puis, en 1891, entra à l'Ecole militaire, d'où il sortit sous-lieutenant d'artillerie en 1895. « L'appel de l'Afrique l'avait-il touché dès avant sa sortie de l'Ecole d'application? » écrit le P. Lotar, dans un article consacré à la mort de Saroléa (*Bulletin des Vétérans coloniaux*, juin 1932). « Peut-être bien, car je me souviens de l'aveu que me fit jadis un de mes cousins, élève à l'Ecole d'application en 1893, de l'enthousiasme que soulevaient alors, parmi nos futurs officiers, les événements de la campagne arabe. Nombre d'entre eux, me disait-il, s'offraient à partir sans attendre la fin des études. »

Saroléa offrit ses services à l'E.I.C. en novembre 1896. Il fut, avant son départ, qui eut lieu le 6 décembre à Anvers, chargé, en compagnie du sous-lieutenant Melaerts, d'aller à Londres pour y étudier les canons à tir rapide Maxim.

A son arrivée à Boma, il fut placé pendant quelque temps sous les ordres du commandant Michel, avec mission de mettre en état le matériel d'artillerie. Deux semaines plus tard, il était commissionné par le gouverneur général pour la zone des Makrakra. Son voyage vers le Haut fut lent; il traînait derrière lui un convoi, et ce n'est qu'après une randonnée fatigante qu'il arrivait à destination. Il est vrai qu'il fut arrêté dans sa marche par une grave maladie dont il faillit mourir et qui le retint au camp d'Uere, où il fut soigné avec le plus grand dévouement par ses camarades, entre autres par le lieutenant Hecq, des grenadiers. Grâce à sa robuste constitution, il se rétablit complètement et il était plein de santé et de vie lorsque, au début de l'année 1897, il arrivait dans le pays des Makrakra. Une lettre adressée à sa mère le 25 janvier donnait une description détaillée et enthousiaste du pays où il se trouvait à ce moment. « Ce fut à sa demande spontanée, écrit Chaltin, que je le désignai pour prendre part à l'expédition contre les mahdistes, laquelle arrivait au Nil, à hauteur de l'ancien poste égyptien de Bedden, le 14 février suivant (1897). » En relisant les souvenirs d'un des compagnons de Saroléa, on y relève les annotations suivantes : « Dès l'arrivée de la colonne Chaltin au mont Bereka, — trois jours avant d'atteindre le Nil, — Saroléa était atteint de dysenterie, mais il ne voulait pas qu'on en parlât! » Les mêmes souvenirs nous disent que le lendemain de l'arrivée à Bedden, Saroléa avait le sentiment que la mort était proche. « Le mardi 16, au soir, veille de la bataille, les membres de l'expédition, réunis devant la tente de Chaltin, parlaient du départ fixé au lendemain, écrit le P. Lotar, dans *Redjaf*. Comme le ravitaillement venait d'arriver, on le partagea. On voulut le diviser en parts égales; mais impossible, il manquait une dame-jeanne. Il fallut donc tirer au sort pour savoir qui s'en priverait. On débattit les noms dans un casque et le sort désigna De Backer; celui-ci en rit à

l'aise, mais Saroléa, très sombre, s'approcha, lui tira la manche et lui dit : « Console-toi, » De Backer, demain, un de nous restera » sur le carreau et tu auras sa part, la » mienne. » On eut beau se récrier, Chaltin surtout. Rien n'y fit. Saroléa restait convaincu. »

Le 17, dès 6 heures du matin, toute la colonne Chaltin se mit en marche vers Redjaf, à quelque 25 kilomètres au Nord. Saroléa commandait un des pelotons formant arrière-garde. Une heure après avoir quitté Bedden, on aperçut les Derviches postés sur des hauteurs. Chaltin déploya cinq de ses pelotons, dont, à l'extrême droite et touchant au Nil, celui de Saroléa. Nos hommes, s'abritant derrière les blocs de roches éparpillés à souhait dans la plaine, avaient consigne de ne pas répondre au feu des mahdistes, qui venait de s'ouvrir précipitamment et se déroulait avec une intensité furieuse. Durant la fusillade, le docteur Rossignon s'était aventuré du côté du Nil, à la recherche des blessés. Saroléa l'aperçut et lui cria : « Cache-toi, Rossignon, la place du médecin est à l'arrière! » A huit heures, Chaltin faisait sonner « En avant ». Les hommes quittaient leurs abris et s'élançaient. Saroléa, à la tête de son peloton, n'avait pas fait cent mètres qu'une balle derviche l'atteignait en pleine poitrine. Rossignon accourut, mais Saroléa avait déjà succombé. Tandis que les huit pelotons poursuivaient, dans une course effrénée, les Derviches délogés des hauteurs et fuyant vers le Nord, quelques hommes, par le sentier des caravanes, qu'ils savaient pouvoir suivre sans danger, pour rejoindre, le jour même, les vainqueurs, transportaient sur un brancard de fortune le corps inanimé de leur chef. Ils marchèrent pendant des heures. Quand ils approchèrent de Redjaf, la place était déjà emportée. Le lendemain, 18, on creusa la tombe de Saroléa, au pied de la montagne, à l'endroit même où s'était terminée la seconde et décisive bataille du 17, à une cinquantaine de mètres au Nord du grand dolmen chargé d'inscriptions arabes.

Saroléa avait un esprit peu soucieux du bien-être matériel, un cœur généreux, une bonté inépuisable, une aménité de caractère peu commune, une loyauté et une franchise parfaites. Il imposait par sa haute stature, son profil énergique, sa physionomie très douce.

Henri Saroléa avait plusieurs frères, tous remarquables d'énergie, de savoir, d'esprit d'entreprise. L'aîné, Ernest, attaché comme médecin à une compagnie de chemin de fer au Transvaal, se montra très dévoué au soin des indigènes, qui l'appelaient le « Père ». Le deuxième était médecin à Hasselt. Le troisième, Jean, ingénieur des Ponts et Chaussées à Gand, fit un séjour de trois ans au Chili, puis fut nommé ingénieur à la Compagnie des Forces motrices du Rhône à Lyon. Le quatrième, Charles, professeur à l'Université d'Edimbourg, était directeur de la *Revue franco-écossaise* et épousa la sœur de Shakleton, l'explorateur du Pôle antarctique. Leur cousin, le capitaine Saroléa, des grenadiers, fut commissaire de district de l'Equateur et du Kasai et tomba au siège d'Anvers en octobre 1914.

28 mai 1945.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Bull. de l'Association des Vét. col.*, juin 1932 : *La mort de Saroléa; Redjaf*, Bruxelles, 1937, pp. 7, 25, 27, 31, 36. — *Bulletin du Club africain d'Anvers*, juin 1897, n° 2. — *Illustration congolaise*, mai 1938, p. 6840. — *Expansion belge*, 1912, p. 81. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, pp. 183, 193, 194. — Boulger, *The Congo State*, pp. 214, 219. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, Namur, 1913, I, pp. 167, 181; II, p. 283. Defester, *Les Pionniers belges du Congo*, Duculot, 1927. — *Le Congo, Moniteur colonial*, 1904, mai, p. 56. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, t. II, p. 589.

SCHEERLINCK (*Jean-Désiré*), Capitaine de la Force publique (Ninove, 6.8.1864-Berchem-Anvers, 4.10.1910). Fils de Constant Scheerlinck et de Mélanie Jaspaert.

Enfant de troupe, il entre à l'armée comme caporal le 11 avril 1881. Il devient successivement sergent le 6 novembre 1881, sergent-fourrier le 11 mars 1882, sergent-major le 1er avril 1883, adjudant sous-officier le 18 avril 1886. Il est nommé sous-lieutenant au 7e régiment de ligne le 27 décembre 1886. Admis en qualité de sous-lieutenant de la Force publique le 5 août 1890, il s'embarque le même mois à Flessingue pour le Congo. En Afrique, il devient adjudant-major le 2 octobre suivant et lieutenant de la Force publique le 27 novembre 1891.

Le 31 mai 1892, il rejoint, au camp de Lusambo, Dhanis, qui y rassemblait des troupes pour pénétrer au Katanga, province incomplètement soumise, malgré l'expédition récente de Paul Le Marinel. Les événements qui allaient se succéder sur le Lomami et le Lualaba, à hauteur du Maniema, allaient modifier complètement ces projets. Dhanis se trouve d'abord contraint de marcher contre le sultan indigène Gongo Lutete, établi à N'Gandu sur le Lomami et qui venait de se révolter à l'instigation des Arabes. C'est en rentrant

à Lusambo, après l'avoir mis en déroute et lui avoir fait de nombreux prisonniers, qu'il y trouva Scheerlinck. Gongo, offrant de se soumettre, Scheerlinck fut chargé par Dhanis de se rendre avec Duchesne et 80 soldats à N'Gandu, d'y construire un poste et d'amener Gongo à participer avec ses forces à l'expédition du Katanga, toujours envisagée. Après dix-sept jours de marche. Scheerlinck arrive chez Gongo le 20 août 1892, s'abouche avec lui et commence à établir un poste dominant dont Duchesne prendra plus tard le commandement. Le 13 septembre, Dhanis lui-même arrive, accompagné du Dr Hinde et de Prégaldien. Le 23, Scheerlinck part avec eux pour Lupungu, situé sur la ligne de faîte Lomami-Lubilash, où, depuis quinze jours, de Heusch et Cerckel étaient occupés à la fondation d'un autre poste.

C'est de Lupungu que Scheerlinck partit un peu plus tard avec le Dr Hinde et une force de 112 fusils pour descendre la vallée du Lurimbi, affluent de gauche du Lomami. Il était parvenu le 22 octobre à Kolomoni, bourgade située sur cette rivière à une soixantaine de kilomètres du Lomami, lorsqu'il reçut, par des courriers arabes venant du Maniema, une première lettre du sergent De Bruyne, adjoint du lieutenant Lippens, commissaire de district à Kassongo. Cette lettre donnait les premières nouvelles de l'insurrection arable au Maniema, du massacre de l'expédition commerciale Hodister et de l'emprisonnement, à Kasongo, de Lippens et de De Bruyne. Elle apprenait que Sefu marchait à la tête de 10.000 hommes sur le Lomami, pour forcer le passage et fondre ensuite sur les troupes de l'Etat. Coup de tonnerre qui devait changer brusquement toutes les dispositions prises par Dhanis et le détourner du Katanga en l'obligeant à faire face à la menace arabe.

Scheerlinck comprend aussitôt qu'il s'agit de gagner du temps et d'empêcher les Arabes de franchir le Lomami en établissant des postes aux points de passage obligés. Il répond à De Bruyne par l'intermédiaire du messager de Sefu. Il annonce qu'il partira le lendemain pour N'goï Moyassa, au confluent du Lurimbi et du Lomami, et qu'il y attendra Sefu pour conférer avec lui. En même temps il appelle à lui de Heusch, resté à Lupungu, lui demande d'amener au plus vite toutes ses forces disponibles et envoie un courrier rapide à Dhanis pour l'informer de la situation.

Quatre jours plus tard, le 26 octobre 1892, Scheerlinck est à N'goï, à temps pour organiser la défense. Il apprend que les Arabes comptent traverser le Lomami en trois points. Il ne dispose pour les en empêcher que de trois Blancs, de 130 soldats et de 1.000 auxiliaires indigènes.

Le 29 octobre, il reçoit une nouvelle lettre de De Bruyne. Sefu, confiant dans sa force, ordonne à Scheerlinck de venir dans son camp pour y apprendre ses conditions. C'est un guet-apens évident. Scheerlinck refuse et menace à son tour le chef arabe de la vengeance des Blancs. Il n'arrive pas à l'intimider, mais il gagne du temps, sachant l'arrivée prochaine de Dhanis. Quelques jours s'écoulent encore, puis, le 14 novembre, à 3 heures du soir, troisième et dernière lettre de De Bruyne, lui annonçant qu'il n'est plus qu'à trois heures du Lomami avec un parti de 200 à 300 Arabes et qu'on le force à aller le lendemain à la rivière pour faire connaître de vive voix à Scheerlinck les ordres de Sefu. Celui-ci, trop paresseux ou trop lâche, se dérobe et reste des journées entières vautré sur ses nattes à l'abri de sa tente.

C'est le jour suivant, 15 novembre 1892, qu'eut lieu, sur les rives du Lomami, large à cet endroit de 90 mètres, l'entrevue historique qui a immortalisé le nom du sergent De Bruyne. Scheerlinck avait pris toutes ses dispositions pour sauver l'infortuné. Laissant quelques soldats en évidence, il avait dissimulé ses meilleurs tireurs dans les roseaux bordant la rive gauche. Il avait la conviction que Lippens était mort, ayant reçu, dès le 6 octobre, la nouvelle qu'il était malade et à toute extrémité. « Mon pauvre ami », cria-t-il à De Bruyne, « Lippens n'est plus en vie. Mes hommes tiennent vos gardiens au bout de leurs fusils. Nous allons mettre une pirogue à l'eau sous prétexte de porter un message pour le sultan. Dès qu'elle approchera, puisque vous savez nager, jetez-vous à l'eau. Elle vous recueillera. N'hésitez pas. Songez au sort de Hodister et de Michiels qui vous attend. » Le Dr Hinde joint ses instances à celles de Scheerlinck. Près de deux heures s'écoulent. De Bruyne reste inébranlable. « Je ne peux abandonner mon chef », déclare-t-il. « Les Arabes m'affirment qu'il est toujours vivant. S'il vient à mourir, je chercherai à fuir. Donnez-moi une boussole pour que je puisse alors m'orienter. » Mais la surveillance de ses gardiens empêche de lui donner cette satisfaction et il finit par retourner vers eux avec un geste de désespoir. Quelques jours après, il devait être massacré en même temps que Lippens.

Scheerlinck ne pouvait alors, avec le peu d'hommes dont il disposait, que se cramponner à la rive devant un ennemi très

supérieur en nombre, mais que sa résolution intimidait. Dhanis accourait à marches forcées. Le 16 novembre, il était à Kolomoni. Les 22 et 23 son avant-garde, sous les ordres de Michaux, atteignait le Lomami en amont de N'Gandu, en un point où les Arabes cherchaient à le traverser. Un combat acharné s'engage, dans laquel le sergent monrovien Albert Frees, avec 45 hommes accourus de N'goï, se distingue particulièrement. Le 25 le passage est forcé et l'ennemi se retire en déroute.

Quant à Scheerlinck, qui passe la rivière le 26 avec l'arrière-garde, il est spécialement chargé par Dhanis de battre l'estrade pour procurer des vivres à la colonne, en route vers Nyangwe. Il faut aussi réduire les derniers chefs noirs restés fidèles aux Arabes, opération qui est confiée à Michaux. On occupe successivement Dibwe, puis Lussuna, où les Arabes tentent de résister sans succès.

La route de Nyangwe paraît ouverte, et Gongo, avec ses guerriers, se fait fort d'y arriver le premier. Mais il se fait battre par Munié Pembe, fils de Munié Mohara, le plus redoutable des chefs arabes de la région, et il faut l'arrivée des Blancs pour rétablir la situation. L'année 1892 s'achève et c'est le 31 décembre que les troupes de l'Etat fêtent leur victoire sur le champ de bataille.

Dans les dernières opérations, Scheerlinck n'a joué qu'un rôle de second plan. Cependant, le 8 janvier, alors qu'il s'approche du Lualaba, il voit s'allumer des feux sur les hauteurs et entend une fusillade lointaine où il croit reconnaître des salves de fusil rayé. C'est Munié Mohara lui-même qui a passé le fleuve depuis cinq jours et qui vient de surprendre la petite troupe du sergent Cassart, détachée de l'expédition Delcommune à son retour du Katanga par N'Gandu. Scheerlinck rallie son monde et se précipite au pas gymnastique. En cours de route il est rejoint par Michaux, de Wouters et 200 irréguliers de Gongo Lutete. La fusillade a cessé. On passe la Moïdi sur un pont de singes, on contourne une colline et brusquement, de l'autre côté, on découvre l'armée arabe rangée en ordre de bataille avec les étendarts du Prophète flottant au vent. Elle forme un immense rectangle appuyé sur des croupes montagneuses. Sans se laisser déconcerter, nos faibles troupes s'avancent vers ce rempart vivant et, arrivées à cent mètres, chargent à la bayonnette. Quelques minutes plus tard tout était emporté. Munié Mohara, blessé le matin par Cassart, qui était parvenu à s'échapper, était massacré sur place.

Reprenant leur marche en avant, les vainqueurs étaient le 21 janvier en vue de Nyangwe, dont les séparait cependant encore toute la largeur du Lualaba. Pour s'en emparer il fallait d'abord franchir le fleuve, malgré la pénurie d'embarcations et le feu continuel des Arabes. Scheerlinck fut chargé par Dhanis de rassembler les pirogues que les Wagenias, pêcheurs riverains, avaient dissimulées. Les Wagenias savaient, de leur côté, que la place, battue par le canon de Dhanis, était à bout de résistance. Le 2 mars, à 2 heures du matin, ils apprennent à Scheerlinck qu'elle vient d'être évacuée et, seulement alors, mettent à sa disposition tous leurs moyens de transport. Scheerlinck rejoint Dhanis le 4 et, immédiatement, l'armée traverse le fleuve et fait son entrée dans Nyangwe.

Les Arabes tiennent toujours leur principal repaire, Kasongo, ville de 50.000 âmes, qu'ils sont en train de fortifier en prévision d'une attaque. C'est là qu'ils ont assassiné Lippens et De Bruyne. Le 7 mars, se trouvant sur la rive en face de Nyangwe, Scheerlinck voit arriver une pirogue arborant le pavillon de l'Etat. Dans cette pirogue se trouve le boy de Lippens qui vient, de la part de Sefu, rapporter aux Blancs divers effets ayant appartenu à son maître.

Dhanis, ayant reçu des renforts de Lusambo, se met en marche le 17 mars et, le 21, prend position à trois lieues au Nord-Ouest de Kasongo. Un coup de main heureux de Doorme sur le boma de Saïd ben Abedi, non encore achevé, surprend les Arabes et amène la chute presque immédiate de la ville. Un des premiers soins des vainqueurs est de rechercher les corps de Lippens et de De Bruyne et de leur rendre les honneurs suprêmes.

Le 2 juin, pour ménager les vivres, Gongo Lutete est renvoyé avec ses contingents vers le Lomami. Scheerlinck, pour qui les longues stations étaient funestes, est atteint d'un grave accès de fièvre qui le met à deux doigts de la mort et dont il ne se relève qu'à la fin de juillet. Il doit renoncer à accompagner l'expédition vers Kabambare et le Tanganika. Il est du reste à la fin de son terme. Dhanis le charge de ramener vers Lusambo un important convoi de prisonniers et de butin. En outre, on lui confie le soin de surveiller Gongo Lutete, dont les agissements commencent à inquiéter sérieusement l'autorité. Depuis qu'il a été licencié, Gongo se livre à des atrocités, incendie des villages et va jusqu'à menacer les agents de l'Etat. Lorsqu'il arrive à N'Gandu, Scheerlinck apprend que

Duchesne, ne se sentant plus en sécurité, vient d'arrêter le chef noir. Un conseil de guerre est réuni, que Scheerlinck préside, avec Duchesne et Lange comme assesseurs. Les débats durent deux jours. Gongo y est notamment convaincu d'avoir brûlé vives sa mère et ses sœurs. Il est condamné à mort et fusillé le 15 septembre 1893.

L'opportunité de l'exécution de Gongo a été contestée. Sans doute se justifiait-elle par les crimes qu'il avait commis et par la nouvelle révolte qu'il préparait probablement. Elle n'en est pas moins considérée comme inadmissible à l'égard de celui qui s'était montré pendant longtemps notre fidèle allié. Ce fut probablement aussi une erreur politique, car le prestige de Gongo était encore grand auprès des populations indigènes. On y a vu la cause initiale de la révolte militaire des Batetelas, peuplade dont il était issu.

Scheerlinck quitta N'Gandu le 13 octobre. Le 20 il arrivait à Lusambo, cinq jours après le départ du steamer qu'il devait prendre pour rentrer à Léopoldville. Il se mit alors à la disposition de Paul Le Marinel, qu'il accompagna dans un raid contre les Bakubas insurgés, vers Luebo et Luluabourg. Rentré à Lusambo, il y reçut la nouvelle de l'écrasement définitif des Arabes sous les efforts combinés de Dhanis et de Ponthier. La tâche à laquelle il avait brillamment participé était achevée. Il pouvait, enfin, rentrer en Europe. Il y arriva le 15 avril 1894, huit mois et douze jours après l'expiration de son terme d'engagement.

La vie militaire à laquelle il était désormais rendu était trop monotone pour un homme de la trempe de Scheerlinck. L'Afrique l'attirait invinciblement. En août 1899 il y retourne comme directeur de la Société Commerciale et Agricole de l'Alima. L'Alima, affluent du Congo, qui coule en territoire français et débouche sur sa rive droite entre les confluents de la Sanga et du Kasai, était connu depuis 1883, année où le Dr Ballay l'avait le premier descendu en canonnière depuis Diele jusqu'au Congo. Plusieurs postes et missions étaient échelonnés le long de son cours à l'époque où Scheerlinck y fut envoyé. Mais c'est à lui seul qu'on doit la reconnaissance du principal affluent de droite, la Puma, qu'il remonta sur une longueur de 120 kilomètres. Ses levés ont permis de raccorder la tête et le confluent de cette rivière torrentueuse, seuls points sur lesquels on possédait avant lui des indications. Il reconnut aussi les sources de l'Alima. Dans une vaste région, jusqu'alors inconnue, il découvrit des villages et établit des relations commerciales avec les indigènes.

Il revient en Belgique à la fin de 1902 et n'y reste que peu de temps. En octobre 1903 il repart comme inspecteur de la Compagnie du Kasai. Ce troisième séjour en Afrique s'achève en septembre 1906. Enfin, en novembre 1907 et jusqu'en juillet 1909, nous voyons Scheerlinck reprendre ses inspections pour le compte de la Compagnie du Kasai. Les fonctions itinérantes qu'il remplissait ainsi étaient bien dans le goût de cet infatigable voyageur. Ses déplacements durent être très nombreux. On le trouve, par exemple, à la fin de 1908 aux environs du lac Dilolo, alors très loin de toute voie fréquentée. Lorsqu'il rentra en Europe, le 10 août 1909, ce fut sur le même bateau que le prince Albert, qui venait d'achever un tour d'Afrique précédant de peu son accession au trône.

En Belgique, Scheerlinck s'était fixé près d'Anvers, à Berchem. Lorsque la mort vint l'y surprendre, le 4 octobre 1910, il était capitaine en second de réserve à son ancien régiment du 7e de ligne. Il était décoré de l'Ordre Royal du Lion, de l'Etoile de Service, des Médailles de la Campagne arabe et commémorative du règne de Léopold II. Le nouveau Roi, qui avait appris à le connaître, l'avait en particulière estime et adressa à sa famille des condoléances personnelles. Une nombreuse assistance, où se rencontraient beaucoup de personnalités militaires et coloniales, suivit les obsèques de celui dont la mémoire restera pour toujours associée à l'épisode le plus émouvant de notre histoire coloniale.

20 janvier 1947.
R. Cambier.

Belgique militaire, 2 décembre 1894, 3 mars 1895. — *Mouvement antiesclavagiste*, 1893-1894, p. 200. — Hunde, Sydney, Langford, *La chute de la domination des Arabes du Congo*, Bruxelles, 1897, pp. 58, 60, 68, 72, 79, 83, 103, 157. — Chapeaux, Alb., *Le Congo*, Bruxelles, 1894, pp. 294-299 302, 315. — Michaux, Comm., *Carnet de campagne*, Namur, 1913, p. 180. — *Mouvement géographique*, 1903, p. 151 (avec carte). — Weber, Cpt., *Campagne arabe*, Bruxelles, p. 11. — *Bull. belge des Sciences militaires*, octobre 1930, pp. 18, 19. — Defester, H., *Les Pionniers belges au Congo*, Tamines, 1927, pp. 71, 89-91, 106. — Masoin, Fr., *Histoire de l'Etat Indépendant du Congo*, Namur, 1913. — Lejeune, L., *Vieux Congo*, Bruxelles, 1930, pp. 98, 102, 117. — *Registre matricule*, feuillet 611.

SCHEPPER (DE) *(Pierre)* (en religion Frère Eleuthère), Frère Missionnaire Rédemptoriste (Maldegem, 19.9.1880 - Kinkanda, 16.3.1917). Fils de Louis De Schepper et de Nathalie Verheeke.

Il reçut le 6 mai 1903 l'habit des Rédemptoristes à Beauplateau (Tillet) et y fit profession le 8 décembre 1907. Le 27 février 1908 il partit pour le Congo et fut attaché d'abord à la Mission de Tumba, ensuite à celle de Nsona-Mbata. On le transporta gravement malade à l'hôpital de Kinkanda, où il mourut le 16 mars 1917.

28 octobre 1947.
M. De Meulemeester.

E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, t. III, p. 1308. — M. De Meulemeester, *Mémorial de la Province belge de la Congrégation du T. S. Rédempteur*, Louvain, 1931, 16 mars. — *Les Rédemptoristes belges aux Missions étrangères*, Brasschaat, 1924, p. 59. — *Annuaire des Missions catholiques au Congo belge*, 1935, p. 403.

SCHINGEN *(Etienne-Henri* Van) [Chevetogne (Namur), 12.6.1881 - Bruxelles, 5.5.1930].

Il appartenait à une honorable famille de cultivateurs. Il fit ses études au collège apostolique des Dominicains à Lierre et entra au noviciat des Dominicains à La Sarte le 7 septembre 1899. Il fit sa profession le 18 septembre de l'année suivante et fut ordonné prêtre le 20 août 1905. Après de solides études philosophiques et théologiques au couvent de Louvain, il fut assigné à la prédication, d'abord au couvent de Gand, puis au couvent de Liège.

La Préfecture de l'Uele oriental ayant été acceptée par la province Dominicaine, le T. R. P. Provincial lui demanda, le 4 août 1911, de bien vouloir s'y dévouer. Il se soumit aux désirs de ses supérieurs et partit d'Anvers avec la première caravane le 2 novembre 1911.

Il fut envoyé comme curé et Supérieur de la Mission de Gombari, où il arriva en janvier 1912. Dès les premiers voyages qu'il fit dans les camps des mines d'or de la Moto, il avait entrevu la nécessité et l'opportunité de s'occuper tout spécialement des ouvriers mineurs. Nommé bientôt Aumônier des Mines, il dévoua toute sa vie missionnaire aux divers camps qui allaient s'échelonnant et se multipliant dans la région.

Diverses tornades et autres accidents ayant ruiné la Mission de Gombari, il la transporta à Watsa, où il éleva, de 1914 à 1918, toutes les constructions formant un bel ensemble : école, lazaret, dispensaire et vaste église.

Epuisé par neuf années de travail ininterrompu, il rentra en Europe pour refaire sa santé et profita de son séjour à Bruxelles pour suivre les cours de l'Ecole de Médecine tropicale. En avril 1921, il repartait pour sa Mission et fut nommé, le 27 juin 1921, Vicaire provincial et Supérieur régulier de la Préfecture.

En 1925, il fut nommé pro-préfet et vicaire délégué.

En mars 1928, le R. P. Van Schingen, malade, dut quitter la Mission de Watsa, dont il avait été le constant animateur et organisateur.

Assigné au couvent de Bruxelles, il fut choisi comme sous-prieur de cette communauté et s'adonna à un fructueux ministère, jusqu'au 5 mai 1930, où la mort vint soudainement arrêter son apostolat.

26 novembre 1947.
Fr. Alb.-M. De Meyer, o.p.

Cfr. Wilsens, V., *Watsa et sa Mission*, dans *Missions Dominicaines*, 1922, pp. 327-336. — *Ibid.*, t. IX, 1930, 318-320. — *Le Rosaire*, 1930, pp. 145 et ss.

SCHMITT (*Mathias*), Père du Saint-Esprit (Didenheim, 9.2.1852-Boma, 9.2.1882).

Le Père Schmitt est le premier missionnaire que perdit, depuis son rétablissement, la nouvelle Mission du Congo. Il avait été, dès l'âge de 11 ans, mis en pension chez un instituteur de Belfort. Il continua ses études au collège de Mulhouse, puis au petit-séminaire de Zillisheim.

S'il ne partait pas pour les Missions, il allait être enrôlé dans l'armée : il préféra devenir missionnaire que soldat prussien. Il fut toujours un religieux docile, pieux et zélé.

L'apostolat des noirs au Congo fut le lot qui échut au Père Schmitt dans le nouveau partage entre les jeunes Profès de 1876, C'est en effet en 1876 que les Pères du Saint-Esprit s'efforcèrent de relever de ses ruines l'ancienne Mission du Congo.

Le Père Carrie était allé à Boma en 1876. Le 6 janviers 1876, le Préfet apostolique d'alors, le R. P. Duparquet, dans sa lettre au Supérieur général, faisait ressortir l'importance de Boma et l'utilité d'y créer une station de missionnaires. Le Père Carrie retourna à Boma en 1878 pour préparer ce projet de fondation; les circonstances le firent ajourner. A cette époque déjà, le P. Duparquet avait fait acheter par le P. Carrie un terrain convenable sur le bord du fleuve. Le contrat d'acquisition, daté

du 11 juillet 1876, est établi entre le Père Carrie et le Roi Sangwe. La signature de l'ambassadeur du roi, Nguidi Quiendo, est contresignée par J. Conquy et Delcommune, agents D.L. & Cie.

Parti de Landana le 5 mai 1880, le Père Carrie arriva à Boma. Le Père Schmitt fut aussitôt choisi pour le diriger. Il emmena avec lui dix jeunes gens de Landana pour commencer l'œuvre des enfants. Il se mit en marche le 22 septembre 1880. Ils entrèrent le 25 à Banane. Le Père Schmitt profita de son passage pour visiter l'ancienne station de Nemlao, restaurée par le Père Duparquet en 1876. Le 12 octobre, le Père Schmitt arrivait à Boma, où l'attendait le Père Visseq. Le 8 février 1881, la petite communauté se complétait par l'adjonction du Frère Cyriaque.

Les travaux ne manquèrent pas. Ce fut d'abord la traduction du catéchisme dans la langue fiote; le Père Schmitt y consacrait une heure par jour. Une autre œuvre à laquelle il aimait à s'appliquer, c'étaient les catéchismes dans les villages. Une école fut ouverte tout aussitôt. En peu de temps, on put réunir une vingtaine d'élèves. On commença aussi sans retard les plantations et les cultures, afin d'avoir par là de quoi aider à l'entretien du personnel. En 1881, le Père Carrie alla visiter l'établissement. Le 9 juillet, il écrivait : « Nous avons à Boma une très belle œuvre qui surpasse immensément tout ce qu'ont pu faire les protestants jusqu'à ce jour. Ce poste de Boma est non seulement d'une grande utilité, mais même d'une grande nécessité pour le Haut-Congo. »

Un des principaux chefs du pays, Sakala Mbaka, offrit à la Mission une île, Lediondo, pour y faire des plantations. L'œuvre de Boma trouva un autre protecteur dévoué en la personne du M. Greshoff, administrateur général des comptoirs hollandais du Congo. Il offrit au Père Schmitt une partie de l'île de Boma qui était sa propriété, à l'effet également d'y faire des plantations Peu de temps après l'arrivée du Père Schmitt, M. Greshoff l'invita à l'accompagner dans une excursion à l'intérieur. Le Père accepta bien volontiers et partit avec lui le 5 novembre à bord du *Zaïre*. Il visita successivement Kaika, Mazia, Msouku, Noki et Matadi.

Le Père Schmitt se proposait d'autres travaux quand la mort vint le ravir à sa chère Mission, le 9 février 1882, moins d'un an et demi après son arrivée à Boma. Appelé en hâte, le Dr Lucan lui trouvait une inflammation de la rate. Le Père Schmitt, écrit le Père Carrie, comme un vaillant soldat du Christ, est tombé les armes à la main, épuisé de fatigues, de souffrances et de peines.

Il s'est acquitté à la grande satisfaction de tous de la tâche difficile qu'il avait reçue comme premier supérieur de Boma.

21 décembre 1947.
E. Bartiaux.

Bulletin de la Cong. du Saint-Esprit, t. XII, pp. 387, 392. — *Mission cath.*, 7 janvier 1881.

SCHNITZER (*Edouard*), Médecin, naturaliste et gouverneur de l'Equatoria, plus connu sous le nom d'Emin Hakim, Emin Bey ou Emin Pacha [Oppeln (Silésie), 28.3.1840 - Utiawembe, 23.10.1892]. Il était d'origine israélite.

Gradué à Berlin, il part pour Constantinople, où il prend du service auprès du Gouvernement turc. En 1865, il est chargé du service de la quarantaine à Antivari. De 1870 à 1874, il occupe divers postes officiels en Albanie du Nord et en Anatolie. Il adopte un nom turc et épouse les idées avancées du parti de la Réforme. Devenu suspect pour cette raison, il part en 1875 pour l'Egypte. Son titre de médecin et sa connaissance des langues le font désigner pour le Soudan, alors administré par Gordon pour l'Egypte. Envoyé à Khartoum, où il arrive le 3 décembre 1875, il est nommé chirurgien du Gouvernement dans l'Hatel-Estiva ou Equatoria, la province équatoriale du Soudan, avec résidence à Lado. Il y devient populaire sous le nom d'Emin Hakim (le médecin fidèle). Homme de confiance de Gordon, il est parfois appelé auprès de lui à Khartoum et chargé de missions, notamment auprès de Mtésa, le potentat noir de l'Uganda. En 1879, il succède à Ibrahim Fawzi comme Gouverneur de l'Equatoria, avec rang de Pacha.

L'histoire du gouvernement d'Emin Pacha au Soudan est celle de la lutte d'un homme plein d'excellentes intentions, scrupuleux, ordonné, mais faible, contre une camarilla d'officiers et de fonctionnaires tarés, cauteleux, hypocrites, qui, avec force démonstrations de respect, finissent par le dominer complètement. Tant qu'il put rester en communication avec Khartoum, le nouveau gouverneur essaya de réformer les méthodes d'une administration qui, ne payant pas ses fonctionnaires, les obligeait à se payer eux-mêmes sur le pays. Après 1882, les derviches s'étant emparés du reste du Soudan, à l'exception de Khartoum, Emin doit abandonner la plus grande

partie de sa province et battre en retraite vers le Sud. Lorsque Stanley le rejoignit, il ne conservait plus qu'une faible bande de territoire le long du Nil, entre Wadelaï et le lac Albert. Dans ce dernier refuge il se maintenait depuis cinq ans, trop à l'écart pour que les derviches songeassent sérieusement à l'attaquer, et ausssi indépendant que possible, puisque après la chute de Khartoum et la mort de Gordon, en janvier 1885, le Gouvernement égyptien lui avait notifié par lettre l'abandon du Soudan et l'avait ainsi pratiquement déchargé de toute allégeance.

En 1889, la situation d'Emin était grave, mais non désespérée. On avait eu en Europe de ses nouvelles par Junker, qui était passé par chez lui en rentrant de son exploration de l'Uele, et par le missionnaire anglais Mackay, établi en Uganda, sur le lac Victoria, avec qui Emin était en relations suivies. S'il appelait au secours, c'était surtout pour qu'on lui donnât les moyens de tenir et d'évacuer une partie des réfugiés égyptiens et soudanais, au nombre de 4.000, dont il était encombré. Il se croyait abandonné par le Khédive et il avait écrit à Schweinfurth une lettre dans laquelle il lui demandait d'intéresser à sa cause soit le roi Léopold II, soit le Cardinal Lavigerie. La conséquence de ces démarches fut la préparation de plusieurs expéditions de secours à la fois en Italie (Massari), en Autriche (O. Lenz), en Angleterre (Stanley) et en Allemagne (Wissmann). Dans cette émulation généreuse, ce fut le comité anglais qui arriva bon premier, car il bénéficiait à la fois de l'incomparable dynamisme de Stanley, de l'appui financier du Gouvernement égyptien et des facilités d'acheminement et de transport que lui offrit spontanément l'Etat Indépendant du Congo, c'est-à-dire le Roi Léopold.

Stanley a raconté, dans les deux volumes intitulés : « Dans les ténèbres de l'Afrique » (*In darkest Continent*, 1890), les péripéties de cette expédition mémorable. La préparation en fut très laborieuse. Les soldats furent, comme c'était alors la règle, recrutés à Zanzibar. Pour faciliter l'engagement des porteurs dans la région des Falls, alors dominée par les Arabes esclavagistes, il avait paru essentiel de s'assurer le concours de Tippo-Tip. Celui-ci était précisément alors à Zanzibar. On le transporta, avec sa suite de 80 personnes, d'abord par mer de Zanzibar à Banane, puis sur le Fleuve, de Banane aux Stanley-Falls. C'était là un gros sacrifice d'argent dont on ne profita guère, car le rusé sultan, dont la duplicité était du reste bien connue, ne mit aucun empressement à rendre les services qu'on attendait de lui. Faute de porteurs, Stanley dut partir en avant, le 28 juin 1887, avec 389 hommes seulement, dont 6 Européens, laissant à Yambuya, sur l'Aruwimi, une arrière-garde, confiée au major Barttelot, qui ne devait jamais le rejoindre, car il se passa près d'un an avant qu'elle se mît en route. Encore fut-ce dans des conditions lamentables, puisque, peu après son départ, elle dut s'arrêter, décimée par la faim et la maladie, tandis que son chef, Barttelot, était assassiné par un des hommes enfin fournis par Tippo-Tip.

Stanley, de son côté, s'était porté en avant en remontant le cours de l'Aruwimi, puis de l'Ituri, dans un pays alors totalement inexploré et généralement en pleine forêt vierge. La caravane avançait péniblement par voie d'eau ou par voie de terre, repoussant péniblement les attaques des indigènes. Quand elle atteignit enfin le lac Albert, en janvier 1888, elle était à bout de souffle. La présence d'Emin lui fut signalée à Tunguru, à l'extrémité Nord du lac; mais avant d'établir le contact avec lui, Stanley jugea prudent de s'installer dans un camp retranché, non loin du site actuel d'Irumu (1). Ce camp, dénommé par lui Fort Bodo, il devait l'utiliser pendant une quinzaine de mois, période pendant laquelle il rencontra à diverses reprises Emin Pacha et qu'il employa également à des reconnaissances. Il refit notamment une bonne partie du chemin parcouru à l'arrivée, pour aller recueillir les débris de son arrière-garde.

Si l'on suit dans la relation de Stanley le détail des entrevues qu'il eut avec Emin, on se rend compte du malentendu qui s'établit dès l'abord entre les deux hommes et qui alla dans la suite jusqu'à dégénérer en une antipathie plus ou moins avouée. Entre l'Anglais énergique, impulsif, s'exprimant sans détours et souffrant peu la contradiction, et l'Allemand indécis, ondoyant, formaliste, sacrifiant les réalités de la vie à la curiosité scientifique, scrupuleux à l'excès et en même temps pénétré du fatalisme de l'Islam dans lequel il vivait baigné depuis des années, la compréhension et la bonne entente étaient difficiles. Stanley, sur la foi des bruits courant en Europe sur la situation désespérée du Pacha, avait bravé bien des périls pour venir à son secours. Mais la réalité était assez diffé-

(1) M. R. Gérard, Commissaire du District de Kibali-Ituri, a tout récemment retrouvé les vestiges de ce camp à 120 m. au Sud-Ouest du kil. 552 de la route Stanleyville-Ikumu.

rente. Ce qui menaçait Emin, ce n'étaient plus les mahdistes, mais bien plutôt l'amenuisement progressif de ses ressources et l'indiscipline, voire la trahison toujours latente de ses lieutenants égyptiens et de ses soldats soudanais, qui le considéraient comme une sorte d'otage et espéraient se servir de lui pour rentrer en Egypte par la voie du Nil.

Stanley eut beaucoup de peine à venir à bout des hésitations de cet homme par trop confiant et à le décider au départ. Il était en mesure de lui offrir trois voies de retraite pour lui et ceux de ses gens disposés à l'accompagner : La première le conduisait sur les rives du lac Victoria, dans un pays virtuellement soumis à l'influence anglaise. La deuxième lui était proposée par le Roi Léopold, qui désirait lui confier, moyennant un traitement et des subsides, le gouvernement de la partie nord-orientale de l'Etat Indépendant, celle qui correspond aux bassins de l'Ituri et du Haut Uele, où le Gouvernement égyptien avait eu autrefois des postes avancés que le Pacha avait eu l'occasion de visiter. La troisième le ramenait à Zanzibar, en attendant de regagner l'Egypte par voie de mer, tous frais à charge du budget de l'expédition et du Khédive, qui s'engageait à reprendre à son service tous les rescapés de l'Equatoria. Emin finit par choisir cette troisième proposition, de bien mauvais gré d'ailleurs, car il savait encourir ainsi la réprobation de ses administrés, dont bien peu se décidèrent à le suivre.

En conséquence, ce fut le 10 avril 1889 seulement que Stanley, escortant Emin et son adjoint le capitaine Casati, put quitter les parages du lac Albert et se diriger vers le Sud. La caravane comprenait près de 1.200 personnes, soldats, porteurs, femmes et enfants, et elle traînait avec elle de nombreux bagages et 235 têtes de bétail. Elle ne pouvait avancer que lentement. Le 17 mai on se trouvait encore sur la Semliki, dont il fallut disputer le passage aux indigènes wanyoro. Puis on commença à contourner par le Sud le massif du Ruwenzori qui de ce côté domine de haut le lac Edouard. Ce massif neigeux, dont plusieurs sommets dépassent 5.000 m. d'altitude, était vaguement connu des Anciens sous le nom de Monts de la Lune. Stanley, le premier, l'avait entrevu des abords du lac Albert, à une distance de 120 km. Ses prédécesseurs sur le même lac, Sir Samuel Baker en 1864, Gessi en 1876, ne s'étaient même pas doutés de la présence du géant, presque toujours enveloppé de brumes, et Stanley lui-même n'avait pas été plus heureux, lors de l'incursion rapide qu'il avait faite en 1876, lors de sa grande traversée transcontinentale, jusqu'au lac Edouard. Cette fois il voulut compléter ses informations en envoyant un de ses officiers, le capitaine Stairs, faire l'ascension de la montagne en compagnie d'Emin. Celui-ci lâcha pied dès le début, mais Stairs, pourtant dépourvu d'un équipement approprié, atteignit l'altitude de 3.260 m., estimant à 5.060 m. celle du pic qu'il avait encore devant lui et qu'il dut renoncer à escalader.

Stanley n'était pas très désireux de s'attarder sur le lac Edouard, où il pouvait être à tout instant attaqué. Emin lui laissait du reste l'entière responsabilité du convoi et consacrait tout son temps à la chasse des spécimens d'histoire naturelle, particulièrement des oiseaux et des insectes ce qui n'était pas sans provoquer, de la part des Britanniques, mainte réflexion ironique ou indignée.

Il fallut sept mois encore pour accomplir le long voyage jusqu'à la côte. Le 4 décembre 1889, Stanley, Emin et leurs compagnons arrivaient à Bagamoyo, en face de l'île de Zanzibar. Ils y furent accueillis par le major allemand Wissmann, l'explorateur du Kasai, à ce moment Commissaire impérial pour l'Afrique orientale, dont il commençait la conquête.

Plusieurs navires allemands étaient rassemblés en face de Bagamoyo. Une fête fut organisée en l'honneur des voyageurs, mais, le soir, au cours du banquet qui suivit, Emin fut victime d'un accident. Trompé par l'obscurité, il fit une chute de plusieurs mètres et dut être transporté à l'hôpital dans un état si alarmant que pendant quelque temps on craignit pour sa vie. Ce fut à ce moment qu'il cessa de voir Stanley. Celui-ci raconte qu'il ne put même pas rendre visite à Emin blessé. S'attendant, après sa convalescence, à devoir le ramener en Egypte, il fut stupéfait d'apprendre, au bout de quelques jours, qu'il n'en était plus question, car le Pacha abandonnait le service du Khédive pour entrer à celui du gouvernement allemand.

Que s'était-il passé ? On peut supposer qu'Emin Pacha en avait assez de la tutelle de Stanley, qu'il avait bien été obligé de subir jusque-là, et qu'il profita de la première occasion pour s'en affranchir. Cette occasion, les compatriotes qu'il venait de rencontrer à Bagamoyo, surtout Wissmann, s'empressaient de la lui fournir, car ils désiraient le confisquer au profit de l'influence allemande.

Pendant qu'avait lieu cette volte-face dont il était loin de se douter, Stanley

gagnait seul Zanzibar et il y prenait une mesure qui devait avoir dans la suite les conséquences les plus funestes pour celui qu'il croyait définitivement sauvé. Apprenant qu'une somme importante était consignée au nom de Tippo-Tip chez un négociant de la place, il fit, devant le juge consulaire, opposition au paiement de cette somme, sur laquelle il prétendait récupérer les frais inutiles que le chef arabe avait occasionnés à son expédition. Tippo-Tip ne devait jamais pardonner cet acte, qui le lésait gravement, et, quand il en fut informé, il enveloppa dans le même ressentiment Emin et Stanley.

Le Dr Franz Stuhlmann, dans son livre « Mit Emin Pascha ins Herz von Afrika », déclare que c'est bien Wissmann qui parla le premier à Emin de l'expédition projetée pour étendre l'influence allemande dans la région des lacs Victoria et Albert. Ce qui est étonnant et dénote chez l'ancien Pacha une inconscience profonde, c'est qu'il accepta de prendre la tête d'une telle expédition et de retourner, de gaieté de cœur, dans le guêpier dont Stanley venait de le retirer à grand'peine au prix de nombreuses vies humaines, sans parler d'une dépense de 625.000 fr., somme énorme pour l'époque. Wissmann est à peine moins coupable, car il ne pouvait guère ignorer que des négociations étaient en cours entre l'Allemagne et l'Angleterre pour délimiter les zones d'influence dans la région qu'il ambitionnait de rattacher à l'Allemagne, grâce au prestige supposé d'Emin. L'expédition était à peine partie que, en juillet 1890, un accord intervenait, aux termes duquel les territoires situés au Nord du 1er degré de latitude Sud, comprenant les lacs Albert et Edouard, passaient définitivement sous contrôle britannique.

Toujours est-il que cette expédition, qui bientôt n'allait plus avoir de raison d'être, quitta Bagamoyo le 26 avril 1890 avec un certain appareil militaire. Elle comprenait 7 Européens, 150 ascaris et environ 400 porteurs. Elle se parait officiellement de l'étiquette antiesclavagiste et, de fait, elle eut un petit engagement sur la rive méridionale du lac Victoria avec des traitants dont elle mit en liberté les captifs. Mais, bientôt après elle se dirigea franchement au Nord, suivant la rive occidentale du lac jusqu'au moment où, ayant atteint la baie de Murchison, elle se heurta à une force britannique commandée par le capitaine Lugard, qui avait déjà passé des traités avec les chefs waganda de la région. Elle jugea alors opportun de rétrograder et de se porter vers l'Ouest, reprenant en sens inverse le chemin suivi par Stanley autour du Ruwenzori. Finalement, par la Semliki, elle arriva au lac Albert, objectif des ambitions allemandes basées sur la coopération d'Emin.

Toutefois, si, à Bagamoyo, on avait pu se faire des illusions sur le prestige exercé par l'ancien gouverneur sur ceux qu'il avait naguère administrés, il fallut déchanter lorsqu'on se trouva sur place. Devant Emin, toujours aussi confiant qu'impuissant, les récriminations recommencèrent et les défections suivirent. De guerre lasse, les Allemands, qui, entretemps, avaient été informés de l'accord intervenu au sujet de la frontière, se résolurent au départ. Leur seule satisfaction avait été de déployer pour la première fois le drapeau du Reich sur les rives du lac Victoria. Quant aux lacs Edouard et Albert et à l'extension rêvée vers l'ancienne Equatoria, il fallait y renoncer définitivement.

Il n'y a pas d'apparence qu'Emin ressentit cette déconvenue, qui aurait dû le toucher personnellement. Le 10 décembre 1891, usant de ses pouvoirs de chef de l'expédition, il enjoignit au Dr Stuhlmann, qui avait le grade de lieutenant, de prendre le chemin du retour avec le gros des troupes, se réservant de le suivre avec le reste, comprenant surtout des malades, dès qu'il aurait pu se procurer des porteurs.

Que faut-il penser de cette attitude, sur laquelle on ne possède que la version Stuhlmann, du reste assez vague ? Emin, laissé à ses seules forces, devait être à peu près incapable de se tirer d'affaire; mais s'en est-il rendu compte ? Peut-être est-il resté en obéissant au point d'honneur qui force un capitaine à rester le dernier sur son navire en perdition. Peut-être avait-il un dessein secret et suivait-il des instructions de Wissmann lui prescrivant de pénétrer au Congo pour chercher de ce côté une compensation aux ambitions allemandes ? Ce qui semble donner corps à cette dernière hypothèse, c'est la tentative de Stokes, qui eut lieu deux années plus tard par la même voie. Toujours est-il que, dès le début de 1892, nous voyons brusquement Emin se joindre à une caravane de traitants arabes qui, par l'Ituri et la Lindi, se dirigeait vers les Falls.

C'était là le dernier voyage de cet éternel indécis et déjà la destinée le poussait vers sa fin tragique. Accompagné de ses derniers soldats, mais retardé par ses compagnons de voyage, il n'avançait qu'à petites journées. Le 28 juin, il n'était encore qu'à Ipoto, près de Kilonga-Longa, et le 14 octobre, au village Utiawembe, dépen-

dant du chef Kinena et situé dans le territoire actuel de Lubutu, District de Stanleyville. Arrivé à ce point, l'Arabe Said ben Abid, qui avait fait route avec lui, conseilla au Pacha de s'arrêter, pendant que lui-même irait à Kirundu prévenir son maître Kibonge et lui demander l'accès du Fleuve.

Or, Kibonge était le lieutenant de Tippo-Tip et il avait reçu de son chef, ulcéré par la saisie de son argent à Zanzibar, l'ordre de se montrer impitoyable pour tous les Blancs et particulièrement pour tous ceux qui avaient accompagné Stanley à la côte orientale. En même temps qu'il envoyait à Kinena le sauf-conduit demandé, il lui donnait pour Emin un ordre de mort. Ce qui suivit a été raconté par les assassins eux-mêmes. Kinena et deux de ses complices pénétrèrent dans la case d'Emin, après avoir éloigné les sentinelles sous un prétexte quelconque. Ils se jetèrent sur le malheureux en lui criant qu'ils ne faisaient qu'exécuter les ordres de Kibonge. Les dernières paroles d'Emin furent : « Tuez-moi, je suis sans défense, mais souvenez-vous que les Européens me vengeront ». Après sa mort on lui coupa la tête pour l'envoyer à Kibonge.

C'est presque au même moment que Dhanis attaquait sur le Lomami. La guerre arabe débutait et, dans le cours des événements qui suivirent, Emin, comme il l'avait prédit, fut amplement vengé. Kibonge et ses gens, chassés de Kirundu, furent poursuivis sur la Lowa et atteints par Ponthier qui les battit en juillet et en août 1893. Kibonge, réfugié à Nyangwe, s'en échappa lors de la prise de la ville par Dhanis et s'enfuit vers Ipoto. Tombé par trahison entre les mains de Lothaire, il fut jugé et condamné à mort le 9 janvier 1894. Après la lecture du jugement, il déclara avec force : « Je reconnais avoir tué Emin. Je suis prêt à mourir ». Quelques instants après, il était fusillé.

Les objets personnels du Pacha, récupérés à la prise de Nyangwe, furent ramenés en Europe et remis au Gouvernement allemand par le baron Dhanis. Les plus précieux sont ses cahiers de notes, publiés depuis, couverts de sa fine et petite écriture, toujours méticuleusement tenus. Emin s'intéressait à tous les détails de la route et il était le plus consciencieux des observateurs. Il est caractéristique que la dernière entrée faite sur son journal, très peu de temps avant sa mort, soit : « Le baromètre monte rapidement ».

Stanley a fait d'Emin un portrait caractéristique : « Je m'étais attendu », dit-il, « à voir un personnage à tournure martiale, grand et mince en uniforme égyptien tout râpé, et je me trouvais en face d'un homme maigriot, coiffé d'un fez, fort bien soigné, le linge, éclatant de blancheur, parfaitement repassé et d'une coupe irréprochable. Une barbe noire encore, mais grisonnante par places, encadrait un visage de type magyar, auquel des lunettes ajoutaient quelque chose qui pouvait rappeler un Espagnol ou un Italien. Ce visage ne montrait aucune trace de maladie ou d'anxiété; tout au contraire, il indiquait un corps prospère et un esprit tranquille ».

Le peu que nous avons dit plus haut montre que, sous cet aspect placide, l'homme cachait un caractère complexe et rempli de contradictions. Stanley, qui a eu tout le loisir de l'observer, consacre un chapitre entier de son livre à une analyse au bout de laquelle il avoue qu'il n'a pas réussi à débrouiller cette énigme vivante. Ce qui est certain c'est qu'Emin possédait les qualités du savant et du fonctionnaire plutôt que celles du conducteur d'hommes et du guerrier. Le rôle historique que lui ont imposé les événements auxquels il a été mêlé, dépassait singulièrement sa taille. Mais il était brave et orgueilleux et il trouva tout naturel d'assumer ce rôle sans se rendre compte des imperfections qu'il laissait apparaître et qui n'étaient que trop visibles pour son entourage. Nul plus que lui n'a mérité de se voir appliquer l'adage: « Grand homme pour le monde, mais petit pour ses serviteurs ».

20 avril 1948.
R. Cambier.

Emin Pacha, *Eine Sammlung von Reisebriefen und Berichten Dr. Emin Pascha's aus den ehemals aegyptischen Aequatorialprovinzen und deren Grenzländern*, Leipzig, Brockhaus, 1888. — Emin Pacha, *Die Tagebücher*, Berlin, Westermann, 1917. — Emin Pacha, *Emin Pasha in Central Africa, being a collection of his letters and journal*, London, 1888. — Emin Pacha, *Journal einer Reise von Mrüli nach der Haupstadt Unyoro's mit Bemerkungen über Land und Leute, Pet. Mitt.*, 1899. — Emin Pacha, *Reisen zwischen dem Victoria- und Albert Nyanza See*, 1881, Id., 1882. — *Rundreise durch die Mudirië Rohl, Id.*, 1883. — *Reise im Westen des Bahr-el-Djebel*, oct.-déc. 1882, *Id.*, 1883. — Stanley, H.-M., *In darkest Continent, London*, 1890. Tr. franç. *Dans les ténèbres de l'Afrique*, 2 vol., Paris, Hachette, 1890. — Casati, G., *Dix années en Equatoria*, Paris, Didot, 1892. — Dr. Stuhlmann, Franz, *Mit Emin Pascha ins Herz von Afrika*, Berlin, Dietrich Reimer, 1894. — Peters, Carl, *New light on Dark Africa, being the narrative of the German Emin Pasha Expedition*, tr. Dulcken, London, Ward, Lock and Co, 1891. — Mounteney Jephson, A.-J.-M., *Emin Pacha et la rebellion à l'Equateur*, Paris, Hachette, 1891. — Schweinfurth, G., Ratzel, F., Felkin, R. and Hartlaub, G., *Emin Pasha in Central Africa, tr.* Felkin, London, Phillip, 1888. — J. Schott

Keltie, *La délivrance d'Emin Pacha d'après les lettres de H.-M. Stanley*, Paris, Hachette, 1890. — Bourne, E., *The other side of the Emin Pasha relief expedition, Trib. cong.*, 26 mars 1903. — Lotar, R.-P., *Souvenirs de l'Uele, Rev. Congo*, 1933-1934. — Brode, H., *Tippo-Tip*, London, 1907. *Un voyage d'exploration au Lac Albert par Emin Pacha, Bull. Soc. R. Belge géogr.*, 1887. — *Mort d'Emin Pacha, Id.*, 1893. — *Enc. Brit.* (1946), art. Emin Pasha. — *A propos des documents d'Emin Pacha, Mouvement géogr.*, 1912. — Manning, Olivia, *The remarkable expedition. The Story of Stanley's rescue of Emin Pasha from Equatorial Africa*, London, Heineman, 1947.

SCHOOTE (VAN) *(Reginal-Aloïs)*, Dominicain et premier préfet apostolique de l'Uele oriental (1912-1921), (Stekene, 17.6.1858-Gand, 7.3.1936). Fils de Pierre Van Schoote, ex-bourgmestre, et de Marie Van Hecke.

Nous ne pouvons donner qu'un résumé très succinct de sa vie extrêmement mouvementée et remplie.

Il fit ses études au petit séminaire de Saint-Nicolas-Waes, puis au grand séminaire de Gand, qu'il quitta après sa première année d'études théologiques, pour prendre le froc dominicain en octobre 1882. Prêtre en 1886, il fut institué, deux mois après son ordination, sous-prieur du couvent de Gand et dirigea les travaux du recouvrement de l'église conventuelle.

Il trouva que son apostolat urbain n'avait pas assez d'ampleur et sollicita du Maître général de l'Ordre, de pouvoir passer à la Province dominicaine de l'Equateur, qui venait d'entreprendre une Mission dans la Cordillière des Andes : la Mission de Canelos. L'évangélisation de ces régions intérieures était particulièrement pénible et périlleuse : populations instables, de mœurs cruelles, vivant en d'immenses forêts inexplorées sur le bord de rivières profondes, semées de rapides, infestées de crocodiles, etc.

En septembre 1892, le P. Van Schoote s'embarquait à Saint-Nazaire, à destination de Guayaquil. De là il gagnait Quito, puis Canelos, où il arrivait après un mois de voyage. C'est là que pendant près de vingt années il devait se dépenser sans compter et faire rayonner son apostolat. Existence missionnaire qui tient du roman, mais dont l'authenticité est prouvée par les documents officiels de l'époque et de la région.

Pro-préfet apostolique de la Mission, il osa en 1897 entreprendre un voyage d'exploration chez les Iquitos, réputés pour leur férocité.

En 1898, exilé comme missionnaire étranger, il se cacha pendant de longs mois dans la forêt équatoriale, où l'on perdit sa trace. Il se confia à une tribu d'Indiens, les Kitchuas, qui lui étaient particulièrement attachés. Il ne reparut que lorsque le Président Alfaro eut cessé ses poursuites, vaincu par l'héroïsme et l'activité pour le bien public du Père Van Schoote : tracés de routes, relevé du cours du Pastaza et d'autres affluents de l'Amazone; ponts jetés sur les rivières et les marais; les Canelos fixés à la terre, etc. Le Saint-Siège honora le P. Van Schoote du titre de « Missionnaire Apostolique ».

Dans les premiers mois de l'année 1909, il fut appelé au chevet du P. Halflants, mourant. Le P. Halflants, dominicain belge, administrait depuis douze ans la chrétienté de Banos (1). Après avoir rendu les derniers devoirs à son confrère, le P. Van Schoote continua à diriger cette paroisse de Banos jusqu'à l'arrivée d'un successeur.

Il rentra en Belgique en 1910, pour réparer ses forces et revoir les siens, au moment même où la Province Dominicaine belge reçut comme terrain d'apostolat au Congo belge le territoire du Haut-Uele oriental.

Le P. Van Schoote semblait tout indiqué pour prendre la direction des néo-missionnaires dominicains qui partiraient pour la Colonie. Quoique sa Mission de l'Equateur lui tînt très à cœur, et qu'il avait promis d'y retourner, il ne sut refuser aux vifs désirs de ses supérieurs de permuter son champ d'apostolat.

Il s'embarqua à Anvers avec les quatre premiers missionnaires dominicains le 2 novembre 1911, pour arriver à Amadi, premier poste de la Mission, à la mi-janvier 1912. Avec le Préfet apostolique Diericx, des Prémontrés, il parcourut le territoire que le Saint-Siège lui confiait en le nommant Préfet apostolique de l'Uele oriental le 16 janvier 1912.

Tout était encore à créer, car il n'existait encore que les postes d'Amadi et de Gumbari avec quelques chapelles près les grands centres. Quelques années après, les missionnaires dominicains étaient à Niangara, Rungu, Dungu, Doruma, Van Kerckhovenville, Watsa, Aba, et avaient fondé dans la plupart des chefferies des chapelles indigènes. Malgré son âge et le climat, Mgr Van Schoote se dévouait sans compter au service des Européens et des noirs. C'étaient les années de guerre et il ne pouvait attendre de Belgique ni les renforts ni les ressources nécessaires. En dépit d'une telle situation, la Mission ne cessait de progresser.

Le 28 avril 1922, rentré en Europe, il démissionna, considérant que la tâche qui restait à entreprendre exigeait une activité plus jeune. Le Maître général des Domini-

cains le nomma prieur du couvent de Sainte-Sabine à Rome, charge qu'il occupa glorieusement jusqu'en 1931.

Sentant ses forces décliner, il quitta Rome et le priorat, pour revenir en son couvent de Gand, où il trépassa le 7 mars 1936.

26 novembre 1947.

Fr. Alb.-M. De Meyer, o.p.

Circular dirigida a la Provincia Dominicana del Ecuador, acercadel Muy R. Padre, Predicator General fr. Thomas Cornelio Halflants, fallecido en Banos el 20 de junio de 1909. Quito, Imprenta de S. Domingo, 1909. — *Les Missions Dominicaines*, t. XV, 1936, 157-160. — *Le Rosaire*, t. LXII, 1936, 124-188. — *Bull. Associat. Vétér. colon.*, 1936, avril, 9. — *Ann. Miss. cath. Congo belge*, 1935, 330-331. — M.-H. Lelong, O. P., *Mes Frères du Congo*, édit. Baconnier-frères, Alger, t. II, 251-252, 341, 342.

SCHWEINFURTH (*Georges-Auguste*), Explorateur et Naturaliste (Riga, 29.12.1836-Berlin, 19.9.1925).

Georges Schweinfurth était le plus jeune fils d'un négociant en vins, originaire de Wiesloch, dans le Palatinat, mais qui avait émigré à Riga en 1809.

Dès son jeune âge, il rêvait d'explorations lointaines et s'intéressait à l'histoire naturelle. C'est en 1857, au cours d'un voyage en Autriche avec ses parents, qu'il s'initia à la botanique, à laquelle il devait consacrer la majeure partie de sa vie. Il étudie successivement aux Universités de Heidelberg, de Munich et de Berlin, et c'est dans cette dernière ville qu'il fait la connaissance des botanistes A. Braun et P. Ascherson. En 1862, il est reçu docteur en philosophie par l'Université de Heidelberg, avec une thèse sur les plantes recueillies au Soudan par R. Hartmann.

En 1863, il entreprend un premier voyage en Egypte dans le but de contribuer à la découverte du bassin du Nil. Il explore successivement la côte orientale de la mer Rouge, de Koser à Suakin, la Nubie et le Soudan oriental jusqu'à Gallabat et Khartoum. Au cours de ce voyage, qui dura environ deux ans et demi, il apprend l'arabe, établit des relations avec les chefs nubiens et les trafiquants, étudie la géographie et l'ethnographie et récolte environ 2.500 numéros d'herbier de plantes.

Faute de ressources, il rentre en Europe en juillet 1866 et s'établit à Berlin pour étudier ses riches collections. C'est là qu'il met au point le projet de son grand voyage au Bahr-el-Ghazal, qu'il voulait explorer aux points de vue de la géographie, de l'ethnographie et surtout de la botanique. Il désirait y étudier spécialement le passage de la steppe et de la savane arborée à la grande forêt équatoriale du bassin du Congo. En 1867, l'Académie des Sciences de Berlin lui accorde les importants subsides de la Fondation Humboldt pour l'Avancement des Sciences et l'exploration des pays lointains, ainsi que de la Fondation Karl Ritter. Comme les trafiquants arabes du Haut-Nil ne toléraient pas les Européens et qu'à leurs yeux la vie humaine comptait pour bien peu de chose, Schweinfurth s'était en outre assuré l'appui du Gouvernement égyptien.

En juin 1868, il retourne en Egypte et gagne Khartoum, où il réside deux mois, et bénéficie de l'aide du trafiquant copte Ghattas. Le 5 janvier 1869, il quitte Khartoum, remonte le Bahr-el-Abiad, le Bahr-el-Ghazal et le Bahr-Jur, pour arriver fin février à Meskra-el-Rek, sur le Molmul. Fin mars, il traverse le pays des Dinka et arrive à Jur-Ghattas, résidence des trafiquants, qui lui servira de base. Il y rencontra un trafiquant d'ivoire, Mohammed Abd-es-Sammât, qui lui offrit de se joindre à sa caravane pour le conduire dans le pays encore inconnu des Mombuttu ou Mangbetu, où il trafiquait habituellement. Schweinfurth traverse alors le pays des Bongo et arrive à Sabi sur le Bahr-Jau. Continuant vers le Sud, il traverse la Sueh, pousse une pointe vers les sources de celle-ci et pénètre chez les Niam-Niam ou Azande, peuplade anthropophage. Le 2 mars 1870, il est chez Wando, chef des Niam-Niam, qui habite dans la vallée d'un affluent de la Bwere, appartenant au bassin du Congo. Il y séjourne jusqu'au 6 mars, puis il procède vers le Sud en traversant le bassin de la Bwere, et découvre, le 19 mars 1870, l'Uele, la « Grande eau des Mombuttu », dont les eaux, remarqua-t-il, coulent vers l'Ouest et non vers le Nil. Il traverse ensuite l'Uele un peu en aval du confluent du Kibali et du Gada — à l'Ouest du poste actuel de Niangara — et arrive le 22 mars chez Munza, chef des Mombuttu, qui résidait à Nangazizi. Ici Mohammed Abd-es-Sammât fit sa provision d'ivoire et refusa d'aller plus loin au Sud.

Schweinfurth dut donc abandonner son rêve d'atteindre le Bomokandi et de voir la grande forêt équatoriale. Il avait cependant encore découvert les Akka, une de ces races de Pygmées dont Hérodote avait déjà signalé l'existence, mais que personne n'avait jamais vus.

Le 12 avril 1870, Schweinfurth retraverse l'Uele, qu'il avait été le premier Européen à voir, mais qu'il prenait pour la source du Chari, affluent du lac Tchad. Il fit un petit crochet jusqu'aux rapides du Kibali et retourna par le même chemin à Jur-Ghattas, où il s'installa pour classer ses collections.

Malheureusement, dans l'après-midi du 1er décembre 1870, un incendie, allumé par un tireur maladroit, détruisit ici ses notes et ses collections, anéantissant en moins d'une demi-heure les résultats de 825 jours d'exploration. Dans son livre célèbre « Im Herzen von Afrika », paru en 1874, qui eut de nombreuses éditions allemandes et fut traduit en français, en anglais, en italien et en turc, Schweinfurth raconte cette catastrophe sous le titre: « Le jour le plus malheureux de ma vie ». Ce désastre ne découragea cependant pas le célèbre explorateur. Avec les quelques objets arrachés aux flammes par deux boys nubiens, il se remet à l'œuvre. Il prolongea son séjour dans le Haut-Nil de 6 mois et explora surtout le pays des Golo à l'Ouest du Bahr-el-Ghazal. Les nombreux documents qu'il recueillit pendant cette période, ajoutés à ceux qu'il avait heureusement fait parvenir à Berlin avant l'incendie, allaient lui permettre d'enrichir considérablement nos connaissances géographiques, ethnographiques et historiques sur le centre du continent noir et le Bassin du Haut-Nil. Mais ce sont surtout ses collections botaniques, ne comprenant pas moins de 4.500 numéros d'herbier, qui allaient lui permettre de faire connaître la flore et la végétation des savanes et des galeries forestières du Soudan. Il fut d'ailleurs le premier à utiliser ce dernier terme qu'il introduit ainsi dans notre vocabulaire scientifique.

Schweinfurth rentra à Berlin en novembre 1871 pour y entreprendre l'étude de ses vastes matériaux. Ses publications lui valurent successivement les médailles d'or des Sociétés de Géographie de Londres, de Paris et de Rome. Ajoutons toutefois que Schweinfurth n'avait pas pu résoudre le problème de l'Uele. Ce dernier ne devait l'être qu'en 1888 par des Belges : Van Gèle et ses compagnons, qui découvrirent et remontèrent l'Ubangi.

En 1874, Schweinfurth revient en Egypte et il résidera jusqu'en 1888 au Caire, d'où il rayonnera presque chaque année vers quelque nouvelle contrée, pour y poursuivre ses explorations et ses récoltes. Il visite successivement la grande Oasis de Khârgah et les déserts à l'Ouest et à l'Est du Nil (1876-1880), le Liban (1880), l'île de Socotra et le Sud de l'Arabie à l'Est d'Aden (1881), la Haute-Egypte (1882), la côte de la Cyrénaïque jusqu'à Tobruk (1883) et le Yemen (1888-1889). En 1875, sur la recommandation de l'égyptologue H. Brugsch, un décret du Khédive le chargea de fonder la Société Khédiviale de Géographie, dont il fut le premier président. En août de la même année, il participa au Congrès International des Sciences géographiques à Paris.

En 1876, il refuse la chaire de géographie de l'Université de Leipzig. La même année, il participe à la Conférence géographique internationale de Bruxelles, convoquée par Léopold II.

En 1880, le Ministère des Cultes allemand lui octroie le titre de Professeur et la même année il devient membre de l'Association Internationale Africaine.

Lors de la Conférence internationale de Berlin, qui aboutit, le 25 février 1885, à l'Acte de Berlin, ses avis désintéressés furent souvent pris en considération.

En 1886, il devient membre honoraire de la Deutsche Kolonialgesellschaft et en septembre de la même année il réside à Anvers, où il a de la famille.

Entretemps, en 1879, il s'était fait naturaliser Allemand et, à partir de 1888, il se fixe définitivement à Berlin. En échange d'une pension viagère de l'Etat, il dépose toutes ses collections botaniques, comprenant environ 18.000 numéros et de nombreux dessins et esquisses, au Jardin Botanique, et ses autres collections dans les divers instituts scientifiques de la capitale allemande. Des doubles de ses collections d'herbier furent distribués généreusement aux musées scientifiques de Paris, Londres, Bruxelles, Vienne et Saint-Pétersbourg.

Bien que membre du « Deutsche Kolonialrat » depuis 1891, Schweinfurth s'efforça toujours de faire servir son œuvre au monde civilisé tout entier.

Après sa rentrée en Allemagne, Schweinfurth garde la nostalgie de l'Afrique et surtout de l'Egypte, qu'il appelait « le pays du soleil », et son enthousiasme pour l'exploration ne se ralentit pas. De 1891 à 1894, il fait trois voyages en Erythrée italienne et y récolte 4.000 numéros d'herbier. En 1901, 1906 et 1908, il parcourt l'Algérie et la Tunisie et en rapporte encore 2.500 numéros d'herbier. Entretemps, de 1902 à 1907, il avait rassemblé des collections préhistoriques à Thèbes, et jusqu'en 1914, il retourna presque chaque hiver en Egypte, pays de

ses premières explorations. La guerre de 1914-1918 et les événements politiques subséquents le laissèrent dans une situation matérielle pénible; mais, heureusement, ses nombreux amis lui sont venus en aide durant les dernières années de sa vie, si bien remplie.

Il s'éteignit à Berlin le 19 septembre 1925, à l'âge de 89 ans, et il fut enterré au Jardin Botanique de Berlin-Dahlem, où nous avons visité plusieurs fois sa tombe.

Doué d'une rare énergie et d'un enthousiasme resté juvénile jusqu'à sa mort, Schweinfurth a été un explorateur de grande classe et un pionnier de l'exploration du continent noir, qui a servi toute sa vie la Science d'une manière désintéressée et sans jamais chercher les honneurs. Son œuvre scientifique est considérable. Le nombre de ses publications s'élève à 464. Elles sont presque toutes relatives à l'Afrique et se rapportent aux domaines les plus variés du savoir humain : la géographie, la botanique, la zoologie, la géologie, la préhistoire et l'archéologie, l'ethnographie et la linguistique, la politique et la colonisation.

C'était un esprit impartial et indépendant, possédant une vaste érudition, toujours prêt à rendre service à tous ceux qui l'approchèrent, sans distinction de nationalité. La destruction de son important herbier, si riche en spécimens types de l'Afrique, lors de l'incendie du Musée du Jardin Botanique de Berlin-Dahlem en 1943, a été une perte irréparable pour la Science.

18 novembre 1948.
W. Robyns.

Schweinfurth, G., *Im Herzen von Afrika*, Leipzig, 1874 (nombreuses éditions et traductions) — Id., *Plantae quaedam niloticae quas... collegit R. Hartmann*, Berlin, 1862. — Id., *Beitrag zur Flora Æthiopiens*, Berlin, 1867. — Id., *Reliquiae Kotschyanae*, Berlin, 1868. — Id., *Artes africanae*, Leipzig, 1875. — Ascherson, P. et Schweinfurth, G., *Illustration de la flore d'Egypte*, Le Caire, 1887. — Id., *Supplément à l'Illustration de la flore d'Egypte*, Le Caire, 1889. — Stanley, H.-M., *Dans les ténèbres de l'Afrique*, Paris, 1890, I, pp. 49, 50, 56, 371; II, pp. 88, 89, 150, 155, 247. — Chevalier, A., *Une grande figure de l'Exploration africaine : G. Schweinfurth*, *Comptes rendus Ac. Sc. Col. Paris*, VI (1925), pp. 183-188. — Keimer, L., *Bibliographie des ouvrages de Schweinfurth*, *Bull. Soc. Géogr. Egypte*, XIV (1926), pp. 73-112. — Lotar, P.-L., *Souvenirs de l'Uele : Schweinfurth*, *Revue Congo*, II (1930), pp. 149-165. — Banse, E., *Unsere Grossen Afrikaner*, Berlin, 1940, pp. 150-177.

SCRIVENER (le Révérend *Alfred-Edward*), Missionnaire protestant (Southampton, 1864-ib., 1916).

Le Révérend Scrivener, de la *British Baptist Missionary Society*, secondé par son épouse, fut parmi les plus zélés collaborateurs de Grenfell. Arrivé au Congo en 1887, il fut attaché à la Mission de Bolobo. Ses efforts tendirent principalement à assurer l'éducation de la femme indigène, de façon à amener plus aisément au Christianisme la génération suivante. Il dirigea également l'imprimerie que les Baptistes anglais avaient établie à Bolobo et qui rendit d'importants services aux Missions protestantes.

26 février 1948.
A. Lacroix.

Rambaud, Jules, *Au Congo pour Christ*, Liège, 1909, p. 91. — Ed. Morel, *Red Rubber*, *Unwin*, London, 1907, pp. 58 et 66.

SEGHERS *(Joseph)*, Missionnaire Rédemptoriste (Thielrode, 29.12.1882 - Thysville, 8.7.1928). Fils de Pierre Seghers et de Stéphanie Orlay.

Après avoir achevé ses humanités au petit-séminaire de Saint-Nicolas (pays de Waes), il entra en 1902 chez les Rédemptoristes et fit profession le 29 septembre 1905. Il étudia la philosophie et la théologie au scolasticat de sa congrégation religieuse à Beauplateau (Tillet) et y devint prêtre le 29 septembre 1909.

Au sortir du scolasticat, il s'embarqua pour le Congo, le 1er octobre 1910, et fut attaché à la Mission de Tumba. Il y fut chargé spécialement de la visite des postes de la contrée de Nienge et du massif du Bangu. Ce ministère exigea de pénibles ascensions pour aller retrouver quatre groupes de chrétiens disséminés sur les hauteurs, mais il fut couronné d'heureux résultats. En peu de temps le nombre de fidèles fut doublé, malgré les deux grands obstacles que le Missionnaire avait à surmonter chez les noirs : la polygamie et la crainte de déplaire aux chefs.

En novembre 1912, le Père Seghers fut envoyé à Thysville. Il y continua pendant seize ans son dur métier de « broussard ». Quand, en 1922, il fut nommé supérieur de cette maison, il se réserva ce ministère laborieux, mais consolant, car il aboutit à la conquête de très nombreux chrétiens dans toute la contrée qui s'étend autour de la Mission. Il eut aussi à son actif, pendant les années de son administration, l'organisation du poste secondaire de Boko pour la popula-

tion indigène de Thysville. Outre l'école, il y fit construire une jolie chapelle, due à la générosité de sa famille.

En pleine activité, avant d'avoir atteint ses quarante ans, il fut presque subitement enlevé par une crise d'urémie, le 8 juillet 1928.

La présence de près de six cents blancs à ses funérailles révéla à quel point il s'était conquis la sympathie de toute la population.

Publications : *Kongo. Na vijf-en-twintig jaar 1899-1924*, in *Gerardusbode*, 1924, pp. 213-217, 244-246, 281-284. — *Een feestje te Boko*, *Ibid.*, pp. 26-28. — *Lettres* in *Gerardusbode*, 1910-1914, 1919, 1921, 1923-1925. — *Voix du Rédempteur*, 1912, 1913, 1925.

7 novembre 1947.

M. De Meulemeester.

R. Van de Steen, *In Memoriam, E. P. Jos. Seghers*, in *Gerardusbode*, 1928, pp. 311-312. — *Le R. P. Seghers*, in *Voix du Rédempteur*, 1928, pp. 249-250. — M. De Meulemeester, *Mémorial de la Province belge de la Congrégation du T. S. Rédempteur*, Louvain, 1931, 8 juillet. — E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, t. III, pp. 1326-1327.

SEMIO ou **ZEMOI LE BAKARE** ou **SEMOI EPIRA** *(l'Eclair)*, Chef zande (vers 1840-1841-septembre 1912). Fils de Tikima, fils de Zangabiru, fils de Nunga, fils de Mabenge (selon Hutereau, p. 198).

Il était établi à Ras el Bomu. Il fut d'abord en relation avec les traitants nubiens. En 1879, agent du gouvernement égyptien, il contribua, avec Rafai, Ndoruma et Sasa, à lever des irréguliers pour renforcer les troupes de Gessi contre les traitants. Comme agent du Gouvernement égyptien, il reçut mission de surveiller les chefs du Nord et du Sud du Moyen-Bomu et de récolter l'ivoire dans ces régions. Cette mission lui fournit l'occasion de pousser petit à petit l'emprise gouvernementale vers le Sud et il atteignit ainsi la région des Amadis, sur la rive nord de l'Uele, face aux Abarambo, ainsi que les chefferies mangbele dans l'angle Uele-Buere (dès avant 1879). En 1880, continuant sa pression vers le Sud, il tenta de comprendre dans son district les Abisanga de Mambanga (bassin de la Na-Akka). Ce fut Semio qui guida Junker de Palembata jusqu'à l'Uele (rive des Amadis). Semio fut chargé, par ordre de Lupton, à la chute du Gouvernement égyptien, de rassembler dans son district les troupes égyptiennes et de les ramener vers Dem Soliman. Lupton fit remettre à Semio, pour les soustraire aux mahdistes, les armes et les munitions des troupes égyptiennes. Muni d'un armement considérable, Semio revint dans sa chefferie en essayant, mais en vain, d'entraîner Lupton vers l'Ouest, afin qu'il échappât aux mahdistes.

Quand l'expédition Van Kerckhoven, en 1890, arriva sur l'Uele, Semio se mit immédiatement au service de l'E.I.C. Dès que Van Kerckhoven fut arrivé sur le Bas-Uele (1891), Milz fut envoyé au Bomu pour rallier Semio et le faire participer avec ses troupes à l'expédition qui devait atteindre le Nil en 1892. Semio fut ainsi le plus précieux collaborateur indigène de l'expédition Van Kerckhoven. Le 15 mars 1892, Foulon fut le premier résident envoyé chez Semio. De mars à octobre 1894, Semio accompagna l'expédition Fiévez-Walhousen-Donckier de Donceel vers le Bahr-el-Gazal.

Milz nous a tracé comme suit le portrait du chef zande :

« C'est un homme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne et assez corpulent, doué d'une physionomie très intelligente. Il rappelle l'aspect des fonctionnaires du Gouvernement turc. Il a une grande distinction dans son attitude. »

De son côté, Gustin nous l'a décrit en ces lignes :

« En 1891, Semio semblait avoir 50 ans.

» Il ne sait ni lire ni écrire, mais a un scribe arabe ou katip... Semio n'est pas quémandeur; il est, au contraire, d'une générosité vraiment désintéressée. Il salue à la manière arabe le blanc qu'il ne connaît pas suffisamment; il prend entre ses mains celle qu'on lui tend, la porte ensuite aux lèvres, puis au front, puis enfin à la poitrine en prononçant avec recueillement le salut arabe. Quant à ceux qu'il connaît mieux, il leur serre chaleureusement la main entre les siennes pendant que sa figure s'épanouit sous un bon sourire. »

Semio mourut en septembre 1912.

7 mars 1947.

P.-L. Lotar. O.P.

M. Coosemans.

Mouvement géographique, 1898, p. 29; 1913, p. 61. — Daye, P., *Léopold II*, Paris, 1934, p. 408. — *Tribune congolaise*, 1er février 1913, p. 3. — Boulger, *The Congo State*, London, 1898, pp. 129, 187, 219. — Lotar, P.-L., *Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 32-33, de 60 à 98, de 107 à 142, 184, 202, 249; — *Chronique du Bomu, Mémoires de l'Inst. Roy. Col. Belge*, 1940, pp. 14, 16, 990 et suiv.; — *Le Gouvernement égyptien dans l'Uele, Revue Congo.* — Junker, *Reise in Africa*, pp. 47, 48, 51, 58, 651, 74, 83, 130, 135, 163, 172, 206, 266, 269, 273, 274, 275, 291, 362, 373, 375.

SERVAIS *(Léon)*, Missionnaire Rédemptoriste (Malines, 21.4.1865-Kinkanda, 2.1.1906). Fils de Félix Servais et de Léonie Leroy.

Après avoir été élève des Pères Jésuites à Anvers et à Mons, il entra en 1881 chez les Rédemptoristes et fit profession le 24 mai 1882. Il acheva ensuite sa rhétorique dans la maison du noviciat à Saint-Trond et reçut sa formation philosophique et théologique au scolasticat de Beauplateau. Le 8 octobre 1888 il y reçut l'ordination sacerdotale. Pendant cinq ans il occupa la chaire de poésie au juvénat de Saint-Trond et fut ensuite attaché à la résidence de Mons. En 1894, ses supérieurs l'envoyèrent au Canada. Le 22 septembre, il arriva à Sainte-Anne-de-Beaupré, dans la province de Québec. Le Père Servais, doué de réels talents artistiques, y rendit des services signalés pour l'ornementation de la basilique de Sainte-Anne, le sanctuaire le plus fréquenté du Canada, qui voit affluer jusqu'à 100.000 pèlerins par an. Plusieurs tableaux, encore conservés là de nos jours, sont de sa main et l'achèvement de la vaste église, disparue depuis dans un incendie, fut son œuvre. Une tâche pareille l'attendait aux Antilles danoises, elles aussi confiées à l'apostolat de ses confrères de Belgique. Le Père Servais y arriva en 1897 et s'occupa activement de la décoration de l'église de Saint-Thomas. Ces travaux artistiques ne lui faisaient nullement négliger son ministère. Il visitait assidûment les écoles et les hôpitaux et se livrait avec ardeur à la prédication. Peu de temps avant son départ des Antilles, il donna une mission à Saint-Pierre de la Martinique, peu de jours avant le cataclysme qui ensevelit cette malheureuse cité sous la lave du mont Pelé.

En 1902, les supérieurs firent encore appel au Père Servais pour la Mission du Congo. Dès le 2 octobre 1902 il s'embarquait à Anvers avec cinq de ses confrères. A son arrivée il travailla d'abord dans la Mission de Tumba, puis, le 24 février 1904, il fut désigné comme supérieur du poste de Kimpese, où l'attendait la construction d'une église. Il se mit aussitôt en devoir de dresser le plan d'une jolie chapelle gothique et il se fit de tous les métiers pour exécuter son projet. Il fabriqua cent mille briques; il se procura des pierres solides pour les fondements en faisant sauter des quartiers de roches; il alla cueillir du sable près d'une rivière voisine et en assura le transport jusqu'au chantier; il apprit à ses noirs à faire du mortier et à maçonner; il confectionna des cintres pour les voûtes et les fenêtres... Après un an, il avait la peau brûlée, mais son église était debout, et quand il eut encore travaillé dur, pendant cinq mois, à l'ornementation intérieure, Kimpese avait le plus beau sanctuaire que l'on admire encore à présent.

Cependant, tout comme lors du séjour du Père Servais aux Antilles, ce travail matériel sans répit ne lui faisait pas perdre de vue ses tâches primordiales. Huit nouveaux postes secondaires furent créés autour de Kimpese et il se chargeait de l'éducation de quarante-trois petits noirs. Il avait aussi négocié l'admission de douze petites filles de la Mission chez les Sœurs de Kinkanda. De plus, il s'était assuré l'amitié du grand Mfumu Ndongala, qui mit ses influences au service de la Mission, contribua largement à son développement et finit lui-même en bon chrétien.

Cette activité sans relâche épuisa le Missionnaire. Le 20 juin 1905, on l'envoya à Thysville pour s'y reposer, mais il ne put se rétablir. Dès la mi-décembre on le transporta à l'hôpital de Kinkanda, où l'on constata une albuminurie avancée. Il y mourut le 1er janvier 1906.

7 novembre 1947.
M. De Meulemeester.

P. Wittebolle, *Le R. P. Léon Servais*, in *Annales de la Bonne Sainte-Anne de Beaupré*, 1906, pp. 46-49. — Id., *Rev. Father Léon Eervais*, in *Annals of Saint Anne de Beaupré*, 1906, pp. 37-42. — *Le Mouvement des Missions catholiques au Congo*, 1906, p. 38. — *Voix du Rédempteur*, 1906, pp. 73-75, 151-153. — *Gerardusbode*, 1906, pp. 46-49. — Id., *Rev. Father Léon Servais, des Pères Rédemporistes à Sainte-Anne de Beaupré*, Beaupré, 1930, p. 67. — E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, t. III, pp. 1327-1329. — *Les Rédemptoristes belges aux Missions étrangères*, Brasschaat, 1924, pp. 50, 54. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, Bruxelles, 1931, pp. 247-266. — *Sept années au Congo*, Bruxelles, 1906, pp. 29-32.

SEVEREINS *(Léonard)*, Père du Saint-Esprit (Heer, 13.7.1892 - Coquilhatville, 15.1.1920).

A 13 ans, il entra au séminaire des Missions de Weert et pendant sept années entières il y parcourut le cycle des études secondaires. Son noviciat achevé à Louvain, il prononça ses premiers vœux le 18 septembre 1913. Pendant ses années de formation, il entreprit avec succès la réforme de son caractère. On le savait facile à diriger, prompt à obéir, soumis en tout, marquant, à l'extérieur, peu d'enthousiasme pour un genre spécial de ministère, parfois tenace dans ses idées : on augurait bien de lui; à défaut d'entrain, il montrerait une grande résistance aux difficultés de la vie de Mission; il saurait tenir.

Il s'embarqua à Anvers le 8 novembre 1919, avec le Père Visbeek. Pendant le

voyage en mer, une grippe infectieuse se déclara et fit plusieurs victimes. Le Père Severeins fut d'abord atteint de la maladie sur le fleuve Congo. Après avoir passé trois semaines à la Mission de Brazzaville, on dut le descendre à l'hôpital de Coquilhatville, où il ne tarda pas à expirer. Il mourut le 15 janvier 1920, n'ayant pas atteint son champ d'action, Kongolo. C'était trois jours après le désastre du paquebot *L'Afrique*, où nous perdions dix-neuf missionnaires.

1er décembre 1947.
E. Bartiaux.

Bulletin de la Cong. du Saint-Esprit, mars 1920, p. 572. *Tribune congolaise*, 5 février 1920.

SEYNHAVE (*Constantin*), Frère coadjuteur du Saint-Esprit (Emelghem, 13.2.1881-Nkulu, 6.6.1923).

Ce n'est qu'à vingt-six ans qu'il entra dans la Congrégation du Saint-Esprit. Il avait auparavant étudié quelque temps au séminaire des Missions à Lierre, avait achevé son service militaire et pensé faire sa carrière dans l'armée belge. Lorsqu'il abandonna l'uniforme, il touchait déjà d'assez forts appointements, qu'il mettait tout entiers à la disposition de sa vieille mère.

Son noviciat commencé à Chevilly (France) et achevé à Donck, le conduisit à sa profession religieuse (23 septembre 1908). L'année suivante il fut envoyé au Congo belge. Il arrive à Kindu en janvier 1909, avec le Père Conrad. Kindu venait d'être fondé. Ses premiers missionnaires, avaient pris pied le 30 juillet 1907. Le Frère arrive donc en plein dans les constructions. Il élève la maison d'habitation, l'école, les dépendances et l'église.

Deux ans plus tard, la C.F.L. choisissait le pays de Lubunda pour y construire ses hôpitaux. Le Frère Constantin participe à la fondation de la nouvelle Mission, où il arrive en avril 1911.

Le 15 juillet 1913, il débarquait à Anvers. Il vint se reposer au séminaire des Missions de Lierre, où il se dépensa d'une manière admirable. Le 29 juillet 1914, la guerre le rappelle sous les drapeaux. Il y fut édifiant sous tous les rapports. Prisonnier en Allemagne en novembre, il passe en Hollande et se retire à Baarle-Nassau, où il séjourne jusqu'à son départ pour les Missions le 3 février 1920. Il est envoyé à Nkulu en novembre pour la construction de la communauté des Sœurs et celle de l'église définitive. En moins d'une année, on vit s'élever, comme par enchantement, une belle maison d'habitation, avec une école pour filles et toutes les dépendances nécessaires comme magasins, cuisine, buanderie, lingerie.

C'est à l'achèvement de l'église qu'il trouva la mort. L'échafaudage qui le supportait, lui et deux noirs, s'écroula. Les noirs sortirent indemnes. Le Frère s'éteignit le lendemain après quatorze heures d'agonie.

8 décembre 1947.
E. Bartiaux.

Bulletin de la Congrégation du Saint-Esprit, 1908-1923, *passim*. — *Tribune congolaise*, 30 septembre 1923.

SIENNE (PHILIPPE DE), Missionnaire (Sienne-Soyo, 15.2.1671).

Il était religieux capucin de la province de Toscane. Il fut désigné pour le Congo le 17 novembre 1653. Il fit partie d'un groupe de douze missionnaires qui, sous la conduite du Père Antoine de Gaète, s'embarqua à Cadix le 11 juillet 1654 et arriva à Loanda le 11 novembre suivant. Il évangélisa principalement le Soyo. Ce comté étant en guerre avec le roi Garcia II, il fut fait prisonnier, alors qu'il exerçait son ministère sur les confins du territoire de Soyo. Il fut envoyé par le roi à Ngongo Mbata. Il n'y séjourna que peu de temps et se rendit à Loanda, d'où il retourna au Soyo, où il mourut.

19 janvier 1948.
Mgr. J. Cuvelier.

SIERON *(Louis-Emile-Alphonse)*, Sous-lieutenant (Bruxelles, 6.10.1868-Engwettra, 12.8.1895). Fils d'Alphonse Siéron et de Marie-Joséphine-Jeanne Lile.

Engagé au 1er régiment de ligne, le 11 mars 1885, Siéron fut promu sous-lieutenant au 13e régiment de ligne, le 31 janvier 1890. C'est en qualité de sous-lieutenant de la Force publique qu'il partit pour le Congo, le 1er avril 1894. Il était désigné pour le Haut-Uele et arrivait à Semio le 20 avril, en compagnie de Lebègue. Il fut nommé chef de poste de Bakari. Quelques mois après, le 14 août 1894, était signé l'accord franco-congolais, fixant au Bomu la frontière de l'E.I.C. Delanghe, qui venait d'être nommé résident chez Semio, chargea Siéron, en janvier 1895, de se porter à la rencontre de Colmant, Walhousen et Donckier de Donceel, opérant leur retraite des postes du Nord du Bomu pour se replier sur

Semio. Siéron était porteur du courrier apprenant à Colmant les derniers événements survenus au S.-E., dans la vallée de la Dungu (victoire Francqui sur les Arabes) et au Nord, dans celle du Boru (retraite des mahdistes vers Hofrah el Nahass). Siéron rencontra Colmant à Bibi, et le 16 janvier 1895, ce dernier et son détachement, ainsi que le chef Rabeh et ses hommes, accompagnaient Siéron en direction de Semio.

Le 8 février (1895), Siéron était commissionné pour la zone Rubi-Uele et désigné pour Engwettra le 11 mars. Cette même année, le 12 août, il succombait dans ce poste, à une hématurie.

12 décembre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 102, 125, 327.

SIMPELAERE *(Achille)*, Missionnaire Rédemptoriste (Moorslede, 12.9.1859-Matadi, 25.7.1904). Fils de Pierre Simpelaere et de Lucie Stragier.

Après avoir achevé les trois premières années des humanités au petit-séminaire de Roulers, il entra en 1877 chez les Rédemptoristes. Il émit les vœux de religion, le 11 octobre 1878, au noviciat de Saint-Trond, où il poursuivit ensuite ses études classiques. En 1882 il se rendit au scolasticat de Beauplateau, pour y recevoir sa formation philosophique et théologique. Le 11 octobre 1886, il reçut l'ordination sacerdotale. A l'issue de ses études, il devint professeur d'exégèse, puis, en 1893, il fut attaché à la résidence de la Madeleine, à Bruxelles, et y dirigea pendant quelque temps la florissante association d'hommes de la Sainte-Famille.

Tout en prenant largement part au ministère des Missions paroissiales, il publia encore, pendant ses premières années d'apostolat, une étude sur les tendances modernistes en exégèse, une biographie de Saint-Gérard Majella, une traduction flamande d'un ouvrage de Saint-Alphonse de Ligori et des articles dans une revue de vulgarisation religieuse : *De Heilige Familie*.

Il remplissait la charge de ministre au couvent de Saint-Trond quand, en 1899, ses supérieurs lui proposèrent de se rendre au Congo pour aller renforcer le personnel déjà établi à Matadi et entreprendre l'érection de nouveaux postes le long de la ligne du chemin de fer. Il n'hésita point; dès le 16 décembre il s'embarqua avec le Père Veys et deux Frère coadjuteurs. Le 11 janvier 1900 il arrivait à Matadi et le 19 février il allait prendre possession de la résidence de Tumba, dont il devint supérieur.

De ce centre, le Père Simpelaere rayonnait fréquemment en d'intéressantes explorations en cette contrée où l'apparition du Missionnaire constituait encore à cette époque un événement.

Il a laissé des relations intéressantes de deux voyages à Kitobola et à Kruja, qui aboutirent à la fondation de fermes-chapelles. Il prit aussi, en cette première année de séjour à Tumba, une part active aux démarches du Père Goedleven en vue de l'érection du poste de Kimpese. Il consacra aussi tous ses efforts à l'organisation des écoles et, malgré son ministère très chargé, il trouva le temps de publier trois petits manuels scolaires en langue congolaise.

Il rédigea également, pendant ces années 1902 et 1903, un long mémoire sur les Missions protestantes anglaises dans le Haut et le Bas-Congo. Quoi qu'il se mît à ces multiples besognes avec la calme possession de lui-même, qui le caractérisait, ce travail sans répit devait avoir raison de son énergie. Au retour d'une de ses explorations à Kitobola, en 1903, il fut malade au point qu'on lui administra les derniers sacrements. Il se rétablit, mais le médecin exigea une cure de repos en Europe, et le 11 mars 1903 le Père Simpelaere prenait le chemin de la Belgique. Il n'eut pas la patience d'y attendre son complet rétablissement; avant quatre mois il s'embarquait derechef pour la Colonie et, cette fois, avec une lourde charge sur les épaules.

Les Missions congolaises des Rédemptoristes, inaugurées en 1899, avaient pris assez d'extension pour être groupées en une vice-province, placée sous l'autorité d'un vice-provincial ou « visiteur » permanent. Ce fut le Père Simpelaere qui devint le premier titulaire de cette fonction. Cette nomination ne pouvait qu'accroître son zèle. Il sut utiliser son séjour en Belgique pour obtenir du renfort de personnel en vue de la création de plusieurs postes secondaires, des deux côtés de la ligne du chemin de fer de Matadi à Léopoldville. Dès le 2 juillet 1903, il s'établit à Matadi, qui avait été désigné comme lieu de résidence du Vice-Provincial. Malgré le surcroît de besogne que lui amenait sa nouvelle charge et malgré son retour prématuré en Afrique, il y jouit pendant une année entière d'une excellente santé et put avec aisance administrer la vaste vice-province qui lui était confiée. Soudain, le 16 juillet, se révélèrent les symptômes de l'hématurie : la crise s'aggrava rapidement, et le 25 juillet 1904 le Père Simpelaere mourut

à Matadi, à l'âge de quarante-cinq ans, après quatre ans et demi de séjour au Congo. Ses funéraillese furent imposantes. La bière était portée par les soldats de la garnison et toute la population blanche de Matadi, avec les autorités civiles et la direction du chemin de fer, l'escortèrent jusqu'au cimetière.

Publications : Le baptême d'une cloche à Tumba, in *Le Mouvement antiesclavagiste*, Bruxelles, 1901, pp. 246-247. — Les Missionnaires protestants anglais dans le Haut et le Bas-Congo, in *Le Mouvement des Missions catholiques au Congo*, Bruxelles, 1902, pp. 140-146, 154-159, 195-203, 300-308, 359-365; 1903, pp. 69-75, 123-138. — Lettres, in *Le Mouvement des Missions catholiques*, 1900-1902; *Voix du Rédempteur*, Tournai, 1900-1902; *Gerardusbode*, Roulers, 1900-1902; *De Heilige Familie*, Melle 1899-1901. — *Malongi ma Tutangu* (Précis d'arithmétique), Roulers, 1903. — *Phrases graduées en français et en ki-Kongo ou langue du Bas-Congo*, Roulers, 1904. 2e éd. 1907. — *Malongi ma tanga ye ma soneka* (abécédaire), Ypres, 1903. — La tendance naturaliste dans l'exégèse, in *Nouvelle Revue théologique*, Tournai, 1892, pp. 70-101. — *Kerstdag. Elf redevoeringen over het mysterie der Menschwording*, Ypres, 1892. — *De Vriend van Werklieden en Armen*, Ypres, 1893; 2e et 3e éd., Bruges, 1894, 1901.

15 novembre 1947.
M. De Meulemeester.

De Zeer Eerwaarde Pater Simpelaere, in *Gerardusbode*, Roulers, 1904, pp. 140-142. — *Le T. R. P. Simpelaere*, in *Le Mouvement des Missions catholiques au Congo*, 1904, pp. 244-245. — *Brieven van een Missionaris*, Bruxelles, 1907. — M. De Meulemeester, *Bibliographie générale des Ecrivains Rédemptoristes (passim)*. — *Sept années au Congo*, Bruxelles, 1906, pp. 10, 13; Louvain, 1936, t. II, pp. 400-401. — P. Allossery, *Onze West-Vlaamsche Zendelingen*, Bruges, 1925, t. I, p. 206. — E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, t. III, pp. 1329-1331. — *Les Rédemptoristes belges aux Missions étrangères*, Brasschaat, 1924, pp. 27-32. — *La Voix du Rédempteur*, Tournai, 1904, pp. 398-399. — F. Masoin, *Histoire de l'Etat Indépendant du Congo*, Namur, 1913, t. II, p. 335. — D. Rinchon, *Missionnaires belges au Congo*, Bruxelles, 1931, p. 31. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, Bruxelles, 1931, pp. 247, 266. — *De Heilige Familie*, Melle, 1904.

SJOBLOM (le Révérend), Missionnaire protestant (Vittinge, Upsala, Suède, 30.9.1862 - Ikoko, Congo belge, 20.1.1903).

Missionnaire au service de l'Union Baptiste Américaine, le Révérend Sjoblom se distingua par l'hostilité qu'il manifesta dès les débuts vis-à-vis de l'Administration de l'Etat Indépendant. Il fut un des plus ardents à critiquer le régime du caoutchouc. A son premier retour en Europe, il n'hésita pas à alerter l'opinion publique. Il ne fut pas toujours suivi par les dirigeants des missions protestantes. Ses accusations passionnées et celles d'autres missionnaires protestants furent à l'origine de l'envoi au Congo de la Commission d'enquête de 1905.

Il a publié un ouvrage en langue suédoise : « I Palmernas Skugga » (Sous l'ombre des palmiers), qui a paru à Stockholm en 1907.

17 février 1948.
A. Lacroix.

La Tribune congolaise, 30 novembre 1926, p. 3. —Dem. C. Boulger, *The Congo State*, London, 1898. — E.-D. Morel, *Red Rubber*, éd. Unwin, Londres, 1907, p. 47. — Jules Rambaud, *Au Congo pour Christ*, Liège, 1909, p. 155. — Arvid Svärd, *Vit man i svart land*, Stockholm, 1942.

SMALL *(Edwin)*, Médecin (Folkestone (Angleterre), 6.8.1855-Boma, 6.2.1896). Fils de George Small et de Suzanne Taylor.

Il fit ses études en Amérique. Sorti du collège de Baltimore avec le grade de médecin-chirurgien, il s'établit, pour pratiquer la médecine, à New-York, puis à Maryland (Etats-Unis), de 1875 à 1886.

De 1886 à 1888, il fut au service de l'E.I.C., sous les ordres de Stanley. Puis, durant trois ans (jusqu'en 1891), il fut attaché à une mission américaine.

Rentré en Europe, il repartit pour l'Afrique le 6 avril 1893 et arrivait à Boma le 1er mai. Fin 1894, il était désigné pour l'Uele et atteignait Djabir le 24 novembre. Le 2 janvier 1895, il était commissionné pour la zone Rubi-Uele. Son terme achevé, il descendit à Boma. Il périt dans le naufrage du steamer *Espérance*, pris dans une tornade près de Boma-rive, le 6 février 1896. Le fond rocheux contre lequel le courant venait tourbillonner rendit vain tout travail de recherche pour découvrir le vapeur. Outre le docteur Small, le mécanicien Johansson et le commis M. Troch étaient parmi les naufragés.

12 décembre 1946.
M. Coosemans.

Belgique coloniale, 1896, pp. 82 et 213. — *Mouvement géographique*, 1893, p. 29; 1896, p. 85. — Lotar, P.-L., *Crande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, p. 327.

SMET DE NAYER (*Paul*, Comte de), Homme d'Etat (Gand, 13.5.1843-Bruxelles, 9.9.1913).

Il occupa dans la politique belge une place de premier rang. Dès son entrée au Parlement, en 1886, il prit une part active dans la discussion des lois économiques et financières. En 1894, il fut appelé à remplacer Beernaert au Ministère des Finances, dans

le cabinet de Burlet. A la mort de ce dernier, en 1896, il devint lui-même chef de cabinet et resta au pouvoir jusqu'en janvier 1899. Dès le mois d'août de la même année, il rentrait au Ministère, gardant cette fois jusqu'en 1907, avec la présidence du Conseil, les portefeuilles des Finances et des Travaux publics. En 1910, il renonça à son mandat de député, pour prendre place au Sénat; il y resta jusqu'à sa mort.

Industriel d'origine, de Smet de Nayer avait déjà acquis, avant de commencer sa carrière politique, une très grande expérience des affaires. Celle-ci, jointe à un patriotisme éclairé et agissant, l'inclina tout naturellement à s'associer à la politique royale d'expansion belge en Afrique.

C'est à l'occasion du premier projet de reprise de l'Etat Indépendant du Congo par la Belgique, en 1895, que de Smet de Nayer, alors Ministre des Finances, débuta dans les affaires congolaises. En dépit de la Convention du 3 juillet 1890 entre l'Etat belge et l'Etat Indépendant du Congo, celui-ci, se trouvant devant de nouveaux besoins de fonds, avait, en 1892, emprunté à de Browne de Tiège une somme de cinq millions de francs, remboursable trois ans après, au taux de 6% et moyennant, à titre de garantie, la vente à réméré de seize millions d'hectares de terres. A l'époque de l'échéance, la situation financière de l'Etat Indépendant était telle qu'il dut en référer au Gouvernement belge. Celui-ci estima que le meilleur moyen de faire sortir l'Etat du Congo de son embarras financier était de procéder immédiatement à l'annexion. Un traité d'union entre la Belgique et l'Etat Indépendant du Congo fut conclu le 9 janvier 1895 et un projet de loi l'approuvant fut déposé à la Chambre le 12 du mois suivant. Eu égard à l'importance du projet, l'examen en fut renvoyé à une Commission. Vu l'impossibilité de terminer ses délibérations avant le 1er juillet, jour de l'échéance, et sans rien préjuger du fond de la question, la Commission, dans sa séance du 24 mai, signala au Gouvernement l'utilité qu'il y avait de proposer les mesures provisionnelles que comportait la situation. En conséquence, le Gouvernement déposa le 14 juin à la Chambre un projet de loi approuvant une convention conclue, trois jours auparavant, au nom de l'Etat avec l'Etat Indépendant. Aux termes de cette convention, l'Etat belge avancerait à l'Etat Indépendant du Congo la somme de 5.287.415 francs, afin de rembourser intégralement de Browne de Tiège, ainsi que la somme de 1.517.000 francs pour parer au déficit budgétaire de l'exercice en cours. La Commission en fut saisie. A la date du 29 juin 1895 intervint une loi autorisant l'Etat belge à avancer, à titre de prêt et tous droits réservés, à l'Etat Indépendant du Congo une somme de 6.850.000 francs. Ces sommes porteraient éventuellement intérêt et leur remboursement serait éventuellement exigible en même temps et dans les mêmes conditions que les avances faites en exécution de la convention de 1890. Quant à l'annexion immédiate, on y renonça.

La Convention de 1890 entre l'Etat indépendant du Congo et l'Etat belge prenant fin six mois après l'expiration de son terme de dix ans, la Belgique avait à se prononcer au sujet de la reprise en 1901. de Smet de Nayer, alors, présidait le Conseil. D'accord avec le Gouvernement de l'Etat du Congo, il déposa, le 29 mars, sur le bureau de la Chambre, un projet de loi aux termes duquel le droit pour la Belgique d'annexer l'Etat Indépendant du Congo serait prorogé *sine die*; en échange, le remboursement des sommes prêtées à l'Etat Indépendant en exécution de la Convention du 3 juillet 1890 et en vertu de la loi du 29 juin 1895, ainsi que la débition des intérêts sur les mêmes sommes seraient suspendus. Les sections de la Chambre examinèrent le projet; les opinions furent fort partagées. Certains membres estimaient qu'en votant le projet, la Belgique perdrait non seulement son droit d'annexion éventuelle, mais aussi son droit de contrôle et autres garanties obtenues lors des emprunts consentis.

Usant du droit d'initiative, qui appartient à tous les membres du Parlement, Beernaert, avec quelques-uns de ses collègues, déposa un projet de loi d'annexion immédiate. Après avoir constaté la reprise du Congo dans les conditions réglées par la Convention de 1890, le projet prévoyait que la loi, définitivement votée, n'entrerait en vigueur que dans un délai de deux ans, et ce pour permettre à la Législature de régler le régime spécial auquel serait soumise la nouvelle possession belge. Dans l'entretemps, l'Etat Indépendant du Congo continuerait à administrer les territoires connuerait à administrer les territoires congolais. La Commission spéciale chargée d'examiner les projets de lois relatifs au Congo se réunit le 11 juin. Woeste demanda la parole pour communiquer une lettre qui venait de lui être adressée personnellement par le Souverain de l'Etat Indépendant du Congo et dont copie avait été adressée au président du cabinet de Smet de Nayer. D'accord avec ce dernier, Woeste en lut les passages essentiels à la Commission. Dans l'un d'eux le Roi déclarait que, dans l'hypothèse d'une annexion immédiate, il se refuserait à continuer pendant deux ans le gou-

vernement *ad intérim* du Congo. Devant le refus de l'Etat Indépendant du Congo de prêter son concours, les signataires de la proposition d'annexion immédiate retirèrent leur projet. Le projet du Gouvernement, amendé de manière à affirmer d'une façon plus explicite les droits de la Belgique, devint la loi du 10 août 1901.

Pour répondre aux attaques de la campagne anticongolaise, le Roi-Souverain avait institué, par décret du 23 juillet 1904, une Commission chargée de faire une enquête au sujet des actes de mauvais traitement dont les indigènes étaient réputés victimes. Cette Commission signalerait éventuellement, à côté des maux qu'elle aurait constatés, les remèdes qu'elle jugerait utiles. C'est en se basant sur le rapport de cette Commission d'enquête, que Vandervelde interpella le Gouvernement de Smet de Nayer le 20 février 1906. A la suite du débat amorcé par cette intervention, la Chambre vota le 2 mars sa confiance dans les réformes proposées par la Commission, mais exprima le vœu d'examiner sans tarder le projet de loi du 7 août 1901 sur le gouvernement des possessions coloniales de la Belgique. Lorsque, au mois de juin 1906, le *Bulletin officiel* de l'Etat Indépendant du Congo publia le texte des divers décrets de réforme pris par le Roi-Souverain, on y trouva en même temps une lettre de ce dernier à ses secrétaires généraux et un codicille au testament royal du 2 août 1889. Dans ces deux documents, le Roi-Souverain affirma avec tant de force et de netteté ses droits exclusifs sur le Congo, que la Chambre crut y reconnaître une fin de non-recevoir à son vœu exprimé trois mois auparavant. Un conflit entre la Chambre et le Roi-Souverain venait de naître. Le 28 novembre 1906, Hymans interpella le Gouvernement sur la situation faite à la Belgique, par la lettre du Roi, en ce qui concerne la reprise éventuelle du Congo. Le débat qui s'ensuivit prit trois semaines et occupa neuf séances. Le 14 décembre, Hymans demanda au Gouvernement : « les volontés royales sont-elles des vœux ou des indications? » Le Ministre de Smet de Nayer dut répondre : « ce sont des recommandations solennelles ». Cette déclaration fit sensation. Un nouvel ordre du jour, auquel le Gouvernement se rallia, fut déposé. La Chambre, tout en rendant hommage à la grandeur de l'œuvre du Congo et aux desseins patriotiques de son fondateur, affirma par un vote son désir de réaliser l'annexion du vivant du Roi. Elle émit en outre le vœu de voir la section centrale chargée d'élaborer la loi coloniale conformément à la décision du 7 août 1901, hâter ses travaux en adaptant le régime de nos possessions coloniales aux conditions et aux besoins de l'Etat Indépendant du Congo. L'étude des projets de charte coloniale suivit son cours, lorsque le 11 avril 1907, à propos d'une question de réglementation du travail dans les mines, le cabinet de Smet de Nayer, mis en minorité, démissionna.

Pendant plus de treize ans, de Smet de Nayer s'était attaché à défendre l'œuvre congolaise, en conformité avec les vues royales. C'est à les faire mieux comprendre et plus équitablement juger, qu'il consacra le meilleur de son éloquence, de son caractère et de son esprit.

Egalement sur le plan métropolitain, de Smet de Nayer fut un grand collaborateur de Léopold II. L'amélioration du port d'Anvers, la création de celui de Zeebrugge et la mise en service du canal qui le relie à Bruges sont ses œuvres. Il fut également le promoteur en Belgique des maisons ouvrières à bon marché. Il s'occupa aussi d'affaires financières.

de Smet de Nayer reçut le titre de Ministre d'Etat le 24 janvier 1899 et fut anobli le 26 mai 1900.

11 octobre 1947.
N. De Cleene.

Annales parlementaires, 1886-1913. — *Le Mouvement géographique*, 1894-1913. — A.-J. Wauters, *L'Etat Indépendant du Congo*, Bruxelles, 1899. — Id., *Histoire politique du Congo belge*, Bruxelles, 1911. — Fr. Masoin, *Histoire de l'Etat Indépendant du Congo*, 2 vol., Namur, 1913. — Leclère, C., *La formation d'un empire colonial belge*, Bruxelles, 1932. — A. van Iseghem, *Les étapes de l'annexion du Congo*, Bruxelles, 1932. — P. Daye, *Léopold II*, Paris, 1934.

SMETS (*Chrodegandus*), Frère coadjuteur du Saint-Esprit (Breda, 1.12.1890-Lubunda, 11.7.1917).

Le Frère Chrodegandus s'embarqua à Anvers le 9 mars 1912, avec le Père Eslander. Il est placé, à son arrivée, à la Mission de Kongolo, qui avait été fondée en 1909 par les Pères Villetaz et Brangers et le Frère Euloge. Partis le 10 mai 1909 de Kindu, ils vinrent s'établir à Kongolo, sur le plateau où avait campé le Prince Albert.

Le 1er janvier 1911, on boulonnait le dernier rail de la ligne qui relie Kindu à Kongolo. La station de chemin de fer se trouvant à cinq kilomètres de la Mission, les Pères durent se rapprocher. Un nouvel emplacement fut choisi; une briqueterie fut montée.

Le Frère Chrodegandus fut chargé des constructions, de la menuiserie, de la basse-cour, des plantations. Ajoutez à cela sa classe de 120 externes.

Malheureusement, le Frère négligeait trop l'emploi de la quinine. Venu à l'hôpital de Lubunda pour se reposer, il fut emporté par une hématurie presque à l'improviste.

Le Frère Chrodegandus repose à jamais, sous un cytise, au cimetière de Lubunda. C'était le bon soldat du Christ. Dieu saura lui donner part à la victoire finale. Et de ces cendres refroidies germera, espérons-le, une moisson d'âmes rachetées par son travail, ses souffrances et sa mort.

12 décembre 1947.
E. Bartiaux.

Bulletin de la Congrégation du Saint-Esprit, 1916, p. 386.

SOLIMAN *(Jacob)* (Le Caire, 15.4.1866-Ganda, 1894).

D'abord interprète au service de l'armée égyptienne, il réside à Souakim avec le grade de sous-lieutenant, puis il est chargé d'un cours d'arabe aux officiers anglais du Caire. Enfin, il passe au service de l'E.I.C. en 1889.

Le 28 juillet (1889), il arrive à Basoko, où il est adjoint à Roget. Il quitte Basoko avec l'expédition Roget-Milz, le 9 mars 1890.

Le 3 décembre (1890), il est à Djabir en compagnie de Dejaiffe, Mahutte et De Bauw, quand Milz et Van Gèle y arrivent après avoir opéré, à Gamanza, la première liaison Uele-Bomu. Le 30 décembre 1891, il reste au poste d'Amadis avec Vande Vliet et Henrard pour garder la station, tandis que la colonne Van Kerckhoven-Milz quitte Amadis pour le Sud (région du Bomokandi). Puis, il rejoint l'expédition à Ganda et c'est lui qui est chargé, le 10 octobre 1892, de traduire en français le texte arabe de l'accord passé en septembre entre Milz et les anciens soldats égyptiens d'Emin Pacha s'enrôlant dans les troupes de l'E.I.C. (D'après Delanghe, cette traduction fut très mal faite et pas du tout conforme à l'original, ce qui suscita beaucoup de difficultés.) En juin 1893, Soliman est envoyé à Aléma, parce que là réside une compagnie turque. Puis il retourne à Ganda. Le 14 juillet 1893, Delanghe, qui a reçu ordre de rebrousser chemin pour aller à la rencontre de Baert, venu pour le remplacer, décide néanmoins de pousser jusqu'au Nil. Quelques blancs : Laplume, Ligot, Niclot et l'interprète Soliman l'accompagnent de Ganda à Aléma, où l'on arrive le 16 juillet, pour le quitter le 19 et s'arrêter à la rivière Kaia, où la colonne se scinde. Delanghe et Soliman, avec une escorte, partent pour Muggi, où est Delbruyère, tandis que Niclot et Laplume vont à Laboré. Puis, Delanghe et Soliman quittent Muggi le 31 juillet pour rejoindre à Laboré, Niclot et Laplume. Mais il faut faire retour vers l'Uele, puisque Baert doit y être arrivé. Le 19 septembre 1893, Soliman accompagne Gustin et De Graeve, de Laboré à Ganda; ils partent en avant-garde, les autres partiront le lendemain. Arrivés à Ganda le 21, Delanghe et ses adjoints prennent leurs dispositions pour rentrer à Mundu à la rencontre de Baert. Le 25 novembre, tous quittent Ganda y compris Soliman, en destination de Magora, qu'ils atteignent le 4 décembre. Puis on décide que malgré l'évacuation forcée de la plupart des postes de l'Enclave, la station sera maintenue, mais laissée aux Turcs, avec Soliman comme résident ou délégué de l'Etat. Soliman repart donc pour Ganda. Cependant, cette station doit être évacuée à son tour et Soliman s'en va quelque temps résider à Dufilé. Il revient à Mundu fin décembre 1893. Au départ de Delanghe pour la résidence de Semio, Delbruyère est nommé chef de poste de Mundu et Soliman y reste comme interprète. Il participe donc à la défense de Mundu, cerné par les mahdistes et les indigènes révoltés, le 18 mars 1894. Au cours de cette année 1894, Soliman est de nouveau envoyé à Ganda, où est toujours la compagnie turque sous les ordres de Fatel Moulah. Les mahdistes attaquent en force ce poste et les débris de l'armée égyptienne d'Emin. Sur l'ordre de l'Emir Arabi, qui commande les mahdistes, Soliman est tué ainsi que Fatel Moulah. Cette nouvelle de la mort tragique de Soliman est confirmée à Chaltin après sa victoire de Redjaf sur les derviches (17 février 1897), par la femme même de Soliman et des derviches faits prisonniers au cours de la bataille, qui avouent même avoir participé au meurtre.

12 octobre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele*, *Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 18, 35, 84, 140, 152, 154, 155, 162, 169, 172, 181, 276, 297, 327.

SORRENTO (BONAVENTURE DE), Missionnaire.

Religieux de la province de Naples, il fut désigné en 1643 pour la Mission du Congo. Les missionnaires ayant reçu leurs facultés, datées du 17 septembre, s'embarquèrent à Livourne pour l'Espagne, où des capucins espagnols se joignirent aux italiens. Le Père Bonaventure fit partie d'un groupe de douze missionnaires qui s'embarquèrent le 20 jan-

vier 1645 à San Lucar (Séville). Ils atteignirent l'embouchure du fleuve Congo le 25 mai 1645. Le Père Bonaventure de Sorrento fut d'abord missionnaire au Soyo, durant environ trois ans. En 1648, il fut désigné pour la Mission de Nsundi. En 1649, au mois de décembre, il rentra en Europe comme ambassadeur du roi GarciaII, qui le chargeait de présenter ses hommages au roi de Portugal et de demander au Souverain Pontife des évêques et des missionnaires. Quand, en juillet 1651, il demanda des passeports à Lisbonne pour retourner au Congo, ils lui furent refusés, comme sujet de la Couronne d'Espagne. Il s'embarqua à Marseille (avec le frère Gilles, d'Anvers). Etant arrivé à Loanda en février 1653, il poursuivit le voyage jusqu'au Soyo. Dans la suite, le Gouverneur de Loanda exigea son retour en Europe, parce que son arrivée au Congo avait été irrégulière. Il rentra en 1655 et fut nommé Préfet de Géorgie le 13 juin 1661.

19 janvier 1948.
Mgr. J. Cuvelier.

SORRENTO (MEROLLA, dit JEROME DE), Missionnaire (Sorrento-Loanda, 22.10.1697).

Religieux de la province de Naples, il fut désigné pour le Congo en 1682. Quitte Naples le 5 mai 1682, s'embarque pour Lisbonne le 4 octobre, y arrive le 2 novembre et part pour le Brésil le 1er décembre. Est à Bahia le 30 janvier 1683. S'embarque le 11 février pour Loanda, qu'il atteint le 6 mai 1683. Il est envoyé à Soyo. En 1688, il se rendit à Lemba, Kongo dia Lemba, appelé aussi Bula, Bola, situé dans le Bas-Congo actuel. Il rentra peu après en Europe. Il revint en 1693 et mourut à Loanda.

Il est l'auteur d'une relation de voyage au Congo.

19 janvier 1948.
Mgr. J. Cuvelier.

SPARHAWK (*Auguste*), ancien Commerçant de nationalité américaine, Agent de l'A.I.A. au service de Stanley.

Il prit du service à l'Association Internationale Africaine, sur la recommandation de Stanley, en 1879. Avec l'équipe qui devait collaborer avec le chef dans la construction des premières stations sur le bas fleuve, Sparhawk quittait Anvers en mai 1879, sur le steamer *Barga*, affrété par le Comité d'Etudes du Haut-Congo, et arrivait à Banana en juillet. Avec ses compagnons Swinburne, Kirkbright, Moore, Deanes, il attendit à Boma les ordres du chef qui, dès la décision prise de fonder une station sur le plateau de Vivi, appela, pour le seconder, ses collaborateurs. Ceux-ci rejoignirent leur chef par le steamer *Belgique*, qui était prêt à prendre le fleuve et à faire la navette entre Moussoko et Vivi pour le transport des gens et du matériel. Vivi ébauchée (21 février 1880), Sparhawk en fut nommé commandant, avec Kirkbright comme second. Le travail comportait la réception des marchandises et des courriers d'Europe, la répartition des marchandises en charges de 65 kg. à expédier aux divers camps établis à mesure que la route s'esquissait vers Isanghila, organisation des caravanes de porteurs, surveillance des travailleurs, conduite des palabres avec les chefs indigènes, etc. Sparhawk parlait le swaheli, ce qui rendait sa présence très utile. Quand Kirkbright mourut en novembre 1880, Callewaert le remplaça comme second auprès de Sparhawk. Mais celui-ci souffrait beaucoup de la fièvre à Vivi; il passait par des moments de profond découragement qui le rendaient inapte au travail. Il abusait aussi de l'alcool, et, en décembre 1881, il fut obligé de demander à quitter l'Afrique.

7 avril 1948.
M. Coosemans.

H.-M. Stanley, *Cinq années au Congo*, pp. 96, 102, 125, 610, 611. — Van Schendel, *Au Congo avec Stanley en 1879*, pp. 22, 24, 27, 42, 72, 76, 78. — *A nos Héros colon.*, pp. 57, 59.

SPEKE (*John-Hanning*) (Jordans, Somersetshire, 4.5.1827-Londres, 20.9.1864).

John-Hanning Speke s'engagea à 17 ans dans l'armée des Indes et fit, en qualité d'enseigne, la terrible campagne du Pendjab en 1844.

D'humeur aventureuse, passionné pour la chasse et les exercices physiques, connaissant la botanique et la géologie, savant naturaliste, il mit à profit son séjour aux Indes pour faire de remarquables explorations dans l'Himalaya, au Tibet, et en rapporta une ample et substantielle moisson de documents. Camarade et collègue de Burton à l'armée des Indes, il fut appelé par celui-ci à l'accompagner dans une expédition de découverte en Somalie, avec Herne et Stroyan. Tous quatre partaient, d'Aden, le 7 avril 1855, à destination de la côte des Somalis. Mais à Berbera, ils furent attaqués par des brigands bédouins. Stroyan y trouva la mort. Speke fut fait prisonnier et enchaîné, mais il parvint à se libérer et prit la fuite; il rejoignit Herne et Burton grièvement blessés. Tous trois

purent finalement échapper à leurs ennemis en montant sur un petit bateau qui mouillait dans la rade. Rentré en Europe, Speke s'engagea avec Burton dans la cavalerie turque, pour prendre part à la guerre de Crimée, ce qui lui procura l'occasion d'étudier la faune du Caucase. A la fin de 1856, les deux amis se remettaient en route pour essayer d'atteindre, par la côte de l'océan Indien, les régions où ils supposaient pouvoir découvrir les sources du Nil. Arrivés à Zanzibar, le 19 décembre 1856, ils partirent résolument vers l'intérieur; des fièvres violentes les forcèrent à revenir sur leurs pas, mais ils quittèrent à nouveau la côte en juin 1857, avec une escorte renforcée à Bagamoyo de 36 nouveaux porteurs recrutés à grand'peine. Ils affrontèrent la traversée de l'Ougogo, malgré les avertissements des indigènes qui leur prédisaient d'horribles fléaux.

En dix-huit jours, ils atteignirent Khutu; puis, immobilisés pendant vingt jours par la malaria, ils se remirent en route le 24 juillet et s'engagèrent dans les montagnes de l'Usagora. Ici aussi, les deux voyageurs furent arrêtés par les fièvres; Speke fut pendant plusieurs jours en proie au délire. La traversée de l'Unyanyembé ne fut guère plus facile. Speke fut frappé d'ophtalmie rhumatismale et devint presque aveugle; les porteurs se mutinèrent; les ânes qui leur servaient de montures périrent l'un après l'autre. Enfin, en février 1858, ils arrivèrent à l'improviste devant le lac Tanganika, au point où se trouve Ujiji, ensemble de cases minables au milieu de champs de cannes à sucre et de sorgho. Mais quelle fut leur joie devant cette imposante masse d'eau, dont on n'avait aucun soupçon en Europe ! A Wafanya, ayant emprunté aux indigènes deux grandes pirogues, ils traversèrent le lac dans la direction de la rive nord-occidentale et arrivèrent à Uvira, grand marché arabe. Mais le chef de leurs porteurs, se refusant à aller plus loin, leur certifia que le lac Tanganika recevait dans sa partie septentrionale les eaux d'une rivière (la Ruzizi). Aucune n'en sortait. Il ne pouvait dès lors être considéré comme une des sources du Nil. Burton, épuisé, dut consentir à ce qu'on rebroussât chemin, tout en gardant la conviction qu'il avait découvert, malgré les dires des indigènes, une des sources du Nil. En route, les Arabes lui parlèrent d'un grand lac, l'Ukeregwe, se trouvant au Nord du Tanganika, et d'où sortait une rivière importante qui devait être le Nil. Speke, mieux rétabli que son compagnon, résolut de partir seul dans cette direction. Il se sépara de Burton le 10 juillet et revint le 25 août, exultant ! il avait atteint l'Ukeregwe, c'est-à-dire le lac désigné dans la suite comme le Victoria-Nyanza. C'était donc lui qui avait découvert les sources du Nil ! Burton se montrait, de son côté, fort sceptique. Il refusa de croire à la découverte de Speke.

Dès lors les deux amis devinrent deux rivaux. Speke, très susceptible, se vit, devant l'attitude de Burton, en passe d'être frustré de sa carrière. Il en conçut un tel chagrin qu'une fièvre cérébrale se déclara et le terrassa pendant des semaines. La petite caravane retraversa tristement l'Ugogo, Burton soignant son compagnon avec sollicitude, lui-même les nerfs tendus, l'organisme épuisé. Arrivés à Aden, ils se séparèrent; Burton dut s'aliter. Speke, désireux de regagner au plus tôt l'Angleterre, prit place sur le *Furious*, en compagnie de Lord Elgin et de son secrétaire, Lawrence Oliphant, après avoir promis à Burton de ne pas se présenter à la Société de Géographie avant le retour de son compagnon. Cependant, lorsque Burton revint à Londres douze jours après Speke, il constata que celui-ci ne lui avait pas tenu parole et avait fait rapport sur son voyage à la Société de Géographie, rendant publique sa découverte de l'Ukeregwe, qu'on dénomma alors Victoria-Nyanza.

Désireux de vider au plus tôt la question du Nil, Speke, soutenu par la Société de Géographie et le Gouvernement, repartit pour Zanzibar, le 27 avril 1860, en compagnie du capitaine Grant, son ami et fidèle compagnon de guerre et de chasse aux Indes. Le 17 août ils étaient à Zanzibar, où ils retrouvèrent plusieurs des porteurs de la première expédition, entre autres Bombay, qui devait plus tard accompagner Stanley à la recherche de Livingstone. Le 2 octobre, la caravane se mit en marche et atteignit Kaseh (Tabora) le 24 janvier 1861. Speke dut y séjourner trois mois et demi à cause d'une guerre entre les Arabes et les indigènes; il arriva le 17 novembre dans le Karangwe, sur la rive occidentale du Victoria-Nyanza, où le roi Rumanika le reçut avec bienveillance. Les peuplades étaient de race abyssine. Les voyageurs manifestèrent le désir d'entrer dans l'Uganda, et Rumanika envoya des messagers dans ce pays pour y préparer leur passage. Dès le début de janvier 1862, des émissaires du roi de l'Uganda, Mtésa, vinrent informer Speke que leur souverain désirait le voir. Grant, atteint de fièvre, demeura chez Rumanika. Speke parvint seul en Uganda au début de février. Le roi Mtésa ordonna en son honneur des cérémonies d'un faste tout africain. Ce souve-

rain était un jeune homme de vingt-cinq ans, de visage avenant, qui, au bout de quelques jours, devint très aimable envers son visiteur. Celui-ci eut cependant plus d'une fois l'occasion de juger des instincts sanguinaires de son hôte. Sous des prétextes souvent futiles, des malheureux étaient exécutés séance tenante. Le 27 mai 1862, Grant, rétabli, vint rejoindre Speke, et ils obtinrent, après plus de deux mois de séjour, l'autorisation de s'engager dans la région septentrionale de l'Uganda. En huit jours, Speke et Grant arrivèrent aux chutes Ripon, où ils virent les eaux s'échapper du lac vers le Nord en une cataracte de 12 pieds de haut sur 400 à 500 de large. C'était le Nil Blanc. Avec une flottille formée de cinq barques ils descendirent le fleuve et se rendirent dans l'Unyoro, dont le chef Kamrési, encore plus fourbe et plus cruel que Mtésa, les reçut après force pourparlers qui durèrent quinze jours. Le 10 novembre 1862, ils obtinrent de continuer leur route, sur une grande pirogue, par une rivière, le Kafour, qui les conduisit jusqu'au Nil. Après dix jours de navigation ininterrompue, ils atteignirent les chutes de Kérouma, entre les 2e et 3e parallèles Nord. Le Nil étant en aval, rendu impraticable par des rapides et le pays étant ravagé par la guerre, la colonne Speke dut prendre la voie de terre et arriva à Gondokoro le 15 février 1863. Là, Speke rencontra Sir Samuel Baker, qu'il mit au courant de ses découvertes. Rentré en Angleterre, il y fut fêté par les sociétés savantes. Burton et lui, toujours en conflit, décidèrent de porter leur différend devant la Société de Géographie en un débat public. A la séance de la Section de géographie de la British Association, réunie à Bath, le 20 septembre 1864, les deux rivaux devaient exposer chacun leur thèse sur les sources du Nil. Burton était là, tenant nerveusement en main ses notes. On attendit vingt minutes que la séance s'ouvrît. Soudain, le président Murchison se leva et annonça qu'une tragique nouvelle venait de lui parvenir : Speke venait d'être victime d'un accident de chasse, sur les terres de son père : il avait fait une chute et la décharge de son fusil l'avait tué net. Burton s'imagina aussitôt que son malheureux ami s'était suicidé, parce qu'il ne pouvait supporter ce débat dressant en face l'un de l'autre, deux anciens camarades. Plus jamais, Burton n'osa effleurer cette épineuse question du Nil, dont l'histoire lui rappelait de trop douloureux souvenirs.

Speke mourait à l'âge de 37 ans, terminant prématurément une carrière qui promettait d'être très belle. Il possédait au plus haut degré les qualités physiques et morales de l'explorateur : santé robuste, énergie, bravoure, sang-froid. La Société Royale de Géographie lui avait décerné sa médaille d'or.

Speke avait publié un ouvrage intitulé : « Les sources du Nil » (Hachette, Paris, 1881).

7 janvier 1948.
M. Coosemans.

John Hanning Speke, *Les Sources du Nil.* Journal de voyage. Trad. franç. de E.-D. Forgues, Paris, Hachette, 1881. — Burton, *Voyages aux grands lacs de l'Afrique orientale*, Hachette, Paris, 1862. — Cornet, R., *La Bataille du Rail*, Cuypers, Bruxelles, 1947, p. 25. — Masoin, F., *Histoire de l'E.I.C.* — Devroey, E., *Le problème de la Lukuga, Mémoires I.R.C.B.*, 1938, p. 18. — *Mouvement géogr.*, 1890, pp. 17 et suiv. (hommage de Stanley). — Chapaux, A., *Le Congo*, pp. 4, 5. — Boulger, *The Congo State*, p. 4. — Stanley, H.-M., *Dans le ténèbres de l'Afrique*, t. I, pp. 12, 49, 66, 199; t. II, pp. 88, 277, 372, 373. — Stanley, H.M., *Autobiographie*, p. 111 du t. II. — *Le Congo, Moniteur colonial*, Bruxelles, du 14 février 1904, p. 7. — *A nos Héros coloniaux*, p. 124. — Boussenard, *Voyages en Afrique*, pp. 145 et 157.

STANLEY (*John Rowlands*, dit *Henry-Morton Stanley)* [Denbigh (Pays de Galles), 10.5.1840-Londres (Richmond Terrace, Whitehall), 5.5.1904].

Pour comprendre Stanley, il faut lire les pages qu'il a écrites en tête de l'autobiographie publiée par sa veuve après sa mort. Non pas cependant que ces pages soient très explicites : enfant naturel, il met une sorte de pudeur à ne parler ni de sa mère, simple servante séduite par un paysan des environs de Denbigh, ni de son père, John Rollant (forme galloise de Rowlands), mort peu après sa naissance et dont la famille l'ignora toujours. Il fut recueilli par son grand-père maternel, qu'il perdit très vite, et pénétré dès son enfance de l'esprit gallois et wesleyen, c'est-à-dire à la fois obstiné, indépendant et dévot. Sitôt qu'on le put, on s'en débarrassa en l'envoyant au workhouse de Saint-Asaph, où il passa toute sa jeunesse, de sept à seize ans. On sait que ces institutions, créées dans un but charitable et destinées à recueillir les vieillards sans ressources et les enfants abandonnés, ont une réputation fâcheuse. A Saint-Asaph, la discipline était de fer et les châtiments corporels pour ainsi dire journaliers. Le jeune Rowlands y acquit un rudiment d'instruction, une foi tenace et un sentiment de solidarité avec ses compagnons d'infortune. De tout cela il se montra reconnaissant plus tard. « Il y a

deux choses », dit-il, « qui m'inspirent de la gratitude pour cet étrange établissement de Saint-Asaph : Mon prochain m'avait refusé les joies de l'affection et la félicité d'un foyer, mais sa charité m'avait mis à même de connaître Dieu par la foi, à voir en lui le père des orphelins; en outre, j'avais appris à lire. »

L'homme se définit ainsi qui tira le meilleur parti de sa dure enfance et qui ne s'attarda pas à des récriminations inutiles. Il s'est forgé une âme dure et un idéal religieux qui n'exclut pas l'esprit pratique. Plus tard il ne s'embarrassera jamais d'hésitations quand il verra devant lui la tâche à accomplir. Et toujours il saura faire tourner toute circonstance à son gré avec le merveilleux sens de l'opportunité que lui avaient forgé ses années d'apprentissage. Il est celui dont un de ses biographes dira: « No man ever broke the stones of an adverse fate and cleared them away from his life so completely as Stanley did. »

Il finira toutefois par s'échapper du workhouse, à la suite d'une scène où il a rendu coup pour coup à un maître particulièrement cruel. Repoussé définitivement par sa famille, il végétera quelque temps sans emploi bien défini. Réduit à s'embarquer à Liverpool comme mousse à bord du long-courrier américain *Windermere;* il y est si maltraité que, arrivé à la Nouvelle-Orléans, il déserte. Errant à travers les rues, il s'adresse, dans un entrepôt, à un inconnu qui, heureusement, est un brave homme, le prend en pitié et le fait engager comme commis dans un comptoir de denrées coloniales.

C'est là, pour notre orphelin, le premier sourire de la fortune. Il inspire confiance à ses nouveaux patrons. Familièrement accueilli dans un de ces milieux de vieille culture, comme il en existait encore beaucoup à ce moment dans les Etats du Sud, il prend définitivement confiance en lui-même. Les vicissitudes du commerce ne sont pas sans l'atteindre à plusieurs reprises, mais il est maintenant fortifié contre l'adversité. Il s'attache à son bienfaiteur, celui qui l'a tiré de la misère et l'a aidé à parfaire son éducation. Le nom de cet homme providentiel est Stanley et, devenu en quelque sorte son fils adoptif, John Rowlands s'appellera désormais Henry Morton Stanley. En même temps il adopte la nationalité américaine, mais sans consécration officielle.

Cette période de sa vie, dont Stanley devait plus tard parler avec émotion, prend fin assez brusquement. Vers la fin de 1860, son père adoptif est appelé pour affaires à La Havane. Il devait y mourir peu après, tandis que notre héros, reprenant son existence errante, partait pour l'Arkansas, où il entra au service de diverses exploitations forestières et commerciales, sans y trouver la fortune ni même la stabilité. Le milieu, comparé à celui de la Nouvelle-Orléans, le frappa par son mélange de races et sa brutalité. Les esprits, à la veille de la guerre de Sécession, y étaient particulièrement inflammables. Quand les hostilités éclatèrent, Stanley, qui n'avait aucun intérêt personnel dans ce conflit, dut céder contre son gré au courant qui emportait le Pays de Dixie, c'est-à-dire le Sud esclavagiste, et s'enrôler. Il avait reçu, en manière d'avertissement ironique et d'un expéditeur inconnu, un colis contenant une chemise de femme et un jupon comme en portaient habituellement les négresses en service.

Il ne resta qu'un an dans les rangs sudistes. Le 6 avril 1862, il fut fait prisonnier à la bataille de Shiloh, après une série de charges à la bayonnette dont il garda jusqu'à la fin de sa vie un souvenir terrifiant. Libéré après maladie, le 22 juin, à Harper's Ferry, il tente divers moyens d'existence. Il s'engage comme moissonneur dans le Maryland, puis comme marin à bord d'un schooner huîtrier. En novembre il se rend en Angleterre, dans le fallacieux espoir de trouver une aide quelconque auprès de sa famille. Il est de nouveau repoussé, même par une mère dont, dit-il tristement, l'affection n'avait jamais existé.

Revenu en Amérique et à la vie de mer, il passe à bord de plusieurs vaisseaux marchands. C'est ainsi qu'il visite successivement les Antilles, l'Espagne et l'Italie. Passant au large de Barcelone, il fait naufrage et gagne le rivage à la nage et presque nu.

En août 1864, la guerre de Sécession durant toujours, il s'engage dans la marine de guerre nordiste, en comptant sur sa bonne étoile qui jusqu'ici l'a toujours tiré d'embarras. Lors des deux attaques successives qui aboutirent à la prise du Fort Fisher en Caroline du Nord, il se distingue. Son nom est mis en vedette dans les gazettes. On lui demande des relations et il continuera à en donner lorsque, la guerre terminée, en avril 1865, il ira chercher des impressions nouvelles dans l'Ouest, où le Gouvernement fédéral menait alors la lutte contre les Indiens. Ses instincts de journaliste le poussent également à se rendre en Asie Mineure avec un certain W.-H. Cook. Mais à peine les deux compagnons ont-ils

quitté Smyrne, qu'ils sont détroussés et par surcroît jetés en prison. Ils ne recouvrent leur liberté et leur argent que grâce à l'intervention de l'ambassadeur américain à Constantinople.

« C'est à Saint-Louis », nous raconte Stanley, « après mon retour en Amérique, que je débuterai vraiment dans le métier de journaliste comme correspondant spécial. Jusque-là je n'avais jamais été qu'un attaché occasionnel, un surnuméraire, dont la copie était acceptée et largement rétribuée. »

Il a vingt-sept ans quand il aborde sa nouvelle carrière, en suivant l'expédition du général Hancock contre les Comanches et en accompagnant ensuite la Commission envoyée chez les Indiens pour négocier la paix. Il raconte les péripéties de ces deux missions dans des lettres adressées au *Missouri Democrat* et en fera plus tard, en 1895, un des sujets de son ouvrage : « My early travels and adventures ». En attendant, non seulement ce journal, mais d'autres non moins importants, comme le *New York Herald*, le *New York Tribune*, le *New York Times*, le *Chicago Republican*, le *Cincinnati Commercial*, lui demandent des chroniques et les paient bien, car il passe pour infatigable et ce qu'il dit plaît aux lecteurs.

C'est alors qu'à nouveau la chance intervient dans sa vie. Il a attiré l'attention de Gordon Benett, le tout-puissant propriétaire et manager du *New York Herald*. Le 19 janvier 1868, au cours d'une entrevue mémorable, il parvient à décider ce magnat de la presse à l'envoyer, comme correspondant de guerre, suivre la campagne des Anglais contre le négus d'Abyssinie, Theodoros. Au cours de cette mission, il se taille une réputation extraordinaire, en faisant parvenir à Londres, longtemps avant ses confrères anglais, la nouvelle de la chute de Magdala : succès préparé par des complicités dans le service télégraphique et assuré par un accident survenu juste à point au câble sous-marin réunissant Alexandrie à Malte, mais qui n'en fit pas moins de Stanley, jusque-là presque inconnu, le roi des reporters de l'époque.

Attaché à titre définitif au *New York Herald*, il va ensuite visiter les travaux du canal de Suez, puis suivre l'insurrection crétoise, ce qui le retient en Grèce juste assez longtemps pour ébaucher un projet de mariage qui, heureusement pour sa carrière future, ne se réalisa pas.

« Le 16 octobre de l'an du Seigneur 1869 », nous apprend-il dans le plus célèbre de ses livres, « j'étais à Madrid, rentrant du carnage de Valence. A dix heures du matin, on m'apporte une dépêche; j'y trouve les mots suivants : « Rendez-vous à » Paris; affaire importante ». » Le télégramme est de James Gordon Bennett junior, directeur du *New York Herald*. Il se précipite à Paris. Il s'agit de retrouver quelque part, en Afrique centrale, le docteur Livingstone, dont on est sans nouvelles depuis longtemps et dont la disparition met en émoi les admirateurs du célèbre explorateur, particulièrement nombreux en Europe et en Amérique.

Stanley, qui n'a aucune expérience de l'Afrique tropicale, n'hésite pas une seconde. On met à sa disposition des fonds illimités, mais, avant de se rendre à Zanzibar, point de départ obligé pour toute expédition pénétrant dans la région des Grands Lacs, où l'on suppose que se trouve Livingstone, et pour se donner un dernier délai, il doit passer par l'Egypte, Jérusalem, Constantinople, la Crimée, Téhéran et l'Inde. Il s'embarque à Bombay le 12 octobre 1870 et n'arrive à Zanzibar qu'en janvier 1871. On est toujours sans nouvelles précises de Livingstone, du moins le prétend-il.

En pénétrant dans une Afrique peu connue et pleine de dangers, il affiche une résolution inébranlable. Cette mission était très simple, a-t-il écrit dans la suite. « Mon but était très net et très défini. Tout ce que j'avais à faire était de m'affranchir l'esprit de toute autre préoccupation et de n'y laisser subsister aucune autre volonté que celle de découvrir l'homme qu'on m'envoyait chercher. Je n'aurais pu qu'affaiblir ma résolution en songeant à moi, à mes amis, à mon compte en banque, à mon assurance sur la vie ou à toute autre de mes affaires qui ne fût pas cet objectif unique d'atteindre l'endroit où Livingstone pouvait s'être arrêté. » Déclaration évidemment destinée au grand public, mais où se reflète néanmoins son caractère déterminé. Si Livingstone se trouvait à Udjiji, comme il en avait, paraît-il, été informé par des traitants arabes, le bon journaliste qu'il était ne devait pas ébruiter un renseignement de nature à diminuer son rôle d'homme providentiel et qui, au surplus, pouvait se révéler inexact.

Le livre « How I found Livingstone », qu'il écrivit, en 1872, après son retour, a un peu l'allure d'un roman. Il est plein de couleur et sait ménager jusqu'à la fin l'effet de surprise. Rien d'étonnant à ce qu'il ait été l'un des gros succès de librairie de l'époque. Si la traversée de l'Afrique entre la côte orientale et le Tanganika est un exploit qui a souvent été renouvelé après Stanley, celui-ci a l'incontestable mérite

d'être passé le premier. L'obstacle le plus sérieux résidait dans les fièvres et la dysenterie, plaie des premiers explorateurs, contre lesquelles on était alors insuffisamment armé et qui vinrent à bout de ses deux compagnons, J.-W. Shaw et W.-L. Farquhar. Mais il y avait aussi l'indiscipline et les désertions des porteurs qui journellement paralysaient l'expédition. A côté de ces soucis, Stanley n'a rencontré que peu d'opposition dans sa marche du fait de l'hostilité des tribus, quoiqu'il ait été bloqué longtemps dans Unyanyembe, la Tabora des Arabes, par les guerres contre le sultan noir Mirambo, et qu'il ait dû se résigner, pour éviter la zone des hostilités, à faire un long détour par le Sud pour gagner le Tanganika. C'est le 10 novembre 1871 qu'il fit son entrée à Udjiji, après un voyage qui avait duré près de dix mois. Livingstone l'y attendait, ayant été prévenu de son arrivée. Tout le monde connaît la gravure qui représente leur premier contact : Stanley, suivi de ses porte-fusils, s'avançant, en ôtant son casque, vers Livingstone, celui-ci encadré d'Arabes à longue robe et soulevant, de son côté, la coiffure plate qui le faisait ressembler à un officier de marine. L'entrevue eut lieu sous un manguier qui s'élevait au bord du lac et qui a été remplacé depuis par une stèle.

L'entretien, comme il sied au décorum britannique, n'eut rien de très expansif : Stanley ouvrit la bouche pour dire : « Le docteur Livingstone, je présume ? » A quoi l'interpellé répondit : « Oui », avec un bon sourire.

Stanley profita de son séjour à Udjiji pour explorer, en compagnie de Livingstone, la partie nord du Tanganika. Au cours de ce voyage accompli en pirogue et qui dura 28 jours il recueillit, de la bouche des indigènes, les premières indications que l'on possède sur l'existence du lac Kivu et sur les provinces voisines de l'Urundi et du Ruanda. Il pénétra dans l'estuaire de la Ruzizi et se rendit compte qu'il s'agissait là d'un affluent et non d'un effluent du Tanganika, comme l'avait d'abord cru Burton, au cours de son voyage, antérieur de 13 ans à celui de Stanley et de Livingstone.

Rentré à Udjiji, le 27 décembre, Stanley entame son voyage de retour avec Livingstone, qui désirait se rendre à Tabora pour y prendre livraison de son courrier et des marchandises consignées depuis longtemps à son adresse. Arrivés dans cette ville, les deux hommes se séparent définitivement, pour suivre des destinées bien différentes. Livingstone devait peu après, entreprendre un dernier voyage et mourir près du lac Bangweolo. Quant à Stanley, sa mission terminée, il rentrait en Europe par Bagamoyo, qu'il atteignait le 6 mai 1872.

Grâce au retentissement donné par le *New York Herald* à ses hauts faits, la grande renommée l'y avait précédé. Mais, ce qu'il ignorait encore, c'est que son succès avait profondément indisposé contre lui toute une partie de l'opinion britannique, car les Anglais avaient, de leur côté, préparé à grands frais une expédition de secours vers Livingstone, laquelle ne dépassa pas Zanzibar, et ne pouvaient admettre d'avoir été devancés à grand renfort de bluff américain. On alla, quand Stanley eut regagné Londres, jusqu'à lui faire des affronts publics, à le traiter d'imposteur et à mettre en doute l'authenticité des lettres que lui avait confiées Livingstone. Sir Henry Rawlinson, président de la Royal Geographical Society, écrivit au *Times* qu'il n'était pas vrai que Stanley eût découvert Livingstone, puisque c'était Livingstone qui avait découvert Stanley. Le même personnage dut, quelque temps après, faire amende honorable, reconnaître le haut mérite de l'explorateur et même le recevoir officiellement à la Société de Géographie. Ce qui alimentait malheureusement les polémiques, c'était le silence que Stanley, qui se disait Américain, gardait sur ses origines. Par un sentiment bien compréhensible, il évitait de parler de sa triste enfance et lui-même sans doute avait de la peine à reconnaître le malheureux pupille du workhouse dans le voyageur illustre reçu par la Reine, à l'intervention de Lord Granville, alors ministre du Foreign Office.

Stanley, malgré sa renommée mondiale et les conditions particulièrement avantageuses que lui avaient faites les éditeurs MM. Sampson Low pour la publication de sa relation de voyage, dépendait toujours matériellement de Gordon Bennett et du *New York Herald*. On l'envoya d'abord en Espagne suivre la guerre carliste, puis il fut expédié comme correspondant de guerre auprès de Lord Wolseley, qui guerroyait contre les Ashantis. Lord Wolseley a rendu témoignage de sa bravoure dans plusieurs des batailles qui aboutirent à la prise de la capitale, Coomassie, l'ayant vu rester impassible au milieu des balles. Stanley a groupé ses souvenirs de cette époque avec ceux d'Abyssinie, sous le titre un peu étrange : « Coomassie and Magdala ».

C'est en revenant de la côte occidentale d'Afrique, à l'île Saint-Vincent, qu'il apprit, le 25 février 1874, la mort de Livingstone, survenue le 4 mai de l'année précédente, près du lac Bangweolo. Il en ressentit une impression profonde, dont

témoigne une note de son carnet : « Pauvre vieux et cher homme », a-t-il inscrit, « Encore une victime de l'Afrique ! ». A partir de ce moment il se croit désigné pour reprendre la tâche du disparu et pour résoudre le problème qui le préoccupait aux derniers temps de sa vie, celui du cours du grand fleuve qu'il avait entrevu à Nyangwe. Il accumule toute la documentation possible sur ce sujet passionnant et cherche les moyens de réaliser son rêve. Le 14 juin 1874, il parvient à décider M. Edward Lawson, propriétaire du *Daily Telegraph*. Gordon Bennett, consulté télégraphiquement, répond par un « Yes » laconique mais formel.L'expédition du Lualaba, qui est peut-être le Congo, sera donc financée à la fois par un journal anglais et un journal américain.

En septembre 1874, Stanley arrive à Zanzibar, pour y recruter les éléments de son expédition. Il est accompagné de trois hommes, Fr. Barker et les deux frères Pocock, qu'il avait choisis entre plus de 1.200 candidats anglais et étrangers. Il gagne Bagamoyo avec un équipement pesant 8 tonnes et comprenant un bateau démontable, le *Lady Alice*.

Au départ de Bagamoyo, la caravane compte 356 hommes, dont plusieurs des fidèles de Livingstone, mais, presque aussitôt, les désertions commencent, un certain nombre d'hommes ne s'étant engagés que pour toucher la prime de départ. Plus loin, dans des régions où tout ravitaillement fait défaut, la maladie et la faim déciment la colonne. A Ituru, à 400 milles de la côte, Edward Pocock meurt du typhus. On contourne l'Unyamwezi, où les guerres de Mirambo font toujours rage, pour se diriger vers le lac Victoria Nyanza, au milieu de populations qui se montrent de plus en plus agressives. Les traînards sont d'abord massacrés, puis les indigènes, s'enhardissant, attaquent en masses de plus en plus compactes, ne laissant d'autre alternative à Stanley que de se retrancher dans un camp, où il subit pendant plusieurs jours des assauts qui lui coûtent chaque fois des défenseurs. Pour éviter la destruction progressive de ses forces, il doit finalement faire une sortie et contre-attaquer. Il réussit à mettre ses agresseurs en fuite et à reprendre sa marche, après avoir abandonné une partie de ses bagages et perdu le quart de son effectif. Le 27 février 1875, le lac Victoria est enfin en vue, après une marche de 720 milles depuis la côte, marche effectuée en 104 jours. Le *Lady Alice*, qu'on a pu heureusement conserver, est mis à l'eau et quelques hommes s'y embarquent avec Stanley, tandis que le reste de l'expédition, sous la conduite de Parker et de Pocock, longe la rive à petites étapes.

Les navigations de Stanley sur le lac Victoria présentent un grand intérêt géographique. Ce lac, découvert par Speke et Grant en 1862, n'avait jamais été exploré. Stanley en fit la circumnavigation complète et s'avance même, au nord, par le canal Napoléon, jusqu'aux chutes Ripon, par lesquelles s'échappe le Nil Victoria, qui est considéré comme la branche supérieure de ce fleuve. Chemin faisant, il fut fréquemment attaqué par les riverains et, au moins en une occasion, faillit perdre la vie. Près de l'île Bambireh, sur la rive occidentale du lac, le *Lady Alice* fut accosté par des canots et ses rames lui furent arrachées. Une fausse manœuvre précipita ses occupants à l'eau et, à cet instant critique, ils furent à la fois assaillis par les indigènes et par des hippopotames. Stanley connut là un des plus grands dangers de sa vie et il ne s'en tira que par miracle, grâce à sa présence d'esprit et à son sang-froid extraordinaires.

Sur toute l'étendue du lac il ne trouva vraiment qu'un havre de paix, d'où il accéda à la cour du roi Mtesa, souverain noir de l'Uganda. Accueilli avec amitié parce que le roi, dit-on, avait été averti de son arrivée par un songe, il put reposer ses gens épuisés et réparer ses pertes. Parmi celles-ci, il en était une cependant qui était irréparable, celle du pauvre Parker, mort en quelques heures pendant que Stanley voyageait au loin sur le lac.

Le séjour chez Mtesa permit à Stanley de faire de nombreuses et curieuses observations sur la mentalité et les mœurs des peuplades de l'Uganda. Il espérait de là, et grâce à l'aide du monarque, pousser jusqu'au lac Albert-Edouard, qui n'avait été vu encore par aucun Européen. Mais une première tentative échoua. Lorsqu'on arriva en vue du lac, les riverains en barrèrent l'accès et les gens de Mtesa n'osèrent tenter le passage de force. Revenu chez Mtesa, les moyens et le temps manquèrent pour organiser une deuxième expédition, et Stanley dut renoncer à ajouter pour cette fois le lac Edouard à la liste de ses découvertes. Il n'avait même pas pu, de loin, contempler le massif du Ruwenzori, ces Monts de la Lune qui ont tant fait rêver l'imagination des peuples depuis l'Antiquité.

L'objectif suivant était pour Stanley le Tanganika. Il y arriva péniblement en suivant la vallée souvent marécageuse de la Malagarasi. C'est avec mélancolie qu'il revit Udjiji, qui lui rappelait la grande et émouvante figure de Livingstone.

Udjiji n'était plus maintenant un but pour le voyageur, mais le point de départ d'une aventure qui allait le porter au sein d'un monde inconnu, parcouru par le plus mystérieux des grands fleuves de la Terre. Il voulut d'abord reconnaître toute l'étendue du Tanganika, dont à son premier voyage il n'avait exploré, en compagnie de Livingstone, que la partie nord. Au Sud il ne fit que couvrir les traces de Cameron, passé là un peu plus de deux ans auparavant. Comme le voyageur écossais, lorsqu'il fut parvenu sur la rive occidentale en face du point où la Lukuga s'échappe du lac, il s'intéressa beaucoup au fonctionnement de cet émissaire dont dépend le niveau du Tanganika (1).

Ce n'est qu'à la fin de juillet 1876 que notre voyageur s'engage avec tout son monde sur la route de Nyangwe qui passe par Kabambare et emprunte en grande partie la vallée de la Luama. Ici encore il suit plus ou moins les anciens itinéraires de Livingstone et de Cameron. Il se plaît à décrire les beautés naturelles de la région qui s'étend immédiatement à l'Ouest du Tanganika, en contraste avec l'aspect misérable des tribus qui l'habitent. Plus loin il entre dans le Manyema proprement dit et y trouve des indigènes plus évolués. Le 10 octobre il se trouve à Kabambare et, plutôt que de gagner directement Nyangwe, comme l'ont fait ses prédécesseurs, il préfère atteindre cette ville par le sud, après avoir suivi la Luama jusqu'à son confluent avec le Congo.

L'arrivée au fleuve majestueux, auquel Stanley donne dans sa relation le nom de « Livingstone », en mémoire de celui qui l'avait vu pour la première fois, donna lieu à une scène qui fait penser, toutes proportions gardées, à l'enthousiasme des Dix-Mille criant « Thalassa ! » à la vue du Pont-Euxin. L'explorateur, de son côté, se recueille : « Un ravissement profond », dit-il, « remplissait mon âme, tandis que je regardais ce fleuve majestueux. Le mystère que la nature cachait depuis tant de siècles et qui préoccupait le monde scientifique attendait qu'on le dévoilât. Ma tâche était désormais de descendre le Livingstone jusqu'à l'océan. »

Pourtant, arrivé à Nyangwe, Stanley semble hésiter encore. C'est alors que se passe cette fameuse scène où, avec le dernier compagnon qui lui reste, il joue à pile ou face et en trois coups son destin, c'est-à-dire la direction à prendre. Le sort désigne le Sud. Mais aller au Sud en remontant le fleuve, c'est répéter Cameron. Les deux hommes décident, même s'il doit leur en coûter la vie, de faire fi des indications du sort et de descendre le Livingstone jusqu'à la mer.

A Nyangwe, Stanley a rencontré Tippo-Tip. Celui-ci est un jeune chef arabe de belle prestance, ayant les manières d'un homme de cour, quoique légèrement métissé. De son vrai nom Ahmed-ben-Mohammed, il a déjà donné son aide à Cameron. Les Arabes sont influents dans la région, où ils se sont infiltrés depuis quelque temps en profitant des guerres intestines qui déchirent les tribus et des razzias qui en résultent. Ils achètent l'ivoire et les esclaves, en attendant de pouvoir se servir eux-mêmes. Stanley n'ignore pas cette situation, mais pour lui : « Qui veut la fin veut les moyens », et, sachant qu'il ne passera pas sans l'aide de Tippo-Tip, il s'abouche avec lui et le décide à l'accompagner avec ses gens aussi loin qu'il le pourra le long du fleuve. En réalité l'influence arabe est très limitée de ce côté, où habitent des tribus cannibales extrêmement redoutées, et le marché ne se conclut pas sans de fortes réserves et de grandes exigences d'argent de la part de l'Arabe.

Le départ de Nyangwe a lieu le 5 novembre 1876. La caravane, dont les gens de Tippo-Tip forment la majeure partie, compte environ 700 personnes, hommes, femmes et enfants. La marche dans la grande forêt qui borde le fleuve est extrêmement dure. Il faut y traîner, au milieu d'obstacles de toute espèce et à grand renfort de bras, les embarcations et les sections du *Lady Alice*, ici inutilisable à cause des rapides. Les Arabes donnent déjà des signes de défaillance. En arrivant au Ruki, on se heurte à l'hostilité déclarée des indigènes. Dans le bief navigable qui se trouve en aval de Kindu, entre l'Elila et l'Ulindi, à partir du 15 décembre de grands combats s'engagent. Ils durent plusieurs jours. Les indigènes, avec des clameurs effrayantes, réclament de la chair humaine et pour se la procurer livrent des assauts furieux. Tippo-Tip et ses gens cèdent à la panique, refusent d'aller plus loin et Stanley est obligé de les licencier. Lui-même persévère. Il veut aller « à la mer ou à la mort ». Il se tourne vers les hommes qui lui restent fidèles et leur adresse pour les entraîner un discours digne de Thucydide. Il a en ce moment avec lui 149 personnes montées sur 21 canots qui, chacun, portent

(1) La question du régime du Tanganika a été complètement élucidée par E. Devroey, qui s'est basé sur les observations effectuées régulièrement depuis 1912. Cf. *E. Devroey*, Le problème de la Lukuga, exutoire du Tanganika (*Mém. in-8° I.R.C.B.*, Bruxelles, 1938).

un nom, en dehors du *Lady Alice*. Le noyau, sa garde personnelle, est constitué par ses fidèles Zanzibarites.

Les combats recommencent dès le départ avec les tribus cannibales. Des pirogues en grand nombre se détachent des rives, encadrent sa flottille, lui lancent des volées de flèches. Il ne risposte qu'à la dernière extrémité. Il faut bien passer si l'on ne veut pas être massacré sur place, car la retraite est devenue impossible. Il est rare qu'on puisse débarquer en sûreté, plus rare encore d'être bien accueilli et ravitaillé par les riverains. Pourtant Stanley ne cesse pas un seul jour d'ajouter à ses notes et, au milieu des pires épreuves, il garde un calme imperturbable qui en impose à ses hommes et enflamme leur courage.

Vers le 20 janvier 1877, les équipages épuisés, ayant dû de nouveau et à plusieurs reprises traîner à terre les embarcations, arrivent à franchir la série de rapides qui portent depuis le nom de Stanley-Falls. La certitude donnée par les naturels de trouver désormais le fleuve praticable sur une immense longueur rend confiance à ces grands enfants, qui s'imaginent déjà être près de la côte. Personnellement Stanley se trouvait aussi plus rassuré. Jusque-là le fleuve avait toujours suivi la direction du Nord. A partir des Falls il s'infléchissait décidément vers l'Ouest. Ainsi devenait caduque l'hypothèse de Livingstone, qui en faisait un affluent du Nil. Il faut dire que cette hypothèse était déjà bien ébranlée depuis que Cameron avait pu constater, par des mesures suffisamment précises, que la cote du fleuve à Nyangwe était bien inférieure à celle du Nil à Gondokoro.

Mais le fait de se trouver en eau libre, probablement jusqu'aux cataractes voisines de la côte, ne diminuait pas pour les compagnons de Stanley le danger venant des rives, où des guerriers de plus en plus nombreux se pressaient pour leur barrer le passage. A la hauteur de l'Aruwimi, affluent de droite qui doit à Stanley un nom inconnu des indigènes, on fut assailli par d'énormes canots portant jusqu'à 50 hommes armés en guerre. De grosses batailles furent aussi livrées en face de la Mongalla, puis chez les Bangalas, pêcheurs particulièrement connus pour leurs qualités guerrières, utilisées plus tard par la Force publique.

Le 21 février, Stanley note que le Congo, pour lui le Livingstone jusqu'au moment où la liaison sera prouvée en fait, commence à s'orienter vers le Sud. On a atteint et dépassé le Ruki ou Rivière Noire, affluent de gauche, dont les eaux restent longtemps sombres avant de se mélanger à celles plus claires du fleuve. Peu après on laisse à droite une grande rivière dont l'embouchure est difficile à déceler au milieu des roseaux, et qui doit être l'Ubangi. Progressivement grossi par de nombreux apports, le Congo prend une largeur considérable et s'encombre d'îles. On esquive plus facilement les attaques des riverains, maintenant armés de fusils provenant vraisemblablement des trafiquants de la côte. Mais le ravitaillement reste très difficile. On passe devant Bolobo, pays des Bayensi, auquel s'oppose sur l'autre rive celui des Bateke. Une coupure dans la rive gauche attire l'attention de Stanley, par 3° 14' de latitude Sud. Il en sort un cours d'eau puissant et profond auquel les indigènes donnent le nom de Ibari Nkutu. C'est le Kwa, que Wissmann reconnaîtra être l'embouchure du Kasai. Stanley n'est pas loin de la vérité quand il l'assimile au Cuango des Portugais, dont Livingstone avait traversé les sources en 1854.

A 6 milles en aval de ce confluent, ayant avisé, pour déjeuner, un coin paisible de la rive, l'expédition y débarque. A peine installée, elle est assaillie à l'improviste. Elle parvient à repousser les agresseurs, mais six hommes ont été blessés. Nous ne citons cette surprise que parce que, d'après Stanley, il s'agit là du trente-deuxième et dernier combat qu'il a été contraint de livrer le long du fleuve.

Après avoir passé un endroit où le Congo, resserré entre des escarpements, n'a plus qu'une largeur de 300 mètres et où le courant devient très rapide, — on reconnaît le Couloir, — la flottille arriva, le 12 mars, sur une fort large expansion du fleuve que Stanley qualifie de « pool », nom qui, accolé à son propre nom, lui restera dans l'avenir. Les rives du Stanley-Pool, encadrées par des plateaux herbeux, offraient un aspect si riant, que Frank Pocock les compara immédiatement aux falaises du comté de Kent : « Je sens », dit alors ce pauvre garçon, sans se douter de sa mort prochaine, « que nous approchons du pays. »

Cependant, une des plus dures parties du trajet restait encore à accomplir, celle qui comprend les 300 kilomètres de chutes et de rapides qui séparent le Haut-Congo de son bief maritime. Avant Stanley on ne connaissait de ces rapides que les quelque 60 à 80 kilomètres que le capitaine Tuckey était parvenu à remonter en 1816, au prix d'efforts surhumains. L'explorateur pouvait raisonnablement espérer qu'il n'en était pas de même aux abords du Pool et que, moyennant quelques accommodements, il arriverait à poursuivre sa route sans

démonter le *Lady Alice*. Il ne s'attarda sur le Pool que le temps nécessaire à conclure quelques traités d'amitié avec les chefs des rives, et notamment Ngaliema, un Bateke établi sur la rive gauche à l'emplacement de la future Léopoldville, et il entama bravement la descente, comptant que le début seul serait pénible.

Il dut bientôt déchanter. Les rapides succédaient aux chutes et les chutes aux rapides. « Le fleuve », raconte-t-il, « était un torrent furieux, roulant dans un lit profond obstrué par des récifs de lave, des projections de falaises, des bancs de roches erratiques, traversant des gorges tortueuses, franchissant des terrasses et tombant en une longue série de chutes, de cataractes et de rapides. » Langage imagé dont les termes pourraient surprendre un géologue, mais qui rend bien cependant le véritable chaos liquide sur lequel les embarcations ne pouvaient parfois s'engager qu'en courant les plus grands dangers. Le plus souvent il fallait débarquer, traîner les pièces du *Lady Alice* ainsi que les canots sur des rouleaux à travers promontoires rocheux et ravins, après s'être frayé passage dans la brousse. Un bateau partant à la dérive chavirait ou se fracassait contre les rochers. Un homme tombant à l'eau était presque certainement perdu.

Le 3 juin, jour fatal, Frank Pocock, resté en arrière pour soigner les ulcères dont il était affligé, voulut emprunter le canot *Jason* pour rejoindre Stanley, qui avait pourtant promis de venir le reprendre. Il le fit malgré les objurgations des Noirs. Entraîné avec la rapidité d'une flèche vers une cataracte, il disparut dans le gouffre avec trois hommes. Ainsi périssait misérablement, n'ayant pu revoir ses chères falaises du Kent, celui qu'on appelait le « petit maître », le compagnon du grand voyage, celui qui avait voué à son chef une affection et un dévouement absolus.

La douleur du chef fut immense, mais l'état de sa caravane, à moitié morte d'épuisement et de misère, lui interdisait de s'arrêter plus longtemps. Près de deux mois plus tard, le 30 juillet, il arrivait aux chutes d'Isangila, point extrême atteint par Tuckey. De là, par l'intérieur, il restait cinq journées de marche pour gagner Embomma, c'est-à-dire Boma, où des comptoirs européens étaient établis. Après avoir abandonné le *Lady Alice*, qu'il avait gardé avec lui pendant plus de 11.000 kilomètres, Stanley entreprit l'étape suprême. Le 4 août, prévoyant que ni lui ni ses gens affamés ne pourraient aller jusqu'au bout, il envoya en avant quatre hommes accompagnés d'un guide pour porter à Boma un appel au secours. Cet appel fut reçu par les agents d'une factorerie anglaise, et un groupe de Blancs partit à sa rencontre, précédé par un convoi de ravitaillement.

Le 9 août 1877, soit 999 jours exactement après son départ de Zanzibar, ayant traversé l'Afrique de part en part et descendu jusqu'à son embouchure le cours du Congo, Stanley arrivait à Boma. Il avait perdu en cours de route ses trois compagnons anglais et, des 356 hommes qui étaient partis avec lui de la côte orientale, il en ramenait 115. Son odyssée restera comme une des plus grandes leçons d'énergie humaine que puissent recevoir les générations futures. Les mille péripéties de sa route, il les a racontées, dans le style alerte et vivant qui est le sien, en un maître-livre, publié en deux volumes, sous le titre: « Through the dark continent », et traduit en français, sous l'appellation identique : « A travers le continent mystérieux ».

Stanley considérait comme un devoir de ramener à Zanzibar les hommes qu'il y avait engagés. Il ne resta que deux jours à Boma, s'embarqua sur le *Kabinda* pour Saint-Paul de Loanda, puis sur l'*Industry* pour Zanzibar. Passant par Capetown et Port-Natal, il y fut l'objet d'attentions et de réceptions chaleureuses. A Zanzibar, enfin libre, il prit le premier paquebot pour l'Europe. Son expédition, patronnée à la fois par le *Daily Telegraph* et le *New York Herald*, portait une étiquette anglo-américaine, mais c'est à la Grande-Bretagne, sa véritable patrie, qu'il comptait bien à son retour faire l'hommage de ses découvertes.

Cependant au cours de sa longue absence, les Puissances, sur l'initiative du Roi des Belges, s'étaient préoccupées du sort de l'Afrique centrale, et spécialement du bassin du Congo, dont le peu qu'on en savait montrait qu'il était livré à toutes les horreurs du cannibalisme et de l'esclavage. Du 12 au 14 septembre 1876 s'était réunie à Bruxelles une Conférence géographique comprenant des délégués des principaux Etats de l'Europe. De cette Conférence était sortie l'*Association Internationale Africaine*, administrée par une Commission à la tête de laquelle se trouvait le Roi Léopold. Les buts immédiats étaient la fondation en Afrique de stations scientifiques et hospitalières de caractère international, la coordination des expéditions, la suppression du trafic des esclaves et l'installation d'un commerce libre et régulier. Une première expédition, partant de la côte orientale, fut confiée à la Belgique. Après de nombreuses vicissitudes, elle aboutit, en 1879, à la fondation de Karéma, sur le

Tanganika, par le lieutenant Cambier. La voie naturelle de pénétration était évidemment le Congo, mais on y avait renoncé provisoirement, dans l'ignorance où l'on était de son cours au delà des premières cataractes.

C'est alors que la nouvelle de l'arrivée de Stanley à Boma éclata comme un coup de tonnerre. Le Roi Léopold, alerté par une dépêche parue dans le *Daily Telegraph* du 17 octobre 1877, envoya à la rencontre de Stanley, à son arrivée à Marseille, deux délégués faisant partie de la Commission, le baron Greindl et le général Sanford, afin de s'assurer éventuellement ses services pour la mise en valeur des régions qu'il venait de découvrir.

Il est curieux de constater qu'alors déjà l'idée d'un chemin de fer à créer le long des cataractes s'était imposée aux promoteurs de l'Association aussi bien qu'à Stanley, dont on a répété partout le mot historique que sans lui le Congo tout entier ne valait pas un penny. Un document confidentiel issu de l'entourage du Roi et datant de cette époque met en avant l'idée d'un syndicat destiné « à poursuivre des études au Congo, à former éventuellement une société de chemin de fer en Afrique et une société commerciale pour le commerce du Haut-Congo ». Toujours est-il que Stanley, pressenti à Marseille pour jouer le premier rôle dans cette vaste affaire, qui se réclamait au surplus de buts humanitaires, se réserva. Il soupçonnait une arrière-pensée politique et, à cet égard, il avait en ce moment d'autres vues.

Rentré à Londres en janvier 1878, il ne proposa pas formellement au Gouvernement anglais, comme on l'a prétendu, la prise en tutelle du Congo, mais il essaya par des démarches auprès de personnalités influentes, par la presse, par des conférences, de préparer l'opinion publique à une telle éventualité. Cependant, en Angleterre le climat était alors très défavorable aux entreprises coloniales africaines. Cameron, deux ans auparavant, s'était déjà heurté à la même méfiance, pour ne pas dire plus, et ce sentiment provenait de mécomptes répétés et récents : troubles en Nigérie et au Natal, où la guerre avec les Zoulous allait éclater, difficultés financières en Egypte, où les désordres d'Ismaïl mettaient en péril les créances anglaises. De plus la personnalité même de Stanley, malgré ses exploits d'explorateur, était impopulaire. Il restait contre lui quelque chose des préventions qui l'avaient accueilli à son premier retour d'Afrique. Le grand public lui battait froid et désertait ses conférences. Or, nous savons qu'il était l'homme des résolutions rapides et qu'il ne s'embarrassait pas de vains scrupules. Il rallia sans plus attendre la cause de l'Association et du Roi Léopold, avec qui il était resté en contact.

En août 1878 il eut à Paris une entrevue décisive avec les délégués du Roi. Il y donna son adhésion de principe au projet qui lui était soumis. Peu après il arrivait à Bruxelles et s'engageait à devenir le fondé de pouvoir en Afrique du nouveau syndicat dénommé *Comité d'Etudes du Haut-Congo*, qui se substituait, en matière d'action directe, à l'Association Internationale Africaine.

Il fallait, pour éviter toute concurrence et mettre certaines puissances particulièrement à craindre devant le fait accompli, agir vite et aussi secrètement que possible. On convint d'un programme à exécuter en deux étapes. En premier lieu, en attendant le chemin de fer, ouvrir une route le long des cataractes et établir des bases de départ sur le Bas-Congo d'abord, sur le Pool ensuite. En second lieu, s'assurer des droits politiques sur le Haut-Congo en faisant reconnaître aux chefs indigènes la suzeraineté de l'Association et faire flotter partout le drapeau bleu à l'étoile d'or, marque visible de cette suzeraineté.

Il faut proclamer à l'honneur de Stanley qu'une fois sa parole donnée il s'attacha au Roi Léopold avec la même fidélité qu'il avait montrée à Gordon Bennett et que toute autre considération que le but à atteindre disparut pour lui. Et pourtant il n'ignorait pas que derrière la façade internationale et humanitaire, tout comme derrière les visées économiques de l'œuvre qu'il allait entreprendre, existait un dessein secret. Au moment où il débarque en Afrique pour s'atteler à sa nouvelle et lourde tâche il inscrit en effet dans ses notes les mots suivants : « The King is a clever statesman. He is supremely clever, but I have not had thirty opportunities of conversing with him without penetrating his motives. He has been more open with me than he would have been had I appeared as a British subject. Still he has not been so frank as to tell me outright what we are to strive for. Nevertheless it has been pretty evident that under the guise of an International Association *he hopes to make a Belgian dependancy of the Congo.* »

L'œuvre de Stanley en Afrique a été exposée par lui dans « The Congo and the founding of its Free State », paru en 1885 et traduit la même année en français sous le titre « Cinq années au Congo ». Il s'était engagé en effet pour cinq ans et remplit

cet engagement en deux termes. Le premier part du 17 août 1879, date de son arrivée à l'embouchure du Congo, après un détour à Zanzibar pour recruter du personnel noir, et finit le 15 juillet 1882, date où il dut rentrer malade en Europe. Le second commence le 30 décembre 1882, date de son retour à Vivi, et se termine le 10 juin 1885, jour de son embarquement à Banane pour un retour en Europe qu'il avait tout lieu de croire définitif.

Nous ne pouvons faire ici qu'une mention rapide des multiples activités de Stanley au cours de ses deux séjours en Afrique. Durant le premier son objectif principal fut de transporter sur le Pool, par la route qu'il ouvrit le long des cataractes, le matériel considérable envoyé par le Comité du Haut-Congo pour l'installation des stations et la navigation sur le fleuve. Le point de départ choisi au pied des premières chutes fut Vivi, situé sur la rive droite, à peu près en face du Matadi actuel. Pour accéder au plateau de Vivi, il fallut faire sauter le rocher à la dynamite, d'où le nom de « Boula Matari », le briseur de rochers, sous lequel les Noirs désignèrent désormais Stanley (2). Les relais suivants furent Isangila, Manyanga et l'Inkisi, pour atteindre enfin, sur l'autre rive, Kintamo sur le Pool, où devait se fonder Léopoldville. Le 3 décembre 1881, date mémorable, le steamer *En-Avant* était lancé sur la baie de Kintamo. Sans perdre de temps, Stanley remonta le fleuve jusqu'à Msuata, près du confluent du Kasai, où le chef Gobila lui concéda des terrains pour établir une station. Un second voyage, entrepris le 10 mai suivant, lui permit d'atteindre le lac Léopold II en passant par le Kwa et le Fimi.

Tous ces travaux, et particulièrement l'épuisant portage des grosses charges sous un soleil de plomb, à travers les monts de Cristal, Stanley n'eût pu les accomplir sans le concours absolument dévoué qu'il obtint de la part du personnel envoyé par le Comité et qui pour une grande partie était belge. Officiers, ingénieurs, ouvriers de toute espèce rivalisèrent de zèle et d'endurance. Beaucoup moururent à la tâche. Stanley ne fût pas arrivé non plus à s'établir dans le pays s'il n'eût pas exercé sur les habitants une véritable fascination. Il avait l'art de tout obtenir des chefs indigènes, sans recourir à la force. En particulier la fondation de Léopoldville, où résidait le rusé Ngaliema, fut un chef-d'œuvre de diplomatie et de patience. Car, négligeant certains avertissements venus de Bruxelles, il était arrivé trop tard au Pool et y avait trouvé installé le sergent sénégalais Malamine, délégué de Brazza, au point de la rive droite où devait plus tard s'élever Brazzaville. Malamine déployait le pavillon français en vertu d'un traité obtenu du chef bateke Makoko par Brazza lui-même. L'explorateur français, à l'annonce de la descente par Stanley du Congo, qu'il n'avait pu atteindre au cours de son premier voyage, s'était hâté de profiter des indications nouvellement apportées pour s'introduire au Pool par la voie de l'Ogôoué et du Lefini. Il n'avait pu y devancer Stanley que par suite de la lenteur avec laquelle avançait la route des cataractes, mais il n'en prétendait pas moins barrer la route à celui qui avait le premier ouvert le fleuve à la pénétration européenne. Grâce à la défense énergique qui lui fut opposée tant sur place qu'à Bruxelles, il ne put réussir dans son dessein, mais la France n'en conserva pas moins toute la rive droite du Congo depuis le Pool jusqu'à l'Ubangi.

Lorsque Stanley rentra pour prendre quelque repos en Europe pendant le deuxième semestre de l'année 1882, le gros de l'œuvre qui lui avait été confiée était achevé et les premiers fondements du nouvel empire colonial du Congo étaient assurés. Mais à cet instant tout se trouva remis en question par une menace qui n'était que trop prévue. Le Portugal, en vertu de droits historiques qu'il n'avait ni invoqués auparavant, ni appuyés par une occupation effective, prétendit s'attribuer tout le territoire côtier y compris l'embouchure du fleuve et il était soutenu dans cette prétention par l'Angleterre. La question ne fut définitivement réglée qu'à la Conférence de Berlin en 1885, mais en attendant, le Roi Léopold fut amené, comme mesure de sauvegarde, à prescrire l'occupation du bassin du Kwilu-Niari, fleuve côtier qui voisine le Congo au Nord. Cette opération fut retardée par la mauvaise volonté du docteur allemand Pechuel-Loesche, qui avait été chargé d'en assurer l'exécution. C'est Stanley qui, dès son retour de congé, la confia au major anglais Grant-Elliott, qui, accompagné de 4 officiers et d'une colonne de troupes, partit de Vivi le 13 janvier 1883 et prit possession du territoire qui devait nous servir de gage.

Pendant l'absence de Stanley, les pouvoirs, après être restés quelque temps entre les mains de l'incapable Pechuel-Loesche,

(2) C'est là la version de Stanley. Mais il a été établi depuis que personnellement il n'usa pas d'explosifs. C'est à Ngoma, le 24 novembre 1880, que le lieutenant L. Valcke fit pour la première fois, pour ouvrir la route, sauter les rochers à la dynamite. (Voir « Bull. I.R.C.B. », 1938, pp. 847-852.)

furent assumés par le capitaine Hanssens, un homme d'action et un vaillant officier, qui ne se montra pas inférieur à la responsabilité qu'il assumait. C'est lui qui fonda Kwamouth et Bolobo sur le territoire des turbulents Bayanzi et du chef Ibaka, avec lequel on allait avoir de fréquents démêlés. Il continua également la politique des traités avec les indigènes, déjà largement développée par Stanley.

Le premier soin de Stanley quand il reprit possession de son poste à la fin de 1882 fut, comme on l'a vu plus haut, de régler l'affaire du Kwilu-Niari. Le Comité se trouvant maintenant solidement établi sur le Bas-Congo et sur le Pool, il devait s'attacher à étendre son influence dans l'immense bassin fluvial qui s'ouvrait à lui. Un premier voyage porte Stanley à Bolobo, où il arrive à temps pour consolider le poste fondé par Hanssens et mettre fin aux difficultés soulevées par le chef Ibaka. Remontant le fleuve à partir de ce point, il dépasse Lukolela et s'engage, à la hauteur d'Irebu, dans un chenal qui le conduit au lac Tumba, qu'il s'imagine, à tort, être en relation avec le lac Léopold II. En amont du déversoir du lac Tumba il arrive au Ruki, qu'il appelle le « Fleuve Noir », à cause de la couleur de ses eaux, le remonte sur une certaine longueur et fonde à son confluent avec le Congo la station de l'Equateur, qui sera plus tard Coquilhatville. Le 4 juillet il est rentré à Léopoldville.

Il en repart le 22 août, décidé cette fois, sur des instructions reçues de Bruxelles, à pousser jusqu'aux Falls. Passant à Bolobo, il perd un certain temps à réprimer de nouveaux troubles, de sorte que le 12 septembre il est seulement à Lukolela, où vient de s'établir un jeune Anglais, M. Glave, et où il fonde également un poste. Le 29, à l'Equateur, il revoit Van Gèle et Coquilhat, qu'il y avait laissés à son précédent voyage. En s'avançant plus loin, il va peut-être retrouver chez les riverains ceux contre lesquels il a dû combattre pour pouvoir passer en 1877. Ce n'est pas sans appréhension qu'il arrive en vue du territoire des Bangala, le 21 octobre suivant. Contre toute attente, un revirement s'est produit parmi cette population, qui a entendu parler de son œuvre en aval et il est accueilli amicalement.

Il en est à peu près de même plus loin, sa progression ne rencontrant aucune opposition marquée de la part des tribus. Le 7 novembre il est à Bumba, le 10 à l'Itimbiri et le 16 à l'Aruwimi, auquel il donne cette fois le nom de Biyerre. C'est là que l'avaient arrêté les terribles Basoko et qu'ils avaient lancé contre lui leurs grandes pirogues de guerre. Une population imposante est massée sur le rivage et l'accueille d'abord avec des cris hostiles. Mais grâce à l'éloquence persuasive de son interprète, grâce aussi à l'effet assez terrifiant de ses embarcations à vapeur, tout finit par se calmer et l'on en vient même à l'échange du sang. Une autre raison aussi engageait sans doute les Basoko à la prudence : la crainte des chasseurs d'esclaves, maintenant parvenus au delà des Falls et dont la menace se précisait de jour en jour. Stanley devait leur apparaître comme un ennemi moins terrible et peut-être comme un protecteur.

L'Aruwimi, que Stanley identifie à tort avec l'Uele de Schweinfurth et de Junker, fut reconnu jusqu'à ses premiers rapides en amont de Yambuya, puis la navigation fut reprise sur le fleuve vers les Falls. Les deux rives portaient maintenant des signes évidents des dévastations récentes des Arabes. Tous les villages étaient en ruines. Les habitants survivants avaient fui et le fleuve parfois charriait des cadavres. On fut bientôt en vue d'un vaste camp. Malgré sa répugnance et pour ne pas les voir se dresser contre lui, Stanley se décida à aborder et à se faire reconnaître par les esclavagistes. Il apprit là en quelques instants les progrès récents de cette horde qui venait de Kirundu et avançait en faisant le vide devant elle. Il se rendit compte qu'il devait gagner les Falls au plus vite pour remplir ses instructions et y établir un poste avant que les Arabes ne pussent intervenir.

Le 1er décembre il était effectivement aux Falls. Il entrait en négociations avec les Wagenia et obtenait la concession d'un poste qui fut établi dans une île au pied des rapides. C'est ce même poste qui, le 17 avril 1885, un an et demi plus tard, devait être brûlé et abandonné par ses défenseurs, obligés de se retirer devant les attaques des Arabes, faute de munitions. Il y fallait, en attendant, un chef énergique. Stanley pensait à Hanssens, resté à Léopoldville. Provisoirement il y plaça Binnie, un mécanicien anglais de sa flottille.

Le 12 décembre commença le voyage de retour, au cours duquel on reconnut l'embouchure du Lomami, et l'on s'arrêta à la plupart des escales de la montée. Le 22 janvier 1884, l'expédition rentrait à Léopoldville, ayant définitivement assuré la domination blanche sur la plus grande partie du Haut-Congo, au prix d'une navigation de 4.900 kilomètres qui avait duré 146 jours.

Stanley revenait très affaibli. Il portait visiblement le poids de ses cinq dernières années de dur labeur et il souffrait d'une congestion du foie. Il descendit vers Vivi, où il avait à rétablir la discipline fort compromise en son absence, puis il remit ses pouvoirs au colonel Francis de Winton, son successeur désigné. Il avait été question un certain temps de le remplacer par le célèbre général Gordon, mais celui-ci venait de partir pour Khartoum, où, en luttant contre les Derviches, il devait trouver la mort.

Stanley revenait en Europe à un moment capital de l'histoire congolaise, celui de la Conférence Internationale de Berlin, qui dura du 15 novembre 1884 jusqu'au 26 février 1885. Cette Conférence avait eu comme point de départ, selon Banning, les divergences de vues qui s'étaient produites au sujet de l'attribution du bassin du Congo et qui étaient apparues notamment à la suite du traité signé à Londres le 26 février 1884 entre l'Angleterre et le Portugal. La rivalité entre la France et l'Association, qui était en somme celle entre Brazza et Stanley, avait aussi atteint une phase très aiguë. La France n'émettait-elle pas la prétention de limiter les possessions de l'Association Internationale au parallèle de 5° 12' Sud, ce qui revenait à mettre à néant toute l'œuvre du Roi Léopold et de Stanley? Heureusement, l'opposition de Bismarck à tout accaparement du commerce congolais par un Etat quelconque fit échouer à la fois les visées de la France et du Portugal. La Conférence se termina par la limitation de leurs droits aux zones où ils sont restés cantonnés depuis et par la reconnaissance, par les 14 nations représentées, d'un Etat autonome, possédant des droits et des devoirs précis sur le reste du bassin du Congo. Cet Etat nouveau devait s'appeler dans la suite l'Etat Indépendant du Congo. Il n'est pas indifférent de noter que, dès avant l'ouverture des conversations de Berlin, le 10 avril 1884, le Sénat américain avait déjà autorisé le Président des Etats-Unis à reconnaître des droits souverains à l'Association Internationale Africaine, ce qui ne contribua pas peu à forcer la main aux autres puissances en faveur d'une solution équitable, tandis que le Roi Léopold manœuvrait dans la coulisse pour atteindre au même but. Un fait en dit long pour montrer l'adresse diplomatique du Souverain : Bien qu'il eût renouvelé dès l'ouverture de la Conférence l'engagement de Stanley, il fit désigner celui-ci comme « expert technique » auprès de la délégation américaine, évitant ainsi de lui faire défendre d'une manière trop apparente les intérêts de l'Association et du Roi.

Stanley s'était toujours considéré comme citoyen américain, avec d'autant plus de raison qu'il avait autrefois servi dans l'armée fédérale, mais il n'avait jamais rempli les formalités imposées pour la naturalisation. En 1885 il s'y trouva brusquement contraint, afin d'empêcher certains éditeurs marrons américains de publier son dernier livre sans avoir à payer de droits d'auteur. Cette obligation lui fut d'autant plus pénible, qu'en Angleterre, où on l'avait longtemps tenu en suspicion parce qu'on le croyait Américain, il comptait maintenant de nombreux amis et admirateurs.

Son nouvel engagement avec l'Etat Indépendant n'était pas tel qu'il dût retourner immédiatement en Afrique, comme il en avait du reste le désir. Au contraire, le Roi Léopold temporisait. Le Souverain, alors en négociations délicates avec la France pour la question de l'Ubangi, ne craignait rien tant que de voir se renouveler sur place les incidents qui avaient opposé naguère Stanley à Brazza. Il préféra l'occuper à trouver en Angleterre les premiers fonds nécessaires à la construction du chemin de fer des Cataractes.

Or, une telle tentative ne pouvait être imposée que par l'impossibilité absolue de trouver ces capitaux en Belgique même. Eût-elle abouti, elle équivalait à mettre la porte du Congo sous le contrôle d'une puissance étrangère. On sait que les négociations avec un groupe anglais, déjà concrétisées par la formation du « Syndicat de Manchester », furent brusquement interrompues lorsque, sous l'impulsion du capitaine Albert Thys, fut créée en Belgique, le 9 février 1887, la *Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie*, qui prit en main la construction du chemin de fer.

Stanley, qui avait apporté beaucoup de zèle à constituer le syndicat anglais, ressentit profondément cet échec. A 46 ans, l'homme dont toute la vie s'était consumée en une débordante activité et dont le succès avait chaque fois couronné les efforts se trouvait misérablement acculé à une existence sédentaire, sans but immédiat, sans possibilité visible de redressement. Déjà sa santé se ressentait de ses derniers mois d'inactivité forcée. La farouche énergie qui continuait à briller dans son regard pouvait seule faire oublier une déchéance physique dont les signes extérieurs commençaient à se manifester.

C'est à ce moment critique que le sort intervint une fois de plus en sa faveur et

qu'il lui fut donné de se ressaisir pour accomplir le dernier exploit d'une vie qui en comptait déjà beaucoup. Le monde retentissait alors des graves événements qui venaient de se passer au Soudan, où l'invasion mahdiste menaçait de tout emporter. L'expédition de secours commandée par Lord Wolseley était arrivée trop tard pour sauver Gordon, enfermé dans Khartoum. La perte de cette ville, suivie par la défaite et la capture de Lupton Pacha au Bahr-el-Ghazal et de Slatin Pacha au Darfour, consacrait la ruine de la domination égyptienne au Soudan. Restait la plus méridionale des anciennes provinces égyptiennes, l'Equatoria, située aux confins du Congo, où un gouverneur d'origine allemande, Edouard Schnitzer, dit Emin Pacha, se maintenait péniblement après avoir dû rétrograder jusqu'au nord du lac Albert.

L'Europe, émue par les appels d'Emin, voulut se porter à son secours et, de tous les comités qui se formèrent, ce fut le comité anglais qui réussit le premier à mettre sur pied une expédition, grâce à l'appui financier du Gouvernement égyptien, grâce aussi aux facilités d'acheminement que le Roi Léopold offrait par la voie congolaise. Sa connaissance du Congo désigna immédiatement Stanley pour prendre la tête de l'expédition.

On n'entrera pas ici dans le détail de la marche de Stanley au secours d'Emin Pacha, détail pour lequel on voudra bien se reporter à la notice biographique sur Edouard Schnitzer (Emin Pacha) qu'on trouvera à ce nom dans ce même volume. Pour gagner le lac Albert par la voie la plus directe, Stanley voulut partir du Congo en suivant la vallée de l'Aruwimi, qu'il n'avait reconnue en 1883 que jusqu'aux premiers rapides de Yambuya. Organiser un corps expéditionnaire et le conduire en pays complètement inexploré posait avant tout les problèmes du recrutement et du ravitaillement. Stanley crut faire un coup de maître en allant chercher à Zanzibar Tippo-Tip, devenu pour le compte de l'Etat le vali des Falls; et en l'amenant aux Falls, avec sa suite, par la mer et par le fleuve. Il espérait ainsi bénéficier de son influence dans la région pour trouver à la fois des hommes et des vivres. Mais il avait compté sans la duplicité de l'Arabe, qui se déroba quand il s'agit de payer les services rendus. Stanley perdit beaucoup de temps avant de partir en avant avec une partie seulement de ses effectifs. Il ne fut jamais rejoint par son arrière-garde, qu'il dut aller rechercher après avoir atteint lui-même le lac Albert. Après avoir perdu son chef, le major Bartelot, cette arrière-garde avait été à peu près annihilée par les désertions, les attaques des indigènes et la famine.

On a reproché à Stanley d'avoir, dans sa relation : « In darkest Africa; the Quest, Rescue and Retreat of Emin, Governor of Equatoria », traduite en français sous le titre : « Dans les Ténèbres de l'Afrique », dramatisé les événements et surfait les périls de la Grande Forêt. Ceux qui parlent ainsi, tel Emil Ludwig dans une vie « romancée » de Stanley parue récemment, ignorent tout de ce qu'elle pouvait être à cette époque, sans voies frayées, sans ressources alimentaires, toute remplie d'ennemis invisibles.

Quant aux relations entre Emin et celui qui avait tant fait pour venir à lui, elles souffrirent dès le premier contact de l'opposition fondamentale qui existait entre le caractère des deux hommes, d'un côté l'Anglais dominateur, prompt aux décisions et franc jusqu'à la rudesse, de l'autre l'Allemand ondoyant, indécis et soumis à l'influence d'un entourage détestable. Le désaccord ne fit que s'accentuer jusqu'au moment où Emin, ramené à Bagamoyo et à Zanzibar, y tomba entre les mains de Wissmann et consentit à retourner pour servir l'influence allemande aux lieux mêmes d'où l'on venait de le retirer au prix d'une campagne de trois ans qui avait coûté de nombreuses vies humaines et une somme de 625.000 frs, énorme pour cette époque.

Mais en vérité le sauvetage de ce malheureux était peu de chose comparé à l'énorme bénéfice géographique de l'expédition, à l'actif de laquelle il faut compter la première exploration de l'Aruwimi et de son prolongement l'Ituri, la traversée de la crête Congo-Nil, la découverte de la partie méridionale du lac Albert, celle du lac Edouard, que Stanley lui-même n'avait pu atteindre lors de sa deuxième expédition, la reconnaissance et l'ascension du massif jusque-là inviolé du Ruwenzori.

Aussi bien le monde ne s'y trompa pas. Quel que fut le désappointement de Stanley en ce qui concerne Emin, ce désappointement dut céder devant le prodigieux élan d'enthousiasme qui accueillit son retour. Des fêtes furent organisées à Bagamoyo, où se trouvait en ce moment une escadre allemande. Les têtes couronnées envoyaient des télégrammes de félicitations. Au Caire, où il s'arrêta deux mois pour prendre quelque repos et écrire le livre qui lui était réclamé immédiatement par ses éditeurs, il fut l'objet des attentions les plus flatteuses de la part du khé-

dive. A Bruxelles une réception officielle l'attendait. Les troupes firent la haie entre la gare et le palais royal, où il fut l'hôte du Souverain pendant six jours, tandis que les réceptions se succédaient dans la capitale.

On était alors au 20 avril 1890. Une nouvelle Conférence internationale, destinée à mettre au point la lutte contre la traite et le régime douanier du bassin conventionnel du Congo, était en ce moment réunie à Bruxelles. Au cours des conversations que le Roi et Stanley eurent ensemble, il fut beaucoup question de la situation que créaient au Congo les ravages causés par les Arabes établis sur le Lualaba, depuis Kasongo jusqu'aux Stanley-Falls. La nomination de Tippo-Tip comme vali s'était révélée inefficace. Une solution de force devenait inévitable et, sur les renseignements apportés par Stanley, le Roi prit dès lors toutes dispositions utiles en vue de la guerre qui devait éclater deux ans plus tard.

La menace mahdiste sur la frontière du Nord-Est inquiétait aussi Léopold II. Il développa devant Stanley un projet extrêmement ambitieux qui ne visait à rien de moins qu'à marcher sur Khartoum à la tête d'un corps de 20.000 hommes recrutés au Congo même. Il avait une telle confiance dans l'explorateur, qu'il n'hésita pas à lui faire les offres les plus brillantes si celui-ci voulait prendre le commandement de cette sorte de croisade. Stanley n'eut aucune peine à lui démontrer que, sur cette échelle tout au moins, le projet n'était pas viable, à supposer même que les difficultés diplomatiques n'eussent pas été insurmontables. L'expédition combinée de Dhanis et de Chaltin, qui aboutit à la prise de Redjaf par le dernier, le 16 février 1897, est certainement une suite de cette conversation. Quel qu'il fût, le Roi n'abandonnait jamais un projet qu'il avait formé.

Quand Stanley regagna l'Angleterre, l'accueil qu'il y reçut ne ressembla en rien à celui qu'on lui avait réservé après ses voyages précédents. Un train spécial l'attendait à Douvres pour le conduire à Londres. Des foules délirantes se pressaient sur son passage. Honneur sans précédent, il fut reçu à l'Albert Hall par la Société Royale de Géographie, en présence du Prince de Galles, le futur Edouard VII.

Cependant, sa santé laissait gravement à désirer et il avait besoin de repos. En Afrique il avait eu plusieurs attaques d'hématurie et, depuis, il restait sujet à de violents accès de malaria, compliqués de gastralgie. Le bruit fait autour de lui, les nombreuses cérémonies et réceptions organisées en son honneur le fatiguaient. Il aspirait aux joies paisibles de la famille, lui dont la vie n'avait été illuminée d'aucun sourire de femme, pas même de celui de sa mère. Depuis 1886 il était l'hôte assidu d'une accueillante maison située au cœur de Londres, celle de Mrs Tennant, veuve d'un gros propriétaire foncier et membre du Parlement. Il y était attiré par la rayonnante présence de Miss Dorothy Tennant, qui, de son côté, était une de ses plus ferventes admiratrices. Le mariage, auquel la Reine, et derrière elle toute l'Angleterre, s'intéressa, eut lieu le 12 juillet 1890 dans la cathédrale de Westminster, et la nouvelle épouse, en passant devant le tombeau de Livingstone, y déposa son bouquet de noces.

Stanley avait encore à ce moment la nationalité américaine et pour cette raison le Gouvernement ne put lui conférer les honneurs dus à son éclatant mérite Ce furent en réalité les démarches de sa femme qui aboutirent, le 20 mai 1892, à le faire réintégrer dans la nationalité anglaise. C'est sous la même influence qu'il sollicita et obtint en 1895 un siège au Parlement, dans l'espoir d'occuper utilement en faveur des questions coloniales des années qui désormais lui étaient comptées. Mais il n'avait que l'éloquence de l'homme d'action et le spectacle de la foire parlementaire le rebutait. Il ne représenta que pendant cinq ans la circonscription de North Lambeth et au bout de ce terme donna avec soulagement sa démission. Sa popularité, qui était universelle, mais plus vive que partout ailleurs dans les pays de langue anglaise, l'obligeait à de longues absences. En 1891 et 1892 il fit des tournées de conférences aux Etats-Unis, en Grande-Bretagne, en Australie et en Nouvelle-Zélande. En 1897 il accomplit son dernier grand voyage en Afrique du Sud, où il avait été spécialement invité à l'inauguration du chemin de fer de Bulawayo, qui devait atteindre le Congo quelques années plus tard.

En 1899 il reçut une suprême récompense de sa patrie enfin reconnaissante : La Reine Victoria, à la diligence de Lord Salisbury, alors Premier Ministre, lui conféra la Grand'Croix de l'Ordre du Bain, avec le droit au titre de Sir. Mais ni ces honneurs tardifs, ni le bruit fait autour de sa personne, ni les vaines louanges d'une foule versatile, ni même les soins attentifs d'une épouse dévouée ne pouvaient détourner sa pensée de l'Afrique. Son cœur était resté pour toujours auprès de ses compa-

gnons blancs et noirs tombés là-bas dans les années de luttes et de souffrances. Il avait l'obsession du grand fleuve qui l'avait porté, jour après jour, jusqu'à la mer.

En 1898, il avait acheté le domaine de Furze Hill, dans le Surrey. Fidèlement attaché à Lady Stanley et à un jeune garçon, Denzil Morton Stanley, que tous deux avaient adopté, il y passa ses derniers jours heureux, se plaisant à embellir sa propriété et à y ajouter des parterres. L'homme vieillissant, revenu des aventures de ce monde et désabusé comme Candide, cultivait son jardin.

Le mois d'avril 1903 vit la fin de ces jours paisibles. Quinze jours après l'achèvement des travaux de Furze Hill, Lady Stanley fut réveillée par un cri dans la nuit et elle trouva son mari incapable de parler, le côté gauche paralysé. Graduellement la parole revint, mais la marche resta très difficile. Transporté à Londres pendant l'hiver suivant, il succomba à une complication pleurétique, le 10 mai 1904. Ainsi se terminait une existence grande entre toutes qui, si elle avait débuté comme un roman de Dickens, finissait à peu près comme un conte de Voltaire.

Sa place était à Westminster, à côté de celui qu'il avait été retrouver au centre de l'Afrique. Mais il manqua au rendez-vous suprême, parce qu'un doyen mal inspiré refusa de recevoir son corps dans l'Abbaye, contrairement au vœu de la nation.

Henry Morton Stanley est sans conteste le plus grand explorateur des temps modernes. Sa haute figure a quelque chose d'épique. Elle serait digne d'être chantée par un Camoëns si les Camoëns existaient encore de notre temps. La reconnaissance des Belges lui a élevé à Matadi un monument où on le voit, sur un bas-relief de bronze, tel que l'image l'a popularisé, la démarche intrépide, le visage énergique et cependant bienveillant sous le casque.

Comme tous les grands hommes, il a été fort discuté, surtout par ses propres concitoyens. Il s'est attiré des ennemis par sa franchise trop rude. Ses écrits sont émaillés d'appréciations peu bienveillantes sur des collaborateurs insuffisants. Par contre, un témoignage d'estime de sa part était recherché à l'égal d'une haute récompense notamment par les officiers belges qui ont servi sous ses ordres. En Angleterre, surtout tant qu'on le crut Américain, la plupart de ses mécomptes eurent comme origine des paroles malheureuses prononcées en public sur l'une ou l'autre des personnalités dont il avait eu à se plaindre, un consul à Zanzibar, un officier britannique sur l'Aruwimi. En France la polémique avec Brazza, qu'il n'était pas loin de considérer comme une sorte d'usurpateur, lui fit grand tort dans l'opinion publique, d'autant plus que ses adversaires lui créèrent une légende de cruauté qu'il ne méritait nullement. Dans toutes ses rencontres avec les indigènes, Stanley n'a fait que défendre sa vie et celle de ses compagnons, et il ne l'a jamais fait qu'à la dernière extrémité, après avoir épuisé toutes les tentatives de conciliation.

Devant l'Histoire, le nom de Stanley sera toujours associé à celui de Léopold II. L'Empire du Congo est leur œuvre commune, œuvre gigantesque, réussite miraculeuse si l'on songe à l'infinie complexité des intérêts et des passions auxquels ils se heurtaient.

Les deux hommes étaient de même trempe, et Plutarque eût aimé à les mettre en parallèle. Tout en s'admirant mutuellement, ils se connaissaient à fond. On a du Roi une lettre au comte de Borchgrave, où il lui demande de recommander instamment à Stanley de mesurer toutes ses paroles au moment de la Conférence de Berlin. D'autre part, lorsque, en 1890, l'explorateur refusa de s'associer aux visées du Roi sur Khartoum, celui-ci mit fin à l'entretien par les paroles suivantes : « Oui, je puis faire confiance à votre esprit pratique. Chaque fois que j'ai suivi votre avis, j'en ai été récompensé par le succès. Je reconnais la grande valeur de vos arguments et je puis vous assurer que je n'agirai pas à la légère. »

Est-il un meilleur éloge dans la bouche d'un souverain ?

OUVRAGES DE STANLEY : *How I found Livingstone*, Londres, Sampson Low, 1872. Tr. franç. H. Loreau : *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, Paris, Hachette, 1884. — *My Kalulu : Prince, King and Slave. — Coomassie and Magdala : the British Campaign in Africa. — Through the Dark Continent.* Tr. franç. H. Loreau : *A travers le Continent mystérieux*, Paris, Hachette, 2 vol., 1879. — *The Congo and the Founding of its Free State.* Tr. franç. Gérard Harry : *Cinq années au Congo*, Bruxelles, Falk, 1885. — *In Darkest Africa : the Quest, Rescue and Retreat of Emin, Governor of Equatoria.* Tr. franç. : *Dans les ténèbres de l'Afrique. — Recherche, délivrance et retraite d'Emin-Pacha*, Paris, Hachette, 1890. — *My dark companions and their strang stories. — Slavery and the Slave Trade in Africa. — My early travels and adventures in America and Asia*, 2 vol. — *Through South Africa : a Visit to Rhodesia, the Transvaal, Cape Colony and Natal.*

10 janvier 1949.

R. Cambier.

Vie de Stanley. On trouve sur Stanley une abondante bibliographie dans laquelle existent malheureusement beaucoup de répétitions. Pour l'histoire de sa vie, les ouvrages capitaux sont : *Autobiographie de Henry M. Stanley*, présentée par sa femme Dorothy Stanley, dont on trouve une traduction française en deux volumes par Georges Feuillov, Plon-Nourrit, Paris, 1911, et *H. M. Stanley. The Authorized Life*, par Frank Hird, Londres, Stanley Paul, 1935, écrit sur la documentation laissée également par Lady Stanley. Les deux ouvrages demandent toutefois à être consultés avec prudence, surtout pour les dates. Il y a des lacunes sur certaines parties de la vie de Stanley et son œuvre au Congo est mal mise en valeur.

On connaît en outre un certain nombre de biographies de Stanley, les unes succinctes, comme *H. M. Stanley*, in *Rev. Univ.*, 1904, pp. 305, 306, les autres fantaisistes, comme in Emil Ludwig, *Galerie de Portraits*, Paris, Fayard, 1948.

Pour l'exploration de l'Afrique, rien ne remplace la lecture directe de l'œuvre. Pour la fondation de l'Etat Indépendant du Congo, voir Emile Banning, *Mémoires politiques et diplomatiques. Comment fut fondé le Congo belge*, Paris et Bruxelles, Ren. du Livre, 1927. — A.-J. Wauters, *Histoire politique du Congo belge*, Bruxelles, Van Fleteren, 1911. — A. van Gèle, *Les origines de notre Colonie*, in *Rev. Congo*, 1926, t. I, pp. 539-563.

Pour le caractère de Stanley, et certaines anecdotes, voir *passim* dans les livres de souvenirs des officiers belges, surtout dans C. Coquilhat, *Sur le Haut Congo*, Bruxelles, Lebègue, 1888. — C. Liebrechts, *Congo. Léopoldville, Bolobo, Équateur* (1883-1889), Bruxelles, Lebègue, 1900. — C. Liebrechts, *Léopold II, fondateur d'Empire*, Bruxelles, Lebègue, 1932.

STANNARD (*Edgar-William*), Missionnaire protestant (?, 1872-Lulonga, 8.8.1922).

Stannard s'embarqua une première fois pour l'Afrique au service de la Congo Balolo Mission en 1897. Il séjourna dans les postes de Mission installés dans les territoires constituant la concession «Abir». Rentré en Angleterre en 1901, il fut l'un des plus violents dénonciateurs des atrocités auxquelles se seraient livrés les agents de l'Etat du Congo, notamment pour forcer les indigènes à la récolte du caoutchouc. Reparti pour l'Afrique en 1902, avec plusieurs de ses collègues, il reprit sa campagne de dénonciations et de plaintes au sujet des mauvais traitements infligés aux Noirs. Le résultat de cette campagne fut l'institution d'une Commission d'enquête en 1904.

Stannard résidait à Baringa au moment où la Commission arriva sur place pour recueillir et confronter les dépositions des accusateurs; il fut parmi les principaux témoins entendus. Après le départ de la Commission, il adressa à Morel, secrétaire de la Congo Reform Association, une lettre que publia le *West African Mail* et dans laquelle il formulait certaines accusations graves contre le commandant Hagström, officier suédois au service de l'État Indépendant du Congo et commandant du corps de police de l'Abir. Hagström déposa plainte en justice et le Rév. Stannard, qui se disposait à rentrer en Europe, fut cité devant le tribunal de 1re instance de Coquilhatville au début de 1906 et obligé, de ce fait, de prolonger son séjour au Congo. L'affaire fut plaidée en juin et le jugement rendu le 29. Le tribunal condamnait Stannard à mille francs d'amende, aux frais du procès et à un franc de dommages-intérêts à payer au commandant Hagström, qui s'était porté partie civile.

Aussitôt rentré en Europe, Stannard protesta contre la condamnation dont il avait été l'objet et interjeta appel devant le Tribunal d'Appel de Boma, qui finit par l'acquitter.

Stannard effectua encore, par la suite, plusieurs séjours au Congo, sans plus faire parler de lui, et mourut à Lulonga, près de Basankusu, le 8 août 1922.

15 avril 1948.
A. Lacroix.

Mouvement géographique, 1906, pp. 179, 192, 278, 291, 350, 375, 387, 428-434, 446, 454-456; 1907, p. 417. — *La Tribune congolaise*, 5 septembre 1907, p. 1. — Ludwig Bauer, *Léopold le Mal-Aimé*, Paris, 1935, p. 304. — E.-D. Morel, *The Stannard Case*, Liverpool, 1907, p. 163.

STAPLETON (le Révérend *Walter-H.*), Missionnaire protestant (Hemel-Hempstead, 1864-Londres, 1906).

Le Révérend Stapleton partit pour l'Afrique en 1889, comme missionnaire pour la *British Baptist Missionary Society*. Affecté d'abord à la station de Monsemble, il fut désigné en 1897 pour remplacer, à Yakusu, le Rév. White, qui avait été chargé, l'année précédente, d'y établir un poste de Mission, mais que la fièvre avait fauché en plein travail d'installation. Il arriva à Yakusu accompagné de sa femme; tous deux y déployèrent la plus grande activité.

Si le Rév. Stapleton ne fut pas le premier résident à saisir l'importance que présente pour l'Européen en contact avec l'indigène une sérieuse connaissance des langues et des dialectes locaux, il fut parmi les premiers à tenter un effort pour en faciliter la réalisation.

Il entreprit et mena à bonne fin une étude comparative de neuf langues ou dialectes qui se parlent au Congo. Dans la région du fleuve, entre Stanleyville et l'Atlantique. Cet ouvrage, intitulé *Comparative Handbook of Congo languages*, fut imprimé à Bololo sur les presses de la Baptist Missionary Society. Il comporte un

important chapitre traitant de la nécessité et des possibilités de diffuser très largement une langue véhiculaire. Ce chapitre, qui a été traduit en français par le Rév. Mileman et édité à la Mission de Yakusu en 1910, sous le titre : *Propositions pour une grammaire du Bangala,* comprend d'importants éléments de grammaire, de syntaxe et un glossaire de plus de 1.500 mots. Le Rév. Stapleton, nonobstant le caractère composite de la langue qu'il édifiait, croyait à sa capacité d'enrichissement et à sa puissance d'expansion. Outre l'ouvrage cité plus haut, le Rév. Stapleton a laissé, traduit en lingala et en lokele, une notable partie des Evangiles.

Stapleton mourut en 1906, au cours d'un congé en Angleterre.

20 mars 1948.
A. Engels.

Rambaud, Jules, *Au Congo pour Christ,* Liège, 1909, pp. 108 et sq. — Myers, *The Congo for Christ,* pp. 179 et 180. — Hawker, *The life of Georges Grenfell,* p. 427. — Bentley, *Pioneering on the Congo,* 2 vol. 11, p. 387.

STOKES *(Charles - Henry),* Marchand d'ivoire († Lindi, 14.1.1895).

On connaît peu de chose sur les origines de Stokes et sur les premiers temps de son séjour en Afrique orientale. On sait seulement qu'il était Irlandais et qu'arrivé par Zanzibar aux environs de 1876, il s'établit près de Tabora comme trafiquant d'ivoire. En 1881, Jérôme Becker le rencontra, alors qu'il préparait à Ouyouy l'installation d'une Mission de la Church Missionary Society. Voyageant dans la suite pour les besoins de son commerce, il établit des entrepôts dans toute la région comprise entre Tabora et le lac Victoria et acquit une grande influence tant auprès des Arabes que des indigènes. Stanley, ramenant Emin Pacha en 1889, entendit fréquemment parler de lui et utilisa ses dépôts pour le ravitaillement de sa colonne. En 1890-1891, l'expédition d'Emin Pacha et de Stuhlmann, en se rendant aux lacs Victoria et Albert, se mit également en rapports avec lui, et il semble bien qu'à partir de ce moment, Stokes, contre des facilités qui lui furent accordées pour la récolte et le trafic de l'ivoire, lia partie avec le Gouvernement allemand, représenté par le major Wissmann, pour étendre l'expansion allemande, non seulement dans la région des lacs, mais aussi au Congo, alors principale source d'approvisionnement de l'ivoire. On le soupçonne fortement d'avoir favorisé en 1892 le raid d'Emin Pacha en direction de Kirundu.

Après la mort d'Emin, les guerres arabes ayant amené une grande confusion dans toute la partie nord-orientale du Congo, Stokes, sans doute inspiré par Wissmann, volut reprendre à son compte un plan d'invasion qui présentait le double avantage de permettre à l'Allemagne de planter son pavillon dans une région qu'il semblait que les Belges dussent abandonner et de lui offrir à lui-même de fructueuses razzias d'ivoire. Il rassembla une force imposante, comprenant près de 1.000 hommes et, après le refus du Colonel Colville, Commissaire britannique de l'Uganda, de lui livrer passage, il parvint à s'infiltrer par l'Ituri dans le territoire de l'Etat Indépendant. Un grand nombre de ses hommes étaient armés de fusils Mauser avec un ample approvisionnement de cartouches et il se croyait en état de réduire facilement, en cas de besoin, les faibles contingents belges alors dispersés aux bords du Fleuve, à la suite des victoires sur Rumaliza et sur Kibonge qu'il ignorait encore.

Malheureusement pour lui, ces troupes de l'Etat étaient composées de vieux soldats aguerris et elles étaient commandées par des officiers belges aussi avertis que résolus. Le lieutenant Henry, sous les ordres de Lothaire, en avait été détaché avec 70 hommes et, ayant eu vent de l'arrivée d'une force importante, en partie arabe, venant du Nord-Est, sous le commandement d'un Européen, il avait en hâte averti son chef. Les instructions qu'il reçut en reponse se résumaient dans la phrase : « Il faut arrêter l'envahisseur coûte que coûte».

Henry, pour s'emparer de Stokes, eut recours à une ruse qu'il avait déjà employée pour la capture de Kibonge Il savait que dans la grande forêt, toute colonne doit pourvoir à son propre ravitaillement. Après la marche du matin il faut permettre aux hommes de se disperser aux environs du camp pour chercher leur subsistance sous forme de petit gibier, de poisson, de fruits ou de racines comestibles. Les fusils sont alors abandonnés à la garde des sentinelles, pendus à quelque branche. L'officier belge prit avec lui dix hommes déterminés, déguisés en Arabes, parvint à s'approcher des sentinelles sans méfiance et à les désarmer, puis arriva à la tente de Stokes, qu'il trouva endormi. Il le fit prisonnier sans coup férir. Cet exploit accompli, il ne lui restait plus qu'à appeler le reste de ses hommes, à s'emparer des armes délaissées et à faire prisonniers leurs possesseurs au fur et à mesure de leur rentrée au camp.

Après sa capture, Stokes fut envoyé sous bonne garde au capitaine Lothaire, tandis que Henry se précipitait pour saisir le convoi qu'il avait laissé en arrière à Beni.

Lothaire était en ce moment à Makala, sur la Lindi, ayant avec lui le Dr Michaux et 300 hommes. Juge militaire responsable de la sécurité de ses troupes et placé devant une entreprise de brigandage évidente, il n'hésita pas un seul instant à constituer un Conseil de guerre. Après de courts débats, où Michaux, qui parlait parfaitement l'anglais, joua le rôle de défenseur et où Stokes, convaincu par des témoignages écrasants, eut pourtant le loisir de présenter une défense écrite, une sentence de mort fut rendue. En application du code congolais, cette sentence fut exécutée par pendaison dans les vingt-quatre heures, le 14 janvier 1895.

L'« Affaire Stokes », comme elle fut appelée à l'époque, fit beaucoup de bruit en Europe. Le Gouvernement belge fut interpellé au Parlement. Des représentations diplomatiques, suivies de demandes d'indemnités, furent faites auprès du Gouvernement de l'Etat Indépendant à la fois par la Grande-Bretagne et par le Reich. Ces représentations ne mettaient pas en cause la culpabilité de Stokes, qui n'était pas niable. Elles prétextaient que le Conseil de guerre n'avait pas été légalement constitué, faute d'un greffier, et que la faculté d'appel eût dû être laissée au condamné. Or de telles considérations perdent toute pertinence, comme le Gouvernement anglais le reconnut dans la suite, dans le cas précis où le malfaiteur est saisi au cours des opérations militaires et dans l'accomplissement même de son entreprise criminelle. Cependant, l'Etat Indépendant du Congo était à ce moment désireux de ne pas entrer avec ses puissants voisins de l'Est dans des difficultés qui eussent pu avoir des répercussions sur sa politique générale. Il consentit donc à verser au Gouvernement britannique une somme de 150.000 francs et au Gouvernement allemand une somme de 100.000 marks, mais, fort de son bon droit, il voulut établir publiquement la lumière sur cette affaire en faisant passer le capitaine Lothaire devant une juridiction appropriée. L'affaire fut plaidée successivement devant la Cour de Boma et devant le Conseil supérieur de l'Etat du Congo à Bruxelles jugeant en appel, et elle se termina chaque fois par un verdict d'acquittement. Les considérants du jugement définitif sont tout à l'honneur du prévenu. Ils disent en substance que le meurtre n'existe pas sans intention criminelle, que Lothaire a voulu agir dans la mesure de ses pouvoirs, qu'il a apprécié les faits reprochés à Stokes avec conscience et droiture, après une instruction suivie d'une audience publique où les moyens de défense ont été présentés par écrit, et finalement que l'accusation portée contre l'officier belge est démentie par tout son passé et par sa conduite au moment des faits incriminés.

7 mai 1948.

R. Cambier.

(1) Nous tenons ces détails, qui n'ont jamais été révélés, du Général Chevalier Henry de la Lindi lui-même, qui a bien voulu nous permettre de les puiser dans ses Mémoires actuellement en préparation.

H.-M. Stanley, *Dans les ténèbres de l'Afrique*, t. II, pp. 385, 391, 399, 400. — Casati, *Dix années en Equatoria*, Paris, 1892, p. 469. — J. Becker, *La vie en Afrique*, Bruxelles, 1887, t. II, pp. 61, 73, 76, 404, 454. — Dr F. Stuhlmann, *Mit Emin Pascha ins Herz von Afrika*, Berlin, 1894, pp. 31, 99, 101, 104, 112, 113-115, 128-132, 140-141, 153-154, 172, 182, 185, 197, 233, 247, 632, 683-684, 705, 710, 733, 742-748. — H.-R. Fox Bourke, *Civilisation in Congoland*, Westminster, 1903, pp. 200, 201, 241. — H. Brodi, *Tippo-Tip*, Londres, 1907, p. 233. — A.-J. Wauters, *L'Etat Indépendant du Congo*, Bruxelles, 1899, p. 458. — *Mouv. géogr.*, 1895, pp. 233, 309, 322, 339, 340; 1896, pp. 61, 2[illegible], 248, 391.

STORME *(Alphonse)* (en religion Frère Hilaire), Frère Missionnaire Rédemptoriste (Emelghem, 17.1.1872 - Bruxelles, 30.5.1909). Fils de Jean Storme et de Louise De Geeten.

A l'âge de 23 ans, il entra chez les Rédemptoristes et fit profession le 25 octobre 1900; après avoir été attaché à plusieurs résidences de Belgique, en qualité de Frère coadjuteur, il sollicita et obtint, en 1905, la faveur d'aller se dévouer aux Missions congolaises. Il partit le 15 juin, à destination de Matadi, où il séjourna pendant trois ans. En mars 1908, il devint malade et fut forcé de rentrer en Belgique; il mourut au couvent de Saint-Joseph, à Bruxelles, le 30 mai 1909.

14 novembre 1947.

M. De Meulemeester.

P. Allossery, *Onze West-Vlaamsche Zendelingen*, Bruges, 1925, t. II, p. 30. — E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, t. III, p. 1332. — M. De Meulemeester, *Mémorial de la Province belge de la Congrégation du T. S. Rédempteur*, Louvain, 1931, 30 mai. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, Bruxelles, 1931, p. 247. — D. Rinchon, *Missionnaires belges au Congo*, Bruxelles, 1931, p. 31. — *Les Rédemptoristes belges aux Missions étrangères*, Brasschaat, 1924, p. 61.

STORMS *(Emile-Pierre-Joseph)*, Explorateur, Capitaine d'infanterie (Wetteren, 2.6.1846-Ixelles, 12.1.1918).

Engagé le 11 décembre 1861 au 5e régiment de ligne, Emile Storms était promu sous-lieutenant au 10e de ligne, le 25 juin 1870, puis lieutenant au 9e de ligne, le 25 mars 1876. Admis à l'Ecole de guerre le 29 août 1878, il était nommé adjoint d'état-major le 26 décembre 1881 et détaché à l'Institut cartographique le 25 février 1882, car il venait d'offrir ses services à l'A.I.A. C'était alors un homme d'une quarantaine d'années, grand et fort, portant une longue barbe châtain foncé; solidement charpenté, d'allure joviale et d'une inaltérable bonne humeur. Il fut chargé de diriger une quatrième expédition d'exploration par la côte orientale d'Afrique.

Il quitta l'Europe à bord du *Tanger*, le 10 avril 1882, accompagné du lieutenant Camille Constant, des grenadiers, qui, malade, ne put dépasser Zanzibar et rentra en Europe. C'est seulement en arrivant à Zanzibar que Storms apprit la mort de Ramaeckers, qui avait succombé à une hématurie à Karéma, le 25 février 1882. Le 8 juin, Storms quittait la côte de l'océan Indien pour l'intérieur. Il hâta sa marche afin d'arriver le plus tôt possible à Karéma et y seconder Becker, laissé seul dans cette station et dont le terme de service expirait. Storms passa par Tabora, où nous n'avions plus de poste et où la maison du Dr Vanden Heuvel était occupée par les missionnaires catholiques introduits là par l'Abbé Guyot. C'est à marches forcées que Storms accomplit le pénible trajet de Bagamoyo à Karéma. Toutes les vexations et les difficultés qui avaient assailli les premières expéditions fondirent sur lui; de plus, la caravane fut attaquée plusieurs fois par des bandes de Rouga-Rouga que Storms parvint à mettre en déroute. Il atteignit enfin Karéma le 27 septembre 1882. Becker se mit immédiatement à l'œuvre pour initier le nouvel arrivé à la vie de la station. Après quelques jours, Storms vit ses hommes exposés aux attaques de Yassagula, chef du village de Karéma, qui se hasarda même à leur enlever leurs charges et leurs fusils. Becker, qui s'apprêtait à partir vers la côte, rassembla ses askaris, les groupa en trois colonnes et attaqua les forces d'Yassagula (500 hommes) de trois côtés à la fois, afin de le tromper sur l'importance de sa troupe. Le village de Karéma fut détruit et le chef mis en fuite. Yassagula fit sa soumission quelques mois plus tard; il fut autorisé à se réinstaller, et dès lors Storms ne compta pas d'allié plus fidèle.

Becker s'en fut vers la côte le 17 novembre, afin de rentrer en Europe. Becker parti, Storms s'occupa de l'exhaussement des murs de la station pour prévenir toute attaque de la part des indigènes. Il fit entreprendre des cultures de légumes, ajouta deux ailes au poste, qui prit le nom de Fort Léopold. Les courriers de la station étaient en butte aux attaques des gens du chef Katakwa. Tchata, chef voisin, fut chargé par Storms de mettre bon ordre à cette situation. Mais, battu, Tchata dut demander secours au blanc. Storms, à la tête d'une partie de sa caravane, à laquelle il avait joint des hommes d'Yassagula et de Tchata, partit en expédition le 22 avril 1883, et, le lendemain, donna l'assaut au village de Katakwa. Le succès fut complet; malheureusement, l'Allemand Böhm, qui se trouvait à ce moment à Karéma en mission scientifique et qui avait demandé à accompagner Storms, fut frappé de deux balles à la cuisse, ce qui le retint au lit plusieurs mois.

Tandis que Becker partait pour l'Europe, un autre Belge quittait notre pays pour servir d'adjoint à Storms : c'était Emile Maluin, qui ne put supporter le climat d'Afrique et ne dépassa pas la côte. L'A.I.A. le remplaça par Victor Beine, qui devait occuper à Karéma les fonctions de sous-chef de station, Storms étant chargé de fonder un nouveau poste sur le Tanganika. En attendant l'arrivée de Beine, l'Allemand Böhm remplaça provisoirement Storms à Karéma, et celui-ci, accompagné de l'ami de Böhm, Reichart, et de 24 askaris, s'embarqua le 27 avril 1883 à bord du bateau à voiles que Becker avait aménagé, et cingla vers Mompara, sur la rive occidentale du Tanganika. Traversant la région du Marungu, il y trouva une population pacifique, douce, indolente, qui vint lui offrir des vivres. Il s'arrêta à Mompara, au bord du lac, à trois ou quatre jours de marche de la Lukuga, au 7e parallèle Sud. Jugeant l'endroit favorable à l'établissement d'un poste, il s'entendit avec le sultan Mpala, avec qui il fit l'échange du sang, le 25 juin (1883). Des cérémonies diverses se déroulèrent à cette occasion et Storms put ainsi assister à de curieuses manifestations de fétichisme. Le 4 mai 1883, les fondations de Mpala étaient jetées. Laissant pour quelque temps la direction et la surveillance des travaux à Reichart, Storms se rendit à Udjiji pour acheter un bateau et s'y procurer des articles d'échange. Au cours de ce voyage, il visita la Lukuga et jeta les bases de l'étude qu'il fit plus tard sur « le problème du mouvement des eaux de la Lukuga ».

En juin 1883, il constata qu'à 4 km. du lac, au village de Manda, la Lukuga devient impraticable, ce qui le força à prendre la route de terre pour rejoindre la rivière plus en aval. Il constata, en observant le cours des affluents, qu'il y avait eu là, à une époque préhistorique, une capture de rivière, capture opérée par la Lukuga inférieure sur la Lukuga supérieure, qui antérieurement se déversait sans doute dans le lac. De Manda, il fit voile vers Mtowa, occupé par les missionnaires anglais de la London Missionary Society, où les pasteurs Griffith et Johnes le reçurent amicalement.

Avant de quitter la rive occidentale du lac, pour Udjiji et Karéma, Storms alla visiter la tombe du capitaine Popelin, située près de Mtowa (au Nord de la Lukuga).

Rentré à Mpala le 15 août, Storms eut le chagrin, ce même jour, de voir son bateau se briser sur les rochers par une tempête. Peu de temps après, son deuxième bateau eut le même sort. Il fit aussitôt commencer la construction d'un autre bateau, le *Strauch*, qui lui permit plus tard la traversée du lac avec une charge de 200 hommes. Tandis qu'il se trouvait à Karéma le 17 décembre 1883, il y reçut la visite du voyageur français Giraud qui avait exploré la région du lac Bangweolo et y avait subi de mauvais traitements de la part de Kasembé. Après s'être reposé à Karéma, Giraud s'engagea dans la région du lac Nyassa et du Chiré.

A Mpala, l'alliance du sultan fut pour Storms d'une grande utilité pour l'extension de son autorité. C'était un bon noir dont le capitaine aimait à rappeler le souvenir. Quand, atteint de variole, le chef noir fut sur le point de mourir, il dit aux anciens de son village : « Mes amis, je sens que je meurs. L'homme blanc, mon frère, va vous donner un autre chef. Celui qui me remplacera devra suivre mes traditions et obéir à l'homme blanc ainsi que je l'ai fait moi-même. Tout ce qu'il a fait a été pour notre bien ». Mpala décédé, Storms installa le nouveau chef et peu à peu les chefs des tribus d'alentour vinrent lui demander sa protection, qu'il leur accorda moyennant une redevance mensuelle. Il prit l'habitude de rendre des jugements dans les querelles entre les tribus et put éviter maintes fois des effusions de sang et des destructions de villages.

Storms resta deux ans et demi à Mpala. La station fut ravagée par un incendie. Au lieu de se décourager, il se remit à l'œuvre et reconstruisit la station plus vaste et plus complète que la première.

En mai 1884, Storms recevait à Karéma une lettre de Stanley, que l'explorateur anglais avait fait porter à Nyangwe par des Arabes, lesquels étaient chargés de la faire parvenir aux missionnaires anglais de Mtowa.

Ceux-ci l'avaient enfin expédiée à Storms. Stanley informait le capitaine qu'il avait fondé un poste dans l'île d'Ousana-Rousani (Falls).

Le 6 septembre 1884, les Pères Blancs vinrent solliciter Storms pour qu'il les aidât à s'établir près de Mpala. Trois jours après, il partait avec eux à la voile et les installait à Tchanza, à un jour au Sud du poste. Le R. P. Moinet devint un des grands amis de Storms et ils s'entr'aidèrent plus d'une fois.

Le 30 novembre, le capitaine recevait à Mpala, Reichart, revenu du Katanga, qui lui apprit la mort de son compagnon Böhm, décédé le 27 mars. En novembre, pendant un séjour à Karéma, Storms apprit que Lusinga, chef marungu, se préparait à faire la guerre à Mpala. Il recruta 150 Rouga-Rouga, traversa le lac et tomba sur Lusinga, qui fut tué. C'était le principal fournisseur d'esclaves du Marungu. Un autre chef, Kansawara, soumis par Storms, crut le moment venu de s'emparer du territoire de Lusinga, devenu vacant. Mais le capitaine ne l'entendait pas ainsi. Kansawara fut battu le 15 décembre et fit bientôt sa soumission.

Fin mai 1885, Emile Storms apprit par une lettre datée de Bruxelles le 27 février (1885), que les opérations par la côte orientale devaient prendre fin. Fin juillet, il prit la direction de la côte, après avoir installé les missionnaires à Mpala et à Karéma. Il arriva à Zanzibar fin octobre, après un voyage pénible, pendant lequel il eut à souffrir de fortes fièvres et faillit mourir. Il débarqua en Europe le 21 décembre 1885.

En février 1888, il se vit confier la direction technique de l'expédition antiesclavagiste belge, au lac Tanganika. La Société antiesclavagiste de Belgique, instituée par le Cardinal Lavigerie, avait pour président le général Jacmart et comme objectif de poursuivre dans l'E.I.C., de concert avec le Gouvernement de cet Etat, l'abolition de la traite en Afrique. Son premier moyen d'action fut l'envoi d'un corps spécial de volontaires pour opérer sur le lac Tanganika. On ne pouvait mieux choisir, pour l'organisation technique de cette expédition, que le capitaine Storms, qui connaissait la région mieux que quiconque. Elle devait couper la ligne d'Udjiji aux esclavagistes venant du Maniema, où la traite sévissait avec le plus d'acuité. Les noms de Vande

Kerckhove, Hinck, Renier, Docquier, Joubert, Ectors, et surtout de Jacques de Dixmude, sont les premiers à retenir dans cette campagne humanitaire. Le 20 décembre 1891, un bateau baptisé « Storms » était lancé sur le lac pour les besoins de la Société.

Storms, qui avait repris du service à l'armée, où il atteignit le généralat, mourut à Ixelles le 12 janvier 1918.

Un monument lui fut élevé dans sa ville natale : Wetteren, et un buste en bronze fut placé au square de l'Industrie à Bruxelles. Il fut enlevé nuitamment au cours de la guerre (1943).

Storms était officier de l'Ordre de Léopold, décoré de la Croix militaire de première classe, de l'Etoile de Service et de l'Ordre du Lion, de l'Ordre du Soleil de Perse (4e classe); il était commandeur du Tikovo de Serbie. On lui doit plusieurs travaux et études.

L'Esclavage entre le lac Tanganika et la côte : *la 1re expédition antiesclavagiste* (Mouv. antiesc., mai 1890, p. 161). — *Le problème du mouvement des eaux du Tanganika* (Bull. de la Sté belge de Géog., 1886, pp. 50-61). — *Notes sur l'ethnographie de la partie orientale de l'Afrique équatoriale* (Bull. de la Sté d'Anthropologie de Belg., t. V, 1886-1887, p. 91, en collaboration avec le Dr V. Jacques). — *L'échange du sang* (Mouv. géog., 1885, p. 3). — *Une séance de féticheur* (Mouv. géog., 1885, p. 3). — *Le Tanganika, quelques particularités sur les mœurs africaines* (Bull. de la Sté belge de Géog., 1886, pp. 160 à 200). — *L'Œuvre antiesclavagiste* (Mouv. antiescl., 1890, pp. 63 à 72). — *Le Potager de Karéma* (Mouv. antiesc., 15 décembre 1888). — *La Carte du Tanganika* (Expositions de Bruxelles et d'Anvers).

4 décembre 1947.
M. Coosemans.

Alb. Chapaux, *Le Congo*, Rosez, Bruxelles, 1904, pp. 38-42, 40-61, 96, 195, 802, 823. — L. Lejeune, *Vieux Congo*, 1930, pp. 26, 154. — G. Moulaert, *Campagne du Tanganika*, p. 151. — Cte Carton de Wiart, *Mes vacances au Congo*, p. 121. — H. Defester, *Les Pionniers belges au Congo*, pp. 25, 43, 44, 86. — J.-Ch.-M. Verhoeven, *Jacques de Dixmude*, 1929, Bruxelles, pp. 14, 28, 37, 48, 59, 90, 104. — E. Dupont, *Lettres sur le Congo*, Paris, 1889, pp. 565, 638, 653. — R. Cornet, *La Bataille du Rail* (1947), pp. 29, 335, 352. — A. Delcommune, *Vingt années de vie africaine*, t. I, pp. 137-138; t. II, pp. 481. — *Expansion belge*, 1909, p. 785. — Boulger, *The Congo State*, pp. 25, 96, 109. — *Bull. soc. roy. belge Géogr.*, 1884, p. 246; 1885, p. 735. — *Mouv. antiescl.*, 1889, p. 48. — *A nos Héros col.*, pp. 44, 51, 52, 233, 237. — *Bull. Sté de Géogr. d'Anvers*, 1884 et 1883, p. 499; 1907-1908, p. 526. — *Notre Colonie*, sept. 1928. — Thomson, *Fondation de l'E. I. C.*, p. 60. — *Bull. I. R. C. B.*, 1938, p. 849. — *Mouv. géogr.*, 1919, p. 48; 1921, p. 369 (monum); 1884, pp. 83 et 322. — V. Giraud, *Les lacs de l'Afrique équatoriale* (Hachette, 1890)), pp. 23 à 27. — De Martrin-Donos, *Les Belges en Afrique centrale*, t. I. — Becker, *Vie en Afrique* (appendice, *Bull. Soc. de Géog.*), t. IX, p. 735. — Becker, *Vie en Afrique* (Lebègue, 1887), t. II, pp. 351, 505. — *Tribune congolaise* du 23-6-21, p. 2; du 6-2-1919, p. 2.

STRAETEN (VAN DER) *(Henri)*, Frère coadjuteur de la Compagnie de Jésus, Missionnaire au Kwango (Opwijck, 18.9.1868-Kimuenza, 15.4.1900).

Carrière brève, mais carrière de pionnier. Le Frère Van Der Straeten est de la race de ces fondateurs qui créèrent la Mission mais qui ont payé un lourd tribut au climat du Congo.

Il partit pour l'Afrique en 1895, avec le Frère Alphonse Van den Bosch : c'était le quatrième départ pour la Mission. A peine à Kisantu, il doit s'aliter; le voyage, terminé par huit jours de marche, l'a harassé. Bientôt rétabli, il part avec les Pères Butaye et Brielman et le Frère Van Houtte pour fonder le poste de Ndembo. La malaria le surprend en pleine activité et provoque une grave hématurie. Avec prudence et inquiétude, on le transporte à Kisantu, où sa constitution reprend le dessus, mais le médecin exige une convalescence en Belgique. Six mois après, on le retrouve à Kimuenza, mais il y tombe bientôt, victime de l'influenza. Son dévouement et sa douceur le rendirent très sympathique aux Noirs, sur lesquels il exerça toujours une profonde influence.

14 novembre 1947.
A. Folon, S.J.

Litterae annuae Provinciae Belgicae, 1899-1900, pp. 132-133. — *Missions belges de la Compagnie de Jésus*, 1900, p. 271.

STROOBANT *(Raphaël - Joseph - Claire)*, Lieutenant de la Force publique (Furnes, 4.2.1868-Inkissi, 7.7.1895). Fils de Georges Stroobant e tde Thérèse Vande Velde.

Sous-officier du génie, il entra au Cours central et à l'Ecole militaire (40e promotion) et y fut bientôt connu pour sa foi en notre expansion coloniale. Ses deux oncles maternels, Joseph et Liévin Vande Velde, de Gand, deux officiers adjoints de Stanley, étaient morts au Congo en 1882 et 1888. Lieutenant au 2e de ligne, Raphaël Stroobant s'engagea à l'E.I.C. et partit le 6 août 1892, à bord de l'*Akassa*, avec Dohet, Tison, Hanquet, Pestel, Henrotte. Arrivé à Boma, où il rencontrait Ponthier rentrant de l'expédition Van Kerckhoven, il fut désigné pour l'expédition Ubangi-Bomu. Le 25 octobre, il quittait Matadi. Arrivé à Léo le 22 novembre, il embarquait pour Zongo à bord du *Roi des Belges*. De Zongo à Mokoangay, il voyageait en pirogue, puis atteignait Banzyville, à bord de l'*En-Avant*.

Débarquant à Yacoma le 17 février 1893, il y apprenait la mort de Van Kerckhoven et rencontrait le duc d'Uzès, malade, atteint

de dysenterie. Le 6 mars, Stroobant quittait Yacoma en pirogue pour Bangasso. Peu après son arrivée dans ce poste, Balat, qui y était atteint d'hématurie, mourait dans la nuit du 13 au 14 avril. Déjà à Bangasso, Stroobant était désigné pour Rafai, où se trouvait de La Kéthulle. Mais Stroobant ne reste pas longtemps à Rafai : on le charge de fonder deux postes, l'un à Sandu, l'autre à Darbaki (5° 28' Nord et 24° 7' longitude Est). Ce seront des postes d'occupation de l'Ouest du Shinko, avec juridiction sur Yangou et le pays des Abanda. Après la construction de ces deux postes, il redescend à Bangasso, où il apprend la mort, à Bakuma, de Cowé, décédé d'un accès de fièvre chaude.

De Bangasso, en compagnie de Gérard, qui va remplacer Cowé, Stroobant se rend à Bakouma pour rejoindre Van Calster et partir avec lui au pays des Wassas. Mais Van Calster est déjà à Sattet. Stroobant gagne donc Sattet, le 15 novembre, et y trouve non seulement Van Calster, mais aussi Inver et Buret. Dès le 20 novembre, Stroobant, Van Calster, Inver partent pour les Wassas, à travers un pays morne, d'une tristesse lugubre, dont la végétation épineuse et sèche ne fournit presque pas de vivres. Cette traversée du pays wassa est longue, périlleuse, fatigante. Le 30 novembre, ils entrent en relation avec le chef wassa, Dabago, à 6° 58' latitude Nord. Inver est frappé d'hématurie, mais bien soigné par son ami Stroobant, il est rétabli après trois jours. Dabago, ou poste des Wassas, est donc installé à 7° de latitude Nord. Alors, Van Calster part pour le pays des Veddris, au Sud-Ouest des Wassas. Bientôt Van Calster envoie à Stroobant un message lui enjoignant de le rejoindre chez les Veddris, afin d'y fonder un poste de l'Etat.

Stroobant quitte Dabago et le 9 janvier 1894 arrive à Kuria, en territoire veddri, région pauvre, décimée par la guerre avec Rafai, dépourvue de manioc, de bananes, de courges. On y fonde néanmoins un petit poste que l'on confie à un gradé noir.

Hanolet arrive à Kuria le 18 février et désigne Stroobant, Van Calster, Inver pour faire partie de l'expédition qu'il dirigera lui-même vers le Chari. A Dabago, où l'on retourne, on fait les préparatifs de départ vers le Nord. En octobre, Stroobant fait une tournée de reconnaissance à deux jours au Nord de Dabago, chez Grenda, chef wundu, sur le Bangana, affluent du Kotto, en terre marécageuse. Rentré en novembre à Dabago, Stroobant y reçoit la visite d'Hanolet accompagné d'un marchand tripolitain du Baghirni, Ibrahim Taraboulazi, qui se rend à Bangasso avec toute une caravane. Ce marchand connaît toute la région de Tombouctou au Darfour; il a vu le Tchad, ce lac mystérieux, et donne des détails intéressants concernant les chefs de la région du Runga. Il s'engage à fournir à l'E.I.C. de grandes quantités de chevaux, bœufs, taureaux, vaches, moutons. Malheureusement, en décembre 1894, arrive la nouvelle qu'en vertu du traité franco-congolais du 14 août, les Belges doivent évacuer, au profit de la France, la région au Nord du Bomu.

Le 7 janvier 1895, Stroobant quitte Dabago pour Bangasso. Le 17, le poste de Baso, où Stroobant passe quelques jours, est remis au délégué français Vermot par le délégué belge Tonneau; après quoi, le 23 janvier, Stroobant, Vermot et Tonneau descendent ensemble à Bangasso. Ils y arrivent le 28 et y trouvent déjà installés deux officiers français, Remy et Fuchs, tandis que le poste belge est reporté sur la rive gauche. Stroobant fait ses adieux au vieux chef Bangasso, qui le charge de compliments pour « Katchéché » (Van Gèle) et « Macharabou » (Mathieu). Le 11 février, Stroobant quitte Bangasso pour Yacoma belge, commandé alors par Nilis. D'Yacoma, il part pour Kambo, commandé par Thiry, qui vient d'être désigné pour Zongo. Enfin, il quitte Kambo le 10 mai, avec Inver, à destination de Boma et de l'Europe. En route, sur la route des Caravanes, à l'Inkissi, à cinq jours de Léo, il est frappé d'hématurie pour la troisième fois. Il succombe à 27 ans, le 7 juillet 1895. On l'inhume aux bords de l'Inkissi, en présence de Chaltin, Tison, Royaux, Inver, Lefebvre, l'interprète Hoffmann et le chef de poste Evrard.

L'Etoile de Service fut octroyée à titre posthume à Raphaël Stroobant.

Le surnom de Stroobant au Bomu était « Tombu », le « trapu ». On a de lui, outre son journal de route, des lettres et, publiée dans le *Mouvement géographique* de 1896 (p. 176), une étude sur les cynnyènes qu'il eut l'occasion de voir en pays wassa.

21 août 1945.

M. Coosemans.

Lotar, L., *La Grande Chronique du Bomu, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1940. — *Bull. de l'Association des Vét. col.*, 1932, décembre, pp. 10-11. — *Mouvement géographique*, 1895, p. 210. — *Illustration congolaise*, 1er mai 1936, p. 5883. — Janssens et Cateaux, *Les Belges et l'E.I.C.*

STUBBE *(Louis)* (en religion Frère Paulin), Frère Missionnaire Rédemptoriste, (Roulers, 29.?.1874-Kinkanda, 6.12.1914). Fils de François Stubbe et de Louise Latour.

Il reçut l'habit religieux chez les Rédemptoristes en 1894 et le 15 octobre 1899 il émit les vœux de religion à Beauplateau. Le 20 octobre 1902, il partit pour le Congo avec les PP. Servais et Van Durme et fut attaché à la résidence de Matadi, où il organisa une école professionnelle de tailleurs qui forma des ouvriers noirs très habiles. Il mourut à l'hôpital de Kinkanda le 6 décembre 1914.

21 novembre 1947.
M. De Meulemeester.

Brieven van een Missionaris, Bruxelles, 1907, p. 152. — *Les Rédemptoristes belges aux Missions étrangères*, Brasschaat, 1824, pp. 28, 56, 61. — P. Allossery, *Onze West-Vlaamsche Zendelingen*, Bruges, 1925, t. II, p. 30. — M. De Meulemeester, *Mémorial de la Province belge de la Congrégation du T. S. Rédempteur*, Louvain, 1931, 6 décembre. — *Tribune congolaise*, 1915, 25 mars. — *Annuaire des Missions catholiques au Congo belge*, Bruxelles, 1935, p. 405. — E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, t. III, pp. 1332-1333.

SWINBURNE (*Antoni-Banister*), Agent de l'Association Internationale Africaine (Londres, 11.3.1859-Lukungu, 25.3.1889).

Swinburne suivit à Londres les cours du Collège Christ Hospital. Dès 1879, il fut un des collaborateurs de Stanley. En effet, en octobre de cette année, afin de l'aider dans l'installation de stations dans le Bas-Congo, Stanley fit appel à quelques Britanniques : Sparhawk, Kirkbright, Swinburne, Moore, Deanes, Frank Moloney. Il s'attacha Swinburne comme secrétaire. Une première station, Vivi, confiée à Sparhawk assisté de Moore, Kirkbright et Deanes, devait servir de base aux opérations futures et à la construction d'une route vers l'intérieur, dans une région montagneuse, où le fleuve était barré de cataractes. L'ingénieur belge Van Schendel était chargé de la direction des travaux. Il s'agissait de transporter tout un matériel de maisons en bois, de chariots, de vapeurs démontés, qu'il fallait hisser sur des pentes abruptes, sous un ciel de feu. Un premier camp fut établi à Makeya Manguba, à 35 km. de Vivi; Swinburne fut préposé à la surveillance de ce camp pendant les absences de Stanley. Il y eut à faire face à des difficultés avec un chef indigène de l'endroit, Lutete, et n'en sortit qu'au retour de Stanley, qui les arrangea.

Le 9 août 1880, le camp de Makeya Manguba était levé et un nouveau camp établi plus loin, puis un troisième à Konzo, à 1.200 km. d'Isanghila, en décembre 1880. Il fut laissé à la garde de Valcke, Swinburne, Flamini, Christophersen et Paul Nève, qui venait d'arriver, tandis que Stanley repartait pour Vivi, le 3 janvier 1881. A son retour, le 15 février, ce dernier trouvait exécuté son programme de travaux jusqu'à Isanghila. Mais Swinburne était à bout de forces : en proie à une violente fièvre gastrique dont il avait déjà subi une première et grave atteinte en juillet 1880, il fut envoyé par Stanley à Madère pour y faire une cure. Revenu en Afrique en 1882, il trouva achevée la station d'Isanghila, qu'administrait Paul Nève. Celui-ci mourut peu après et Stanley s'empressa de confier la station à son ancien secrétaire. Swinburne s'attacha immédiatement à travailler au confort des maisons pour Européens, car elles étaient encore dans un état rudimentaire.

Quand, en juin 1882, malade au retour d'une exploration dans la région du lac Léopold II, Stanley repassa par Isanghila, il fut ravi d'y trouver un accueil excellent, qui fut, dit-il, un tonique efficace à son organisme ébranlé.

En avril 1883, des négociations furent entamées avec les chefs de Kinshassa, qui prirent, comme ceux de Kintamo, l'engagement de respecter le drapeau de l'Etat et d'éviter toute agression envers les Blancs. Il fut décidé d'établir à Kinshassa une garnison que commanderait Swinburne. Remplacé à Isanghila par Parfonry, il fut nommé chef de district de Kinshassa. Son terme achevé, Swinburne rentra en Europe (17 avril 1886). Il repartit en Afrique au service de la Sanford Exploring Expedition en 1887 et mourut des suites d'une maladie de foie à Lukungu, le 25 mars 1889.

Il était porteur de l'Etoile de Service depuis le 30 janvier 1889. Son nom a été donné à une passe rocheuse du Kasai, à quelques kilomètres en amont de Dima.

30 mars 1948.
M. Coosemans.

A nos Héros colon., pp. 59, 61, 66, 72. — A. Chapaux, *Le Congo*, Bruxelles, Rozez, p. 79. — H.-M. Stanley, *Dans les ténèbres de l'Afrique*, Paris, 1890, t. I, pp. 78, 89, 427. — Id., *Cinq années au Congo*, pp. 96, 102, 125, 140, 142, 144, 156, 157, 310, 342, 516. — Id., *Autobiographie*, 1912, t. II, p. 176. — T. Van Schendel, *Au Congo avec Stanley en 1879*, De Wit, Bruxelles, 1932, pp. 28, 61, 68, 73, 75. — *Mouv. géogr.*, 1884, p. 10*c*; 1886, p. 35*a*; 1887, p. 49*a*; 1889, p. 43*c*. — E. Devroey, *Le Kasai et son bassin hydrogr.*, Bruxelles, 1939, pp. 43-44.

T

TERUEL (ANTOINE DE), Missionnaire.

Religieux de la province d'Aragon. Dans les *Acta* du 17 juillet 1646, qui le désignent pour le Congo, il est mentionné comme prédicateur de la province de Valence. (Il ne faut pas le confondre avec Antoine de Torella, maître des novices et gardien dans la province de Naples, qui fut désigné avec le Père Bonaventure d'Alessano en 1640.) Le Père Antoine de Teruel s'embarqua à Séville le 14 octobre 1647 et atteignit le Congo le 6 mars 1648, avec treize compagnons. Il fut envoyé d'abord à Mbata avec le Père Gabriel de Valence, puis au Nsundi (1650). Pour s'y rendre, il passa par Mbanza Matari. Il ne resta que deux mois à Mbanza Nsundi, après lesquels on le trouve à Nkusu, puis à Mbamba, Mpemba, Mbwila, Mbwela. Il est en résidence à Dande en octobre 1656. Il rentre en Espagne en 1657. Il composa divers ouvrages en congolais, qui n'ont pas été publiés et dont on ne trouve plus trace. On vient de retrouver une relation sur le Congo, écrite en Espagne.

19 janvier 1948.
Mgr. J. Cuvelier.

THIBAUT, Agent consulaire de France en Egypte (né en France vers 1795, décédé à Karthoum vers 1865).

Bien des voyageurs européens rêvaient d'atteindre l'Afrique centrale par l'Egypte et croyaient pouvoir y arriver par la voie du Nil, dont les sources était encore inconnues, mais que l'on croyait voisines de l'Equateur. C'est donc la recherche des sources du Nil qui préoccupait vers 1840 ceux qui désiraient atteindre le Nord-Est du Congo. C'est à ce titre que Thibaut intéresse l'histoire de la découverte du Congo belge.

Thibaut était un ancien combattant philhellène, réfugié en Egypte depuis 1821. Il passa quarante-trois années de sa vie à Karthoum. Il fit partie de l'expédition envoyée par le vice-roi Méhémet Ali à la recherche des sources du Nil, en 1839-1840. Cette expédition, sous les ordres du capitaine Selim (Selim Bimbaschi ou Selim Capitan), qu'accompagnaient deux officiers de marine et des soldats fusiliers marins, remonta le Nil et arriva à Karthoum fin janvier 1839; elle y fut rejointe par Méhémet Ali lui-même, le 7 février. Thibaut fut choisi pour faire partie de l'expédition, parce qu'il avait déjà visité les Chillouks les plus rapprochés de Karthoum et avait même été envoyé à différentes reprises parmi ces tribus indigènes par Courchid Pacha. Outre Thibaut, trois autres Européens prirent part à l'expédition : Arnaud, Werne et Sabatier. En 1839, le gouverneur de Karthoum était Hamet Pacha. Dans cette localité, la mission s'augmenta de 400 hommes tirés du 1er et du 8e régiment d'infanterie commandés par Sagh Qol Agass. L'expédition disposait de 5 dahabiehs venues de Sennaar, de 2 qyash et de 15 canots qui portaient pour huit mois de vivres et de munitions. Le départ de Karthoum se fit le 10 décembre 1839. Méhémet Ali avait donné pour instructions d'agir avec bienveillance envers les indigènes.

Arrivée au lac No, l'expédition poussa sur le Bahr-el-Djebel jusqu'à 6° 33' lat. Nord, c'est-à-dire à peu près jusqu'à la station de Bor. Mais on n'alla pas plus loin, car les eaux étant basses, les dahabiehs ne purent aller au delà. Dans un voyage subséquent, en 1850, Arnaud et Thibaut remontèrent le Nil jusqu'à 4½° lat. Nord, c'est-à-dire jusqu'à cinq ou six lieues au Sud de Bellénia, en face de l'île Jaufer ou Guba (ceci d'après Brun Rollet, « Le Nil et le Soudan »).

Au retour de la première expédition, Werne, rentré en Europe, en fit le récit (publié à Berlin en 1848) et raconta les horreurs de la traite et les procédés barbares de conquête des Egyptiens. A Vienne, sous le patronage de l'Archiduchesse Sophie, un comité se forma en vue de l'envoi d'une mission catholique sur le Haut Nil, afin d'y répandre l'Evangile et lutter contre la traite. La mission, dirigée par le curé de Laybach, Ignace Knoblecker, s'établit à Karthoum avec une succursale à Panom, sur le Nil, à 7° de lat. Nord, qui reçut le nom de Sainte-Croix, tandis qu'une autre, à Gondokoro, prenait celui de Notre-Dame de Gondokoro.

Thibaut mourut de la fièvre paludéenne à Karthoum et, en moins d'une semaine, toute sa famille le suivit dans la tombe.

Le récit du voyage de Thibaut au Nil Blanc, du 16 novembre 1839 au 26 mars 1840, fut publié à Paris, en 1856, par les soins d'Escayrac de Lauture.

19 février 1947.
M. Coosemans.

Escayrac de Lauture, *Le récit du voyage de Thibaut au Fleuve Blanc* (1839-1840). — Schweinfurth, *Au cœur de l'Afrique*, vol. II, p. 403. — Jonard, *Journal de l'Expédition Arnaud-Thibaut*, *Bull. de la Société de Géograph. de Paris*, 1842.

THIBAUT *(Honoré)*, Missionnaire Rédemptoriste (Suxy, 9.5.1873-Mons, 31.5.1929). Fils de Joseph Thibaut et de Christine Kimus.

Il entra en 1892 chez les Rédemptoristes, y émit les vœux de religion le 3 octobre 1893 et reçut l'ordination sacerdotale le 7 septembre 1899. Il fut professeur d'Ecriture Sainte au scolasticat de Beauplateau de 1904 à 1906 et fut ensuite attaché à la résidence de Mons. C'est de là qu'il partit pour le Congo le 5 octobre 1912. Il apparut bien vite que sa santé débile ne pourrait pas supporter le climat tropical. Dès le début de 1913, il dut rentrer en Belgique. Il passa, depuis, la majeure partie de sa vie au ministère sacerdotal dans l'église de sa communauté, à Mons et à la publication de plusieurs études historiques et ascétiques. Il mourut inopinément à Mons le 31 mai 1929.

18 novembre 1947.
M. De Meulemeester.

M. De Meulemeester, *Bibliographie générale des Ecrivains Rédemptoristes*, Louvain, 1936, t. II, pp. 424-425. — *Annuaire des Missions catholiques au Congo belge*, Bruxelles, 1935, p. 411. — *Le Progrès*, Mons, 1929, 1-3 juin.

THOMAS *(Louis-Marie)*, Père du Saint-Esprit (Carnac, 26.1.1863 - Nemlao, 14.12.1890).

Il venait de terminer sa rhétorique au petit-séminaire de Sainte-Anne, où, d'après le témoignage de son supérieur, il s'était « toujours fait remarquer par sa piété, sa bonne tenue et son application au travail », lorsqu'il demanda à entrer dans la Congrégation du Saint-Esprit.

Le 21 septembre 1889, il s'embarquait à Lisbonne, pour le Bas-Congo. Un an après, le 4 septembre 1890, il écrivait au Supérieur général : « Je me porte très bien en Afrique. Je me figurais que le climat était meurtrier; il n'en est rien. » Il fut chargé de l'œuvre des enfants et du saint ministère à l'extérieur. La journée se partageait entre le travail manuel et la classe. Il vint à Nemlao en 1889.

Le village de Nemlao, ainsi appelé du nom du roi qui le gouverne, est situé sur la rive droite du Congo, à une petite distance de ce fleuve et presque à son embouchure. Assis sur un terrain d'une certaine élévation, il permet d'apercevoir le beau port de Banane et tous les steamers qui vont y jeter l'ancre. C'est à quelques minutes de ce village qu'est venue s'établir l'ancienne communauté de Saint-Antoine du Zaïre, située sur la rive gauche du même fleuve.

On sait que les Asolongo, ou indigènes des Saint-Antoine, avaient à plusieurs reprises occasionné de graves désagréments aux Pères, les accusant d'avoir dans leur maison, tantôt un objet tantôt un autre qui empêchaient la pluie de tomber. En 1885, le Père Visseq, supérieur de la communauté, fut roué par eux, de coups de bâton. Force fut alors à la communauté de Saint-Antoine d'abandonner cette tribu inhospitalière et de venir se fixer dans un endroit moins éloigné d'un poste militaire, qui pût, au besoin, la couvrir de sa protection.

Le Père Thomas n'avait jamais été malade. Le dimanche 7 décembre, il fut pris d'une fièvre hématurique si violente, que, dès le premier accès, le médecin jugea son état très dangereux. M. Etienne, docteur de l'Etat Indépendant, soigna le Père avec un vrai dévouement. Tous les jours durant la maladie, il fit le pénible voyage de Banane à Nemlao.

Le Père Thomas mourut le 14 décembre 1890, à l'âge de 28 ans.

20 janvier 1948.
E. Bartiaux.

Bulletin de la Congrégation du Saint-Esprit, janvier 1891, pp. 882, 884.

TIPPO-TIP, ou **TIPPO-TIB** *(Hamed ben Mohammed*, dit) (né à Kwarara, île de Zanzibar, à une date indéterminée (vers 1837), décédé à Zanzibar le 13 juin 1905).

Il fut, non le premier, mais peut-être le plus notoire des traitants arabes qui, en partant de la côte orientale, ont pénétré jusqu'au centre de l'Afrique, en quête d'ivoire et d'esclaves; on le trouve mêlé à tous les événements qui concourent à l'établissement de l'autorité de l'Etat Indépendant du Congo sur le centre de l'Afrique.

Sa famille était originaire de Mascate, mais Tippo-Tip était lui-même de sang mêlé,

ainsi que le marquait son physique; son surnom lui venait d'un clignement d'yeux caractéristique lorsqu'il éprouvait une contrariété ou était préoccupé.

Son grand-père, Juma ben Rajab, et son père, Mohammed, l'avaient précédé sur la route du lac Tanganika et le second nommé devait fixer sa résidence habituelle à Tabora, où il décéda, alors que Jérôme Becker s'y trouvait de passage, en janvier 1882.

A l'âge de dix-huit ans, Tippo-Tip accompagne son père dans un voyage qui les conduit à Udjidji, puis il continue seul et traverse le Tanganika, via Mtoa, pour pénétrer en Urua, inaugurant ainsi la série des expéditions qui devaient occuper la plus grande partie de sa vie.

Une autre expédition le conduit dans l'Urungu et l'Itabwa, au Sud-Ouest du lac Tanganika; il est blessé dans une rencontre avec le chef Nsama; c'est au cours de ce voyage, le 29 juillet 1867, qu'il rencontre Livingstone, à proximité du lac Moëro.

Après un séjour à Dar-es-Salam et Zanzibar, où il va chercher les concours financiers et les moyens matériels qui lui sont nécessaires, Tippo-Tip reprend le chemin de l'Afrique centrale, via Bagamoyo, Tabora et le Sud du lac Tanganika. Cette expédition le conduit successivement, avec des fortunes diverses, chez le chef Nsama, dans l'Itabwa, le chef Kasembe, dans le Lunda, le chef Pweto, au Nord du lac Moëro, ensuite dans l'Urua, chez les Bahemba et chez le chef Kayumba, où il reçut entre autres les messagers de Msiri, sultan du Katanga, puis chez les chefs Mulongo Tambwe et Mulongo Kasanga, sur les rives du lac Kisale. Traversant le Lualaba, il se rend à Kirua sur le lac Usenge (expansion lacustre au confluent du fleuve et de la Lukuga), pour y visiter un Arabe, Juma Salum, qui s'y était établi.

Se dirigeant vers le Nord, vers le Maniema, dans le pays qui se trouve entre le Lualaba et le Lomami, il y revendique, à la faveur d'un prétendu lien de parenté entre sa mère et la dynastie locale, la succession du vieux chef Kasongo Rushi et il se fait reconnaître sultan de l'Utetela (Batetela). Plusieurs années sont occupées par l'exercice de son commandement et par des expéditions tantôt pacifiques, tantôt guerrières, qui le mettent en rapport, entre autres, avec les Bakusu et avec le chef Lusuna. C'est ainsi qu'après deux ans de séjour dans la région, il apprend l'existence d'un établissement arabe florissant, à dix jours de marche de son camp, à Niangwe, sur le fleuve Lualaba.

C'est au cours d'une première visite à Niangwe que Tippo-Tip rencontre, le 19 août, l'explorateur Cameron, qui venait de reconnaître la Lukuga comme exutoire du lac Tanganika et qui entreprenait de rejoindre la côte occidentale d'Afrique. Après avoir essayé en vain de se procurer des embarcations pour descendre le Lualaba, il accepta l'offre de gagner avec Tippo-Tip le camp de celui-ci sur le Lomami. Après avoir envisagé sans plus de succès de se diriger vers le Sankuru (ou, plus exactement, vers ce qu'il croyait être le lac Sankorra et qui aurait été une extension lacustre du Lualaba aval), le voyageur européen prit le chemin de l'Urua, où il devait se rencontrer avec des trafiquants métis portugais, pour déboucher finalement (en novembre 1875) à Benguella, sur la côte occidentale.

Tippo-Tip rejoint ensuite Niangwe; il visite l'établissement arabe voisin de Kasongo, où il doit rencontrer son cousin Mohammed ben Saïd, dit Bwana Nzige (la Sauterelle).

En octobre 1876, Stanley trouve Tippo-Tip à Kasongo et lui expose son projet de descendre le fleuve en direction du Nord. Malgré les efforts qui furent faits pour l'en dissuader, il parvint à décider Tippo-Tip, moyennant 5.000 livres sterling, à l'accompagner avec une escorte de 140 hommes et 70 hommes de réserve, pendant soixante jours de marche, à raison de quatre heures par jour et avec un jour de repos pour deux jours de marche. Les récits de l'explorateur nous ont fait connaître les péripéties par lesquelles est passée l'expédition, qui avait quitté Kasongo le 24 octobre 1876 et Niangwe le 5 novembre. Les termes de l'accord furent modifiés le 16 novembre, Tippo-Tip s'engageant à couvrir encore vingt jours de marche et sa rémunération étant ramenée à 2.600 dollars. Le 27 décembre 1876, à Vinja Ndjara, près du confluent de la Kasuku et du Lualaba, Stanley et Tippo-Tip se séparèrent; on sait que l'explorateur devait atteindre la côte occidentale en août 1877.

Tippo-Tip lui-même, après avoir confié ses affaires dans l'Utetela à Gongo Lutete, quitta le Maniéma en 1879 avec son cousin Bwana Nzige pour rejoindre Zanzibar le

(1) Le « Larousse du XXe siècle », sur la foi de nous ne savons quel auteur, le fait naître à Buamadi, près de Bagamoyo : Livingstone l'appelle Hamed ben Mohammed ben Juma Boradjib; suivant des renseignements repris de Tobback dans le « Congo Illustré » (1894), l'établissement arabe de Kasongo aurait été fondé par le grand-père de Tippo-Tip vers 1870; cette attribution est au moins téméraire.

22 novembre 1882, via Mtoa, Udjidji, le Sud du Ruanda et Tabora. C'est à Udjidji qu'il rencontra Mohamed ben Kalfan, alias Rumaliza, dont il devait faire son associé et que nous retrouverons au cours de la campagne arabe dans l'Etat Indépendant du Congo. Il revoit également son fils aîné, Sefu. C'est à son passage à Tabora qu'il devait rencontrer Jérôme Becker, à qui cette rencontre a laissé un excellent souvenir. Tandis que son biographe le Dr Brode affirme que Tippo-Tip n'y retrouve pas son père vivant, J. Becker les y rencontra simultanément l'un et l'autre. Wissmann, qui se trouvait alors chez le chef Mirambo, y reçut Sefu; le 7 septembre 1882 il rencontrait à Tabora Tippo-Tip lui-même et ils firent route commune jusqu'à Mpapwa.

Tippo-Tip ne devait pas tarder à reprendre la route, accompagné cette fois de Rumaliza. A Tabora il trouve un message d'appel à l'aide de Bwana Nzige, resté au Maniéma. Début juin 1883 il atteignait Kasongo et Niangwe. Il retrouve Gongo Lutete toujours fidèle. Il se rend alors aux Stanley-Falls, où Stanley a établi, en décembre 1883, une station pour le Comité d'Etudes du Haut-Congo.

On sait, par les récits de Stanley, que celui-ci avait eu la surprise, lorsqu'il remontait le Congo et qu'il eut dépassé l'embouchure de l'Aruwimi, de trouver le pays en proie aux dévastations de ces mêmes traitants arabes qu'il avait laissés à Niangwe sept ans auparavant. Il n'est pas interdit de penser que c'est le succès de son expédition qui leur avait montré et ouvert le chemin du Nord. Après avoir fondé un établissement à Kirundu, ils avaient pactisé avec les pêcheurs Bamanga, Wanie Rukula et Wagenia qui frayaient un passage à leurs expéditions à travers les rapides. Au débouché de la dernière cataracte ils avaient obtenu des Wagenia l'accès d'une grande île au milieu des chutes.

En octobre 1884, un engagement est signé par Moni Amani, qui se dit « fils de Tippo-Tip, chef des Arabes en ce lieu », de respecter les territoires du Comité d'Etudes du Haut-Congo.

Le 26 janvier 1885, Van Gèle, arrivant aux Falls, y trouve Tippo-Tip installé depuis novembre, avec une force de mille hommes, dans l'île de Wanie Sirungu. Refusant de respecter l'engagement pris par Moni Amani, Tippo-Tip avait lancé vers l'intérieur diverses expéditions dont l'une, sous Salum ben Mohammed, aurait été anéantie sur l'Aruwimi. Au cours d'une entrevue mémorable, il promet à Van Gèle de rappeler ses lieutenants et de leur faire respecter les territoires où flottait le pavillon de l'Association Internationale.

Tippo-Tip qui s'intitule « Sultan du Maniéma », déclare aussi à Van Gèle que le sultan de Zanzibar s'oppose à ce que les Arabes écoulent leur ivoire par le Congo.

L'engagement pris par Tippo-Tip fut tenu. En février 1886, il renouvelle l'assurance de ses bonnes intentions à Deane, qui reprenâit le commandement de la station.

Rappelé à Zanzibar par le sultan, Tippo-Tip rejoignait Tabora en septembre 1886. Depuis son dernier passage, une Charte du 27 février 1885 avait confié à la Société Allemande de l'Afrique Orientale la mission d'occuper et d'organiser les territoires compris entre la mer des Indes et les lacs Tanganika et Victoria.

A Tabora, Tippo-Tip rencontre l'explorateur russe Junker et l'aide à rejoindre Zanzibar. C'est ici qu'il apprend les événements survenus à Stanleyville, où il avait laissé Bwana Nzige et le fils de celui-ci, Rachid (communément désigné comme le « neveu » de Tippo-Tip). On sait que la station des Stanley-Falls, défendue par deux Européens et un peloton de soldats noirs, fut attaquée par les Arabes le 23 et enlevée le 28 août 1886.

En février 1887, Stanley arrive à Zanzibar pour y préparer son expédition au secours d'Emin Pacha. Il offre à Tippo-Tip, au nom de Léopold II, le poste de vali aux Stanley-Falls, avec un traitement mensuel de trente livres sterling, sous les conditions ci-après : Tippo-Tip s'engage à arborer le pavillon de l'E. I. C. sur le fleuve et ses affluents entre les Stanley-Falls et l'Aruwimi; il s'engage à empêcher les Arabes et les tribus qui s'y trouvent établies de se livrer au commerce des esclaves; un résident sera placé auprès de lui.

Par ce traité, Stanley comptait en outre acquérir la liberté de ses mouvements à travers un territoire soumis à l'influence de Tippo-Tip et parcouru par ses bandes.

Tippo-Tip s'engageait aussi à lui fournir 600 porteurs pour son expédition. Il obtenait d'être transporté gratuitement avec une suite de 96 hommes, à bord du *Madura*, qui quitta Zanzibar le 27 février, pour atteindre l'embouchure du Congo le 18 mars, Léopoldville (où Tippo-Tip rencontre Liebrechts) le 21 avril et de là les Stanley-Falls, où Tippo-Tip arrivait le 17 juin 1887 à bord du *Henry Reid* avec le major Barttelot. En juin 1888, Van Gèle rétablit la station des Falls, dont Haneuse fut le premier résident.

On sait que les engagements pris par Tippo-Tip vis-à-vis de l'expédition ne furent pas tenus, ou ne le furent que partiellement et avec un retard de plus d'un an, et qu'il fut responsable du désastre survenu à l'arrière-garde dont le chef, le major Barttelot, était assassiné à Banalia le 19 juillet 1888. Convoqué par Stanley à Banalia, en août 1888, Tippo-Tip se fait remplacer par son neveu Salum ben Mohamed.

En avril 1889, Jérôme Becker retrouve aux Falls son ami Tippo-Tip, et Tobback, alors second de l'expédition Becker, fait un vif éloge des services rendus par le vali des Stanley-Falls.

En mars 1890, Tippo-Tip quitte les Stanley-Falls, où il sera remplacé par Rachid. Il se rend à Zanzibar, apparemment pour se défendre dans l'action qui lui est intentée par Stanley devant le tribunal consulaire britannique de Zanzibar en décembre 1889.

A Mtoa il rencontre Rumaliza, résidant alors à Udjidji, qui se défend de l'intention qu'on lui prête d'attaquer les Européens (le capitaine Jacques) à l'Ouest du lac.

En avril 1888, le sultan de Zanzibar a signé un traité de concession des territoires de la côte à la Société Allemande de l'Afrique Orientale. Wissmann et Emin sont entrés au service du Gouvernement Impérial; Tippo-Tip rencontre von Bulow. A son arrivée à Zanzibar, l'action qui lui avait été intentée est abandonnée.

Au départ de Tippo-Tip, Rachid commande les Stanley-Falls (avec Tobback comme résident); Kibonge est à Kirundu, Munie Mohara à Niangwe, Sefu à Kasongo, Bwana Nzige à Kabambare, Rumaliza devient vali à Udjidji; à part Kibonge et Munie Mohara nous trouvons ici tous parents, alliés ou associés de Tippo-Tip. Mais bientôt les événements se précipitent. Les Belges ont fondé, au Nord et au Sud, les deux postes fortifiés de Basoko et de Lusambo, pour contenir l'avance des Arabes vers l'Ouest. Leurs caravanes commerciales, poussant vers l'Est, menacent les intérêts des traitants de Zanzibar.

L'expédition Hodister est massacrée à Riba Riba en mai 1892, sur l'ordre de Munie Mohara, et ce meurtre est châtié par Chaltin, parti de Basoko. Dhanis, basé sur Lusambo, défait Gongo Lutete. La soumission de celui-ci, en juillet 1892, détermine Sefu et Mohara à prendre les armes contre les Belges. Lippens, résident de Kasongo, et son adjoint De Bruyne sont assassinés. Munie Mohara est tué dans un combat. Niangwe est prise le 4 mars et Kasongo le 22 avril 1893; la station des Stanley-Falls est attaquée le 11 mai, mais Rachid est mis en déroute; Ponthier bat Kibonge et occupe Kirundu.

Entre temps Rumaliza a traversé le Tanganika; il prend le commandement des troupes arabes et menace Kasongo. Dans la bataille de la Luama, le 26 octobre 1893, Sefu est tué; Kabambare est prise le 25 janvier; Rachid est fait prisonnier, Bwana Nzige a réussi à fuir.

Rumaliza s'est échappé; il rejoint Zanzibar. Nous le trouvons plus tard réclamant à Tippo-Tip, devant les tribunaux de Dares-Salam, sa part, soit un quart, dans le produit de l'association Tippo-Tip-Bwana Nzige-Rumaliza.

Tippo-Tip mourut le 13 juin 1905 à Zanzibar, où il paraît avoir passé ses derniers jours dans l'aisance, occupé par ses affaires personnelles. Son biographe nous dit que dans les conseils du Sultan, ses avis étaient toujours écoutés.

Les mémoires de Tippo-Tip — en swahili avec traduction allemande — ont été publiés par le Dr H. Brode dans les « Proceedings of the Institute of Oriental Languages » 3e partie, 5e et 6e années. Ils ont été repris sous une forme plus accessible dans l'ouvrage que cet auteur lui a consacré. Ces documents doivent être confrontés avec ceux qui peuvent être tirés des relations des grands voyageurs qui ont connu Tippo-Tip et des fonctionnaires de l'Etat Indépendant du Congo qui ont été en contact avec lui.

De ces relations on peut à peu près tirer les conclusions ci-après :

Tous les témoins s'accordent à reconnaître chez Tippo-Tip la dignité, l'urbanité, l'aisance dans les manières, la courtoisie nuancée d'ironie; il est obligeant pour les Européens, dans la société desquels il se plaît beaucoup; il est animé d'un esprit conciliant qui lui permet d'éviter les conflits; il aime à se montrer grand seigneur. Sa popularité est réelle parmi les Arabes et les Manyema. Ambitieux, il n'a pu arriver à la situation de prééminence qu'il occupe que grâce à des qualités d'intelligence, d'endurance, d'énergie, d'intrépidité mêlée de prudence, d'habileté, de diplomatie. Traitant d'esclaves, il fait preuve aussi de ruse, de cupidité, de cruauté. Si l'on a pu dire qu'il était un organisateur adroit et habile, il ne peut être perdu de vue que pour lui, comme pour les autres traitants arabes, le commerce c'est le pillage, et que leur domination s'exerce dans un sens de destruction, sans même le minimum d'administration qui lui donnerait l'apparence d'un pouvoir politique organisé.

Vassaux nominaux du sultan de Zanzibar, leur pouvoir ne fut jamais reconnu par leur suzerain. Leur pénétration au cœur de l'Afrique, entreprise dans des conditions extraordinairement aventureuses, n'a jamais eu d'autre objet que de satisfaire leur rapacité; elle n'a fait que semer sur son passage la destruction et la mort.

Stanley reproche à Tippo-Tip d'avoir déserté à Vinja Ndjara : son compagnon paraît avoir simplement pesé le pour et le contre et avoir reculé devant le risque. Il l'accuse de duplicité dans l'affaire d'Emin Pacha. Peut-être avait-il simplement surestimé l'étendue des pouvoirs effectifs du nouveau vali des Stanley-Falls. Tippo-Tip n'était pas en mesure de tenir les engagements d'un traité qui faisait un chef d'Etat d'un chef de bande.

Peut-on croire que si Tippo-Tip avait été présent aux Falls en 1886 et en 1893, au Maniéma en 1893, les événements eussent pris une tournure différente? On pourrait disserter à perte de vue sur ce sujet. Ce qui est certain c'est que l'espèce d'équilibre que l'on avait tenté d'établir entre la pénétration arabe venue de l'Est et la pénétration européenne venue de l'Ouest ne pouvait être que provisoire et n'avait qu'un caractère d'expédient. Tôt ou tard une rupture était inévitable et aussi l'épreuve de force qui devait s'ensuivre.

23 juin 1947.

A. Mœller de Laddersous.

Brode, H., *Tippoo Tib*, London, Arnold, 1907. — Stanley, H. M., *A travers le Continent mystérieux*, Paris, 1879, t. II, pp. 108-200, Hachette. — Id., *Cinq années au Congo*, Bruxelles, Institut National de Géographie, 1885, pp. 453, 463. — Id., *Trough Darkest Africa*, London, Sampson Low, 1890, I, pp. 53, 63, 75, 88, 106, 113, 114, 117-126, 229, 348, 437-439, 470, 519; t. II, pp. 12-14, 16, 20, 97, 406, 428-429. — Id., *Autobiographie*, Paris, Plon-Nourrit, 1911, II, pp. 143-151. — Livingstone, *Dernier Journal*, Paris, Hachette, 1876, I, pp. 241-262-293. — Cameron, V. L., *A travers l'Afrique*, Paris, Hachette, 1878, pp. 279-303. — Becker, J., *La vie en Afrique*, Paris-Bruxelles, Lebègue, 1887, t. II, pp. 34, 151. — Coquilhat, L., *Sur le Haut Congo*, Paris, Lebègue, 1888, pp. 385-468. — Barttelot, E. M., *Journal et Correspondance*, Bruxelles, Lebègue, 1891. — Ward, H., *My life with Stanley's rear guard*, London, Chatto and Windus, 1891. — Ward, H., *Five years with the Congo Cannibals*, London, Chatto and Windus, 1891, p. 35, 164-90, 195-8, 215-23, 227, 270. — Ward; S., *Herbert Ward*, Paris, éd. *Revue Mondiale*, 1931. — Hinde, S. L., *La chute de la domination arabe au Congo*, Brux., Falck, 1897; *L'Afrique*, Bruxelles, Lebègue, 1909, pp. 13-18, 21, 129-160. — Liebrechts, C., *Souvenirs*, pp. 12-32, 177-85. — Wissmann, *Unter Deutscher Flagge guer durch Africa*, Berlin, 1889, ch. XIII, — Banning, E., *Mémoire politiques et diplomatiques*, Bruxelles, Renaissance du Livre, 1927, p. 158. — *Mouvement géographique*, 1885, p. 536; 1887, pp. 29a, 32c, 49a, 54b; 1888, pp. 74c, 82a; 1889, pp. 6a, 16b, 66b; 1890, pp. 406, 50a, 125b. — *Congo Illustré*, 1894, pp. 17, 20, 30, 43, 154, 160. — Lejeune, L., *Le Vieux Congo*, Bruxelles, Expansion Belge, 1930; *Van Gèle chez Tippo-Tip*, pp. 62-66. — Chapeaux, A., *Le Congo*, Bruxelles, éd. Rozez, 1894, pp. 132, 145, 289. — Boulger, D., *The Congo State* London, éd. Thacker, 1898, pp. 36, 108, 109, 162. — Defester, H., *Les Pionniers belges au Congo*, Tamines, éd. Duculot, 1927, pp. 22, 69, 75. — Pirenne, J., *Coup d'œil sur l'Histoire du Congo*, Bruxelles, Lamertin, 1921, pp. 19, 39, 46. — Chalux, *Un an au Congo*, Bruxelles, Dewit, 1925, pp. 567-70, 583, 618. — Verhoeven, J., *Jacques de Dixmude*, Bruxelles, Librairie Coloniale, 1929, pp. 57, 99, 109, 132. — Masoin, F., *Histoire de l'E. I. C.*, Namur, Ricard Balon, 1913. — Crokaert, J., *Boula Matari*, Bruxelles, Dewit, 1929, p. 175. — Wasserman, J., *La vie de Stanley*, Paris, Albin Michel, 1933, pp. 119, 188, 198, 224, 246-49, 255-59. — Daye, P., *Stanley*, Paris, Grasset, 1936, pp. 110-5 202-5, 28. — Weber, *La Campagne arabe*, Bruxelles, 1930, pp. 4, 6, 9, 13. — Franck, L., *Le Congo Belge*, Bruxelles, Renaissance du Livre, 1930, I, pp. 31 et 3, 88; II (d'après Dhanis et Henry), pp. 66, 100. — *Expansion Coloniale*, Bruxelles, 1932, I, p. 33. — *Avenir Belge*, Bruxelles, n° jubilaire 1935 (souvenirs de Henry), p. 22. — Moeller A., *Deux anniversaires. Essor Colonial et Maritime*. 1933. — Discours aux Journées Coloniales de 1933 — *La fondation de Stanleyville, Bulletin du T.C.B.*, 1936.

TORRENS (*Robert-Richard, Sir*), Homme d'Etat (Cork, Irlande, 1814 - Falmouth, 31.8.1884).

Il était le fils du colonel Robert Torrens, membre originaire de la « South Australian Land Company » de 1831 et de la « South Australian Association » de 1834. Une note biographique est consacrée à Robert Richard — celui qui nous intéresse — dans le vol. II de *The Australian Encyclopædia*, éditée par Jose et Carter (Sydney, Augus a. Robertson Ltd, 1926; voyez p. 565).

Il reçut son éducation à Trinity College à Dublin et, après avoir été employé à l'Administration des Douanes à Londres, il émigra en 1840 en Australie du Sud, où il devint receveur des douanes à Adelaïde. Il y joua un rôle politique et forma, le 1er septembre 1857, un ministère qui dura exactement un mois; il déposa un projet de loi en vue de simplifier les règles de la constatation et des transferts des propriétés et des droits réels immobiliers. Son système était diamétralement opposé au droit métropolitain anglais. Le projet de l'Acte Torrens ne fut adopté en seconde lecture qu'après la chute de trois ministères, la loi de la South Australia date du 2 juillet 1858 et permet la mobilisation de la propriété immobilière.

R.-R. Torrens devint directeur de l'enregistrement (registrar general) de l'Australie méridionale et quand il revint en Angleterre en 1863, sa réforme du régime foncier avait été adoptée, dans ses lignes essentielles, par presque toutes les colonies australiennes.

Dans la métropole, il mena campagne contre la complication et la cherté des transferts de biens immobiliers et brigua un siège au Parlement. Après plusieurs échecs, il fut élu par Cambridge en 1868, mais n'eut pas l'occasion de déposer un projet de loi. Battu à l'élection de 1874, il se retira de la politique et mourut à Falmouth le 31 août 1884 (K. C. M. G., 1872; G. C. M. G., 1884).

Le texte d'une loi Torrens, celui du « Real Property Act » d'Australia du 7 août 1861, est reproduit, en traduction française, dans le *Bulletin de Statistique et de Législation comparée*, publié par le Ministère des Finances de France (t. XVII, janvier-juin 1885, pp. 681-713).

Un avocat à la Cour d'Appel de Liège, Fr. Troisfontaines, a étudié le système Torrens en Australie même et son exposé a paru en 1889, à Bruxelles, chez Larcier, sous le titre : « Les Livres fonciers, spécialement l'Acte Torrens », avec une préface d'Edmond Picard, qui fait remarquer qu'ici on n'aime pas les novateurs et que c'est très grave de déranger les habitudes. Il ajoute que Sir R.-R. Torrens, l'ingénieur-jurisconsulte, « a rendu les lourds immeubles aussi déplaçables que les marchandises, aussi voltigeants que les billets de banque ».

Les principes juridiques de l'Acte Torrens convenaient spécialement aux pays neufs, où l'origine et les transferts de la propriété immoblière ne peuvent continuer à dépendre de coutumes diverses et de législations indigènes très touffues comme le sont, par exemple, celles des pays musulmans de l'Afrique du Nord. Ils ont l'avantage d'entourer la propriété immobilière et les droits réels d'une grande sécurité et facilitent le crédit. Aussi, l'Etat Indépendant du Congo suivit la France, qui avait introduit le système Torrens en Tunisie dès l'année 1885.

C'est sur l'Acte Torrens qu'est basé le décret congolais du 14 septembre 1886, dont les dispositions essentielles se retrouvent dans le décret actuellement en vigueur du 6 février 1920 organisant la propriété immobilière (*B. O.*, 1920, p. 265).

L'Acte Torrens a fait du chemin et est appliqué en Indochine et dans la plupart des colonies de l'Afrique centrale. Cependant, il ne s'agit pas d'une application intégrale, car dans la législation du Congo belge et dans celle des autres colonies ou protectorats, on relève de nombreuses discordances et modifications apportées aux conceptions radicales de Sir Robert Richard Torrens, qui a créé une adaptation très ingénieuse du droit immobilier allemand.

28 mars 1947.

T. Heyse.

Torrens, R., *Registration of title of land*, London, Cobden Club Publication, 1859. — *The South Australian System of Convenancing by Registration of Title*, Australie, Adelaïde, 1859. — *Transfer of land under duplicate method in British Colonies*, London, Cassel, 1882, 88 p.

François, Bernard, *Acte Torrens, La Grande Encyclopédie*, Paris, Lamirault, s. d., t. I, pp. 470-471. — Heyse, Th., *Quelques vues générales et critiques sur le Régime de la Propriété immobilière au Congo belge*, Bruxelles, *I. R. C. B.*, Bulletin des séances, 1934, pp. 317-355. — Heyse et Warnotte, D., *Note bibliographique sur l'Acte Torrens*, dans *I. R. C. B.*, Bulletin des séances, 1934, pp. 351-355. — L'historique de l'Acte Torrens a été fait par plusieurs auteurs français et il est repris par Paul Dufrénoy, dans son traité sur *Le Régime foncier au Congo Belge et l'Acte Torrens*, Bruxelles, Hauchamps, 1934, pp. 15-17.

U

UKWA, Chef zande (né vers 1855, décédé près de Dungu, le 15.2.1896).

Ukwa se trouvait établi par son père Wando à l'Est de la Tumbi, cours moyen de la Kapili et de la Duru. Il avait fait alliance avec les Nubiens, ce qui le mit en désaccord avec son père et ses frères Mbittima et Renzi. Le Nubien Mohammed Kher commandait chez Ukwa une zériba d'Abdullahi dans le bassin occidental de la Haute-Duru, au Nord du Gongo, afin de surveiller la chefferie voisine de Wando. Fort de l'appui des Nubiens, Ukwa battit son frère Mbittima, qui dut se réfugier chez un parent. Du coup, Ukwa occupa les territoires de son frère en bordure de la rive méridionale de l'Uele. Junker, à son passage dans la région, fut appelé comme arbitre entre Wando et ses fils. Mis en présence de son fils rebelle Ukwa, le vieux Wando se montra absorbé et triste : « Agé, disait-il, il avait partagé ses Etats entre ses trois fils : Mbittima, Renzi et Ukwa, ne gardant pour lui qu'un petit coin où il entendait vivre en paix. Ses enfants réconciliés, il retournerait à son ancienne résidence à la Duru. » Junker essaya tout au moins de réconcilier Ukwa et Renzi en établissant comme frontière de leurs possessions respectives la Kapili. En juillet 1885, Ukwa étendait son territoire vers l'Est et s'établissait sur la rive Nord de la Dungu, entre le confluent Dungu-Kibali et Bongere.

En 1892, avant même l'arrivée de l'expédition Van Kerckhoven, Wando dépêcha à Niangara un émissaire pour obtenir des blancs l'établissement dans ses territoires de deux postes : l'un sur la Basse-Dungu, en territoire d'Ukwa, l'autre au pied du mont Arama, sur le Bas-Kibali, en territoire de Mbittima. Arrivé dans la zériba qui lui était réservée dans ce territoire de Mbittima, Van Kerckhoven y reçut Wando et ses deux fils : Ukwa, de caractère onctueux, et Mbittima, plutôt brutal et emporté. Il ne fallait d'ailleurs pas se fier à Ukwa : en janvier 1894, ce chef fit massacrer une petite colonne d'auxiliaires mundu ramenés vers l'Uele par Vander Haeghen pour être désarmés suivant les ordres de Baert. Ces auxiliaires en route avaient déserté pour regagner la Haute-Dungu, mais force leur était de traverser le territoire d'Ukwa, au Nord de Kibali. C'est ainsi qu'Ukwa les fit tous massacrer.

Lorsque Renzi se montra rebelle envers l'Etat en 1894, Delanghe, chargé de le mater, s'adjoignit Ukwa pour se mettre à la poursuite de Renzi (mars 1894). Cette campagne contre Renzi fut longue (du 22 mars au 20 mai). En fin de compte, Renzi parvint à fuir chez Bafuka et ne fut pas atteint.

En septembre (1894), Ukwa, protestant toujours de sa fidélité et de sa collaboration sincère, insistait pour que Baert fît attaquer le plus tôt possible la zériba mahdiste de l'Akka. Baert accepta l'offre d'Ukwa, qui fournissait 2,000 hommes pour accompagner la colonne commandée par Wterwulghe, Swinhufvud et Millard. Ce fut une défaite pour l'E.I.C. La plupart des hommes d'Ukwa désertèrent.

D'après Chaltin, la mort d'Ukwa débarrassait les Européens de Dungu d'un puissant voisin, dont l'ambition, toujours en éveil, était sans limites.

Son fils Bokoyo lui succéda et se montra fidèle allié des Blancs.

26 mars 1947.
P.-L. Lotar, O.P.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Souvenirs de l'Uele, Revue Congo : Le Gouvernement égyptien*, pp. 94, 95, 96. — *Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 115, 123, 173, 177, 189 à 195, 205, 357. — Junker, *Reise in Africa*, pp. 49, 110, 112, 113, 116. — Hutereau, *Les peuplades de l'Ubangi et de l'Uele*, pp. 175 et suiv.

UZES *(Jacques de Crussol,* duc **d'**) (Paris, 19.11.1868-Cabinda, 20.7.1893).

Il avait projeté une mission d'exploration partant du Congo français et visant à atteindre le Nil, en remontant la Sangha, puis en prenant au Nord du Bomu. La mission avait un caractère privé et était subventionnée par la mère du duc, Anne de Rochechouart, née Mortemart. Le principal adjoint du duc était le lieutenant Julien, dont la famille avait séjourné en Egypte et même au Soudan. Le duc d'Uzès part de Marseille le 25 avril 1892. Au début de juillet, la mission débarque au Congo français. Ses charges d'approvisionnement sont déjà arrivées au Pool. Le 21 juillet, les membres de la mission sont à Brazzaville. Dolisie met tout en œuvre pour que la colonne prenne la route du Bomu, afin de

se diriger vers Khartoum, comme le préconisait Julien. Pour Dolisie, il s'agissait de couper la route du Nil aux Belges (dont l'expédition, entreprise par Van Kerckhoven, était déjà en route). Mais le duc d'Uzès se montra peu disposé à répondre au dessein de Dolisie; aussi, celui-ci fit-il en sorte que le commandement effectif de la mission fût confié à Julien, passé à sa dévotion.

Ayant appris le départ d'Hanolet, du Pool vers le Haut-Ubangi, Dolisie pressa le départ de la mission d'Uzès (22 septembre) et mit à sa disposition deux canonnières : l'*Ubangi* et le *Djoué*. Arrivé sur le Haut-Ubangi, Julien devait d'abord aller venger le massacre de Poumayrac chez les Bubus, puis rejoindre Liotard en territoire Sakkara, chez Bangasso, pour forcer de ce côté la barrière que lui opposerait l'occupation de la rive septentrionale du Bomu par les officiers de l'E.I.C. Mais il ne suffisait pas de s'installer au Nord du Bomu, il faudrait encore couper les Belges plus au Sud, en remontant la Mbili, pour atteindre par cette route les sources du Bahr el Ghazal. Enfin, la voie d'eau permettrait de gagner aisément (?) Fachoda, d'où l'on enverrait des émissaires au Nord, vers Khartoum, à l'Est vers l'Abyssinie, pour y dépister l'arrivée des Anglais. En ce qui concernait le Bomu, les instructions remises par Dolisie à Julien stipulaient qu'arrivé aux Abiras, Julien devait mettre en œuvre ses éléments musulmans et égyptiens pour faire de la propagande française et gêner ainsi Hanolet, « qui avait probablement pour objectif de chercher à rejoindre Van Kerckhoven en route vers le Nil. » De Chavannes appuyait vivement la politique de Dolisie, à qui revient cependant toute l'initiative des mesures prises envers la mission d'Uzès.

Le dessein, ouvertement avoué, de nous couper sur le Bomu décida le roi Léopold II à faire valoir ses droits devant le Gouvernement anglais. Le Roi écrivait, en effet, le 10 octobre 1892 : « Nous avons annoncé à Londres les intentions manifestes des Français vers le Nil, car nous ne pouvons nous laisser tourner par le Nord. » L'attention de l'Angleterre fut donc mise en éveil. Néanmoins, en novembre, Dolisie donnait à Julien plein pouvoir pour traiter avec les chefs au Nord du 4e parallèle et ajoutait qu'il convenait d'organiser une démonstration militaire chez Bangasso, de manière à seconder Liotard, qui arriverait chez les Sakkaras en mars 1893. Dès le début de décembre 1892, les journaux français annoncèrent que la mission d'Uzès changeait de destination : au lieu de remonter la Sangha, elle venait de prendre la route de l'Ubangi, afin d'aller planter le drapeau français sur le Nil et le Bahr el Ghazal.

Dès février 1893, des laptots français incursionnaient fréquemment aux environs de Banzyville, poste de l'E.I.C. A Yacoma (E.I.C.), où se trouvait Hennebert, on signalait le va-et-vient des Français au poste des Abiras. Le 12 mars, on apprenait que Liotard et sa troupe venaient de quitter les Abiras pour Bangasso, dont le chef de poste était Mathieu. Le 16 mars, Liotard, avec 50 hommes de la mission d'Uzès, Algériens, Sénégalais, Sakkaras et porteurs fournis par Dajo, apparaissait à Bangasso et menaçait de faire usage de ses armes si Mathieu hésitait à lui ouvrir la route. Or, Balat, inspecteur d'Etat, avait laissé à Mathieu l'ordre d'arrêter Liotard ou quiconque tenterait de passer en territoire de l'E.I.C. Mathieu, secondé par Hennebert, Buret, Dumoulin, empêcha donc Liotard de passer.

Liotard dut battre en retraite et camper en dehors du poste. Cependant, ces incidents furent racontés de façon toute différente et absolument inexacte du côté français, tant par Henri Bobichon (dans le *Vieux Congo français et l'A.E.F.*, pp. 103-104), que par le *Temps* de Paris (2 juin 1894). Sur ces entrefaites, Dolisie était rentré en Europe et passait ses vacances à Vichy en juin 1893; il y apprenait que le 3 avril (1893), Julien et le duc d'Uzès avaient pris passage à Liranga à bord d'un bateau de l'E.I.C. à destination de Kinshassa, tous deux étant gravement malades.

Uzès, atteint de dysenterie, comptait rentrer en Europe, mais il mourut à Cabinda, le 20 juillet 1893.

19 février 1947.

M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Ubangi, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, pp. 87, 88, 91. — Id., *Grande Chronique du Bomu*, Ibid., pp. 39, 41, 43, 44, 52, 56, 61, 62. — *Duchesse* d'Uzès, *Le voyage de mon fils au Congo*, Plon, Paris, 1894. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, 2 vol., Namur, 1913; vol. I, pp. 113, 337; vol. II, p. 273. — *Mouvement géogr.*, 1892, pp. 21 a, 105 b, 132 c; 1893, pp. 25, 64 c. — Bobichkon. *Le Vieux Congo français et l'A.E.F.*, pp. 103, 134. — *Le Temps* de Paris, 2 juin 1894.

V

VALASNA (IGNACE DE) (ou **VALSASSINA**), Missionnaire (XVII[e] siècle).

Frère convers de la province de Milan. Il arive à Loanda le 11 novembre 1654. Il fut avec le Père Cavazzi à Maopongo, durant un an et demi. Ensuite à Mbaka, en octobre 1656 à Matamba, où il resta quatre ans. En 1660, il est envoyé à Masangano, en 1662 à Loanda, de là à Nsundi, où il ne demeure que quelques semaines. Il va à San Salvador et retourne à Loanda, d'où, en 1667, il rentre en Europe.

19 janvier 1948.
Mgr. J. Cuvelier.

VALENCE (GABRIEL DE), Missionnaire (Valence, 1594-Nkusu, Bas-Congo, 7-8-1750).

Il devint religieux capucin dans la province de Castille et fut désigné pour le Congo en 1646. Arrivé à destination le 6 mars 1648. Missionnaire d'abord à Mbanza Mbata, d'où il est envoyé à Nkusu. Il y meurt le 7 août 1750, âgé de 56 ans.

Il fut plusieurs fois gardien dans sa province avant de partir pour le Congo.

19 janvier 1948.
Mgr. J. Cuvelier

VANDEVELDE (*Joseph*), Officier (Gand, 5.1.1855-Isanghila, 23.5.1882). Fils d'Adolphe-François-Joseph et de Vanderstraeten. Colette-Jacqueline.

La carrière coloniale de Joseph-Paul-François Vandevelde fut très courte; elle n'en est pas moins méritoire.

Joseph Vandevelde s'engage le 21 juillet 1871, comme simple soldat, au 2[e] régiment de ligne.

Le 6 octobre 1872, il est nommé sergent.

Il entre à l'Ecole Militaire le 1[er] décembre 1874, après avoir subi les plus brillants examens. Il y a fait une année d'études à la section d'infanterie, puis quatre années à la section des armes spéciales.

Le 1[er] janvier 1877, il est nommé sous-lieutenant et désigné provisoirement pour l'artillerie.

Le 24 avril 1879 il passe en effet au 5[e] régiment d'artillerie.

Le 16 mai 1881, il est détaché à l'Institut cartographique militaire.

Il est admis au service du Comité d'Etudes du Haut-Congo pour trois ans et adjoint à l'expédition Stanley.

Chargé d'installer un chantier de constructions navales à Léopoldville, pour le lancement d'embarcations sur le fleuve, au-dessus des cataractes, il suit pendant un an, dans ce but, aux établissements du génie maritime, un cours pratique de mécanique et de constructions navales. Il a, en même temps, pour mission spéciale l'étude du régime des eaux du Congo dans les endroits de son cours qui sont navigables.

On lui adjoint, au départ, d'habiles charpentiers maritimes.

Il s'embarque le 18 janvier 1882, plein d'espoir, pour la côte occidentale d'Afrique et rejoint son frère Liévin, parti déjà pour le Congo le 9 décembre 1881.

En avril, avec Nilis, tous deux se portent au secours de la station d'Isanghila et la dégagent des indigènes qui l'assaillaient.

Joseph Vandevelde continue alors vers Léopoldville, où l'appelle sa désignation.

C'est là qu'il ressent les premières atteintes de la fièvre. On l'engage vainement à rejoindre la côte pour se faire soigner. Pressé de se rendre aux ordres de Stanley, qui réclame ses services sur le Haut-Fleuve, il se prépare à partir quand la maladie le ressaisit et devient si grave qu'on le fait transporter en hamac à Vivi.

C'est la saison des pluies, la route est obstruée de grandes herbes qu'alourdissent encore les pluies torrentielles qui tombent, chaque jour, à cette saison. Le chemin escalade des montagnes escarpées, pour redescendre dans des vallées profondes et forestières. Pendant 60 milles les porteurs qui l'escortent traversent torrents, marais, se frayant un chemin parmi les obstacles de tous genres.

A trois jours d'Isanghila, le 23 mai 1882, près du camp appelé Gangila, Joseph Vandevelde expira, épuisé par la fièvre et les fatigues de la course.

Ses porteurs, de Kabinda, portèrent le corps à Vivi, où il est enterré.

C'est le premier officier belge tombé au Congo.

En 1929, les restes de Joseph Vandevelde seront ramenés au cimetière de Kitomesa

(Matadi), en même temps que ceux des pionniers enterrés à Vivi, et notamment ceux de Hanssens et d'Orban.

On ne sépare pas du souvenir de Joseph Vandevelde celui de son frère Liévin, qui décédera à Léopoldville (où il a sa tombe) le 17 février 1888.

Un monument a été élevé à Gand aux deux vaillants officiers.

27 avril 1948
L. Guébels.

Chapaux, *Le Congo*, Bruxelles, 1894, pp. 80 et 167, note 1. — De Martrin-Donos, *Les Belges dans l'Afrique centrale*, t. I, pp. 406-407. — Stanley, *Cinq années au Congo*. — Eloge funèbre prononcé par Jérôme Becker, *Bull. de la Société Royale de Géographie d'Anvers*, t. XIII, p. 31. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*. Notices biographiques.

VAYSSIERES *(Alexandre)*, Ancien officier des hussards français. (Mort dans le Bahr-el-Ghazal, en 1860.)

Il s'était établi sur le Nil pour y faire le commerce d'ivoire, qu'il exerça loyalement. Son principal établissement était situé à Agorbar, par 6° 30' latitude Nord, près de la Mission catholique de Sainte-Croix (Pères de Vérone). Il avait réuni autour de lui une troupe de quatre-vingts chasseurs, parmi lesquels il entretenait une discipline toute militaire et à l'aide desquels il réprimait tout désordre voisin de ses établissements. Homme instruit, il avait cherché à s'entourer des meilleurs livres publiés en Europe et ne manquait aucune occasion d'exprimer son mépris pour le commerce odieux des esclaves. Malgré sa petite taille qui lui avait valu le surnom familier de « rat », et qui contrastait avec une âme énergique, chevaleresque et passionnée, il avait acquis un véritable prestige dans la mission de justicier qu'il s'était donnée. Il était redouté de tous les négriers. Un jour, raconte Guillaume Lejean, après une journée passée dans la savane, rentrant à Agorbar, il trouva le village en deuil et apprit qu'un négrier égyptien avait razzié la bourgade et enlevé vingt et un enfants en l'absence des hommes, partis pour la pêche. Vayssières, avec un peloton de ses hommes et suivi des noirs, rejoignit l'Egyptien, dont les barques n'allaient pas vite. Il héla le brigand, réclamant les captifs. Le traitant affirma n'en pas avoir. Alors, Vayssières, le revolver au poing, sauta sur la barque sans s'effrayer des mines suspectes, explora le pont et les cabines sans rien trouver. S'adressant aux mères des captifs sur la rive, il leur commanda d'appeler leurs enfants. Une mère appela sa fille, qui répondit du faux-pont. Alors, Vayssières ordonna au flibustier de remettre en liberté les enfants qu'il avait cachés, le menaçant de le faire fusiller par ses tireurs sur la berge s'il en manquait un seul. L'homme, effrayé, obéit, et après s'être assuré que pas un enfant ne manquait à l'appel, Vayssières rentra à Agorbar au milieu des plus bruyantes acclamations.

Dès son arrivée à Agorbar, De Pruyssenaere de la Wostine, voyageur belge, qui avait fait à Khartoum, en 1857, la connaissance de Vayssières, fut bien reçu par le négociant et il raconta, dans ses lettres à sa famille, avoir assisté à une de ces petites guerres livrées par Vayssières à une bande de deux cents fusils qui avait fait irruption dans le pays des Bor, situé au Sud de Tuitch. Le prestige des Européens auprès des Nubiens était tel, écrit De Pruyssenaere, que quatre Européens et quelques domestiques mirent aisément en fuite deux cents Nubiens armés jusqu'aux dents.

De Pruyssenaere et Vayssières organisèrent en commun de grandes chasses dans le pays des Kitch. Vayssières rentra à Agorbar en octobre 1859 et retourna à Khartoum pour y déposer ses marchandises, y chercher de nouvelles provisions, tandis que son compagnon préparait une nouvelle expédition vers le pays des Niam-Niam (Azande du Nord). Le 12 décembre, Vayssières le rejoignit au Bahr-el-Ghazal et lui apporta, parmi le courrier d'Europe, une lettre annonçant le décès du père du voyageur belge. Rentrés tous deux à Agorbar, le 20 janvier 1860, ils songèrent à réaliser l'expédition projetée vers le Sud; ils visitèrent en effet la région comprise entre 6 1/2 et 8 1/2 degrés latitude Nord, où nul voyageur européen n'avait encore pénétré, et y établirent une station à Al Oual, sur le Djour inférieur, à l'endroit où se dressa plus tard la zériba d'Abou Gouroun, à 15 kilomètres au Nord-Ouest de la zériba de Ghattas, afin de s'en servir de base pour leurs chasses futures. Le 27 mars, Vayssières regagnait le Nil et entreprenait de grandes chasses en pays djour et niam-niam; ce fut une période pénible; il souffrit énormément de la soif. Il succomba à une attaque de fièvre dans le Bahr-el-Ghazal, en 1860.

Vayssières écrivit d'une plume élégante des articles sur l'Afrique centrale, qu'a publiés la *Revue des Deux Mondes*. Schweinfurth connut le fils de Vayssières.

7 février 1947.
M. Coosemans.

Revue des Deux Mondes, 1860. — Dubois, *Etude sur de Pruyssenaere, Bulletin Soc. Géog. d'Anvers*, 1930, XLX, 2e et 3e fasc., pp. 145, 153, 157, 158, 159, 171. — Sweinfurth, *Au Cœur de l'Afrique*, vol. 1, pp, 181, 182. — Lotar, P.-L., *Souvenirs de l'Uele, Revue Congo*, 193?, juillet, p. 4.

VELGHE *(Alexandre-Henri-Pierre-Cyrille)*, Officier de la Force publique (Tongres, 11.9.1870-Avakubi, 24.7.1895). Fils de Cyrille Velghe et de Flore Noël.

Sous-lieutenant au 2e régiment de chasseurs à pied, Alexandre Velghe s'engagea à l'E.I.C. le 6 février 1893. Dès janvier 1894, il était désigné pour commander le poste de Bomokandi. Au cours de ce mois, on apprenait à Niangara que dans ce poste, cinquante auxiliaires fadjelu et mundu, qui n'étaient autres que les Mundu licenciés du poste d'Azanga, ne pouvant risquer une simple fuite pour gagner leur région trop éloignée, s'étaient emparés de la station. Velghe avait commis l'imprudence de les réarmer momentanément. Les mutins commencèrent par massacrer les réguliers, puis pillèrent le poste, dont ils enlevèrent nonante charges, parmi lesquelles trente et une caisses de cartouches et tous les fusils. Ils avaient eu vent de la décision de Baert de les renvoyer vers l'aval en qualité de travailleurs. Velghe n'eut que le temps de fuir en pirogue vers Siasi. La nouvelle parvenue à Niangara, Raynaud fut chargé de quitter immédiatement Amadis avec soixante-dix réguliers et ses auxiliaires pour réoccuper le poste de Bomokandi, mais quand il y arriva, les Mundu étaient partis, supérieurement armés. Malade, Velghe obtint un certificat médical l'autorisant à descendre à Boma, le 16 avril 1894. Guéri, il était désigné le 10 septembre 1894 pour la zone arabe et envoyé aux Stanley-Falls, où il arriva le 20 octobre. Il fut incorporé à la colonne Lothaire, chargée d'atteindre l'Ituri, tandis qu'Henry, avec sa petite troupe, marchait sur Makala. Leurs efforts conjugués devaient anéantir les colonnes arabes qui, sous la conduite de Kibonge et avec l'appui de Stokes, s'étaient réfugiées dans les montagnes de l'Ituri, après la défaite des leurs dans la région arabe du Lomami. Au cours de cette campagne dans l'Ituri, Velghe mourut de dysenterie à Avakubi, dans la forêt équatoriale, le 24 juillet 1895.

27 décembre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 175, 333. — M. Coméliau, 7 février 1944. — *Bull. de l'Association des Vét. col.*, juillet 1938, p. 8. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, pp. 150, 152.

VERGE (DU), Ancien Consul à Loanda.

Du Vergé fut engagé au service de l'Etat Indépendant du Congo en août 1883.

Nous n'avons pu retrouver aucun renseignement à son sujet, si ce n'est la relation d'un incident qui le mit aux prises avec le sous-lieutenant Valcke. Les faits se sont passés le 26 août 1883. Au cours d'un déjeuner présidé par Ch. J. C. Callewaert, à Nkongoullo, Du Vergé, qui venait d'arriver au Congo et se trouvait vraisemblablement dans un état d'ébriété assez prononcé, déclara ne pas reconnaître les pouvoirs confiés à Valcke par Stanley et lui lança en même temps une volée d'insultes et de grossièretés. Au cours de l'altercation qui s'ensuivit, Valcke reçut un soufflet et constitua immédiatement deux témoins, mais Du Vergé lui adressa des excuses par écrit quelques jours plus tard. Au lendemain de cette aventure, il quitta Nokki pour Vivi. Il est rentré malade en Europe en janvier 1884.

12 juin 1947.
A. Lacroix.

Notes de Ch. J. C. Callewaert.

VERHAEREN *(Louis - Victor - Emmanuel)*, Electricien (Louvain, 10.12.1872 - Kinkanda, 14.2.1898).

Engagé en qualité d'électricien par la Compagnie du Chemin de fer du Congo en novembre 1896, Verhaeren arrive au Congo le 1er décembre suivant. Un an de séjour sous les tropiques suffit pour avoir raison de sa robuste santé. Il meurt à Kinkanda le 14 février 1898. Il avait épousé Stoop, Marie.

7 mai 1947.
A. Lacroix.

VERHOEVEN *(Regine-Aloïse)* (en religion Sœur *Servatia*, des Sœurs du Sacré-Cœur de Marie, de Berlaer), Missionnaire (Hoogstraeten, 1.6.1888-Ibembo, 25.9.1910).

Sœur Servatia débarqua au Congo le 9 juillet 1910 et fut désignée pour la Mission d'Ibembo. Elle y mourut quelques mois à peine après son arrivée.

29 avril 1947.
A. Lacroix.

Annuaire des Missions catholiques au Congo belge, 1935, p. 403.

VERSTRAETEN *(Antoine - Léon - Marie Corneille)* (Malines, 3.5.1863 - Anvers, 10.1.1919). Fils de François-Marie-Jeanne Verstraeten et de Jeanne-Christine Le Comte.

Sous-lieutenant au régiment des carabiniers, Antoine Verstraeten prit du service à

l'E.I.C. le 6 décembre 1891 et fut désigné pour l'expédition du Haut-Uele. Arrivé à Niangara, le 5 janvier 1893, il y était nommé chef de la zone Uele-Makua. En 1894, gagnant le Bas, puis le Moyen-Bomokandi, il était chargé de créer le poste d'Azanga-Popo, puis celui de Poko, destiné à barrer la route aux incursions mahdistes. Dès le 5 janvier, il était envoyé chez Kana le Zande, sur la Basse-Tély, pour y établir un poste à la demande des Azande du Sud. D'abord bien reçu, il fit avec Kana l'échange du sang; deux jours après, il était attaqué et regagnait à grand'peine Poko. Nommé, en 1896, lors d'un deuxième terme, chef de zone Rubi-Uele, Vertraeten était chargé de trouver une route directe de l'Itimbiri au confluent du Bomokandi. Il quittait Djabir pour Ibembo, en compagnie du sultan Djabir, remontait en pirogue en vingt-trois heures l'Itimbiri-Rubi, en amont de la Likati, et poussait ensuite jusqu'aux rapides de Buta (chutes Dimono). Il y créa un poste en territoire mogandzulu. Partant de Buta, il atteignit Libokwa. Il établit des gîtes d'étapes de cinq en cinq heures de marche. Il mit 34 heures de Buta à Bima. Paul Lemarinel avait déjà, en 1895, projeté cette voie terrestre d'Ibembo à Bima, le long du Rubi. En 1897 (5 avril), Vertraeten rentrait en Europe. Son troisième départ date du 25 avril 1898. Il était nommé Commissaire de district de l'Uele, puis Commissaire général le 7 août 1899. Au début de l'année 1900, les Azande révoltés menaçaient les communications de l'Uele avec le Bahr-el-Ghazal et Lado. Le Commandant Vertraeten concentra à Engwettra une expédition forte de 230 soldats commandée par les sous-lieutenants Tilkens, Hutereau, Lespagnard, Landeghem, le médecin Cassalini. En février-mars, Verstraeten soumit complètement les Azande révoltés. « Pendant neuf jours et neuf nuits (*Belgique Militaire*, 1902, p. 1597), la colonne, formée en carré, combattit dans la forêt, contre des ennemis qui se dissimulaient sans cesse. Ce n'est que parvenue hors de la forêt qu'elle parvint, en une lutte acharnée, à abattre ses adversaires. »

Verstraeten rentra en Europe le 24 avril 1901. Il mourait à Anvers le 10 janvier 1919. Il était chevalier de l'Ordre Royal du Lion, décoré de l'Etoile de Service à deux raies et de la Croix Militaire de 2e classe.

Il écrivit divers articles dans la *Belgique Coloniale* : « Les communications avec l'Uele » (numéro du 23 août 1896); « Nouvelle route entre Ibembo et le Haut-Uele » (numéro du 25 octobre 1896); « La pierre à chaux » (numéro du 15 novembre 1896).

18 octobre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele*, *Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 143, 173, 181, 231, 247, 333. — Lejeune, A., *Histoire militaire du Congo*, pp. 209 et suiv. — *Tribune congolaise*, 23 janvier 1919, p. 2. — *A nos héros coloniaux morts pour la civilisation*, p. 201. — Bauer, L., *Léopold le Mal-Aimé*, Paris, 1935, p. 297. — *Bull. de la Soc. de Géog. d'Anvers*, 1907-1908, p. 405. — *Belgique Coloniale*, 23 août 1896, 25 octobre 1896, 15 novembre 1896. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*.

VERVOORT *(Lambert)* (en religion Frère Gustave), Frère Missionnaire Rédemptoriste (Anvers, 9.6.1883-Anvers, 20.6.1928). Fils de Pierre Vervoort et de Philomène Van Spitaal.

Il entra chez les Rédemptoristes en 1903 et fit profession le 1er novembre 1908. L'année suivante, il partit pour la Mission des Antilles, confiée aux Rédemptoristes de Belgique. Après y avoir travaillé pendant onze ans, il partit le 11 mai 1920 pour le Congo et y fut attaché à la Maison de Matadi. Rentré en Belgique, pour restaurer sa santé, il mourut inopinément à Anvers, dix jours après son retour, le 20 juin 1928.

24 novembre 1947.
M. De Meulemeester.

M. De Meulemeester, *Mémorial de la Province belge de la Congrégation du T. S. Rédempteur*, Louvain, 1931, 20 juin. — *Annuaire des Missions catholiques au Congo belge*, Bruxelles, 1935, p. 410.

VEYS *(Louis)*, Missionnaire Rédemptoriste (Sleydinge, 6.11.1865 - Anvers, 30.10.1903). Fils de Jean-Baptiste Veys et d'Antoinette Velleman.

Il fit ses premières années d'humanités au collège épiscopal d'Eekloo, entra, à l'âge de dix-sept ans, chez les Rédemptoristes et fut admis aux vœux le 5 octobre 1884. Après avoir achevé sa formation classique à la Maison du Noviciat à Saint-Trond, il étudia la philosophie et la théologie au scolasticat de son institut à Beauplateau et y reçut l'ordination sacerdotale le 4 octobre 1892. Il fut pendant quatre ans attaché à la résidence de Saint-Trond, puis, en 1897, à celle de la Madeleine à Bruxelles. Quand, en 1899, la province belge de la Congrégation du T. S. Rédempteur accepta une Mission au Congo, le Père Veys fut un des premiers à s'offrir pour cette nouvelle entreprise

apostolique. Sa santé, assez délicate, empêcha les supérieurs d'acquiescer sur-le-champ à sa demande. Il chercha à se dédommager de cet insuccès en créant à Bruxelles l' « Œuvre de Matadi », destinée à recueillir les vieux timbres, le papier d'étain et d'autres objets dont la vente procurerait quelques ressources à ses confrères du Congo. Essai modeste d'où sortirait plus tard une vaste organisation charitable dont les ramifications s'étendirent à toutes les résidences des Rédemptoristes en Belgique. Cependant, sa demande d'aller se dévouer en terre africaine n'était pas perdue de vue. Le 16 décembre de cette même année 1899, il put s'embarquer à Anvers, en compagnie du Père Simpelaere, pour aller s'établir avec lui au poste de Tumba. Pendant le voyage, le Père Veys s'appliqua assidûment à l'étude du Kikongo et parvint assez rapidement à se l'assimiler. Il composera bientôt le premier vocabulaire congolais-français en usage dans la Mission, mais n'aura pas le temps de l'éditer.

Le 23 mars 1900 il arriva à Tumba et entreprit aussitôt plusieurs voyages d'exploration pour préparer la fondation de nouvelles fermes-chapelles ou visiter celles qui étaient déjà établies à Kitobola, Luvituku, Nkela, Kikandila, etc. Il fut aussi chargé de la reprise et de l'organisation de la ferme-chapelle de Baba, cédée par les Pères Jésuites aux Rédemptoristes. En 1902, un violent orage vint tout y renverser, mais le Père Veys eut vite fait de relever ces ruines et il reconstruisit, cette fois en briques, les bâtiments détruits par l'ouragan. Dans l'entretemps il mit aussi sur pied le poste secondaire de Pangu-Saint-Georges, où il conquit une grande popularité en sauvant la vie d'un enfant moribond, grâce à une médication énergique. Il parvint encore à créer un nouveau centre d'évangélisation à Madimba. Déjà il se proposait de pénétrer aussi dans la grande chefferie de Kimbangu, sur les hauteurs en face de Baba, quand ses forces le trahirent. On l'obligea à retourner en Belgique en février 1903. Il n'eut pas la patience d'attendre son complet rétablissement et dès le 2 juillet il se remettait en route pour l'Afrique. Ce fut une imprudence funeste; à peine arrivé il redevint malade. Après deux mois il fallut le ramener d'urgence au pays natal. Il arriva presque mourant à Anvers le 26 octobre et y mourut le 30 du même mois.

Publications : Voyage à Baba, in *Le Mouvement antiesclavagiste,* Bruxelles, 1901, pp. 77-79, 261-264. — Voyage à Kitobola, in *Voix du Rédempteur,* Tournai, 1901, pp. 242-245. — La semaine sainte à Tumba, *Ibid.*, pp. 319-322. — Mœurs et coutumes congolaises, in *Le Mouvement des Missions catholiques au Congo,* Bruxelles, 1903, pp. 33-38, 91-95, 181-185. — Congoleesche zeden en gewoonten, in *Gerardusbode,* Roulers, 1903, pp. 57-61, 86-89, 120-123. — L'imposition d'un nom au nouveau-né, in *Le Mouvement géographique,* Bruxelles, 1903, pp. 110-112. — Lettres, in *Gerardusbode,* 1900-1901; *Voix du Rédempteur,* 1901.

17 novembre 1947.
M. De Meulemeester.

Le Mouvement des Missions catholiques au Congo, Bruxelles, 1903, p. 325. — *Gerardusbode,* 1903, p. 176. — *Brieven van een Missionaris,* Bruxelles, 1907, pp. 52-84, 91-98, 128-133. — *Sept années au Congo,* Bruxelles, 1906, p. 11. — P. Hubin, *Notes de voyage,* in *Voix du Rédempteur,* 1908, p. 300. — M. De Meulemeester, *Bibliographie générale des Écrivains Rédemptoristes,* Louvain, 1936, t. II, p. 453. — E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo,* Anvers, 1912, t. III, pp. 1346-1348. — *La Tribune congolaise,* 1903, 5 novembre. — D. Rinchon, *Missionnaires belges au Congo,* Bruxelles, 1931, p. 31. — *Les Rédemptoristes belges aux Missions étrangères,* Brasschaat, 1924, p. 52. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation,* Bruxelles, 1931, p. 247.

VLIET (VANDE) *(Clément-François),* Agent de l'État Indépendant du Congo (Gheel, 17.8.1866-Mbittima, 10.7.1892). Fils d'Egide Vande Vliet et de Delphine Arts.

Incorporé comme milicien au régiment des grenadiers, le 4 octobre 1884, Vande Vliet s'engagea à l'E.I.C., comme commis, le 3 avril 1891, et fut commissionné pour l'expédition Van Kerckhoven dès son arrivée en Afrique, le 4 mai 1891. Il arrivait dans l'Uele, à Ibembo, le 12 septembre (1891) et y trouvait un pli de Van Kerckhoven le désignant en qualité de chef de poste d'Engwettra. Il était dans cette station dès le 24 septembre. Le 4 octobre, il la remettait à Lens et gagnait Djabir, où il reprenait momentanément la direction du poste au Dr Van Campenhout. En novembre, il accompagnait Gustin et Raynaud, de Bima à Bomokandi, quand Van Kerckhoven apprit qu'un complot tramé par le chef zande Guima, fils de Zongo, visait à attaquer en route ce petit détachement. Gustin et ses compagnons furent prévenus à temps et échappèrent à l'embuscade. Vande Vliet fit partie du contingent de l'expédition qui devait quitter Bomokandi par voie d'eau. Ce contingent était commandé par Van Kerckhoven et Milz et comprenait un convoi de 12 pirogues chargées d'approvisionnement, tandis que la 2e colonne partait par voie de terre (Ponthier, Gustin, Montangie). Le 13 décembre, la flottille quittait Bomokandi. Le

22 décembre, après des combats avec les Abarambo, elle entrait en contact avec Ponthier aux Amadis, où l'on se mit immédiatement aux constructions. Vande Vliet, Henrard et l'interprète Soliman furent préposés à la garde de ce nouveau poste, tandis que les autres partaient le 30 décembre vers le Bomokandi pour entrer en relations avec les principaux chefs.

Fin janvier 1892, Milz, Gustin, Vande Vliet, Semio et Bodué quittaient Amadis par voie de terre, tandis que Van Kerckhoven partait par eau, tous en direction de l'Est. Le 7 février, Milz et ses deux compagnons arrivaient chez Koi-Mbunza et y fondaient un petit poste à l'embouchure de la Na-Akka. Le 27 février, Milz chargea Vande Vliet de fonder un poste en aval de Koi-Mbunza, chez Suronga le Barambo, vis-à-vis du confluent de la Gurba. Le 3 mars, Vande Vliet faisait choix de l'emplacement sur lequel la station de Suronga allait s'élever. Le 25 mars, il y recevait la visite du fils du chef zande Ndoruma, chargé par son père de venir demander au Blanc qu'un poste de l'Etat fût établi à proximité de la résidence du chef, aux sources de l'Uerre. Puis, Vande Vliet y reçut d'autres chefs : Bagboro, Banguia, Erruka, des envoyés de Mbili, etc., qui tous se montrèrent bien disposés. Enfin, le 6 avril, Raynaud venait, par ordre de Van Kerckhoven, remplacer Vande Vliet à Suronga. Le 9 avril, Milz et Vande Vliet quittaient en pirogue Suronga pour Amadis et Bomokandi, où ils arrivaient le 19, pour y activer l'évacuation des charges destinées au Nil. Tous deux repartaient le 22 et atteignaient Mbittima le 2 juin. Le 6 juin, Van Kerckhoven, Milz, Vande Vliet et Montangie partaient en pirogue pour gagner le confluent Nzoro-Kibali, près de Surur. Là, ils étaient arrêtés par des rapides (les chutes Milz). Gustin et Semio étaient partis en avant-garde pour remonter la Nzoro par voie de terre. La colonne Van Kerckhoven fut divisée : Vande Vliet et Montangie, malade, redescendirent avec les charges inutiles et les hommes peu valides, les autres continuaient vers le Nil. Vande Vliet reprit donc la route de Mbittima, mais à peine arrivé dans ce poste, il succombait à l'hématurie, le 10 juillet 1892.

Il nous a laissé un récit de son voyage : « L'exploration de l'Uele de Djabir à Suronga », paru dans le *Congo Illustré*, 1894, p. 114

18 octobre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *La Grande Chronique de l'Uele*, *Mémoires de l'Institut Royal Col. Belge*, 1946, pp. 40, 63, 71, 72 77, 83, 84, 93, 100, 101, 102, 103, 112, 113, 114, 115, 118, 119, 128, 129, 130, 131, 331. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, 2 vol. Namur, 1913, t. II, pp. 261-263.

VOLONT (*Jules-Joseph*) [Thisnes (Liège), 12.1.1863-Niangara, 26.5.1894]. Fils de Jacques - Joseph Volont et de Philippine Rappe.

Après des études moyennes à l'Athénée royal de Liège, Volont entrait à la sucrerie d'Alleur, dont son père était directeur. Mais, bientôt, le 4 janvier 1884, il s'engageait au 9e de ligne. Sergent-major le 1er juillet 1889, il entrait à la Force publique de l'E.I.C., le 27 janvier 1890, et s'embarquait à Liverpool, sur le *Gaboon*, le 29 janvier. Arrivé à Boma, il était adjoint à l'expédition Dhanis, au Kwango. Il fut chargé d'explorer le Lunda (Kwango oriental) et d'y conclure des traités avec les chefs indigènes. L'expédition se rendit chez le grand chef Muene Putu, à Kasongo-Lunda, et, malgré l'opposition de ce terrible chef, elle se dirigea vers le Sud. Volont était nommé chef de poste de Capinda-Camatimba, le 27 septembre 1890. Il y était seul blanc! Mais la révolte s'alluma peu de temps après dans ce pays hostile. Avec Verschelden, Volont participa au combat de Kasongo-Lunda, le 30 avril 1892. Quatre mois après, il était promu sous-lieutenant et le 30 octobre de cette année il était désigné comme chef de poste de Pangelu N'Lili. Il quittait le Kwango, fin de terme, le 20 février 1893. Il s'embarquait à Boma, sur l'*Akassa*, le 1er mai 1893, à destination de l'Europe. Mais il repartait le 6 septembre 1893 et faisait un deuxième terme, cette fois dans l'Uele. Il y assuma le commandement du camp de Niangara depuis mars 1894. Malade, il y fut remplacé par Swinhufvud et mourut de dysenterie le 26 mai 1894.

Il était décoré de l'Etoile de Service en argent avec une raie, par décret du 6 mai 1893.

En juillet 1939 eut lieu à Thisnes-lez-Hannut, lieu de naissance de Volont, une cérémonie patriotique et l'inauguration d'une plaque commémorative apposée sur le monument des anciens combattants en souvenir du colonial originaire de cette commune. Un discours fut prononcé à cette ocasion par M. F. Germeau, président des

« Journées coloniales » de Waremme, discours mettant à l'honneur le vaillant pionnier qui mourut en Afrique, victime de son dévouement à la cause coloniale.

18 octobre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 199, 219, 334. — Dhanis, *L'exploration et l'occupation du Kwango oriental, Bull. de la Soc. de Géog. d'Anvers*, 1906, p. 53. — *Bull. de l'Association des Vét. col.*, juin et juillet 1939. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, pp. 206, 207.

VOLTERRA (FRANÇOIS-MARIE DE), Missionnaire (Volterra-Kwango, 1662).

Il était religieux de la province de Toscane. Il s'embarqua à San Lucar (Séville), faisant partie d'un groupe de dix-huit missionnaires conduit par le Père Jean-François de Rome, qui atteignit les rives congolaises le 29 juin 1651. Il fut missionnaire à Mukatu, semble avoir séjourné quelque temps à Mbanza Nsundi avec le Père Jérôme de Montesarchio, fut désigné pour la Mission de Mbata.

Revenant de Kundi (Kwango), il tomba malade à Nsongo (Kwango) et y mourut.

19 janvier 1948.
Mgr. J. Cuvelier.

VRIELYNCK *(Aimé)*, Missionnaire Jésuite (Bruges, 25.4.1858-Tronchiennes, 15.11.1898).

Aimé Vrielynck entra comme Frère Coadjuteur dans la Compagnie de Jésus à Tronchiennes le 30 avril 1893. Il demanda avec insistance d'être envoyé comme Missionnaire au Kwango. Menuisier fort habile, il espérait à bon droit y rendre d'appréciables services.

Il s'embarqua à Anvers le 6 juillet 1895. Arrivé au Congo, il fut attaché successivement aux postes de Kisantu, de Kimuenza et de Ndembo, où il fut d'un appui précieux pour les Pères, qui y avaient entrepris l'évangélisation. Il était à peine depuis deux ans dans la Mission, qu'une fièvre sournoise, qu'il ne parvint jamais à conjurer, l'épuisa insensiblement jusqu'à l'exténuer complètement. Sur l'ordre des médecins il quitta le Congo et revint en Belgique vers la fin du mois de mars 1898. Durant le voyage en mer on vit le Frère, malgré son état d'épuisement, se dévouer au chevet d'un officier belge gravement malade et l'assister jusque dans la mort. Après un semblant de retour à la santé, le Frère Vrielynck sentit ses forces s'en aller. Epuisé par cette maladie qu'il avait contractée neuf mois auparavant, il mourut à Tronchiennes le 15 novembre 1898.

25 octobre 1947.
J. Van de Casteele, S.J.

Litt. Ann. Prov. Belg. S.J., ann. schol. 1898-1899, pp. 84-85. — *Précis historiques*, 1898, p. 589. — Janssens et Cateaux, *Les Missionnaires belges au Congo*, Anvers, 1912, p. 377.

W

WAHIS (baron) *(Théophile-Théodore-Joseph-Antoine)*, Gouverneur Général de l'Etat Indépendant du Congo et du Congo belge; lieutenant général et aide de camp du Roi (Menin, Flandre occidentale, 27.4.1844-Bruxelles, 26.1.1921).

Fils et neveu d'officier, Wahis était en quelque sorte voué au métier des armes. Il l'eut dans le sang jusqu'au bout de sa longue existence.

Après avoir terminé ses humanités il entra, à peine âgé de 16 ans, à l'école régimentaire du 11e régiment de ligne; le 29 novembre 1861 il fut admis à l'Ecole Militaire.

Nommé sous-lieutenant, il commença sa carrière par une glorieuse aventure : sous la conduite d'un grand soldat, le colonel baron van der Smissen, un corps expéditionnaire s'était organisé fin 1864 pour défendre une princesse belge, l'Impératrice du Mexique, dont le trône se trouvait menacé; tout de suite Wahis s'inscrivit dans la légion mexicaine. Pendant deux ans il s'en alla guerroyer en ce pays lointain. Guerre farouche sous un climat qui rappelle en certaines

régions celui du Congo. Il s'y distingua au point qu'il fut le seul lieutenant à être cité à l'Ordre du Jour de l'armée française et qu'il mérita la croix de chevalier de l'Ordre de la Guadeloupe, ainsi que le Mérite Militaire de Maximilien, sans compter la Médaille commémorative française. Dans une correspondance, le colonel van der Smissen écrivit que le lieutenant Wahis avait déployé « une bravoure chevaleresque ».

On sait la fin tragique de l'aventure du Mexique. Ce fut sans aucun doute avec un sentiment de mélancolie qu'en décembre 1866 Wahis reprit le chemin du pays.

Pendant vingt-cinq ans il va y poursuivre une brillante carrière militaire. Dès son retour il est désigné pour le régiment des grenadiers, auquel il marquera toujours son attachement. Il y conquiert tous ses grades, sous le commandement du colonel van der Smissen, dont en 1875 il deviendra l'aide de camp, après sa sortie de l'Ecole de Guerre avec le brevet d'état-major.

Mais voici qu'en 1890 l'aventure ouvre de nouveau ses ailes toutes grandes.

Le Congo a besoin d'hommes, Désormais le major Wahis mettra au service de Léopold II son courage et son énergie, auxquels s'ajoutent maintenant sa maturité d'esprit et son expérience des gens et des choses.

Après un court stage à l'administration centrale de l'Etat Indépendant du Congo, il s'embarqua pour Boma le 18 mars 1891, en qualité de Vice-Gouverneur Général. Le Roi avait discerné en lui les aptitudes au haut commandement. Dès le 1er juillet 1892 il lui confia les fonctions de Gouverneur Général.

Avant lui les grands chefs s'étaient succédé rapidement au Congo. Dans le nouveau Gouverneur Général, Léopold II a découvert l'homme qui lui convenait. Dès lors la stabilité règne dans le fonctionnement du gouvernement local. Cinq fois de suite le Gouverneur Général prit la route du Congo. Pratiquement sa carrière coloniale s'identifie avec l'histoire de l'Etat Indépendant du Congo.

Ce n'était ni un Gouverneur de parade ni un Gouverneur sédentaire.

Lorsqu'il s'agissait de réaliser les grands desseins de Léopold II, il n'hésitait pas à quitter sa capitale et à passer plusieurs mois dans le Haut-Congo pour assurer l'exécution des instructions royales. C'est ainsi qu'il joua un rôle de premier ordre dans l'organisation de ces expéditions lointaines qui tenaient tant à cœur au Roi-Souverain. Il tenait notamment à en surveiller personnellement et minutieusement le ravitaillement en hommes et en matériel. De même, quand, plus tard, l'existence de l'Etat fut mise en péril par des accusations lancées à l'étranger et en Belgique, il reprit la route de l'intérieur et entreprit une vaste enquête, afin de renseigner son Souverain sur la valeur de ces accusations.

Dès qu'un devoir lui paraissait s'imposer, aucune considération de convenance personnelle n'existait à ses yeux. Dans une lettre du 11 février 1906, qu'à son retour du Haut-Congo il écrivait au Roi, il disait : « Votre Majesté exprimant l'opinion que ma présence au Congo continue à être utile, je retarderai le plus possible mon départ. Ma santé reste bonne, condition indispensable pour bien diriger les affaires ici, où il faut encore plus qu'ailleurs donner le bon exemple.

» Le Supérieur des Prémontrés m'écrit que je suis un grand encouragement pour eux, parce qu'il croyait qu'après quarante ans on ne pouvait conserver grande vigueur dans ces pays-ci et qu'il voit bien, par la résistance que je montre, que sa carrière n'est pas finie dans l'Uele. Je suis heureux de l'encouragement que ma santé et mes 61 ans largement passés peuvent donner à ces bons religieux. »

L'œuvre accomplie par le Gouverneur Général Wahis touche aux domaines les plus divers.

Bien entendu, à une époque où il importait de réaliser ou de consolider l'occupation du territoire, une de ses préoccupations essentielles devait être l'organisation de la Force publique. Ce fut son œuvre personnelle. Il en discuta les principes avec Léopold II et parvint à créer une véritable armée coloniale sous le vocable choisi par le Roi et selon les idées maîtresses de celui-ci. La principale des volontés royales était qu'en cas d'incident de frontière fortuit ou provoqué, il y eût toujours à proximité une force de l'Etat Indépendant supérieure aux groupements locaux qui auraient pu tenter une agression. Dès lors celle-ci devait nécessairement être préparée au delà de nos frontières par une vaste expédition dont la création eût suffi à attirer notre attention et à provoquer l'action de notre diplomatie.

L'activité du Gouverneur Général s'étendit à bien d'autres problèmes : organisation des chefferies indigènes, développement de l'agriculture, lutte contre les maladies et particulièrement contre la maladie du sommeil, création des colonies scolaires de Boma et de Nouvelle-Anvers, etc.

Avec l'âge son prestige était devenu immense au Congo. Instinctivement, tout fonctionnaire, et même tout non-fonctionnaire, se mettait au garde-à-vous devant ce Gouverneur Général de grande allure, qui

vous toisait du haut de ses sourcils olympiens et qui, à l'occasion, vous décochait un de ces traits à l'emporte-pièce dont il avait le secret.

Car, exigeant envers lui-même, il avait le droit d'être exigeant vis-à-vis des autres. S'il tenait en haute estime les réalisateurs, il détestait cordialement ceux qu'il appelait les prétentieux et les paresseux.

Sous une rude enveloppe se dissimulait pourtant un cœur d'or. Nous pourrions citer plus d'un exemple où éclate la bonté foncière du Gouverneur Général.

Il fut vivement affecté lorsque, à la fin de l'Etat Indépendant du Congo, les adversaires de Léopold II accusèrent l'Administration congolaise de cruautés vis-à-vis des Noirs. Il rappela avec insistance que, dès son entrée en charge, par une circulaire du 12 décembre 1891, c'est-à-dire bien avant la campagne anticongolaise, il avait formellement interdit l'emploi de mesures violentes inutiles contres les villages révoltés. Sans doute il n'eût pas été un soldat s'il n'avait exigé la soumission des natifs à l'autorité, mais il n'autorisait les répressions énergiques que « lorsque tous les moyens de conciliation se trouvaient épuisés ». Une autre circulaire de 1895 répétait ces instructions.

La longue durée du commandement qu'il exerça au Congo ne s'expliquerait pas si, constamment, il n'avait vécu en pleine communauté d'idées avec le Roi-Souverain. Léopold II lui témoigna toujours la plus entière confiance. Il entretint avec lui des rapports que nous pourrions presque qualifier d'affectueux.

La preuve nous en est donnée par la correspondance échangée entre le Roi et le Gouverneur Général.

Dès le début, le 30 septembre 1891, le Roi écrit d'Ostende : « Cher Monsieur Wahis, je vous remercie bien sincèrement de vos bons services, de l'activité et de la sagesse avec lesquelles vous administrez en Afrique l'Etat Indépendant ».

Le 4 mai 1892, une distinction honorifique lui est annoncée en ces termes : « Je me suis accordé la satisfaction de vous conférer la Croix de chevalier de l'Etoile Africaine. C'est la première fois qu'elle est accordée à un personnage au service de l'Etat Indépendant » (1).

(1) Ce texte montre la particulière importance que le Roi-Souverain attachait à l'Ordre de l'Etoile Africaine. Il tint à se réserver personnellement et à réserver à ses successeurs la charge de Grand Maître de l'Ordre. Exprimons le souhait que, conformément à la volonté de l'illustre fondateur du Congo, l'Ordre de l'Etoile Africaine reste une marque de distinction exceptionnelle.

Une lettre du 6 février 1897 débute comme suit : « Cher Monsieur Wahis, j'ai attendu la nouvelle de votre retour à Boma pour vous écrire, pour vous remercier de la tournée que vous avez faite dans l'Etat, qui a été très utile, et pour vous offrir mes vœux pour 1897 ».

Dix ans plus tard, une lettre du 10 janvier 1906 montre que les sentiments du Roi vis-à-vis de son Gouverneur Général restent les mêmes : « ... J'ai été très heureux d'avoir pu signer votre nomination de lieutenant général et de vous réserver la division de Bruxelles. Le Gouvernement belge ne s'attend pas à vous voir de ce chef hâter votre retour du Congo. Ne doutez pas du plaisir que j'aurai à vous voir revenir, mais augmentez, en restant le plus longtemps possible au Congo, vos titres à ma gratitude ».

Comme bien on pense, la correspondance particulière qui s'engagea entre le Roi-Souverain et le Gouverneur Général n'avait pas exclusivement pour but un échange de compliments.

Le Roi tenait à mettre son Gouverneur Général entièrement au courant des buts qu'il poursuivait au Congo et, en ce faisant, il insistait sur des points qu'il ne pouvait confier au courrier officiel. La correspondance est caractéristique à un autre égard : elle nous permet d'apprécier la minutie et la clairvoyance du grand Roi. De son château de Laeken ou du pavillon d'Ostende, pas un détail ne lui échappe.

1891 est l'époque où la pensée dominante de Léopold II est de fixer les limites du nouvel Etat, d'occuper le pays en ne se laissant pas devancer par les voisins.

Une lettre du 30 septembre 1891 contient les instructions ci-après : « Poussez vivement Van Kerckhoven vers Lado; mandez-lui que le temps presse. J'espère que vous aurez pu exécuter votre excellente intention de monter avec les Blancs qui lui sont destinés. Vous savez combien je tiens au succès de mes trois grandes expéditions, Van Kerckhoven, Van Gèle, Le Marinel, et au vigilant maintien de nos positions dans le Lunda. Tout cela dépend des transports et par conséquent du judicieux usage de nos bateaux, du nombre de nos porteurs et de l'intelligente désignation des charges les plus pressées qui doivent primer les autres. Faites bien sentir votre action dans ce grand département des transports... ».

Plus loin : « ... Mon vif désir est que Van Kerckhoven et Le Marinel atteignent leurs objectifs, Lado et Misiri... Je vois avec gratitude les soins que vous donnez au recrutement de la Force publique... Votre projet

sur les chefferies a vivement attiré mon attention et je voudrais vous voir le réaliser... ».

Plus loin encore : « ... Soignons Léopoldville et l'intendance. Je voudrais extrêmement qu'à Léopoldville tout marche bien et que le chargement et l'envoi des bateaux vers le Haut se fasse bien ».

On a lu l'adjuration pathétique : « Poussez vivement Van Kerckhoven vers Lado ». C'est la réalisation d'un des grands desseins de Léopold II, fasciné depuis longtemps par la pensée d'établir sur le Nil, dans le Bahr-el-Ghazal et même plus loin, un boulevard contre les mahdistes et les chasseurs d'esclaves. On sait comment les événements contrecarrèrent cette politique. C'est seulement en 1896 que Chaltin réussit à atteindre Redjaf et Lao.

Dans l'intervalle, la volonté tenace de Léopold II apparaît de nouveau : « ... Je sais, écrit-il le 4 avril 1892, au Gouverneur Général, qu'elles (ces lignes) vous trouveront faisant des efforts pour renforcer mes trois grandes expéditions, Ubangui-Bomu, Van Kerckhoven et Katanga, pour achever ce qui est indispensable aux transports, le montage de nos nombreux vapeurs, la réparation du *Stanley*... ».

Cette correspondance se poursuit jusqu'aux dernières années de l'Etat Indépendant. A partir de la mort de Léopold II, le Gouverneur Général Wahis s'efface. Sans doute reste-t-il le Gouverneur Général jusqu'en 1912. Mais une autre époque commence. Le Roi-Souverain a disparu. Le Congo est devenu un Congo parlementaire, ministériel et... bureaucratique. Le Gouverneur Wahis n'appartient pas à cette période.

Il n'était pas cependant oublié des anciens. Il lut avec émotion et fierté le discours que son successeur, le Gouverneur Général Fuchs, prononça à Boma le 14 février 1913 et dans lequel il trouva le passage suivant :

« Je tiens à adresser ici un chaleureux souvenir, plein de respect profond, à celui que nous avons connu si longtemps à notre tête et qui, au cours de sa longue carrière africaine, sut mettre au service du rôle dont il fut investi de remarquables qualités d'administrateur, un sens exact des réalités présentes, une énergie et une fermeté s'alliant à une bonté qui savait se faire paternelle tant vis-à-vis de ses subordonnés que vis-à-vis des natifs.

» Il étendit toujours sur eux sa vigilante protection tutélaire et c'est en chevalier sans peur et sans reproche qu'il accomplit son difficile devoir. »

Chevalier sans peur et sans reproche! En 1869 le général baron van der Smissen parlait de la « bravoure chevaleresque » du jeune sous-lieutenant Wahis. Nous resterons sur cette impression. Toute sa vie Wahis fut le chevalier du devoir, le chevalier de la dynastie.

23 octobre 1947.

F. Dellicour.

Distinctions honorifiques : Grand'Croix de l'Ordre de la Couronne; Grand-Officier de l'Ordre de Léopold; Commandeur de l'Ordre de l'Etoile Africaine; Chevalier de l'Ordre de la Guadeloupe; Décoré de la Croix militaire de première Classe; De la Médaille Commémorative du règne de Léopold II et de la Médaille du Roi Albert; Décoré de l'Etoile du Service du Congo avec cinq raies d'argent; Cité à l'Ordre du Jour de l'Armée française le 16 juillet 1865; Décoré du Mérite Militaire de Maximilien et de la Médaille Commémorative de l'Expédition du Mexique; ... ... Commandeur de l'Ordre de Pie; Officier de la Légion d'Honneur; Commandeur avec Plaque de l'Ordre de Saint Benoît d'Aviz; Chevalier de deuxième Classe de l'Ordre de Saint Stanislas et de quatrième Classe de l'Ordre de Saint Wladimir; Commandeur des Ordres de l'Epée de Suède et du Takovo de Serbie, etc.

WALHOUSEN *(François-Oscar)* (Resteigne-[Namur]), 14.6.1866-Redjaf, 21.5.1898). Fils de François-Raphaël Walhousen et de Clémence Baily.

Engagé d'abord le 29 janvier 1863 au 10e de ligne, puis sous-lieutenant au 3e de ligne, Walhousen s'embarquait pour le Congo le 25 juillet 1893.

Désigné pour l'Uele, il arrivait à Semio le 6 décembre 1893 et participait avec Donckier de Donceel à l'expédition Fiévez, dont la mission était d'atteindre le Bahr-el-Ghazal. Partie de Semio le 8 mars 1894 et guidée par le sultan Semio lui-même et son fils Bodué, l'expédition arrivait à Bakari le 15 mars. Comme Faki Ahmed, fils de Youssouf, sultan du Wadai, pressenti par Bodué, venait de faire sa soumission à l'E.I.C., la colonne hâta ses préparatifs de départ pour atteindre sans tarder le Borou, où se trouvait Faki. Elle se mit en route, mais le 2 avril, alors qu'elle était près d'Ombanga, un courrier arrivait, envoyé par Baert, annonçant, d'une part, le massacre de la colonne Bonvalet-Devos, partie de Suronga pour atteindre Tamboura; d'autre part, l'échec d'un détachement de l'E.I.C., surpris par les mahdistes sur la Dungu. Baert demandait à Semio du renfort, et voilà l'expédition Fiévez momentanément arrêtée.

Tandis que Donckier partait seul vers le Borou et Dem Ziber, Fiévez, Walhousen et Semio rebroussaient chemin et rega-

gnaient la résidence de Semio. Vers la mi-avril, Walhousen repartait vers Dem Ziber pour aller assister Donckier, en difficulté au Borou à cause des attaques incessantes des mahdistes commandés par Nasr, successeur d'Adjer. Heureusement, le 25 août, au poste du Borou, Donckier recevait des émissaires de Nasr offrant la soumission de leur chef.

Rentré à Liffi le 15 septembre, il apprenait que Walhousen était arrivé au Biri avec cent hommes, alors que cent autres étaient déjà au delà du Biri, à Morjane. Le 25 septembre, Donckier et Walhousen opéraient leur jonction à Morjane. Puis, après avoir maté des auxiliaires révoltés au poste de Liffi, Walhousen s'en allait vers l'Est, vers Ganda. Mais la disette menaçait l'expédition autant que les attaques mahdistes sournoises et répétées. Il fallut se replier vers le Sud et regagner Morjane. Rentré dans ce poste, Walhousen y demeura, tandis que Donckier repartait à son tour en reconnaissance vers le Nord pour surveiller les mahdistes. Bientôt, cependant, une nouvelle expédition allait se mettre en route. Le 9 décembre arrivait à Morjane, Colmant, accompagné de Lespagnard et commissionné par Francqui, commissaire de district de l'Uele, pour atteindre le Bahr-el-Ghazal. Réunis à Morjane, Colmant, Walhousen et Donckier arrêtaient un dispositif de marche vers le Nord : Walhousen et Colmant partiront ensemble par Liffi, pour pousser jusqu'à Tarragone, où Nasr s'est retranché. Donckier partira en direction du Borou.

Mais, sur ces entrefaites, arrivait la nouvelle de la signature du traité franco-congolais du 14 août 1894. Il fallait donc évacuer les territoires au Nord du Bomu et les céder à la France. Toute l'expédition rentra à Semio-Résidence le 10 février 1895. Ce même mois, Walhousen quittait Semio pour le poste des Amadis, sur l'Uele; puis, il était nommé chef de poste de Dungu le 23 février 1896. Son terme achevé, il s'embarquait à Boma pour l'Europe le 15 juillet 1896.

Reparti pour un second terme, Walhousen, nommé capitaine-commandant depuis juin 1896, était désigné pour l'Enclave de Lado. Il y fondait le poste du mont Adra le 1er juin 1897.

Tandis que Hanolet succédait à Chaltin dans l'Enclave en novembre 1897, les derviches se préparaient à attaquer de nouveau Redjaf, dont ils avaient été chassés par Chaltin le 17 février 1897. A ce moment (fin 1897), la disette régnait à Redjaf. Le 21 mai 1898, un parti de mahdistes dressa une embuscade entre Redjaf et Lado. Dans la nuit du 20 au 21, entendant des cris sur le Nil et voyant quatre hommes se profiler dans la direction de Bor, Walhousen se rendit sur la rive avec le lieutenant Coppejans et les sergents Baussaert et Bienaimé. Ils tombèrent dans un guet-apens mahdiste : les derviches les attaquèrent à coups de feu. Peu armés et suivis seulement de quelques soldats, Walhousen et ses compagnons se défendirent héroïquement, mais Coppejans, Bienaimé et douze soldats furent tués. Walhousen, qui s'était jeté à l'eau pour échapper aux coups mahdistes, fut frappé d'un coup mortel au moment où il reparaissait à la surface du fleuve. Baussart et quinze soldats furent grièvement blesés.

Walhousen avait été décoré de l'Etoile de Service le 31 août 1896.

Il fut inhumé dans le petit cimetière de Redjaf, où reposait déjà Saroléa, tué à la bataille de Bedden, le 17 février 1897.

17 septembre 1945.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *La Grande Chronique du Bomu, Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1940. — *Grande Chronique de l'Uele, Id.* — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, Bruxelles, p. 197. — *La Belgique militaire*, 1898, p. 302. — *Illustration congolaise*, mai 1938, p. 6640. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, Namur, 1913, vol. II, p. 180. — Boulger, *The Congo State*, Londres, 1896, p. 222.

WANDO, Chef zande. Il naquit vers 1820 et mourut à Nengimva en chefferie de Bokoyo, dépendant de Dungu, en 1892 ou 1893. Fils de Bazingbi, fils d'Yapati.

La première mention qui soit faite de Wando dans les documents historiques est celle de Schweinfurth, qui s'arrête à sa résidence aux sources de la Buerre, au début de 1870. Wando était alors en rapport avec le trafiquant kénousien Abd es Samate, à qui il donna même une de ses filles comme épouse. Comme Ndoruma et ses voisins, il eut à se défendre contre les caravanes de traitants; en 1877-1878, il attaqua les anciennes zéribas, même celles devenues postes égyptiens, dont il ne saisissait pas le caractère nouveau. Gessi écrit à ce propos, en décembre 1880 : « Wando, après avoir tué Haggi Kalil, beau-père de Youssef Pacha, attaquait continuellement nos postes. Cependant, depuis sept mois, nous sommes parvenus à nous établir paisiblement dans ses territoires. » Pour obtenir sa soumission, Gessi lui avait envoyé, en juin 1880, un fonctionnaire, pour tenter de lier

amitié avec lui, promettant qu'aucune agression ne se ferait sur son territoire. A cette époque, Wando possédait de 400 à 600 fusils enlevés aux traitants. En dépit de la soumission de Wando, qui fut cependant réelle, Gessi écrivait : « Il faut se méfier de ces potentats qui, du jour au lendemain, d'amis deviennent ennemis. »

En 1881, la zériba d'Abdullahi, neveu d'Abd es Samate, établie au Nord-Est de Gélia, fils de Tombo, en territoire d'Ukwa, dans le bassin occidental de la Haute-Duru, au Nord de Gango, donc vers la Haute-Kapili, devint, pour surveiller. la chefferie de Wando, poste gouvernemental confié à Mohamed Kher. A cette époque, marquée par les rivalités d'Ukwa et Mbittima, fils de Wando, la chefferie de ce dernier était en effervescence. Ukwa avait fait alliance avec Abdullahi, continuant à trafiquer pour son compte. Il attaqua son frère Mbittima, qui fut battu et obligé de chercher refuge chez Gelia, son oncle. Les territoires confiés par Wando à son fils Ukwa s'étendaient à cette époque sur la Moyenne-Kapili et la Moyenne-Duru. Ceux de Mbittima se trouvaient immédiatement au Sud, en bordure de l'Uele, sur le cours inférieur de ces deux rivières.

Malgré l'opposition de Wando, les territoires de Mbittima furent immédiatement occupés par Ukwa.

Wando, en compagnie de ses quatre fils, Renzi, Bafuka, Tombo, Kanna, s'était retiré à son ancienne résidence à la Haute-Buerre et tentait, mais en vain, de rétablir la paix entre ses fils, Ukwa s'obstinant à chercher à son profit personnel l'alliance du Nubien représentant du Gouvernement. A cette époque (novembre 1881), Junker, se rendant de la Duru à Ndoruma, rencontre Renzi, envoyé vers lui par son père pour lui exposer les différends Wando-Ukwa et Wando-Abdullahi, et tenter de faire intervenir le voyageur en sa faveur auprès du gouverneur du Bahr-el-Ghazal. Junker constate que tout repose sur un malentendu au sujet des rapports entre le Nubien et Wando : Wando prenait les agents égyptiens pour des trafiquants semblables à ceux avec qui il avait toujours refusé d'entrer en relation. Il voulait, disait-il, comme Ndoruma, être en rapport avec le Pacha de Dem Soliman pour lui remettre directement son ivoire, en recevoir des armes et ne pas avoir à héberger chez lui de garnison égyptienne. Quelques jours plus tard, Ukwa, en compagnie de Bibi, administrateur d'une station gouvernementale en territoire de Wando, relance à son tour Junker. Il vient lui exposer son point de vue. Le lendemain, 11 novembre, Junker, Renzi et Ukwa se rendent ensemble au village de Wando. Mis en présence de son fils rebelle Ukwa, le vieux chef se montre absorbé et triste. Junker l'engage à la clémence, lui annonçant qu'il vient de rétablir l'entente entre Ukwa et Renzi en faisant admettre comme limite de leurs territoires respectifs la Kapili. Wando répond, comme il le dira plus tard en 1892, à Van Kerckhoven, qu'il rencontrera sur le Bas-Kibali, « qu'âgé, il a partagé ses Etats entre ses trois fils, ne gardant pour lui qu'un petit coin où il entendait vivre en paix; ses fils réconciliés, il retournerait à son ancienne résidence à la Duru. » Ukwa en profita pour étendre son territoire vers l'Est. En juillet 1883, il établissait sa résidence sur la rive Nord de la Dungu, entre le confluent Dungu-Kibali et Bongere.

Ukwa et Mbittima, en cette même année 1892, à la demande de Van Kerckhoven, marchaient contre Attaro, successeur de Gumbari, le battaient et étendaient du coup l'occupation zande sur le Haut-Kibali. Mbittima mourut sur l'Obi, affluent de l'Obe. Sa mort précéda de peu celle de Wando.

Schweinfurth nous décrit ainsi Wando lors de la visite du voyageur européen (1870) :

« Wando apparut dans une robe d'indienne à longues manches, robe que lui avait donnée Samate et qu'il mettait par déférence pour celui-ci, quoiqu'il préférât son costume national. Le chef était d'une taille au-dessous de la moyenne, avec un énorme développement musculaire et beaucoup de graisse. Sa tête, à peu de chose près, était sphérique, et les traits de son visage, de type niam-niam, offraient une régularité si parfaite, que dans leur genre ils avaient une beauté réelle. »

De son côté, Van Kerckhoven dit de lui en avril 1892 :

« Il ne restait du grand et fort guerrier qu'un volumineux paquet de vieilles chairs cachées par une chemise loqueteuse en kaniki, surmontées d'une tête grisonnante qu'entourait une bande d'étoffe d'une blancheur plus que douteuse. Bien que les yeux fussent noyés dans la tête et semblassent sans expression, on surprenait par moments son regard s'illuminant d'une flamme vive et intelligente. Chose curieuse, toutes les dents étaient à leur place, blanches et en parfait état de conservation. Les mains étaient très grasses, les doigts assez effilés, terminés par des ongles en deuil, de 2 ou 3 centimètres de longueur. Signe de race,

disent les Avongara. Après quelques instants de repos, Wando prit la parole, disant que l'Etat pouvait compter sur son appui et son dévouement, et qu'il espérait que le traité signé avec l'E.I.C. le mettrait à l'abri de toute invasion. ».

13 mars 1947.
P.-L. Lotar, O.P.
et M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Souvenirs de l'Uele*, *Revue Congo*, 1938, *Le Gouvernement égyptien*; — *Grande Chronique de l'Uele*, *Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 91, 116, 118, 121, 122, 123, 124, 125, 191, 192, 193, 209, 358. — Junker, *Reise in Afrika*, pp. 49, 83, 118. — Sweinfurth, *Au cœur de l'Afrique*, pp. 423, 442, 444, 459, 464, 467, 474, t. I. — Hutereau, *Les peuplades de l'Ubangi et de l'Uele*, pp. 163, 175, 206. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, 2 vol., Namur, 1913, t. II, pp. 263, 267. — Boulger, *The Congo State*, London, 1898, pp. 124, 125, 129.

WANGERMÉE (*Emile*), Vice-Gouverneur Général (Tirlemont, 14.3.1855-?, 24.4.1924). Né de parents tournaisiens.

Emile-Antoine-Marie Wangermée entra à l'Ecole Militaire le 21 octobre 1871, à la 37e promotion (artillerie et génie).

Promu sous-lieutenant du Génie le 10 mars 1876, il prend son service au régiment du génie, ensuite à la compagnie spéciale du chemin de fer, et après aux pontonniers de place.

Désigné comme répétiteur à l'Ecole Militaire, il passe comme capitaine à l'Inspection générale du génie et des fortifications, sous les ordres du lieutenant général Brialmont.

Il est chargé de la construction du fort de Suarlée, de la position fortifiée de Namur.

Les forts de la Meuse ont montré toute leur valeur en 1914, en retardant la formidable offensive allemande.

En 1893, le roi Léopold II, désireux de renforcer les défenses du Bas-Congo et particulièrement la protection de Boma, la capitale, s'adressa à l'Inspecteur Général pour qu'un officier du génie se rendît sur les lieux.

Une batterie de côte de 8 pièces de 16 cm. modèle Krupp avait été construite en 1891-1892 par le capitaine-commandant Pétillon de l'artillerie, à 3 kilomètres en aval de Boma.

Il s'agissait de transformer cette batterie ouverte en un ouvrage fermé, capable de soutenir une attaque terrestre.

Le général Brialmont désigna le capitaine-commandant Wangermée.

Embarqué le 17 avril 1893, le commandant Wangermée, accompagné du garde principal du génie Mahieu, établit les plans du fort bétonné de Shinkakasa.

L'ouvrage, du type des forts de la Meuse, était entouré d'un fossé à sec, flanqué de coffres de contrescarpe; le front de gorge de tracé bastionné constituait une vaste caserne bétonnée.

La construction du fort fut entamée immédiatement sous la direction de M. Mahieu.

Pendant son séjour la mission Wangermée établit la liaison télégraphique entre Boma et Matadi par la construction de deux grands pylônes métalliques en amont du Chaudron d'Enfer.

Rentré en Belgique le 10 janvier 1894, le commandant Wangermée est attaché par le Roi-Souverain à l'Administration de l'Etat Indépendant du Congo.

Le 6 février 1896, Wangermée part comme Inspecteur d'Etat adjoint au Gouverneur Général Wahis.

Le Gouverneur Général étant en inspection dans le Haut-Congo, l'Inspecteur d'Etat Wangermée préside, le 22 juillet 1896, à l'inauguration du tronçon de chemin de fer de Matadi à Tumba, en présence des délégués des Gouvernements belge et français.

Moins de deux ans après, le rail était au Stanley-Pool.

Le 11 avril 1897, Wangermée est nommé Vice-Gouverneur Général, au départ du général Wahis.

A peine a-t-il pris les responsabilités du pouvoir qu'éclate dans le Haut-Ituri la révolte de l'avant-garde de l'expédition Dhanis.

La situation est grave à la Province Orientale; Wangermée sut y faire face et il faudra des années à Dhanis et à ses compagnons pour disperser les bandes rebelles qui s'étaient infiltrées jusqu'au Kivu et au Maniema.

La victoire de Redjaf vint heureusement jeter un peu de clarté dans ces sombres journées.

Rentré en Belgique au début de 1898, il repart le 6 octobre de la même année pour assurer la direction du Gouvernement local. Wangermée entreprend une longue tournée d'inspection dans le Haut-Congo.

A la fin de son séjour, il doit réprimer la révolte des soldats travailleurs du fort de Shinkakasa.

Les rebelles sont battus dans la zone Nord des Cataractes, faits prisonniers ou refoulés au Congo français, où ils sont désarmés.

Pour la quatrième fois, Wangermée part le 21 février 1901, pour remplir les fonctions de Gouverneur Général.

Les travaux du fort de Shinkakasa, interrompus depuis 1900, sont activement repris en 1902 et achevés en 1904.

En février 1903 il remet le gouvernement au Vice-Gouverneur Général Fuchs.

En 1904, le roi Léopold II était en conflit avec la Grande-Bretagne à propos de ses droits sur le Bahr-el-Gazal. La mission du commandant Lemaire, envoyée pour faire valoir ces droits, occupait une petite zone dans le Bahr-el-Gazal, au Nord de la crête Congo-Nil.

Une controverse très vive au sujet de la frontière orientale existait également au Nord et au Sud du lac Kivu avec les Gouvernements britannique et allemand.

Dans l'enclave de Lado une nombreuse garnison, munie d'artillerie, occupait les postes fortifiés de Kero et de Lado sur le Nil et Yei à l'intérieur.

En 1902, l'Inspecteur d'Etat Costermans avait été envoyé au Kivu comme Commandant supérieur du territoire de la frontière détaché de la Province Orientale.

Le capitaine-commandant du génie de Kemmeter, adjoint à l'Inspecteur d'Etat, avait construit des redoutes à Rutshuru, Bobandana, Nyalukemba, Luvungi et Uvira. De nombreuses troupes avec artillerie occupaient le pays.

Le Roi, désirant se rendre compte de l'état de ses défenses, chargea le Vice-Gouverneur Général Wangermée d'une mission d'inspection à la frontière orientale.

Le but du Roi était de faire établir des fortifications dans les territoires litigieux, afin d'affirmer et de renforcer ses droits. Il poursuivait la même politique qui en général lui avait réussi : occuper et s'installer.

Malheureusement, les adversaires étaient de taille.

Wangermée part le 5 avril 1904 avec les lieutenants du génie Maury et Duwez, via la côte orientale et Mombasa. La mission parcourt l'Enclave de Lado, le Haut-Ituri, les régions Nord et Sud du lac Kivu.

Le capitaine-commandant d'état-major E. Tombeur avait remplacé l'Inspecteur d'Etat Costermans comme commandant supérieur des territoires du Kivu.

Du Tanganika, Wangermée rentre à Boma via Kasongo et Lusambo, pour arriver en Belgique le 9 octobre 1905.

Les redoutes du Kivu rendirent de bons services en 1914 et 1915.

Les plans du camp retranché de Yei et de celui de la rive droite de la Ruzizi furent établis, mais l'ordre de les construire ne fut jamais donné.

La délimitation de la frontière fut réglée ultérieurement par des conventions, après la détermination sur les lieux par une mission scientifique anglo-germano-belge, du 30e méridien E. G., base officielle de la frontière.

En 1906, le Vice-Gouverneur Général Wangermée fut placé en congé sur sa demande et désigné comme représentant du Comité Spécial du Katanga.

Il s'embarque le 26 juillet 1906 à Southampton, pour gagner le Katanga via Le Cap et le chemin de fer jusqu'à Brokenhill.

Le Vice-Gouverneur Général Wangermée a fort complètement raconté ce premier séjour de deux ans et demi au Katanga (de 1906 à fin 1908) dans son ouvrage : « Grands Lacs Africains et Katanga », Lebègue, éditeur, 1909.

La situation était particulièrement difficile.

Les prospecteurs de la Tanganyika Concession étaient à l'œuvre depuis cinq ans; ils avaient entrepris des exploitations d'essai pour or à Ruwe, pour étain à Busanga; l'Union Minière du Haut-Katanga venait d'être constituée, ainsi que la Compagnie du Chemin de fer du Bas-Congo au Katanga et celle du Chemin de fer du Katanga.

Le raccordement du Katanga aux Chemins de fer rhodésiens est décidé et le rail monte de la Kafue vers le Nord.

La réputation des richesses minières s'était répandue dans le Sud-Afrique et attirait vers le Katanga une population d'aventuriers cosmopolites.

Wangermée parcourut le pays en tous sens, du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest et ne séjourna guère à Lukonzolwa, résidence du représentant, située excentriquement en dehors des centres économiques et névralgiques.

La Mine « Etoile du Congo » était signalée par sa richesse pour être mise en exploitation la première et l'Union Minière amenait du matériel par locomobiles routières.

Rentré fin 1908, il repart en 1909 et s'installe dans le Sud, à la Kafubu, près des l'Etoile. Fin 1909, le rail arrive à la frontière, à Sakania. C'est à l'aide d'une clé fabriquée avec du cuivre expérimental de l'Union Minière que Wangermée boulonne, avec le Haut Commissaire Britannique, le premier rail en territoire belge.

Le Gouvernement du Katanga était installé dans des paillottes couvertes de chaume. Une vingtaine de Belges constituaient la population de la future capitale.

En 1910 le rail arrive à la Kafubu et à l'Etoile du Congo.

Le Gouvernement retire les pouvoirs politiques et administratifs au Comité Spécial du Katanga, établit la province du Katanga et Wangermée en devient le premier Gouverneur.

Vu la lenteur et la rareté des communications avec Boma, le Gouverneur du Katanga correspond directement avec le Ministre des Colonies et obtient les pouvoirs nécessaires pour parer à toutes les circonstances d'une situation éminemment compliquée et difficile.

Wangermée propose la création de la capitale du Katanga sur un plateau dominant la vallée de la Lubumbashi. Ses larges prévisions pour l'avenir de la ville furent longuement et fortement combattues par le Gouvernement central. Mais le Gouverneur Wangermée tint bon, défendit son projet d'urbanisation et c'est à sa ténacité que le Katanga doit le remarquable centre urbain d'Elisabethville.

Wangermée voulait planter dans le Sud et comme premier jalon national une importante agglomération, affirmant magnifiquement le puissant effort belge au Katanga et au Congo.

A son initiative fut fondée la Bourse du Travail du Katanga pour le recrutement de la main-d'œuvre indigène.

Le rail s'avance vers le Nord, vers l'importante mine de Kambove.

L'ingénieur Itten trace les avenues de la ville et notamment le beau boulevard Elisabeth, d'où un prestigieux panorama s'étend des usines de la Lubumbashi aux lointains de la crête Congo-Zambèze.

Le dernier séjour du Gouverneur Wangermée au Katanga se déroula en 1912-1913. Il put assister aux débuts de la florissante industrie minière qui vivifie toute la province.

L'indépendance relative du Katanga vis-à-vis du Gouvernement Général du Congo était justifiée par les difficultés de communication avec Boma.

Certes la décentralisation administrative réclamée par les milieux coloniaux et par le roi Albert dans son discours de 1913 à Gand, devait donner aux gouverneurs de province des responsabilités et des pouvoirs locaux.

Le décret organisant une décentralisation relative ne fut promulgué qu'en juillet 1914.

Le Gouverneur Wangermée, ne pouvant obtenir pour le Katanga l'organisation indépendante qu'il estimait utile et nécessaire, rentra en Belgique et sollicita sa mise à la retraite, qui lui fut accordée le 20 août 1917.

Il avait été nommé général-major le 26 septembre 1913 et membre du Conseil Colonial en 1919.

La même année, le Conseil d'administration de l'Union Minière du Haut-Katanga l'envoya en mission à Elisabethville comme représentant du Conseil. Il y résida quelques mois et y contracta la maladie qui devait l'emporter le 24 avril 1924.

D'une rectitude complète d'idées, le cœur sur la main, mettant le droit du franc parler au-dessus de toutes les autres considérations et usant largement de ce droit quand il l'estimait utile ou nécessaire dans l'intérêt général, méprisant la flatterie et l'obséquiosité, allant toujours droit au but, se souciant peut-être trop peu des critiques, tel était le général Wangermée. Il a montré une fois de plus que le caractère est l'élément principal de l'action.

Fondateur et créateur d'Elisabethville, c'est au Katanga, dont il assura l'administration pendant plus de sept ans à l'époque particulièrement critique des débuts, que Wangermée donna toute sa mesure.

Aussi, son souvenir y est-il resté particulièrement vivace. C'est son esprit d'initiative et ce sont les mesures prises par Wangermée qui ont été la base du magnifique essor industriel du Katanga. Il a pu à cette époque maintenir hautement la souveraineté et le prestige de la Belgique.

S'il n'a pas eu la légitime récompense d'achever l'œuvre si bien commencée, il a eu la satisfaction d'obtenir et de garder l'estime et l'admiration de tous les coloniaux qui connaissent et qui savent.

Les amis de Belgique ont élevé au général Wangermée un mémorial au cimetière d'Ixelles.

Le 4 janvier 1931, un mémorial, par souscription publique, fut solennellement inauguré à Elisabethville, en témoignage de reconnaissance de toute la population du Katanga.

23 mai 1947.

G. Moulaert.

WARD (*Herbert-F.-E.*), Agent colonial, Officier, Collectionneur, Ecrivain, Peintre, Sculpteur et Homme d'œuvres (Londres, 11.1.1863 - Neuilly-sur-Seine, 5.8.1919). Fils d'Edwin, naturaliste et sculpteur, et de Georgina Butt.

Herbert Ward fit ses études à Mill Hill school, où il se distingua principalement en sauvant la vie, à l'âge de neuf ans, à une fillette qui allait se noyer; en décrochant, pour prix d'un triomphe sportif, à la barre

fixe, un télescope de poche, et en sollicitant, vers la quinzième année, de pouvoir s'adonner, désormais, exclusivement à la peinture. Désespérant de rallier son père — il était l'aîné de la famille — à ses vues personnelles d'avenir, il prend bord sur le « James Weshart », en partance pour Auckland, en octobre 1878. Aussitôt débarqué, il se met en quête d'une tâche alimentaire en rapport avec ses aptitudes. Il la cherchera par toute la Nouvelle-Zélande, aux îles Fidji, puis en Australie, où, successivement prospecteur, acrobate et mineur, il souffre d'accès de fièvre si graves et si fréquents, qu'après quatre ans d'errance et un dernier essai d'acclimatation au Queensland, il se décide à rentrer au pays. Il réussit à le faire en s'engageant comme gabier sur un voilier en partance pour Plymouth via San-Francisco. Mais, à peine reposé, il engage ses services, en qualité de cadet, à la Compagnie à charte du North Borneo, débarque un beau jour à Kudat Harbour et se met au travail. Mais bientôt les fièvres tropicales l'obligent à nouveau, après un essai de cure en Chine et au Japon, à reprendre sur mer la route d'Angleterre.

Rentré à Londres, Ward se met en ménage avec Alfred Harmsworth, le futur Lord Northcliffe, et tandis que celui-ci s'initie au journalisme, où il excellera, il prépare un livre : *Voyages et Aventures*, qui ne paraîtra jamais. C'est alors qu'Edwin Ward réalise ses biens sis en Grande-Bretagne, s'achète un comté en Californie et, laissant son fils Herbert, jeune homme blond aux yeux bleus, de petite taille, sans doute, mais solidement bâti, à ses propres ressources, l'amène à se faire présenter à H. M. Stanley et à en obtenir quelques bons offices auprès de l'Association Internationale du Congo. Au nom de celle-ci, le général Strauch engage le jeune Ward, le 1er octobre 1884, pour un terme de trois ans, aux appointements de 1.800 francs par an. Huit jours plus tard, le nouvel agent de l'A.I.C., qui, on ne sait pourquoi, s'est fait passer pour un Irlandais, né à Kingston le 1er septembre 1864, et n'a mentionné de ses activités antérieures que sa vie d'étudiant, s'embarque à bord du « Niger », entre en fonctions le 25 novembre suivant et est attaché aux transports du Bas-Congo avec résidence à Isangila, d'abord, puis à Lukungu, où il passera quinze mois. Il s'y intéressera particulièrement au kiswahili de ses auxiliaires zanzibarites et au kikongo des porteurs qu'il recrute et emploie. Il y passe, automatiquement, le 1er juillet 1885, au service de l'Etat Indépendant du Congo. Le 28 août suivant, il y reçoit Coquilhat, descendant de Bangala pour rentrer en congé et qui, en bon broussard qu'il est, s'étonne quelque peu en présence du confort dont jouissent ses hôtes et qui est sans doute dû à la présence à Lukungu de Mrs Ingham, la première femme blanche qui ait résidé au Congo. Au début de 1886, Ward est désigné pour exercer un commandement, sans doute sous les ordres de Van Kerckhoven, à Bangala. Il y passe sept mois, chasse, dessine, étudie la langue mixte des mariniers du Fleuve, qui va évoluer et devenir, peu à peu, l'actuel lingala, puis est rappelé dans le Bas. Attribuant ce rappel à une décision du Gouverneur Général Janssen de réserver aux officiers belges les postes du Haut-Congo, il donne sa démission, la voit acceptée à la date du 7 août 1886, passe à la Sanford Exploring Cy, pour se séparer, dès mars 1887, de cette entreprise que servira, en qualité de capitaine d'un sternwheeler du Fleuve, l'excellent écrivain J. Conrad Korzeniowsky. Il s'apprête, aux environs de Matadi, à rentrer en Europe, quand il apprend l'arrivée de Stanley à la tête de l'expédition organisée à Londres pour la recherche et la délivrance d'Emin Pacha.

Admis par Stanley au nombre des membres de l'expédition, en qualité de lieutenant en charge, Ward conduisit d'abord une extrême arrière-garde, réunie à Bolobo, au camp de Yambuya, où se trouvait une arrière-colonne mise par Stanley, au moment de son départ pour le lac Albert, sous les ordres du major Barttelot. Cette arrière-colonne ne devait jamais quitter la région arrosée par le cours inférieur de l'Aruwimi, où, dans l'attente d'un contingent de porteurs Manyema, qui ne fut jamais fourni, et d'instructions du grand chef, qui ne parvinrent jamais, déjà décimée par la maladie, elle fut arrêtée à Banalia, au moment où elle venait à peine de s'ébranler, par l'assassinat de Barttelot, suivi de la maladie et de la mort de Jameson. A ce moment, Ward, que ses connaissances linguistiques avaient toujours voué aux missions diplomatiques et que ses relations dans le Bas-Congo y avaient fait dépêcher par Barttelot, était à Bangala. Le drame de cette arrière-colonne a été l'objet d'explications diverses de la part de Stanley, de Ward, Jameson et Troup et de la famille même du malheureux Barttelot. Comme dans tous les événements de l'espèce, il semble qu'il y ait eu plus de malentendus et d'imprévisions que de mauvaise volonté ou de réelles défaillances.

A Yambuya, Ward avait profité de ses heures d'inaction forcée pour se livrer à des recherches entomologiques qui lui firent découvrir, notamment, quatre lépidoptères nouveaux; au dessin d'objets indigènes,

d'intérêt ethnographique considérable, et à la notation souvent rehaussée d'aquarelle, de paysages et de scènes typiquement congolais. On s'est même demandé, à ce sujet, s'il n'était pas le personnage visé par le colonel baron Liebrechts dans le texte où il déclare qu'il n'y a pas de raison pour taire que « l'un des compagnons de Stanley fit acheter une fillette pour la livrer à des anthropophages, afin de prendre dans son carnet le détail de ces scènes d'extrême sauvagerie ». Il n'en est rien. Il n'est même pas certain qu'il faille imputer cette faute à qui que ce soit, dans la teneur du moins où l'auteur précité crut pouvoir l'accueillir. Dans ses écrits, d'ailleurs, Ward a jugé l'homme noir avec un humanisme parfait et son œuvre sculptée, dédiée à ceux qui ont compris et aimé les naturels africains, visait à exprimer leur tragique destin et à leur attirer sympathie et pitié. Les indigènes l'avaient surnommé *Mayala ma Bemba*, « le Blanc aux ailes d'aigle », dans le Bas-Congo et *Nkumbe*, « l'épervier », à Bangala, surnoms sans méchanceté.

Rentré à Londres dans le courant de l'été 1889, Ward, qui s'était engagé à ne rien publier sur l'expédition avant que Stanley lui-même en eût donné sa relation, se rendit aux Etats-Unis, y fit toute une série de conférences et y rencontra celle qui allait devenir son épouse et sa biographe de surcroît. De retour en Angleterre, il s'y maria le 20 avril 1890. Il y publie bientôt *Five years with the Congo cannibals*, recueil de souvenirs dont il a soin d'exclure toute allusion à l'expédition Emin Pacha; puis, en 1891, *My life with Stanley's rear-guard*, où il se justifie et justifie ses compagnons de Yambuya des reproches d'incompréhension et d'indiscipline qui leur avaient été faits par Stanley dans *In darkest Africa*. Ayant retrouvé Alfred Harmsworth, il accepte l'une ou l'autre mission journalistique auprès des explorateurs Nansen et Jackson, notamment. Puis, il se décide à « académiser » son art, travaille à Paris, chez Tony Robert Fleury et chez Jules Lefèbvre, puis, à Londres, sous Seymour Lucas. En 1894, la Royal Academy reçoit deux de ses toiles. Sa vie se partage désormais entre le sport et l'art. En 1899, il se met au modelage, conseillé par Groscombe, et entreprend son œuvre d'apologie plastique du négro-africain. Un voyage en République Argentine, en 1901, lui inspire bien quelques aquarelles, paysages des Andes ou types de Gauchos. Mais il se reprend bien vite à son œuvre congolaise, qu'il poursuit à Paris et achève à Rolleboise, où, sa femme Sarita lui ayant donné cinq enfants, il s'était installé, sur les bords de la Seine, dans un vaste domaine rural. Cette œuvre achevée, il se remet à écrire, non sans avoir subi quelque peu l'influence des détracteurs de l'Etat Indépendant, parmi lesquels s'était particulièrement distingué son ancien collègue du Bas-Congo, Roger Casement. Il publie, en 1910, de nouveaux souvenirs et croquis africains dans *A Voice from the Congo*, à Londres, et *Chez les Cannibales de l'Afrique centrale*, à Paris.

C'est à Rolleboise que la guerre le surprend en août 1914. Il la passera tout entière au service des Alliés, tantôt sous les armes, quand le médecin le lui permet, tantôt dans l'administration d'établissements hospitaliers, tantôt par des conférences de propagande en faveur des Croix-Rouges alliées. Il se remet occasionnellement à l'aquarelle pour illustrer son *Monsieur Poilu*, écrit en 1916 à la gloire du fantassin français. L'armistice conclu, malgré un état de santé plutôt précaire et encore aggravé par un accident survenu en service commandé, par la mort, au front, d'un de ses fils, et par la captivité de l'autre, dont l'avion est tombé dans les lignes allemandes, Herbert Ward accepte encore des missions humanitaires, dans le Nord de la France, d'abord, puis, en compagnie de Herbert Hoover, dans les pays balkaniques, où ses forces l'abandonnent et d'où l'on doit le ramener à Rome, puis à Paris, puis à Neuilly-sur-Seine, où il meurt le 5 août 1919.

Herbert Ward avait reçu la croix de la Légion d'honneur en 1911. Il reçut la croix de guerre française en 1915.

Ses œuvres littéraires sont : *Five years with the Congo cannibals* (Londres, Piccadilly, Chatto & Windus, 1890), qui eut plusieurs éditions et fut traduit en allemand par H. von Wobeser, sous le titre : *Fünf Jahre unter den Stämmen des Kongostaates* (Leipzig, E. F. Umelangs Verlag); *My Life with Stanley's rear-guard* (Londres, Piccadilly, Chatto & Windus, 1891); *A Voice from the Congo* (Londres, William Heinemann, 1910); *Chez les Cannibales de l'Afrique centrale* (Paris, Plon, 1910); *Monsieur Poilu* (Paris, 1916).

L'ouvrage paru chez Plon en 1910 est une adaptation d'*A Voice from the Congo*.

Ward, écrivain, se distingue par l'extrême souplesse d'une écriture également habile à narrer les aventures les plus imprévues, à décrire les paysages les plus somptueux et les scènes les plus truculentes, à élucider les problèmes politiques et ethnologiques les plus nouveaux. Du point de vue scientifique, les observations ethnographiques de

Ward furent trop peu rigoureuses pour présenter encore de réel intérêt, si ce n'est pour l'historien.

Son œuvre plastique comprend une infinité de croquis, esquisses et dessins rehaussés d'aquarelle ou non, un certain nombre de toiles peintes à l'huile et une bonne douzaine de bronzes d'un réalisme ému, allant de son *Indigène de l'Aruwimi*, exposé à Londres et à Paris, en 1901, à son *Artiste congolais* de 1910. Elle lui valut une médaille d'or au Salon des Artistes français en 1906 et en 1910. Le Musée du Luxembourg, à Paris, et les Musées de Nantes et de Johannesburg en possèdent certaines pièces. Mais l'ensemble, comme aussi l'ensemble des collections ethnographiques réunies par Ward, en est conservé par la Smithsonian Institution. Une copie en figure au Musée de Tervueren et l'on en trouvera de nombreuses photographies dans les ouvrages littéraires du sculpteur déjà mentionnés.

On trouvera des portraits d'Herbert Ward dans *Five years with the Congo cannibals;* dans *Chez les Cannibales de l'Afrique centrale,* et dans les ouvrages français et anglais consacrés au souvenir de son mari par Mme Sarita Ward. Un de ses amis, M. Blondel, l'a représenté, en médaillon, en monstre armé de six bras, maniant à la fois l'aiguille du gabier, la hache du mineur, la plume de l'écrivain, la palette du peintre, le ciseau du sculpteur et le fusil du sportman.

31 août 1947.

J.-M. Jadot.

Coquilhat, C., *Sur le Haut-Congo,* Bruxelles, J. Lebègue et Cie, 1888, p. 378. — H.-M. Stanley, *Dans les ténèbres de l'Afrique,* Paris, 1890, passim. — J. Scott Keltie, *La Délivrance d'Emin Pacha,* d'après la correspondance de Stanley, Paris, Hachette, 1890, passim. — *Journal et Correspondance du Major Barttelot,* commandant l'arrière-colonne dans l'Expédition Stanley à la recherche et au secours d'Emin Pacha, publiée par son frère, Bruxelles, J. Lebègue et Cie, 1891. — Chapaux, A., *Le Congo,* Bruxelles, Rosez, 1894, pp. 164, 169. — Hinde-Sydney Langford, *La chute de la Domination arabe au Congo belge,* p. 156. — A.-J. Wauters, *L'Etat Indépendant du Congo,* Bruxelles, 1899. — Major Charles Liebrechts, conseiller d'Etat honoraire, *Congo,* Bruxelles, J. Lebègue et Cie, 1909, pp. 171 et suiv. — Masoin, Fritz, *Histoire de l'Etat Indépendant du Congo,* Namur, Picard-Balon, 1913, t. II, pp. 234, 240, 241. Ward, Sarita, *A valiant gentleman* being the biography of Herbert Ward, artist and man of action, Londres, Chapman et Hall Ltd, 1927. — Ward, Sarita, *Herbert Ward, artiste et homme d'action,* Paris, *La Revue mondiale,* 1931. — *La Nervie,* 1927, numéro spécial consacré à l'art colonial. — Périer, Gaston-Denis, *Un artiste dans l'arrière-garde de Stanley : Herbert Ward,* dans *Revue belge,* 15 janvier 1934, 12 p. — Périer, Gaston-Denis, *Petite Histoire des Lettres coloniales de Belgique,* 2e éd., Bruxelles, Lebègue, 1947, passim.

WARLOMONT *(Charles - Léon - Wilhelm)* (Bruxelles, 18.11.1857-Boma, 2.2.1888).

L'*Etoile Belge* du 26 février 1888 disait de lui :

« Le lieutenant Warlomont était très con nu et très aimé à Bruxelles. Bâti en hercule, d'un tempérament puissant, il semblait désigné entre tous pour braver les dangers de la vie d'Afrique. Nous croyons le revoir encore, sanglé dans son uniforme de grenadier, avec ses bons yeux souriants derrière son binocle, ses gestes cordiaux et brusques, et sa grosse voix affectueuse. Il était la belle humeur et la bonhomie incarnées; sa loyauté était connue de tous. »

Il s'agit bien d'un article nécrologique, mais qui peint Warlomont avant son départ.

C'est le 2 février 1887, en effet, que s'embarquait pour le Congo Charles Warlomont, lieutenant aux grenadiers.

Le baron Liebrechts, dans son premier volume de Souvenirs d'Afrique, intitulé « Congo. Léopoldville-Bolobo-Equateur (1883-1889 », publié à Bruxelles par J. Lebègue et Cie, en 1909, nous conte les péripéties de ce voyage dans les termes suivants :

« Après quelques mois de repos, je repris le chemin du Congo le 2 février 1887 et, cette fois, j'eus la satisfaction de m'embarquer à Anvers, à bord d'un vapeur battant pavillon belge. Ce fut la première tentative faite par des Belges de créer une ligne de navigation directe d'Anvers au Congo. Malheureusement, l'entreprise échoua, pour la raison surtout que le trafic de la côte d'Afrique exige de ceux qui le pratiquent une connaissance approfondie de diverses circonstances, dont les armateurs anversois n'avaient pas tenu suffisamment compte.

» Parmi mes compagnons de voyage, je citerai le lieutenant Warlomont, dont on devait publier plus tard la correspondance.

» Au moment des rêveries sur le pont de la « Lys », Warlomont survenait et donnait la note gaie par le récit de ses exploits de garnison.

» Tous mes compagnons partaient pleins de confiance et d'entrain, désireux non seulement de voir du pays, mais d'y faire œuvre utile. Une note décevante tombait parfois des lèvres de Warlomont. Une phrase lui était usuelle et je finis par la relever chaque fois qu'elle était prononcée : « Je ne me laisserai pas faire, moi ! ». Il était fort embarrassé d'en expliquer le sens, mais, néanmoins, il y revenait constamment. Il avait été, évidemment, influencé par certains propos dont les échos m'étaient parvenus aussi et qui représentaient les officiers comme devant accomplir au Congo certain métier indigne d'eux. Comme si nous

avions été des gens sans volonté, ni honneur, incapables de repousser toute atteinte portée à notre dignité. L'idée se fixa de plus en plus dans son cerveau et elle devait finir par fausser son jugement. Le pauvre garçon fut enlevé avant que son expérience personnelle l'eût dégagé de ces préjugés. »

Les lettres qu'il adressait à son frère, Maurice Warlomont, connu comme chef de file dans l'équipe littéraire de la « Jeune Belgique », sous le nom de Max Waller, sont toujours pleines d'entrain et de bonne humeur. Elles parurent d'abord dans « La Nation ». Elles furent ensuite publiées par la veuve Monnom, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles, le 23 février 1888, avec une préface de Max Waller et un portrait de l'auteur, Charles Warlomont, lieutenant des grenadiers, sous le titre de « Correspondance d'Afrique, ouvrage posthume ».

Arrivé à Boma, Charles Warlomont, qui était parti comme agent du département de l'Intérieur, fut d'abord attaché au secrétariat général qui avait été créé à Boma, aussitôt après le transfert de l'administration locale de Vivi à Boma, par le colonel Sir Francis de Winton, Gouverneur général.

Il était en ce moment en Europe et avait transmis ses pouvoirs au Gouverneur général Janssen, en l'absence de qui le lieutenant Valcke remplissait à Boma, où il était avec sa femme, les fonctions d'Administrateur général.

Warlomont ne resta pas longtemps attaché au secrétariat général.

Sur la route des caravanes il y avait une station importante, Lukungu, sous le commandement d'un lieutenant suédois, Dannfelt, qui « s'était », écrit Liebrechts (ouvrage cité, p. 166) « réellement identifié avec le service du portage ». Warlomont y fut envoyé comme adjoint, mais n'eut pas le loisir de s'y distinguer. Au début de l'année 1888, il fut rappelé à Boma, pour y assister le capitaine d'état-major Roget, chargé d'y organiser la Force Publique.

Commandant en second de la Force Publique, il était au Congo depuis un an à peine, lorsque, le 2 février 1888, il mourut, au plateau, frappé d'une congestion cérébrale, suite d'insolation (1).

Le *Mouvement géographique* (p. 20 du 26 février 1888) publie un court article nécrologique où il est dit : « La terre d'Afrique lui souriait et il semblait n'éprouver aucune peine à y faire bravement son devoir. Sa mort sera un profond chagrin pour tous ses compagnons d'armes en Belgique et au Congo ».

Et la « Jeune Belgique » (mars 1888), par la plume d'un de ses collaborateurs, ajoutait : « Charles Warlomont était notre ami à tous. Il nous était cher par sa loyauté, par sa franchise un peu brusque, par son inépuisable bonté. Il nous souvient de l'avoir vu, à nos côtés, en des circonstances difficiles, et il nous souvient aussi que son dévouement à nous et aux nôtres ne se démentit jamais.

» Nous croyons le revoir encore, avec sa bonne figure réjouie, que fleurissait la bonne humeur d'un sang riche et généreux, et l'éclair affectueux, derrière le miroitement du binocle, de ses yeux joyeux et clairs.

» Il avait pour son plus jeune frère — pour le frérot — l'affection bourrue des grands chiens sûrs de leur force... »

Ce fut, en effet, un coup douloureux pour Max Waller que cette mort brusque de son aîné et c'en fut un surtout pour leur maman.

C'est pour elle et à l'occasion de la mort de son frère qu'il composa, en mars 1888, cette prière qu'elle aimait réciter :

« Mon Dieu, là-bas, loin de nous, mais près de Vous, il est tombé, celui qui était votre fils et le nôtre ! A sa dernière heure, il a levé les yeux vers le Ciel et sa pensée suprême a précédé son âme dans l'envolement de l'Eternité.

» Vous qui connaissiez son cœur, mon Seigneur bien-aimé, Vous savez qu'il était bon, aimant et doux; Vous savez qu'il a expié ses fautes dans les dures privations de l'exil, qu'il a souffert, qu'il a pleuré, que sa voix s'est élevée douloureusement dans le silence de l'agonie.

» Prenez-le près de Vous, Seigneur, caressez son front; dites à vos anges d'éventer son sommeil de leurs ailes blanches, afin qu'un jour si Vous daignez me recevoir dans Votre divine lumière, j'y retrouve l'enfant que j'ai perdu, mais que Votre divine bonté me rendra. Ainsi soit-il. »

Si, quelque jour, à votre passage à Boma, vous faites une pieuse visite au vieux cimetière, vous trouverez, au bord de l'allée, la tombe du frère de Max Waller, Charles Warlomont, et voici l'inscription que vous y lirez :

« Lieutenant Charles Warlomont, 1857-1888 ».

2 décembre 1947.
L. Guébels.

(1) Le 2 février 1888, à Boma (c'est le jour de la mort du lieutenant Warlomont), le thermomètre était monté jusqu'à 41° 1/2 centigrades à l'ombre. (Chapaux, *Le Congo*, Bruxelles, 1894, p. 457.)

Warlomont (Charles), *Correspondance d'Afrique*, ouvrage posthume avec une préface de Max Waller, in-12°, 143 pp., Bruxelles, Mon-

nom, 1888. — Liebrechts, *Souvenirs d'Afrique. Congo. Léopoldville-Bolobo-Equateur* (1883-1889), J. Lebègue et Cie, Bruxelles, 1909. — *Mouvement géographique*, n° du 27 février 1888, p. 20. — *Etoile Belge* du 26 février 1888. — *La Jeune Belgique*, revue littéraire, n° de mars 1888. — Edouard Janssens et Albert Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1908, t. I, p. 704. — Olivier de Bouveignes, *Charles Warlomont*, dans *Revue Coloniale Belge* du 1er août 1947.

WARNIER *(Paul-Alfred)*, Dominicain et fondateur de l'Ecole des Arts et Métiers de Rungu dans l'Uele oriental (Ouffet, 30.7.1872-Liège, 9.7.1933).

Il étudia à l'Institut Saint-Berthuin, de Malonne, et passa de là à l'Université de Liège, d'où il sorti avec le diplôme d'ingénieur. Il débuta à Virton-Saint-Mard comme ingénieur-chef de section, attaché aux Chemins de fer belges. Il donna en même temps des cours à l'Ecole des Arts et Métiers de Piérard-lez-Virton.

En 1906 il fut envoyé par le gouvernement belge pour rectifier le tracé du chemin de fer du Bas-Congo au Katanga. Il passa trente mois à la Colonie, où il fut en relation très amicale avec le R. P. Cambier, des Pères de Scheut, qui semble avoir fait naître en lui le désir de se donner en apôtre-prêtre à l'éducation et au relèvement des noirs.

Le 22 juillet 1913, Alfred Warnier entra au couvent des Dominicains de La Sarte-lez-Huy, et fut ordonné prêtre le 22 avril 1917. Il fit ses études théologiques à Louvain. Ce lui fut très dur à son âge et ayant très peu cultivé les lettres latines. Mais son idéal, il l'écrivait lui-même, se résumait en cette formule unique : « Régénérer la race indigène par l'éducation chrétienne du travail. Ouvrier de la onzième heure, je voulais apporter au service du bon Dieu les connaissances spéciales que j'avais acquises lors d'un séjour de deux années dans notre Colonie et les expériences techniques de ma situation antérieure. C'est ainsi que je conçus le projet de créer dans notre Mission du Haut-Uele une école d'arts et métiers pour les indigènes; et durant mes études théologiques, je fus autorisé par mes supérieurs à suivre des cours pratiques en divers ateliers où l'on travaillait le bois. Je devins donc successivement charron, charpentier, menuisier, sculpteur... »

Le P. Warnier partit pour le Congo en avril 1919, armé et préparé pour la tâche qu'il voulait entreprendre, emmenant avec lui un matériel considérable; entre autres une turbine capable de lui donner trente chevaux de force, des scies mécaniques, des tours, etc.

Arrivé en août à la Mission, il se mit aussitôt à chercher un emplacement et, sur les conseils du Préfet apostolique, Mgr Van Schoote, fit ses recherches au Sud du Bomokandi. Il découvrit dans les environs de Rungu, à trois kilomètres au Sud-Ouest du poste de l'Etat, la chute d'eau qu'il cherchait. Il entreprit aussitôt la construction d'une centrale électrique qui devait fournir la force motrice aux ateliers de son école.

Au début de 1924, les travaux de construction étaient à peu de chose près achevés. L'installation comprend treize dynamos et moteurs de 1 à 20 HP. Aussi c'est l'électricité qui vient actionner les machines et donner à la Mission un éclairage moderne.

Le 22 novembre 1925, un dimanche, la Mission de Rungu avait l'honneur de recevoir la visite du Prince Léopold. Il assista à la messe célébrée par le P. Warnier, puis voulut visiter les classes, les travaux de l'Ecole d'Arts et Métiers. Ce fut pour le R. P. Warnier un jour de grande joie patriotique et un grand encouragement.

En 1926, après sept ans de travaux durs, le R. P. Warnier rentra par la voie du Nil en Belgique. Il donna des conférences, très goûtées et très applaudies sur son œuvre, dans les principales villes du pays, et le 15 janvier 1927, en la grande salle de l'Union Coloniale de Bruxelles.

En mars 1927, il reprenait la route vers l'Uele.

En octobre 1930, une crise d'hématurie, en 1931 une rechute, puis des fièvres, eczéma, maux de reins et d'intestins... pour aboutir à une affection de la gorge, qui le privait de l'usage de la voix, ébranlèrent sa forte constitution.

En mars 1933, il descendait à Anvers et dut être aussitôt transporté en la clinique Saint-Vincent, pour y être opéré d'un cancer du larynx. Il mourut le 9 juillet 1933.

En 1928, il avait été décoré Chevalier de l'Ordre Royal du Lion.

26 novembre 1947.

Fr. Alb.-M. De Meyer, o.p.

Les Ecoles congolaises d'Arts et Métiers, dans *La Belgique Maritime et Colon.*, 1927, col. 73. *Mouvements géogr.*, 1906, 375. — *Annuaire Miss. cathol. Congo belge*, 1935, 336. — Chalux, *Un an au Congo*, Bruxelles, 1925, 641. — *Missions Dominicaines*, t. XIII, 193 ss. — *Rosaire*, 1933, 289-292. — M.-H. Lelong, *Mes Frères du Congo*, éd. Baconnier frères, Alger, t. II, 325 ss. — Cfr. t. I, 326-336.

WAROUX (*Louis*), Missionnaire Jésuite (Maubray, Hainaut, 17.7.1860 - en mer, 26.5.1897).

Quand le Père Waroux débarquait à Matadi le 31 juillet 1895, la Mission du Kwango ne comptait que deux ans d'existence. Des dix-sept premiers partis, trois reposaient déjà dans la terre d'Afrique. Le Père venait combler les vides, et cependant il ne s'était pas orienté dès sa jeunesse vers l'apostolat lointain. Adolescent, il s'était senti appelé à la vie de pasteur des âmes au pays. Il avait étudié au petit-séminaire de Bonne-Espérance; il y avait fait ses humanités et sa philosophie. Puis il était passé au grand-séminaire de Tournai. Ordonné le 15 août 1883, nous le retrouvons l'année suivante vicaire à Montigny-sur-Sambre. Deux ans après, il entrait dans la Compagnie de Jésus. Il professait au Collège de Verviers quand il reçut sa destination pour la Mission. Il travailla d'abord à Kimuenza. Calme, réfléchi, il ne tarde d'être appelé par ses élèves du nom de « Mundele Malembe » (le Blanc doux). En 1897, il fut attaché à la florissante Mission de Kisantu, pour visiter régulièrement les vingt-trois fermes-chapelles. La fièvre et la dysenterie l'assaillent simultanément. Le retour au pays s'imposait de toute urgence, mais sur le bateau, un nouveau mal, l'hématurie, s'ajouta encore. Le malade triompha de la première crise, mais le soir du 26 mai, un nouvel accès acheva ses forces. Son corps fut immergé le jour même.

5 novembre 1947.
J. Charles, S.J.

Précis historiques, 1898, p. 305; 1895, p. 536 (traversée du Congo); 1895, p. 536 et 1896, p. 340 (lettres de Kimwenza).

WEEKS (le Révérend *John-H.*), Missionnaire protestant (Londres, 1860 - Londres, 1924).

Pasteur appartenant à la Baptist Missionary Society Corporation de Londres, le Révérend Weeks partit comme missionnaire au Congo en 1881. Il y effectua plusieurs termes, résidant principalement à Matadi, Monsembe, Nouvelle-Anvers et Gombe-Lutete, et ne termina sa carrière missionnaire qu'en 1912.

A la suite du pasteur suédois Sjoblom, le Rév. Weeks adressa à diverses reprises aux autorités gouvernementales de l'Etat Indépendant de véhémentes protestations au sujet d'exactions commises par des agents et dont les indigènes auraient été victimes. Il s'éleva notamment, en novembre 1897, contre les charges oppressives qui auraient été imposées aux populations du district des Bangalas. En 1903, après avoir adressé une nouvelle réclamation, restée sans suite, il livra à la publicité, par l'intermédiaire de E.-D. Morel, tous les documents qu'il avait pu recueillir. La publication des notes de Weeks dans le *Missionary Herald* fit l'effet d'un véritable coup de tonnerre. Les révélations les plus diverses et souvent, il convient de l'ajouter, les plus fantaisistes, ne tardèrent pas à s'accumuler et donnèrent naissance en mars 1904, à la Congo Reform Association, dont le but était d'obtenir des réformes radicales dans l'administration des territoires du bassin du Congo. L'agitation qui résulta de cette campagne, menée principalement à l'étranger, provoqua la constitution, par le Roi-Souverain, de la Commission d'enquête, devant laquelle, M. Weeks fut appelé à déposer.

En 1898, le Rév. Weeks avait assisté à l'inauguration du chemin de fer du Bas-Congo à titre de représentant de la Baptist Missionary Society.

3 mars 1948.
A. Lacroix.

Mouvement géographique, 1898, 286. — E.-D. Morel, *Red Rubber*, Unwin, London, 1907, p. 55. — Jules Rambaud, *Au Congo pour Christ*, Liège, 1909, pp. 155-156.

WEYDEN (VAN DER) (*Frédéric*) (en religion Frère Robert), Frère Missionnaire Rédemptoriste (Meensel, 14.6.1869-Kinkanda, 12.12.1909). Fils d'Eugène Van der Weyden et de Séraphine De Reyd.

Il entra en 1895 chez les Rédemptoristes et émit les vœux de religion le 15 octobre 1900. Il partit pour le Congo le 30 avril 1903 et s'y occupa activement des cultures à Tumba, où il résida jusqu'en janvier 1905. Après une année de repos en Belgique, il reprit la route de la Colonie le 1er février 1906 et fut alors attaché à la Maison de Thysville, où il était le seul Frère coadjuteur et par conséquent obligé de faire face à tous les travaux matériels de la Mission. Il s'y employa généreusement jusqu'à l'extinction de ses forces. Le médecin lui ayant prescrit un nouveau séjour au pays natal pour refaire ses forces, il s'achemina vers Matadi, mais devint gravement malade en route. Un abcès s'étant déclaré au foie, il dut subir une intervention chirurgicale qui

ne réussit point. On le transporta de Matadi à l'hôpital de Kinkanda, où il mourut le 12 décembre 1909.

14 novembre 1947.
M. De Meulemeester.

Les Rédemptoristes belges aux Missions étrangères, Brasschaat, 1924, p. 54. — E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, t. III, p. 1340. — M. De Meulemeester, *Mémorial de la Province belge de la Congrégation du T. S. Rédempteur*, 12 décembre. — D. Rinchon, *Missionnaires belges au Congo*, Bruxelles, 1931, p. 32. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, Bruxelles, 1931, p. 247.

WHITE (le Révérend), Missionnaire protestant (Dalston (Londres), 12.11.1865-Mayumba, 4.7.1897).

Au cours de l'été 1895, White accompagna le Révérend Grenfell dans un voyage d'exploration que ce dernier effectuait dans la région des Stanley-Falls, en vue de déterminer un endroit favorable à l'établissement d'une station de Mission. Le choix des missionnaires se porta sur Yakusu. Le chef du village les accueillit fort aimablement et ils prirent ensemble, sur-le-champ, toutes les dispositions utiles. Le Révérend White fut désigné pour fonder la nouvelle station. Il dut redescendre le fleuve pour chercher le materiel indispensable à l'établissement du poste et, en février 1896, le *Goodwill*, bateau de la Mission amenant des planches et tous autres matériaux nécessaires, fut déchargé par les indigènes accourus spontanément pour aider le missionnaire. Celui-ci se mit au travail avec ardeur, mais d'incessants accès de fièvre altérèrent bientôt sa santé. Mrs White le rejoignit en septembre, ainsi qu'un autre missionnaire, le Rev. Wherrett, qui succomba deux mois plus tard. Un remplaçant de ce dernier arriva en décembre, mais en mars 1897, tous trois durent prendre le chemin du retour par ordre du médecin. Hélas ! le Rév. White ne devait pas revoir l'Europe.

Il mourut à Mayumba le 4 juillet 1897.

Plusieurs articles relatifs à la fondation de la Mission de Yakusu ont paru sous sa signature dans le *Missionary Hérald* en 1896 et 1898.

27 février 1948.
A. Lacroix.

Rambaud, Jules, *Au Congo pour Christ*, Liège, 1909, pp. 105 à 107.

WILLEMS *(Adrien)*, dit Georges de Geel, Missionnaire (Oevel-lez-Geel, 8.8.1617-Bas-Congo, 8.12.1652?).

Il est appelé communément « de Geel », mais naquit à Oevel, petit village situé à 7 kilomètres de Geel, neuvième enfant de Melchior Willems et d'Anne Tysmans. Après avoir reçu sa première formation à l'école du village, il suivit probablement les cours d'humanités au collège de Geel, alors très florissant, puis entra au séminaire d'Anvers, où il reçut la prêtrise le 15 mars 1642. Il entra chez les Capucins, dont il reçut l'habit le 11 novembre 1642. Il s'appelle désormais Georges de Geel. Il fit son noviciat à Louvain, où il fit profession le 11 novembre 1643.

Dès leur arrivée au Congo en 1645, les Capucins avaient constaté qu'il faudrait un personnel nombreux pour l'évangélisation du royaume. Pour demander du renfort, furent députés en Europe le Père Michel de Sessa et le Frère François de Pampelune en 1645, et l'année suivante les Pères Ange de Valence et Jean-François de Rome. Ces derniers étaient en même temps ambassadeurs du roi Garcia auprès du prince d'Orange, dont ils désiraient obtenir un passeport général en faveur des Capucins se rendant au Congo. N'ayant pu l'obtenir à La Haye, les deux Capucins décidèrent de partir pour l'Italie, en passant par la Belgique et par la France. Ils séjournèrent à Anvers en septembre 1647. L'acceptation de la Mission du Congo avait suscité chez plusieurs Capucins flamands le désir de partir pour ce pays, désir qu'ils exposèrent au Général de l'Ordre, quand il fit la visite canonique des couvents de Belgique, de décembre 1646 à mars 1647.

Les deux Capucins envoyés pour recruter des missionnaires furent heureux d'apprendre que plusieurs s'étaient déjà offerts pour cette mission, d'autant plus heureux que leur connaissance de la langue néerlandaise faciliterait les rapports avec les Hollandais, maîtres de Loanda. Il y eut d'autres candidats, et notamment le P. Georges de Geel, les Pères Cassien de Gand, Félicissime de Douai, qui firent leur demande au temps de la visite à Anvers des missionnaires congolais. D'autres se décidèrent plus tard.

Cette notice s'allongerait trop, si nous nous attardions à toutes les difficultés qui s'opposèrent au départ de la caravane de missionnaires dont fit partie le P. Georges.

Les membres désignés en 1648 ne purent partir que le 10 février 1651. Ils s'étaient embarqués à San Lucar (Séville) avec des passeports espagnols, quand le Portugal n'admettait qu'une seule voie, celle de Lisbonne, pour les missionnaires se rendant dans les pays soumis au padroado portugais. Dès le début de la Mission des Capucins, en 1645, les résidants lusitaniens au Congo avaient répandu le bruit que ces étrangers

étaient des agents du monarque espagnol. Cette calomnie n'excita pas alors la méfiance du roi Garcia. Mais à présent que Rome avait négligé de régler la question de la succession au pouvoir royal, — la royauté était élective; le roi la voulait héréditaire dans sa maison, — Garcia prêta l'oreille à ces accusations. Il fit subir aux Capucins toutes sortes de vexations. Le P. Georges, qui était arrivé à San Salvador, fut, comme les autres missionnaires, confiné dans la résidence, sans pouvoir exercer aucun ministère. Il ne reste cependant pas inactif. Doué d'une particulière aptitude pour les langues, il se mit avec ardeur à l'étude du kikongo et copia un dictionnaire espagnol-congolais, qui a été conservé.

Vers la fin de l'année 1651, le roi Garcia, après enquête, dut reconnaître la fausseté des accusations portées contre les Capucins, et se réconcilia avec eux. Il lança une proclamation adressée à tous ses sujets pour leur enjoindre de bien recevoir les missionnaires. La mission comptait à ce moment environ trente-quatre religieux capucins. C'est le chiffre le plus élevé qui fut jamais atteint et qui ne fut conservé que peu de temps dans ce pays, où la mort fauchait impitoyablement. Les missionnaires étaient répartis dans dix postes : San Salvador, Soyo, Mbamba, Mpemba, Matari, Kiowa, Makuta, Loanda, Masangano, Nsundi.

Le père Georges fut désigné pour le poste de Mbanza Matari, dont le territoire s'étendait, au Sud de Kimpese, des deux côtés de la frontière actuelle belgo-portugaise. Cette région était chrétienne depuis le règne du roi Affonso. Avant l'arrivée du Père Georges, des missionnaires capucins la parcoururent, notamment les Pères Bernard de Cutigliano, Jérôme de Montesarchio, Bonaventure de Sorrento, Antoine de Monteprandone, Antoine de Teruel..., qui tous séjournèrent à Nsundi, mission dont dépendait antérieurement, semble-t-il, le territoire de Matari.

Les documents disent que le Père Georges avait un compagnon au poste de Matari; ce fut probablement un frère convers; son nom n'est pas mentionné.

Des pages blanches complétant le dictionnaire autographe du Père Georges ont été utilisées par lui pour inscrire diverses notes: la liste des principales localités formant le district de Matari, la liste des villages visités, des actes de mariage, des noms de pénitents, quelques aumônes reçues.

En février 1652, le père Georges entreprit une tournée apostolique dans la région qui lui était confiée. Il fut de retour dans sa résidence de Mbanza Matari avant les fêtes de Pâques (31 mars). Il se remit en route pour un voyage de deux mois et demi, c'est-à-dire du 23 mai au 7 août, parcourant le plus souvent une contrée qui fait actuellement partie du Congo belge.

En ce temps, deux Hollandais, calvinistes convertis, demandèrent au Père Janvier de Nole, alors vice-préfet des Capucins, de transférer le Père Georges au Mbata, pour s'occuper particulièrement de leurs compatriotes qui résidaient à Ngongo Mbata ou fréquentaient ce centre commercial, surtout depuis que la reprise de Loanda par les Portugais les avait chassés de l'Angola. Notre missionnaire, durant le voyage susdit, visita de fait cette localité. On dit qu'il y convertit plusieurs calvinistes et beaucoup d'autres villages du Mbata.

Rentré à Mbanza Matari, il se rendit à San Salvador pour aller trouver le nouveau préfet, Hyacinthe de Vetralla. Celui-ci le désigna pour résider au Mbata. Au mois de septembre, le Père Georges reprit la route de Ngongo Mbata, tout en exerçant son ministère dans les villages. Il passa notamment par Ulolo, la localité où bientôt il subira de mauvais traitements qui seront cause de sa mort. A Ngongo-Mbata, il prépara son installation, puis revint à son premier poste pour le déménagement définitif.

Durant le voyage de retour vers Ngongo Mbata, il arriva (fin novembre 1652) à Ulolo, situé près de Kimpangu (appelé Mpangu ou Mbata Mpangu dans les documents). Beaucoup de chrétiens de ce village étaient retombés dans les superstitions païennes. Le Père Georges les surprit s'adonnant à des pratiques fétichistes, que tous les rois depuis l'établissement du christianisme et récemment le roi Garcia avaient défendues sous les peines les plus sévères. Ces édits conféraient aux missionnaires le droit de détruire les fétiches. Le Père Georges, agissant comme auraient fait en une telle occasion tous les missionnaires du XVII[e] siècle, se mit à recueillir les fétiches et les livra aux flammes. Le féticheur, en proie à la colère, lui porta un violent coup de bâton. D'autres lui lancèrent des pierres, le frappèrent, au point que le pauvre Capucin fut affreusement meurtri. Les noirs, épouvantés eux-mêmes de leur forfait, s'enfuirent. Mais ils revinrent et décidèrent de transporter leur victime à Ngongo-Mbata. Le Père, malgré les soins du curé de cette localité et des blancs qui y demeuraient, expira, après une longue agonie, vers le 8 décembre 1652. On espère qu'un jour on pourra le vénérer sur les autels.

19 janvier 1948.
Mgr. J. Cuvelier.

WISSMANN (VON) *(Herman - Wilhelm)* [Francfort-sur-Oder, 4.9.1853-Gut Weissenbach (Styrie), 15.6.1905]. Fils de Herman Wissmann, assesseur de la Régence, et d'Elise Schach von Wittenau.

Son père était mort en 1863. Après des études au gymnasium de Neuruppin, il se présenta comme volontaire au moment de la guerre franco-allemande. On le refusa à cause de son jeune âge, mais l'enthousiasme provoqué en Allemagne par une suite ininterrompue de victoires le poussa à entrer à l'Ecole des Cadets à Berlin, où une discipline de fer eut tôt fait de mater son caractère indépendant. En avril 1872, il est nommé enseigne au régiment des fusiliers du Mecklembourg, stationné à Rostock. Puis il entre à l'Ecole de Guerre et en sort le 15 janvier 1874 avec le grade de sous-lieutenant. Les contacts avec des camarades de régiment, dont la plupart avaient fait la guerre, étaient, pour lui, particulièrement délicats, mais il s'en tira à son honneur. Il manifestait dès ce moment une prédilection marquée pour les études historiques et géographiques, ce qui ne l'empêchait nullement de s'abandonner aux frasques qui étaient alors monnaie courante dans la vie de garnison. Un duel, où il manqua volontairement son adversaire, lui valut quatre mois d'arrêts de forteresse. Le souvenir de cette affaire n'était pas effacé qu'à deux reprises il parvint à sauver des personnes en train de se noyer. Il dut à ces actes de courage des récompenses honorifiques et ils attirèrent sur lui l'attention de ses chefs, qui le firent transférer dans un régiment de dragons et mettre à la tête d'une compagnie de pionniers. Dans ce domaine nouveau il acquit des connaissances techniques, notamment sur la construction des ponts, qu'il devait mettre à profit plus tard en Afrique. De plus, chargé de l'instruction des recrues dont beaucoup étaient des étudiants de Rostock, il apprit beaucoup sur le maniement des hommes.

Vint l'année 1879, qui devait être décisive pour son avenir. Les obligations militaires l'enserraient étroitement et les ressources qu'il tirait de ses fonctions étaient maigres. Sa santé n'était pas des plus brillantes. Il avait contracté un asthme dont il devait souffrir jusqu'à la fin de ses jours et n'avait pas les moyens de se soigner convenablement. C'est à ce moment de sa vie que Wissmann fit un jour au restaurant Friemann, à Rostock, la connaissance du Dr Paul Pogge, qui venait de rentrer d'une exploration en Afrique et qui se proposait d'y repartir. Il fut immédiatement conquis et, d'accord avec sa famille, s'offrit à faire partie de la nouvelle expédition. Un de ses oncles intercéda auprès du Ministère de la Guerre pour lui obtenir un congé et cette démarche fut appuyée par Nachtigal, alors Président de l'Afrikanische Gesellschaft. Il obtint l'autorisation de suivre pendant six mois les cours de l'Ecole Navale de Rostock et d'y acquérir les notions d'astronomie et de météorologie alors indispensables à tout explorateur. Le Dr Kersten, le compagnon de Von Der Decken, assassiné au Somaliland, fut aussi pour Wissmann un excellent initiateur. Le temps passait pendant cette préparation et il était devenu maintenant trop tard pour reculer, d'autant plus que le Bureau de la Chancellerie impériale venait d'affecter une somme de 20.000 marks à l'expédition de Pogge.

Wissmann, ayant obtenu un congé de deux ans, s'embarqua avec Pogge à Lisbonne, à bord du steamer portugais *Bengo*, et débarqua à Loanda le 7 janvier 1881. De ce port, par l'embouchure de la Cuanza, les deux hommes gagnèrent Dondo, où avaient été rassemblés à leur intention des porteurs, puis Malange, important nœud de routes bien connu dans les annales de l'exploration. Toute cette contrée, à laquelle on accède de la côte par des escarpements de grès ruiniformes, est une vaste steppe parsemée d'îlots de végétation.

Pendant leur séjour à Malange, Pogge et Wissmann eurent l'occasion de rencontrer plusieurs explorateurs qui étaient sur le chemin du retour. dont le Dr Büchner, qui venait de traverser de part en part le bassin du Kasai, et le major autrichien von Mechow, rentrant de son exploration du Kwango. Von Mechow était accompagné de Bugslag, qui, dans la suite, devait devenir le plus fidèle compagnon de Wissmann.

C'est le 2 juin seulement que la caravane put se mettre en route, accompagnée pendant une journée de marche par le Dr Büchner. Suivant la vallée du Quige, elle poussa au delà de Sanza, qui était à ce moment la limite des établissements portugais dans l'Angola. Des incidents marquaient les étapes, notamment une grève de porteurs qui ne fut réprimée que grâce à la vigilance du fidèle interprète Germano, et des palabres avec les indigènes, furieux de voir leurs femmes rejoindre la nuit les gens de l'escorte, malgré la garde vigilante faite par les blancs eux-mêmes. Pogge souffrait de dysenterie et d'une inflammation dentaire que Wissmann ne put réduire qu'en arrachant les chicots avec des pinces improvisées.

Le 20 juillet on atteignit enfin Kimbundu sur la Haute Tshikapa, affluent du Kasai.

Cette localité tremblait encore au souvenir des atrocités commises par les marchands d'esclaves, dont le dernier, un certain Deliolo, échappé des bagnes portugais, venait à peine de disparaître, les fièvres en ayant eu finalement raison. Kimbundu était le point de départ obligé pour pénétrer dans le fameux royaume du Lunda ou du Mwata Yamvo, dont la capitale, Musamba, avait été visitée dès 1845 par Graça et venait de l'être à nouveau sucessivement par Pogge en 1876 et par Büchner en 1880. Ce n'était cependant pas vers ce centre déjà connu que Pogge et Wissmann comptaient se diriger, mais plus directement au Nord, en suivant la vallée de la Tshikapa, domaine d'un puissant chef Kioko du nom de Mona Kissenge. Leur itinéraire les conduisit d'abord chez le frère de ce chef, Hongolo, où ils arrivèrent le 19 août, puis, le 9 septembre, au village de Mona Kitari. En s'avançant, ils se heurtaient à une hostilité de plus en plus prononcée des indigènes, bien qu'ils eussent fait connaître que leur voyage avait un but purement commercial. Le 29 septembre survint un événement dont Wissmann ne devait pas oublier la vision sinistre. Un village près duquel on campait fut brusquement attaqué par une bande d'écumeurs, venus, semble-t-il, de Mai Munene. En quelques minutes tout fut saccagé et brûlé, les femmes, les enfants et le bétail étaient emportés et les pauvres habitants survivants laissés dans un dénuement absolu. Tristes scènes que Wissmann devait retrouver souvent au cours de ses voyages jusqu'au moment où il devint assez puissant pour combattre les oppresseurs.

Le 2 octobre, au moment où l'on allait arriver au Kasai, une nouvelle grève menace d'éclater chez les porteurs. Wissmann, impassible, enfourche sa monture, suivi par son porte-bannière, et bientôt toute la caravane finit par le rattraper au pas de course. Enfin, on atteint le Kasai, puissant cours d'eau large de 300 mètres, dont on ne savait alors d'où il venait, ni où il allait. Il appartenait à Wissmann de déchiffrer plus tard cette énigme.

A partir du point où elle vient de la reconnaître, la caravane remonte la vallée du Kasai vers l'Est, pénétrant dans le pays des Bashilange, important rameau de la grande famille baluba. Leurs chefs, Tshingenge et Kalamba Mukenge, devaient être toujours pour Wissmann les plus fidèles des amis et les plus précieux des auxiliaires. Dans tous les villages traversés se pressent des foules à la fois étonnées et effrayées de voir pour la première fois des hommes blancs. Le 30 octobre on est en vue de la Lulua, dont la vallée se distingue par de molles ondulations de terrain recouvertes d'une savane herbeuse. Bientôt on arrive à la résidence du chef Mukenge, qui, non content d'accueillir admirablement les voyageurs, s'offre à les accompagner à la tête de cent hommes s'ils désirent continuer leur route vers l'Est.

Il est certes étonnant de voir que, dès d'abord, Pogge et Wissmann aient pu inspirer à une population farouche, et qui ignorait tout des Blancs, une confiance si profonde. Pendant bien longtemps leurs noms indigènes, respectivement Kasongo et Kabasobabu, sont restés populaires chez les Bashilange, bien que le dernier soit une déformation du portugais et signifie, traduit littéralement, le coupeur de têtes.

En quittant les villages de Tchingenge et de Katenge, situés au Sud de l'emplacement futur de Luluabourg, Pogge et Wissmann se portèrent vers le Nord-Est, assez mal accueillis par les nouvelles peuplades qu'ils rencontraient et toujours en état d'alerte à cause de l'indiscipline de leurs porteurs. Le 28 janvier 1882, ils franchirent le Sankuru, large à cet endroit de 200 mètres. C'est là qu'ils entendirent pour la première fois parler des positions que les Arabes occupaient dans l'Est sous le commandement d'un certain Ahmed ben Mohamed, mieux connu sous le nom de Tippo-Tip, dont le lieutenant dans la région s'appelait Juma Merikani. Les indigènes, des Beneki, rameau des Basongo, qu'on rencontra au delà du Sankuru, étaient pacifiques et presque dépourvus d'armes. Il suffisait que Wissmann tournât vers eux sa monture pour les faire déguerpir. Les villages étaient nombreux. Rien ne faisait encore prévoir les terribles dévastations que les esclavagistes allaient opérer un peu plus tard et dont Wissmann allait lui-même être le témoin à son second voyage. Le 23 février, on trouva cependant un village en ruines, récemment saccagé par un brigand à la solde des Arabes. Les Bashilange, qui accompagnaient toujours la colonne, s'arrêtèrent terrifiés, refusant d'aller plus loin. Ils ne reprirent courage qu'à la voix de leurs chefs, en particulier de Sangula Meta, la sœur de Kalamba, toute dévouée aux Blancs.

Le 8 mars, on atteignit le Lomami, qu'on trouva encombré de papyrus. La région était infestée par les éléphants. Dans une rencontre qu'il eut avec eux, Wissmann, abandonné par ses gens, faillit perdre la vie. Quant à Pogge, plus naturaliste que chas-

seur, et du reste devenu fort faible, il préférait se confiner à la poursuite des papillons et des scarabées.

Ayant franchi le Lomami, les deux voyageurs cherchèrent à s'orienter au moyen de la carte de Cameron, le seul blanc qui eût encore avant eux parcouru le pays. Ils approchaient de Nyangwe, quand, le 4 avril, ils se trouvèrent en présence d'une bande d'Arabes conduite par un certain Sahorro. Déjà averti de l'approche des Européens, celui-ci les assura qu'ils seraient bien accueillis à Nyangwe. Pour gagner cette ville, la caravane épuisée en fut réduite à se joindre aux Arabes, bien qu'ils eussent avec eux un convoi de captifs.

On arriva à Nyangwe le 15 avril. Tippo-Tip était absent dans l'Est africain, mais ses représentants Abd bin Salim et Juma Merikani s'empressèrent de secourir Pogge et Wissmann, de les ravitailler et ils leur donnèrent toute latitude de continuer leur voyage vers la côte orientale si tel était leur désir. Wissmann s'empressa de profiter de l'occasion qui s'offrait à lui d'accomplir la traversée complète de l'Afrique, que seuls avaient effectuée avant lui, en sens inverse, Cameron et Stanley. Pogge, au contraire, se sentant trop affaibli, voulut retourner vers le Sankuru, où il avait le devoir de ramener chez eux les Bashilange qui les avaient fidèlement suivis. Il partit le 4 mai et ce ne fut pas sans un serrement de cœur que les deux amis, qui avaient affronté ensemble tant d'épreuves, se séparèrent définitivement.

Wissmann, accompagné de quelques serviteurs seulement, se mit alors en route vers le Tanganika, qu'il atteignit le 18 juillet, après un voyage fertile en péripéties, parmi lesquelles il faut mentionner des incidents avec les indigènes, hostiles par principe à un voyageur qui leur paraissait un émissaire des Arabes, et une sévère attaque de dysenterie dont il ne triompha que par un miracle de courage et de volonté. Heureusement, un peu au Nord de l'emplacement actuel d'Albertville, il rencontra Griffith, un missionnaire anglais, le premier Européen, à part Pogge, qu'il eût vu depuis deux ans. Réconforté, muni de médicaments et de conserves, il put, le 1er août 1882, traverser le lac dans un dhow arabe, et débarquer le 3 à Ujiji. Pour la première fois il mettait le pied sur un sol que, 14 ans plus tard, il devait gouverner au nom de l'empereur.

Entre Ujiji et la côte, le pays était alors profondément troublé par les guerres que se faisaient entre elles les tribus, souvent à l'instigation des Arabes, qui en étaient les derniers bénéficiaires, puisque c'était à eux qu'allaient en fin de compte les dépouilles des vaincus, le plus souvent sous forme de troupeaux d'esclaves où dominaient les femmes et les enfants. Wissmann y fut témoin des terribles pratiques du brigandage et de la traite. Sa marche n'était qu'une alerte perpétuelle. A chaque détour du chemin il pouvait craindre un guet-apens. Un jour, sur le point d'être massacré, il ne dut la vie qu'à une cicatrice ancienne qu'il fit passer pour la marque de l'échange du sang avec Mirambo. Peu après, il jugea prudent de rendre visite à ce Mirambo, sorte de potentat noir qui s'était taillé un véritable empire dans l'Uwinsa et l'Unyamwesi, tenant souvent tête victorieusement aux Arabes. Il le trouva dans son repaire de la Malagarasi, assez bien disposé pour que Tippo-Tip, alors à Tabora et qui cherchait à faire la paix avec Mirambo, lui envoyât une ambassade en escomptant l'appui d'un voyageur pour lequel ses lieutenants avaient eu des égards à Nyangwe. Le tout se passa si bien que Wissmann put, à son tour, gagner Tabora, rencontrer Tippo-Tip et, de là, se diriger vers Sangani, sur la côte de l'océan Indien, puis vers Zanzibar, où il s'embarqua, le 14 décembre 1882, pour l'Europe. Au cours de son long voyage de retour il eut l'occasion de rencontrer, aux environs de Tabora, l'expédition des Dr Böhm, Dr Kayser et Reichard, en route pour le Katanga, à Zanzibar, le capitaine Cambier, qui y organisait sa mission vers le Tanganika, et en Egypte, l'explorateur Schweinfurth. Concluons le récit de cette troisième traversée de l'Afrique équatoriale en disant qu'elle n'avait coûté que 30,000 marks, dont 20,000 emportés d'Europe par Pogge et 10,000 empruntés par Wissmann aux Arabes de Nyangwe, alors qu'il en avait fallu 200,000 à Stanley pour aller retrouver Livingstone à Ujiji.

Rentré en Allemagne par l'Egypte et l'Italie, Wissmann pouvait faire avec un légitime orgueil, devant la Deutsche Afrikanische Gesellschaft, réunie le 28 avril 1883, le récit de l'exploit qu'il venait d'accomplir. On l'acclama et on le sacra Grand Africain. Mais là se bornèrent les témoignages effectifs de la reconnaissance nationale. Lorsqu'en octobre 1881, l'explorateur s'était trouvé pour la première fois en présence du Kasai, il s'était bien promis de déchiffrer un jour l'énigme de cette « grande eau » dont on ne connaissait ni le parcours exact, ni surtout le point d'aboutissement au Congo. L'Afrikanische Gesellschaft, sur laquelle il comptait pour entreprendre cette recherche, n'avait jamais été fort riche et

elle avait épuisé ses fonds pour le rapatrier. Pour entreprendre un nouveau voyage, force était de s'adresser ailleurs. Sur le conseil d'amis allemands haut placés, il se présenta au roi Léopold, fondateur de l'Association Internationale Africaine, qui l'avait en haute estime et le prit immédiatement à son service en lui concédant le droit, pour apaiser ses scrupules nationaux, de porter avec lui l'étendard allemand et de réserver à l'Allemagne les collections scientifiques qu'il pourrait recueillir. En contraste avec son premier voyage, des ressources très étendues furent mises à sa disposition, qui lui permirent d'engager plusieurs compatriotes : le Dr Ludwig Wolf, médecin-major d'origine saxonne (mort dans la suite au Dahomey), comme géographe; le capitaine Kurt von François, futur gouverneur de l'Afrique sud-occidentale allemande, comme météorologiste; le lieutenant Franz Müller, qui ne devait plus jamais revoir l'Allemagne, comme zoologiste et botaniste, et son frère le lieutenant forestier Hans Müller. En Afrique il devait encore s'adjoindre le charpentier naval Bugslag, l'ancien compagnon de Von Mechow, et les armuriers Schneider et Meyer.

L'expédition quitta Hambourg le 16 novembre 1883, sur le steamer *Prof. Woermann*. Elle débarqua à Loanda le 17 janvier 1884 et y passa un mois à organiser la marche vers Malange. Wissmann fit à Loanda la rencontre imprévue de son ami Pogge, rentré en triste état de Nyangwe et qui devait succomber à une pneumonie le 17 mars suivant. Dans la seconde quinzaine de mars, l'expédition arriva à Malange et elle y fit sa première perte avec l'armurier Meyer, qui mourut victime du climat. Retardée par les désertions et au prix de mille vicissitudes, elle atteignit enfin le Cuango, sur lequel fut lancée l'embarcation en acier qu'elle transportait avec elle. Du Cuango, elle se dirigea vers le Nord-Est, pénétrant dans le royaume de Lunda, alors dévasté par la guerre sans merci que se faisaient les tribus, surtout dans le but de se procurer des esclaves. Il lui arrivait de croiser de longs convois de ces malheureux ou de trouver sur son chemin d'horribles témoignages de la cruauté des vainqueurs, sous forme de crânes fichés sur des mâts ou de squelettes encore attachés aux poteaux de torture. Comme on se trouvait en pays inconnu, lorsqu'on fut arrivé à Kasambo, sur la Loange, Wissmann détacha Hans Müller en éclaireur vers le Nord, dans le but de recueillir des renseignements sur le cours exact du Kasai. En même temps il se portait vers l'Est et atteignait lui-même le Kasai en amont, en un point où la grande rivière est large de 250 à 300 mètres. L'ayant franchie, il se dirigea vers Tshimbundu, centre principal des Baluba, d'où il poussa une pointe vers les chutes, hautes de 6 mètres, par lesquelles, en plusieurs bras écumants, le Kasai se précipite au milieu d'un cirque de rochers. A ces chutes qu'un Européen contemplait pour la première fois, il voulut donner le nom de Pogge, son fidèle et regretté camarade.

Le 8 novembre suivant, recoupant son ancien itinéraire, il se retrouva à Mukenge et il y fut accueilli avec transports par son ami le chef Kalamba. C'est là qu'il fut rejoint par Hans Müller, qui lui apportait des renseignements précieux sur le cours du Kasai en aval. Profitant alors de la large hospitalité des Bashilange, Wissmann décida d'établir chez eux une station durable. Telle est l'origine de Luluabourg, qu'il installa sur la Lulua, à 10 kilomètres au Nord des villages indigènes, désirant éviter ainsi tout conflit futur. On sait l'importance que ce poste prit dans la suite et le rôle de premier plan qu'il joua au moment des guerres arabes. Pour l'instant son fondateur dut se contenter d'en jeter les bases, déblayant le terrain, élevant les premiers bâtiments, aménageant les cultures vivrières. Comme il se trouvait bien loin de toute autorité régulière et des contraintes de la civilisation, son caractère dominateur aidant, il prit assez facilement, au milieu de cette population noire, qui avait pour lui une sorte d'adoration craintive, les allures d'un potentat, disposant des droits de haute et de basse justice. Les indigènes se souviennent encore des exécutions capitales auxquelles il fit procéder et qui lui valurent le nom de Kabasobabu, et ils montrent l'endroit où elles avaient lieu. Etaient-elles nécessaires à son prestige et à sa sécurité? Il est permis d'en douter.

Le 7 janvier 1885, Franz Müller, qui s'était fort dépensé pour les travaux d'aménagement du poste, mourut de malaria, compliquée de dysenterie. Wissmann, voyant tomber un à un ses compagnons du départ, s'impatientait. Il songeait à la longue et aventureuse navigation qui restait à accomplir, d'abord sur la Lulua, puis sur le Kasai. Le Dr Wolf, ayant noué de bons rapports avec le chef Lukengo, qui dominait au nord dans la région complètement inconnue où se trouve le confluent de la Lulua et du Kasai, avait appris par lui que la Lulua devient navigable en aval des rapides de Bena Tshidi, à condition d'attendre les eaux hautes de la fin de la saison des pluies,

c'est-à-dire le mois de mai. Wissmann, sur la foi de ces renseignements, envoya à ce point Hans Müller et Bugslag pour y construire des embarcations et s'y rendit quand elles furent prêtes. Finalement, il put se mettre en route à la tête d'une véritable flottille, accompagné par Kalamba et par de nombreux indigènes. Il était monté sur son canot d'acier, tandis que derrière suivaient Wolf, von François et Müller dans des embarcations bien équipées. Le 1er juin, on dut franchir un passage dangereux où la rivière précipitait son cours entre des rochers. Un bateau chavira et quatre hommes se noyèrent. Mais la confiance des indigènes n'en fut pas ébranlée et, le 5 juin, l'expédition débouchait sur le puissant Kasai, connu à cet endroit sous le nom local de Nshari.

Sur les deux rives de la grande rivière étaient établis les Balongo et plus loin, si les renseignements recueillis par Müller et Wolf étaient exacts, on devait trouver, en approchant du Sankuru, les Basongo Mino.

La navigation sur le Kasai, contrairement aux prévisions, s'avéra fort difficile. A certains endroits, où la largeur atteignait jusqu'à 4,000 mètres, il fallait longtemps tâtonner pour repérer les passes navigables. Autant que possible on longeait la rive droite, afin de ne pas manquer l'embouchure du Sankuru, mais des bancs de vase émergés bornaient la vue et gênaient l'orientation. Enfin, on reconnut le point où le Sankuru vient déverser dans le Kasai ses eaux plus foncées en formant avec ses alluvions une sorte de delta.

A ce confluent important et avant d'entreprendre la suite de son voyage, Wissmann décida de s'arrêter plusieurs jours, désirant surtout recueillir des informations sur le Sankuru, que Wolf devait revenir explorer seul l'année suivante. Afin d'améliorer les relations entre les riverains et ses Bashilange et pour assurer le succès de l'étape suivante, il organisa une grande fête, ce qui ne l'empêcha pas, quand il reprit sa navigation quelques jours plus tard, de recevoir des volées de flèches des rives et de devoir repousser à coups de fusil des attaques de canots armés. Les pertes qu'ils subirent calmèrent les agresseurs, des Basongo Meno, qu'on laissa bientôt en arrière pour pénétrer chez des tribus plus pacifiques. Les journées passaient; le Kasai offrait un spectacle toujours changeant. Parfois, en expansion sur ses rives, sa largeur atteignait jusqu'à 8,000 mètres. Sur cette véritable mer, le vent et les vagues faisaient danser les pirogues au point que les Bashilange en étaient incommodés. Puis les rives se rapprochèrent progressivement. La largeur descendit à 600 mètres et le courant augmenta de vitesse. Il semblait à Wissmann, lorsqu'il abordait dans un village, y apercevoir des signes de l'influence européenne indiquant la proximité d'une station. Au cours d'un de ces débarquements, le 7 juillet, on aperçut un troupeau de onze éléphants. Ce fut, pour les Bashilange, l'occasion d'un véritable massacre. En présence de Wissmann, écœuré, ils tuèrent sept bêtes et remplirent les canots d'une invraisemblable quantité de viande.

Le 9 juillet, le Kasai s'étant encore rétréci jusqu'à n'avoir plus que 350 mètres de large, on distingua sur la rive, au milieu des arbres, des constructions européennes sur lesquelles flottait un drapeau encore inconnu de Wissmann, le drapeau bleu à étoile d'or, celui de l'Etat Indépendant du Congo qui venait d'être reconnu par les puissances à la Conférence africaine de Berlin (26 février 1885). Une salve partie des bateaux fit sortir du poste deux blancs très alarmés. C'étaient des agents du nouvel Etat et le poste était Kwamouth. Le grand fleuve qui roulait en face ses eaux puissantes était... le Congo.

Les agents qui accueillirent les voyageurs avaient bien entendu parler de l'expédition Wissmann, mais on la considérait comme perdue. Avec l'un d'eux, Wissmann partit immédiatement sur son canot, le *Paul Pogge*, pour aller à Léopoldville préparer la réception de ses compagnons. Il ne s'y arrêta guère et revint immédiatement les prendre sur le *Peace*, que Grenfell avait mis à sa disposition. Quelles ne furent pas la stupéfaction et la joie de Kalamba et de ses hommes quand ils virent leur cher Kabasobabu leur revenir sur un bateau mystérieux marchant avec le feu!

A Léopoldville, alors en pleine fièvre d'organisation à la suite de la création du nouvel Etat, Wissmann eut l'occasion de rencontrer Künd, Tappenbeck et le docteur Büttner, envoyés par la Deutsche Afrikanische Gesellschaft dans le but d'organiser une station qu'on croyait avoir été fondée par Pogge et qui, en réalité, n'existait pas. Ils devaient, au cours de leurs explorations dans le bassin du Kasai, rendre des services moins utopiques. Il survint aussi à Wissman une aventure qui eût pu entraîner des suites graves : un soir qu'il s'était endormi sur un fauteuil pliant, une couverture roulée autour des genoux, il fut brusquement réveillé par une vive piqûre à la main et vit un serpent, qui avait été attiré par la chaleur de la couverture, rouler à terre et s'enfuir dans un trou. Il déchira immédiatement son mouchoir et se fit une ligature

au bras jusqu'au moment où un docteur, aussitôt appelé, vint débrider et désinfecter la morsure. Heureusement le cas se révéla sans gravité.

C'est au docteur Wolf qu'échut la tâche de ramener dans leur pays les Bashilange qui avaient accompagné l'expédition jusqu'à son terme. Il le fit en profitant du vapeur *Stanley*, qui parvint à remonter le cours du Kasai, dont les eaux, grâce aux pluies, avaient considérablement grossi. Müller rentra très malade en Europe. Von François se préparait à un nouveau voyage dans l'intérieur. Quant à Wissmann, bien affaibli par les fatigues de l'expédition et aussi par son asthme qui avait reparu, il dut être transporté à la côte, d'où il partit faire une cure à Madère.

Le climat de Madère et une cure à l'arsenic l'ayant assez promptement rétabli, Wissmann, qui avait la nostalgie de l'Afrique, se décida à y retourner plutôt que de rentrer en Europe. Ses démarches auprès du gouvernement allemand pour obtenir un poste de gouverneur dans les cadres de l'administration coloniale n'ayant pas abouti, il s'adressa de nouveau au roi Léopold, qui lui donna le choix entre l'administration générale du Haut-Congo et la poursuite des explorations qu'il avait si brillamment accomplies au Kasai. Son objectif devait être en ce cas, partant de la base qu'il avait créée chez les Baluba, de les porter jusqu'aux frontières orientales de l'Etat. Wissmann choisit sans hésiter ce dernier parti, car il craignait que sa forte personnalité ne lui occasionnât des conflits avec le Gouvernement général s'il entrait dans les cadres administratifs.

Le 28 février 1886, il était donc de retour à Léopoldville, où il eut la chance de rencontrer le missionnaire anglais Grenfell, en partance pour le Kasai, qui le prit à bord de son vapeur le *Peace* et le déposa, quelques semaines plus tard, au confluent de la Lulua et du Luebo. A cet endroit, le docteur Wolf venait de fonder, après son exploration du Sankuru, une nouvelle station connue sous le nom de Luebo. Wissmann, désireux de revoir Luluabourg, où résidait alors Bugslag, s'y rendit, mais revint bientôt à Luebo pour y accueillir deux officiers belges, le capitaine de Macar et le lieutenant Paul Le Marinel, que le roi Léopold venait de placer sous ses ordres. Par contre, Wolf, que Wissmann ne devait plus jamais revoir, dut partir très malade pour l'Europe.

A la fin de juin, Wissmann et de Macar, rentrés à Luluabourg, quittent ce poste pour reconnaître le haut cours du Sankuru ou Lubilash. Mais les Bakwaka Kalosh, qui habitent ce district, font le vide devant leur colonne et, le 23 juillet suivant, ils doivent rentrer à Luluabourg.

Pour se lancer dans d'autres entreprises, Wissmann attendait l'arrivée de son ancien interprète Germano, qu'il avait fait demander en Angola. Cet auxiliaire précieux finit par le rejoindre en compagnie du missionnaire américain Dr Sommers, au moment où Wissmann éprouvait un nouveau fléchissement de sa santé, caractérisé par une toux violente avec expectorations sanguinolentes.

Ce n'est que le 19 novembre que Wissmann, accompagné par Le Marinel, par Bugslag, par les chefs Bashilange et par une caravane de neuf cents indigènes, peut quitter définitivement Luluabourg, qu'il laisse à la garde de de Macar et du docteur Sommers. Il se dirige d'abord vers le Sud-Est, pénétrant dans la grande forêt qui borde une partie de la rive gauche du Sankuru, puis remonte vers le Nord, espérant croiser l'itinéraire de son premier voyage et rencontrer chez les indigènes les mêmes dispositions pacifiques. Mais il les voit fuir devant lui et il trouve un pays en proie à la terreur, dévasté par les razzias des chasseurs d'esclaves, qui poussent maintenant leurs incursions bien au delà du Lomami. Le 12 janvier 1887, il entre en contact, après avoir passé la Lukusi, avec une bande commandée par un métis arabe d'une vingtaine d'années, du nom de Saïd, qu'il avait connu à Nyangwe et qui eut l'audace de lui proposer de s'associer à lui pour marcher contre le chef Mona Lupungu. L'excuse invoquée était qu'il fallait détruire tous les cannibales et il montra à Wissmann une cinquantaine de mains humaines qu'il avait suspendues dans son camp en guise de trophée. Wissmann l'éconduit et décide alors de poursuivre son voyage jusqu'à Nyangwe, coûte que coûte, avec le vague espoir de pouvoir, de là, descendre le fleuve jusqu'aux Falls.

La partie la plus pénible de la route restait cependant à accomplir. La caravane était à bout de forces. Spécialement les Bashilange se traînaient, mourant d'inanition et les pieds enflammés par la traversée des marécages. Impossible de se procurer des vivres, la pacotille d'échange dont on était muni ayant perdu toute valeur aux yeux des indigènes depuis l'arrivée des Arabes. Des cadavres, de plus en plus nombreux, marquaient la trace de la colonne. Les survivants ne suivaient plus Kabasobabu que dans la crainte d'être abandonnés et de servir de pâture aux chiens. Le 23 janvier seulement on put franchir le Lomami. Le 1er février, à Kitenge, à douze journées

de marche de Nyangwe, Wissmann fit la rencontre d'un vieux Zanzibarite qu'il avait connu à son premier voyage. Il le trouva bienveillant, mais avec des réserves. Il était visible que les dispositions des Arabes à son égard avaient changé. La cause en était les événements qui venaient de se passer aux Falls, événements qu'il ignorait encore.

A Kitenge, il fallut abandonner la plus grande partie de la caravane, incapable d'aller plus loin, jusqu'au moment où elle pourrait reprendre le chemin de Luluabourg. Wissmann poussa en avant avec les deux cents hommes les plus valides pour atteindre Nyangwe le plus tôt possible. A son arrivée dans cette ville il eut le regret de ne pas y trouver Tippo-Tip, sur l'amitié duquel il comptait et qui était en route vers Zanzibar. L'attitude de Sefu, le fils de Tippo, alors à Kasongo, fut tout à fait grossière. C'est par un vieil indigène que Wissmann finit par apprendre le conflit qui mettait aux prises les Belges et les Arabes dans la région des Falls et les demandes de renforts qui venaient de parvenir à Nyangwe.

La première préoccupation de Wissmann fut de mettre à l'abri les pauvres Bashilange qui l'avaient suivi et dont la plupart étaient restés, comme nous l'avons vu, à Kitenge. Pour quelle raison ne se chargea-t-il pas lui-même de ce soin et le confia-t-il à Le Marinel? On le lui a reproché, non sans raison. La voie du fleuve et des Falls lui était maintenant coupée. Il n'avait plus d'autre alternative, s'il ne retournait pas au Kasai, que d'aller à la côte orientale et de sortir ainsi du programme qui lui avait été tracé par le roi Léopold. On imagine un drame de conscience, peut-être à tort, car Wissmann était profondément Allemand et, dès ce moment, oublieux des attaches qu'il avait contractées avec l'œuvre belge au Congo; il laissait sans doute déjà incliner sa pensée vers les manœuvres obliques qu'il tentera plus tard au profit de son pays. Toujours est-il qu'à Nyangwe, il se décida à passer le Rubicon, ce qui ne veut pas dire qu'il laissa sans émotion s'éloigner Le Marinel, maintenant devenu son ami. Il ne pouvait ignorer, du reste que l'officier belge allait commencer un dur calvaire et ne parviendrait à mener à bien sa mission que dans des conditions vraiment terribles. (Voir biographie de Paul Le Marinel.)

Wissmann, resté seul à Nyangwe avec 10 soldats angolais de son escorte et 20 affranchis balubas, sans parler de Bugslag, qui lui avait voué un dévouement absolu, était devenu virtuellement le prisonnier des Arabes. Il dut multiplier les démarches et se prévaloir de l'amitié de Tippo-Tip pour qu'on lui laissât sa liberté. Finalement on le laissa partir vers l'Est, livré à ses propres forces. Mais il ne se mit en route que le 7 mars, après avoir reçu la nouvelle que Le Marinel avait repassé le Lomami. Un mois plus tard il était à Mtoa, sur la rive du Tanganika et il y faisait la rencontre du missionnaire anglais Horn et de sa femme. Il a décrit la route de Kasongo au lac, par Kabambare, qui était alors la voie maîtresse pour l'évacuation des esclaves congolais, comme le théâtre de scènes atroces. Il prit alors, dit-il, la résolution de consacrer le reste de sa vie à la répression de la traite. Ce programme, il allait le remplir avec d'autant plus de zèle qu'il allait le conjuguer avec l'intérêt de l'Allemagne.

Il avait, parvenu au Tanganika, le vague espoir de pouvoir rejoindre Emin Pacha, qu'on disait fermement établi vers le lac Albert, et peut-être de concerter avec lui une action commune. Mais à Ujiji, où on le reçut très froidement, on savait seulement que le grand chef Kabarega de l'Unyoro était aux prises avec les Blancs (probablement Stanley à la rescousse d'Emin). On lui apprit, d'autre part, qu'à la suite du meutre de l'Allemand Gieseck à Tabora et des menaces d'intervention de l'Allemagne, la route de l'Est lui serait certainement barrée. A la suite de ces informations, il se décida à prendre la voie du lac Nyassa, après avoir laissé les derniers Balubas qui lui restaient à la garde du missionnaire Horn, en vue d'un rapatriement hypothétique. Il s'embarqua donc pour gagner l'extrémité Sud du lac Tanganika, avec une escale à M'pala, où se trouvait alors une Mission des Pères Blancs.

Il n'était plus accompagné que du fidèle Bugslag et de 14 indigènes de la côte, recrutés en route lorsqu'il débarqua, le 29 avril, à l'extrémité du lac. De là au Nyassa, il lui fallut un mois et demi de marches si épuisantes que, vers la fin, les deux blancs durent être transportés en litière, presque inanimés. Ils ne durent la vie qu'au missionnaire écossais Bain, qui les rencontra en cours de route et leur prodigua ses soins. Enfin, le 13 juin, Wissmann et Bugslag atteignaient le Nyassa et ils avaient la chance d'y trouver un petit vapeur qui les transporta à Mutope, factorerie située sur le Shire. De là, par la route jusqu'à Blantyre, et de Blantyre par steamer sur le Shire et le Zambèse jusqu'à la mer, ils arrivèrent à Quilimane, sur l'océan Indien, mettant ainsi le terme à une seconde traversée, de part en part, de l'Afrique équatoriale.

Il n'était bruit, en Allemagne, au moment du retour de Wissmann après des escales à

Zanzibar et en Egypte, que du sort d'Emin-Pacha, de son vrai nom Edouard Schnitzer, et de l'aide qu'on pourrait lui apporter en l'absence de toute nouvelle précise de l'expédition Stanley. Après un séjour à Madère, où un accident de cheval le retint quatre mois, Wissmann se mit à la disposition du Comité de secours qui s'était spontanément formé, tout en faisant remarquer que la répression de la traite telle que les Arabes et les indigènes la pratiquaient dans la partie orientale de l'Afrique sur laquelle l'Allemagne émettait des prétentions, était le premier devoir qui s'imposait à un Etat souverain. Il fut écouté parce que ses deux traversées de l'Afrique, dont il publia le récit en 1890, l'avaient mis en vedette et qu'il était l'homme le mieux au courant de ce qui pouvait se passer entre les grands lacs et la côte de l'océan Indien. Les 4 et 5 décembre 1888 il fut convoqué par Bismarck à Friedrichsruhe et eut tout le loisir de lui exposer ses plans. Mais le chancelier de fer, alors au déclin de sa puissance, n'avait pas que des intentions humanitaires. Il voulait asseoir la domination allemande d'une façon effective sur un territoire où elle n'avait guère eu jusque-là que des prétentions diplomatiques. Il ne le faisait, du reste, que contraint par l'opinion publique, qui commençait à s'intéresser en Allemagne aux entreprises coloniales, toujours dominé, en son for intérieur, par le préjugé qui l'avait fait déclarer un jour que toute l'Afrique ne valait pas les os d'un grenadier prussien. Partant de là, il demanda à Wissmann de se mettre à la tête d'un corps franc dont le cadre seul serait composé d'officiers et de sous-officiers allemands volontaires, et dont la troupe serait formée d'éléments indigènes recrutés au Soudan et en Afrique du Sud. Wissmann, entraîné par son zèle patriotique autant que par sa haine des esclavagistes, et d'ailleurs subjugué par le grand prestige de Bismarck, accepta cette tâche ingrate dans laquelle, en cas d'insuccès, il pouvait être désavoué à tout moment. Avec les fonds qui lui furent fournis, en apparence par la Deutsche Afrikanische Gesellshaft, il leva un corps de 870 askaris commandés par 25 officiers allemands, 2 officiers turcs et 56 sous-officiers allemands, le concentra à Bagamoyo, en face de Zanzibar, et se lança dans une aventure qui rappelle, à certains égards, celles de Cortez et de Pizarre.

La connaissance qu'il avait de la mentalité de ses adversaires le servit au moins autant que ses qualités stratégiques. La côte était tenue par les Arabes bushiris, qui y avaient établi de solides positions fortifiées. L'autorité du Sultan de Zanzibar, avec lequel la Deutsche Afrikanische Gesellschaft avait passé traité pour occuper des stations jusque dans l'intérieur, était purement nominale. Au cours des dernières années, des débarquements opérés par la marine allemande et même un blocus tendu pour intercepter la traite avaient donné peu de résultats. Le 8 mai 1889, Wissmann, appuyé par une canonnière, commença par prendre d'assaut Bagamoyo, puis il réduisit successivement Dar-es-Salam, Pangani et Tanga. Dans la suite, il étendit ses opérations vers le Sud, s'emparant sur la côte de Kilwa et de Lindi, qui n'étaient guère que des repaires de forbans. En même temps il lançait des colonnes dans l'intérieur, atteignant Mpapua sur la route de Tabora et Moshi aux abords du Kilimandjaro. Dans ces régions où l'autorité des Arabes était nulle, il avait affaire à des tribus de tradition guerrière et bien armées, telles que les Masai. Mais souvent par le seul prestige de son nom et par la force de sa diplomatie il parvenait à occuper le pays sans coup férir. Ses succès avaient du retentissement en Allemagne. Il y fut acclamé lorsque, le 26 mai 1889, il y retourna, accompagné du sultan Soliman bin Nassor, pour rendre compte de sa mission. Le 8 novembre, il fut nommé major, et le 24 juin 1889, l'Empereur lui conféra l'Aigle Noir. Il y avait cependant un revers à la médaille : la santé de Wissmann, affligé d'asthme et de rhumatismes, était devenue fort mauvaise. Sa fidélité à Bismarck, publiquement affirmée, le rendait suspect à Caprivi, le nouveau chancelier de l'Empire. Et, en Afrique, l'Allemagne, par un traité avec l'Angleterre, venait de renoncer à certains droits, notamment à ceux qu'elle possédait sur Zanzibar, pour acquérir dans la mer du Nord l'île d'Héligoland. Il est vrai que sa souveraineté sur l'Afrique orientale continentale était désormais officiellement reconnue.

En novembre 1889, Wissmann retourna en Afrique avec le titre de commissaire impérial. C'est un peu après que Stanley arriva à Bagamoyo, ramenant Emin-Pacha, qui, de l'Equatoria, avait dû battre en retraite devant les mahdistes jusqu'au lac Albert. Wissmann se rendit au-devant d'eux et organisa en leur honneur une réception officielle, profitant de la présence à la côte d'un certain nombre d'unités navales allemandes et anglaises. A l'issue d'un banquet, Emin fut victime d'un accident et il fut transporté dans un hôpital allemand. Stanley raconte qu'à partir de ce moment il perdit tout contact avec celui qu'il avait sauvé et qui passa sous l'influence exclusive de ses com-

patriotes. On connaît la suite : Emin, rentré au lac Albert, y recrutant au service de l'Allemagne des bandes arabes et une partie de ses anciens soldats, pénétrant ensuite sur le territoire de l'Etat Indépendant et se faisant massacrer par les Arabes de Tippo-Tip au moment où il cherchait à atteindre Kirundu sur le fleuve. Ce premier raid devait devait être suivi, deux ans plus tard, en 1894, d'un second, sous la conduite du trafiquant d'ivoire Stokes. Parti de l'Ituri avec des contingents arabisés armés de mausers allemands, soutenu à faible distance par un gros de forces arabes et espérant venir aisément à bout dans ces conditions des faibles troupes dont l'Etat disposait alors, sous les ordres de Lothaire et de Henry, au Nord des Falls, l'aventurier fut saisi dans son camp par surprise et, peu après, jugé et exécuté.

Il est difficile de ne pas mettre ces deux tentatives sous la responsabilité plus ou moins directe de Wissmann. Lorsqu'elles se sont produites, c'est lui qui dirigeait la politique de pénétration de l'Allemagne à partir de la côte orientale vers le centre de l'Afrique. Emin est retourné vers le lac Albert sur ses instructions et avec les moyens qu'il lui a fournis et il est évident que s'il a, comme Stokes, pénétré au Congo avec des armements allemands, il l'a fait sur des instructions secrètes. Ces instructions, Wissmann, s'il ne les a pas données lui-même, n'a pu les ignorer, et ce qu'on connaît de son caractère montre que l'intérêt de l'Allemagne étant en jeu, il ne pouvait avoir aucun scrupule à se tourner contre ceux qu'il avait fidèlement servis la veille.

Le séjour de Wissmann en Afrique, à l'époque où il rencontra Emin et Stanley, ne fut pas très long. Le 30 mars 1890, après avoir mené à bien quelques opérations militaires dans le Nord de la Colonie, il dut remettre ses pouvoirs à von Soden, qui arrivait d'Allemagne avec le titre de gouverneur, et il partait lui-même le mois de mai suivant. Conséquence de la défaveur dans laquelle le tenait Caprivi, sur lequel il avait, paraît-il, tenu des propos offensants. Rentré en Allemagne, il dut s'expliquer sur sa gestion financière, l'occupation militaire à laquelle il avait fallu procéder en Afrique orientale ayant entraîné des dépenses fort supérieures aux prévisions. Mais, loin de plaider coupable, il prétendit que l'occupation ne serait assurée et la traite définitivement jugulée que pour autant que l'Allemagne, en lançant des unités navales sur les lacs Victoria, Tanganika et Nyassa, puisse s'en assurer la maîtrise et couper ainsi les sources de la traite. Or, pour arriver à ce résultat, il fallait une nouvelle mise de fonds, dont il recueillit lui-même une partie auprès des cercles d'affaires de Hambourg et de Brême, plus entraînés que les autres à comprendre les choses de la navigation et la politique de prestige.

Wissmann avait au ministère des Affaires étrangères un puissant protecteur et ami, le directeur Kayser. C'est grâce à l'influence de Kayser que Wissmann fut renvoyé en Afrique, officiellement comme adjoint aux gouverneurs successifs von Soden et von Scheele, mais en réalité pour s'occuper de l'acheminement et du lancement des unités navales que l'on construisait en Allemagne pour les Grands Lacs. Cette tâche ne fut qu'imparfaitement remplie, car dès son arrivée sur place, le 17 août 1892, le désastre subi par la colonne von Zalewski, presque entièrement anéantie près de Lula-Rugaro par les Wahehe révoltés, obligea le gouvernement à faire de nouveau appel à ses talents diplomatiques et militaires. Quand il put la reprendre, il dut se borner pendant longtemps à faire flotter le drapeau allemand sur le Nord du Nyassa, où il avait amené un bateau par la voie du Shire et fondé la station de Langenbourg. Entre le Nyassa et le Tanganika, le chemin était barré par des tribus belliqueuses qui refusaient le passage et attaquaient les convois. En fin de compte, le premier navire allemand sur le Tanganika ne fut lancé qu'en septembre 1894.

A cette époque, Wissmann était rentré en Allemagne et il avait épousé Hedwige von Langen, fille du constructeur du chemin de fer de Dar-es-Salam à Kigoma, dont le nom fut donné à la nouvelle unité du Tanganika. Sa femme, tout comme dans les contes, le rendit parfaitement heureux et lui donna quatre enfants, le dernier en 1903. Wissmann pouvait d'autant plus se féliciter qu'il avait atteint les deux buts principaux de sa vie : il avait donné à son pays la possession effective d'un vaste territoire et il avait définitivement abattu en Afrique la puissance malfaisante des esclavagistes. Sur ce dernier point il avait à vrai dire été considérablement aidé par les campagnes menées par les Belges contre les Arabes aux sources mêmes de la traite.

La dernière récompense qui lui manquait pour couronner sa carrière, il allait l'obtenir. Le vent qui soufflait sur la politique de l'Empire vint à changer une fois de plus et le prince de Hohenlohe remplaça Caprivi comme chancelier. Le 24 avril 1895, Wissmann fut nommé gouverneur de l'Afrique orientale allemande. Toutefois, il ne prit possession de ses fonctions que pour peu de

temps. Le 11 mai suivant il quittait définitivement Dar-es-Salam, après avoir réglé à la satisfaction de tous un incident de frontière qui eût pu amener des complications diplomatiques avec l'Angleterre.

Dans les dernières années de sa vie, cet éternel voyageur, malgré ses infirmités, trouva le moyen d'accomplir encore deux voyages d'information et de chasse en Sibérie et en Afrique sud-occidentale allemande. En revenant du dernier par la côte orientale de l'Afrique, son état empira à tel point que seuls les soins empressés de sa femme le sauvèrent de la mort.

Grand chasseur, il avait acquis en Styrie, près de Lietzen, dans la vallée de l'Enns, une propriété de 2.000 arpents. C'est là qu'on le trouva mort par un beau soir d'été, le 13 juin 1905, ayant reçu la charge de son fusil dans le côté droit de la tête. Comme il était seul au moment de l'accident, on ignore comment celui-ci se produisit. Huit jours après, il fut inhumé à Cologne, en présence des représentants de l'Empereur, des princes allemands et des souverains étrangers, dont Léopold II. La statue qu'on lui avait érigée à Dar-es-Salam a été transportée, après la première guerre mondiale, à Hambourg.

Hermann von Wissmann, pour lui donner la particule que ses hautes fonctions aussi bien que le respect de ses compatriotes avaient attachée à son nom, possédait ce mélange de clairvoyance, d'énergie et de cynisme qui peut faire d'un conquérant un administrateur de haute classe. Dur à lui-même, dur aux autres, il inspirait une confiance aveugle aux noirs, dont il connaissait à fond la mentalité, et il forçait le respect des Arabes, dont il a pourtant presque toujours contrecarré les entreprises. Les premiers, nous l'avons vu, l'appelaient Kabasobabu, ou encore Bwana Kiswa Tano (l'Homme aux cinq têtes), les seconds Akili Thenahar (Celui qui a de l'intelligence pour douze).

Il était, avant tout, un officier allemand de l'autre génération, qui n'a servi l'œuvre congolaise que provisoirement et avec l'arrière-pensée de rentrer dès qu'il en aurait l'occasion au service de son pays. On ne pourrait guère le blâmer d'en avoir agi ainsi si les événements que nous avons rapportés n'étaient pas de nature à faire douter de son entière loyauté. Il a, d'autre part, défendu, du moins quand il était à son service, la politique du roi Léopold contre les attaques de certains de ses compatriotes comme Pechuël-Loesche.

Mais pourquoi insister sur des ombres que le temps, en s'écoulant, se charge d'effacer? Pour les Belges, Wissmann restera toujours Kasai; l'homme qui a réalisé la première liaison entre le bassin du Kasai et le Maniéma; pour les Allemands il est celui qui a conquis une vaste province de leur ancien empire colonial; pour les citoyens du monde il est un émule de Stanley, le voyageur qui a traversé deux fois de part en part l'Afrique équatoriale à une époque où la férocité et l'anarchie des tribus, les horreurs de la traite, la nocivité du climat et les embûches de la forêt la rendaient presque impénétrable.

Publications de Wissman : Unter deutscher Flagge, quer durch Afrika von West nach Ost von 1880 bis 1883, Berlin, 1889; — Meine zweite Durchquering aequatorial Afrikas vom Congo zum Zambezi, Frankfort, 1890; — Dans le bassin du Kasaï (*Mouvement géographique*, 1889, nº 4, pp. 13-14); — On the influence of Arab traders in West Central (*Africa. Proc. of the R. Geog. Soc.*, 1888, pp. 525-531); — Das Land der Baschilange (*Pet. Mitt., 1888*, pp. 353-357); — Exploration du Kasaï (*Bull de la Soc. Belge Géog., t.* IX (1885), p. 647); — Mes appréciations sur les critiques de l'œuvre du Congo contenues dans la réplique de M. le Dr Pechüel-Loesche à M. Stanley, Bruxelles, 1880; — Articles in *Verhandl. Ges. Anthr. Berlin* et *Militär Wochenblatt*, Id.

Février 1948.

R. Cambier.

Karstedt, O., *Hermann v. Wissmann*, Otto Stolberg, Berlin, 1933. — Dr Schnee, H., *Das Buch der Deutsche Koloniën*, Rennar Hobbing, Berlin, 1936. — Banse, E., *Unsere grossen Afrikaner*, Ed.-M. Paschke, Berlin. — Kol, D., *Dienst.*, 7, 1942, pp. 116-120. — *Mouvement géographique*, 1905, pp 307-309 (*Nécrologie*). — *Bull. de la Soc. Royale Belge Géog.*, t. XI (1887), p. 73 (*Réception de Wissmann*). — *Id.*, t. VII (1883), pp. 154 et 896. — *Expédition Wissmann*, t. IX (1885), p. 616. — *Expédition Wissmann et v. François*, t. XI (1887), p. 478. — *Expédition Wissmann*, t. XIII (1889), pp. 274. — *Wissmann, commissaire impérial*, pp. 368 et 601. — *Expédition du capitaine Wissmann*, t. XIV (1890), p. 477. — *Mission du Major Wissmann*, t. XVII (1895), p. 289. — *Le Major Wissmann.* — Stanley, H.-M., *Dans les ténèbres de l'Afrique*, t. II, ch. XXXV. — Dr Stuhlmann, F., *Mit Emin Pascha ins Herz von Afrika*, Berlin, *1894*. — Graf von Götzen, *Durch Afrika von Ost nach West*, Berlin, 1899.

La biographie ici donnée est, pensons-nous, la seule écrite jusqu'ici en français.

WITTE (*Dominique* De), Frère convers de l'Ordre de Saint-Dominique (Gand, 22.4.1879 Niangara, 11.10.1936).

Il reçut l'habit des convers en sa ville natale, au couvent des Dominicains (1905), et fit profession le 30 août 1908. Il partit pour le Congo belge avec les premiers missionnaires dominicains le 2 novembre 1911, et les différents postes des Missions de l'Uele lui doivent leurs plus belles constructions. Il était un bon et soigneux maçon,

un adroit menuisier et un excellent forgeron. Il dressa beaucoup de noirs en ces différents métiers et dota ainsi les Missions et les postes de l'Etat de bons et précieux artisans.

De 1912 à 1929 il construisit un nombre impressionnant de bâtiments pour les Missions dominicaines, dont notamment l'église de Rungu et la belle cathédrale de Niangara, ainsi que les locaux du grand et du petit séminaire.

Epuisé par les travaux sous un soleil sans pitié, il mourut saintement d'une crise cardiaque, à Niangara, le 11 octobre 1936.

26 novembre 1947.
f. Alb.-M. De Meyer, o. p.

WOESTE *(Charles)* (Bruxelles, 16.2.1837-Ixelles, 5.4.1922).

C'est en 1874 qu'il fut élu pour la première fois député sur les listes du parti catholique. En 1874 : l'année même où Stanley partait à la recherche des sources du Nil. L'explorateur traversa l'Afrique de l'Est à l'Ouest, en descendant le cours, jusque-là inconnu, du fleuve Congo. Cette découverte fit entrevoir à Léopold II l'avenir de l'Afrique centrale et, d'une hardiesse géniale, ce jeune roi entreprit de *réaliser seul ce qui, dans les autres entreprises coloniales, fut l'œuvre de tout un peuple* (Van der Smissen : « Léopold II et Beernaert »).

Dix ans plus tard, en 1884, un immense territoire lui était effectivement soumis et tout le monde comprenait que le Congo serait bientôt constitué en un Etat et que Léopold II s'en proclamerait souverain.

Pendant ces dix ans, la carrière politique de Ch. Woeste s'était poursuivie avec succès; son influence dans le parti catholique était devenue considérable; bientôt elle serait prépondérante, et il en deviendrait le chef incontesté, après avoir été nommé président de la *Fédération des Associations Catholiques*.

Or, en 1884, les élections du 10 juin donnèrent la majorité à ce parti.

Le succès de la politique de Léopold II, la seconde souveraineté qu'il ambitionnait, l'avenir colonial de la Belgique, dépendraient donc beaucoup de l'attitude des vainqueurs, de l'opinion qui prévaudrait dans leur groupe et par conséquent des tendances de leurs chefs et de l'influence qu'ils exerceraient.

*
**

Charles Woeste fut appelé au ministère de la Justice, mais sa carrière ministérielle fut brève.

La lutte des deux partis qui se disputaient le pouvoir en Belgique s'était exacerbée dans le cours des dernières années. Deux des ministres du nouveau ministère présidé par M. Malou étaient l'objet d'attaques particulièrement violentes : c'étaient MM. Woeste et Jacobs. Il y eut des menaces de manifestations et même d'émeutes, et le Roi fut amené à demander leur démission.

Le premier ministre, M. Malou, estimant qu'il n'était pas de son honneur d'accepter ce changement sous la menace de l'émeute, se retira.

M. Beernaert n'accepta de le remplacer qu'après une certaine hésitation.

Au moment où M. Beernaert, devenu premier ministre, réunit les deux droites du Sénat et de la Chambre, il y avait dans les milieux catholiques de l'acrimonie contre Léopold II, dont l'initiative avait provoqué la crise ministérielle. C'est alors que se posait justement la question de savoir s'il fallait l'informer qu'il ne serait pas autorisé à accepter la souveraineté de l'Etat du Congo, dont l'existence serait bientôt déclarée.

M. Woeste aurait dû être parmi les plus mal disposés à cet égard. Il nous dit dans ses mémoires que M. de Landsheere était opposé aux projets de Léopold II, que M. Malou hésitait; lui-même se prononça *vivement* en leur faveur et les droites se rallièrent à sa manière de voir, à condition qu'aucune solidarité n'existerait entre la Belgique et le futur Etat.

Si peu vindicatif qu'on le suppose, la position qu'il prit en cette occurrence est une preuve de l'intérêt qu'il portait à l'œuvre coloniale. Cet intérêt ne se démentit jamais, de la fondation de l'Etat Indépendant du Congo à son annexion par la Belgique. Et comme ce fut le parti catholique qui conserva le pouvoir pendant cette période et que des ministères catholiques homogènes présidèrent aux destinées du pays jusqu'à la guerre de 1914, on peut mesurer l'importance du rôle du chef de ce parti dans les destinées du Congo.

Ses interventions furent actives toujours et parfois nettement décisives. C'est toute l'histoire des rapports entre l'Etat Indépendant et le Parlement belge qu'il faut suivre pour connaître son action, car l'histoire de sa vie se confond avec l'histoire parlementaire de la Belgique.

*
**

Quand il s'agit du Congo, la collaboration entre lui et Léopold II est constante et complète. En matière coloniale les deux esprits s'accordaient dans une même compréhension et les deux volontés s'unissaient en vue d'une même fin.

« *En matière coloniale,* écrit le *Mouvement géographique,* dans son article nécrologique, *sa ligne de conduite fut simple : il apporta son concours sans réserve au souverain de l'Etat Indépendant dont il défendit systématiquement la politique.* » Cette appréciation, qui comporte une nuance de critique, paraîtra peut-être aujourd'hui comme le plus bel éloge qu'on puisse faire de la clairvoyance de cet homme politique.

Est-ce, ainsi qu'on le dit dans ce même article, qu'il considérait la question coloniale comme secondaire ?

Le point de vue où il se place quand il en parle permet de se rendre compte immédiatement de la façon transcendante dont il l'envisageait. A plusieurs reprises il a eu l'occasion d'expliquer les raisons qui l'intéressaient au succès de l'entreprise congolaise. Il y voyait une *grande et féconde espérance pour la civilisation chrétienne* et *il se serait reproché,* a-t-il dit, *de ne pas aider au succès d'une œuvre destinée à favoriser le progrès de l'Evangile.*

Tous ceux qui ont parlé de Ch. Woeste, aussi bien ses adversaires politiques que ses amis, se sont plu à le représenter *méprisant fortune, popularité, honneur, dédaignant même le pouvoir.* La question congolaise, comme il la comprenait, se trouvait donc dans l'échelle des valeurs au degré qui retenait éminemment son attention et, indéfectiblement, fixait sa volonté.

Il faudra chercher ailleurs que dans une attention insuffisante et dans un intérêt secondaire l'explication de l'heureuse conjoncture qui a uni ces deux volontés, si claires et si constantes, si bien accordées en matière coloniale, si obstinément contraires en d'autres points, au sujet du service personnel, par exemple. Leurs divergences de vue n'ont jamais eu de répercussions dans leurs rapports quand il s'agissait du Congo. Dès la session parlementaire de 1888-1889, le Roi tenait à voir son ancien ministre pour le remercier de la sympathie qu'il n'avait cessé de témoigner aux projets relatifs au Congo. Ces remerciements, il aurait à les renouveler en de multiples occasions, et particulièrement aux heures sombres où beaucoup de gens de très bonne foi perdaient confiance et n'apercevaient plus dans le tumulte déchaîné de l'action, au milieu des critiques, des mécomptes et des déboires, l'édifice qui s'élevait sous l'impulsion royale.

On sait que c'est en 1890 que le sort de l'Etat Indépendant fut définitivement lié à celui de la Belgique et les droits préférentiels de celle-ci réglés à l'occasion d'un prêt de 25.000.000 de francs. Ch. Woeste avait été un des huit membres de la droite consultés sur le point de savoir si l'on proposerait au Parlement un prêt ou un don et il avait opiné pour le prêt, qui fut réalisé.

Après cet arrangement, il fallait préparer la possibilité légale de gouverner une colonie dont le territoire deviendrait belge sans être soumis aux mêmes règles de droit privé et public que le reste de la Belgique. Une modification de la Constitution était nécessaire. Elle fut proposée à l'occasion de la revision constitutionnelle de 1893.

Une opposition systématique à l'œuvre léopoldienne avait déjà commencé : la politique coloniale fut soutenue par M. Beernaert, M. Janson, M. Nothomb, le général Brialmont et le général Brassine et enfin par M. Woeste.

Le discours de celui-ci serait encore d'actualité, sinon que certaines vues d'avenir seraient maintenant des constatations vérifiées, des « preuves à l'appui ».

Il disait en 1893 : *Comment contester sérieusement que l'annexion du Congo doive apporter à la Belgique des avantages considérables ?* Il y voit une source de richesses précieuses, mais il songe surtout au stimulant d'action que la jeunesse belge y trouvera : *N'y a-t-il pas là comme tout un avenir qui s'ouvre à cette jeunesse et dont elle remerciera la Chambre de lui avoir facilité l'accès ?* Enfin, s'élevant encore plus haut : *Il y a un intérêt qui m'a toujours touché et qui a dicté tous mes votes depuis près de dix ans : l'intérêt du progrès de la civilisation chrétienne.* Il répondait aux adversaires de la colonisation : *Sans la politique de colonisation qu'ont pratiquée des nations diverses, où en serait aujourd'hui le monde, et ne serait-on pas en droit de dire que, pour une grande partie, il serait encore plongé dans les ténèbres de la barbarie ?* Et il terminait par un appel à l'union pour réaliser l'œuvre civilisatrice dévolue à la Belgique : *Si nous pouvons coopérer à rendre plus heureux ceux qui sur le vaste continent africain ont vécu si longtemps dans une affreuse misère morale, soyons tous unis pour coopérer à cette œuvre de bien et de salut.*

*
**

*
**

Au moment où la Constituante prévoyait l'acquisition par la Belgique de *colonies*, de *possessions d'outre-mer* et de *protectorats*, lorsqu'elle ouvrait au pays l'avenir que suggéraient ces mots évocateurs, désormais fixés dans la Constitution comme un appel permanent à l'énergie et à la hardiesse de la nation, l'entreprise royale entrait dans une période difficile.

Il avait fallu répondre au rapide développement du Congo et il fallait faire face à l'équipement de cet immense territoire. L'Etat Indépendant avait cherché des ressources dans un régime économique qui le rendait concurrent d'entreprises commerciales déjà installées en Afrique. Ce fut, dès 1892, l'occasion d'une campagne de presse hostile.

On sait, note Ch. Woeste, *combien les intérêts sont intraitables*. Et il se décida à intervenir en se laissant interviewer pendant les vacances parlementaires par un reporter de l'*Indépendance*.

Je savais, rapporte-il dans ses mémoires, *les grandes difficultés que le Roi rencontrait dans l'accomplissement de sa tâche; il me paraissait injuste de lui disputer les sommes qui lui étaient indispensables à cette fin et je n'hésitai pas à développer ce point de vue dans l'avis que l'on sollicitait de moi.*

L'*Indépendance*, à cette époque organe d'importance internationale, était un journal libéral; on se rend compte du retentissement de cette intervention dans la politique intérieure, d'autant plus que le ministre, M. Beernaert, inclinait à prendre position contre l'Etat Indépendant.

Les campagnes hostiles devaient se poursuivre et s'intensifier. Elles émurent petit à petit l'opinion publique en Belgique, avec un double résultat *contradictoire*.

Dans la masse elles excitaient la méfiance contre le Congo et l'annexion en était plus difficile à faire admettre. *Dans certains milieux politiques* elles suggéraient au contraire le désir d'une annexion hâtive : on y désapprouvait les procédés de l'Etat Indépendant ou, simplement, on souhaitait mettre fin à ces attaques en espérant réussir autrement que lui.

Ch. Woeste défendra la politique de l'Etat Indépendant et, bien que partisan, comme on l'a vu, de l'annexion, il s'efforcera de la retarder tant que l'opinion ne lui semblera pas assez préparée pour l'accepter de plein gré et bien décidée à faire face à toutes les charges qu'une colonie, autrement gérée, risquait d'entraîner pour la métropole. Il craint de mettre en danger les résultats acquis : l'ouverture du centre de l'Afrique à la civilisation chrétienne sous l'égide de la Belgique. Cette politique de retardement rencontre les intentions de Léopold II, qui tenait à gouverner le Congo en toute liberté le plus longtemps possible pour préparer, comme il l'écrira un jour à Ch. Woeste : « un territoire qui sera *à même de donner à la Belgique tout le profit que je veux qu'il donne* ».

En 1906, il devra même, hélas ! ajouter : « *pour que l'annexion soit utile elle ne doit pas être une œuvre de haine contre le régime actuel, mais le fruit d'une entente entre le souverain du Congo et la Belgique* ».

Comme le Congo était tout à la fois sa chose et son œuvre, expliquera Woeste, *et que sous sa direction il constituait une entreprise brillante, menée avec décision et succès, il me parut qu'il y aurait mesquinerie et ingratitude à chercher, sans profit d'ailleurs pour la Belgique, à lui enlever le mérite d'achever cette entreprise, ou à lui témoigner de la méfiance.*

*
**

Les deux points de vue opposés au sujet de l'annexion se manifestèrent pour la première fois en 1895. Les ministres avaient appris que le Roi, comme souverain de l'Etat Indépendant, avait contracté un emprunt contre promesse de la cession d'un domaine de 16.000.000 d'hectares en cas de non-remboursement au 1er juillet 1895.

Cette convention, passée avec M. de Browne de Tiège, leur paraissant contraire aux engagements qui résultaient du pacte de 1890 entre la Belgique et le Congo, ils proposèrent, pour sortir d'embarras, l'annexion immédiate.

A peine le projet était-il connu qu'il était violemment attaqué par la gauche, critiqué par une partie de la droite et pris à partie notamment par le journal catholique *Le Patriote*. Il fut bientôt évident qu'il ne serait pas voté.

MM. Woeste et de Landsheere, qui faisaient partie de la Commission des vingt et un membres de la Chambre chargés de l'étudier, y firent voter la proposition de décréter des mesures provisoires (car la date du 1er juillet était proche) et d'ajourner l'annexion moyennant un arrangement financier.

Le gouvernement s'y rallia, mais ce fut l'occasion de la démission du ministre des Affaires étrangères, le comte de Mérode Westerloo, qui avait accepté ce portefeuille dans la conviction que le Roi favoriserait le développement du commerce en Afrique, et qui était tout particulièrement engagé dans ce projet d'annexion.

C'est à cette occasion que Woeste décou-

vrit que le Roi ne désirait pas l'annexion immédiate, qu'il n'avait consenti qu'à contre-cœur.

D'autre part, en constatant l'opposition que rencontrait le vote des subsides à l'Etat Indépendant, on ne pouvait que plus légitimement appréhender de remettre le sort du Congo entre les mains de la Belgique d'une façon prématurée *avant qu'il n'ait la maturite du fruit à cueillir* (1).

On put s'en rendre compte encore un peu plus tard quand M. de Smet de Nayer proposa une nouvelle intervention financière pour permettre l'achèvement du chemin de fer du Bas-Congo. A l'initiative de Ch. Woeste, la demande fut réduite à la garantie d'une émission d'obligations; la proposition ne réunit cependant qu'une faible majorité, malgré son intervention énergique et bien que, sur son conseil, le premier ministre eût posé la question de confiance.

*
**

Et l'on s'achemine ainsi vers l'échéance du terme prévu par le pacte de 1890 entre la Belgique et l'Etat Indépendant du Congo.

Le gouvernement, d'accord avec le Roi, ne désirait pas l'annexion immédiate, mais, se méprenant sur les intentions de la gauche, qui, en s'alliant avec une partie de la droite, aurait pu le mettre en minorité sur ce point, il déposa un projet de loi, tout en laissant aux Chambres la faculté de se décider pour ou contre l'annexion immédiate. A défaut d'annexion immédiate, le remboursement du prêt consenti et les intérêts étaient suspendus, ainsi que les garanties, c'est-à-dire : la communication des budgets, l'interdiction d'emprunter sans autorisation, etc.

Dès que les deux droites du Sénat et de la Chambre furent réunies pour examiner le projet, les deux tendances s'affrontèrent : M. Ch. Woeste soutint le régime d'attente préconisé par le gouvernement; M. Beernaert proposa l'annexion immédiate.

Ce dernier déposa un contre-projet dans ce sens. Il eût voulu obtenir des appuis à gauche, mais il ne put décider que des députés catholiques à le signer avec lui.

Suivant la procédure de la Chambre, la section centrale fut transformée en Commission pour l'examen de ce projet. L'opposition vint principalement de M. Woeste, qui combattit aussi les questions que M. Beernaert voulait faire poser au gouvernement à l'appui des attaques dont l'Etat Indépendant était l'objet. Après la discussion, la Commission s'ajourna en remettant le vote à la séance suivante. C'est alors que le Roi fit parvenir à Ch. Woeste la lettre datée du 9 juin 1901.

L'Etat Indépendant, y disait-il, *proteste avec indignation contre l'esprit et les sentiments que révèlent les projets de questions formulées par M. Beernaert à la section centrale et qui ne sont qu'autant de marques de méfiance et autant de tentatives de calomnies.*

Après avoir fait ressortir avec une âpre éloquence la contradiction qu'il y avait à réclamer l'annexion, tout en *reconnaissant que la Belgique n'était pas prête et n'était pas en mesure de remplacer l'administration actuellement existante au Congo*, il relevait les accusations lancées à sa charge, parce qu'il voulait éviter à la Belgique *l'achèvement fort dispendieux du développement économique des territoires congolais.* Sans craindre les mots qui mettent les choses sous leur vrai jour, il écrivait : *Si l'on ne me représente pas comme un voleur, on cherche à le faire sous-entendre et l'on me dénonce en tous cas comme un dissipateur.* En terminant, il rétablissait la situation exacte avec une hautaine sérénité : *La donation à la Belgique d'une notable partie de mes biens, la faculté donnée spontanément à la Belgique de posséder le Congo quand elle le voudra, ma demande actuelle à la Belgique de ne l'annexer que quand il sera absolument productif sont des faits qui manifestent clairement dans tout son désintéressement mon inébranlable et royal attachement au pays, au service duquel j'ai consacré ma vie.*

Et ensuite cette phrase que devait si bien apprécier un Ch. Woeste : *Je n'ai jamais recherché, ni remerciements, ni applaudissements.* M. Woeste décida de communiquer à la section centrale des extraits de cette lettre, qui permettraient de faire connaître les intentions du Roi, et le chef du cabinet, M. de Smet de Naeyer, l'autorisa à ajouter que le Gouvernement était d'accord avec le Roi.

M. Beernaert renonça à son projet et la loi déposée par le Gouvernement fut votée par une forte majorité, sans discussion approfondie. L'annexion a été ainsi reculée de sept années, pendant lesquelles se prolongea un long conflit avec l'Angleterre : c'est vrai ! Mais l'annexion aurait-elle été votée sept ans plus tôt ?

Et si elle avait été votée, le pays, apeuré par cette campagne, cherchant à y mettre fin en changeant les méthodes politiques et économiques de l'Etat Indépendant, aurait-

(1) Lettre du Roi à Woeste, 9 juin 1901.

il supporté patiemment le surcroît de charges qui en résultait temporairement pour la mise en valeur de la Colonie ? Aurait-il semé pour récolter ? Savait-il même comment semer, si peu préoccupé qu'il avait été jusque-là des problèmes coloniaux ?

Quand on songe aux longues et souvent diffuses discussions que l'annexion devait provoquer sept ans plus tard; à la période d'arrêt qui a marqué le changement de régime, crise qui fut écourtée par la guerre de 1914, les spéculations ne sont pas nécessairement favorables, ni la réponse affirmative.

*
**

Pendant la période qui suit, les attaques contre l'Etat Indépendant se poursuivent avec acharnement et obtiennent un succès croissant en Angleterre.

Chaque fois que cette campagne trouve un écho à la Chambre belge, Ch. Woeste intervient pour la défense du Congo et de son souverain.

En 1903, la Chambre des Communes vote un ordre du jour *appelant sur la situation du Congo l'attention des puissances signataires de l'acte de Berlin.* Les députés MM. Vandervelde et Laurent interpellent le Gouvernement belge à ce sujet. Ce sera M. Woeste qui, après avoir pris part aux débats, proposera l'ordre du jour, qui est voté par les catholiques et par les libéraux : *La Chambre, confiante dans le développement normal et progressif, sous l'égide du Roi Souverain, de l'Etat du Congo, passe à l'ordre du jour.*

La publication du rapport de la Commission d'enquête envoyée par le Roi en Afrique provoque des débats passionnés.

Ch. Woeste fait face aux adversaires de Léopold II et celui-ci le remercie par une lettre du 3 mars 1906 de *son très beau, très sage et très patriotique discours.*

Le vieux Souverain voyait cependant approcher le moment où il remettrait à la Belgique la continuation de son œuvre. Il était anxieux de conserver une partie des richesses du Congo disponibles pour des entreprises dignes de la grandeur d'une nation et de sa dynastie. Il essaya d'y arriver en créant par décrets la *Fondation de la Couronne.* Woeste fut consulté et le Roi lui disait : *Le Congo est à moi et on veut le piller.*

Les discussions que ces décrets soulevèrent à la Chambre valurent à Woeste une nouvelle lettre datée du 30 novembre 1906; le Roi lui exprimait *la reconnaissance avec laquelle il avait lu son beau et magistral discours.*

*
**

Enfin, le 20 août 1908, après les longues discussions de la Charte coloniale, le traité d'annexion était voté par la Chambre.

Les interventions de Ch. Woeste avaient été nombreuses et incisives.

A la séance du 25 juin, il eut cette réponse qui prouve quelle confiance ce vieil homme d'Etat avait dans la Colonie, avec quelle hardiesse il envisageait l'avenir probable de cette colonie :

On nous a dit que le Congo n'était pas une colonie de peuplement.

Mais qu'en savez-vous ? Et si les Européens adoptent les habitudes de sobriété et d'hygiène qui conviennent aux pays tropicaux, qui donc pourrait garantir que le Congo ne deviendrait pas tout entier une colonie de peuplement ? Est-ce que les Européens ne se sont pas acclimatés dans maints pays tropicaux ? Est-ce qu'au Congo même nos missionnaires ne vivent pas ? N'en est-il pas de même de beaucoup d'administrateurs ? N'en est-il pas de même aussi de magistrats... ?

Peu de colons se doutent que c'est de 1908 que date la première affirmation devant les Chambres belges de la possibilité de la colonisation de peuplement au Congo; que cette affirmation vient d'un vieil homme d'Etat sédentaire et prudent, conservateur et pondéré; mais d'un esprit avisé il portait depuis des années un intérêt assidu au problème colonial et il en était arrivé à ne pas douter de l'avenir illimité de ces territoires qui devenaient *le Congo belge.*

On le verrait donc, aujourd'hui encore, à la pointe extrême de l'*aventure* coloniale, comme on l'a vu depuis 1884, systématiquement fidèle à la politique audacieuse de Léopold II.

*
**

Cette longue collaboration entre deux hommes de caractères si différents apparemment ne permet pas de douter qu'il existait entre eux une réelle sympathie et un rapprochement profond sous d'apparentes différences.

On songe alors à l'affirmation de Léopold II : *Je n'ai jamais recherché ni remerciements, ni applaudissements...,* et l'on trouve à la fin du tome II des Mémoires de Ch. Woeste cet aveu : *J'ai beaucoup aimé la politique dans mes jeunes années : n'est-elle pas le gouvernement des hommes?*

Au cours de leur vie ardente et combative, personne n'a jamais nié chez l'un de ces deux hommes : le génie politique, les vues larges et constructives, l'esprit positif

et réalisateur; chez l'autre : le désintéressement, la sincérité, la fidélité et l'abnégation totale au service des idées.

Autant, il est vrai, beaucoup refusaient à l'un les qualités qu'ils reconnaissaient à l'autre.

La vérité ne serait-elle pas la coexistence de ces qualités chez l'un et chez l'autre ?

Léopold II n'aurait pas choisi d'entreprendre cette grande œuvre pleine d'aléas, sans l'inspiration puissante d'une idée désintéressée, sans l'amour sincère du pays dont il voulait la grandeur, et de l'humanité déshéritée qu'il introduisait dans la civilisation.

Woeste ne l'aurait pas aidé sans une âme sensible à la grandeur, un esprit généreux qui la découvre au delà des moyens matériels inexorablement nécessaires à la réalisation de toute œuvre simplement humaine; et sans le réalisme politique qui sait rendre possible ce qui est utile.

*
**

Plus heureux que Léopold II, le bâtisseur d'Empire dont il avait si constamment servi les desseins, Woeste vécut assez longtemps pour voir se calmer l'animosité que soulevaient fatalement contre lui la précision, la rectitude et le dynamisme d'une action qui heurtait l'adversaire sans répit et toujours aux points les plus sensibles.

Vers la fin de sa vie, on lui en voulait moins des meurtrissures, parce qu'on avait reconnu la droiture de ses intentions et son désintéressement absolu. Et un jour son inlassable courage pour la défense de ses convictions politiques lui valut une manifestation spontanée dont l'unanimité honore le Parlement.

Après s'être inscrit dans un débat, il dut s'aliter et demander à remettre son discours. On crut que c'était la fin ! Quand on le vit rentrer à la Chambre pour prendre la parole, tous les représentants de la nation se levèrent pour l'acclamer.

Peu de temps après, à Ixelles, le 5 avril 1922, ce grand travailleur, qui avait si fidèlement soutenu la politique coloniale du Roi Léopold II, entrait dans l'éternel repos.

17 novembre 1947.
V. Devaux.

WTTERWULGHE *(Georges - François)* (Gand, 24.12.1871-Yéi, 8.5.1904). Fils de Jean Wtterwulghe et de Thérèse-Emérence Van den Eynde.

Admis à l'Ecole militaire (40e promotion) le 2 décembre 1889, il était sous-lieutenant au 3e régiment de ligne quand il prit du service à l'E.I.C. en 1892. Il partait le 6 mars et était désigné pour l'expédition du Haut-Uele. En décembre 1893, il était nommé chef de poste de Mundu. Le 11 décembre, il y était remplacé par Dautzenberg, car le 19 décembre il devait quitter le poste pour diriger, avec Laplume, Ligot, Gustin, Baras, la récolte de sorgho aux champs de Turcoman. Pendant l'absence de la colonne, qui comprenait 560 soldats, les Azande irréguliers du poste prirent la fuite avec armes et bagages. Les irréguliers mundu restés à la station voulurent s'emparer des magasins et ligotèrent Dautzenberg. Heureusement, les autres, à Turcoman, furent prévenus et rentrèrent précipitamment pour sauver leur camarade. Le 10 mars 1894, Dautzenberg était remplacé par Delbruyère, qui prit comme adjoint, entre autres, Wtterwulghe.

Du 14 au 18 mars de cette année, Wtterwulghe participa à la défense de Mundu, cerné par les mahdistes et les indigènes révoltés. Quand le poste de Mundu dut être évacué, comme d'ailleurs toute la Haute-Dungu, Delanghe nomma Delbruyère chef de ce poste et Wtterwulghe fut encore un de ses adjoints. En septembre 1894, les mahdistes, refoulés après la bataille de Mundu, avaient repris leur marche vers l'aval, dans le bassin de la Dungu, et étaient arrivés sur la rive droite de l'Akka. Ils s'y retranchèrent, menaçant ainsi Niangara. Baert décida d'entreprendre contre les Arabes de l'Akka une expédition et une reconnaissance de 165 hommes, commandés par Wtterwulghe, Swinhufvud et Millard, quitta Dungu le 21 août. Le 2 septembre, ils étaient attaqués à l'Akka. La colonne de l'E.I.C. riposta avec énergie, mais beaucoup de porteurs désertèrent. Il fallut battre en retraite et rentrer à Dungu. Vers la mi-décembre, on apprit que les mahdistes de l'Emir Ter étaient retranchés à la Na-Geru. Francqui, arrivé justement à Dungu, prépara contre eux, avec l'aide de Christiaens, une nouvelle expédition. Wtterwulghe et quatre autres blancs furent de la partie. On partit le 18 décembre. La colonne se heurta aux mahdistes le 23 décembre; le choc fut rude, mais se termina par une belle victoire de l'E.I.C. Les vaincus s'enfuirent en direction de Lado. Le 1er février 1895, Francqui entreprenait une nouvelle expédition, cette fois contre Bafuka, fils de Wando, resté en relation avec les mahdistes. Malheureusement, le 11 février, elle fut prise dans une embuscade. Les armes n'étaient pas chargées; ce fut un commencement de déroute; Frennet fut tué; il y

eut beaucoup de blessés. Mais Niclot, par une vigoureuse contre-offensive de l'arrière-garde, parvint à dégager les troupes de l'Etat et la retraite put s'opérer sur Dungu.

En juillet 1895, Wtterwulghe était promu chef de zone de Dungu, au départ de Bovy. Mais son terme touchant à sa fin, il descendit vers Boma et s'y embarqua pour l'Europe le 15 avril 1896. Il retourna en Afrique le 6 mai 1898, comme chef de zone des Makrakras. C'est pendant ce second terme (1898) que Bokoyo et ses Avungura tentèrent une révolte contre l'Etat. Après plusieurs rencontres, notamment à Kabassidu, où le lieutenant Lequeux fut blessé, l'expédition, sous les ordres du commandant Gérard, avec comme adjoints Wtterwulghe, de Renette, Yannart, De Gra, Rossignon, de Brabant, vint cerner la zériba fortement défendue de Bokoyo. Le combat fut dur, mais la zériba fut emportée et Bokoyo fit sa soumission.

Wtterwulghe rentra en Europe le 16 août 1902.

Au cours d'un troisième terme, en qualité de Commissaire général (depuis février 1903), il seconda, dans l'Uele, Hanolet, en compagnie de La Haye et Wacquez. Il mourut à Yéi, d'une atteinte de côlite, le 8 mai 1904.

Wtterwulghe était chevalier de l'Etoile Africaine, de l'Ordre Royal du Lion et décoré de l'Etoile de Service à deux raies.

Dans la *Belgique coloniale* de 1896, p. 295, nous pouvons lire de lui une étude sur le vocabulaire à l'usage des fonctionnaires se rendant dans les territoires du district de l'Uele et de l'Enclave de Redjaf-Lado.

26 octobre 1946.
M. Coosemans.

Lotar, P.-L., *Grande Chronique de l'Uele*, *Mémoires de l'Inst. Royal Col. Belge*, 1946, pp. 170, 172, 181, 199, 202. 211, 212, 214, 236, 335. — *Mouvement géogr., 1904, p. 274.* *Bull. de la Soc. royale Géog.*, Anvers, 1907-1908, p. 445. — *Congo, Tolk der Belgische Kol. Belangen*, Mechelen, 1er juillet 1904. — *Illustration congolaise*, mai 1938, p. 6840. — *A nos héros coloniaux morts pour la civilisation*, pp. 202-209. — *Belgique coloniale*, mai 1898.

Z

ZBOINSKI (*Claude-Hyacinthe-Théophile*), Ingénieur (Liège, 18.1.1839-Bruxelles, 15.8. 1901).

Sorti de l'Université de Liège avec le diplôme d'ingénieur, Zboïnski entra à l'artillerie en juillet 1868. D'abord ingénieur chef de section aux chemins de fer de Bruxelles-Lille-Calais, puis d'Hesbaye-Condroz, ensuite sous-directeur d'un charbonnage dans le bassin liégeois, Zboïnski devint professeur de mathématiques et d'astronomie à l'Ecole militaire de Constantinople et fut chargé de divers travaux géologiques relatifs au bassin houiller d'Héraclée (Asie Mineure).

Le 30 septembre 1878, il était promu capitaine-commandant au 3e régiment d'artillerie. En 1884, le Roi le chargea d'étudier sur le terrain la question du chemin de fer des cataractes au Congo, projet dont Stanley avait déjà soulevé l'idée (deux tronçons : l'un de Vivi à Isanghila, par la rive droite ou septentrionale du fleuve, l'autre de Manyanga au Pool, sur la rive gauche ou méridionale). Le projet Stanley évaluait la dépense à 21.5 millions de francs. Le 6 août 1884, Zboïnski s'embarquait à Lisbonne pour l'Afrique. Il avait alors 45 ans. C'était un homme d'expérience, sérieux, pondéré, d'allure un peu solennelle. Pendant sept mois, il explora la région entre Banana et le Stanley-Pool. Malade, il rentra en Europe en mars 1885. Il rapportait une étude qui démolissait le projet Stanley, démontrant que le tracé de ce dernier empruntait une région trop accidentée et prouvant que son exploitation ne pourrait s'exécuter qu'à des conditions exagérément onéreuses. Le capitaine-ingénieur présenta un contre-projet détaillé dont le coût de construction était évalué par lui à 15 millions seulement. Pas plus que le précédent, ce projet ne devait être retenu. Au cours de ses travaux de reconnaissance, le capitaine Zboïnski avait fait une décou-

verte remarquable : il avait trouvé sur les rives du Congo, près de Manyanga, des ustensiles en pierre rappelant par la forme certains de nos silex taillés d'Europe. Ainsi fut-il le premier à signaler qu'un âge de la pierre avait existé dans ces régions. Ses observations furent plus tard confirmées par Ed. Dupont et Jules Cornet.

Le 10 juin 1887, Zboïnski quittait à nouveau la Belgique pour le Congo. En juillet (1887), embarqué sur le s/s *La Lys*, avec Hector Charmanne, Dumont et Fabry, il rejoignait la base des opérations de Matadi, choisie définitivement comme point initial de la ligne. De juillet à novembre, il mena une vie de travail surhumain, dans une atmosphère surchauffée et humide; les pluies torrentielles de novembre, les tornades, la végétation luxuriante entravaient les travaux. Zboïnski, à bout de forces, fut obligé de rentrer en Europe. Il y mourut le 15 août 1901.

Nous lui devons divers travaux scientifiques :

Un âge de la pierre au Congo (Bull. de la Soc. d'Anthropologie de Bruxelles, T. VI, 1887-1888, p. 56). — *Le chemin de fer de l'Etat Indépendant du Congo* (Bull. de la Soc. royale de Géog. d'Anvers, 1890, pp. 123 à 142, et Revue universelle des Mines, 1890, plus une brochure in-8° avec une carte). — *Esquisse géologique du Bas-Congo, de l'embouchure à Manyanga* (Bull. de la Soc. belge de Géologie, 1887, n° 1). — *Esquisse d'une carte géologique et géographique du Bas-Congo au 2.000.000e* (Bull. de la Soc. belge de Géologie, 1887, n° 1). — *Les armées ottomanes.*

Zboïnski était Chevalier de l'Ordre de Léopold, Officier de l'Ordre de l'Osmanie, Commandeur du Medjidié, Officier de la Couronne de Chêne du Luxembourg.

17 décembre 1947.
M. Coosemans.

R. Cornet, *La Bataille du Rail*, Cuypers, Bruxelles 1947, pp. 39, 40, 115, 126, 129; E. Dartevelle et E. Casier, *Les poissons fossiles du Bas-Congo*, Ann. du Musée du Congo belge, 1943, p. 8; F. Masoin, *Histoire de l'Etat Indépendant du Congo*, t. I, pp. 300, 320, 362; Ed. Dupont, *Lettres sur le Congo*, pp. 155, 377, 496, 665; *Bull. Société Royale belge de Géographie*, 1884, p. 509; *A nos héros coloniaux morts pour la civilisation*, pp. 97, 98; *Mouvement géographique*, 1867, pp. 35, 57; Burdo, *Les Belges en Afrique centrale*; De Martrin-Donos, *Les Belges en Afrique centrale*, p. 511; E. Dupont, *Découvertes faites par le capitaine Zboinski : instruments de l'âge de la pierre dans l'Etat du Congo, Bulletin de l'Académie Royale de Belgique*, 1887, XVIII, p. 407, et *Mouvement géographique*, 1887, p. 35; Wauters, *Le Congo au point de vue économique*, 1885, pp. 209, 210; *Le Globe Illustré*, 24 juillet 1887; A. Wauters, *Etat Indépendant du Congo*, 1899, Bruxelles, p. 265; Janssens et Cateaux, *Les Belges en Afrique.*

ZEELAND (VAN) *(Albert)* (en religion Frère Victorin), Frère Missionnaire Rédemptoriste (Gemert, 13.10.1877-Matadi, 11.4.1916). Fils de Pierre Van Zeeland et d'Antoinette van Gemert.

Il entra chez les Rédemptoristes en 1900 et fit profession le 15 octobre 1905. Il fut désigné pour la Mission congolaise en 1916. Il s'embarqua le 2 février, mais à peine arrivé à Matadi il devint gravement malade et y mourut le 11 mars 1916.

14 novembre 1947.
M. De Meulemeester.

M. De Meulemeester, *Mémorial de la Province belge de la Congrégation du T. S. Rédempteur*, Louvain, 1931, 11 mars. — *Annuaire des Missions catholiques au Congo belge*, Bruxelles, 1935, p. 405.

TABLE

Pages.

HOMMAGE AU ROI LÉOPOLD II V
INTRODUCTION XXIX
COMMISSION DE LA BIOGRAPHIE COLONIALE BELGE XXXIV

A

ABD ER RAMAN ABOUGOUROUN 1
ABD ES SAMATE 3
ABRASSART, Th.-H.-M. 5
ACCARAIN, A.-J.-T. 6
ACHTE (R.P.), Aug. 7
ADAM, J.-J. 8
ADAM, J.-J.-Fr. 9
ADAM, L.-C.-G. 10
ADAMSON, J.-A. 11
ADANT, O. 11
ADDOR, S. 11
ADEHM, F. 12
ADMIRALLIC, A. 12
AERNOUTS, M.-Th. 13
AERTSELAER (VAN), J.-J. 13
AKELEY, C. 15
ALCOCK (Sir), R. 16
ALEXANDERSON, N. 17
ALEXANDRE, A.-L. 18
ALHENIUS, J.-E. 18
ALLARD, Ch.-A. 19
ALLARD, L.-B.-J.-M. 19
ALLALRT, J.-B. 20
AMELOT, L.-G. 22
ANCIAUX, M.-J. 24
ANDERSEN, W. 25
ANDERSSON, A.-J.-G. 25
ANDERSSON, A.-G. 26
ANDERSSON, J.-G.-A. 26
ANSIAU, J.-B. 26
ANTEN, P.-J.M.-L. 27
ANTOINE, J.-M.-G. 27
ARDEVEL, A.-F. 28

Pages.

ARENTS, J. 29
ARICKX, E.-L.-M. 30
ARICKX, J.-C. 30
ARIETTI, G.-L. 32
ARMOR, S.-G. 32
ARNTZ, E.-R.-N. 33
ARTHUR, Ch.-A. 37
ASSELBERGH, M. 38
ASTRAND, J. 38
ATTARD, N.-A.-M. 40
AUBERT, V.-M. 41
AUGIER (R.P.), J. 41
AUGOUARD, (Mgr), P.-P. 42
AUGUSTIN, G. 45
AUSLOOS (VAN), R.-J. 47
AUTRIQUE, A. 47
AVEZZA, C.-L.-F.-P. 48
AZANGA 49

B

BACKER (DE) (R.P.), A. 51
BACKER (DE), F. 52
BACKMAN, H.-A. 53
BAERT, E. 54
BAETENS, M.-V.J. 57
BAFUKA 58
BAILLIU, A.-J. 59
BAKER (Sir), S.-W. 59
BALAT, G.-A. 65
BALL, Ch.-G. 66
BANGASSO 67
BANNING, E.-Th.-J.-H. 68
BARAS, E.-A.-J. 86
BARGASH (Saïd) 87
BASTIN, P.-F.J. 91
BAUW (DE), O. 91
BECK (R.P.), H. 92
BECK, J. 93
BEERNAERT, A. 98

Pages.

BEHAEGHE, A. 112
BELMANS, J.-E. 113
BENNETT, J.-G. 114
BENTLEY (Rd), W.-H. 115
BERGIER, Ch.-M. 120
BERNARD, Th.-L.-E.-J. 122
BERNARD DE CUTIGLIANO, voir CUTIGLIANO (DE).
BEUGHEM DE HOUTEM (DE), Ch.-H.-M.-Gh. 123
BILI 124
BILLIAU, J. 124
BINNIG, M. 127
BLANDRE, E. 128
BLOCTEUR, E.-C. 128
BODSON, O.-P.-G.-J. 129
BODY, L.-A.G. 132
BOELPAEPE (DE), J. 133
BOERHAVE, H. 135
BOEYKENS, E. 135
BOGAERDE (VAN DEN), J.-P.-H. 135
BOHM, A.-F. 139
BOHNDORFF, F. 140
BOINE, J.-B.-P.-L.-M. 140
BOKOYO, voir DJABIR.
BOLLEN, J.-L. 141
BOLLMANN, G.-A. 142
BONFANTI, voir BUONFANTI.
BONNELYCKE, L.-N. 142
BONVALET, G.-F.-G.-G. 143
BOONE, A.-Ch. 145
BORGLUM, G.-A. 145
BORMS, A.-A.-F. 146
BORRENS, E.-E.-J. A. 146
BORSU, E.-J. 147
BOSCO, J.-M. 147
BOSHART, A.-Ch.-M.-M. 150
BOSSEAUX, E.-L. 151
BOULANGER, G.-E. 151
BOURG DE BOZAS (Vicomte DU), R. 152
BOVENTER, L.-F.-J. 152
BOVONE, E.-A.-R. 153
BOVY, G.-C.-L. 154
BOYAN, H. 154
BOYAN, J. 155
BRACONNIER, Ch.-M. 155
BRAECKMAN, C.-L.-L.-J. 160
BRAK, J. 161
BRAS CORREA 161
BRASSEUR, Ch. 162
BRASSEUR, L.-H. 164
BRAZZA (DE), P.-P.-F.-S. 165
BRIART, P. 171
BRICUSSE, G.-H.-A. 173
BRIEY (Comte DE), J.-A.-Ch. 174
BROHÉE, E.-G.-L. 175

Pages.

BROUEZ, Ch.-J.-A. 176
BROUWER (DE), G. 176
BROWN, J. 177
BRUGMANN, G. 177
BRUNEEL, A. 178
BRUNEEL, C.-J. 178
BRUSA, G. 179
BUCQUOY, Fr. 179
BUELENS, J.-B. 180
BUNGE, E.-G. 180
BUONFANTI, M. 183
BURET, P.-J. 184
BURROWS, G. 185
BURTON (Sir), Ch.-F. 186
BUTAYE (R.P.), J. 193
BUTAYE (R.P.), R. 195
BUYLE (R.P.), Fr. 197
BUZON, E.-M.-R.-J.-F. 197

C

CADENHEAD, T. 199
CALOEN DE BASSEGHEM (VAN), V.-E. ... 201
CAJOT, J.-J. 202
CALSYDE (VANDE), H. 204
CALTANISETTA 205
CAMERON, V.-L. 206
CANISIUS, E. 211
CANZANI (R.P.), L. 212
CAP, G.-J.-L. 212
CAPPUYNS, L.-E. 213
CARLSSON, A.-V. 213
CARRÉ, L.-E.-R. 213
CARTER, F.-F. 215
CASATI, G. 219
CASEMENT, R. 220
CASSART, F.-C. 222
CASSE, V.-L. 226
CAUWENBERGHE (VAN), G. 227
CEULEMANS, J. 227
CHAINAYE, Ach. 228
CHALTIN, L.-N. 229
CHAMPAL, voir CHAINAYE.
CHAPPEL (R.P.), G. 232
CHARBONNIER, A.-J. 232
CHARLIER, C.-A.-M. 233
CHAUMONT, P.-J.-A. 233
CHÉRUVIER, A.-G. 234
CHRISTIAENS, E. 234
CHRISTIAENS, P.-E.-F. 234
CKIANDI, A.-T. 237
CLIPPERTON, H.-J. 239
CLOESEN, J.-H. 239
CLOSET, E.-J.-Gh. 240

Pages.

CNEUT, C. 244
COART, E.-J.-B. 245
CODANT, J.-L. 246
COECKELBERGHS, C. 246
COLAS, J.-B.-A. 247
COLIGNON, L.-F.-J. 247
COLIN, F. 248
COMBER (Rd), Th.-J. 248
COQUILHAT, C.-A. 250
CORDEIRO DE SOUSA, L.-B. 261
CORNELIS, H. 264
CORNELIS, J. 265
CORNET, J. 265
COSTERMAN, P.-M.-A. 268
COTE, Z.-R.-J. 271
COURTOIS, E.-S.M.-L. 272
CRAMPEL, P. 274
CUS (R.P.), A. 276
CUTIGLIANO (Bernard DE) 278

D

DAENEN, A.-M. 277
DARDENNE, J. 281
DARDENNE, L.-L.-A.-E. 282
DAUTZENBERG, J.-L. 284
DEANE 285
DEANES 287
DE BACKER, voir BACKER (DE).
DEBAIZE (Abbé) 288
DE BAUW, voir BAUW (DE).
DE BEUGHEM DE HOUTEM, voir BEUGHEM (DE).
DE BOELPAEPE, voir BOELPAEPE (DE).
DE BRAZZA, voir BRAZZA (DE).
DE BRIEY, voir BRIEY (DE).
DE BROUWER, voir BROUWER (DE).
DE DEKEN, voir DEKEN (DE).
DE DONCKER, voir DONCKER (DE).
DE DUVE, voir DUVE (DE).
DE HAESE, voir HAESE (DE).
DE GHEEL, voir WILLEMS.
DE GOBINEAU, voir GOBINEAU (DE).
DE HERT, voir HERT (DE).
DEKEN (DE), C. 289
DE LA KETHULLE, voir KETHULLE (DE LA).
DELBRUYÈRE, L.-F.-F. 290
DELOBELLE, F. 292
DE MALZAC, voir MALZAC (DE).
DE MACAR, voir MACAR (DE).
DENYN, V. 294
DE PERMENTIER, voir PERMENTIER (DE).
DE PRUYSSENAER DE LA WOSTINE, voir PRUYSSENAER (DE).

Pages.

DE QUATREFAGES, voir QUATREFAGES (DE).
DERCLAYE, F.-A. 301
DE RECHTER, voir RECHTER (DE).
DE ROUBAIX, voir ROUBAIX (DE).
DE SADELEER, voir SADELEER (DE).
DE SCHEPPER, voir SCHEPPER (DE).
DESÈS, Ch.-E.-M. 303
DE SMET DE NAYER, voir SMET DE NAYER (DE).
DEVOS, A.-O. 304
DEVROEY (Mme), voir DARDENNE, J.
DEWÈVRE, A.-P. 307
DE WITTE, voir WITTE (DE).
DHANIS (Baron), F.-E.-J.-M. 311
DIESEL, R. 326
DILKE (Sir), Xch.-W. 327
DJABIR 329
DODERNIER, J.-H.-N. 331
DOLISIE, A. 332
DONCKER (DE), J.-P. 336
DONCKIER DE DONCEEL, X.-E. 338
DONIOL, A. 340
DOORME, A.-J.-O. 341
DOUVILLE, J.-B. 346
DU BOURG DE BOZAS, voir BOURG DE BOZAS.
DUBREUCQ, R.-E.-Ch.-L. 346
DUCARMOIS, H. 349
DU FIEF, voir FIEF (DU).
DULIEU, E.-J.-B. 350
DUMONT (R.P.), J.-B. 351
DUTRIEUX, P. 352
DUTTON, E.-S. 354
DUVE (DE) (R.P.), L. 354
DU VERGÉ, voir VERGÉ (DU).
DUVIVIER, J. 355
D'UZÈS, *voir* UZÈS (D').

E

ELLIOTT, J.-G. 357
EMIN, *voir* SCHNITZER.
ESPANET, G. 362
EVERETT 364
EYMAR, S.-L.-J. 365

F

FABRY, E.-P.-V. 365
FALCETTI, M. 367
FAGERSTROM, F. 368
FAGERSTROM, C.-A. 368
FATEL MOULAH BEY 369
FESTIENS, J. 371

Pages.

FEYS, M.-J.-M. 371
FICHEFET, C.-L.-J. 372
FIEF (DU), J.-B.-A.-J. 372
FIÉVEZ, A. 374
FIRKET, Ch. 375
FITZMAURICE, G. 377
FIVÉ, G.-E. 377
FLAMEND, E.-F. 383
FLAMINI, F. 383
FONTIER, Ch.-E. 385
FORET, J.-B. 385
FRAIPONT, C.-J. 386
FRANCKEN, E. 386
FRANÇOIS, J.-B. 387
FRENNET, V.-A. 387
FUCHS, F.-A. 389
FUGGER 394

G

GALLESE (Philippe DE) 395
GALLO (Bernard DE) 395
GAUTHIER, A.-V. 396
GEOFFROY, Th. 396
GÉRARD, A.-G.-A. 396
GERARD, Ch. 401
GERARD, Lamb. 402
GERVEN (VAN), A. 402
GESSI, R. 403
GIEZOV, P. 405
GILL 405
GILLES, A. 405
GILLIS, A. 406
GILMONT, A. 408
GIRARD, C.-H.-A.-C. 409
GIVIN 410
GLAESENER, J.-B. 410
GLEERUP, P.-E. 412
GLUND, P.-C.-R. 413
GOBILA 414
GOBINEAU (Comte DE), J.-A. 416
GOEDLEVEN, J. 417
GOETZEN (Comte VON), G.-A. 420
GOFFART, F.-J.-L. 423
GOFFIN, P.-L. 429
GOLDSMITH, F.-J. 431
GONZE, A.-J. 433
GOOSSENS (R.P.), F. 434
GOTTIGNY (R.P.), R. 436
GRAHAM, W. 436
GRANG, N. 437
GRANT, J. A. 440
GRAY 441
GREGOIRE, G.-F. 442
GRENFELL (Rd), G. 442

Pages.

GRIFFOY (R.P.), J.-A. 458
GUELUY (R.P.), A. 458
GUILLERM, N.-J. 462
GUINESS, G. 463
GUSTIN, F. 464
GUSTIN, G. 465
GUYOT (Abbé) 468

H

HAEGHEN (VANDER), V. 471
HAESE (DE), J.-T. 472
HAGGBLAD, A. 472
HAINES, H. 473
HALLET, A. 473
HAMBURSIN, F.-J.-A. 475
HAMOIR (R.P.), D. 478
HANNOTTE, J. 479
HANSSENS, E.-W.-V. 479
HAROU, V.-E.-J. 493
HARPER, E.-J. 496
HARTLAND (Rd) 496
HAUT (R.P.), A. 497
HAYE (LA), J.-J. 497
HEBRANS, L. 500
HEE (VAN) (R.P.) 500
HEIM (R.P.), J. 501
HELAERS, F.-H.-A. 502
HENDRICKX (R.P.), F.-X. 503
HENDRIX, G. 504
HENRARD, A.-J. 504
HENRICY (R.P.), M. 505
HERNOTTE, D.-J. 506
HERT (DE), F. 507
HERTWIG, F. 508
HEYN, R. 508
HINDE, S.-L. 509
HODISTER, A.-E.-C. 514
HOEYDONCK (VAN), L. 518
HOLSBEEK (VAN), L.-V.-H.-M. 519
HOUTTE (VAN) (R.P.), A. 522
HOVE (VAN), L.-H. 525
HUBERLANT (R.P.), F. 526
HULEU, H.-M. 528
HUTTON, J.-P. 528
HYPERSIEL, G.-A.-H. 530

I

INCARNATION (Diego DE L') 531
INNES, R.-S. 533
INVER, J. 533

Pages.

J

JACOBS (R.P.), H. 535
JACQUEMAIN, J. 541
JACQUET, A.-G.-J. 542
JANSSEN, E.-L.H.-J. 543
JANSSENS, G.-A. 549
JESUS (François DE) 553
JOHNSTON (Sir), H.-H. 553
JONES (Sir), A.-L. 557
JUNKER, G. 559

K

KALLINA, E. 563
KERCKHOVEN (VAN), G.-F. 566
KESSELS, E.-G.C. 573
KETHULLE DE RYHOVE (DE LA), C. ... 573
KINET, M. 577
KIRKBRIGHT, J. 578
KITCHENER, H.-H. 578
KITTRICK (MAC), J. 580

L

LA HAYE, voir HAYE (LA).
LAMBERT, L. 581
LAMERS, M.-F. 583
LANCKER (VAN), A. 583
LAPLUME, J.-H. 584
LAURENT, E.-G. 587
LAUWERS (R.P.), A. 591
LEBEGUE, A.-E.-V. 592
LECLERCQ, J.-J. 593
LEGRAND (R.P.), L. 595
LEKEU, J.-V. 596
LEMARINEL, G., voir MARINEL (LE), G.
LEMARINEL, P., voir MARINEL (LE), P.
LEVERHULME (Vicomte), W.-H. 597
LIAGRE (R.P.), E. 599
LIEGEOIS, V. 601
LINDEN, A.-Ch.-J. 602
LINDEN, J.-J. 603
LIVINGSTONE, D. 607
LOMBARY (R.P.), E. 611
LORAND, G.-J.-A. 611
LOTHAIRE, H.-J. 615
LOUSBERG, V.-J.-J. 623
LUPTON, F. 624

Pages.

M

MACAR (DE), A.-H.-A. 625
MACKINNON (Sir), W. 627
MAC KITTRICK, voir KITTRICK (MAC).
MADDENS, Th. 630
MAES, K. 631
MAGERY, L. 634
MAHIEU, A.-A. 635
MAKOKO 640
MALAMINE 644
MALFAIT, A. 649
MALHERBE, L.-J.-M. 650
MALZAC (DE) 652
MAMBANGA 654
MARILLUS, C.-L. 659
MARINEL (LE), G.-E. 659
MARINEL (LE), P.-A. 664
MARKIEWICZ (R.P.), J. 670
MASSART, J. 671
MAURY, H. 671
MBILI, voir BILI.
MBUNZA 672
MERCENIER, M.-G.-J.-H. 675
MEROLLA, voir SORRENTO.
MEYER, M. 677
MIANI, G. 678
MICHAUX, Edm. 685
MICHAUX, O.-I.-J. 685
MICHIELS, I.-J.-J. 693
MIGLIONICO (Isidore DE) 695
MILLARD, A.-L. 695
MILZ, J.-A. 697
MIRAMBO 701
MONTANGIE, A.-J. 705
MONTEPRANDONE (A.-M. DE) 707
MONTESARCHIO (Jérome DE) 707
MONTFORT (VAN), G. 714
MORGAN, D. 715
MORGAN, J.-P. 716
MORGAN, J.-T. 717
MOULAERT, J. 718
MOULAERT, M.-T.-M. 719

N

NACHTIGAL, G. 721
NÈVE, P. 725
NILIS, Th.-V.-E.-A.-A. 732
NOBLESSE, A.-F.-Ch. 736
NOCI (M.-A. DALLE) 738

Pages.

O

ODDON (R.P.), A. 739

P

PALERME (B. DE) 739
PAQUAY (R.P.), S. 740
PARFONRY, E.-D.) 741
PARIS (R.P.), V. 744
PARMINTER, W.-G. 746
PAVIE (Fr. DE) 748
PAULISSEN, E.-M.-G. 748
PEARSON, A. 749
PEEREBOOM (VANDE) (R.P.), F.-X. ... 751
PERMENTIER (DE), R.-E.-E.-J. 752
PETHERICK, J.-F.-R. 752
PIAGGIA, C. 755
PIETTE, J. 756
PIMPURNIAUX, A.-F.-J. 756
PLAS (VAN DEN), C.-Th.-J. 758
PLAS (VAN DEN), V. 760
PLAS (VAN DE), V. 761
POGGE, P. 762
PONCET, J. 765
PONTHIER, P.-J. 766
POTAGOS, P. 771
PREVERS (R.P.), J. 773
PRUYSSENAER DE LA WOSTINE (DE) ... 774
PULS, E.-P.-E. 778

Q

QUATREFAGES DE BREAU (DE), J.-L.-A. 779

R

RAFAY 779
RAYNAUD, E. 782
RECHTER (DE), E. 783
RENIER, G.-F.-J. 785
REULIAUX, F. 787
ROGET, L. 788
ROHLFS, G. 792
ROLIN JACQUEMYNS, G.-H. 795
ROSSIGNON, A. 802
ROUBAIX (DE), A.-J. 804
ROUSSEAU, L.-E. 807
ROWLANDS, voir STANLEY.
RYAN, Th.-F. 808

Pages.

S

SADELEER (DE), F. 809
SALISBURY, P.-H.-B. 811
SAN FELICE (H. DE) 812
SANNAES, Th.-A. 812
SAROLEA, H.-E.-F. 813
SCHEERLINCK, J.-D. 816
SCHEPPER (DE), P. 823
SCHINGEN (VAN) (R.P.), E.-H. 823
SCHMITT, M. 824
SCHNITZER, E. 826
SCHOOTE (VAN) (R.P.), R.-A. 835
SCHWEINFURTH, G.-A. 837
SCRIVENER (Rd), A.-E. 842
SEGHERS (R.P.), J. 842
SEMIO 843
SERVAIS (R.P.), L. 845
SEVEREINS (R.P.), L. 846
SEYNHAVE, C. 847
SIENNE (Philippe DE) 848
SIERON, L.-E.-A. 848
SIMPELAERE (R.P.), A. 849
SJOBLOM (Rd) 851
SMALL, I.-E. 852
SMET DE NAYER (Comte P. DE) 852
SMETS, Ch. 856
SOLIMAN, J. 857
SORRENTO (Bonaventure DE) 858
SORRENTO (Mérolla ou Jérome DE) . 859
SPARHAWK, A. 859
SPEKE, J.-H. 860
STANLEY, J.-R.-H.-M. 864
STANNARD (Rd), E.-W. 893
STAPLETON (Rd), W. 894
STOKES, Ch.-H. 895
STORME, A. 898
STORMS, E.-P.-J. 899
STRAETEN (VANDER), H. 904
STROOBANT, R.-J.-C. 904
STUBBE, L. 907
SWINBURNE, A.-B. 907

T

TERUEL (Antoine DE) 909
THIBAUT 909
THIBAUT (R.P.), H. 911
THOMAS (R.P.), L.-M. 911
TIPPO-TIP 912
TORRENS (Sir), R.-R. 920

Pages.

U

UKWA 923
UZÈS (J. DE CRUSSOL, duc D') 924

V

VALASNA (Ignace DE) 927
VALENCE (Gabriel DE) 927
VALSASSINA, voir VALASNA.
VAN AERTSELAER, voir AERTSELAER (VAN).
VAN AUSLOOS, voir AUSLOOS (VAN).
VAN CALOEN DE BASSEGHEM, voir CALOEN (VAN).
VAN CAUWENBERGHE, voir CAUWENBERGHE (VAN).
VANDE CALSYDE, voir CALSYDE (VANDE).
VANDEN BOGAERDE, voir BOGAERDE (VANDEN).
VANDEN PLAS, voir PLAS (VANDEN), C.
VANDEN PLAS, voir PLAS (VANDEN), V.
VANDE PEEREBOOM, voir PEEREBOOM (VANDE).
VAN DE PLAS, voir PLAS (VAN DE).
VANDER HAEGHEN, voir HAEGHEN (VANDER).
VANDER STRAETEN, voir STRAETEN (VANDER).
VANDER WEYDEN, voir WEYDEN (VANDER).
VANDEVELDE, T. 927
VAN DE VLIET, voir VLIET (VAN DE).
VAN GERVEN, voir GERVEN (VAN).
VAN HEE, voir HEE (VAN).
VAN HOEYDONCK, voir HOEYDONCK (VAN).
VAN HOLSBEEK, voir HOLSBEEK (VAN).
VAN HOUTTE, voir HOUTTE (VAN).
VAN HOVE, voir HOVE (VAN).
VAN KERCKHOVEN, voir KERCKHOVEN (VAN).
VAN LANCKER, voir LANCKER (VAN).
VAN MEERBEKE, voir MEERBEKE (VAN).

Pages.

VAN MONTFORT, voir MONTFORT (VAN).
VAN SCHINGEN, voir SCHINGEN (VAN).
VAN SCHOOTE, voir SCHOOTE (VAN).
VAN ZEELAND, voir ZEELAND (VAN).
VAYSSIERES, A. 930
VELGHE, A.-H.-P.-C. 931
VERGE (DU) 931
VERHAEREN, L.-V.-E. 932
VERHOEVEN, R.-A. 932
VERSTRAETEN, A.-L.-M.-C. 932
VERVOORT, L. 934
VEYS (R.J.), L. 934
VLIET (VANDE), C.-F. 936
VOLONT, J.-J. 938
VOLTERRA (François-Marie DE) 939
VON GOETZEN, voir GOETZEN (VON).
VON WISSMANN, voir WISSMANN (VON).
VRIELYNCK, A. 940

W

WAHIS (Baron), Th.-J.-A. 939
WALHOUSEN, F.-O. 946
WANDO 948
WANGERMEE, E. 951
WARD, H.-F.-E. 956
WARLOMONT, Ch.-L.-W. 962
WARNIER (R.P.), P.-A. 965
WAROUX (R.P.), L. 967
WEEKS (Rd), J. 967
WEYDEN (VANDER), F. 968
WHITE (Rd) 969
WILLEMS, A. 969
WISSMANN (VON), H.-W. 973
WITTE (DE), D. 992
WOESTE, Ch. 993
WTTERWULGHE, G.-F. 1003

Z

ZBOÏNSKY, C.-H.-Th. 1005
ZEELAND (VAN), A. 1008
ZEMOI, voir SEMIO.

Portrait: Cliché « Revue Coloniale Belge ».
Monument: Photo Maison Ern. Thill, Bruxelles.

MARCEL HAYEZ
Imprimeur
de l'Académie royale de Belgique,
Rue de Louvain, 112, Bruxelles

Printed in Belgium.

Printed in Belgium.